

LETTRES

DE

CATHERINE DE MÉDICIS

PUBLIÉES

PAR M. LE C^{te} BAGUENAUT DE PUCHESSE

MEMBRE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

TOME NEUVIÈME

1586-1588



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCLX

COLLECTION
DE
DOCUMENTS INÉDITS
SUR L'HISTOIRE DE FRANCE
PUBLIÉS PAR LES SOINS
DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

M. Émile Picot, membre du Comité, a suivi
l'impression de cette publication en qualité de
commissaire responsable.

LETTRES
DE
CATHERINE DE MÉDICIS

PUBLIÉES

PAR M. LE C^{te} BAGUENAUT DE PUCHESSE

MEMBRE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

TOME NEUVIÈME

1586-1588



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCLX

SOMMAIRE.

NOM DE LA NOUVELLE ÉDITION.....	XX
CORRESPONDANCE DE CATHERINE DE MÉDICIS :	
Année 1586.....	150-170
Année 1587.....	170-198
Année 1588.....	198-209
Aussi les Pièces justificatives.....	209-250
Lettres de 1586 à 1588, ET CELES PENDANT L'IMPRESSON DE LA NOUVELLE ÉDITION.....	250-264
Cronique DE LA CATHERINE DE MÉDICIS EN 1586, 1587 ET 1588.....	264-277
Table chronologique des lettres contenues dans le neuvième volume.....	277-280
Table des personnes qui se sont adressées les lettres de Catherine de Médicis.....	280-285
Table de l'Appendice et des Pièces justificatives.....	285-297
Table alphabétique et analytique des matières.....	297-307
Table des matières.....	307-310

INTRODUCTION.

Les trois dernières années de la vie de Catherine de Médicis ne furent ni des moins importantes ni des moins agitées. Elle avait conservé, en dépit de l'âge, toute sa vigueur physique, se plaignant un peu de douleurs ou de catarrhes, qui ressemblaient beaucoup à ce que nous appellerions aujourd'hui des affections rhumatismales. Sa vue, sa finesse d'audition, son activité étaient restées les mêmes; elle dicta presque jusqu'au bout des lettres interminables; elle ne cessa d'écrire: elle se plut à intervenir dans les moindres détails du gouvernement.

En comparant sa correspondance avec celle de Henri III, on trouve une perpétuelle confusion d'attributions, — si on peut s'exprimer ainsi, pour ce temps, — la reine mère s'occupant souvent d'affaires qui ressortissaient au pouvoir royal et donnant aux capitaines ou aux gouverneurs de villes des ordres que, sous la vieille monarchie, le maître avait coutume de se réserver. Cette situation qui, depuis la mort de Henri II, se perpétua pendant trente années, nous la verrons cesser tout d'un coup, au moment où, à la veille de l'assassinat des Guise, le dernier Valois renvoya ses vieux ministres, les amis, les serviteurs dévoués de Catherine, Villeroy et Bellièvre, dont les noms figurent à chaque page du recueil des lettres de la reine.

Quand, trois mois plus tard, Catherine mourut, après une courte maladie, son long règne avait déjà pris fin: il ne lui restait plus aucune influence; elle ignorait presque les choses qui se passaient sous ses yeux. Une lettre ou deux, quelques lignes d'historiens contemporains indiquent cette situation, jetant en même temps un jour nouveau sur le caractère de Henri III, roi fainéant, si l'on veut, en ce sens qu'il n'avait pas le goût des affaires et manquait de volonté; mais intelligence très vive et très ouverte, capable de comprendre une situation, sans préjugés, sans attachement pour personne, pas même pour sa mère qui l'avait tant aimé,

qui l'avait fait roi de Pologne et presque roi de France et dont la mort ne lui causa qu'une émotion de commande.

Les principaux événements qui marquèrent cette période furent les négociations infructueuses en Poitou avec le roi de Navarre, la guerre de 1587, et les Barricades de Paris. Sur ces trois points, le présent volume contient nombre de documents qui, sans beaucoup modifier les données connues, offrent des détails intéressants et nouveaux.

I

Durant les six premiers mois de 1586, Catherine de Médicis ne quitte point Paris ou Saint-Maur-des-Fossés; elle achève de réconcilier le roi avec le duc et la duchesse de Nevers, et se préoccupe de la guerre que les huguenots entretiennent activement dans la région du Sud-Ouest. C'est le maréchal de Biron et Mayenne qui commandent les troupes royales; mais Biron est obligé de lever le siège de Marans et de conclure une sorte de trêve avec le roi de Navarre, les ressources du gouvernement s'épuisant en hommes et en argent. La reine mère se décide à négocier et à se rendre sur le terrain même de la lutte. Henri III est aux eaux de Pougues et de Bourbon-Lancy et ne semble pas se préoccuper de la situation. Catherine part à la fin de juillet; elle passe les mois d'août et de septembre à Blois et à Chenonceaux, envoyant son fidèle secrétaire, l'abbé de Gadaigne, au roi de Navarre pour combiner avec lui une entrevue. A Gadaigne succède Chemerault, puis le petit La Roche, puis Vêrac. Les allées et venues se pressent; les instructions se multiplient. Le duc de Montpensier, qui est dans le pays, à son beau château de Champigny, donne l'hospitalité à la reine et lui offre son puissant concours. Si bien que Catherine peut écrire, de Champigny même, au duc de Nevers, le 3 novembre 1586, ces lignes frappantes de concision et d'entrain :

« Mon cousin, vous n'aurez que ce mot. La Roche vient de venir: le roi de Navarre vient à Saint-Maixent et moi à la Mothe-Saint-Heraye. Je m'en vais après-demain à Mirebeau, et y demeurerai jeudi; et puis ferons vite. Dieu nous donne bien faire; je m'en vais me coucher, car il est minuit. Je me recommande à la bonne grace de Madame de Nevers¹. »

Entre temps, elle mandait à tous les gouverneurs voisins de faire bonne garde et de ne laisser prendre à l'ennemi aucun avantage. Nous avons des lettres de

¹ *Lettres*, etc., p. 79.

chaque jour à Merceur, gouverneur de Bretagne; à Fargis, lieutenant général du Maine; à Lessart, gouverneur de Saumur; à Puchairie, capitaine du château d'Angers; à La Vallière, capitaine de Plessis-les-Tours; à Bellegarde, gouverneur de l'Angoumois; à La Châtre, gouverneur du Berry; à La Rochepot, gouverneur de l'Anjou; à d'Entragues, gouverneur d'Orléans. Il semble qu'elle songe à tout; et elle donne en même temps des instructions de politique générale à Villeroy et à Bellièvre.

Le roi de Navarre n'avait pas beaucoup d'enthousiasme pour la conférence : il craignait quelque embûche. Surtout, il ne voulait pas paraître sacrifier ses coreligionnaires, que les édits si rigoureux du roi, souvent renouvelés depuis le traité de Nemours, avaient exaspérés contre la cour. Mais il était trop politique pour avoir l'air de repousser toute conciliation et combattait l'opinion du prince de Condé et du vicomte de Turenne, très enclins à continuer la guerre.

Catherine résidait à Saint-Maixent, menant à l'apparence sa vie ordinaire, ne s'interdisant même pas les fêtes et les réceptions, attendant patiemment la décision de son gendre. Le journal d'un bourgeois de la ville, heureusement retrouvé et publié il y a un demi-siècle, nous donne les plus précieuses indications sur sa vie, et les documents officiels sur lesquels elle apposait sa signature achèvent de nous informer.

Enfin, le 23 novembre 1586, le roi de Navarre fait savoir qu'il consent à l'entrevue; mais il demande à la reine mère de faire un pas de plus et de venir à Cognac. Catherine quitte Saint-Maixent le 3 décembre; elle couche à Melle et vient le lendemain s'installer, non sans quelque embarras, dans le vieux château très délabré de Marguerite d'Angoulême. De son côté, le roi de Navarre était arrivé à Jarnac avec une suite nombreuse. On convint que les entrevues auraient lieu en terrain neutre, dans le château de Saint-Brice, situé à 5 kilomètres de Cognac et à 9 de Jarnac. On s'y rendit pour la première fois de part et d'autre, le 13 décembre. Les rencontres se succédèrent sans amener d'autres résultats que des récriminations assez aigres. Une conversation de Catherine avec Turenne aggrava encore la situation. Henri voulut cependant aller trouver sa belle-mère à Cognac, pour lui développer les raisons qui l'empêchaient, comme elle le lui avait demandé un peu brutalement, de rompre avec ses amis et de se faire catholique. Ne l'ayant pas convaincue, il lui fit dire par deux des seigneurs protestants les plus modérés, Montguyon et La Force, que jamais les réformés ne consentiraient à abandonner l'exercice de leur religion. La reine répliqua qu'elle avait des

instructions formelles du roi et ne pouvait les transgresser, mais qu'elle offrait de consulter de nouveau son fils sur leur demande. Rambouillet fut dépêché au Louvre, tandis que le roi de Navarre y envoyait comme représentant particulier son chambellan Antoine de Réau, fort délié négociateur, qui serait capable de pénétrer les intentions de Henri III. Mais à Paris, l'opinion était toute différente et si influencée par les ligueurs, qu'on reprochait au roi de laisser sa mère s'aboucher avec les protestants et écouter leurs propositions, tandis qu'il fallait rompre avec eux et les exterminer par la force. Le roi se crut même obligé de rassurer les esprits, et, profitant de la grande affluence de noblesse qu'avait amenée une réunion solennelle de l'ordre du Saint-Esprit, il prit la parole dans une grande assemblée, et, déployant cette éloquence diserte et facile dont il se piquait, il exposa publiquement sa politique avec une énergie combative dont il n'était pas coutumier. Son discours est résumé dans deux lettres qu'il écrivit au commencement de janvier 1587 à sa mère¹. Nous ne pensons pas que de Thou les ait connues; mais son résumé se rapproche singulièrement du texte de ces longues épîtres, prouvant une fois de plus la consciencieuse information du grand historien.

Il ne pouvait donc y avoir aucun doute sur les intentions de la cour: elles dépassaient évidemment les dispositions personnelles de la reine mère: mais celle-ci dut faire connaître, à la Rochelle, la volonté arrêtée du roi, tout en proposant encore une prolongation de trêve et en ne renonçant pas à la conciliation. Le roi de Navarre, qui avait négocié l'envoi d'un puissant secours de reîtres allemands, avait intérêt à traîner en longueur. Cependant, les hostilités menaçant de reprendre, Catherine quitta Cognac vers le milieu de janvier 1587, pour remonter à Niort: là, par des pourparlers auxquels prirent part le huguenot Du Fay et l'infatigable La Roche, elle espéra amener le roi de Navarre à une nouvelle conférence; et, sachant qu'il venait à Marans, elle se rendit à Fontenay-le-Comte le 19 février, non sans courir le risque d'être attaquée à tout moment par les partisans protestants qui tenaient la campagne.

La rencontre avec son gendre ne pouvant se faire, elle retourna à Niort et dut se contenter de s'aboucher encore avec le vicomte de Turenne. C'était la rupture fatale, sans même les égards que le Béarnais avait toujours observés. La reine mère, jouée et bravée, se décida le 7 mars à partir pour Paris, assez honteuse du rôle qu'on lui avait fait tenir pendant huit mois et fort inquiète de la situation de

¹ On les trouvera à l'Appendice.

son fils, qui allait aborder une guerre sérieuse, sans avoir les moyens de la soutenir.

II

Des conspirations que les Seize fomentaient à Paris contre le roi, de leur complicité avec l'ambassadeur d'Espagne et les princes lorrains, il n'y a pas trace dans la correspondance de la reine mère, qui séjourna cependant deux mois au Louvre à cette époque. Mais les Allemands s'avancant vers la France et le roi se préparant à leur résister, Catherine aurait voulu qu'un accord s'établît avec le duc de Guise pour repousser l'ennemi commun, et il fallait tout d'abord dissiper bien des défiances réciproques. Les pourparlers et les entrevues avec le roi de Navarre ne lui avaient guère réussi en Poitou: elle résolut cependant d'aller trouver les princes lorrains en Champagne. Partant de Meaux le 18 mai 1587, elle était à Fismes le 23 et le lendemain à Reims. Elle y resta près d'un mois, menant concurremment deux négociations qui se nuisaient l'une l'autre: la première avec le duc de Bouillon dont elle voulait obtenir une prolongation de trêve, feignant d'ignorer qu'au fond le prince était absolument l'allié des protestants; la seconde avec le duc de Guise qu'elle accablait de prévenance. Elle était accompagnée de Bellièvre, de Laussac, de Pinart et de Villequier, ainsi que du cardinal de Bourbon et même de quelques «dames» dont les «cours» passaient parfois avant les affaires sérieuses¹. Ses lettres au roi sont précieuses par l'abondance de détails qu'elle donne sur les discussions qui se prolongèrent sans beaucoup de résultats, portant sur la restitution des villes de Picardie qu'avaient occupées contre tout droit les Lorrains, sur l'attitude assez loyale du duc de Mayenne, sur celle beaucoup plus douteuse du duc d'Anjou, sur les hésitations de Guise, qu'elle écrit au duc de Nevers avoir trouvé «trétable»², et qu'elle s' imagine avoir enfin ramené à l'obéissance.

Dès qu'elle est revenue à Paris, elle ne s'occupe plus que de pourvoir à la défense de toutes les petites places d'alentour, qui pourraient être menacées par l'ennemi, Mantes, Meulan, Pont-de-l'Arche, Vernon, Corbeil, Compiègne, Meaux et Melun. Elle cherche aussi à se procurer de l'argent, et rend compte à Henri III, qui commande en personne l'armée royale sur la rive gauche de la Loire, de toutes les démarches qu'elle fait à la Chambre des comptes, près la Ville de

¹ Lettre du 24 mai, p. 208. — ² Lettre du 16 juin 1587, p. 224.

Paris, qui a promis de payer le contingent suisse, près du Parlement, près du clergé, qu'on a mis aussi à contribution pour quatre cent mille écus. Les financiers italiens Zamet et Bandini lui viennent en aide, faisant payer chèrement leurs services.

Mais voilà qu'à quelques jours d'intervalle on apprend la défaite de Joyeuse à Coutras et la victoire du duc de Guise à Vimory. Il faut prendre son parti de ces deux événements, presque aussi fâcheux l'un que l'autre pour le roi. Un mois plus tard, les Allemands sont de nouveau battus à Anneau par le duc de Guise: ils se débandent et se séparent des troupes protestantes suisses. C'est le moment que Henri III choisit pour conclure avec ces dernières une capitulation assez honteuse, puisqu'on se charge de les escorter jusqu'à la frontière, qu'on leur fournit des «chausses» neuves et des souliers, et que le roi va jusqu'à demander au duc de Lorraine, dont il vient de refuser le concours, «de les laisser passer, sans entreprendre aucune chose sur eux¹». Démarche inutile, car le duc permit à son fils, le marquis de Pont-à-Mousson, de les poursuivre tout à loisir quand ils approchèrent de ses États.

III

A la fin de l'année, toutes les préoccupations de la reine mère se tournent du côté de la négociation du mariage de sa petite-fille particulièrement aimée, la princesse de Lorraine, avec le grand-duc de Toscane, naguère cardinal, et qui vient de succéder à son frère, mort sans enfants. C'est le marquis de Pisani, ambassadeur à Rome, qui est l'habile intermédiaire, de même qu'il règle en Italie toutes les affaires de succession intéressant Catherine de Médicis².

La paix se rétablit, sauf du côté du Poitou, où le roi de Navarre est toujours en armes; mais il n'a pas voulu profiter de sa victoire, ni porter secours aux Allemands. Ce sont les princes lorrains et leurs exigences qui inquiètent surtout la cour. Catherine envoie aux ducs de Guise, de Mayenne et d'Anjou deux fidèles serviteurs de la monarchie, Bellièvre et La Guiche, pour obtenir leur soumission. C'est à Soissons que se traitent ces nouveaux arrangements, et c'est de cette ville que Guise écrit plusieurs fois à la reine mère. Que résulta-t-il exactement de ces pourparlers? Catherine alla-t-elle plus loin que le roi ne l'aurait désiré? Autorisa-t-elle tacitement le prince à venir à Paris? Toujours est-il qu'il y arriva le 9 mai 1588, au grand mécontentement de Henri III.

¹ Lettre à Bellièvre du 29 novembre 1587, p. 305. — Voir à l'*Appendice*, la correspondance de Pisani avec la reine mère.

On sait la suite : visite au roi du duc de Guise accompagné de la reine mère : enthousiasme des Parisiens pour le Balafre et barricades contre la Cour : hésitations des troupes, que personne ne commande : négociations avec le chef muet de l'émeute : départ précipité du Valois, ressemblant à une fuite. Le spectacle était alors nouveau : on en fut surpris. Le grave de Thou, qui n'était cependant pas ligueur, regarde comme une lâcheté le parti que prit Henri III. Catherine était restée à Paris avec la reine Louise, soit, comme l'ont prétendu beaucoup d'historiens, qu'elle ait voulu amuser le vainqueur par de belles promesses pour laisser à son fils le temps d'organiser en province un gouvernement qui pût préparer la reprise de la capitale, soit plutôt parce qu'elle avait confiance dans son habileté, que toute sa vie elle avait négocié, et qu'elle ne connaissait que le système des attermoiements et des compromis.

Elle semblait cette fois d'autant mieux fondée à croire à son influence, que depuis quelques mois elle était beaucoup plus d'accord avec les princes lorrains qu'avec les favoris de Henri III. Et, de juste, la sorte de vice-royauté attribuée à d'Épernon après la mort de Joyeuse n'avait rien produit de bon, les protestants et le tiers-parti n'en tirant aucune satisfaction et les catholiques ne s'appuyant que sur le duc de Guise. L'entente de ce dernier avec le roi, si elle eût été possible, était bien la seule politique pratique pour le moment. C'est celle que la reine mère essaya dès le premier jour : elle la fit triompher non sans peine, avec la même patience et la même habileté qu'elle avait déployées deux ans plus tôt pour aboutir au traité de Nemours. Mais peut-être que, dans son ardeur à conclure un prompt arrangement, elle ne s'aperçut pas assez que personne n'était sincère, que les Guises, en obtenant les concessions qu'ils demandaient, ne se montraient pas encore satisfaits de leur victoire, et que le roi, tout en acceptant une intervention nécessaire, gardait contre ceux qui l'avaient humilié une rancune profonde et cessait même d'avoir pleine confiance dans sa mère, qu'il trouvait trop disposée à tout accorder à ses ennemis.

Nous avons pour nous éclairer sur ce problème les lettres journalières et très développées que Catherine envoyait de Paris à son fils, afin de le mettre au courant des moindres incidents et de l'interroger à chaque instant sur ses « volontés ».

Cette correspondance provient en grande partie des documents français conservés à la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, et aussi du recueil Godefroy, à l'Institut, et des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il eût été très piquant de retrouver les réponses de Henri III ; mais nous n'en avons rencontré aucune.

Il est possible que le roi n'ait pas voulu écrire à sa mère, lui députant fréquemment des hommes de confiance, quelques-uns de ces serviteurs fidèles auxquels il pouvait donner de vive voix des instructions. Toujours est-il que les lettres de Catherine sont au nombre de vingt-trois ou vingt-quatre, quelques-unes fort longues et qu'elles rendent compte très exactement de la physionomie de Paris et de l'état des partis à la suite de la journée des Barricades, du 14 mai au 17 juillet 1588.

C'était une révolution municipale qu'avait tentée le duc de Guise, puisqu'il s'était borné à faire retirer les troupes royales devant la populace de Paris, avec la coquetterie d'un chef sûr de son prestige et qui tient à remporter la victoire sans verser une goutte de sang. Aussi, la reine aurait-elle voulu rompre ce faisceau de forces redoutables. Dès les premiers jours elle avait rencontré, en parcourant les rues, quelques capitaines de la ville, leur avait demandé de mettre bas les armes, et s'était adressée de même à deux échevins d'opinion modérée, Saint-Yon et Bonnet, « tous lesquels, écrit-elle à Henri III, j'admonestay de leur devoir, n'oubliant pas de leur bien dire le tort qu'auleuns s'estoient faict : mais que estiez si bon, que vous oublieriez les choses passées, si ceux qui avoient failli se remestoient ».

En même temps, elle avertissait Villeroy, qui avait accompagné le roi, que le nonce du pape, — c'était Morosini, évêque de Brescia, — gardait la meilleure attitude, donnant à tous des conseils de paix, prêchant la soumission au pouvoir royal, contrairement aux efforts réitérés de l'archevêque de Lyon Pierre d'Épinac, et offrant même son intervention près l'ambassadeur d'Espagne, dont la conduite était beaucoup plus doutense.

Il importait tout d'abord de savoir quels pouvaient être les griefs des chefs ligueurs et quelles seraient leurs exigences. La reine mère leur avait demandé une sorte de mémoire pour l'envoyer au roi, en l'accompagnant de ses observations et en l'appuyant au besoin, comme fait tout négociateur désireux d'aboutir. Mais il aurait fallu aller vite, et les triomphateurs ne semblaient pas pressés. Ils aimaient mieux profiter de l'occasion pour humilier le Parlement, pour remplacer le prévôt des marchands fidèle par un des plus exaltés représentants de leur parti, La Chapelle-Marteau : ce fut le sujet des conversations avec les chefs ligueurs, tenues à la maison nouvelle que Catherine avait fait bâtir près Saint-Eustache, et qu'elle rapporte dans sa dépêche du 26 mai.

Les négociations n'avançaient pas, le duc de Guise opposant à toutes les propositions une résistance très tenace. Le point qui divisait semblera un peu subtil :

mais la forme, en pareil cas, permet souvent des concessions que la majesté royale répugne à se laisser imposer. Catherine aurait voulu que deux députations officielles se rendissent à Chartres : l'une d'abord, formée de représentants désignés par tous les corps constitués de Paris, qui aurait été faire sa soumission au roi, lui demander pardon du mouvement de révolte contre son autorité, abandonnant par le fait les chefs de l'émeute et désavouant les nominations de capitaines ou de dignitaires municipaux faites en dehors des règles ordinaires. Cette démarche accomplie, l'autre députation, moins nombreuse, se composant même d'un seul personnage, remettrait les requêtes des princes et attendrait la réponse qu'il plairait au roi de faire.

Le duc de Guise aimait mieux choisir comme porte-parole un forcené ligueur qui l'avait déjà singulièrement secondé lors des négociations du traité de Nemours, François de Roncherolles, seigneur de Maineville, aussi brave qu'habile, celui-là même qui devint plus tard, sous Mayenne, lieutenant au gouvernement de Paris. Mais ce n'était guère le moyen d'apaiser le courroux de Henri III, et l'on aurait pu trouver un ambassadeur moins compromis. La reine, cependant, assez inquiète de la tournure des événements, désirait savoir quelles étaient les intentions secrètes du duc de Guise. Elle trouva moyen d'interroger l'archevêque de Lyon, lors d'une visite qu'il était venu lui faire à son hôtel des « Filles repenties », et elle manda aussitôt à Henri III ce que d'Épinac lui avait dit. C'était la première place à côté du roi qu'on exigeait, avec le commandement effectif des armées. Il serait moins dur de céder à une assemblée qu'à un seul homme. De là, la résolution, qu'approuvait sans hésiter la reine, de convoquer les États généraux du royaume, et elle ajoutait qu'il faudrait laisser à cette réunion toute liberté, s'engageant à approuver et à faire exécuter ses décisions, « voire de faire déclaration à iceux qu'il n'y pourroit y avoir successeur à vostre couronne, venant à décéder sans enfans masles, qu'il ne feust catholique ».

En même temps, elle écrivait à Bellièvre de sa main, dans un langage tout à fait caractéristique et une orthographe que nous rendons ici plus intelligible : « Je vous prie que ceux qui sont de la part de ces factieux, que le Roy ne regarde pas tant à la raison qu'il a de malcontentement, comme à les assurer pour les remettre en leur devoir, et sortir de ce fait, comme ont fait tous les sages rois ses prédécesseurs; car il y en a plus d'un exemple; sinon pareils du tout, ils en sont bien approchants¹. »

¹ Lettre du 16 mai 1588, page 354.

Le médecin Miron apporta la réponse du roi aux propositions de Maineville : elle était fort digne, mais n'avancait pas les choses ; et Catherine, pour sortir d'affaire, pressait la réunion des représentants de la nation. C'était une singulière imprudence que de convoquer ainsi les États à court terme dans l'effervescence où était le pays. Mais il y avait une arrière-pensée ou plutôt une illusion que caressent tous les gouvernements qui font appel au suffrage. On croyait possible d'obtenir, même à Paris, par quelque moyen habile, une majorité favorable. C'est la reine qui l'indique dans la lettre qu'elle écrit à son fils le 1^{er} juin, à l'occasion d'une assemblée générale de la ville, qu'elle réclamait pour faire nommer d'une manière régulière les échevins et le prévôt des marchands, que l'Émeute avait portés au pouvoir :

~Je pense qu'on pourra entretenir les gens de bien de la ville en la bonne volonté et affection qu'ils nous doivent, sans se laisser emporter aux artifices et bruits que l'on reporte à toute occasion... Ces gens icy, — c'est-à-dire les amis des princes, — sont si opiniâtres et ne peuvent goûster ni souffrir, je le vois bien, une bonne assemblée générale de la ville, où je leur ay dict que j'irois et nous tous qui estions au Conseil, et que je m'assurois qu'aurez agréable l'élection qui seroit faicte en ladicte assemblée générale, vous envoyant la liste des eslus pour en choisir ceux qu'il vous plairoit, ce que j'eusse bien désiré qu'ils eussent accordé ; car, oultre que je ferois faire la brigue pour y appeler, au lieu des douze cents habitans, qu'ils disent qu'y estoient à faire ladicte élection, bien davantage et des gens de bien de la ville, qui sont du tout pour nous...¹~

Sur ce point particulier de la réélection des administrateurs de la ville de Paris, de ceux qui constituaient l'autorité communale, indépendante de la royauté, mais sauf à de rares intervalles d'accord avec elle, les ligueurs ne voulurent rien céder. Miron retourna à Chartres ; il était accompagné du maître des requêtes d'Auron, que la reine mère avait détaché du groupe des rebelles, ainsi que les échevins Bonnet et Saint-Yon ; mais il dut exposer à Henri III l'inutilité de la résistance et la nécessité de faire les concessions que le parti des princes demandait, sans pour sa part, en accorder aucune. De plus, la situation s'aggravait chaque jour ; et le même ~premier jour de juin au soir, en se couchant~, Catherine avait ajouté à sa dépêche au roi que le cardinal de Guise s'était emparé de Château-Thierry et de Meaux, que Corbeil, Saint-Cloud, Poissy étaient très menacés et qu'il était grand

¹ ~Au Roy Monsieur mon fils~, page 360.

temps de prendre, « le plus soudainement que nous pourrons, quelque bonne résolution, voyant bien qu'il est très grand besoin et plus qu'il ne se peut dire ».

Parlant plus franchement encore à Bellièvre et faisant appel à son influence sur le roi, elle lui mandait le lendemain, 2 juin¹ : « Nous n'en sortirons jamais de cette affaire, si l'on ne vient au point que personne n'ose dire, et il faudra à la fin y venir, ou nous sommes tous perdus... Ils se moquent de ce qu'apporte le médecin et disent que c'est ce que vous et moi leur avons offert à Épernay et à Reims... Vous le direz au Roi : j'aimerais mieux donner la moitié de mon royaume et lui donner la lieutenance et qu'il me reconnut et tout mon royaume, que de demeurer haletant, où nous sommes, de voir le roi encore plus mal. Je sais bien que, ayant le cœur qu'il a, c'est une dure médecine à avaler; mais il est encore plus dur de se perdre, et l'on loue ceux qui savent céder au temps pour se conserver. Je presche le prescheur : mais excusez que jamais je ne me vis en tel ennui, ni si peu de clarté pour en bien sortir... »

La capitulation était dans sa pensée, complète et nécessaire. Les menaces de l'ambassadeur d'Espagne, qu'elle relate tout au long dans deux nouvelles lettres, décidèrent Henri III à laisser faire ce qu'au fond il désapprouvait absolument. Catherine, loin de lui et fort occupée de ses tracasseries journalières, vivant de plus dans le milieu tout différent des ligueurs parisiens, ne se rendait pas compte de cette divergence de vues, et elle montra presque de la joie en apprenant que le roi acceptait les conditions exigées pour sa réconciliation avec ses sujets catholiques. Les chefs ligueurs étaient non moins satisfaits; et ils savaient si bien à quelle influence ils devaient leur succès, que l'archevêque de Lyon, qui avait rédigé l'accord, résumait, dans un « avis à Monsieur de Guise », les résultats obtenus et le moyen de les consolider : « Avant tout, écrivait-il, il fallait ruiner l'influence du duc d'Espèron et y substituer celle du duc de Guise. On aura tout intérêt à gagner les nouveaux favoris, Bellegarde et Longnac, sans pourtant les laisser s'emparer des principaux offices de la couronne. Enfin, on devra aussi des ménagements infinis pour la reine mère, parce qu'elle vient à bout de ce qu'elle veut et qu'elle n'a rien de plus cher que le bien de son fils et sa propre autorité. Que le roi ne se mette pas dans la pensée qu'on s'appuie sur elle plus que sur lui, et ce sera de bonne politique de la tenir en parfaite intelligence. » C'est justement cette « bonne politique » qui ne dura point².

¹ Autographe, page 368. — ² Nous avons exposé tous ces incidents dans une communication faite le 14 mars 1903 à l'Académie des Sciences morales et politiques, sous ce titre : *Les Négociations de*

IV

Ces dernière et pénibles négociations semblent avoir épuisé l'énergie de Catherine de Médicis : pendant quelques mois elle séjourne à Paris sans que l'on sente en rien son action ; ses lettres même deviennent de plus en plus rares. Elle apprend un jour avec surprise, au commencement de septembre 1588, que Henri III a congédié subitement tous les ministres qui avaient été si longtemps ses confidents et quelques-uns ses amis particuliers, Villeroy, Bellièvre, Cheverny, Pinart et Brulart, et qu'il les a remplacés par des favoris ou des comparses. Les États généraux allaient se tenir à Blois ; elle s'y rend le 20 septembre pour figurer à la séance d'ouverture, fixée au 16 octobre dans la grande salle du château. Quelques jours après, elle envoie Jérôme de Gondi en Italie, avec une mission assez mal définie, et le recommande à tous les grands personnages de la péninsule. Puis elle assiste indifférente aux premières délibérations très stériles des députés du royaume. Elle écrit, d'ailleurs, à Nevers qu'elle s'attend à beaucoup de « longueurs », et elle ajoute : « J'ai grand peur que le commencement de l'année qui vient nous y trouve encore ». Nous avons d'elle enfin le 6 décembre un mot de condoléance à Robert Miron qui a été disgracié à son tour, et c'est tout.

Catherine touche à ses soixante-dix ans ; elle a pris beaucoup d'embonpoint et s'échauffe facilement. Souffrant d'emphysème, elle se soigne, ne sort pas, n'ayant plus de motifs de résistance, reléguée qu'elle se voit en dehors des affaires, avec des inquiétudes vagues et des regrets. L'isolement où on la tenait à la cour, au commencement de sa vie, sous l'influence de l'altière favorite de son mari, elle l'a retrouvé, après trente ans de règne, par l'ingratitude de son fils préféré, de celui auquel elle a tout sacrifié et qui maintenant la soupçonne de favoriser au fond de son cœur les princes lorrains.

Le 23 décembre, de grand matin, elle entend de sa chambre des bruits inaccoutumés dans le château. C'est le duc de Guise que Henri III vient de faire assassiner par les gentilshommes de sa garde. Elle a tout juste la force de s'étonner en revoyant son fils et de lui donner des conseils de prudence. Le lendemain, une altercation pénible s'élève entre elle et le cardinal de Bourbon, qui lui reproche

Catherine de Médicis à Paris après la journée des Barrières, Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques (Institut de France), Compte rendu, Nouv. série, t. LIX, p. 697. Tirage à part, in-8.
— « A mon cousin, Monsieur de Nevers », page 393. Autographe.

sans raison une complicité tacite dans des exécutions sanglantes qu'elle n'a ni encouragées ni même connues. A la suite, son mal s'aggrave, la fièvre se déclare; c'est l'affection ordinaire des vieillards, l'implacable pneumonie, dont les progrès sont rapides. On lui fait faire son testament, au dernier moment, selon l'usage du temps. «le jeudi avant midi»; et elle meurt le soir même de ce 5 janvier 1589, après avoir reçu les derniers sacrements de la main d'un jeune abbé portant ce nom fatal de Saint-Germain, dont-elle s'était méfiée toute sa vie.

A peine si on fait pour elle la cérémonie obligatoire de l'exposition du corps. Un prélat de cour, bel esprit, nourri de l'antiquité, prononce sur son cercueil l'oraison funèbre, un des premiers modèles du genre. On n'ose pas la conduire solennellement à Saint-Denis, et elle doit attendre vingt années près d'un pilier de l'église de Saint-Sauveur de Blois avant d'être transportée dans le splendide tombeau, déjà surmonté de sa statue et de celle de Henri II, œuvre édifiée sous ses yeux par Germain Pilon avec ce luxe artistique qu'elle prisait si haut.

Le roi la pleure avec une indifférence sceptique, qui se montre même dans les lettres qu'il écrit aux ambassadeurs pour annoncer sa mort. Et comme elle était plus crainte qu'aimée, et qu'elle n'avait plus autour d'elle ses vieilles connaissances d'autrefois, sa mémoire est vite oubliée, d'autant que les événements se pressent, et qu'elle disparaît à propos pour ne point voir la catastrophe qui atteint la dynastie des Valois et qu'elle aurait été impuissante à conjurer.

LETTRES

DE CATHERINE DE MÉDICIS.

[1586.] — 2 janvier.

Orig. Bibl., imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, f° 90.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ÉTAT
ET DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy¹, je vous prie lire au Roy monsieur mon filz, la depesche que je lui ay faicte, tant de ce qui s'est passé de deçà depuis le retour et sur ce que nous rapporta le s^r Miron, que en l'audience que j'ay donnée ceste après-disner à l'ambassadeur d'Espagne; vous aurez aussi receu, avant ceste-cy, celle que je vous fis hier au soir, avec une autre depesche au Roy monsieur mon filz², sur laquelle je vous prie me faire response par le s^r Doron, pour nous en rapporter l'intention du Roy monsieur mon filz; à la depesche du-

¹ Voir dans le volume précédent, t. VIII, p. 368 et 369, les lettres de la fin de novembre 1585 à Villeroy, dans lesquelles la reine annonce son retour à Paris pour le 8 décembre.

² Il est malheureusement évident qu'un certain nombre de lettres de la reine mère aura été perdu, puisque nous n'en avons que deux ou trois du mois de janvier 1586. Encore sommes-nous obligés de rétablir les dates de quelques-unes.

quel me remettant, je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris le n^e jour de janvier au soir.

De sa main :

Vous verrez, par la lettre du Roy et par ce que vous dira Gondy¹, le langage que me tint l'ambassadeur d'Espagne, qui est tel, que je crains bien fort que, si les choses passoient plus outre, que avant la response de son maistre, nous verrions ses gens, et m'a semblé de parler à mon nom et non du Roy, de désirer une bonne amitié; car il eut semblé qu'il l'eut craint. J'ay le tout conté à Gondy et à monsieur Miron; je vous assure que c'est un mauvais homme², et devez faire une longue depesche à Longlé du langage qu'il m'a faict, et tout ce que luy ay dict: car je crois qu'il ne mandera pas ceste grande

¹ Jérôme de Gondy, introducteur des ambassadeurs.

² L'ambassadeur de Philippe II, dont se plaint Catherine, était ce même Bernardino de Mendoza, qui avait été renvoyé d'Angleterre pour avoir conspiré contre Élisabeth, et qui fut en France le véritable protecteur de la Ligue et un des adversaires les plus acharnés de Henri III.

amitié, que je desire voir entre ces deux rois, mais tout le contraire; je ne doute pas qu'il ne le suppose. Vous verrez le Nonce¹, qui mérite que le Roy lui fasse bonne chère, et nous autres tous.

CATHERINE.

1586. — 10 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3365, f° 17 v°.

[A MONSIEUR DE CHASTEAUNEUF².]

Monsieur de Chasteauneuf, nous vous avons ces jours passez escript tout ce qui se peult pour le regard de mon cousin le s^r Dom Anthoine, roy eslu de Portugal; ce sera à vous de faire ce que vous pourrez pour le disposer à ce que nous désirons. Je me remectz au reste à la responce que le Roy monsieur mon filz faict à vostre dernière depesche du xvi^e du passé, et vous pry de sçavoir à la verité ce qu'aura obtenu Guित्रy³ et de quel secours d'Allemagne ceux de la nouvelle opinion font estat, et pour quelle somme et despence et de quelle façon y entrera la royne d'Angleterre, pour nous en mander certaines nouvelles, et de toutes autres occurrences, selon que vous avez cy-devant faict avec tel soing

¹ Ce nonce est Fabio Mirto Fraugipani, archevêque de Nazareth, que le roi avait eu tant de peine à accepter, et que Catherine conseillait de bien accueillir. — Voir sa lettre à Villeroy du 16 septembre 1585.

² Guillaume de l'Aubespine, baron de Châteauneuf, ambassadeur en Angleterre.

³ Chaumont-Guित्रy était le grand négociateur du roi de Navarre et des protestants près de leurs coreligionnaires allemands et particulièrement près de Casimir de Bavière. Les pourparlers durèrent plus d'une année, puis l'invasion des mercenaires conduits par le baron de Dolna n'eut lieu qu'en septembre 1587. Henri de Bourbon hésita longtemps avant de reprendre les armes et la reine d'Angleterre ne se décida qu'à grand-peine à lui fournir un peu d'argent.

et diligence, que nous en sommes bien satisfait et contens, priant Dieu, Monsieur de Chasteauneuf, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le x^e jour de janvier 1586.

CATHERINE.

1586. — 30 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3365, f° 6 v°.

[A MON NEVEU LE ROY D'ESCOSSÉ.]

Tres hault, etc., l'occasion du voyaige que le millord Claude Hamilton, present porteur, va faire par delà s'estant offerte, nous avons estimé ne la debvoir laisser passer sans vous escrire ce mot, pour vous tesmoigner tousjours la continuation de notre bonne affection et volonté en vostre endroiet et de tout ce qui vous toudie et appartient, selon que le veult l'ancienne amitié d'entre ceste coronne et la vostre, vous priant de vous monstrier tousjours ferme et constant en cella de vostre part, selon que vous aura dict, de la part du Roy nostre très cher seigneur et filz et nostre, le baron d'Esneval, son conseiller et ambassadeur par delà, et que pourrez encores entendre dudict millord Hamilton, sur lequel nous en remettant, nous prions Dieu, très hault, etc.

Esript à Paris, le penultieme janvier 1586.

CATHERINE.

1586. — 30 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3365, f° 6 v°.

[A MONSIEUR D'ESNEVAL¹.]

Monsieur d'Esneval, j'ay esté fort aize que l'occasion se soit presenté que le Roy monsieur

¹ Ambassadeur de France en Écosse. — Voir la note 2 de la page 365, au t. VIII.

mon filz et moy ayons veu le millord Claude Hamilton, present porteur, avant qu'il soit party pour retourner de delà ; car je m'assure qu'il ne faudra pas de représenter à mon petit-filz le roy d'Escosse la bonne et grande affection que nous luy portons, aultant, ainsy comme j'ay dict audict millord Claude, comme s'il estoit mon propre filz. Ce que vous luy confirmerez tousjours bien à propos en voz audiences ou lorsque le verrez. N'estant la presente à aultre fin, je prie Dieu, etc.

A Paris, le pénultieme janvier 1586.

CATHERINE.

1586. — Janvier.

Archives des Médicis, à Florence, Filza, 5726, n° 579.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE FLORENCE.

Mon cousin, l'evesque de Ferom¹ en Hibernye, present porteur, ayant demeuré quelques jours en ce royaume où il s'estoit retiré après avoir esté dellivré de la longue prison des ennemis de nostre religion, attendant quelque commodité pour s'acheminer à Rome vers nostre saint Pere le Pape, duquel il espère quelque bonne faveur pour passer le reste de sa vie, m'a, sur son partement, faict requeste de vous prier, ainsy que je fais, mon cousin, que, passant par voz païs, vous le voullez avoir en toute bonne et favorable recommandation, estant incitée à ce faire par le tesmoignage qu'il a rendu par de ça d'estre d'une bonne et sainte vie : chose, que je m'assure vous esmouvera à avoir compassion de luy et à le

¹ Ferns, en Irlande. Ce petit évêché du comté de Wexford était suffragant de Dublin. Le titulaire, à cette époque, se nommait Peter Power. Persécuté par les protestants, il finit ses jours en exil, le 15 décembre 1587. — Voir A. Theiner, *Monumenta Hibernica*, I, 293.

favoriser de ce dont il vous pourra requerir pour son contantement. N'estant la presente à autre fin, je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris le jour de janvier 1586.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — Janvier.

Copie. Bild. nat., Fonds français, n° 4707, f° 13.

[A MON NEVEU LE DUC DE GUISE.]

Mon neveu, le Roy mon filz vous envoie Montigny pour vous parler de la querelle des s^{rs} de Randan¹ et Lavardin, pour avoir vostre advis pour les mettre hors de querelle, afin que cella ne fust pas cause de troubler sa court, et aussi il se veult servir d'eux : en ce temps

¹ Le jeune Randan avait été un des mignons de Henri III, l'un de Quélus, de Maugiron, de Saint-Mesgrin et autres. Les pasquils du temps disaient d'eux :

Montigni, Randan, La Valette,
Friquenelles peu renommés,
Les poins coupés je vous souhaite,
Car nostre Roy vous diffamez !

Le duc de Guise et tous les princes de la maison de Lorraine avaient pris parti contre ces favoris mal famés et les laissaient se disputer entre eux. On connaît l'issue fatale de la querelle de Quélus et d'Entragues. Un mois après, le jeune Randan était assassiné par Lavardin. On lit, à cette occasion, dans le *Registre-Journal* de P. de l'Estoile (éd. Jouanet, I, p. 256) :

« En ce mois de may (1578), Lavardin, à Lucey en Vandomois, tua de sang-froid et de guet-apens le jeune Randan, sous ombre de ce que ledit Randan s'ingeroit de faire l'amour à la jeune dame de Lucey, riche veuve que Lavardin avoit pour l'espouser. »

Lavardin, poursuivi à cause de ce meurtre, se retira en Gascogne, « vers le roy de Navarre, son maître, où il fust le bien venu. »

Montigny était aussi un ami du Béarnais : sa sœur était fille d'honneur de la reine Marguerite ; leur père était Claude d'Amencourt, s^{er} de Montigny-sur-Aube.

en quoy nous somes, il ne pourroit avoir trop de gens de bien pour luy faire service, sans les perdre pour telles querelles particulieres. Je vous en ay bien voulu faire ce mot, pour vous prier d'y voulloir aider de tout vostre pouvoir, que je say estre grand sur Rendan, et que, quand il aura vostre conseil, estant asseuré comme l'amez et voulez conserver son honneur, que il ne fera nulle difficulté de s'accomoder et obeir à la volonté du Roy. Vous savez que j'ayme sa mere¹, qui me fait desirer qu'il sorte au plustot de cela: pour ce je vous en prie. Je scay bien que desirez en tout obeyr et complaire au Roy; et ne vous feray la presente plus longue; et la finiray, priant Dieu vous conserver.

Vostre bonne tante,

CATHERINE.

[1586. — Janvier.]

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 165.

A MONSIEUR DE VILLEROI.

Monsieur de Vileroy, l'abbé Guadagne est venu, qui me dyst qu'il n'a rien fait de cet que je vous dys pour hayder au sœur don Autoyne².

¹ Fulvie Pie de la Mirande, fille du prince de la Mirande et d'Hippolyte de Gonzague, dame d'honneur de la reine Louise de Lorraine. Elle était veuve de Charles de La Rochefoucauld, comte de Randan, ambassadeur en Angleterre sous François II, mort au siège de Rouen, le 4 novembre 1569. Leur fils aîné Jean-Louis, gouverneur d'Auvergne, embrassa le parti de la Ligue. Un plus jeune, nommé Charles, baron de Lagnel, mort sans postérité, fut la victime de Lavardin. Les deux familles avaient continué leur inimitié. Après huit ans, la reine mère essaya de les reconcilier. On peut voir les pièces qui nous restent sur cette affaire, à l'*Appendice*.

² L'ancien roi de Portugal, sur l'offre de Catherine, s'était réfugié en France (voir la lettre du 23 octobre 1585, qui l'y conviait, t. VIII, p. 364); mais Henri III lui avait permis une pension qu'il ne payait pas régulièrement. On sait l'intérêt que lui portait la reine mère.

lequel yl dyst mouryr de feyn: qui est cause que vous ay voleu fayre la presante pour vous pryer d'en volouyr parler au Roy mon fils. Cet je ne pansès qu'il feust son servyse de le conserver et qu'il n'aydast à fayre parler plus tost et myeuls, selon que desirons, le roy d'Espagne le sachant entre nos meyns, je n'en parlerè pas tent que je loys: mès yl n'y a que savoyr s'il plect au Roy luy donner cet qu'il a dyst, par moys, come de jeà Monsieur le chanselyer et Vydeville, cet j'é bonne memoyre, m'on dyst que le Roy l'avoit fayst metre sur son haytat: mès yl n'avoist avysé où yl se prenderoynr, qui est le prynsipa. Je luy ay dyst que l'on m'a aseuré que de set aydyst des apyses, de quoy, pour les embarquemens qui se sont fayst et set que le Roy y a comendé, l'on en a de jeà resen plus de soysante et dys myle eus et que, le tout remboursé, yl y aura encore de bon trente myle eus: si luy plesoyt comender que l'on list cet qu'est nesesyre pour le fayre passer aus aultre parlemens où il n'est pas encore, et comender que j'euse cela; j'é les aultres desur les bras, don Antoyne pour deux aus, entre si é là Dyen nous aydera, et de pouvres ytalyan, deus ou troys quy meurent de feyn: mès s'il ne monstre de l'avoyr à coeur, yl ne s'an fera rien. Ceulz qui ne voynt plus louyn que leur nay, quant l'on leur parle d'aultre chause que de cet que l'on y peult avoyr prolif, ou d'un estranger au chause pour le son servyse, si se n'est dan le royaume, yl panset que se souyt toutes chause perdues: mès luy, qui set l'ynportanse, fault qu'il comende sa volanté; et, pourse que cela ne sera si prest, l'ayent à payer au cours, qu'il comendast que l'on ly ballet quelque chause et l'on le rambourseret sur cela.

CATHERINE.

1586. — 6 février.

Aut. Bibl. nat., Cinq cents de Colbert, I, p. 415.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE CARDINAL D'ESTE.

Mon cousin, l'abbé de Plain-Pied m'a mandé la poyne que vous voulez encore prendre pour mes affaires, qui se presentent à present par la mort de Madame de Parme, envers le Grand-duc de Toscane : chose que je sais qui m'y pourra beaucoup aider par vostre auctorité; mais je n'eusse voulu vous en donner cette poyne. Mais, puisque le trouvez bon, je commande tout ce par mon Conseil luy a esté advisé estre nécessaire, et en ay faict faire la depesche, que j'envoye à Plain-Pied pour la vous bailler, afin que en advisiez, ainsy que je m'en remetz du tout à ce qu'ordonnerez pour en estre faict, comme si c'estoit moy mesme; et ne vous puis assez remercier de l'affection que de plus en plus me faictes congnoistre par effect, de quoy je vous prie croire que, en tous evenemens où j'auray moyen, vous congnoistrez par effect que je n'en seray jamais ingrate. Et en cette volonté feray fin, priant Dieu vous conserver en bonne santé.

De Paris, ce sixieme de febvrier 1586.

Vostre bonne cousine

CATHERINE.

1586. — 8 février.

Archives des Médicis, à Florence, folza, 4726, n° 480.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, j'envoye ce porteur par de là, pour en mon nom faire prandre la possession et jouissance de tous et chascuns les biens qui

m'appartiennent, spécifiez au memoire qu'il porte. Je vous prie en cella, qui est une chose si juste et raisonnable, me faire cognoistre par effect la bonne volonté que vous me portez. Masseurant doncques sur cella, je remettray le tout sur ce porteur, pour prier Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, ce viii^{me} fevrier 1586.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 8 février.

Orig. Bibl. nat., Fonds Colbert, n° 1, p. 414.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE CARDINAL D'ESTE.

Mon cousin, vous sçavez combien de fois j'ay désiré pouvoir sortir à l'amialde avec mon cousin le Grand Duc de Toscane des biens qui m'appartiennent situés et assis en ses estatz, ayant vous mesme prins la poyne de vous y employer souvent, touttefois n'y ay, jusques à present, pu rien avancer; au moyen de quoy, maintenant que tous ces biens me sont escheus par la mort de la duchesse de Parme, je veus avec cette occasion faire congnoistre à ung chacun que je ne veus neullement laisser perdre ce qui m'appartient, vous priant, mon cousin, vouloir en cela m'assister de vostre bon conseil et trouver bon d'assembler ceux de mon Conseil qui sont par delà, pour avec eux resouldre ce qu'il faut faire pour la prise de possession desditz biens, et adviser de celui à qui vous remettrez la charge d'aller vers lediet Grand Duc.

Il y a aussy le procès encommencé à l'encontre de la duchesse de Parme, lequel je vous prie commander à l'abbé de Plain-Pied de

poursuivre en toute diligence, afin que cela fasse venir les gens à la raison, en escripvant au cardinal Farnese, afin qu'il saiche que je veux en sortir, soit par la voye d'accord ou celle de la justice. Me remettant de toutes mes affaires sur vous, ainsy que je vous ay cy-delvant escript, je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris; le viii^e fevrier 1586.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 27 fevrier.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3310, f° 48 v°.

[A MONSIEUR DE CAROUGES.]

Monsieur de Carrouges¹, j'ay receu les lettres que m'avez escriptes le xxiii^e de ce présent mois, auxquelles je vous diray que je n'estois poinct auprès du Roy monsieur mon filz lorsque la resolution se feit à Lymours du faict des bailliages de Caen et Coutantin²,

¹ Tanneguy Le Veneur, seigneur de Carouges, premier comte de Tillières, gentilhomme ordinaire de la Chambre, capitaine de cinquante hommes d'armes, était gouverneur de Rouen depuis 1576, lieutenant général au gouvernement de Normandie, chancelier de l'ordre du Roi en 1582. Henri III lui promit, à Chartres, le 29 juillet 1588, le premier état de maréchal de France qui viendrait à vaquer. Il mourut en 1593. Son petit-fils fut ambassadeur de France en Angleterre en 1619.

² Contentin, autrefois Contentin ou Constantin, partie importante de la Basse Normandie. Le brevet pour la charge de lieutenant général au gouvernement du baillage de Caen et Constantin, accordée à Monsieur d'O, est du 13 janvier 1586. (Voir même ms., f° 37.) — Francois d'O, fils d'un capitaine de la garde écossaise, avait épousé, en 1573, Charlotte-Catherine de Villequier; il acquit bientôt les bonnes grâces de Henri III, qui le combla de faveurs. En 1578, il succéda à Bellièvre comme surintendant des finances; il fut premier gentilhomme de la Chambre, chancelier du Saint-Esprit, lieu-

et soiez asseuré que je ne voudrois jamais [rien] faire, ny conseiller au Roy mondiet s^r et filz, qui portast prejudice à vostre honneur ou diminuast vostre auctorité, scaichant assez ce que vous meritez et ce que voz services vous ont acquis. Mais aussy me semble-il que ne devez faire dilliculté de remectre en la disposition du Roy mondiet s^r et filz une chose dont il vous a aultrefois gratifié, pour s'en servir comme il desire à une bonne fin et intention, considéré mesmes que c'est à condition de vous en faire recompense. Partant, je suis d'avis que vous vous conformiez en cest endroict à ce qu'il vous en escript, avec assurance que vous en serez beaucoup plus loué et estimé qu'en vous y opposant prendre aultre resolution. Vous me trouverez au demourant tousjours bien preste à faire, pour vous et vostre satisfaction tout, ce qui me sera possible. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Carrouges, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxviii^e fevrier 1586.

CATHERINE.

1586. — 27 fevrier.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3310, f° 48 v°.

[A MONSIEUR DE LA MAILLÉRAYE.]

Monsieur de La Mailleraye¹, en accusant la reception de voz lettres du xxiii^e de ce present mois, que je receuz hier par ce porteur,

tenant général de la Basse-Normandie et bientôt gouverneur de Paris et de l'Isle de France. Il ne larda pas à s'attacher à la fortune du Béarnais, mais mourut peu après l'entrée de Henri IV à Paris, au mois d'octobre 1594.

¹ Cette lettre est à peu pres semblable à la précédente. Catherine tenait à faire accepter par Carouges et La Mailleraye les dures exigences du roi, qui leur enleva leur charge pour la donner à un indigne favori.

je vous diray que je n'estois auprès du Roy monsieur mon filz, lors que la resollution se feit à Limours du fait des bailliages de Caen et Constantin; et soiez assurez que je serois bien marie de luy donner jamais conseil qui feust à vostre desavantage et dommage, n'estant pas ignorante de ce que vous meritez par voz longs et antiens services. Mais aussy me semble-il que ne debvez faire difficulté de conseiller au s^r de Pierrecourt¹, vostre frere, de remettre en la disposition du Roy mondiet s^r et filz, une chose dont il vous a aultrefois gratifié, pour s'en servir comme il desire à une bonne fin et intention, considéré mesmes que c'est à condition de vous en faire recompense. Partant je suis d'advys que vous vous conformiez en cest endroiet ad ce qu'il luy en escript, avec assurance que, vous et luy, serez beaucoup plus louez et estimez qu'en vous y opposant prandre aultre resollution. Vous ne trouverez au demeurant tousjours bien preste à faire, pour vous et vostre satisfaction et aussy de vostrediet frere, tout ce qu'il me sera possible. Cependant je prie Dieu, Monsieur de La Mailleraye, etc.

Escript à Paris, le xxviii^{me} jour de fevrier 1586.

[CATHERINE.]

[1586. — Mars.]

Aut. Arch. nat., Collection Simancas, col. B, 57, p. 364

A L'INFANTE, MA PETITE FILLE².

Ma petite fille, la longueur du temps qu'il y a que je n'ay eu de vos nouvelles me met

en poyne, voyant le long voyaige que avez faict avec le roy vostre pere¹, que j'entends estre de retour en bonne santé; et, ayant de voz nouvelles, cela m'en assurera encore davantage. Et si je n'eusse esté malade, comme j'ay esté, d'ung rhume, de quoy. Dieu mercy, à present je me porte très bien, je vous eusse plus tost escript pour vous dire l'aise que j'ay recue d'avoir ouy Mons^r de Nemours raconter de vostre bon portement et façon de vostre vivre, et de vos vertus, de ce qu'il en a veu et entendu, estant par delà avec Mons^r de Savoye²; de quoy je loue Dieu de vous sçavoir telle, et le prie vous faire la grace d'augmenter en toutes choses; et ne desire rien tant que Dieu me fasse la grace qu'avant que je meure, je puis avoir ce contentement de vous voir, qui me seroit une des plus grandes joyes que je scaurois avoir. Je suis tous les jours en attendant que l'infante vostre seur est accouchée³, que je prie Dieu luy donner à vous et à nous tous la joye que en desire.

Vostre bonne grand'mere.

CATHERINE.

¹ Le roi d'Espagne, avec l'infant don Philippe et sa fille, après un long séjour en Aragon, voulut accompagner la jeune duchesse de Savoie jusqu'à Barcelone, où les nouveaux mariés s'embarquèrent au commencement de juin pour Marseille. Ils ne firent leur entrée à Turin que le 12 août 1585. (Guichenon, *Hist. de la royale maison de Savoie*, in-fol., 1670, p. 713.)

² Charles-Emmanuel de Savoie, prince de Genève, fils aîné du duc de Nemours, comme membre de la branche cadette de la famille, avait été assister au mariage de Charles-Emmanuel avec l'infante Catherine, fille de Philippe II. Il était parti de Turin, avec le jeune prince, le 27 janvier 1585.

³ La duchesse de Savoie, née en 1567, morte en 1597, qui eut dix enfants, n'accoucha que le 3 avril 1586. Son mariage avait été célébré le 11 mars 1585.

¹ Jehan de Moÿ, seigneur de La Mailleraye et Jacques de Moÿ, seigneur de Pierrecourt, étaient fils tous deux de Charles de Moy, vice-amiral de France, et de Charlotte de Dreux, dame de Pierrecourt.

² Isabelle-Claire-Eugénie, fille d'Élisabeth de France, née en 1566, mariée en 1599 à l'archiduc Albert, morte en 1633 souveraine des Pays-Bas.

1586. — 9 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3305, f° 8 r°.

[A MONSIEUR D'ESNEVAL.]

Monsieur d'Esneval¹, nous avons veu par les despesches, que nous avez faictes depuis vostre arrivée et premiere audience par delà, que vous avez très bien commencé en vostre charge. Ayant le Roy monsieur mon filz et moy prins plaisir d'entendre les particullaritez que vous y avez représentées. Je croy bien que l'auctorité des partisans d'Angleterre nuysra aucunement à vostre negociation; mais aussy aurez-vous tant plus d'honneur, si vous surmontez toutes les difficultez et empeschemens qui se peuvent presenter: ce que vous ferez avec le temps et la patience, accompagniez de la prudence et dextérité requise, joint que tout ce que nous desirons pour le present est de retenir et de conserver, à nous et en nostre amitié et bienveillance, mon neveu le roy d'Escoce et son royaume, selon les anciennes alliances, et le retirer des intelligences qu'il peult avoir avec noz autres voisins, qui ne le recherchent que pour leur commodité, non pour l'affection qu'ilz luy portent; ainsi que vous avez par instruction, et pouvez encores veoir plus amplement par la responce que vous a faict le Roy mondiet s^r et filz; sur laquelle me remettant, je prieray Dieu, Monsieur d'Esneval, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Éscript à Paris, le ix^{me} jour de mars 1586.

[CATHERINE.]

¹ Voir, sur la mission de M. d'Esneval en Écosse, le recueil de Teulet.

1586. — 13 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3310, f° 51 v°.

[A MONSIEUR DE CAROUGES.]

Monsieur de Carrouges, le Roy monsieur mon filz vous faict entendre sa resolution sur le faict de la lieutenance generale des bailliages de Caen et Constantin, qu'il accorde au s^r d'O; a laquelle je vous prie vous conformer¹, avec assurance que, quand les occasions se presenteront, il fera toujours pour vous, comme il a faict, que voz anciens services le meritent; et de ma part j'y tiendray de très bon coeur et fort vollontiers la main, pour l'affection que je vous porte particulièrement. Priant Dieu, etc.

Éscript à Paris, le xiii^{me} jour de mars 1586.

[CATHERINE.]

1586. — 16 mars.

Orig. Archives du Puy-de-Dôme, Chapitre cathédral, arm. 18

A MESS^{rs} DE L'ÉGLYZE CATHEDRALE
DE LA VILLE DE CLAIRMONT².

Mess^{rs}, les services que j'ay cy-devant receuz de feu M^r Anthoine Arnauld, mon procureur general, et qui me sont continuez par ses enfans, me font en tout ce qu'il m'est possible desirer et procurer leur bien et advancement; c'est ce qui me faict vous prier de voulloir, pour l'amour de moy, accorder et conferer à M^r David Arnauld, filz dudiet defunct, la premiere prébende qui vacquera en vostre eglise, sur l'assurance que vous aurez que vous ferez chose qui me sera gran-

¹ Se reporter aux deux lettres du 27 fevrier 1586, qui annonçaient cette résolution.

² On lit sur la liasse: «Receus et leue le vendredi 18 mars 1586.»

dement agreable et dont je vous scauray à jamais très bon gré, oultre ce que vous ne la pourriez conferer à personne qui en soit plus cappable que lediet Arnauld filz, qui vous en demeurera d'autant obligé.

Nestant la presente à aultre fin, je prie Dieu, Mess^{rs}, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xvi^e jour de mars 1586.

CATHERINE.

Et plus bas : DE LAUBESPINE.

1586. — 21 mars.

A MON COUSIN LE DUC DE GUISE¹.

Mon cousin, vous voirés, par la lettre que vous aycript le Roy mon filz, de quele façon y l a pris la vostre, dont y l me semble que vous avés aucasion de vous louer et contenter, et que vous eusiés en y l y a longtems, si vous me eusiés voulu croire et ensuyvre mon conseil, qui n'a en autre but que le contentement du Roy et vostre repos et honneur, qui depend enfin de la satisfaction que vous lui donnerés de vos actions, principalement en cete aucasion; au moyen de quoy je vous prie de luy fayre paroistre, par un honneste remerciement et par vos deportemens, non seulement que vous avés receu gran contentement et honneur en ce qu'il vous aycript; mais ausi que vous voulés à l'avenir l'honorer et cervir selon son intention en toutes chouses, et le rendre content entierement de vos actions, comme en efet je vous prie fayre, et vous aseurer que, en ce faisant, comme vous me donnerés plus de moyen et de courage d'embraser et favoriser en son endroit ce qui vous touchera, je m'y employeray ausi avec autant d'affection

¹ Lettre autographe qui a figuré, en 1896, dans un catalogue de la maison Gabriel Charavay comme venant de Russie.

que vous pouvés désirer de personne qui vous ayme et estime beaucoup, comme je fays; qui me fet vous dire que ne devés fayre difficulté de luy fayre une bonne lettre, luy mettant que le remerciés très humblement de croire ce que luy avés mandé par vostre lettre, qui est la verité; car vous luy estes trop affectionné cerviteur pour avoyr dit chose de quoy vous estimeriés medisans ceux qui l'auroient dit; et en ceste verité je le supplie qu'il vous tienne en sa bonne grace et se vouldoyr cervyr de vous, comme le plus affectionné et fidele sujet qu'il aye et aura jamès; et, si faictes cela, je m'aseure que, par le contentement que vous pouvés avoyr de ceste lettre, qu'il vous en donnera encore plus d'aucasion, et en resentrés de bon efets, qui me fet vous prier de le vouldoyr faire mot par mot comme je vous le mande; car le bien que je vous desire et le contentement, voyant les chouses si bien acheminées, est cause que vous en ayions avisé librement; et je prie à Dieu que suyviés mon conseil.

De Paris, le xvi^e jour de mars 1586.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 1^{er} avril.

Orig. Archives du Puy-de-Dôme, série E. Papiers de la famille de Menthon-ier-Beaufort-Cantillac.

Imprimée dans *Jacques de la Fin*, par M. Dumoulin, p. 50.

A MONSIEUR DE LA FIN,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ EN SON CONS. D'PRIVÉ ET CAPITAINE DE CINQUANTE HOMMES D'ARMES DE SES ORDONNANCES.

Mons^r de La Fin, je trouve très bonne la resolution que vous avez prinse de demeurer en vostre maison et donner ordre à voz affaires, en attendant qu'il se presente quelque occasion pour le service du Roy monsieur mon filz en laquelle vous puissiez faire pa

roistre vostre bonne volonté¹, vous assurant que en tout ce qui s'offrira j'auray très bonne souvenance de vous faire employer et faire que l'on se serve de vous, selon l'assurance que j'ay de vostre fidelité; car, vous cognoissant ainsy que je sais, je veulx croire que vous scaurez très bien acquiter de tout ce qui vous sera commandé, vous conseillant cependant de continuer tousjours à bien faire par dellà et ne recongnoistre aultre que le bien du service du Roy moadiet sr et filz, ainsy que vous avez faict jusques à present, avecqz assurance de ma bonne volonté et affection en tout ce qui s'offrira pour vostre bien et avancement. Priant Dieu, Mons^r de La Fin, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, ce premier jour d'avril 1586².

CATHERINE.

Et plus bas : DE LAURESPINE.

1586. — 1^{er} avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3206, f° 51.

A MA COUSINE

MADAME DE MONTMORENCY³.

Ma cousine envoyant Verac, présent porteur, vers vostre bon mary, je vous ay voulu

¹ Cette occasion ne se présenta que sous Henri IV. Jacques de La Fin, sg^r de Beauvoir-La-Noële, fut nommé alors à l'ambassade d'Angleterre, qu'il occupa de 1590 à 1596. Depuis la mort de son protecteur le duc d'Angoulême, il oscillait un peu entre le cour et le roi de Navarre. Voir t. VIII, p. 341.

² A la date des 28, 29 mars et 1^{er} avril 1586, on trouve les réponses que fit la reine mère aux réclamations de la ville de Paris, concernant le payement des arrérages de rente dus par le roi et le clergé. — *Registres des bureaux de la ville de Paris*, t. VIII, p. 577 et 578.

³ La duchesse de Montmorency, était en Langue-doc, près de son mari toujours prêt à se rendre indépendant du roi.

faire ce mot pour vous prier de le vouloir exhorter à croire ce qu'il luy dira de ma part, et feray par effect connoistre au Roy et à ce royaume qu'il desire le bien et repos d'iceluy et que le Roy mon filz est si bon, qu'en le byen servant et obeissant, comme la raison le veult et estant son subject il le doibt, que il le trouvera si bon en son endroict qu'il ne scauroit desirer davantage pour sa conservation et contentement¹; estant femme et ayant tant d'interest à son byen et conservation, comme avez de ces enfans, je ne m'endray davantage à vous persuader de fayre l'office qu'une femme ayant byen son mary, comme faictes le vostre, doybt pour le voyr hors de peine et de l'hazard de se perdre et laisser un mauvais nom à sa posterité; et l'amitié que j'ay porté à Mons^r le Connestable et à luy me faict vous en parler si franchement et avoir regret de le voir comme il est, et desirer le voyr byen en la bonne grace de son Roy, laquelle ne tyendra qu'à luy qu'il ne la reconvre; et, pour avoir donné charge audiet de Verac de vous en dire tout ce que luy en ay diel, ne vous feray la presente plus longue, me remettant sur luy; et feray fin, priant Dieu vous avoir en sa sainte garde.

De Paris, ce premier jour d'avril 1586.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

¹ C'était sur Catherine que retombaient toutes les difficultés qui surgissaient dans le royaume. Gaviana écrivait au grand-duc, le 14 avril, que la devotion du roi prenait des proportions véritablement inquiétantes et qu'il ne s'occupait plus des affaires publiques; il fallait que la reine mère pourvût à tout. Heureusement que, sauf des atteintes de goutte, elle avait conservé une sante et une énergie incroyables, parce que chez elle *al corpo buono risponde il cuore ingentibus negotiis par*.

A. Desjardins, *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, t. IV, p. 640.

1586. — 2 avril.

Archives des Médicis, à Florence, filza 1726, n. 181.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE GRAND DUC DE FLORENCE.

Mon cousin, j'ay esté bien aise d'avoir cognéu par la vostre, que vous m'avez escripte, le desir que vous avez de me faire preuve de vostre bonne volonté aux affaires que j'ay par della; vous assurant que j'ay pour très agreable de traicter avecques vous par l'amiable de tout ce qu'il m'appartient scitué en vostre estat, et que continuant en la bonne volonté, en la quelle vous me mandez estre, je correspondray toujours en ce qui deppendra de moy pour vous faire paroistre l'amitié que je porte à vous et aux vostres; esperant dans peu de jours depescher vers vous personnage capable, pour traicter plus amplement avec vous, et vous faire sur le tout entendre mon intention. Je prie Dieu mon cousin vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le n^e jour d'avril 1586.

1586. — 8 avril.

Archives des Médicis, à Florence, filza 1726, n. 189.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin le chevalier Del Bene¹, gentil-homme d'honneur de la royne madame ma fille, vous dira le contentement que j'ay receu d'avoir cognéu par vostre lettre la resolution que vous avez prise de me faire paroistre vostre bonne volonté. En quoy je luy ay commandé vous assurer de ma part que je y respondray toujours par tous bons effects.

¹ Alexandre d'Elbene. — Voy. M. E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, t. 1962, p. 93-94.

Vous luy ferez doncques entendre ce que vous luy voudrez proposer touchant la transaction que vous desirez faire avec moy des biens qui m'appartiennent par de là; luy ayant baillé bonne et ample procuration pour en transiger et chevir avec vous, pourveu que de vostre part vous voulliez vous mettre à la raison et me bailler desdictz biens ce que vous scavez mieulx que moy qu'ilz vallent, avec toute assurance de la bonne vollonté que je vous porte, la quelle je vous feray toujours cognoistre par effect, en ce que vous desirez de moy pour vostre contentement. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le viii^e jour avril 1586.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 9 avril.

Aut. Archives nat., Collect. Simancas, K. 1581, pièce 72.

A MONSIEUR

MON FILS LE ROY CATOLIQUE.

Monsieur mon fils, je n'é volen tarder à me congratuler avecques au de la grasse que Dyen luy ha feiste de le layre grant pere et de l'heur que j'é, avant mouryr, voyr ung fils sorty d'une fille que j'é tant aymé la mere, que yl n'y a sorte de filisité et de contentement que je ne leur desire à toutes les deus et de quoy je ne resante une joye aytresme, come j'é eue quant j'é seu l'heureux accouchement, et d'ung beau fils, de l'ynfante duchesse de Savoye vostre fille. Jen loue Dyen et le suplye que yl luy playse en donner longuement contentement à vu, et l'heur d'en voyr encore d'autres de là et de la infante sa seur, et toujours augmentatyon de l'alliance et amytié entre ces deux coronas, que je desire de voyr

à jeamès contyneuer; cet je suplye à Dyeu et donner à vu longue vye en bonne santé. De Paris, cet ix^e d'apryl 1586.

Vostre bonne sœur et mere.

CATHERINE.

1586. — Avril.

Aut. Archives nat., Collect. Simancas, Cot. B. 57, pièce 365¹.

A L'INFANTE, MA PETITE-FILLE.

Ma petite-fille, je ne scaurois assez vous exprimer ma joye de ce qu'il a plu à Dieu donner ung beau fils à l'infante vostre sœur² et que j'aye en cet heur et contentement avant mourir voir continuer la race de la royne vostre mere, que j'aime encore tant. Je vous prie m'aider en rendre graces à Dieu; car il m'a faict trop de grace que je voye de mon vivant cette felicité. L'homme que le duc son mary a envoyé icy nous dire cette bonne nouvelle m'a asseurée qu'elle se portoit très bien et son fils; de quoy je loue Dieu de tout mon cœur, et le supplie vouloir vous conserver et me donner encore ce contentement, avant que je meure, que j'en voye aultant de vous³, et que je puisse vous voir et l'infante

¹ Cette lettre, aussi bien que celle du mois de mars publiée plus haut, ne se retrouve pas dans le classement nouveau du fonds Simancas.

² C'est la naissance de Philippe-Emmanuel, prince de Piémont, qui eut lieu le 3 avril 1586. Catherine de Médicis fut sa marraine ainsi que l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, à laquelle cette lettre est adressée. Ce jeune prince mourut en Espagne, le 9 février 1605, et l'héritier du duché de Savoie fut le second fils de l'infante Catherine, Victor-Amédée, né le 8 mai 1587. (Guichenon, *in fol.*, 1670, p. 713.)

³ Catherine de Médicis mourut bien avant le mariage de sa petite-fille Claire-Eugénie, qui, après avoir été prétendante au trône de France pendant les États de la Ligue et un instant fiancée au duc de Guise, n'épousa l'archiduc Albert qu'en 1599.

vostre sœur, laquelle j'espere bien, estant si près, que j'auray ce contentement. Je voudrois en pouvoir estre aussy asseurée de vous; mais je vous prie, si ce bien ne me peut advenir, que ne laissiez pour cela de m'aimer comme la chose du monde, après le Roy vostre pere, [qui] vous aime le plus; et prie Dieu qu'il vous doint aultant d'heur et de contentement que vous en desirer.

Vostre bonne grand'mere.

CATHERINE.

1586. — 12 avril.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3974, f° 174.

A MON COUSIN

[MONSIEUR DE NEVERS.]

Mon cousin, incontinent que j'é veu vostre letre, que cet laquay m'a aporté, j'é cognu que n'avez failly à ayserire au Roy, tout ainsy que par ma lettre vous avoy escript, et coneu que c'èt moy cet coup qui ay fait la faulte, pour avoir obnui, quant je fis la letre, le principal mot¹ et celluy que je m'assure que, me ranvoiant cet laquay en diligence, et me portant la letre, que vous prie de ayerire au Roy, de la mesme sustance que je rabille cele que m'avés envoiée, que aurés tele satisfaction, qu'il ne faultdra plus en parler et seulement le remercier et servir, comme je m'assure qu'il vous emploiera et donnera occasion de le faire. Je n'ay volu parler à persone² que je vous renvoisse cet porteur; car je veulz que tout le monde croy³ que c'èt la mesme letre; et d'aultant que le Roy n'a point esté

¹ Le duc de Nevers a écrit en marge : « Et quel mot ? »

² Nevers ajoute : « Et le chancelier l'a dict à Villeroi et autres. »

³ Croy : c'est un jeu d'enfant, a écrit Nevers.

icy depuis que je l'ay receue, et qu'il n'y sera encores de quelques jours, je pense que c'esuy vient bien à propos et que j'auray en cele que je vous prie ayserire de mot à mot, come la vous envoy; et fayste-moy paroître en cesy que me croyés et tenés pour tele amie que je vous suis¹; car vous n'avez point de parante qui

¹ Le duc de Nevers a mis lui-même cette annotation :

« Sur la copie de la lettre que je ay escrit cy-devant le 29 mars 1586 la reine a fait escrire ces mots :

« Cete-si c'est cel que vous avés mendié et que avés escripte; et, ayant obmis cel qu'est le principal, je vous ay volen mender l'autre si-desubz, et vous prie la fayre :

« Sire, je remercie tres humblement Vostre Magesté de ce qu'il luy plaist croire ce que je luy ay ayscript par ma lettre, qui est la verité; car je vous suys trop affectionné cerviteur pour avoir dit chose de quoy je estimerois meschant ceulz qui l'auroyent dit; et en cete verité, je supplie très humblement Vostre Magesté me tenir en sa bonne grace et se vouloir servir de moy comme le plus affectionné et fidèle sujet qu'ele ayt et aura j'amais, etc.»

Catherine prétendait imposer au duc de Nevers la rédaction même de la lettre qu'il devait écrire au roi pour sceller leur réconciliation. A un premier projet, le duc avait fait des observations, comme on verra par le texte ci-dessous dont la copie se trouve aux Ms. fr. 3974, f^o 178 :

« LE DUC DE NEVERS AU ROY^a. »

« Sire, je remercie très humblement Vostre Magesté d'avoir creu la verité, comme la lui ay escrite^b; car l'affection que j'ey en et ay à son service (telle que un bon et fidelle subject et serviteur come je luy suis) vous peult tesmigner, que je n'ay jamais dit ny pensé chose qui touchet en particulier, ny à descrier vos accions; que ay toujours en cella fait ce que doit un très affectionné serviteur à son maistre; et sy j'eusse faict ou dit chose contre Vostre Magesté, je penserois estre mechant, come j'estimerois tous ceulz qui le feroient; et ne vous eusse supplié, come je fois encores très humblement, de

^a En titre : « Copie de la lettre que la reine désire que j'ecrive ce 15 avril 1586 ».

^b Le duc de Nevers a écrit en marge : « Je ne la luy ay point escrite. »

désire plus vostre contentement que je fois, et suis plus marie que pour avoir obmis un mot¹ q'antfin, et le principal, que n'eusies le contentement que vous désire

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 15 avril.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3305, f. 9 v^o.

[A MONSIEUR D'ESNEVAL.]

Monsieur d'Esneval, vous nous avez, par vostre dépêche du xix^{me} du mois de févriér, bien amplement représenté ce qui s'est passé en l'audience que le roy d'Escoce vous a donnée le xviii^{me} du mesme mois, et aussy ce que vous avez recongneu des bons offices et démonstrations de bonne volonté d'auleuns des principaulz ministres et officiers dudict s^r roy à vouloir favoriser la charge que le Roy monsieur mon filz vous a donnée, de conserver et entretenir l'amitié d'entre ces deux coronnes, qui a prins son commencement de si long siècle. Vous vous y estes fort bien conduit jusques à présent et ne scauriez mieulx faire que de continuer de mesmes, selon ce que vous verrez par la responce que vous faict le Roy mondiet S^r et filz, à laquelle me remee-

me nomer^a ceulz qui sy mechantement m'ont callounie, pour, avec vostre permission, les en faire desdire et advoier la verité par les voies ensuivies de ceulz qui font la profession que je fois, encores qu'ils ne soyent de ma qualité.»

Il est certain que la forme assez concise et tres digne, que la reine a écrite de sa main, valait beaucoup mieux.

^a En marge, le duc de Nevers a écrit : « Elle m'a defendu par sa lettre 26 fevrier, d'en parler plus. »

¹ Nevers répète ici : « Quel mot ? ».

tant, je n'estendray la presente d'avantaige, que pour prier Dieu, etc.

Escript à Paris, le xv^{me} jour d'april 1586.

[CATHERINE.]

1586. — 7 juin.

Orig. Archives des Médiets, filza 4796.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCAVE.

Mon Cousin, j'ay veu par la lettre que vous m'avez escripte la resolution que vous avez prise d'envoyer le chevalier Del Beyne à Rome devers mon cousin Monseigneur le cardinal d'Est, afin qu'à son retour vous puissiez estre par luy informé de mes droietz pour en conferer avecquez les docteurs. Sur quoi je vous diray que ce n'est pas le chemin d'exccuter par l'amiable ce que vous m'avez cy-devant mandé: car je m'assure que, quand vous m'avez prié d'envoyer quelqu'un vers vous pour me faire la raison de ce qui m'appartient par dellà, ce n'a pas esté sans estre premierement bien informé de tout, de sorte que de vouloir maintenant remettre cest affaire à en conferer avec avocats qu'avec vous, c'est me faire congnoistre le peu d'envie que vous avez de me faire la raison; esrivant là dessus audiet Del Beyne mon intention, laquelle je desire qu'il vous fasse entendre, et que suivant cella (sy vous ne desirez vous mesmes me faire la raison) il me vienne retrouver, afin que je regarde à pourveoir à la conservation de ce que je scay veritablement qui m'appartient, ainsy que, Dieu mercy, j'en ay les moiens en main. Vous croirez donc là dessus ce qu'il vous dira de ma part, comme sy c'estoit moy-mesmes, qui prie Dieu, mon Cousin, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à St-Maur-des-Fossés, ce vii^{me} jour de juin 1586.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 8 juin.

Orig. Archivio di Stato in Venezia. Lettere Re di Francia; busta 27, cotta 97.

AUX SEIGNEURS DE VENISE.

Très chers et grandz amiz, alliez et confederez, pour ce que nous n'avons moindre bonne volonté que le Roy nostre très cher seigneur et filz à l'endroit de vostre très honorée Republique, nous avons bien voulu, avec l'occasion de l'envoy par de là de nostre cousin le duc de Pigney¹, pair de France, chevalier des ordres du Roy nostredit sieur et filz, et capitaine de cent hommes d'armes de ses ordonnances, nous conjourir aussi particulièrement de l'election qui fust faite, il y a quelque temps, du serenissime Prince, ayant à grand plaisir que ledit seigneur Roy nostredit filz continue plus que jamais à aymer vostredite Republique: à quoy bien volontiers nous le confortons, comme aussi nous avons assurance que vous luy portez et à tout l'estat de son Royaume une singuliere bienveillance. Nostredit cousin, le duc de Pigney, vous dura plus au long de noz bonnes nouvelles et intentions; et luy adjousteriez, s'il vous plaist, autant de foy et creance qu'à nous mesmes, qui supplions le Createur, très chers et grandz amyz alliez et confederez, vous avoir en sa sainte et digne garde.

¹ François de Luxembourg avait été créé duc de Piney et pair de France le 24 decembre 1581. Dans les *Negociations de la France dans le Levant*, il n'est pas question de cette ambassade.

Esript à Paris, le viii^{me} jour de juin
1586.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1586. — 1^{re} juin.

Original. Archives de Mantoue.

A MA COUSINE

MADAME LA PRINCESSE DE MANTOUE.

Ma cousine, pour ce que j'ay receu grand plaisir d'entendre que vous soyez heureusement accouchée d'un beau filz¹, j'ai donné charge à mon cousin le duc de Piney, pair de France, chevalier des ordres du Roy monsieur mon filz, et capitaine de cent hommes d'armes de ses ordonnances, lequel il envoie par delà, s'en conjourir avec vous et de ma part avec toute affection; et, pour ce que de cel office il s'acquittera aussi dignement qu'il convient, je ne vous en ferai plus longue lecture que pour vous prier le croire comme moi-même, suppliant le Createur qu'il vous ayt, ma cousine, en sa sainte garde.

Esript à St-Maur-des-Fossez, le xii. juin
1586.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE².

¹ Éléonore de Médicis, seconde fille de François duc de Toscane, avait épousé, en 1584, Vincent de Gonzague, prince de Mantoue, qui devint duc, le 14 août 1587, par la mort de son père Guillaume de Gonzague. Le fils dont elle accoucha en 1586 fut François IV de Gonzague, duc de Mantoue et de Montferrat, qui devait mourir peu de mois après son avènement, le 21 décembre 1612.

² Même lettre au prince de Mantoue, du même jour.

1586. — 1^{re} juin.

Orig. Collection Bagueault de Puchesse.

A MONSIEUR

LE CARDINAL DE SAINCTE SEVERINE¹.

Mon Cousin, j'ay esté bien ayse que ceste occasion du s^r marquis de Pisani, que le Roy monsieur mon filz renvoie résider son ambassadeur ordinaire auprès de Nostre S^t-Père le Pape², se soit présentée pour vous faire scavoir de mes nouvelles, et vous assurer de la continuation de ma bonne volonté à vostre endroiet, l'ayant chargé de vous visiter de ma part et vous tesmoigner l'affection que j'ay à le vous faire paroistre. Sur quoy, je vous prie de luy adjonster pareille foy qu'à moy-mesme, qui prie Dieu, Mon Cousin, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Esript à St-Maur, le xii^e jour de juin 1586.

De sa main :

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 1^{re} juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3379, C 19.

A MA COUSINE MADAME DE NEVERS².

Ma cousine, je loue Dyeu de quoy ce gentilhomme s'an retourne avecques le contenu-

¹ Les archives du Vatican (*Principe* 33, fol. 44) possèdent une traduction italienne de cette lettre.

² Jean de Vivonne avait été violemment renvoyé de Rome par Sixte-Quint au mois de juillet 1585, à la suite du conflit relatif à l'archevêque de Nazareth. (Voir sa lettre à Catherine de Médicis du 30 juillet, Ms. fr. 16045.) Grâce aux habiles négociations du cardinal d'Este, il put rentrer à Rome et être de nouveau officiellement agréé par le pape, au mois de septembre ou d'août 1586, un peu avant l'arrivée du duc de Luxembourg, qui n'eut lieu que le 15 septembre. Tous deux dinaient solennellement chez le Saint-Père le 11 septembre 1586.

Il y a une lacune certaine dans la correspondance de Catherine de Médicis et de Nevers. Le duc et la du-

tement que desirés, de quoy je resan un très grand plésir, que se s'estoyt pour moy-mesme, tent pour vous voyr hor de la pouyne que aytyés tous deus et ausi pour avoyr cet contentement de vous voyr, quand yl vous pleyra, en sete concagnie. Je dyst à cet porteur aucune chause pour vous dyre, qui sera cause, me remetent sur luy, que leray fyn. prient Dieu vous conserver en bonne santé.

De St-Mort dé Fosez, cet xii^e de jouyn 1586.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

[1586]. — 12 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3372, f° 17.

A MON COUSIN MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'espère à cet coup que aurés aucasion d'estre content, come voyrés par la lettre que le Roy mon fils vous escript, qui fest de cet que luy avés ausi ayscryst, de quoy

chasse furent occupés, dans les premiers mois de 1587, par des négociations de mariage pour leurs enfants, qui échouèrent, après avoir été fort près de se réaliser. Au 1^{er} mars, ils donnaient pouvoir à M. de Champloiseau, enseigne de la compagnie du duc de Bethelois leur fils, et au président Chandon de conclure les articles du double mariage de leur fille aînée Catherine de Gonzague avec Charles de Lorraine, prince de Joinville, fils du duc de Guise, et de leur fils Charles de Gonzague avec Catherine de Lorraine-Guise. Ces négociations n'ayant pas abouti, une nouvelle combinaison assez singulière surgit au mois de mai de la même année : il s'agissait de marier Catherine de Gonzague avec le duc de Montpensier, tandis que sa sœur puînée, Henriette, aurait épouse Henri de Bourbon, prince de Dombes, fils de ce même duc de Montpensier. Ces projets, qui n'eurent d'ailleurs pas plus de suite que les autres, sont relatés avec de nombreuses pièces originales dans les volumes 4707 et 4714 du fonds français, provenant des papiers de Nevers. Il ne semble pas que Catherine de Médicis se soit occupée de ces affaires de famille, pour lesquelles elle avait pourtant beaucoup d'attrait.

je resoys aultant de plesir que se s'estoyt moy-mesme, et fault dorenavent que toutes les chauses pasaye souynt haublier. et que ne pansiés plus qu'à layre servyse au Roy et à cet Royaume, et ne vous separer jeamés de ses volontés; car je m'asseure que yl vous donnera aucasion de Faymer et servir plus que jeamés; et, quand yrés à Nevers, que passerés à Paris, vous voyrés la bonne chere qu'il vous fayra¹ et que reseverés aultant de contentement qu'en ayés eu yl y a longtemps; qui me fayst vous dyre de ne creyndre d'y venir; car vous y serés le byen venu. Car aultrement je ne vous voldré ynsi mander; et, pour enn avoyr parlé à cet jantillhomme, je me remetre sur luy, et fayré fin, pryent Dieu vous conserver.

De St-Mort, cet xii^e.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 23 juin.

Archives du Vatican — Nunziatura di Francia, n° 19, f° 296^b.

AU TRÈS SAINT PERE LE PAPE.

Santissimo Padre, l'istanza che fa al presente il Re nostro carissimo figlio et signore a Vostra Santità in favore del nostro carissimo

¹ Le 24 juin 1586, Cavriana, qui avait été mêlé de si près aux difficultés depuis longtemps pendantes entre le roi et Nevers, annonçait dans sa dépêche que la reconciliation était complète, et que Henri III, reconnaissant le duc « *uomo da bene et suo fedel servitore* », s'appretait à lui donner un témoignage public de sa confiance. Il écrivait le 22 juillet, au moment où allaient commencer les négociations avec le roi de Navarre: « *Il Re ha pregato il duca di Nevers con ogni affetto che accompagni la madre a questa impresa; la quale piaccia a Dio che succeda, come abbiamo bisogno!* »

On trouvera, d'ailleurs, à l'Appendice, les lettres du duc de Nevers et les autres pièces qui se rapportent à cette longue affaire.

nipote Carlo, maggior bastardo d'Orleans¹, per ottenere dispensa di poter esser provisto del Gran Priorato di Francia. è di se stessa così piena di consideratione, et per persona tanto favorevole, che noi speramo Vostra Santità non gli negherà questa gratia, non più che a noi, che di questo la preghiamo con tutta l'affettione a noi possibile, assienrando Vostra Santità che per ogni rispetto lei farà cosa onde la Chiesa di Dio et l'ordine al quale hauemo dedicato detto nostro nipote, riceveranno gran frutto et accrescimento, et quando non ci fosse tale consideratione, siamo sicura, che in favore et a contemplatione nostra, Vostra Santità si disporrebbe volentieri a gratificarlo in questo, essendo cosa che havemo molto a cuore, et noi daremo ordine che detto nostro nipote corrisponderà nelle sue azioni al testimonio che facemo della sua buona et giusta intentione, et con questo pregheremo Dio, Santissimo Padre, voglia Vostra Santità longamente mantenere, preservare et guardare nel buon regimine et governo di sua Santa Chiesa.

Scritta a Santo Mauro delle Fosse, alli 23 di giugno 1586.

Di Vostra Santità divota figlia: la Regina di Francia Madre del Re

DE NEUFVILLE. _____ CATHERINA.

1586. — 23 juin.

Orig. Boll. nat., Nouv. acq. fr., n° 231, f° 72.
Anc. collection de M. Lucas-Montigny.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANI,
AMBASSADEUR DE FRANCE A ROME.

Monsieur le marquis, vous savez combien le Roy monsieur mon filz, et moy, nous affectionnons le bien et l'avancement de mon nep-

¹ C'est le fils de Charles IX et de Marie Touchet, que l'on voulait nommer grand prieur de France, à la place du duc d'Angoulême, bâtard de Henri II, qui venait de mourir de la main d'Amviti.

CATHERINE DE MÉDICIS. — IV.

veu¹, Charles, bastard d'Orleans, et aviez esté adverty, au paravant vostre partement, de la resolution que nous avions prise d'envoyer à Malthé le sieur de Cherelles, par les mains de qui vous recevrez la presente, pour obtenir de mon cousin le grand maistre et des seigneurs et chevaliers du Conseil et de la Langue de France, la grande croix de l'Ordre et la provision du grand prieuré de France, en faveur de mondict nepveu, lequel ayant pour cest effect besoin d'estre dispensé de l'age et des aultres rigueurs portées par les institutions et statuts dudict ordre, nous en escrivons bien favorablement, le Roy mondict sieur et filz, et moy, à nostre très saint Pere le Pape, vous priant d'embrasser de si entiere affection cette poursuite, laquelle j'ay infiniment à cœur, que ledict de Cherelles puisse obtenir et emporter promptement avec luy ladiete dispense, sinon il ne laissera pas de passer outre, et vous vous chargerez de cette sollicitation avec plus de loisir que n'en pourra avoir ledict de Cherelles, auquel nous avons commandé d'avancer son voyage en la plus grande diligence qu'il pourra.

Priant Dieu, monsieur le marquis, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Saint-Maur des Fossés, le XVIII^e jour de juin 1586.

CATHERINA.

DE NEUFVILLE. _____

1586. — 30 juin.

Archives des Médicis, à Florence, 484 filza, n° 1796.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, avec l'occasion de l'envoy de par de là de mon cousin le duc de Pigney, pair

¹ Plus exactement son petit-fils. La lettre au pape du même jour l'appelle *nipote*; et le mot italien a le double sens de neveu et de petit-fils.

de France, chevalier de l'ordre du Roy monsieur mon filz, et cappitaine de cent hommes d'armes de ses ordonnances, nous luy avons donné charge particuliere et commission de vous visiter en nostre non, nous estans rejouiz de vostre accroissement de lignée par le moien de ma cousine la princesse de Mantoue vostre fille. Mondict cousin le duc de Pigney vous dira plus au long de noz nouvelles et particularitez, et il vous plaira le croire, comme nous mesme. Priant Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde,

Escript à Saint-Maur le dernier jour de juin 1586.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1586. — 30 juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3305, f. 96 r.

[A MONSIEUR DE CHASTEAU NEUF.]

Monsieur de Chasteauneuf, avec la depesche que le Roy monsieur mon filz vous fait pour responce aux vostres, je vous diray que je seray très-ayse d'entendre en quel estat sont et comme vont en Angleterre les affaires de mon cousin le s^r dom Anthoine, roy esleu de Portugal. Je croy qu'à present que Drach fait si bon progres, il est mieulz assisté qu'il ne souloit, au moins festimay-je ainsy. Quand vous le verrez vous luy ferez mes affectionnées recommandations, et l'asseurez toujours de l'affection que je luy porte. Priant Dieu, Monsieur de Chasteauneuf, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maur-des-Fossés, le dernier jour de juing 1586.

[CATHERINE.]

1586. — 30 juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3305, f. 11 v.

[A MONSIEUR D'ESNEVAL.]

Monsieur d'Esneval, vous nous faictes par par voz depesches bien particulièrement entendre l'estat des affaires de delà, et ce que vous faictes pour rompre les poursuietes qui s'y font au desadvantaige du service du Roy monsieur mon filz, qui en a, comme moy, tout le gré que scauriez desirer. Vous continuerez doncques tousjours à faire de mesme, et principalement de veoir clair en la negotiation du mariage du roy d'Escosse et de la princesse de Navarre, et ce qu'elle deviendra, et aussy l'autre negotiation qui se fait pour mesme intention, en Dannemarch et Angleterre, pour la fille du roy dudict país, pour nous en tenir advertitz, et de toutes les autres occurances de delà, avec le mesme soing et dilligence qu'avez cy-devant fait. Et me remettant à la responce que vous fait le Roy mondiet S^r et filz, je n'estendray ceste-cy d'avantaige que pour prier Dieu, etc.

A S^t Maur, le dernier jour de juing 1586.

[CATHERINE.]

1586. — Juillet.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3305, f. 116 v.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, je vous euse plus tost fayst repouse, mais je me suis trouve mal un peu, et, ayant veu vostre lettre, je conoys que d'un costé vous avés comme la bonne volonté du Roy mon fils, mès de l'autre vous avés encore quelque mechant avertissement pour ne vous volouyr leser assener de cet que ayst veritable et que vous peult apporter contentement, ne

volant leser croire la verité des paroles du Roy mon fils, que conoyrés libre et veritable, que si cet yl ne le volouyt et veult dans le cœur, ni vous eult dist cet qu'il a, et m'assure qu'il vous fayré paroystre par aylect, aysin qu'il le vous l'a dist; et que les mechains qui diset que l'on se moque de vous demeureront decouverts, et veult qu'il merite, et vous prie n'ecouter foyt à tel disens et vous assurer sur la parole de votre Roy qu'il ne voldroyt pour ryen manquer à set qu'il dist; et, pour ma part, je y fayré tous jour tel aulise, que conestré que n'aürés jeamès une milheure parante et amye que

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 7 juillet.

Orig. Bibl. nat. Nouv. acq. fr., n° 331, f° 75.
Ancienne collection de M. Lucas-Montigny.

MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANY.

CHEVALIER ET COMMANDER DE L'ORDRE DU ROY MONSIEUR MON FILS,
CONSEILLER EN SON CONSEIL D'ESTAT, CAPITAINE DE CINQUANTE HOMMES
GARDES DE SES ORDONNANCES ET SON AMBASSADEUR A L'ORDRE

Mons^r de Pisany, j'escrys bien au long à mon cousin le cardinal d'Est, pour response à une lettre qu'il m'a faicte depuis que le chevalier d'Elbeyne est par delà, sur ce que ledict chevalier luy a proposé de la part de mon cousin le Grand Duc; et, d'autant que je croy que vous serez à present arrivé à Rome, j'ay bien voulu avec cette occasion vous faire la presente pour vous prier voulloir entendre dudict s^r cardinal tout ce que je luy mande du mescontantement que j'ay du procedé du Grand Duc en mon endroiet, et veoir la resolution que j'ay prinse de faire retourner d'Elbeyne par deça, favorisant et embrassant de vostre part autant que vous pourrez l'exécution du contenu au memoire qui a esté dressé icy par ceux de mon Conseil, touchant le

voyaige du docteur d'Ossat à Fleurence pour prendre, s'il est possible, la possession de mes biens, chose que je desire que mondiet cousin le cardinal et vous fassiez executer quand il en sera temps, après que vous aurez en des nouvelles dudict d'Elbeyne, quand il partira de Fleurence pour retourner en France, sans que cella soit evanté, affin que soubz main quelq'un ne m'empesche d'obtenir les commissions qu'il faut avoir de Sa Saincteté. Vous y ferez doncques tout ce que j'attendz de vous et de vostre fidelité et affection au bien de mes affaires, me donnant, je vous prie, advis des moyens que vous penserez estre à propos pour pouvoir, avec le temps, avoir la raison du tort que me faict le Grand Duc, d'occuper ce qu'il sait m'appartenir si justement et legitiment; vous assurant que vous ferez chose qui me sera très agreable. Priant Dieu, Mons^r de Pisany, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Saint-Maur, le vij^{me} jour de juillet 1586.

CATHERINE.

DE L'AUBESPINE.

1586. — 10 juillet.

Orig. Bibl. nat. Nouv. acq. fr., n° 331, f° 78.
Ancienne collection de M. Lucas-Montigny.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANY.

Mons^r le marquis, le Roy monsieur mon filz et moy escripvons presentement à Mons^r le cardinal d'Est, affin de lui recommander les chanoines et chappitre, voire tout le clergé de Cambray ayans quelques affaires en court de Rome, dont leur agent, lequel est par delà, vous fera le discours; et, pour ce que, comme protectrice, j'embrasse leursdictz affaires d'affection semblable que les miens propres, je vous pryé que, sur tous les plaisirs et ser-

vices que desirez me faire, vous vous employez de toute vostre puïssance et dilligence à les gratifier, soyt en assistant lediet agent, ou soit en faisant bien amplement entendre à N. St. Pere, les justes causes qu'ilz ont de se relirer par devers S. Saincteté, et se douloir des mauvaises façons et fascheuses poursuittes dont l'evesque de Cambray, estant auprès du prince de Parme, les travaille en general et en particullier, au grand scandale de l'Eglise de Dieu; lequel je pryé, mons^r le marquis, vous avoïren sa très sainte et digne garde.

Escript à St-Maur des Fosse, le x^{me} jour de juillet 1586.

BRULART.

CATHERINE.

1586. — 19 juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n. 3372, f. 19.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, je suis ynfiniment aise de cet que cel porteur s'an retourne avecque contentement; et, à mon avys, en reseverés plus que n'esperyés; y l ne fault plus que vostre presense, et que veniez beser les mayns du Roy, avent qu'il parte, et je desiré byen fort que se souynt avent que je alle à Chenonceaulx, où je m'an voy, et partyré le vint-euyeme de cet mois. Je vous prie, cet avez envyé de me voyr, vous haster de venir, et je conestrés cel me portés la bonne volonté que m'aseurés, et je ne doncte poynt que n'ayés bonne chere et contentement du Roy. Je me veulx prometre que viendrés, qui sera cause que ne vous fayré plus longue la presente, et la fyniré pryent Dieu de vous conserver.

De Paris, cet xii^e de juillet 1586.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 12 juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n. 3372, f. 27.
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n. 4709, P. 1 r^e.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, c'est à cet coup que je auré le plesir de vous voyr, si vous ne me l'enpechés par [disuader] vostre bon mary d'y venir aussi tost que l'en prie; et conestré en sesî combyen vous me ayinés. L'esperence que j'é que ne me feyré pas cel tort et que ne serés poynt marrye de me revoyr sera cause que ne vous fayré long dyscours et que ceulement vous pryé de croire, ay estre aseuraye que n'ayés ny aurés jeamès parente plus à vous et à vous ayder, en cel que je auré moyen, à tous vos contentemens, que ayst et sera toute sa vye.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — Juillet.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n. 4707, P. 1 v^e.

[A MON COUSIN LE DUC DE NEVERS.]

Mon cousin je m'en veois à Senonneau et partz lundy prochain¹, et le Roy va à Pugnues en mesme temps, qui est cause que vous en ay voutlu advertir exprès, comme je loïs de toute affection, que vouldiez me monstrer en ecey, comme je m'asseure, combien vous m'aymez, et vouldoir venir me trouver à Chenonceau, où je seray le xxviii^e de ce mois, et croire que ferez chose très agreable au Roy mon filz

¹ Sans doute le lundy 21 juillet 1586. On lit dans le *Registre-Journal* de L'Estoile, t. II, p. 347 : « Le 23^e jour de juillet, le Roy et la Reine-mère partirent de Paris, lui pour aller à Moulins et de là à Lion; elle, pour aller à Chenonceau, et de là en Poitou, tascher à moyenner quelque accord avec le roy de Navarre. »

qui vous en escrira; mais que je saiche si fairé tant pour moy que j'estime estre pour vostre entier contentement, ainsi que je en ay discouru à Cavriane pour vous en escripre, et vous prie que incontinent j'en aye vostre response: vous savez comme j'ay mis peyne de vous rendre content en ce qui c'est passé, rendez-moy contente en cecy de vous trouver aussitost que moy à Chenonceau, où je vois, esperant avec vostre assistance et conseil remectre ce pauvre royaume du tout en repos et nostre religion conservée et demeurée seulle, comme le Roy et moy, et tous les gens de bien, désirons. Mon cousin, ne m'en desdictes de me faire ce plaisir, qui obligera à jamais.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — Juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 40240, f° 86.
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 4707, f° 2 v°.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, cet a cet coup que je conestré cet vostre bon mary et vous me aymés, car je l'ay pryé, et vous ausi, de me venir trover à Chenonceaulx, pour un si bon et saynt heuvre, que, cet y l'aura dedyst, je an aseure que Dyeu luy en demandera en l'autre monde. Vous y pouvés tout; et cet je ne conoysès qu'oultre le byen general, mon contentement de vous avoyr tou deus, son byen, son aseuré contentement y sera à vostre retour. Ma consyne, vous savés come toute ma vie j'é aymé les filles de Nevers; cet yl set pevet rien ajuter, croyés que me aublygerés tou deus ynliniment et que à jamès je metré pounue, par affect, je conestré cete aublygatyon. Cet le volés, avertysé moy yncontinent, afin que je lase

que le Roy luy enn escryve; car s'ann alant sitost, et luy et moy, je ne suys pas d'avys que le voyé; car yl ne me troveret plus ysi, et je desire y estre la premyere foys que y le voyra. Ma cousine, donné moy cet contentement, car croyés que je ne desirey jeamès tant chause, et vous aublygeré à jamès.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 19 juillet.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 4707, f° 2 v°.

A MA COUSINE

[LA DUCHESSE DE NEVERS.]

Ma cousine, si je n'esperois que me ferez ce plaisir de venir à Chenonceau, je serois infiniment marrye de ne pouvoir retarder mon partement; car le Roy mon filz part jendi, et moy ausi; mais je m'asseure tant de vostre amitié et de celle de vostre bon mary, que je ne double poinct que ne me donniez tous deulz ce contentement, et suis bien aise de ce que il considere bien que il ne seroit à propos de venir en ceste ville incontinent que le Roy en seroit sorty: il donneront à parler à beaucoup de gens, que vous savez qu'il y en a plus au monde de meschans que de bien zellez au bien et contentement de ceulz qui le meritent. Je ne vous en diray d'avantage, car je ne puis croire que ne veniez tous deulz et que je n'aye, dans 15 jours au plus tard, ce plaisir de vous voir, qui sera cause que l'eray lin, priant Dieu vous donner ce que desirez.

De Paris, ce xix^{me} juillet 1586.

1586. — 19 juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3379, f° 31.
Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 4767, f° 2 r°.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, puysque pour me veoyr vous volyés estre ysi lundy vinte e ouytieme de cet moys, je m'en suys ynfinymment rejouye, m'asseurant que ne pleyndrez vostre pouyne de passer houltre et me venir trover à Chenonceaux, comme dejèa par mon laquays vous en e pryé, et en atant vostre reponse, afin que le Roy vous en escrive coment y le desire byen fort, et de moy cel que set peult, ynsin que plus au long Gavriane sous en escrypt, qui sera cause que, pour l'esperaunce que j'ay que me donnerés cet contentement, que ne vous fayré la presente plus longue, et pryé Dyeu vous conserver.

De Paris, cel xviii^e jour de juillet 1586.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 21 juillet.

Orig. Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n° 231, f° 89.
(Ancienne collection Lucas-Montigny)

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANI.

Monsieur le marquis, le Roy monsieur mon filz vous escrit l'occasion de mon voiage¹, pour

¹ Henri III écrivait le 19 juillet à M. de Maisse, son ambassadeur à Venise :

"... Je poursuis constamment mon dessein de la remien de tous mes subjectz à nostre religion; j'ay faict jusqu'à present tout ce que j'ay peu pour cest effect, et vous diray que j'ay prie la royne ma dame et mere d'aller jusqu'à Chenonceau et à Champigny, maison de mon cousin le duc de Montpensier, pour donner occasion au roy de Navarre de s'aboucher avec elle, afin de

la faire entendre à Nostre Saint Pere le Pape de sa part, comme je vous prie faire de la mienne, supliant Sa Sainteté de croire que, tout ainsi qu'il a pleu à Dieu me faire la grace de rendre preuve par toutes mes actions de mon bon zelle à la propagation de la gloire de Dieu et à la grandeur et manutention de ce royaume, j'espere aussi qu'il m'honorera de sa sainte conduicte le reste de mes jours, à la descharge de ma conscience et au contentement de Sadiete Sainteté : estant le Roy mondict s^r et filz poussé d'une mesme intention, comme Sadiete Sainteté congnoistra par ce qui s'en ensuivra; partant vous la suplierez de n'en concevoir aultre opinion au rapport de quelque personne que ce soit, mais se reposer et asseurer que le Roy mondict s^r et filz et moy ne ferons jamais rien qui ne soit digne de princes très chrestiens et utile et necessaire au salut de ce royaume, non plus que nous avons faict jusques à present : qui sera tout ce que je vous escriray pour ceste heure, remettant le reste sur la lettre que le Roy mondict s^r et filz vous escrit. Je prie Dieu, monsieur le marquis, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Ecrit à Paris, le xxi^e jour de juillet 1586.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

le rendre capable de mon intention; à quey elle s'es disposee très volontiers, comme celle qui a toujours desiré et procuré le salut et repos de ce royaume; ce que vous direz à ces seigneurs, leur parlant de ce voyage, durant lequel j'en ay entrepris ung aultre aux bains de Pouéques, pour la sante de ma personne, j'ajoit que je ne porte aussi bien que je fuz jamais..." — (*Négociations de la France dans le Levant*, publiées par M. L. Charrière, t. III, p. 343.)

1586. — [24 juillet.]

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3379, f° 46.
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 4707, f° 3 r°.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, encore que je vous aye escrit par vostre courier, vous envoiant ce gentilhomme le Roy mon filz¹, pour vous dire le plaisir qu'il resoit de ce que me venez trouver, luy aiant fait entendre, il veult que cognoissiez que c'est chose qu'il a agreable, ainsi que il vous dira, qui sera cause que ne vous ferrez la presente, priant Dieu vous conserver.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 24 juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3379, f° 36.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, je suis byen ayse que veniés me trover, come ausi voyrés par la letre du Roy mon filz qu'il le desire, et le vous mende. Je pensés aystre plus tost à Chenonceaulz que je n'y soyrés: car je n'y puy aystre que jendy prochain: et à l'asseurence que me donnés d'y estre yncontinet sera cause que ne vous

¹ Voir la lettre dont ce gentilhomme était porteur.

Mon cousin, j'ay entendu de la Royne ma dame et mere que vous luy avez escrit que, suivant ce qu'elle vous avoit maide, vous l'accompagniez au voyage qu'elle va presentement faire, dont je suis très aise: c'est chose qui m'est bien agreable. A ceste cause, je vous prie l'aller trouver le plus tost que vous pourrez, priant Dieu mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrit à Chanteloup, le xxiiii^e jour de juillet 1586.

Signe: HENRI.

Et au dessous: PINARD.

fayré la presante plus longue, et la fyuyré en pryent Dieu vous conserver.

De Chantelou¹, cet xxiiii^e de juillet.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — Juillet.

Aut. bibl. nat., Fonds français, n° 1049, f° 100.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, vous n'aürés que deus mots de moy: car j'espere à vous voyr sistot, de quoy je suys bien fort ayse, que je ne vous fayré pas longue la presante, et vous dyré ceulement que j'espere aystre dans jendy à Chenonceault où vostre mary et vous serés les très byen venues: et pour cele aysperance fayré fin, pryant Dieu vous conserver².

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 27 juillet.

Orig. British Mus., Mss. Egerton, vol. 2, f° 96.

A MONSIEUR DE CHENAILLES¹.

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ ET INTENDANT DE LA NAVARRE.

Monsieur de Chenailles, sachant l'affection qu'avez tousjours portée à mon service, j'ay

¹ Chanteloup, près Arpajon (Seine-et-Oise). Voir t. VII, p. 292, note 2.

² Cette lettre est la longue serie d'une correspondance consacrée presque entièrement à l'apaisement du conflit qui eut lieu entre le roi et le duc de Nevers apres le voyage de Rome. La réponse du prince à la reine mere ne laisse aucun doute. (Voir à l'Appendice les lettres d'adres de la Cassine, le 24 juillet.) Immédiatement, pour bien marquer la reconciliation, Henri III avant tenu à ce que le duc fut un des conseillers de la couronne appeles à accompagner sa mere et à la secourir dans sa laborieuse négociation avec le roi de Navarre.

Robert Miron, s^r de Chenailles. Voir t. VII, p. 409, note 3.

donné charge à Ferron, mon tresorier, de vous dire quelques choses qui concernent mes affaires, m'assurant qu'il apporterez tout ce qui sera nécessaire : ce que je vous prie de faire et vous y employer, comme j'ay en vous toute fiance; et ayant bien instruit ledict Ferron de tout bien particulièrement, ne vous feray plus longue la presente, me remetant sur luy, et prie Dieu qu'il vous ayt en sa sainte garde.

De Chantelou, le xxvii^e jour de juillet 1586.

CATHERINE.

De sa main : Je vous donne de la pouynne; mès je n'oblyré le servyse que fayrez.

1586. — 28 juillet.

British mus., Mss., Egerton, vol. 5, f. 27.

A MONSIEUR DE CHENAILLES.

CONSILLIER AU CONSEIL DE ROY MONSIEUR MON FILS
ET INTENDANT DE SES FINANCES.

Monsieur de Chenailles, je vous merceye de la bonne affection que je veoy par la lettre que m'avez escripte, et par ce que vous avez dict à mon tresorier, car avez à me servir au don qu'il a pleu au Roy monsieur mon filz me faire sur le sel; en quoy je ne veulx ny entendz, en quelque sorte que se soit, incommoder les affaires de mondiet seigneur et filz, ne entrer en l'ordre de mondiet don, sinon après toutes les assignations qui sont dessus païées et acquitées et les partisans satisfaitz, comme je desire que faciez entendre au Roy mondiet seigneur et filz, et en effect que l'ordre dessusdict soit suivy; car, quand j'ay demandé ledict don sur ledict sel, ce a esté expressément pour suivre l'ordre dessusdict et pour ne poinet incommoder, comme dessus est dict, les affaires du Roy mondiet seigneur et filz; et me contenteray seulement

pour ceste heure d'en avoir les expéditions, que je vous prie en faire faire, après que aurez en response du Roy mondiet seigneur et filz à ce que luy en avez escript, comme j'ay veu par vostre escript. Priant Dieu, Monsieur de Chenailles, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript au Roussel, le lundi xxviii^e jour de juillet 1586.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

1586. — 3 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n. 15570, f. 3.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, je receuz hier soir seulement vostre lettre du xxx^e du passé, ayant veu par icelle ce que vous me dictes de ces ambassadeurs d'Allemagne, pour lesquels je suis de vostre mesme opinion, qu'ilz nous seront à fort grande charge et de despence, atendants le retour du Roy monsieur mon filz; qui m'a mandé avoir sur ce escript son intention à vous autres seigneurs de son Conseil. J'en ay aussi faict une depesche de mesme, depuis l'arrivée du viconte Pinart, que j'ay adressée à Monsieur le chancelier et au s^r Brulart, qui sera cause que je ne vous en diray d'avantaige, ny n'estendray ceste-cy pour le faict de ma negociation, d'autant que, jusque au retour de l'abbé de Guadaigne, je ne sçay encores que dire¹.

J'escriptz, suivant vostre bon advis, une lettre auxdictz s^{rs} du Conseil pour faire secourir

¹ L'abbé de Guadaigne apporta la réponse du roi de Navarre à Chenonceaux quelques jours après; car son « instruction » pour retourner vers le prince est du 13 août.

d'argent et faire rafreschir et renforcer d'hommes l'armée que commande en Guienne mon neveu le duc de Meyne, à quoy je vous prie tenir la main pour les raisons declarées en madiete lettre. Cependant, je vous mereye de l'advys que m'avez donné de l'extrecte¹ qu'ont eu ceulz de la nouvelle oppinion où sont demeurez ceulz que m'eschripez qui sont de leurs meilleurs hommes, qui n'est pas petite perte pour eulz et peu de bien au service du Roy mondiet S^r et filz, que je ne doute que n'en aiez adverty et qui n'en soit aussi très aize; car cella, avec la desfaiete du s^r de La Val et de sa troupe, et la route du prince de Condé quand il vint vers Angers, les ont fort desfavorisez et alloibliz. Je vous prie continuer à me donner souvant advys des choses qui surviendront, et vous me ferez très grant plaisir. Cependant, je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Blois, le dimanche matin, III^e jour d'aoust 1586.

CATHERINE.

PINART.

1586. — 3 août.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 18, f. 74 et 75.

A MESSIEURS DU CONSEIL

DU ROY MONSIEUR MON FILZ,

ESTANT DE PRÉSENT POUR SES AFFAIRES ET SERVICE À PARIS.

Messieurs, encore que je soye très assurée que, non seulement vous pourveoiez au mieulx qui vous est possible à tout ce qui concerne les affaires et service du Roy monsieur mon filz, à mesure que les choses se presentent; mais aussi que vous proveoiez et donnez le

¹ *Extrecte*, ou *estrette*, mot employé par Brantôme et Monluc dans le sens de *défait*, *échec*.

meilleur ordre qu'il se peult à ce que les armées que le Roy monsieur mon filz a debout en divers endroitz puissent subsister, comme son service le requiert. touttefois considerant combien cella est important à sondiet service et pour favoriser ma negociation si lesdictes armées se contiennent bien, et pourroit aussi apporter de desfaveur et incommodité à madiete negociation si lesdictes armées se desbandoient, principalement celle que commande mon neveu le duc de Meyne en Guyenne, j'ay advisé vous faire ceste depesche et vous prier de regarder d'heure à pourveoir et faire en sorte que mondiet neveu le duc de Meyne puisse estre secouru d'argent; car pour certain, si après se siege et prinse de Castillon¹, dont à ce que j'entendz il a bonne esperance, il ne luy est envoyé argent et quelque rafraichissement d'hommes, je crains fort que ladiete armée se diminue tellement qu'elle ne nuise plus qu'elle ne pourroit servir; car si elle ne peult plus rien entreprendre d'important, oultre la desfaveur et prejudice que se sera au service du Roy mondiet sieur et filz, ceux de la nouvelle oppinion, se voiant les plus fortz, entreprendront de donner quel que estreinte à ce qui restera de ladiete armée ou ataqueront quelques places, non pas des plus fortes, mais des plus faciles à avoir, qu'ils emporteront sans qu'elles puissent estre secourues; et, oultre que je serois pour veoir ces choses là pendant madiete negociation, si l'armée où commande mondiet neveu le duc de Meyne n'est secourue d'argent et rafreschie et renforcée d'hommes, comme savez que est la resolution et intention du Roy mondiet sieur et filz, il est tout certain que je ne

¹ Castillon-sur-Dordogne (Gironde), que Mayenne devait occuper dans quelques jours, après une belle défense des protestants, commandés par le baron de Savignac.

ferois rien. Voilà pourquoy je vous prie de ce chef, Messieurs, adviser et pourveoir à ce que dessus: et, oultre que c'est le bien et service du Roy et son intention comme seavez, ce sera me favoriser beaucoup en madiete negociation, pour la quelle je ne vous puis encore que dire sinon que j'attends, d'icy à quelques jours, le retour de l'abbé Guadaigne, auquel mon fils le roi de Navarre a envoyé son passeport du xxix^e du mois passé et Chassincourt¹ pour l'accompagner et mener seurement jusques à la Rochelle, où il lui manda qu'il l'attendoit. J'ay advisé de séjourner icy, où il fait infiniment beau, avant que m'acheminer à Chenonceaux, et en atendant le retour de l'abbé Guadaigne. Cependant je prie Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript de Blois, le dimanche matin, m^e jour de aoust 1586.

De sa main : Messieurs, je say tent l'amytyé que me portés tous, que je ne foys neul doute que, quant yl n'irèt que pour me fayre si heureuse que je pense faire un tel service à Dyeu et au Roy mon fils et à cet royaume, que vous ayforseré de fayré tout vostre povoyr, y alant avecque l'honneur de Dyeu et l'establysement de l'hauctoryté du Roy et de son hobeysance et la conservatyon de tout le royaume et tant que nous sommes, je m'aseure que vous ayforseré et fayrés plus que ne pourés pour ne fayre un tel mal à tout cel que je dyst, coment sy les armayes que le Roy ha à presant se venet à rompre, oultre la honte, se seret ranforser de coeur et d'hommes et favoryser leurs afayres en Allemagne, ce yl voyent une

¹ Chassincourt, gentilhomme de la chambre du roi de Navarre, avait succédé en 1578 à La Roche comme « faisant les affaires » de son maître « à la cour » de Henri III.

tele defaveur et ynpuysanse à cet qui est du Roy et tel aventege pour le roy de Navarre et son party; yl ne vous fault remonstrer cet que savés myeulx que moy, ny persuader à l'afectyon que avés à cet qui et du servyse et honneur de Dyeu et du Roy; mès vous escusés mon affectyon, qui me fest vous dyre cet que savés trop mieux que

La bien vostre.

CATHERINE.

[1586. — 6 août].

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3379, f. 43.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 4707, f. 4 v.

A MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'é veu vostre letre qui m'a donné beaucoup de contentement, voyent que me venés trover; mès, ayent ausi veu le desir que avés de beser les meyns au Roy, m'a fest creyndre que vous allyseyés le trover, et sela m'ynporterèt tant que le plesir, que j'espere avoyr par vostre presanse, serèt si tard que me ynporterèt par trop; quy est cause que vous envoie cet porteur ayprès; vous pryent puysqu'etes resolen à fayre ce voyage, pour l'amour de moy, oultre le servyse du Roy et son comendement, vous en volouyr venir tout droyt; car le Roy ayst si ayloigné, aytent aripyé amyty hâ Bourbonans¹, que me fayrés grent tort d'y aler; et yl vous donyt contenter que cet que vous faytes ayst par son comendement et qui l'a très agreable, et pauser que le servyse que nous luy fayron, si plect à Dyeu, ayst tel que je m'ann estimeré plus heureulse que cet ly avés guagné une bataille, qui nous eult lesé, come ont fest les aultres; et devés en avoyr la mesme opinion, car ceulx que j'é

¹ Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire), arr^t de Charolles, eaux minérales, où le roi allant prendre des bains presque tous les ans.

d'autre foyz menés, je croy qui seront marry, si Dyeu plect, n'i estre venen. Je vous voyré si tost, que je feré fin, prient Dyeu vous conserver.

De Bloys.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — Août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 592.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Belyevre, vous aurés veu par cet que vous escripst par le couryer, cet que m'a mended le roy de Navarre¹, et je ne m'en suys neulement aytonée, car je n'aim atendès pas moyns, mès pys, puyqu'il avoyst fayst cet qu'il desirét, de feyre lever le marychal de Byron² devant Maran³; et ne me suys peu garder de ly en avoyr mended mon avys.

¹ Voir *Lettres missives*, f. II, p. 214 à 298.

² Le roi, craignant de voir les Reformés organiser leurs forces dans le Sud-Ouest, forma une armée assez considérable dont il donna le commandement au maréchal de Biron, au commencement de mars 1586. On lui désigna comme lieutenant le comte de Sagonne, de la maison de La Bourdaizière, capitaine énergique, qui se mit aussitôt à la poursuite des troupes du roi de Navarre, que menait le colonel huguenot Gabriel de Charbonnières. De Lusignan en Poitou, le maréchal vint mettre le siège devant Marans, non loin de la Rochelle, le 10 juillet; mais le Béarnais avait envoyé à la ville un renfort considérable sous les ordres de Jacques de Gaumont-la-Force, de plus les Rochellais avaient consenti à prêter leur artillerie; et la résistance parut si sérieuse à Biron, qu'après plusieurs escarmouches sans importance, il consentit à signer avec le roi de Navarre, le 5 août 1586, une sorte de convention par laquelle Marans restait aux Reformés, avec promesse qu'ils accorderaient toute liberté au culte catholique. — V. *Histoire universelle d'Aubigné*, édit. de la Société de l'Histoire de France, t. VII, p. 51 à 57.

³ Marans (Charente-Inférieure, arr' de la Rochelle).

qu'il a pryns pas byen; mès j'é dyst la verité: et nous fayson yusin tous jour, yl feyra cet que yl voldra et nous demeurerion de hors. Jean suys bien marrye, car il sanble encore que se souyt constre ma volenté que ma presence en ses quartyés ayst aporté cet bel ayfest; yl voldret byen que l'ons an list aultent pour Castyllon; mais je ne croy pas que le Roy le vuelle; je luy ai envoyé l'abbé Guadegne que j'atendré ysi, pour fayre cet qu'il me mendera. Si Osone¹ ayst rendue, ce seret une bonne chause et que le roy de Navarre, à mon avis, atent pour voyr cet que s'an seré. Dieu a conduyt tout; je le suplye qu'i nous conduyse myeux que nous ne somes jensques ysi.

La bien vostre,

CATHERINE.

1586. — 10 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 587.

A MONSIEUR DE BELYÈVRE.

Monsieur de Belyevre, n'ayant point eu de vos nouvelles, je vous ay volen mender de

¹ Le baron de Pluvianet, capitaine protestant, avait enlevé la place d'Auxonne (Côte-d'Or), le 12 novembre 1586, au fils cadet du maréchal de Tavannes, qui ne l'avait occupée que peu de temps. Le duc de Guise désirait vivement reprendre la ville; il y envoya Sesseval, à défaut de son frère Mayenne, qui était occupé près la place de Monségnur, qu'il prit le 16 mai 1586. A la suite de ce succès, on put, le 10 juillet, mettre le siège devant Castillon (Gironde) où commandait Armand de Gontaud-Biron, sgr de Salignac. La ville fut un instant défendue par le vicomte de Turenne; mais, après trois assauts, le duc de Mayenne et le maréchal de Matignon s'en emparèrent, le 30 août 1586, et ils ne demandèrent point d'instruction au roi pour infliger à la place une capitulation assez dure. L'année suivante Turenne l'occupait, par surprise, à la tête de quelques huguenots, dans les premiers jours d'avril 1587.

myennes, que, Dyeu mersis, sont bonnes, me porte byen, grases à Dyeu ; et ausi que le roy de Navarre m'a mended par l'abbé Guadagne que yl desirèt de parler aveques moy et cet degorger, et que yl savèt byen qu'il avoyt le moyen de pasylier cet royaume, et que il avèt tousjour coneu que je le desirès, qu'après c'etre dégorgé yl me fayrèt conestre que yl desirèt me donner contentement et ly a parlé fort honnestement de cet qu'il devoyt au Roy, l'alectyon qui ly avoyt et prou d'honestes languages que, cet les aylets s'ann ensuyvet de mesme, je m'estymerès par trop heureulse ; mès je me lie en Dyeu et me garderé d'estre endormye par byen dyre : c'et cet voyage cet que je douys fayre. Vous avés les embassadeur : que diset-y de mon voyage¹? Cet enn aprenés quelque chause, mandé-le moy, come je vous pryé ausi fayre de tout autres chauses. Et je fayré fin, priant Dyeu vous avoyr en sa saincte garde.

De Bloys, cet x^{me} de haust 1586.

La byen vostre.

CATHERINE.

1586. — [Août].

Aut. Bibl. Impér. de Saint-Pétersbourg, vol. 19, f. 1.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER ET SEGRETAIRE D'ESTAT DU ROY MON LIEU.

Monsieur de Villeroy, vous voyrés, par la lettre de monsieur de Rets, cet je n'avès pas rayson d'estre marrye de cet que que l'on se tiroit de devant Maran² : vous voyés le fruyt

¹ Catherine allait venir en Poitou et en Saintonge pour la conférence de Saint-Brice.

² La petite ville de Marais, dans l'Annis, comme on l'a vu à la page précédente, avait été assiégée au mois de juillet 1586 par les troupes royales commandées par le maréchal de Birou. Le siège fut levé au commencement

qui enn est aveneu. Et le Roy, qui [n']a de l'argent à geter, enn a perdu par cete bele levée que l'on a feste. Yl eust myeulx vaeu ne l'avoyr asiegé ; car s'et donner reputatyon aux afayres du roy de Navarre et dymynuer la nostre : encore que l'on vuelle fayre croire que sa esté byen fest, et que l'on se playgne de cet que ly enn é ayscript. Vous voyés coment asteure le roy de Navarre fayst le dylysyle de me voyr, quant il a eu cet qu'il volouyt, qui etoyt byen signe que, cet l'on l'eust faist alay, que l'on l'eust prins. Mès au chouse fayste yl n'y a poynt de remede, prinsipalement en ses chouse là qui portet la penitense quant¹ le peché.

Cet porteur, je vous pryé le byentot depecher, et ausy de me mender sovent de set que aprendré du Roy et de ses afayres ; et je pryé Dieu vous avoyr en sa saincte garde.

CATHERINE.

1586. — 10 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n. 15573, f. 17.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, j'ay receu incontinant après disner la depesche que m'avez faicte le vi^e de ce mois, que je ne faisois qu'achever de lire, quand le courrier Louvet est arrivé avec la vostre preceddante, du v^e, aiant veu par icelle bien amplement ce que vous avez de nouveau de delà, et comme vous avez usé de la lettre que j'escripvís ces jours icy à Messieurs du Conseil, pour pourvoir à faire secourir et rafreschir l'armée que commande mon neveu le duc de Meyne, d'argent et

d'août 1586 à la grande satisfaction du roi de Navarre.

Voir la façon dont il annonce la bonne nouvelle à ses amis dans les *Lettres missives*, t. II, p. 235, 237.

¹ Quant, avec.

d'hommes. vous priant de continuer à leur ramentevoir le contenu d'icelle.

Je suis aussi fort aize de ce bon accueil que les s^{rs} de Luxembourg et de St-Gonard ont en Piedmont de ma petite-fille, laquelle je serois aussi aize qu'elle de pouvoir veoir; mais je ne seay quand se pourra estre.

Je vous prie continuer à me donner advis, et le s^r Brulart aussi, ainsi que je luy escripviz hier, faisant response à deux de ses lettres, de ce qui se passera en voz charges; car, encores que je soys icy sur le grant chemin de Guyenne et Poitou, neantmoins les nouvelles que nous pouvons aprendre de delà, te n'est que de ceulx qui passent, et seray bien aize de l'entendre par les depesches que l'on en faict au Roy, duquel je n'ay encores eu qu'une lettre depuis le retour du viconte Pinart. Mais c'est, à mon advis, pour ce qu'il n'estoit encores arrivé à Ponques et à Bourbonlansis¹, aussi que les postes n'y estoient pas encores bien tournées comme elles sont à present; et ay esté bien fort aize d'avoir veu par vosdictes lettres qu'il se porte très bien. Je lui renvoye le capitaine Montglas qu'il m'avoit envoyé, retournant de devers mons^r de Nevers, que je voudrois feust venu icy tout droict, comme je luy avois escript et mandé très expressement tant par Gabriane² que par lediet courier Louvet, et me semble qu'il eust aussi bien faict. J'ay aussi veu, par la lettre que m'avez envoyée de l'archevesque de Lyon, l'excuse qu'il faict de venir en mon voiage; j'eusse bien désiré qu'il y feust venu et desirerois fort que le Roy, mondict S^r et filz, le luy commandast bien expressement. J'atendz aujourd'huy le retour de l'abbé Gadagne, que j'ay envoyé devers le Roy, pour savoir son inten-

tion sur le faict de l'armée du mareschal de Biron, qui a levé le siege de devant Maran, dont je suis bien marrie; et lui en ay escript, il y a quatre jours, ce qui me semble, et qu'il ait à tenir ladicte armée la plus entiere qu'il sera possible, et d'en faire ce qu'il pourra, au lieu qu'il m'escrivoit qu'il deliberoit la separer. Car si nous nous abouchons, lediet roy de Navarre et moy, il sera assez à temps d'accorder de la faire separer ung peu devant.

Monsieur de Villeroy, feu Bullant¹, mon architecte, avoit commencé à norrir son filz present porteur à sa profession, et depuis sa mort il y a esté continué par sa veuve, qui n'a pas moyen de luy subvenir davantage, c'est pourquoy je l'ay pris et le feray mettre en mon estat, mais je veulz qu'il aille, premier que m'en servir, en Italie, principalement à Rome; aussi en escrips-je au s^r de Saint-Gonard, afin qu'il puisse veoir les belles choses qui y sont pour son art. Je desirerois que, s'il se presentoit quelque depesche à envoyer audiet Rome, vous la luy baillaissiez, afin qu'il peust estre payé du voiage. Je vous prie aussi le faire payer du voiage d'icy à Paris, où je luy ay commandé d'aller, et se ramentevoir souvent à vous, afin que, se presentant l'occasion d'envoyer quelque depesche à Rome, vous la luy puissiez bailler, pour aller trouver lediet s^r de St-Gonard, auquel j'escriptz par luy.

J'espere aller demain coucher à Chenouveau. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Blois, le dimanche x^e d'aoust 1586.

¹ Le roi étoit aux eaux de Bourbon-Lancy, comme nous l'avons dit plus haut.

² Cavriana, le secrétaire et ami du duc de Nevers.

¹ Jean Bullant, le célèbre architecte et sculpteur, qui fit le monument de Henri II et de Catherine à Saint Denis. Il étoit mort à Écouen, le 10 octobre 1578.

Monsieur de Villeroy, je vous escriptz de ma main; et, à ceulz que vous verrez, je vous prie leur faire tenir mes lettres à Paris, et celle que j'escriptz à la royne ma fille à Fontainebleau, et à mon cousin le cardinal de Bourbon, là part où il sera.

CATHERINE.

PINART.

1586. — 14 août.

Imprimé dans l'*Histoire du Maréchal de Matignon*,
par Caillière. 1601, in-fol., p. 185.

A MON COUSIN

[LE MARÉCHAL DE MATIGNON.]

Mon cousin, ainsi que j'escris à mon neveu le duc du Maine, je ne doute pas que, par les depeschés du Roy, monsieur mon fils, vous n'ayez esté averty comme, pendant son voyage à Bourbon-Lensis et à Pougues, je suis venue en ce lieu en intention, s'il venoit à propos, de voir le roy de Navarre qui m'a escrit le desirer bien fort; dont j'ay averty le Roy, monsieur mon fils, qui trouve bon que nous nous abouchions pour voir s'il y auroit moyen de le reduire à son dessin; et en cette intention, si nous demeurons d'accord des suretez de part et d'autre, j'estime que je me pourroy acheminer jusqu'à Niort, ayant avisé par bonnes raisons de prendre la peine de m'avancer là, plustost que de le faire venir deçà, comme il l'eust peut-estre bien voulu. Et, si la resolution se fait entre luy et moy, je m'achemineroi bientost; mais, cependant, ne laissez d'exploiter tout ce que vous pourrez à l'encontre du roy de Navarre¹, pour le service du Roy, monsieur mon fils, et contre ceux de la nouvelle opinion, ainsi que j'escry à mon cousin

¹ Matignon commandait l'armée de Guyenne et il était alors à Bordeaux.

le mareschal de Biron pour l'armée en laquelle il commande; et si nous accordons l'entreveue, il n'y aura point de faute que mon neveu le duc du Maine et vous ne soyez renforcez, ainsi que le Roy Monsieur mon fils a advisé de l'armée qu'a ledict mareschal de Biron, excepté ce qui a accoustumé d'estre en Poitou, Xaintonge et Angoumois, comme je luy en ay donné avis. Je vous averttiray de tout ce qui se passera. Priant Dieu, etc.

A Chenonceau, le 14. aoust 1586.

CATHERINE.

Et au bas, il y a de sa main :

Je suis icy, attendant ce que je dois apprendre : si je puis faire quelque chose pour l'honneur de Dieu et la conservation de nostre religion et repos de ce pauvre royaume, je crois que vous en serez bien aise; vous aimez à voir le Roy en son entiere autorité, aussi je ne plains ny ma peine, ny tout ce qu'on me pourroit faire ou dire. Vous serez averti au jour la journée de ce qui me sera arrivé, et vous ne perdrez temps de faire de vostre costé comme nous ferons par deçà. J'espere qu'avec l'aide de Dieu nous pourrons reussir.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1586. — 15 août.

Orig. Bibl. de Saint-Petersbourg. Doc. français, vol. 19, f° 49 v. 100.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MONTEIL, SECRÉTAIRE D'ÉTAT DES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'accuseray par ceste-cy la reception de la vostre, du . . . de ce mois, avecq le double de la depesche de Longlée, et vous diray que j'ay veu et bien considéré le contenu en celle que m'a apportée de vous Desjardins, avec ce que m'escrip aussi mon neveu le duc de Mayne, par la lettre que

m'avez envoyée de luy et que je vous prie monstrer aux seigneurs du Conseil du Roy monsieur mon filz, afin qu'ilz embrassent et s'emploient, comme je les en prie de toute affection et facent en sorte que mondict neveu puisse estre secouru de quelque bonne somme promptement, comme il est très nécessaire pour le bien du service du Roy mondict sieur et filz et pour m'aider aussi en ma negociation; car, sans doute, si l'armée de mondict neveu le duc de Meyne vient à se rompre, comme elle fera, si elle n'est secourue d'argent et d'hommes, ainsi que j'ay ci-devant escript aux seigneurs du Conseil, c'est ung tel prejudice au service du Roy, mondict sieur et filz, qu'il n'en seroit arriver ung plus grand, et outre cela il ne fault point esperer que je puisse rien en madict negociation. Voylà pourquoy je prie derechef les seigneurs du Conseil, comme je vous prie leur faire entendre de ma part, leur monstrant ceste lettre, d'en user et employer tellement, que l'on puisse envoyer bientost une bonne somme à mon neveu le duc de Meyne, pour faire distribuer aux gens de guerre qui luy restent à present, et faire encores provision pour luy envoyer d'icy à quelque temps encores une autre bonne somme, tant pour entretenir ce qui luy reste de l'armée qu'il a, que pour faire bailler argent à celle que commande mon cousin le mareschal de Biron, quand elle sera avec luy. Cependant je suis fort marve que ledict sieur mareschal ait levé le siege de Maran : je luy en ay escript fort librement ce qui m'en sembloit, et qu'il ne le devoit pas faire; mais, puisqu'il l'avoit faict, qu'il teint ladicte armée ensemble, (et) qu'il en exploitast ce qui verroit estre à propos pour le service du Roy, et que je n'estois point venue, ni n'allois point m'aboucher avec le roy de Navarre pour faire ses affaires, mais pour essayer de le faire venir en son

devoir et mettre le repos en ce reaulme à l'honneur et gloire de Dieu, et que cependant le sieur mareschal ne devoit point différer, en quelque façon que ce feust, de faire avec ladicte armée tout ce que pourroit pour le service du Roy; et hier, depeschant l'abbé Gadaigne¹ pour retourner trouver ledict roy de Navarre, suivant ce que le Roy m'a mandé par luy, j'escripviz encore audict sieur mareschal de Biron qu'il ne laissast diminuer ladicte armée qu'il commande; au contraire qu'il la conservast le mieulx et la plus belle qu'il luy seroit possible, et en feist et exploitast tout ce qu'il pourroit pour le service du Roy, jusqu'à ce que ledict roy de Navarre et moy soyons d'accord du lieu, du jour de noz entreveu et abouchement et de noz seuretez, et aussi que je soys arrivée à Niort, comme le porte l'instruction que j'ay baillée audict abbé Gadaigne et la forme des suretez que j'ay envoyées et que ay demandée [s]audict roy de Navarre pour m'acheminer à Niort; desquelles je vous envoie le double, que je vous prie de montrer aux sieurs du Conseil, afin qu'ilz entendent comme toutes choses se passent et qu'ilz facent provision d'argent pour l'entretenement desdictes armées, quand elles seront ensemble.

J'ay veu aussi ce que m'avez escript du costé du Dauphiné, touchant ceulx qu'a mis le sieur de La Vallette dedans la citadelle de Valence et à Romans; c'eust esté mieulx fait, ce me semble, d'entendre premierement du Roy comment il luy eut plu que l'on y eust procédé.

Si monsieur de Nevers eust eue mon conseil et faict ce que je luy avois mandé par le

¹ Il n'y a pas moins de deux « instructions » destinées à l'abbé de Gadaigne et signées par la reine mère à Chénouvaux, le 13 août 1586; on les trouvera à l'Appendice.

medecin Gabriane et escript par le capitaine Monclars, il s'en feust venu droiet icy, sans aller presser le Roy en bien d'incommodité, comme est très bouleversé; mais j'estime que le Roy se sera comporté prudemment, comme il a accoustumé faire en toutes choses, et luy aura faict bon visaige, de façon que j'espere qu'il sera bientost icy, où j'eusse bien désiré que monseigneur de Lyon feust aussi venu; mais, par la lettre qu'il m'escript, il fait ses excuses; il eust esté bien à propos qu'il en feust venu quelque-un de ceste qualité avec moy, comme vous savez aussi que le resoluismes.

J'ay veu aussi ce que m'escripvez de Drag¹, et si ainsi est qu'il soit retourné avec ses vaisseaux, et ce qu'il doit avoir raporté, la royne d'Angleterre n'aura pas faulte de moiens; aussi a-t-elle des affaires du costé des Flandres assez et pour les employer. J'ay vu la depesche qu'apporte lediet Desjardins d'Angleterre: cest arnement de vaisseaux ne peult qu'il ne nous soit suspect et estime que ce soit pour assister lediet roy de Navarre; il est besoing d'en faire parler au sieur de Stafort, son ambassadeur², ou en escrire au sieur de Chasteauneuf, affin qu'il en parle franchement, de la part du Roy, à ladite dame royne d'Angleterre, qui ne peult s'excuser de l'infraction et contravention notoire à ce qu'elle a promis par serment si solennel, par le traicté dernier. Je scay que les grandes depredations qui ont esté faites, se font encore journallement par ses

subjectz, sont assez notoires certainement; mais il sembloit que, par la conference que mon nepveu le duc de Joieuze et aucuns du Conseil du Roy eurent dernièrement à Paris avec le sieur de Stafort, et les memoires qui furent sur ce dressez avec le s^r de Stafort devoient arrester le cours de cesdictes depredations et ouvrir les moyens d'en avoir justice et restitution; mais se faisant lediet arnement pour assister lediet roy de Navarre, c'est bien le contraire et se declairer du tout contre le Roy: à quoy il faut adviser, pour divertir ce mal qui augmenteroit par trop nos miseres. Priant Dieu, monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip de Chenonceaux, le jour et feste de Nostre Dame, xv^e d'aoust 1586.

De sa main : Sachant l'aystreime maladie de Pleyn-pié¹, j'escripvis au Roy pour acorder ses habbeye à monsieur de Vandosme pour ses nepveux d'Eglise; yl m'a mended qu'il m'en ballet deus et que yl an avoyt ballé une à Parade, son homonyer. Je vous pryé les metre sur le rosle et remonstrer au Roy cet que vous en n'escrips; et s'il pleset au Roy laisser à monsieur de Vandosme cele de Fonteyne-Jan et baller l'une dé deus autres à Parade, car y l'a luy a ballé sans récompanse, et m'an mander la reponse qu'il vous en fayra; et l'adyte abbaye ne vault que troys à quatre myle livres. Je vous pryé en fayre cet que yl faut pour tel chause.

CATHERINE.

Je vous pryé, nonhostant cet que je vous ay ysi aycrypt, fayre depecher le deus habeye

¹ C'est là le seul regret que manifeste Catherine pour ce pauvre able de Plainpiéd, qu'elle avait souvent employé à d'importantes négociations et qui était si devoué à sa personne.

¹ Le célèbre marin anglais Drake.

² Edward Wentworth, comte de Stafford, dont nous avons parlé au tome VIII (p. 489 et suiv.), joua un rôle assez touché dans les négociations qui préparèrent l'invasion allemande de 1587: il était en correspondance avec Orazio Pallavicini, agent des protestants près d'Élisabeth et qui avait beaucoup de crédit sur l'esprit de la reine. Voir ses lettres dans le volume 97 des copies de Bréquigny, à la Bibliothèque nationale.

au frere de Pleyn-pié; car, ayent donné le Roy l'abbey de Fonteyne-Jan, lé deus aultres c'est si peu de chause, que je menderé à monsieur de Vandosme que je leys ay demendé pour son frere; car je y suys tenene, m'ayent cervy coment y'l a si long temps sans grent récompense. Je vous pryé donc le depecher pour sondyst frere; car le Roy m'a mendé que j'en face cet que je voldré.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

1586. — 16 août.

Orig. Bibl. impr. de Saint-Petersbourg, vol. 34, f° 19.
Copie, Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n° 6007, f° 14.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILZ ET SECRETAIRE D'ESTAT
DE SES COMMANDEMENTS DE FINANCES.

Monsieur de Villeroy, depuis ma lettre escripte, par laquelle vous verrez, comme, suivant ce qu'il a pleu au Roy, monsieur mon filz, m'accorder, je desire que, demeurant l'abbaye de Fontaine-Jehan à l'aumosnier Parade¹, selon le don que le Roy monsieur mon filz luy en a faict, les deux aultres abbayes soient expedies au nom du frere d'eglise de fen Plain-pied, à la charge de bailler trois cens escus de pension au petit Labesse², mon aumosnier ordinaire, pour esteindre semblable pension qu'il a sur son ablaye; vous priant de dresser l'article du rolle de ceste façon, et cependant expedier les deux economatz desdictes abbayes et les bailler à Dubois, frere dudict feu Plain-pied³, pour les porter, affin qu'il se puisse

¹ Ludovic de Parades venant de succéder à Tolet comme abbé de Fontaine-Jehan, près de Courtenay, au diocèse de Sens.

² Voir plus loin, p. 52.

³ Le successeur de Pierre de Tolet à l'abbaye de Plain-Pied fut Jean de Tolet, chanoine de Bourges; mais nous ne savons pourquoi il s'appelait « du Bois ».

maestre es dictes abbayes et conserver les fruicts, suivant l'intention du Roy et de moy, qui prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainete et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xvi^e jour d'aoust 1586.

CATHERINE.

De sa main :

Suyvant cet que vous escryps de ma meyn, je vous pryé le meytre dans le roole, afin, quant le Roy sera de retour, il puyset estre depeché.

1586. — 17 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, f° 27.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, j'ay esté fort aize d'avoir entendu, par ce que avez escript au secretaire Pinart, de l'ordre que l'on embrasse et que l'on est après à donner au Conseil du Roy mon filz pour secourir d'argent l'armée que commande mon neveu le duc de Meyne. Aussi esse chose plus que requize et necessaire pour le bien du service du Roy monsieur mon filz, qui je m'asseure en sera aussi très aize; et que l'on regarde encores d'avantage à prevenir, et donner pareillement ordre que, outre les 1.^{er} escuz, il s'en puisse trouver encores autant, s'il est possible, pour envoyer à mon neveu le duc de Meyne, quand les forces que commande aussi mon cousin le mareschal de Biron seront jointes à luy; car, si lors il n'a de l'argent, il est à craindre que tout se desbendera, comme mondiet cousin le mareschal de Biron m'a escript par le commissaire Parade, present porteur, que aucunes ont ja faict, principalement des compagnies de gens d'armes, le recommande ausdicts s^{rs}

du Conseil ce que dessus, et vous prie leur monstrier ceste lettre, combien que j'en escrive à Monsieur le chancelier, luy faisant responce à ce qu'il m'en a mandé par une lettre que j'ay receue de luy en vostre paquet du xiii^e de ce mois, que j'ay eue seulement ce soir. Et pour ce que vous entendrez de cedit porteur l'estat des affaires de Poictou et de l'armée dudict s^r mareschal de Biron, je ne vous feray plus longue lettre, pour ce aussi que je vous escriviz hier amplement par Le Bois, frere de feu Plainpié. Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xviii^e jour d'aoust 1586, au soir.

PINART.

CATHERINE.

1586 — 18 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15938, f° 991.

A MONSIEUR DE BELLIEVRE.

Monsieur de Bellievre, j'ay entendu que l'engagement que le Roy monsieur mon filz a ordonné qui se feroit sur le domaine d'Anjou, pour acquiescer une partie des debtes de feu mon filz le duc dudict pais, a esté fait. Et pour ce que au nombre desdictes debtes est, comme savez, comprins le s^r Botal¹ medecin ordinaire du Roy monsieur mon filz et de moy, pour la somme de quatre mil cinq cens tant d'escuz, dont le Roy mondiet sieur et filz a declairé, en presence de vous et des autres s^{rs} du Conseil, qu'il vouloit qu'il leust payé de ce qui proviendroit de la vente dudict domaine d'Anjou, je vous ay bien voulu par la presente prier avoir ledict Botal pour recom-

¹ Leonardo Botalli, d'Asti, mentionné au t. III, p. 98. Les ouvrages de ce medecin sont énumérés par Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, II. III, p. 1868.

mandé, faisant en sorte que M^e . . . Regnault, qui recevera lesdicts deniers, acquite ladicte somme audict s^r Botal le plus tost qu'il pourra, afin qu'il puisse continuer la subjection qu'il rend près de moy, et ayt meilleur moyen et couraige de me faire service et me suivre. Priant Dieu, Monsieur de Bellievre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xviii^e jour d'aoust 1586.

De sa main :

Si vous plect le fayre depecher se sera œuvre charitable.

La byen vostre.

PINART.

CATHERINE.

1586. — 19 août.

Aut. Collection Bagnenault de Puchesse.

MONSIEUR DE VILEROY.

CONSEILLER ET CECRETEIRE D'ESTAT ET DE FINANCE DU ROY MON FILS.

Monsieur de Villeroy, ayant demandé le roy de Navarre ha l'abbé Guadagni¹, cel je n'aürs pas pouvoyr de tout, je mandys au Roy mon filz, par ledyst habbé, que ly suplys de m'en fayre depecher un, come y l'a tousjour fayst, quand je ayté pour son servyse en parelle negotyalyon, tant quant je feus en Guiene qu'à Esperné; car tous m'ont tousjour demandé cel je l'avès; et, afin de ne ryen retarder, je suplye le Roy m'an reanvoyer un de set heure. Y l'a mandé que y le vous

¹ Une lettre du 19 août 1586, au même Villeroy, a figuré dans un catalogue de M^{me} G. Charavay, de juillet 1895, où elle est ainsi résumée :

« La reine désire amener une prolongation de la paix entre le roi et le roi de Navarre; elle espère que l'abbé de Guadagni l'y aidera. Elle compte sur le chancelier de Birague et sur Villeroy pour s'associer à ses efforts. Elle sait du reste que le roi de Navarre s'avance à sa rencontre du côté de Champigny ».

menderet et à Monsieur le Chancelier et que je vous eeryvise coment je le y volès. Vous savés myeux que moy coment y le me fault; je vous pryé le fayre, et au plus tost me l'envoyer; car je renvoy ledyst habbé ver le Roy de Navarre, pour resouldre du lieu et du jour que nous pouvons nous voyr. Et, encore que yl m'aye mandé par ledyct habbé que yl viendret plus avent que Champigni, j'é byen coneu, au condytions qu'il demandet pour ses suretés, que c'étoyt pour rendre toutes les annoyés du Roy sans neul ayflect et ynutile; et, pour evyter cela, je luy mande que je m'en voy ha Nyort et que, les armayes du Roy anemis, cele de Poetu, feyront le myeux qu'il poront pour son servyse; et yncontinent que j'auré sa réponse, que yl m'aseure sera dymanche prochain, je partyré pour m'y aller. Je pryé à Dieu que je y puyse fayre chause à son honneur et au contentement du Roy et conservation de cet haystat.

De Chenonceau, cet xix^{me} d'aust 1586.

CATHERINE.

1586. — 23 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3379, f° 52

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon Cousin, j'é atendeu jesusques à jourd'huy, pansant tousjour que deusiés arriver, et voyent que depuys que avés veu le Roy je n'ay sen neule nouvelles de vous, je vous envoie cet laquay, creygnant que soyés tombé malade¹; et pour cette aucion vous pryé me mender quant serés ysi.

¹ Le duc de Nevers était à Montrichard le 25 août; il arriva à Chenonceaux dans les premiers jours de septembre 1586. D'après ses lettres à Bellièvre (qui se trouvent dans le vol. 4707 des fonds français, fol. 64 à 84), il y était encore le 21 octobre; et une lettre à Villeroy nous indique sa présence à Chinon le 5 novembre 1586.

Je atemps l'abbé Guadagne, que je renvoye ver le Roy de Navarre, pour resouldre le lieu et le temps que nous pourrons nous voir et l'atemps aussy, au demeyn.

Je vous pryé me ranvoyer yncontinent eet porteur, car je seyré byen ayse de savoyr de vos bonnes nouvelles, et quant pourrés aystre ysi; et n'étant ha aultre lin la presente, fayré lin, pryent Dieu vous avoyr en sa saincte garde.

De Chenonceaux, cet xxix^e d'haust 1586.
Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1586. — 24 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, f° 38.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, pour ce que je vous escripviz hier, je ne vous feray à prasent longue lettre; seulement vous diray que ce courrier est arrivé ce matin, qui m'a apporté une lettre de la main du Roy monsieur mon filz, avec l'original du pouvoir qu'avez dressé, dont desjà vous m'avez envoyé le double, que je trouve très bon, et vous en merceye encores une fois. Je vous diray aussi que j'ay receu vostre depesche par l'ordinaire du xxi^e de ce mois, estant en grande peyne de ces bruictz qui courent cy de ces reunions et assemblée qui se faict pour aller à Auxonne, que ce porteur a oy dire, ainsi qu'il a raporté icy, qui estoit rendue, dont je serois infiniment aize. Le Roy ne m'en a rien escript; c'est pourquoy je n'ajoute pas grant foy à ce que ce dict courrier en a dict; aussi ne l'assure-il pas aultrement. Je vous prie, suivant ce que je vous manday hier soir, me escripre yncontinent comme les choses sont de ce costé là. Messieurs le Chancelier et de Believre m'ont

escript comme vous des mauvais deportemens de quelques ungs qui ne taschent qu'à troubler d'avantaige pour empescher le bien de la paix, mesmes de ce qui est cuido advenir en Orleans, et de ce que dient les prescheurs en leurs sermons¹. Il est besoing d'aller au devant de ce mal là, avant qu'il croisse d'avantaige, et, pour ceste occasion, je serois d'avis de faire une bonne depesche generale aux gouverneurs et lieutenans generaulx et aussi aux evesques ainsi que lesdicts s^{rs} du Conseil et vous scaurez bien adviser pour le moings. Si elle n'estoit [capable?] de guerir, elle ne pourra nuire. Je suis aussi en peyne de ces ambassadeurs d'Allemagne qui s'en veulent retourner: je leur escript pareillement, comme aussi vous diray-je, qu'il fault faire en sorte que ceulx qui s'en veulent aller ne soient, s'il est possible, malcontens et qu'ilz considerent et prennent en bon part les raisons que l'on leur a dictes du voiage du Roy. Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xxiii^e jour d'aoust 1586.

Monsieur de Villeroy², depuis ceste lettre escripte et ainsi que je la voulois signer, est arrivé l'abbé Gadaigne, qui m'a raporté du roy de Navarre tout aultre chose que je ne pensois. Car lediet abbé mesme, quand il partit d'icy dernièrement, estimoit que lediet roy de Navarre deust accepter ce qu'il luy portoit, qui estoit que je m'acheminois à Niort et que pendant mon cousin, le mareschal

de Biron, tiendroit l'armée de Poitou ensemble jusques ad ce que je feusse arrivée audiet Niort, et que après ladicte arrivée s'iroit joindre à mon neveu le duc de Meyne, excepté ce qui estoit en Poitou. Angoulmois et Sainctonge, auparavant que lediet mareschal de Biron y arrivast: mais lediet roy de Navarre ne veult pas maintenant que l'on envoie aulcunes forces de ladicte armée audiet s^t de Meyne; et diet qu'il a eu advis certain que, le xxv^e de ce moys, ceulx de la Ligue s'esleveront, et que ce seroit renforcer ses ennemys. J'ay envoyé lediet abbé de Gadaigne mesme devers le Roy, pour entendre le tout dudiet abbé de Gadaigne mesme, et me mander sur ce sa volonté. Je vous diray aussi, à mon grant regret, que lediet roy de Navarre arriva plus tost que lediet s^t de Biron audiet chasteau de Moustiers et y mena le canon, aiant fait en sorte qu'il feît randre ceulx qui estoient dedans, et a eu cinq mil escuz qu'ilz avoient de l'argent des tailles du Roy, qui est, outre la perte, ung grant mal, car icelluy roy de Navarre s'en est servi à contenter beaucoup de ceulx qu'il a avec luy, ainsi que m'a diet lediet Gadaigne.

CATHERINE.

PIVART.

1586. 25^e août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n^o 15968, f^o 292.

A MONSIEUR DE BELLIÈRE.

Monsieur de Believre, je suis en très grande peyne de veoir qu'il y en ait qui soient si mal conseillez et plains de si mauvaise volonté de vouloir empescher ce que tous les gens de bien desirent, qui est la paix et repos en ce royaume. Je ne laisseray, pour toutes leurs traverses, à y faire ce qu'il me sera possible

¹ La reine veut parler sans doute des discours violents que faisait alors le theologal d'Orleans, Hugues Boudat.

² Ce *postscriptum* est le même, à très peu de mots près, que celui que nous faisons à la lettre suivante écrite à Bellièvre.

à l'honneur et gloire de Dieu et bien du service du Roy monsieur mon filz et de ses pauvres subjectz, qui n'en peuvent plus en la plus part des provinces de ce roiaulme. Mais aussi seroit-il bien requis que l'on feist faire, de ces predicateurs qui se licencient à calomnier ceulx qui desirent et s'emploient pour la paix, quelque demonstration et correction par leurs evesques et superieurs, afin que se feust exemple; car, comme vous dictes très sagement, aians commencé à Paris, où je croy que les peuples seront saiges et retenuz de ceulx qui y ont auctorité en si grant nombre de bons serviteurs du Roy mondiet S^r et filz, cella se pourroit bien prescher aussi aux autres villes, où il y auroit danger qu'il adveint quelque trouble et qu'il s'y feist des emotions, comme il est cuidé advenir en Orleans, comme j'ay veu par la despesche que m'en a faicte Monsieur le Chancelier, auquel je faiz pareillement responce, et croy qu'il seroit bon d'escrire aux evesques et aux gouverneurs et lieutenans generaux qu'ilz ne souffrissent telles predications, et faudroit que doucement les susdicts evesques parlent ausdicts predicateurs pour les destourner de telles choses qui ne peuvent apporter que mal et prejudice au service du Roy et troubles dedans les villes. J'ay delibéré d'envoyer bientost le president d'Orsay¹ à Orleans, pour quelzques affaires que je y ay. Je luy donneray charge de s'employer en mon nom envers les gens de bien pour ces choses icy, et pour aller au devant du mal qui, comme vous dictes, sans doubte croistera qui n'yra au devant. Je suys aussi en peyne de ces ambassadeurs d'Allemagne, mesmes des deux qui s'en veulent retourner sans attendre et veoir le Roy, suivant l'intention duquel je m'assure bien que vous autres s^{rs}

de son Conseil ferez tout ce que pourrez pour le bien de son service envers eulx, et pour faire qu'ilz ne s'en puissent retourner malcontens, mais qu'ilz prendront en bonne part l'excuse du Roy.

J'attendz encores nouvelles de l'abbé de Gadagne de ce qu'il aura faict avec le roy de Navarre, sur la depesche que avez vene au Conseil, que je baillay audict abbé de Gadagne. J'atendz aussi à toutes heures nouvelles de mon cousin le mareschal de Biron, qui est, comme avez peu entendre, pour empescher que ledict roy de Navarre ne force ung chasteau appellé Moustiers, de la paroisse de Fontenay¹, où ceulx qui conduisoient l'argent des tailles du bas Poitou se sont retirez; il ne peut plus tarder que je n'aye des nouvelles de l'ung et de l'autre, car il y a aujourd'huy vingt jours que ledict abbé est party; et ledict s^r mareschal monta à cheval le xvii^e de ce mois pour aller empescher ledict roy de Navarre de prendre ledict argent. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Believre vous avoir en sa saincte et digne garde.

Esript à Chenonceau, le xxiii^e jour d'aoust 1586.

Monsieur de Believre, depuis cestre lettre escripte et ainsy que je la vouldois signer, est arrivé l'abbé de Gadagne², qui m'a rapporté du roy de Navarre tout aultre chose que je ne

¹ Fontenay-le-Comte, chef-lieu d'arrondissement de la Vendée.

² Henri III écrivait le 13 septembre 1586 à M. de Maisse :

« La royne ma dame et mere a envoyé l'abbé Gadagne devers le roy de Navarre pour vider les difficultez de leur entrevue, dont je ne scay pas encores ce que je doibs esperer. Tant y a que je feray ce que je pourray envers luy pour le rendre agreable de son salut et devoir et du bien que je luy pourchasse. Cependant la ville de Castillon a été remise en mon obéissance par

¹ Charles Boucher, seigneur d'Orsay, d'une famille parlementaire, alliée aux Briçonnet, Bourlon, etc.

pensois; car lediet abbé mesme, quand il partit d'icy dernièrement, estimoit que lediet roy de Navarre deust accepter ce qu'il luy portoit, qu'estoit que je m'acheminois à Niort, et que cependant mon cousin le mareschal de Biron tiendrait l'armée de Poitou ensemble, jusques ad ce que je fusse arrivé audiet Niort; et que après, ladicte armée s'iroit joindre à mon nepveu le duc de Mayenne, excepté ce qui estoit de Poictou, Angoulmois et Xaintonge, auparavant que lediet mareschal de Biron y arrivast. Mais lediet roy de Navarre ne vult pas maintenant que l'on envoie aucunes forces à ladicte armée audiet s^r de Mayenne, et dict qu'il a eu advis certain que le xxv^e de ce mois ceulx de la Ligue s'esleveront, et que ce seroit renforcer ses ennemys. J'ay envoyé lediet abbé de Gadaigne mesmes devers le Roy pour entendre le tout de luy, et me mander sur ce sa volonté. Je vous diray aussi, à mon grand regret que lediet roy de Navarre arriva plustost que lediet s^r de Biron audiet chasteau de Moustiers et y mena le canon, ayant fait en sorte qu'il feyt rendre ceulx qui estoient dedans, et a eu cinq mil esenz qu'ilz avoient de l'argent des tailles du Roy, qui est, outre la perte, ung grand mal;

mon cousin le duc du Maine et mareschal de Matignon». (*Négociations dans le Levant*, t. IV, 552.)

A la fin d'aoust 1586 le roi de Navarre écrit de La Rochelle à M. de Saint-Geniez, son lieutenant général en Béarn :

«L'abbé de Gadagne est de retour, qui s'en retourne comme il est venu, par ce qu'il n'a rapporté ce que j'avois demandé : que mons^r le mareschal de Biron se retirast de la Loire avec ses forces; en quoy on ne m'a satisfait». (*Lettres missives*, t. II, p. 237.)

Arnaud de Contant, seigneur de Saint-Geniez, fils aîné de Jean de Contant, après avoir été attaché à la reine mère et au duc d'Anjou, était devenu l'homme de confiance du roi de Navarre et de sa sœur, et gouverneur de ses «pays souverains».

car icelluy roy de Navarre s'en est servy à contenter beaucoup de ceulx qu'il a avec luy, ainsy que m'a dict lediet Gadaigne.

La byen vostre,

CATHERINE.

1586. — 27 août.

Aut. Archives des Médicis, à Florence, filza, n^o 4796.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE GRAND DUC DE FLORENCE.

Mon cousin, je prie le marquis Pisani vous tenir quelque propos de ma part, lequel je m'assure embrasserez, comme j'estime que la raison le vous fera trouver raisonnable. Estant de ma maison, je ne doute point que ne ressentiez l'honneur que j'ay d'estre en ce royaume ce que j'ay esté et suis, et que ne desiriez, par tous les moyens qui vous seront représentés, que le Roy et le royaume et tout le monde recognoissent que vous le sentez comme devez; et en nulle aultre occasion et plus chrestienne et juste ne le pouvez faire paroistre que celle qui se presente à present, ainsi que lediet marquis vous fera entendre de ma part; sur lequel me remettant feray fin à la presente, priant Dieu vous conserver en sa garde.

De Paris, ce xxvij^e d'aoust 1586.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 31 août.

Orig. Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n^o 231, f. 88.
(Ancienne collection de M. Lucas-Montigny.)

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANI.

CHEVALIER DES ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILS,
CONSEILLER EN SON CONSEIL D'ETAT ET SON AMBASSADEUR A ROME

Mons^r de Pisani, je croy que vous serez à present arrivé à Rome, et que le chevalier

d'Elbene vous aura fait entendre tout ce que je luy ay mandé par mes dernières despèches de la resolution que j'ay prinse suivant l'advis de mon cousin le cardinal d'Est, trouver bon que le s^r d'Ossat entre en conference de mes affaires avec les ministres de mon cousin le grand duc de Toscane, vous priant, suivant cela, vouloir en tout ce qui dependra de vous pour l'exécution de la commission du s^r d'Elbene, vous y employer, ainsy que je vous ay cy-devant congneu très affectionné en tout ce qui s'est présenté pour moy, ayant commandé au s^r d'Elbene de se conduire entiere-ment suivant l'advis de mon cousin le cardinal d'Est et de vous. Je prie Dieu, Mons^r de Pisany, vous avoir en sa garde.

Escript à Chenonceaux, le dernier jour d'aoust 1586.

CATHERINE.

1586. — 31 août.

Communiqué par M. Feuillet de Conches.

A MON COUSIN MONSIEUR

[LE MARÉCHAL DE MATIGNON.]

Mon cousin, estant en ce lieu pour les occasions que vous ay mandé, à monsieur de Mayenne et à vous, qui me gardera vous en faire redire; et seulement vous diré que vous ay volen escrire la presente pour vous prier, comme je l'ay ledict s^r du Mayne, de me mander quand vous aurez pris Chastillon, que je desire soit bientost, afin que, continuant à bien faire de vostre cousté, Dieu me fasse la grace de pouvoir aussi bien faire du mien, et que le tout soit à son honneur, bien et utilité au service du Roy et de son royaume; car c'est tout mon bust et ce que je desire.

De Chenonceaux, le dernier jour de aoust 1586.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 31 aout.

Copie. Archives du Vatican, Nunziatura di Francia, n° 19, f° 321.

[A L'ARCHEVÊQUE DE NAZARETH¹.]

Mons^r de Nazaret, je viens de recevoir une lettre de Monsieur le cardinal Sainte-Croix², par la quelle il me mande la peine qu'il a pleu à sa Saincteté de prendre pour me faire sortir des affaires que j'ay par de là avec mon cousin le grand duc de Toscane, et l'assurance qu'il luy a donné de vouloir embrasser la justice de la poursuite qu'il faudra que je face pour avoir la raison de ce qui m'appartient; de quoy je n'ay voulu faillir à nous tesmoigner par la presente l'obligation que je ressents en avoir à sa Saincteté en vous priant qu'à la premiere occasion l'en vouloir remercier de ma part, avec prieres qu'il luy plaise continuer et faire paroistre à ceulx qui manient par de là les affaires dudict grand Duc qu'il ne permettra point que l'on me retienne injustement ce qui m'appartient et qu'il tiendra la main à ce que l'on m'administre bonne et prompte justice; et m'assurant de l'affection particuliere que vous me portez, et que vous serez très aise de faire ce bon office-là pour moy, je ne vous feray la presente plus longue, pour prier Dieu, Mons^r de Nazaret, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Chenonceau, ce dernier jour d'aoust 1586.

DE L'ARBESPINE.

CATHERINE.

1586. — 1^{er} septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 307.

A MONSIEUR DE BELLIÈRE.

Monsieur de Bellière, par vostre lettre du xvi^e de ce mois, j'ay veu ce que vous et le s^r

¹ Fabio Mirto de Frangipani.

² Prospero Santa Croce.

Brulart avez faict entendre aux coutes de Monbeliard¹ et d'Isseburg, suivant l'intention du Roy, que vous leur avez si à propos et avec tant de bonnes parolles représenté, que je pense qu'il ne seroit possible de mieulx, puis qu'il m'a plu au Roy mondiet S^r et filz qu'ilz soient allez le trouver et luy faire entendre à Poucques leur legation.

Je vous diray par ceste-cy, que j'envoye au s^r de Villeroy le double de l'instruction et de la forme des seuretez qui ont esté reformées et envoyées par l'abbé de Gadaigne, depuis deux jours, à mon filz le roy de Navarre, esperant que, s'il a volonté de faire quelque chose de bon pour la paiz et repos de ce royaume, qu'il acceptera et nous baillera lesdictes seuretez; si ainsi est, j'espere aussi que nous nous aboucherons bien tost. L'escriptz audiet s^r de Villeroy vous monstrer lesdictes doubles, qui sera cause que je ne m'estendray d'avantage sur ce propos, et vous diray seulement que, si nous nous assemblons, vous aurez souvent de mes nouvelles, vous priant que j'en ay aussi souvent des vostres. Priant Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenouveau, le premier jour de septembre 1586.

La bien vostre,

CATHERINE.

¹ V. de Thou, liv. lxxv, p. 115, p. 597. — Frédéric de Wurtemberg, comte de Montbeliard, et Wolfgang, comte d'Eisenbourg, ambassadeurs des princes protestants d'Allemagne, que Henri III n'avait point voulu attendre à Paris et qui allèrent le rejoindre aux eaux de Poucques. Ils venaient réclamer la liberté de conscience pour leurs coreligionnaires.

1586. — 1^{er} septembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f^o 59.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ESTAT DES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'ay esté bien aise qu'avez veu le Roy monsieur mon filz au bois de Veinseynes, ainsi que j'ay veu par vostre lettre du xxvi^e de ce mois, et de ce qu'il continue à se si bien porter, dont je loue Dieu. J'ay veu aussi ce que m'escripvez que Le Seurre luy a dict de la part de mon neveu le duc de Guize, et ce que le Roy mondiet sieur et filz luy a respondu, l'ayant renvoyé bien content, ainsi que le vous a dict le sieur Le Seurre, qui en a autant dict au sieur Brulart. J'ay aussi regu vostre depesche du xxviii^e dudict mois, avec celles que m'avez envoyées du marquis de Pisani et de d'Elbene pour mes affaires, à quoy je feray response.

Cependant je vous diray que je suis comme vous bien en peine des affaires des lignes des Suisses, et faudroit trouver moyen d'y envoyer quelque bonne somme et l'ambassadeur aussi; autrement je ne doute pas que ce Nunce, qui y va, ne nous achève de gaster les affaires du Roy mondiet sieur et filz. Je vois bien en quelle peine l'on est de trouver argent, et combien les bons serviteurs du Roy, comme vous, en sont affligés; mais il faudroit plus tost escrire quelque chose sur chacune assignation et trouver moyen de faire quelque party pour assembler une somme et l'envoyer avec l'ambassadeur en Suisse; autrement, tout yra très mal de ce costé-là, aussi bien qu'ailleurs. J'en escripts autant au sieur Brulart, comme je feiz aujourd'hui au sieur de Believre.

Monsieur de Villeroy, vous avez peu entendre comme le Roy monsieur mon filz estant der-

nierement à Blois ordonna la compagnie de gendarmes du sieur de Garrouges, qu'il avoit auprès de luy à Pougues, pour demeurer quelque temps auprès de moy, qui m'en trouve fort secourue; car je l'ay mise sur le chemin d'où peuvent venir ceulx de la nouvelle opinion, et la faiz changer de huit en huit jours de garnison, pour éviter la foule des pauvres gens où elle loge, combien qu'elle vive fort doucement et sans qu'il ne m'en vienne aucune plainte; mais, d'autant qu'il y a ja fort longtemps qu'elle a fait monstre et voiant qu'elle me sert beaucoup, estimant aussi qu'il ne sera pas possible de la retenir sans faire bailler à ceulx qui y sont quelque argent, je vous prie en parler au Roy mondiet sieur et filz et aux sieurs du Conseil; et faites en sorte, je vous prie, que le tresorier de l'Espargne face fournir par le recepveur general de Tours, s'il est possible, jusques à six ou sept cens escus, pour les faire distribuer à ceulx qui sont encores à present et qui demeureront en ladicte compagnie, y servant auprès de moy, qui suis conseillée par les sieurs du Conseil qui sont icy de supplier le Roy mondiet sieur et filz d'estre content qu'elle y demeure jusques ad ce que nous veions comme les choses iront pour le faict de ma negociation.

Cependant, je vous diray aussi, Monsieur de Villeroy, que j'avois voirement dict au secrétaire Pinart ce qu'il vous escripvit pour la promotion du petit bastard¹, à la grande Priuré de France; mais, considerant les mesmes raisons que lui avez escriptes, je suis d'advis que l'on ne laisse, ne differe-on poinct de retirer toutes les expéditions, tant à Rome qu'à Malte et ailleurs, tout ainsi comme elles luy sont necessaires et qu'on les luy garde,

sans toutefois l'engaiger. Vous comprenez bien mon intention qui est telle que celle du Roy mondiet sieur et filz. Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript de Chenonceaux, le premier jour de septembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 2 septembre.

Orig. Archives de Mantoue. *Archivio Gonzaga*.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE¹.

Mon cousin, ce m'a esté un bien grand plaisir d'entendre, par la lettre que vous m'avez escripte, qu'il eut plu à Dieu vous donner un petit-filz², de quoy je vous assure que je le remercie de tout mon mieux, pour avoir toujours désiré vostre bien et contentement autant que vous mesme, vous assurant que vous ne pouviez departir ceste nouvelle à qui elle eut esté plus agréable qu'à moy, pour l'amitié et bonne volonté que je porte à vous et à tout ce qui vous appartient. N'estant la presente à autre fin, je prierai Dieu qu'il vous ayl en sa sainte garde.

De Chenonceaux, ce 11. septembre 1586.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

¹ Même lettre au prince de Mantoue du même jour.

² Vincent de Gonzague, né en 1569, mort en 1612, avait épousé successivement Marguerite Farnèse, fille du duc de Parme, qu'il répudia pour cause de stérilité, et, en 1584, Éléonore de Médicis, dont il eut ce jeune François, né en août 1586, qui lui succéda, mais regna peu. Son second fils Ferdinand, né en 1587, monta sur le trône en 1612 et mourut également sans enfants en 1626, et c'est alors que le trône ducal revint aux Vercs.

¹ Voir la lettre au pape du 23 juin 1586.

1586. — 5 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, P 299.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, depuis la lettre que m'avez escripte le dernier du mois passé, vous aurez seeu ce que escripvoï[en]t au Roy monsieur mon filz mes neveu et cousin les due de Meyne et mareschal de Matignon : sur quoy le s^r de Villeroy a faict une depesche au Roy mondiet S^r et filz, qui m'en a demandé mon advis, comme aussi m'a escript lediet s^r de Villeroy, à qui j'ay sur ce escript bien amplement¹. Je vous diray sur ce que m'escripvez du faict de ma negociation, que, comme vous me representez par vostre dicte lettre, je ne doute pas qu'il n'y ait beaucoup de difficulté de faire la paix bien ferme et sollide, mais aussi faudra-t-il regarder de la fonder le mieulx que l'on pourra, afin qu'elle soit plus ferme et sollide; quand nous negocierons, nous voyrons à y faire ce qu'il sera possible; et ne sera pas sans souvent demander au Roy sa volonté sur les poinetz qui s'offriront, et les bons advis de vous autres s^{rs} estans près de luy.

J'attendz demain ou dimanche le retour de l'abbé Gadaigne, que vous aurez veu, par la dernière depesche que vous ay faicte, qui est retourné, suivant l'intention du Roy mondiet S^r et filz, avec la forme des seuretez reformée, comme il a esté advisé, pour lever les difficultés que y avoit faictes mondiet filz le roy de Navarre. J'ay veu aussi ce que vous avez entendu que Clervant disoit de leurs levées d'estrengers. Se sont choses qui fault creindre, et

le meilleur remede que je y veoye, c'est d'avancer ma negociation, pour laquelle je faiz ce que je puis. Vous m'avez aussi faict plaisir de m'avoir donné advis, comme aussi ont le secretaire Brulart et le s^r de Schomberg, de ce qui s'est passé en ceste assemblée de Lunebourg¹, et de celle qui se doit faire pour le cercle du Rhin, où le Casimir se doit trouver. Se seroit bien faict d'envoyer l'aisné Prailon² en Allemagne; car il pourroit apprendre beaucoup de choses de ce qui s'y faict, qu'il est tousjours très à propos que le Roy entende; et voudrois qu'il y feust quand les comtes de Monbeliar et d'Isseburg y arriveront, et que les aultres ambassadeurs s'en retourneront, pour tenir continuellement adverty, comme il feroit fidellement le Roy mondiet S^r et filz de ce qu'il y pourroit apprendre. Veezlà ce que je vous diray pour ceste heure; priant Dieu, Monsieur de Bellèvre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Chenonceaux, le v^e jour de septembre 1586.

De sa main : Je suis byen en pouyne de Monsieur de Nevers; car yl est bien fort inclyné de s'en retourner et sur le pretexte de par-faire les contras des maryages de ses enfans, que je croy que c'est pour faulte d'ysi; je vous prie luy en escrire du tort qu'il se fayret et l'occasion que le Roy et moy aueyon d'estre malcontemp, s'il s'ann alét, puyque le bruyt a esté si grent, et que tout le monde l'a tyns pour certeyn, qu'il vyendret aveques moy; j'en serès ynfinymment marrye, pour tent d'occasion que savès myeulz que moy, qui ymper-tent ynfinymment que yl n'y vint poynt. Vous voyre lay reyson que je mende à Vyleroy, tou-

¹ Une lettre autographe de la reine à Villeroy, datée de Chenonceaux le 3 septembre 1586, se trouve dans la collection du marquis de L'Aigle, qui ne désire pas qu'elle soit publiée. Elle traite de l'attitude que doivent avoir Mayenne et Matignon en face du roi de Navarre.

² Lunebourg en Hanovre.

³ Prailon était un interprète, lorrain d'origine, employé par Bellèvre, dont parle plusieurs fois La Harpe r.

chant la balaye de l'armée de Monsieur de Mayne en Byere¹; je croy qu'il en ont peult-
aistre de mylleures pour y aler; mès mon
petyt ententement me fest considerer ceu là.

La byen vostre,

CATHERINE.

Les signeur qui sont ysi m'ont dyst qu'il ne
peuvest y demeurer longuement, ne y estre
du tout, san que le Roy ne leur donne quel-
que moyen. S'il vous plect vous en parleré au
concel.

La byen vostre,

CATHERINE.

1586. — 12 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3361. — V.

A MON NEPVEU

MONSIEUR LE DUC DE MERCEUR

Mon nepveu, je suys en oppinion que l'oc-
casion pour laquelle mon filz le roy de Na-
varre prolonge tant à s'abboucher et conférer
avecques moy est qu'il a quelque desseing ou
entreprinze à executer en ses provinces de
deçà, estimant que suivant les advs que j'ay
euz ces jours passez, il fera ce qu'il pourra
pour avoyr ung passaige sur la riviere de
Loyre; pour ceste cause, je faiz maintenant
partout une depesche le long de la riviere, ad
ce que l'on ait l'esil ouvert à bien garder tous
les passaiges; et combien que je soys très assu-
rée du bon ordre que vous y mettez en l'es-
tendue de votre charge et aussy des lieux qui
vous sont voisins, si vous en ay-je aussy bien

voullu fayre ceste depesche et vous dire qu'ayant
entendu que Clermont d'Amboise¹ est passé
du costé d'Anjou et du Mayne, en intencion de
assembler des forces, j'escryptz au sieur de
Puchairie, cappitaine du chasteau d'Angers,
pour l'absence des sieurs de La Rochepot et de
Fargis², à ce qu'il ait à assembler ce qu'il
pourra d'hommes et de ses amis, es villes et
lieux où il a auctorité pour le service du Roy
monseigneur mon filz, afin d'essayer de prendre
ledict Clermont; en quoy je vous pryé l'assis-
ter de ce que vous pourrez.

Cependant je vous diray que j'ay envoié, il
y a aujourd'huy huit jours, le sieur de Che-
merault³ devers mon filz le roy de Navarre,
pour une dernière resollucion de nostre entre-
vue et conference, attendant bien tost le re-
tour dudict sieur de Chemerault; estant ce
que je puis vous dire maintenant. Priant
Dieu, mon nepveu vous avoir en sa saincte
et digne garde.

Escript à Chenonceaux, le xiism septembre
1586.

CATHERINE.

¹ Georges de Clermont d'Amboise, marquis de Gal-
lerande, fut toute sa vie fidele à la Réforme. Il com-
battit dans les rangs huguenots à Moncontour, à Cou-
tras et à Ivry, et fut fait maréchal de camp par Henri IV
en 1591. Il servait alors sous les ordres du prince de
Condé. Un de ses compagnons, nommé Rochemorte,
réussit un instant à s'emparer du chasteau d'Angers, en
dépît de Mercœur, qui avait passé la Loire avec ses
troupe bretonnes.

² Philippe d'Angennes, s^{gr} de Fargis, lieutenant
general et gouverneur du Maine, mort en 1599.

³ Méry de Barbozieres, s^{gr} de Chemerault, fut
chargé à cette époque de plusieurs missions près le roi de
Navarre. Celle du mois de juillet avait été dirigée par
le duc de Montpensier; mais l'instruction émanait
directement de Henri III; elle est datée du 7 juillet et
se trouve au ms. fr. 3406 de la Bibl. nat., l^{re} 20.

⁴ Il est difficile de lire autre chose, bien que le sens
nous échappe. Tout ce que nous savons, c'est que
Henri III, craignant les succès de l'armée de Mayenne,
contrecarrait ses plans et lui fournissait le moins d'ar-
gent possible.

1586. — 12 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 21 v°.

A MONSIEUR DE LESSART¹.

Monsieur de Lessart, encores que je sois bien assurée, que, suivant ce que je vous ay escript ces jours-cy de la deliberacion qu'ont ceux de la nouvelle opinion de surprendre quelque passage sur la riviere de Loire, vous faictes si bon debvoir que cela n'advientra point de vostre costé, sy vous en ay-je bien voulu encores faire ce mot de lecture, ad ce que comme vous avez bien faict ung bon grand debvoir en cela jusques icy, vous continuez de plus en plus: car je vous advise qu'il en est plus de besoing qu'il n'a point encores esté. Priant Dieu, Monsieur de Lessart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xii^{ème} jour de septembre 1586.

CATHERINE.

Monsieur de Lessart, je vous diray aussy que j'ay receu la lecture que m'avez escripte par ce porteur, estant bien aise du bon debvoir que je veoy par icelle que vous faictes: à quoy il fault bien que vous continuiez maintenant aussy soigneusement et plus que avez point encores faict; car, à ce que j'entends, ceux de la nouvelle opinion ont deliberé de faire ce qu'ilz pourront pour surprendre ung passage sur ladicte riviere de Loyre, eteroy qu'ilz n'obmectront à l'auter leur entreprinze du coste de Saumur.

¹ François de Lessart était gouverneur de Saumur: il fut commissaire de l'armée de Bretagne en 1543.

1586. — 12 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 22 r°.

A MONSIEUR DE PUCHAIRIE¹.

Monsieur de Puchairie, à ce que j'ay entendu, les marchans sont fort incommodés et le trafic grandement intéressé, au prejudice des droictz du Roy monsieur mon filz et du publicq, à cause de l'arrest que l'on a faict des basteaux et challans du long de la riviere de Loyre: et, pour ce que ladicte riviere est gaïable en divers endroietz, ainsy que j'ay seen, et qu'aussy bien lesdictz bateaulx n'empeschent pas que l'on ne passe et repasse en divers endroietz à cheval, je suis d'avis que vous permettiez aux marchans et bastelliers et aultres, qui ont basteaux et challans, de voieturer et commercer sur ladicte riviere, comme ilz faisoient auparavant. Mais, pour cela, il ne fault laisser d'avoir l'œil soigneusement ouvert à ce qu'il ne puisse passer ou repasser personne qui puisse nuire, ni prejudicier au service du Roy mondiet Seigneur et filz, ny que l'on se puisse saisir d'auleun lieu, passage ou pont, contre son auctorité. Priant Dieu, Monsieur de Puchairie, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xii^{ème} jour de septembre 1586.

Signé : CATHERINE.

1586. — 13 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3717, f° 66.

[AU ROY MONSIEUR MON FILZ.]

Monsieur mon filz, estans arrivé en ce lieu, j'ai baillé à Monsieur de Nevers vostre

¹ Le sieur de Puchairie était capitaine du château d'Angers.

lettre, qu'il a receue comme venant de son Roy avec grand contentement et resolution de vous estre ce que il doit et vous a tous-jours esté; et, par ses services quant luy ferez l'honneur de l'employer et luy commander, s'assure vous en rendre telle preuve, que en aurez le contentement qu'il en desire, et espere qu'il aura tant d'honneur que luy ferés paroistre les effectz de vostre bonne vollonté, et qu'il remet à vostre jugement et vous supplie croire que ce qu'il vous a parlé du comte de Grandpré¹, que ce n'est pour vous importuner, ne presser, mais pour desirer que tout ce qu'il tient pour ses amis et serviteurs, qu'ilz vous soient du tout telz qu'il doivent, et qu'il cognoist l'affection en ce gentilhomme, que, aiant le gouvernement de Meziere, desire qu'il n'aye ny affection ni volonté que l'observance de vos commandemens et bien de vostre service, et qu'il pence que c'est vous faire service de vous remettre, par ce moien, toute la seurété de la place entre voz mains, quand celluy qui en a la charge sera du tout à vous; encore que ce soit chose, estant voz subjectz, qu'ilz doivent. La crainte que soiez malcontent des choses passées et se voient hors d'esperance de pouvoir ravoit vostre bonne grace, est cause que ledict Monsieur de Nevers desire que luy faciez cest honneur, le voiant, de l'assurer de vostre bonne grace en vous bien servant, comme il m'a dict qu'il scait que il fera, et m'a dict, s'il avoit autre vollonté en vostre service que celle qu'il a, qu'il ne tacherait de vous assener de ceste-cy, comme il desire, en tout ce qu'il aura de moien, vous servir et gaigner des serviteurs. Je l'ay trouvé

¹ Claude de Joyeuse, comte de Grandpré, gouverneur de Monzon et de Beaumont-en-Argonne, capitaine de cinquante hommes d'armes, ami de Henri IV, envoyé par lui à Langres, en 1591; chevalier de l'Ordre sous Louis XIII.

si plain d'affection et de bonne vollonté et si delibéré de vous servir, en ce voisinage et en toutes les occasions que le voudrez employer, et comme celle qu'il desire que tout le monde ne soit qu'à vous et ne deppende d'autres, je ne me puis garder de vous supplier de faire cognoistre à Madame de Nevers comme avez agreable cette sienne resolution; et il m'a prié vous assurer de tout ce que dessus: ce que j'ay bien voulu faire, le cognoissant qu'il ne dict pas chose qu'il ne vueille faire, et tant plus se qui est de son devoir, et qu'il y apportera honneur et contentement. Je ne vous ferez la presente plus longue, et priay Dieu vous donner voz bons et saintez desirs.

De Chenonceau, ce 13^e septembre 1586.

Vostre bonne très affectionnée et obligée
mere.

CATHERINE.

1586. — 14 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 306.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE¹.

Monsieur de Believre, combien que je vous ay escript ceste après-disnée, neantmoins ayant receu vostre lettre ce soir, de l'unziesme de ce mois, j'en ay bien voulu accuzer la reception et vous dire que se sera très bien fait, et il est plus que raisonnable de faire

¹ On trouve pour la même date l'indication suivante dans le *Catalogue A. Morrison*, vol. I., 1585, p. 170 :

A. L. S. TO THE DUKE OF JOYEUSE.

Chenonceaux, 14 septembre 1586.

She has seen the king, Henri III, at Blois, in better health than he has been for a long time. She gives an account of the negotiation with the King of Navarre. She is expecting his answer, and will then decide whether she will see Montmorency. She promises always to let him know what is going on. (From the Yong collection.)

A la même date encore se place une curieuse lettre autographe à Brulart qu'on trouvera à l'Appendice.

bailler argent, tant pour les deux moys escheuz, que pour ce qui sera advisé d'un courtaige au Conseil, affin de donner moyen, à ceulx qui sont ordonnez pour servir auprès de moy, de suivre et supporter la despence qu'ilz font, qui ne peult estre que grande, estant toutes choses si cheres qu'elles sont. Je vous prie donques en parler de ma part et faire faire ladicte resolution, et leur faire delivrer quand et quand argent.

Cependant je vous diray que, combien que le fait de mon cousin le duc de Nevers soit fort bien accomodé au gré et contentement du Roy monsieur mon fils et de luy, si n'ay-je pas laissé de luy faire bailler vostre lettre: car elle est bien bonne et plaine de raisons qui le fortifiront en la resolution qu'il a prinse.

Je ne vous diray aultre chose par ceste-cy, me remettant à ladicte lettre de ma main et à ce que vous aurez veu par ma depesche precedante, du voiaige qu'est allé faire le s^r de Chemerault devers le roy de Navarre, d'où il ne peult estre de retour que vers la fin de ceste sepmaine. Priant Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xiii^e septembre 1586.

La byen vostre, CATHERINE.

1586. 20 septembre.

Orig. *Archives Gonag.*, à Mantoue.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, je vous ay cy-devant escript comme la dame de Birague¹, l'une de mes

¹ Il est dit au t. VIII, p. 86, que cette dame de Birague étoit la femme de Carlo Birago. La chose n'est pas certaine. Dela de Birague est citée, en 1581, parmi les demoiselles d'honneur de Catherine de Médicis. (Bibl. nat., ms. fr. 7856, fol. 1338.)

dames ordinaires, desiroit recouvrer la terre de Candye, qui estoit à feu son pere, et que sa mere avoit vendue à ung sien oncle, et aussi de recouvrir le douaire de sa grand-mere, qui estoit assuré sur la terre de Fauria que luy appartenant; ce que, à ma requeste, il vous pleut luy accorder et d'accorder egalemeut à Casal, pour luy faire prompte justice pour le susdict douaire. Maintenant qu'elle envoie par de là pour avoir de vous l'investiture de ladicte terre de Candye et la resolution dudict douaire, je vous ay bien vøllu prier, mon cousin, me faire ce plaisir que de luy continuer la mesme bonne volonté que vous avez démontré luy porter, affin qu'elle puisse estre promptement favorablement expedice de sesdicts affaires, et de croire que je recevray grand plaisir d'entendre que ma recommandation luy aie servie, vous assurant que l'occasion s'offrant de faire pour les vostres, je seray toujours disposée pour les favoriser en ce qu'il me sera possible. N'estant la presente à autre fin, je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

A Chenonceau, le xv^e jour de septembre 1586.

Votre bonne cousine, CATHERINE.

1586. 20 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds Français, n. 10.

A MON NEPVEU

MONSIEUR LE DUC DE MERCEUR.

Mon neveu, je vous fais ce mot de lecture expressément pour vous dire que, comme je vous aime et estime, m'estant si proche que vous estes, je m'assure que vous m'accorderez la priere que je vous veux fayre aussy par ceste lecture: c'est que, pour l'amour de moy, vous veuillez establi la garnison de vostre compagnie de gens d'armes aultre part qu'à

Clisson, et laisser pour la garde et seureté dudict Clisson faire au sieur comte de¹.
., qui en aura tel soing pour le service du Roy et puis pour la consideration et plus particulier interest qu'il n'y mesaviendra point. Et m'assurant que le voudrez bien ainsy, je ne vous feray plus longue lecture. Priant Dieu, mon neveu, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xv^{esme} jour de septembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 21 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n. 3.391, f. 22 v.

A MONSIEUR DE PUCHAIRIE.

Monsieur de Puchairie, je viens de recevoir vostre lettre du xvi^{esme}, accusant seulement par icelle la reception de la depesche que le Roy monsieur mon filz vous feiet de Blois, et encores que, suivant son commandement, vous avez pourvu à la seureté du passage de Rozieres et qu'avez aussy mis des soldats à cheval qui garderont ledict passage devers ledict Rozieres² et Saumur, qui a esté très bien fait à vous. Mais, ayant depuis seen que le sieur de Clermont assembloit des gens de guerre en Anjou et au Mans, je vous ay escript que, pour l'absence des sieurs de La Rochepot et de Fargis, vous eussiez à assembler tout ce que vous pourrez, tant de ceulx de la noblesse que des villes et plat païs, et allassiez droiet où scaurez que seroit ledict de Clermont et au lieu où s'assembleront lesdictes forces, pour les separer et les rompre et prendre s'il estoit possible les chefs prisonniers: et, ayant encores en presentement sem-

blable advis que ledict sieur de Clermont et ung nommé Sainte-Marie continuent à faire ledict amas d'hommes es lieux et ainsy que vous entendrez du sieur de La Valliere present porteur¹, je n'ay voulu tarder encores davantage à vous layre ceste recharge et vous ordonner et commander de rechief, pour le service du Roy mondiet Seigneur et filz, de laisser si bon ordre pour la garde du chasteau d'Angers, qu'il n'y puisse mesadvenir pendant vostre absence; et, avecques ce que vous aurez peu assembler en vertu de mes premieres lectres et pourrez encore assembler en vertu d'une vingtaine de lectres particulieres que ledict de La Valliere vous porte en blanc pour les faire remplir aux s^{rs} et gentilz hommes tant d'Anjou que du Maine, vous ne failliez de marcher, avecques la meilleure troupe que pourrez, droiet où entendrez que lesdictz de Clermont et Sainte-Marie seront en Anjou, au Mayne, ou au Perche, leur courre sus. Et faictes en sorte que les puissiez faire separer et rompre, et prandre prisonniers les cheffz, pour en faire faire telle et si exemplaire justice par les officiers de justice, que ce soit terreur à tous autres. Et croyez que ferez très agreable service au Roy mondiet seigneur et filz, qu'il vous en scaura très bon gré. Cependant je vous diray pour le regard des vi^{es} l., qui ont esté advancez et pour ce qu'il faudra encore d'autres soldatz à pied et à cheval à Rozieres, pour y empescher le passage le long de la riviere jusques à Saumur, que ledict La Valliere y advisera avecques vous, en attendant que le Roy monsieur mon filz soit adverti du meilleur moien qu'il y aura pour faire rembourser le tout, ainsi que j'ay aussy donné charge audict s^r de La Valliere vous faire entendre, et de regarder pareillement

¹ Le nom est laissé en blanc dans le manuscrit.

² Les Rosiers-sur-Loire (Maine-et-Loire).

¹ Jean le Blanc, s^r de la Vallière, capitaine du chateau de Plessis-les-Tours.

avecques vous et le sieur de Lessart, gouverneur de Saumur, s'il sera bon de faire tenir encores en arrest les basteaulx qui voieturent et commercent par la riviere ou de les laisser aller, les advertissant de se retirer de l'autre costé de la riviere, s'ilz veoyent gens qui s'en vouldussent servir à passer, je remectray cela à ce que vous en adviserez ensemble et ledict sieur de Lessart aussy; vous priant que j'aye souvent de voz nouvelles par l'ordinaire des postes. Priant Dieu, Monsieur de Puchairie, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le XXI^{esme} jour de septembre 1586.

[CATHERINE.]

1586. — 21 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 23 r.

[A MONSIEUR DE LESSART.]

Monsieur de Lessart, depuis la lecture que je vous ay escripte par vostre homme, j'ay eu advis, ainsy qu'entendrez du sieur de La Valliere present porteur, que tant s'en fault qu'il n'y ayt rien ensemble en voz quartiers qu'au contraire les s^r de Clermont et de Sainte-Marie font amas et assemblées de gens, qui ne peult estre que pour prejudicier au service du Roy mon filz. A ceste cause, j'escriptz et commande de rechef au sieur de Puchairie, pour l'absence des sieurs de La Rochepot et de Fargis, d'assembler tout ce qu'ilz pourra, tant de la noblesse, suivant les lettres que je leur escriptz, que des habbitans des villes et du plat pais, pour aller courre sus ausdictz Clermont, Sainte-Marie et aultres qui feront lesdictes assemblées au prejudice du service du Roy monsieur mon filz, vous ayant bien aussy vouldu faire ce mot de lecture, afin que vous l'assistiez de ce que vous pourrez, et regarderez par mesme moien le s^r de La

Valliere, ledict sieur de Puchairie et vous, s'il sera bon de laisser aller les basteaulx des marchans pour continuer à voieturer et commercer, les advertissant de se retirer toujours de l'autre costé de la riviere, s'ilz veoyent que l'on se vouldust servir de leurs basteaulx à passer la riviere ou de les retenir: vous en ferez, par l'advis de vous troys, ce que verrez bon estre pour le service du Roy mondiet seigneur et filz, que j'advertiray du debvoyr qu'aurez faict en cela. Priant Dieu, Monsieur de Lessart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le XXI^{esme} septembre 1586.

[CATHERINE.]

1586. — 21 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 23 r.

A MESSIEURS

LES HABITANS D'ANGERS.

Messieurs, sur l'advis qui m'a encores esté presentement donné, comme entendrez du s^r de La Valliere present porteur, que le sieur de Clermont d'Amboise et le sieur de Sainte-Marie et autres de ceulx de la nouvelle oppinion continuent à faire amas de gens de guerre en Anjou et au Mayne, qui ne peult estre qu'à très mauvaise intencion, j'escriptz encores au sieur de Puchairie, par ledict sieur de La Valliere, d'assembler ce qu'il pourra de forces ensemble, pour leur aller courre sus. Pour ceste cause, je vous prie l'assister du meilleur nombre d'hommes que vous pourrez, attendu qu'en faisant le service du Roy monsieur mon filz, c'est aussy pour vostre bien mesme. Me remectant à ce que vous fera entendre ledict sieur de La Valliere, auquel je vous prie bailler messaigers.

s'il en a besoing, pour porter lectres à ceulx de la noblesse d'Anjou et du Mayne, ausquelz j'escriptz pour cest effect. Priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xvi^{esme} jour de septembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 21 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 5301, f° 23 r°.

A LA NOBLESSE

DES PAÏS D'ANJOU ET DU MAYNE.

Monsieur de . . ., j'ay en advis que aulcuns de ceulx de la nouvelle opinion s'assemblent du costé d'Anjou, du Mayne et du Perche, en delliberation d'exccuter quelque entreprinse au prejudice du service du Roy monsieur mon filz, et, pour les en empescher, j'escriptz, pour l'absence des sieurs de La Rochepot et du sieur de Fargis, au sieur de Puchairie, cappitaine du chasteau d'Angers, d'assembler ce qu'il pourra de la noblesse et autres pour leur courre sus, ayant advisé vous faire ce mot de lectre, pour l'affection que je scay que portez au service du Roy mondiet seigneur et filz, affin que vous assistiez de ce que vous pourrez lediet sieur de Fargis, pour empescher lesdictes assemblées et amas et leur courre sus; m'assurant que ferez chose très agreable au Roy mondiet Seigneur et filz et ung grand bien pour lesdictes provinces, de dissiper telles assemblées de gens de guerre de si bonne heure, qu'elles n'ayent le loisir de se grossir. Priant Dieu, Monsieur de . . ., vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xvi^{esme} jour de septembre 1586.

CATHERINE.

CATHERINE DE MÉDICIS. — IV.

1586. — 21 septembre.

Archives particulières de la maison d'Andigné, série F, pièce 8.

A MONSIEUR DE ANGRIE¹.

Monsieur de Angrye, j'ay en advis que le sieur de Clermont et aultres de la nouvelle opinion s'assemblent du costé d'Anjou, du Mayne et le Perche, en delliberation d'exccuter quelque entreprinse au prejudice du Roy monsieur mon filz; et, pour les en empescher, j'escriptz, pour l'absence des sieurs de La Rochepot et de Fargis, au sieur de Puchairie, cappitaine du chasteau d'Angers, d'assembler ce qu'il pourra de la noblesse et aultres subjects du Roy pour leur courre sus; ayant advisé vous fere ce mot de lectre, pour l'affection que je scay que portez au service du Roy mondiet seigneur et filz, affin que vous assistiez de ce que vous pourrez lediet sieur de Puchairie, pour empescher lesdictes assemblées et amas et leur courre sus, vous assurant que ferez chose très agreable au Roy mondiet seigneur et filz et ung grand bien pour les dites provinces de dissiper icelles assemblées de gens de guerre, de si bonne heure, qu'elles n'ayent loisir de se grossir.

Priant Dieu, Monsieur de Angrye, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xvi^{esme} jour de septembre 1586.

CATHERINE.

PINART.

¹ Cette lettre est sans doute une des vingt que portait La Vallière, pour être adressées aux gentilshommes de la contree.

Le sieur de Angrie appartenait à la maison d'Andigné, du Poitou.

1586. — 23 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 23 v°.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, je suis tousjours en attendant le retour du sieur de Chemerault, qui ne scauroit plus gueres tarder. Cependant je n'ay voulu faillir de vous donner advis comme ayant entendu que Clermont d'Amboise et ung nommé Sainte-Marie faisoient amas de gens de guerre, au Mayne, le Perche et en Anjou, j'ay, par l'advis de ces seigneurs qui sont ici près de moy et du sieur de Chavigny qui s'y est aussy trouvé, escript encores au sieur de Puchairie, conformément à ce que luy mandastes dernièrement de Bloys, qu'il eust à pourveoir au passage du long de la riviere de Loyre, comme à ce que j'ay entendu il a très bien fait, et qu'après cela il assemblast ce qu'il pourroit, tant de la noblesse que des habitants des villes et des communes, en vertu de plusieurs lettres que je luy ay envoyées et leur ay escriptes, en vostre nom et pour vostre service, par le general Le Blanc, et que, pour l'absence des sieurs de La Rochepot et de Fargis, qui sont maintenant absens de leurs charges, il allast, après avoir pourveu à la seureté des villes et chasteau d'Angers, droict où il auroit advis que seroient lesdictz de Clermont et Sainte-Marie, affin de prévenir qu'ilz grossissent d'avantage, de les rompre et prendre s'il peult. Il est venu bien à propos comme partie de la compagnie du sieur de Boisdauphin se soit rencontré, passant auprès de Tours, où je luy ay escript se tenir encores ensemble le plus qu'elle pourra et s'en aller sur le cheymin vers Baugé¹, qui est le costé où l'on diet que sont iceulx Clermont et

¹ Baugé (Maine-et-Loire), à 39 kil. d'Angers. — La compagnie d'Ulrich de Laval Bois-Dauphin venait de combattre en Guyenne.

Sainte-Marie et où lediet Puchairie, s'il peult assembler quelques hommes, fera son rendez-vous. N'ayant voullu tarder d'avantage à vous donner advis de ce que j'ay fait en cela, comme j'estime que vous le trouverez bon, pour ce qu'il feust allé beaucoup de temps à vous en escrire et se feust peult-estre perdue l'occasion, cependant aussy qu'il me semble advis, quand bien lediet Puchairie ne fera pas grande assemblée, comme j'en ay peur, ceste despesche ne laissera pas de servir de quelque chose, pour donner crainte ausdictz de Clermont et de Sainte-Marie et pour retenir ceulx qu'ilz eussent peu seduire et retenir à eulx. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xxiii^e jour de septembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 23 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 23 r°.

A MONSIEUR DE FARGIS.

Monsieur de Fargis, j'ay seu du sieur de Rambouillet, vostre frere, comme, combien que vous ayez eu excuse trop legitime de demourer en vostre maison xiii ou xv jours, estant advenue la mort de vostre femme¹, dont je suis très marie, vous voulez preferer le service du Roy monsieur mon filz à toutes choses, veoyant qu'il y a maintenant des affaires en vostre charge; que vous delliberez de vous y en aller soudain, dont je suis très aise, pour ce que vous pourrez servir plus que nul autre à faire dissiper les levées et amas de gens de guerre, que j'ay en advis que ceulx de la nouvelle opinion y veulent faire et que Clermont et ung nommé Sainte-Marie sont en

¹ Jeanne d'Hallwin, dame d'honneur de la reine mère, fille du duc d'Hallwin et d'Anne de Chabot.

ces quartiers pour cest effect, en quoy il fault promptement pourveoyr avant que la troupe se grossisse. M'asseurant que vous n'y obmectrez rien de tout ce qui se pourra et aussy que vous ayez meilleur moyen d'assembler des forces, je vous envoie une douzaine de lectres en blanc, que vous ferez remplir des s^{rs} et gentilzhommes que vous penserez qui vous pourront assister et secourir d'hommes, vous priant donner souvent advis au Roy de ce que vous ferez et m'en escrire aussy pendant que je seray en ces quartiers. Cependant, suivant la priere que m'a faicte vostredict frere pour vous, j'escriptz au Roy mondiet sieur et filz à ce qu'il luy plaise faire renouveler encores pour quelques mois les lectrespatentes de la levée des deniers des harquebouziers à cheval et gens de pied, qui vous sont ordonnez en vostre charge, vous envoyant madiete lectre, affin que par mesme moien vous luy faciez aussy veoyr lesdictes lectrespatentes. Priant Dieu, Monsieur de Fargis, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xxiii^e jour de septembre.

CATHERINE.

1586. — 23 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 74 r°.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, à ce que m'a dict le sieur de Rambouillet, le sieur de Fargis, son frere, veoiant le bruiet qui court que ceulx de la nouvelle opinion veulent faire assemblées et amas de gens en ces quartiers du Mayne et du Perche, encores qu'il eust excuse legitime de demeurer quelques jours en sa maison, ayant ces jours icy perdu sa femme, toutefois il delaisse ses affaires et s'en va re-

sider en sa charge, pour y faire son devoir au bien de vostre service, luy ayant envoyé lectres par lesquelles il prie en vostre nom ceulx de la noblesse dudict païs de s'assembler avec luy et l'assister aux occasions qui se pourront presenter, affin de dissiper telles assemblées et faire faire justice de ceulx qui les feront; mais il m'a faict remonstrer par le sieur de Rambouillet que, si c'estoit vostre plaisir d'entretenir sa compagnie de gens d'armes dans ledict païs, qu'il auroiet beaucoup plus de moien de vous en faire service. Il dict aussy que la commission de la levée des deniers de l'entretenement des harquebouziers à cheval et gens de pied, qu'avez ordonnez en sadiete charge, expire le xv^e jour du mois prochain, et vous supplie de commander le renouvellement d'icelle commission pour tel temps qu'il vous plaira d'adviser; ce qu'il m'a semblé advis qu'il sera encores bon de faire pour tel temps qu'il vous plaira d'adviser, jusques à ce qu'on veoye que toutes choses pourront aller. N'estant la presente à aultre fin, je prieray Dieu, Monsieur men filz, vous conserver en prosperité et santé.

Escript à Chenonceau, le xxiii^e jour de septembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 28 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 45908, f° 310.

A MONSIEUR DE BELLIEVRE.

Monsieur de Bellievre, je vous ay cy-devant escript¹ et prié de tenir la main et faire en sorte que le s^r Botai, mon medecin, feust païé de ce qui luy est deu par feu mon filz sur ce qui a esté ordonné estre vendu du domaine du Roy monsieur mon filz au païs d'Anjou.

¹ Voir plus haut la lettre du 18 août 1586.

pour ce que c'est chose qui lui est bien et légitimement due, ayant, comme vous savez qu'il a, très bien et fidèlement servy mondiet filz jusques à sa mort, par le commandement du Roy et de moy. C'est pourquoy je vous prie encores de rechief me faire ce plaisir d'embrasser cest affaire d'affection, comme je desire que vous fassiez; car estant lediet Botal où il est très nécessaire pour ma santé, et ne pouvant aller en personne solliciter cest affaire, je seray très aise qu'il se ressente de la priere que je vous fais et qu'il soit traité ainsy qu'il merite. Vous ne permettrez donques que les tresoriers de mondiet feu filz paient de cest argent ceulz qu'ilz voudront et laisser en arriere lediet s^r Botal encores. C'est chose si juste et légitimement due, et laquelle je vous recommande autant qu'il m'est possible, avec assurance que vous ferez chose qui me sera très agreable. Priant Dieu, Monsieur de Bellievre, vous avoir en sa garde.

Escript à Chenonceau, le xxv^e jour de septembre 1586.

De sa main :

Je vous prie avoyr pytyé de cet pauvre homme; c'est le plus secourable que j'e veu y l'y a longtemps, et meryte toutes faveurs de vous.

La byen vostre,

CATHERINE.

1586. — 26 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n^o 15908, f. 341.

A MONSIEUR DE BELLIEVE.

Monsieur de Believre, mon petit ambassadeur Labesse¹ m'a apporté la depesche que

¹ Hilaire de Labesse, un des aumôniers de la reine, abbé de Saint-Ambroise, de Bourges.

m'avez faicte par luy, ayant veu par icelle les advis que vous avez de Balthazar et de ce que a escript le s^r de Vezins; et suis de vostre mesme opinion, comme avez escript au Roy monsieur mon filz, ainsi que j'ay veu par le double de vostre lettre, qu'il vault mieulx croire plus que moins en telles choses, affin d'aller au devant du mal et y pourvoir amplement; comme j'espere que le Roy mon sieur et filz fera, avec le bon conseil et advis de ses bons serviteurs. Mais il fault que ce soit promptement; car, outre que se sera remédier au mal et peult-estre donner occasion à ceulx qui voudroient mal faire de s'en retirer, voiant ung bon ordre estably ou donné pour leur resister, et d'avantaige cella aidera grandement à ma negociation, de laquelle je ne seay qu'esperer, voiant un si grant retardement et longueur dont use mon filz le roy de Navarre. Je n'ay nulles nouvelles du s^r de Chemerault, depuis seize jours qu'il y a qu'il est party, ny de bouche, ny par escript, dont je suis bien esbahie; sinon que par une lettre que m'escript le s^r de Malicorne, de Niort, il diet qu'il a trouvé le roy de Navarre à la Rochelle et que lediet s^r roy de Navarre l'a envoyé de delà. C'est à mon advis qu'il veult dire qu'il l'a envoyé devers le mareschal de Biron; car aussi lediet s^r de Chemerault avoit charge de moy, par son instruction, après avoir negocié et fait resolution sur le contenu d'icelle avec lediet roy de Navarre, de passer, en s'en revenant icy, par lediet s^r mareschal de Biron, pour me raporter l'estat en quoy seront les forces qu'il commande et de ses nouvelles, comme je vous diray encores que j'espere que bientost lediet Chemerault me raportera.

Cependant je vous diray aussi que je suis bien en peine de ceste grande somme qui manque, comme j'ai veu par vostre depesche, pour les paiemens et assignations qui avoient

esté promises aux ligues de Suisse ; car je ne voy rien si nécessaire pour le bien du service du Roy mondiet sieur et filz que le contentement desdict Suisses. Voylà pourquoy, Monsieur de Believre, il fault faire tout ce qu'il sera possible pour les satisfaire, au moins ce qu'on leur a promis, si ce ne peult estre en une année, au moins en deux, et leur envoyer le plus que l'on pourra, quand l'on y enverra le president Brulart, que j'espere me servira beaucoup si entrons en négociation ; aussi, avant que l'argent soit prest pour envoyer, en Suisse, esperay-je que verrons quelque bon chemyn en madiete negociation ; et puis il demeurera encores près de moy assez bon nombre de s^{rs} du Conseil du Roy mondiet s^t et filz. Priant Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xxv^e jour de septembre 1586.

De sa main : Je ne sé set vous aystes myeulx en vos cartyers que l'on n'est ysi ; car c'est la plus grent pytyé que l'ons aye veu de memoyre d'home : oultre la peste et la famyne et la guerre, yl est avvenu une creue d'eaulx qui deure encores, qui a noyés la plus grent quantyté de meysons et par consequent de personnes et une infinyté de bestyal, si byen que tout cet pouvre peuple crye mysericorde, et, à Tours, ont ayté contreynt rompre la levée, aultrement la moytyé dè faulbours aytoynt perdu et, à Bloys, de mesme ; à Emboyse l'eau et par desur le pons. Dyeu nous fayst byen conestre que yl nous veult par tout moyen chatyer et fayr reconestre nos faultes ; mès qu'il ly pleyse que en fesions nostre profiet et, nous amendant, yl aye pytyé de cet pouvre royaume si afflygé ; nous luy enn aurons encore grende haubligatyon, et y ly pleyset nous donner une bonne pays et pardurable ;

c'est le seul moyen pour restaurer cet royaume, aultrement je n'y voy neul chemyn de conservatyon. Mès que le Roy souyt à Saint-Germeyn, yl fault byen qu'il pense à pourvoyr à cet qui s'est préparé venyr contre luy, et ly devés tout dyre et n'atendre à l'estremyté.

La byen vostre,

CATHERINE.

1586. — 28 septembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 90, f. 95.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, le sieur de Chemerault vous fera entendre tout ce qui s'est passé au voiage qu'il a faict devers le roy de Navarre et, comme après l'avoir oy, et du sieur des Reaux¹, que le dict sieur roy de Navarre m'a envoyé avec luy, je assemblay hier les seigneurs de vostre Conseil qui sont icy, avec lesquelz je resoluz ce qu'il vous plaira de veoir par le double du resultat et de l'instruction que j'avois fait faire, avec les seuretez que je voulois envoyer par La Roche, avec lediet des Reaux, au sieur roy de Navarre, quand le commissaire Parat, secretaire de mon cousin le mareschal de Biron, est arrivé avec lettres qu'il m'a escriptes, en intention de passer diligemment à vous, pour vous proposer d'assieger Royan avecq ce qu'il a de forces et de celles aussi de mon cousin le duc de Meyne, duquel il est proche de quinze lieues, et avecq lequel il se doit bientost aboucher, ainsi que m'a dict son dict secretaire, qui m'a aussi faict entendre son intention (laquelle je verroy tantost, l'estant allé quérir en son logis), que le dict sieur mareschal de Biron se veult aider aussi de vostre armée navalle, que commande le sieur

¹ Voir à l'Appendice la pièce intitulée « Ce que le s^t des Reaux a dict à la Roïne mere du Roy et ce qu'elle luy a respondu ».

de Chattes qui est avec icelles vers la Rochelle, pour prendre ledict Royan; mais, pour ce que cest affaire requiert grande consideration, et afin de savoir vostre volonté, j'ay advisé de retarder le parlement dudict La Roche et retour dudict des Reaux devers ledict sieur roy de Navarre, vous priant entendre dudict sieur de Chemerault ce qu'il a veu de bonne volonté audict roy de Navarre pour la paix, et balanser cella avec ce que vous propose le dict sieur mareschal de Biron, pour m'en mander s'il vous plaist vostre intention; car, si l'on fait l'ung, je croy que l'autre, qui est la negociation de la paix, ne se pourra pas poursuivre de la façon que l'avions advisé avant l'arrivée du commissaire Parat, vous priant après avoir oy ledict sieur de Chemerault et veu tout ce qu'il vous porte, m'envoyer ung courrier, et m'escripvez, s'il vous plaist, vostre intention pour agir selon icelle; et cependant je retiendray ledict sieur des Reaux d'icy à deux ou trois jours, durant lesquels j'espere avoir des nouvelles de vous. Priant Dieu vous vouloir toujours garder et vous conserver, Monsieur mon filz, en toute prospérité et santé, très heureuse et très longue vie.

A Chenonceaux, le dimanche xxviii^e septembre 1586.

De sa main :

Vostre bonne é très affectionné et hobligé mere,

CATHERINE.

1586. — 29 septembre.

Aut. : Bibl. nat., Fonds français, n° 32706, f° 55 r^o.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE MONTMORENCY.

Mon cousin, ayant entendu que ce porteur vous alloyt trouver, et pensant que seriez bien

ayse de scavoyn ce que j'auroys faict depuis l'arrivée de vostre secretaire, je luy ay mandé me venir trouver, pour luy bailler ce mot, qui n'est pour aultre occasion que pour me plaindre de longueur en quoy n'a fins le roy de Navarre, trouvant toujours nouvelles difficultez à trouver lyeu propre pour nous voyr. A la fin, je luy ay envoyé Chemereau et mandé que, puisqu'il ne se vouloyt accomoder à me voyr, que je m'en retourneroys, comme je faysois, sans des Reaulx que il a envoyé avecques ledict Chemereau, tousjours pensant de venir à Champigny¹ : ce que luy ay enfin accordé, ne volant que l'on pense qu'il liegne à moy que je n'essaye par tout moien chercher un

¹ Champigny (Indre-et-Loire), à 15 kilomètres de Chinon, où se trouvait un superbe château, résidence ordinaire des ducs de Montpensier. Ce prince étant de la maison de Bourbon, pouvait servir de trait d'union avec le roi de Navarre et les Condé, et on espérait beaucoup de son intervention. Henri III écrivait à cette occasion à Villeroy :

« Villeroy,

« Si Dieu donne la grasse à la Reine ma bonne mere d'avoir l'honneur succès de M^r de Montpensier, comme il le faut, et comme je m'asure trop à mon beau-frere que de sa part il n'i aura que tout apandissement, j'estime que Dieu nous donnera une bonne paix ou, pour le moins, que c'est le commencement le plus beau pour y parvenir à son honneur et gloire. Il faut que tous ceulx qui me sont bons serviteurs s'esforcent de faire reussir ce faict, que, depuis que ma bonne mere me feust mys en avant, je l'ay plus en affectyon, s'il se peust, qu'elle mesme. Pensez-y de vostre costé, car je ne desiray jamais ryen plus. Helas, je croy que Dieu nous veust regarder au pitié. Ma bonne mere i va bien resolu d'y byen servir. Misérable qui ne lui assistera! Dites-le byen, comme de ma part j'en parlerai hors de doute à mon beau-frere a Bourbon, où je me resjoins avec vous que je le vaira. Mais il faust qu'il se souvienne de l'obligatyon qu'il m'a, comme je me prometiz, qu'il n'y manquera.

« Adieu. » — Bibl. nat. Nouv. acq. fr. 1245, f° 123.

HENRI.

bon repos en cest estat, et attend Chemereau que j'ay envoyé vers le Roy mon filz, pour, s'il le trouve bon, renvoyer des Reaulx et m'acheminer à l'Isle Bouchard, où je seray, et luy à Champigny; je voldrois que y puissiez estre, car j'espereroys que ma pouine ne seroit perdue. Je vous prie, quand luy escriprez, lui remonstrer le mal qu'il s'est fait et le tort qu'il a de ne vouloyr entendre à son bien, car je l'estime tel, s'il est si heureux que de remettre le repos en ce royaume; car, de mon costé, je n'y espargeray ny pouine, ny travail, quant il faudroit aller jusques au bout du Royaume, non à l'Isle Bouchard, que je n'y aille plus tost que de perdre l'occasion de faire quelque bonne chose à l'honneur de Dieu et service du Roy et bien de l'Estat; ce que je luy supplie m'en faire la grace et vous conserver en la sienne.

De Chenonceaux, ce jour de Saint Michel 1586.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1586. — 29 septembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 2^e, f. 97.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, il vous a pleu, il y a quelque temps, accorder en faveur du sieur de Clermont de Lodève les resignations de l'evesché de St-Pons et de l'abbaye de Candail¹; et, suivant ce, les despaches ont esté faictes à Rome, il y a déjà quelque temps; mais pour ce que vostre ambassadeur n'y estoit, les expéditions apostoliques ne se sont peu faire; et, d'autant que le sieur de

Clermont et ceulx à qui ont esté faictes lesdictes resignations estiment qu'il sera besoing renouveler vosdictes lettres et despaches à Rome, il m'a escript et prié, comme j'ay bien affectueusement voullu faire, en consideration de ses services et de ceulx de sa maison, de voulloir commander vosdictes despaches estre renouvelées et envoyées à vostre dict ambassadeur, suivant le placet et roole que vous en avez cy-devant accordé. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous voulloir tousjours bien conserver et vous donner en parfaite santé très heureuse et très longue vie.

Escript à Chenonceaux, le xxix^e jour de septembre 1586.

De sa main :

Vostre bonne et très affectionné et hoblygé mère,

CATHERINE.

1586. — 1^{er} octobre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n^o 3301, f. 24 v.

[A MONSIEUR DE SCHOMBERG.]

Monsieur de Schombert, je vous seay très bon gré de continuer à me donner advis des nouvelles et occurances qu'avez du costé d'Allemagne, comme encores avez fait par vostre lectre du xxviiism de ce mois, que je receus avant-hier, ayant veu par icelle ce qu'avez apris du gentilhomme du païs de Saxe à qui vous avez parlé ces jours icy et qui s'en est retourné pour s'esclaircir du desseing et des deliberacions de ceulx de la nouvelle opinion, pour le regard de leurs levées en Allemagne. Quant vous en scaurez des nouvelles de luy ou d'autre, il en faut advertir soudainement le Roy monsieur mon filz, afin d'user des preparatifz que l'on a projectez pour leur resister et les empescher d'entrer en France.

¹ Jacques de Castelnaud, de Clermont-Lodève, évêque de Saint-Pons de Tomières, fut abbé de Candail, au diocèse d'Albi, de 1546 à 1586. *Gallia christiana*, t. p. 59.

Je seray aussy bien aise que m'en escriviez ce qui s'en apprendra de veritable. Cependant je vous remercie de ce qu'avez escript au secretaire Pinart, pour me faire entendre, tant par vostre lectre preceddente que par celle que luy avez escripte avec ladiete depesche que m'avez faicte, du contenu de la quelle j'avois jà en advis, mais vous n'avez pourtant laissé de me faire plaisir et auray bien agreable, quant vous scauray quelque chose qui le mérite, que m'en donniez advis. Priant Dieu, Monsieur de Schomberg, vous avoyr en sa saincte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le premier jour d'octobre 1586.

CATHERINE.

1586. — 1^{er} octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f. 24 v°.

[A MONSIEUR DE GAUVILLE¹.]

Monsieur de Gauville, afin que ses pauvres habitants ne soient foullez que le moins qu'il sera possible, j'ay advisé et ordonné, suivant l'intencion du Roy monsieur mon filz, que la compaignye du sieur de Carrouges, de la quelle vous estes lieutenant et que vous conduisez, qui a tenu garnison audiet Cormery² x ou xii jours, sera par vous conduite, comme je vous en prie et ordonne par ces presentes de faire, en la ville de Ligueil³, suivant les lectres et ordonnances que je vous envoie pour cest effect, addressentes aux maire, eschevins, manans et habitans de ladiete ville de Ligueil, pour vous y recevoir, loger et administrer vivre pour vous et ce que vous avez d'icelle

¹ Jean de Gauville, seigneur de Javeroy, vicomte de Saint-Vincent, marié à Marie d'Estampes.

² Cormery, arr. de Loches (Indre-et-Loire).

³ Voir plus loin la lettre aux habitants de Ligueil.

compaignye; laquelle je vous prie de faire vivre modestement, comme vous avez accoustumé; et regardez, y estans, de tenir les chemins seurs, en sorte que ceulx de la nouvelle opinion ne les vollent et les brigands ne puissent empescher ung chascun d'aller et venir à ses affaires. Et m'assurant que vous continuerez à le fayre, ainsy que je l'ordonne, comme avez jà faict es aultres lieux où vous avez esté, suivant ce que je vous ay commandé, je ne vous feray plus longue lectre. Priant Dieu, Monsieur de Gauville, vous avoyr en sa saincte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le premier jour d'octobre 1586.

CATHERINE.

1586. — 1^{er} octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f. 24 v°.

A MESSIEURS

LES MAIRE, ESCHEVINS, MANANS
ET HABITANS DE LIGUEIL.

Messieurs les Maire, eschevins, manans et habitants de Ligueil¹, le Roy monsieur mon filz a ordonné partie de la compaignie de gens d'armes du sieur de Carrouges pour tenir, du costé de decà et entre cy et Poitiers, les chemins en seureté, afin que ceulx de la nouvelle opinion n'y puissent plus courir, et empescher les vollers et brigands d'y demeurer et faire le mal qu'ilz y ont faict ces jours icy; et, pour cest effect, le Roy mondiet Seigneur et filz a ordonné que ladiete compaignie logera es lieux que l'on verra estre les plus commodés pour servir à ce que dessus. Elle a jà logé dix jours en la ville de Cormery et a esté ordonnée par le Roy mondiet Seigneur et filz, qu'elle

¹ Ligueil (Indre-et-Loire) arrondissement de Loches.

logera en vostre ville de Ligneil, aultres dix jours. A ceste cause, vous la y recevrez pour y loger et y tenir garnison lesdictz x jours durant, pendant lesquels vous les accommoderez de logeis et vivres, tant les membres, hommes d'armes et archers et les chevaux de ladiete compaignye, laquelle a accoustumé de vivre si modestement, qu'elle ne vous sera à charge que le moins qu'il luy sera possible, ainsy qu'avons commandé au sieur de Gauville, lieutenant en icelle compaignie, qui est très honneste et très saige gentilhomme, qui donnera si bon ordre à les faire vivre doucement et modestement, que n'aurez aucune occasion de vous en plaindre. Et pour ceste cause, je vous prie de rechef et neantmoins vous commande, au nom et pour le service du Roy mondiet Seigneur et filz et bien du publicq, ne faillir de recevoir ladiete compaignie en vostre diete ville, laquelle sera à ceste occasion soullaigée, en faisant le departement des tailles de l'année prochaine par les tresoriers generaux, ausquelz vous monstrerez la presente pour y avoir tel esgard que de raison, ainsy que les prions de faire.

Faict à Chenonceau, le premier jour d'octobre 1586.

CATHERINE.

1586. — 2 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, P° 132.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, je receuz hier vostre depesche du xxix^e du mois passé; et, ce matin, à six heures, est arrivé ce courrier, que m'avez faict très grant plaisir de m'avoir envoyé si dilligemment, avec la lettre que m'a escripte de sa main le Roy monsieur mon filz, sur le voiage du s^r de Chemerault, suivant laquelle j'ay faict partir La Roche avec le s^r des Re-

aulx, s'en allans trouver le roy de Navarre et luy portans ma resolution, suivant l'instruction que j'ay faict faire par l'advis des s^{rs} qui sont icy, comme verrez par le double d'icelle et des seuretez que je vous prie lire au Roy mondiet S^r et filz, ensemble le double des lettres que vous envoye de ce que j'escriptz de ma main à mon cousin le duc de Montpensier, audiet roy de Navarre et au mareschal de Biron.

Je vous renvoye la lettre du s^r de Saint-Gouard, que j'ay veue, et bien considéré beaucoup de poinctz de très grande importance contennz en icelle; et vous diray seulement sur ce que parle du mareschal de Montmorency, qu'il y a icy ung de ses secretaires qui veint dernièrement avec Verac, lequel j'ay toujours faict demeurer près du roy de Navarre, pensant que nous deussions plustost faire que n'avons faict icy nostre entreveue, affin que je le peusse renvoyer audiet s^r de Montmorency, comme je delibere de faire aussitost que lediet roy de Navarre et moy nous serons veuz; mais je vous prie savoir du Roy mondiet S^r et filz ce qu'il trouvera bon que je luy escrive par son secretaire, et me le faire entendre, affin que je y satisface. Cependant je vous diray aussi que, par la lettre que j'escripviz avant-hier de ma main par le s^r de Chadion au Roy mondiet S^r et filz, je luy mandois que je luy envoioys le double d'une lettre que j'ay escripte audiet s^r de Montmorency par son autre secretaire, nepveu de l'abbé de Juilly, qui estoit icy venu dernièrement avec lediet Verac, d'une autre à mon nepveu le duc de Meyne, et d'une autre audiet mareschal de Biron; mais je depesché lediet Chadion si tard, comme il est à ceste heure, que j'oublay à faire mettre lesdicts doubles en mon paquet: je vous prie en faire l'excuse au Roy mondiet S^r et filz, et les luy

lisez aussi je vous prie, et m'escripvez aussi ce qu'il vous en aura dict. J'ay ven en vostre-diete derniere depesche, que m'a apportée ce matin cedict courier, ce que escript le s^r de St-Loys, de Piedmont, et ce que Forget dict par l'extraict que m'avez envoyé, qui me faict bien craindre que mondict nepveu le duc de Meyne ne s'en revienne et ne veuille plus demeurer de delà. Vous verrez, par ledict double de ma lettre, qu'il recevra par Suresne, que je faiz ce que je puis pour luy persuader de n'en partir qu'après la Toussainetz, mais je ne scay si le fera. Je vous remercie, pour la fin de ceste lettre, du soing qu'avez de m'escrire si souvent, en quoy vous me faictes grand plaisir, et vous prie y continuer. Cependant je prie Dieu. Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Chenonceau, le n^r d'octobre 1586 au soir fort tard.

Monsieur de Villeroy, je vous envoyay dernièrement une lettre que j'escripvis au s^r de St-Loys, par laquelle je luy faisois entendre comme l'ambassadeur du costé de Savoye m'a priée, au nom de son maistre et de l'infante ma petite-fille, d'estre leur comere et qu'il m'advertiroit quand il seroit temps d'y envoyer, et n'en ayant point oy depuis parler, ledict s^r de St-Loys eust à s'enquerir, comme de luy mesme, en quel (le) estat estoit cella pour m'en donner incontinent advis; mais il ne m'en a encores rien fait entendre: c'est pourquoy je vous pryé que, par vostre premiere depesche, vous luy en escripiez de ma part.

CATHERINE.

PINART.

1586. — 4 octobre.

Orig. Bild. imp. de Saint-Pétersbourg.

Documents français, vol. 19, f^o 71.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, je viens de recevoir une lettre de mon cousin le mareschal de Biron que je vous envoie, allin que vous faciez entendre au Roy monsieur mon filz ce que verrez qu'il dict de l'armée navalle et de ce qu'il estime de ces vaisseaux d'Angleterre qui sont arrivez à la Rochelle, et des navires que fait pourveoir de gens de guerre le roy de Navarre. Il est à craindre que, estaus ces vaisseaux là ensemble, ils contreignent le commandeur de Chatte de se retirer et empescher le fruct que nous esperions de son voyaige. Je serois d'advis que l'on parlast au sieur de Stafort et que l'on escripvist au sieur de Chasteauneuf, pour remonstrer à la royne d'Angleterre comme elle enfreint les traités qu'elle a si solennellement jurez, si elle ne faict retirer cesdictz vaisseaux; car elle ne pourra dire que ce soient pirates, y aiant quatre de ses grans vaisseaux. Je vous envoie aussi une lettre que le sieur de Boiseguin¹ escript au secretaire Pinart, par laquelle vous verrez qu'une de voz depesches au sieur mareschal de Biron a esté prinse par ceulx de la nouvelle opinion. Et pour ce que, depuis ma derniere depesche, il n'est rien survenu d'avantage, je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Chenonceaux, le m^r jour d'octobre 1586.

CATHERINE.

¹ Rappelons que Jean de Boiseguin était gouverneur de Poitiers.

De sa main : Je vous pry de voyr une lettre que vous envoy de Bo. . . .¹, qui est à l'extremyté de l'orse de s'etre fayst segner, et en senys byen marrye, car yl etoyt byen securable, et suplye le Roy mon fils de ly acorder sa demende. Vous voyés si Royan ayst aysté asyegé et en set pandent l'on s'eut ronpeu toute la negotyatyon de la pays, que Dyeu nous donnera, si luy plest. CATHERINE.

1586. — 4 octobre.

Imprimé dans l'*Histoire de Chenonceaux* de l'abbé C. Chevalier, Lyon, 1868, in-8°, p. 360, d'après le mss. de la Bibl. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f. 72.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, M^e Denis Courtin², qui estoit controleur des bastimens de Blois et qui a esté aussi mon maistre maçon en ce lieu, est mort depuis peu de jours, ayant délaissé sa femme et ses enfans en grande ne-

¹ Une partie du mot a été lacérée; mais la comparaison avec la lettre du 10 octobre (p. 62) montre qu'il s'agit du médecin Léonard Botal.

² Denis Courtin ne semble être mort que dans la seconde moitié de l'année 1586; et, sans doute, M. l'abbé C. Chevalier aura eu entre les mains une copie de cette lettre faussement datée de 1580. En effet, nous voyons dans un curieux volume de M. Joseph de Croÿ, ancien élève de l'école des Chartes, intitulé : *Nouveaux Documents pour l'histoire de la création des résidences royales des bords de la Loire* (1894, in-8° p. 98), que, à la date du 13 juillet 1584, Henri III attribue les fonctions de « maître des ouvrages du comté de Blois », vacantes par le décès de Claude Sourdeau, à Denis Courtin qu'il appelle « architecte de la Roïne nostre très chere et tres aimée dame et mère en ses bastimens de Chenonceaux ». Institué par la Chambre des comptes à Blois, le 27 juillet 1586, Denis Courtin n'existait plus l'année suivante; et il fut remplacé, le 11 mars 1587, par Charles de La Haye. La date a peu d'importance; et la lettre eût été sans doute écrite dans les mêmes termes en 1580; mais, dans l'impossibilité où nous sommes de vérifier le texte, il n'est pas téméraire de faire figurer cette pièce à l'année 1586.

cessité; s'estant ladiete veufve presentée à moy, adlin de supplier le Roy monsieur mon fils d'avoir pitié d'elle, ainsi qu'à la verité elle merite. Mais, pour ce qu'auparavant qu'elle eust parlé à moy, j'avois escript au Roy mon fils pour le supplier de donner lediet office à un autre, sans seavoir la pauvreté et nécessité de ladiete veufve. j'ay advisé vous faire la presente, pour vous prier, Monsieur de Villeroy, vouloir prier de ma part le Roy mon fils accorder à icelle veufve lediet office de controleur, pour luy aider à marier une sienne fille à un homme très capable et suffisant en l'exercice d'iceluy, qu'elle nomma; l'assurant que, ce faisant, il exercera une belle aumosne et grande charité, pour avoir esté certillée par beaucoup de personnages de sa pauvreté et du peu de moiens qu'elle a sans cela de s'entretenir ni de pourveoir sa fille. Le pere a bien et fidelement servy en sa charge; ce qui fait que je vous la recommande. Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Chenonceau, le iiii. d'octobre [1580.]

CATHERINE.

1586. — 4 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, 45908, n° 315.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Believre, j'ay commandé à l'abé de Gadaigne, qui s'en va par delà, de vous veoir de ma part et vous faire bien particulièrement entendre tout ce qu'il a ven et cogneu aux voïages qu'il a faictz depuis mon parlement de Paris; de quoy et de ce qu'il vous dira de ma part vous le croirez, s'il vous plaist, comme si c'estoit moy mesmes, qui prie Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le iiii^e octobre 1586.
La hyen vostre,

CATHERINE.

1586. — 5 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15575. f. 142.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, mon cousin le duc de Nivernoys m'a, ceste après disner, dict que celluy qu'il avoit envoyé à Rome et par lequel, comme il m'avoit cy-devant dict, qu'il avoit escript au pape et à aucuns cardinaulz, estant de retour et arrivé icy, luy avoit compté comme le marquis de Pizani l'avoit fort rudement traité, l'ayant detenu comme prisonnier en sa maison et fouillé, avec la plus grande collere du monde, de ce qu'il estoit allé là sans s'adresser à luy; ce que mondiet cousin luy avoit dict expressément se garder bien de faire; aussi estoit son paquet et depesche adressée à ung sien serviteur, gentilhomme particulier, qu'il tient là pour les affaires de leur maison il y a longtemps, ne l'ayant adressé à nul autre qu'à luy, ny de parler, non plus que celluy qui faict sesdicts affaires à Rome ne fera, audiet s^r marquis, d'autant que mondiet cousin estime et croit qu'il luy a faict de très mauvais offices, et ay bien congneu à Four parler qu'il y a entre luy et lediet marquis quelque particularté: qui est cause qu'il ne veult pas et m'a confessé avoir defendu à sondiet homme residant à Rome de ne rechercher aucunement lediet marquis, duquel il n'a faict grande plainete pour l'affront qu'il a faict à sondiet homme, dont toutesfois il ne veult faire aucune autre desmonstration que à moy. Et entrant d'ung propos à l'autre, il m'a dict premierement que ladiete depesche estoit à très bonne intention et qui estoit si

bien reussie qu'elle seroit pour servir au Roy et venoit très à propos pour le contentement des catholiques, d'autant que le pape luy a faict faire responce, et tous les cardinaulz à qui il avoit escript, qu'ilz estoient bien aises qu'il veint en ce voiaige pour le bien de la paix, et ne s'est pas contenté de cella: car il m'a monstré et faict lire les doubles des lettres qu'il a escriptes et les originaulz des responces, tant de par nostrediet Sainct Pere que desdicts cardinaulz, que je trouve qui sont bonnes et ne peulvent que beaucoup servir: luy ayant conseillé de vous envoyer le tout, afin que les puissiez commodément faire veoir au Roy monsieur mon filz, à quelque heure qu'il sera de loisir, me remectant à vous d'en escrire en la depesche du Roy mondiet s^r et filz ce que verrez bon estre, afin que lediet marquis de Pizani congnoisse comme lediet s^r duc de Nevers est maintenant du tout, comme je croy certainement qu'il est, au Roy mondiet S^r et filz, et est en ferme resolution et deliberation de s'employer en tout et partout pour son service doresnavant et n'avoir jamais aultre passion et affection que ceste-là: vous ayant bien voullu représenter ce que dessus et vous envoyer ceste lettre par la poste, afin que vous en puissiez estre adverty avant que receviez la depesche que vous en doibt faire icelluy s^r duc de Nevers¹. Je vous diray aussi, pour la fin de ceste lettre, que, graces à Dieu,

¹ L'animosité du marquis de Pisany s'explique par le rôle qu'avait joué le duc de Nevers lors de son fameux voyage de Rome en 1585, quand il vint demander au pape si, comme catholique, il devait prendre parti pour le roi ou pour la Ligue. Mais, dans la suite, Henri III s'étant, par le traité de Nemours, mis entre les mains des Guise, avait au fond adopté la politique du pape et du duc de Nevers: la reconciliation était complète; mais l'ambassadeur à Rome en était resté aux événements de l'année précédente, d'autant qu'il avait fort à se plaindre de Sixte Quint.

je n'ay plus de douleur, comme j'avois ce matin, au bras ny à la main, et s'en est allée ce soir ladiete douleur sans que je y aye rien fait; ce que je vous prie faire entendre au Roy monsieur mon filz, en saluant de ma part ses bonnes graces de mes très affectionnées recommandations. Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le dimanche, v^e d'octobre 1586, incontinent après souper.

Monsieur de Villeroy, je ne veulz oublier de vous dire que mon cousin m'a dict avoir commandé audict gentilhomme qu'il entretient à Rome de se ranger auprès de Monsieur de Luxembourg et luy faire tout l'honneur et service qu'il pourra et de s'employer en toutes choses qui concerneront le service du Roy mondiet S^r et filz, par delà, de toute affection dont je suis bien aize. Monsieur de Villeroy, affin que je n'esmeuve mon rhume, je signerai cette lettre de la main gauche, et pour ce, ne vous esbahissez pas si elle est mal signée, et ne soiez point en peyne; car je n'ay à present nulle douleur.

CATHERINE.

PINART.

1586. — 5 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n^o 15908, f^o 318.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Believre, je suis en très grande peyne, comme je veoy que vous estes, par la depesche que m'avez faite le m^e de ce mois, sur les affaires de Suisse et de ceste entreprise de Genesve. Sur quoy, à ce que m'escripvent aussi, comme vous, les s^{rs} de Villeroy et Brulart, le Roy monsieur mon filz doit

prendre resolution avant tous autres affaires, aussitost qu'il sera, demain ou mardi, arrivé à Saint-Germain. Il est très necessaire de y bien penser, comme je ne doute pas qu'il ne face; car cest affaire, ainsi que saigement vous m'escripvez, est merueilleusement de grande importance. Vous avez veu, par mes dernieres depesches, et entendu du s^r de Chemerault en quelz termes nous sommes pour le fait de ma negociation; cela sera cause que je ne vous en feray plus longue lettre, jusque ad ce que j'aye seu ce que aura resolu le roy de Navarre sur ce que luy ay envoyé. Priant Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Chenonceau, le v^e d'octobre 1586.

La bien vostre,

CATHERINE.

1586. — 9 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n^o 15573, f^o 152.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, ce petit mot ne sera que pour accuser la reception de vostre lettre du v^{me} de ce mois, avecq celle que m'avez envoyée du Roy monsieur mon filz, que je suis très aize qu'il se porte si bien et prie Dieu luy vouloir longuement continuer. Je n'ay rien de nouveau qui merite luy estre escript, ni à vous, qui sera cause que je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le ix^e jour d'octobre 1586.

CATHERINE.

PINART.

1586. — 10 octobre.

Orig. Collection Baguenault de Puchesse.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, le medecin Botal¹ est tousjours fort mallade; mais encore n'est-il point hors d'esperance que Dieu ne luy renvoye la santé, comme ung chascun de deçà le desire; car il estoit merueilleusement officieux, non seulement aux principaulx, mais aussi à tous mes officiers et aultres de ma suite. Je vous ay jà escript pour une petite abbaye assize sur la montaigne de l'evesché de Digne, qui est en son nom, laquelle ne scauroit valloir, comme j'ay esté assurée, cinquante ou soixante escuz par an, et vous ay supplyé la vouloir donner, s'il vient à decedder, à ung sien nepveu, qui estoit barbier du feu cardinal de Birague et qui a eu cest honneur de vous saigner, et la royne aussi, quelquefois. Je vous en prie encores derechef et très allégreusement de luy confirmer aussi la resiguation que vous avez, il y a trois ou quatre mois, accordée et admise d'une aultre abbaye, appelée Nostre-Dame de Chaage², à Jehan Baptiste Fallet³, qui est aussi son nepveu, et, en tend que besoing seroit, en faire don audiet Fallet, si tant estoit que son dict oncle deced-

¹ Léonard Botal ou Botalli, natif d'Asti en Lombardie, medecin de Charles IX, du duc d'Alençon et de Henri III, fut célèbre dans la seconde moitié du xvi^e siècle pour avoir introduit, contre la faculté de médecine de Paris, la pratique de la saignée. Il a laissé de nombreux écrits en latin, imprimés principalement à Lyon. On a garde encore la dénomination de *trou de Botal*. — Voir plus haut la note de la page 34.

² L'abbaye de Chaage, au diocèse de Meaux, avait été donnée à L. Botal, medecin du roi en 1585. — Voir *Gallia Christiana*, t. VIII, p. 1715. «*Sancta Maria in curia seu chaage*.»

³ C'est en effet Jean-Baptiste de Fallet qui obtint l'abbaye en 1586; mais il ne la conserva qu'un ou deux ans.

dast et que les bulles n'en eussent encore esté expediées à Rome, à cause de l'absence de vostre ambassadeur. C'est pour éviter ce procès, combien que l'on estime (puis que la grace a jà esté par vous faicte et voz expéditions dellivrées et envoyées audiet Rome) qu'il n'y en puisse estre fondé aucun icy qu'il y puisse avoir aucune difficulté. Je vous assure, Monsieur mon filz, que si ce pauvre homme se meurt, que ce sera ung grand dommage; car il avoit beaucoup d'affection à vostre service et au mien et y rendoit beaucoup d'assiduité: c'est pourquoy je vous recommande derechef cest affaire, suivant le placet qu'il m'en avoit baillé, lequel je vous envoie, priant Dieu, Monsieur mon filz, qu'il vous veille tousjours bien conserver et vous donner en parfaicte santé très longue et très heureuse vie.

Esript à Chenonceau, le x^e jour d'octobre 1586.

De sa main : Monsieur mon fils, c'est si peu de chause; et s'il a cete bonne nouvelle que l'ayés acordé, cela est suffisant de le gueryr, avecques le bon commencement qu'il en a: je vous en suplye, car il me sert fort byen.

Vostre bonne et très affectionnée et hobligée mere.

CATHERINE.

1586. — 11 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n. 15908, f. 290.

A MONSIEUR DE BELLIÈRE.

Monsieur de Bellievre, j'ay seu come il est encores deu à mon cousin Monsieur le duc de Nevers toute sa pension de l'année passée et de la presente: cella est cause que je vous prie me vouloir faire ce plaisir que de faire en sorte que mondict cousin recoive en cella le traictement qu'il merite; car, estant icy pour

le bien du service du Roy monsieur mon filz et par son commandement, il est plus que raisonnable, ne demandant riens d'extraordinaire, que à tout le moins il soit païé de ce qui luy est deu; vous assurant que vous me ferez bien grand plaisir et dont je vous scauray fort bon gré pour le desir que j'ay que mondiet cousin reçoive ce contantement et secours en ses affaires. Priant Dieu, Monsieur de Bellièvre, vous avoir en sa garde.

Escript à Chenonceau, ce xi^e jour d'octobre 1586.

De sa main : Vous avés toujours fayst parestre à Monsieur de Nevers que l'aymyés et desirys son contentement : je croy que en set si, encore que se souyt peu de chose, y l serel byen aysé de n'estre mys au comeun et qu'il panseret, si en une petite chause l'on feset difficulté, que au plus grandes y l y an y auret d'avantage : non qu'i me faye dyst, car je le voy tout resoleu à ne voulouyr que cet que voldré le Roy, qui me fayst desirer que l'on l'y faze conestre que l'on me le veult pas mestre ausi au comeun. Je vous pryé ly faye aulise, come avés toujours fest, de bon amy.

La byen vostre,

CATHERINE.

1586. — 12 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 25 r.

A MONSIEUR DE LA CHASTRE¹.

Monsieur de La Chastre, j'avois jà escript du costé de Poitiers, vers la Guierche et la Marche², pour faire rompre et courre sus à

¹ Claude de La Châtre, baron de la Maison-Fort, gouverneur du Berry, le futur maréchal.

² Claude de Villequier, viconte de La Guicche, en Touraine, etoit gouverneur de la Marche. — Voir plus loin, p. 69.

une troupe de gens de guerre qui faiet tous les maux du monde au pauvre peuple et qui sont conduitz par ung nommé La Borrie, qui se va tousjours grossissant, et une autre plus petite troupe conduite par ung nommé Le Normand, lesquelz n'ont aucune commission du Roy monsieur mon filz; may, à ce que j'entends, ilz sont maintenant au dedans de vostre gouvernement; et pour ceste cause je vous prie donner tel ordre au dedans de vostrediet gouvernement que vous puissiez promptement assembler le plus que pourrez de vostre compagnie, de voz amis et de la noblesse, et de ceulx des villes et plat païs, et leur courre sus, prenant, s'il est possible, les cheffz pour les faire pugnir, comme ilz meritent, si exemplairement, que ce soit terreur à tous aultres, et, s'ilz n'estoient plus au dedans de vostrediet gouvernement et charge, je vous prie ne laisser d'envoyer après quelqu'ung qui vous puisse rapporter quelz gens ce sont, de qui ilz s'advouent, quel chemin ilz tiennent et leur deliberacion, s'il est possible, advertissant le gouverneur et lieutenant general en la charge de qui ilz seront de ce que je vous en escriptz, affin qu'il y pourvoie. Et je m'assure que vous et eulx ferez très grand service et chose très agreable au Roy monsieur mon filz. Je vous diray aussi, Monsieur de La Chastre, que j'ay eu advis que ceulx de la nouvelle opinion ne cessent de tenter tous les moiens qu'ilz pourront en divers endroietz pour surprendre ung passage sur la riviere de Loyre; et pour ceste occasion, je vous prie avoir soigneusement l'œil ouvert en vostrediet gouvernement et charge, et advertir si souvent ceulx qui y pourront et doivent prendre garde, que lesdictz de la nouvelle opinion, ou autre en leur faveur, ne puisse faire aucune surprinse, ny se saisir d'aucun passage sur ladicte riviere;

car il ne scauroit advenir chose qui prejudiciast tant au service du Roy monsieur mon filz, que cela feroit. Priant Dieu, Monsieur de la Chastre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Chenonceau, le xii^{esme} octobre 1586.

CATHERINE.

1586. — 12 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 25 r°.

A MONSIEUR DE LA ROCHEPOT¹.

Monsieur de La Rochepot, j'ay encores nouveau advis que ceulx de la nouvelle opinion ne cesseront de tenter tous les moyens qu'ils pourront en divers endroietz pour surprendre ung passaige sur la riviere de Loyre; et pour ceste occasion, je vous pryé avoyr l'œil soigneusement ouvert en vostre charge et advertir si souvent ceulx qui y doivent et y pourront prendre garde, que lesdictz de la nouvelle opinion, ou aultre en leur faveur, ne puisse faire aucune surprinse, ny se saisir d'aucun passaige sur la riviere de Loyre; car il ne scaurait advenir chose qui prejudiciast tant au service du Roy monsieur mon filz, que cela feroit. Lequel mondiet seigneur et filz a fait expedier, suivant ce que luy avois escript, les lettres-patentes necessaires pour la levée des deniers ordonnez pour l'entretenement de l'ordre qui a esté pour ce mis en l'estendue de vostre dictée charge, ainsy qu'il m'a escript vous avoyr aussi mandé. Il desire pareillement qu'il s'esleve ou assemble des gens de guerre en vostre dictée charge, sans commission expresse et freschement expediee de luy; que l'on leur fasse courre sus incontinent, avant qu'ilz se grossissent. Ce que je

¹ Antoine de Silly, s^r de La Rochepot, baron de Montbairail, gouverneur de l'Anjou.

m'asseure que vous ne fauldrez de fayre, avecques l'ayde de la noblesse et de ceulx des villes et plat pais que pourrez pour ce assembler. J'eusse bien voullu et avois escript au Roy mondiet seigneur et filz, qu'il y feust entretenu vostre compagnie de gens d'armes, pour quelque temps que son peuple soit trop chargé, comme aussy le fault-il soulager, et croy que ceulx de la noblesse vous assisteront volluntiers en telles occasions, les en priant au nom du Roy mondiet seigneur et filz; et, aiant bonne intelligence, le sieur de Fagis et vous, pour cest effect, comme je vous pryé d'avoyr et m'advertir de ce que verrez le meriter. Priant Dieu, Monsieur de La Rochepot, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Esript à Chenonceau, le xii^{esme} jour d'octobre 1586.

CATHERINE.

1586. — 12 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 25 v°.

A MONSIEUR D'ENTRAIGUES¹.

Monsieur d'Entraignes, j'ay encores nouveau advis que ceulx de la nouvelle opinion ne cesseront de tenter tous les moiens qu'ilz pourront, en divers endroietz, pour surprendre ung passaige sur la riviere de Loyre²; et pour ceste occasion, je vous pryé avoyr l'œil soigneusement ouvert en vostre charge et advertir si souvent ceulx qui y doivent et pourront prendre garde, que lesdictz de la nouvelle op-

¹ François de Balzac d'Entraignes, gouverneur d'Orléans.

² Voir la réponse de d'Entraignes au roi, au sujet des gues de la Loire. Elle est de quelques mois postérieure; mais rend compte tres minutieusement de cette question à laquelle on attachait beaucoup d'importance.

Bibl. nat., Ms. fr., 3374, f° 70.

pinion, ou aultre en leur faveur, ne puisse faire aucune surprisié, ny se saisir d'aucun passage sur ladicte rivière; car il ne scauroit advenir chose qui prejudiciast tant au service du Roy monsieur mon filz, que cela feroiet : par ainsy, prenez-y garde soigneusement. Priant Dieu, monsieur d'Entraignes, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceaux, le XII^{esme} jour d'octobre 1586¹. CATHERINE.

1586. — 12 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 45908, f° 323.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Believre, je suis de vostre opinion que les trois affaires amplement deduitz par vostre lettre du vi^e de ce mois touchant les Suisses sont de très grande importance, aussi ne doubtoy-je pas que le Roy monsieur mon filz, avec ses bons serviteurs, estans par delà, n'ait toutes les considerations requises en affaire si important et n'en preigne une bonne resolution. Mais je demeure en peine du peu de moyen qu'il y a, comme je veoy par toutes les depeschés de vous autres messieurs du Conseil, de recouvrer promptement, comme il seroit très requis, une bonne somme et l'envoyer en Suisse avec l'ambassadeur². Toutesfois en affaire si important, il faut regarder de faire tout ce qui se pourra, comme je ne doute pas que le Roy,

¹ En marge il est indiqué que des lettres semblables ont été écrites à MM. de Rilly, Gosselins, Lessart, Raguin et Carrouges, et aux maires et eschevins de Tours, de Montargis, et au bailli et gouverneur de Blois.

² Le représentant de la France près les cantons était alors Balthazar de Cressier, qui venait de succéder à Fleury. — *Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses*, par Ed. Rott, in-8°, 1902, t. II, p. 276 et suiv.

mondiet seigneur et filz, par vos bons advis, ne face. Nous n'avons point encore nouvelles du petit La Roche que j'ay envoyé devers le roy de Navarre¹; mais il ne peult plus guere tarder qu'il ne nous en vienne; aussitost que j'en auray, je ne faudray de donner advis au Roy mondiet seigneur et filz. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Chenonceau, le XII^e d'octobre 1586.

De sa main : Mon petyt enbasadeur s'an va : fete-ly payer son voyage, car yl n'a poynt d'argent, ny moy ausi : Pleynpié emporte la glé de mon tresor². Je voldrè byen que, là où je voy, Dyeu me fist la grase de si byen faire, que n'en n'ensyons à faire que pour vyvre et nostre plesir; car, à cet que je voy, nous en avons tous bon besouyn que les depense sèsel. Je m'asure que vous ne donetés poynt que je n'i fase tout cet que seret possible d'y faire. J'atemp la reponse de La Roche : Dyeu me la envoie bonne!

La byen vostre.

CATHERINE.

1586. — 14 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 45908, f° 324.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Believre, vous avez si bonne congnissance des services que Verac, qui est à moy, a faitz et continue encores tous les

¹ La Roche était parti le 3 octobre. — Voir à l'Appendice « Copie de l'instruction que porte le s^r de La Roche au roi de Navarre de la part de la Reine mere du Roy ».

² La reine veut dire que, depuis la mort de l'abbé de Pleinpiéd, qui avait été si longtemps son homme de confiance, il y a beaucoup de desordre dans ses finances particulières.

jours au Roy monsieur mon filz, et de quelle affection et fidelité il s'y emploie, qu'il n'est besoing de les vous représenter, sinon que je vous diray que tousjours, depuis Pasques jusques à cest heure, il a tellement travaillé aux voïages que le Roy mondiet filz luy a commandez, qu'il en est demeuré mallade. Ces considerations, avec la bonne volonté que je luy porte, me font vous prier de vous employer pour l'amour de moy et faire en sorte que lediet de Verac puisse estre païé de deux mil escuz, qui luy restent des m^{tes} que le Roy mondiet filz luy a ordonnez, tant pour la recompense de la cappitainerie du chasteau d'Angoulesme, de laquelle il estoit il y a fort longtemps pourveu, que en consideration de la despence extraordinaire et reparations par luy faictes pour la conservation de ladicte place en son obeissance. Je scay que c'est chose que le Roy mondiet filz a tousjours voullue et entendue, et m'assure que, quand vous prendrez la peine de luy en parler, il commandera que lediet Verac soit païé. Ce sera luy donner occasion à bien et fidellement servir mondiet S^r et filz, ainsy qu'il a faict, chose qui le rend de tant plus recommandable; qui faict que je vous prie de luy faire par effet paroistre, en ceste occasion, combien vous desirez faire pour ceulx qui vous sont recommandez de ma part, sur l'assurance que vous avez de faire chose que j'auray fort agreable et dont je vous scauray bon gré. Priant Dieu, Monsieur de Bellievre, vous avoir en sa saincte garde.

Escrip^t à Chenonceau, le xiiii^e jour d'octobre 1586.

La byen vostre,

CATHERINE.

1586. — 18 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, P 328.

A MONSIEUR DE BELLIÈVRE.

Monsieur de Believre, je veoy par vostre lettre du xii^e de ce mois, que je receuz hier, que, comme ung bon et grand serviteur du Roy monsieur mon filz que vous estes, vous estes en très grande peyne de l'estat de ses affaires, voiant, comme vous me representez très prudemment par icelle, tant d'oraiges et de traverses qui nous viennent, au devant de ce que je pourchasse, pour regarder aux moïens qu'il y aura, afin de faire une bonne et pardurable paix. Mais il nous fault tous prendre courage.

La depesche que l'on a faicte, pour le faict de l'armée de Guienne, est très bonne et ne pourroit estre mieulz, puis que mon nepveu le duc de Meyne s'en veult retirer. Vous parlez après en vostredicte lettre de l'escript qu'ont leu au Roy les depputez des princes d'Allemagne¹ et des quatre villes y desnommées.

¹ C'étaient les ambassadeurs de Jean-Casimir, des électeurs de Saxe et de Brandebourg, du duc de Brunswick et du landgrave de Hesse. Ils attendaient à Poissy la réponse du roi, qui n'arriva de Lyon qu'au commencement d'octobre. L'audience qu'il leur accorda eut lieu à Saint-Germain, le 12 octobre. Leurs lettres, lues par Hilmer, représentant de Jean-Casimir, se plaignaient vivement de la reprise des hostilités contre les protestants, en dépit de la paix que le roi leur avait accordée par tant d'édits, et aussi des « factions » qui voulaient exclure le roi de Navarre de la succession au trône, et faire prévaloir en France la politique du pape, si contraire aux intérêts du royaume. Henri III leur répondit assez aigrement, tout en dissimulant la colère qu'il éprouvait en entendant leur langage, et il les renvoya, sans leur donner même une audience de congé.

Voir *Histoire nov.* de J.-A. de Thou, t. IX, p. 606 et suivantes; Palma Cayet, *Chronol. nov.*, t. I, p. 28 et suivantes.

En quoy vous avez, comme aussi ay-je, très grant regret, qu'ilz se soient tant oubliez d'user de si imprudentes parolles. Je loue beaucoup ce qui leur dict lors verbalement, sans monstrer le deplaisir qu'il en recevoit; et trouve très bonne la responce qu'il leur a faict bailler par escript. Je ne doute pas que lesdictz deputez, à leur retour en Allemagne, ne fassent esmouvoir d'avantage ceulx qui veulent encores revenir faire leurs pilleries accoustumées en ce royaume; mais il fault, comme j'ay souvent escript, regarder à prévoir le mal qui nous peult venir de ce costé là, et se préparer et pourvoir d'heure à les en empescher. Je scay bien que les moiens sont contez; mais si fault-il s'esvertuer encores ung bon coup, et cependant n'obmettre rien, comme je ne feray, pour faire la paix. Il est vray que j'ay grant peyne à supporter les longueurs dont le roy de Navarre use. Vous entendrez du sieur president Brulart, present porteur, ce que nous ont raportez La Roche et des Reaux, et ce que j'ay sur cella advisé, si le Roy monsieur mon filz le trouve bon. Vacheminant vers Sainct-Maixant, passeray par Tours, Champigny et Mirebeau, pour gaingner tousjours le temps.

J'ay veu aussi ce que m'avez escript pour le faict de mon cousin le mareschal de Biron, estant bien deliberé de suivre vostre bon advis; car, comme vous dictes, c'est ung serviteur à qui a esté faict beaucoup de bien, qu'il fault retenir; son secretaire vient d'arriver icy et, par luy, je luy escripray de ma main une bonne lettre.

Cependant je vous diray aussy que je trouve, comme vous, le faict de Genesve¹ estre de

très grande importance. Je n'en pourrois, ny ceulz du Conseil du Roy qui sont icy, donner advis, si nous n'en voions les traitez; ainsi qu'il me semble qu'il fault attendre ce que respondra monsieur de Savoye et ce que l'on en aura de Romme. Toutesfois, en devisant avec ledict president Brulart, je luy en ay dict mon oppinion; mais je ne m'y vouldrois arrester que je n'eusse veu et entendu ce que dessus. Me remectant audict sieur president de toutes choses, je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa saincte et digne garde.

De Chenonceau, le xviii^e d'octobre 1586.

La byen vostre.

CATHERINE.

[1586. — Octobre].

Aut. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 18, 1^o 5.

A MONSIEUR DE VILERoy.

CONSEILLER ET SEGRETAIRE D'ESTAT DU ROY MON FILZ.

Monsieur de Vileroy, monsieur de Vilequier ayst arivé, et non pas si bien que je desiroys de sa santé, et le trouve fort changé. J'espere que cet bon heyr de Tourayne¹ le gueryra; et je le desyre infiniment. Il m'a dyst cet que luy avés dyst de la poynne au estes pour la menterye que l'on vous ha dyste; de quoy je vous en ay escript si lybrement et à la verité, que ne vous en dyré rien davantage, sinon que, qui que se souyt qu'il vous aye dyst cet que m'a dyst monsieur de Vilequier que l'on vous ha dyst, l'a mechantment manty, et me deplayst que ne suys de sexe et de qualité pour fayr mon demantyr valable avecques l'espée; mès, sachant qui s'est, je luy fayré

¹ Genève et le marquisat de Saluces étaient les deux grands objectifs de la politique anti-française de Charles Emmanuel. — Voir dans le tome I^{er} de Raulich, le chapitre intitulé : *Encora Geneva*.

¹ La reine était à Chenonceaux, et elle entendait y revenir après son voyage projeté en Poitou pour retrouver le roi de Navarre.

avoer par un boureau, car yl meryte la corde, estant plus que crime de voulouyr bruller tous ceulz qui sont lè mylleurs et plus aseurés seruyteurs de cele courone¹, par consequant du Roy et de sa mere. Si volés que je croy que toutes ses manteryes ne vous ont changé, yl fault que me le provyés. Si c'est homme, je ay ce qu'il y fault; si c'est femme, je ly an dyré den mots, de quoy y ly en soyendra toute sa vye, feut-ele de sant ans. Je an suys en colere, come le Roy de la yndigne harengue des Alemans², et pryé à Dieu qu'il ly doyn la pays, pour se povoyr fayre respecter selon cet qu'il est.

CATHERINE.

1586. — 19 octobre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, f. 175.

AU ROY DE NAVARRE.

Mon filz, j'ay entendu, par La Roche³ et des Beaux⁴, la responce que leur avez chargé de me faire, laquelle n'estant toujours que remises et longueurs qui me semblent mal à propos, si avez la vollunté telle que par la raison et ce que estes en ce royaume delveez

¹ Il est probable que ces calomnies contre Villeroi venaient de d'Espèron. Il y avait en effet une haine sourde entre le favori du roi et le ministre, qui autrefois avait été son confident et son ami le plus intime; et l'on connaît assez le caractère violent et vindicatif de ce mignon de Henri III, pour qu'on puisse tout soupçonner de lui.

² Cette allusion au discours des ambassadeurs allemands, qui avait tant exaspéré le roi, donne la date à peu près certaine de cette curieuse lettre, qui peint sur le vif le singulier état de la cour des derniers Valois.

³ La Roche, qui est employé dans toutes ces négociations, c'est le chevalier servant de la reine.

⁴ Antoine de Moret, seigneur des Beaux, conseiller et chambellan du roi de Navarre.

avoir. Et afin d'obvier, je m'achemine à La Motte-St-Elloy¹, encores que ce soit ung lieu tel que l'avez ven très incommode pour ma santé, et l'age, et malladies que j'ay, estant très acaticque²; et je ne croiray jamais que vouliez ny mon mal ny ma mort, non plus que je vous en desire, comme j'espere, si me voulez croire, sans user de plus de longueurs le vous faire parroistre par effect. Que je feusse à Sainet-Maixant et vous à Mesle, vous feriez beaucoup pour ma santé et me monstrerez en cela une très bonne vollunté. Mais quant cela apporteroit delay ou difficulté à nostre entrevue, je prefereroy toute ma vie le bien de l'estat et le service du Roy à ma santé et à ma vie, que tiendray bien employée, si en la finissant, le royaume et le Roy je laissois au repos et autorité que je les ay ven d'autrefois, qui sera quant il plaira à Dieu; quelque empeschement que les hommes y donnent, je le supplie qu'il vous donne la mesme vollunté que a au bien de cest estat³.

Vostre bonne mere,

A Chenonceau, le xix^{me} octobre 1586.

¹ La Motte-Saint-Héray, où elle s'était déjà rencontrée avec son gendre.

² *Aticque*, ce que nous appellerions aujourd'hui «rhumatisante».

³ Ces tentatives de rapprochement avec le roi de Navarre, pouvant amener la paix, effrayaient singulièrement le duc de Guise. Il écrivait à cette occasion à l'ambassadeur d'Espagne, Mendoza :

«Je crains toujours les desseins de la royne mere, qui se doit dans peu de jours voir avec le roy de Navarre et que, sur cette conclusion, elle veut troubler le repos des catholiques de ces deux couronnes, qui consiste en union. J'escriis à mon frere que, devant qu'elle puisse prendre conclusion, il s'en revienne en diligence en son gouvernement, qui depuis Auxonne est tout nostre, et qu'il s'assure de Lyon, afin que nous soyons prests à empescher l'effect de telles menées». (Archives de Simancas, B. 57, 278. Cité par Capeligue dans *La Réforme et la Ligue*, t. IV, p. 304.)

La Roche, present porteur, vous porte toute la resollution que j'ay prise: je vous prie me l'envoier incontinant avec la resollution entiere, et ce que devez signer qu'il le soiet aussy.

1586. — 19 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, f. 176.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE MONTPENSIER.

Mon cousin, je croy que aurez veu ce que le roy de Navarre m'a respondu par La Roche, present porteur, et par des Reaux, lesquelz ayant passé par où vous estes et vous avoir faict tout entendre, ne vous en feray rediete; et seulement la presente sera pour ma responce qui est telle que la verrez, qui sera cause que ne vous en diray icy aultre chose, sinon que je vous prie luy voulloir mander qu'il n'use plus de longueur; et encores que je luy accorde d'aller à La Mothe Sainct-Elloy, que je desirerois qu'il voullust que j'allasse à Sainct-Maixant et luy se mist à Mesle; qui luy sera aussy commode et à moy beaucoup plus, d'autant que La Mothe est fort humide et j'ay des catterres en ceste saison qui me tourmentent. Quant je seray mallade, il ne luy serviroit de rien, et en cela il me monstrera une bonne vollunté, s'il s'y accorde. Mais de poeur de plus grande longueur, je partiray d'icy mardi prochain et iray coucher à Tours et de là à Azay, pour estre samedy à Champigny, là ou j'espere avoir ce bien de vous veoyr: ce que je desire infiniment et il y a longtemps. Mais, de poeur de vous incommoder, je ne vous en ay osé prier, et j'auray la commodité de parler avec vous et resouldre ce qu'il faudra pour au plustost pouvoir veoir le roy de Navarre, pour essayer de faire une si bonne paix

que Dieu soit servy, le Roy obey, le royaume hors de toutes les miseres, et le roy de Navarre plus content et à son aise qu'il n'est. Je m'asseure que c'est vostre desir, comme c'est celluy de vostre bonne cousine.

Escript à Chenonceau, du XIX^{me} octobre 1586.

CATHERINE.

1586. — 20 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f. 26 v°.

A MONSIEUR

LE VICOMTE DE LA GUERCHE.

Monsieur le vicomte, j'envoyay dernièrement au Roy monsieur mon filz la depesche que luy faisiez et celle que j'avois recene de vous, sur ce que je vous avois escript pour courre sus à Lesborie¹ et à sa troupe, qui faict tant de mal au paovre peuple, ad ce que j'entends, qu'il ne s'est point veu encores de telles exactions; il est tout certain qu'il n'a nulle commission du Roy mondiet seigneur et filz, et suys bien esbahie que, veu le long temps qu'il y a qu'il rhosde, que l'on ne fa peu attrapper et en faire faire la justice. Il est, à ce que j'entendz, ou sera bientost, rentré en l'estendue de vostre charge. Le sieur de Bonet, à qui j'en avoys escript, fera de sa part, comme il m'a mandé, tout ce qu'il pourra, et est prest de se joindre avec vous, avec ses amis et ce qu'il pourra assembler au dedans de sa charge, tant de la noblesse que des villes, quand vous serez resolluz ensemblement de ce que vous pourrez faire aussy de vostre part, comme je m'asseure aussy que vous ne dellaissezerez passer ceste occasion, si lediet Lesborie rentre en vostre-diete charge de luy courre sus; et, pour ce faire,

¹ Les Bories, ou La Borie, capitaine protestant au service du roi de Navarre, connu par ses exploits en Limousin, tué en 1588 au siege d'Angles en Poitou.

assemblez, comme je vous ay mandé, au nom du Roy mondict seigneur et filz, la noblesse avec les prevostz et ce que vous pourrez des villes et des communes, s'il en est besoing, et faire en sorte que l'on puisse rompre ledict Lesborie et sa troupe et en faire faire si exemplaire justice, que ce soit terreur à tous aultres. Cependant je vous diray que j'estime que vous n'aurez bien tost pour hostesse à Saint-Maixant, esperant que l'entrevue du roy de Navarre et de moy se fera là auprès, dont je ne suis encores neantmoins bien assurée; et, si ainsy est, ce ne pourra estre qu'un jour ou deux après la feste de Toussaintz. Priant Dieu, Monsieur le vicomte, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Éscript à Chenonceau, le xxii^e jour d'octobre 1586.

CATHERINE.

1586. — Octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3300, f° 27 r°.

A MONSIEUR

LE VICOMTE DE LA GIERCHE.

Monsieur le vicomte, j'ay receu la lecture que m'avez escripte le xxviii^{me} de ce mois, ayant ven par icelle ce que m'escripvez de ceste troupe de Lesborie; sur quoy je vous diray que je vous ay encores ces jours icy mandé, comme aux aultres gouverneurs et lieutenans generaux, vos voisins, ce qui me semble qui se debyroit par vous et par eulx, qui est de vous joindre ensemble et avec voz amys, ce que vous pourrez de la noblesse et des villes et des communes, contre sus auxdictes troupes qui n'ont nulles commissions du Roy. Toutesfois je considere bien les raisons portées par vostre dicte lettre, voyant bien qu'il ne se peut faire en vostre dict gouvernement, quel-

que bonne affection qu'aiez au service du Roy, mondict seigneur et filz, et voudrois que vous et les autres gouverneurs vosdictz voisins, eussiez voz compagnies de gens d'armes entretenues; mais il ne se peut maintenant, pour les raisons qui vous ont esté escriptes et qu'il y ait d'avantaige de fons des deniers du taillon: car, de mettre sur le peuple l'entretienement de vostre dicte compagnie, il est tant charge d'ailleurs, qu'il ne seroit possible qu'il le peust porter. Par quoy il fault que vous vous aydiez et fassiez le mieux que vous pourrez en telles occasions. Priant Dieu, Monsieur le vicomte, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Je ne scay encores au vray quand je pourray estre à Saint-Maixant, attendant encores nouvelles de La Roche que j'ai renvoyé devers mon filz le roy de Navarre¹. Toutes fois j'estime que ce sera bien tost; mais si je puis, je prendray pour moy ledict Saint-Maixant, et le roy de Navarre aura Mesle pendant la conferance que j'espere que ferons.

[CATHERINE.]

1586. — 22 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15008, f° 327.

A MONSIEUR DE BELLIEVRE.

Monsieur de Believre, le petit Labesse vient d'arriver, m'ayant presentement baillé vostre lettre du xvi^e de ce mois, que m'avez escripte par luy, et representant par icelle ce qui se peut dire pour bien pourveoir aux affaires du Roy monsieur mon filz, et éviter les graus maux qui nous menassent. Je feray ce que je puis pour accellerer l'entrevue du roy de Navarre et de moy, afin de veoir ce que nous

¹ C'est le 30 octobre que la reine mère remit à Chenonceaux une « instruction » à La Roche, en le renvoyant au roi de Navarre. Voir l'Appendice.

pourrons faire, trouvant très bon vostre advis; aussy ferai-je pour cella (s'il ne se peult mieulx) ce que je pourray; car, comme vous dictes, la Guienne en a bon besoing. Ce a esté très bien faict d'avoir (*de sa main*) fest envoyer par Shombert pour savoyr des nouvelles. Je creyns byen que cete bele embassade¹ nous fase plus de mal que de byen; et voldrès que l'ons ecripvyst à Lansegrave, luy rementevant les grandes aublygatyon qu'il a en son partyculyer, et l'Alemagne en general au Roy monsieur et au Roy son pere², qui sont cause de les avoyr meyntyns en leur franchises et lyberté, et qu'il ne douyt trover estrange, si le fils de ses deus grans Roys, leu benefacteurs et conservateurs, n'a peu endurer d'ouyr de leur ambassadeur chause si yndygne et qu'il n'a ni moyn de ceour, ny de moyen pour, quant yl y seront tels qu'il ont aysté au Roys ces predyseseur, pour leur fayre aultent de byen en leur afayres qu'il ont fayst, come ausi pour n'andurer que y le reconoyset moyns qu'il ont reconeuls les aultres; que ne se mele de leur aystas; qu'il ne veult plus endurer qui se mele de son royaume; et, ne s'en melant, y leur sera ausi bon amy, alyé et confedéré que ses predyseseur leur sont aysté. Je sé byen que me dyrés qu'i savent byen que yl n'a pas moyen de leur empecher de fayre cet que yl voldront, ne leur fayre mal; je croy que loujour auront y consideratyon de aulanser un tel Roy, que, set Dyen plect, ne sera pas tous jour coment

¹ L'ambassade des princes protestants d'Allemagne, que le roi avait fait attendre longtemps, mais qu'il reçut enfin en Saint-Germain-en-Laye le 12 octobre 1586, comme nous l'avons dit plus haut. Aux réclamations sur la manière dont étaient traités leurs cordigionnaires, il avait répondu que « personne ne savait mieux que lui ce qui pouvoit, selon les différents temps, être avantageux à son peuple et à son royaume. » (De Thou, t. II, p. 609.)

² C'est-à-dire à Henri II et à François I^{er}.

yl et, et que yl se pourrèt alyer et lyer aveques ceuls que tous ensemble leur ferèt mal. Lansegrave, encore qu'il souyt huguenot fort, je l'é veu se resouvenir tousjour de l'aublygatyon qu'il a au Roy monsieur; je croy que cel ofise ne pourrèt nuyre, mès ayder: vous le dyrés au Roy et y panserés.

De l'écriture de Pinart: Monsieur de Believre, je vous prie, suivant vostre bon advis contenu par la lettre qu'avez escripte au secretaire Pinart, tenir la main ad ce que, suivant ce que j'escripts au s^r de Villeroy et Brulart, il plaise au Roy envoyer devers la royne d'Angleterre pour le faict de la royne d'Escosse¹; car je

¹ La reine d'Angleterre, après la découverte de la conspiration de Babington, avait fait condamner à mort Marie Stuart par son parlement; mais elle hésitait à ordonner l'exécution. M. de Courcelles, que l'on avait à cette occasion envoyé en Écosse, écrivait le 30 octobre, à son chef, M. de Châteauneuf, ambassadeur de France à Londres:

« Monseigneur, vous avez pu voir par mes dernières lettres la volonté du roy d'Escosse vers la royne sa mere, à laquelle plusieurs pensionnaires d'Angleterre, qui sont près de luy, continuent de lui faire très mauvais rapports, et ne se faut etablis si Douglas en a fait autant de sa part, car il se sent bien appuyé et a cy-devant mandé d'envoyer quelqu'un de son conseil en Angleterre, afin de voir avec le conseil d'Angleterre si, resistant à l'exécution de sa mere ouvertement, il ne pourra prejudicier au droyt qu'il pretend au royaume d'Angleterre. Je n'ay pu savoir ce qui avoit esté resolu. . . . J'ense volontiers fait entendre au roy d'Escosse ce que vous me mandez des mauvais offices que fait Douglas contre sa mere; mais il me semble que cela ne pourroit pour ceste heure avancer beaucoup les affaires, aussi qu'il en est assez adverty. . . . Outre que plusieurs seigneurs de ce pays luy en ont fait tant de remonstrances, je n'en pourrois esperer d'autre reponse que celle qu'il leur a donnée, qui est qu'il fera cognoistre à tout le monde le soin qu'il en a, n'estant delibéré de l'abandonner. . . . Neanmoins, s'ilz le recognoissent trop lent d'effectuer sa promesse, j'estime que tous les seigneurs de ce pays le suppliront de ne se laisser plus aller à la volonté de la reine d'An-

crains bien, si l'on atend à faire ce bon office pour elle après que le gentilhomme que doit envoyer icy la royne d'Angleterre sera arrivé, qu'il ne sera plus temps, comme vous dictes, et que cela ne servira de rien.

Escript à Chenonceau, le xxii^e jour d'octobre 1586.

La bien vostre,

CATHERINE.

1586. — 23 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 26 v°.

A MONSIEUR DE ROUET¹.

Monsieur de Rouet, j'ay receu la lecture que m'avez escripte du xix^{esme} de ce mois, laquelle j'ay envoiée au Roy monsieur mon filz; pour ce que j'ay entendu du sieur de La Chastre, à qui j'avois escript courre sus à Lesborie et à

gleterre et de respondre plutôt d'en quitter l'amitié que permettre qu'elle mette les mains au sang de sa mere, qu'il ne peut et ne doit en son honneur abandonner. Je suis tryste, attendant nouvelles du roy de France, sans lesquelles je ne crois rien pouvoir effectuer du desir que j'ay de faire quelque chose qui puisse reussir en l'avancement des affaires de la royne d'Ecosse, neanmoins, je n'oublieray rien par deçà de ce que je cognoistray estre du service de Sa Majeste et en faveur de ladite femme, que je prie Dieu consoler entre tant d'affliction, . . . et ne doute pas que Douglas ne fasse tout ce qu'il pourra vers la royne d'Angleterre, afin de faire plainte de moy à son maistre, qui donnera, ainsi que je me promets, plus tost creance à M. d'Arundel, qui connoist la sincerité de mes actions et la mauvaise volonté que me porte Douglas, pour ne m'estre voulu laisser suborner par luy, car il m'a recherché et principalement lorsqu'il me donna un diamant, . . . » (British Museum, *Veru*, B VI, f° 355).

¹ Louis de La Béraudière, seigneur de L'Isle-Rouet, en Poitou, marié à Madeleine du Fou du Vigean. Sa sœur Louise de La Béraudière, demoiselle de Rouet, après des aventures galantes, avait épousé en secondes noces Robert de Gombaut, seigneur d'Arcis-sur-Aube.

sa troupe, que lediet Lesborie et sadiete troupe sont maintenant devers le Lymousin, afin qu'il escrive au sieur de Hautefort¹ et aux gouverneurs des provinces de delà de s'assembler et desfaire, s'il est possible, icelluy Lesborie et sa troupe, avant qu'elle grossisse d'adventaige; toutesfois je ne laisse pas de vous envoyer des lectres adressantes au sieur vicomte de La Guierche qui est, à ce que j'ay veu par sa dernière lectre, à Saint-Maixant, où je vous prie la luy faire tenir, et adviserez ensemblement, si lediet Lesborie estoit encores ou revenoit au dedans de voz charges, ce que pourrez fayre pour luy courre sus; comme je vous ay cy-devant escript à tous deux, en assemblant voz amys, il fault aussy inciter ceulx de la noblesse et requérir ceulx des villes et des communes et n'y oubliez pas les prevostz des mareschaux, en sorte que l'on puisse attrapper lediet Lesborie et les autres cheffz, pour en faire faire justice exemplaire et le plus que l'on pourra de si grand nombre de canailles que l'on diet qu'il traynne et assemble avec luy, et vous ferez très grand service au Roy monsieur mon filz; car il est tout certain que lediet Lesborie n'a nulle commission de luy; aussy que tant de maulx que j'ay entendu qu'il faict ne scauroient estre assez grièvement et exemplairement pugniz. Par quoy, je vous prie derechef vous y emploier d'affection et croiez que ferez chose très agreable au Roy mondiet seigneur et filz. Priant Dieu, Monsieur de Rouet, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xxiii^e jour d'octobre 1586.

CATHERINE.

¹ Le fils de Gilbert de Hautefort, gentilhomme perigourdin.

1586. — 23 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, f° 178.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, une bonne partie de compaignie de gens d'armes et des harquebuziers à cheval du s^r de Carouge¹, qui a esté auprès du Roy monsieur mon filz pendant qu'il estoit à Bourbonlansis et à Pouegues, ont servy icy auprès de moy, comme il pleut au Roy mondiet S^r et filz leur commander depuis qu'il partit dudiet Pouegues, en quoy ilz ont faict très bon devoir, et vous assure que j'en ay tout contentement. Je leur ay tousjours promis que le Roy monsieur mon filz leur feroit departir siz cens escuz, pour les recompenser du temps qu'ilz ont esté icy, et atendois tousjours que le s^r de Chemerault apportast l'ordonnance ou que me l'envoiasiez, pour faire recevoir et leur departir lesdits vi^{sc} escuz; mais, voiant le retardement de l'arrivée dudiet s^r de Chemerault, considerant le long temps qu'il y a qu'ilz servent, aussi qu'il en est est demeuré icy autour beaucoup de malades, je les ay licenciez et ay escript au s^r de Gauville, lieutenant de ladiete compaignie, qui est ung très homme de bien, de faire au vray ung roolle des noms et surnoms de ceulx qui ont servy avec luy icy auprès de moy et le signer de sa main, afin que sur icelluy l'on les peust faire paier. Mais, afin qu'ilz ne retardent d'avantage, aussi que la plus part sont fort mallades, et puis partant presentement, comme je fais, pour m'avancer plus avant en Poitou, j'ay advisé de vous escripre ceste lettre et vous envoyer le fourrier de ladiete compaignie, present porteur, avec lediet roolle, afin que vous suppliez de ma part le

¹ Voir, sur la compaignie du sieur de Carouge, la lettre du 1^{er} octobre 1586.

CATHERINE DE MÉDICIS. — IV.

Roy mondiet S^r et filz d'ordonner que lesdictz vi^{sc} escuz seront mis es mains du payeur de la compaignie dudiet s^r de Carouge, et ladiete somme par luy distribuée, selon lediet roolle de ceulx qui y sont desnommez, lesquelz je vous assure ont très bien servy icy et meritent ladiete recompense et paiement, ne s'estans nullement espargnez en aulcune chose que je leur aye commandé, et ont fort doucement vescu, sans qu'il en soit venu crierye. Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Esript à Chenonceau, le xxv^e d'octobre 1586.

De sa main : Cete compaignie a byen servy et longuement, qui me l'est vous la recomender.

CATHERINE.

PIVART.

1586. — 23 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f. 26 r.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, depuis la depesche que je vous envoyai hier soir par vostre courrier, j'ay advisé d'envoyer au Roy monsieur mon filz le sieur de Chadion, present porteur, vous priant le faire incontinent parler à luy et me le renvoyer aussitost et le faire paier de son veoiage. Cependant, je vous envoie une lecture que j'ay receue ce matin du sieur de Rouet, par laquelle il se voit que ceste troupe, que meyne celluy qu'ilz appellent Lesborie de Perigort, se grossist toujours et s'en va maintenant du costé de Limozin et de la Marche; il semble qu'elle ait tousjours temporisé pour s'en aller au roy de Navarre, ainsy que le porte la lecture dudiet sieur de

ED.

CATHERINE DE MÉDICIS.

Rouet expressement pour quelque mauvais effect, et y a grande apparence que si ledict sieur roy de Navarre veult assembler des forces en ces costés de deçà que celluy dudict Lesborie en soit ung commencement; ce que je vous prie dire au Roy de ma part, en luy faisant veoir la lectre dudict sieur de Rouet, afin que promptement il advise quel moien il y aura de faire rompre et separer ceste troupe de volleurs, qui ont jà faict et continuent de si long temps à faire tant de mal au pauvre peuple. J'ay faict plusieurs depeschés pour leur faire courre sus et encores dernièrement au sieur vicomte de La Guierche et au sieur de La Chastre, leur mandant au nom du Roy mondiet seigneur et filz d'assembler la noblesse, pour laquelle je leur ay envoyé aussy des lectres et à ceulx des villes et des communes pour assembler ce qu'ils pourroient; mais ilz s'excusent tous qu'ilz n'ont point de forces suffisantes et demandent des compaignes de gend'armes. Je pense bien qu'ilz voudroient avoir les leurs entretenues, comme ilz m'en ont escript et au Roy, mondiet seigneur et filz, ainsy qu'avez veu par leurs lectres; mais ayant veu ce que le Roy m'a respondu sur cela, où je veoy qu'il y a trop d'apparence, je leur ay encores depuis faict des depeschés, où je leur representois lesdictes raisons et les admonestois d'eulx ayder desdictes forces du païs, de la noblesse, des villes et des communes, si besoing estoit. Toutesfois je ne veoy point que mesdictes depeschés servent de rien, et, pour ceste cause, il est necessaire que le Roy mondiet seigneur et filz advise promptement par quelque autre moien pour faire rompre ledict Lesborie; car il est à craindre que ceste pelotte aille toujours grossissant. Il faudroiet, ce me semble, escrire au sieur de Handefort et aux autres gouverneurs, qui sont voisins du Lymousin, et,

s'il y avoit des forces là auprès, les y faire marcher pour fayre ceste execution; car à la fin, qu'il n'y pourveoyra, ce sera ung levain qui assemblera tous les brigandz et qui feront beaucoup de mal, comme je vous prie dire au Roy mon diet seigneur et filz de ma part, et m'escrivez l'ordre qui y aura esté donné. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le xxiii^{esme} jour d'octobre 1586.

CATHERINE.

1586. — 25 octobre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.

Documents français, vol. 20, p. 99.

Cope. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f. 27 v.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, ayant pris mon chemin par ceste ville¹, les maire et eschevins et aulcuns des principaulx habitans d'icelle me sont venus trouver, pour me représenter, ce que j'ai vu en partie, des grandes calamitez, dommages et ruines qu'ont faictes les debordemens des eaux des rivières² au milieu desquelles ceste ville est assise, dont la perte est inestimable, et entre aultres degats, tant des tureyes et levées, que des ponts et pavés des issues et advenues en ladicte ville, à la reparation et restauration desquelles les deniers destinés et qui servent ordinairement pour cest effect

¹ Tours.

² L'inondation de la Loire à l'automne de 1586 a été notée comme une des plus desastreuses dans nombre de documents. Une crue extraordinaire fut signalée dans le Forez; elle se produisit à Noyers le 20 septembre; près d'Orléans, elle renversa les ponts d'Olivet et de Saint-Mesmin (*Ils. d'Orléans*, par Lottin, t. II, p. 83); à Tours et à Angers, les levées furent rompues. Le service des ponts et chaussées des pays inondés en a également garde la mémoire.

ne sont pas seulement insuffisans, mais aussi les moïens des habitans de ladiete ville et des environs ne pourroient pas (tant le mal est grand) en porter la despense, quand encores ilz n'auroient point senti les detrimens et pertes causées par lesdictz debordemens d'eaux; c'est pourquoy ilz ont advisé de vous supplier leur accorder et octroier certains deniers, provenans des moïens qu'ils proposent par les articles qu'ilz en ont dressé en forme de requeste, dont ilz disent que les fonds ordinaires de vos finances ne seront nullement diminuées, comme aussi il me semble et à ceulx de vostre Conseil qui sont icy près de moy, auxquels j'en ay communiqué, qu'une forte partie desdicts moïens leur peuvent estre accordez sans, prejudicier à vostre service. Je vous prie donc, Monsieur mon filz, faire voir en vostre Conseil leurdiete requeste et ouverture desdictz moïens, et leur en accorder tout ce qui sera possible avec la commodité de vos affaires, pour en employer les deniers auxdictes reparations, que je vous puis temoigner et asseurer estre très nécessaires et urgentes pour la continuation du commerce le long desdictes rivières et rendre ceste ville de Tours de sur et facile accès, les ponts et pavés des advenues de laquelle et des environs ont esté et sont pour la plupart demolis, rompus et emportéz par lesdictz debordemens d'eaux, ainsi que vous aurez assez peu entendre par le commun bruit et advis qui vous ont esté donnés de ceste extraordinaire inondation. Et, outre que vous ferez beaucoup pour le bien general de ce pays, voire de tous ceulx de vos subjectz qui ont à y hanter, trallicquer et voyager, je seray très aise d'entendre que ceste mienne recommandation ayt esté utile et profitable auxdictz maire, eschevins et habitans, lesquels sont dignes de ceste gratification, avec la consideration desdictes pertes

et ruïnes. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en prosperité longue et heureuse vie.

Escript à Tours, le xxv^{esme} jour d'octobre 1586.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mere.

CATHERINE.

1586. - 27 octobre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 16, 1^{er} 70.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, j'accuseray par ceste cy la reception de voz lettres des xxv^{es} et xxvi^{es} de ce mois : j'ay suivant la premiere escript au commandeur de Chatte¹ ce que vous aurez veu par la lettre que je commanday hier soir au secretaire Pinart vous escrire par le jeune Montmorin², que j'auvoey trouver le Roy monsieur mon filz venant d'Auvergne, et vous escrivis seulement ung mot de ma main, pour ce que je me mestois à table, afin que le lassiez parler au Roy et paier de son voiage. Il sera besoing, si ledict commandeur de Chatte ne peult estre secouru de vivres du costé de Brouaige par le moyen de facteurs des entrepreneurs du sel, que le Roy mondict sieur et filz reggarde pour en faire bailler en Bretagne et quelque peu d'argent ysi pour les soldatz seulement, car les meuniers ont esté paiez pour trois mois, ils attendront bien encore; mais, à ce que j'entendz, lesditz soldatz n'ont faict qu'une monstre et encores que pour ung mois seulement.

¹ Sur le commandeur de Chaste, voir le volume précédent.

² Louis de Montmorin, sg^t de La Bastie, de la branche de Saint-Herem, allait devenir le gendre du marquis de Canillac, gouverneur de la basse Auvergne. — Voir plus loin, p. 93.

J'ay veu la depesche du sieur de Maisse, que je vous renvoie, et il me semble que le Roy mondiet sieur et filz doit escrire et faire remonstrer à ces seigneurs de Venize ce que vous saurez bien adviser et descouvrir par vostre depesche au sieur de Maisse, affin qu'ils envoient un autre ambassadeur plus qualifié que celuy qu'ilz ont destiné pour venir icy, et que ladiete depesche soit à Venize et que lediet sieur de Maisse dize ce qui luy sera commandé, avant que lediet ambassadeur destiné soit party dudiet Venize. J'ay veu aussi la depesche que vous m'avez envoyée de Longlée. Si nous avions autant d'argent que le roy d'Espaigne fait estat d'en avoir pour l'année prochaine, nous ne serions pas en la grande peine où nous sommes; sur quoy je prie Dieu nous vouloir assister, estant merveillement ennuyée des grandes necessitez où se retrace le Roy. Je n'ay point encores de nouvelles de La Roche, qui arriva jedy ou vendredy au matin à La Rochelle, à ce que j'ay entendu; aussitot que j'en auray, j'en donneray advis au Roy monsieur mon filz, priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Tours, le lundi xxviii^e jour d'octobre 1586.

CATHERINE.

PIVART.

1586. — 30 octobre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, f° 197.

[A MON NEPVEU LE DUC DE MAYENNE.]

Mon nepveu, comme je vous escripviz avant-hier par le lieutenant de Brive, je m'en vais, Dieu aydant, faire ma feste de Toussaintz à Champigny, d'où je partirai, incontinant après, pour m'acheminer à Saint-Maixent ou à la

Mothe-Saint-Herays, esperant que mon filz le roy de Navarre s'y trouvera¹, suivant ce que luy a porté de ma part La Roche, qui est à moy, et dès vendredi dernier l'aura veu à la Rochelle, que j'ay seeu qu'il y arriva ce jour là; mais, ayant entendu que vous et mon cousin le mareschal de Biron estiez ensemble à Montguyon delibérant de vous acheminer de deçà, je vous ay bien voulu advertir que, par ce que lediet La Roche porte à mondiet filz le roy de Navarre, il est expressement dici qu'il ne demeurera dans les gouvernemens de Poitou,

¹ Il est besoin d'un fil conducteur pour suivre les négociations passablement embrouillées que va mener la reine mère dans la Touraine, le Poitou et l'Angoumois, pendant huit mois entiers, pour aboutir avec le roi de Navarre et les protestants à une rupture, bientôt suivie de la terrible guerre de 1587. Nous avons heureusement pour nous guider, en dehors des lettres de Catherine, trois ou quatre sources historiques précieuses :

L'ouvrage contemporain reproduit dans les *Mémoires de la Ligue*, t. II, p. 76 à 87, intitulé : *Lettre d'un gentilhomme français à un sien ami étant à Rome, contenant le discours du voyage de la Reine Mere du Roi*;

Le chapitre de la grande histoire du président de Thou, qui n'a fait d'ailleurs que commenter la pièce précédente, sans y mêler, comme Davila, de nombreuses inexactitudes;

L'Histoire universelle de d'Aubigné, avec l'excellente annotation de M. le baron de Ruble;

Enfin, un article dans lequel M. le vicomte Guy de Bremond d'Ars a pu exactement resumer pour la *Revue des questions historiques* (1884, t. XXVI, p. 496), l'épisode qu'il a intitulé : *La Conférence de Saint-Brice entre Henri de Navarre et Catherine de Médicis* (1586-1587).

Dans le but de convaincre les chefs protestants de la nécessité de la paix et en demeurant sans crainte et sans découragement au milieu même de la guerre, la reine mère séjourna successivement à Champigny, en octobre 1586; à Saint-Maixent, en novembre; à Saint-Brice et aux environs, en décembre; à Cognac, en janvier 1587; à Niort, en février; à Fontenay-le-Comte et à Niort, en mars, ne rentrant à Paris, en passant par Chenonceaux, d'où elle était partie l'année précédente, qu'au commencement d'avril 1587.

Angoulmois et Xaintonge que ce qui y estoit lors que mondict cousin le mareschal de Biron y arriva, et que tout le reste des gens de guerre passeroient les rivières de la Creuze et de Vienne, du costé de Berry. A ceste cause je vous prie, affin que lediet s^r roy de Navarre ne puisse prendre nul umbre ny occasion de retarder nostredicte entrevue, de faire suivre ce chemin là aux reystres suisses et aultres gens de guerre de l'armée que commandiez pour le service du Roy monsieur mon filz en Guyenne, et qui ne sont ordonnez pour estre avec mon cousin le mareschal de Matignon, et mander à mon nepveu le marquis de Chaussein¹ qu'il fasse promptement retirer quelques harquebouziers à cheval et autres gens de guerre, qu'il a menez avec luy vous allant trouver. Vous priant de rechef, mon nepveu, faire faire et suivre entierement ce que dessus, affin que mondict filz le roy de Navarre ne puisse plus former aucune difficulté que nous ne nous voyons bientost, priant Dieu, mon nepveu, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Éscript à Azé-le-Bruslé², le penultieme jour d'octobre 1586.

En dessous est écrit : Il en a esté envoyé une de semblable substance à peu près à Monsieur le mareschal de Biron.

1586. — 31 octobre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f. 68.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, dès hier je receuz, après dîner, vostre paquet par le sieur de Chadion.

¹ François de Lorraine, marquis de Chausseins, fils de Nicolas de Lorraine, duc de Mercœur, et de Jeanne de Savoie, sa seconde femme, né en 1567, mort sans alliance.

² Azay-le-Rideau, sur l'Indre (Indre-et-Loire), arrondissement de Tours.

mais je ne peuz veoir les depesches que m'avez envoyées, de Piedmont et de Rome, pour ce que lediet de Chadion me trouva preste à partir après dîner de L'Isle-Bouchard¹ pour venir coucher en ce lieu², où j'espere faire sejour jusqu'à lundy ou mardy, que j'en partiray pour m'acheminer toujours vers S^t-Maixant, combien que par une lettre que vous envoyé pour monstrer au Roy monsieur mon filz, de La Roche au secretaire Pinart, il se voye que le roy de Navarre cherche encores à reculer; mais je me délibere de ne pas laisser pourtant de m'advancer, affin que je puisse acclerler nostre entrevue, ou mettre lediet sieur roy de Navarre du tout en son tort, et le faire cognoistre à ung chascun.

Cependant je vous diray que je suis toujours en ceste oppinion qu'il faut prendre garde du costé d'Allemagne qu'il ne se face quelque levée secreta, comme il est advenu autrefois, et qu'il ne se face aucune surprise de villes, ou passaiges sur les rivières par ceux de la nouvelle oppinion qui sont retournez, à ce que j'entends, en leurs maisons devers les costés de Paris et de la frontiere, en Auxerrois, Nivernois et en ces quartiers là, et de l'autre costé, devers le Perche et la Beausse, et aussi de là les rivières, devers le Soissonois, et du costé aussi de la Brie et au commencement de la Champagne et vers Vezelay, comme si se y vouloit faire quelque assemblée et surprise. J'ay encore aujourd'hui icy escript le long de la rivière de Loire, aussi pour eulx garder de surprise, et croy qu'il sera bien à propos que le sieur Brulart fasse encore une depesche le long des rivières de delà.

Je vous renvoye lesdictes despesches de Piedmont et de Rome, en ayant bien considéré les

¹ L'Isle-Bouchard, sur la Vienne, environ à mi-chemin entre Azay et Champigny.

² A Champigny, chez le duc de Montpensier.

quatre pointz que avez marquez en la lettre du marquis de Pizani : le premier, où il faict mention de reystres et de lansquenetz, que les protestans d'Allemagne pourroient envoyer en Bresse, si l'entreprise de Genesve continuoit. Il est à craindre que le voiage qu'à dernièrement faict vers Suisse le duc Casimir ait faict faire quelque resolution de levée desditz reistres et lansquenetz et peult-estre aussi de Suisses, et que, ne continuant ladicte entreprise de Genesve, cella nous tombe sur les bras, et que ce soit ce qui faict ainsi prolonger le roy de Navarre.

Quant à la bonne intelligence que le Pape desireroit qui fust entre le duc mon cousin d'Espernon et son vice-legal d'Avignon, il seroit très bon, ce me semble, et vous en scaurez bien faire la depesche comme il la fault, s'il plaist au Roy mondiet sieur et filz; et quant à ce qui touche le fait de la Chaize-Dien¹, je m'en remetz aussi à ce qu'il plaira au Roy mondiet sieur et filz en adviser; et pour le regard de l'indult que le Pape voudroit que le Roy demandast pour la presentation des benefices de Prouvence et de Bretagne, je trouve très bon ce que mon cousin le cardinal d'Est escript qu'il fera comme de luy mesmes.

De sa main :

Quant au petyt Bastard, c'est au Roy à s'en resouldre, s'il le veult encore garder pour s'en servir et attendre, devant que le l'yer, de voyr ce que je fayré et s'il faudra s'ayder de luy ou non; je vous dys sesi pour le dyre au Roy et l'en feyre souvenyr; et, s'an souvenent, y l au fayré cet qui ly pleyra pour le moyen l'en l'y represente tout. Nous sommes

¹ Abbaye de Benedictins, à 28 kilometres de Brioude (Haute-Loire), qui avait été fondée au XI^e siècle par saint Robert d'Avallac.

ysi cheus hemm homme quy dyst qu'i ne conoyt autre chef de sa maison que le Roy et que contre cela yl ne fayra jamès ryen, si le roy de Navarre [ne] cel fayst catolyque et souyt byen avecques son Roy; yl ly est parent et servyteur contre tous; aurmis son Roy, qu'i ne conestrò jamès que sela. Vela son langage!

Escript à Champigny, le dernier jour d'octobre 1586.

CATHERINE.

[1586. — 1. 2 ou 3 novembre.]

Copie. Bibl. nat., Fonds français n° 15573, f° 279.

[A MONSIEUR DE MALICORNE¹.]

Monsieur de Malicorne, par ce que le s^r de La Roche, present porteur, m'a apporté de mon filz le roy de Navarre, nous demeurons d'accord que nous commencerons bientost nostre entrevene et que tous actes d'hostilité cesseront de part et d'autre, à commencer dez samedy prochain huitiesme de ce moys, suivant la forme et publication que je vous envoie, laquelle je vous prie faire lire et publier à son de trompe et cry publicq par touz les lieux et endroietz accoustumez à faire cryz et publications, es villes et lieulx de l'estendue de vostre gouvernement. Et que se soit à Niot en la presence du s^r des Reaulx, qui s'en retourne avec lediet La Roche² retrouver le roy de Navarre, affin qu'il luy tesmoigne l'avoir veu publier et qu'il en face aultant faire à la

¹ Jean de Chourses, s^c de Malicorne, qui remplaçait, comme gouverneur du Poutou, son beau-pere, le comte du Lude, avait épousé la troisième fille de Jean de Daillon; l'aînée était mariée au maréchal de Matignon, la seconde à Philippe de Volvire, marquis de Ruffec, gouverneur de l'Angoumois, mort en 1585.

² Voir, à l'Appendice, la pièce du 3 novembre 1586, concernant la nouvelle mission de La Roche.

Rochelle, en la presence dudict de La Roche, et es aultres lieulz de leur party en ces quartiers là. J'espere partir mercredy d'icy, pour m'acheminer à la dictre conference, qui se fera vers Sainct-Maixant, d'où vous aurez souvent de mes nouvelles. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Malicorne, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Champigny, le jour de novembre 1586.

1586. — 3 novembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, f. 247.

AU ROY DE NAVARRE MON FILZ.

Mon filz, des Reaulz présent porteur, s'en va vous trouver, ayant veu le Roy mon filz, de qui il vous dira toutes nouvelles, et congnoistrez par là son intention bonne et sainte au bien de cest estat et au vostre particullier; mais que vouliez croire ceulz qui desirent la conservation de ce roiaulme et par consequant la vostre. Je vous prie donques ne me amuser plus de longueur et me faire paraistre que avez la mesme volunté de me veoir qu'avez tousjours dict à ceulz qui sont venus de nostre part. Et ne vous aiant rien à dire d'avantaige que ce que La Roche vous a porté, feray fin, priant Dieu vous faire bien tost et bien resouldre.

De Champigny, ce m^e jour de novembre 1586.

Vostre bonne mere.

CATERINA¹.

¹ La signature est ainsi dans la copie.

1586. — 3 novembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds Béthune, n° 8875, p. 80.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, vous n'aurez que cet mot, car je vous voyré après demeyn¹. La Roche vyent de venir. Le roy de Navarre vyent à Sainct-Mesan² et moi à La Motte-Seynt-Eray³; je m'en vays après demeyn à Myrebeau⁴ et y demeureray jendy, et puis fayron vyte. Dieu nous douyn byen fayre; je m'en voy coucher, car il et mynuyt; je me recommande, s'il vous plect, à la bonne grace de Madame de Nevers, et pryé Dyeu vous conserver tous deus en bonne santé.

Cet m^e de novembre 1586.

Vostre bonne cousine.

CATERINE.

1586. — 7 novembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, f. 29.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ESTAT
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je vous envoie une lettre que j'escriptz au Roy monsieur mon filz.

¹ Pour ses négociations avec le roi de Navarre, Catherine de Médicis s'étant fait accompagner du duc de Montpensier, du duc de Nevers, du maréchal de Retz, du vieux Laussac, de Rambouillet et de Poiguy, de Charles de Birague, du président Brulart, de l'Aubespine et de Pontcarré. Ses dames d'honneur n'avaient point manqué de la suivre, et elle avait pris avec elle sa petite-fille Christine de Lorraine, princesse agréable et en âge d'avoir un mari, comme dit Davila.

² Saint-Maixent (Deux-Sèvres), arr^e de Niort.

³ La Motte-Saint-Héray (Deux-Sèvres), arr^e de Melle.

⁴ Mirbeau (Vienne), arr^e de Poitiers.

laquelle je vous prie luy presenter. Je vous en adressay une autre de Champigny, par Jous-sier, qui est à Pinart, que je desire bien vous estre portée seurement; car ce porteur, que l'ambassadeur d'Escosse a envoyé icy pour les affaires de la royne d'Escosse et pour response de la quelle j'escriptz au Roy monsieur mon filz, m'a dict qu'il a esté vollé ung courrier qui se disoit mon varlet de chambre. Je vous prie m'escripre si vous avez receu les depesches par lediet Jouscier : je suis en grande peyne comme noz courriers pourront doresnavant passer et repasser; car, quand bien mesme le roy de Navarre accorderoit la defense de tous actes d'hostilité jusqu'à Orthès, il y a infiniz vollours qui tiennent les chemyns, et auxquelz il n'échappe personne de ceulx qu'ilz pensent qui ayent de l'argent ou des pacquetz. J'ay bien escript aux prevostz des mareschaux de faire leur devoir; mais pour cella lesdictz voleurs ne laissent de tenir les chemins; il sera bon de leur faire encore une depesche du Roy. Cependant je vous diray que j'ay fait faire si bonne dilligence par le prevost de Loches et ceulx que j'avois mis après, pour desconvrir où avoit esté porté l'argent dont je vous escripvis de Champigny, que je le sceuz le soir seulement; et ceste nuit j'ay fait envoyer le greffier et des archers de mon cousin le duc de Rais, car son prevost est mort; et ont esté avec eulx pour leur tenir main forte les capitaine Mercure et Tillac, que m'a envoyé icy le sieur de Malicorne, avec leurs compagnies de chevaux-legers et d'arquebuziers à cheval, et sont allez investir la maison d'ung gentilhomme, appelé le sieur de Launay, à trois lieues d'icy, et l'ont ce matin pris et trouvé garny d'une partie de l'argent du Roy, ayant esté le reste departy auxdictz vollours, dont l'un s'appelle Nivaudiere, qui est un grand voleur. Lediet Launay a esté

mené à Poitiers pour le juger, comme j'espere qu'il sera demain, et que ce sera un commencement d'exemple. Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Esript de Mirebeau, le vii^e jour de novembre 1586.

CATHERINE.

1586. — Novembre.

Cope. Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, f. 97.

AU ROY DE NAVARRE.

Mon filz, afin que nous nous puissions bientost veoir pour regarder aux moyens d'une bonne et pardurable paix, et au bien et repos general de ce royaume, je vous promectz par ceste lettre que je seray, Dieu aydant, vendredi prochain au soir ou samedi ensuivant, huictieme de ce mois, assistée des princes et seigneurs du Conseil du Roy monsieur mon filz, qui sont avec moy, en la ville de Saint-Maixant; m'assurant que, suivant ce que m'a fait presentement entendre de vostre part le s^r de La Roche, mon premier escuyer trenchant, vous serez aussi ce jour là à La Mothe-Saint-Herays; et vous promectz d'avantage, au nom du Roy mondiet s^r et filz et particulièrement sur ma foy et honneur, que contre vous et ceulx qui seront avec vous ne sera attente, ny fait chose dont vous et eulx vous puissiez plaindre; mais serez et demeurerez tous en toute seureté et liberté d'aller et venir librement au lieu qui sera par nous advisé vers le dict Saint-Maixant; et aussi que, depuis la ville de Orleans jusque en celle de La Rochelle, il ne sera fait ny commis par les gens de guerre entretenez et aultres tenant le party du Roy mondiet s^r et filz, aucuns actes d'hostilité durant le temps de notre conference

et six jours après icelle finye, si tant estoit qu'il ne pleust à Dieu qu'il s'y feist quelque bon acheminement de paix; comme aussi vous me promettez réciproquement, par vostre lettre en la mesme forme que ceste-cy, qu'il ne sera faict ni commis par vous, et ceulx de vostre party aussi, aucuns actes d'hostilité, depuis ladicte ville de la Rochelle jusques ladicte ville d'Orleans; et ce durant nostredicte conference et lesdicts six jours après icelle finye. Que si aucune chose estoit faicte au contraire de ce que dessus, je vous prometz aussi, au nom du Roy mon dict s^r et filz et sur madiete foy et honneur, que je le feray de ma part promptement reparer; ce que serez aussi tenu de faire de la vostre, voullant et entendant procedder en tout ce que dessus de bonne foy, comme vous me promettez pareillement faire de vostre part par vostredicte lettre semblable à celle-cy; que pour ce je finiray par mes affectionnées recommandations à vos bonnes graces, et prieray Dieu, mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde

Escript à le . . . jour de novembre 1586.

1586. — 7 novembre.

Aut. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f. 73.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, je vous prie faire tant que je puyse envoyer en seureté vers le Roy mon filz; car je an suys en tele pouyne, que je n'ause plus escrire; et, set le Roy fest cet que je luy suplye, de donner moyen à La Rochepot, Antragne, Fargis, La Chastre, y l rendront le chemyn seur. Je suys serteigne que les pays de ses quatre gouvernement porteront plus tost le peyment que estre pillé, come y l sont, de voleurs, qui sont si ascuré, que da-

vant-yer, où je diné, y l y ann'y avoyt quatre: je ne f'e seu qu'après aystre partye; mès je suys après de lè faire prandre, come je fest tous. Je vous prie, tenés i la meyn. Et n'estant la presante à aultre fin, je pryé Dieu vous tenyr en sa sainte garde.

De Myrebeau, cet vii^{me} de novembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 7 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f. 97.
Imprimé dans le *Chastrier de Thouars*. Paris, 1877. p. 104.

A MA COUSINE

[MADAME DE LA TRÉMOÏLLE].

DUCHESSE DE THOUARS.

Ma cousine, j'ay receu la lettre que m'avez escripte par ce porteur et entendu de luy ce qu'il m'a dict de vostre part, de la bonne affection et vollunté que vous avez au service du Roy monsieur mon filz, à qui je ne faudray d'en donner advis. Cependant j'estime qu'il ne trouvera que bon que vous passiez, en allant trouver ma cousine madame la Connestable, vostre mere, comme il le vous a permis à ma requeste en vostre maison de Berrye¹, puisque c'est sur le chemyn tirant vers Chantilly et Escouen, où est madiete cousine madame la Connestable, auprès de laquelle je suis d'advys que vous vous acheminiez le plus tost que vous pourrez. Cependant vous pouvez croire que, vous comportant comme debvez, ainsi que je m'assure que vous ferez, je m'employeray tousjours pour vous d'aussi bon cœur que je prie Dieu, ma cousine, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Mirebeau, le vii^{me} novembre 1586.

¹ La terre et seigneurie du château de Berrye était située à Nueil-sur-Dive, par Richelieu Berrie, près de Loudun (Vienne).

1586. — 8 novembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 20, f. 101.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, je vous escripvis par le sieur de Villeluisant¹ et vous priay de vouloir faire adviser et ordonner et bailler argent pour faire faire monstre et paiement au regiment de Villeluisant, duquel je me suis servye, pour venir plus seurement jusques icy, et j'espere le mener encore jusques vers St-Maixent et la Motte-St-Heraïs; mais pour ce que les capitaines et soldatz du-dict regiment ont tant de necessité, et seroit impossible qu'ilz peussent plus subsister si ne leur faisiés bailler argent, je vous prie, Monsieur mon filz, de y faire pourveoir le plus promptement que vous pourrez; car, à ce que j'ay entendu et veu, le dict regiment est composé de bons capitaines et de bons hommes, et puis il fault qu'il entre en garnison en ce pays; ce qu'il ne pourra faire sans faire monstre et estre payé, comme vous saurez bien considerer. Et aussi n'estendray-je ceste-cy davantaige que pour saluer voz bonnes graces de mes affectionnées recommandations, priant Dieu, Monsieur mon filz, vous conserver en sa saincte et digne garde, avec toute prosperité et santé.

Escript de Mirebeau, le vint jour de novembre 1586.

De sa main : Vostre bonne et très affectionnée et hobligé mere,

CATHERINE.

¹ Louis Hurault, seigneur de Saint-Denis et de Vireluisant, dit Verluisant, tenait garnison avec son regiment à Saint-Maixent depuis le commencement de l'année. (Voir *Journal de Michel La Roche*, p. 438.)

[1586. — Novembre.]

Aut. Bibl. nat. Fonds français, n° 15571, f. 204.

[AU ROY MONSIEUR MON FILZ].

Monsieur mon filz, je suys yntentionnée ynfinitement de vous suplyer de acorder d'Aventigni¹ d'aler au bey de Borbon; et Madame de Nevers m'enn a envoyé le memoyre et m'enn a pryée; car yl est servyteur de leur meson².

1586. — 13 novembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, f. 81.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je receuz hier soir les deux lettres que m'avez escriptes des vi et vii^e de ce mois, par le president Brulart, avecq celles que m'avez aussi escriptes par le sieur d'Authenil³, present porteur, du ix^e, aussi ensemble les lettres du sieur de Messe et les deux advis de Levant et de Milan, qui estoient avec, les vous renvoyant tous trois, et vous priant continuer à m'escrire le plus souvent que vous pourrez de la bonne santé du Roy surtout, et des autres occurences que verrez le meriter. Cependant je vous envoie une despesche que je fais au Roy mondict sieur et filz sur le retour de La Roche, et sur la charge que j'ay donnée aux sieurs de Remboillet et de Pontcarré allant trouver mon filz le roy de Na-

¹ Louis d'Avantigny, s^r de La Brevallerie et de Montbernard; combattant dans l'armée protestante du prince de Condé, il avait été blessé au mois d'avril precedent près de Saintes.

² Ce fragment faisait sans doute partie d'une lettre plus longue. Il faut se souvenir que la duchesse de Nevers accompagnait alors la reine mère.

³ Nicolas de Grimanville, sg^r d'Authenil.

varre, à laquelle me remectant, je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Naintes, le xiii^e jour de novembre 1586.

Monsieur de Villeroy, je vous envoie ung extrait de lettre de mon cousin le mareschal de Matignon au sieur de Pontcarré, que je vous prie montrer au Roy mondiet sieur et filz, affin qu'il advise sur ce qu'il dict des chevaux legiers qu'il desireroit.

De sa main : J'é receu la letre de Monsieur de Mets¹, et par là l'on voyt asés cleir que Geneve n'étoyt que la couleur pour aler enn Angleterre; et sela m'a fet sovenir quand les huguenost, à la journée de Meaulx, qui diset à sant Iyeu de nous asteure : le Roy, ses freres et sa mere sont prys. Croyés quant on fest samblant de layre pour le zele de religion, et c'et pour embytyon. Jamès vous n'en yste venir là byen de ces entreprise. Vela pourquoy j'espere que cet que je fois ysi ne sera pas de mesme : car Dyeu m'y aydera; car le Roy et moy n'y alon subs preteste d'un byen pour en layre un mal; mès pour l'honneur de Dyeu et byen de cet royaume.

CATHERINE.

1586. — 16 novembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, f° 216.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, je vous escripvis hier soir par ung des gens du s^r de Saint-Luc. Depuis, il n'est rien survenu, sinon que le s^r de

¹ M. de Maisse écrivait de Venise : « Il ne se parle plus icy des levées de gens de guerre qui avoient esté proposees il y a quelque temps et moins des entreprises de Geneve et d'Angleterre, la premiere desquelles est

Malicorne, qui estoit icy auprès de moy, m'a voit faiet entendre que les troupes de mon filz le roy de Navarre, que nous avions seen qui s'estoient avancées jusque vers Mesle, pensant que ce feust en intention que luy mesme s'aprocheroit aussi pour nostre entreveue et conferance, mais qu'avant-hier elles s'allèrent loger dedans ung des faulxbourgs de Niort, où elles coucherent, et hier se promenerent es environs dudiet Niort, ne s'en esloingnans point; qui a esté cause que lediet s^r de Malicorne s'en retourne presentement audiet Niort¹, affin de le tenir en plus grande secreté et donner ordre que audiet Niort et es autres villes de sa charge, il ne s'y entrepreigne aucune chose au prejudice du service du Roy monsieur mon filz, pendant que je seray de deçà, et que nous serons à nostre entreveue et conferance, mon filz le roy de Navarre et moy, qui suis encores atendant des nouvelles des s^{rs} de Remboillet et de Pontcarré de ce qu'ilz auront faiet avec luy sur la charge, que vous avez veu par la depesche que vous ay faiete par le s^r d'Authenil, que leur ay donnée², esperant que dedans la fin de la semaine prochaine, selon ce que j'ay peu entendre, nous verrons mondiet filz le roy de Navarre. J'escript une lettre au Roy mondiet s^r et filz, que je vous prie luy presenter et me faire ce plaisir de m'escripre le plus souvent que vous pourrez de ses nouvelles et de son bon portement, priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

tombée icy plus en mespris et moquerie qu'en esperance d'aucun effect». — *Négoc. dans le Levant*, t. IV, p. 144.

¹ M. de Malicorne écrivait, à la reine, de Niort, le 17 novembre, pour lui indiquer la situation des troupes du roi de Navarre, et les mesures qu'il avait eu devoir prendre. (Ms. fr. 15533, f° 247.)

² L'instruction donnée par la reine à Rambouillet et à Pontcarré est du 11 novembre et se trouve dans le Ms. fr. 15573, f° 237-238.

Escript à Saint-Maixant¹, le xvi^e jour de novembre 1586.

PINART.

CATHERINE.

1586. — 18 novembre.

British Museum. Collection Egerton, vol. 5, f. 99.

A MONSIEUR DE CHENAILLES.

Monsieur de Chenailles, j'ay prié Forget², present porteur, vous dyre de ma part que je vous prie tenir la main que ce que le Roy mon filz m'a donné ait lieu, afin que je puisse achever de luy faire service, comme je le desire; car je suis infiniment marrye que la necessité me contraigne, au lieu de donner, comme je le desirerois, à ceux qui me font service, comme vostre frere, qu'il faille que je leur reste devoir, et que, pour me faire service, il deust estre si incommodé; et vous prie de m'ayder à sortir de ceste misere, ainsi que plus au long lediet de Forget vous dira de ma part. Me remettant sur luy, feray fin, priant Dieu vous avoir en sa sainte garde.

De St-Mesans, ce xviii^{esme} de novembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 18 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 98 r.

A MESSIEURS

LES ESLEUS DE FONTENAY³.

Messieurs, vous avez très bien faict, veoyant les courses et contraintes de ceulx qui sont maintenant dedans l'abbaye Saint-Michel-en-

¹ La reine descendit à Saint-Maixent au logis de Baisny, et elle se promenait beaucoup dans le jardin des Cordeliers. — *Journal de Michel Le Riche*, in-8, p. 464.

² Pierre Forget, sg^r de Fresne, le futur secrétaire d'Édt de Henri IV.

³ Entête: « Semblable à Messieurs du Conseil du Roy ».

l'Erm¹ et Vouvan², d'envoyer icy pour représenter, tant par les lectres que m'avez escriptes et que j'ay receues par le conseiller Chasteau, present porteur³, que par les remonstrances et creance que luy avez baillée; surquoy, ayant meurement dellibéré avec les princes et seigneurs du Conseil du Roy monsieur mon filz, qui sont icy près de moy, j'ay resolu de vous faire l'ordonnance que je luy ay faict bailler⁴ afin que vous differiez pour xv jours à faire et envoyer le departement de la taille et aultres levées de deniers; que vous advertissiez aussy les collecteurs des parroisses de ne cueillir ny contraindre les parroissiens à paier leurs taxes et cottisations, ains les laisser es mains desdictz habbitans, pour lediet temps de quinze jours, afin que mon filz le roy de Navarre et aultres de ses troupes ne puissent prendre lesdictz deniers et contraindre iceulx collecteurs de les leur bailler, comme j'ay veu, estant audiet Conseil assisté desdictz princes et seigneurs, que ilz ont commencé et voudroient bien de continuer de faire. Et me remettant audiet conseiller Chasteau à vous faire aussy entendre l'ordre qui y est pareillement donné pour empescher les courses et actes d'hostilité en voz quartiers, je ne vous feray plus longue lectre, priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript le xviii^{esme} novembre 1586.

CATHERINE.

¹ Saint Michel-en-l'Erm (Vendée, arr^t de Fontenay). Cette localité doit son origine à une abbaye de bénédictins, fondée au vii^e siècle par un évêque de Poitiers; elle est située sur le canal de Fontanelle, à peu de distance de l'Océan.

² Vouvan, arrondissement de Fontenay-le-Comte.

³ Il s'agit probablement de Jacques Chasteau, sieur de Hardeville, conseiller du roi et maître ordinaire de ses comptes, mort le 29 decembre de cette année 1586. Voir Bontons, *Antiquités de Paris*, 1588, t. II, fol. 116 v^o.

⁴ L'ordonnance de la reine, datée du même jour, se trouve dans le Ms. fr. 3301, f° 98 v.

1586. — 18 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 28 v°.

A MESSEURS

LES MAIRE ET ESCHEVINS
DE FONTENAY.

Messieurs, voz confreres, presens porteurs, m'ont présenté voz lectres, avec les remonstrances que nous avez faictes, lesquelles j'ay, avec les princes et seigneurs du Conseil du Roy monsieur mon filz, qui sont icy, bien et meurement considerées, et a esté pourveu pour faire marcher des gens de guerre du costé du Bas Poitou, ainsy que vous entendrez d'eulx, que nous avons incontinent expressement commandé au sieur de Mallicorne donner ordre de les faire acheminer, afin de commencer à vous redimer des penes et vexacions où vous estes par les courses et hostillitez des troupes de mon filz le roy de Navarre. Nous avons aussy veu le bon désir que vous avez pour la fortification de ladicte ville; sur quoy aussy j'ay escript audiet sieur de Mallicorne, ainsy que vous entendrez de cesdictz porteurs, et l'assurance que vous pouvez avoir qu'avant que je parte de ces quartiers, je pourveoyray d'une façon ou d'autre pour vostre seureté et repos, priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maixant, le xviii^{me} jour
de novembre 1586. CATHERINE.

1586. — 18 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 29 r°.

A MONSIEUR DE MALICORNE.

Monsieur de Mallicorne¹, j'ay veu et entendu bien amplement, avec les princes et sei-

¹ Le gouverneur de Poitou venait à peine de quitter la reine mère : elle parle de son séjour à Saint Maixent, dans la lettre du 16 novembre à Villeroy.

gneur du Conseil du Roy monsieur mon filz, qui sont icy, ce que les maires, eschevins et conseillers de Fontenay et aussy les president, esleuz, et conseillers sur le faict des aydes et tailles m'ont escript par leurs depputez, presens porteurs, et les remonstrances qu'ilz m'ont présentées de la peyne où ilz se trouvent, depuis la prise de Saint-Michel en l'Erm et de Vouvent, requerrans par leurs remonstrances trois poinetz : l'ung pour empescher les courses et vexacions que leur font ceulx qui sont esdictz lieux de Saint-Michel et Vouvent et des aultres aussy qui partent de La Rochelle et de Maran; l'autre pour leur pourveoir au recouvrement de m^{re} l., qu'ilz désireroient employer à la fortification de leurdicte ville de Fontenay; et l'autre pour sçavoir ce qu'ilz auront affaire pour le faict des tailles et aultres du Roy monsieur mon filz, que ceulx qui occupent lesdictz lieux levent et font porter à ceulx de Saint-Michel et de Vouvent, où ilz ont estably leurs bureaux. Sur quoy, pour le regard du premier poinct, je leur ay respondu que la compagnie du cappitaine Tillac¹ avoit esté par vous envoyée par Maillezais en ces quartiers là et que le regiment du sieur de Villehysant s'en alloit à Mareuil², expressément pour les favoriser et pour empescher ceulx de mon filz le roy de Navarre en leurs mauvaises delibérations; vous priant doneques les faire acheminer le plus tost que vous pourrez et les faire establir en telz lieux et endroictz que vous adviserez et où ilz puissent, non seulement empescher les desseings de ceulx de mon filz le roy de Navarre, comme m'escrivez, mais aussy couvrir et assister ceulx dudiet Fontenay; que, pour le regard de ladicte fortifica-

¹ Mareuil (Vendée), arrond. de la Roche-sur-Yon.

² Le capitaine d'arquebuziers Le Tillac, déjà cité p. 86ⁿ, est mentionné par d'Aubigné, t. VII, p. 111.

cion, j'y adviserois avec lesditz seigneurs du Conseil et vous, après que l'on auroiet fait veoir lediet Fontenay par ung ingenieur. Si en avez quelqu'ung près de vous, je serois d'advis que l'y envoiassiez. Et quant à la levée des deniers, je leur en ay fait expedier une ordonnance du commandement, que je leur faiz de differer pour quinze jours, non seulement à faire et envoyer le département de la taille pour l'année prochaine; mais aussy pour mander à tous les collecteurs des parroisses de ne porter, ni bailler aucuns deniers à ceulx dudiet Vouvent et Sainct-Michel, et differer à faire la cueillette des deniers de ce present quartier pour lediet temps de quinze jours, esperant qu'entre cy et là, nous adviserons ce qui se pourra faire avec mondiet filz le roy de Navarre, et quel moyen et ordre nous avons à tenir pour la conservacion desdictz deniers du Roy monsieur mon filz. Cependant je vous prie doncques faire acheminer ladiete compagnie de Tillac et lediet regiment aussy en ces quartiers là, et me donnez aussy vostre avis où l'on pourra prandre lesdictes m^{re} L. pour ladiete fortification de Fontenay; car, soit paix, soit guerre, il me semble qu'il est necessaire, comme aussy sont d'advis lesdictz princes et seigneurs, de fortifier lediet Fontenay. Je serois aussy d'advis, si le prisonnier Rocquerolles peult faire rendre, en le mettant en liberté, lesdictz Sainct-Michel et Vouvent, et aussy Lafoy-Monjot, comme vous me disiez ces jours icy que vous fairiez cela promptement, en cas toutesfois que le Roy mondiet seigneur et filz aiet promis de le mettre à rançon; car je trouve que sadiete rançon soit bien employée à cela; il est vray qu'aiant mondiet filz le roy de Navarre donné ses sauvegardes audiet Sainct-Michel, en faveur de mon cousin le cardinal de Bourbon, et celle de Vouvent, en faveur de ma cousine

la duchesse de Longueville, il les debvroit faire rendre et remettre au mesme estat qu'elles estoient quand on les a saisies; car il y va non seulement de son honneur et de sa reputation, comme je luy ay cy-devant escript, mais aussy du mespris que l'on a fait à ses sauvegardes: ce que je desi[re]rois qu'il considerast si bien, qu'il feist pugnir ceulx qui les ont violées, comme il debvroit, afin qu'ilz fussent chastiez de la faulte aussy qu'ilz ont faicte au prejudice du Roy, mondiet seigneur et filz. Priant Dieu, Monsieur de Mallicorne, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Saint-Maixant, le xviii^{me} jour de novembre 1586.

CATHERINE.

De sa main: Monsieur de Mallicorne, je viens de recevoir par ce porteur vostre lectre, et vous diray que je vous prie: denichez de Maillezais¹ ceulx qui s'en sont saiziz, et leur faictes paroistre que nous ne sommes si foibles que nous nous voullions laisser battre, puisqu'ilz font ainsy les mauvais garçons: pourquoy je vous envoie Mercueur².

1586. — 9 novembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, f. 80.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ÉTAT DES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, nous n'avons point encores nouvelles de ce que auront fait les

¹ La reine tenait beaucoup à reprendre Maillezais, dont s'était emparé Bertrand de Mabel, seigneur de Neuvié ou Neufvy, avec les compagnies protestantes de gens de pied du Limousin et du Périgord. Elle eut satisfaction quelques jours plus tard.

² Le capitaine Mercueur, et non le duc de Mercœur.

sieurs de Rembouillet et de Pontcarré avec mon filz le roy de Navarre sur les difficultez, où il est entré, comme auez par ma dernière depesche bien amplement veu. Cependant qu'il m'en viendra, j'ay advisé escrire au Roy monsieur mon filz par le secretaire Forget present porteur, les choses qui passent de deçà, comme verrez par ma lettre et entendrez dudit secretaire Forget, auquel me remectant, je ne vous feray ceste-cy plus longue, si n'est pour vous dire que je n'ay receu nulle lettre de qui que ce soit de la court depuis l'arrivée du sieur d'Authueil. Les lettres que m'escripvites par luy estoient du ix^e de ce mois, qui sont les dernières que j'ay venues. Je pense bien qu'à cause de la distance et de l'incommodité et peu de seureté qu'il y a par les chemins, je n'en auray pas si souvent que je desirerois, combien que je m'assure bien que vous ne laisserez passer une seule occasion sans m'escrire; c'est ce qui me fait craindre que voz depesches ayant esté surprises, combien que je n'en aye encore rien entendu, ni plainte du maistre des postes, ni aussi le courrier du contrerolleur des postes qui est icy. Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à S^t Maixent, le xiv^e jour de novembre 1586.

PINART.

CATHERINE.

1586. — 20 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 30 r°.

A MONSIEUR DE MALICORNE.

Monsieur de Mallicorne, j'ay receu la lecture que m'escrivistes hier, aiant veu par icelle et entendu de ce gentilhomme, present porteur, l'ordre que vous avez donné pour Maillezaïs et vous diray, suivant ce que je vous ay cy-

devant escript et que vous fera aussy entendre de ma part cediet porteur, qu'il fault faire en sorte que l'on puisse desloger celles qui y sont des troupes de mon filz le roy de Navarre, à quoy je m'assure que vous n'obmettez rien; aussy n'estendray-je ceste-cy d'avantaige que pour prier Dieu, Monsieur de Mallicorne, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maixant, le xx^e novembre 1586. CATHERINE.

1586. — 20 novembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.

Documents français, vol. 19, f° 79.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ESTAT DE SES LIEUX.

Monsieur de Villeroy, je n'ay voulu laisser passer ceste occasion de ce porteur Aubret, qui a passeport du roy de Navarre, que je n'escrivisse au Roy mondiet sieur et filz, vous priant luy bailler mes lectres. Vous entendrez du dict Aubret comme ilz ont achepté, m^{re} v^e, qq. de sel, et comme le capitaine Hermant a esté pris et est prisonnier à la Rochelle, d'où il m'a apporté des lettres des sieurs de Rembouillet et de Pontcarré, dont je vous envoie le double, parce que demain je veulx montrer l'original à ces porteurs qui sont icy. Je suis en grande peyne de ces longueurs; touttefois j'estime que bientost nous ferons nostre entrevue; car, à ce que j'entendz, lediet roy de Navarre et ceulx de son party n'ont point de moiens de soustenir la guerre. Ilz ont abandonné l'isle de Maillezaïs¹, dont je suis bien aize. Aussitot que j'auray quelques bonnes nouvelles desdicts sieurs de Rembouillet et de

¹ La petite ville de Maillezaïs (Vendée, arrond. de Fontenay-le-Comte) était située dans l'île formée par

Pontecarré, je vous en advertiray. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

CATHERINE.

De sa main :

Je vous prie de me mender toutes les lettres que ha reçu le Roy de moy depuis un mois en sà, car j'ay peur qu'il y en n'y aye de perdue. C'est une grent pouyne d'estre tousjour en cete frayeur et n'oser ayscripre à moitié. Faites-lui donner hordre; car il pregne tout.

CATHERINE.

PIVART.

1586. - 21 novembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, f. 78.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ETAT DES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, depuis ma depesche faite et fermée, j'ay eu du sieur de Malicorne, par ce gentilhomme present porteur, nommé le sieur de St Pompin¹, la bonne nouvelle de la defaite de tous ceulx qui estoient entrez en l'isle de Maillezais, ayant advisé d'envoyer le sieur de St-Pompin mesme au Roy monsieur mon filz, avecq la lettre que le sieur de Malicorne m'a escripte par luy, qui scaura si amplement et à la verité dire comme toutes

l'Autse et la Seyre niortaise. Sa situation au milieu des marais en faisait un point militaire important. De plus, il s'y trouvait un château, construit par les comtes de Poitou pour se defendre des Normands. Théodore Agrippa d'Aubigné en avait été longtemps gouverneur.

¹ Dans le récit des opérations militaires dirigées par Malicorne dans la Saintonge en 1587, il est question d'un capitaine, nommé Saint-Pompoint, qui doit être le même personnage. — *Histoire universelle* de d'Aubigné, t. II, p. 153.

choses y sont passées en ladicte defaite. que je ne vous en feray plus longue lettre, pour ce aussi que je desire qu'il passe avec Aubret qui a passe-port du roy de Navarre, afin qu'il echappe plus aisément. Je vous prie le faire bien paier de son voyage et tenir la main ad ce que le Roy luy face quelque gratification, comme il a esté ung des principaulx qui ont conseillé et executé ladicte entreprinse. Je vous prie aussi que le Roy escrive de bonnes lettres au sieur de Malicorne, pour le bon gré qu'il lui scait de ceste entreprinse, et aux capitaine Lester¹, lieutenant du sieur de Villehinsant audict regiment, à Montdesir, capitaine de la compagnie dudict sieur de Malicorne, et aux autres que vous dira le sieur de St-Pompin, qui ont volontiers porté les drapeaux de ceulx qui ont esté defaictz au Roy; mais j'ay esté d'advise qu'on les laissast à Niort. Je vous fais ceste depesche si à haste, pour ne donner commodité à ceulx de la nouvelle opinion de faire entreprinse sur le-dict porteur, et je me remectray à luy du surplus, priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à St Maixent, le xxij^e novembre 1586.

De sa main : Il se moquet de moy et me pregnet mes jans et les paquets, et en alent fout la guerre plus forte que avant que je y fuse, et n'ont volen la treve. Vous voyés comment il s'an trovet et y lé fayst tousjour battre. Je vous prie, solycités le Roy que je aye response à tout ce que luy escrips.

CATHERINE.

¹ Le capitaine L'Estelle est un des auteurs de la relation intitulée : *La Fuite et Defaite du Sieur de Lausac et de ses troupes près la ville de Mayenne, etc.* (Tours, Jamet, Mettayer, 1590, in-8.)

1586. — 21 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 29 v°.

[AU ROY DE NAVARRE.]

Mon filz, je vous escripvis dès que j'estois à Tours, pour la surprise qui a esté faicte, au prejudice de vostre sauvegarde, de la ville de Vouvent¹, qui est à ma cousine la duchesse de Longueville et à mes cousins, ses enfans, et vous priois de commander à ceulx qui s'en sont saïsiz d'en sortir et restituer tout ce qu'ilz y ont prins, appartenant tant à madicte cousine et sesdictz enfans, que aussy aux paovres habitans, et faire remettre en tel estat qu'elle estoit auparavant, vivans les habitans d'icelle fort paisiblement, sans trouble, ny division entr'eulx; aussy soubz l'assurance de vostre dicté sauvegarde n'y avoit-on poinct faict mettre de garnison. Et pour ce que je n'ay en response de vous à mesdictes lectres, j'ay advisé de vous layre encores ce mot de recharge par ce gentilhomme, present porteur, qui est à madicte cousine de Longueville, vous priant bien fort de satisfaire à ce que je vous escriptz et estre content que cedit gentilhomme vous le ramontoive et demeure à en faire la poursuite, jusques à ce que ladite ville soit remise au mesme estat et ainsy qu'elle estoit, auparavant que ceulx de voz troupes s'en fussent saïsiz. Cependant je prieray Dieu, mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maixant, le xvi^{esme} novembre 1586.

CATHERINE.

¹ La ville de Vouvent (Vendée) fut surprise et pillée par les protestants au mois de novembre 1586, en dépit d'une lettre de sauvegarde que le roi de Navarre avait donnée.

1586. — 21 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 30 r°.

A MONSIEUR LE PRINCE DE CONDÉ.

Mon cousin, escripvant à mon filz le roy de Navarre pour la restitution de la ville de Vouvent, appartenant à ma cousine la duchesse de Longueville et à mes cousins ses enfans, qui a esté prise et saisie au prejudice de sa sauvegarde, je vous ay bien voulu aussy faire ce mot de lectre, pour vous prier de tenir la main que ladite ville puisse estre remise en l'estat qu'elle estoit auparavant qu'elle eust esté prise et saisie, en esgard qu'il avoit esté promis par le sieur de Mallicorne, se reposant sur ladite sauvegarde qu'il n'y seroit poinct mis de garnison, tant pour gratifier madicte cousine et sesdictz enfans que pour le soullagement desdictz habitans. Et m'assurant que, tant pour la priere que je vous en faiz de bien bon cuer, que pour faire aussy plaisir à madicte cousine et cousins de Longueville, vous vous y emploierez volluntiers, je ne vous feray plus longue lectre, que pour prier Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maixant, le xvi^{esme} novembre 1586.

CATHERINE.

1586. — Novembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, f. 254.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, voz despaches des xi et xii^e de ce mois m'ont [esté] ce jourd'huy apportées par le s^r de Suresne¹; mais je suis en grande peyne d'une, que je pense que soit de

¹ Maître d'hôtel de la reine mère.

vous, qui a esté prinse depuis deux jours entre Vivonne¹ et Joué², et portée au prince de Condé à Sainct-Jehan-d'Angeli, où ont esté aussi menez prisonniers mon maistre d'hostel et son beau-frere, qui venoient servir leur quartier. Je crains fort que se soit la responce du Roy monsieur mon filz à la depesche que je luy feiz de ma main et que je vous envoiey par Joussier qui est au secretaire Pinart; je vous prie m'advertir si m'avez escript depuis les vi et ix^{es} de ce mois qu'estoient voz dernieres. J'ay escript au roy de Navarre et au prince de Condé de ma main, ce que vous verrez par la coppie qui sera incluze avec ceste-cy, vous priant la monstrier au Roy mondiet s^r et filz. Vous avez bien fait d'avoir envoyé ung chiffrage audiet Pinart, pour s'en servir auz choses d'importance; mais si ne fault-il laisser de pourveoir à la seureté des courriers et de l'ordinaire par les postes; j'en ay encores aujourd'huy fait une depesche à Poitiers et à Chastellerault, qui sont les deux principaulx endroietz où il fault bien prendre garde et pourveoir à la seureté du passage desdicts courriers et paquetz. Il sera bon que le Roy en escrive encores bien expressement ausdictes villes, avec les depeschés qu'il en fera auz s^{rs} de Boisequin et de Rouet. Je n'ay pas voulu tarder davantage; mais, dès ce soir, vous renvoye la depesche de Rome, afin que y puissiez faire responce. Il n'y a rien qui y soit plus important que le fait de la seconde alienation, sur quoy je m'assure que le Roy mondiet s^r et filz se resouldra comme il verra pour le mieulz. Et pour le regard de ce que m'escripvez du s^r dom Anthoine, je trouve très bonne la responce que le Roy mondiet s^r et filz vous a commandé faire au s^r de Chasteauneuf vostre beau-frere. J'en avois jà autant dict

et encore plus expressement au capitaine Pradin, qui est icy venu avec l'abbé Guadaigne. Je suis bien aize que le s^r de Believre parte bientost pour Angleterre, car j'espere que son voiage sera très utile, comme je luy escriptz, et luy envoie les lettres de creance de moy à la royne dudict païs. Voylà la responce à vostre premiere lettre; et quand à la dernière, je vous diray que ces pionniers Allemands sont à present bien près d'Orleans, mais encores sont-ils si mallades quazi tous, à ce que m'a dict le viconte Pinart, qui les a veuz, il y a quatre jours, au port de Pille¹, qu'il n'y en a pas quarante qui puissent servir. Mon cousin le mareschal de Biron n'est encores icy; mais j'estime qu'il y sera dedans deux jours, à ce qu'il m'escript ce soir. Il a esté mallade et je l'ay envoyé visiter et luy ay escript souvent; il est à Chef-Boutonne², qui n'est qu'à six lieues d'icy; il a fait passer le reste de l'armée devers Argenton en Berry et mener l'argent à Poitiers. Je vous ay escript par Forget³.

1586. — 23 novembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f. 143.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, je n'é voleu perdre cete comodite de sept⁴ laquay de Madame de Longueville de me ramentevoir en la bonne grace du Roy mon fils et luy mender susytement, en n'atendent l'antyerre resolution de set qu'est aveneu depuis que d'Hobret ayst

¹ Port de Pille (Vienne, canton des Ormes, arrond. de Châtellerault).

² Chef-Boutonne (Deux-Sèvres, arrond. de Melle, chef-lieu de canton).

³ La suite manque dans le manuscrit 15573, f° 254.

⁴ Sept laquay, ce laquais.

¹ Vivonne (Vienne), à 70 kilomètres de Poitiers.

² Jouhet (Vienne), à 84 kilomètres de Montmorillon.

party et le santylhomme qui l'y a porté l'a res-
pryse de Mallesay; je ne faudré de l'y envoyer,
yncontinet que j'auré l'assurée resolutyon
du roy de Navarre, tout au Roy. En setpen-
dent je vous dyré, c'èt une mort avoyr afayre
ha heulz; car y n'y a pasiense qui ne faset
une foys le jour mandyre: c'èt tousjour à reco-
mencer; la moyndre chause qui alle au con-
trere de cet qu'il veulet, c'èt tous jour à reco-
menser, come si n'avyés jamès parlé de ryen.
Il fault bien desirer de servyr le Roy et le
byen de l'estat pour ne se desesperer et leser tout
là, et l'anye que j'é d'en voyr le Roy content
et le royaume solagé me fayst tout endurer et
precher à tout cet qu'est ysi la pasiense et ne
se corruser. Je n'y é pas encore le marychal
de Byron: yl m'a mended qu'il èt malade; yl
m'avoyst mended que vyendré samedy; mès le
froyt ayst venu si ayxtreme, que je croy que
cela l'a fest retarder quelque jour. Aveques
toutes cel traverse, je ne layse d'esperer qu'à
la fin Dieu nous aydera; cet que je luy pryé,
et que vous tyegne en sa sainte garde.

De Saint-Mexan, cet xviii^{me} de novembre
1586.

CATHERINE.

1586. 27 novembre.

Or Bild. imp. de Saint Pétersbourg, vol. 19, f. 74 et 75.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'ay receu les lettres
que m'avez escriptes, tant par le sieur de Vil-
lehuissant que par l'ordinaire des xvi^{me} et xix^{me}
de ce mois, avecq les lettres du Roy monsieur
mon filz, auquel je feray response par le pre-
mier que j'envoiray par delà, qui sera le sieur
de Pougny ou de l'Aubespine, après que Verac,

que j'ay envoie devers mon nepveu le duc du
Meyne, sera de retour. Cependant je vous diray
que je suys en très grande peine du paquet
que je vous ay, par mes dernieres, escript, qui
a esté surprins par ceulx de la nouvelle oppi-
nion qui l'ont porté à la Rochelle, où, à ce que
j'entendz, il y a eu du garbonge, que j'ay enten-
du procedder de ce qu'ilz ont veu par les lettres
qu'ilz ont trouvées dedans ledict paquet; et
crains fort que ce soit la response que le Roy
mondiet sieur et filz me faisoit aux lettres
que je luy escripviz et que je vous adressay
par Joussier, qui est au secrétaire Pinart. Je
vous prie, suivant ce que je vous escripviz par
mes dernieres depeschies, penser quel paquet
ce peut estre qu'ilz ont pris et porté à la Ro-
chelle, d'où j'attendz à toute heure response
sur ce que La Roche et des Reaux, qui partirent
d'icy dès dimanche dernier, porteront au roy
de Navarre, qui est que je acordoïs d'aller à
Fontenay ou à Congnac, ou de demeurer icy,
et que luy viendroit loger à la Motte-Saint-
Heraïs, qui est en somme que je le laissois en
sa liberté de choisir lequel des trois il voud-
roit et que je le suivrois; aussi prins-je de luy
la lettre de seureté, dont je vous envoie le
double, et de celle que je luy envoiay de moy,
avecq le double de la publication de ne com-
mectre aucuns actes d'hostilité, laquelle je
feiz faire en presence dudict sieur des Reaux,
selon la mesme forme qu'il m'en avoit aportée,
signée dudict roy de Navarre, auquel je faiz
renvoyer sept prisonniers dont je vous envoie
la liste, qui avoient esté pris à Maillezaïs et
les drapeaux et enseignes, et ayant esté tout
ce que dessus fort considéré au Conseil en ma
presence par les princes et seigneurs du Con-
seil du Roy mondiet sieur et filz qui sont icy,
lesquelz enfin conclurent que, pour engaiger
ledict roy de Navarre à nostre entrevue au
premier jour de decembre prochain et à faire

faire la publication et deffenses de comectre aucuns actes d'hostilité, je y devois ainsi user, comme j'ay faict, dont je me remettois à advertir et faire une bien ample depesche au Roy mondiet sieur et filz par le sieur de Pougnuy, que j'ay delibéré de luy envoyer, aussitost que j'auray response des sieurs de Rembouillet et de Pontcarré à la depesche que je leur ay faitte par lediet La Roche sur tout ce que dessus, et que la publication, qui se doit reciproquement faire à la Rochelle, auroit esté faicte, en la presence de La Roche, à St-Jean-d'Angely, ainsi que je l'ay faict faire icy et à Niort, present le sieur des Reaux, selon la mesme forme qui m'avoit esté envoyée signée dudict roy de Navarre, auquel j'escriviz aussi pour me faire rendre sans paier rançon le sieur de Puilobier, son beau-frere, qui est l'un de mes gentilshommes d'honneur, et le capitaine Armant et le commis du receveur Gedoy. Voylà ce que je vous puis dire pour ceste heure et que ferez entendre de ma part au Roy mondiet sieur et filz, que je vous prie requerir de ma part ordonner argent pour ceulx qui sont icy, comme ceulx de son Conseil, auxquels il a acoustumé d'en faire bailler par mois, et aussi au lieutenant du prevost de l'hostel, à ses archers, au mareschal de logis et fourriers, et au commis du controleur des postes et aux courriers ordonnez avec luy; car il n'y a moyen de les retenir et s'en servir sans estre paieez, pour ce qu'ilz sont constitueez, estans icy, en très grande despense. Je prie aussi le Roy mondiet sieur et filz de faire ordonner quelque argent pour les voyaiges qu'il fault que je face faire très souvent par deçà; quand j'ay eu argent, je l'ay fait bailler, par mon tresorier, du mien; mais je suis bien en arriere moy-mesme à present pour ma despence et maison. Il est aussi très raisonnable de donner quatre cens escus pour departir aux

capitaines et soldatz qui ont esté blessez et qui ont si bien faict à Maillezaiz, et de faire pareille recompense à ceulx qui avoient pris lesdicts prisonniers Neufvi et les autres six capitaines, dont ilz eussent eu de bonnes rançons, desquels je leur ay promis recompense, snivant l'advis des princes et des seigneurs, les renvoyant, selon leur conseil, au sieur roy de Navarre, afin de l'induire toujours davantaige à bien faire; aussi que nous avions veu une lettre que lediet sieur roy de Navarre escrivit audict des Reaux, après avoir sceu ceste desfaite du regiment de Neufvi à Maillezaiz, par laquelle il luy commandoit ne rien accorder de nostre entrevne, que l'on ne luy rendist lesditz prisonniers et drappeaux. Vous en avez bien voulu escrire subsentement ce que dessus par ce porteur. En attendant que j'ay seu ce qui se sera faict, depuis la lettre et arrivée des sieurs de La Roche et des Reaux à la Rochelle, priant Dieu vous avoir en sa sainte garde.

Escript à St Maixent, le jedy xxviii^e novembre 1586.

De sa main: Je vous pryé ayder à cet porteur à la requete qu'il feyra au Roy, pour le marquys de Camyllac, de quoy je luy ayscrips et l'an suplye. Il merite beaucoup; car il nous a hobey, sans avoyr aygnard à cet que l'y en pouret avenir; ausi cet geantilhomme Montmoryn qui ayspouse sa fille¹, le Roy l'y fase quelque byen. Quant à moy, je luy ay ballée la coupe d'un boys, car je n'avès poynt d'argent, et à Chateaufort une petite signorye. Cel n'è pas pour dyre ce que j'é fayst, mès cet le Roy de son conté faset, selon cet moyen, ausi quelque chose pour heuls, seret donner courage à tous aultre de le byen servyr, sans respect de personne, come hausi ont fest, encore

¹ Marie de Beaufort. — Voir p. 75, note 2.

que personne ne s'en deure formaliser; car set nostre fille et nostre seur, neul par reyson n'an n'a que fayre que son mary, que je croy ne s'an remeura poynt: car la rayson ne le merite. Ausi, set je avés de moyen davantage, j'euse fest pour le marquys quelque chause; mès je n'en n'é pas asés pour luy; yl fault que se souyt le Roy: je le vous recommande pour luy en parler de ma part, cel qu'il demande ou aultre chause, coment il pleyra au Roy. Distel-y que je ne l'y envoy toute sa letre, car l'on prent tout; j'é eu peur que feust pryse, et yl seret toute sa vye en pouyne. Feste parler ce porteur au Roy à part.

CATHERINE.

PINART.

1586. — 28 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 30 v°.

[A MONSIEUR D'ENTRAIGUES.]

Monsieur d'Entraigues, pour ce que j'ay eu advis qu'il y a aucunes des troupes de ceux de la nouvelle oppinion qui vont sur le chemin de voz quartiers, où elles pourront tenter quelques entreprises sur les villes et ports de la riviere de Loyre, je vous en ay bien voulu advertir, afin que vous ayez l'œil plus que devant soigneusement ouvert en vostre charge, principalement à la garde de vostre ville, à ce que lesdictz de la nouvelle oppinion n'y puissent rien entreprendre au prejudice du service du Roy monsieur mon filz; et, m'asseurant que vous ne negligerez non plus ce mien advis que les aultres que je vous ay cy-devant donnez, je ne vous feray plus longue lectre, sinon pour vous dire que j'ay accordé avecques mon filz le roy de Navarre, que le quatre ou cinquiesme du mois de decembre prochain, nous nous verrons et assemblerons

icy près, pour regarder ausdictz moiens d'une bonne paix et repos general de ce royaume. Et je priray Dieu, Monsieur d'Entraigues, vous avoyr en sa saincte et digne garde.

Escript à Sainet-Maixant, le xxviii^{me} jour de novembre 1586¹.

CATHERINE.

1586. — 28 novembre.

Original signé. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg
Documents français, vol. 19, f° 76.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DE ROT MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ESTAT
DES SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, les sieurs de Remboillet et de Pontcarré sont retournez ce soir de la Rochelle, où ilz ont veu, le vingt-cinquiesme

¹ On lit dans le même manuscrit: Semblables despaches ont esté faictes à tous les gouverneurs et capitaines des villes et chasteaux estans sur la riviere de Loyre, mesmes à Monsieur de La Rochepot pour Angers où a encores esté adjouté:

Monsieur de La Rochepot, en voulant signer ceste lectre, le secretaire Pinart m'a dict avoir receu de vous une lectre par laquelle luy mandez que le Roy monsieur mon filz vous avoit escript d'envoyer le prevost d'Anjou en ces quartiers de decà, pour ayder à tenir les chemins en seureté, pendant ma negociation avecques mon filz le roy de Navarre; mais quand je considere la grande distance qu'il y a d'Anjou icy, aussy que ledict prevost a assez d'affaires en Anjou, s'il veult bien faire son devoir je suis d'avis que reteniez ledict prevost et ses archers et que luy fassiez bien faire son devoir en sa charge et és environs; il m'a aussy dict ce que luy aviez escript des six ou sept cents qui sont passez en vostre dicte charge et pour lesquelz chastier vous vous estes acheminé jusques à (le mot est en blanc); mais qu'ilz s'estoient esloignez et entrez en ce gouvernement; vous eussiez fait très grand service au Roy de leur en prester une. Quant à celluy que vous avez pris prisonnier, vous pouvez mieulx sçavoir que nul aultre qui il est, quel juge en doit avoir la congnoissance; aussy m'en remectray je à vous et cependant delliances sont faictes de ne commettre aucuns actes d'hostilité, à compter du vingt-cinquiesme de ce present mois, au hault et bas Poitou,

de ce mois, publier la defense de faire aucuns actes d'hostilité, qu'à present le roy de Navarre ne faict difficulté d'appeller suspension d'armes, ainsi que verrez par la lettre qu'il m'a escripte par les dictz sieurs de Remboillet et de Pontcarré, que je vous prie monstrer au Roy monsieur mon filz. Ils m'ont dict, comme vous verrez par le double de ladiete publication, que mondiet filz le roi de Navarre a fait adjouter à icelle la ville et gouvernement de la Rochelle, et me prie de le faire adjouter en ladiete forme de publication, me l'ayant pour ce de sa part envoyée, signée de luy, en la mesme forme qu'il la faict publier, comme je feray aussi de ma part; et la faisant reiterer demain, je l'enverray à Poitiers et au sieur de Bellegarde pour Xaintonge et Angoulesmois. Les sieurs de Ramboillet et de Pontcarré m'ont dict que mondiet filz le roy de Navarre s'est laissé assez clairement qu'il veult bien venir à la Motte-S'-Heraies et que je ne bouge d'icy; mais qu'il en veult aussi bien advertir mon cousin le prince de Condé, auquel il en a escript par le viconte de Turenne et La Roche, qui sont allez à S'-Jean-d'Angely, pour faire publier ladiete suspension d'armes. Quand lediet La Roche sera de retour et que je scauray au vray si lediet roy de Navarre viendra audiet lieu de la Motte, et qu'il m'aura aporté la seureté en bonne forme, comme je l'ay fait dresser, de la rendre après nostre conferance dès le lendemain, et que je scauray aussi le jour de nostre entreveue, qui ne scaroit estre que le quatre, cinq ou six du mois de decembre prochain, je depescheray le sieur de Pougny devers le Roy monsieur mondiet sieur et filz, qui luy rendra compte plus amplement

ville et gouvernement de la Rochelle, Xaintonge et Angoumois, tant deçà que de là Charente, à commencer du xxv^{me} de ce present mois et six jours après nostre conference finie.

de toutes choses. Cependant j'escriptz un mot au Roy mondiet sieur et filz, par ce porteur qui est seur et qui a passeport dndiet roy de Navarre, en vous priant luy bailler ladiete lettre et luy dire ou faire voir le contenu de ceste-ci. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à S'-Maixent, le jeudy au soir
xxvii^e de novembre 1586. CATHERINE.

Monsieur de Villeroy, depuis ceste lettre escripte, j'ay advisé d'envoyer le viconte Pinart, et luy ay commandé de prier de ma part le Roy monsieur mon filz de me mander son intention sur ce que je luy escriviz par la premier medecin Miron.

1586. 28 novembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 32 r°.

[A MONSIEUR DE MORTEMART¹.]

Monsieur de Mortemar, je feiz venir de Poitiers, estant à Mirebeau, ung nommé Du Nesmes qui m'apporta de l'argent, depuis la premiere suspension d'armes publiée, lequel s'en retournant avecques mon passeport en la compagnie de l'advocat Sainte-Marthe² et aultres deputez de la ville de Poitiers, qui estoient venus devers moy, fut prins prisonnier par le sieur de Lorges et aultres, lesquelz, à ce que j'entendz, ont osté lediet Du Nesmes de Saint-Jehan, quant ilz ont veu que mon

¹ René de Mortemart, baron de Rochechouart ne en 1528, chevalier de Saint-Michel et du Saint-Esprit en 1580, mort le 17 août 1587, enterre avec sa femme dans l'église des Cordeliers de Poitiers.

² Sévère de Sainte-Marthe, né à Loudun en 1536, maire de Poitiers en 1579, puis trésorier de France dans la province.

filz le roy de Navarre et mon cousin le prince de Condé me le voullioient renvoyer sans payer rançon, pour ce aussy qu'il n'en doibt point, et veullent user d'ung stratageme, où il n'y a aucune apparence et que je ne puis souffrir, avecques les sieurs de La Planche et de Gontieres, qui dient avoir payé de voz deniers m^{re} m^{re} l., pour la rançon dudict Du Nesmes; et, pour ce que je sçay qu'avez auctorité sur lesdicts sieurs de La Planche et Gontieres, qui sont voz voisins, je vous prie faire envers eulx qu'ilz me renvoient ledict Du Nesmes, sans le contraindre à aulcune rançon ny remboursement de choses qu'ilz n'ont païée; et, s'ilz y faillent, j'adviseray d'y pourveoyr de telle façon, que je m'assure qu'ilz auront regret d'y avoir ainsy usé. Et si me faictes renvoyer ledict de Nesmes, croiez, Monsieur de Mortemar, que me ferez bien plaisir. Priant Dieu, Monsieur de Mortemar, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maixant, le xxviii^{esme} jour de novembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 28 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 32 r°.

[AU ROY DE NAVARRE.]

Mon filz, je vous ayjà par plusieurs fois escript pour me faire renvoyer, sans payer aucune rançon, ung nommé Du Nesmes, que je feiz venir de Poitiers à Mirebeau m'apporter de l'argent et lequel, s'en retournant avecques mon passeport audict Poitiers en la compagnie de l'advocat S^{re}-Marthe et aultres depputez de ladiete ville qui estoient venuz vers moy, fut pris prisonnier par les sieurs de Lorges, Beaulief et autres, lesquels, quand ilz ont sceu que je vous en faisois instance, l'ont

osté de Saint-Jehan-d'Angely, où ils l'avoient mené, et le veullent maintenant contraindre par la menée d'ung nommé La Planche et Gontieres freres de payer m^{re} m^{re} l. de rançon: ce que je ne pense pas que veuillez souffrir; mais au contraire que, suivant la priere que je vous en ay faicte, en esgard que ledict Du Nesmes est à moy, vous me le ferez renvoyer, sans qu'il soit contrainct à ladiete rançon, laquelle il faudroit que je payasse pour luy. Vous sçavez comme j'en ay usé de ceulx de Maillezais: je vous prie doncques, comme aussy faiz-je mon cousin Monsieur le Prince de Condé, de me renvoyer ledict Du Nesmes, ensemble mon maistre d'hostel Pilloubie, et son beau-frere, et aussy le pauvre cappitaine Hermand: car sont choses très raisonnables et que je ne doubte pas que n'aiez entendu estre faictes à mon desir. Priant Dieu, mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maixant, le xxviii^{esme} jour de novembre 1586¹.

CATHERINE.

1586. — 28 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 31 r°.

[A MESSIEURS DE SAINT-FOUR².]

Messieurs, nous avons accordé, mon filz le Roy de Navarre et moy, que nous nous assemblerons dedans le v^{esme} ou vi^{esme} jour du mois prochain, pour regarder aux moiens d'une bonne et perdurable paix et repos general de ce royaume; mais, pour ce qu'il m'a remonstré que, suivant les lectres clauses du Roy monsieur mon filz du vi^{esme} du present mois, vous proceddiez extraordinairement à l'encontre d'auleuns de ceulx de son party, ce

¹ Copie d'après une lettre de la main de la Reine.

² Saint-Flour, chef-lieu d'aer, du Cantal.

qui les meet en peine, veoyant que nous sommes en si bons termes : pour ceste cause je vous ay bien voulu faire ce mot de lectre, pour vous prier de differer pour quinze jours seulement de proceder à l'encontre de ceulx des dessusdictz qui sont prisonniers, lesquels neantmoins demeureront en estal, vous assurant que le Roy mondiet seigneur et filz ne le trouvera mauvais, aussy que c'est seulement environ le temps que nous pourrons estre, mon filz le roy de Navarre et moy, ensemble. Priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maixant, le xxviii^e jour de novembre 1586.

CATHERINE.

1586. 28 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 31 v°.

A MONSIEUR

[LE MARQUIS DE CANILLAC¹.]

Monsieur, nous avons accordé, mon filz le roy de Navarre et moy, que nous nous assemblerons dedans le six ou septiesme du mois prochain, pour regarder aux moiens d'une bonne et perdurable paix et repos general de royaume; mais, pour ce qu'il m'a remonstré que l'on veult razer une maison, appartenant au sieur de Sailleres, assise près Saint-Flour, au prejudice de ce qui avoit esté advisé qu'elle seroit mise, comme elle a esté et est encores,

¹ Jean Timoléon de Beaufort-Montboissier, marquis de Canillac, conseiller du roi en son Conseil privé, capitaine de cinquante hommes d'armes, gouverneur de la haute Auvergne, et ambassadeur à Constantinople. C'était justement le moment où le marquis poursuivait avec ses cavaliers la reine de Navarre, la tenant à Blois et l'emmenant prisonnière au château d'Usson. La reine mère ignorait sans doute ces événements, qui étaient ordonnés de Paris par le roi. Voir plus loin (p. 108) la lettre du 10 decembre 1586.

entre les mains d'ung gentilhomme catholique, pour en faire bonne et seure garde, affin que les habitants dudict Saint-Flour n'eussent plus aucun double que de ladicte maison se feist aucune entreprise sur leur ville. J'ay advisé, sur la remonstrance et priere de mondiet filz le roy de Navarre, de vous faire ce mot de lectre, pour vous prier de differer le razement de ladicte maison pour quinze jours, qui est le temps que nous vacquerons à l'affaire dessusdicte. Priant Dieu, Monsieur le Marquis, vous avoir en la sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maixant, le xxviii^e jour de novembre 1586.

CATHERINE.

1586. 30 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, f° 275

A MONSIEUR LE DUC DE MEYNE.

Mon nepveu, ayant entendu par ce porteur¹ ce que luy avez dict, j'ay esté ung peu esbahie et marrye pour me oster le moyen de pouvoir faire pour vous comme je desire, et croy que en eussiez en tout contentement; et ceulz qui vous conseillent ne le faire, je ne sçay si leur en sçaeurez à l'advenir bon gré; car de dire si je le vous eusse commandé, je vous eusse bien mis en peine. Vous sçavez que je n'ay pas accoustumé à vous autres de user d'autres commandemens que vous prier et conseiller pour vostre bien, que je desire, de quoy ne vous estes mal trouvé, quand m'avez creue, comme m'assure n'eussiez fait encores. J'envoye ce porteur devers le Roy, comme il vous dira, et si eussiez fait ce que par luy vous priaïs, croiez qu'il vous en eust

¹ Vêrac, dont il a été souvent parlé dans les volumes précédents.

raporté contentement. Il vous dira comme j'en suis marrye pour l'amour de vostre satisfaction; et, me remectant sur luy, feray fin, priant Dieu vous conserver.

De Sainet-Maixant, le dernier de novembre 1586.

Vostre bonne tente, CATHERINE.

1586. — 30 novembre.

Archives des Médicis, à Florence, filza, n° 4726, 183.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, j'ay entendu, par la lettre que vous m'avez escripte du vi^{me} du present mois, le retour du chevalier Del Beyne¹ vers vous et l'esperance que vous me baillez de traicter avec luy de tout ce que nous avons affaire par ensamble; de quoy j'ay esté bien aise, pour ce que je vous desireray tousjours de veoir que vous me voulez faire la raison de ce qui m'appartient, ainsy que de ma part je suis très disposée pour vous faire paroistre l'amitié que je vous porte en tout ce qui se présentera. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Sainet-Maixant, ce xxx^e jour de novembre 1586.

Vostre bonne cousine, CATHERINE.

1586. — 30 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 33 r^o.

[A MONSIEUR DE ROUET.]

Monsieur de Rouet, ayant entendu de Verac, present porteur, revenant hier soir de devers

¹ Alexandre d'Elbène, le négociateur de la famille. Il avait été envoyé en Pologne, en Angleterre et souvent en Italie pour des missions spéciales.

mon nepveu le duc de Mayenne, vers lequel je l'avois envoyé, comme je l'y renvoye encores, qu'un nommé le cappitaine Pons estoit hier au fait, et qu'il a quelques gens de guerre qu'il diet estre des creues qu'il a faictes pour le regiment de Blanchart, autrement appelé Clouzeau¹, lesquelz il veut mener en Guienne à mon cousin le mareschal de Matignon. J'ay advisé de luy escrire qu'il ne vienne incontinent trouver, avec celluy des vostres, qui sera quelque honneste homme que luy baillerez pour le conduire, et cependant il fasse passer sesdictes creues delà les rivières de Creuze et Vienne, en sorte qu'ilz ne puissent donner ombre à mon filz le roy de Navarre, ny empescher nostre entreveue, combien que Edlions faire contre Congnac, ayant advisé vous en escrire aussy ceste lectre, afin que vous teniez la main à ce que lediet Pons ne faille de me venir trouver avecques ung des vostres et à faire passer lesdictz gens de guerre delà lesdictes rivières; et, pour ce faire, je vous prie y aller vous mesmes, puis m'escrirez quels gens se sont; et si vous congnoissiez qu'ilz aient esté levez sans commission du Roy mondict seigneur et filz, pendant qu'ilz sont en l'estendue de vostre charge, je vous prie en faire pugnir par justice des principaux, cependant que lediet Pons me viendra trouver, ou aussy, s'il est tel que j'ay entendu et qu'il n'aïet commission du Roy, je le feray pugnir exemplairement. Priant Dieu, Monsieur de Rouet, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Sainet-Maixant, le dernier jour de novembre 1586.

CATHERINE.

¹ C'était le regiment de François Blanchard, seigneur du Clouzeau.

1586. — 30 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3501, f° 33 r°.

[AU CAPITAINE PONS¹.]

Capitaine Pons, ayant entendu que vous estes à present vers Chastellerault, avecques quelques creues de gens de pied, que vous avez faictes pour le regiment du sieur du Clouzeau Blanchart, en intencion de les mener en l'armée que commande, pour le service du Roy monsieur mon filz, mon cousin le mareschal de Matignon, en Guyenne, je vous ay voulu escrire cette lettre, que j'envoie au sieur de Rouet, affin que vous ne failliez, incontinant la presente recue, de me venir trouver avecques celluy que ledict sieur de Rouet envoyra pour vous conduire; et faictes cependant passer vozdictes creues de gens de guerre delà les rivières de Vienne et la Creuze, affin que cela ne soit poinct cause d'interrompre l'entrevue d'entre le roy de Navarre et moy pour le bien de la paix. Et n'estant la presente à aultre fin, je prie Dieu, capitaine Pons, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maixant, le dernier jour de novembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 30 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3501, f° 33 v°.

[A MONSIEUR DE BELLEGARDE.]

Monsieur de Bellegarde, pour ce que nous avons accordé, mon filz le roy de Navarre, et moy, que nostre entrevue se fera à Congnac samedi, dimanche ou lundy, où j'espere arriver ledict jour de samedi, cependant j'ay

¹ Jean de Pons, sg^r de Plassac et de Lorignac, gouverneur de Pons, fils de Jacques, sg^r de Mirambeau.

advisé d'envoyer le sieur lieutenant d'Angoulmois, present porteur, devers vous, pour vous en advertir et vous dire aussy comme je luy ay commandé de faire accommoder le chasteau le plus commodément et le mieulx qu'il sera possible, y faisant promptement faire les menues reparacions qui y seront necessaires, principalement à l'appartement de mon logeys et de celluy de ma fille la princesse de Lorraine. Il est aussy besoing, et je luy ay commandé, de faire faire ung pont et saillie, pour aller dudict chasteau au petit parc, vous priant de commander ce qui dependra de vous et tenir la main ad ce que dessus puisse estre bien tost fait. J'escriptz aussy aux M^{rs} des Eaux et Forestz et aux officiers, affin qu'ils fassent fournir du bois, tant pour ladicte porte que pour ledict pont, et pour les aultres choses necessaires. Me remectant audict sieur lieutenant, je ne vous feray plus longue lecture, priant Dieu, Monsieur de Bellegarde, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à St-Maixant, le dernier jour de novembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 30 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3501, f° 33 v°.

A MESSIEURS

[LE MAISTRE DES EAUX ET FORETZ]

DE L'ANGOUMOIS

OU SON LIEUTENANT, ET OFFICIERS DESDITES EAUX

ET FORESTZ À CONGNAC.

Messieurs, j'ay donné charge au sieur lieutenant general d'Angoumois à Congnac, d'aller demain audict Congnac faire reparer toutes choses, mesmes le chasteau, pour m'y loger et les princes et seigneurs qui sont avecques moy, pendant la conference d'entre mon filz

le roy de Navarre et moy. Et pour ce qu'il fauldra du bois pour lesdictes reparacions, et aussy pour faire une saillie et pont pour aller dudict chasteau dans le petit parc, je vous prie et neantmoins vous commande, au nom du Roy mon seigneur et filz, d'y faire marquer et abbatre soudainement tout le bois qui sera necessaire pour cet effect; et vous en serez deschargez par la presente, laquelle je n'entendray davantage, m'assurant que vous satisferez au contenu d'icelle. Priant Dieu. Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à St-Maixant, le dernier jour de novembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 1^{er} décembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, P^{er} 66-67.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ESTAT
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, estant Verac, present porteur, de retour de devers mon neveu le duc de Meyne, où je l'avois envoyé, j'ay advisé de le depescher devers le Roy monsieur mon filz, pour luy faire entendre tout ce qui s'est passé en sondict voiage devers mondiet neveu le duc de Meyne, où je l'envoye repasser encores, avec la lettre que je luy escriptz de ma main, dont le double sera avec ceste-cy, lequel double je vous prie faire veoir à mondiet sieur et filz, auquel lediet Verac fera aussi entendre, et à vous, comme mon cousin le prince de Condé a faict changer vers Congnac le lieu de nostre entreveue, au lieu qu'ilz m'avoient donné esperance, voire comme assurance, que la ferions icy auprès, que je demeurerois en ceste ville et que mon filz le roy de Navarre yroit loger à la Motte St-Heraïs. Je suis bien marrie que cella soit

changé; car ce m'est grande incomodité d'aller en ce temps et saison par les champs et par de fort mauvais logis, qu'il y a entre icy et lediet Congnac, craignant très fort que ces gens icy me veullent mener plus loing et tirer les choses à la longue. Je suis en très forte peyne du bruit qui court icy que les huguenots de Sedan et des environs ont, avec l'intelligence et resolution du sieur de Boullon, pris Roueroy, qui est d'importance; ce qui pourroit beaucoup prejudicier au service du Roy mondiet sieur et filz. Je desire bien entendre la verité de cella, et qui sont ceulx qui l'ont pris: je pense bien que j'en auroy bientôt des nouvelles; mais je ne laisse d'en estre en peine; car, comme vous dira lediet Verac, il y a quatre jours que ce bruit court par decà; et ceulx de la nouvelle opinion disent qu'ils ne savent que c'est. Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à St-Maixant, le premier jour de decembre 1586.

Lediet Verac n'a eu aucune chose pour son voiage; et je vous prie l'en faire payer.

De sa main : Je me trouve byen en pouyne, comme vous dyra Verac, de beaucoup de chauses qui ne sont du principal, mès sela me fayst plus d'ampechement que se s'etoit de grant fayst, et croy tous le jour d'avantage que nos pasions partyculieres nous comendet plus que le byen ou la ruyne de l'Estat, et vous aseure que je n'e pas eune feste; et, set je an vyens à but, je pouré dyre que Dieu m'aura fest belle grase, veu cel que je voys de tout cousté. Vous ne dyré à personne sesi qu'au Roy; car je vous ayerips come à personne que je say ne conestre que le Roy et sa mere.

PINART.

CATHERINE.

1586. — 1^{er} décembre.Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, f^{os} 64 et 65.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSILLIER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ETAT
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je viens de recevoir par l'ordinaire les lettres que le Roy monsieur mon filz m'a escriptes de sa main, et celle aussi qu'avez dressée avec les lettres du xviii^e de ce mois; je fais reponce de ma main au Roy mondict sieur et filz, et vous diray que l'on ne seroit assez blasmer le duc de Bouillon de la surprise de Rocroy¹; car, soit qu'elle ayt esté executée par son intelligence ou non, puisque ceux qui s'estoient retirez à Sedan estoient de la partye, il ne peut qu'il n'y ait une très grande faulte, et a le Roy monsieur mon filz très bien fait de luy avoir escript qu'il veult qu'il luy en responde; mais c'est le principal que de reprendre ledict Rocroy, et n'y fault perdre le temps, comme à ce que je voy l'on ne fait pas, car ce seroit une escheet de très prejudiciable importance pour l'entrée des estrangers, s'il en venoit aux huguenotz. Je ne seray point à mon aise que je le veoye repris, et ne fault rien espargner de diligence et d'execution pour le ravoïr le plus tost que l'on pourra, car je crains bien que ceux de deçà s'en trouvent beaucoup plus fortz et plus maltraictables et que les estrangers viennent en ce royaume plus aizement. J'ay veu aussi ce que m'avez escript de la deliberation de mon cousin le cardinal de Bourbon d'aller à

Paris, et mes cousins le cardinal de Vendosme et comte de Soissons avec luy, et les bonnes nouvelles que m'escripvez de la reduction de Seyne¹ et autres places que tenoient lesditz huguenotz en Provence, qui est ung très grant bien pour le service du Roy mondict sieur et filz; je l'avois aussi entendu par de ça, il y a quelques jours; j'ay veu aussi ce que m'escripvez de la depesche que avez recue de Rome. Monsieur de Bellievre pourra bien en cella, en faisant les offices dont il est chargé envers la royne d'Angleterre, sentir s'il y auroit quelque esperance que ce que le Pape desire, comme aussi je le desirerois infiniment, se peust faire, mais je n'y veoy pas grande apparence; touttefois l'on ne peult en sentir quelque chose, quand se ne seroit que pour satisfaire audict St-Pere. Je vous prie en parler au Roy et, selon qu'il advisera, en faudra faire une bonne depesche en chiffre au sieur de Bellievre, pour, en parlant des autres choses, en jeter quelques mots, comme il saura très bien faire à propos. Je vous prie en communiquer, vous et le sieur Brulart ensemble, sur ceste lettre et en savoir l'intention du Roy mondict sieur et filz, afin d'en faire la depesche plus tost que plus tard, et qu'il a puisse avoir avant qu'il parte d'Angleterre. Je suis aussi fort aise de la prise de Sancerre et du bonheur que Dieu donne à mon nepveu le duc de Loïenze de faire si bien, comme il a fait, pour le service du Roy monsieur mon filz. Il est tard; c'est pourquoy je ne feray pour ceste heure response au sieur marquis de Pizany, ni n'escripray de ma main au Pape pour le remercier du bon office qu'il a fait pour mes affaires avec le sieur duc de Toscane.

Je vous ay escript ce matin de la resolution que j'ay prinse d'aller à Congnac, où

¹ C'est dans la nuit du 18 au 19 novembre 1586 qu'une troupe de gens d'armes huguenots, partie de Sedan, s'empara de la ville de Rocroi, tuant le capitaine Chambéri, qui commandait la garnison. Le duc de Bouillon desavoua le coup de main, dont le duc de Guise ne le rendit pas moins responsable, en commençant aussitôt les hostilités.

¹ La Seyne-sur-Mer (Var).

j'espere arriver seulement samedi prochain; à ce que j'entends, nous pourrions voir lundy le roy de Navarre, au moins à ce que m'ont rapporté La Roche et des Reaux, que j'ay renvoyés ceste après-disner à la Rochelle, afin que mon cousin le prince de Condé m'escripve, avec mon filz le roy de Navarre, qu'il ne fera aucune mauvaïse demonstration de parolles, ni autrement, à mon cousin le duc de Raiz pour le fait de Montagu, ce que je ne doute pas qu'ilz ne m'envoient; et pour ce que la Charente est en degà Congnac, nous avons accordé l'augmentation et la suspension d'armes, ainsi que vous verrez et que je vous prie faire veoir au Roy, et la forme qu'en avons accordée et fait publier et ung double d'une publication que j'ai fait faire pour les querelles, afin qu'ils ne s'en ramentoivent point des vieilles, ni ne s'en face de nouvelles, pendant nostre entrevue et conference. Vous aurez vu, par ce que vous ay envoyé par le viconte Pinart, qu'il n'y a que defense de commettre aucuns actes d'hostilité; et, encores que j'estime que ce qui se fait par proceddures en justice n'y soit entendu et que ladicte tresve ne s'estende pas jusques à Tours et Angers, si suis-je bien d'advis que l'on ne procedde pendant nostre entrevue et conference à l'encontre desdictz de la nouvelle oppinion, depuis lesdictes villes de Tours et d'Angers en ça. Je ne veulx aussi oublier à vous dire, pour le faire entendre de ma part au Roy mondiet sieur filz, que j'ay donné le meilleur ordre qui se peut pour, pendant ladicte entrevue et conference, faire recevoir et payer les deniers de ses tailles au bas Poitou, au gouvernement du sieur de Bellegarde, es lieux où il y avoit difficulté de les pourvoir à cause des empeschemens des gens de la nouvelle opinon. Je vous diray aussi, sur ce que le Roy m'avoit escript pour les cens chevaux legers, qu'il est bien à propos

d'envoyer au mareschal de Matignon, que le sieur de Sagonne¹ n'est plus avec les troupes et s'en est allé avec la compagnie du mareschal de Biron en sa maison en Tourraine ou vers Paris; mais si le Roy mondiet sieur et filz renvoye querir mondiet nepveu le duc de Joieuse, ce serait bien fait de renforcer ledict mareschal de Matignon de quelque cavalerie, au lieu de la ramener devers Paris. Voilà tout ce que je vous diray pour ceste heure, priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à St-Maixent, le premier decembre 1586, au soir, bien tard.

Monsieur de Villeroy, oiant lire ceste lectre, j'ay pensé, depuis avoir escript de ma main au Roy monsieur mon filz, qu'il vault mieulx ne point parler à la reyne d'Angleterre de se faire catholique²; car je crois que cela nuirait à ce que j'escriptz au Roy mondiet sieur et filz qu'il me semble que luy doit dyre Monsieur de Believre, pour induire le roy de Navarre à faire la paix.

De sa main : Je croy que le longueur que le roy de Navarre a feste s'a esté pour voyr s'il aurt quelque place; car j'e aupinyon que les Roystres ne vyendron, s'il n'en ont quelque une pour leur retyrer; car yl se soyegnet que ceulx que mena Toré, pour n'en n'avoyr point, feurent tous defects; et si l'on la peust byentost reprendre, et garder qu'il n'an n'aye d'autres, je croy fermement qu'il ne remuront poynt et que je fayré quelque chause de bon. Que Dieu veulle qu'insin souyt!

CATHERINE.

¹ Georges Babou de La Bourdaisière, comte de Sagonne, capitaine de cinquante hommes d'armes.

² Elle veut dire : de la possibilité que le roi de Navarre se fasse catholique. . . .

1586. — 1 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 32 v°.

[A MONSIEUR DE MORTEMART].

Monsieur de Mortemart, je vous ayjà escript¹ que vous me feriez bien plaisir de me renvoyer Du Nesmes, commis du commis à la recepte generale de Poitiers pour le Roy monsieur mon filz, lequel a esté prins, depuis la suspension d'armes publiée, en retournant de Mirebeau, où il estoit venu, par mon exprès commandement et comme mon serviteur domestique, apporter de l'argent pour ma maison; et, comme je vous ay aussy escript, je ne puis trouver bon que La Planche et Gontieres, qui sont comme voz domestiques, retiennent lediet Du Nesmes et luy veullent faire paier v^{cl}. de rençon, qu'ilz disent avoir pris de voz deniers et bailliez à Monsieur de Lorges² et aultres qui avoient pris lediet Du Nesmes, auquel ilz ont faict escrire ce qu'ilz ont voulu; mais croyez, Monsieur de Mortemart, que, comme j'ay escript à mon filz le roy de Navarre et à mon cousin le prince de Condé, je ne puis trouver bonne ceste facon de proceder à l'encontre des miens. Et pour ce, je vous prie, faictes-moy ce plaisir et service de me faire renvoyer lediet Du Nesmes; aultrement, je le ray proceder comme il appartient à l'encontre d'iceulx La Planche et Gontieres, ainsy que je verray qu'il sera raisonnable; car c'est à moy à qui l'on s'adresse, puisque l'on traicte ainsy mes serviteurs et ceulx qui sont advouez de moy, qui vous prie me faire response et seconde lecture, priant Dieu, Monsieur de Mortemart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

¹ Voir plus haut (p. 94) la lettre du 28 novembre.² Jacques de Lorge, gouverneur de Castres, l'un des neuf fils du comte de Montgomery exécuté en 1574.Esript à Saint-Maixant, le 11^{esme} de decembre 1586.

[CATHERINE.]

1586. — 2 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 35 r°.

[A MONSIEUR DE BOISSEGUYN¹].

Monsieur de Boisseguyn, suivant ce que je vous ay escript, nous allons faire nostre conference à Congnac, où j'espere arriver samedy prochain; et lundy. Dieu aydant, nous nous verrons, mon filz le roy de Navarre et moy; mais je demeure en peine pour la seureté des paquetz, et, pour ceste cause, je vous prie donner ordre avec la bonne intelligence du sieur de, auquel aussy j'en escriptz, ad ce que, depuis Chastellerault jusques audiet Poitiers, les courriers qui viendront de la part du Roy mondiet seigneur et filz et ceulx que je luy envoyray puissent aller seurement, les faisant, si besoing est, accompagner dudit Poitiers jusques à . . .², afin que, non seulement ilz puissent aller et venir en diligence, mais aussy en seureté. J'ay ordonné le cappitaine Mercure avecques sa compaignye de chevaux legers pour tenir lediet chemin en seureté et empescher les volleurs de mal faire depuis Poitiers jusques audiet Congnac, dont vous advertirez les courriers et ceulx qui viendront de la part du Roy mondiet seigneur et filz vers moy, et ceulx que j'envoyray vers luy, et pareillement le maistre de la poste dudit Poitiers, afin qu'il en avertisse les aultres maistres de postes ses compaignons, ad ce

¹ Jean Jay, sgr de Boisseguyn, gouverneur de Poitiers, ancien lieutenant du comte du Lude. — Voir t. VI, p. 504.² Le nom est laissé en blanc.

qu'en faisant courrir les depesches qui me viendront par l'ordinaire, s'ilz ont besoing de sureté, ilz advertissent depuis ledict Poitiers, sur ledict chemyn de Cognac ledict cappitaine Mercure, pour leur donner escorte et tenir les chemyns en seureté; et, depuis Poitiers jusques à Chastellerault, il fault que donniez ordre d'y mettre et tenir encores des gens, principalement à la garenne dudict Chastellerault. Je vous en prie encores de rechef, afin que lesdictes depesches du Roy mondiet Seigneur et filz et les miennes puissent aller seurement. Priant Dieu, Monsieur de Boisseguyn, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Mesle, le ⁱⁱⁱⁱ jour de decembre 1586¹.

[CATHERINE.]

1586. — 4 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, f° 279

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, je viens de recevoir vostre depesche de d'Olinville du xxvii^e du passé, où j'ay trouvé la lettre de la main du Roy monsieur mon filz et la vostre dudict jour, qui m'ont donné beaucoup de plaisir et de contentement, entendant par vostre dicte lettre le Roy mondiet s^r et filz et la Roynie ma fille estre ensemble avec si bonne chere. Pleust à Dieu que vostre souhait, et celluy que je faiz et prie Dieu tous les jours nous envoyer, nous arrivast, qui est de leur donner ung beau filz;

¹ Il est écrit au bas: « Semblable depesche a esté faicte à Monsieur de Rouet, comme aussy a esté escript à toutes les villes, bourgs et villaiges d'entre Poitiers et Cognac, de donner escorte à tous les courriers que le Roy enverra devers la Roynie et qu'elle luy enverra aussy, afin de pouvoir seurement recevoir toutes leurs depesches. »

car il n'y a point de plus grand remede à tous noz maulz!

J'ay ouy lire les depesches de Rome, lesquelles je vous envoie; et, pour ne retarder ce porteur, je remectz à vous faire une depesche sur le faict du desir du Pape dont je vous feiz mention en ma dernière depesche; et, depuis feiz mettre en marche¹ que je n'estois pas d'avis d'en parler à present; mais je n'avois pas veu les grandes raisons et fondemens dudict Sainct-Pere, ausquelles je veoy quelque aparance.

J'espere que lundy nous verrons le roy de Navarre, ainsi qu'il m'escripvit encores hier. Vous aurez souvent, après nostre entrevue, de mes nouvelles, comme vous ferez entendre au Roy mondiet s^r et filz. Et, vous faisant ce most à haste et sur le partement de ce porteur et le mien, je ne m'estendray davantage, priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Mesle², le ⁱⁱⁱⁱ jour de decembre 1586.

De sa main : Je voldrès que set hayse duret longtemps à la Roynie; car yl n'y a rien qui ly donrèt plus tost des enfans qu'estre avecques le Roy avecques joiye, et fault que set rejouyse ausi; car voyés combien Dyeu m'en a donné pour n'estre poynt menencolyque; dyst-le luy de ma part.

CATHERINE.

PINART.

¹ En marche, *en marche*.

² Melle (Deux Sèvres) n'est éloigné de Cognac (Charente) que d'une cinquantaine de kilomètres, que la reine put franchir aisément en un jour.

1586. — 8 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, f° 99v.
Imprimée dans la *Revue de Gascogne*, t. XIV, p. 569; et dans les
Huguenots en Comminges, par M. l'abbé J. Lestrade, in-8°, p. 361.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, l'evesque de Commenge¹ vous a faict ce bon service, comme vous avez naguieres entendu, d'avoir pris la ville de Saint-Bertrand de Commenge², tres forte place située entre les monts Pirenées et qui importe merveilleusement à vostre service; car elle tient en seureté la pluspart de tous ces quartiers-là et donne faveur et moyen de retirer voz deniers, tant des tailles que aultres subventions, et aussi les decymes, se montant le tout à très grandes sommes et deniers; et n'eust peu ledict evesque de Commenge faire et executer ceste entreprise sans, outre des moyens qu'il a tous mis, y employer aussi beaucoup de ceulx de ses amis, qui se montent à grandes sommes, desquelles il s'est obligé, comme il vous plaira entendre de ce gentilhomme present porteur, qu'il envoie devant vous, affin qu'il vous plaise, comme je vous en supplie affectueusement, de vouloir faire pourveoir à son remboursement et remplacement des avances qu'il a faictes pour l'execution de ladicte entreprise, et que par cy-après il puisse avoir moyen de continuer à s'employer et faire tousjours ce qu'il pourra (comme serviteur très affectionné qu'il vous est) pour vostre service et à quoy il vous espargne beaucoup; car, au lieu qu'il faudroit

nécessairement que vous entreteinsiez quelque'un d'auctorité par de là pour y maintenir vostre service, il vous en descharge et faict à ses propres cousts et despens, avec ses amis qu'il a en grand nombre au païs, et qui sont et les maintient tous vos serviteurs, en quoy il meet le peu de moyens que Dieu et vous luy avez donnez; mais pour cela il n'entend vous estre aucunement à charge, vous requerrant seulement le faire rembourser des frais extraordinaires où il s'est constitué pour l'execution de ladicte entreprise, qui a si bien succédé et qui a apporté tant d'utilité à vostre service.

Wasseurant, Monsieur mon filz, que c'est chose à quoy vous aurez esgard, je ne vous en diray sur ce poinct davantage, mais vous prieray encores d'une chose dont il vous requiert aussi, qui est qu'il vous plaise escrire fort expressement au baron Jacques, père du vicomte de Larbourg¹ (que vous savez bien quelles gens ce sont), qu'ilz ayent à rendre tous les ornements dont ils se sont saisis des eglises dudict Saint-Bertrand, et mesme une licorne appartenant à la grande eglise de ladicte ville, laquelle a de haulteur environ cinq pieds et qui est de fort grande valeur. Ledit evesque de Commenge et les aultres ecclesiastiques de ladicte eglise desireroient qu'il vous pleut les prendre vous-mesme; car c'est une piece digne de vous et laquelle demeurant en ladicte eglise sera toujours en danger de se perdre; et outre cela donneroit-on envie à ceulz qui ont envie de mal faire de faire de nouvelles entreprises pour avoir ung tel butin.

Me remettant à cedit porteur pour vous faire plus amplement entendre les aultres par-

¹ Urbain de Saint-Gelais, fils naturel du vieux Louis de Laussac.

² Le baron de Lus, à la tête des protestants, s'était emparé de la cité de Saint-Bertrand de Comminges, le 22 avril 1586. Aidé par les Toulousains, l'évêque, Urbain de Saint-Gelais, reprit la place après quarante-huit jours de siège.

¹ Adrien et Corbeyran d'Aure, seigneurs de Larboust, très mêlés à toutes les guerres religieuses du comté de Comminges et des environs.

ticularitez dont l'a chargé ledict évesque de Commenge, je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur mon filz, qu'il vous vueille tousjours bien conserver, et vous donne en parfaite santé très longue et très heureuse vye.

Escript à Coignac, le viii^e jour de decembre 1586.

Votre bonne, affectionnée et hobligée mere.

CATHERINE.

1586. — 10 decembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 36 r°.

[AU ROY MONSIEUR MON FILZ.]

Monsieur mon filz, ma cousine la dame de Rohan et de Souhize¹, qui est en ceste ville, m'a suppliée de vous requerir, comme je fays, de luy prolonger encores pour tel temps qu'il vous plaira le dellay de se retirer hors le Royaulme suivant vostre edict, et en accorder aussi autant à la dame de Souissac, pour ce que le temps que leur aviez donné expire bientôt. Il y a encores quelques particularitez dont ilz m'ont fait requeste, lesquelles il vous plaira veoir par le memoire que ladicte dame de Rohan m'en a présenté, lequel je vous envoie, pour les en gratifier, s'il vous plaist, ainsi qu'il sera raisonnable; et, m'en remettant à ce qui est escript par ledict memoire, de peur de vous ennuyer, je ne vous feray plus longue lectre, priant Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Coignac, le x^{ème} jour de decembre 1586.

CATHERINE.

¹ Le roi avait déjà accordé à madame de Rohan des délais pour se mettre en règle avec l'édit. — Voir I. VIII, p. 373 et note.

1586. — 10 decembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 36 r°.

[A MONSIEUR DE LA MARONNIÈRE.]

Monsieur de La Maronniere, j'ay commandé et ordonné, au nom du Roy monsieur mon filz, aux receveurs et conseillers des aydes et tailles de Fontenay-le-Comte d'aller ou envoyer leurs commis à Tallemont¹ afin qu'avec l'assistance et force que vous leur baillerez, d'auleuns gens de guerre, de ceulx qui sont entretenuz audict Tallemont pour le service du Roy mondiet seigneur et filz, ilz puissent aller cueillir et lever, es bourgs, villaiges et paroisses du bas Poitou, les deniers des aydes, tailles, et aultres subsides pour après les mener et conduire audict Fontenay-le-Comte, ou en la recepte generale de Poitiers, pendant que la suspension d'armes, accordée entre mon filz le roy de Navarre et moy, durera. A ceste cause, je vous prie les recevoir audict Tallemont, leur bailler de voz soldatz tel nombre qu'il vous sera necessaire et quelqu'ung pour leur commander, tenant de vostre part la main et faisant tout ce qu'il vous sera possible, en sorte que les deniers du Roy mondiet seigneur et filz puissent estre levez et seurement menez audict Poitiers ou audict Fontenay; et vous luy ferez ung bon service, dont je l'advertiray et du bon debyoir qui y aura esté fait, priant Dieu, Monsieur de La Maronniere, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Coignac, le x^{ème} jour de decembre 1586.

[CATHERINE.]

¹ Talmon (Vendée), arrondissement des Sables-d'Olonne.

1586. — 10 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 34 r°.

A MESSIEURS

DE LA JUSTICE D'ANGERS.

Messieurs, le sieur de La Faultrière¹ estant par deçà et s'employant, comme j'ay sceu, de très grande affection au service du Roy monsieur mon filz, en ses guerres, m'a faict entendre la poursuite que l'on faict à l'encontre de luy et quelques-uns de ses amis pour raison de quelque homicide, dont il espere bien tost se justifier; mais, à cause d'une maladie grande qui luy est survenue et pour laquelle il est en danger de sa personne, il ne peut partir d'icy, comme il eust bien désiré faire pour estre à droict; qui est cause que je vous ay bien voullu faire ce mot de lectre en sa laveur et recommandation, pour vous prier, comme je faiz, d'avoir esgard à ce que dessus et à la priere que je vous faiz de luy donner delay, et à ceulx qui sont aussy poursuiviz comme luy, de quelque temps raisonnable, dedans lequel ilz se représenteront; c'est chose qui me semble très raisonnable, aussy ne vous en feray-je plus longue lectre, priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Congnac, le x^e jour de decembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 10 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 33 v°.

[A MONSIEUR DE LA ROCHEPOT.]

Monsieur de La Rochepot, j'escriptz à ceulx de la justice d'Angers en recommandation du

¹ François Le Gay, seigneur de La Faultrière (C. Port., *Dict. de Maine-et-Loire*, t. II, p. 136).

sieur de La Faultrière, que j'ay sceu qui a fort bien servy en ses guerres de deçà et qui est maintenant si fort mallade, qu'il est en danger de sa personne et luy seroit impossible de pouvoir maintenant s'acheminer par delà pour estre à droit, comme il est bien delibéré de faire aussy tost que sa santé le pourra permettre. Je vous prie bailler aux officiers de justice la lectre que je leur en escriptz et leur recommander de ma part le bon droict et cause dudit sieur de La Faultrière et de ceulx qui sont poursuiviz avecques luy, afin que leur donnent delay raisonnable pour se représenter, comme ilz feront, ainsy que m'a faict assurer icelluy sieur de La Faultrière. Et n'estant la présente à aultre fin, je prie Dieu, Monsieur de La Rochepot, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Congnac, le x^{esme} jour de decembre 1586.

[CATHERINE.]

1586. — 10 décembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f° 61.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, nous n'avons poinct recen le paquet que m'escripvez que pensiez bailler au s^r de St-Pompain, et qui a esté mis es mains du m^e des postes de Chastellerault, Giraudet; par quoy il est necessaire que l'on escrive aux postes, pour savoir en laquelle il a esté perdu; car les postes de deçà Poitiers ne nous mendent poinct qu'il y ait rien de perdu de depesches, qui viennent icy et qui vont de de là. J'en suis bien marrye pour les lettres de gratification à ceulx qui ont si bien faict leur devoir en ceste deffaicte du regiment de

Neuwy¹, le huguenot qui avoit fait effort pour forcer Maillezais²; car les lettres que escripvay au secretaire Pinart, que leur envoyast le Roy, les eussent encouragés et fait cognostre le grant gré que le Roy leur en scet. J'ay donné de ma bourse, voiant que je n'avois point de nouvelles, ny response de ce que j'en avois escript, trois cens escus aux pauvres blessés du regiment du sieur de Villehissant; mais il y a le capitaine Lestel³, qui est fort blessé, qui estoit chef, qui merite bien quelque bonne recompense, et le capitaine de la garde du s^r de Malicorne, qui est aussi bien blessé, et puis, il faut aussi leur faire quelque recompense pour les prisonniers, que j'ay fait renvoyer sans payer rançon. Je vous prie ramener au Roy monsieur mon filz qu'il ordonne et face fournir ce qu'il luy plaira pour ce que dessus; mais il faudroit que ce feust de l'argent comptant et qu'il y en eust avant moings⁴. Il seroit aussi besoing qu'il y eust quelque argent icy, pour payer aucuns voiajes que l'on est contrainct de faire faire en divers lieux et endroictz es provinces voisines d'icy, où la poste n'est pas, et à beaucoup de choses qui surviennent extraordinairement et inopinément, comme je me suis trouvé bien empes-

chée pour cinq cens escus qui ont esté empruntez pour refectionner en quelques endroictz ce chasteau, qui est le plus ruiné que je voyz il y a longtemps et se deperist fort; c'est un très grand donnaige.

Vostre lettre est du premier jour de ce mois; je la recus hier soir, avecq les lettres de la main du Roy monsieur mon filz et de la Royne ma fille, je fuz infiniment aize d'entendre des nouvelles du Roy mondiet sieur et filz et de la Royne ma fille, et m'avez fait aussi très grand plaisir de m'avoir escript si amplement, mesme du bon succez qu'a mon cousin le duc d'Espèrnon en Prouvence¹, et comme continuoît aussi tousjours en son bonheur mon neveu le duc de Joyeuse², dont aussi j'en suis très aize. Vous aurez veu, depuis voz dictes lettres escriptes, le secretaire Pinart et le s^r de Poigny, qui vous ont porté de mes nouvelles. J'avois envoyé ung de mes gens après ledict sieur de Poigny, pour l'advertir du changement du lieu de nostre entrevue, au lieu que pensions qu'elle seroit vers St-Maixent, comme il avoit esté arresté, que se seroit icy, où je arrivay samedy au soir, ayant trouvé le pire chemin que l'on pourroit trouver, aussi y en eust-il beaucoup de ma suite qui ne s'en aperceurent que trop. J'ay veu aussi le nom de celuy d'Angleterre qui estoit rayé en la depesche de Rome; ayant considéré laquelle, je serois d'advys, comme je vous escripvais de Mesle par ung qui s'en retournoit, que l'on en face une depesche à monsieur de Believre.

¹ Le duc d'Espèrnon avoit obtenu le gouvernement de la Provence après la mort du duc d'Angoulême, et il s'y étoit rendu avec une armée pour combattre les ligueurs beaucoup plus que les huguenots.

² Joyeuse, après quelques succès remportés sur François de Châtillon, entra en Languedoc et vint, non sans ostentation, passer la revue de sa belle armée sous les murs de Toulouse, où son père résidoit comme lieutenant-général de la province.

¹ Brantôme a raconté tout au long cet épisode, dont il rapporte l'honneur à la reine mère, qui avait fait envoyer les harquebuziers sous la conduite du capitaine Lestelle. (T. VII, discours II : « Sur la reine mere de nos derniers roys, Catherine de Medicis. »)

Selon lui, Neuwy et Sorlu, avec leurs régiments huguenots, étoient à Maillezais, et c'est de Niot que partit Lestelle. Tous les ennemis furent pris avec leurs drapeaux; mais la reine les fit relâcher immédiatement, comme elle le dit plus loin.

² Maillezais (Vendée), à 12 kilomètres de Fontenay-le-Comte.

³ Un des Branc de Lestelle, dont le frère, Louis, fut chambellan du roi de Navarre.

⁴ Ces mots semblent mal lus; mais le sens doit être qu'il faudroit que l'argent arrive promptement.

qui est si prudent qu'il en sçaura très bien user. Vous aurez veu aussi Verac, que j'ay envoyé encores depuis devers le Roy mondiet sieur et filz, sur ce qu'il luy avoit pleu m'escripre de mon nepveu le duc de Meyne; cella sera cause que je ne ne vous en diray aultre chose, pour ce que vous aurez pu entendre le tout. Je vous envoie Moineton, pour advertir le Roy monsieur mon filz que, après tant de difficultez, que j'ay surmontées les unes après les aultres, que j'espere dedans la fin de ceste sepmaine veoir mon filz le roy de Navarre à demye-lieue d'icy en ung petit chasteau, qui est assez propre pour cella, à ce que l'en m'a raporté; et, après nostredicte entreveue, j'en voyray de L'Aubespine au Roy monsieur mon filz, pour luy rendre compte de tout ce qui se y sera passé. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Cognac, le x^e jour de decembre 1586.

Monsieur de Villeroy, je vous escriptz cy-dessus, et avecq voz lettres du premier de ce mois, j'ay receu une lettre du Roy monsieur mon filz et une de la Roïne ma fille, mais je ne suis depuis souvenu que ce a esté en ung paquet que la depesche que m'a faicte le s^r de Poigny, de Chartres, et qu'i m'a envoyé par ce garçon Regnault, que j'avois depesché après luy, quand il fut resolu que viendrions icy; mais je viens presentement de recevoir vostre depesche du m^e de ce mois, avecq une lettre de la main du Roy mondiet sieur et filz et une autre de la Roïne ma fille, qui m'escript qu'elle se porte bien depuis avoir eu des douleurs de colicque, dont je suis bien aize, et loue Dieu aussi de bon cuer que le Roy mondiet seigneur et filz se porte si bien qu'il me maude. Je vous seay très bon gré de m'avoir si amplement escript de l'ordre qui a esté

donné tant pour la seureté et nourriture et service de ma fille la roïne de Navarre¹. Je ne vous diray rien davantaige que ce que je vous escripts cy-dessus de mon entreveue.

¹ C'est la seule fois que Catherine fait allusion aux aventures de sa fille Marguerite, dont elle s'était tant occupée l'année précédente pour la réconcilier avec son mari le roi de Navarre. Il est vrai que, depuis ce temps, la malheureuse princesse, chassée d'Agen par Matignon, fugitive à travers les montagnes d'Auvergne, n'avait guère été traitée que comme une rebelle. Après avoir traversé Issoire, elle avait cru trouver un refuge dans le château d'Ibois, que la reine mère lui avait abandonné; mais elle y séjourna à peine cinq jours, du jeudi soir 16 octobre 1586 au mardi 21, assiégée par les cavaliers du marquis de Canillac et obligée, faute de vivres et de munitions, de se rendre sans conditions, en abandonnant même son fidèle chevalier d'Aubiach. Nul doute que le gouverneur de la haute Auvergne n'ait agi par ordre du roi, en l'emmenant captive à l'Esson, véritable prison d'État, où elle devait rester si longtemps séquestrée, non sans trouver le moyen d'adoucir son féroce gardien. — Voir le curieux livre de M. Ph. Lauzun intitulé : *Itinéraire raisonné de Marguerite de Valois en Gascogne*, Paris, A. Picard, 1909.

Les deux documents suivants, écrits à la fin d'octobre par Henri III, et de sa main, montrent bien de quelle haine le roi poursuivait sa sœur :

A MESSIEURS DE MON CONSEIL DES FINANCES.

« Messieurs, vous avés seen l'eureus succès de la prise de la reine de Navarre; il lui faut pour sa garde de la depense. La reine ma bonne mere est d'avis de cinquante ou cent Suisses. Il faut les faire paier sur le hyen de ladicte roïne de Navarre. Vileroy aussy ecrira au mareschal de Matignon pour envoyer ledict nombre; qu'il pregne de ceux qu'il connoitra telz qu'il faut, très fidelle et hyen choisis. Vous adviserés aussy à ses debtes, et jugerez quelles sont à payer, et quelles non, afin que, faisant saisir tout son hyen, comme je vous le commande, ainsy qu'il est à faire, vous distinguerés les debtes à payer ou non. Il i en a de la Duras², à ce que

² Rappelons que celle que le roi appelle ainsi « la Duras » était l'âme intime de Marguerite et sa dame d'honneur depuis 1581; Marguerite de Gramont, femme de Jean de Durfort, vicomte de Duras, célèbre par son duel avec Turanne. — Voir t. VI, p. 308.

sinon que j'espere que se sera vendredy ou samedy arrivant, ainsi que l'on m'a dict ce

j'ay seen. Vous n'en ferés aucun estat de ceulx-là. Dieu vous conserve.

— HENRY. —

A VILLEROY ^a.

« Je serai le landemyn du jour des rois à Sint-Germain, qui sera mardy nomément et non plus tost. Mandez au marquis qu'il ne bouge que nous n'ayons pourveu byen et comme il faust; mais que je soys à Sint-Germain-en-Laye, nous y prendrons une bonne resolution. (En marge :) Mandez que l'on m'envoye toutes ses bagues et par un bel invanteyre; que l'on me les apporte au plus tost. Cependant écrivez luy se que desirer; et qu'il la mene au chateau de Usson. Et faictes la letre-patente à Boisrignart et l'envoyés au plus tost et les lettres à ses gentilshommes, fort affectyonnés. J'ay escript de ma main au marquis de Canillac. Et que dès ceste heure l'on arrete ses terres et panssyons, et face lors advanser sur icelles et sur ses panssyons ce qui sera requis, tant pour rambourser ledict marquis que pour sa garde. Et dites à ceulx de mon Conseil qu'ilz ne tyennent les choses au longueur, et ausy que l'on luy envoie ce qui est de present necessaire pour luy et pour ladycite garnison.

« Quant à ses faunes et homes, i les chasse incontinent, et advise de luy en donner, pour ses faunes quelque honeste demoiselle et fame de chambre, attendant que la Reine ma bonne mere, luy en ordonne de telle qu'elle advisera; mais que surtout il prene byen garde à elle. Escribez ausy à Randon ^b, afin qu'il n'en pretande cause d'ignorance.

« Je ne la venez appeller dans les patentes que seur, sans chere et bien aimée; ostez cella, et les cachez. La reine m'enjoint de faire paindre Obyae ^c, et qu'il ce soit

^a Il semble que la reine mère ait été de moitié dans ces mesures de rigueur monnes prises contre la pauvre reine de Navarre. Mais, comme Catherine était depuis longtemps éloignée de son fils, nous nous étonnons qu'elle ne lui ait jamais parle de sa sœur dans les lettres si frequentes qu'elle lui adressait et qu'elle se soit contentée de ce froid remerciement adressé à Villeroy.

^b Le comte de Randon était, comme l'on sait, gouverneur d'Auvergne.

^c Jean de Galar, d'Aubiac ne fut pas pendu dans la cour du chateau d'Usson; Canillac l'avait expédié à Paris. En passant à Aigueperse, le prévôt de l'hôtel le fit exécuter sans jugement. — Voir la lettre du marquis à Villeroy du 8 decembre 1586, lui demandant si le roi est satisfait de sa conduite (Bibl. Nat., Ms. fr. 15573).

matin encores, que le roy de Navarre et le prince de Condé avecq les aultres arriveront ce soir à Jarnac. Nous sommes d'accord que le lieu de nostre entrevue sera en un chasteau appelé St-Brice ¹, qui n'est qu'à demye lieue de ce pais d'icy; je yray par le parq, par ung très beau chemyn, et ay faict faire ung pont sur la riviere de la Charente, pardessus lequel j'entreray dans ledict chasteau, où j'auray mon appartement d'un costé, et ledict sieur roy de Navarre le sien, et y a une assez belle salle pour nous y assembler ². J'envoyray incontinent après de L'Aubespine ³, pour reporter au Roy mondict sieur et filz ce qui s'y sera passé.

J'ay faict une depesche aux habitans de toutes les postes d'icy à Orthès, outre ce que j'ay escript aux gouverneurs et lieutenants generaux, pour faire accompagner et passer seulement les courriers et paquets; mais je

an la presence de seste miserable, en la court du chateau d'Usson, et que gaire de jants le voient. Faictes qu'il soit doublerment faict. Adieu.

— HENRY. —

« Montrez à ceulx de mon Conseil, afin que nul ne doute de ma volonté; je dis à ceulx qui savent mes affaires. » — (Nouv. acq. fr. n° 1046, p. 5.)

¹ Le chateau de Saint-Brice ou Saint-Brès est à 5 kilomètres de Cognac et à 9 kilomètres de Jarnac. Il est bâti sur la rive droite de la Charente et n'est séparé de la rivière que par un parterre et quelques arbres. Il avait alors pour seigneur Daniel Poussard, qui se qualifiait «maistre d'hôtel et panetier ordinaire du roy de France et de la royne de Navarre» et qui était apparenté aux meilleures familles du pays. Le propriétaire actuel est le marquis de Brémond d'Ars.

² Cette phrase donne raison à la tradition, qui veut que l'entrevue du roi de Navarre et de Catherine de Médicis ait eu lieu dans un salon, peint dans le style Renaissance, avec fenêtres à meneaux, qui existe encore aujourd'hui.

Claude de L'Aubespine, s^{er} de Verderonne, secrétaire des finances du roi et de la reine mère, greffier de l'ordre du Saint-Esprit, petit-fils de Claude, s^{er} d'Érouville, et neveu de Sébastien, évêque de Limoges.

desire que vous en faciez encores une au Roy, qui soit fort expresse, encores qu'à ce que je voy, il ne se soit point perdu des despeshes du Roy, et des vostres, et du s^r Brulart et des miennes.

De sa main :

L'on dyst que le capiteyne Franchot, que avest envoyé à Madame de Nemours, ha esté teué ha la quarere¹ de Chastelereauls; je avès ayscript au Roy et à la Roïne, je vous aseure que j'en suys byen en pouyne. Qui n'y donnera hordre, l'on n'ausera aler plus ny venyr d'ysi à Parys. J'é ven cet que avès mendeds; je ne volrès pas, se me samble, changer si sovent de mestre d'otel et panetiers; un byen ayysé et seur qui demeureret sis moys et un aultre aultre sis moys, ce seret très byen; toute foys, mès que le somelier y souyt, je trove tout bon². . .

1586. 11 décembre.

Cope, Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, F 37 1°.

[A MONSIEUR DE GOURGUES³.]

Monsieur de Gourgues, ce n'est pas d'aujourd'huy que je conguois vostre bonne et grande affection au service du Roy monsieur mon filz et au mien particullier; aussy luy et moy en avons tousjours bonne souvenance. Je luy ay escript, depuis que je suis icy, le bon devoir que vous avez faict par delà en ces dernières occasions et que vous continuez encores pour secourir et assister mon cousin le mareschal de Matignon; en quoy je vous prie

¹ Pour *carrière*.

² Le reste de la lettre a été lacéré.

³ Ogier de Gourgues, conseiller d'État, trésorier de France et général des finances à Bordeaux.

de vous emploier tousjours, car je scay bien que si vous n'y meetez la main qu'il y manquera beaucoup de choses. Cependant je vous mereye du vin que m'avez envoyé pour ma bouche, dont vous m'avez faict beaucoup de plaisir; car il ne s'en trouve point qui feust à ma boitte comme est cestuy là. J'ay commandé le remboursement de ce qu'il a consté vous en estre faict, comme il est bien raisonnable. Priant Dieu, Monsieur de Gourgues, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Congnac, le xi^e jour de decembre 1586.

[CATHERINE.]

1586. 11 décembre.

Orig. Communiqué à M. de la Ferrière.

A MONSIEUR

MON FILZ LE ROY DE NAVARRE.

Mon filz, je vous envoie le s^r de Pont-Carré¹, pour vous faire entendre que je avois recen depuis hier la ratification de la suspension de tons actes d'hostilité, ne pensant point que l'ayant entendu, la part qui vous touche, vous n'y donniez l'ordre que je en espere pour contenter le Roy mon filz; et, en ayant bien instruit le s^r de Pont-Carré, je m'en remettray sur sa sullivance; et n'estant celle-ci pour aultre occasion, feray fin, priant Dieu vous conserver.

De Congnac, le xi^e de decembre 1586.

Vostre bonne mere.

CATHERINE.

¹ Geoffroy Camus, seigneur de Pontcarré et de Torcy, fut employé, en 1586 et 1587, dans toutes les négociations entre Henri III, le roi de Navarre et le prince de Conde. Voir une de ses lettres dans la collection Brienne, vol. 214, f. 152.

1586. — 13 décembre.

Minute orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 20, f^o 103, 104 et 105.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, suivant ce que je vous ay faict entendre par mes dernieres depeschies, que sur la fin de ceste sepmaine nous nous debvions veoir, mon filz le roy de Navarre et moy, estant devant-hier au soir arrivé à Jarnac, et aussi mon cousin le prince de Condé et ceulx qu'il a avec luy. Il m'escripvit qu'il estoit besoing et me prioit de lui envoyer, comme je fys, mon cousin le mareschal de Biron, pour vuidier avec luy, avant que de nous assembler, aucunes petites dillicultez pour le faict des gens de guerre : ce qu'ilz ont faict; aussy n'estoient-elles pas grandes; car de ma part j'ay faict suivre en cela ce que vous avez veu que nous lui avions accordé pendant qu'il fut avec eulx audiet Jarnac. Le sieur de Pontcarré, que j'avois envoyé le jour precedent pour faire cesser les levées de voz deniers et contrainctes que ceulx du party dudiet roy de Navarre s'efforçoient de faire, en parla; mais il ne s'en feit aultre resollution, sinon qu'ilz ne feroient les levées desdicts deniers que es lieux qu'ils avoient accoustumé et où ilz avoient envoyé leurs commissions. Estimant ceste derniere clause prejudiciable, j'en parlay dès hier aux sieurs de vostre Conseil qui sont icy, qui ont esté d'advys de commander, comme j'ay faict, aux recepveurs des aydes et tailles de faire leur devoir, de recouvrer voz deniers et d'aller et envoyer sur les lieux diligemment, allin de prevenir ces genz icy, qui ont envoyé depuis quelque temps leurs commissions partout, pour tasher à recevoir de voz deniers tant qu'ilz pourront. Le plus grand mal qu'il y a en cela,

c'est que les gens de la nouvelle opinion contraignent les parroisses, nonobstant qu'ilz ayent payé, de paier encores une foys et s'estendent le plus loing qu'ilz peuvent, chargeans davantaige que la taille et les subsidess imposez suivant voz commissions, encores d'autres contributions, de sorte que vostre pauvre peuple est merveilleusement foulé et ne scauroit subsister, si ces choses ont lieu; car levant vozdictz deniers, comme j'y ay donné le meilleur ordre que j'ay peu, et les dictz de la nouvelle opinion les contraignans de paier, ils tumberont soubz le faiz et habandonneront les villaiges, si Dieu ne nous donne bientost la paix. J'avois aussy depesché, il y a deux jours, La Roche, à la priere de mon cousin le duc de Raiz, sur l'inimyté particulliere qu'il avoit entendu que lui porte mon cousin le prince de Condé, proceddant du faict du desmantellement de Montegu¹, comme je lui avois jà faict entendre, comme la verité est aussi telle qu'il ne s'est rien faict en cela que par la resollution faite à Fleis, du consentement de ceulx de la nouvelle opinion, et à la poursuiete et instance que vous ont faicte beaucoup de fois les provinces de Bretagne et autres prochaines du diet Montegu, sans qu'il y eust rien en aultrement d'affecté, ny du, par mon diet cousin le duc de Raiz; sur quoy par le sieur de La Roche il m'avoit escript une lettre en termes generaux, qu'il seroit bien marry de parler devant moy, ny faire chose, quand nous nous assemblerions, qui me peust deplaire; toutteffois mondiet cousin le duc de Raiz ne l'estimant assez esclairey, icelluy La Roche porta encores ung mot de lettre de moy et en parla de rechef, dont lediet sieur prince se mist tellement en collere, qu'il s'en vouloit

¹ Voir à l'Appendice, l'Instruction donnée par la reine le 2 décembre à La Roche, en l'envoyant vers le prince de Condé.

retourner sans assister à la conférence et eust mondict filz le roy de Navarre très grande peyne à le retenir, declarans qu'il ne viendroit point à nostre entreveue (que nous avons faite aujourd'huy, comme il sera déclaré cy après), si ledict sieur de Raiz s'y trouvoit, qui a esté cause que, avec l'advis des princes et seigneurs qui sont icy, il n'est bougé de ceste ville: ledict sieur prince ne s'y est trouvé aussy, mais estant en une aultre maison près le lieu de nostre entreveue, où mon cousin le duc de Nevers, mes cousines, sa femme et sa fille se sont allez, (après avoir sallué ledict sieur roy de Navarre et demenré quelque temps avec moy), par ma permission, veoir, comme il les en avoit requis. Il leur a, à ce qu'ilz m'ont rapporté, tenu les plus honnestes propos et fait les meilleures demonstrations qu'il est possible, de sorte que j'estime que la difficulté d'entre luy et ledict sieur de Raiz se pourra raccommoier: au moins y feray-je ce que je pourray demain que je doibz veoir ledict sieur prince de Condé. Et ce matin, veoyant que nous nous debvions veoir, mon filz le roy de Navarre et moy, j'ay assemblé lesdictz princes et seigneurs qui sont icy pour resouldre avec eulx, comme j'ay fait, la facon de laquelle je devois proceder avec ledict sieur roy de Navarre, lequel estant accompagné, à ce que j'ay peu entendre, d'environ quatre cents chevaux de sa suite et de ces seigneurs qui sont avec luy et ledict sieur prince de Condé, et allin qu'il n'y eust point de confusion au lieu de nostre entreveue, près duquel ilz estoient arrivés, il y avoit bien deux heures auparavant moy, en divers lieux arrangés sur des haults, afin qu'ilz parussent mieulx, j'ay envoyé devant ledict sieur mareschal de Birou prier mon filz le roy de Navarre de n'y amener que quarante ou cinquante des principaulx avec luy, comme aussy

a-t-il fait, n'y ayant eu que le vicomte de Turenne et les sieurs de La Trémouille qui se soient approchez, quand il m'est venu faire la reverance en la salle de la maison de Saint-Bris. L'ayant baisé et après quelques peu de propos communs, nous sommes entrez en la chambre d'auprès, où je me suis assise, et l'ay fait aussy asseoir. Je luy ay représenté comme, suivant ce qu'il avoit désiré, j'estois venue, mais que je me plaingnois du mauvais traictement qu'il m'avoit fait, de m'avoir si longtemps entreteneue; et luy, de l'autre costé, est entré sur ses plaintes du tort qu'on luy avoit fait de l'avoir jugé sans l'ouyr: sur quoy je n'ai rien obmis pour luy faire congnoistre qu'il ne s'est rien fait que pour la salvation du Royaume et conservation de luy mesme: s'estant passé beaucoup de propos entre luy et moy sur cela, qui seroient trop longs à vous discourir: à quoy il replicquoit et maintenoit tousjours ses raisons, qu'il luy avoit esté fait grand tort: dont aussi sur chaque occasion je n'ay pas manqué de luy faire entendre les bonnes et grandes raisons qui se peuvent dire sur cela, lesquelles je luy ay desduites fort amplement, les unes après les aultres, luy respondant à toutes ses objections; et pense les luy avoir tellement impliquées en son esprit, sauf ses contradictions, que j'estime qu'il les recongnoist en luy mesmes très veritables et que ce qu'avons fait n'a pas seulement esté pour le salut du Royaume, mais aussi pour son bien particulier, quand il vouldra faire ce qu'il doibt. Et sommes de là encores rentrez sur le fait de mon voiage par deçà, me disant que je ne luy declarois rien: à quoy je luy ay respondu, comme j'ay auparavant fait, que c'estoit luy qui avoit désiré que je venisse par deçà, et que c'estoit doncques à luy à parler. Sur quoy il m'a dict que, quand il l'avoit desiré,

les armes n'estoient pas encore levées, mais que, depuis, l'on avoit fait plusieurs armées pour tascher à le ruiner, combien que, graces à Dieu, on ne luy eust pas faict grand mal, et qu'il estoit sur le point d'estre secouru et avoir bientost de grandes forces de reystres; à quoy j'ay replicqué que, quand vous aviez faict plusieurs armées, vous aviez faict pour son bien particulier et que, si on en eust dressé une seule, où toutes les autres eussent esté comprinses, et que l'on feust venu droict à luy, il estoit voirement perdu; partant qu'il vous en estoit plus obligé; que quant aux reystres dont il parloit, nous scavons bien qu'il n'en avoit point et que les princes d'Allemagne estoient entrez avec raison en telles considerations, qu'il ne seroit pas secouru d'eulx comme il avoit pensé, mais que, quand il en auroit, se seroit sa propre ruïne, car il acheveroit de se faire hayr des catholiques, de qui il deyroit rechercher l'amitié. Et voyant qu'il disoit toujours qu'il n'avoit point de pouvoir, me priant de luy dire le bien que je voullais proposer, afin qu'il en advertit les eglises, ses amyes, vers lesquelles, par faulte de passeportz, il disoit n'avoir peu envoyer, luy respondant à ce qu'il disoit des passeportz, je luy ay dict qu'il les avoit euz en telle forme qu'il les avoit demande, quand il m'en avoit requise et que c'estoit à luy à se declairer; mais, pour ce que je veoyois qu'il demouroit toujours ferme à dire qu'il ne pouvoit faire rien luy seul, et qu'il reiteroit que je ne luy disois rien que parolles generales, je luy ay de rechef redict que, à sa priere, j'estois venue sans avoir esgard, ny au temps, ny à mon aage et aussi peu à la saison, et que j'avois toujours pensé qu'il m'ouvriroit les moyens pour parvenir à une bonne paix¹, pour luy

ayder, comme nous en avions très grand desir, pourveu qu'il se voullust aussi ayder et estre tel qu'il doit; car, sans cela, il nous en ostoit le moyen, et que, veoyant aussi vostre peuple tant oppressé, vous en receviez ung merveilleux annuy et desiriez le mettre à repos par le

par la reine mère, et que M. le viconte de Brémont d'Arz n'a pas connu, il y a la «lettre d'un gentilhomme françois», publiée dans les *Mémoires de la Ligue* (édit. de 1758, II, p. 76), et surtout le récit de Pierre Mathieu dans son *Histoire de France* (livre VII), publiée à Paris en 1631, une quarantaine d'années seulement après l'événement, ce qui permettait à l'écrivain d'avoir eu recours à de sérieux témoignages. Il est intéressant de mettre cette version en regard de celle qui nous est fournie par une lettre originale conservée à la bibliothèque de Saint-Petersbourg :

«Les paroles de ce premier abonchement ne furent pas secrettes; et ne fut non plus malaisé de les recueillir, qu'il semble à propos d'en rapporter le dialogisme. Et ceux qui ont connu et ouy parler l'un et l'autre jugeront qu'il n'y a mot qu'il ne leur soit propre. La Royne mere, après les reverences, embrassemens et caresses, dont elle estoit fort liberale, luy parla en cette sorte :

«Eh bien, mon fils, ferons-nous quelque chose de bon? — Il ne tiendra pas à moy : c'est ce que je desire, repart le roy de Navarre. — Il faut donc que vous nous disiez ce que vous desirez pour cela. — Mes desirs, Madame, ne sont que ceux de Vos Majestez. — Laissons ces ceremonies, et me dites ce que vous demandez. — Madame, je ne demande rien et ne suis venu que pour recevoir vos commandemens. — Là, là, faites quelque ouverture. — Madame, il n'y a point icy d'ouverture pour moy.

Cet equivoque fut incontinent remarque par les dames, pour un trait de galanterie de ce prince, qui en tout temps et en toute sorte de discours, faisoit voir la vivacité de ses reparties.

«Mais quoy, adjouste la Royne, voulez-vous estre la cause de la ruïne de ce royaume? Et ne considerez-vous point qu'autre que vous, apres le Roy, n'y a plus d'intérest? — Madame, ny vous ny luy ne l'ont creu, ayant dressé huit armées pour eulx me ruiner. — Quelles armées, mon fils? Vous vous abusez. Pensez-vous que si le Roy vous eust voulu ruiner, il ne l'eust pas faict? La puissance ne luy a pas manqué; mais il n'en a jamais eu

¹ En dehors du récit de cette entrevue du 13 décembre au château de Saint-Brice, écrit le soir même

moyen d'une bonne et perdurable paix, au contentement de tous voz subjectz, lesquels vous vouldiez tous reunir à vous bien servir. Je l'ay pressé de me dire sa delibération pour le faict de nostre negotiation, affin que, si

la volonté. — Excusez-moy, Madame, ma royne ne depend point des hommes; elle n'est ny au pouvoir du Roy, ni au vostre. — Ignorez-vous la puissance du Roy et ce qu'il peut? — Madame, je scay bien ce qu'il peut, et encore mieux ce qu'il ne pourroit faire. — Et quoy donc! Ne voulez-vous pas obeir à vostre Roy? — J'en ay toujours eu la volonté, j'ay désiré de luy en tesmoigner les effects, et l'ay souvent supplié de m'honorer de ses commandemens, pour m'opposer, sous son autorité, à ceux de la Ligue, qui s'estoient eslevez en son royaume, au prejudice de ses Edicts, pour troubler son repos et la tranquillité publique.

« Là-dessus, la Royne tout en colere : Ne vous abusez point, mon fils, ils ne sont point liguez contre le royaume; ils sont françois, et tous les meilleurs catholiques de France, qui apprehendent la domination des huguenots, et pour le vous dire tout en un mot, le Roy connoist leur intention, et trouve bon tout ce qu'ils ont faict. Mais laissons cela : ne parlez que pour vous, et demandez tout ce que vous voulez; le Roy vous l'accordera. — Madame, je ne vous demande rien; mais, si vous me demandez quelque chose, je le proposeray à mes amys et à ceux à qui j'ay promis de ne rien faire ny traiter sans eux. — Or bien, mon fils, puisque vous le voulez comme cela, je ne vous diray autre chose, sinon que le Roy vous aime et vous honore, et desire vous voir auprès de luy et vous embrasser comme son bon frere. — Madame, je le remercie très humblement, et vous assure que jamais je ne manqueray au devoir que je luy dois. — Mais quoy, ne voulez-vous dire autre chose? — Et, n'est-ce pas beaucoup que cela? — Vous voulez donc continuer d'estre cause de la misere et à la fois de la perte de ce royaume? — Moy, Madame, je scay qu'il ne sera jamais tellement ruiné, qu'il n'y en ait toujours quelque petit coin pour moy. — Mais, ne voulez-vous pas obeir au Roy? Ne craignez-vous pas qu'il ne s'enflamme et s'irrite contre vous? — Madame, il faut que je vous dise la verité : il y a tantost dix-huit mois que je n'obey plus au Roy. — Ne dictes pas cela, mon fils! — Madame, je le puis dire; car le Roy, qui m'est comme pere, au lieu de me nourrir comme son enfant, et ne me perdre, m'a faict la guerre en loup;

nous debvions continuer, que je le sceusse, ou qu'il se resollust comme nous aurions à faire, et dans quel temps nous nous rassemblerions, mais que le retarder en cecy luy estoit après vous plus prejudiciable qu'à nul

et quant à vous, Madame, vous me l'avez faicte en lionne. — Eh quoy! ne vous ay-je pas toujours esté bonne mere? — Ouy, Madame; mais ce n'a esté qu'en ma jeunesse; car, depuis six ans, je reconnois vostre naturel fort changé. — Croyez, mon fils, que le Roy et moy ne demandons que vostre bien. — Madame, excusez-moy, je reconnois tout le contraire. — Mais, mon fils, laissons cela; voulez-vous que la peine que j'ay prise depuis six mois ou environ demeure infructueuse, après m'avoir tenue si longtemps à baigneauder? — Madame, ce n'est pas moy qui en suis cause; au contraire, c'est vous. Je ne vous empesche que reposiez en vostre liet; mais vous depuis dix-huit mois m'empeschez de coucher dans le mien. — Et quoy! seray-je toujours dans ceste peyne, moy qui ne demande que le repos? — Madame, ceste peyne vous plaist et vous nourrit; si vous estiez en repos, vous ne sauriez vivre longuement. — Comment? je vous ay ven autrefois si doux et si traitable, et à present je vois sortir vostre courroux par les yeux, et l'entends par voz paroles. — Madame, il est vray que les longues traverses et les facheux traitemens dont vous avez usé à mon endroit m'ont faict changer et perdre ce qui estoit de mon naturel. — Or bien, puisque vous ne pouvez faire de vous-mesme, regardons à faire une trefve pour quelque temps, pendant lequel vous pourrez conferer et communiquer avec voz ministres et voz associez, affin de faciliter une bonne paix, sous bons passeports, qui a ceste fois vous seront expediez. — Et bien, Madame, je le feray. — Et quoy, mon fils, vous vous abusez. Vous pensez avoir des reistres, et vous n'en avez point. — Madame, je ne suis point icy pour en avoir nouvelles de vous. »

Sanf la mise en scène, le fond est bien conforme. Le tout est resumé de même dans les *Memoires de la Ligue*, où le viconte de Turenne n'apparaît qu'à la première et dernière entrevue. Malheureusement, les *Memoires* de ce confident du roi de Navarre s'arrêtent à la fin de 1586. Ce récit dialogué se trouve encore dans le ms. tr. 3458, f. 970-973. Voir enfin dans l'*Annuaire de la Société d'Emulation de la Vende* de 1891 une « Relation de la Conference de Saint-Brice-sur-Charente. »

aultre, lui repetant encores toutes les meilleures paroles, pour le rendre cappable de vostre bonne intention et affection et de la mienne aussi en son endroiet, comme s'il estoit mon propre filz, et que, s'il ne nous croioit et ne s'aydoit aussi, qu'il ne seroit jamais qu'en peyne et demenerroit toujours comme il est, et encores pis, luy representant par les plus vives raisons que j'ay pen, comme elles sont très grandes et très veritables en cela, que vous luy tendiez les bras pour son grand bien, et que, s'il tardoit plus à les recevoir, il y auroit regret toute sa vie, y adjoustant toutes les aultres raisons dont je me suis encores peu adviser, atlin de l'induire à s'ouvrir davantaige à moy; mais tout ce que j'en ay peu tirer est, après beaucoup de difficultez, que ce soir il en parlera aux siens, et que demain nous nous assemblerons encores, pour me faire entendre ce qu'il aura advisé. Et depuis qu'avons esté levez, pour retourner chacun en son quartier, j'ay parlé au viconte de Turenne, lequel j'ay aussi persuadé pour l'induire à faire bon office en cecy; en quoy je l'ay trouvé bien disposé, ce me semble, et croy qu'il fera envers ledict roy de Navarre et aussi envers le sieur de Montmorency son oncle, tout ce qu'il pourra, s'estant ouvert à me dire que s'il estoit icy, il vous serviroit bien et moy aussi, ainsy qu'il vous plaira entendre de L'Aubespine present porteur, auquel je me remectz pour aulcunes aultres particularitez sur quelques mgs des poincts cy-devant declairez, que je luy ay commandé vous représenter. Et cependant je prie Dieu, monsieur mon filz, vous voulloir tousjours bien conserver et vous donner en parfaicte santé très longue et très heureuse vie.

Escrip^t à Cognac, le xiii^e jour de decembre
1586.

CATHERINE.

1586. 1^r/6 decembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 20, f^o 105 et suiv.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, j'ay retenu L'Aubespine encores pour aujourd'hui, atlin qu'il vous peust porter ce que nous ferions en nostre seconde assemblée, en laquelle je vous diray que mondict filz le roy de Navarre a amené mon cousin le prince de Condé, qui m'a faict la reverence avec demonstration fort humble, ne se voullant couvrir, quelque priere que je luy en aye faicte, pendant qu'avons parlé ensemble de propos communs en la salle, et puis peu après nous nous sommes retirez en la chambre d'auprès, comme nous feymes hier. M'estant assise, je les ay faict asseoir tous deux; et, pour ce que je n'avois point encores parlé audict sieur Prince, je les ay bien encores voullu asseurer de vostre bonne volonté au bien et repos general de ce royaume et à leur bien particulier, et que j'estois icy venue pour cela, au desir et à la priere de mondict filz le roy de Navarre, ainsi que je luy feys hier entendre, comme je m'assurois bien qu'il le leur avoit rapporté; et puis leur ay demandé ce qu'ilz avoient advisé. Le sieur roy de Navarre, parlant; [dit] qu'ilz avoient regardé qu'ilz ne pouvoient moins que d'avoir deux mois pour advertir leurs eglises et faire venir icy les depputez d'icelles, et pour escrire aussi en Angleterre et en Allemaigne, comme ilz y sont tenuz envers leurs amys; me priant de leur faire dellivrer les passeportz pour cest effect et regarder les lieux où je vouldrois demeurer cependant, et qu'ilz avoient aussi advisé que, en attendant, la suspension d'armes continuerait es provinces où elle a esté accordée; mais qu'il falloit en semblable [occurrence] regarder aux levées des deniers estietz lieux

d'icelle suspension. Je leur ay remonstré que lediet terme de deux mois estoit bien long, et qu'ilz feroient beaucoup pour eulx mesmes accoursissant lediet temps. Et veoyant que l'instance que je leur faisois ne servoit de rien, me remonstrant la distance des lieux, je les ay priez de se retirer, comme ilz ont fait, à l'autre bout de la chambre, afin que j'en communiquasse avec les princes et seigneurs de vostre Conseil qui sont icy, lesquels se sont approchez et ont esté d'avis que je priasse mondiet filz le roy de Navarre et lediet prince de Condé de ne prendre que un mois ou six semaines pour ce que dessus et qu'il accordast quinze jours aussi, après la conférence finie, pour nostre retraite, si tant est que ne feussions la paix : ce que je leur ay fait entendre ; et, voyant qu'ilz disoient tousjours qu'ilz ne pouvoient moins que lesdictz deux mois, combien que depuis lediet sieur roy de Navarre ait parlé en particullier à quelqu'un de six semaines, considerant aussi qu'il seroit bien à propos de regarder au faict de la levée desdictz deniers et en quelz termes l'on concevroit lesditz passeportz, je leur ay dict premierement (comme aussi l'avois-je faict entendre à ceulx de vostre Conseil) que je ne bougerois de ce lieu pendant lediet temps, et que je depputerois de ma part cinq des seigneurs de vostre Conseil qui sont icy et qu'ils en deputassent autant, puisque nous n'entendions pas ces choses si bien qu'eulx, qui y adviseroient demain ensemblement, pour après nous en faire leur rapport : ce qui a esté trouvé bon ; et promptement m'a dict le sieur roy de Navarre que je les leur envoyasse doneques à Jarnac ; mais je luy ay respondu qu'il valloit mieulx que ce feust icy : à quoy il n'a pas contrediet. Voilà comme le tout s'est passé ce jourd'hui, et n'y rien d'avantage qui merite vous estre escript, sinon que

ayant seu que le sieur des Chastelliers avoit une lettre qu'on luy écripvoit que Rocroy estoit rendu, dont je serois infiniment ayse, je le leur ay dict et dont ilz ont monstrez estre estonnez ; touttefois ilz disent qu'ilz pensent ladicte nouvelle n'estre veritable ; mais quel-qu'un des leurs a dict après qu'il s'estoit cuidé executer une entreprise sur une aultre ville de plus grande importance, dont nous n'avons rien seu. J'estime que c'estoit sur le chasteau d'Angers ; mais, soit là, ou ailleurs, il est tousjours très necessaire, comme j'ay souvent escript, que l'on ait l'œil soigneusement ouvert à la conservation des places : car ilz n'ont rien à quoy ilz pensent tant que pour en avoir, principalement sur les frontieres et rivières.

Escript audiet Congnac, le xiiii^e jour de decembre 1586.

Vostre bonne, très afectionné et hobbligé mere,

CATHERINE.

1586. 15 decembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15573, p° 163.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, p° 36 r°.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, les depputez des officiers, maire, pairs et eschevins de la ville de Xaintes, ensemble les habbitans de ladicte ville, ont envoyé aujourd'hui faire envers moy les complimens de l'affection et fidelité qu'ilz ont à vostre service, et m'ont présenté la requeste que je vous envoie, vous priant leur accorder à faire sur le contenu d'icelle la plus favorable responce que vous pourrez, afin que ma priere leur puisse servir et qu'ilz soient dadyventage tenez à prier Dieu pour vous, du bien qu'il vous plaira de leur faire. Et n'estant la presente à aultre fin, je prieray

Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prosperité très longue et très heureuze vie.

Escript à Cognac, le xv^e jour de decembre 1586.

Vostre bonne et affectionnée et hoblygée mere.

CATHERINE.

1586 — 15 decembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3301, f^o 35 v^o.

[A MONSIEUR DE VILLEROY.]

Monsieur de Villeroy, ayant entendu de mon cousin le duc de Montpensier que le Roy monsieur mon filz luy auroit cy-devant envoyé commission pour mettre trente soldatz avecques ung cappitaine et son lieutenant au chasteau de Mirebeau, pour la garde et conservation d'icelluy en l'obeissance du Roy mondiet seigneur et filz, pour estre payez par le Tresorier des guerres, selon l'estat qui en seroit dressé en son Conseil, à quoy auroit esté satisfait, et lesdictz cappitaine, lieutenant et soldatz payez jusques à la fin de juillet dernier, que les esleuz de Lodun auroient fait difficulté d'imposer la somme necessaire pour la solde d'iceulx cappitaine, lieutenant et soldatz, et les tresoriers de France au bureau de Tours de decerner mandement de ce faire, sans sur ce entendre plus expressement l'intention du Roy mondiet seigneur et filz, lequel, dès le mois de septembre dernier, auroit fait dépescher lectres de continuacion de ladiete garnison, avecques mandement ausdictz tresoriers de France de faire imposer la somme ordonnée par lediet estat pour la solde d'icelle garnison. Toutesfois, ainsy qu'a entendu mondiet cousin le duc de Montpensier, il s'est trouvé quelque difficulté pour effectuer

lesdictes lectres, pour ce que, sur le nouveau estat des garnisons, celle dudiet Mirebeau n'est employée; occasion pourquoy, aiant recongneu passant dernièrement audiet Mirebeau, que le chasteau dudiet lieu debvoit estre necessairement gardé, comme place de consequence et important tant à cause de sa forteresse que scituation, je vous prie tenir la main que l'entretenement desdictz cappitaine, lieutenant et soldatz soient employez sur lediet estat, affin qu'ilz ne soient contrainctz d'abandonner et laisser sans garde lediet chasteau; car oultre que je desire gratiffier mondiet cousin le duc de Montpensier en tout ce qu'il m'est possible pour la bonne affection que je veoy qu'il a au bien des affaires et service du Roy mondiet seigneur et filz, il est aussy très necessaire de conserver lediet Mirebeau soubz son obeissance, pour estre place très importance à son service. Priant Dieu, monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Cognac, le xv^e jour de decembre 1586.

[CATHERINE.]

1586. — 17 decembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3301, f^o 36 v^o.

[A MONSIEUR DE MALICORNE.]

Monsieur de Mallicorne, ayant considéré ce que m'avez escript par le gentilhomme, present porteur, j'ay commandé et ordonné au nom du Roy monsieur mon filz aux Recepveurs et Conseillers des aydes de Fontenay-le-Comte d'aller ou envoyer leurs commis à Tallemond, affin qu'avecques l'assistance et force que vous leur baillerez ou ferez bailler de la garnison dudiet Tallemond, ilz puissent aller cueillir et lever es bourgs, villages et paroisses du Bas-Poitou, les deniers des aydes, tailles et autres subsides, pour après les mener et con-

duire audiet Fontenay-le-Comte, ou en la recepte generale de Poitiers, pendant que la suspension d'armes accordée entre mon filz le roy de Navarre et moy durera; à ceste cause je vous prie pourvoir à ce que dessus et mander au sieur de La Maronniere qu'il les recoive audiet Tallenmond et les assister en tout ce qu'il sera possible, les faisant accompagner par quelque nombre de ses soldatz et quelqu'un pour leur commander, en sorte qu'ilz puissent fayre ce que je leur commande par madicle ordonnance, comme vous verrez par icelle, et leur envoyez par ce porteur les lettres que vous en escriperez audiet sieur de La Maronniere.

Cependant je vous diray, Monsieur de Mallicorne, que nous nous sommes assemblez hier et aujourd'hui¹, mon filz, le Roy de

¹ Cette nouvelle entrevue, qui est la troisième ou la quatrième, semble avoir eu lieu, non au château de Saint-Brice, mais à Cognac, et nous aurions dû, ce me semble, trouver une lettre de Catherine au roi qui en aurait rendu compte en détail. Ce document manquant, force nous est de recourir au récit du gentilhomme des *Mémoires de la Ligue*, qui rapporte ainsi ce qui s'est passé :

« L'on commença à esperer quelques douceurs de la troisième entrevue, pour ce que l'amertume des reproches s'étoit écoulée aux deux premières. Le vicomte de Turenne vint à Cognac, pour s'accorder sur quelques particularités touchant le Roi. Toutefois la Reine lui fit entendre que, pour avoir paix, il falloit que le roi de Navarre se fit catholique et qu'il fit cesser l'exercice de la Religion aux villes qu'il tenoit. Elle lui donna charge particulière de lui dire que c'étoit la volonté du Roi et la sienne. J'ai su que le roi de Navarre étoit en chemin pour venir trouver la Reine, sur lequel le vicomte de Turenne lui vint au-devant et lui fit entendre sa charge et fut sur le point de rebrousser chemin; mais, se persuadant que la Reine avoit parlé selon l'humeur de son Conseil, il se délibéra de la voir, de se contenter l'esprit et de lui répondre. Dès qu'il eut baisé la main de Sa Majesté, portant son visage fort triste, elle lui demanda si le vicomte de Turenne avoit parlé à lui, et

Navarre, et moy; mais pour ce qu'il s'est trouvé qu'il n'avoit point de pouvoir de ceulx des eglises de la nouvelle opinion, aussy qu'il dict qu'il ne peult rien faire sans advertir ses amis en Angleterre et en Allemagne, il m'a requis de leur donner deux moys de delly.

assura que c'étoit la dernière volonté du Roi. A quoy il répondit qu'il s'étonnoit qu'elle eut pris tant de peine pour lui dire ce de quoi il avoit les oreilles rompues: qu'il s'étonnoit qu'elle, qui étoit de si bon jugement, s'amusât à vouloir résoudre la difficulté par la même difficulté. . . »

Il s'ensuivit entre eux une longue discussion, que la reine, voyant qu'elle ne gagnait rien, finit par porter sur un autre point :

« Elle s'amusa à lui faire sentir les incommodités de la guerre. — Je les porte patiemment, dit-il, puisque vous m'en avez chargé, pour vous en décharger. Elle continua ce discours jusqu'à tant qu'elle vint à lui reprocher qu'il ne faisoit pas ce qu'il vouloit dans La Rochelle. A quoy il répondit: Pardonnez-moi, Madame, car je n'y veux que ce que je dois. — M. de Nevers prit la parole et lui dit qu'il ne sauroit pas faire un impôt. Il est vrai, dit-il, aussi n'avons-nous point d'Italiens parmi nous². — Peu apres, la Reine lui fit ouverture d'une trêve générale pour un an, à la charge qu'il n'y eût nul exercice de religion en ce royaume, durant laquelle on feroit convoquer les États, à quoi il répondit que si ceux de la Religion avoient quitte si légèrement leurs retraites, la Ligue se trouveroit la plus forte et par conséquent les États les plus faibles: qu'il seroit impossible de faire cesser l'exercice de la Religion en France, si ce n'étoit par un bon Concile. . . »

De Thou, qui raconte cet incident à peu près dans les mêmes termes, ajoute que le roi de Navarre se retira, convaincu que la paix étoit impossible. Cependant, ne voulant pas prendre la responsabilité d'une pareille rupture, il consulta de nouveau les principaux seigneurs de son entourage, et avec leur consentement renvoya vers la reine mère deux des plus modérés d'entre eux, François de la Rochefoucauld-Montguyon et Nompart de Caumont-la-Force, avec mission de lui demander si la

² Cette partie de la discussion est rapportée avec des détails plus circonstanciés par d'Aubigné, dans son *Histoire universelle*, t. VII, p. 63 à 66 de l'édition de la Société de l'histoire de France.

que j'espere faire reduyre à six semaines, pour nous rassembler en ce lieu mesme où je demoureray ce pendant, ayant esté accordé que la suspension d'armes continuera tousjours jusques à ce temps là et quinze jours après, ayant aussy esté advisé que l'on regardera demain à l'ordre que l'on donnera pour les levées des deniers, dont aussy tost je vous advertiray.

Cependant je suis d'advys que ne laissez pas d'envoyer faire ce que je vous escriptz pour l'ellection de Fontenay; priant Dieu, Monsieur de Mallicorne, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Cognac, le xvii^e jour de decembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 17 décembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 37 r°.

A PLUSIEURS S^{rs} ET GENTILZHOMMES
DE GUYENNE.

Monsieur de, ayant entendu par ce que m'a escript mon cousin, le mareschal de Matignon, le bon et grand devoir que vous faictes de l'assister es occasions qui se presentent pour le service du Roy monsieur mon filz, à quoy vous n'espargnez aucuns de voz moiens, ny de vos amys, je vous ay bien voulu faire ce mot de lectre, pour vous en remercier de bon cœur et vous assurer que je le tesmoigneray au Roy mondiet Sei-

résolution du roi etait definitive et de proposer en même temps une suspension d'armes jusqu'au 6 janvier suivant.

Rambouillet fut dépêché immédiatement à Paris pour porter à Henri III le compte rendu de cette dernière conférence et lui demander ses instructions. — *Histoire Universelle*, v. IX, p. 620.

gneur et filz, qui vous en sçaura très bon gré, continuant, comme je m'assure que ferez et les autres gens de bien, auprès de mondiet cousin le mareschal de Matignon, allin que les affaires puissent tousjours bien succeder; en quoy vostre dicte assistance, bonne volonté et affection peuvent beaucoup servir, ainsy que mondiet cousin le mareschal de Matignon vous fera plus avant entendre de ma part. Priant Dieu, Monsieur de, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Cognac, le xvii^e decembre 1586¹.

CATHERINE.

1586. — 18 décembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, f° 53 et 54.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ÉTAT
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je receuz hier soir vostre lettre du vii^e de ce mois, avecq les particullieres que m'adressiez et presentement celle que m'avez escripte le x^e de cediet mois, ayant veu par vosdictes lettres comme le Roy monsieur mon filz devoit bientost retourner à Paris, et qu'il se porte bien, grace Dieu; je l'en loue d'aussi bon cœur que je desirerois bien que toutes choses regardans et concernans son service allassent bien aussi, mais je ne veoy pas que cella soit, car en celluy de ceste negociation pour la paix, qui est à present à mon advis principal, je veoy des difficultez que font mon filz le roy de Navarre et ceulx qui sont avec luy qui ne me plaisent

¹ On lit à la fin : « Semblables ont este faictes à plusieurs s^{rs} et gentilzhommes de la province de Guyenne estans en l'armée que conduict Monsieur le Mareschal de Matignon ».

point. J'espere dedans ung jour ou deux dépescher le sieur de Rambouillet pour en rendre compte¹, et de tout ce qui s'est passé de deçà depuis le partement de L'Aubespine au Roy monsieur mon filz, à qui j'ay souvent et quazi toutes les fois qu'il a de mes lettres ramanté de n'aller point ainsi seul, ains d'estre bien acompagné et faire bien prendre garde à ce qu'il mange; mais il m'a toujours escript qu'il ne s'en fallait point donner de peine, et qu'aussi faisoit-il.

Je vous mereye des occurences et affaires de vostre charge dont m'avez escript, vous priant de continuer; j'ay veu aussi les depeschés de Rome et d'Espaigne que je vous renvoye avecq ung mot au marquis de Pizani pour responce à la lettre qu'il m'a escripte; et, pour ce que j'espere que lediet sieur de Rambouillet partira samedy, je me remertray sur luy de toutes choses, et prieray Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte garde.

Escrip à Congnac, le jedy xviii^e jour de decembre 1586.

Monsieur de Villeroy, je parleroy au bonhomme monsieur de Laussac de ses vaisseaux que m'escripvez qu'à armez son filz sans commandement du Roy, et bien que j'estime que tout cella ne soit plus. Quant à ce que vous m'escripvez aussi de conseiller encore à mon neveu le duc de Meyne, (*De sa main*): je vous dirré cet que j'en e fest. Quant je parlays de St-Mesan, le visconte de La Guerche me dyst

¹ Rambouillet était sans doute porteur de cette instruction du roi de Navarre à MM. de Montguyon et de La Force, datée de Jarnac le 17 decembre 1586, qui se trouve dans le manuscrit Brienne 214, et à laquelle Henri III répondit par la lettre à Catherine de Médicis du 17 janvier 1587, conservée dans le même recueil de la Bibliothèque Nationale, et que l'on trouvera à l'Appendice.

qu'il s'ann alloyt trover le Roy et qu'il voyrè Monsieur de Meyn; je luy dys que je aytoys byen marrye qu'il ne m'en oy voleu croire touchant la fille de Comon¹, et qu'il eloyt son amy, que je luy pryès de ly en parler et luy dyre qu'il la devet metre entre mes meyns; qu'i povest avoyr asés d'aseurance de moy, que, s'il me donnet le moyen en contentant le Roy, que je metrey pouyne que le Roy le contenteret, mès premverement yl falloyt contenter son Roy, et qu'i ly persuadat de la metre es meyns de sa femme pour, à mon retour, me la baller; et, l'amenant avecques moy à la court, je aurès plus de moyen d'en parler au Roy pour son contentement. Yl me promyt de le layre et me dyst qu'il

¹ Les aventures d'Anne de Caumont, fille de Geoffroy de Caumont et de la veuve du maréchal de Saint-André, Marguerite de Lustrac, ont donné lieu à beaucoup de travaux de MM. Tamizey de Larroque, le comte de la Ferrière, Clément-Simon, le P. Henri Chérot. Qu'il nous suffise de rappeler que la jeune héritière, mariée un peu par force avec Claude Des Cars, prince de Carency, fils du sénéchal de Bourbonnais, La Vauguion, était devenue veuve, le 6 mars 1586, à la suite du duel fameux dans lequel Carency et ses deux témoins avaient trouvé la mort. Encouragé par Henri III, La Vauguion avait voulu, dès le mois de juin, passer Anne de Caumont à son second fils, Henri Des Cars, que le roi créait comte à cette occasion. M^{me} de Caumont, furieuse qu'on osât ainsi disposer de sa fille, vint l'offrir au duc de Mayenne pour son fils aîné Henri de Lorraine, comte d'Aignillon. L'affaire fut aussitôt arrangée; et Mayenne, traversant le Limousin avec la belle armée qu'il menait en Guyenne contre les Huguenots, avait profité des forces dont il disposait pour enlever la jeune veuve du château de La Vauguion et la faire conduire à Paris. Il l'avait fait remettre à sa femme Henriette de Savoie, lui avait laissé toute sa maison, et la faisait appeler marquise de Fronsac. Le roi l'ayant réclmée, Mayenne la fit transférer dans son gouvernement de Bourgogne et lui persuada d'abjurer le protestantisme. Cette situation étrange ne dura pas moins de huit ans, au bout desquels Anne de Caumont épousa le comte de Saint Paul, frère du duc de Longueville.

ly dyret qu'il avoyt fayst en cela une chose que scandalysset la noblesse. Velà cet que je y é fayst; je n'an n'é poynt ouy parler depuys : dyte-luy que vous enn é mandé sesi et qu'il vous dise cet que l'on aura fest.

Nous sommes separés, si¹ Monsieur de Monpansier et Marychal de Byron qui sont alés annyt trover le roy de Navarre; tout ayst rompu. Monsieur de Rambullet partyra dès cet qu'il seront de retour et, par luy, le Roy saura le tout; yl n'y pourra aystre, s'il part samedy, que le samedy d'après, car yl est malade et yl a desiré s'ann aler, et je le trove bon, car yl èt besouyn que le Roy aye de la patiense d'entendre come le tout ayt pasé, pour me mender sa volunté dernyere et n'é tans que jouques au jour dé Roys², aultrement je serés en denger, et tous ses Prinses et Signeurs, d'estre pryse en me retyrent. Le Roy douyt panser à se fayre fort à bon esyen, aultrement croyés que yl n'aura ni la pays plaine, niès mauvese guere, dont Dyen nous veulle preserver. Je n'é volen que Pinart enn escripte ryen, car vos sauré tout par le sieur de Rambullet; et seulement vous enn é ayscript set mot, afin que le Roy pause à luy et à se fayre fort; car yl ne s'i fault plus endormir : yl è tamps de le fayre.

PINART.

CATHERINE.

1586. 18 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 37 v°.

A MONSIEUR

[LE MARESCHAL DE MATIGNON].

Mon cousin, je me resjois avecques vous du bon service que vous avez faict bien à propos au Roy monsieur mon filz, d'avoir si bien com-

¹ Si doit être pris dans le sens de *et*.

² La fête des Rois tombant le 6 janvier, c'était donc à bref délai que la reine signalait le danger.

mancé à employer les forces que vous avez, que Meillan¹ se soit rendu. J'espere que vous n'en demourerez pas là et que vous continuerez encores quelque bon exploit, combien que la saison y soit fort contraire; et, afin de retenir avecques vous, le plus qu'il vous sera possible, les s^{rs} et gentilzhommes que m'avez faict entendre qui vous assistent et s'emploient de si bon cuer avecques vous pour le service du Roy mondiet Seigneur et filz, je vous envoie des lectres que vous leur baillerez, et les assurez, comme je fais par icelles, que j'advertiray le Roy mondiet Seigneur et filz de leur dict bon grand devoir et de l'esperance que j'ay qu'ilz continueront à estre avecques vous, accompaignez de leurs amis, tant que les occasions se presenteront. Au surplus je vous diray que, par l'entrevue d'entre mon filz le roy de Navarre et moy, nous avons advisé que nous nous rassemblerons dedans pour regarder aux moiens d'un bonne et perdurable paix, qui sera à l'honneur de Dieu premierement, au bien et contentement du Roy mondiet Seigneur et filz et de tout le Royaulme; ayans pris ce temps là pour advertir et faire venir leurs depputez; ce pendant la continuation de la trelve es provinces du hault et bas Poitou, Angoumois, Naintonge, tant deçà que delà et sur la riviere de la Charente, ville et gouvernement de Brunaige, pais, ville et gouvernement de la Rochelle, jusques au xv^{me} febvrier, durant le temps de nostre conference et quinze jours après icelle finie; estant tout ce que je vous puis dire, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Coignac, le xviii^{me} jour de decembre 1586.

CATHERINE.

¹ Meilhan (Lot-et-Garonne, arr. de Marmande).

1586. — 18 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 37 v°.

A MONSIEUR

[LE MARQUIS DE PISANI.]

Monsieur le marquis, je vous scay infiniment bon gré de la bonne façon de proceder dont vous usez par delà sur le faict de ma negociation, au desir et intention du Roy monsieur mon filz, pour adviser aux moiens d'une bonne et perdurable paix à l'honneur de Dieu premierement, et au bien et repos general de ce royaume, qui est le principal but où nous tendons, à quoy vous pouvez bien penser que je n'espargneray aucuns bons moiens que je puisse trouver, avecque l'assistance des princes et seigneurs du Conseil du Roy mondiet Seigneur et filz qui sont icy avecques moy; mais je ne scay encores que vous dire de nostrediete negociation; car, à l'entrevene de nostre beau-filz, le roy de Navarre, en trois foyz que nous nous sommes vuez, il ne s'est rien esbauché qui merite vous en donner advis. Et ne sera la presente que pour accuser la reception des vostres et vous prier de remercier très humblement Nostre Saint-Pere de la benediction qu'il luy a pleu me donner au bon desir et intension de la paix; vous priant aussy, au demourant, continuer tousjours à vous employer pour mes affaires particulieres en ce que vous pourrez par delà, dont je n'ay point veu ce que m'en escript par cest ordinaire le sieur d'Elbene, ne m'ayant point encores esté envoyée icy sa depesche. Priant Dieu, Monsieur le marquis, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Cognac, le xviii^{me} jour de decembre 1586.

[CATHERINE.]

1586. — 20 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 38 r°.

A MESSIEURS DE LA COURT

DE PARLEMENT DE BOURDEAUX.

Messieurs, j'ay receu la lectre que m'avez escripte, ayant veu, par icelle et par ce que m'a faict entendre ce porteur, la depputacion que vous aviez faicte d'aucuns de vostre compagnie pour me venir trouver. Congnoissant en [ce] la vostre bonne volonté, je vous en scay très bon gré; mais il n'est pas pour ceste heure besoing que vous vous mectiez en ceste peyne de les fayre venir, ny eulx de partir, et vaudra beaucoup mieulx qu'ilz demeurent avecques vous, vaquans au bien de la justice, que d'entreprendre ce voyage en ceste mauvaise saison; aussi que les chemins ne sont pas encores seurs et libres pour eulx, d'autant que la trefve n'est accordée que pour les provinces de deçà, encores n'est-ce que pour quelque temps, en attendant que nostre negociation soit plus avancée au bien d'une bonne et perdurable paix, qui soit à l'honneur de Dieu premierement, repos general de ce royaume et au contentement d'ung chacun. Cependant je vous recommande tousjours le bien de la justice, à la decharge de la conscience du Roy monsieur mon filz et des vostres.

Escript à Cognac, le xv^{me} jour de decembre 1586.

[CATHERINE.]

1586. — 20 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 38 v°.

A MESSIEURS LES GENS DU ROY DE LA COURT

DE PARLEMENT DE BOURDEAUX.

Messieurs, me remettant à la lectre que j'escriptz au corps de la Court de parlement de

Bourdeaux, ce petit mot ne sera que pour accuzer la reception des vostres, que m'avez escriptes par ce porteur, et vous assurer que, si pour vostre particulier, il se presente occasion où je me puisse employer, je le feray d'aussy bon cuer que je prie Dieu, vous avoir en sa saincte et digne garde¹.

Escript à Cognac, le xx^{esme} decembre 1586.

[CATHERINE.]

1586. — 20 decembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 18, f^o 51.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, pour ce que vous entendrez par le s^r de Rambouillet et verrez par le memoire que je luy ay fait bailler (l'envoyant devers le Roy monsieur mon filz), tout ce qui s'est passé depuis le partement de L'Aubespine mon secretaire, je ne vous feray par ceste-cy auleun discours, m'en remettant au s^r de Rambouillet; seulement vous priant que je puisse avoir bientost response sur le tout. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Cognac, le xx jour de decembre 1586.

De sa main : Vous veoirez que vous ay baillé l'alarme comme l'avons eue²; car nous sommes icy à la pluye et au vent, et vous autres qui estes sur vostre terrier, il fault pas que n'ayez que le bien et que l'on nous laisse

¹ Le manuscrit porte : « Semblables [lettres] ont esté faictes aux s^{rs} Dafiz, Des Vignes et de Villeneuve, presidens en ladite court de parlement de Bourdeaux. »

² Allusion à la fin de la lettre à Villeroy de l'avant-veille, 18 decembre.

le mal; à ceste heure c'est au Roy à parler resolu, comme je fais, et à vous autres de dire de mesme; car des Reaux dict que l'on ne dict pas là ce que je dis icy, ce que je ne croy pas; et croyez que, s'ils voyoient le Roy et vous tous parler resoluement, que tout iroit à l'honneur de Dieu et bien et contentement du Roy. Faust ceste resolution des paroles, la conduire par moyens, pour en venir à bout.

C'est mon advis, et crois que ceux qui veulent la paix, en effet, diront que je dis ce qu'il faut faire. Vous serez plus sages là que nous icy; et resoluement nous saurons ce que merite telle necessité.

CATHERINE.

1586. — 20 decembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, f^o 56 et 57.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ESTAT
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'ay receu ce soir vostre lettre du xii^{me} de ce mois, ayant esté assuree par icelle du bon portement du Roy monsieur mon filz, que vous aviez veu ce jour là, dont je suis très aize. J'ay receu aussi les lettres que m'avez envoyées de la Roynie ma fille, que j'envoye visiter de ma part par Piloubieres¹; et, pour ce que je vous ay fait response à voz lettres des iii, vi, vii et x^{esmes} de ce mois par l'ordinaire, aussi que j'ay envoyé le sieur de Rambouillet qui est party ce jourd'hui pour rendre compte au Roy mondict sieur et filz de toutes choses passées depuis le partement de L'Aubespine, je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur de

¹ C'est le même personnage, appelé Puylobiers, dont il est souvent question au volume précédent comme porteur ordinaire de dépêches.

Villeroy, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Cognac, le samedi xx^{me} de decembre 1586 au soir.

CATHERINE.

Monsieur de Villeroy, je vous prie d'avoir ledict (Piloubières) pour recommandé, se peult trouver quelque chose pour demander au Roy pour luy et son beau-frere; car, encores qu'il n'ayent point payé de rançon, si n'a-il pas laissé de leur couster beaucoup, car ils ont perdu l'argent, l'argenterie et les hardes qu'ilz avoient, et racheté lesdïetes choses, et, oultre cela, payé leur despence pendant qu'ilz estoient prisonniers à St-Jean d'Angely, où ils la leur ont faict compter plus chere que au marché.

De sa main : Je crois que aurés veu cet que vous ay méné pour mender au sieur de Bellèvre¹; c'est chause qu'ayent veu cet que vous me méné asteure, que je dys que le Roy le douyt tenter, et d'autre fois mon fils m'a dyst qu'il esperét qu'ele le fayrét pour l'amour de luy et aveques son apuys; car, aystent seule, n'ayant un mary, et les chauses aytent de si long tamps aytablye, qu'ele cregnét n'estre asés puysante pour le fayre extent femme; et, si à present celuy qui le

mende, s'il èt son affectyonné servyleur et non quelqum pour ly fayre fayre quelque chause pour aylever tout ses sugets qui ly sont affectyoné contre ayle, et qu'il feust guagné du roy d'Espagne, au du Pappé(?), si vous aytyés aseuré quel homme c'èt, je ne creyndré de dyre que le Roy la douyt preser, car je panserès qu'il ne l'arèt fest san son commandement et qu'ele desirerèt d'avoyr cete aucasion pour dyre à ses sujets : voyés en quel azard j'é ayté de ma vye, et asteure je voy que le Roy me prese et me fayt paraytre, set je ne m'y resuls, que tous cet metron contre moy, et prendre cete aucasion pour le fayre. Ausi, s'il n'y è poynt affectyoné dans son ceour et que il aye envye de la troubler d'eventege, au s'il etoyt pour l'Espagnol, afin que sela ly fist panser que cet deus roys feuset d'acord, ne le fesant, à sa ruïne, et que sela ly fist fayre d'eventege pour les huguenots, afin de troubler cet royaume et ampecher la pays : je creyndrés fort que set feust un artyfise pour nous fayre mal; mès, se l'on pouvest aytre asenré qu'il fust aseuré catolyque et neanmoins byen affectyoné à elle et qu'ele se fiat en luy, se serèt eun grent honneur au Roy et chause byen agreable à Dyeu, si ly fesèt la grase d'estre moyen d'un tel byen et asureuse que feryons la pays à son contentement. Velà ce que je vous en puy dyre selon mon jugement; car il ne fault doucter que ne demandat un concile general, suyvent ce que à Trente fust arété, que, de dys ans en dys ans, on en ferèt; et se pappé qui veult fere parler de luy le ferest, et se cerèt aucasion de la reunyon de toute la cretienté. Y fault aystre bien aseuré de seluy qui parle, avant s'i embarquer.

Je l'ay fest duble, afin que n'ayés tant de poyné à le lyre pour le montrer¹.

¹ Bellèvre venait d'être envoyé par le roi en ambassade extraordinaire près la reine d'Angleterre, dans le double but d'essayer de sauver la tête de Marie-Stuart et d'empêcher Élisabeth de fournir des soldats ou de l'argent aux protestants français. Sans doute Catherine ne pouvant pas, de Cognac, écrire directement à Bellèvre, puisqu'elle se sert de l'intermédiaire de Villeroy pour lui faire passer une note, dont la rédaction est assez embrouillée; au reste, elle se défiait à la fois de son style et de son écriture, puisqu'elle a pris la peine de reproduire deux fois presque textuellement son « instruction ».

¹ C'est ce « double », que nous n'hésitons pas à reproduire à titre de curiosité, et aussi pour l'intelligence

Je croy qu'avez veu ce que vous ay mandé pour mander au s^r de Bellievre; c'est chose que, ayant veu ce que me mandez à ceste heure, je dis que le Roy le doit tenter; et d'autres fois mon filz m'a diét qu'elle luy promit qu'elle le feroit pour l'amour de luy et avecq son appui; car, estant seule, n'ayant un mari, et les choses estant de si longtemps establies, qu'elle craignoit n'estre assez puissante pour le faire, estant femme; et si à present celui qui le mande estoit son affectionné serviteur et non quelqu'un pour luy faire faire quelque chose pour eslever tous ses sujetz (qui luy sont très affectionnez) contre elle, et qu'il feust gaingné du roy d'Espagne, ou du Pape, si vous estes assuré quel homme c'est, je ne craindré de dire que le Roy la doibt presser; car je penserois qu'il ne l'auroit fait sans son commandement, et qu'elle desireroit d'avoir cette occasion pour dire à ses subjectz: Voyez dans quel hasard j'ay esté de ma vye; et à ceste heure je veoy que le Roy me presse et me fait paroistre, si je ne m'y resoulds, que tous se mectront contre moy et prendre cette occasion pour le faire. Aussi, si n'y est point affectionné dans son cuer et qu'il aye envie de la troubler davantage, ou s'il estoit pour l'Espagnol, afin que cella luy fit penser que ces deux rois fussent d'accord (ne le fesant), à sa ruine, et que cella luy fit faire davantage pour les huguenots, afin de troubler ce roiaulme et empescher la paix, je craindrois fort que se fust ung artifice pour nous faire mal; mais, si l'on pouvoit estre assuré qu'il fut assuré catholique et neanmoins bien affectionné à elle et qu'elle se fiasst en luy, ce seroit un grand honneur au Roy et chose bien agreable

de la lettre qui n'est pas toujours facile à comprendre. La reine a dû relire et dieter à un secrétaire cette seconde version, dont l'orthographe diffère notablement.

à Dieu, si luy faisoit la grace d'estre moyen d'un tel bien, et assurément que ferions la paix à son contentement. Voilà ce que je vous en puis dire, selon mon jugement; car il ne faut doubter qu'elle ne demandast un concille general, suivant ce que à Trente fut arrêté, que, de dix ans en dix ans, on en feroit; et ce pape qui veut qu'on parle de luy le feroit, et cela seroit occasion de la reunion de toute la Chrestienté.

CATHERINE.

1586. — 20 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 38 v°.

A MONSIEUR

L'AMBASSADEUR D'ESCOSSÉ¹.

Monsieur l'Ambassadeur, j'ay receu ces jours icy la lecture que m'avez escripte, accusant la reception des miennes, que vous porta Fontenay qui eut, comme vous dictes, promptement ses depeschés; et fuz bien ayse quand je sceuz que le Roy monsieur mon filz trouva bon l'avis que je lui donnay d'envoyer le sieur de Bellievre en Angleterre, pour assister de tous ses moïens la royne d'Escoce madame ma belle-fille, vostre souveraine, en ceste grande affliction, pour laquelle je porte autant d'ennuy que si elle estoit ma propre fille, ayant autant de desir d'avoir moien de luy pouvoir ayder; aussy, suivant cela, en ay-je escript de ma main si affectionnément à la royne d'Angleterre, par lettres que j'ay envoyées depuis au sieur de Bellievre, que j'espere, s'il y arrive à temps, qu'elles pourront apporter quelque utilité, comme je desire

Le baron d'Esneval avait quitté l'Écosse au mois de septembre, et c'était M. de Courcelles qui faisait l'intérim de l'ambassade.

qu'elles fassent, ne voullant espargner, non plus que je scay que fera le Roy mondiet seigneur et filz, aucuns ollices que nous puissons pour elle; et, en vostre particulier, croyez, Monsieur l'Ambassadeur, que je m'y emploieray aussy tousjours très volluntiers et d'aussy bon cneur que je prie Dieu, Monsieur l'Ambassadeur, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Cognac, le xx^{esme} decembre 1586.

CATHERINE.

1586. - 22 decembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 38 v°.

[A MONSIEUR COYNARD].

Monsieur Coynard, je vous envoie l'article que j'ay accordé avecques mon filz le roy de Navarre, pour le fait des scelz, lequel vous ferez suivre et observer, et donnerez ordre que le contenu en icelluy puisse estre executé, pour le service du Roy monsieur mon filz, aux temps et ainsy qu'il est porté par ledict article. N'estant la presente à aultre fin, je prie Dieu, Monsieur Coynard, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Cognac, le xx^{esme} decembre 1586.

CATHERINE.

1586. - 22 decembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 38 r°.

[A MONSIEUR DE MALICORNE].

Monsieur de Mallicorne, je ne vous diray point les disputes et difficultez où mon filz le roy de Navarre et moy nous sommes trouvés au troisieme et dernier jour de nostre conference; car je m'assure bien que

le sieur Des Chastelliers¹, vostre beau-frere², vous les a fait entendre; et sera seulement ce petit mot pour accuser la reception de voz lectres par le conseiller Chasteau, present porteur, et pour vous envoyer par mesme moien l'extraict de ce que j'ay, à vous dire vray, esté contraincte d'accorder pour le fait de la levée des deniers et pour avoir prollongation de la trefve, vous priant faire de vostre part, en vostre gouvernement, observer le contenu esdictz articles, lesquels doivent aussy estre observez de la part du roy de Navarre et ceulx de son parti. Vous priant ne les monstrier à personne, car nous ne sommes encores d'accord comment, ou des villaiges sur lesquels ilz prandront l'argent que j'ay esté contraincte leur accorder, afin que l'on puisse avoir plus aisément les deniers du premier quartier de janvier, fevrier et mars prochains. Priant Dieu, Monsieur de Mallicorne, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Coignac, le xxii^{esme} jour de decembre 1586.

CATHERINE.

1586. - 23 decembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, f. 199.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON 107, SECRÉTAIRE D'ÉTAT
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'é receuz hier par Verac voz lettres des xi et xii^e de ce mois.

¹ René de Daillon du Lude, abbe des Chastelliers, conseiller d'État, chevalier du Saint-Esprit depuis 1579, mort évêque de Bayeux en 1601.

² Jean de Chourses, seigneur de Malicorne, avait épousé une Daillon, et avait succédé à son beau-père comme gouverneur du Poitou. Il était chevalier du Saint-Esprit de la première promotion de 1578.

avecq les lettres particulieres de complimens que m'a apportées d'Itallye mon cousin le sieur de Luxembourg, et j'ay veu la forme des lettres qu'avez depeschées pour la seureté des lettres et des paquetz entre cy et Paris, dont il est bon besoing, car n'y ayant tresves que jusques au port de Pille, il reste beaucoup de danger, et ces gens icy ne l'ont jamais voulu acorder, ce qui me faict penser qu'ilz y ont toujours quelque delibération de mal faire en ces quartiers là, soit d'y courir pour y prendre voz paquetz ou ceux que le Roy monsieur mon filz et moy depescherons, ou pour tascher à surprendre quelque ville ou passaige en ces quartiers là, à quoy et aux frontieres de devers l'Allemagne et Suisse il est très nécessaire de prendre bien garde, car faut croire qu'ilz n'y perdront pas le temps. Il n'y a rien à quoy ils taschent, à présent plus que à cella, comme j'ay seu. Je desire infiniment que Rocroy soit remis en l'obeissance du Roy mondiet sieur, et filz et espere, selon voz lettres et celles du s^r Brulart, que mon neveu le duc de Guise en mandera bientost de bonnes nouvelles. J'ay advisé de donner charge au sieur de Pontcarré de parler à mon neveu le duc de Mayne, l'ayant fort amplement instruit, et de reporter au Roy monsieur mon filz ce qu'il aura pu gaingner sur luy avecq les lettres fort expresses que je luy en ay escriptes. Men remectant doncques audiet sieur de Pontcarré et aussi de toutes les autres occurences, qu'il scait, je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Cognac, le xxiii^e jour de decembre 1586.

CATHERINE.

PINART.

1586. - 23 decembre.

Original signé, Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, f^o 58.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ESTAT
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, le Roy monsieur mon filz trouve bon, à ce que j'entendz, de faire pourveoir ung des freres des Du Serceau¹ de l'estat de contrerolleur et architecte des bastimens du chasteau et comté de Blois, dont je suis bien aize, car aussi m'en pourray-je servir à Chenonceaux; à ceste cause, je vous prie de ramentevoir au Roy mondiet sieur et filz d'en commander l'expédition et aussi de donner deux ou trois cens escus à la veufve du dernier contrerolleur et architecte qui, en ce faisant, à ce que j'entendz, consentira la provision dudiet Du Serceau audiet estat, vous priant aussi faire donner à ce porteur l'argent de son voiage; car, venant ici, il m'apporta une depesche du Roy monsieur mon filz. Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, de vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Cognac, le xxiii^e de decembre 1586.

PINART.

CATHERINE.

1586. - 23 decembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3582, f. 163.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, je vous veuls prier de me fayre un plesyr que j'estymeré come ce s'étoyt pour moi-meme. C'est pour deuls de seuls qu'il a plen au Roy hordonner qu'il vynset avecque moy pour le servir en seto nego-

¹ Il s'agit probablement de Baptiste Andronet du Serceau, qui mourut en 1590. — Voir Nour, *Archives de l'Art français*, 1874-1875, pp. 170-178.

tyation¹, qui y servet et ont servy très byen et dygnement, come jan² capable de manyer plus grent chause, si set peult pour le presant en panser de plus ynportente et nese-sayre; et vous aseure que doublement je douys desirer que le Roy le reconese et les honnore, tant pour fayre paroystre qu'il a hagreable le servyse que sous qui sont aveque moy, come pour de voyr prochaser de l'honneur à ceulx qui me aydet à repuser toutes les traverses que l'on me donne en cete negotyasyon. Que Dyeu leur perdouyn le mal qui me font³, pas à moy, mès au servyse du Roy! Cela me fest desirer plus que pour moy, come je dyst, qu'il set reconeu, et voldrès que regardysiés si le Roy leur voldra fayre cet honneur de leur donner cartyer en son concel d'état. Quant yl aura considéré yl n'y en y auré que troys par quarter, san le chancelier et Monsieur de Belyevre, en y metant l'ambasadeur de servyse; que je an puyse avoyr le contentement que je desire, de quoy vous auré aublygation. Et m'aseurent de vostre bonne volonté, fairé fin, pryent Dyeu vous avoyr en sa saincte et dygne garde.

De Cognac, cet xxiii^{me} de decembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 24 decembre.

Orig. Archives des Medeis, à Florence, pièce 486, n° 4726.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 39 r°.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE⁴.

Mon cousin, j'ay reçu la lettre, que m'avez escripte par la voeye de Lyon, et bien consi-

¹ Quels sont ces deux personnages que la reine mère voulait recompenser? Si elle ne les nomme pas, c'est peut être pour se laisser la liberté du choix.

² Jan, pour *gens*.

³ *Perdouyn*, ancienne forme pour *pardonne*.

⁴ A la page suivante du manuscrit se trouve la traduction italienne de cette lettre.

deré ce que m'escrivez touchant la composition de noz affaires; mais, d'autant que je n'ay poinct encore eu advis de Del Beyne, que j'ay (comme vous scavez) envoyé par de là pour cest effect, pensant bien que ce qui est cause que je n'ay pas de ses nouvelles, c'est que je suis ung peu esloignée de la Cour du Roy monsieur mon filz, où arrivent les depeschés et courriers, et qu'il fault du temps à les m'envoyer de de cà, où je suis venue pour regarder aux moiens d'une bonne et perdurable paix, qui soit à l'honneur de Dieu premierement, et au bien et repos general de ce Royaume; c'est pour quoy je vous pryé d'estre content, que, premier que vous faire responce, j'aye la depesche dudict Del Beyne, que j'attendz à toutes heures. Ce pendant, je vous aseureray que de ma part j'ay toute la bonne affection que pourriez desirer en une bonne et amiable composition, et que je feray tousjours pour vostre maison tout ce que je peulx desirer; mais aussy que je soy en cela recongneue comme je doibz, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Cognac, le xxiii^e jour de decembre 1586.

Votre bonne Cousine,

CATHERINE.

1586. — 25 decembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 145.

A MONSIEUR DE VILLEROI.

Monsieur de Villeroy, je pense que aient le sieur de Chemereau au Seynt-Ayspryst¹, qu'il parleret plus lybrement que neul aultre

¹ Mery de Barbezière de Chemerault était chevalier du Saint-Esprit depuis 1580. Nous verrons l'importance qu'eut cette réunion, où le roi fit une déclaration énergique et peu politique à ce chevalier.

au Roy, pour sa fidelité et affectyon et le long temps qu'il (y) a l'honneur de le servir très fidelement : cela m'a fest luy parler librement et vous pryé suplyer le Roy luy donner temps et lyeu pour l'y povoyr dyre. Car je conoys tempt la necessité où yl èt d'avoyr l'apuy, que je dys que set fault hayder de tout pour y parvenyr avecques nostre seule religion, car aultrement cel ne serèt pas pays, mès la totale ruyne de l'estat; et pour l'avoyr je n'y aypargneré rien que avecques l'honneur du Roy et de la mayson yl pourra; et, puy qu'il ne devrèt ny pourèt, pourveu que la consiense et l'honneur de la meyson n'y souyt ynteresé, car yl y ann y a qui voldrèt que l'on se lachet[?], quant se serèt pour la consiense; je desire que un aultre que moy y souyt, aystent asenrée que j'aufanserès Dyeu pour ne metre plus le royaume en repos. Quant se serèt pour yntereser nostre honneur, je ne le saurès jamès consantyr; par ynsin je suis du tout conformé à la volonté du Roy, come je seré toute ma vie. Et vous ay volen fayre cet petyt mot pour vous pryer me renvoyer yncontinet le dyst de Chemereau, car yl me dyra plus librement toutes chausés, et ausi le Roy luy parlera plus onvertement; car cet le coup qui fera byen au mal. Je pryé à Dyeu qu'il ly fase prendre un si bon conseil, qu'il en set servy à le Roy autant, et moy si heureuse de le savoir byen escouter.

De Cognac, cet xxv^{me} de decembre.

CATHERINE.

1586. 26 decembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 39 v°.

A MONSIEUR D'ELBEYNE LE JEUNE.

Monsieur d'Elbeyne, je receuz seulement hier soir la lecture que m'avez escripte du

CATHERINE DE MÉDICIS. — IV.

mois de novembre dernier, laquelle a bien tardé à venir, ayant esté en peyne d'estre si longtemps sans scavoir de voz nouvelles, comme je vous escrivy il y a deux jours, vous advertissant d'une depesche que j'ay receue de mon cousin le Grand Duc, par laquelle il me faict quelques offres, lesquelles ne sont si raisonnables qu'il deyroit; car d'une main, il me faict offre, et de l'autre il retient. Toutesfois, par la response que je luy ay faicte, de laquelle je vous ay envoyé le double, vous verrez que je le prie d'estre content, avant que de luy respondre sur sesdictes offres, que premier j'aye de voz nouvelles. L'estime, suivant ce que m'escrivez, qu'il vous en aura faict autant entendre qu'il m'en a escript; sur quoy j'attends la depesche que m'en aurez faict, afin de veoir si ce qu'il vous aura dict sera conforme à ce qu'il m'aura escript, pour vous mander mon intention sur le tout. A ceste cause, je vous prie attendre doneques ma dicté response que je vous enverray incontinant et aussi tost que j'auray receu vostre dicté lecture. Cependant je prie Dieu, Monsieur d'Elbeyne, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrypt à Cognac, le xxvi^{me} jour de decembre 1586.

CATHERINE.

1586. 27 decembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 39 v°.

A MONSIEUR

MON FILZ LE ROY DE NAVARRE.

Mon filz, le sieur archevesque de Vienne¹ m'a faict entendre qu'un sien frere et son filz aîné, son neveu, s'estans retirez à cause

¹ L'archevêque de Vienne en Dauphiné était alors Pierre de Villars, ancien évêque de Mirepoix.

de la contagion en une maison au Vivarez, au dedans du gouvernement de mon cousin le duc de Montmorency, ont esté pris prisonniers par aucuns de vostre religion, lesquelz, après avoir aussy pris et emporté tout ce qui estoit en ladicte maison, où ilz se sont tousjours contenuz sans rien entreprendre, neantmoins on leur demande une si grosse rençon, qu'il n'est pas possible qu'ils la puissent payer quant ilz auroient trois fois aultant de bien qu'ilz ont; mais encores quand elle seroit raisonnable et modérée, ilz n'en doivent nullement, si l'on observe les reiglemens que j'ay entenduz qu'avez faictz, et ainsy a esté jugé, à ce que l'on m'a dict, par mondiet cousin le duc de Montmorency. Toutesfois ceulx qui les ont pris prisonniers les ont esloignez et detiennent contre raison et injustement pour les raisons dessusdictes. A ceste cause, je vous prie, mon filz, voulloir pour l'amour de moy escrire à mondiet cousin le duc de Montmorency, affin qu'il commande en vostre nom que l'on les delivrez et s'il est possible aussi que l'on leur restitue ce qui leur a esté pris ou au moins la meilleure partye que l'on pourra; et quant bien ceulx qui les detiennent voudroient maintenir qu'ilz deussent rençon, ce qu'ilz ne peuvent avecques raison, toutesfois je vous prie aussi en ma faveur que vous leur veuillez mander ou à mondiet cousin le duc de Montmorency, pour leur dire de vostre part que pour l'amour de moy vous voullez qu'ilz soyent mis en liberté. N'estant la présente à aultre fin, je prieray Dieu, mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Coignac, le xxvii^e jour de decembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 29 decembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 157.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, Martel m'a mendié la pouyne que avés pryse pour mes alayres et l'affectyon de quoy vous vous en estes employé, encore que se n'est la premyere foys qu'an cet qui me touche m'avés monstré, par les bons ayfects, vostre bonne volanté, sela ne me dynynue pas ausi la volanté que j'é d'un jour, quant enn auré le moyen et en toutes les aucasions qui set presenteront où je pouré, que par ayfect ne vous faze conestre, enver vous et cet que vous touche, que n'en soyz, ne seré yngrate; et desire qu'an plus tost Dyen m'an donyn les moyens, tels que peussies conestre myeuls par efect qu'an parole conbyen j'é agreable et que festes hordynement pour moy, et cet que vous pryé encore que si s'et la chause qui me fache haultent que d'ynporter le Roy mon filz de mes nesesytes, et en set temps que je voldrés aystre d'or pour le besouyn qu'il anna, si è-se que, puyque mon malheur veult que j'en soye là, que se m'a esté un grent contentement, à cet que m'en mende, de la fason qu'il m'a fest l'honneur de prendre cet qui me touche et souyn qui ly plect en monstrez d'enn avoyr; et la ne me peult augmenter ny l'amour ny l'affectyon que dè sa nesense ly è portée jeusques à presant, tant par la nature que pour les hoblygatyon grende que tous les jour y m'oblyge; mè yl me fest un regret de ne avoyr le moyen, selon la volanté, de luy poyoir en reconpense fayre un si bon et grent servyse que en partye, si non en tout, j'ense cet contentement de ly avoyr monstré par un bon ayfest conbyen je le resans dan le ceour; et pour me fayr plesir je me foys acroyre que, avant mouryr,

Dyeu m'en feyra la grace, cet que je ly suplye, et vous conserver en la siene.

De Cognac, cet xxviii^{me} de decembre 1586.

[CATHERINE.]

1586. — 31 decembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 40 v°.

[A MONSIEUR DE BOISSEGUYN.]

Monsieur de Boisseguyn, encores que nous ayons, comme vous sçavez, la trefve et la suspension d'armes avecques ceux de la nouvelle opinion, toutesfois, il ne fault laisser d'avoir l'œil si soigneusement ouvert qu'ilz ne puissent faire aucunes surprises, s'ilz en avoient la vollunté, et fault au contraire redoubler les gardes à Poitiers pour quelque temps jusques à ce que l'on veoye comme toutes choses yront; il est aussy très necessaire de prendre garde aux paquetz et aux courriers qui viendront decà et que j'envoieray de delà, pour les faire accompagner, comme je vous ay cy, devant escript; car, à ce que j'entends, ilz ont grand envie d'en surprendre quelques uns; c'est pourquoy je vous prie d'y donner le meilleur ordre que vous pourrez. Ce pendant je prie Dieu, Monsieur de Boisseguyn, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Esript à Cognac, le dernier jour de decembre 1586¹.

[CATHERINE.]

1586. — 31 decembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 40 v°.

A MON COUSIN

[MONSIEUR DE MATIGNON.]

Mon cousin, envoyant Verac, present porteur, devers mon cousin le duc de Montmo-

¹ « Semblable a esté faite à Monsieur de Bonet, gouverneur de Chastellerault ».

reney, pour le bien de la paix, je vous prie le faire conduire seurement jusques au lieu que vous adviserez par où il pourra passer plus seurement; ce que m'assurant que vous ferez, je ne vous feray plus long discours, me remettant à luy pour vous dire l'estat en quoy nous sommes icy de ma negociation au bien de la paix, que je desire estre premierement à l'honneur de Dieu, au contentement du Roy monsieur mon filz, et repos general de ce royaume, ainsy que je m'assure que les gens de bien comme vous le desirent aussy. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Esript à Cognac, le dernier jour de decembre 1586¹.

1586. — 31 decembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 40 v°.

A MONSIEUR DE GOURGUES.

Monsieur de Gourgues, je congnois tousjours en toutes occasions la bonne et grande affection que vous portez au service du Roy monsieur mon filz et au mieu, louant bien fort le deivoir que vous faictes et la peine que vous prenez pour l'armée que commande mon cousin le mareschal de Matignon, pensant bien que, sans vous et voz moiens, elle seroit encores en plus grande necessité qu'elle n'est, et ne double pas que le voyage que y estes allé faire n'y soit très utile: je n'obmectray pas d'en advertir encores le Roy monsieur mon filz. Cependant je vous sçay aussy bon gré de la deliberacion que vous aviez de me venir trouver en ce lieu, comme si vous aviez faict le voyage, n'estant pas à propos que vous abandonniez maintenant les charges que

¹ « Semblables ont esté faictes à Monsieur le Mareschal de Joyeuse et à Monsieur le President Duranti ».

vous avez de delà. Priant Dieu, Monsieur de Gourgues, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Cognac, le dernier jour de décembre 1586.

CATHERINE.

1586. 31 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 40 r°.

[A MONSIEUR RAOUL FÉRON¹.]

M^r Raoul Féron, mon conseiller tresorier et receveur general, pour ce que j'escriptz à Montaigne² que luy et sa femme me viennent trouver, je veulx et vous ordonne que vous luy fournissiez, oultre les c. escus que vous luy avez jà bailliez ces jours icy, encores cent cinquante escus, tant pour renouveler ung des chevaulx de sa chariotte, que pour satisfaire à la despense extraordinaire, venans par les champs, que aussy pour l'achat de quelques hardes qui leur sont necessaires; et en prenant quictance dudiet Montaigne de ladicte somme de c. escus, elle vous sera passée et allouée en la despense de voz comptes sans difficulté.

Faict à Cognac, le dernier jour de décembre 1586.

CATHERINE.

¹ Raoul Féron ou Le Féron, receveur des finances de la reine mère, par provision donnée à Paris le 1^{er} janvier 1583.

² M. le baron de Ruble, dans ses savantes notes de l'*Histoire universelle* de d'Aubigné (t. III, p. 61) croit qu'il s'agit ici de l'illustre auteur des *Essais*. En effet, Michel était alors à Montaigne, à peu de distance de Cognac, d'après la *Vue publique de Montaigne*, de Grun, et ses rapports avec la cour des Valois étaient fréquents.

1586. — 31 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 40 v°.

A MON COUSIN

[LE ROY DE PORTUGAL].

Mon cousin, j'ay icy retenu quelque temps le cappitaine Pradin, present porteur, pensant, avant que vous le renvoyer, que je deusse faire avecques mon filz le roy de Navarre quelque bonne resollucion de paix qui feust à l'honneur de Dieu premierement, au contentement du Roy monsieur mon filz, bien et repoz de ce royaudme; mais voyant que les choses ne sont point encores bien avancées, comme je desirerois, j'ay advisé de vous renvoyer le cappitaine Pradin, avecques ce petit mot de lecture, pour vous assurer que je feray tousjours pour vous tout ce qui me sera possible, quant j'en auray le moyen, estant bien marie que je ne puis faire aultant que j'aurois de bonne volonté; ce que m'assurant que vous croyez, je n'estendray cestecy d'avantage que pour me recommander très affectueusement à voz bonnes graces, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Cognac, le dernier jour de décembre 1586.

CATHERINE.

1586. 31 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 41 r.

[A MONSIEUR DE NEUFVI].

Monsieur de Neufvi¹, j'ay entendu qu'au prejudice de la trefve qui duroit encores hier et qui a esté renouvellee dès avant-hier et res-

¹ Bertrand de Melot de Fayolles, sieur de Neufvy est ce capitaine protestant, dont il a été souvent parlé déjà.

publiée dès lediet jour d'hier, ceulx de vostre regiment, qui sont vers Chasteauneuf¹, prendrent lediet jour d'hier et detrousserent ung gentilhomme et quelques autres gens d'aulcuns des princes et seigneurs qui sont icy, revenans d'achapter quelques hardes, vins et provisions, qu'ilz faisoient amener d'Angoulesme, ou aussy la trefve s'estend en ce lieu, leur ayant osté tout jusques à la chemise, pris aussy et emmené les chevaux, mulleitz, et toutes lesdictes provisions et vivres; ce que je trouve bien estrange, si tant est que cela se soit faict à vostre seen et penserois qu'aurez bien tost oublié la grace que je vous feiz, quand feustes dernièrement prins à Maillezais; mais, eslimant que n'en aurez peult-estre encores rien entendu, je vous en ay voulu donner advis et vous prier de faire rendre le tout: aultrement j'aurois grande occasion de mescontentement et pourveoyray pour en faire faire la justice. Il est aussy très necessaire que vous ostiez vostre dict regiment de ces quartiers et que vous le fassiez retirer vers la Rochelle et que donniez ordre que voz soldatz vivent plus doucement qu'ils ne font; aultrement il y faudra pourveoyr. Priant Dieu, Monsieur de Nefvi, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Éscript à Cognac, le dernier decembre 1586.

[CATHERINE.]

1586. — 31 decembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3203, f° 64.

A MA COUSINE

MADAME DE MONTMORENCY.

Ma cousine, envoyant Verac, present porteur vers vostre mary, je l'ay voulu accom-

¹ Châteauneuf-sur-Charente (Charente), à vingt-cinq kilomètres de Cognac.

paigner de la presente, pour vous prier de vouloyr continuer envers luy les offices que luy avez tousjours faictz, lesquels je ne desire que fassiez que pour l'assurance que j'ay que, aydant, comme il en a le moyen, au repos de cest estat, il en recevra du Roy mon filz, et de tout le royaume, un contentement tel, que il connoitra, oultre l'honneur qu'il y acquiera, que je luy persuade ny enjoins de faire chose que pour son bien et honneur; et croy que, s'il estoyt possible que je le visse, que luy ouvrieroys le chemyn tel que il ne doubteroyt jamays de la bonne volonté que je luy porte; et vous prie que fassiez tant pour luy et que, au plus tost, il me fasse entendre où je le pourray voyr; car je ne le veulx nullement mettre en soupçon de ceulx avec qui il est mais je desyre qu'il m'ayde à mettre ce royaume en repos et leur faire du byen, et à luy mesme principalement en ce faisant, comme plus au long vous dira lediet de Verac de ma part, sur lequel me remettant, feray fin, priant Dieu vous tenyr en sa sainte et digne garde.

De Cognac, ce dernier jour de l'an 1586.

CATHERINE.

1587. — 1^{er} janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 41 v.

[AU ROY DE NAVARRE.]

Mon filz, j'ay veu ce que m'avez escript par ce porteur pour la dellivrance que desirez que je fasse faire pour la damoiselle de Montastruc¹, que j'ay veu par vostre dictle lectre

¹ Pierre Du Four, seigneur de Montastruc, avait cédé tous ses droits sur la terre de Ronillac à Jean de Goth, dont le fils, Jacques, fut baron de Ronillac, de Blanquefort, etc. Il en résulta une suite de procès devant les consuls de Roquefort en Armagnac. Sa fille avait-elle été mêlée à cette affaire? Les gentilshommes dont

qui est detenue prisonniere par les sieurs de La Roque¹, Biguera, Creissac² et Grignolz³, ayant esté mandé audiet sieur de Grignolz de me venir trouver pour me faire entendre le faict, lequel oy, croiez, mon filz, qu'avecques l'advís des s^{rs} du Conseil du Roy monsieur mon filz, qui sont icy, je y pourveoyray ainsy qu'il appartiendra. Cependant je prie Dieu, mon filz, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Congnac, le premier jour de janvier 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 1^{er} janvier.

Copie. Bibl. Fonds français, n° 3301, f° 41 v°.

A MONSIEUR DE GRIGNOLZ.

Monsieur de Grignolz, le roy de Navarre m'a escript que vous detenez prisonniere la damoiselle de Montastruc et que vous delliberez de la faire paier une grosse rançon, qu'elle pretend ne point devoir. A ceste cause, je vous ay bien voulu faire ce mot de lectre, afin qu'aiez à me venir trouver pour m'informer comme il va de cest affaire, afin qu'avecques

il est question dans la lettre voulaient-ils la contraindre à céder aux prétentions de Jean de Goth?

¹ Le sieur de La Roque était gentilhomme de la Chambre du roi de Navarre.

² Raymond de Cressac ou Creissac, de Bourdeilles en Périgord, avait épousé en 1565 Isabeau de La Peyre.

³ Daniel de Talleyrand, seigneur de Grignols, prince de Chalais, fils de Julien et de Jacqueline de La Tausche, conseiller du Roi, capitaine de cent hommes d'armes.

La terre et seigneurie de Grignols était située dans le Périgord (arrondissement de Périgueux, canton de Saint-Astier); elle fut érigée en comté pour ce Daniel de Talleyrand, en 1613.

l'advís des s^{rs} du Conseil du roy monsieur mon filz, qui sont icy près de moy, j'en ordonne ce qui sera juste et raisonnable.

Escript à Congnac, le premier jour de janvier 1587.

CATHERINE.

1587. — 1^{er} janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 41 v°.

[AU ROY DE NAVARRE.]

Mon filz, j'ay receu la lectre que m'avez escripte touchant la maison de La Roche Chalais et le sieur Du Luc¹, à quoy je vous diray pour le regard de ladicte maison, que c'est ung faict particulier de justice ne deppendant nullement de la trefve, comme les seigneurs du Roy monsieur mon filz, qui sont icy, et moy avons veu, ayant sur ce oy le sieur de Bellegarde. Et quant à la personne dudiet du Luc, l'occasion de son emprisonnement à Paris est, à ce que j'entends, pour une faulxeté dont il est acenzé en une lectre patente du Roy monsieur mon filz, en laquelle l'on a faulxifié quelques motz; estant ainsy ung faict de justice et à quoy, pour ceste occasion, je ne puis toucher, priant Dieu, mon filz, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Coignac, le 1^{er} jour de janvier 1587.

CATHERINE.

¹ François de Vintimille, seigneur du Luc, du chef de sa femme Françoise d'Albert, qu'il avait épousée en 1555, était l'ami de Henri d'Angoulême, grand prieur de France, fils naturel de Henri II.

[1587. — Janvier.]

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 351.

A MONSIEUR DE BELYÈVE.

Monsieur de Belyeve, avant que paser la mer, je veuls que soyés aseuré, puyque le desirés, que je n'é jamès pansé avoir aucasion de vous aystlymer aultre que de mes ayns, et desirent me fayre seryyse, come je say que festes en tous les endroys que vous trovés, et l'é tousjour creu et croys yusin, car je say que aystes homme de byen et bon servyteur du Roy mon fils, et sela ne peult aystre que l'on ne soyt de mesme de sa mere, qui n'a ryen dan le ceour que le seryyse et honneur de son fils et byen de l'estat; et vous pryé de vous aseurer de ma bonne volenté ver vous et les vostres, come, en toutes aucasions où je auré moyen, je la vous fayré paroystre par ayfest. Vous enn alés enn Angletere pour une si bonne aucasion et qui ayst yuportente pour le seryyse du Roy, il ne la vous fault pas recomender, mès touchent à l'onneur du Roy et du royaume. Ayent aysté la royne d'Esosse royne de set royaume, l'on ne ly sauret toucher qu'i n'y [aille?] de faultoryté du Roy et dymynutyon de la preneur deu non de cet royaume. Et sachant come avés cela à ceour de conserver tout set qui en depant, je ne vous recomenderé pas cet fayst, mès vous pryé seulement, pour l'amylé que je luy porte et hoblygatyon que je ly é, de y fayre tout cet que pourrés; et je pryé Dyeu vous fayre la grasse de rapporter au Roy le contentement qu'il en desire.

La bien vostre,

CATHERINE.

¹ La feuille a été déchirée à cet endroit; on peut suppléer ainsi aux quatre lettres qui manquent. Cette missive sans date doit, du reste, être reportée plus haut à la mi-décembre 1586. Voir la note de la p. 124.

1587. -- 5 janvier.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 151.

A MONSIEUR DE VYLEROY.

Monsieur de Vyleroy, le sieur de Poncaré¹ m'a dyst coment yl a pleu au Roy le metre, et le presydent Brulart, de son Consel, suyvent la pryere que vous fis pour luy en parler: de quoy n'é voleu fallyr vous fayre cet mot, pour vous en remersier, et prier de fayre qu'il y souynt resen suyvent la bonne volanté du Roy mon fils; lequel m'a mended si byen et ho long sa volanté, que je metré pouyne d'en suyvre most à most; que j'espere, si l'on [a] de desà quelque bonne volanté, qu'à set coup y le monstrenton, si non yl n'y fault plus aysperer; et fant que le Roy set fase fort; s'et le plus seur pour avoyr la pays; et, en tous evenemens, demeurera par set moyen demeuréré le mestre². Je croy que s'et le plus seur pour ravoyr son hoctoryté et hobeysañse, souyl pays ou guere, que Dyeu ne veuille, et vous conserve en sa grasse.

De Cognac, cet v^{me} de janvyer 1585.

CATHERINE.

1587. — Janvier.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3381, f° 43 r°.

[A MONSIEUR DE LA ROCHEPOT³.]

Monsieur de La Rochepot, combien que nous soions après à adviser aux moiens d'une

¹ Geoffroy Camus, sieur de Pontcarré et de Torcy, maître des requêtes depuis 1573.

² *Demeurera par set moyen demeuréré le mestre.* Le sens est que «de cette façon, à tout événement, le roi finira par demeurer le maître.»

³ Antoine de Silly, seigneur de La Rochepot, chancelier des ordres du Roy, damoiseau de Cammercy, gouverneur d'Anjou, second fils de Louis de Silly, seigneur de La Rocheguyon, et d'Anne de Laval.

bonne et perdurable paix, qui puisse estre à l'honneur de Dieu premierement, au contentement du Roy et repos general de ce royaume, toutesfois il ne fault laisser d'avoir l'œil soigneusement ouvert qu'il ne se puisse faire aucune surprise en aucune des villes de vostre charge, sur aucunes desquelles ceulx de la nouvelle opinion ont entreprinse, à ce que j'entendz; et, outre cela, ont envoyé cinquante ou soixante chevaux en divers lieux de vostre charge, ayant aussy envoyé es autres provinces circonvoisines, pour prendre des prisonniers et destrousser des paquetz, dont je vous ay bien voulu donner advis, afin que que vous y pourveoiez et donner ordre de faire prendre, s'il est possible, ceulx qu'ilz ont envoyez en l'estendue de vostre charge, en laquelle vous pourveoyez aussy à ce que les courriers et paquetz, que j'envoie de delà et ceulx qui viennent de deçà, puissent estre accompagnés et seurement tenuz. Priant Dieu, Monsieur de La Rochepot, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Niort le jour de janvier 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 7 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 15 r°.

A MESSIEURS LES GOUVERNEURS DES VILLES SUR LA RIVIERE DE LOIRE.

Messieurs, encores que je m'assure bien que, suivant ce que je vous ay plusieurs fois escript, vous faictes faire soigneusement la garde en vostre ville, toutesfois, pour ce que j'ay de nouveau advis très certain qu'il y en a qui ont delliberé de surprendre des places au prejudice du service du Roy monsieur mon filz, je vous ay bien voulu encores faire ce

mot de lectre, pour vous donner advis et vous mander et ordonner, au nom du Roy mondiet seigneur et filz, de renforcer vosdictes gardes et avoir l'œil soigneusement ouvert qu'il ne se puisse faire en vostre dicte ville aucune surprise. N'estant la presente à aultre fin, je prie Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Niort, le vii^{esme} jour de janvier 1587.

CATHERINE.

1587. — 8 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 13.

[A MONSIEUR DE MALICORNE.]

Monsieur de Malicorne, il y a desjà trois jours que le conseiller Chasteau m'a rendu vostre lectre du xii^{esme} de ce mois; mais j'ay attendu à vous y faire response jusques à ceste heure, afin que je vous puisse envoyer, comme je fais par mon aultre depesche, la continuation de la trefve jusques et compris le xvi^{esme} de ce mois, laquelle vous ferez publier, garder et observer; mais pour cela, vous ne dellaissezerez d'avoir l'œil soigneusement ouvert à la conservation des places de vostre gouvernement; car vous veoyez bien que le roy de Navarre et ceulx de son party ne tiennent pas aussi exactement qu'ilz deyroient ce qu'ilz promectent par leurs escriptz, et l'ont bien monstré par l'entreprinse de Charoux¹, pour laquelle vous avez bien faict de leur avoyr escript et faict toute l'instance que vous avez peu; comme aussy j'ay chargé expressemment mon cousin le mareschal de Biron, et les s^{rs} de Pontcarré et president Brullart, de faire encores, et à mon cousin le prince de Condé, et de leur declarer franchement que, s'ilz ne reparent cest attentat, je renvoyray querir des

¹ Charoux (Haute-Vienne), canton de Bosmie, arrondissement de Limoges.

forces pour y faire pourveoyr en ma presence; et si leur ay mandé davantaige que, s'ilz ne font retirer leurs gens de guerre qui sont autour d'Augoulesme, y faisans tous les mauix du monde, et s'ilz ne reparent aussy ces attentastz-là, que je seray pareillement contraincte d'y pourveoyr. J'espere que le voyaige desdictz sieurs de Biron, de Pontcarré et president Brullart ne sera pas infructueux; car, outre ce que dessus, ilz ont aussy charge de moy, ayant en, comme j'ay, l'intention du Roy¹ mondiet seigneur et filz, sur les depeschés que je luy avoys faicte par les s^{rs} de Rambouillet et de Pontcarré, d'adviser avecques eulx où et quand nous nous pourrions rassembler, pour regarder aux moïens du bon effect pour lequel je suis venue de par deçà, qui est pour traicter une bonne paix, qui soit à l'honneur de Dieu premierement, au contentement du Roy mondiet seigneur et filz, et au repos general du royaume; et vous donneray advis de ce qu'ilz feront à leurdict voyaige. Cependant je vous scay fort bon gré de ce que ledict Chasteau m'a dict de vostre part, priant Dieu, Monsieur de Malicorne, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Cognac, le viii^{mes} janvier 1587.

CATHERINE.

1587. — 12 janvier.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 20, p. 107.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, j'avois cy-devant accordé au sieur de Serezat l'abbaye de Fe-

¹ Voir les deux lettres de Henri III à l'Appendice. Ce sont de vrais memoires politiques qu'il envoie à sa mère et qui ont été sans doute rédigés par Villeroy. Il faut lire ces documents importants, d'autant que ce sont presque les seuls de ce genre qui nous aient été conservés.

CATHERINE DE MÉDICIS. — IV.

nieres¹, qui est au dedans de mes terres, pour en pourveoir l'un de ses enfans, que je vous ay à reste fin nommé et présenté; mais, à ce que j'ay entendu, le sieur de Serezat² estant depuis quelque temps en cà decedde, ung sien nepveu, au prejudice du don que j'en ay fait, s'est emparé et mis en ladicte abbaye, de laquelle il pretend jouyr de fait par force, à cause de la mort dudict sieur de Serezat; c'est l'occasion pour quoy je vous ay bien voulu faire ce mot pour vous supplier affectueusement, comme je faiz, que suivant la presentation que je vous ay cy-devant faicte d'ung des filz dudict sieur de Serezat, vous la vouliez avoir pour agreable et confirmer de nouveau, ordonnant, en ce faisant, que le titulaire, qui a esté mis par ledict feu sieur de Serezat pour le gouvernement et administration de ladicte abbaye, à cause du bas aage de son filz, demourera et percevera les fruitz d'icelle, jusqu'à ce qu'il soit parvenu en aage pour regir et gouverner ladicte abbaye, et mander aussi, s'il vous plaist, audict nepveu et à tous autres ne troubler ny empescher le dict titulaire en la jouissance et perception des fruitz de ladicte abbaye. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner, en toute prosperité, parfaicte santé et très longue et très heureuse vie.

Escript de Cognac, le xii^e jour de janvier 1587.

¹ L'abbaye de Feniers au diocèse de Clermont (Puy-de-Dôme), appelée par la *Gallia Christiana* (t. II, p. 401) « *Abbatia vallis honestæ seu de Feneriis*. »

² Antoine d'Apchon, sieur de Sérizat, conseiller du roi, fut titulaire de l'abbaye en 1566. Il était fils d'Armand de Saint-Germain, sieur d'Apchon, et de Marguerite d'Albon, sœur du maréchal de Saint-André, daine de Sérizat. Il ne semble pas qu'il ait été fait droit aux réclamations de la reine mère; car le successeur d'Antoine de Sérizat fut Jean Des Monts, sans doute le neveu du compétiteur.

De sa main : Vostre bonne & très affectionné
et obligée mere, CATHERINE.

1587. — 17 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15574, f° 3.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Le Moineton est arrivé ceste après-disnée, avec les depesches du Roy monsieur mon filz de ce qu'il a proposé si bien et si prudemment en l'assemblée qu'il a faicte¹, en quoy il n'a, ce me semble, rien obmis de ce qu'il se pouvoit dire pour l'honneur de Dieu premierement, puis pour satisfaire à sa sainte et honorable resolution; laquelle, j'espere, apportera beaucoup de bien à son service. Je luy respons de ma main à ses lettres, et vous diray sur celle qu'avez dressée et si prudemment deduietz tous les pointz de sadicte resolution, que, tout ainsi que le Roy mondiet seigneur et filz s'en est servy de delà, mesmes quand de Reau a parlé à luy, je m'en serviray de deçà, selon que les occasions se presenteront.

Je vous escripviz hier, par Franze, que mon cousin le mareschal de Biron estoit de retour de la Rochelle, et les seigneurs de Pontcarré et president Brulart avecq luy, que j'en attendois aujourd'huy La Roche, que j'estime sera icy de bonne heure, et croy, selon ce que l'on m'a dict, que le vicomte de Turenne viendra me trouver en ce lieu, comme le roy de Navarre avoit advisé avec lesdits seigneurs de Biron, Pontcarré et Brulart; s'il n'a seu la declaration du Roy, il en entendra icy des nouvelles, car chacun le sçet maintenant. Je ne faudroy pas de luy en parler bien à propos.

¹ On trouvera le discours de Henri III à cette assemblée dans la première des lettres adressées à Catherine de Médicis.

et m'en serviray pour aider à induire ledict roy de Navarre, et eulx tous, à se renger à leur devoir, avec tant d'autres grandes et bonnes raisons que l'on leur peult dire. Je ne sçay encores que penser de leur resolution: je escouteray et en advertiray soudain le Roy mondiet S^r et filz, par le s^r de Remboillet, qui desire s'en retourner le premier. Je retiendray ledict s^r de Pontcarré, que j'enverray après.

Ce pendant je vous diray que j'ay très grant regret à feu mon cousin le cardinal d'Est, quazi autant que s'il eust esté mon frere; il estoit merveillement utile et affectionné au service du Roy monsieur mon filz et plain de saint zele au bien de ce royaume, qu'il n'estoit pas possible de plus; c'est pourquoy nous y avons fait plus grande perte et qu'il en sera d'avantage regretté. Quant à cest Espagnol, que ceulz de la nouvelle opinion ont pris en la vene de Bourdeaulz, je l'avoys bien seen, et qu'il l'avoient trouvé saisi de beaucoup de papiers de très grande importance, dont ceulz qui sont à la Rochelle et à St-Jehan-d'Angely font bien leur profit. Mais je ne pensois pas, et n'ay point oy parler, qu'il eust aucunes injonctions, charges, ny memoires de parler de la paiz devers le roy d'Espagne et la royne d'Angleterre; mais je m'en feray enquerir. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niort, le samedi au soir bien tard, xvii^e jour de janvier 1587.

PINART.

CATHERINE.

[1587. — Janvier.]

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3380, f° 159.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, je suis yufiniment marrye de la perte qu'a feste le Roy et cet royaume

deu pouver cardinal d'Est¹, que je regrete ayxtremement, et ne puy panser à qui le Roy puisse cometre la charge qu'il avoyt par delà pour son servyse, que sy dygnement yl exersèt. car ny de meson ny d'autoryté le Roy n'enn a plus à sa devotion; par yusyn il fault qu'il en preyne qui souynt respecté par leur bonne vye et par avoyr aquys par longueur de temps une telle reputatyon qui puyset aystre aygale à ceulx qui ont hent la mayson et l'autoryté d'Italyan. Je ne conès un ceul qui souyt ny lent ny plus affectyoné à sete courone que le cardinal Sainte-Croys², de qui le cardinal d'Est se servèt ver le Pape, quant yl n'y pouvest aller: pour surcroys, le cardinal de Rambullet que encore qu'il souyt maladif, yl y a si long temps qu'il est par delà et en grande reputatyon, que je croy qu'il serèt le plus propre François, car tous les aultres sont au³ trop jeune, au malafectyoné, au mal pratyqué de ses affaires; et seluy ysi ha l'entendement et l'affectyon à son Roy pour le byen servir. Je vous enn é voleu dyre set mot, pour vous en souvenyr quant le Roy en parlera: vous savès

¹ Mort le 30 décembre 1586.

² Prospero Santa Croce, né en 1513, reçu docteur es droitz à Padoue le 14 septembre 1537 (Arch. univ. de Padoue, reg. 54, fol. 92), avait été nonce en Allemagne, en Portugal, en Espagne, puis en France (1561). Les lettres adressées par lui, de France, au cardinal Borromeo, depuis le 16 octobre 1561 jusqu'en 1565, ont été imprimées par Cusber et Danfon (*Arch. curieuses*, 1^{re} série, VI, pp. 1-170). Le 14 avril 1566, le roi autorisa le cardinal de Ferrare, Luigi d'Este, à céder à Prospero l'archevêché d'Arles (*Gallia christ. novissima*, Arles, col. 918). Le 15 mars 1574, celui-ci céda le siège à son neveu Silvio Santa Croce qui le conserva jusqu'en 1598 (*ibid.*, col. 934-934). Prospero eut en France d'autres bénéfices: il fut notamment abbé de Saint-André, à Clermont, de 1569 à 1582. Il mourut à Rome le 9 octobre 1589. On a de lui des commentaires sur les guerres de religion (ms. fr. 3146, fol. 33.)

³ *Ia*, toujours pour *ou*.

comment ses freres tous sont affectyoné et hont de l'esprit et serve aveques fidelité. CATHERINE.

1587. — 18 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3501, f. 59 r°.

A MESSIEURS DE BOISSEGUIN,
MAIRE, ET ESCHEVINS DE POICTIERS.

Messieurs, d'autant que je faiz retourner de decà, pour le service du Roy monsieur mon filz, les troupes que commande le sieur baron de Biron, en l'absence de mon cousin le mareschal de Biron, son pere, vous ne faldrez, par vertu de ceste presente, de les recepioir et laisser entrer en la ville de¹, . . . afin qu'ilz puissent passer et venir promptement au lieu où je leur commande pour le service du Roy mondiet sieur et filz, les assistant et faisant assister de vivres et aultres choses qui leur seront necessaires ad ce qu'ilz ne puissent estre retardez. N'estant la presente à aultre fin, je prieray Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainete et digne garde.

Escript à Niort, les xviii^{esme} janvier 1587².
[CATHERINE.]

1587. — 18 janvier.

Imprimé dans d'Horiez *Arm. genèr.*, registre IV, Paris, 1759, in-folio p. 12 et dans le *Journal* de Michel-le-Riche, publiè par A.-D. de La Fontenelle de Vaudoré (Saint-Maixent, 1846, in-8) p. 409.

A MONSIEUR DE GURON³.

Monsieur de Guron, d'autant que la trespve, que mon fils le roy de Navarre et moy avions

¹ Chauvigny (Vienne), arr^e de Montmorillon.

² Il est écrit au dessous: « Semblable à Messieurs de la justice, maire, eschevins et habitants de Chauvigny. »

³ Gabriel de Rochignevoisin, seigneur de Guron, capitaine de cinquante hommes d'armes, gentilhomme d'honneur de Catherine de Médicis, avait commandé le château de Lusignan en Poitou durant la guerre de 1569, et, malgré son heroique defense, il avait été obligé de de le remettre à Coligny le 7 juillet. Depuis, il devint

accordée, sera expirée dans deux ou trois jours et que je dellibere de me retirer, je vous prie assembler promptement ce que vous pourrez de vostre compagnie et aussy des gentils-hommes voz voisins et de voz amis, pour me venir trouver en ce lieu, dedans six jours, pour m'accompagner en m'en retournant; ayant escript encores à quelques autres¹ me venir aussi trouver avec ce qu'ilz pourront de leurs amys, afin que je me puisse retirer plus seurement; et oultre que vous ferez chose que je m'assure qui sera bien agreable au Roy monsieur mon filz, vous me ferez aussy plaisir, dont j'auray bonne souvenance. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Guron, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Nyort, le xviii^e jour de janvier 1587.

Signé: CATHERINE.

Et plus bas: PINART.

1587. -- 19 janvier.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 20, f^o 109.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, le sieur Marc Anthoine de Vassy, esenier de vostre escuierie, m'a prié de vous faire entendre que, depuis qu'il a la charge de vostre haraz de Meung, il a avancé beaucoup de ses deniers, tant pour la nourriture des paiges de vostre dicte escuierie, que de voz chevaux estans audiet haraz, sans en avoir peu estre remboursé, ainsy qu'il fera apparoir

lieutenant général des armées du roi en 1574, avec François Bonnin, seigneur du Cluzeau, son beau-frère.

¹ Une annotation du ms., fr. 3301, f^o 51, nous apprend que semblable lettre a été adressée à « messieurs de Montemart, Dabin, de Laussac, de Chemerault et de Villequier. »

par certifiat. quelque poursuite et insistance qu'il en ait faicte, occasion pourquoy j'ay bien voulu, en faveur et consideration de la damoiselle de Maisonneuve, sa femme, qui m'a faict, comme vous sçavez, service, il y a si longtemps, vous faire ceste lestre et vous supplier affectueusement, attendu que ledict sieur Marc Anthoine a payé et avancé sesdictz deniers pour vostre service, commander et ordonner que rente lui sera constituée de la somme qu'il fera apparoir luy estre due, afin que, par ce moyen, il en puisse estre dressé et puisse avoir aussi meilleure commodité de continuer le service qu'il vous doit. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner, en toute prosperité et parfaicte sancté, très longue et très heureuse vie.

Escript à Niort, le xix^e jour de janvier 1587.

De sa main: Monsieur mon filz, si vous plect comender qu'il souyt assigné; car yl y a deu.

Vostre bonne é très afectionné et hobligé mere,

CATHERINE.

1587. -- 22 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3301, f^o 52 r^o.

[A MONSIEUR DE ROUET¹.]

Monsieur de Rouet, je receuz ces jours icy la lectre que m'avez escripte et les informations qui me furent présentées, lesquelles je feiz mettre es mains des sieurs de Pontcarré et president Brulart, ayant veu par icelles ce qu'elles portent sur ce qui [est] advenu pour le faict de la prise de vostre oncle; j'ay aussy icy entendu comme vous vous estes saisi du sieur d'Aubecourt, cappitaine des chevaux legiers

¹ En marge: « Semblable a este escripte au baron de Biron pour l'oncle du s^r de Rouet. »

de l'armée que commande, pour le service du Roy monsieur mon filz, le sieur baron de Biron, en l'absence de mon cousin le mareschal de Biron son pere, ayant sur le tout advisé de vous escrire et ordonner de m'envoyer incontinent ledict sieur d'Aubecourt en ce lieu, comme j'escriptz aussy audict sieur baron de Biron de m'envoyer pareillement vostredict oncle, affin qu'avecques l'advis des princes et seigneurs du Conseil du Roy monsieur mon filz, qui sont près de moy, l'on regarde quel moyen il y aura de les appoincter, ou sinon j'en ordonneray ce que je verray bon estre en justice. Et m'assurant que satisferez à ce que je vous en escriptz, je ne vous feray plus longue lecture, priant Dieu, Monsieur de Rouet, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Niort, le xxii^e janvier 1587.

CATHERINE.

1587. — 27 janvier.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 20, p. 111.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, les habitans de Partenay ont tousjours, et mesmement depuis ces derniers troubles, monstré tant d'affection au bien de vostre service, qu'ilz meritent d'en estre beaucoup louez, car ilz ont faict ung si grand devoir, ainsi comme j'ay esté asseurée avec le sieur de La Riandiere, que le sieur de Malicorne¹ y a estably, qu'ilz ont tousjours gardé et conservé la place à leurs fraiz et despens en vostre devotion et obeissance; com-

¹ Le comte de Malicorne, Jean de Chourse, dont nous avons déjà parlé, avait organisé en 1586 la défense de Parthenay contre les huguenots et était venu veiller lui-même à l'exécution de l'édit de Nemours; mais il fut impuissant à conjurer les ravages que la peste fit dans la ville au mois de septembre et d'octobre de cette an-

bien qu'ilz ayent soutenu beaucoup d'effortz et d'entreprises, que l'on a essayez et tentez à l'encontre d'eulx; outre cela, ilz ont eu la pluspart des armées qui ont esté en ce pais, en passant et repassant, quazi tousjours sur les bras et, que plus est, la contagion a esté si grande en ladiete ville, que les deux tiers des habbitans d'icelle en sont mortz; c'est pourquoy, Monsieur mon filz, je vous escriptz ceste lettre en leur faveur et vous prie d'avoir la requeste qu'ilz m'ont présentée pour les tailles en telle recommandation, qu'ilz en puissent estre soullaigez aux considerations dessus dictes, ayant aussi esgard que, en faisant par ceulx de Poitiers ce deppartement de la taille, ilz ont de beaucoup trop surchargé les habbitans dudict Partenay; et, à ce que j'entendz, cela s'est faict en hayne de ce que y avez faict et estably ung bureau d'ellection. Les habbitans de Partenay ont attaché avec leur requeste aucunes pieces, par lesquelles se verifie ce que dessus, avec ce que je l'ay icy entendu pour certain; qui est cause que je vous prie de rechief les avoir pour recommandez sur leur diete requeste, et Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prosperité et parfaite santé très longue et très heureuse vie.

Escript à Niort, le xxii^e jour de janvier 1587.

De sa main :

Vostre bonne et très affectionné et hobbligé mere,

CATHERINE.

née. Saint-Maixent devait tomber le 19 mai 1587 entre les mains du roi de Navarre, puis être repris au mois de juin par le duc de Joyeuse. Le gouverneur de Parthenay était alors M. de Riandière, qui commandait vigoureusement sa compagnie. C'est à tous ces événements que fait allusion la lettre de Catherine. — Voir *Histoire de la ville de Parthenay et de la Gâtine-en-Poitou*, par Belisaire Ledain, Poitiers, 1858, liv. 8^e, chap. VII.

1587. — 23 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 45 r°.

[A MONSIEUR DE SAINT-LUC.]

Monsieur de Saint-Luc, j'ay receu la lecture que m'avez escripte par ce porteur le xxiii^{esme} de ce mois, depuis laquelle j'estime que vous aurez receu la depesche que je vous ay faicte pour faire publier la continuation de la trefve jusques et compris le xxix^{esme} de ce mois, suivant ce que mon cousin le mareschal de Biron avoit advisé avecques mon filz le roy de Navarre, lequel me donne quelque esperance que nous nous pourrons encores veoir, avant que m'en retourner trouver le Roy mondiet Seigneur et filz, allin de regarder aux moiens du repos de ce royaume : je vous donneray advis de ce qui s'en fera. Cependant il est autant ou plus necessaire qu'il fut oncques que les bons serviteurs et ceulx qui ont charge du Roy mondiet seigneur et filz ayent l'œil plus soigneusement ouvert que jamais ad ce qu'il ne s'entreprenne rien qui luy soit prejudiciable. Par ainsy, Monsieur de Saint-Luc, continuez à bien prandre garde à la seureté de Brouaige et aultres lieux de vostre gouvernement. Quant à ce que m'escripvez pour les forces qui vous seroient necessaires, outre celles que vous avez, si la guerre continue, et du besoing que vous aurez que les gallaires remissent du costé de Brouaige, vous en avez escript, comme aussy ay-je, au Roy mondiet seigneur et filz, par l'auditeur Coynard, lequel vous en rapportera son intencion; attendant laquelle, je prie Dieu, Monsieur de St-Luc, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Niot, le xxiii^{esme} jour de janvier 1587.

CATHERINE.

1587. — 23 janvier.

Orig. Collection Baguenault de Puchesse.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 46 v°.

A MONSIEUR DE POIANNE¹.

CHEVALIER DE L'ORDRE DU ROY MONSIEUR MON FILZ, CAPITAINE DE CINQUANTE HOMMES D'ARMES DE SES ORDONNANCES ET GOUVERNEUR DE D'ACQZ².

Monsieur de Poianne, je vous scay fort bon gré de la lettre que m'avez escripte, doz qu'avez sceu que j'estois en ce país, pour vous offrir à moy, et voz amis, pour le service du Roy monsieur mon filz et le mien particulier, dont il n'est point de besoing, sinon de continuer tousjours à bien faire vostre devoir en vostre charge; comme avez faict jusques icy, au contentement du Roy mondiet Sr et filz et de moy, qui vous diray que certainement j'ay baillé des passeportz à quelques ungs des gens du roy de Navarre, suivant ce que j'ay advisé yci avec les princes et seigneurs du Conseil du Roy mondiet Sr et filz, qui sont icy, allin que nous puissions avancer les affaires de ma negociation de la paix. Mais lesdictz passeportz n'estoient que pour passer et repasser soudainement, sans donner occasion de soupçon de ceulx au nom de qui ilz ont esté baillez; par quoy, s'il se trouve qu'ilz en ayant abusé ou qu'ilz en voullussent abbuser, il ne le fault pas souffrir; aussi m'asseuray-je bien que vous aurez soigneusement l'œil ouvert sur eulx et ne nous y ferez que bien à poinct.

Je ne scáis que vous dire encores de ma dicte negociation de la paix, pour ce que je n'y veoy pas grand advancement; et si ces gens icy demeuurent tousjours opiniastres,

¹ Bertrand de Baylen, seigneur de Poianne, senechal des Landes, dont il a été déjà question, t. VI, p. 390.

² Dax (Landes).

je faiz bien mon compte de m'en retourner bien tost. Cependant, assurez-vous tousjours que, icy ou auprès du Roy mondiet Sr et filz, je m'emploieray pour vous d'aussi bon cuer que je prie Dieu, Mons^r de Poianne, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Niot, le xxviii^e jour de janvier 1585.

CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

1587. - 28 janvier.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 135 v.

A MESSIEURS

LES ESLEUZ DE FONTENAY.

Messieurs, j'ay entendu par ce porteur, et veu par la lectre que m'avez escripte, la peyne où se retrouvent les pauvres habbitans de vostre election, pour le paiement des tailles et autres subcides qu'ilz doivent au Roy monsieur mon filz, tant des restes de l'année passée que de la presente, que par le moien des commissions que le roy de Navarre decerne pour les contraindre au paiement desdictes tailles dont je suis très marrie, mais j'espere, avecques l'ayde de Dieu, qu'auparavant que je parte de ces quartiers, j'y pourveoyray et donneray ordre, de façon que ung chascun et speciallement les pauvres habbitans en recevront le soullaigement qu'ilz desirent et doivent esperer de ma négociation, qui ne tend qu'à les redimer des maux, foybles et oppressions que la guerre apporte tousjours avecques soy. Priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escrip à Niot, le xxviii^e de janvier 1587.

[CATHERINE.]

1587. - 28 janvier.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 135.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILIER ET SEGRETAIRE DES COMENDEMENTS ET AYANT DU ROY MON FILS.

Monsieur de Vileroy, je vous foyz cete letre pour vous dyre que je me trove en pouyne de voyr monsieur de Nevers coment yl èt, depuis qu'ense jours ensà; non qu'il m'en fesèt aucun semblent, car yl fest et me parle de la mesme affectyon et fason du Roy et de set [qui] conserne son servyse, come yl a tousjour faysi en cet tamps qu'yl y a qu'il èt avecques moy; mès je le say par dè moyen si seurs, que je say qu'il èt en grent pouyne, de peur que le Roy ne ly contyneue aultent sa bonne grase, come, au comensement qu'il revynt, yl y au fist de demonstratyon. Je say qu'il dyst : - Je me suys venu metre et tous mes enfans et ma meyson, ma femme et tout cel que devant de moy entre ses bras, ne volant rien fayre que set qu'il aura agreable; mesme ma fille, yl s'èt presanté des partys tels que, set je l'aysepts, je ne set j'en troveré de longtamps de parels. Ma fille¹ n'è plus jeune : ayl a dys-neuf hans; je ne la vuls maryer que là au y pleyra au Roy. Avant que avoyr l'heur d'estre en sa bonne grase, monsieur de Guyse me l'a demendée pour son filz : je luy promis de ly en fayre reponse deus moys après que son filz seroyt en set royaume de retour; yl y a déjà près que de deus moys, je ne ann é, ny volen en rien m'y enguagé, de peur de deplere au Roy, san que je seuse sa volanté. Je ann é pryé la Royne sa mere de ly enn escripre : ay ne m'en dyst rien; c'èt signe que n'enn a neule

¹ Catherine, l'aînée de ses filles, née le 21 janvier 1568, venait en effet d'avoir dix-neuf ans; elle fut mariée à Paris, le 28 février 1588, avec Henri d'Orléans, duc de Longueville.

reponse et par consequent que le Roy ne s'en susy poynt; c'est sure que yl ne m'eyme, ny panse que je luy puyse fayr servyse. Oultre sela, l'on m'escrypt qu'il a dystribué toutes les charges, cet la guere douyt aystre; et moy, yl ne parle poynt de s'an servyr: yl èt vray que je suis ysi pour la pays, mès se me serèt un grent esconte de s'etre servy de moy en set fayst. Et en set qui ayst de ma protectyon, l'on me lese immobile: non que je ne veulle le servyr partout où yl y pleyra; mès ayent cete volaté, y douyt avoyr aygard à mon honneur et conservayon des myens et de ma meson, ly ayent tout mys entre ses meyns, et volent vyvre subz sa protectyon ceule, ne volant m'apuyer que de set qu'il me comendera. Tous le monde cherche party et s'apuye sur quelque chause: je n'en cherche rien, encore que je soy recherché de tous, et dedans et dehors; mès je ne veuls apuys, ni protectyon pour moy et ma femme et mes enfans et toute ma meson que la syene, et n'an cherché jamès que sa bonne grase et son hauctoryté, tant que je conestré qu'il aye agreable et qu'il aye souyn de mes enfans et de leur conservayon. Mès si ne le monstre par quelque ayflect de m'avoyr agreable, et sete aflectyon que je ly porte et fidelyté que ly ay vouée, je seré constreynt, aveques son congé, de m'aseurer et provoyr mes enfans, et ne demeurer aveques honte, depourven de tous apuys, é mes enfans de partis convenable à cet qu'il sont. Se sera à mon grent regret, et voy byen tout cet que m'an peult avenyr de byen et de mal; mès je seré forcé de le fayre, plus tost que d'estre la fable du monde et le proverbe de ceuls qui voldront aystre aultre que yl ne devèt, dysant: Monsieur de Never nous a hapryns d'avoyr un party pour se fayre aystimer du Roy et qu'il s'en serve.

J'é pansé que je devès remonstrer sesi au Roy; car je pause aystre de consequense pour

son service, come je dys au sieur de Rambulet, pour luy dyre, non tout set que vous enn escripts, mès la consequance que set mal contentement promet à porter après soy, et que l'ayant tout remys, come yl èt, à son servyse, si le Roy ly fest quelque ayfest par où il conese qui le aystyme luy pouvoyr fayre servyse; et ausi pour le maryage de sa fille, byen dire sa volaté; car enfin vous savés que s'èt que d'avoyr des enfans et lé voyr demeurer san pouvoyr byen, come yl ann ont par la meyn pour lé byen mestre. Yl me sanble que Roy le douyt du tout aublyger et en faire fondement; car yl èt homme qui ha de l'entendement et de la volaté de le byen servyr. Yl n'a poynt d'ynterest qui le fase jamès aystre aultre que set que le Roy voldra; yl n'a que le zele de la relygion: c'èt cet que le Roy ha ausi, qui ne ly lese prendre aultre resolutyon que sele qu'il a de le byen et fidelement servyr. Je ne l'é pas volen aysscripre au Roy; car cet chause trop longue: vous aysserés de luy dyre, et vous pryé luy remonstrer qu'il ne le douyt, après le temps que yl y a qu'y l'a aseuré de sa bonne grase, le leser san, par quelque demonstratyon, luy fayr paroystre que l'ayme et set veult servyr de luy et avoyr en recomendatyon le byen de ses enfans. Je vous pryé que je aye reponse de set que enn auré fayst. Et vous ay volen mender sesi, san que personne enn aye ryen sen; car yl ne m'enn a jamès parlé, et ceuls qui me l'on dyst l'on fest pour le servyse du Roy. Je ne vous en dyré d'aven-tege; car vous savés la consequance, en set temps ysi, que s'èt de perdre dé servyteurs au Roy et vyens. Usé de vostre prudence acoutenée. Et je fayré fin, pryent Dyeu vous avoyr en sa sainete garde.

De Nyort, cet xxviii^{me} de janvyer 1587.

CATHERINE.

1587. — 28 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 44 r°.

A MONSIEUR DE BELLEGARDE¹.

Monsieur de Bellegarde, je receuz hier les deux lectres que m'avez escriptes, l'une du xxviii^{esme} et l'autre du xxiiii^{esme} de ce mois, ayant veu aussy les doubles de celles que vous a escriptes ma cousine la princesse de Condé, la response que vous luy avez faicte et celle que vous a escripte sur cela mon cousin le prince de Condé, et la saige response que vous luy avez faicte; et vous diray sur cela que, si je veoy mondict cousin le prince de Condé, avec mon filz le roy de Navarre², que l'on me donne esperance que je verray avant que m'en retourner trouver le Roy mondict seigneur et filz, ou quelqu'ung qui soit confidant à mondict cousin le prince de Condé, je luy diray sur ce que dessus ce que m'en semble, et pouvez estre assuré que le Roy mondict seigneur et filz vous maintiendra tousjours et ses autres bons serviteurs, comme il est très nécessaire et très raisonnable. Par ainsy continuez tousjours à faire vostre debvoir, comme je m'assure que ferez en ce qui est de son service. Cependant, je vous diray que, par le retour de mon cousin le mareschal de Biron et par le voiage qu'a faict icy avecques eulx

¹ César de Saint-Lary de Bellegarde, fils du feu maréchal, qui devait quelques mois plus tard être blessé mortellement à Contras, le 20 octobre 1587. Il avait été nommé par Henri III gouverneur de Saintonge et d'Angoumois, lorsqu'il quitta le marquisat de Saluces.

² Le roi de Navarre et le vicomte de Turenne, depuis Pêcher des conférences de Saint-Bris, étaient en armes dans l'Agenais; Condé occupait Saint-Jean-d'Angély, d'où il portait secours aux protestants menacés par les troupes du maréchal de Biron, dont le quartier général était la Rochelle.

le secretaire Pin¹, il semble qu'il y ait quelque esperance que mondict filz le roy de Navarre desire que nous nous rassemblions pour regarder encores aux moïens de mettre le repos en ce royaume. Je vous tiendray adverti en ce qui s'en fera; mais cependant il est autant ou plus nécessaire qu'il fut oncques que les bons serviteurs du Roy, mondict seigneur et filz, comme vous, ayent l'œil soigneusement ouvert à ce qu'il ne s'entreprenne rien qui luy soit prejudiciable. Priant Dieu, monsieur de Bellegarde, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Coignac², le xxviii^{esme} jour de janvier 1587.

CATHERINE.

1587. — 29 janvier.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 147.

A MONSIEUR DE VUYLEQUYER.

Monsieur Vuylequyer, je vous envoy le passeport du roy de Navarre, et vous prie vous en venyr yncontinent; car je desire ynfinyment de parler à vous; et me mended par cel porteur le jour que pourés aystre ysi. Et se n'elent à haultre fin, je prie Dieu vous conserver.

De Nyort, cel xxviii^{esme} de janvier 1587.

La byen vostre.

CATHERINE.

¹ Nous n'avons point de renseignements particuliers sur la mission de Du Pin, qui devait connaître la pensée du roi de Navarre. Il est probable, comme le soupçonne la reine mere, que les protestants voulaient uniquement gagner du temps pour laisser arriver leurs secours étrangers.

² Il y a certainement erreur du copiste, qui s'est trompé sur le quantième, ou qui a mis « Nyort », au lieu de « Coignac », puisque la reine avait quitté cette dernière ville depuis dix jours.

1587. — 29 janvier.

Bibl. imp. de Saint-Pétersbourg.

Documents français, vol. 20, f^os 113 et 114.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, vous aurez entendu, par ma despesche du xxv^e de ce mois¹, ce que me rapportèrent du roy de Navarre mon cousin le mareschal de Biron et les sieurs de Pontcarré et president Brulart² au dernier veoiage qu'ilz ont esté à la Rochelle devers luy, et ce qu'aussy le secretaire Pin, que lediet roy de Navarre envoya avec eulx devers moy, me deist de sa part, et l'esperance que lediet Pin me donna que lediet roy de Navarre, son maistre, et moy, nous verrions encores; comme lui mesme jugeoit qu'il estoit très requis et necessaire, en me disant tant de bonnes paroles de la bonne affection que sondiet maistre avoit à vous faire service, à vous complaire et obeir, et à servir aussy au bien de ce royaume, m'assurant pareillement qu'il feroit pour ladicte entrevue ce qu'il pourroit, affin qu'elle se fist bientost, et dans aujourd'hui j'en aurois la response d'iceluy roy de Navarre, lequel m'a envoyé le maistre des requestes Du Fay³,

¹ Cette lettre, du 25 janvier 1587, n'a pas été retrouvée.

² Nicolas Brulart, marquis de Sillery (Voir t. VIII, p. 243, note 1), fils aîné de Pierre Brulart, président aux enquêtes depuis 1584, plus tard chancelier de France.

Sur sa mission près le roi de Navarre en janvier 1587, on lira à l'Appendice le «Mémoire transcript sur un escript de la main de la reine mere.»

³ Le chancelier de L'Hôpital ne laissa qu'une fille, Madeleine, mariée à Robert Hurault, seigneur de Belesbat, du Fay, etc., dont elle eut six enfants. Michel, seigneur de Belesbat et du Fay, était un homme de beaucoup d'esprit et de savoir, auquel son grand-père avait laissé sa belle bibliothèque. Il fut d'abord conseiller au Parlement de Paris, puis passa au service du roi de Navarre, qui le fit son chancelier, et l'envoya en ambas-

petit-filz du feu chancelier de L'Hôpital, qui, au lieu de me rapporter la bonne response que j'attendois, m'a demandé la continuation de la trefve pour deux mois, entre cy et lesquels lediet roy de Navarre esperoit avoir response de ceulx vers qui il a envoyé, en vertu de mes passeports dedans et dehors le royaume; qu'il me prioit aussy de leur faire bailler les sept mille cinq cens escus de leurs garnisons pour le mois de janvier, qu'ils dient leur avoir esté promis, et assurance de deux autres mois, et que à ces conditions le roy de Navarre s'aboucheroit encores avec moy. Ayant esté bien esbahie de cette belle response, que j'attendois tout autre d'icelluy roy de Navarre, comme j'ay dict sur l'heure andiet Du Fay, et que je voyois bien que le tout n'estoit que pour me retarder encores icy, mais que je m'y voulois plus amuser, delibérant de me retirer, dont lediet roy de Navarre seroit le premier marry, et qu'un chacun qui a veu la peyne que j'ay prise et la patience que j'ay eue, pour un si grand bien que celluy du repos du royaume et le sien particulier, le blasmeroit; car au lieu de l'embrasser comme il devoit, il s'en reculoit, dont j'estois très marrye pour le bien que je voulois audiet roi de Navarre, et que sur ce qu'il m'avoit rapporte de sa part, que luy ay fait depuis encore repeter devant les sieurs de vostre Conseil, je luy ferois response, comme j'ay faict, après leur en avoir pris leur advis, ayant dict andiet sieur Du Fay que ces petites trefves n'apporteroient nul bien à vostre service, ni au soulagement du pauvre peuple, au contraire qu'elles leur prejudicieroient; car, au lieu de faire resserrer leurs gens de guerre en leurs garnisons, ilz avoient envoyé leurs regimens

sade en Hollande et en Allemagne. On lui attribue un *Excellent et libre discours sur l'estat present de la France*, imprimé en 1588. Il mourut en 1592.

pillier et banqueter tout; mais que, sy le roy de Navarre vouloit que nous nous veissions mercredi ou jendi prochain, que j'estois contente d'accorder la trefve pour dix jours, qui est jusques et y compris le dimanche huictieme du mois de febvrier prochain; qu'en ce cas et non autrement, je leur ferois bailler la liste des villaiges les plus près des lieux qu'ilz occupent, où leurs mandats sont receus pour lesdictz viii^m v^e escus seulement, dont je voulois avoir responce devant dimanche prochain; car, si le roy de Navarre ne le vouloit ainsy, j'estoit bien delliberée de ne plus attendre et de partir mardi aussi prochain, pour m'en retourner vous trouver; que pour cest effect, j'y enveroies le petit La Roche avec lediet Du Fay, pour en faire entendre aultant audiet roy de Navarre que je luy avois dict, et me rapporter sadicte responce; que, s'il avoit si bonne volonté et affection au bien de la paix que m'avoit dict le sieur Le Pin, et qu'il voulust que nous nous veissions, il pourroit venir à Mozé¹, à la Foy-Montjot², ou à Fors³, qui ne sont pas loing de ceste ville, et que nous pourrions choisir quelque lieu propre entre deux, où nous nous assemblerions, ou bien que plus tost, pour ce bon œuvre, je prendrois encore la peine d'aller à Fontenay, où il avoit esté proposé quelquefois que nous irions et que lediet roy de Navarre pourroit bien à demain venir à Vouvant⁴ ou à Mervent⁵, qu'ilz occupent et qui ne sont pas loing dudiet Fontenay, où aussi nous pourrions choisir

quelque lieu propre pour nous veoir; qu'il falloit adviser ceulx que nous menerions de part et d'autre et en quel nombre, et qu'il regardast à me bailler une si bonne seurété, comme je luy baillerois aussy, qu'il ne nous peust mesadvenir; que ce qui me le faisoit desirer ainsi estoit pour ce que j'avois entendu que quelques uns de ceulx qui estoient en nostre dernière assemblée s'estoient dict entre eulx quelque chose pour me retenir, dont néanmoins je sçavois bien que le roy de Navarre n'avoit point oy parler, et qu'il ne voudroit pas permettre telles choses; toutefois que je voulois bien avoir une bonne assurance de luy et de ceulx de son parti, comme aussi la luy voulois-je bailler. Voylà la charge que j'ay donnée au sieur La Roche, duquel j'attendray la responce du roy de Navarre dedans lediet jour de dimanche; et cependant je vous diray, Monsieur mon filz, que j'ay esté conseillée de leur offrir les viii^m v^e escus pour ung mois de leursdictes garnisons, encores qu'ilz n'ayent point gardé de leur part le contenu desdictz articles, par lesquels ilz pretendent qu'il leur ont esté promis; mais c'est pour mettre le tort du tout devers eulx et qu'ilz ne puissent dire que je leur aye rien promis que je ne leur aye tenu; aussi qu'à vous dire la verité, je sçay bien que voz officiers [n'] ont nulle auctorité esdicts villaiges, d'autant que se sont les plus proches des villes et lieux qu'ilz occupent, ny ne scauroient rien tirer pour vous d'iceulx villaiges que l'on leur baillera pour lesdictz viii^m v^e escus, qu'ilz maintiennent leur avoir esté promis par iceux articles, en accordant les trefves que fismes jusques au vi^e et xv^e de ce mois: ce que je vous ay bien voulu représenter, et comme je suis delliberée, si nous faisons ladicte entrevue, et qu'il leur faille bailler lesdictz viii^m v^e escus de les faire recevoir desditz villaiges

¹ Mozé ou Mauzé-sur-le-Mignon (Deux-Sèvres), chef-lieu de canton, à 29 kilomètres de Niort.

² La Foy-Montjault (Deux-Sèvres), à 18 kilomètres de Niort.

³ Fors, canton de Prahecq, à 19 kilomètres de Niort.

⁴ Vouvant, canton de la Châtaigneraie, à 14 kilomètres de Fontenay.

⁵ Mervent, canton de Saint-Hilaire, à 10 kilomètres de Fontenay.

par les quiettances de voz recepveurs, affin que vostre auctorité soit tousjours gardée; et pour ce que je doubte, ces gens icy n'ayans pas la bonne volonté qu'ilz doivent, que tout ce qu'ilz font n'est que pour gagner le temps, je vous supplie de donner ordre à voz affaires pour vous preparer au pis, faisant bien garder voz places, principalement sur les rivières et frontieres, affin qu'il ne se y face aucune surprise; car je croy qu'ilz feront ce qu'ilz pourront pour en attrapper quelques unes, et qu'ilz y seront encores plus ardens, si ainsy est qu'ilz aient fait leur capitulation, comme Le Pin l'assure, avec le Cazimir, pour leur amener dans la fin de mars un grand nombre d'estrangers, dont ilz dient que les princes d'Allemagne stipendient la plus grande part à leurs despens, ce que je ne puis croire: toutefois, il fault craindre tels mauvais evenemens et regarder d'heure à y remedier. C'est pourquoy je vous prie envoyer quelqu'un en Allemagne pour vous donner advis de ce que s'y faict, et croy qu'il sera necessaire aussy (si je ne faiz rien en ce voiaige), de faire advertir la royne d'Angleterre et lesditz princes d'Allemagne du grand devoir où vous vous estes mis et de la peine que j'ay prise, avec tant de patience et de si grandes raisons, pour les induire à paix et repos general de ce royaume, n'ayant obmis aucune sorte de tous les bons moïens dont vous estes peu adviser pour les y suader par la douceur, et que faictes encores tout ce que vous pouvez pour y parvenir, avec beaucoup d'autres bonnes raisons que vous leur pourrez faire représenter. Cela peut-estre servira à retirer ladicte royne et lesditz princes de les secourir et ayder, au moins ne pourra-t-il nuire. Je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous donner, en toute prospérité, parfaite santé et très longue et très heureuse vie.

De Niort, le xxix^e janvier 1587.

De sa main : Come aussi je panse que ne peuet la prolongation de la treve[?], ny de demeurer moy ysy; car ne panse que ma demeure feyt que les Allemans penset que je feys quelque ayfect pour la pays, qui le retienne de leur volonry aseurer de les secourir, et aussi la royne d'Angleterre. Et vous, vous preparé en cependant; et festes amas d'argent et festes vos levées en Suyse et retenenes de reystres pour la besogne que vous pourés avoir, s'il leurs an vyent, que je ne puy croire: qui est cause que je ne fayst dyliculté de prolonger pour dys jours la treve, pour voyr si je pouré parler à luy asteure, que vostre declaratyon le ha hetonés; mais yl se raseureret, si ne voyt le provysyon neceseyre pour l'executyon; car s'a ayté tousjour le mal que, quand yl ont aysté hetonés, que l'on leurs a donné le loysir de se raseurer. Ne lesé personne en repos qu'il ne vous aye trové le moyens pour faire l'execution, s'il ne se voulet mestre à cet que volés et vous haubeyr. Il ne tiendra pas, à vous byen dire, qu'il n'aviégne à ceux que donné par delà la charge à le byen faire; c'est l'importance de vostre conservatyon.

Vostre bonne é très affectionnée é hoblignée mere.

CATHERINE.

1587. 29 janvier.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, P 44 v.

A MA COUSINE

[MADAME LA PRINCESSE DE CONDÉ.]

Ma cousine, j'ay receu la lecture que m'avez escripte en faveur du sieur d'Avantigny¹, pour

¹ Louis d'Avantigny, dont il a été parlé plus haut, avait été gouverneur de Castres, chargé par le roi de Navarre de seconder le vicomte de Turenne dans le gouvernement de Quercy et de Rouergue. Mais, n'ayant

lequel, selon vostre recommandation, j'eusse bien désiré faire ce qu'il demande. Mais il ne se peult, estant chose contraire à l'edict du Roy monsieur mon filz, et à la declaration qu'il a dernièrement faicte, comme vous avez peu entendre; et croyez, ma cousine, que en toute autre chose, en quoy je me pourray employer pour l'amour de vous, je le feray d'aussy bon cueur que je prie Dieu vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niort, le xxix^{esme} jour de janvier 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 29 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 44 v°.

[A MONSIEUR D'AVANTIGNY.]

Monsieur d'Avantigny, comme vous entendrez par la response que je faiz à ma cousine, la princesse de Condé¹, j'eusse bien désiré pouvoir faire pour vous ce que vous demandez; mais c'est chose formellement contraire à l'edict du Roy monsieur mon filz, et à la declaration qu'il a dernièrement faicte, comme vous avez peu scavoir, et que j'ay dict au sieur de², present porteur, pour le vous faire entendre: qui sera cause que je ne vous feray plus longue lecture, priant Dieu, Monsieur d'Avantigny, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niort, le xxix^{esme} jour de janvier 1587.

CATHERINE.

pas voulu faire sa soumission au roi, il tombait sous le coup de l'édit contre les protestants.

¹ Charlotte de Montmorency avait l'année précédente embrassé le protestantisme pour épouser Condé, et la reine ne voulait lui accorder aucune faveur.

² Le nom est laissé en blanc.

1587. Janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 45 v°.

A MESSIEURS LES PRESIDENT

ET TRESORIERES GENERAUX DE POITTIERS.

Messieurs, j'ay beaucoup de compassion de ces pauvres habitans des villaiges de ce païs qui ont tant esté et sont encores travaillez des gens de guerre de part et d'autre et qui sont oultre cela poursuiviz du paiement des restes des tailles des années passées; mais, de l'autre costé, je considere la grande necessité des affaires du Roy monsieur mon filz. C'est pourquoy je vous ay renvoyé toutes les requestes qui m'ont esté présentées, afin que vous en fassiez une liste de toutes et que pour les rellever de fraiz vous les envoyiez avecques ladicte liste et voz advis au Roy mondiet seigneur et filz, afin qu'il luy plaise veoir le tout en son Conseil et ordonner le plus de soulagement que l'on pourra à ses pauvres gens, afin qu'ilz puissent subsister et avoir quelque moien de continuer, en la presente année, à satisfaire le mieulx qu'ilz pourront au paiement desdictes tailles. N'estant la presente à autre fin, sinon que pour vous les recommander et, suivant ce que dessus, les rellever de despense, pour donner et envoyer vostre advis au Roy mondiet seigneur et filz, et en scavoir sa vollonté, je ne l'estendray d'avantage, sinon que pour les vous recommander encores une fois et prier Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niort, le jour de 1587.

CATHERINE.

1587. — Janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, P 47 r°.

A MONSIEUR

[LE PRÉSIDENT DE GAYANT¹.]

Monsieur le Président, j'ay faict expedier à vostre femme la lettre de retenue de l'une de mes dames, comme je le luy ay accordé en la place de la feue dame de Curton, et croiez, Monsieur le Président, que je l'ay faict de bien bon cuer, tant sur la lecture que m'en escrivites lors du decedz de ladicte dame de Curton, que sur la preuve que m'en a faicte, en vostre nom et de vostre dicte femme, ma cousine, la duchesse de Raiz, dont l'expédition eust esté faicte aussy tost, n'eust esté que mon secretaire de L'Aubespine estoit lors, comme encores n'est-il, point icy. Toutesfois je n'ay pas laissé de la vous faire expedier par le secretaire Pinart, sur vostre dernière lecture du x^{esme} de ce mois, que j'ay seulement receu depuis deux jours. Priant Dieu, Monsieur le Président, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niort, le jour de janvier 1587.

[CATHERINE.]

1587. — Janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, P 47 r°.

A MON COUSIN

MONSIEUR D'ESPERNON.

Mon cousin, vous m'avez faict très grand plaisir de m'avoir escript si promptement de voz bonnes nouvelles, par le sieur d'Amadou².

¹ Le président de Gayant figure dans toutes les réunions de bourgeois de Paris depuis 1574. — Voir *Registres de la Ville*, t. VII, *passim*.

² Amadou était un courrier souvent employé par la cour. Il avait servi comme trésorier dans les compagnies du maréchal de Retz (Voir t. VI, p. 353, note).

present porteur; car croiez pour certain que ne les departirez jamais à personne qui les reçoive de meilleur cuer que je faiz, sachant bien la bonne et grande affection que me portez, comme aussy vous aimai-je et estimai-je beaucoup; m'assurant bien que vous serez toujours tel en mon endroiet que vous devez. J'ay esté infiniment aise du bon heur que Dieu vous a donné et qu'avez en en vostre voiage, d'avoir si bien et dignement servy le Roy monsieur mon filz, qu'avez faict, estimant et louant grandement les beaulx et utiles exploiets que y avez faictz pour le bien du service du Roy mondiet seigneur et filz. Ce n'est pas peu d'avoir netoyé entierement vostre gouvernement de Provence de ceulx de la nouvelle oppinion, ne doubant pas que n'y avez laissé ung fort bon ordre pour les empêcher d'y retourner. Vous avez aussy beaucoup faict d'avoir osté . . . en Daulphiné, de leurs mains; et croy que, sans la rude saison, vous eussiez, et Monsieur de La Vallette¹, encores faict quelque bonne entreprise pour le service du Roy en Daulphiné; mais il n'y a ordre durant l'hiver.

Je vous diray, mon cousin, que ce pendant j'ay faict par degà tout ce que j'ay peu pour regarder aux moiens d'une bonne et perdurable paix, qui fust à l'honneur de Dieu pre-

¹ Sans doute Chorges (Hautes-Alpes, arrondissement d'Embrun). Au milieu de novembre 1586, d'Espèrnon et son frère La Valette assiegerent cette place avec force canons. La résistance fut très vive et l'armée royale eut à supporter beaucoup de pertes, sans parler du froid, de la famine et des maladies, qui firent de nombreuses victimes. La ville avait tenu cinquante-deux jours, et elle obtint une capitulation honorable.

(Journal de guerre de Les liguières, dans le t. III des *Actes et Correspondance de Lesliguières* (Grenoble, 1884, in-4°).

² Bernard de Nogaret, seigneur de La Valette, était le frère aîné de Jean-Louis, duc d'Espèrnon.

nièrement, au contentement du Roy monsieur mon filz, et d'ung chacun, s'il eust esté possible, et aussy au repos general de ce royaume; mais je n'y ay encores rien peu avancer, quelque chose que je y aye peu prendre, et ne scay encores qu'en esperer, à ce que m'a dict depuis deux jours le secretaire Pin, qui est au roy de Navarre. Il estime que ledict sieur roy de Navarre s'approchera d'icy pour me veoir encores, avant que je m'en retourne trouver (comme je suis delliberée de faire bien tost) le Roy mondict seigneur et filz: je verray ce qu'il en pourra reussir. Je prie Dieu qu'il veuille bien inspirer icelluy sieur roy de Navarre, afin que fassions quelque chose de bon. Cependant, je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Niort, le jour de
1587.

CATHERINE.

1587. Janvier.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 47 v°.

A MONSIEUR DE LA VALETTE.

Monsieur de La Vallette, j'ay esté bien fort ayze d'entendre des nouvelles de mon cousin le duc d'Espernon, votre frere, et de vous par le sieur d'Amadou, present porteur, ayant receu très grand plaisir au bon succès de son voyaige et du vostre¹. Il peut estre assuré que je me resjoiray toujours de son bien et hon-

¹ La Valette avait supporté seul, avec deux mille hommes d'infanterie et quelques centaines de cavaliers, les attaques de Lesdignières, et avait maintenu l'autorité du roi en Dauphiné. Au mois d'août 1587, avec l'aide d'Alphonse d'Ornano, il battra les six compagnies suisses, amenées au secours des protestants par Cugy, ainsi que les troupes huguenotes, commandées par François de Châtillon.

neur et du vostre, comme j'ay chargé le sieur d'Amadou, present porteur, luy dire et assenrer, et à vous pareillement de ma part; m'asseurant aussy bien de sa bonne affection et de la vostre en mon endroiet. Cependant, je prieray Dieu, Monsieur de La Vallette, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Niort, le jour de
1587.

CATHERINE.

1587. Janvier-février.

Copie, Bibl. nat., Coll. Dupuy, n° 745, f° 973 v°.

[A L'EMPEREUR].

Très haut, très excellent, très puissant prince, nostre très cher et très amé frere et cousin, le Roy nostre très cher seigneur et filz eust peu douter de la sincérité et amitié que vous luy avez toujours portée, sans la demonstration qu'il vous a plu nagueres faire en sa faveur pour revoquer les gens de guerre de la nation germanique, qui sont venuz par deçà contre son service, et plusieurs autres bons offices par vous faitz, qui l'en ont mis hors de doute; ce qu'il connoist, et nous aussy, partir de si bon zele et sincere affection, qu'il a voulu depescher le sieur present porteur vers vous, pour vous en remercier de sa part très affectueusement. Et, par ce que les affaires du filz sont communes et propres à la mere, nous n'avons voulu obmettre à faire semblable office de nostre costé et vous prier continuer en cete bonne volonté et intention, de maniere que le Roy nostredit sieur et filz en puisse recueillir le fruit au bien et avancement de ses affaires, tel que nous scavons que luy desirez, et que vous vous pouvez aussy promettre de nous, en tout ce que nous vous pourrons jamais correspondre de mesmes bon effectz, ainsi que

lediet sieur vous fera entendre de nostre part, auquel nous vous prions d'adjouster foy sur ce, comme feriez à nous mesmes. Priant, etc¹.

[CATHERINE].

1587. — 1^{er} février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 46 r°.

A MONSIEUR

[LE SENESCHAL DE FONTENAY].

Monsieur le Seneschal, à ce que j'ay entendu, il y a sept ou huit tesmoings qui peuvent parler de l'entreprise que l'on diet qui avoit esté faicte pour surprendre Fontenay; mais que les sergents font tous difficulté de les aller adjourner pour comparoir devant le lieutenant de ceste ville, à qui j'ay attribué la congnoissance du procès qui se faict de ladicte pretendue entreprise; et pour ce que c'est chose qui est de grande importance pour le service du Roy monsieur mon filz, je vous ay bien voulu faire ce mot de lectre et vous mander et ordonner, aillant que vous aymez

¹ Lorsqu'en janvier 1587, Jean-Casimir eut conclu un traité avec les représentants de Henri de Navarre stipulant que les protestants français, aidés de la reine d'Angleterre, lui verseraient 150,000 florins et qu'il leur fournirait une armée de secours considerable, il chargea le burgrave de Prusse, Fabien de Dohna, de commander l'armée et de faire tous les enrôlements nécessaires. Les électeurs de Saxe et de Brandebourg facilitèrent le recrutement sur leurs territoires, en dépit des defenses formelles de l'empereur Rodolphe. Celui-ci donna même l'ordre de licencier immédiatement les troupes rassemblées; mais Dohna, qui avait pris le titre de «général en chef de Sa Grace, le roi de Navarre», déclara, dans une sorte de manifeste, qu'il n'obéirait pas et continuerait sa marche vers la France. On sait la suite. Voir *L'Allemagne et la Réforme*, t. V, 1580-1618, par Jean Janssen, traduit de l'allemand sur la troisième édition par E. Paris (Librairie Plon, 1899, in-8°), p. 89 et 90. Chap. VI, «Guerre chrétienne de France».

le bien et service du Roy monsieur mon filz, le debvoir de vostre charge, que vous aviez, sur peyne d'en respondre en vostre propre et privé nom, de commander vous mesmes à ung ou deux des sergens de vostre siege d'aller faire les exploittez et commandemens, dont leur sera baillé memoire ou ordonnance du lieutenant de cestedicte ville, sur peyne de privacion de leurs offices et de tenir prison; à quoy vous les contraindrez, en cas qu'ilz faillissent d'aller promptement faire lesdictz adjournements. Priant Dieu, Monsieur le Seneschal, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niort, le premier febvrier 1587.

CATHERINE.

1587. — 2 février.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 36r.

A MONSIEUR DE BELLIEVRE.

Monsieur de Believre, vous soiez le très bien retourné d'Angleterre. J'ay ven par la lettre que m'avez escripte, le xxvij^e de ce mois, que j'ay recuee aujourd'huy, comme vous avez rendu compte au Roy monsieur mon filz; mais qu'il vous a remis au lendemain, pour vous oyr en son cabinet, où il devoit appeler Monsieur le Chancelier et les s^{rs} de Villeroy et Brulart, pour après me faire une ample depesche sur le tout. Cependant, Monsieur de Believre, ce petit mot ne sera que pour accuser la reception de vostre dicte lectre; et vous dire que j'escriptz au Roy mondict s^r et filz si amplement, comme vous entendrez, ce qui se passe de deçà, qu'il n'est point de de besoin de vous en rien repeter par ceste-cy, laquelle. Pour eviter à redicte, je n'estendray d'avantage, priant Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Niort, le jour et feste Nostre-Dame de la Chandeleur, 1587.

De sa main : Je suis byen ayse de vostre retour auprès du Roy mon filz, et byen marrye que n'ayés peu fayre cel que desyrys pour le byen de la pouvre royne d'Ecosse et pour le servyse du Roy. J'é grant peur que byen-tost ne en pouré dyre aultant à mon grant regret; car j'é grent peur que ne fayré rien, qui sera myeulx que fayr pys, come voyrés par cel que j'eun escrys au Roy. Je prie Dieu que je ne soye poynt profeste.

La bien vostre,

CATHERINE.

1587. — 2 février.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15572, f° 44.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, par le retour de La Roche, qui est à moy, le roy de Navarre ne m'a pas plus avant esclaireye de son intention pour le temps et le lieu de nostre entrevue, que feit le s^r Du Fai à son arrivée icy. De sorte que j'ay remis cela en delibération ceste après-disnée en Conseil, avec les princes et seigneurs qui sont icy; et après avoir longuement parlé de ceste affaire, et faict oppiner tous ceulx qui y estoient, les uns après les autres, sur les difficultez que j'ay tousjours faictes et où j'ay tousjours esté fort retenue pour les sept mil cinq cens escuz, que lediet roy de Navarre demande (plus, à ce que j'entendz, à la grande instance du prince de Condé que de luy) pour chacun des mois de la trefve, j'ay encores sur cela oy par trois fois lediet Du Fai, pour veoir si nous pourrions trouver quelque expedient ad ce que je peusse voir et negotier avec lediet roy de Navarre, sans par-

ler desdicts m^m v^e escuz par mois. Mais il n'y a aucun moyen, et enfin a esté pris la resolution, qu'il vous plaira veoir par le redigé que j'en ay faict faire, qui servira de memoire et instruction dudiet La Roche¹, que je renvoye encores, avec lediet Du Fai, devers lediet roy de Navarre, lequel j'espere veoir, selon que lesdicts Du Fai et La Roche estiment, dans dix ou douze jours pour le plus tard; car il les en a asseurez, comme ilz m'ont dict; et qu'il demourera avec moy aussi dix ou douze jours pour negotier, conclure et arrester quelque chose de bon au bien du royaume, si ainsy est que l'on les satisface desdicts m^m v^e escuz, qu'ilz demandent comptant pour leurs garnisons, dont je suis fort empeschée, et leur baille-on assignation des autres sept mil cinq cens sur les parroisses, où les pauvres habitants d'icelles ont esté contrainctz recevoir leurs mandemens, à cause qu'ilz sont proches d'eulx. C'est aussi pourquoy j'ay faict mettre expressement les conditions portées et que verrez par l'instruction dudiet La Roche, afin que lediet roy de Navarre demeure obligé à les suivre. Il m'ennuiera bien entre cy et ce temps là, et ay merveilleusement grand regret de demeurer si longtemps absente de vous. Mais la seule consideration de vostre service et le grand desir que j'ay de vous en faire en ceste negociation, puis aussi que j'y ay tant demeurée, me faict resouldre à y employer encores le reste de ce mois, que je ne plaindray pas, pourveu que mon labeur puisse apporter quelque utilité en cest affaire, comme je veoy qu'il en est très grand besoing, et que par toutes voz lettres vous desirez.

Cependant, je vous diray encores qu'il est nécessaire que vous vous fassiez fort, et lone

¹ Nous n'avons pas l'instruction de la reine, mais seulement la réponse faite à La Roche par le roi de Navarre. — Voir à l'Appendice.

grandement la levée de Suisses, que le s^r de Villeroy m'a escripte, par lettre que j'ay ce jourd'huy recene, que vous faictes faire, et le continuel travail où vous estes tous les jours en vostre Conseil à regarder à trouver des moïens pour faire les fondz qui vous sont necessaires; car j'ay tousjours soubçon que ces gens icy (s'ilz ont esperance d'estre secouruz des princes estrangers) ne feront ne paix ne trefve que leurs forces ne soient prestes d'entrer ou entrées dans le royaume. Vous verrez, s'il vous plaist, sur cela les lettres interceptées que m'a envoyées le mareschal de Matignon, lequel vous feroit de grandz services en Guyenne, s'il avoit quelques forces d'avantage, et qu'il feust secouru d'argent. Il sera aussi besoing, comme je vous ay escript, si nous ne faisons rien avec lediet roy de Navarre, de regarder l'ordre que vous donnerez en ces païs de Poictou, Angoulmois et Xaintonge; car, si les choses sont bien réglées et que vous ayez quelques forces par la mer, bien tost l'on mettra en grande nécessité la Rochelle, où il y a fort peu de vivres. A Saint-Jehan¹ et à Pons², aussy n'y en a-il guieres; c'est pourquoy je n'ay jamais voulu permettre le commerce par toutes les suspensions d'armes que nous avons faictes. Au contraire j'ay faict prendre les vivres et aultres choses que l'on y vouloit mener pendant ladiete suspension.

Quand à ce qu'il vous plaist m'escripre pour le restablissement du s^r marquis de Camillac au Hault-Auvergne, je ne reprendray poinct toutes les grandes raisons qu'il vous plaist me représenter de part et d'autre par vostre lettre, car ce ne seroient que redictes;

¹ Saint-Jean-d'Angely, chef-lieu d'arrondissement de La Charente-Inférieure.

² Pons, arrondissement de Saintes, Charente-Inférieure.

mais seulement vous diray qu'il me semble que, pour éviter toutes les choses qui sont à craindre et des suictes, par ce qu'il vous a plu m'en mander, qu'il fault, s'il est possible, que par le moyen de la dame de Randan son filz remecte entre voz mains le gouvernement du Hault-Auvergne; car aussi me semble il (toutefois je n'en suis pas bien memorative) que, quand elle en poursuivit l'expédition pour sondiet filz, elle disoit que, quand lediet marquis seroit de retour de son vœyage, sondiet filz vous remectroit tousjours entre voz mains lediet gouvernement du Hault-Auvergne, pour luy bailler. Je suis bien marrye que je ne suis de delà pour vous y servir, ou pour le moings, pour y faire ce que je pourrois; car je veoy qu'il est très nécessaire que lediet marquis soit remis en sondiet gouvernement, tant pour le bien de vostre service et pous ses grands merites, que pour la satisfaction et contentement de tous ceulx du païs, en attendant que vous puissiez encores mieulx faire pour luy. Mais aussi fault-il faire en sorte que se soit du consentement dudiet s^r de Randan, plustost luy faire quelque recompense en argent: ce qu'il faudroit faire proposer dextrement à ladiete dame de Randan. Voylà, Monsieur mon filz, ce que je vous diray pour cest heure, sinon le retour icy de mon cousin le duc de Montpensier, qui arriva hier soir, et du s^r de Villequier, qui y est aussi d'hier, esperant le renvoyer bien tost, afin qu'il se prepare pour vous aller trouver, et vous puisse dire amplement de noz nouvelles.

Cependant je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous donner, en toute prosperité, parfaicte sancte, très longue et très heureuse vye.

Escrip à Niort, le 1^um jour de febvrier 1587.
Vostre bonne et très affectonné et hobligemere,

CATHERINE.

1587. — 3 février.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 46 r.

[A MONSIEUR DE BELLEGARDE.]

Monsieur de Bellegarde, j'ay receu la lecture que m'avez escripte par ce gentilhomme present porteur, ayant veu par icelle la peyne où vous vous trouvez, n'ayant moien de faire secourir d'argent les gens de guerre qui sont en vostre gouvernement et comme, à faulte de ce, aucuns sont sortiz de leurs garnisons pour aller vivre dehors, qui est ung très grand mal; car cela ne peut estre sans apporter une très grande foute et oppression au pauvre peuple; par quoy je vous prie y remedier le mienlx qu'il vous sera possible, en attendant le retour du sieur de Tiercelin¹, par lequel j'ay encores escript au Roy monsieur mon filz sur la necessité desdictz gens de guerre, afin qu'il luy plaise y faire pourveoir, comme j'espere qu'il fera. Cependant je vous diray, pour le regard du reste du contenu en vostre dicte lecture, faisant mention des chevaulx-legiers que vous desireriez avoir de renfort, que je ne suis pas encores preste de partir ny hors d'esperance que nous ne nous voyions et assemblions bien tost, mon filz le Roy de Navarre et moy, pour regarder aux moiens de l'establisement du repos general de ce royaume; car sans l'assurance que le sieur Du Fai, qui est à luy, m'a donnée, estant venu icy de sa part devers moy, je leusse bien avant en chemin pour m'en retourner. Aussy tost que j'auray response de mondict filz le roy de Navarre et assurance du lieu et du jour de nostre assemblée, je vous en donneray soudain advis, estant tout ce que je vous puis dire pour ceste

¹ Charles Tiercelin, sg^r d'Appelvoisin, des environs de Saintes, gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi.

heure, priant Dieu, Monsieur de Bellegarde, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Esript à Niot, le mesme jour de febvrier 1587.

CATHERINE.

1587. — 7 février.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15571, f° 9.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, j'ay receu la depesche qu'il vous a plu me faire au retour d'Angleterre du s^r de Believre, ayant veu par icelle comme ledict s^r de Believre, combien qu'il ayt très dignement faict ce que luy aviez commandé envers la royne d'Angleterre, n'a pas pourtant obtenu d'elle ce que j'estimois qu'elle vous deust accorder en faveur de la pauvre royne d'Escosse, que je crains fort qu'elle face mourir, ven la responce qu'elle a faite au s^r de Believre et au s^r de Chasteauneuf vostre ambassadeur, monstrant par l'arrest qu'elle a faict faire de celluy que ledict s^r de Chasteauneuf envoioit, qu'elle n'a pas aussi grant respect à vous; car il ne s'est point encores veu que l'on ait faict prendre prisonniers ceulz que les ambassadeurs depeschent; et, si elle en avoit quelque doute ou suspission, elle vous en devoit advertir et non pas y procedder de ceste façon. Vous avez très bien faict, Monsieur mon filz, d'avoir envoyé Roger, pour entendre comme les choses se sont en cela passées et les occasions pourquoy ledict arrest et emprisonnement a esté faict. J'ay veu aussi, par vostre dicte lettre, et par ce que m'a pareillement escript fort amplement ledict s^r de Believre, qu'il n'a non plus rien seu profiter envers ladicte royne d'Angleterre pour l'induire à inciter, conseiller et prier le roy de Navarre et ceulz de la non-

velle oppinion à se ranger à leur devoirs envers vous, et faire la paiz, à l'honneur de Dieu, comme vous et moy desirons, affin qu'estant vous et vostre roiaulme en paiz, vous peussiez estreindre l'amityé d'entre vous et elle et eussiez plus de moyen ensemblement de vous maintenir en grandeur, et par ce moien oster et empescher au roy d'Espaigne la facilité qu'il a de s'augmenter, pour le moins que ce ne feust aux despens de vous et d'elle, qui, au contraire, a la mesme volonté dudict roy d'Espaigne de faire tout ce qu'elle pourra pour norrir et entretenir le feu et les troubles en vostre roiaulme.

Et à ce propos je vous diray que j'ay seen certainement que ce Portuguais, qui a esté quelque temps prisonnier en Angleterre et que icelle royne a laissé sortir sans payer rencon, qui fut depuis avecq l'ambassadeur d'Espaigne à Paris, et qui a esté pris prisonnier par ceulz de la nouvelle oppinion, es landes de Bordeaux, avoit deuz passeportz, l'ung pour luy servir envers les catholiques, et l'autre de ladicte royne d'Angleterre, pour luy servir envers lesdicts de la nouvelle oppinion. Tonttesfois il fut pris par eulz, et a esté trouvé saizy de plusieurs papiers, lettres, instructions et memoires des intelligences, menées et praticques, que a ledict roy d'Espaigne en vostre roiaulme, et d'instructions particulières pour la negociation de la paiz et accord que ledict Portuguais conduict et dont il avoit charge d'entre ledict roy d'Espaigne et ladicte royne d'Angleterre, et qu'il y avoit entre sesdicts papiers une lettre dudict Portuguais, et, de l'autre costé, au doz d'icelle, y avoit escript de la royne d'Angleterre, une promesse et assurance que par leur traicté ledict roy de Navarre y seroit compris et soutenu d'eulz, en continuant de faire ce qu'il faict, dont je vous ay bien voulu donner

advis, affin que vous entendiez la mauvaise volonté que ledict roy et icelle royne ont envers vous et vostre roiaulme, encores que je sçache très bien que ce n'est pas de ceste heure que le veoiez et savez très bien.

Je vous diray aussi, Monsieur mon filz, que La Roche reveint hier soir de devers ledict roy de Navarre, lequel, au lieu de me faire responce à ce que je luy avois mandé par escript par ledict La Roche, après avoir accordé tout ce que m'avoit demandé de sa part Le Fay, filz du feu s^r de Belesbat et de la fille du feu chancelier de L'Ospital, m'a raporté ung memoire nouveau¹, dont je vous envoie le double; où il propoze, au lieu de me respondre au mien, toutes nouvelles choses. Sur quoy j'ay pris ce matin et après-disner l'advis des princes et s^{rs} qui sont icy de vostre Conseil; et, selon la resolution que j'ay faicte avecq eulx sur cecy, j'ay en leur presence faict faire les memoires dont je vous envoie le double; et renvoyray demain ledict La Roche avecq ledict memoire pour veoir ceste fois si ledict roy de Navarre a volonté que nous nous veoions, conferions, traitions et concluions quelque chose de bon pour le repos general de ce roiaulme. S'il a quelque bonne volonté, nous le congnoistrons bien ceste fois et, si je le puis encores veoir, croiez, Monsieur mon filz, que je le sonderay si bien, que je sauray quelle inclination il a à la paiz, pour laquelle je feray tout ce qu'il me sera possible, pour la faire à l'honneur de Dieu, à vostre contentement et au repos et bien general de vostre roiaulme. Si aussi ledict roy de Navarre veult tousjours demeurer en son opiniastreté, je m'en retourneray vous trouver à mon très grant regret, sans rien faire. Tonttesfois je ne partiray que je ne saiche vostre intention:

¹ C'est celui que nous donnons à l'Appendice.

car, voiant le grant besoing que vous avez de la paiz en vostre roiaulme, ou pour le moins, en attendant que la puissiez avoir, de faire cesser de toutes partz, s'il est possible, les armes, je croy qu'il ne seroit à propos que je m'esloingnasse d'icy, combien que j'aye extrême desir de m'en retourner pour avoir ce bien et bonheur de me veoir auprès de vous, que je prie me faire renvoyer ce courrier diligemment, avecq vostre intention pour la suivre entierement. Cependant je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous conserver en très bonne santé et vous donner, en toute prospérité, posterité et très longue, heureuse vie.

De Niort, le viii de febvrier 1587.

Vostre bonne très affectonnée et hoblygémere,

CATHERINE.

Monsieur mon filz, j'ay entendu qu'il y a en Anjou quelzques enseignes de gens de pied qui sont retournées de l'armée que commandoit pour vostre service mon neveu le duc de Joyeuse. Elles se dient du regiment du s^r Du Pie du Fon¹, et se grossissent tous les jours, randant dedans lediet pais d'Anjou. Encores que je ne saiche si les retenez pour vostre service, je n'ay laissé neantmoins, pour ce qu'elles font contenance de vouloir entrer en ce gouvernement, d'envoyer veoir que c'est, et de leur mander, si les avez faict licencier, comme je pensois, qu'elles n'eussent plus à s'entretenir ensemble, mais à eulz separer incontinent; que je vous en advertirois et donneroïs ordre de vous faire obeir. Je vous prie m'escripre ce que avez ordonné desdictes compagnies dudiet Pie du Fon.

Monsieur mon filz, je vous envoie une lettre du s^r de Bellegarde, par laquelle vous verrez

comme il a faict encores donner une estraiete à trois compagnies du regiment de Neufvi. Ilz sont en possession d'estre tousjours baluz. Je vous prie avoir souvenance d'envoyer audict s^r de Bellegarde quelque moien pour faire payer les forces qu'il a en son gouvernement.

1587. — 7 février.

Orig. Bbl. nat., A. Colbert, n^o 10, f. 184.

Copie. Portef. Fontaine, 368-369, f. 280.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, j'ay esté bien aize d'avoir veu par vostre lettre du xxx^e du mois passé, que je receuz par l'ordinaire, avant-hier, qu'il n'y a rien encores pour ceulx de la nouvelle oppinion en Allemaigne. Ilz dient toutesfois de deçà que sy, et que c'est le Cazimir qui amenera ung très grant nombre de reistres et lansquenetz; mais je ne les croiz pas, et pense bien, comme vous, qu'il seroit bien difficile qu'ilz vesquissent en ce roiaulme avant juillet ou aoust. Neantmoins, ilz y en a qui dient qu'il ne tarderont pas tant. Je desire, suivant ce que j'ay escript au Roy monsieur mon filz, qu'il y ait quelqu'un en Allemaigne pour y regarder et donner advis d'heure [en heure]¹; car s'ilz marchent avant que fon ait pourveu à leur resister, je prevoiz beaucoup de mauvy, et crains bien que ces gens, à qui j'ay icy affaire, ne voudront rien faire qu'ilz ne les sentent aprocher, ou les voient dedans lediet roiaulme.

J'ay veu aussi ce que m'avez escript de la negociation et retour du s^r de Believre et de

¹ C'est Schomberg qui fut envoyé vers la frontière allemande pour surveiller les mouvements de troupes. Les lettres fort longues et bien informées qu'il adressait à la Cour se trouvent au même volume 10 des *Cinq cents* de Colbert.

¹ Il faut lire évidemment : Du Puy du Fon.

l'arrest que la royne d'Angleterre a faict faire d'ung des gens du s^r de Chasteauneuf qu'il avoit depesché après ledict s^r de Believre devers le Roy mondiet seigneur et filz. J'escriptz sur le tout au Roy mondiet S^r et filz; qui sera cause que je ne vous en feray redicte, vous priant cependant continuer à me donner advis, le plus souvent que vous pourrez, des occurances de vostre charge et de celle du sieur Pinart. Me remectant aussi à ce que j'escript au Roy mondiet S^r et filz de l'estat de ma negociation, je n'estendray ceste-cy davantaige, priant Dieu, monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niot, le vi^e jour de febvrier 1587.

Monsieur Brulart, je vous envoie la lettre que la royne d'Angleterre m'a escript, laquelle j'ay faict transcrire, affin que la lissiez au Roy mondiet S^r et filz; car elle est de grande consideration, ce me semble. Et fault avoir l'œil aux deportemens de ladicte royne plus que jamais, puisqu'elle parle de ceste façon.

De sa main : Le roy de Navarre dyst que ses reystres seront à la fin de mars à la frontyere et dan la Loreyne. Mandé-moy set je le douys croyre.

CATHERINE.

PINART.

1587. - 8 fevrier.

Copul. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 49 v°.

A MONSIEUR DE BELLEGARDE.

Monsieur de Bellegarde, j'ay esté bien fort ayse d'avoir entendu le bon exploit qu'ont faict voz chevaux legiers sur les trois compa-

gnies du regiment de Neufvy, qui ont tant faict de mal en vostre gouvernement et qui avoyent, comme j'ay entendu du cappitaine...¹, present porteur, mis chacun des pauvres païsans du s^r d'Ars à vingt escuz de rançonnement²; aussy Dieu a-il permis qu'une bonne partye en ont esté punis par l'estraicte que leur en ont donné voz gens; et suis d'adviz que vous fassiez garder très bien les deux cappitaines et les soldatz qui vous ont esté menez prisonniers, donnant l'ordre de bien faire chastier ceulx desdictz soldatz qui ont abandonné le regiment du cappitaine Tiercelin contre leur serment; car ils ne l'ont faict que pour piller et rançonner plus librement, et quant aux deux drappeaulx, ledict cappitaine... vous dira ce que je suis d'adviz que vous en fassiez.

Cependant je vous diray que, par une despesche que je fais aujourd'huy au Roy, monsieur mon filz, je n'oublieray pas de le requerir encores, pour vous envoyer la resolution le plus tost que faire se pourra des gens de guerre qu'il vous vouldra entretenir en vostre gouvernement, et le prieray par mesme moien affectueusement de si bien pourveoir à leur paiement et à ce qui leur est desjà deub, que vous n'en soiez plus en la grande peyne où je vous voy, et que ce leur soit occasion de bien et fidellement servir et de n'estre aucunement à charge, ny à foulle au peuple. Je vous diray aussy, pour la fin de ceste lectre, que j'ay encores envoyé ce matin La Roche devers le roy de Navarre, affin d'estre resollue si nous nous verrons et assemblerons ou non dans la sepmaine prochaine, pour regarder aux

¹ Le nom en blanc dans le manuscrit.

² Charles de Brement, seigneur d'Ars, gentilhomme de la chambre, capitaine de cinquante hommes d'armes, lieutenant général pour le roi en Angoumois, Saintonge et Aunis, mort en 1599.

moïens d'une bonne et perdurable paix et au repoz general de ce royaume, à l'honneur de Dieu, au contentement du Roy, soullaïgement du peuple et contentement d'ung chascun, s'il est possible. Je vous donneray advis de ce qu'il m'en rapportera, priant Dieu, Monsieur de Bellegarde, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niort, le viii^e jour de febvrier 1587.

CATHERINE.

1587. — 8 février.

Copie. Bild. nat., Fonds français, n° 3301, f° 50 v°.

[A MONSIEUR DU PUY DU FOU¹.]

Monsieur Du Puy du Fou, combien que vostre regiment ayt esté licencié, neantmoins j'ay entendu qu'il y a quelques enseignes qui se maintiennent encores ensemble souz vostre nom, faisant de très grandes foules et oppressions au pauvre peuple, et qu'après s'estre pourmenez en plusieurs endroictz, où ilz ont faict beaucoup de grandz dommaiges, ilz veuillent entrer en ce gouvernement de Poictou, ayant pour les causes dessusdictes advisé d'envoyer vers vous, pour vous commander et ordonner de rechef, au nom du Roy monsieur mon filz, que, suivant ce que vous avez entendu de sa part et qu'il vous a esté commandé, vous aiez incontinant à faire separer lesdictz gens de guerre, qui sont ensemble sous vostre nom et tiltre dudict regiment; sinon j'en advertiray le roy mondiet Seigneur et filz, et feray pourveoir que la force et auctorité luy demeurera, comme vous entendrez de cedit porteur, par lequel vous m'erez response. Priant Dieu, Monsieur Du Puy

¹ Jean Du Puy du Fou, seigneur de Portau, en Poitou.

du Fou, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niort, le viii^e jour de febvrier 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 8 février.

Orig. Bild. nat., Fonds français, n° 15998, f° 364.

A MONSIEUR DE BELLIEVRE.

Monsieur de Believre, outre la depesche qu'il a pleu au Roy monsieur mon filz me faire sur vostre retour d'Angleterre et le bon compte que luy avez rendu de vostre legation, vous m'avez, par vostre lettre particulliere, et par le double de ce que m'avez dict et baillé, signé, à la royne d'Angleterre, sur la fin de vostre negociation, par commandement du Roy mondiet S^r et filz, si amplement représenté toutes choses, que je pense bien les comprendre entierement, ne pensant pas qu'il feust possible de pouvoir plus honorablement procedder et vous comporter que vous avez faict, et le s^r de Chasteauneuf ambassadeur avecq vous. Aussi en remportez-vous grande louange, combien que ladiete royne d'Angleterre n'ayt faict ce que desirions; mais Dieu et les hommes seront tousjours tesmoins de ce que le Roy mondiet S^r et filz a, avec tant d'honneur et de dignité de sa part, faict envers elle, suivant l'amitié qu'ilz se sont promise et jurée l'ung à l'autre, usant de si honnestes et affectionnées prieres pour la royne d'Escosse, et puis pour conseiller au roy de Navarre de se rengier à son devoir envers nous et tout le royaume, pour son plus grant heur, bien, grandeur et honneur. Je suis aussi piquée de celluy qu'elle a faict arrester, qu'avoit depesché lediet s^r de Chasteauneuf, et suis très aize que le Roy mondiet

Sr et filz ait envoyé le varlet de chambre Roger, pour savoir qu'elles occasions pretend ladicte royne dire pour en avoir ainsi usé. L'envoye la lettre qu'elle m'a escripte très ample au Roy mondiet Sr et filz, afin qu'il voye les termes dont elle use, pensant bien qu'elle luy en escript autant. Je ne luy donne sur ce aultre advis, sinon qu'il fault se prendre garde et avoir l'oeil aux deportemens de ladicte royne. Et pour ce, Monsieur de Believre, que vous entendrez par ladicte despesche, que je fais au Roy mondiet Sr et filz, en quel estat je suis de ma negociation, je ne vous en diray davantage, priant Dieu, Monsieur de Believre vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niot, le viii^e jour de febvrier 1587.

De sa main : Monsieur de Belyevre, si se n'etoit si tard, je vous euse aycript une plus longue letre, mès yl èt mynyt; et vous diré ceulement que j'é alayre à des aystrenge jaus; et croyé que sont come ceuls qui endeurent un souillet pour en donner deus; car yl confeset aystre perden : neanmoyns yl set veulet perdre pour nous mal fayre.

La byen vostre,

CATHERINE.

1587. — 9 février.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, 1^{re} 43 v°.

[A MONSIEUR DE MALICORNE.]

Monsieur de Mallicorne, j'ay esté supplié par Madame de Fontaines de Challandray, que je congnois de longue main pour estre saige, très honneste et vertueuse, et qui a esté nourrie au service de lene la Royne Leonord et à present l'une de mes dames, de vous faire ceste lectre pour vous dire que la dame de Vaudoré,

qui est niepce du sieur de Fontaines son mary, est en une maison qu'elle a en Poitou¹, grosse et preste d'accoucher; et pour ce qu'elle crainet, selon l'edict du Roy monsieur mon filz, que pour n'avoir obey encores, ny satisfait à sondict edict, d'estre travaillée et molestée en sadicte maison, ce qu'elle eust volluntiers fait, n'eussent esté quelques empeschemens qui luy sont survenuz, mesmes sadicte grossesse: ce que j'ay escript au Roy mondiet Seigneur et filz, et l'ay prié de luy donner surceance, comme j'espere qu'il fera; cependant je vous prie donner ordre que, pour trois mois, il ne soit rien fait à l'encontre d'elle, et qu'elle puisse demeurer en sa maison pour faire sa couche, m'ayant esté assurée qu'elle se comportera comme elle doit, sans que par elle, ny à son occasion, il ne soit rien fait au prejudice du service du Roy mondiet Seigneur et filz. N'estant la presente à aultre fin, je prie Dieu, Monsieur de Mallicorne, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Congnac, le ix^{me} jour de febvrier 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 10 fevrier.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.

Documents français, vol. 20, 1^{re} 115 et suiv.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, vous avez vu par ma penultieme depesche que la reprise du prieuré et fort de La Foy-Montjot², qui faisoit très grande incommodité, non-seulement à ceste ville, mais aussi à tout le pays d'allentour, que les gens du roy de Navarre qui l'avoient

¹ Les Vaudoré étaient protestants et habitaient près de La Châtaigneraie.

² Petite place conquise par les troupes royales, et que le roi de Navarre reprit à son tour en mai 1587.

surpris, au prejudice de la sauvegarde du prince de Condé, tenoient en telle subjection que personne n'ozoit sortir de ceste ville sans estre en danger d'estre pris, et oultre cela, qui estoit encores un plus grand mal, ils levoient et prenoient les deniers de voz tailles d'environ soixante villaiges circonvoisins. Vous aurez aussi veu, par la dernière depesche que vous ay faicte et envoyée par Moyneton, la reprise de la ville et chasteau de Vouvent¹, qui tenoit de mesmes vostre ville de Fontenay, qui est la meilleure recepte que vous ayez de deçà et quasi tout le bas Poictou, en subjection. Quand La Garnache la surprit, ce feust aussi au prejudice d'une sauvegarde du roy de Navarre, de sorte que comme vous avez peu voir par le memoire que j'ay sur cela fait bailler à La Roche, et dont vous ay envoyé le double, lediet roy de Navarre ne peult dire, ny se plaindre que les deux lieux dessusditz ayent esté reprins contre la defense qu'il m'avoit mandé par lediet Du Fay avoir faict faire de ne courre et qu'il m'avoit aussi prié de faire faire; car premierement ce sont les propriétaires et habitants d'iceulx lieux qui se sont remis dedans, et oultre cela ceux de ladiete Foy et dudict Vouvent avoient enfreint les premiers icelle defense, car entre la trefve escheant le xxix^m du mois passé et ladiete defense de ne courre, et pendant mesmes que lediet Du Fay estoit icy avec moy, les gens du roy de Navarre qui estoient dedans ladiete Foy-Montjot et Vouvent ne faisoient de venir jusques à demy quart de lieu d'icy, où ils prirent les chevaulx de mes gardes que lediet Du Fay promectait toujours de faire rendre; touttefois il n'en faisoit rien: qui fut cause que l'on prit la revanche par la

reprise d'iceulx ville et fortz de La Foy-Montjot et Vouvent; et, encores que lediet roy de Navarre en face instance par le memoire qu'il en feit bailler à La Roche¹, dont aussi je vous ay envoyé le double, neanmoins lediet La Roche me dist de bouche que le viconte de Turenne luy avoit asseuré que pour cela nous ne romprerions pas nostre negociation; vous ayant bien voulu représenter ce que dessus par ceste depesche particuliere, d'autant que vous depeschant lediet Moyneton ung peu à la haste, je ne vous en dys qu'ung petit mot par la lettre que je vous escripviz de la main de Pinart. Ils sont, à ce que j'entends, après en prendre revanche où ilz pourront: ce que je pensois bien dès ceste heure là: mais j'escripviz aussitost par tout ce gouvernement et en ceulx de Saintonge, Angoulmois et Brouaige, que l'on ne se fint pas seulement sur ses gardes, ains que l'on leur lit la guerre tant que l'on pourroit; aussi aurez veu, par une depesche portée par lediet Moyneton, ce que, suivant cela, le sieur de Bellegarde a faict exploiter, ayant dellait trois compaignyes de gens de pied de Neufvy, et sont en possession d'estre toujours bastuz. Ilz ont envoyé douze enseignes de gens de pied et quelques cuirasses, avec lediet La Garnache, vers les marches de Bretagne, au bout du bas Poictou, et ont surprins, à ce que j'entendz, le bourg et chasteau de La Garnache, et tenoient encores avant hier assiégué Beauvais sur la Mer², qui

¹ Le roi de Navarre écrivait à la fin de janvier à M. de Saint-Geniès: « Ayant envoyé Des Reaux avec La Roche pour me plaindre de la publication de la treve, qui avoit esté faicte sans qu'elle eust esté arresté entre la Roynie et moy, ladiete dame a depesché les sieurs de Rambouillet et de Pontcarré pour venir resoudre avec moy l'entrevue ou la rompre, . . . ». *Lettres missives*, t. II, p. 259.

² Beauvais-sur-Mer (Vendée), arrond. des Sables-d'Olonne.

¹ Vouvent, à 13 kilomètres de Fontenay-le-Comte. Voir plus haut les lettres de 1586.

est aussi à ladiete dame de ladiete Garnache, en faveur de laquelle vous entreteniez garnison es dictz lieux, dont celle dudiet lieu de la Garnache a fait fort mauvais devoir. Je doute qu'il y ait de la volonté et consentement de ladiete dame, combien que l'on dye qu'elle soit ung peu en mauvais mesnage avec son filz¹. J'ay fait incontinent envoyer une partie de la compaignye de Mercure et quelques harquebouziers à cheval, et aussi des gens de pied du regiment de Villeluisant, pour secourir ceulx dudiet Beauvais, dans lequel j'ay entendu qu'il y a ung capitaine Portugais, qu'ilz appellent Maure, que y entretient le sieur de Mezieres et qui en a la charge, lequel a promis de faire bien son devoir à garder ladiete place pour vostre service, de sorte que je pense qu'estant secouru, comme il le sera, les gens du roy de Navarre ne la prendront pas; mais il y a danger que de là ils s'estendent en la Bretagne: c'est pourquoy j'ay advisé de vous en faire ceste depesche, afin qu'il vous plaise parler à mon neveu le duc de Mercure, pour faire pourveoir si bien en son gouvernement, qu'ilz n'y puissent rien entreprendre, car estant le sieur de Fontaines² du costé de St-Malo, qui est bien loing de là, et le sieur de La Hudaunaye en quelque doute que lediet sieur de Mercure ne trouvast bon qu'il vint à Nantes pour y pourveoir, il est donc necessaire que parliez à icelluy s' de Mercure, pour donner ordre à ce que dessus et que les forces dudiet pais de Bretagne tournent de ce costé-là, pour empêcher lesdictz de la nouvelle opinion d'y rien entreprendre au prejudice de vostre ser-

vice. Je vous diray aussi, Monsieur mon filz, en attendant le retour dudiet sieur de La Roche, que je pense qui reviendra aujourd'huy au soir, que j'ay entendu que Monglas de Harlay est de retour à la Rochelle¹, venant d'Allemagne, d'où il leur a rapporté que toutes leurs levées d'un grand nombre de reystres et d'Allemans sont accordées, et que ce sera le duc Cazimir qui les conduira bientôt en France; ce seroit ung grand mal, si cela estoit veritable. J'avois bien tousjours pensé que la longueur dont ilz m'uzoient estoit à quelque mauvaise fin, et craignois tousjours à ceci. Si ainsi est, je n'ay pas grande esperance de rien faire avec eulx pour la trefve, encores qu'eulx mesmes ayent dict qu'il falloit commencer par là; car, s'ilz ont leurs forces si prestes qu'on dict qu'elles seront, et mesmes le mareschal de Biron dict avoir bien certainement seeu depuis quatre ou cinq jours qu'ilz font leur compte de les faire entrer en ce royaume à la my-may pour le plus tard, par le costé de Montbelliard, et qu'ilz veulent descendre en Gevandun, ilz ne voudront plus traicter de ladiete trefve, et diront que leurs levées et forces leur seront inutilles, et faudra traicter à mon advis de la paix; n'ayant voullu tarder à vous avertir de ce que dessus, afin que, s'il vous plaist, vous me mandiez vostre intention; car je pense bien que, s'ilz ont leursdictes levées assurées, qu'ils se feront tenir et qu'il y aura beaucoup de peyne à les faire ranger à leur devoir, veu que vous n'avez point encores pourveu à voz forces, lesquelles, comme je vous ay escript, en tous cas vous sont très requises et

¹ Henri de Savoie, seigneur de La Garnache, et François de Roban, sa mère. Il a été question de ce personnage au t. VIII, p. 339.

² Honorat de Buël, seigneur de Fontaines, plus tard gouverneur de Bretagne.

¹ Robert de Harlay, baron de Monglas ou Monglat, huitième fils de Robert de Harlay, seigneur de Saucy, envoyé par le roi de Navarre en Allemagne, vers Ségur, et ensuite en Languedoc. Il fut premier maître d'hôtel de Henri IV et mourut en 1605.

nécessaires. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa saincte et digne garde et vous donner, en toute prospérité, parfaicte santé, très heureuse et très longue vie.

Escript à Niort, le x^e jour de febvrier 1587.

Monsieur mon filz, depuis ceste lettre escripte La Roche est arrivé et avec luy Des Reaux, que m'a envoyé le roy de Navarre, avec le memoire dont je vous envoie le double, ensemble de la response que j'y ay faicte, par l'advis des princes et seigneurs de vostre Conseil qui sont icy, et renvoyeray demain matin lesdictz de La Roche et Des Reaux¹, lequel à son arrivée, hier soir, me feyt ung grand discours de la part dudict sieur roy de Navarre, qui se plaignoit de ce que, non contente (se disoit-il) que j'eusse faict prendre La Foy-Montjot et Vouvent et dellàire encores une partie du regiment de Neufvy, je l'avois euidé samedi dernier faire prendre, estant à la chasse, près Mozé, par les Albanoyz du cappitaine Mercure, qui estoient en embuscade dans ung bois, où, sans le temps qui estoit ung peu froid et qui le feit retirer, il alloit sans y penser donner dans eulx et tumber entre leurs mains; et que du commencement je cuidoyz que feust vray, et respondant audict Des Reaux, je l'asseuray que c'estoit chose que je n'avois point commandée : mais que j'eusse esté fort aize si elle feust advenue; car il ne luy en eust que bien pris estant en noz mains, et depuis, m'estant enquize où estoient lesdictz chevaulx legers du cappitaine Mercure, ledict jour de samedi, il s'est trouvé que ce ne peut estre eulx, et qu'ilz estoient d'autre

costé, une partye retournant de conduire ma cousine la duchesse de Nevers, et le reste de ladicte compaignye en bas Poitou, avec les barquebouziers à cheval et partie du regiment du sieur de Villehysant, que j'ay fait envoyer pour secourir Beauvais-sur-Mer; de sorte que je pense que c'est artifice dont le roy de Navarre et ceulx qui sont avec luy ont voulu user, pour prolonger encores nostre seconde entrevue, de laquelle je ne scay encores que vous dire, sinon que ledict La Roche estime et ledict Des Reaux croit et m'assure que je verray le roy de Navarre entre cy et la fin de ce mois, qu'il aura nouvelle de toutes partz de ses parents et amys et aultres vers lesquelz il a envoyé en vertu de mes passeportz; mais je crains tousjours que tout cecy ne soit pour gagner le temps de l'apprest des estrangers, dont ils esperent estre secouruz en très grand nombre, comme de douze mil reystres, six mil lansquenetz, deux mil autres lansquenetz pour servir de pionniers, six mil Suisses et cinq mil Angloix, avec le nombre de trois mil chevaulx francois et hommes de pied aussi francois, et que lesdictz reystres, Suisses et lansquenetz amèneront avec eulx vingt-deux grosses pieces d'artillerye, et qu'il y aura encore après une seconde levée de six mil reystres pour raffraichir les aultres; disans que Montglas leur a apporté assurance de tout ce que dessus, ce qu'ilz font sonner et publier bien hault; afin, se disent-ils, qu'ung chascun le scaiche, reservans seulement à dire le temps et l'endroit par où ils deliberent de venir, de ne les croys pas, puisqu'ilz en font tant de bruit; au contraire, je cuide qu'ilz n'en ont pas de si bonnes nouvelles qu'ilz dient, veu que le secretaire Brulart m'a encores dernièrement escript qu'il n'estoit nulle bruit d'aucunes levées en Allemagne. Touttefois, Monsieur mon filz, je crains tousjours

¹ En effet, nous avons à cette date du 11 février une piece intitulée : « Memoire baillé à M. de La Roche, allant avec M. Des Reaux de la part de la royne mere trouver le roy de Navarre. »

qu'il leur en vienne; mais je pense bien que se ne scauroit estre si tost, à cause de la grande nécessité de vivres qu'il y a en vostre royaume. A cela ilz respondent que l'artillerie que lesditz estrangers doivent faire amener est pour leur faire ouvrir toutes les petites villes, qu'il contraindront de les nourrir, et disent davan- taige que, par les capitulations faictes avec lesditz reystres et autres estrangers, ils doi- vent amener avec eulx pour six semaines de vivres; aussi leur est-il promis qu'ilz auront le pillage des villes qui leur résisteront, di- sans aussi que se sont les Princes protestans qui soudoyeront lesdictz estrangers et que la pluspart d'iceulx sont les reysmestres et reystres auxquels est deu argent pour le ser- vice qu'ilz ont faict en ce royaume, dont ilz ne doivent pas sortir qu'ilz ne soient entierement payez, et disent en outre que, ceste armée là diminuant, ilz auront encores après une seconde levée, sans qu'il conste riens à voz subjectz de la nouvelle opinion. Si toutes ces choses estoient veritables, ce seroit le plus grand malheur qui pourroit jamais arriver en ce royaume; et, encores que je ne les croye pas, je ne laisse pourtant de demeurer en grand peyne, car je crains fort que de ce grand bruit qu'ilz en font courir, encores qu'il n'y ait point apparence de verité, il n'y en ait qui seront bien ayx de prendre ceste couleur pour faire aussi d'autres levées; et c'est pourquoy je serois d'adviz que vous pour- vussiez à voz affaires et assurassiez pour le moins une levée de Suisses. Et cependant, Monsieur mon filz, crois que, si je puis parler audiet roy de Navarre, je feray tout ce que je pourray pour arrester cest orage, et n'ob- mettray rien de tout ce qu'il me sera possible pour le bien de vostre service, au grand be- soin et nécessité, où je veoy que nous en sommes.

Esript à Niort, le xi. febvrier 1587, au soir tard.

Vostre bonne et très affectonné et hobligée mere.

CATHERINE.

1587. — 11 février.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 49 r°.

A MONSIEUR

[LE CAPITAINE DE BEAUVAIS.]

Monsieur, ayant entendu du sieur de La Salle, qui est pour mon cousin le duc de Raiz à Mascou, le bon devoir que vous avez faict et faictes pour le service du Roy monsieur mon filz à Beauvais-sur-Mer¹, je vous ay bien voulu faire ce mot de lectre et vous dire que j'en ay adverti le Roy mondiet sieur et filz, et vous assurer que, continuant par vous et ceulx qui sont avecques vous dedans le chasteau dudiet Beauvais à y continuer si bien vostre devoir, que ceulx qui vous y tiennent assie- gez n'y puissent rien entreprendre, le Roy, mondiet Seigneur et filz vous en fera la bonne recompense que vous meritez, ainsy que j'escriptz presentement audiet sieur de La Salle vous mander et assurer de ma part. Priant Dieu, Monsieur, . . . vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Niort, le xii^e febvrier 1587.

CATHERINE.

¹ Beauvais-sur-Mer (Vendée), arrondissement des Sables-d'Olonne.

La troupe qui assiégeait Beauvais était commandée par un capitaine breton nommé le sieur de Kergroais, protestant et dévoué au roi de Navarre, qui devint gou- verneur de la place.

1587. — 12 février.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILS

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE¹.

Mon fils, ayent reseu vostre letre, se m'a esté grent plesir d'entendre de votre bonne santé et de l'enfante ma petyte-fille et de votre fils, que je pryé à Dyeu voulouyr tous troys byen conserver, avecques celui qu'ele vous garde encore, quy l'y faze la grace d'en estre heureusement delivraye. Je ne vous menderé de nouvelles de cet que je suys venue ysi fayre; car je n'y é encore fayst chause de grant moment; mès je veuls esperer que Dyeu me feyra la grace, puisque s'ést sa cause que le Roy et moy meynentons et son honneur, que yl me fayra si heureulse que d'y fayre cet qu'est de son honneur et byen de cet Royaume. Et m'aseurent que en serés byen ayse, cet yl m'en fayst la grace, ne faudré vous enn'avertyre; et en cependent vous pryé de vous aseurer de ma bonne volanté et amytyé, come cet je aytoys votre propre mere. Et feysant fin, pryé Dyeu vous conserver en sa sainte grace.

De Nyort, cel xii^{me} de fevryer 1587.

Vostre bonne mere, CATHERINE.

1587. — 12 février.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 50 r°.

[A MONSIEUR DE SAINT-LUC².]

Monsieur de Saint-Luc, je viens de recevoir la lectre que m'avez escripte par ce por-

¹ Au dos : « A mon fils Monsieur le duc de Savoye, » « La Reyne mere — compliments. » (*Notation de la chancellerie de Savoie.*)

² Saint-Luc étoit toujours gouverneur de Bronage et s'étoit réconcilié avec la reine mère, sinon avec Henri III. Il avoit même fait, à la fin de 1586, le bel exploit de prendre Agrippa d'Aubigné dans un village de l'île d'Oléron. Voir *Histoire universelle*, t. III, p. 67 et suiv.

teur, ayant ven par icelle comme le regiment de Charbonnières¹ estoit entré et s'est bariquadé à Marennes, faisant contenance d'y vouloir sejourner et de vouloir forcer ceulx que vous avez mis dans le chasteau dudict lieu, et ay ven aussy par vostre dictre lectre comme vous desireriez estre secouru de la compaignye de chevaux legiers du cappitaine Mercure et de celles de chevaux legiers qui sont avecques les troupes que commandoit mon cousin le mareschal de Biron; mais il n'est possible de vous pouvoir satisfaire en cela, dont je suis bien marrie, pour ce que la pluspart de ladiete compaignye du cappitaine Mercure est en Bas-Poitou, avecques les autres forces de ce gouvernement que j'ay faict aussy envoyer pour aller seconrir Beauvais-sur la Mer; et, quant à celle des troupes que commandoit mondict cousin le mareschal de Biron, elles sont derriere nous, bien loing d'icy, et si oultre cela je considere que les unes et les autres auroient ung trop grand chemin pour se rendre à Xainctes, ainsy que m'escrivez qu'il faudroiet qu'elles feissent, d'autant que, pour aller passer la Charente, il faudroit qu'elles allassent passer vers Angoulesme et ne pourroit qu'il ne coullast en cela beaucoup de temps; mais je m'asseure que le sieur de Bellegarde, et vous, avez sy bonne intelligence ensemble, que, l'avertissant, il vous assistera de ce qu'il pourra des forces qui sont en son gouvernement. Et pour ce que je vous escravis hier soir, par vostre homme qui est party ce matin pour aller vous trouver, je ne feray la presente plus longue, priant Dieu, Monsieur de St-Luc, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Nyort, le xii^{me} fevryer 1587.

[CATHERINE.]

¹ Gabriel Prévost, seigneur de Charbonnières.

1587. — 13 février.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 140.

A MONSIEUR DE VILERoy.

Monsieur de Villeroy, j'é entendeu par L'Aubespine cet que desirés que je ayseripye au Roy, cet que j'é fest. come voyrés par la letre que vous envoy, et vous mercie de cet que festes pour L'Aubespine, que je m'aseure ne vous en sera yngrat et qu'il servyra fidelement et sufisamment aveques vostre hayde; car, après l'avoyr layst. ne le fault leser là et l'ynstruyre. afin qu'il se rende agreable et capable de byen servyr son mestre; et seré byen ayse que ayés la satisfaction que desirés, puyque avés volen que je m'en mele. encore que je sache byen que, aveques reyson, le Roy ne la vous eust refusee cete vouste requeste; mès, en sesy et en tout cet que vous touchera et les vostres, je seré byen ayse que vous puyse monstrar ma bonne volenté; car les servyces que festes, et tous les vostres ont layts, nous y hoblyget. Au reste, je ayserips au Roy touchant Monsieur de Nevers, à qui l'on mande de Parys que le Roy ne veut rien layre pour luy et le voy fort malcontent. Sa femme s'ann èt alée pour parler au Roy, si ly pleyset luy faire, come yl fist quant ele le vyst dernyrement, et l'aseurer de layre, aus ocatyon qui set presanteront, quelque chause pour luy, et ausi pour le employer aus aucasion qui set presentent. En cas que je ne fase rien yci, cela le contenterèt : yl s'en veut aler; s'il s'an alès asteure, yl eust myeuls valeu qu'il n'y fust venen, car on penserèt qu'il aurèt conceu quelque chause de mal et qu'il ne si voldrèt trover. Cela ynporterèt ynfiniment au servyce du Roy, et que le Roy luy escryve quelque bonne letre coment yl a souvent fest. Ausi le marychal de Rets s'an veut

aler, d'autent que le prynse de Condé ne le veut voyr : yl ne fault que neul de cet qui sont veneus aveques moy s'ann ale, que je n'aye faict au fally cete negotyatyon. Verac vous dira cet qu'il a aprys de là où yl vyent. J'é mon esperense en sela que, le voyent, je contenteré le Roy; mès c'èt chause que ne fault que personne sache que le Roy, come vous dyra Verac. Je pryé à Dyeu, puy que je prynsent de pouyne et que les chauses sont si brullées, que je puy y fayr chause à son honneur et contentement den Roy.

De Nyort, cet xiii^{me} de fevrier 1587.

CATHERINE.

Je suys en pouyne de set que me mendeds de Uson¹ : je voldrès byen savoyr que c'et.

1587. — 14 février.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 593.

A MONSIEUR DE BELYÈVRE.

Monsieur de Belyevre, je suys bien ayse que soyés de retour auprès du Roy. é très marrye que n'ayés peu myeuls layre pour cete pouvre royne d'Ecosse. C'èt chause qui ne feust jamès que une royne aye jeustice sur enn aultre, et s'etant mise entre ses meys pour sa seureté, come fist quant è se soya d'Escosse. L'enn é grent pytyé et regret de la voyr ynsin reduyte, et j'é byen peur que, puyque n'a volen gratyfier le Roy mon fils de sa requeste, qu'ele set declere auvertement nostre ennemye, ven cet qu'el a ausi layst feyre à l'ambassadeur. Vous dyrés que le ciel, la tere et les abymes sont tous contre cet pouvre royaume; et ysi, je ne sé que j'en doys esperer.

¹ Le chateau d'Usson, où la reine de Navarre s'était réfugiée.

Yl fault que Dyeu souyt byen corousé et nous byen mechans, d'avoyr tent de mauks et ne voyr neule aysperance d'en sortir, s'il n'y met la meyn à bonn esien; c'èt cet que j'espere, que yl veult montrer sa puyssanse et qu'il veult que conesions que luy ceul nous aura sauvé; car je ne puy panser que nous ayent tousjour conservé, que yl ne le faze encore, à cet coup que enn avons plus de nesésité que n'eumes jamès.

J'écryps au Roy pour Monsieur de Nevers, et à Vyleroy, qu'il èt très mal content, et ay en grent pouyne à lè areter, car yl s'en volèt aller, et, si le lesèt, je vous lese à panser cet que l'on dyrèt de ma negotyatyon. Je vous pryé, aydés que le Roy dye à Madame de Nevers chause qui le puyse contenter, et yl ne se repet pas de paroles qui ne portet de la sustance et de l'efayst.

Vérac vous dyra de là au yl vyent et cet qu'yl au raporte, qui sera cause que l'ayré fin, pryent Dyeu vous avoyr en sa sainete garde.

De Nyort, cet xiiii^{me} de févryer 1587.

La byen vostre.

CATHERINE.

1587. 14 février.

Orig. Bild. nat., Fonds français. n. 15608, t. 366.

A MONSIEUR DE BELIEVRE.

Monsieur de Believre, de L'Aubespine, mon secretaire, me rendit hier la letre que m'avez escripte le iij de ce mois, ayant veu ce que m'escripvez par icelle de mon cousin le roy esleu, don Antonio, et des esperances où l'on l'entretient en Angleterre, que je n'ay pas opinion qui s'effectuent; car, comme aussi je voy par vostre dicte letre, il se faict une pratique pour la paix d'entre le roy d'Espagne

et la royne d'Angleterre; et vous aurez bien veu, par la depesche que j'ay faict au Roy monsieur mon filz par Moineton, que vostre advis et le mien conviennent en cella. Et ne doubte pas que ladicte royne ne se prevaille en ladicte negociation dudiet s^r don Antonio, car elle est constumiere de préférer tousjours ses affaires à celles d'autrui, ou aux depens de ses voisins, plustost qu'elle ne face ce qu'elle desire. Cella est advenu assez de fois de nostre temps, veez-là pourquoy je pense que, plustost qu'envoyer une armée en faveur dudiet don Antonio, elle s'accordera, si elle peut, avec lediet roy d'Espagne; et eulx deux s'accorderont aussi à fommenter les troubles en ce roiaulme. Que pleust à Dieu que le roy de Navarre creust ce que j'ay bien seu que luy en avez plusieurs fois dict et escript par la letre dont le s^r de Pontcarré eut le double, qui est telle que l'on pourroit attendre et desirer d'ung digne fidel et affectionné serviteur du Roy mondiet s^r et filz et qui desire tout bien et grandeur audiet roy de Navarre, qui me tient, il y a si longtemps, icy, que je m'y ennuye fort; mais encores me resoulz-je (au desir du Roy, bien de son service et de l'estat) de veoir encores ce que je pourray faire, et ne laisser une seule occasion que je puisse penser qui puisse servir pour la paix et repos general de ce roiaulme, à l'honneur de Dieu et au contentement du Roy et d'ung chascun, s'il est possible, vous priant m'assister tousjours de vos bons advis.

Cependant je vous diray sur ce que m'avez escript de mon propos Des Beaux, que j'ay bien congneu et seu qu'il s'estoit estendu en cella plus qu'il ne devoit; aussi faict-il ce qu'il peult pour interpreter son dire; et pour ce, je vous prie, Monsieur de Believre, ne pensez pas que je ne croye de vous ce qui se peult et pourroit desirer d'ung des plus dignes,

saiges et affectionnés serviteurs du Roy mondiet s^r et filz et à moy particulièrement affectionné : aussi en ay-je trop de preuves et d'expérience si signalées, depuis le long temps qu'il y a que je vous connois, pour en doubter. Par quoy assurez-vous de ma très grande affection et bonne volonté en vostre endroit; et croyez, je vous prie, que je le vous diz de la mesme façon que je l'ay au coeur. Et en toutes les occasions qui se presenteront, pour vous ou pour les vostres, le vous feray toujours paroistre par bons effectz. Cependant je vous diray que j'atendz demain une finale resolution d'une seconde entrevue d'entre le roy de Navarre et moy, qui ne scay que vous dire de ce qui en reussira. Je y feray tout ce qu'il me sera possible pour veoir quelque bon fruit de ma si longue patience, au bien du service du Roy mondiet s^r et filz et de tout le roiaulme. Ces gens icy sont merveillement durs et difficiles, et, encores à present plus qu'ilz n'ont point esté. C'est sur ceste nouvelle de leurs reistres, dont ilz font publier qu'ilz auront si grant nombre, que je pense qu'ilz le disent expressement afin de intimider; car, si lediet grant nombre estoit veritable, il en seroit de nouvelles en Allemagne; et le secretaire Brulart m'a escript encore du n^o de ce mois, qu'il ne se y en voit point d'aparance, quelque poursuite que facent ceulx que y a lediet roy de Navarre et Pallavizini¹ de la part de la royne d'Angleterre. Il diet bien qu'il sont tousjours après à y faire tout ce qu'ilz peuvent; ce n'est pas qu'il ne pense bien, comme aussi faiz-je, qu'ilz en auront sans doute, si nous ne faisons la paix; mais je ne croy pas qu'ilz puissent assembler si grant nombre, qu'ilz dient d'estrengers. Ilz font bien le loup plus grant qu'il n'est; et croy

¹ Horace Pallavicini, ambassadeur d'Angleterre près de Casimir de Bavière.

que, si Montglas leur a aporté quelque assurance de levée, se sera celle qui s'estoit proposée de reistres jusques à quatre ou six mil, que les princes d'Allemagne et la royne d'Angleterre deliberoient de faire marcher, si l'entreprinse de Genesve eust continué. Toutesfois il fault tousjours craindre en ces choses là et les prendre au pis : c'est pourquoy je me haste tant que je puis pour esseyer de faire quelque chose de bon, et que je conseille au Roy mondiet s^r et filz, comme aussi luy ay-je souvent escript, de se faire fort; car, en quelque sorte que aillent les choses, il est très bon qu'il le soit, pour establir et donner la loy partout. Et pour ce que j'escripy au Roy mondiet s^r et filz encores hier bien amplement, ne doubtant pas que ne aiez veu ma lettre, je ne vous feray ceste-cy plus longue, priant Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainete et digne garde.

Escript à Niort, le xviij^e jour de febvrier 1587.

La byen vostre.

CATHERINE.

1587. 15 fevrier.

Orig. Bibl. de l'Institut, Fonds Codefroy, vol. 961, P^o 112.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, La Roche et Des Reaulx sont arrivés icy à disner, retournant de devers le roy de Navarre¹, qui a accordé que, dedaus la semaine où nous entrons demain, nous nous assemblerons près Fontenay-le-Comte ou Maillezais, et que pour cet effect il s'en ira à Marans aussytost que je luy auray fait fournir comptant les sept mil cinq-cents escus qu'ilz

¹ Ils étoient porteurs d'un «Memoires», date du 11 fevrier, dans lequel la reine mère accordait au roy de Navarre tout ce qu'il demandait, afin d'aboutir à l'entrevue. Voir ce document à l'Appendice.

ont toujours demandés et qu'ils demandent encore, comme il vous plaira voir par l'instruction qu'il a baillée à Des Reaulx, auquel dès qu'il a parlé à moy, j'ay resoluement dict que j'estois bien contente d'accorder la continuation de la trefve, mais non pas la liberté du commerce : sur quoy il m'a fort insistée; mais je luy ay toujours respondu que, quand bien ceux de vostre Conseil qui sont icy seroient d'avis que j'accorde la liberté du commerce, que je n'en feroiy rien, saichant que, si cela estoit, ils voudroient remplir et pourveoir les places qu'ils tiennent de vivres et d'autres choses qui leur y font besoing; que j'entendois qu'ils fissent retirer leurs gens de guerre dedans leurs garnisons et devers eux, en sorte qu'ils ne fussent plus à charge au peuple, qu'aussy vos recepveurs pussent recepvoir vos desniers librement, et que c'estoit principalement les occasions pour lesquelles je leur ferois fournir les sept mil cinq centz escus; que, pour le surplus de sa charge et instruction, je ferois assembler (comme j'ay fait incontinent après) les prynces et seigneurs de vostre Conseil qui sont icy, debvant lesquels j'ay encore oy le s^r Des Reaulx et fait lire son instruction, puis l'ay fait retirer, afin que nous puissions bien considerer le tout, comme nous avons fait, et resolu que nous partirons d'icy mardy prochain et irons coucher à Fontenay, car j'y seray mieulx qu'à Maillezaïs, et que nous pourrons nous assembler ung bon chasteau, qui est entre Fontenay et Marans, appelé la Bupiere, appartenant au president de St-Brisson. Nous avons aussy advisé que je luy feroiy fournir dans demain ladiete somme de sept mil cinq cents escus à Fontenay, où pour cest effect j'ay envoyé Suresnes et le contrerooleur des tailles, avec ordonnance portant commission de moy de les faire prendre dans les coffres de vostre recepte,

de ceux que je fis, durant la dernière suspension d'armes, diligemment reconvrer des villaiges que ceux de Vouvant et de St-Michel en l'Herm vouloient contraindre de payer au roy de Navarre; ayant fait mettre les mots es autres natures de desniers, combien que j'estime que ce que l'on a receu de ces villaiges du bas Poictou pendant la dernière suspension suffira. Il y a aussy l'assurance de leur faire payer encore en la ville de La Rochelle les autres sept mil cinq-cents escus que ceux de vostre Conseil ont esté d'avis d'accorder, pour l'esperance qu'il y a que, vos recepveurs ayant liberté d'aller recepvoir vos desniers des paroisses, des premières de deçà comprises en la suspension, ils auront bien moyen de les remplacer et encore davantage; ce qu'ils n'eussent pu faire sans cet accord. Afin que vous puissiez plus particulièrement entendre le tout, je vous envoie le double, tant de l'instruction de Des Reaulx que de l'ordonnance et commission que j'ay baillés à Suresnes, vous suppliant de commander au tresorier de vostre espargne d'en envoyer les acquitz et descharges qui sont necessaires jusques à la somme de quinze mil escus.

Cependant j'espere que nostre conference et entreveue apportera beaucoup d'utilité; car si nous n'y pouvons prendre quelque bonne conclusion selon vostre saint desir, pour le moins les moyens s'en ouvriront, et, s'ils les refusent, Dieu et les hommes seront temoings de vostre bonne volonté et qu'il n'aura point tenu à vous que nous n'en soyons venus à la conclusion et aux bons effectz que tous gens de bien doivent desirer : en quoy vous pouvez croire que je n'obmettray aucune chose de tout ce qui me sera possible, et vous enverray le plustost le s^r de Pontcarré, pour vous en porter des nouvelles; mais, Mons^r mon filz, je vous prie donner ordre que ayez des forces; car en

l'estat que je vois toutes choses, il ne peut estre que n'en ayez très grand besoing, estant bien marrie de la mauvaise volonté que je vois en la royne d'Angleterre. J'avois tousjours bien pensé qu'elle aideroit soubz main, comme on voyoit bien qu'elle faisoit, vos subjectz de la nouvelle opinion, mais se declairant, comme elle fait, il est aussy très nécessaire (si l'on ne peut raccommoier cela par quelque bonne façon honorable pour vous) que vous renforciez les garnisons de voz villes maritimes, ports et havres, et ayez des forces sur la mer : autrement tout le commerce cessera. J'ay veu la depesche qu'il vous a plu me faire, et le memoire que m'avez envoyé de ce faict d'Angleterre, le voyant bien que c'est une vraye imposture que l'on a faicte à vostre ambassadeur et que le tout n'est qu'un artifice. Cela me fait croire que la royne d'Angleterre, cognoissant bien la sincerité dont vous avez tousjours usé envers elle et saichant aussy cette imposture faicte à vostre ambassadeur, sera bien contente de remettre, à mon advis, les choses au chemin de la douceur, plustost qu'à l'aigreur : ce que je suis bien d'advys que fassiez aussy de vostre part, pourveu que l'on repare l'indignité faicte à vostre ambassadeur. Toustefois, Mons^r mon filz, pour ce que je ne sçais pas ce que ce clerc du Conseil de la royne d'Angleterre vous aura dict et rapporté de la part de sa maïstresse, je n'en remets à ce que vous en saurez mieulx adviser pour vostre dignité et le bien de vostre service, priant Dieu, Mons^r mon filz, vous donner, en toute prosperité, parfaite santé, très longue et très heureuse vie.

Escript à Nior, le xv^m jour de febvrier 1587.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mere,

CATHERINE.

1587. — 15 fevrier.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 17.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, vous voyés, par la depeche que vous foyés, come tout ayst pour vostre servyse par desà, qui me gardera vous en fayne redyste; et la presante ne sera que pour vous suplyer me voulouyr mender par un couryer volant vostre volonté sur cet que déjà m'ayés mendié par le sieur de Poncaré, eregnant que ayés changé par les aucasions que je ne sé pourrés ann avoyr. Et si le roy de Navarre ne voyest, je desirerès que librement et clerement me mandysiés set volés la treve generale, et pour le temps que la voldrés et à quele condityon. Yl y ann y a ysi qui sont d'opinyon que, set je ne ly parle de son gouvernement et de celui du prinse de Condé, quant yl seront catolyques, leur donnant tel lieutenant que voldrés, que je ne fayne rien aveques heuls; et ly enn y a qui dyset que yl demandera de plases pour leur suretez et d'autre chauses, que je ne veuls aycripre, Je vous suplye me resouldre sur tout et me renvoyer yncontinet la response, que je l'aye avent que je le voye, car s'il me voyt, se sera jendy proucheyn : je voldrés byen l'avoyr devent; et n'estant la presante par aultre ayst, ne feré la presente plus longue, et pryé Dyen vous conserver en très bonne santé.

De Nyoit, cet dymanche gras 1587.

Vostre bonne é très affectionné et hoblyge mere,

CATHERINE.

1587. — 15 février.

Orig. Nouv. acq. fr., n° 231, f° 91.
(Ancienne collection de M. Luca-Montigny.)

LE MARQUIS DE PISANY.

CHEVALIER DES DEUX ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILS, CONSEILLER EN
SON CONSEIL D'ESTAT, CAPITAINE DE CINQUANTE HOMMES D'ARMES DE
SES ORDONNANCES ET SON AMBASSADEUR À ROME.

Mons^r le Marquis, ayant pleu au Roy mons^r mon fils destiner le marquis de Saint-Sorlin¹ pour successeur d'une partie des benefices desquelz estoit pourveu defunct mon cousin le cardinal d'Est, pour l'esperance qu'il a qu'il sera pour luy succeder dignement et meritoirement en ses vertus et merites, je me suis promise que S. S. qui a tousjours fait demonstration de desirer que lediet marquis fut promu en l'Eglise, sera très aise de luy faire à ce commencement paroistre la bonne volonté qu'elle lui porte, le gratifiant en l'expedition de ses bulles de tout ce qui luy sera necessaire; au moyen de quoy, ayant entendu que ma cousine Madame de Nemours envoie par delà pour obtenir de S. S., au nom du marquis son filz, les despeschés de ces benefices, j'ay bien voulu vous faire la presente, pour vous prier requerir de ma part S. S. de vouloir, en ma consideration et des services et merittes tant du defunct cardinal d'Est que dudiet marquis et de ceux à qui il a cet honneur d'appartenir, luy accorder *gratis* et par voye secrette cette expedition, luy faisant don de l'Annate de ces benefices, avec assurance que, outre l'obligation qu'il luy en aura et tous les siens, que ce sera une grace que j'estimeray n'avoir particulierement esté faite par S. S., à laquelle vous le tesmoignerez ainsy de ma part, afin que plus volontiers elle y condescende, comme je me le suis

¹ Second fils de la duchesse de Nemours, d'abord destiné à l'Eglise.

promis et asseuré sur sa paternelle bonne volonté; en quoy je desire que de vostre part vous vous employiez, ainsi que je vous en prie de cœur et d'affection, pour l'envie que j'ay que cela reussisse au contentement du marquis. Priant Dieu, Mons^r de Pisany, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Nyort, le xv^{me} jour de fevrier
1587.

CATHERINE.

1587. — 15 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3391, P. 51 v^o.

A MONSIEUR DE LA ROUSSIERE¹
ET OFFICIERS DU ROY À FONTENAY.

Messieurs, nous sommes d'accord, le roy de Navarre et moy, de nous assembler la semaine prochaine vers Fontenay-le-Comte, pour regarder aux moiens d'une bonne et perdurable paix et repoz general de ce royaume, ayant aussy accordé que, pendant nostredicte assemblée et conférence, la suspension d'armes sera continuée jusques et compris le dernier jour de ce present mois, et aussy que les receveurs des aydes, tailles et taillon du Roy mondiet seigneur et filz recevront les deniers en toute seureté et liberté en toutes les paroisses, jusques aux portes et faulxbourgs des lieux que occupent lediet roy de Navarre et ceux de son party, sans qu'ilz y puissent plus aucune chose prendre, à la charge de luy faire fournir vu v^l livres contants, pour paier leurs garnisons, afin qu'ilz n'ayent plus d'occasion de courir. A ceste cause, j'ay fait expedier mes lectres de commission et ordonnance, par l'advis et conseil des princes et

¹ Pierre Durcot, s^{er} de La Roussière, capitaine poitevin, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, qui commandait une compagnie de cent chevaux legers.

seigneurs du Conseil du Roy mondiet seigneur et filz estans icy près de moy, au sieur de Suresnes, l'ung de mes maistres d'hostel ordinaires, pour faire prendre des deniers du Roy mondiet seigneur et filz des receptes de Fontenay-le-Comte et de toutes natures jusques à ladicte somme de viii^m v^e livres constant; à quoy je desire qu'il soit satisfait, et vous prie d'y tenir la main, chacun en vostre particulier, à ce qu'il n'y ait aucun retardement, et laisser transporter et mener lesdictz deniers à la Rochelle par le sieur Des Reaulx, conseiller dudict s^r roy de Navarre, afin qu'il n'y ait aucun retardement à nostredicte entrevue et conference, et faire bailler escorte et batteaulx audiet Des Reaulx pour seurement faire mener ledict argent en la ville de la Rochelle. Priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Niort, le xv^{esme} febvrier 1587.

CATHERINE.

1587. - 16 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3301, f^o 59 v^o.

[A MONSIEUR DE BELLEGARDE.]

Monsieur de Bellegarde, j'ay receu la lecture que m'avez escripte par le sieur de Villetard, et eusse bien désiré de vous pouvoir faire envoyer les compagnies de chevaux legiers dont m'escrivez; mais, comme je vous manday avant-hier, elles sont derriere assez loing d'icy, où mon cousin le mareschal de Biron leur est allé faire faire monstre, de sorte qu'elles ne pourroient estre sy tost à vous qu'il en seroit besoing; aussy que mon filz le roy de Navarre et moy sommes d'accord de la continuation de la suspension d'armes jusques et compris le dernier jour de ce present mois, comme j'ay adverti le sieur de S^t-Luc,

par ledict sieur de Villetard, que j'ay envoyé avecques La Roche et Des Reaulx à la Rochelle, afin qu'ilz puissent conduire l'ung des gens de mondiet filz le roy de Navarre, pour faire retirer de Mareunes ceulx de ses gens de guerre qui y sont, vous priant de la faire publier en vostre gouvernement, garder et observer entre cy et la fin de cedit mois, donner ordre que par les receveurs des aydes, tailles et taillon et aultres deniers du Roy, ilz fassent si bonne dilligence, qu'ilz puissent recevoir lesdictz deniers des restes de l'année passée en toutes les villes, bourgs et paroisses de leurs eslections et charges, jusques es portes des villes et faulxbourgs que mondiet filz le roy de Navarre et ceulx de son party occupent; car j'ay faict fournir vii m^v escus audiet roy de Navarre, et luy doibs encore faire fournir semblable somme à la charge et condition dessusdicte. Priant Dieu, Monsieur de Bellegarde, vous avoir en sa saincte et digne garde.

A Niort, du xvi^{esme} febvrier 1587.

[CATHERINE.]

1587. - 16 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3301, f^o 59 v^o.

A MONSIEUR

LE MARESCHAL DE BIRON.

Mon cousin, La Roche et Des Reaulx revindrent hier¹ et m'apporterent la resollucion de mon filz le roy de Navarre, pour faire

¹ La Roche et Des Reaulx étaient partis de Niort, le 11 février, porteurs d'un «mémoire» pour le roi de Navarre. Celui-ci avait répondu qu'il ne changerait pas ses conditions; et les negociateurs étaient retournés à La Rochelle, chargés de maintenir les pretentions de la reine mere. Ils étaient revenus, comme devant, le 14 février.

nostre entreveue entre Fontenay et Marans¹, où nous avons accordé que nous yrons. Iuy audiet Marans, et moy à Fontenay, mercredi prochain, dont aussy tost je vous ay bien voulu donner advis, afin que vous vous disposiez d'y venir².

Je ne veulx aussy oublier de vous dire que je luy faictz fournir audiet Fontenay viii^m v^c escus, qui sont ja comptez et prestz à delivrer audiet Des Reaulx, avec promesse de luy bailler assurance de luy faire fournir à la Rochelle viii^m v^c escus, faisant le parfait de xv^m, que vous sçavez qu'il vous a tousjours demandé pour les garnisons. Nous avons aussy accordé la prolongation de la suspension d'armes, jusques et comprins le dernier jour de ce

present mois, suivant la forme que je vous envoie, que je vous prie faire publier en voz troupes, es quartiers où vous estes. Esperant vous revoir bien tost, je ne vous feray plus longue lecture, si ce n'est pour vous dire que j'espere que nostre entreveue et conference se commenceront samedi ou lundy prochain, en quelque beau lieu que nous choisirons entre lediet Fontenay et Marans, vous priant de vous y trouver, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

A Niort, du xvi^{ème} febvrier 1587.

CATHERINE.

1587. 17 fevrier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 53 v°.

A MONSIEUR

[LE MARECHAL DE BIRON.]

Mon cousin, je viens de recevoir la lecture que m'avez escripte de Moncontour le xv^{ème} de ce mois, ayant veu par icelle comme vous avez trouvé ces troupes, où vous et vostre filz commandez pour le service du Roy monsieur mon filz, en très bon estat, et que vous leur ferez bien tost faire monstre et payement. Cela faict, je suis d'avis que vous les envoyez séjourner, comme vous dietes, vers la Charente, es villaiges d'où le recepveur de ceste ville vous a diet qu'il n'a peu estré payé de huit ou neuf mil escuz, deulz par les paroisses de ces quartiers là qui n'ont point esté foullez; et sera bon de les y faire tenir jusques à ce que nous ayons veu ce qui reussira de la conference, que nous commencerons, mon filz le roy de Navarre et moy, samedi prochain vers Fontenay (où comme je vous ay escript, je vous prie vous trouver) et laissez encore vostrediet filz avecques lesdictes troupes, pour lesquelles nous nous resouldrons, selon

¹ Marans est une jolie petite ville sur la Sèvre Niortaise, à 24 kilomètres de la Rochelle, très proche de Fontenay-le-Comte, situé sur la Vendée et qui était en Poitou. Son château fort, construit par les Anglais, fut souvent pris et repris pendant les guerres de religion.

² Le roi de Navarre était sincère quand il convenait d'une nouvelle rencontre avec la reine mère: car il écrivait le 18 février à un gentilhomme gascon, M. de La Lardière:

«Ayant resolu une seconde entreveue avec la Reyne durant ce mois que la trefve est prolongée, je desire estre suivy de ceux qui me sont certains et affectionnés, vous priant me venir trouver pour estre de la partie, et croyez que je tiendray à beaucoup de contentement cette visitte. Qu'il n'y ait donc rien qui vous retienne, et adieu.

«L'entreveue se fera à Marans. Soyez icy lundy³, s'il est possible.

«Vostre bien assuré amy,

«HENRY^b»

Catherine avait mandé de même ses fidèles serviteurs, comme nous avons vu par la lettre qu'elle adressa, le 20 janvier, à MM. de Villequier, de Mortemart, d'Abain, de Laussac, de Guion, etc.; mais le roi de Navarre ne vint pas au rendez-vous, où il se contenta d'envoyer le vicomte de Turenne.

³ Le 18 février était un mercredi; le lundi suivant correspondait par conséquent au 28.

^b *Lettres missives de Henri IV*, t. VIII, p. 313.

ce que nous adviserons après ladiete entrevue. Cependant je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Niort, le xviii^{me} febvrier 1587.

CATHERINE.¹

1587. 17 fevrier.

*Ms. B. 1. 1. 25. — Preservé
Document. 1. 1. 1. 1. 1. 1.*

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, le capitaine Mercure¹ a faict icy un si bon et grand debvoir, avec sa compagnie de chevaux legiers albanois et quelques arquebuziers à cheval qu'il a avec, que je m'assure qu'il merite que le traitiez favorablement; car, oultre son diet bon debvoir, luy et ses gens vivent doucement, sans estre à charge à vos re peuple. Nous avons veu icy l'estat des gens de guerre que vous voulez qui vous servent en ce gouvernement; mais, pour ce que, par icelluy, vous reduisez sadiete compagnie, j'ay advise (sachant combien elle est utile, et qu'il est necessaire qu'elle demeure forte et de la facon qu'il vous plaira de veoir par le memoire qui sera incluz en ceste lettre) de vous escrire et supplier de vouloir faire employer, sur nostre estat, ladiete compagnie d'Albanoyz du diet Mercure, du nombre de quatre-vingtz lances, qu'il a toujours euz continuellement, et de vingt harquebuziers à cheval, à raison de dix escuz chascun lanceier, et de huit escuz par chacun d'eulx harquebuziers. Je seay bien que c'est faire augmentation à nostre estat; mais croiez que ladiete depense y sera très bien remplacée, et qu'elle est aussi très utile et necessaire en ce pays, et sans cela, je ne ferois point ceste

¹ C'est le capitaine de pied s'appelait le sieur Des Hayes de la Roche, qui venait de l'entretien du comte de Sully, et qui était un des meilleurs capitaines d'Albanais.

requeste. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner, en toute prosperite, parfaite sante et très longue vie.

Escript à Niort, le xviii^{me} jour de febvrier 1587.

De sa main : Mon filz, yl fault que je vous supplie et recomande cet home; car est le plus vigilant et atectionne servyteur que j'e point veu de sa natyon et c'est celuy qui faict aultant d'effect. Get vous luy donnez cet que par la presante je vous supplie, et n'et pas si grent depense, que n'an n'ayes plus l'utylité et conservatyon pour cet peys que l'interet de la depense ne sauret meriter; et je vous supplie, Si aves la pays, lors vous avysere à retrencher; mais usin que l'on n'et ysi, vous ne lever pleyndre cet que vous supplie.

Vostre bonne et très affectionee et hoblige mere.

CATHERINE.

1587. 17 fevrier.

Ms. B. 1. 1. 25. — Preservé

A MESSIEURS LES PRESIDENT ET TRESORIERS GENERAUX DE TOURS.

Messieurs les President et Tresoriers generaux, j'ai receu la despesche que m'avez faicte sur la vollerye commise des deniers du Roy monsieur mon filz, que chascun estim avoir este ceulx mesmes qui volleroient dernièrement les deniers des decimes; ayant veu par vostre diette despesche que vous avez faic, très bon debvoir pour y pourvoir et la reprendre les vollours, que j'ay aussy veu par icelle qu'ilz s'estoient retirez en la maison du sieur du Guerinot, qui a este prins prisonnier, et que les dietz vollours se sont portez de lans les tailliz, où les prevostz des mareschaux les poursuivoient; mais je crains bien qu'ilz ne les puissent prendre. Si ainsy estoit qu'ilz les

peussent avoir, il en fault faire prompt et exemplaire justice, comme vous advertirez lesdictz prevosts des mareschaux; car, estant l'exécution de ladiete justice faicte, il ne fault plus craindre après cela que le roy de Navarre les advone. Touteslois je ne laisseray pas de luy en faire parler, affin d'empescher, s'il m'est possible, l'adven que m'escrivez que lesdictz vollours veuillent obtenir de luy. Cependant je prie Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niot, le xviii^{me} febvrier 1587.

CATHERINE.

1587. 17 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 53 v°.

[A MONSIEUR DE LA VALLIERE ¹.]

Monsieur de La Valliere, faisant response au president et tresoriers generaux de Tours, vos confreres, à la lettre qu'ilz m'ont escripte pour le faict de la vollerye, qui a encores esté ces jours icy faicte, des deniers du Roy monsieur mon filz, je vous ay bien voulu aussy faire response à la vostre et vous dire que je trouve que vosdicts confreres et vous avez très bien faict en cest affaire, qui, par les diligences dont on a usé, se pourra tellement esclaircir, que j'espere que l'on apprendra qui sont les vollours et où ilz ont leur retraicte, dont il viendra ung très grand bien; car, par ce moien, l'on en fera faire la justice qu'il fault qu'elle soit sy promptement executée et sy exemplaire, que tous aultres en ayent terreur. A quoy je m'assure bien que de vostre part vous n'obmetrez rien.

¹ Jean Le Blanc, sg^r de La Valliere, près Rochecorbou (Indre-et-Loire), président des trésoriers de France au bureau des finances de Tours, arrière-grand-pere de M^{re} de La Valliere.

Cependant je vous diray, sur ce que me mandez de mes orloges, que je serois bien ayse, quant elles seront parfaites, que me les envoyiez, et vous diray aussi que je voudrois bien sçavoir combien je bailley dernièrement à l'orfèvre qui en faict les hoistes, et ce que vous luy avez baillé aussy; car il ne luy fault pour tout que cinquante escuz de chacune, qui est c. escus pour les trois. Vous priant d'achever de le payer, et je vous feray rendre tout qu'aurez fourny. Priant Dieu, etc.

Escript à Niot, le xviii^{me} febvrier 1587.

[CATHERINE.]

1587. 18 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 54 v°.

[A MONSIEUR DE SAINT-LUC.]

Monsieur de Saint-Luc, je vous escrivy avant hier à haste, par le s^r de Villetard, et encores depuis par la voye du s^r de Bellegarde, comme mon filz le roy de Navarre et moy avons accordé la suspension d'armes jusques et compris le dernier jour de ce present mois, afin que vous la feissiez publier et observer en l'estendue de vostre gouvernement, du quel il fault, selon icelle, que les troupes dudiet roy de Navarre, qui y sont entrées, sortent; et pour ceste occasion lediet s^r de Villetard est allé passer à la Rochelle, suivant ce que luy commandey, à Des Reaulx et à La Roche, affin d'en parler à icelluy roy de Navarre, et qu'avec le lic^t de Villetard, il envoie ung des siens pour faire retirer lesdictes troupes; ce que je me prometz qu'il fera, en satisfaisant à ce que nous avons accordé par ladiete suspension d'armes, suivant laquelle j'espere que nous assemblerons samedi ou lundy prochain vers Fontenay, pour regarder aux moiens du bien

et repos general de ce royaume, priant Dieu, etc.

Escript à Niort, le xviii^e febvrier 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 18 février.

Bibl. Imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 20, f^o 120.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, je receuz hier soir, par le retour de Moyne-ton, la lectre qu'il vous a pleu m'escire le xiiii^{me} de ce mois, suivant laquelle et quand au premier chef d'icelle, vous pouvez croire que je ne faudray de suivre fort exactement vostre intention, qui est si sainte et si bonne, que j'espere que, combien que nous voions divers et très dangereux oraiges qui se preparent pour nous nuire, que Dieu vous fera la grace de les destourner. Je feray de decà, au plus tost que pourray, tout ce que me sera possible, et, comme vous avez veu par ma derniere depesche, je scauray ceste fois du roy de Navarre ce qui se peult esperer de bon de luy, deliberant, Dieu aidant, de partir demain pour aller coucher à Fontenay-le Conte, afin que, s'il est possible, dès samedi prochain nous puissions nous veoir et commencer à conferer, dont journallement vous serez adverty de ce qui se passera : en quoy je vous supplie croire que je n'ohmettray aucune chose pour parvenir à quelque bonne resolution ; pour le moins y ferais-je tout ce qu'il me sera possible, afin que ce soit à l'honneur et gloire de Dieu, à nostre contentement, et d'un chascun, s'il est possible, et au repos general de nostre royaume.

Cependant, je vous diray aussi, Monsieur mon filz, que je ne veux vous celer que je ne fus jamais plus esbaltie que j'ay esté, voyant

ce que m'avez escript du marquis de Canillac ; car, outre la très grande importance de ce faict et le grand prejudice que ce seroit à nostre service, je me sentirois en mon particulier merueilleusement offensée dudict marquis, s'il est assez malheureux que de user de ceste infidellité, et vous assure, Monsieur mon filz, que ce me seroit telle augmentation d'affliction, que je ne scay comment je la pourrois supporter. J'ay advisé, sous couleur de pourveoir à mes particuliers affaires d'Auvergne, d'envoyer La Guesle, qui est à moy, par lequel j'escris audict marquis de Canillac la lettre dont vous verrez, s'il vous plaist, le double, que je vous envoie, avec un autre double de la lettre que j'escris à ma fille la royne de Navarre, à laquelle j'ay voulu expressement escire, afin que ledict La Guesle la puisse voir. Aussitost que je pourray en avoir des nouvelles, je ne faudray de vous en donner advis.

Cependant, je vous diray aussi, Monsieur mon filz, que j'ay dict et commandé, suivant vostre intention, au s^r de Malicorne ce que voulez estre faict de Montaigne ; à quoy aussi je tiendray la main et à toute autre chose concernant vostre service, selon vostre intention, es provinces de decà. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner, en toute prosperité et parfaite santé, très longue et heureuse vie.

De Niort, le xviii^e février 1587.

De sa main : Je vous bese les meyns, Monsieur mon filz, de letres honestes et bonnes que m'avez envoyées par L'Aubespine.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mere,

CATHERINE.

1587. Février.

Copie. Bibl. nat. Fonds français, n° 15574, f° 13.

[A LA REINE DE NAVARRE.]

Ma fille, envoyant La Guesle par delà pour mes affaires particulières, je luy ay commandé vous veoir, devant revenir pour me raporter comment vous portez, ayant entendu que avez esté malade; mais que vous serviez bien Dieu et que vous relourniez à luy, et viviez comme devez, estant née telle que vous estes; ce sera une grande consolation à

Vostre bonne mere, CATHERINE.

1587. 18 février.

Copie. Bibl. nat. Fonds français, n° 15574, f° 12.

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE CAILLAC.

Monsieur le Marquis, je vous envoie La Guesle, present porteur, en Auvergne, pour mes affaires, auquel j'ay donné charge vous dire un bruit qui court par deçà, à mon advis si hors de toutes verités, que, ce n'estoit familié que je vous porte et ce que je vous ay promis que ce qui vous toucheroit je l'aurès en la mesme recommandation que ce qui me touche particulierement. je ne vous eusse mandé¹; mais, voyant le tort que l'on vous faict de faire courir tele chose de vous, j'ay pausé que me ferez tort, et à une personne qui m'est tant affairée et m'a faict tele preuve et au Roy mon fils de l'affection que vous portez et que avez à son service et à vostre honneur, si je ne vous en adverlissois; et vous prieré me mander par ce porteur ce que voudrez que j'en

¹ Jean de Beaufort, marquis de Caillac, gouverneur d'Auvergne, tenait la reine de Navarre enfermée à Carlat. Il voulut devenir son amant. — Voir *Le Divorce satyrique*, imprimé à la suite du *Journal de l'Estode*, ed. de 1744, t. IV, p. 486 et suiv.

die à ceux qui m'en parleront: car croyez que la promesse que je vous ay faicte par le servisse que vous avez faict, que je n'oublieraï jamais, que tout ce qui vous touchera je le porteray comme si c'estoit à moy-mesme. Et, me remettant sur ce porteur, feray fin, priant Dieu vous avoir en sainte garde.

De Nyort, le xviii^e de février 1587.

[CATHERINE.]

1587. 18 février.

Copie. Bibl. nat. Fonds français, n° 3301, f° 48 v°.

A MESSIEURS LES PRESIDENT
ET TRESORIERES GENERAUX DE POICTIERS.

Messieurs les President et Tresoriers generaux, j'ay ordonné jusques à la somme de cinquante escuz, qui a esté employée à faire ung petit pont pour entrer dans le chasteau de cesteville de Niot et pour les reparacions des fenestraiges de l'Eglise dudict chasteau, lesquels j'ay faict prendre des deniers de la vente des meubles et arveraiges des immeubles de ceulx de la nouvelle oppinion, dont j'ay expedie mon ordonnance, suivant laquelle je vous pryé faire descharger celui qui a la charge de la recepte d'iceulx deniers en vertu de madicte ordonnance. N'estant la presente à aultre fin, je prieray Dieu, Messieurs les President et Tresoriers generaux, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niot, le xviii^e febvrier 1587.

[CATHERINE.]

1587. 18 février.

Copie. Bibl. nat. Fonds français, n° 3301, f° 49 r°.

A MON COUSIN MONSIEUR

[LE MARESCHAL DE MATHIGNON.]

Mon cousin, nous avons prolongé la suspension d'armes jusques et compris le dernier

jour de ce present [mois], ayant accordé, le roy de Navarre et moy, de nous assembler et conferer encores ensemble pour regarder aux moyens d'une bonne et perdurable paix, qui puisse estre à l'honneur de Dieu premiere-ment, au contentement du Roy monsieur mon filz et d'un chacun, s'il est possible, au repos general de ce royaume et soullaigement du pauvre peuple, et estime que nous commencerons à nous assembler samedy ou lundy prochain vers Fontenay-le-Comte, où j'espere aller demain coucher, dont je vous ay bien voulu donner advis et vous dire qu'il n'y a rien qui puisse tant ayder à ranger ces gens icy de la nouvelle oppinion à leur devoir, que de bien exploicter à l'encontre d'eulx; comme je m'assure que n'y obiecterez rien avecques les forces que vous avez. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niort, le xviii^{me} febvrier 1587.

[CATHERINE.]

1587. 19 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, p° 58 r°.
Imprimé dans *Le Duc de Nemours et Françoise de Rohan*,
par M. le baron de Ruble, 1883, in-8°, p. 150.

A MADAME DE LA GARNACHE¹.

Ma cousine, j'ay receu la lettre que m'avez escripte par ce porteur et veu ce que me man-

¹ Françoise de Rohan, cette ancienne demoiselle d'honneur de Catherine de Medicis, séduite et délaissée par le duc de Nemours, avait embrassé chaudement le protestantisme, s'était retirée de la cour, et résidait d'ordinaire dans les baronnies et seigneuries de La Garnache et Beauvoir-sur-Mer, qu'elle avait héritées de sa mère. La Garnache était un château fort, flanqué d'un donjon et de tourelles, qui commandait un assez gros village situé vers les limites de la Vendée et du Poitou. Son fils, Henri de Savoie, que les réformés appelaient le prince de Genevois, et qui affectait de porter le nom de Nemours, était un jeune homme turbulent et dissi-

dez de la violence que vous dites que le s^r de La Garnache vostre filz vous a faicte, s'estant saisy de vostre maison de La Garnache, où vous aviez assez de moien de l'empescher d'entrer, y ayant garnison aux despens du Roy monsieur mon filz; lequel vostredict filz m'escript, d'autre costé, qu'il veult servir doresnavant, et que, ce qui l'a faict aller vers vous, n'est que pour regarder aux affaires d'entre vous et luy. Ce sont choses que je suis en doute de croire; car l'on tient de deçà pour certain que l'intelligence n'estoit point si mauvaise entre vous et vostredict filz, et que vous mesmes avez faict lever les deniers des tailles du Roy encores ces jours passez, jusques à m^{re} v^e livres, dont vous avez enveoyé demander quittance par vostre receveur au roy de Navarre, lequel a sur ce retenu et retient vostredict receveur encores prisonnier à la Rochelle, pour le faire pugnir, si jà il ne l'a esté, par faulte de bailler ledict argent. Si cela est, vous ne vous pouvez excuser que vous ne vous soiez très mal porté au service du Roy mondiet S^r et filz; mais, pour reparer

patteur, qui fut longtemps prisonnier au Châtelet pour dettes et violences. Sorti de captivité au commencement de 1586, il prit du service auprès du roi de Navarre et se signala par des brigandages dans le Bas-Poitou. Un jour même, il s'empara du château qu'habitait sa mère, et la força de se réfugier à Beauvoir-sur-Mer. Françoise de Rohan, que l'on nommait aussi la comtesse de London, réclama près de la reine mère, se fondant avec raison sur ce qu'elle avait gardé une sorte de neutralité. Mais Catherine, comme l'on voit, resta indécise entre la mère et le fils, qui lui inspiraient tous les deux une égale défiance. La Garnache demeura au pouvoir du roi de Navarre, qui y mit pour gouverneur Mathurin de La Brunetière, seigneur de Plessis Geste. Le château ne fut repris que deux ans plus tard par le duc de Nevers, après un siège difficile, et la capitulation est datée du lendemain de la mort de Catherine de Médicis. — Voir sur ces événements *l'Histoire universelle* de d'Aubigné et *Le duc de Nemours*, etc., par le baron Alphonse de Ruble, Paris, 1883.

cela, il faudroiet faire remettre lediet lieu de La Garnache es mains de quelque homme de bien, gentilhomme cathollicque, qui le gardast pour le service du Roy mondiet S^r et filz, et que vous feissiez rendre es mains de son receveur des tailles lediet argent que l'on diet que vous avez faict lever. Quand au receveur Viette, puisque vostrediet filz diet qu'il s'est du tout rengé au service du Roy mondiet filz, il le pourra doncques bien faire mettre en liberté. Priant Dieu, etc.

Escript à Niort, le xix^{me} fevrier 1587.

[CATHERINE.]

1587. 20 fevrier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, 3301, f^o 54 r^o.

[A MONSIEUR DE LA CHAROULLIERE]¹.

Monsieur de La Charoulliere, j'ay bien entendu la bonne affection que vous portez au Roy monsieur mon filz, et comme en toutes occasions concernans le bien de son service, vous vous y employiez très affectueusement, dont je luy porteray bon tesmoignage, suivant le bon rapport qui m'en a esté faict, et pouvez croire qu'il le reconnoistra en vostre endroiet, les occasions s'en presentant. Cependant je vous pryé de recevoir encores en vostre maison des Chasteigniers, comme vous avez cy-devant faict, les recepveurs des aydes et tailles, ou leurs commis, affin qu'ilz puissent recevoir les deniers du Roy monsieur mon filz, leur tenant, je vous pryé, la main à leur conservation, en l'exécution de la commission que je leur ay baillée. Et affin qu'ilz puissent avoir plus de mainforte, outre la bonne assistance que je m'assure que leur ferez pour le service du Roy mondiet S^r et filz, j'ay ordonné cin-

quante harquebuisiers à cheval, que commandera le cappitaine Tillac, auquel j'ay commandé les sy bien discipliner et faire vivre sy doucement, et faisant aussy payer leurs despences des deniers que j'ay pour ce ordonnez, qu'ilz ne soyent à nulle charge au pauvre peuple, pour le soulagement duquel je scay qu'estes très affectionné. Priant Dieu, etc.

Escript à Fontenay-le-Comte, le xx^{me} fevrier 1587.

[CATHERINE.]

1587. 20 fevrier.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.

Documents français, vol. 20, f^o 123 et 124.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, La Roche s'en retourna hier soir de la Rochelle, m'ayant rapporté la lettre du roy de Navarre¹, dont je vous envoie le double et de la responce que j'y ay faicte par l'advis des princes et seigneurs qui sont icy, laquelle j'envoieray dès demain au matin audiet roy de Navarre par lediet La Roche, affin que, sans plus de retardement, nous nous puissions voir mardi prochain, comme j'espere que nous ferons; car, par ce que La Roche m'a diet de bouche de la part du roy de Navarre et du viconte de Turenne, ilz sont fort bien disposez à faire quelque chose de bon ceste fois; mais, comme vous sçavez, se sont gens qui disent le plus souvent l'ung, et font l'autre; de sorte que je ne croiray rien d'eulx que je ne le voye par effect. Cependant je vous diray, Monsieur mon filz, qu'ilz ont pris ces jours icy ung courier nommé Annet, Francois, retournant d'Espagne, où l'avoit depesché l'ambassadeur Mandosse, auquel il

¹ Jean de Montausier, sg^r de La Charoithère, en Poitou.

¹ Le roi de Navarre avait écrit deux fois à la reine mere. Voir *Lettres missives*, t. II, p. 264 et 271.

rapportoit une depesche du roy d'Espagne, laquelle ledict roy de Navarre a soudain envoyée à la royne d'Angleterre; à ce que j'entends, ladicte depesche contient charge et pouvoir audiet ambassadeur et au duc de Parme d'accorder la trefve avec la diete royne d'Angleterre pour deux ans, sans que ceulx de Hollande et de Zelande soient contrainctz ny recherchés en leurs consciences, demourans en toute liberté d'aller commercer en Espagne et en Portugal; dont, à ce que m'a aussi rapporté le dict La Roche, icelluy roy de Navarre est bien en allarme. Si cela est vray, comme il y a grande apparence, ayant eu advis d'autre costé que c'est le roy du Danemarch qui s'est entremis de cette negociation, j'ay esperance que ces gens icy seront plus traictables. Nous ne scaurions plus gueres tarder que nous n'y voions clair, et pouvez estre assuré, Monsieur mon filz, que si nous nous assemblons, comme je pense certainement que nous ferons le dict jour de mardi, je n'obmettray rien pour les induire à bien faire et à en venir à une bonne conclusion, ou pour en descouvrir leurs deliberations. J'ay cependant pour nous prevalloir, au bien de vostre service, de la trefve que nous avons accordée jusqu'à la fin de ce mois, donné ordre que es elections de Saint-Jean-d'Angely, estables à Niort, Angoulmois et Xaintonge se recepyront les deniers des restes de l'année passée et ce que l'on pourra de ce present quartier, tant de voz tailles, aydes et taillons que des dixmes; et pour ce que les plus grandes sommes sont dues au bas Poitou, où aussi la plus grande difficulté est, j'ay envoyé les recevoir le capitaine Tillac avec cinquante chevaux, ayant donné l'ordre qu'il vous plaira voir par la commission que j'en ay fait expedier, dont je vous envoie le double, m'assurant que vous trouverez bon l'ordonnance que j'ay faite des

deux cens escus que j'ay ordonnés, pour faire payer la despense des cinquante harquebouziens à cheval qui donneront l'aide et escorte à vozdictz recepveurs et à vozdictz deniers; car aussi sera-ce une marque que voz pauvres sujetz verront de vostre bonne volonté à leur soulagement et la deliance des gens de guerre de ceulx de la nouvelle opinion, qui pillent et ruynent, au lieu que lesdictz cinquante soldatz, en les soulageant et gardant d'oppression, vivront modestement en payant leur despens, selon l'ordre porté par ladicte commission; en quoy, par ce moyen, ilz ne se permettront aucun abbuz. Oultre cela, j'ay si expressement commandé auxdictz recepveurs et audiet cappitaine Tillac de suivre ceste mesme resolution, que ilz n'y fauldront pas et m'a-t-on assuré que, en ce faisant, les collecteurs des villayges et paroisses viendront seulement apporter voz deniers, suivant l'adviz que l'on leur en a secretement donné; et y en a beaucoup, principalement ceulx des villaiges qui sont prochains des villes et des lieux que ceulx de ladicte nouvelle opinion occupent, qui ont esté contrainctz de paier aux gens du roy de Navarre; toutefois je suis conseillée, afin d'oster l'occasion d'en abuser et pour toujours aussi maintenir vostre auctorité, de les faire contraindre à paier encores une fois; je scay bien que c'est une chose bien dure, mais aussi la consequence seroit trop grande d'approuver, bien que ce ne fust que par tolerance, les levées qui se sont faictes desdictes tailles au nom du roy de Navarre, et vandra mieulx, comme verrez qu'il sera à propos, ceste presente année, leur remettre quelque chose des tailles, afin qu'ilz ne s'accoutusment point de paier à aultres qu'à vozdictz recepveurs, et que ce qu'ilz auront de bienfait et de soulagement, ilz le recoivent de vostre main. Voylà, Monsieur mon filz, ce que pour ceste heure je vous diray, priant

sur ce le Createur vous vouloir tousjours bien conserver et vous donner, en toute prosperité, parfaicte santé, très longue et très heureuse vie.

Escript à Fontenay-le-Comte, le xx^e jour de fevrier 1587.

De sa main : Monsieur mon filz, pour le moyns l'on ne dyra que nos courtes et frequentes treves apportet domege à vostre service; car en cet pendent l'on receoyt nostre argent, et quant ayle ont finy, nous les avons tousjour batu et reprints cel qu'il avoynt auparavant que je ne fusse en cel peys, si hyen qui n'y reste que Meun¹ et S^t Michel en Lherm², que, cel le roy de Navarre eust fayst le long à la publier, nous les eusyons pris, et avons en encore de capiteynes et des drappauls du regiment de Neuys, et de Reaulx, lieutenant du sieur de Belleguarde, le tenoyt luy mesme assegyé³, en cet pendent que de desà, Pignelie, du regiment de Verusan, ha defet deus de ses compagnies qui aystoynt au bas Poiteou pour lever vos falles; le capiteyne et le drapauls, l'on me les a porté le souyr que je aryvys ysi. Je vous assure que, se se n'eloyt que c'et le hyen de tout le royaume que fayre la paix, que je vous demanderès permission de fayre isy fort et fayrme la guere; car, qui l'eust fayste sans les chateuller, cel peys feust ausi en vostre hobeysaue; je dyes (?) tout que ayst heu de fiance. Et meurel de faym à la Rochelle et à S^t Jan; mès Dyeu, si ly plest, nous donnera une bonne pays à son honneur et vostre contentement, mès que ayés vos Suysses et des forces à vous. Il est venu heun homme demender un

holicie à monsieur de Monpansier du coté de Domarin¹, que dyst qu'il s'et fet une hasamblée à Lyon, au estoyt messieurs de Lyon, de Mandelot, marquis de Canillac, de Randan, de Chevryeres², . . . et plusieurs aultres, que le marquis ha jeuré et promys q'il metrét la royne de Navarre en lyberté et en lyeu seur, et qu'il avoynt depeuté le Petin, pour vous demender un chef pour comender en ses cartyers; je ne le puy croire, mès je vous mende tout ce que l'on me dist.

Vostre bonne é très affectionnée et hoblygée mere.

CATHERINE.

1587. 20 fevrier.

Copie. Bibl. nat. Fonds français, n° 3301, f. 54 v°.

[A MONSIEUR DE LA ROCHEPOT.]

Monsieur de La Rochepot, à ce que j'ay entendu du secretaire Pinart, par la lettre que vous luy avez escripte, que ceulx de vostre gouvernement d'Anjou sont en quelque doubte que les regiment du s^r de Villuysant ou les troupes que commande mon cousin le mareschal de Biron, et pour son absence le baron de Biron son filz, tournent en ces quartiers là et entrent dedans vostrediet gouvernement. Mais c'est chose que je vous assure n'advieindra point pendant que je seray en ces quartiers, puis que, au dedans de vostrediet gouvernement, les choses sont sy bien à repos que escripvez audict Pinart, dont je suis très ayse. Je vous ay cy-devant escript plusieurs foys que aiez l'œil, comme je vous pryé, soigneusement ouvert sur les places et lieulx fortz et importants de vostre-

¹ Le Mung (Charente-Inférieure), à 16 kilometres de Pons.

² Saint-Michel-en-l'Herm, à 37 kilometres de Fontenay-le-Comte (Vendée).

³ *Assiégyé*, assiégé.

¹ Domarin, dans l'Isère, pres Vienne.

² Jean de La Croix, sg^r de Chevières, conseiller au Parlement de Grenoble (25 juin 1578), avocat général (29 octobre 1585), président (31 décembre 1603), évêque de Grenoble (1607), mort en 1619.

dict gouvernement; car il est très certain qu'il n'y a rien à quoy ceulx de la nouvelle opinion ayent les yeulx plus tenduz qu'à la surprise de quelques places, mesmes au passaige des rivières, et encores que le Roy mondiet S^r et filz ayt faict des retranchemens et reduction des garnisons, qui estoient entretenues l'année passée, toutesfois il fault que, par ce qu'il ordonne pour ceste-cy, vous faciez faire sy bonne garde avecq l'ayde et assistance des habitans des lieulx, qu'il n'y puisse rien advenir au prejudice de son service, pour lequel je vous prie de bon cœur user de toutes bonnes dilligences et vigillences, comme vous avez accoustumé, et qu'il est très requis et necessaire en ce temps.

Cependant je vous diray que le roy de Navarre et moy deliberons nous veoyr et conférer encores la sepmaine prochaine, pour regarder aux moiens d'une bonne et perdurable paix, qui soit à l'honneur de Dieu, au contentement du Roy mondiet S^r et filz et au repos general de ce royaume, comme tous gens de bien doivent desirer. Mais je ne seay encores qui reussira de nostredicte seconde entrevene. Priant Dieu, etc.

Escript à Fontenay-le-Comte, le xx^{me} jour de febvrier 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 21 fevrier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 54 v°.

[A MON FILZ LE ROY DE NAVARRE.]

Mon filz, j'ay bien à me plaindre de vous de ce que, nonobstant la trefve publiée, voz gens courent comme auparavant, prennent prisonniers et font beaucoup de desordre, ayant encores ce matin prins les marchaus pourvoyeurs et poissonniers de ma suite et des soldatz de la garde du s^r de Malicorne, qu'ilz

ont entierement desmontez et desvallisez¹. C'est ung nommé Louvian, bastard de Vecay, et La Croix, qui est avec luy, ayant environ six vingtz harquebuziers ensemble, qui ont donné ce matin jusques aux portes de ceste ville, et dient, comme l'on m'a rapporté, qu'il n'y a point de trefve pour eulx et qu'ilz ne se soucyent pas de voz commandemens. C'est pourquoy j'ay faict monter la compaignye de chevaux legiers qui est icy à cheval, afin d'empescher tous ces desordres, vous priant d'y vouloir pourveoyr de vostre part et de faire renvoyer ceulx qui ont esté prins prisonniers depuis ladicte trefve et leur faire rendre ce qu'on leur a osté; vous priant derechef de donner ordre incontinent à ce que dessus. Priant Dieu, etc.

Escript à Fontenay-le-Comte, le xxi^{me} febvrier 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 22 fevrier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 15574, f° 18.

[AU ROY DE NAVARRE.]

Mon filz, je suis bien aise de la bonne resolution que avez prinse de venir au gué de Veluyre², esperant que puisque (?) Dieu nous fera la grace de faire quelque chose profitable pour son service et bien de ce royaume, et au contentement du Roy mon filz et vostre bien; ce que je luy supplie.

De Fontenay-le-Comte, le xxii^{me} febvrier 1587.

Vostre bonne mere,

CATHERINE.

¹ M. Guy de Brémont d'Ars raconte de même les exploits du régiment de Neufvy, dans les environs de Cognac, et comment le lieutenant general pour les provinces d'Angoumois et de Saintonge dut le mettre à la raison, aide des chevan-légiers de Bellegarde. — *Revue des questions historiques*, t. XXXVI, p. 570, et plus haut p. 161.

² Veluire (Vendée), à 10 kilomètres de Fontenay.

1587. — 22 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 56 v°.

[A MON FILZ LE ROY DE NAVARRE.]

Mon filz, je vous envoie l'obligation des presidents, esleuz et recepveurs de ceste election, establiz et demeurans en ceste ville, laquelle obligation montant sept mil cinq cens escuz, qui, sans aucune faute, vous seront fourniz, ou à ung tresorier, ou à celluy ayant charge des vostres, dedans le temps et ainsy qu'il est porté par ladicte obligation: outre laquelle, pour lever toutes difficultez, je vous prometz par la presente et vous assure, sur ma foy et honneur, que, soit paix, soit guerre, ladicte somme de vii^m v^c escuz vous sera fournye en vertu de ladicte obligation. En tesmoing de quoy, j'ay signé ceste presente portant promesse et assurance de la susdicte somme. Priant Dieu, mon filz, etc.

Escript à Fontenay-le-Comte, le xxvii^e febvrier 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 24 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 56 v°.

A MESSIEURS

LES OFFICIERS DE LA JUSTICE
DE POICTIERS.

Messieurs, j'ay entendu que ung nommé La Cave est prisonnier à Poictiers; j'ay seen icy de plusieurs qu'il est chargé de beaucoup de malefices et crimes, entre aultres d'estre ung très grand voleur, et qu'il y en a des informations à Tours et à Angers faictes contre luy, que chacun estime de decà très mal vivant, et que, s'il eschappoit, se seroit ung très grand mal pour le pays. Et pour ceste occasion je vous ay bien voulu faire ce mot de lettre et vous commander et ordonner, au nom du Roy monsieur mon filz, d'en faire sy bonne justice

à la descharge de la conscience du Roy mondict Sr et filz et des vostres, que se soit exemple à tous aultres. Priant Dieu, Messieurs vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Fontenay-le-Comte, le xxviii^e jour de febvrier 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 24 février.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 20, f° 195.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, je vous envoie le double de la lecture que le roy de Navarre m'a escripte pour son acheminement à Maran¹, et, par mesme moyen, je vous diray que La Roche, qui m'apporta la lecture, me fit entendre comme aucuns de ceulx qui estoient auprès du roy de Navarre disoient que, venant par eau, comme il est nécessaire qu'il fasse dudict Maran, au lieu où se feroit l'entrevue, il seroit très aisé, et monstroient d'avoir quelque crainte que l'on tirast une harquebuzade au-

¹ Voici cette lettre du roi de Navarre, que nous avons retrouvée dans le ms. fr. 15574 de la Bibliothèque nationale et qui ne figure pas dans le recueil des *Lettres Missives* :

A LA ROYNE MERE DU ROY.

Madame, je partiray demain pour adler à Marans, comme j'avois fait entendre à Vostre Majesté, où il luy plaira envoyer homme advisé pour s'accorder du lieu de l'entrevue, n'ayant du reste, Madame, demandé la prolongation de la trespée pour huit jour pour aulement différer ladicte entrevue, mais seulement d'autant que le terme estant court, il arrivast à l'entre deux quelque alteration, comme il a desjà fait, ainsy que j'ay chargé La Roche de dire plus particulièrement à Vostre Majesté, lequel il luy plaira croire, et me tenir toujours pour

Vostre tres humble et tres obeissant subject, serviteur et filz.

HENRY.

dict roy de Navarre, que c'estoit chose fort facile à faire, d'autant que le canal par où il doit passer est cotoyé de deux costez de marais, dedans lesquels sont de fort grands roseaux où l'on se peut cacher, non seulement en un endroit, mais partout, et, ayant tiré, se retirer, sans qu'il soit en la puissance de personne de pouvoir prendre celui ou ceulx qui auroient fait le coup, parce qu'il est impossible d'entrer dans ledict marais à pied ni en basteau, et firent fort expressement entendre ceste crainte audict La Roche, non que le roy de Navarre luy en ait parlé: au contraire, quand l'on luy a représenté (comme j'ay seu que l'on a fait) l'incommodité dudict lieu de Maran, il a dict, et le vicomte de Turenne l'a fortifié en son opinion, que puisqu'il avoit promis, il falloit qu'il y allast. Je vous diray aussi, Monsieur mon filz, que l'on m'a fait entendre que aucuns de ceulx qui sont auprès du roy de Navarre avoient encores mis en avant de se saisir de ma personne et de tous ceux qui sont icy auprès de moy à ceste prochaine entrevue¹, qui fut cause que, sur ce que m'avoit rapporté ledict La Roche, et sur ce que l'on me disoit aussi du danger que je courois et ceulx qui me suivent, si je ne pensois à la forme de ladicte entrevue, combien que j'estime que d'une part et d'autre il y en a qui usent de ces artifices pour empescher nostre entrevue et conférence, craignant que nous venions à quelque bonne conclusion, ce qu'ilz ne desireroient pas. Je mis hier matin le tout en deliberation avec les princes et seigneurs de vostre Conseil qui sont icy, par l'advis desquelz je resolu d'envoyer le mareschal de Biron² devers le roy de Navarre, et

luy fis bailler l'instruction dont je vous envoie le double, pour accorder le lieu de ladicte conférence et regarder aux seuretés de part et d'autre; car, à ce que m'a dict le sieur La Roche, le roy de Navarre ne tenoit pas encore le lieu de l'entrevue resolu, au contraire il sembloit qu'il fit quelque difficulté dudict Maran jusques deçà l'eau, et qu'il ne vouloit aller que jusque à l'isle d'Elle³, et que j'allasse à ladicte isle, pour nous y veoir et assembler: ce que je ne suis pas deliberée de faire, d'autant qu'il faudroit que je fisse une grande lieue par eau. Ledit mareschal de Biron luy nommera deux ou trois lieux deçà l'eau⁴, où il pourroit venir loger, entre autres ceux nommé Taugon⁵, consistant en une assez bonne et forte maison pour coup de main, et un bourg auprès qui est au s^r de Plassac de leur party: s'il le trouvoit commode pour luy, il seroit bien à propos: car nous pourrions faire l'entrevue en un autre villaige, qui est à une lieue d'icy, où il y aussi la maison du lieutenant particulier de ceste ville, assez capable pour nous assembler et negocier: mais je crains bien que le roy de Navarre ne le veuille accorder, parce que j'ay seu dudict La Roche que, pour l'incommodité dudict Maran, il me veut seulement voir une fois, et qu'après nous regarderons quelque lieu propre pour nous assembler: car S^t-Gelais⁶, qu'il avoit envoyé audict Maran, luy a mandé qu'il estoit du tout incommode pour luy, s'il y vouloit séjourner et luy donner avis, de demander Maillezais⁷ qui n'est qu'à deux lieues d'icy; mais je feray bien tout ce

¹ L'Isle-d'Elle, canton de Chaille (Vendée).

² La Vendée, qui passe à Fontenay.

³ Taugon-la-Ronde (Charente-Inférieure).

⁴ Le vieux Saint-Gelais-Laussac.

⁵ Maillezais, dont il a été question souvent plus haut, est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Fontenay-le-Comte.

¹ Sur ce projet d'enlèvement de Catherine de Médicis, voir d'Aubigné, *Hist. univ.*, VII, p. 62.

² Voir à l'Appendice, l'«Instruction» donnée à cette occasion au mareschal.

que je pourray pour l'en destourner, ou s'il le fault (pour ne retarder point davantage nostre entrevue et conference). je verray de faire en sorte que mon cousin le duc de Montpensier se logera dedans le fort, avec assurance que ledict roy de Navarre et les siens, après nostre conference, me remettra librement et sans aucune difficulté ledict Maillezaïs, lequel est de plus grande importance à vostre service que nulle place du Poictou. Je pensois que le roy de Navarre usoit de cette longueur pour entrer dedans le mois de mars, et demander encore sept mille cinq cens escus; mais La Roche m'a dict que non, et que, s'il en parle, ce sera à la persuasion de mon cousin le prince de Condé, et que l'on ne les baille pas; aussi est-ce chose que je ne me delibere pas de faire, n'ayant point voulu pour ceste occasion accorder la continuation de la trefve encore huit jours, comme ledict roy de Navarre le demandoit, et, s'il demande de rechef et que je voye qu'il n'est besoin de l'accorder, afin que nous soyons davantage de jours ensemble, et continuer avec plus de loisir nostredicte conference, ce sera à la charge de ne leur bailler point d'argent, duquel je suis en grande peine; car ledict mareschal de Biron me presse fort de faire remplacer les sept mille cinq cens escus, que j'ay fait prendre sur les restes de l'année passée des deniers de ce present quartier, et ne veut nullement consentir que je prenne lesdictz seconds viii^m v^e escus, faisant le parfaict des xv^m escus que j'ay esté contraincte à accorder, comme je vous ay escrit, sur lesdictz restes de l'année passée, ainsi que je pensois faire; mais il crie et est en colere si grande, qu'il est comme hors de luy quand il parle de cest affaire, de sorte que je voy bien qu'il faudra que j'emprunte ces viii^m v^e escus sur mon credit et de ceulx qui sont icy auprès de moy, vous suppliant, Mon-

sieur mon filz, me mander où vous voulez que l'on prenne ces xv^m escus, pour vous faire envoyer tout incontinent les mandemens du tresorier de vostre Espagne; car ledict mareschal de Biron ne me laissera jamais en patience, ni un autre qui est icy de la part du grand Prevost (aussi important et grand criant que je vis oncques, qui dict aussi que le grand Prevost est assigné de vingt mille escus sur lesdictz restes), jusqu'à ce que les premiers sept mille cinq cens escus, pris aux coffres de ceste recepte desdictz restes de l'année passée, soient remplacés. Monsieur mon filz, vous entendrez, par la depesche que ce gentilhomme vous porte du mareschal de Matignon, ce qu'il a fait contre ceulx de la nouvelle opinion en Guyenne et la nécessité en quoy il est, qui le garde de pouvoir entreprendre et exploiter, comme il esperoit bien faire, à l'utilité de vostre service, s'il estoit secouru d'argent. Je vous envoie une lettre du premier president Dadis et le double d'une autre que le s^r de Merville a faicte au parlement de Bordeaux de l'estreinte qu'il a donnée à ceulx de la nouvelle opinion, lesquelz sont toujours en possession d'estre battuz de tous costés. Monsieur mon filz, je prie Dieu vous donner, en toute prosperité, parfaicte santé heureuse et longue vie.

De Fontenay-le-Comte, le mardy xxiii. de fevrier 1587.

Monsieur mon filz, en voulant signer ceste lecture, j'ay receu celle qu'il vous a plu m'escire du xix^e de ce mois et ven ce que m'envoyez par le s^r de Chemerault, suivant laquelle je ne faudray de regarder, pour envoyer des troupes legeres à la frontiere de Bretagne, et me hasteray tant qu'il me sera possible pour nostre conference et resolution en icelle, à l'honneur de Dieu premierement, à vostre contentement et d'un chacun, s'il est possible,

et au repos de ce royaume. Et vous manderay que je m'en retourneray bientost vous trouver.

Vostre honne et très affectionnée et obligée mere,

CATHERINE.

1587. — 25 février.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.

Documents français, vol. 20. 1^{re} 123.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, vous aurez veu, avant la reception de ceste lectre, la peyne où je me suis trouvé pour vous faire fournir comptant les sept mille cinq cens escuz que le roy de Navarre et le prince de Condé ont toujours demandez pour le paiement de leurs garnisons du mois de janvier, avant que d'accorder nostre entrevue, et comme j'ay esté contraincte, à mon grand regret, les faire prendre de mon autorité par emprunt de toutes sortes et natures de deniers de vos aides et tailles de l'année passée es coffres du receveur de ceste eslection de Fontenay-le-Comte, dont de rechef je vous supplie m'excuser, et me faire, s'il vous plaist, entendre en quelz deniers vous aurez agreable que l'on remplace lesdictz viii^m v^e escus; car, ainsi que je vous ay escript, mon cousin le mareschal de Biron, qui estoit allé faire les moustres des troupes que conduit son filz pour vostre service, s'est fort plaint à son retour et plaint encore que lesdicts viii^m v^e escus ont esté pris des restes de l'année passée, comme aussi fait ung homme qui est icy de la part de Richelieu¹, ainsi qu'il vous

¹ François Du Plessis, seigneur de Richelieu, chevalier du Saint-Esprit du 1^{er} janvier 1585, grand-prévôt de France, père du cardinal, très lié avec ses compatriotes du Poitou : Chemerault, d'Abain, Choissin, resta toujours fidèle au roi, bien que fervent catho-

plaise veoir par les requestes qu'ilz m'ont présentées, sur lesquelles il a esté presentement deliberé avec ceulx de vostre Conseil et advisé par moy d'y faire responce, que vous verrez au pied d'icelles, et que neanmoins je ne delaiserois de vous escrire, comme aussi soudain j'ay bien voulu faire par la presente, et vous prier me mander si vous aurez pour agreable que l'on remplace les ditz viii^m v^e escus des deniers de voz aides et tailles du present quartier en ceste recepte, et si vous aurez aussi agreable que l'on prenne pareillement les autres sept mille cinq cens escus, qui leur ont esté promis pour le second mois desdictes garnisons sur iceulx deniers de ceste recepte du present quartier; car je me suis obligée en mon propre et privé nom, comme aussi tout les princes et seigneurs de vostre Conseil qui sont icy, aux president, esleus et receveurs de ces tailles, qui se sont semblablement obligés à ceulx de la Rochelle pour lesdictz seconds sept mille cinq cens escus, dont il ne seroit raisonnable qu'ilz demeurassent en peine, ni les ungs ni les autres, comme je m'asseure aussi, Monsieur mon filz, que vous ne le voudriez, attendu que le tout s'est fait pour le bien de vostre service, et que vous ferez incontinent envoyer les acquitz et descharges desdictz sept mille cinq cens escus, ainsi que je vous ay cy-devant escript, au receveur general de Poitiers, et luy commanderez, s'il vous plaist, d'en bailler la quittance au receveur particulier de ceste eslection estant en charge. Cependant, afin que mondict cousin, le m^d de Biron, qui a esté contrainct d'emprunter sur son credit pour faire monstre des troupes, à ce qu'elles ne fussent plus à charge à vostre peuple, n'ait occasion de se plaindre, j'ay

lique. Il defendait Poitiers et les environs contre les troupes du roi de Navarre, avant de se rallier à lui aussitôt apres la mort de Henri III.

mandé aux president, tresoriers generaux et receveur general de Poitiers qu'ilz suivent la response desdictes requestes : ce qu'aussi il vous plaira ne trouver mauvais, et commander, s'il vous plaist, que vostre intention et volonté en soit incontinent escripte sur le tout. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner, en toute prosperité, parlaicte sancté, très longue et très heureuse vie.

Escript à Fontenay-le-Comte, ce xxv^{me} jour de febvrier 1587.

De sa main :

Monsieur mon filz, La Roche vient d'arriver et Des Beaux; et le roy de Navarre, ayant veu ma lettre premiere, s'est resolu de venir au gué de Verluire demain; mais n'ay peu faire tout ce que il falloît, comme verrez, affin qu'il n'y ait plus des remises, et je n'en ay esté marrye; car le vendredi¹ m'a esté si malheureux, pour estre le jour ou le roy vostre pere fut blessé, qui nous a apporté à moy principalement et à tout le royaume tant de mal. [que] je ne scaurais penser qu'en ce jour là je pense rien faire de bien, et avons remis à samedi prochain, et ne faultray vous advertir de ce qui y aurons ebauché. Je ne vous ay volu faire lecture à part; car je ne vous escripray que je ne vous mande ou bien ou mal, et vous supplie, si vous m'aimez, comme je le croy, que vous prepariez tout le monde à vouloir le repos de cest estat, puisque ne le voulez qu'à ce qui est à honneur de Dieu, et je ne le feray autrement. Tenez-moy en vostre bonne grace; exhortez vos Suisses pour vous faire obeir.

Monsieur mon filz, avec le double des obligations faites pour les sept mille cinq cens

escus, je vous envoie le double de la lecture que j'ay escripte aux president, tresoriers generaux et receveur general de Poitiers, affin que vous puissiez voir comme je n'ay pris lesdictz sept mille cinq cens escus que par forme de prest, et comme aussi je ne l'eusse faict si j'en eusse peu trouver à emprunter en mon nom et de ceulx qui sont icy, et que je n'eusse esté si contraincte, que avez veu par noz despaches precedentes que j'ay esté, de fournir ces sept mille cinq cens escuz au roy de Navarre.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mere.

CATHERINE.

1587. 25 fevrier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 15574, f° 18.

[AU ROY DE NAVARRE.]

Mon filz, je vous envoie La Roche, present porteur, pour vous dire ce que je puis faire et doibz, pour le desir que j'ay au bien de cest estat et pour le vostre, et l'ame Dieu que, ne le voulant, que Dieu et tout le monde cognoistra ma bonne intention et la bonne vollonté du Roy envers tous ses subjectz et qu'il n'aura tenu à luy qu'il feist le bien qu'il desire à son royaume et à vous; et aussi n'aura tenu ny à peyne, ny à travail, encores que je soye de l'age que je suis, que je n'aye payé une partye de l'obligation que j'ay à ce royaume pour le mettre en repos. Cella m'en fera en aller plus contente que je ne serois si je y avois obmis quelque chose de ma part. Je prie Dieu qu'il vous fasse prandre, pour la derniere, une sy bonne resolution qu'il soit servy, et le royaume en repos, et vous aiez plus de contentement que l'estat en quoy vous estes ne vous en doibt donner; et le Roy, m'assure,

Le vendredi tombait le 27 fevrier.

seroit lors contant, et moy heureuse, d'en avoir esté le ministre.

De Fontenay-le-Conte, le xxv^m febvrier 1587.

Vostre bonne mere,

CATHERINE.

1587. — 26 fevrier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 45574, f. 19.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f. 56 r.

A MESSIEURS LES PRESIDENT,
TRESORIERES GENERAUX ET RECEPVEUR
GENERAL À POICTIERS.

Messieurs les President, Tresoriers generaux et Recepveur general à Poictiers, j'ay avec regret esté contraincte (mais c'a esté pour le service du Roy monsieur mon filz et pour chose très important qui ne pouvoit permettre aucune dillation) de faire prendre de mon auctorité, ainsi que vous aurez jà bien entendu, es coffres de la recepte de ceste ville de Fontenay, de toutes sortes et natures de deniers, jusques à la somme de vii^m v^e escus, comme j'ay escript au Roy mondiet s^r et filz, lequel je m'assure agreera ce que j'ay esté contraincte, à mon très grand regret, de faire en cela, encore qu'il n'appartienne à qui que ce soit de toucher à ses finances. Aussi ce que j'en ay faict n'a esté que par forme d'emprunt et sans tirer à consequence. Vous en ayant bien voulu escrire, et faire entendre que mon cousin le mareschal de Biron et ung des gens du s^r de Richelieu, qui est decà, m'ont soudain présenté leur requeste, dont je vous envoie les doubles, ensemble de ce que j'ay, par l'advis des princes et seigneurs du Conseil du Roy mondiet s^r et filz qui sont icy, respondu à icelles, afin que vous suiviez le contenu es responses desdictes requestes, dont

j'ay envoyé les originaux au Roy mondiet S^r et filz, et luy ay sur ce bien amplement escript, m'assurant que j'auray bientost de ses nouvelles. En ce faisant, mondiet cousin le mareschal de Biron, ledict s^r de Richelieu, et aultres assignez sur lesdictes requestes, ne seront nullement interessez, comme aussi ne veulx-je qu'ilz soient, à l'occasion de ce que j'ay esté contraincte de faire, vous advisant que, si on eust pensay trouver les deniers sur mon credit, aussitost qu'il estoit necessaire de les faire fournir au roy de Navarre, j'eusse esté bien marrye d'en user comme j'ay faict; mais j'y ay esté, à mon très grand regret, contraincte pour le bien du service du Roy mondiet S^r et filz et pour une occasion si urgente et tant importante. Priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sainte et digne garde.

Escript à Fontenay-le-Conte, le xxvi^e jour de febvrier 1587.

1587. — 28 fevrier.

Copie. Bibl. de l'Institut, Fonds Godefroy, n° 261, f. 116.

Imprimé dans les *Lettres missives de Henri IV*, t. IV, p. 215.

AL ROY DE NAVARRE.

Mon filz, j'ay entendu par le s^r de Laussac¹ ce que luy avez dict, comme aussy par Des Reaulx et La Roche; de quoy je suis bien esbahie. Je ne vous saurois faire aultre response, sinon que j'ay satisfait à ce que vous ay promis touchant les cautions². Je ne faudray jamais à ce que je promettray, non pas seulement à vous, mais aux moindres personnes qui soient. Et sur ce, je prie Dieu vous

¹ C'est le même personnage que Saint-Gelais dont il est question dans la lettre au roi du 24 fevrier.

² Les lettres par lesquelles Henri réclamait de l'argent pour payer les garnisons sont publiées au supplement des *Lettres missives*, t. IV, 214-215.

donner à tous ce qui vous est necessaire en ce monde et en l'autre.

De Fontenay-le-Comte, le xxviii^e et dernier jour de febvrier 1587.

Vostre bonne mere,

CATHERINE.

1587. 1^{er} mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 369.

[A MONSIEUR DE BELLIEVRE.]

Monsieur de Believre, vous entendrez, par la depesche que je faiz presentement au Roy monsieur mon filz¹, comme le roy de Navarre reculle tant qu'il peult et ne veult encores tenir en longueur, ne considerant pas le tort qu'il faict au Roy, au roiaulme et à luy mesmes, ainsi que vous m'escrivez si prudemment par vostre lettre du xxii, de ce mois, que m'a aportée le s^r de Chemerault; par lequel j'ay seu aussi le desir que le Roy mondiet S^r et filz a, que, si je ne puis icy faire la paix à l'honneur de Dieu, qui a tousjours esté le bien du Roy mondiet S^r et filz et le mien, je ne m'y annuye plus, et que ma presence servira plus delà que icy, si ledict s^r roy de Navarre ne veult faire ce qu'il doit pour le grant bien de luy mesmes. J'en seray bien tost resolue, comme verrez par madiete depesche, et, en quelque sorte que se soit, j'espere estre bien tost de retour par delà. Cependant je vous mereye tousjours de vos bons advis et recortz, et vous prie continuer à m'escire (encores que je n'espere pas plus gueres tarder à estre de retour par delà); car je suis bien aize quand je voy de voz nouvelles. Priant Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa saincte et digne garde.

¹ Cette dépêche a été perdue.

Escript à Fontenay-le-Comte, le dimenche premier jour de mars 1587.

De sa main : Vous voyré cet que l'on m'a dyst de la royne d'Ecosse : je le mende ha Brulart pour savoyr s'il èt vray¹.

La byen vostre,

CATHERINE.

1587. 7 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 58 v°.

A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, j'ay très grand regret d'avoir pris tant de peyne et d'estre si longnement demourée absente du Roy monsieur mon filz², pensant tousjours trouver les moyens, suivant le bon et saint desir du Roy mondiet S^r et filz et moy, de faire une bonne paix à l'honneur de Dieu et bien et repos general de ce royaume; mais, quelque grande patience que j'aye eue et quelque chose que j'aye peu faire, enfin le roy de Navarre, à ce que j'ay veu et entendu par ce que m'a dict et faict congnoistre le viconte de Turenne, en la conférence que nous avons faiete à Fontenay-le-Comte et en ceste ville, ne veult et ne peult, se dict-il, traicter de la paix, que premiere-ment l'on ne leur aiet baillé encores des passeportz pour faire venir les depputez de ceulx qui sont de leur parti pour venir traicter de-

¹ La pauvre Marie Stuart avait été exécutée le 18 février par ordre d'Élisabeth, en dépit de la protestation notifiée par Bellièvre au nom du Roi.

² Nous avons un intervalle de six jours sans lettre de la reine mère. C'est durant ce temps qu'elle eut sa dernière entrevue avec le viconte de Turenne et que, voyant bien que les chefs protestants la hernaient dans le seul but d'attendre l'arrivée de leurs renforts étrangers, elle prit son chemin par Niort, Saint-Maixent et Lusignan, pour arriver à Chenonceau le 13 mars 1587.

dans deux mois. Cependant, à ce que le Roy monsieur mon filz m'a escript, et ledict vicomte le m'a aussi dict, leurs estrangers s'assembleront et ne seront que trop tost prestz pour entrer en ce royaume : le congnoissant bien et je l'ay tousjours ainsy estimé, aussi l'ay-je escript souvent au Roy mondiet Sr et filz qu'ilz ne vouloient point faire la paix qu'ils ne feussent asseurez et ne veissent leurdietz estrangers prestz à marcher et entrer en ce royaume. Par la fin de nozdictes conférences avec ledict vicomte de Turenne, nous sommes demourez en difficulté sur lesdictz passeportz, qui vouloient estre pour assembler leurs eglises qu'ilz appellent, qui eust esté faire breche à ledict, et sur le temps de six semaines ou deux mois. Et veoiant ces rumeurs, qui sont tous les jours icy arrivées à Paris, je me retourne trouver le Roy mondiet Sr et filz, auprès duquel j'espere bientost arriver pour luy ayder à si bien pourveoir à quoy il aura bien commandé, et à se preparer pour bien recevoir leurdietz. . . .¹

Lors il ne sera plus question que de faire du pis que l'on pourra de tons costez; de quoy il ne peut advenir que mal et desolation davantaige à ce pauvre royaume. Mais j'espere que Dieu en pugnira les auteurs et ceux qui ne se veulent renger à leur devoir. J'ay retenu vostre homme, present porteur, jusques à ceste heure, affin de vous advertir de nostre resollution, qui est, comme vous voiez, à la guerre plus qu'à la paix. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niort, le vii^e jour de mars 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 7 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 59 r°.

[A MONSIEUR D'ENTRAIGUES.]

Monsieur d'Entraigues, j'ay très grand regret d'avoir pris tant de peyne, pensant tousjours trouver les moyens, suivant le bon et saint desir du Roy monsieur mon filz et moy, de faire une bonne paix à l'honneur de Dieu et au bien et repos general de ce royaume. Mais, quelque grande patience que j'aye eue et quelque chose que j'aye peu faire, durant sept mois et demy qu'il y a que je suis tousjours après le roy de Navarre et ceulx de la nouvelle oppinion, je n'ay peu rien faire avec eulx; dont je vous ay bien voulu advertir, affin que vous donniez si bon ordre en l'estendue de vostre charge, qu'il ne s'y puisse faire aucune surprise, et au contraire que vous entrepreniez, allencontre d'eulx, tout ce que vous pourrez à l'advantaige du bien et service du Roy mondiet Sr et filz, jusques à ce qu'ilz se soient renduz à leur devoir. Priant Dieu, Monsieur d'Entraigues, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Niort, ce viii^e jour de mars 1587.

[CATHERINE.]

En dessous : Semblable a esté faicte à Messieurs de La Rochepot, Fontaines, de La Hunaudaie, de La Chastre, vicomte de La Guierche, de Ronet, Boisseguyn et de Fargis, ou à leurs lieutenans, commandans en leur absence.

¹ Il y a plusieurs mots passés dans la copie.

1587. 8 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307. f° 59 v°.

A MESSIEURS LES PRÉSIDENT,
TRESORIER GÉNÉRAL ET RECEVEUR
GÉNÉRAL À POITTIERS.

Messieurs les Président et Tresoriers généraux et Receveur général, j'ay tant de regret et de plaisir, comme aussi à le Roy monsieur mon filz, de la foule et oppression que font les gens de guerre au pauvre peuple, qu'il n'y a rien que nous desirions plus de reigler, tant pour la descharge de nostre conscience que soulagement dudit pauvre peuple, comme il fault aussi que tous les bons serviteurs l'embrassent d'affection, et particulièrement vous qui y pouvez beaucoup servir, mesmement pour ayder à faire observer l'ordre et reiglement, que j'espere en parlant d'icy (qui sera bientost) donner, tant pour l'establissement des garnisons que pour le paiement desdicts gens de guerre estans ordonnez pour la garde et conservation de ce païs; lesquelz, afin qu'ilz ne puissent estre à charge au pauvre peuple, seront mis et departiz en garnison es villes et lieux qu'il sera advisé par le s^r de Mallicorne, avec l'advis des princes et mareschaux de France qui sont icy. Mais il est très nécessaire que lesdictz gens de guerre soient paieez à la banque par chacune sepmaine, aussy qu'ilz paient ce qu'ilz deppendront, afin qu'ilz n'aient nulle occasion d'aller picorer; et que, s'ilz y faillent, la justice, suivant l'ordonnance du Roy mondiet s^r et filz, s'en puisse faire allencontre de ceulx qui tomberont en telles fautes. Vous priant doncques, Messieurs, de regarder quel moien il y aura de pouvoir faire fournir quelque somme d'advence, à ce que lesdicts ordonnances et reiglemens se puissent obser-

ver, et en advertissez lediet s^r de Mallicorne, lequel je vous prie d'assister en cela de tout ce qu'il vous sera possible, car, ce ne sera pas ung petit oeuvre de faire observer lediet reiglement et de garder le pauvre peuple de la foule et oppression desdictz gens de guerre. Priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Éscript à Niort, ce viii^{me} jour de mars 1587.

{ CATHERINE. }

1587. 8 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908. f° 17 v°.

A MONSIEUR DE BELIEVRE.

Monsieur de Believre, j'accuseray par ceste-cy la reception des vostres des xxviii^e du mois passé et ii et iii^e de cestuy-cy, vous merçant de bon cœur des prudens advis contenuz en vozdictes lettres; sur quoy, puisque j'espere vous veoir bien tost, je ne m'estendray à particulariser aucuns des pointz contenuz en vozdictes lettres; aussi que je ne veulx retarder le s^r de Pontcarré, sur lequel je me remetx de beaucoup de choses que je vous escriprois, si je ne m'en remetoys à sa suffisance et à ce que verrez par la depesche que je faiz au Roy mondiet s^r et filz. Seulement vous diray-je, Monsieur de Believre, que, parmy tant d'ennuiz où je suis plongée en ce miserable temps, la cruauté dont l'on a usé envers la royne d'Escosse, madame ma belle-fille, m'a acreu tellement l'affliction que j'ay, que, hier soir, entendant ceste nouvelle, je demeuré si fort saisie, que je fus contraincte de remettre à depescher lediet s^r de Pontcarré à ce matin; que j'ay le temps si court, pour ce que je delibere d'aller coucher à Luzignan¹, que je ne vous feray plus longue

¹ Lusignan (Vienne), arrondissement de Poitiers.

lettre, me remettant à la suffisance dudict s^r de Pontcarré, priant Dieu, Monsieur de Belieuvre, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Saint-Maixant, le viii^e jour de mars 1587.

La bien vostre,

CATHERINE.

1587. 13 mars.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3501, f° 60 v°.

[A MONSIEUR DE LONGLÉE],

AMBASADEUR DE FRANCE EN ESPAGNE.

Monsieur de Longlée, j'ay receu la lettre que m'avez escripte, le xiiii^{me} du mois de febvrier dernier, contenant les occurrences de delà. Vous m'avez faict très grand plaisir de m'advertir si amplement de ce qui s'y passe, encores que, par la depesche que le Roy monsieur mon filz me faict journellement, je sois certaine de ce que vous luy escrivez. Je vous diray, par ceste-cy, que j'ay très grand regret d'avoir tant pris de peyne, pensant tousjours trouver les moyens, suivant le bon et saint desir du Roy mondiet S^r et filz et le mien, de faire une bonne et perdurable paix, qui feust à l'honneur de Dieu premierement, comme nous n'avons jamais eu aultre intention, et au bien et repos general de ce royaume. Mais quelque grande patience que j'aye eue, et quelque chose que j'aye peu faire, durant près de huit mois qu'il y a que je suis après le roy de Navarre et ceulx de la nouvelle oppinion, je n'ay peu rien conclure avec eulx; au contraire, j'ay veu et congneu clairement que ledict roy de Navarre et ceulx de son party n'ont aucun desir de faire la paix, qu'ilz ne veoyent leurs estrangers près d'entrer en ce royaume. J'espere, toutesfoi, qu'estant de retour auprès du Roy mondiet S^r et filz, où

je m'achemine, il prendra quelque bonne resolution. Estant ce que je vous puis dire pour ceste heure, sinon que je suis infiniment aysé du bon portement dudict s^r roy d'Espagne et de l'infante ma petite-fille, laquelle vous saluez de mes recommandations, quand vous la verrez, priant Dieu, Monsieur de Longlée, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le viii^e jour de mars 1587.

[CATHERINE.]

1587. 13 mars.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 61 r°.

[A MONSIEUR DE LA ROCHEPOT.]

Monsieur de La Rochepot, à ce que j'ay veu par les lettres qu'avez escriptes au secretaire Pinart, de Douay¹, le xv^{me} de ce mois, quoy qu'il eust esté commandé à ceulx du regiment du s^r de Villeluisant, ilz n'ont pas laissé d'entrer en Anjou, et avec eulx la compagnie du capitaine Tillac, ensemble les soldatz qui estoient du regiment de Villeluisant, et ont faict audict païs d'Anjou beaucoup de mal et de très grandes vexations et exactions, ainsy que j'ay veu par vostre dicte lettre, dont js suis infiniment marrie; ayant très grand regret que vous n'avez faict prendre quelques uns de ceulx qui ont ainsy volé et pillé, et que vous n'en avez faict faire justice; car c'eust esté exemple et terreur à tous aultres. Par quoy il faut doresnavant, s'il advenoit desordre de gens de guerre en l'estendue de vostre dicte charge, que, sans avoir esgard que au seul commandement que le Roy mondiet S^r et filz vous a faict, vous pourvoyez à

¹ Doué (Maine-et-Loire), arrondissement de Saumur.

reprimer lesdictz desordres promptement et avec toute sévérité; autrement, le peuple sera tousjours ainsy fouldé et le Roy mon diet S^r et filz ne sera poinct obeï, comme il doit. Trouvant très bon que vous ne laissiez plus entrer au dedans de vostre dicté charge aucuns gens de guerre, sans l'express commandement du Roy mondict S^r et filz; et si ceulx qui sont ordonnez pour servir en Poitou s'y presentoient encores, ne les y recevez pas, et leur monstrez ceste lettre, pour leur servir, pour ce, de dellence, en attendant le commandement que vous en aurez du Roy mondict S^r et filz; si ce n'estoit que vous vissiez et congnoissiez certainement qu'il feust nécessité qu'ilz passassent par lediet païs d'Anjou, pour bonne occasion, pour le service du Roy mondict S^r et filz. Cependant, combien que je vous aye escript mon partement de Poitou et retour devers le Roy mondict S^r et filz, si vous diray-je que j'ay tres grand regret d'avoir tant pris de peyne, pensant tousjours trouver les moïens, suivant le bon et saint desir du Roy mondict S^r et filz et moy, de faire une bonne paix à l'honneur de Dieu et au bien et repos general de ce royaume. Mais quelque grande patience que j'ay eue et quelque chose que j'aye peu faire, durant un mois et demy qu'il y a que je suis tousjours auprès le roy de Navarre et ceulx de la nouvelle oppinion, je n'ay peu rien faire avec eulx, dont je vous ay bien voulu advertir, afin que vous donniez si bon ordre en l'estendue de vostre charge qu'il ne s'y puisse faire aucune surprinse, et au contraire que vous entrepreniez allencentre d'eulx, tout ce que vous pourrez à l'avantage du bien et service du Roy mondict S^r et filz, jusques à ce qu'ilz se seront renduz à leur devoir. Priant Dieu, Monsieur de La Rochepot, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip à Chenonceau, le xiv^e jour de mars 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 14 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n^o 15907, f^o 387.

A MONSIEUR DE BELLIEVE.

Monsieur de Bellievre, j'ay gran mal au cuer de voyr le peu de respect que la royne d'Angleterre a porté à ce que luy avés dict de de la part du Roy mon filz, et elle a monstré un gran mespris et bien peu de creinte qu'il s'en puisse recentir. Voylà ce que nous aportent nos malheurs et troubles dans le royaume; et, tant qu'ils dureront, nous en serons tousjours ainsi; qui me fet dyre que, puisque Dyeu ne nous y veut encor donner le repos qui nous seroit necesayre, qu'il est encore courousé contre nous, et le devons bien suplier d'avoyr pitié de ce pauvre royaume qui est si alligé, que, si voyès, de là où je vyen, comme ilz sont desolés de m'avoyr veu partir sans leur laïser nul repos ny esperance de l'avoyr, qu'ils vous feroient pene. Et si le Roy ne se fet si fort qu'il puisse par sa puissance abregger ce mal, je vous promets qu'il n'y a danger que tout le monde, plustost que de demeurer ainsi, s'accomode sans luy; et le voyant asez fort pour se defendre et ofendre, je croy que l'on parleroit un autre langage qu'on n'a parlé; car l'on a jeamès pensé, ny pense-on, que le Roy ait puissance de leur mal fayre, qui est cause de nostre mal et de le fayre tant durer: cela est bon pour tout autre que pour le Roy, car la longueur le ruyne, et toutes ces alayres, comme je vous dyrai plus au long, mès que je vous voye, qui sera bien tost, si Dieu plect; lequel je prie vous avoyr en sa sainte garde.

De Chenonceaux, le xiii^e mars 1587.
La bien vostre.

CATHERINE.

1587. — 14 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, 3385, f^o 161.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, encor que par monsieur de Pontcaré vous ayés entendu tout ce que je vous povés mander, si n'ay-je voulu laisser de vous fayre ce mot, pour vous dyre l'extreme desplesir que j'ay de la cruele mort de cete pauvre royne, tant pour l'amitié que je luy ai portée, que pour voir souffrir au Roy mon filz une telle malignité, que, quand ce ne seroit que cete ocasion, nous devrions tous reuynr ensemble pour avoyr le moyen de fayre conestre au monde que ce n'est ny faute d'amitié ny faute de cuer qu'empêche le Roy de s'en ressentir promptement; et vous aseure qu'il n'y a prince catolique qui ne doive ressentir cela, et ceux mesmes qui sont de la religion de la royne d'Angleterre, encor doyvent-ils avoyr horreur d'une tele inhumanité et penser que c'est un chemin ouvert à tous roys et grans princes, qui n'auront non plus de consiense ny de respect qu'à en cete femme, d'en fayre autant à qui que ce soit qui se met entre leurs mains, quand ils penseront qu'ils puissent servir à leur seureté. C'est tousjours cruauté fayre sans exemple, et au temps en quoy nous sommes, y l ne faut qu'un commencement pour donner beaucoup d'ardiesse à ceux qui desirent regner, et est chose qui peut advenir à tous ses pareils, quand la fortune leur serèt si miserable, comme elle fut à elle, après une bataille perdue, de se refugier au voysin. Non que je veuille penser que Dyeu permette que nous en

tunbions jeamays là; mays je voy tant de misere et de grans maux préparés, que, si Dyeu n'y met la main et le Roy de stheure¹ comence à y donner ordre et se fayre si lort que nule autre force luy puisse faire dommage, je vous promets que, si de bonne heure l'on n'y pance, que je ne me puy garder de creindre que nos afayres n'yront point bien; car chacun pense à soy, et plus, peut aystre, que l'on ne cret, comme je vous dyrai bientost, que j'espere aystre auprès du Roy, s'il plect à Dyeu, lequel je prieray vous avoyr en sa sainte garde.

De Chenonceaux, le xiii^e mars 1587.

Je vous prie que le Roy acorde au nepveu du precepteur de ma fille son abaye, comme je vous en ay ayscript et envoyé le placet². Je suys bien ayse que le Roy ait acordé à L'Aubespine ce que luy avois ayscrit, come m'en avoye prié, et recevray volantiers de vostre main celuy que me voudrés bailler en sa place.

1587. — 18 mars.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Pétersbourg.

Correspondance des rois et reines de France, vol. 31, n. 9, f. 9.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DU ROI MON FILZ EN SON CONSEIL

ET SON SECRÉTAIRE D'ESTAT.

Monsieur de Villeroy, dernièrement que le Roy mon filz estoit à Périgueux, envoiant vers

¹ *De stheure*, dès cette heure.

² Il s'agit sans doute de Charles de Senneton, clerc du diocèse de Paris, en faveur duquel Henri III écrivait quelques jours après au marquis de Pisani, ambassadeur à Rome, pour lui dire de hâter la résignation que Simon Le Chastre, abbe de Vauluisant, au diocèse de Paris, consentait à faire de son bénéfice. Lettre originale, datée de Paris le 23 mars 1587, indiquée dans le *Bulletin d'autographes* de M. Noël Charavay d'avril 1900, n^o 45305.

luy l'abbé de Guadaigne. je luy commanday de prier de ma part le Roy mondiet filz de donner à Charles La Bretonniere, qui est à moy, une des chanoynies du Plessis lès Tours, que l'on estimoit devoir vacquer par la mort de François de Guigny, qui estoit en grande extrémité de maladie : ce que le Roy mon filz m'accorda, ainsi que lediet sieur de Guadaigne me dist à son retour. Depuis ce temps, soit que lediet de Guigny ayt toujours esté malade, ou bien guarý et depuis retombé, tant il y a que il est decedé du premier de ce mois, ou peu devant ou après ce jour; c'est ce qui me faict vous prier de faire ressouvenir le roy mon filz de ce que dessus et le prier de ma part, en confirmant audiet La Bretonniere le present don, de luy accorder en ma faveur ladiete prebende, l'assurant qu'il me fera beaucoup de plaisir, pour l'envie que j'ay que lediet La Bretonniere, duquel le service m'est fort agreable, recoive ce petit bien par mon moyen, attendant que j'aye moyen de luy en faire davantage, vous assurant que vous me ferez en cela service bien agreable. Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa garde.

Éscript à Chatellerault¹, le XVIII^e jour de mars 1587.

CATHERINE.

1587. - 22 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301. f° 60 v°.

[AU ROY MONSIEUR MON FILZ.]

Monsieur mon filz, suyvant ce qu'il vous a plu m'escrire, et commander à mon cousin le mareschal de Biron et aux S^{rs} de Mallicorne

¹ Nous ne nous expliquons pas bien comment de Chenonceau, Catherine de Médicis se rendit à Châtellerault pour revenir de là dans le Blésois; mais il y a deux lettres des 18 et 22 mars 1587, datées de cette ville du Poitou; et la seconde surtout se rapporte bien aux faits du moment.

et de Bellegarde, les compagnies de chevaux legers et de gens de pied ont esté envoyées et departies, ainsi qu'il vous a plu commander. Mais, pour le regard des cinq compagnies de gens de pied de Fourny, les princes et seigneurs qui sont icy ont esté, comme moy, d'avis de differer à les licencier en Poitou, ainsi qu'il vous avoit plu ordonner, pour ce que sans doute les soldatz d'icelles compagnies fussent allex prandre parti avec les troupes du roy de Navarre; et, en ceste consideration, j'ay ordonné, par l'avis desdicts princes et seigneurs, considéré aussi qu'à present vous avez affaire de gens, et que l'on m'a assuré que les cappitaines desdictes cinq compagnies sont fort bons cappitaines et ont de très bons soldatz, de les faire marcher jusques vers la riviere de Loire avec les quatre compagnies du regiment de Picardie, qu'avez ordonné qu'ilz retourneroient en garnison audiet país. N'ayans voulu faillir de vous faire incontinant ceste depesche, afin qu'il vous plaise commander vostre vollunté : considéré que si vous les faictes casser, les soldatz d'icelles pourront remplir celles dudiet regiment de Picardie estans avec elles, lesquelles marcheront au delà de Tours par le costé du Vendosmois, où, selon ce qu'il vous plaira adviser, vous les ferez, s'il vous plaist, advertir vers Vendosme. Cependant j'ay ordonné le mareschal des logis le s^r de Sainet-Sené, par commission que je luy ay faict expedier, pour conduire avec le cappitaine Castetz¹ celles dudiet regiment de Picardie en leur garnisons, suyvant vostre intention; et luy ay commandé aussi de mener lesdictes quatre compagnies de Fourny jusques à ce qu'il aiet entendu ce qu'il vous plaira en ordonner; dont je vous supplie

¹ Joseph Castel, capitaine au régiment de Picardie. (Roussel, *Essais historiques sur les régimens*, 1765, p. 14.)

le vouloir advertir. Ils tiendront le chemyn vers Vendosme. Priant Dieu, etc.

Escript à Chastellerault, le xxii^me mars 1587.

[CATHERINE.]

1587. — [29 mars.]

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 371.

A MONSIEUR DE BELIEVRE.

Monsieur de Believre, j'ay receu la lettre que m'avez escripte par le S^r de Pontcarré, à laquelle je ne vous diray aultre chose, sinon que, combien que je sois fort travaillée de maladies, neantmoins je m'achemine et faiz la plus grande diligence que je puis pour m'aller renger auprès du Roy monsieur mon filz, pour le servir de tout ce qu'il me sera possible¹. Il fault bien aussi que tous ses bons serviteurs l'assistent, ainsi que je m'assure qu'ilz feront, vous entre autres, de cœur et d'affection, comme avez accoustumé. Et me renecant au S^r Miron, je ne vous feray ceste-cy plus longue, priant Dieu, monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Saint-Dyé², le jour de feste de Pasques fleuries 1587.

¹ Henri III désirait vivement se retrouver avec la reine mère qu'il savait malade; il écrivait à cette occasion au duc de Nevers (Bibl. Nat., Fonds fr., n° 3467, f° 3):

« Mon cousin, j'envoie Valerey pour savoir des nouvelles de la Roïne ma bonne mere et estre adverty du jour qu'elle arrivera, ayant seu qu'elle vient coucher denuy à Etampes. J'an loue Dieu; car il est très nécessaire que nous prenions une resolution pour le bien de mon service. Je prie à Dieu, mon cousin, vous conserver en très bonne sante.

— HENRY. »

² Saint-Dyé-sur-Loire (Loir-et-Cher). Nous ne savons quel chemin suivit la reine pour retourner à Paris, Payant lussée le 30 mars à Châtellerault. Elle s'arrêta

De sa main: Set n'è pas assuré qu'il fault que le ceour falle; je say byen que enn avés quant il est besoun plus que vostre robe n'a acotenné d'en donner à ceuls qui la portet, come, Dyeu mersis. Dyeu me fortylie le myen et augmente, plus que mon sexe ne l'acotenne, aus afayres que l'on tyen deployée; mès je ne tyen pas les nostres de la fason: car je croy, mès que le Roy veulle croire et leyre, que byen lostyl sera au desoubz de tous ses mauls, et qu'il sera byen servy et byen conseillé, et qu'il ne tyendra qu'à luy que tout n'alle come yl douyt¹. Yl y fault de la forse, de la pasiense et de la contynualyon.

La bien vostre.

CATHERINE.

1587. — 31 mars.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 3 r°.

[A MONSIEUR DE BOISSEGUIN.]

Monsieur de Boisseguyn, à mon retour auprès du Roy monsieur mon filz, je n'ay pas oublié à luy faire entendre et tesmoigner le bon devoir que j'ay veu que vous faictes en vostre charge, dont aussy vous puis-je assensans doute à Blois et de la gagna Orléans et Etampes. Les histoires locales ne nous donnent aucune indication sur son itinéraire.

¹ L'archevêque de Lyon, d'Espunac, écrivait le 20 mai à Bellièvre:

« Monsieur, je ne puy qu'avec vous je ne deploro la misere de ce siecle et ne ressente un deplaisir incroyable de veoyr tant de mauvais accidens qui semblent concourir à nostre ruïne, de laquelle je desespereroys de tout, n'estoyt le fondement que je lay sur la prudence et bonheur de la Roïne, qui, comme j'espere, ne mettra point la main inutilement à ce bon oeuvre, mesme estant assistée de vous, qui surpassez tous les autres en experience des affaires de cest estat et ne cedez à aucun en bonne volonte d'y apporter les remedes necessaires. » (Orig. Bibl. Nat. Mss. fr., n° 15908, f° 414.)

rer qu'il a tout contentement. Je luy ay aussi fait entendre ce que m'escrivez du cappitaine Mercure, que j'eusse esté bien marrie qu'il eust esté si mal traicté que l'on disoit, par ceulx de la nouvelle oppinion, lesquelz n'ont pas eu si grande advantaige sur sa compagnie que l'on disoit et publicoit. J'espere que ledict Mercure en reprendra bientost sa revenge. Cependant le Roy mondiet S^r et filz et moy vous scavons bon gré et à ceulx de Poitiers, tant du chasteau que de la ville, de l'assistance qu'ilz ont donnée audict cappitaine Mercure, comme j'ay veu par vostre dicte lettre. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le dernier jour de mars 1587.

CATHERINE.

1587. — Mars-avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n. 10270, P. 112.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, ayant veu par vostre lestre et et entendeu par cet porteur le contentement que aves reseu de voyr le Roy et la Reyne en vostre meyson, je enn é resauti ma part, come je feré tousjours de cet qui vous touchera, et suys bien marrye que presantement n'en n'é peu avoyr le plesir; mès vous m'en excuseré, car la dylligence en quoy le Roy y est alé et le mauvès temps enn ont aysté cause et non faute de bonne volonté, qui ne seré jeamès occasion de me garder en petites et grandes chausés où j'auré le moyen de vous layre paroistre l'amytie que vous ay tous jours portée et à vostre femme, qui ne vous doyrt laybavir ni m'en mersier, si je desire que pour vostre contentement et pour le servise du Roy et repos de

Pycardye¹ que vous en soyés gouverneur, et voldrés y avoyr autant de puyssance que je enn é de volonté pour vous y ayder alle recouvrer². J'ai mandé à madame de Nevers cet que je pause y pouvoyr venir; et, cet je ann aprens davantage, yncontinent vous enn avertiré tous deus. En cet pendant je vous pryé vous aseurer tousjours que n'aurés jeamès une mylleure anye et parente que vous sera toute sa vye

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1587. — 5 avril.

Orig. Archives d'Est. (*Archivio di Stato in Modena*).

A MON COUSIN

LE DUC DE FERRARE.

Mon cousin, vous envoyant le Roy ce porteur, estant de retour de mon voyage, n'ay voulu faillir vous faire ce mot, pour vous tesmoigner le regret extreme que j'ay eu de la perte qu'avons tous fait en monsieur vostre frere le cardinal, et moy particulierement la ressens comme je dois, pour l'obligation que je luy avois de l'amitié qu'il me portoit et peine qu'il prenoit pour tout ce qui me touche : chose que je n'oublieray jamais en toutes les occasions qui se presenteront de le monstrier envers ce qui est demouré de luy; et vous priant, mon cousin, faire estat de moy comme de la meilleure parente que ayez jamais et en cet endroiet, je prieray Dieu vous avoir en sa sainte garde et bonne protection. De Paris, le 7. avril 1587.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

¹ Le duc de Nevers obtint le gouvernement de Picardie le 25 avril 1587.

² *Alle recouvrer*, à le recouvrer.

1587. — 8 avril.

Orig. Archives des Médicis, à Florence, n° 4726, f° 497.

A MON COUSIN MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DE MEDICIS.

Mon cousin, le chevalier d'Elbeinne m'a dict, à son retour, combien il vous a trouvé affectionné et desirieux de me voir sortir amiablement et à mon contentement de cet affaire que j'ay avecques mon cousin le Grand Duc vostre frere; chose que j'ay bien assurée, comme pour avoir tousjours cognu vostre bonne volonté, de la quelle j'ay bien voulu vous remercier et vous assurer, par mesme moien, que je correspondray toujours en toute demonstration d'amitié, quant l'occasion s'offririra de la vous pouvoir à bon escient faire paroistre, ainsi que vous dira plus amplement le seigneur de Poigny, sur lequel je me remetz, pour prier Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, ce viii^e avril 1587.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1587. — 8 avril.

Orig. Chartier de Thouars.

Imprimé dans les *Documents inédits sur le département des Deux-Sèvres*, publiés et annotés par MM. H. Dubert et P. Marchegay (Nicol. 1876, in-8°), p. 6 à 9.

A MA COUSINE

MADAME DE LA TRIMOUILLE¹.

Ma cousine, les merittes de feue ma cousine la comtesse de Fiesque et les bons et agreables

¹ Jeanne de Montmorency, fille puinée du connetable Anne, veuve de Louis III de La Trémoille, duchesse douairière de Thouars, ancienne dame d'honneur de Catherine de Medicis.

services qu'elle m'a renduz m'occasionnent d'avoir son filz, et tout ce qui luy touche, pour recommandé, estant pour ceste occasion deliberée, luy continuant la mesme affection et et bonne volonté que j'avois envers la defuncte, de luy aider à la conservation de ce qui luy appartient, mesme la jouissance assurée de la terre et baronnie de Bressuire. Et d'autant que pour cest effect j'ay pensé que le meilleur seroit de faire decreter ladicte terre, pour la purger de toute ypoteques, encores que les creanciers de feu mon cousin le sieur Strosse soient tantost tous paieez, et que, par ce moien, il vous seroit deub le quinet et requinet du pris de l'adjudication et vente de ladicte terre, laquelle n'est necessaire faire vendre, sinon pour purger lesdictes ypoteques. Je me suis advisée de vous escrire la presente, pour vous prier, comme je fais bien affectueusement, ma cousine, vouloir gratifier, pour l'amour de moy, le filz de feue madiete cousine dudict quinet et requinet, afin qu'il se puisse, par le moien dudict decret, vendiquer une plus assurée jouissance de ladicte terre et couper chemin qu'à l'advenir il n'y puisse estre travaillé ny troublé par le moien d'aucuns creanciers de feu mondiet cousin, qui pourroient cy-après se presenter, lorsqu'on penseroit n'y avoir plus. Aussy bien n'estant autrement besoing de faire ledict decret, c'est chose qui ne nous adviendroit que lesdicts quinet et requinet; mais, ce faisant, vous donnerez moien, sans vous prejudicier, que le filz de feue madiete cousine la comtesse possedera ladicte terre plus seurement, dont il vous aura perpetuelle obligation; et moy en particulier je m'en souviendray toujours, pour recongnoistre en ce que pourrez desirer de moy ailleurs, de la mesme affection que je prie Dieu, ma cousine, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le viii^e jour d'avril 1587¹.
Vostre bonne cousine, CATHERINE.

1587. — 9 avril.

Copie. Bibl. nat., V^e Collect. I, f^o 473².

A MON COUSIN

LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, j'ay bien au long et par le menu considéré vostre lettre du six^{me} de decembre dernier passé, à laquelle pour response, je vous diray que je ne puis nullement recevoir en paiement de l'acquisition que vous entendez faire de mes biens paternelz, scituez

¹ La duchesse de La Trémoille s'empressa d'accorder à la reine mère ce qu'elle lui demandait. Sa réponse, qui existe encore au chartrier de Thouars, est datée du 16 avril 1587. Elle lui écrit même qu'elle est « bien marrie que la chose n'ait de plus, pour tesmoigner davantage à Vostre Majesté le très humble et obeissant service que j'ay voué et suiz deliberée luy rendre toute ma vie »; et elle offre d'abandonner encore le droit de « lodz et ventes », qui, d'après la coutume du Poitou, était d'un sixième du prix de vente.

Catherine de Médicis ne cessait, comme on le voit, de s'intéresser à ses parents Strozzi. La baronnie de Bressuire, de la mouvance de Thouars, était devenue la propriété d'Alphonsine Strozzi, femme de Scipion de Fiesque, comte de Galestan et de Lavagne, héritière de Philippe Strozzi, qui périt si tristement en 1582 (26 juillet) dans l'expédition navale des Açores. Après la mort de sa mère, le jeune François de Fiesque entra en possession de cette terre, dont les créanciers de Philippe Strozzi pouvaient provoquer la vente en raison des hypothèques qui la grevaient. C'est en prevision de cette aliénation que Catherine de Médicis sollicita l'abandon des droits de quint et de requint que Claude de La Trémoille, duc de Thouars, alors sous la tutelle de sa mère, aurait pu exiger du baron de Bressuire. Ces droits, dus au seigneur féodal à chaque mutation de fief, représentaient une somme assez importante, le quint étant la cinquième partie du prix de vente et le requint le cinquième denier du quint.

² La même lettre se trouve, traduite en italien, aux archives de Florence.

dans vostre estat, les deux cens quarante mil escuz que vous m'escrivez vous estre deubz sur lesdictz biens pour les debtes par vous faictes et créés pour ma maison. Car, ayant l'honneur, que vous avez, d'en estre, et comme tel jouissant du plus beau et honorable bien qui y fut, qui est l'estat de Toscane, il me semble que c'est le moins que vous puissiez faire que de porter les debtes que vous dictes avoir par vous esté faictes, sy aucunes en y a, sans me les vouloir precompter et bailler pour argent comptant en l'acquisition que vous entendez faire de moy; vous faisant la presente pour vous dire que, tout ainsi que j'ay toujours monstré de desirer et vous accommoder plustost que nul autre de tous mesdictz biens scituez dans vostre estat, que continuant en ceste mesme bonne volonté en vostre endroit, je seray très aise que vous me ouvriez les moiens raisonnables, et sans trop de prejudice, pour le pouvoir faire. Et que pour vous monstrier en cela l'amitié et bonne volonté que je vous porte, pour m'estre ce que vous estes et desirer vostre grandeur et accroissement, ainsi que je dois, m'appartenant de sy près que vous faictes, je suis constante de vous accommoder de tout ce qui m'appartient dans vostre estat et dont la duchesse de Parme a jouy par usufruit sa vie durant, en me payant la somme de trois cens quarante mil escuz d'or comptant, et dechargeant le Roy monsieur mon filz des quarante mil escus qu'il vous doit: qui est à mon advis le mesme offre que vous avez faist à d'El bene et ce qui est contenu en vostre dictée lettre; au lieu que vous m'avez offert les deux cens quarante mil escus en acquit des debtes que vous dictes payées pour moy; car me voulant precompter pour argent comptant lesdicts n^{os} xl^{es} escus et m'ayant outre cela offert les cent mil escuz que vous avez dict au-

diet d'Elhene, vous avez vous mesmes par là, en advouant lesdicts biens m'appartenir, ainsy qu'il le font, offert ladicte somme de n^e XL^e escus; de sorte que je ne vous demande riens davantage, sinon l'acquit desdicts XL^e escus, qui vous sont deulz par le Roy mondiet S^r et filz; vous assurant que, acceptant l'offre que je vous fais, je vous relasche plus de cent mil escus sur la vailleure desdictz biens. Je m'assure tant du desir que vous avez de me donner occasion d'estre contante de vous, que reconnoissant, ainsy que j'espere que vous ferez, le tort que vous me feriez de retenir ce qui m'appartient, vous voudrez m'en satisfaire; car, outre ce que c'est mon heritaige et le bien que j'ay eu successivement de ceux de ma maison, la volonté que j'ay d'accommoder de ceste somme là les affaires du Roy mondiet S^r et filz, pour l'exécution de la sainte resolution qu'il a prise à l'honneur de Dieu et maintenance de nostre sainte religion catholique, apostolique et romaine, au grand advantage de toute la crestienté, me faict penser que, quand je vous prieray de m'en accomoder en prest, vous le debviez faire. Je vous prie doncques, mon cousin, vous disposer à cela et me faire, en chose qui est tant à vostre advantage, congnoistre combien vous avez cher mon amitié et l'honneur que vous avez de m'appartenir de sy près; car c'est oster au Roy mondiet S^r et filz et aux miens à l'advenir toute occasion d'estre malcontent de ce que vous auriez jouy et possédé les biens qui m'appartiennent, sans me les paier; vous voulant bien dire, qu'après que je me seray mise plus qu'en mon devoir de vous avoir voulu accomoder desdictz biens, et que je verray que vous ne voudrez vous mettre à la raison, j'adviseray à faire ce que je pourray pour me conserver ce qui m'appartient, et en avoir la possession et jouissance, par toutes

les voies et manieres denes et raisonnables. Ce qui sera à mon grand regret, pour desirer plustost aider à la grandeur de vous et des vostres, que d'avoir occasion de faire autrement, ainsy que j'auray, si vous ne vous disposez à me faire congnoistre, en ce que dessus, combien vous avez cher la conservation de ma bonne volonté, que je vous ay jusques ici toujours portée, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa très sainte et digne garde.

Escript à Paris, le ix^e jour d'avril 1587.

Vostre bonne cousine, CATHERINE.

1587. — 9 avril.

Copie, Bibl. nat., Fond. français, n^o 2394, f. 6 v^o.

[A MONSIEUR DE LA PARISIÈRE.]

Monsieur de La Parisière, vous m'avez par voz lettres du xviii^e du passé, rafraichy la memoire de l'eschange que le Roy monsieur mon filz et moy desirons estre faicte avec Madame la comtesse de Sanxerre¹ des terres et yse de Ré et Marais avec la terre de Langes en Touraine et aultres du pais de Poitou, jusques à la vailleure des siennes, et en mesme nature de seigneurie, suivant le memoire que vous en avez baillé au secrétaire Pinart: à quoy je vous diray que nous demourons toujours en ceste vollunté, comme aussy nous entendons comprandre Royan audict eschange, à l'exécution duquel je desire qu'il soit regardé et proceddé le plustost qu'il sera possible par les voies, et ainsy qu'il est accoustumé. Faictes donc que ladicte dame de Sanxerre envoie ses procurations necessaires pour cest effect et qu'elle nomme les aultres terres qu'elle de-

¹ Jacqueline de La Tremoille, dame de Marais, des Isles de Ré, de Sainte-Hermine, etc., veuve, depuis 1563, de Louis de Bueil, comte de Sancerre, (Le P. Anselme, *Hist. geneol.*, IV, p. 169; VIII, p. 585.)

sireroit avoir en Poitou pour sondiet eschange, affin que, les evaluations et estimations faictes des unes et des aultres, il n'y ait plus rien qui en retarde l'effect. Priant Dieu, Monsieur de La Parisiere, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le ix^{me} jour d'avril 1587.

CATHERINE.

1587. — 9 avril.

Orig. Archives des Médicis, à Florence, n^o 4796.

A MON COUSIN MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DE MEDICIS.

Mon cousin, le sieur de La Chappelle des Ursins¹ m'a, depuis mon arrivée par deçà, faict entendre ce que vous luy avez escript sur l'occasion du retour du chevalier d'Elbeyne, et dict bien au long le regret que vous avez, que mon cousin le Grand Duc vostre frere ne se soit condescendu et mis à la raison, telle qu'il debvoit; de quoy je n'ay voulu faillir à vous tesmoigner le contentement que j'ay receu, et vous assurer que c'est chose que j'ay bien aysement creue pour la bonne vollonté que je sçay que vous me portez, laquelle je vous prie me vouldroir continuer, demeurant assuré que de ma part je y correspondray tousjours par tous bons effects, et que vous me trouverez tout autant disposée à vostre bien, grandeur et contentement, que vous scauriez desirer, ainsi que vous cognoistrez, quand l'occasion s'en offrira, comme vous pourra escrire plus ou long ledict s^r de La Chappelle. Sur quoy me remettant, je priray Dieu vous avoir, mon cousin, en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, ce ix^e jour d'avril 1587.

Vostre bonne cousine, CATHERINE.

¹ Christophe Jouvenel des Ursins, seigneur de La Chapelle, baron de Traïnel. Voir la note de la p. 27^e du t. VIII.

1587. — 20 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, Nouv. acq., n^o 231, f^o 94.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANY.

Mons^r le Marquis, par la despesche que je vous ay envoyée ces jours passés, pour accorder des droictz que j'ay à Rome avec mon cousin le cardinal Farnese¹, il a esté obmis d'insérer, dans vostre procuration, pouvoir de prendre en mon nom la possession de mon palay à Rome et de tout ce qui en deppend, et d'autant que je craindrois, que, à fante de cella, cette affaire se put retarder, j'ay advisé de vous envoyer presentement la procuration qui vous est necessaire, non seulement pour ce faict là, mais aussy affin que, en vertu d'icelle, vous puissiez envoyer le s^r d'Ossat, s'il est possible, ou bien tel autre que vous adviserez et choisirez, pour aller demander au Grand Duc, et prendre, en son refus, s'il est possible, la possession de tous les biens qui m'appartiennent, estans de ma maison, depuis Cosme le Grand, assis dans les estats de Toscane et Pise, selon et en suivant le contenu en l'instruction qui en a esté icy dressée par ceulx de mon Conseil: ce que je vous prie vouldroir adviser à faire executer incontinent après que l'accord avec le cardinal Farnese aura esté executé, affin d'éviter toute prescription que l'on vouldroit alleguer à l'encontre de moy, pour n'avoir faict prendre cette possession. Me remettant doncques au contenu dudict memoire, je ne vous en diray davantage, priant Dieu, Mons^r de Pisany, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le xx^e d'avril 1587.

CATHERINE.

¹ Le cardinal Alexandre Farnese était le beau-frère de la duchesse de Parme, qui venait de mourir et dont le procès avec Catherine de Médicis durait depuis quarante ans. Le «palais» dépendait de cette succession.

1587. — 24 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, Nouv. acq. fr., n° 231, f° 97.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANY.

Mons^r le Marquis, la lettre que le Roy moust mon filz vous escript est si particuliere, que je n'ay rien à y adjouster, que à me doulloir avecques vous des traverses que l'on luy donne en ses affaires, et specialement en la poursuite de son dessein contre les ennemis de nostre religion et du repos public de ce Royaulme, lesquels je suis très desplaisante ne m'avoir voulu croire et s'accommoder aux intentions du Roy mon filz, lesquelles n'ont point esté aultres que de reunir eux au giron de l'Eglise par cette voie beaucoup moins perilleuse que celle de la guerre; et vous assure que, s'il eut esté question de traiter aultre chose, je n'en eusse pris la charge ny peine que j'ay faicte, ayant [plus] grand besoin de me reposer le corps et la conscience en l'age où je suis, que d'entreprendre toute aultre chose. Je vous prie le dire de ma part à S. S., luy presentant la lettre que j'ay advisé de luy escrire sur ce subject, en la suppliant de me tenir pour telle que je suis, en ce qui concerne la religion catholique, et de vouloir assister le Roy mon filz en ses affaires, lesquelles importent à toute la republicque chrestienne; car, quand ce royaulme aura mal, les aultres pottentatz en pastiront en une sorte ou aultre. Vous la remercerez aussy de ma part de l'eslection qu'elle a faicte de l'evesque de Bresse¹ pour envoyer resider par decà, et vous en communiquerez aussy avecques ledict evesque, lequel j'ay toujours beaucoup aimé et estimé, ainsi que je lui ay particulièrement escript

¹ L'evêque de Brescia était alors Francesco Morosini, promu cardinal l'année suivante. Sixte-Quint l'avait envoyé en France pour reconcilier les Guiso avec le roi.

par la lettre que je vous envoie pour luy bailler. Je fais response aussy à l'evesque de Furly; et vous prie faire tousjours estat de ma bonne volonté, priant Dieu. Mons^r le Marquis, qu'il vous ait en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xxiv^e jour d'avril 1587.

CATHERINE.

1587. — 7 mai.

Orig. Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n° 231, f° 100.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANY.

Monsieur le Marquis, le s^r Bressieu¹, qui est lecteur ordinaire du Roy monsieur mon filz, s'en allant encores à Rome, par son commandement, accompagner monsieur le cardinal de loyse, m'a priée de vous tesmoigner comme il a tousjours esté et est encores de mes particuliers serviteurs; ce que j'ay bien voulu faire par la presente, et vous prier, ainsi que je fais bien affectueusement, vouloir en ma faveur departir audict Bressieu de vostre faveur, auctorité et credit, autant qu'il en aura besoin, en tout ce dont il vous pourra requerir et qui concernera son bien et advancement, sur l'assurance que je vous fais qu'il est personnage digne de toute gratification, et que j'auray pour très agréable le bon recueil et traitement que je me prometz que vous luy ferez, acompagné des bons offices que vous avez acoustumé de faire envers ceulz qui vous sont recommandez de ma part. Je prie Dieu, Monsieur le Marquis, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le vii^e jour de may 1587.

DE L'ACRESPINE.

CATHERINE.

¹ Maurice Bressieu, lecteur en mathematiques au Collège royal, avait déjà été à Rome avec François de Luxembourg, duc de Piney. Le 11 septembre 1586, il avait harangué Sixte-Quint. — Voir Rochas, *Biographie du Dauphine*, t. I, p. 176.

1587. — 16 mai.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3398, f° 25.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'é veu Loné¹, presant porteur, et entendu cet que luy ayés donné charge de dyre au Roy et à moy; à quoy ne vous fayré reponse, vous mendent le Roy sa volenté sur tout; et vous dyré come anuyt j'é ouy le lieutenant d'Amyan², qui ha monstré au Roy un memoire qu'il dyst vous avoyr monstré, lequel, encore qu'il souyt bon et pleyu de zeele à nostre religion et au servyse du Roy, si ese qu'il fault que je vous dye que je ne le trove neulement à propos, pour les reysons que j'é dystes à Loné pour vous dyre; et vous pryé, mon cousin, ne croyre que les Pycars sont d'un heumeur que tous les jours yl voldrès faire des asosiatyons de lygues, aiment à remener et toutes revoltes, qui lé lésérét fayre; mès yl sont ausi aysé à remettre en leur ensien chemyn, car de leur naturel yl sont affectyonés à leur Roy; et, vous ayent en la bonne supynion qu'il vous hont, et vous aiment, aysément vous les remeterés en leur ensien devoyr; cet que vous pryé de tacher, et les detorner de toutes ses nouvelles fason; car, encore que pour cet que j'é veu, yl n'y aye aparence pour le presant que toutes bonnes yntantyons, je creyndrè, s'il fèsèt cet là, que à la fin vous fusiés en pouyne de trover moyen pour ne les ayfectuer; car croyés que toutes ligues ou nyon, aultres que cet que les sugets devey naturelement à leur Roy, n'aporté jamés byen à l'estast: qui me fayst vous pryé

¹ Le sieur de Launay, serviteur de la maison de Nevers.

² D'Amiens. Cette lettre pourrat bien estre du 16 mars et non du 16 mai.

de les remettre, come saurés byen fayre, peu à peu, au mesme chemyn que yl etoynt du temps du Roy mon signeur, de ne conestre que un Dyeu et un Roy et une loy, et tenyr cet que, de leur nesanse, yl sont tenen d'observer à leur Roy; car toutes les aultres ynvansion sont prejoudysiable au Roy et à son autorité, come je vous ay ouy dyre; et j'aun é dyst à Loné pour vous en dyre plus particulièrement: qui sera cause que, me remettent sur luy, fayré fin, après vous avoyr dyst que je voy à Fayre en Tertenoy¹, où Monsieur de Guyse me vyent trover; et je l'y parleré de Mesiere, et vous avertyré de tout; et pryé Dyeu vous conserver.

De Parys, cet x^{me} de may 1587².

Vostre bonne cousine, CATHERINE.

1587. — 16 mai.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 149.

A MONSIEUR DE VILERoy.

Monsieur de Vileroy, come je me suys retyrée à se souyr, l'on m'è venu dyre que Monsieur de Guyse ha envoyé un couryer ha Boysonpiere³ pour me venyr trover, et qu'il

¹ Fère-en-Tardenois (Aisne), arrond. de Château-Thierry. — Dans sa lettre du 11 mai 1587 «à mon cousin le duc de Nyvernois, mon lieutenant general en mon pays de Picardie», Henri III ajoutait en post-scriptum: «Comme je vouldois signer coste lettre, j'ay advise que la Roynie, ma dame et mere, au lieu d'aller à Montreaux, s'en va à Fère en Tardenois, pour veoir plus commodement mes cousins les ducz de Guyse et du Mayne et cardinal de Guyse».

² *En marge*: «Et ausi alant pour remettre ses messieurs, come il est besouyn, pour le bien du servyse du Roy: si l'on fèsèt sola, entretet d'avantage la defense et nuyt à ma negotiation, que j'é dist à Lomé».

³ Bassompierre, avec Mayenne et Mercœur, avait quitté Paris le mois précédent à la suite de dissentiments avec le roi.

sera ysi loundy, et que Monsieur de Guyse ne me vyendra trover qu'il n'aye eu reponse de Boysonpiere et savoyr le lyeu que yl aura areté aveques moy pour nous voyr, et que lé jan d'armes et aultres jans de guerre, qui sont en ses cartyers, le metet en grende supeson; qui m'a fest yncontynent en escripre au Roy mon fils, pour le suplyer qu'il ne vyeguerien de cet conté qui le puyse metre en desiance : yl y sont asés aultrement. Je voy que sesi yra en longueur; je vous pryé luy porter ma letre et le suplyer de me fayre yncontynent savoyr l'ordre qui luy aura donné; car, m'en parlent Boysonpiere, je luy dyrés : sela ayt fest; se serét guagner aultent de temps. Je vns arsouyr¹ ysi, pour fayre demeyn mon joubilé; mès je m'en retourne loundy à Montceau, car j'é peur que de troys jour je n'en partyré, après que je aun é parlé à luy; car avent qu'il aye la reponse, cet temps là passera. Je prie ha Dyeu qu'après tant de dylicultés, je puyse faire chause qui contente le Roy.

De Meaulx, cet xvi^{me} de may 1585.

CATHERINE.

1587. — 17 mai.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILS

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon fils, je vyens de recevoyr de vos letres par cet couryer, par lesquelles me mendeds que l'ynfente ma petyte-fille ayst acouchée d'un fils, de quoy je loue Dyeu et de l'aseurance que me donnés qu'ele cet porte byen et l'enfant. Je pryé Dyeu vous continuer tous quatres, pere et mere et les deus petys, longue-

¹ Arsouyr, hier soir.

ment en cete bonne aystact, et que sovent je puyse avoyr de tele joye; car quant je panse à mon malheur de m'en n'estre veu dys et ne en avoyr plus que deus, je desire que cel qu'enn é eu d'euls et vous, qui ayste neveu de cel que j'é tent aymé et honoré, en puyse faire tent, qui renouvellent ceuls que je n'é plus : qui me sera une consolasion à tent de mauls que j'é heu; et vous dyré aveques veryté que un de mes ausi grens desirs, c'èst de povoyr avoyr le contentement, avant mouryr, de vous voyr tous : cel que je pryé à Dyeu m'en fayre la grase, et vous conserver en bonne santé.

De Meaulx, cet xviii^{me} de may 1587¹.

Votre bonne mere.

CATHERINE.

1587. — 23 mai.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILS

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon fils, j'é resen votre letre et entendu, par cele que votre hambasadeur aystent à Parrys² m'a escripte, cet que luy avés comendé me dyre. Je vous pryé croire que je ne seré jamès en duste de votre bonne volunté, m'asencrent que depuys qu'estes nay n'estes de la myene; car j'é trop aymé et honoré Madame votre mere pour n'aymer le fils. Je n'é rien entendu de cet que m'a mendeds votre hambasadeur, ne m'enn eye rien ascript le sieur d'Astor; et quant je m'assure que je ne perdré

¹ *In dos* : « A mon fils monsieur le duc de Savoye », « La royne mere se respouit du second fils qu'i a plut à Dieu conceuder à V. Alt^{es} ». Sur ce second enfant de Charles-Emmanuel et de l'infante petite-fille de Catherine de Medicis, voir la note 2 de la page 19.

² René de Lucinge, seigneur des Aïmes.

jamès la bonne opinion de l'amytyé que m'assure me portés, je pryé Dieu vous conserver.

De Annalle, cet xxviii^{me} de may 1587¹.

Je vous pryé layre mes recomandatyons alla ynfente; je loue Dyeu de sa bonne santé et de vos enfans.

Votre bonne mere,

CATHERINE.

1587. — 24 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 4734, f° 189.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, je couchay hier à Fismes², distant de siz lieues de ceste ville, où j'arrivey hier soir de bonne heure. Mes cousins les cardinaulx de Bourbon et de Vendosme, et mes nepveuz les cardinaulx de Guyze et de Vaudemont, duez de Guyze, de Mayenne et d'Elbeuf veindrent au devant de moy environ quatre lieues, ayans disné à trois d'icy sur le chemin, et me veindrent rencontrer par les champs. Mondiet cousin le cardinal de Bourbon les me presenta tous : estant en ma lieitiere, je les baisay, excepté mondiet cousin le cardinal de Bourbon, à qui je dyz expressement qu'il estoit de ma troupe. Après quelques propos commungs et generaulx, ilz alerent rencontrer ma petite-fille³ et mes cousines de Nemours et de Montpensier, où ilz demurerent assez longtemps derriere, et puis me veindrent retronver et accompagner. Sur

le chemin, nous devisasmes de propos commungs et continuasmes par intervalles, lediet jour d'hier, devant et après soupper. Leur ayant faict congnoistre par mes propos vostre bonne volonté et celle que j'apportoys aussi sur l'occasion de ce veioiaige, le tout en parolles generalles, parlant avec lesdicts ducs de Guyze et de Mayenne, je recueillyz d'eulz, premierement dudiet duc de Mayenne, qui se rencontra près de moy, comme ilz estoient sur le poinct de se retirer après souper, qu'il n'a rien en plus grand desir que d'avoir l'honneur de vostre bonne grace et de vous pouvoir faire service, pour lequel il monstre de se vouloir rendre très affectionné; en quoy je le confortay de toutes les bonnes parolles dont je me peuz adviser. Toutesfois il me deüst qu'il desiroit, et estoit besoing qu'il allast bien tost en Bourgogne, pour ce qu'il avoit eu advis que les choses commançoient à s'y brouillier. Sur quoy, je ne luy respondyz autre chose, sinon qu'il falloit achever icy ce bon œuvre. Et afin que lediet duc de Guyze, qui estoitjà retourné pour se retirer, ne pensast poinct que je voulusse parler à part à sondiet frere, je l'appellay, où aussi il monstra desirer que mondiet veioiaige apportast quelque bonne utilité au bien de vostre service, pour lequel aussi, sans toutesfois entrer en aucunes particularitez, il me declaira pareillement toute bonne volonté et affection; et remismes à aujourd'huy pour commencer nostre conferance, aussi que mondiet cousin le cardinal de Bourbon ne veint poinct après soupper. Depuis qu'ilz feurent partyz de ma chambre, je veyz la depesche qu'il vous a pleu m'adresser, par le vallet de chambre Dideron, pour la prolongation de la trefve du costé de Sedan; ayant faict fermer les lettres qui estoient à cachet vollant, qu'escripvez à icelluy s^r duc de Guyze, auquel lediet Dideron les a pre-

¹ Au dos : « La royne mere a receu vos lettres avec celles que luy a escript l'amb^r, dont elle est bien assurée de votre bonne volonté de laquelle jamès ne doubtera. — (*Notation de la chancellerie de Savoye.*) »

² Fismes (Marne), à 28 kilometres de Reims.

La princesse Christine de Lorraine.

sontées ce matin. Et ceste après-disnée, après avoir advisé avec les s^{rs} de Villequier et de Bellievre, comme nous negocierons avec ces princes qui sont icy, nous nous sommes assemblez en mon cabinet, où sont seulement entrez mesdictz cousins les cardinaulz de Bourbon, de Vendosme, de Guyse et de Vaudemont, et neveuiz les ducz de Guyse, de Mayenne et d'Elbeuf, et les s^{rs} de Villequier, de Bellievre, de Laussac et le secretaire Pinart. Je leur ay premierement parlé de la trefve du costé de Sedan, surquoy lediet s^r de Bellievre a pris la parolle, comme nous avions advisé, et a en cela fort bien representé les choses selon vostre intention; mais lediet s^r de Guyse prenant ce propos, s'est assez longuement estendu, en nous representant que, sans ladiete trefve, ceulz de Sedan et de Jametz estoient très mal et reduictz en telle necessité, qu'il estoit bien facile, en peu de temps, de les avoir, et que icelle trefve leur avoit esté fort utile à se pourveoir de grande quantité de grains, vins et aultres victuailles; que toutesfois, il esperoit que l'on les auroit bien tost si l'on vouloit, et qu'il avoit quatre cens chevaulz qui seroient bientost de ce costé-là, lesquels il falloit adviser de faire paier. Parlant aussi, par mesme moyen, du payement des garnisons de son gouvernement, dont il se plaignoit qu'i estoient si maltraitez et que l'on les avoit reduites à si petit nombre, que, sans le soing qu'il en avoit et l'argent qu'il bailloit de sa bourse, l'on perdroit tous les jours des places, comme l'on avoit euidé faire Soissons, dont il ne se faisoit point de justice; qu'il y avoit sept ou huit entreprises qu'il avoit desouvertes, que ceulz de Sedan et leurs adherans de ces quartiers-là taschoient tous les jours d'excuter; qu'il y en avoit qui tenoient deux ou trois prisonniers, lesquels avoient estez jugez par la justice de ceste

ville pour entreprises qu'ilz avoient sur Chaalons, Mouzon¹, et aultres mauvaises voluntez, dont ilz estoient convaincz; qu'il y en avoit à Paris (dont il doit bailler les noms audiet s^r de Villequier, comme je l'en ay prié, pour les faire prendre) qui estoient desdictes entreprises, et m'a priée que Monsieur de Bellievre et ceulz de vostre Conseil qui sont icy veissent le procez desdicts prisonniers estans jugez icy, avant qu'on les feist excuter. Ayant encores plusieurs fois réitéré qu'il luy falloit faire bailler argent pour le payement desdictz quatre cens chevaulz et pour lesdictes garnisons, d'autant qu'il ne peult plus les paier de sa bourse, ne voulant point tomber en ceste honte que les gens de guerre fessent à charge au peuple en son gouvernement, et qu'ilz n'avoient receu qu'ung mois de payement en huit mois de service; pressant fort pour lediet argent; sur quoy je me suis remise audiet s^r de Bellievre et à la charge que luy en avez donnée; mais il monstroït n'estre point content, disant qu'il estoit trop petit compaignon pour suporter ceste despence. Il a aussy parlé, et lediet s^r cardinal de Bourbon encores, dudiet Soissons et de l'importance dont il est, le grand prejudice que se seroit à vostre service, si elle se perdoit, et qu'il falloit faire justice de ceulz qui l'avoient voulu surprendre et des adherans des environs; luy ayant respondu sur cela que vous aviez fort expressement recommandé ce faict, que vous aviez merveillement à eueir, et aviez, par leur advis, faict mener en la conciergerie du pallais à Paris, les deux prisonniers qui estoient audiet Soissons. Sur quoy lediet s^r cardinal de Bourbon a dict qu'il avoit secu qu'on les avoit voiremant menez audiet Paris, mais qu'il avoit aussi entendu que c'es-

¹ Mouzon (Ardennes), arrondissement de Sedan.

toit pour les faire sauver; ce que je luy ay dict qu'il ne devoit pas croire; mais qu'ilz estoient devant ceulz du parlement qui en feroient bonne justice. Ledict s^r cardinal de Vaudemont demande aussi que justice soit faicte de ce qui s'est faict depuis ladicte trefve accordée, pretendant qu'il n'y a point de den avoir de discontinuation, d'autant que aviez escript la continuer, auparavant qu'elle feust finye. Nous ayant aussi dict, et ledict s^r de Guise pareillement, que les habitans departis des villaiges de l'evesché de Verdun se vouloient remettre soubz la protection du roy d'Espaigne, et qu'ilz estoient prestz de ce faire, puisqu'ilz estoient si mal protegez de vous contre lesdictz de Sedan et Jametz, qui leur faisoient de grandz maux et sacrileges abominables, dont vous a jà esté envoyé ung memoire; concluant toujours neantmoins icelluy s^r cardinal de Vaudemont à ladicte continuation de trefve, que enfin ledict s^r de Guise a accordée pour jusques et compris le xv^{me} du mois prochain¹; me priant d'en escrire, comme j'ay faict fort expressement, au-

dict duc de Bouillon, afin d'accorder ladicte continuation de trefve, nous ayant tenu ce faict là assez longuement. Puis je luy ay parlé de la restitution de voz places en Picardye, leur disant que je m'asseurois que cela s'estoit faict sans leur sceu, que toutesfois c'estoit une chose qui repugnoit fort que cela eust esté executé par les catholiques, qui devoient au contraire estre tous unyz à vous et à vostre bonne et sainte intention. Chacun d'eulz a parlé en cela sans autre ordre, disans vrayement qu'ilz n'en scavoient rien et qu'ilz en estoient bien marryz; mais veoyant qu'ilz ne respondoient aultre chose, j'ay encores par deux fois repris ce propos, pour faire faire ladicte restitution. Ilz m'ont seulement respondu que, suivant ce que leur avoit jà dict de vostre part ledict s^r de Bellievre, ilz avoient envoyé en Picardye et esperoient avoir incontinant nouvelles de mon cousin le duc d'Anville, lequel seroit ou enverroit bientost icy. Mais veoyant qu'ilz ne me respondoient aultre chose, je leur ay replicqué que vous aurez occasion de mescontentement, s'ilz ne vous satisfaisoient en cela, et que ce qu'ilz me disoient maintenant n'estoit que ce qu'ilz avoient dict à icelluy s^r de Bellievre, que partant je les priois de souvrir davantage en ce faict et qu'ilz y regardassent ensemblement, se retirans, comme ilz ont faict, au bout de mon cabinet. Et, après avoir ung peu de temps conféré, sont revenuz, ayant mondict cousin le cardinal de Bourbon, qui portoit la parole, dict en substance qu'ilz vous estoient très humbles, très obligez et très affectionnez serviteurs, et que vous trouveriez en eulz toute l'obeissance et affection que pourriez desirer; qui a esté cause que, veoyant qu'ilz me parloient ainsi en termes generaulz et ne me particullisant rien de ladicte restitution des villes de Picardye, je les ay encores

¹ Il y avait entre les catholiques et la reine mère des deliances réciproques, que les entrevues ne dissipaient pas. Un mois plus tard, le duc de Guise, écrivant le 25 juin à l'ambassadeur de Philippe II, Bernardino de Mendoza, lui disait, en annonçant l'entrée des reîtres allemands en France : « J'ay bien levé des troupes, mais l'argent n'est pas encore arrivé de Flandre; j'ay advisé de despatcher après vous Mons^r le duc de Parme, afin qu'il luy plaise nous secourir en ce besoin des sommes portées par nostre traité... La trefve que la royne mere a accordée contre ma volonté, en ce dernier voyage, à ceuz de Sedan, pour leur donner moyen de s'aller joindre aux forces estrangères, vous doit assez témoigner le but de ces desseings, qui sont de laisser entrer les estrangères, afin que, venant dedans Paris après tant de ruines, ils forcent les catholiques à demander une paix honteuse. L'espere toutefois venir à bout de ces intrigues. » — (*Archives de Simancas*, B, 58, 162, cité par Capetigue dans la *Réforme et la Ligue*, t. VI, p. 337.

admonnestez en cela de faire et faire faire comme la raison et leur debvoir envers vous les y a obligé, et que c'estoit ce que je leur pouvois dire, les ayant mis aussi en chemin de parler, s'ilz se vouloient ouvrir et s'exprimer franchement; mais ilz n'y ont nullement voulu entrer, et veoy bien qu'ilz eussent bien voulu entendre premierement tout ce que j'ay de vostre intention. Toutesfois, veoyant que je les remectoïs tousjours à parler, leur disant que je me fâcherois fort de n'en retourner comme je suis venue, mondiet cousin le cardinal de Bourbon m'a encores dict ces mesmes propos pour eulz tous, qui est que vous trouverez en eulz l'affection et la très humble obeissance que vous pourriez desirer. Et sur cela, encores que je ne me soustienne pas bien, je me suis levée, et approchant d'eulz, leur ay dict qu'il falloit proceder plus franchement et nous reunyr tous catholiques, afin de faire ung bon debvoir et nous retirer des mauz et peynes où nous sommes. Mondiet cousin le cardinal de Bourbon a respondu que c'estoit ce qu'il falloit faire; et que ceste après-disnée seroit pour la course des dames, et que se rassembleroient demain au matin, et que l'après-disnée ilz me reviendront trouver; n'ayant voulu faillir de vous rendre compte par ceste lettre de ce qui s'est passé hier et aujourd'huy avec eulz, en attendant que nous entriens plus avant en matiere.

Cependant je vous diray, Monsieur mon filz, qu'il est necessaire que vous depeschiez et renvoyez promptement lediet de Cussi audiet s^r de Bouillon et qu'il passe par icy, avec vostre intention sur les poinctz de sa charge qui requierent responce, afin de parachever les choses et les reduire pour le faict dudiet s^r de Bouillon et de ses places, ainsy et de la facon qu'avez advisé. Il me prioit

de luy envoyer ung passeport pour envoyer ung gentilhomme vers vous et ung aultre vers mon cousin le duc de Montpensier sur la mort de feu sa mere¹, dont je l'ay remis à vous, qui en ferez ce qu'il vous plaira. Cependant je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous donner, en toute prosperité, parfaicte santé, très longue et très heureuse vie.

Escript à Rheims, le xxiii^{me} jour de mai 1587.

Vostre bonne et très affectionnée et hobligée mere,

CATHERINE.

1587. — 25 mai.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 4734, f° 192.

A MON COUSIN

LE DUC DE BOUILLON.

Mon cousin, considerant que la continuation de la trefve, pour laquelle le Roy monsieur mon filz vous a jà ces jours icy faict une depesche par Dideron, l'ung de ses valletz de chambre, present porteur, et par lequel il vous a escript encores bien expressément, est ce qui est le plus necessaire et pressé pour oster l'aigreur et conduire les choses plus aisément à repos; j'en ay parlé icy et faict en sorte que mon nepveu le duc de Guyse s'est accordé à ladiete continuation de trefve pour jusques et comprins et revollu le xx^{me} du mois de juing prochain, aux conditions tout ainsy et en la mesme forme qu'elle a esté cy-devant accordée et signée par vous et mondiet

¹ Henri-Robert de La Marek, duc de Bouillon, mort en 1574, avait eponcé, en 1558, Françoise de Bourbon, fille aînée de Louis, duc de Montpensier. Il n'eut que deux enfants: Guillaume-Robert, duc de Bouillon, mort à Genève en 1588, et Charlotte, qui eponsa, en 1591, le viconte de Turenne.

nepveu le duc de Guyse, dont je n'ay voulu tarder à vous advertir et vous prier, suivant ce que le Roy mondiet S^r et filz vous mande, d'accorder de vostre part ladiete continuation de trefve jusques et comprins et revolu lediet xx^{me} jour du mois de juing prochain, sans arrester à aulcunes des difficultez portées par les instructions qu'avez baillées aux s^{rs} de La Tronche et de Cussy; car j'espere que bientost lediet s^r de Cussy vous rapportera du Roy mondiet S^r et filz esclaireissement sur tous les poinctz, dont luy avez donné charge. Mais cependant il ne fault pas que differez d'accorder et signer ladiete continuation de trefve pour jusques et comprins lediet xx^{me} du mois prochain, sy vous ne voulez estre cause de prejudicier beaucoup aux affaires et service du Roy mondiet S^r et filz, et faire grand tort à vous mesme, qui je m'assure ne voudrez pas y faillir, mais y satisferez; aussy sera-ce vostre grand bien; et croiez que, sy je ne pensois qu'elle feust utile au service du Roy mondiet S^r et filz et à vous aussy, que je ne vous en escriprois de ceste façon. Mondiet nepveu le duc de Guyse envoie avecq cediet porteur, par ung gentilhomme des siens, l'escript signé de luy de ladiete continuation de trefve au s^r de Brosse, qui le delivrera, quand vous en aurez signé ung semblable; lequel il fault de part et d'autre fort exactement faire garder et observer, ainsi que mondiet nepveu le duc de Guyse m'a promis qu'il fera de sa part, et que je vous prie faire et faire faire de la vostre, sans faire ne souffrir estre plus fait aulcunes courses, pris aulcuns prisonniers, ne aultres actes d'hostilité, tant sur les subjectz du Roy mondiet S^r et filz que en l'evesché de Verdun et aultres lieux de protection. Cependant il fault faire verillier les contraventions faictes de part et d'autre à ladiete trefve et faire faire restitution des choses

qui sont en nature; justice et reparation, le mieux que l'on pourra, des aultres cas, dont il y a plainte d'ung et d'autre costé; chargeant pour cest effect mondiet nepveu le duc de Guyse lediet s^r de Brosse¹, auquel il en envoie commission, ainsi qu'il faudra aussy que vous faciez, comme il est bien raisonnable de vostre part; et que lesdictes restitutions se fassent des prisonniers et de tant d'aultres maulz et d'aultres choses, dont se font plaintes de part et d'autre, et se trouverront avoir esté faictes depuis le xv^{me} de cediet mois; d'autant que l'on avoit pensé, le Roy mondiet S^r et filz vous escrivant de ladiete continuation de trefve, qu'elle eust lieu d'une et d'autre part sans aucune intervalle. Je vous prie derechef ne vous rendre difficile à ce que dessus, mais au contraire l'accorder promptement, sans y former aucune difficulté, ny attendre le retour dudiet de Cussy; car l'on ne peult trop accelerer telles choses; aussy que j'espere que bientost lediet s^r de Cussy sera de retour et que le Roy mondiet S^r et filz vous esclaireira par luy bien amplement de son intention sur tous les aultres poinctz portés par ses instructions et par celles dudiet La Tronche, que je luy ay envoyée. Estant ladiete trefve et ce que dessus accordé et observé, c'est le vray moien pour parvenir au principal de l'establisement de vous et de voz places.

Cependant je vous diray que j'escriptz au Roy mondiet S^r et filz pour le passeport que demandez, tant pour envoyer vers luy que devers mon cousin le duc de Montpensier vostre oncle, sur l'affliction qui vous est advenue de la mort de feu ma cousine vostre mere, de laquelle je suis très marrye, pour la

¹ Le ms. fr. 3379, f^o 84 contient une lettre du sieur de Brosse au roi, datée de Beaumont-en-Argonne le 3 novembre 1587, dans laquelle il est parlé de la trêve, du sieur de La Neuville et du sieur de Cussy.

bonne amitié que je luy portois et à vous, aussy estant sy proches que nous sommes; mais il se fault conformer à la vollonté de Dieu. Je vous diray aussy, mon cousin, sur ce que m'escripvez pour le deuil de ma cousine vostre seur¹, qu'il me semble que le deuil noir est le plus ayzé; toutesfois, sy elle veult porter le blanc, je m'en remectz à vous et à elle, et prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainete et digne garde.

Escript à Rheims, le xxv^{me} jour de may 1587.

Mon cousin, je suis infiniment marrye de la mort de feue Madame de Bouillon, pour l'amitié que je portois à feu Monsieur de Montpensier et Madame de Montpensier, ses pere et mere, qui me faict en aymer tous ses enfans, et desirer leur bien comme de faire le vostre, qui me faict vous prier de vouloir desirer à obeyr au Roy, lequel, ne le faisant, j'aurois peur qu'il feust contraint, pour le bien de ses affaires et soullaigement de ses subjectz, y donner ordre de se faire obeyr par tous les moiens que l'ont accoustumé de faire ses predecesseurs; ce que je vous prie vouloir adviser, et ne luy donner occasion d'en venir là.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1587. 25 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français n. 3734, f. 193

Copie. Bibl. nat., n. 3902, f. 319

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, depuis le partement du courrier que je vous ay envoyé ce matin, j'ay

sceu que mon nepveu le duc de Guyse se tenoit très offensé du s^r de Dinteville¹ et qu'il disoit ne pouvoir plus supporter ses comportements, qu'il diect estre telz que s'il estoit gouverneur en chef en ce pais, où il se faict à present des levées et recreues de gens de pied, sans que l'on luy en ait escript ny parlé, et encore moins demandé son attache sur les commissions desdictes levées, comme l'on a accoustumé de faire aux gouverneurs des provinces; disant aussi que ledict s^r de Dinteville escript et commande aux villes et aultres lieux de cedit gouvernement, sans luy en rien communiquer, ny donner advis en quelque façon que ce soit. Bref, il diect qu'il faict entierement sa charge, et qu'il n'est pas delliberé de le souffrir. Cecy est en tel estat que, s'il n'y est bien tost remedié, je veoy qu'il en adviendra quelque desordre; et pour ceste occasion, j'ay advisé de vous en advertir incontinent, affin qu'il vous plaise adviser comme vous voulez en estre faict, et m'en escrire aussitost vostre intention; aultrement, je crains fort que cela nous brouille sur le poinct que nous sommes de nostre conference. Esperant avoir bientost sur ce voz nouvelles, aussi qu'il n'est rien aultre chose survenu depuis le partement dudict courrier, je ne vous ennuyray davantage, priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prosperité, parfaiete santé, très longue et très heureuse vie.

Escript à Rheims, le xxv^{me} jour de may 1587.

De sa main : Vostre bonne et très affectionnée et hoblygé mère.

CATHERINE.

¹ Charlotte, seur du duc de Bouillon, était alors très jeune, puisqu'elle mourut à vingt ans, en 1594.

¹ Joachim de Dinteville était, comme l'on sait, gouverneur de Champagne.

1587. — 29-30 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 4734, f° 156.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, nous ne feismes rien hier à cause de la bonne feste¹; mais ce matin, les princes me sont venuz trouver, comme je leur avois dict et aux s^{rs} de Villequier et de Bellievre dès le soir precedent, et avons toute ceste matinée travaillé sur chacun des poinctz et articles de leur premier escript; dont mon neveu le duc de Guyse, après que mon cousin le cardinal de Bourbon a dict ung petit mot, a porté la parolle, et tousjours parlé, les aultres presens, ayant en la main ung petit memoire des chefz et articles dont avons parlé et de chacun desquelz, à mesure qu'allions avant, le secretaire Pinart a escript comme une forme de resultat, qui sera incluz avec ceste lettre, affin que puissiez veoir et entendre toutes choses, ainsi que si y eussiez esté. Nous nous sommes encores rassemblez ceste après disnée, et avons traicté fort longuement des trois principaulx articles escriptz en ung aultre memoire à part, ayant esté fortz debatuz de part et d'autre, toutesfois sans en avoir esté rien arrêté. Et pour ce qu'il estoit six heures passées, voulant prendre ung elistere pour me preparer à prendre ceste nuit des pillules, affin d'achever de me purger du tout, nous avons remis à demain après disner, pour nous assembler de rechef et continuer encores, tant qu'ayons fait, s'il est possible, quelque bonne conclusion sur le tout. A quoy je travailleray tant que je pourray, comme je vous assure qu'aussi font, avec toutes les dexteritez qui se peuvent, les s^{rs} de Villequier et de Bellievre, ne laissant rien passer aus-

dictz princes d'une seule silabe, qu'il ne leur soit respondu fort clairement ce qui est de la raison et de vostre bonne et droicte intention; en sorte que vous pouvez croire qu'ilz ne remportent rien sur nous: au contraire, la raison demeure tousjours de nostre costé¹. Je vouluz qu'on leur leust ce qui avoit esté escript des poinctz que l'on avoit traicté ce matin, non pas pour faire nouveau traicté, car aussi sont-ilz bien d'accord avec nous qu'il n'en fault point, mais affin que l'on arrestast les choses qui restent à executer et que l'on pourveust à reparer les attentatz faict au prejudice de l'edict du mois de juillet m^c m^{ss} v. Toutesfois ilz ne ne l'ont voulu faire, comme j'eusse bien désiré, pour gagner le temps, affin que demeurassions d'accord de ce qui avoit esté dict et escript cedit matin, et qu'il n'y fallust plus retourner. N'ayans rien respondu à ce que je leur en disois, sinon qu'il me pleust leur en faire bailler le memoire pour le veoir, comme quand j'ay veu que je ne pouvois gagner cela sur eulx, je leur ay faict bailler seulement ce qui a esté, ainsi que dict est, traicté cedit matin. Et pour le regard de l'autre, dont on a parlé ceste après disnée, pour ce qu'ilz se sont remis à y penser, aussy que je ne veulx pas qu'ilz ayent rien de moy en cela escript que tout ne soit d'accord, je ne leur en ay

¹ Villeroy écrivait au maréchal de Matignon :

« La reine mère du Roi va trouver Messieurs de Guise et du Maine, pour aviser de résoudre de quelle sorte nous avons à vivre avec eux et lever toutes les defiances et jalousies qui sont entre nous, dont je prie Dieu lui faire la grâce de venir à bout, comme il adviendrait s'ils le vouloient résoudre par effet et se contenter de raison et aimer autant l'État que les particuliers; car le Roi ne désire la ruine du parti catholique, duquel il a toujours été et sera le chef, tant qu'il régnera, ainsi qu'il fait assez paroistre par ses actions. Monsieur de Bellievre est avec ladite dame en ce voyage. » (*Lettres de Nicolas de Neufville à Jacques de Matignon*, 1749, in-12, p. 178).

¹ Le jeudi de la Fête-Dieu.

rien faict bailler. Voylà, Monsieur mon filz, ce qui s'est passé depuis ma dernière depesche, sinon que lediet s^r de Guyze m'a apporté à deux diverses fois, depuis qu'avons esté levez de nostre conference, deux lettres que luy a escriptes le s^r de Brosse, gouverneur de Mouzon : l'une par laquelle il luy mande que, pour satisfaire ceux de Sedan et Jametz des plainetes qu'ilz faisoient des contraventions faictes au prejudice de la trefve cy-devant accordée avec eulx et de celles qui ont esté faictes sur voz subjectz, il ne s'y trouve pas chose d'importance, et qu'il attend ce qui aura esté faict par Dideron, l'ung de voz valletz de chambre, pour le faict de la continuation de ladiete trefve; et par l'autre j'ay veu comme, à deux heures de la nuit d'entre vendredi et samedi, jusques auquel jour lediet s^r de Brosse dict par sadiete lettre que la trefve debvoit durer, ceulz de Sedan ont tenté une entreprinse pour surprendre lediet Mouzon; mais qu'ilz n'y ont receu que de la honte, ayant esté descouvertz par les sentinelles et gardes dudiet Mouzon: de sorte qu'ilz se sont retirez si vite, qu'ilz ont esté contrainctz laisser deux petars dans le fossé, dont l'ung, qui estoit attaché à une porte, s'est crevé et n'a pas bien joué, et l'autre, je croy qu'ilz n'avaient pas eu loisir de l'attacher. Ladiete lettre porte aussi qu'ilz ont laissé quantité d'armes dedans lediet fossé et des hoyaultz et autres outtilz à pionniers, tant ilz ont esté pressez de se retirer. Et après lesdictes lettres leues, lediet s^r de Guyze m'a faict très grande instance de faire dellivrer argent pour le payement des gens de guerre, qu'il est, se dict-il, contrainct d'entretenir pour empescher ceulx de Sedan de courre et d'exerciter plusieurs entreprises, qu'il scait aussi qu'ilz ont sur aucunes villes de ce gouvernement, m'ayant encores cité fort expressement celle de Chaa-

lons, où estoient, se dict-il, sa femme et ses enfans, insistant tousjours à avoir argent pour payer sesdictes forces. Sur quoy je luy ay parlé, et le s^r de Bellièvre qui estoit auprès de moy, de douze mil escuz qui sont, comme je luy ay dict, trente-six mil livres tournois, qui est une notable somme; mais je veoy bien qu'il ne s'en veult pas contenter; et a fort instantment dict qu'il seroit bien besoing d'employer les deniers de la recepte generale de ce païs aux affaires d'icelluy, monstrant à sa contenance que c'est chose qu'il voudroit bien, dont il fault faire ce qui se pourra pour l'en destourner. Mais si nous ne nous accordons, sans doute je veoy bien qu'il y touchera. Il vous plaira m'escrire vostre volonté pour le faict dudiet argent qu'il demande.

Cependant, je vous diray, Monsieur mon filz, que j'ay ce jourd'huy receu, me voulant mettre à table, la depesche que m'avez faicte par d'Estrappes, present porteur, lequel, outre le contenu de vostre dicte depesche et de celle que vous a faicte lediet de Chasteauneuf, vostre ambassadeur, m'a amplement discouru toutes choses comme elles sont passées en Angleterre depuis le retour dudiet s^r de Bellièvre; sur quoy, considerant l'estat present des affaires, je suis de vostre mesme oppinion, qu'il fault que vous faciez interroger par aucuns de vostre Conseil lediet d'Estrappes en la presence des s^r de Stafford, ambassadeur, et Wade, ausquelz il me semble que premierement vous devez dire que remerciez la royne d'Angleterre, leur maistresse, de vous avoir envoyé lediet d'Estrappes, vostre subject, pour verifier la charge qui avoit esté mise contre luy, et que, si luy et vostre ambassadeur se trouvent chargez d'ung tel faict que celluy dont on a parlé et que vous avez tant à horreur, vous les ferez pugnir et chastier très exemplairement comme ilz meritent; mais aussi, si

c'est imposture, que vous desirez bien qu'ung chacun l'entende, affin qu'il n'en demeure doute ou soubçon aucun sur vostre dict ambassadeur. Et estant ledict interrogatoire faict, je voudrois aussi dire ausdictz Stafford et Wade, toutesfois je m'en remectz à vostre prudence, que vous desirez qu'icelle dame royne face faire justice et pugnition, non pas du jeune Stafford, à cause qu'il a cest honneur d'appartenir à icelle royne et que sa mere a tousjours esté affectionnée à feu vostre frere, et aussi pour la consideration dudict Stafford, ambassadeur, mais de Monde, affin qu'ung chacun congnoisse ceste calumny et imposture. Et ferois aussi congnoistre ausdictz ambassadeur et Wade qu'il n'est point de besoing qu'icelle royne se mette en peyne d'envoyer personaige de deça sur le faict de l'exécution de la royne d'Escosse, ny pour le renouvellement de voz traictez, d'autant que pour le regard de vozdictz traictez, vous estes prest de les entretenir, garder et observer sincerement, pourveu qu'elle en face le semblable de sa part; en leur disant aussi que vous desirez bien qu'elle et ses subjectz ne donnent aucune assistance au roy de Navarre et ceulz de la nouvelle oppinion, mais qu'elle les conseille de se ranger à leur debvoir envers vous, et aultres bonnes parolles, que vous leur scaurez trop mieulx dire, comme le requiert le temps et la necessité de voz affaires. Et leur dirois aussi que, quand il y aura quelque chose à faire entendre à ladicte royne ou à vous, que c'est l'office de voz ambassadeurs qui le pourront très bien faire, dont du tout ne faudra pas obmettre d'avertir ledict s^r de Chasteauneuf.

Cependant je vous diray, sur ce qu'il vous plaist de m'escripre touchant les prisonniers arrestez à Boullongne, que je suis de vostre mesme advis que vous les lassiez eslargir de vostre propre mouvement et volonté, sans

attendre qu'aultres s'intermercent à vous en requierir et intercedder pour eulx. Je ne faudray pas de parler ausdicts s^{rs} de Guise et du Mayne, affin qu'ilz facent tant envers le s^r d'Amalle, qu'il face dellivrer et mettre en liberté le cappitaine Campagnol.

Avant que finir ceste lettre, je vous prieray de me mander si vous avez agreable la façon de quoy nous negociions avec ces gens icy, n'estant pas mon intention, comme aussi n'est-ce pas la leur, de faire ung traicté nouveau, ains seulement de regarder à pourveoir aux choses qui n'ont point encores esté executées suivant l'edict, et en celles où il a esté contrevenu; ne vous pouvant encores dire quel succez prendra nostre negociation, sinon que journellement je vous donneray advis de ce que nous y ferons; et vous assure bien que j'accelleray les choses le plus qu'il me sera possible.

Monsieur mon filz, je vous envoie une lettre que ceulx de là m'ont escript, affin qu'il vous plaise pourveoir à leur soullaigement et au païs des environs, commandant et donnant ordre, s'il vous plaist, pour faire retirer à Cambray les gens de guerre dont ilz se plaignent avec très grande raison, à ce que j'entendz. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prosperité, parfaiete santé, très longue et très heureuse vie.

Escript à Rheims, le xxix^{me} jour du mois de may 1587.

De sa main : Monsieur mon filz, je prins mes pileures y l'y a sis heures, qui m'on fest tent de byen déjà, que j'espere n'avoyr de steue besonyn de medecine. L'on dyst que avés mal à la teste, de quoy je suis en pouyne, et pe que vous purger si souvent vous face d, voyent coment, Dyeu mersis, ayste se et vous suplye y prendre garde, que i ache à

mendé pour me dyre. Je suys byen aysé de cet que les Picars sont si sages, et chause que j'é tousjours pansée, que, y alant vous, que tous vous assisterèl. Et quant à cet que me mendés touchant Monsieur de Pyene, je en parleré au Roy; et des aultres chauses que avés ayscript au Roy, yl vous en fayst si ample reponse et vous en satysfayst, que je ne en fayré redyste, come ausi de cel que s'èt pasé depuys vostre partement touchant les afayres que lesates; car vostre femme vous en menderè come le tout ayst; qui sera cause que fayré fin, pryant Dyeu vous conserver.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1587. — 1^{er} juin.

Orig. Archivio di Stato in Venezia.
Collegia secreta. Lettere di Francia. 97, n. 119.

AUX SEIGNEURS DE VENISE.

Très chers et grandz amyz, alliez et conféderez, le Roy nostre très cher sieur et filz, et nous, avons eu tant de tesmoignages de vostre inclination et affection au bien et prosperité de ceste couronne, que nous ne pourrions en trop de façons vous faire paroistre le contentement qui nous en demeure; touteslois, allin que vous cognoissiez combien nous ressentons ceste parfaicte anitié et desirons d'y correspondre, nous avons donné charge à nostre très cher cousin le cardinal de Joyeuse, qui s'achemine presentement à Rome pour y exercer la charge de protecteur des affaires du Roy nostredict sieur et filz, d'embrasser et favoriser ce qui se presentera par de là pour le bien et advancement des vostres. En quoy nous nous asseurons qu'il n'espargnera aucune vigilance, industrie ny artifice; de quoy nous avons estimé de vous donner advis par ceste lettre, sur le contenu de laquelle il vous plaira

adjouster à nostredict cousin le cardinal de Joyeuse, ensemble au seigneur de Maisse, conseiller du Roy nostredict sieur et filz en son Conseil d'Etat et son ambassadeur residant par de là, pareille foy et creance qu'à nous mesme, qui prions Dieu, très chers et grandz amyz, alliez et conféderez, qu'il vous ayt en sa très saincte et digne garde.

Escript à Paris, le premier jour de juin 1587.

DE NEUFVILLE.

CATHERINE.

1587. — 3 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n. 5733, f. 992.

À MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, nous nous sommes souvent rassemblez avec ces princes, lesquelz je pensois me deussent faire responce sur le faict de Vallence, pour ce que, comme vous verrez par le sommaire des raisons qui feurent dictes de part et d'autre, et à quoy nous en demeurasmes en nostre dernière conferance, ilz avoient promis de la me faire le lendemain, et ce pour le faict seulement du s^r de Lessans¹; mais au lieu de me nommer quelqu'un de leurs amis pour mettre dans ledict Vallence, en la place dudict s^r de Lessans, ilz incisterent encores que ce feust luy qui y rentrast, et demourasmes longtemps sur ce faict, où il ne fut rien obmis des bonnes et fortes raisons que vous verrez par ledict memoire, et de toutes les persuasions dont nous nous peusmes adviser, qui seroient trop longues à vous représenter, pour leur faire congnoistre combien ilz vous avoient d'obligation de la fiance que vous preniez d'eulz, proceddant si seincèrement, en leur offrant de faire re-

¹ Aymar de Clermont-Glatte, s^r de Geyssans, nommé gouverneur de Valence par Mayenne, en 1581, et que La Valette avait dépossédé.

mectre es mains de quelqu'un de leurs amis ledict Vallence, encores que par lesdictes raisons, il n'y eust point d'apparence de le debvoir faire. Mais nous ne sceusmes gagner sur eulz qu'ilz vuidassent du tout cest article; au contraire, ilz demandoient quelques jours pour envoyer ung courrier vers icelluy s^r de Lessans, disans que c'estoit son faict et qu'il n'y avoit que luy qui s'en peut resoudre. Toutesfois ce propos fut tant mené qu'enfin ilz promirent qu'ilz en parleroient icy à quelqu'un de ses amis, et adviseroient avec le s^r de Bellievre encores à cest affaire, pour lequel il nous sembla que mon neveu le duc de Mayenne, à qui le faict touche plus qu'aux autres, estoit neanmoins plus traictable. Ilz rentrerent encores sur le faict d'Angers, duquel, à nostre derneire conferance, ilz disoient ne debvoir plus parler, si je leur commandois, comme je leur avois bien faict congnoistre qu'ilz ne devoient plus faire par les raisons portées par l'article du memoire faisant mention du sommaire de ce qui fut dict de part et d'autre en icelle conferance, sur lequel me remettant pour éviter à redite, je n'en estendray ceste lettre davantage; et vous diray qu'en parlant de ce que dessus, nous n'avons pas obmis à les presser toujours de la restitution de voz villes et places de Picardye, asçavoir de Doullans¹, le

Grotouer¹ et Pont-Remy²; mais ilz ne font aultre responce que celle qu'avez vene par mes depesches precedentes, qu'ilz sont bien marryz que cella soit advenu et que c'est chose faicte sans leur sceu, et de Monsieur d'Aumalle: aussi, quoy qu'on ait pensé le contraire, et que se sont gens sur lesquelz il n'ont pas, ny ledict s^r d'Aumalle, toute puissance qu'ilz en ont escript dez que je leur en parley fort expressement, et qu'ilz en attendent dans deux ou trois jours la responce. Sur quoy je n'ay pas obmis de dire en noz conferances, et en particulier audict s^r de Guyse, que, s'il mandoit à ceulz qui detiennent lesdictes places qu'ilz eussent à les rendre, comme il est très juste, estant une trop lourde contravention à ce qu'ilz ont promis, et qu'aultrement ilz se separeroient d'avec eulz et les abandonneroient, je m'asseurois qu'ilz le feroient incontinaut et sans difficulté; mais ilz respondent que d'honnestes paroles, comme je vous ayjà escript, et ne font en cela comme je desirerois. Nous parlasmes aussi longuement du faict de Maizieres³, qui debvoit demonrer par les articles de Nemours avec vingt hommes seulement; mais le s^r de Guyse⁴, sur ce faict, disant qu'avec une simple ettre il avoit mis le s^r de . . . dedans le dict Maizieres, comme l'on pourroit veoir par le registre de ladicte chambre de ladicte ville, et qu'il l'en pouvoit oster quand il voudroit, puisque vous estiez fié en eulz de ceste ville-là et des autres qui leur avoient esté baillées pour secreté durant cinq ans; qu'oultre cela, il estoit gouverneur de la place, et davantage qu'il avoit une douzaine de lettres de vous, contre-

¹ Doullens, chef lieu d'arrondissement de la Somme.

Le 14 juin, Villeroy écrivait de Paris à Matignon : « Messieurs de Guise font instance que l'on laisse aux Picards la garde de la ville de Doullens; j'ai dit à ceux qui l'ont prise que le Roi ne le veut pas faire; car elle a été prise sur ses serviteurs bons catholiques. . . Je ne sais à quoi pensent ces princes de Guise; je crois qu'ils sont aveuglés. Sa Majesté embrasse le fait de la religion de cour et d'affection; chacun le voit, et ses actions le manifestent assez. Si l'on en abuse, on le desespérera, et croyez que Dieu punira à la fin ceux qui en seront cause. » *Lettres de Neuville à Matignon*, 1749, p. 193.

¹ Le Crottoy (Somme), arrondissement d'Abbeville.

² Pont-Remy (Somme), arr. d'Abbeville.

³ Mézières (Ardennes).

⁴ Le mot manque dans le manuscrit, à la fin de cette ligne et de quelques autres.

signées du s^r Brulart, par lesquelles vous luy commandiez de pourveoir audiet Maizieres et mettre des forces dedans, pour le bien conserver et garder de surprise de ceulz de Sedan, d'où ladicte ville est prochaine, et tous les jours en danger, qui ne la feroit bien garder toutesfois, à ce qu'avons depuis peu entendu par ce que ledict S^r de Guyse osterà la garnison dudiet Maizieres. Voylà ce qui s'est depuis ma dernière depesche passé en noz conferances, après lesquelles icelluy S^r de Guyse me parla du paiement des gens de guerre, qu'il dict avoir esté et est contrainct d'entretenir encores à cause de Sedan et de Jametz, afin qu'il vous plaise donner ordre de les faire paier : il en avoit baillé l'estat, que je vous envoie, audiet S^r de Bellievre, [et] feyt entendre que le secretaire Brulart luy escripvoit comme le tresorier Gobelin l'avoit assuré que les douze mil escuz que vous avez ordonnés pour cela estoient de ceste heure prestz, ou le seroient incontinent; vous suppliant de faire assigner le surplus, montant cinq mil soixante escuz, comme il vous plaira voir par ledict estat, disant qu'il a esté contrainct d'augmenter chacune des compagnies de St-Pol de cent hommes, et d'avoir les gens de cheval portez par icelluy, qu'il estime bien peu, considéré le deportement de ceulz dudiet Sedan et de Jametz; par quoy il vous plaira veoir comme voudrez qu'il soit fait desdictz v^m LX l. t. restans dudict estat. Il nous a dict que, cessant l'occasion desdicts Sedan et Jametz, il ne sera plus besoing desdictes forces; mais que jusques ad ce que cela soit, il est nécessaire d'en entretenir de decà.

Monsieur mon filz, nous avons depuis deux jours fort souvent parlé de la restitution des villes de Picardye, en quoy ces princes dient toujours qu'ilz desireroient bien qu'elles vous

feussent rendues, mais qu'ilz craignent que le S^r de Savenze, qui est dedans Doullans, se rende plus difficile qu'ilz ne desireroient; s'estant passé plusieurs propos pour ce faict, et aussi pour Angers, dont je me remetx au S^r Zamet¹, que j'ay advisé depescher devers vous, afin de vous représenter tout ce qui s'est passé en cela; vous priant me le renvoyer incontinent, et qu'il puisse estre icy de retour samedi ou dimanche de bonne heure avec vostre intention, afin que je m'en puisse retourner vous trouver et partir lundi, selon ce qu'il vous plaira me mander. J'oublois à vous dire que je n'ay rien voulu bailler, ny monstrier par escript, ausdictz princes du sommaire de noz dernières conferances, d'autant que, comme vous sçavez, nous ne voulions pas faire nouveau traicté. Ce que j'ay fait escrire de nosdictes conferances n'est que pour mieulz vous représenter tout ce qui s'est passé en icelles. L'escript de ce qui fut traicté en la première conference leur a esté seulement communiqué, comme je vous ay escript, pour leur monstrier qu'ilz avoient occasion de demeurer satisfaitz de mes responses. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prosperité parfaite santé, très longue et très heureuse vie.

Escript à Reims, le mercredi m^e jour de juing 1587.

Monsieur mon filz, je ne veulz aussi oublier de vous dire que j'ay receu les deux lettres que m'avez escriptes du dernier jour du mois passé, l'une faisant response à ce que je vous avois escript pour le faict du cardinal de Pelvé, et l'autre faisant encores mention de la depesche que avez fait bailler à Cussy pour le

¹ Il s'agit du banquier Sebastiano Zametto, sur lequel on peut consulter le *Bulletin italien*, II, 1902, p. 143.

faict de Sedan. Atendant l'arrivée duquel Cussy, j'ay advisé icy avec ledict Sr de Guize d'envoyer Verac audict Sedan avec la depesche, dont il vous plaira veoir le double; c'est affin de faire, s'il est possible, cesser les courses qui se font de part et d'autre, et que l'on puisse remectre les choses à repos de ce costé là. Je vous renvoyray Didron, vostre varlet de chambre, après que j'auray veu la depesche qu'avez faict bailler audict de Cussy.

Vostre bonne et tres affectionné et hobligé mere,

CATHERINE.

1587. — 5 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3398, f° 9.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, je retyns vostre homme jesusques à demeyn, pansant tousjour acomoder le fest de Mesieres, et n'an suys hors d'esperence, come par luy vous en menderé plus au long; en cet pendent vous ay voleu fayre la pressante, pour vous dyre que j'é entendeu que la Roïne ma fille hay tombé malade, de quoy je suys en pouyne, et pour savoyr de ses nouvelles y envoy cet porteur; je pryé à Dyeu qu'ele souynt bonne, pour aystre chause que je desire infinymment, et qu'il me payse rapporter son entyere gueryson, et ausi de vos nouvelles, que je seré tousjour byen ayse aystre à vostre contentement, et pryé Dyeu vous conserver.

De Reins, cet v^{me} de joun 1587.

Mandé-moy coment cet porte vostre fils.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1587. — 7 juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 23 r.

AUX CONSULS ET HABITANS
DE CAMBRAY.

Très chers et bons amys, nous avons receu la lettre que nous avez escripte du xxix^{me} du mois passé par le Sr Du Rousseau, present porteur, des peynes que vous avez eues à cause de la mauvaise intelligence de celluy qui estoit capitaine du Castelly; ce qu'esperons qui n'adviendra plus, y en ayant à present ung aultre, que le Roy nostre très cher Sr et filz y a mis. Nous avons veu ausy ce que nous escrivez, et ce que icelluy Sr Du Rousseau nous a dict, pour le faict du paiement de la garnison de Cambray, à quoy, estant de retour auprès du Roy nostre très cher Sr et filz, croiez y ferons ce qui nous sera possible à ce qu'il y soit pourveu. Cependant, très chers et bien amez, asseurez vous tousjours de nostre bonne vollunté et affection en vostre endroiet, et que, tant pour le general que pour le particulier de vous tous, nous prandrons tousjours plaisir de vous gratillier en ce qui nous sera possible, et d'aussy bon cœur que nous prierons Dieu, très chers, etc.

Escript à Reins, le vii^e jour de juing 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 7 juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 23 v.

[A MONSIEUR DE BALAGNY.]

Monsieur de Ballagny, le Sr Du Rousseau, present porteur, m'ayant présenté les lettres que m'avez escriptes avec le memoire que luy avez baillé, m'a ausy faict entendre sur chacun poinct tout ce qui luy aviez donné charge me représenter, en quoy vous pourrez croire que

je n'emploieray pour vous, estant de retour auprès du Roy monsieur mon filz, de toute la bonne affection que pourriez desirer, et ne fault pas que vous douttiez qu'il ne se face en vostre consideration tout ce qu'il sera possible; aussy fault-il que vous comportiez comme vous debvez à l'endroit du Roy mondict S^r et filz pour le bien de son service, comme j'ay sur chacun des poinctz contenuz en vostre dict memoire faict entendre au S^r Du Rousseau, pour le vous dire; et m'assurant qu'il n'en obmettra rien et que de vostre part vous y satisferez comme ung homme de bien, bon serviteur du Roy et de moy, doit faire, je ne vous feray plus longue lettre, sinon pour vous assurer qu'en tout ce qui dependra de mon particulier et de mes moyens, je feray tousjours pour vous et pour les vostres ce que aussy raisonnablement vous pourrez desirer. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Balagny, etc.

Escript à Reims, le vii^{me} jour de juing 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 11 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 155.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, j'é ayscripts au Roy sur set que l'ons a mys en avant de Doulan que y la remetré entre les meyns du Roy¹, et neanmoins y l'pleyra au Roy d'y nomer l'un des troys que les pryntes me nomeront qui n'auront aysté ny de l'autre pryse de Bologne, ni des aultres plases, et ne seront declaré de la Lygue, et toute foyz seront de leurs amys. Voyent qu'il ne la veullet rendre, je panse que serét plus pour le servyse du Roy et reputa-

¹ Il faut lire : « entre les mains des Princes », ou « des ligueurs. »

tion, qu'ele fust myse par le Roy entre les meyns d'un homme de byen, qui n'aurét aysté declaré pour heulz, que la leser dyrecement entre les meyns de ceuls qui l'ont pryse. S'il trove myeulx que l'on lese les chausés coment ayle sont, qu'i ne panse pas que je n'y aye fayst tout cet que set peult et douyt pour son contentement; et, quant on va en quelque lyen l'on ne peult en un vin jour¹ acomoder les alayres; et, s'an alent avent qu'il souynt achevée, un aultre y eult aultent fayst que moy. Je vous pryé que je sache sa resolutyon; car telle qui la pausera la mylleure, je la troveré très bonne. Je ne vous en fayré plus long dyseurs, et pryé Dyeu vous avoyr en sa saincte garde.

De Reims, cet xi^{me} de joun 1587.

CATHERINE.

1587. — 13 juin.

Archives des Médicis à Florence, filza. n° 4726

A MONSIEUR MON COUSIN

LE GRANT DUC DE TOSCANE².

Mon cousin, je viens de recevoir vostre lettre du vii^{me} du mois de may, à la quelle pour responce je vous diray, que estant le chevalier d'Elbeine par deça, et après avoir entendu de luy bien particulièrement tout ce qu'il avoit negocié avec vous pendant son voiage, et considéré ce que vous m'avez auparavant escript par vostre lettre du vi^{me} decembre, je vous feis dès lors bien au long scavoir ma resolution, ayant adressé ma lettre que je vous escrivois au marquis de Pisany, ambassadeur du Roy monsieur mon filz à Rome, lequel j'estime la vous avoir faict tenir. Mais

¹ *En un jour, en vingt jours.*

² La même lettre, traduite en italien, se trouve aux archives de Florence, sous le n° 473, *numera 2106*.

voyant comme vous me mandez estre en peine pour n'avoir receu madiete responce, j'ay bien voulu vous envoyer encores à present le double de la mesme lettre, que je vous escravis lors signée de moy, afin que par là vous voiez ma resollution, de la quelle je ne me puis departir, n'estant mise plus que à la raison pour le desir que j'ay tousjours eu de vous faire paroistre l'amitié et bonne vollonté que je vous porte. Je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Reims, le xiii^e jour de juing 1587.
Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1587. — Juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3662, f° 60

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS¹.

Mon cousin, j'é reseu vostre letre par cet porteur, qui vous rapporte la reponse du Roy mon fils, qui me gardera de vous layre longue la presante; car vous entendré toutes chausse par sa depeche. Et seulement vous dyré que je suys très ayse de cet que avés si byen acomodé toutes chausse en Pycardie pour le servyse du Roy. Je voldrès que partout pen aystre un Monsieur de Nevers avecque la mesme affection. Je me rejouys de vous voyr si tost que cet porteur m'a asuré, qui sera cause que ne vous layré la presante plus longue, et vous pryé vous asurer tousjour de la bonne volenté que vous porte et vous portera toute sa vie.

Vostre bonne consyne, CATHERINE.

¹ Le duc de Nevers avait pris possession du gouvernement de la Picardie le 25 avril 1587. Voir plus haut la lettre de la fin de mai, p. 214.

1587. — 16 juin.

Orig. Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n° 231, f° 104.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISAUY.

Monsieur de Pisauy, j'ay veu l'accord que vous avez passé avec mon cousin le cardinal Farneze touchant les procès et différendz que j'avois tant avec mon neveu le duc de Parme que les creanciers du desfunct cardinal Ypolite, lequel j'ay aussitost confirmé et ratifié; car, à la verité, il est entierement conceu selon mon intention, et avez très bien suivi en ce fait, comme aussi en la prise de possession de mon pallais. L'instruction que je vous avois envoyé, de quoy je vous remercie, vous assurant que je suis bien ayse que cela ayt passé au gré et contentement dudiet cardinal et qu'il ayt par là cognu que je continue en l'amitié et bonne vollonté que je luy ay tousjours portée et aux siens. Maintenant doncques que lediet accord sera du tout accomply, je desire que vous faciez retirer par le Sr d'Ossat tous les filtres, contractz et instrumens qui sont en la possession des agens dudiet duc de Parme, concernans mes biens de Toscane, et aussi ceulz que peuvent avoir les creanciers par devers eulz, afin de m'en servir et ayder, si j'en ay besoing, allencontre du grand-duc, s'il ne se met de luy mesmes à la raison; désirant que tous lesdiets pappiers me soient bien et soigneusement gardez par lediet d'Ossat avec les autres qu'il a desjà à moy et que du tout il soit fait ung inventaire, duquel vous m'enverrez une coppie, afin que je sache quelz filtres il y aura par delà, pour y avoir recours quand j'en auray affaire. Dans la depeche que je vous feis lorsque je vous mandé d'accorder avec lediet cardinal Farneze, depuis le retour du chevalier d'Elbeine, je vous envoié

une lettre que j'escrivois au grand-duc en responce d'une qu'il m'avoit faicte, et par icelle je luy faisois bien au long entendre mon intention sur le faict de mes biens de Toscanne¹. Mais, pour ce qu'il m'a escript qu'il n'avoit en encores aucune responce de moy sur l'offre qu'il diet m'avoir faicte par lediet d'Elbeine, je desire, si vous ne luy avez encores envoié madicte lettre, que avecques quelque occasion vous la luy faciez bailler; car par là il verra entierement ma resolution et ne se pourra excuser de ne l'avoir sceue. J'ay veu ce que vous me mandez touchant la prise de possession de mes biens de Toscanne et bien considéré les difficultez qui s'offrent de la pouvoir prendre sur les lieuz, pour la crainete qu'il y a que lediet grand-duc donne empeschement à celluy qui yra vers luy pour cest effect. Au moyen de quoy, si vous trouvez par delà que cela ne se puisse faire, il me semble qu'il suffira de prendre ladicte possession sur les confins de son estat, et puis après la faire signifier à mon cousin le cardinal de Medeis et à son ambassadeur residant à Rome, afin qu'il n'en puisse pretendre cause d'ignorance, et que cela serve à obvier à toute prescription. De quoy je me remectz à vous pour en user, soit en une sorte ou autre, ainsi que vous adviserez pour le mieulz, vous priant vous souvenir du faict de ma fondation de Nostre Dame de Lorette et de ce qui concerne l'eglise Saint-Loys pour les asseurer et que les obitz, prieres et services, que je y ay fondez, soient fondez et asseurez sur les boutiques et petites maisons qui m'appartiennent, suivant ce que je vous ay cy-devant escript, me mandant l'ordre que vous y aurez donné avec assurance du contentement que j'ay du service que vous m'avez fait en ceste occasion,

¹ Sur cet «accord», voir les lettres de Pisany et les pièces publiées à l'*Appendice*.

priant Dieu, Monsieur de Pisany, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Reims, le xvi^e jour de juing 1587.

DE L'AUBESPINE.

CATHERINE.

1587. — Juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n. 3394, f. 93 r.

[A MONSIEUR DE MONTECASSIN¹.]

Monsieur de Montecassin, vostre lettre du xxvii^{me} du mois passé me fut apportée, il y a trois ou quatre jours, par La Benotte, present porteur, ayant veu les advis que par icelles me donnez que les levées d'estrangers en faveur de ceulz de la Religion s'avancent fort; les aultres advis que nous avons d'ailleurs sont conformes à cela. Toutesfois il est bon et très nécessaire pour le service du Roy monsieur mon filz que vous y aiez soigneusement l'œil ouvert. Je ne doute pas que vous ne continuiez à envoyer en Allemagne et es aultres lieuz où verrez qu'il en sera besoing, afin de donner toujours le plus certain advertissement que vous pourrez au Roy mondict Sr et filz desdictes levées et de leurs deliberations, et vous luy ferez très grand service. Cependant que je seray icy, si vous m'en voulez aussi escrire, ce sera chose qui me sera bien agreable. Et quant au paiement des garnisons de Metz, encore que je scaiche bien que le Roy mondict Sr et filz a cela en toute affection et ne manquera de bonne vollunté, sy luy en ay-je encores escript; et quant je seray de retour à la court, j'y tiendray encores la main, comme en chose qui ne scauroit estre plus nécessaire. Priant Dieu, Monsieur de Montecassin, etc.

Esript à Reims, le . . . jour de juing 1587.

¹ Jean Luppial de Montecassin, lieutenant général au gouvernement de Metz.

1587. — Juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 23 r°.

[A MONSIEUR DE SCHOMBERG.]

Monsieur de Schomberg, j'ay veu la despesche qu'avez adressée au secretaire Pinart et le memoire estant en icelle pour le faict des levées qui se font de reistres et aultres estrangers pour le roy de Navarre et ceulx de son parti : ce qui nous meet en grande peyne, car il semble qu'ilz soient prestz et pour venir plus tost que nous ne pensions. Vous avez très bien faict d'en avoir adverti, comme j'ay veu par vostre dicte lettre, le Roy monsieur mon filz, qui en sera aussy en très grande peyne; et fault bien se dilligenter de pourveoir à noz affaires¹. C'est pourquoy je desirerois bien que les choses feussent bien resollus avec ces princes icy : en quoy, comme vous pouvez penser, je m'emploieray de toute affection. Cependant je vous diray, sur ce que vous a faict entendre mon filz Monsieur le duc de Lorraine, qu'il laisseroit tous ses affaires pour me venir veoyr, comme, en devisant avec le S^r d'Osseville, je luy diz que j'eusse bien désiré; mais, comme luy direz, je craindrois de luy donner la peyne de venir et qu'il ne me trovast plus icy, vous priant, au demourant, continuer à me donner advis de ce que

¹ La reine s'occupait au besoin des détails militaires, comme nous verrons plus loin; mais, à cette date, Henri III, sentant la guerre inévitable, avait déjà convoqué toutes ses troupes. Nous avons trouvé, dans le volume 16 des *Cinq cents* de Colbert, le placard officiel de l'appel des milices, avec les noms des capitaines; c'est l'exécution de l'édit donné à Meaux le 23 juin 1587 pour réunir à Chaumont-en-Bassigny toutes les compagnies d'ordonnance. Cet édit a été réimprimé dans les *Mémoires de la Ligue*, t. II, p. 196.

pourrez apprendre et que verrez le meriter, priant Dieu, Monsieur de Schomberg, etc.

Escript à Reims, le jour de juing 1587.

[CATHERINE.]

1587. — Juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 23 v°.

[A MONSIEUR DE VERAC¹.]

Verac, j'escriptz à mon cousin le duc de Bouillon la lettre cy incluze, que vous luy presenterez, et, suivant icelle, le prierez à ce que ung nommé Nicollas Phillippot, fermier de ma cousine Madame l'abbesse de Saint-Pierre² en la cense de Sergicourt, qui fut samedi dernier pris en ladicte cense et emmené à Sedan par six hommes de cheval, qui vinrent courir jusques au villaige de Mouzon, soit dellivré et mis en plaine liberté, sans paier la rançon qu'on pretend tirer de luy; attendu qu'il est subject du Roy mondiet S^r et filz et qu'il n'est de la quallité de ceulz qui doivent paier la rançon; remonstrant outre cela à mondiet cousin de combien la licence qu'il donne à ces gens apportera, s'il continuent, de consequence et prejudice au bien de ses affaires, sur lesquelles nous sommes en termes de faire quelque chose de bon. Priant Dieu, Verac, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Reims, le jour de juing 1587.

[CATHERINE.]

¹ Joachim de Verac, le gentilhomme servant de la reine.

² La princesse Renée de Lorraine, sœur de Francois de Guise, depuis longtemps abbesse de Saint-Pierre de Reims.

1587. — Juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3391, f° 24 r°.

A MONSIEUR LE LIEUTENANT

DE JUGE DE SAINT-QUENTIN¹.

Monsieur le lieutenant, la penurie et chaireté de bledz et aultres grains est si grande à Cambray et païs de Cambresis, à cause de la sterilité et peu de rapport des terres qui y sont, que ceulz du plat païs, mesmes les habitans dudict Cambray en ont extresme disette et nécessité, s'ilz ne sont secouruz et aydez par ceulz de leurs voisins qui ont lesdictz bledz en abondance. Pour ceste cause, ayant entendu qu'ilz ont faict achapter quelque quantité desdicts bledz et aultres grains pour suppleer à leur dellault, lesquelz ilz desiront faire charrier et conduire en leurdict païs, je vous ay bien voulu faire ce mot et vous prier que, sans aucune difficulté, vous laissiez librement et seurement passer lesdicts bledz et grains avec ceulz qui les conduisent, sans souffrir qu'il leur soit donné aucun empeschement; car je desire que ceulz dudict Cambray et païs de Cambresis soient gratiffiez en ce qu'il sera possible. Aussi le Roy monsieur mon filz et moy, les ayant pris en nostre protection, desirons qu'ilz soient aultant favorablement traictez que les aultres subjectz naturelz; estant au demourant assenez que, quand leurdict païs sera abondant et fertile desdicts bledz, qu'ils secoureront et assisteront tousjours en semblable ceulz qui en seront souffreteulz et necessiteuz. Priant Dieu, Monsieur le lieutenant, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Reims, le . . . jour de juing 1587.

[CATHERINE.]

¹ On trouve à la suite la même lettre adressée à « Messieurs de la ville de Saint-Quentin ».

1587. — Juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 24 v°.

[A MONSIEUR LE DUC DE BOULLON.]

Mon cousin, j'ay grande occasion de me plaindre de la faulte qu'ont faicte aucuns gens de guerre partiz, à ce que j'entendz, de Sedan, et ont esté brusler l'abbaye de La Vauldieu¹ et deux bourgs et villaiges, dont l'un est appelé Broq, des terres de ma niepee la duchesse de Guize; y ayans faict beaucoup de desordre et de scandalles, mesmes bruslé un prestre en l'eglise de ladiete abbaye. C'est trop peu respecter le commandement du Roy monsieur mon filz et le mien. Au lieu de se contenir pendant la negociation que j'ay envoyé faire par devers vous par le Sr de Verac, pour establir le repos en voz terres, l'on ait faict executer ladiete entreprise, dont l'offense, à dire vray, demeure au Roy et à moy, sy ainsy est que cela se soit faict depuis ladiete negociation commencée, comme madiete niepee m'en a faict la plainte; car j'avois aussy commandé icy à mon nepveu le duc de Guize de faire cesser toutes courses et que chacun demourast en estat pendant ladiete negociation. C'est pourquoy je vous envoie ce porteur expressement, afin que vous fassiez arrester les chefs de ceulz qui ont commis telz actes pour en faire faire justice. Il fault aussy envoyer sur les lieux informer du dommaige qui a esté faict, à ce que l'on le puisse reprendre sur le bien de ceulx qui ont commis une telle faulte. A quoy, je m'assure, mon cousin, que, comme chose raisonnable, vous tiendrez la main qu'ainsy il en soit faict, afin qu'il ne soit poinct usé de revenge,

¹ La Vaudieu, ou Vaudien, près Sedan, au diocèse de Reims, vieille abbaye de Prémontrés située à la Bouche de Semoï, confluent de la Meuse.

comme à ce que j'entendz mondiet nepveu le duc de Guize eust faict, sans la deffense que je luy en ay faicte et l'assurance que j'ay donnée à mondiet nepveu que je vous en escrirois et qu'il y seroit remedié promptement, comme il est cy-devant declairé. A ceste cause, je vous prie doncques derechef, mon cousin, tenir la main à ce que dessus; et la justice et exemple qui en sera faicte servira de beaucoup à empescher que telles choses, qui sont si pernicieuses, ne se facent plus. Vous priant me faire responce par ce porteur et vous rendre facile à l'effect de ce que le Roy mondiet S^r et filz et moy vous avons escript et mandé, tant par le S^r de Cussy-Remon, que par le S^r de Verac; car aussy est-ce pour vostre grand bien. Priant Dieu, mon consin, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Reims, le jour de juing 1587.

[CATHERINE.]

1587. — Juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 24 v°.

[A MONSIEUR DE VERAC.]

Verac, je vous envoie une lettre que j'escriptz à mon cousin le duc de Bouillon, laquelle j'ay faict mettre à cachet vollant, affin que puissiez veoir le contenu en icelle, pour lequel vous vous emploierez envers mondiet cousin et ferez en sorte, suivant madiete lettre, que l'ordre soit si bien donné que l'on puisse faire justice exemplaire d'ung tel faict et que le dommage se puisse reparer des biens de ceulz qui l'ont commis. L'attendz aussy à grand desir quelque bonne resollution sur l'occasion de vostre veoyage par delà, affin que l'on y puisse establir le repos promptement;

car je faiz mon compte de m'en retourner trouver le Roy monsieur mon filz bientost. Priant Dieu, etc.

Escript à Reims, le jour de juing 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 16 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 7.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE NEVERS.

Mon cousin, je retyns ce jautyhome, que vostre homme m'avoÿt envoyé, jusques aujourd'huy que je suys partye de Reims pour pouvoÿr par luy mender cet que j'aurai fayst touchant Mesyere; et, voyant que je vous voyré si tost, je pause moy mesme le vous dyre, et croy que ann aurés contentement: ce que je desire de vous en donner; ayant trové Mons^r de Guyse trefable, de fason qu'il me dyet [estre] vostre amy, comme je luy ay assuré qu'etiez le syen. Et remetant le surplus à quant je vous voyré, ne vous fayré la presante plus longue, et pryé Dyeu vous conserver.

De Fere-en-Tartenoy¹, an cet xvi^e joun 1587.

Votre bonne cousine.

CATHERINE.

1587. — 19 juin.

Orig. Mantoue Archivio Gonzaga.

A MON COUSIN LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, ayant eu mon cousin le cardinal de Joyeuse¹ commandement du Roy

¹ Voir les lettres du cardinal de Joyeuse à Henri III de cette année 1587 dans le ms. fr. 16036 et aussi dans la *Vie du cardinal de Joyeuse* par Aubery.

mons^r mon filz de vous visiter de sa part en s'achemenant à Rome. je luy ay bien voulu donner charge de fere et accomplir semblable office de ma part à vostre endroict, m'asseurant qu'il s'en acquitera si bien et dignement, que vous recevrez plaisir et contentement de ceste demonstration de ma bonne volunté, ainsy qu'il vous fera plus particulièrement entendre, et sur quoy vous luy adjousterez, s'il vous plaist, telle fiance qu'à moy mesmes, qui prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xix^e jour de juing 1587.

Vostre bonne cousine, CATHERINE.

1587. — 19 juin.

Orig. Archives de Turin.

A LA DUCHESSE DE SAVOIE¹.

Ma petite-fille, comme j'ay toute inclination à desirer et procurer votre contentement et de vostre maison, j'ai receu ung infiny plaisir d'entendre la naissance du second filz qu'il a pleu à Dieu de vous envoyer²; ce que ne vous pouvant assez exprimer par mes lettres, j'ay donné charge à mon cousin le cardinal de Joyeuse d'accomplir avec vous ceste office en mon nom, et vous assure que je recevray toujours avec pareille consolation tout ce que vous arrivera de bien et prospérité en ceste vie; sur quoy je vous prie de le croire comme moy mesmes, et notre Seigneur, ma petite-fille, qu'il vous ait en sa très sainte et digne garde.

¹ Au dos : « A ma petite-fille madame la duchesse de Savoye. »

² Victor-Amédée, né à Turin le 8 mai 1587, d'abord prince de Piémont après la mort de son frere aîné en 1605, puis duc de Savoie de 1630 à 1637.

Escript à Paris, le xix^e jour de juing 1587.

Vostre bonne gran-mere, CATHERINE.

1587. — 14 juillet.

Archives de Modène.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE FERRARE.

Mon cousin, s'en retournant le sieur Giliolo¹, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy monsieur mon filz, par delà, à cause de la perte qu'il a faicte de mon cousin le cardinal d'Este, vostre frere, j'ay bien voulu, outre la charge que je luy ay donnée de vous assurer tousjours de ma bonne volunté et de l'amitié que je vous porte, vous tesmoigner par la presente le contentement que le Roy mondiet filz et moy avons, avecz toute raison, de ses deportemens. Car, pendant l'honneur qu'il a eu d'estre auprès de nous de la part de mondiet cousin vostre frere, il s'est en toutes occasions tellement comporté et conduit, que nous avons tous deux très grande raison d'estre entierement content[s] de luy : chose laquelle je vous prie luy vouloir agreer, et en ce qui s'offrira pour son bien luy vouloir faire paroistre qu'il a faict chose qui vous a esté très agreable, vous assurant que pour l'honneur qu'il a eu d'estre aymé et estimé de mondiet cousin vostre frere et d'avoir tousjours secondé ses bonnes et droictes intentions en tout ce qui s'est offert pour le bien du service du Roy mondiet filz, que j'auray à bien grand plaisir sy j'entendz que vous luy aiez faict parroistre par effect le contentement que vous avez receu de ses depor-

¹ Ce personnage doit être le comte Girolamo Giglioli, qui devint plus tard ambassadeur à Florence (1590), puis à Rome (1593-1595, 1597).

temens, ainsy que je vous en prie, et que Dieu, mon cousin, vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xiii^e jour de juillet 1587.

Votre bonne cousine.

CATHERINE.

1587. — 19 juillet.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, p. 34 r°.

A MONSIEUR DE DANZAY.

Monsieur de Danzay, bien que les nouvelles que nous avez departies par vostre despêche du xxviii^{esme} d'avril de la levée des reystres en faveur de la royne d'Angleterre et du roy de Navarre soient assez incertaines, si nous avez vous fait service agreable de nous les faire entendre, comme aussy les autres, tant de la venue des ambassadeurs d'Allemagne que de la preference des enfans du duc de Weimar, à present prisonnier, au filz du feu electeur de Saxe Auguste, vous priant continuer et ne negliger à nous faire part de tout ce que vous scaurez et descouvrirez appartenir au bien du service du Roy mondiet Seigneur et filz et de ceste couronne, selon la bonne affection que je m'assure que y avez. Au demourant, il n'est pas que ne soyez adverti de l'ordre que l'on a donné pour vous faire dresser de voz assignations, dont les deniers ne peuvent plus gueres tarder à estre receuz; qui me gardera vous faire la presente plus longue que pour prier Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xix^{esme} juillet 1587.

CATHERINE.

1587. — 21 juillet.

Arch. du Vatican, Nunziatura di Francia. 19. P. 316.

A MONSIEUR

[LE MARQUIS DE PISANY¹.]

Signor Marchese².

Il Re mio Signore figliulo vi scrive la cagion del mio viaggio, per farla intendere al nostro Santissimo Padre il Papa da parte sua, sicome io vi prego à far dalla mia, supplicando Sua Santità à credere, che come hà piaciuto à Dio farmi tanta gratia, ch'io habbia fatto prova per tutte le mie attioni del buon zelo, che porto alla propagatione della gloria di Dio et alla grandezza et conservatione di questo Regno, così spero che il resto de' miei giorni mi honorerà della sua santissima condotta, alla salute della mia conscience et alla contentezza di Sua Santità, essendo il Re detto, mio Signore figliulo, d'une medesima intentione, si come Sua Santità, per li effetti che ne seguiranno, conoscerà. Però la supplicarete non pigliarne alcuna mala opinionione alla relatione di qualsivoglia persona, ma riposar et assicurarsi che il Re mio diletto Signor figliulo et io non faremo mai cosa indegna de' Principi Christianissimi, et utile et necessaria alla salute di questo Regno, come habbiamo fatto sin adesso. Pregando Nostro Signor Dio, etc.

Di Parizi, a' 21 di luglio 1586.

¹ Le destinataire de cette lettre est évidemment le marquis de Pisany, ambassadeur de France à Rome. Voir ms. Brienne, 354.

² Dans une vente faite à l'hôtel Drouot, le 15 novembre 1899, figurait une lettre de Catherine de Médicis, avec quatre lignes autographes, adressée à M. de Pisani, ambassadeur à Rome, datée de Meaux, le 23 juin 1587. Elle est relative à la fondation que la reine se propose de faire dans l'église Saint-Louis, à Rome.

1587. — 2 août.

Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n° 231, f° 110.

Anc. collection Lucas-Montigny.

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE PISANY.

CHEVALIER DES ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILZ,
CONSEILLER EN SON CONSEIL D'ESTAT ET SON AMBASSADEUR À ROME.

Mon^s de Pisany, j'eusse bien désiré que vous eussiez envoyé au Grand-Duc de Toscane la lettre que je vous avois adressée pour luy, sans avoir nullement différé ny attendeu de moy aultres nouvelles, d'autant que le Grand-Duc m'ayant, depuis six semaines, escript qu'il pensoit estre quitte de la parole qu'il avoit baillée au chevalier d'Elbeyne et de ce qu'il m'avoit aussy mandé, pour n'avoir en aucunes nouvelles de moy dans les quatre mois qu'il avoit prefix au S^r d'Elbeyne, je luy ay fait response que je m'asseurois qu'il auroit eu à temps une despesche que je vous avois envoyée pour luy faire tenir, mais que, en tout cas, je voulois bien luy en envoyer encore une coppie. Allin doncques qu'il trouve que ce que vous luy escriperez se rapporte entierement à ce que je luy ay mandé, je vous prie par la premiere occasion luy vouloir envoyer ma lettre, et vous excuser de ce qu'il ne l'a eue plus tost sur ce que vous avez toujours attendu quelque occasion de la luy pouvoir faire seurement tenir; car à la verité il verra par là, comme par sa confession mesme il ne peut plus denier qu'il ne me doibve justement ce que je luy demande. Je ne laisse pourtant de trouver bonne la façon de laquelle vous me mandez vous estre conduit en ceste affaire, pour l'assurance que j'ay que vous avez fait pour le mieux, et que c'est chose qui a esté bien considerée par delà. Quant à ce qu'il faudra faire pour la

prise de possession de mes biens en cas que le Grand-Duc fasse dillicolté de l'accorder, je trouve bon de s'y conduire, ainsy que vous me le mandez, par l'avis de ceux de mon Conseil par de là, affin que d'une façon ou d'autre j'aye cette prise de possession, s'il est possible, ou du moins ung refus par escript, pour après me pourveoir, voullant que celui à quy vous baillerez la charge de cette prise se conduise en ce fait si dextrement, que cella ne rompe du tout la pratique de l'accord projeté entre nous¹, pour ce que cette voie là me sembleroit la meilleure, si elle se pouvoit effectuer, affin d'avoir moyen de secourir le Roy mon^s mon filz de cette somme en la necessité de ses affaires. Vous disant cecy, pour ce que j'ay veu, par une lettre que vous avez escripte au S^r d'Elbeyne, l'esperance que vous donne mon cousin le cardinal de Medicis de faire descendre son frere à la raison, chose laquelle, sous main et comme de vous mesme, je vous prie de continuer toujours le mieux que vous pourrez, affin de veoir s'il en pourra rien reussir: de quoy vous m'advertirez et du progrès de cette affaire, à mesure qu'il s'y fera quelque chose, m'en remectant entierement à vous, comme aussy de donner ordre à ce qu'il fault pour parachever ma fondation de Nostre-Dame de Lorrette et d'arrester avecques ceux de Saint-Loys la donation que je leur veulx faire, en la sorte que je vous ay mandée. Priant Dieu, Mon^s de Pisany, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Paris, le n^e jour d'aoust 1587.

CATHERINE.

¹ Ces négociations se poursuivirent lentement, et elles furent interrompues quelques mois plus tard par la mort subite du grand-duc. — Voir à ce sujet la lettre de Pisani du 2 novembre 1587.

1587. — 17 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, 10240, f° 176.

A MON COUSIN

[MONSIEUR DE NEVERS¹.]

Mon cousin j'ay donné charge à ce porteur vous voir de ma part et m'emporter de voz nouvelles, et vous dire le plaisir que j'ay de sçavoir que vous portiez mieux; et je croy que bien tost nous nous verrons; car le Roy m'a mandé qu'après avoir esté icy jusqu'aux Roys, qu'il ira à Bloys. Il est bien heureux d'estre sorty avec tout l'honneur d'un si fastueux passage. Vous avez esté le commencement; car la separation des Suisses a esté la cause de tout le bonheur. Dieu vous préservera pour luy faire encore de pareils et plus grands services. Je seray la première à vous assurer de l'amendement de vostre filz, qui a eu un peu de mal; mais, Dieu mercy, ce n'est plus quasi rien, de quoy je vous prie ne vous mettre en peine, et vous assurer qu'il m'est bien cher: j'en auray le soin comme le mien propre.

Je prie à Dieu que vous donne bientost l'entière santé que vous desirer

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1587. — 14 septembre.

Orig. Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n° 831, f° 115.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANY.

Monsieur de Pisany, j'ai veu par vostre lettre du xxiii^e d'aoust l'advis que ceulz de

¹ La copie, assez mauvaise, ne porte ni lieu ni date; mais une note d'une autre écriture indique la suscription suivante: « A mon cousin, M. de Nevers, du 17. aoust 1587. » La lettre semblerait plutôt de la mi-décembre.

mon conseil par delà vous ont donné sur la prise de possession, que je vous avois escript d'envoyer prendre sur les confins de l'estat de mon cousin le grand-duc de Toscane; laquelle je feray communiquer par deçà à ceulz qui m'avoient conseillé ladicte prise de possession, pour puis après vous mander la resolution qu'ilz auront prise, estant bien aise que les choses ne soient poussées plus avant, d'autant qu'à mon advis vous pourrez plus aisément, les choses estant encores en l'estat qu'elles sont, proposer à mon cousin le cardinal de Medici et audiet grand-duc, si vous voiez qui soiet à propos, le contenu en l'instruction que je vous ay naguères envoyée; sur laquelle j'attendray responce de vous, avant que me resoudre sy je feray actionner à Rome lediet grand-duc ou non. Car sy cest affaire se pouvoit terminer à l'amiable, et que je peusse tirer de ce costé là le secours dont je vous ay escript, ce seroit chose qui viendroit très à propos pour le service du Roy monsieur mon filz. J'attendrey doncques de voz nouvelles, m'assurant tant de vostre affection, que je sçay qu'il ne tiendra à vous que cest affaire là ne reussisse à mon contentement. Mon cousin le cardinal de Joieuse m'a escript, depuis son arrivée à Rome, qu'il desiroit en mon particulier pouvoir servir en mes affaires que j'ay par delà. Puisqu'ainsy est, je seray très aise que vous luy communiciez ce qui reste à faire avecques les agens du duc de Parme, s'il y a encores quelque chose à negotier avec eulz, et que vous l'instruisiez de mes droictz de Toscane et de l'estat auquel ilz sont, sans toutesfois parler à luy, ny à personne du monde, du contenu en mon dernier memoire, jusques à ce que vous sçachiez ce qui s'en pourra esperer; d'autant que, sy vous n'estes d'advis de proposer ce que je vous ay escript audiet car-

dinal de Medicis et audiet grand.duc, je suivray tout ce que vous m'en manderez, priant Dieu, Monsieur de Pisany, vous avoir en sa garde.

Escript à Paris, le xiii^e jour de septembre 1587.

DE L'AUBESPINE.

CATERINE.

1587. — 16 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 37 v°.

[A MONSIEUR DE LA SALLE.]

Monsieur de La Salle, j'ai eu advis que ceulz de la nouvelle opinion ou leurs adhecreus se veulent saisir de quelque passage ou ville sur le rivièrre de Seyne. Estant le pont de Poissy d'importance, comme il est, le Roy monsieur mon filz m'a escript dire au S^r de Villequier, gouverneur et son lieutenant general en ceste ville de Paris et Ysle de France, qu'il regarde de les faire fortillier de quelques baricades et tranchées, y envoyant pour cest effect le S^r Augustin, ingenieur¹, present porteur, avec lequel vous regarderez de y faire travailler par les cent pionniers pour ce ordonnez et par les habbitans dudiet lieu de Poissy. Vous ferez aussy lever cinquante hommes de guerre à pied des mieulx agguerriz et disciplinez, que pourrez choisir en vertu de la commission du Roy mondiet S^r et filz, que je vous envoie; et ferez advanceer leur solde, ensemble les fraiz qu'il commendra faire pour la fortification dudiet pont de Poissy, par les habbitans dudiet lieu, dont ilz seront remboursez cy-après des deniers qui se leveront cy-après sur le païs pour cest effect, suivant les lettres de commission que le Roy mondiet S^r et filz a ordonné en estre expedies. Et donnerez l'ordre requis et necessaire

¹ Il s'agit du célèbre ingenieur Agostino Ramelli, communement appelé le «capitaine Augustin», comme on le voit dans les *Mémoires de la Ligue*, II, p. 514.

ad ce que de jour et de nuict il soit faict si bonne et seure garde audiet Poissy, tant par les habbitans que lesdictz soldatz, qu'il n'y puisse mesadvenir au prejudice du service du Roy mondiet S^r et filz, et que tous les bacqz, batteaulz et passages des environs soient amenez et retirez audiet Poissy, afin que lesdicts de la nouvelle oppinion ou leurdietz adherans ne s'en puissent ayder, ainsy que vous entendrez encores plus amplement par ce que vous en mandera lediet S^r de Villequier. Et si vous apprenez quelques nouvelles de merite de ceulz qui vous passent et viennent, vous me ferez bien plaisir de m'en donner advis, ou audiet S^r de Villequier, pour le me faire entendre. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le xvi^e jour de septembre 1587.

[CATERINE.]

1587. — 16 septembre.

Orig. Bibl. nat., V^e Colbert, n° 10, f° 917.

[AU ROY MONSIEUR MON FILZ.]

Monsieur mon filz, le capitaine Bazardas present porteur, qui est au S^r de Schombert, vient presentement d'arriver avecq les despeshes qui seront avec ceste-cy incluzes, aiant ouvert celle que vous escript lediet S^r de Schombert, pour veoir s'il y auroit quelque chose où il feust besoing de donner ordre icy, comme il y a pour le faict de l'argent, à quoy il se fera ce qu'il sera possible. Et pour ce que, par lediet cappitaine Bazardas, vous entendrez toutes choses, je ne vous ennuiray de plus longue lettre, me remettant à luy. Seulement vous diray-je que, suivant ce qu'il vous a plu m'escripre, je faiz donner ordre aux pontz de Sainet-Clou et de Poissy, aiant le S^r de Villequier pris charge de y faire aller le capitaine Augustin. Je feray aussy pourvoir

à ceulz de Saint-Maur et de Charenton, et regardera-on quel moyen il y aura pour secourir de quelque argent la garnison du marquisat de Saluces, que je veoy, par les lettres que m'avez envoyées du S^r de La Fite, qui est en très grande nécessité. Petremol¹ partira ceste après-disnée ou demain matin et vous envoyrons avec luy de l'argent, comme il vous a plu m'escripre. Cependant je prie Dieu, Monsieur, vous bien conserver et donner en toute prospérité, parfaicte santé et longue vie.

De Paris, ce xvi^e septembre 1587.

De sa main : Monsieur mon filz, je suy si fâchée de vous voyr si près de cet greul orage, que je ne say que vous ayscripre, car yl ne fault plus s'attendre qu'à nous mesme. Et vous suplye nous mender l'ordre que aurés avysé avec ces prynses et seigneur et capyteyne que vous volés que l'on donne en sete vylle, car je creyns, quent yl sauront que les reystres approchet, que, aysent dyvysée comme l'ayst, que l'on fâse courir tout fâson de bruyts et que s'ann ensuyve une sedytion; nous y donnerons de noutre conté tout l'ordre que pourrons; mès encore savoyr vostre volanté c'est beaucoup, et connestre l'ayys de ceuls que avés auprès de vous.

Vostre bonne & très affectionnée et hoblygée mere,

CATHERINE.

1587. 16 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 38 v°.

[A MONSIEUR DE FOURS².]

Monsieur de Fours, pour ce que j'ay eu advis que ceulz de la nouvelle oppinion ou leurs adherens sont en vollunté de se saisir

¹ Voir ci-après, p. 248, n. 1.

² Le sieur de Fours, d'une famille du Vexin, était capitaine de Mantes.

de quelque ville, pont ou passaige sur la riviere de Seyne, j'ay bien voullu, estant la ville et pont de Mante¹ de grande importance au service du Roy monsieur mon filz, vous faire ceste lettre, pour vous dire et prier, sur tant que desirez luy faire service agreable, vous ayez à vous mectre incontinent dans ladicte ville de Mante, et que pour la seureté et garde dudict pont vous ayez à incontinent faire lever soixante hommes de guerre à pied, des meilleurs et mieulz agguerriz que pourrez choisir, suivant la commission du Roy mondiet S^r et filz que je vous en envoie; et leur avancerez leur solde, à raison de un l. pour chacun mois, pour chacun d'eulz, dont vous serez remboursé cy-après des deniers qui se leveront pour cest effect sur le païs, en vertu des lettres de commission que le Roy mondiet S^r et filz a ordonné en estre expediées. Avec lesquelz soldatz et les habbitans dudict Mante, vous ferez faire si bonne et seure garde au pont et en ladicte ville, qu'il n'en puisse advenir aucun inconvenient au prejudice du service du Roy mondiet s^r et filz, comme aussy vous pourveoirez à la seureté de toutes les aultres places, chasteaulz et passaiges de votre charge, qui le meriteront; mesmes à Meulan, au cas que le S^r de Saint-Marc², auquel j'en escriptz, n'y soit à present, et donnerez ordre que tous les bacqs et basteaux passagers des environs dudict Mante et Meulan³, estans sur la riviere de Seyne,

¹ Mantes-sur-Seine, chef-lieu d'arrondissement de Seine-et-Oise.

² Jean-Marc de Jamars, sieur de Saint-Marc et de Villiers-le-Blanc, écuyer d'écurie du duc d'Alençon, lieutenant général en l'absence du sieur de Saint-Léger des villes de son gouvernement, et capitaine de la ville et tort de Meulan, par lettre du roi du 12 novembre 1578. Très engagé avec la Ligue, il fut destitué par Henri IV dès 1589.

³ Meulan (Seine-et-Oise), arrondissement de Versailles. Les deux comtés de Mantes et de Meulan

soient menez et retirez audiet Mante, allin que lesdictz de la nouvelle oppinion ou leurs adherens ne s'en puissent ayder; ainsy que le S^r de Villequier, gouverneur et lieutenant general du Roy mondiet S^r et filz à Paris et l'Isle de France, vous en escrira plus amplement. Et si vous apprenez quelques nouvelles de merite de ceulz qui vous passent et viennent, vous me ferez bien plaisir de m'en donner advis ou audiet S^r de Villequier, pour le me faire entendre. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le xvi^{me} de septembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 16 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 39 r°.

[A MONSIEUR DE SAINT-MARC.]

Monsieur de Saint-Marc, ayant eu advis que ceulz de la nouvelle oppinion ou leurs adherens se veulent saisir de quelque passage ou ville sur la riviere de Seyne, j'ay bien voullu, d'autant que la ville et chasteau de Meullan sont d'importance au service du Roy monsieur mon filz, vous faire ceste lettre, pour vous dire que faciez faire si bonne et seure garde en la ville et chasteau de Meullan, tant par les habbitans, que par les douze soldatz qui y sont en garnison, et aultres douze que y adjouxterez encores, et metrez suz promptement des mieulz agguerriez que pourrez choisir; la solde et entretenement desquelz sera levée sur le pais, [ainsi] que celle desdictz aultres douze qui y

avaient été donnees par Henri II à Catherine de Médicis par lettres patentes enregistrees le 28 avril 1557. Depuis, en 1569, Charles IX, du consentement de sa mère, avait mis le comté de Meulan dans l'apanage de François de France, duc d'Alençon.

sont desjà, suyvaut les lettres de commission qui en seront expedies. Et si vous aprenez quelques nouvelles de merite de ceulz qui vous passent et viennent, vous me ferez service agreable de m'en donner advis, ou au S^r de Villequier, gouverneur et lieutenant general du Roy en ceste ville et Isle de France, pour le me faire entendre. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le xvi^{me} jour de septembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 16 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 39 v°.

[A MONSIEUR DE CARROUGES¹.]

Monsieur de Carrouges, j'ay eu advis que ceulz de la nouvelle oppinion et leurs adherens font contenance de vouloir surprendre et se saisir de quelque ville, pont ou passaige sur la riviere de Seyne, entre lesquelz estant à craindre qu'ilz s'adressent au Pont-de-l'Arche², Vernon³ et aultres lieuz du gouvernement de Normandye, qui sont, comme seavez, de très grande importance au service du Roy monsieur mon filz, j'ay advisé vous faire incontinant ceste lettre, pour vous prier d'envoyer, en ce qui deppendra de vostre charge, promptement quelque saige advisé et experimenté gentilhomme, pour commander et avoir l'oeil ouvert à la seureté desdictz heulz, où il fera faire si bonne et seure garde de jour et de nuit par les habbitans, qu'il n'en puisse advenir aucun inconvenient. Vous pourvoitez semblablement aux aultres places, villes et lieulz de votre charge que congnois-

¹ Tanneguy Le Veneur, baron de Carrouges, lieutenant général du gouvernement de Normandye.

² Pont-de-l'Arche (Eure), arr. de Louviers.

³ Vernon (Eure), arr. d'Évreux.

trez le meriter, affin que tout y puisse demourer en bon est assuré estat au bien du service du Roy mondiet S^r et filz; et ferez retirer tous les bacqz et basteaulz passaigers de vostre dicte charge en lieu de seureté, et où lesdictz de la nouvelle oppinion et leurs adherens ne s'eü puissent prevalloir. Et si vous apprenez quelque chose de leurs delliberations, vous me ferez plaisir de m'en tenir advertye par la veoye ordinaire de la poste. Priant Dieu, Monsieur de Carrouges, etc.

Escript à Paris, le xvi^e jour de septembre 1587¹.

[CATHERINE.]

1587. — 16 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 39 v°.

A MONSIEUR

LE CARDINAL DE GUISE.

Mon nepveu, je vous prie, suivant ce que le Roy monsieur mon filz vous escript, de m'envoyer par ce porteur vostre procuration², affin que l'on puisse faire ce qui est necessaire pour l'exécution de la bulle qu'il a pleu à nostre Saint-Pere le Pape envoyer pour l'alienation des secondz cinquante mil escuz de rente du bien de l'Eglise, pour ayder à subvenir aux fraiz de ceste guerre. Et pour ce, mon nepveu, que cest affaire ne peult, comme vous sçavez, permettre aucune dilation, mais qu'il est necessaire d'y user de toute dilligence, je vous prie doncques satisfaire à la priere que le Roy mondiet S^r et filz et moy vous en faisons. Et m'assurant

¹ *Au dessous* : « Semblable a este faicte à Monsieur de Pierreconvi. »

² *En marge* : « Suivant la forme qui sera incluze avec mes lettres. »

qu'aussi ferez-vous, je n'estendray ceste-cy d'avantage que pour prier Dieu, mon nepveu, etc.

Escript à Paris, le xvi^e jour de septembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 18 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 40 r°.

[AU CAPITAINE DU VAL¹.]

Cappitaine du Val, ayant eu avis que ceulz de la nouvelle oppinion ou leurs adherens se veullent saisir de quelque passage ou ville sur la riviere de Seyne, j'ay bien voullu, d'autant que la ville et pont de Corbeil² sont d'importance au service du Roy monsieur mon filz, vous faire ceste lettre pour vous dire que leviez et meetiez sus incontinant jusques à cinquante hommes de guerre à pied des meilleurs et mieulz disciplinez et agguerriz que pourrez choisir, suivant la commission du Roy mondiet S^r et filz que je vous envoie, et leur advencerez leur solde à raison de m^r l. par mois pour chacun d'eulz, dont vous serez remboursé cy-après des deniers qui se leveront pour cest effect sur le païs, en vertu des lettres de commission que le Roy mondiet S^r et filz a ordonné estre expedies; avec lesquels soldatz et les habitans dudict Corbeil vous ferez faire si bonne garde de jour et de nuit, tant audict pont qu'en la ville, qu'il n'en puisse advenir aucun inconvenient et prejudice au service du Roy mondiet S^r et filz, faisant aussy retirer tous les bacqz et basteaulz passaigers dudict Corbeil du costé de la ville, affin que lesdicts de la nouvelle oppi-

¹ *En marge* : « A celui qui commande à Corbeil. »

² Corbeil, chef-lieu d'arrondissement de Seine-et-Oise.

nion et leurs adherens ne s'en puissent servir et prevalloir. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le xviii^e jour de septembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 18 septembre.

Orig. Bibl. de la ville de Compiègne.

A MESSIEURS

LES OFFICIERS DE JUSTICE, MAIRE,

ESCHEVINS, MANANS ET HABITANS

DE COMPIEGNE¹.

Messieurs, je vous diray oultre la depesche du Roy monsieur mon filz, que je viens presentement d'avoir advis que le roy de Navarre et ceulz qui sont avec luy ont delliberé de surprendre ung passaige sur la riviere pour passer et aller joindre les reistres et aultres estrangers qu'ilz ont à la frontiere de Champaigne. Et pour ceste cause, vous aurez l'œil si soigneusement ouvert, non seulement à la garde et conservation de Compiègne, mais aussi aux ports et passages qui sont au dessus et au dessoubz de ladicte ville, et y ferez si bonne et sure garde, que par les adherans audict roy de Navarre, ou par ses troupes, il ne s'y puisse faire aucune surprise. Et si vous voyez qu'ils s'approchassent de vous, vous ne fauldrez de m'en donner incontinent advis par homme exprès en dilligence, en ceste ville, où le Roy mondiet sieur et filz m'a laissée pour pourvoir aux costés de decà pendant qu'il est à son armée, priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

¹ *La bas* : « Apporté au bureau le xvi^e septembre 1587 et collationné et [payé] le chevaucheur. » — N° 59, manuscrit 39 de la Bibliothèque de Compiègne.

Escript de Paris, le xviii^e jour de septembre 1587.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

1587. — 18 septembre.

Copie. Bibl. nat. : Fonds français, n° 3394, f° 37 r°.

A MESSIEURS

LES OFFICIERS DE JUSTICE, MAIRE,
ESCHEVINS ET HABITANS DE MEAUX¹.

Messieurs, je vous diray, oultre la depesche du Roy monsieur mon filz, que je viens presentement d'avoir advis que le roy de Navarre et ceulz qui sont avec luy ont delliberé de surprendre ung passaige sur la riviere, pour passer et aller joindre ses reystres et aultres estrangers qu'il a à la frontiere de Champaigne. Et pour ceste cause, vous aurez l'œil si soigneusement [ouvert], non seulement à la garde et conservation de vostre ville, mais aussi aux portz et passages qui sont au dessus et au dessoubz de ladicte ville, et y ferez faire si bonne et seure garde, que par les adherans audict roy de Navarre, ou par ses troupes, il ne s'y puisse faire aucune surprinse. Et si vous verrez qu'ilz s'approchassent de vous, vous ne fauldrez de m'en donner incontinent advis par homme exprès en dilligence, en ceste ville, où le Roy mondiet sieur et filz m'a laissé pour pourvoir à ces costez de decà, pendant qu'il est en son armée. Priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xviii^e jour de septembre 1587.

[CATHERINE.]

¹ *La suite* : « Semblables ont été escriptes aux officiers de justice, maire et eschevins des villes estans sur les rivières de Seyne, Yonne, Oise et Menze. »

1587. — 18 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français. n° 3394, f° 40 r°.

[A MONSIEUR DE ROSTAING¹.]

Monsieur de Rostin, ayant eu avis que ceulz de la nouvelle opinion ou leurs adherens se veulent saisir de quelque passage ou ville sur la riviere de Seyne, j'ay bien voulu, d'autant que la ville et pont de Mellung sont, comme vous sçavez, de très grande importance au service du Roy monsieur mon filz, vous faire ceste lettre pour vous dire que faciéz faire bonne et seure garde de jour et de nuit par les habbitans en ladiete ville et sur le pont de Mellung, en sorte qu'il n'en arrive aucun inconvenient, faisant aussy retirer et amener audiet Mellung tous les bacqz et batteaulx passagers des environs d'icelle ville, pour ne laisser ausdictz de la nouvelle opinion et leurs adherens la commodité de s'en ayder et servir, comme ilz pourroient faire s'il n'y estoit pourveu d'heure et à temps. Et m'assurant que n'obnuectez rien de tout ce qui sera necessaire en cest endroiet pour le bien du service du Roy mondiet sieur et filz, je n'estendray ceste lettre d'avantage que pour prier Dieu, etc.

Escript à Paris, le xviii^e jour de septembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 19 septembre.

Communiquée à M. le comte de la Ferrière.

A MONSIEUR DE CARROUGES.

Monsieur de Carrouges, je faictz responce aux S^rs de Pierrecourt et de Longaunay sur

¹ Tristan de Rostaing, veteran des guerres d'Italie sous François I^{er} et Henri II, commandait la ville de Melun pour le roi; mais, au commencement de février

les lettres qu'ilz m'ont nagueres escriptes, que je vous prie de leur faire tenir, et ayant sceu que les gouverneurs, officiers et habitans d'Argentan s'excusent de recevoir en garnison la compagnie de genz d'armes du S^r d'Esneval, il a esté expédié une autre commission en blanc, pour establir et faire entrer ladiete compagnie dudiet S^r d'Esneval en telles autres villes du bas païs de Normendye que vous et lediet S^r de Longaunay adviserez, laquelle commission vous ferez aussi tenir audiet S^r d'Esneval, selon la resolution que vous et lediet S^r de Longaunay en ferez. Vous aurez au demeurant esté adverti comme ces genz de la nouvelle opinion qui s'estoient establis en la basse Normendye, ayant esté harassés et travaillés par la populace, se sont separez et retirez, de sorte que j'espere que lediet pays demeurera doresnavant paisible. Toutes-foi, si ceulx qui ont paru avec vingt-cinq ou trente vaisseaulx au havre de Kerqueville¹ avaient fait descente en terre, et que lediet S^r de Longaunay eut besoin de votre secours pour les deffaire, vous le lui enverriez selon l'advis qu'en pourrez avoir de lui, ayant par ensemble si bonne intelligence en vos charges, que le service du Roy mons^r mon filz en soit fait selon son intention. Priant Dieu, Monsieur de Carrouges, vous avoir en sa s^{te} et digne garde.

Escript à Paris, le xix^e jour de septembre 1587.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

1589, soit qu'il ne se vit pas assez soutenu d'argent et de soldats, soit qu'il inclinât vers les doctrines de la Sainte-Union, il abandonna la place aux Ligueurs. Voir de Thou, t. V, p. 553.

¹ Querqueville (Manche), arr. de Cherbourg, où se trouve un petit fort.

1587. — 20 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 43 v.

[AU ROY MONSIEUR MON FILZ.]

Monsieur mon filz¹, ce courrier arriva hier soir. Ce matin, estant en vostre Conseil, nous avons regardé au faict de voz finances et faict mettre par escript sur chacun edict qu'il y a à verillier, ce qu'il y a à faire à l'exécution²; de quoy je tiendray fort soigneusement la main; mais je croy bien qu'il y aura de la longueur en celluy de l'erection d'une chambre du Conseil en vostre Chambre des Comptes, sy nous n'y envoions quelqu'ung pour le faire passer en sa presence. J'estime qu'il sera bon que ce soit le cardinal de Vendosme³, comme advisastes sur vostre parlement: je le feray accompagner de quelqu'ung de ceulz de vostre Conseil. Cependant, il sera bon qu'en la lettre, que vous ay prié par ma dernière depesche d'escrire de vostre main à ceulz de vostre dicte Chambre, vous leur mandiez que vous m'avez chargée et ceulx de vostre Conseil, s'ilz ne passoient ledict edict, d'y envoyer ledict cardinal de Vendosme et le faire publier et enregistrer en sa presence, et que vous trouvez très mauvais lesdictes difficultez, considéré l'urgente necessité de voz affaires et où chacun a tant d'interest; car si ledict edict

ne passe, nous ne verrons pas grand moien de recouvrir promptement argent, d'autant que les autres edictz ne sont pas promptz. Toutesfois nous ne laisserons d'y faire toute la diligence et le debvoir qu'il sera possible et chacun jour d'y regarder, ayant advisé ce matin que tous les samediz vous serez adverti entierement de ce qui s'y sera faict durant la semaine et aussy pour l'exécution de la bulle de l'aliénation des deuxieme cinquante mil escuz. Je laiz dresser, et ce sera dedans le jourd'huy, la procuration qu'il fault avoir du cardinal de Guize, laquelle je luy enverray demain avec vostre lettre et la mienne, que j'ay refformée, pour nous envoyer promptement ladiete procuration et que l'on procedde à l'exécution de ladiete bulle le plus tost que l'on pourra. Car c'est la principale chose dont nous esperons une bonne somme d'argent, et toutesfois je y crains la longueur. J'attends vostre responce sur ce que vous ay escript et au Sr de Villeroy, touchant Jehan Baptiste Des Monte, pour envoyer faire entendre vostre intention suivant vostre dernière lettre, ou moy-mesme parler au nunc, affin qu'il face sa depesche selon cela, et que La Bauldrie, que j'ay faict depescher du paiement de son veoiage et qui est prest à partir, puisse prendre sa depesche et s'en aller incontinant passer devers vous, prendre voz lettres et s'acheminer diligemment à Rome, affin que puissions bientost avoir ce qu'il fault encores obtenir touchant les commissaires et quelques autres petites clauses sur ladiete bulle et tascher aussi à avoir bientost le prest du Pape.

Je vous diray aussi, Monsieur mon filz, que j'ay expressement commandé aux tresoriers generaux de monter dez demain à cheval, pour aller chacun en leur departement pour le faict des vivres, afin d'en faire pourveoir les magasins, que j'estime qu'ilz n'y voudront

¹ Henri III était parti de Paris le 1^{er} septembre, avec les ducs de Nevers et d'Épernon, pour aller rejoindre le gros de son armée campé près d'Étampes.

² Après beaucoup d'indécision, le roi s'était résolu à la guerre, et il avait convoqué à Chaumont, à Saint-Florentin et à Gien toutes ses compagnies de gens d'armes; mais il n'avait pas trouvé d'argent, et le Parlement lui marchandait les edicts.

³ Lors de sa promotion, Charles de Bourbon avait pris le nom de cardinal de Vendôme, pour se distinguer de son oncle le vieux cardinal de Bourbon, le futur roi de la Ligue. — Voir la note de la page 247.

pas faillir, n'ayant nullement voulu recevoir leurs excuses de n'y aller, sur ce qu'ilz disoient que l'on avoit arrestez leurs gaiges et leurs rentes et joïssoient de rien; leur ayant bien promis, s'ilz y faillent, que je les feray meetre prisonniers, car aussi le meritent-ilz bien, et que l'on les prive, ou pour le moins que l'on les suspende, de l'exercice de leurs offices. J'ay aussy faict regarder ce que l'on pourroit bail-
ler pour l'artillerie, allin que l'esquipaige puisse estre mené sans tarder à Montereau. A quoy il se fera le mieulz que l'on pourra et aura-on l'œil que les pionniers qui sont icy ne se perdent; outre ce que j'en ay dict au S^r de Villequier, je l'ay bien expressement commandé à Selincourt et au controleur general de l'artillerie. Et outre cela ay faict veoir en vostre dict Conseil où l'on feroit faire une seconde levée¹, dont j'ay faict dresser l'estat, et les commissions se feront au plus tost. Nous regarderons à quel jour nous les ferons tenir prestz, sans les faire marcher que quant il sera mandé es elections; car j'ay bien pansé, suivant vostre dicte lettre, que c'est chose dont vous pourrez bien avoir affaire. Il reste à vous satisfaire sur ce qu'il vous a plu si expressement m'escire pour faire aller et assembler voz forces, tant de pied que de cheval, qui sont esparses par les champs, et les faire rendre à Montereau. Outre la publication que j'ay envoyé faire auz bailliages, ainsy que n'avez escript, j'ay envoyé quatre commissaires des guerres, que j'ay departiz en quatre endroietz, suivant le memoire qui en sera incluz avec ceste lettre, leur ayant faict bailler à chascun une commission, dont aussy je vous envoie la forme, avec le double des roolles que n'avez envoyez et des lettres particulieres fort ex-

¹ Ces levées de l'armée royale sont indiquées dans la convocation officielle. Elles devaient prendre position sur la Loire, d'Orléans à Nevers.

presses en blanc auz capitaines ou à ceulz qui commandent ausdictz gens de guerre tant de pied que de cheval; de sorte qu'il s'est faict et se fera en cela tout ce qu'il est et sera possible, suivant vostre intention, pour faire assembler lesdictz gens de guerre le plus tost que l'on pourra. Je vous diray aussi, sur ce que desirez d'estre bien adverti et souvent de ce que feront les armées du costé de Champagne, qu'encores ce matin je me suis en-
quize de ceulz de vostre Conseil que nous y pourrions envoyer au lieu de Sendras; mais il ne s'en trouve point que Croz, qui est malade, ou le jeune Mandat, que j'ay faict escire me venir trouver pour le y envoyer incontinant. Cependant je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous conserver en prosperité, parfaite santé, très longue et très heureuze vie.

De Paris, le xx^{me} septembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 20 septembre.

Aut. arch. du Vatican, Nunziatura di Francia 20, f. 848

A MON COUSIN

LE CARDINAL DE MONTALTO¹.

Mon cousin, j'aycripts à Nostre Saint Pere le pape alin qu'il luy plaise en ma recommandation commander les expeditions de l'archevesché d'Aux² et abaye de Saint Eyroul³ pour

¹ Le cardinal de Montalto, Alexandre Peretti, était neveu du pape Sixte-Quint. L'année précédente, le roi lui avait fait attribuer « une belle abbaye », provenant de la succession du cardinal d'Este.

Le cardinal d'Este, archevêque d'Auch, étant mort le 30 decembre 1586, son siège fut reserve à Henri de Savoie, second fils du duc de Nemours; mais comme il ne fut jamais preconisé ni sacré, l'église d'Auch fut administrée par Leonard de Trapes, qui n'en devint titulaire qu'en 1597.

² Saint-Eyroul d'Auche, abbaye benedictine au diocèse de Lisieux.

mon cousin le marquis de Sainet-Sourlin, fils de Madame de Nemours¹, en quoy je vous prie vouloyr aystre moyen que Sa Saincteté me gratifie, luy faisant expedier le tout gratis, vous asurant que je tiendray cete faveur comme faite à moy mesmes, tant j'ayme et estime ma cousine Madame de Nemours, pour vous en avoyr obligation, et le reconoistray alicure en ce que vous desirerés de moy, de la mesme affection que je prie Dyeu, mon cousin, vous avoyr en sa saincte garde.

Escript à Paris, ce xx^{me} jour de septembre 1587.

Vostre bonne cousine, CATHERINE.

1587. — 22 septembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, P. 44 v°.

[A MESSIEURS DE PARIS.]

Messieurs, je pensois que, suyvnt le commandement que le Roy monsieur mon filz vous feit à son parlement, vous eussiez tellement acheminé la levée des LXVI^m vi^e LXVI, ii tiers, qui luy ont esté cy-devant accordez pour subvenir au paiement des Suysses, que les deniers en deussent estre prestz et envoieez assez à temps pour leur arrivée. Mais, à ce que je puis entendre, il y a si peu d'avancement, que je ne vous en puis dire aultre chose sinon que le Roy mondiet S^r et filz en recevra très grand mescontentement, pour le retardement et prejudice que ceste longueur apporte à son service et aux affaires de la guerre, laquelle longueur provient, ainsy qu'on m'a diet, tant de ce que les roolles ne sont du tout parachevez, que de ce que, par le project, sur le total, il s'en fault bien xv ou xvi^e que la somme en-

tiere ne se trouve. Il fault croire que ceulz qui s'en sont meslez y ont gardé très mauvais ordre : occasion pourquoy j'ay bien voulu vous faire ceste lettre, pour vous dire que, si vous desirez satisfaire et contanter le Roy mondiet S^r et filz, vous usiez de telle et si grande dilligence et acceleration au recouvrement desdicts LXVI^m vi^e LXVI, ii tiers, qu'ilz soient levez et pretz dedans huit jours au plus tard, pour estre quant et quant envoieez en l'armée, la par où seront lesdictz Suysses, dont et du bon delvoir que vous y aurez fait vous me viendrez souvent advertir, pour le faire entendre au Roy mondiet S^r et filz qui en attend des nouvelles en grande devotion, comme de chose très importante à sondiet service. Priant Dieu, Messieurs, etc.

Escript à Paris, du xxv^e septembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 25 septembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, P. 45 r°.

[A MONSIEUR DE CARROUGES.]

Monsieur de Carronges, j'ay receu la lettre que vous m'avez escripte le xxi^{me} de ce mois, ayant veu par icelle l'ordre que vous avez donné pour le Pont-de-l'Arche, et les advis que vous avez conformé à ce que le Roy, monsieur mon filz vous a cy-devant fait entendre. C'est occasion à vous de soigneusement avoir l'œil ouvert, en l'estendue de vostre charge, à ce qu'il ne s'y puisse faire aucune surprinse. Je m'assure aussy que le S^r de Pierrecourt y fera de sa part tout bon delvoir ; vous priant tous deux de regarder, non pas seulement en l'estendue de voz charges, mais aussi en tout le reste de l'estendue de la Normandie ; et, s'il s'y faisoit quelque assemblée de gens de guerre, sans commission du Roy mondiet S^r et filz, vous leur lerez courre

¹ Le marquis de Saint-Sorlin eut la plus grande partie des bénéfices de son oncle le cardinal d'Este, sauf cependant Saint-Evroul qui échet, en 1588, à Antoine de Roquetaure.

sus, suivent son intention et la depesche qu'il en fait presentement aux bailliz et seneschaulz dudict païs, vous priant de les faire tenir. Ce gentilhomme present porteur m'a fait entendre de vostre part, comme j'avoisjà aussi sceu du S^r de Pierrecourt, que vous vous trouvez tous deux en peyne de quoy vous n'avez aucunes forces, dont vous puissiez ayder au dedans de voz charges, s'il survenoit quelque chose. J'en ay pour cette occasion escript au Roy mondiet S^r et filz, allin qu'il me mande s'il aura agreable que la compagnie dudict S^r de Pierrecourt et celle de vostre filz le comte de Thillieres¹ y demeurent. Cependant je suis bien d'avis qu'elles ne laissent pas de s'acheminer, suivant le mandement que leur en a esté fait; car si le Roy les y veut renvoyer, elles seront bientost de retour. Priant Dieu, Monsieur de Carrouges, etc.

Escript à Paris, le xxv^{me} septembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 25 septembre.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 18, f^o 1.
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3393, f^o 44 v^o.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, suivant ce qu'il vous a plu m'escrire par quatre de voz lettres, l'une du xvi^{me} et les trois aultres du mesme jour xxv^{me} de ce mois, je suis moy mesmes ce matin entrée en vostre Conseil pour regarder, premierement pour l'edict de la Chambre des Comptes la forme en laquelle on procederoit pour suivre et effectuer sur cela vostre volonté, et avons advisé que demain matin mon cousin le cardinal de Vendosme, assisté des sieurs de Villequier, de Laussac, de Chavigny, de Bellevre, de Pressin et de L'Aage entreront en

¹ Le second comte de Thillieres est peu connu; il fut père de Tannequy Le Veneur de Thillieres, ambassadeur en Angleterre, beau-frère du maréchal de Bassompierre.

la Chambre des Comptes, où ilz porteront ledict edict avec la lettre que vous avez pris la peyne d'escrire de vostre main auxdictz gens des comptes, affin de le passer, et, s'ilz y font refus ou difficulté, ledict sieur cardinal, assisté des sieurs dessus dictz, fera proceder à la lecture, verification, publication et enregistrement dudict edict, affin qu'il n'y faille plus retourner et que l'on puisse bientost tirer argent des offices creez par icelluy.

Nous avons aussi parlé de ce qu'il vous a plu escrire touchant le drap et aultres choses que vous desireriez que l'on eust pour bailler aux gens de pied avec quelque argent, quant vous entrerez en vostre armée generale, ayant esté advisé que l'on en parleroit aux marchans de vostre argenterye, et que Marcel verroit aussi sur cela aucuns bons marchans de ceste ville qui pourroient faire ceste fourniture, pour laquelle je vous assure qu'il ne sera rien obtenu qu'il ne s'y face incontinant tout ce qu'il sera possible et pareillement pour le recouvrement d'argent; mais je veoy bien peu de moyen pour une si grande somme qu'il nous seroit necessaire d'avoir bientost pour nostredite armée; car quand l'argent de tous les edictz viendrait promptement, il sera bien difficile d'en assembler une si grosse somme. Toutefois il se fera tout ce qui se pourra, sans qu'il s'y perde une seule minutte d'heure de temps et à chercher tous autres moyens, et aussi pour regarder si l'on en pourra promptement avoir de la vente des 1.^{re} l. de rente du clergé, quand nous aurons en la procuration du cardinal de Guyze ou obtenu du Pape l'ampliation et augmentation des commissaires sur la bulle.

Les deux memoires que vous avez envoyez, l'un pour le fait de l'erection de la Chambre du domaine, l'autre pour les eslections ont aussi esté veuz; mais il a esté advisé d'oyr

demain, sur celui de ladicte Chambre de justice et autres choses convenues audiet memoire, le sieur Chandon pour veoir ce qui s'y pourra faire.

L'on est aussi à present à regarder de faire le mieulx que l'on pourra pour faire bailler argent pour le train et bande de vostre arillerie et pareillement pour envoyer à Metz jusques à quinze cens escus, pour faire bailler quelque argent aux officiers de la prevosté de vostre hostel. Il en fault aussi pour faire aller vostre Chambre aux deniers, à quoy il ne sera rien intermis de tout ce qui se pourra, dont le S^r de Chenailles a pris charge de vous advertir, comme il m'a dict avoir desjà faict la fin de la semaine passée, qui me gardera vous enoyer de plus longue lettre. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prosperité parfaicte santé, très longue et très heureuse vie.

Escript de Paris, le xxv^e jour de septembre 1587.

Monsieur mon filz, le sieur de Villequier vous remonstre très humblement, comme aussi fay-je, que, s'il survenoit en ce gouvernement quelque affaire, il n'y a nulles forces de quoy l'on se puisse servir, estimant qu'il seroit bien à propos d'y laisser la compagnie dudit Villequier et celle du sieur de Torcy. A ce que j'ay veu par des despaches que nous [ont] faict les sieurs de Carrouges et de La Meilleraye, il y en a qui taschent fort à troubler la Normandie et, pour ce, seroit aussi besoing de y laisser les compagnies des sieurs de Pierrecourt et conte de Tillieres; car celle du S^r de Carrouges est si harassée, à ce que celui qui est venu icy m'a dict, qu'il n'est possible qu'elle puisse servir à cette heure. Quant à celle du sieur de La Meilleraye, il l'a à remettre au sieur de Pierrecourt, qui la fera

mettre sus, et celle dudit de Tillieres, ainsi que vous avez commandé; et je lui ay mandé qu'ilz ne laissent pas de les faire marcher droiet à Metz; mais, à ce que j'entendz, celle du S^r de Pierrecourt est allée en basse Normandie, où il se faict des assemblées en armes pour aller au Meyne trouver les jeunes princes, et celle dudit conte et celle du S^r de Tillieres n'est pas encore bien preste. Il vous plaira m'en mander vostre volonté et lui en escrire aussi¹.

Vostre bonne très affectionnée et hoblygée mere.

CATHERINE.

1587. 26 septembre.

Orig. Archives du palais de justice de Rouen.

A MESSIEURS

LES ADVOCATS ET PROCUREURS
GENERALX DU ROY MONSIEUR MON FILZ
EN SA COURT DE PARLEMENT DE ROUEN.

Mess^{rs}, vous verrez, par la despesche qui a esté faicte au Conseil du Roy monsieur mon filz, la resolution qui a esté prise sur les conclusions que vous [avez] baillées pour la verification de l'edict pour la constitution de vingt six mil escus de rente sur les droietz de la vicomté de l'ean de Rouen, à ce que vous ayez à changer vozdictes conclusions portant restriction pour prendre ladicte rente sur les anciens droietz de ladicte vicomté seulement et consentir ladicte verification pure et simple, tant sur lesdicts anciens droietz que nouveaux. Et vous ay bien voulu faire la presente, d'autant que je sçay que cela importe grandement [pour] le service de mondiet sieur et filz à ce que vous ayez à satisfaire à sa volonté: autrement il en recevra ung grand mescontentement pour le retardement que

¹ Écrit au dos: « Receu le xxix. septembre 1587 ». Cette lettre figure déjà, par erreur, au tome VII, p. 400.

ses affaires en pourront souffrir en la necessité presente. Et m'assurant que le ferez ainsy, je prierai le createur, Mess^{rs}, vous tenir en sa saincte et digne garde.

De Paris, le xxvi^e de septembre 1587.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

1587. — 27 septembre.

Cope, libl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 46 r°.

[**À MONSIEUR MON FILZ.**]

Monsieur mon filz, ce courier est arrivé ce matin avec la despesche qu'il vous pleust hier me faire de la Ferté-Saint-Aubin¹, sur laquelle à l'instant j'ay assemblé ceulz de vostre Conseil qui sont icy et avons regardé sur chacun des poinctz y contenuz, deppendans des finances, pour vous y faire particulierement responce par forme de resultat; lequel, pour ce que le S^r de Chenailles est fort travaillé de ses gouttes et qu'il n'a peu venir icy, lesdicts S^{rs} de vostre Conseil ont veu ceste après disnee avec luy; et pour ce, me re-mectant audiet resultat, pour ne vous ennuyer de rediete, je ne vous feray aucune repetition des poinctz contenuz par icelluy; seulement vous diray que le S^r de Laussac yra demain porter de ma part en vostre parlement les lettres qu'il vous a plu prendre la peyne de leur escrire de vostre main, pour la verillification des edictz et pour satisfaire aux aultres choses que je leur diray de vostre part quant les occasions s'en presenteront. Il leur parlera et specifira par mesme moien ceulx desdicts edictz qui restent à verifïer; et après, à la premiere commodité, je parleray à eulx s'ilz n'y satisfont.

Mon cousin le cardinal de Bourbon est

¹ La Ferté-Saint-Aubin, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Orléans.

venu ceste après disnée me veoyr, qui m'a faict quelque ouverture des moyens qu'il y aura de recouvrer argent jusques à six cens mil escuz, dont il diet qu'il a gens en main qui en feront parti, sans faire aucune vente du temporel de l'Eglise. En quoy je double qu'il y ayt de l'artifice; car du commencement que la bulle fut arrivée, je le trouvoy bien disposé à faire procedder à la vente. Touteslois nous verrons demain, qu'il doibt venir en vostre Conseil de bonne heure après disner, quelz moyens il nous declairera et communiquera. Nous attendons aussy la responce de mon nepveu le cardinal de Guizé, de laquelle vous serez incontinant adverty; esperant, quand il aura veu vostre lettre et ce que luy en ay escript, qu'il y satisfera. J'ay diet aussy à mondict cousin le cardinal de Vendosme que, pour rellever mon cousin le cardinal de Bourbon, vous aviez advisé qu'il entreroit en la Chambre de voz Comptes pour verifïer l'edict de deux presidens et de douze maistres, qu'avez nouvellement erigez, pour avoir promptement une bonne somme d'argent; mais il m'a respondu que sondict nepveu est si ennuyé du bruiet qui court de ses freres, encores qu'il ne pense pas que cela soit vray, qu'il en est mallade, et a jà en deux ou trois accedz de fiebvre; que touteslois il luy en parleroit et persuaderoit d'y aller demain, suivant la priere que je luy en ay faicte, et qu'il estoit d'avis que j'envoiasse ce soir, pour en sçavoir la responce, quelqu'ung vers luy, comme j'ay faict un gentilhomme des miens, qui m'a rapporté de la part d'icelluy cardinal de Vendosme qu'il se trouvoit fort mal de ladiete fiebvre, neantmoins que, s'il pouvoit, il ne viendroit demain au matin trouver pour y aller; mais je crains bien qu'il ne vienne pas et ne veoy ici personne pour le pouvoir faire, car, par la lettre que vous escrivez à

vostre Chambre desdictz Comptes, il y est nommé; s'il n'y va, nous adviserons, lesdictz S^r de vostre Conseil et moy, ce que nous pourrons faire en cela et en toute aultre chose dont il se peult esperer argent, d'y user de toute la diligence qu'il sera possible, sans qu'il s'y perde une seule minute d'heure de temps.

Cependant je vous diray que, auparavant la reception de vostre lettre, veoyant que nous estions si mal adverty de l'estat des armées qui sont en Lorraine et en Champagne, et aussy pour satisfaire à une lettre que le S^r de Villeroy m'a escripte par vostre commandement, j'escriviz dès hier par courrier exprès, qui est assez entendu, au S^r de Schomberg ung mot de lettre, dont le double sera avec ceste-cy incluz, et y en depescheray encores de deux jours l'ung, comme il vous a pleu me mander, affin que nous puissions entendre nouvelles, plus souvent que nous n'avons faict, comme les choses vont de ce costé-là, dont, aussy soudain que j'en auray, vous serez adverty. Cependant je suis en grande peyne d'une part, quant je pense à l'action où vous estes, pour la crainte que j'ay de vostre personne, qui m'est si chere et à tout vostre royaume, et très aize de l'autre, quant aussy je considere ce que vous esperez executer, comme avec l'ayde de Dieu j'espere que ferez à sa gloire et pour vostre honneur et bien de voz affaires: ce faisant icy continuelles prieres qu'il luy plaise vous faire la grace d'avoir tout bon succedz, comme aussy j'espere que vous aurez de nostre bonne et sainte intention. Quant à ce qu'il vous plaist m'escrire du notaire Haste¹, croiez, Monsieur mon filz, qu'il n'a pas tenu depuis vostre parlement à presser voz gens de requerir et

poursuivre, et les principaulz presidens de vostre parlement, de faire informer de ce faict; mais il n'a esté possible, sinon depuis deux jours que la commission en a esté expediee pour en faire l'information, laquelle faicte vous sera soudain envoyée. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en très parfaite santé, longue et heureuse vie.

De Paris, le xxviii^e jour de septembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. 28 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 47 v.

[A MONSIEUR PRAILLON¹.]

Praillon, sachant bien que vous estes très bon et affectionné serviteur du Roy monsieur mon filz et outre cela très dilligent, j'ay advisé de vous faire ce mot de lettre et vous commander, au nom du Roy mondiet S^r et filz, de vous en aller, incontinant la presente recue, trouver le S^r de Schomberg feld-marchal de ses reystres, auprès duquel vous vous tiendrez pour servir de vostre estat, avec les quinze, seize cens ou deux mil reystres qui seront les premiers prestz, des quatre mil que le Roy mondiet S^r et filz a retenuz à son service, lesquelz vous n'abandonnerez jusques à ce qu'ilz soient jointz, et les aultres forces qui sont près mon neveu le duc de Guise, à l'armée que commande en personne le Roy mondiet S^r et filz. Et quant bien lesdictz m^{rs} reystres seroient ensemble et marcheroient de deçà ou demoureroient de delà, vous ne laisserez pourtant de demourer près lediet S^r de Schomberg et lesdicts reystres, vous commandant cependant desrechef, au nom du Roy mondiet S^r et filz, de ne faillir à nous escrire

¹ Le notaire Haste, ou Hatte, avait été l'auteur de la journée dite de *Saint-Séruin*. Voir L'Estoile, éd. Jouaust, III, p. 63; Cf. III, p. 366; IV, p. 83; V, p. 65.

² Jean Praillon était interprète du roi pour la langue allemande. Voir ci-dessus, p. 42, et *Mém. de La Huguierie*, I, p. 366.

de deux jours en deux jours ce que pourrez apprendre, les journées et le chemin que fera l'armée que commande le duc de Bouillon, et aussy ce qui se fera et passera par delà que pourrez entendre. Cependant asseurez-vous sur moy que je vous feray bien paier, ainsy que la raison le veult, en faisant ung si bon service au Roy que celluy que luy lèrez. Il faudra bailler voz lettres auz courriers que je suis delliberée d'envoyer de deux jours l'ung devers lediet Sr de Schomberg. Et m'assurant que vous ne faldrez à ce que dessus, je ne vous en diray d'avantage, priant Dieu, Prail-
lon, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le xxviii^{me} jour de sep-
tembre 1587. [CATHERINE.]

1587. — 28 septembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 57 v°.

[A MONSIEUR DE SCHOMBERG.]

Monsieur de Schomberg, affin que je puisse entendre à la verité et donner advis au Roy monsieur mon filz, des journées que fera l'armée que conduit le duc de Bouillon, le chemin qu'elle prandra et aussy comme toutes choses se passent de delà, j'ay delliberé de vous depescher de deux jours l'ung ung courrier, comme je faiz ce courrier present porteur; vous priant m'escire par luy, comme ferez aussy par les aultres, le plus amplement que vous pourrez, pour en donner soudain advis au Roy mond. Sr et filz; car luy et moy sommes en grande peyne pour n'en scavoir que bien tard et fort loing. Et s'il survient quelque chose d'importance, et qu'il n'y eust

lors aucun de ceulz que je vous enverroy arriver près de vous, depeschez quelqu'un des vostres, et me l'envoiez incontinant: je le feray fort bien payer de ma bourse pour son veoiage. J'escriptz à Praillon, qui est à Metz, qu'il vous aille trouver tout aussy tost qu'il aura receu ma lettre, pour servir de son estat près de vous et les xv ou xvi^e premiers reystres qui doivent venir, suivant l'intention du Roy mondiet Sr et filz, portée par la responce baillée au sr de La Bastide à l'instruction qui luy avoit baillée. Ledit Praillon est un bon homme qui servira très bien, comme savez. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le xxviii^{me} septembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 30 septembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 48 r°.

[A MONSIEUR DE LA MAILLERAYE¹.]

Monsieur de La Mailleraye, j'ay veu par la lettre que m'avez escripte le xxvi^e de ce mois, comme aucuns de ceulz de la nouvelle oppi-
nion residans au bailliage de Caux² et aultres qui s'estoient refugiez et sont passez d'Angle-
terre en ce royaume se sont assemblez encores secrettement, la nuit, pour l'exercice de leur religion, et en intention d'exceuter quelque mauvaise vollunté qu'ilz ont: à quoy il est très nécessaire de pourveoir et en informer, comme je vous prie de faire faire, en sorte qu'il puisse estre proceddé allencontre de ceulz qui sont et se trouveront de ceste fac-
tion, selon les edictz et ordonnance du Roy mondiet Sr et filz; ayant cependant l'œil ou-

¹ Voir la lettre de Schomberg au roi du 20 septembre 1587, donnant des détails sur le séjour de Châtillon à Griselles (Côte-d'Or), *Cinq cents* de Colbert, vol. IX, f° 42; et aussi la lettre du duc de Lorraine à la reine mère, du 22 septembre, dans le vol. X, f° 225.

² Jean de Moy, frère de M. de Pierrecourt. Voir la note 1 de la p. 7.

³ Le pays de Caux, qui forme aujourd'hui la plus grande partie du département de la Seine-Inférieure.

vert à ce que par telles assemblées il ne s'entreprenne rien au prejudice de son service.

Je vous diray aussy que le Roy monsieur mon filz s'est acheminé avec une partie de ses forces jusques à Saint-Aignan¹, en intention de prendre le long de la riviere de Loyre pour s'approcher de Montsoreau², où estoit le roy de Navarre avec ses troupes; mais, veoyant qu'il se retire, comme s'il vouloit retourner en Poictou et éviter d'en venir aux mains, le Roy mondiet S^r et filz, qui n'a pas peu fait de l'avoir contrainct de retourner en Poictou et empesché de se joindre avec ses forces estrangeres, à mon advis, s'en retournera de decà assembler le reste de son armée, sy ce n'est qu'il veist que lediet roy de Navarre voulust prandre le chemyn pour aller aux sources des rivières de Loire et du Cher; car maintenant il ne les peult plus passer à gué. Si cela est, le Roy mondiet S^r et filz yra pour luy couper le chemyn et les combattre. A ce que j'entendz, l'armée des reystres est encore vers la frontiere sortant de Lorraine, suivie de celles de mon filz le duc de Lorraine et des forces que commande, pour le service du Roy mondiet S^r et filz, le duc de Guize, qui travaillent et incommodent tant qu'ilz peuvent ladiete armée d'estrangers, laquelle est tant harassée et remplie de tant de maladies et necessitez de vivres et de toutes aultres incommoditez, qu'elle ne peult plus longuement subsister, comme l'on estime, principalement approchant de l'hiver. Priant Dieu, Monsieur de La Mailleraye, etc.

Escript à Paris, le dernier jour de septembre 1587.

CATHERINE.

[1587]. — 30 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, 1^o 48 r^o.

[A MONSIEUR DE CARROUGES.]

Monsieur de Carrouges, suyvnt ce que je vous ay escript depuis quatre ou cinq jours que j'avois remonstré au Roy comme les compaignies du S^r comte de Thillieres, vostre filz, et celles du S^r de Pierreecourt estoient necessaires en Normandy, en ce temps icy que les choses sont sy turbulentes, et aussy que sans elles ladiete province, qui est d'importance, demeure desgarnye, il m'a fait responce et escript que son intention est, suyvnt sa premiere volunté, laquelle il vous avoiet escripte il y a quelque temps et audiet S^r de Pierreecourt, que la compaignie dudiet S^r comte de Thillieres, comme aussi celles dudiet S^r de Pierreecourt et celle du S^r de demeurant dans le païs et gouvernement de Normandie, ainsy que je l'escriptz à vostrediet filz le comte de Thillieres et S^r de Pierreecourt, auquel je vous prie faire tenir mes lettres. Il faudra que lesdictes compaignies soient establies, par forme de garnisons, es lieux que vous adviserez, à la moindre foule du peuple, que vous pourrez, suivant les lettres patentes qui en ont esté cy-devant expédiées; vous priant pour la fin de ceste lettre, avoir soigneusement l'œil ouvert en l'estendue de vostre charge et y donner tel ordre qu'il n'y puisse mesadvenir à prejudice du service du Roy monsieur mon filz, ainsy que vous avez toujours fort bien fait; vous priant aussy de donner advis au Roy mondiet S^r et filz, le plus souvent que vous pourrez, comme se comporteront toutes choses en Normandie; car en

¹ Saint-Aignan-sur-Cher (Loir-et-Cher), arr^e de Blois.

² Montsoreau (Maine-et-Loire), canton de Saumur.

cette saison il est très requis d'estre souvent adverti de l'estat des provinces.

Cependant, je vous diray¹.

[1587]. — 3 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3326, f° 25.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE MONTPENSIER².

Mon cousin, ayant entendu que le Roy sera proche des reystres ennemys, je vous ay byen voulu fayre cel mot, encore que je m'aseure que avés asés en recommandatyon sa seureté avecques son honneur: mès, come cele qui n'a ryen en ce monde de si cher pour sa vye et pour la conservation de cel Royaume, je ne me puyx garder de vous pryer de considerer la consequence de sa personne et ly remonstrer, et je prie à Dieu qui le veuille conserver et vous aussi.

De Parys, cel m^{me} d'octobre 1587.

Vostre bonne Cousine,

CATHERINE.

¹ En note dans la copie : « Il faut continuer comme a celle de Monsieur de La Mailleraye. »

² François de Bourbon, duc de Montpensier, avait fait, comme prince Dauphin, en 1582, l'expédition des Pays-Bas à la suite du duc d'Anjou, et s'était trouvé à l'affaire d'Anvers. Cette année même, le 23 octobre, la mort de son père lui avait donné en survivance le gouvernement de la Basse-Normandie. Possédant le duché de Châtellerauld depuis la cession du gouvernement de Bretagne au duc de Mercœur, il s'était tenu des prises d'armes qui se faisaient de tous côtés; il avait réuni ses amis à Loudun, à Thouars, à Fontenay, et avait remporté quelques succès, dont le résultat fut de débarrasser le pays de toutes les bandes qui le ravageaient. Très dévoué au roi, il était desirieux de combattre à ses côtés. On trouve une lettre de lui à la reine mère, datée du

1587. — 3 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3194, f° 48 v°.

A MONSIEUR

LE CARDINAL DE PELLEVÉ¹.

Monsieur le cardinal de Pellevé, je fuz très aize quant je veiz que le Roy monsieur mon filz accordoil que main levée vous feust baillée de vostre revenu et ay bonne esperance, considéré la bonne lettre que luy avez escripte, que je m'asseure que ferez suivre des effectz, qu'aussy congnoistrez-vous tousjours d'avantage son bon naturel; et de ma part, assurez-vous que je m'emploieray aussy tousjours pour vous, les occasions s'en presentans, d'aussi bon cœur que je prie Dieu, etc.

Escript à Paris, le m^{me} octobre 1587.

CATHERINE.

1587. — 5 octobre.

Orig. Archiv. Gonzaga.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, ce m'a esté beaucoup de regret d'avoir entendu par ce gentilhomme présent porteur qu'il ayt pleu à Dieu appeler à soy mon cousin vostre pere², lequel a tousjours

3 juillet 1585, dans le vol. 9 des V. de Colbert, f° 260. Il mourut à Lisieux en 1592.

Il était fils de Jacqueline de Longwic, morte jeune; mais son pere, Louis de Bourbon avait, en 1561, épousé en secondes nocces Catherine de Lorraine, fille de François de Guise et d'Anne d'Este.

¹ L'archevêque de Sens n'y quittait guère Rome, on il defendait surtout la cause des Ligués.

² Guillaume III de Gonzague, né en 1538, duc de Mantoue depuis 1550, mourut le 14 août 1587.

faict telle demonstration de la grande affection qu'il portoit à cest estat, que je ne puis que je ne ressente, ainsi que je doibz, une telle perte, laquelle neantmoins, mon cousin, je porte plus patiemment, pour l'assurance que vous me donnez que vous serez non seulement heritier de son estat, mais aussi que vous voullez en tout et par tout ensuivre voz vestiges et l'inclination particuliere qu'il a eue au bien, grandeur et accroissement de ceste couronne, en quoy vous trouverez tousjours le Roy mons^r mon filz et moy très disposez de correspondre en votre endroit par tous les meilleurs offices que vous scauriez jamais désirer de nous. Au reste, mon cousin, du vivant du defunct duc votre pere, il permist, à ma requeste, à madame de Birague¹, l'une de mes dames ordinaires, de pouvoir achapter du conte de Vische sa portion du chasteau de Candie, dont dès lors elle prist la possession sans aucun empeschement et jouy l'espace de six mois. Après la mort dudict conte, ceux de votre senat de Casal envoierent en prendre la possession au nom dudict defunct duc et depossederent ladicte dame. Ce qu'ayant entendu, j'en escrivis dès lors audict defunct duc qui m'assura, par le docteur Capilluti², qui vint de deçà de sa part, qu'il avoit faict tout ce dont je l'avois prié en fa-

¹ Madeleine Laure, nièce et héritière du conte de Visque, était la femme de Charles de Birague, frère du defunt cardinal. Déjà, en janvier 1583, elle avait eu besoin de l'intervention de la reine mère pour sauvegarder ses possessions dans le duché de Mantoue. — Voir t. VIII, p. 86 et note.

² Ce nom altéré désigne un des Capilupi, probablement un des nombreux fils de Camillo I^{er}, mais lequel? On pourrait penser à Camillo II, qui fut un des hommes de confiance du duc de Mantoue, mais ce personnage, bien connu par son apologie de la Saint-Barthélemy, était alors à Rome. — Voir G. B. Intra, *Di Camillo Capilupi e de' suoi scritti*, dans l'*Archivio storico lombardo*, XX (1895), p. 693 à 785.

veur de ladicte dame de Birague, de quoy dès lors je l'en remerciai fort affectueusement par ledict Capilluti; mais depuis, ladicte dame de Birague a entendu qu'il n'a esté rien faict de tout ce que m'avoit rapporté et assuré ledict Capilluti, combien que ledict defunct duc l'eust expressement commandé à ses officiers, que en cela n'ont executé le commandement qui leur en avoit esté faict. Je vous prie, mon cousin, maintenant que cela deppend de votre auctorité, vouloir en faveur de la premiere priere que je vous ay ancors faicte, commander si expressement à vozdictz officiers votre intention sur la possession et investiture que ladicte dame de Birague desire avoir de vous, que à ce coup voz officiers n'ayent le moien de luy empescher la grace que j'espere que vous luy ferez, pour l'amour de moy, qui me prometlz tant de votre bonne vollonté, que cela me faict croire que ladicte dame s'en ressentira à bon essient, non seulement en la poursuite de cest affaire, mais aussi en toutes les autres que les S^r et dame de Birague ont et pourront avoir soubz l'auctorité de vostre estat, lesquelles je fais il y a quelque temps entendre audict Capilluti pour en fere rescit audict defunct duc de ma part; de quoy, mon cousin, je me sentiray vous estre obligée tout ainsi que si elle me touchoit particulièrement, pour aymer ainsi que je fais lesdictz S^r et dame de Birague, en recognoissance des bons et agreables services que je recois chacun jour d'eux, comme vous dira plus amplement ce gentilhomme, sur lequel je me remectz pour prier Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le cinq^{me} jour de octobre 1587.

De sa main : Mon cousin, je prie cet porteur vous parler en recommandatyon de madame

de Byrague; je vous prie qu'elle conesse que ma recomandatyon lui aura servi.

Votre bonne cousin,

CATHERINE.

1587. — 5 octobre.

Orig. Bibl. nat., V^e Colbert, n^o 10, f^o 242.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, celluy que j'avois envoyé devers le S^r de Schombert retourna hier soir avec le maistre d'hostel dudict S^r de Schombert, qu'il a depesché devers le Roy monsieur mon filz, auquel j'escriptz et envoye deux lettres que j'ay receues de mon filz le duc de Lorraine : vous luy monstrerés le tout. Cependant nous faisons icy tout ce qu'il est possible pour le faict de l'argent, mais nous n'en pouvons assembler la somme que nous desirerions pour envoyer au Roy mondiet S^r et filz, lorsqu'il aura assemblé son armée; il s'y fera tout ce qu'il sera possible, comme par le S^r de L'Hermitage il entendra, et comme aussi nous avons, avec toutes les peynes du monde, assemblé les xx^e escus qui partent ce matin pour faire faire monstre et paiement aux m^{rs} Suisses. J'escripts au Roy mondiet S^r et filz, par une lettre que j'adresse au S^r de Villeroy, qu'il fault donner ordre que la monstre soit faicte fort exacte et sans passevillans ny abus à l'arrest des rolles, car j'estime que doresnavant il faudra payer lesdicts Suisses sur ces rolles là, ne voiant pas qu'il y ait moyen de les payer doresnavant par chaque mois. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le v^e jour d'octobre 87.

CATHERINE.

PINART.

1587. — 5 octobre.

Orig. Bibl. nat., V^e Colbert, n^o 10, f^o 243.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, j'ay ce soir receu par l'ordinaire une depesche du S^r de Schombert, laquelle je vous envoye, avecq une lettre qui estoit en icelle de mon filz Monsieur de Lorraine audiet S^r de Schombert, vous priant monstrier le tout au Roy monsieur mon filz, et luy presentez aussi la lettre que je luy escriptz de ma main. Cependant, je vous diray que j'escriptz presentement audiet S^r de Schombert qu'il face toute dilligence d'assembler les xv ou xvi^e reistres qu'il avoit mandé qui soient bientost ensemble, afin que les Flamans et Bourguignons n'entrent point, s'il est possible, en ce roiaume. Ledict S^r de Schombert ne mande rien des forces que commande mon neveu le duc de Guise, ne aussi de l'armée des reistres et des Espaignols de ceulx de la nouvelle oppinion. J'atends ung courrier que j'ay, il y a cinq jours, depesché devers icelluy S^r de Schombert : aussitost qu'il sera de retour, je le vous envoiray avec ce qu'il apportera, afin de le faire entendre au Roy mondiet S^r et filz. Mais je crains, pour ce que icelluy S^r de Schombert est allé pour recueillir et faire faire monstre ausdicts reistres, qu'il ne nous en puisse escrire si clairement que s'il estoit auprès de mon neveu le duc de Guise, duquel je n'ay point eu de nouvelles par l'homme dudict Schombert, ne par mondiet courrier. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le lundy au soir v^e d'octobre 1587.

Monsieur Brulart, il est necessaire de ramentevoir au Roy mondiet S^r et filz d'envoyer

quelque personnage de qualité à la frontière pour recevoir les forces et secours de mondict filz de Lorraine et ung commissaire des vivres. Je vous envoie des lettres que je receuz hier de mes cousines les princesses de Condé et duchesse de Longueville, qui ne sont pas d'accord, comme il sembloit du commencement qu'elles fussent. Je serois d'avis qu'il pleust au Roy leur escrire à chacune ung mot, afin qu'elles se remissent à leur amys de ce différent-là, ou, attendant que la justice en ordonnast, qu'elles laissent Baud¹ es mains du S^r de Rostain.

1587. — 6 octobre.

Orig. Bibl. nat., V. Colbert, n° 10, f° 555.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, je viens tout à ceste heure de recevoir une depesche de mon nepveu le duc de Guise, laquelle j'ay advisé de vous envoyer aussitost, afin que la faciez veoir au Roy monsieur mon filz, auquel je n'escripray point pour ceste heure, d'autant que je suis à Vespres et que le S^r premier medecin Miron doit demain matin partir pour le retourner trouver. Liancourt² arrive icy, que je feray partir demain matin, et dès ce soir le depescheray. Je ay vu son instruction qui est très bien. Priant Dieu vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le mardi vi^{ème} d'octobre 1587.

Monsieur Brulart, je viens de recevoir vostre depesche de Ratte, du m^e de ce mois.

¹ Band (Morbihan, arr. de Pontivy), vieille ville près de laquelle, sur un monticule, se trouvent un château célèbre dans toute la Bretagne et une chapelle fort ancienne dédiée à Notre-Dame de la Clarette.

² Charles Du Plessis, sgr de Liancourt, premier écuyer de Henri III.

et vous say fort bon gré du soing que avés de m'escripre souvant des nouvelles du bon portement du Roy monsieur mon filz, vous priant de continuer.

Monsieur Brulart, ceulz qui font icy les affaires de mon nepveu le duc de Joieuse dient qu'il seroit très à propos de continuer les Estats de Normandye, qui se doivent tenir au xv^e de ce mois, jusques en novembre, pour l'esperance qu'ilz ont que Monsieur de Joieuse y seroit, aussi qu'ilz se doubtent qu'il se fera des menées ausdictz Estatz qu'il empescheroit, ce que j'ay fait entendre aux seigneurs du Conseil, qui dient qu'ilz craignent le retardement des deniers si l'on reculle ladicte tenue d'Estats. Toutesfois vous en saurez la volonté du Roy mondict S^r et filz et m'en advertirez, par une lettre qu'il m'en escripra, de sa volonté.

CATHERINE.

PINART.

1587. — 7 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 48 v.

A MONSIEUR

LE CARDINAL DE VENDÔME¹.

Monsieur le cardinal, j'ay esté fort aize d'avoir vu par la depesche qu'avez faite au Roy monsieur mon filz, le bon compte que vous luy avez rendu du reste de la distribution des lettres qu'avions escriptes par vous et de

¹ Charles III de Bourbon, abbé de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés, fils du prince de Condé tué à Jarnac. Né en 1561, cardinal du 19 décembre 1583, faisant partie des conseils du roi, il se rallia à Henri IV, après sa conversion, et mourut en 1594.

Mais il se pourrait que la suscription du ms. 3394 fut fautive. Le cardinal de Vendôme ne fut jamais « protecteur » à Rome, et la reine l'eût appelé « mon cousin » et non « Monsieur le cardinal ». Le nouveau cardinal protecteur était Joyeuse.

ce qui restoiet à vostre instruction. En quoy vous vous estes porté très dignement, et aussy en la seconde audience que vous a donné nostrediet Sainct Pere, où vous n'avez rien obmis de tout ce qui se pouvoit aux choses que vous y avez traictées. De quoy je m'asseuré aussy que le Roy a très grand contentement et ne peult qu'il ne luy demoure une très bonne et très grande esperance du bon succedz en la protection que vous avez es affaires de delà, dont je me resjoyz fort, pour le bien que je vous veulx et à tous ceulz de vostre maison, ainsy que vous congnoistrez toujours par les effectz. les occasions s'en presentans. Cependant, pour me remectre des occurrances de degà à la depesche du Roy monsieur mon filz, je ne vous feray ceste-cy plus longue, priant Dieu, Monsieur le cardinal, etc.

Escript à Paris, le viii^e octobre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 9 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 51 v°.

[AU ROY MONSIEUR MON FILZ.]

Monsieur mon filz, encorés que je sois bien assurée que le S^r de Bellievre n'oubliera rien pour amplement vous informer du grand devoir qui se faict, et comme il ne se pert une seule minutte d'heure de temps que l'on ne face tout ce qui se peult pour recouvrer argent, afin de vous en secourir au grand besoing et nécessité que vous en avez pour vostre armée, toutesfois nous avons advisé, les S^{rs} de vostre Conseil et moy, de vous envoyer le memoire qui sera incluz pour vous rendre compte, suivant la depesche qu'il vous a plu me faire

par l'intendant Petremol¹, sur chacun article des choses dont l'on peut esperer faire argent; à quoy l'on travaille incessamment et continuera-on, sans qu'il y soit obmis aucune chose de tout ce qui s'y pourra faire, et vous en remportera lediet Petremol les meilleures nouvelles que nous pourrons des sommes dont se pourra faire estat et dont vous pourrez estre secourn, et en quel temps se pourra estre, ayant, Monsieur mon filz, un merveilleux regret qu'il ne se peult mieulz faire: et croyez, s'il vous plaist, que nous y faisons tout ce qui se peult et continuerons, n'y aiant ung seul de voz serviteurs, qui soit par degà, qui ne s'y emploie avec tout le soing et dilligence qu'il est possible. Mais l'argent ne fut, il y a long temps, si cher qu'il est maintenant en ceste ville, ne si malaisé à recouvrer. Toutesfois, à quelque pris que ce soit, nous tascherons d'en recouvrer, et s'y fera tout ce qui sera possible, comme par le retour dudiet Petremol vous entendrez, et comme, suivant ung des articles du memoire qu'il vous a plu nous envoyer par luy, nous faisons faire les depeschés, et regardons d'affecter particulierment chacun gouverneur de voz places, où il y a garnison, le revenu des terres de ceulz de la nouvelle oppinion qui se trouverront plus prochains desdicts garnisons, pour en faire tirer le revenu par chacun gouverneur, afin de le faire employer au payement desdictes garnisons de leurs places, par les mains toutesfois du tresorier de l'extraordinaire de voz guerres, selon l'ordre qui y sera mis, lequel j'espere que vous portera lediet Petremol. Cependant je prie Dieu, Monsieur mon filz, etc.

Escript à Paris, le ix^{me} octobre 1587.

[CATHERINE.]

¹ Adrien de Petremol avait été conseiller du roi, trésorier de France en la province de Champagne et

1587. — 10 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 51 v°.

[A MONSIEUR DE CARROUGES.]

Monsieur de Carrouges, désirant satisfaire à la requeste que vous et les conseillers et eschevins de la ville de Rouen avez faicte par voz lettres du viii^{me} de ce mois, j'escriptz aux cappitaines de gens d'armes du païs de Bretagne qui s'acheminent pour venir trouver l'armée du Roy monsieur mon filz, qu'ilz ayent à prandre leur chemyn le plus droict qu'ilz pourront pour se rendre à leur rendez-vous, sans passer plus avant par le païs de Normandie, et qu'ilz prennent par celluy du Perche, ce que je m'asseure qu'ilz feront, en sorte que lediet païs de Normandie en sera soulagé, ainsi que desirez. Priant Dieu, Monsieur, etc.

Escript à Paris, le x^{me} octobre.

[CATHERINE.]

1587. — 10 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 51 v°.

[A MONSIEUR LE MARQUIS DE . . .¹.]

Monsieur le marquis, ayant entendu que, conduisant vostre compaignie de gens d'armes au rendez-vous qui vous est donné, vous preniez vostre chemyn par le païs de Normandie, j'ay bien voullu vous faire ceste lettre pour

un moment, en 1576, receveur de la ville de Paris. Il avait une réputation médiocre, et on le disait parent du grand-prieur bâtard de Henri II.

¹ A la suite : « Semblables [lettres] ont esté escriptes à M^{rs} les marquis de La Roche, de Coquain, du Pont et de Gannadeulz; plus une autre qui commence « Messieurs », pour lesdicts s^{rs} ensemblement. . . »

CATHERINE DE MÉDICIS. — IV.

vous dire et prier que, sans entrer plus avant dedans icelluy païs de Normandie, vous preniez vostre chemyn par celui du Perche, qui vous est aussy court et commode pour aller à vostre rendez-vous que nul aultre que scauriez choisir, regardant au demourant de cheminer aux meilleures et plus grandes journées et de faire vivre vostre dicte compaignie avec le meilleur ordre qu'il vous sera possible, en sorte qu'il n'en vienne poinct de plainctes; et vous ferez service fort agreable au Roy monsieur mon filz et à moy.

Escript à Paris, le x^{me} octobre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 10 octobre.

Orig. Archives municipales de Rouen, n° 400.

A MESSIEURS

LES CONSEILLERS ET ESCHIEVINS
DE LA VILLE DE ROUEN.

Messieurs, satisfaisant à la requeste que le sieur de Carrouges et vous m'avez faicte par voz lettres du n^o de ce mois, j'escripts aux capittaines des gendarmes du païs de Bretagne qui s'acheminent pour venir trouver l'armée du Roy monsieur mon filz, qu'ilz ayent à prendre leur chemin le plus droict qu'ilz pourront pour se rendre à leur rendez-vous, sans passer plus avant par le païs de Normandie, et qu'ilz prennent par celui du Perche; ce que je m'asseure qu'ilz feront, en sorte que le païs de Normandie en sera soulagé, ainsi que desirez. Priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le x^e jour d'octobre 1587.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

[1587]. — 15 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3326. P. 17.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE MONTPENSIER¹.

Mon cousin, ayant entendu qu'estez arivé auprès du Roy mon fils, je vous ay bien voulu fayre cet mot pour vous dyre le plesir que se m'a aysté, tant pour le contentement que je m'aseure que enn a le Roy, que pour le vostre, et le voyr asisté en sete grande afeyre de vostre persone, pour vous savoir très affectyoné hà son servyse. Cet m'est un grent contentement, le voyent au lieu où yl èt, de le voyr asisté et acompagné de un prynse si homme de byen (et) comme vous ayste; cela me donne aseurance, le voyent ynsin acompagné de tant de jans de byen et d'honneur, que Dyeu l'asistera et ly donnera le bonheur qu'il a tousjours heu en toute les guerres où il a esté, cet que je supplie à Dyeu, et vous conserver pour le servyr longuement come ha fest monsieur de Montpensier vostre pere.

De Parys, cet xv^{me} d'octobre 1587.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1587. — 15 octobre.

Orig. Bibl. nat. V. Colbert 10, P. 246.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, j'escriptz amplement au Roy monsieur mon filz de l'estat en quoy nous sommes icy pour renvoyer argent, et comme il ne se pert une seule minutte d'heure de temps que nous n'y facions tout ce qui se peult. Vous verrez madiete lettre; je n'en estendray pour ceste cause ceste[-cy] sur ce subject

davantaige, mais accuseray la reception de la vostre de Pluviers¹, du xn° de ce mois, m'ayant faict plaisir de m'avoir escript des bonnes nouvelles du Roy, vous priant continuer, à ceste heure principalement qu'il s'aproche de l'armée des huguenotz. Vous ne me scauriez faire plus de plaisir que de mectre tous les jours ung mot de lettre à la poste. Quand vous n'aurez à y mectre autre chose sinon son bon portement, se me sera ung très grant bien, et serois en peyne s'il se passoit ung seul jour, à ceste heure que les armées s'aprochent, si je n'en avoys des nouvelles. Vous priant pour ceste cause m'escripre le plus souvant que pourrez, priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xv^e d'octobre 1587.

De sa main : Je vous pryé fayre tant pour moy que je aye tous les jours des nouvelles du Roy, enquore que ne se presante aultre afayre ne nouvelles; mès seulement: yl èt en tel lieu, et les ennemys en tel, et se porte byen. Croyés que s'èt me donner la vye; car il fault que je confese mon ynfirmité aveques la grande crayute que j'ann é. Je au suys en une ayxtreme pouyne de panser que il fault qu'il souyt à l'asard d'un combast ou d'une mechanceté, nous voyant si hyguarés come nous sommes tous. A fault bien prier Dyeu, cet que fasons de tout nostre povoyr; et la Royne fest de troys jours l'eun les Paques, et n'y hommet rien de son povoyr. Je veuls croire qu'il aura pityé de nous et de cet povere Royaume qui cerèt perdu s'il avoyt mal, et qui le nous guardera, cet que je luy suplye de tout mon coeur.

CATHERINE.

¹ Pithiviers (Loiret).¹ Voir la note de la page 244.

1587. — 16 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, p. 59 v^o.

AUX BAILLYZ DE L'ISLE DE FRANCE
ET VILLES CIRCONVOISINES¹.

Monsieur le bailly, je vous envoie une ordonnance pour faire advencer les seigneurs gentilzhommes, cappitaines et aultres gens de guerre qui sont ordonnez pour aller trouver le Roy monsieur mon filz, laquelle vous ferez publier, incontinent icelle recuee, à son de trompe et cry publicq par toute l'estendue de vostre bailliage, faisant reiterer ladicte publication deux ou trois fois, et plustost avec deux trompettes, afin que personne n'en puisse pretendre cause d'ignorance, et que ceulz qui doibvent marcher partent promptement. Priant Dieu, Monsieur le bailly, etc.

Escript à Paris, le xvi^m octobre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 16 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3392, p. 1 r^o 2.

[AU ROY MONSIEUR MON FILZ.]

Mons^r mon filz, mon cousin le cardinal de Bourbon m'est venu trouver cette après-diner, suivant ce que je luy avois dès hier et encore ce matin envoyé dire, m'ayant luy et l'evesque de Paris faict entendre en la presence de ceux des S^r de vostre Conseil qui sont icy, comme ilz avoient dimanche et tous les jours icy faict tout ce qu'ilz ont pu

envers ceux du clergé pour les faire condescendre à l'exécution de la bulle, et suivant icelle vous secourir de la plus grande somme qu'ilz pourroient comptant, en l'urgente necessité où vous estes pour une si sainte occasion où ils ont tant d'interest, comme aussy vous exposez vostre personne avec tous les moyens que vous y pouvez apporter et ceux de tous les serviteurs. Enfin ilz n'ont pu faire aultre chose, encore qu'ilz demontrassent avoir toute bonne vollunté, que vous secourir de quatre cens mil escus, qu'ils esperent trouver moyen d'assembler sans rien vendre du fondz de l'Eglise, mais s'aider des deux moyens qu'avez desjà entendus, l'un de revente des offices de receveurs alternatifs des decimes, en y augmentant xviii d. pour livre des gaiges qui se prendront sur eux des portions d'heritages mal et à vil prix vendeus : sur quoy ils avoient aussy tascé à faire parti, pour pouvoir recouvrer une bonne somme comptant, sur neuf cens mil livres qu'on leur avoit comme offert pour lesdictz offices, qui se trouvent valloir quatorze cens mil livres; mais que depuis, quand ilz ont parlé d'avancer cet argent comptant et fournir le reste par mois, ilz ne leur en veulent plus bailler que v^m l. Toutefois ilz estoient après à regarder de faire en sorte, s'il est possible, qu'ilz puissent faire parti pour recouvrer argent promptement pour vous secourir; et faut aussy que je vous dye, Mons^r mon filz, que le cardinal de Bourbon et l'evesque de Paris font tout ce qu'ilz peuvent, non seulement pour recouvrer argent pour vous, mais aussy pour faire que ceux du clergé vous secourent de plus grande somme, comme j'espere qu'ilz feront, et, par ce qu'ilz nous ont dict, ils pourront bien les faire aller jusques à vi^m l. Ils m'ont prié vous en escrire, et qu'ilz s'entrent de les y faire condescendre, tant

¹ A la suite : « Semblables ont [esté] escriptes aux bailliz des lieux cy dessus nommez ou à leurs lieutenans en Normandie et sur les villes de la riviere de Loire. »

Rappelons que ce recueil est intitulé : « Registre de depeschés et negociations faites par Monsieur Brulart, secretaire d'Etat. »

pour eux que pour les autres des diocèses de ce Royaulme qui sont absens, à les fournir par mois à raison de L^{re} escus et que, pour ce faire, il faudra faire desmonstration de vouloir expedier les commissions aux baillifs et seneschaux, pour vendre, comme l'on a fait autrefois, nonobstant les oppositions formées sur l'exécution de la bulle, et que cela les feroit plus aisément condescendre aux vi^{es} L. pour lesquels ils entendent estre quittes de tout ce qui se pourroit esperer de la bulle des seconds L^{re} escus. Voilà ce qui s'est passé entre nous avant que le nonce du Pape, que j'avois prié prendre la peine de venir, arrivast et entrast en mon cabinet où nous tenions le Conseil; et, après avoir parlé à luy debout, je l'ay prié s'asseoir avec nous, et nous avons parlé encore seulement de l'exécution de la bulle; en quoy il a fort franchement declairé, comme aussi le cardinal de Bourbon et l'evesque de Paris, qu'ilz entreroient très volluntiers à l'expédition des roolles, mais que des six qui estoient nommés par la bulle, il n'y avoit qu'eux trois qui voullussent procedder aux taxes, touttefois qu'il esperoit dedans demain avoir response de Rome, tant sur l'augmentation des commissaires que du prest dont il avoit escript au Pape; et sur cela nous nous sommes levés, après avoir advisé que l'on feroit entrer les deux scindiez, et que je parlerois à eux, comme j'ay faict, n'ayant rien obmis à leur dire de tout ce qui se peut pour les induire à revocquer leur opposition, mais je n'y ay rien pu gagner, d'autant qu'ilz disent avoir procuration expresse pour ce faire. Ainsy que nous estions au Conseil, Pinart a receu une lettre du S^r de Villeroy qui me mit en très grande peyne, et neantmoins je me rejoyss grandement d'avoir veu par icelle, comme, ayant sceu par vous que le xiii^e de ce mois l'armée des estrangers huguenots passoit la

riviere d'Yonne, ayant la teste tournée droict à La Charité, vous vous deliberez de vous acheminer avec voz forces le plus diligemment que vous pourrez, en intention de quelque bon effect, comme j'espere en Dieu que ferez, et dont je le prie devotement. Ladicté lettre est venue fort à propos, aussy ay-je faict lire ce qui parloit de ce que dessus audiet sieur nonce et à tous les dessusdictz estanz dans mon cabinet, lesquelz j'ay exhortés de travailler à vous secourir en cette grande occasion où vous n'espargnez vostre personne, que vous exposez si franchement pour l'honneur de Dieu et le repos des gens de bien de ce Royaulme et de toute la Chrestienté. Je ne doute pas que le nonce, qui a monstré fort grand aize, comme aussi avons nous tous, n'en ecripye incontinent à Rome. Nous avons aussy, après qu'il a esté parti, advisé avec le S^r de Bort, pour faire partir voz tentes et equipage d'artillerie dedans dix jours, s'obligeant ceus de vostre Conseil de l'argent pour luy faire tenir dedans ces dix jours, outre les x escus qui ont esté baillés au tresorier de l'artillerie, x ou xii^e escus à quoy montent les tentes et pieques, dont aussy ilz respondent, attendant que l'argent de la subvention de cette ville se puisse recevoir, qui ne sauroit estre si tost, car les roolles ne s'achevent qu'aujourd'huy de signer.

Je vous diray, Mons^r mon filz, qu'il ne sera rien obmis pour presser ceus du clergé à vous fournir comptant, s'il est possible, dès à cette heure, vi^{es} L. ou au moins v^e L. que je desirerois bien que l'on put avoir promptement des offices des Comptes, afin de vous envoyer promptement n^e L^{re} escus; mais je ne vous en puis encore asseurer. Il vous plaira me faire response sur ce que je vous escrips de l'offre de ceus du clergé, afin qu'ayant seu vostre volonté, on la puisse suivre. Et croyez, s'il vous

plaist, Monsieur mon filz, qu'il ne sera perdu une seule heure de temps; mais se fera tout ce qu'il sera possible pour vous envoyer argent. Pleust à Dieu que j'en puisse recouvrer; et deussay-je, après en avoir besoing et nécessité, voire souffrir, asseurez-vous, s'il vous plaist, que je n'y espargnerois rien. J'ay tasché et encore tascheray à en recouvrer par tous les moyens que je pourray; et encore que j'aie envoyé gens partout à vingt cinq lieues à la ronde d'icy, et escript en Normandie aux troupes qui viennent de Bretagne, pour faire acheminer en diligence toutes voz compaignies de gens de guerre, tant de pied que de cheval, en vostre armée droict à Montargis, comme m'avez mandé, je ne faudray demain de faire faire encore un commandement exprès à tous gens de guerre de s'acheminer promptement en vostre armée, et de faire prier Dieu qu'il vous assiste, comme j'espere qu'il fera, en vostre juste cause et sainte resolution, priant Dieu, Mons^r mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xvi^e jour d'octobre 1587.

CATHERINE.

1587. — [19] octobre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n^o 3302, f. 1 v^o.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, en accusant la reception de vostre lettre du jour d'hier, xvi^e de ce mois, je vous diray que l'intendant Petremol a faict, avec les S^{rs} de vostre Conseil qui sont icy, tout ce qu'ilz ont peu pour recouvrer argent, mais il n'a esté possible, quelque obligation en leurs propres et privez nous qu'ilz se soient offertz de faire, ainsy que vous dira ledict Petremol, par lequel

vous serez bien amplement et par le menu informé, s'il vous plaist de l'oyr, de tout ce que nous avons faict depuis qu'il est par deçà, en quoy il a veu qu'il ne s'est espargné nulle sorte de debvoir ny de moyens que l'on aict peu tenter pour recouvrer argent et pour tacher à faire des partiz, afin d'establi et asseurer ung fondz certain pour subvenir à vostre armée; mais nous n'y sommes encores peu parvenir, pour ce que l'edict des affirmations, dont on espere ung grand denier, et quelques aultres ne sont verifiez au parlement, y aians encores esté hier refusez, comme il vous plaira veoir par le memoire de l'estat en quoy nous sommes sur chacun des articles d'iceulz edictz et aultres choses dont nous esperons faire argent, de quoy particulièrement ceulz de vostre Conseil et moy vous rendons compte par ledict memoire, mis pour cest effect es mains d'icelluy Petremol; auquel me remectant, je ne vous ennuyeray pour ceste heure de plus long discours, mais vous diray à ce propos que le tresorier de l'espargne Mollan a emprunté sur son credit de Zamet, qui en a voulu sa promesse pure et simple, la somme de dix mil escuz, qui vous est presentement envoyée, en attendant que en puissions trouver d'avantage; à quoy vous pouvez croire, Monsieur mon filz, qu'il sera faict tout ce qu'il me sera possible et sera intelligemment suivy les erres et poursuite de chacun article d'icelluy memoire.

Cependant, Monsieur mon filz, je vous diray que depuis le parlement du S^r de Liancourt que je chargay de vous faire entendre ce qui se trouvoit par le rapport que me feit le lieutenant criminel Gellée, allencontre d'ung nommé Grantmaisons, arresté prisonnier en ceste ville et auquel a esté commancé [le procès] et à deux aultres qui sont avec luy aussy prisonniers, il en a esté encores pris en cestedicte

ville quelques autres, qui sont de la nouvelle opinion et qui ont esté ou sont depuis quelque temps sortiz de Sedan, ausquelz ledict lieutenant criminel faict les procès, comme auz autres. Il y a assez de gens en ceste ville qui sollicitent allencontre d'eulz, pour l'opinion qu'ilz ont sur ung bruict que l'on a faict courir, qu'il y avoit entreprinse sur aucuns des bons catholiques de cestedite ville; à quoy je ne veoy aucune apparence. Toutesfois l'on verra, par les proceddures que l'on faict, s'il y aura charge contr'eulz pour en ordonner par la justice ainsy que de raison. Et allin que l'on puisse sçavoir et congnoistre tousjours ceulz qui vont et qui viennent, les recherches se feront toutes les sepmaines par les maisons et les gardes de jour soigneusement auz portes et les guetz de nuict, suyvaut le bon reiglement qu'il vous pleut prendre la peyne d'en faire faire et resouldre vous mesmes, avant vostre parlement. Je vous diray aussy, Monsieur mon filz, que j'ay receu une depesche du Sr de Pierrecourt, de laquelle je vous envoie l'extraict, ayant retenu l'original icy, pour ce qu'il faict mention du faict des garnisons de Normandie: il me mande, comme vous verrez, avoir pris prisonnier ung nommé Gratepanse, autrement diet Maucombe, et icelluy avoir mené prisonnier à Caudebec¹, avec lx des siens, et que le reste est demouré en route. Il y en a bien de semblables en vostre royaume, et croy qu'il sera bon d'escrire par les provinces, d'icy à quelque temps, que les compagnies qui vous doivent aller trouver seront arrivées en vostre armée, que l'on courre sus à telles gens, qui resteront en armes esdictes provinces, sans commission de vous; et, s'il vous plaist de commander lesdictes lettres

elles auront bien plus d'auctorité que si elles se faisoient et partoient d'icy, signées de vostre cachet et vostre Conseil. Monsieur mon filz, suyvaut ce qu'il vous a plu de m'escrire, j'ay faict arrester en ceste ville vostre train, bande et equipage d'artillerie et aussy voz tantes, qui fussent partiz dès hier et eussent pris le chemyn de Estampes, comme je vous ay faict entendre par mes dernieres. lesdictes pieces d'artillerie estant dez samedi delà l'eau; mais nous attenderons sur ce de voz nouvelles. Je vous mercie très affectueusement de ce qu'il vous a plu m'escrire de vostre deliberation; en laquelle je prie Dieu vous assister et vous donner en toute prosperité, parfaite santé, très longue et très heureuse vie.

Esript à Paris, le . . . jour d'octobre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 21 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, nouv. acq., n. 6646, p. 15.

A MESSIEURS

LES LIEUTENANTS GÉNÉRAUX
DU ROY MONSIEUR MON FILZ EN SON PAYS
ET DE CHÉ DE NORMANDIE.

Messieurs, je viens presentement d'estre advertie que ung nommay Junellac, autrement appelé le baron de Quoquellet, qui est de la nouvelle opinion, et de long temps retiré en Engleterre, a receu deulz mille escus en Engleterre et qu'il doit estre assisté de vaisseaulx que le roy de Navarre doit livrer à la mer pour s'aller saisir d'un chasteau desja assez fort et bien aysé à faire fortifier davantaige, assis sur un port de mer à la coste de Normendye, ledict chasteau estant à un gentilhomme dudict pays de Normendye, duquel ne sçait le nom celuy

¹ Caudebec (Seine-Inférieure), arr. de Rouen.

qui m'a donné ledict advis, ne l'endroyt où est assis ledict chasteau. Toutefois je vous en ay bien voullu incontinent donner advis, afin que soudain vous advertissiez partout le long de la coste les cappitaines des villes ports et havres, qu'ils regardent quelz gentilzhommes il y a qui ayent des chasteaux le long de la mer, afin qu'ilz ayent l'œil sur eulx; car ledict advis porte que le gentilhomme à qui appartient ledict chasteau le doit prendre luy mesme. Je suis bien marry que je n'ay pu sçavoir le nom, car il seroit bien plus aysé d'y pourvoir. Priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa garde.

Escript à Paris, le xxix^e jour d'octobre 1587.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

1587. — 24 octobre.

Orig. Bibliothèque de Compiègne, ms. 39, f. 60.

A MONSIEUR DE HUMIERES¹,

CAPITAINE DE CINQUANTE HOMMES D'ARMES, DES ORDONNANCES DE ROY MONSIEUR MON FILZ, CAPITAINE ET GOUVERNEUR DES VILLE ET CHASTEAU DE COMPIEGNE, ET EN SON ABSENCE À CELUY QUI Y COMMANDE.

Monsieur de Humieres, j'ay bien voullu vous faire ceste lettre pour vous dire et advertir qu'il est plus de besoing que jamais de prendre garde à la seureté des ville, pontz et passages des rivières, qui me fait vous prier d'avoir l'œil, donner ordre et faire faire si bonne et seure garde dans Compiègne, qu'il n'en puisse advenir aucun inconvenient au prejudice du service du Roy monsieur mon filz. Et à ceste fin vous ordonnerez aux habitans dudict Compiègne de faire bon et fidel debvoir en cela, tant pour leur propre conservation et repos, que pour le bien du service du Roy monditi sieur et filz. Priant

¹ Il est écrit au bas : « Apporté au bureau par mons^r Paillot, le xxviii^e octobre 1587. »

Dieu, Monsieur de Humieres¹, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, ce xxviii^e jour d'octobre 1587.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

1587. — 24 octobre.

Orig. Bibliothèque de Compiègne, ms. 39, f. 61.

A MESSIEURS

LES OFFICIERS DE JUSTICE, MAIRE, ESCHEVINS, MANANS ET HABBITANS DE COMPIEGNE.

Messieurs, pour ce que par les advis que j'ay de plusieurs endroitz, je voy qu'il est plus de besoing que jamais de veiller et prendre garde à la seureté des ponts, places et passages des rivières, j'ay bien voullu vous faire ceste lettre pour vous dire que vous vous teniez soigneusement sur voz gardes et faciez si bon guet que l'on ne puisse user d'aucune surprinse sur vous et vostre ville, et oultre que avez en cela le plus d'intérêt pour vostre repos et conservation, vous ferez en ce faisant service très agreable au Roy monsieur mon filz et à moy, qui vous y exhorte autant qu'il m'est possible, priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxviii^e d'octobre 1587².

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

¹ Charles d'Humieres, né en 1567, nommé gouverneur de Compiègne en 1587, tué au siège de Ham le 22 juin 1595. — Voir la notice biographique sur Charles d'Humieres, gouverneur de Compiègne et lieutenant général de Picardie, par J. Du Lac, dans le *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, tome III (1876), p. 119-160.

² Il est écrit au bas : « Apporté au bureau par monsieur Paillot, le xxviii^e octobre 1587. »

1587. — 24 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 8 v°.

[A MONSIEUR DE PIERRECOURT¹.]

Mons^r de Pierrecourt, vous avez très bien fait d'avoir rempeu les troupes d'ung nommé Gratepanse, dit Maucombe, qui se disoit capitaine et tantost enseigne du capitaine Guiran, et de l'avoir emmené prisonnier, puisque, au mespris du commandement que lui faisiez, au nom du Roy mons^r mon filz, de s'acheminer vers Montargis où son armée se dressoit, il ne tenoit compte de l'avertissement que luy donniez et que moins encore il vous faisoit apparoir d'aucune commission ny d'attache pour demeurer en vostre charge. Je suis d'avis que, puisque le tenez prisonnier avec quelque soixante des siens, vous fassiez procedder contre eux suivant la rigueur des ordonnances du Roy, afin que par cet exemple les aultres

¹ Le commencement de cette lettre se trouve au même ms. fr. 3302, f° 5, à la suite de la dépêche au roi, dans laquelle il est déjà question de Gratepanse (voir plus haut, p. 254). C'est sans doute un brouillon abandonné et repris quelques jours après presque sous la même forme.

Au reste, les recommandations de Catherine avaient bien leur importance. Les levées des troupes royales et leur concentration s'opéraient assez mal, et, à la faveur de ce désordre, des compagnies indépendantes parcouraient les provinces en y exerçant beaucoup de ravages, des bandes protestantes s'organisaient et venaient se joindre au roi de Navarre. Jean de Serres raconte dans son *Recueil des choses memorables*, . . . (Hedon [Genève], 1603, in-8°, p. 641) que Lavardin, commandant les troupes royales à la place de Joyeuse, « le roy de Navarre luy dy fit trois compagnies de gens d'armes, le poursuyvant jusqu'à La Haye, en Touraine, et, retournant, receut les troupes que le comte de Soissons luy mena et celles de Normandie conduites par Colombières, après la defeite de celles que le duc de Mercœur menoit de Bretagne au duc de Joyeuse, son beau-frere, où son bagage demeura daigné par la conduite du viconte de Turenne. »

se puissent tousjours contenir en leur devoir. Et, s'il se trouve encore quelques compaignies restant en vostre charge, vous les advertirez qu'ilz ayent à tenir le chemin de Sancerre¹, où ilz auront nouvelles du Roy mons^r mon filz, et du chemin qu'ilz auront à tenir pour se reudre en son armée. Cependant je prie Dieu. Mons^r de Pierrecourt, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxiv^e jour d'octobre 1587.

CATHERINE.

1587. — 24 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 8 r°.

[A MONSIEUR DE ROSTAING.]

Monsieur de Rostaing, j'ay bien voulu vous faire ceste lettre pour vous dire et advertir qu'il est plus besoing que jamais de prendre garde à la seureté des villes, pontz et passages des Suisses, qui me fait vous prier d'avoir l'œil, donner ordre et faire faire si bonne et seure garde dedans Mellung qu'il n'en puisse advenir aucun inconvenient au prejudice du service du Roy monsieur mon filz. Et à ceste fin, vous ordonnerez auz habbitans dudict Mellung de faire bon et fidelle devoir en cela, tant pour leur propre conservation et repos, que pour le bien du service du Roy mondiet S^r et filz. Priant Dieu, Monsieur de Rostaing, etc.

Escript à Paris, le xxiiii^{me} octobre 1587².

¹ Dans le Berry, chef-lieu de l'arrondissement de ce nom (Cher).

² On lit à la suite : « Semblables lettres ont esté escriptes à ceulz qui commandent à Meaulx, Chasteau-Thierry, la Ferté-sur-Jouerre, Compiègne, Soissons, Lagny, Montreuil-Faultyonne, Moret, Corbeil, Mante et Meulan, Ponthoise, comme aussy en a esté fait auz officiers de justice, manans et habbitans desdictz lieulz de la forme qui ensuit. »

1587. — 24 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 8 v°.

AUX HABITANS DES VILLES
DE L'ISLE DE FRANCE ET AULTRES
CIRCONVOISINES.

Messieurs, pour ce que pour les advs que j'ay de plusieurs endroitz, je veoy qu'il est plus de besong que jamais de veiller et prendre garde à la seureté des places, pontz et passaiges des rivières, j'ay bien voulu vous faire ceste lettre pour vous dire que vous vous teniez sur voz gardes et faciez si bon guet, que l'on ne puisse user d'aucune surprise sur vous et vostre ville; et, oultre que vous avez en cela le plus d'interest pour vostre repos et conservation, vous ferez en ce faisant service très agreable au Roy mondiet S^r et filz et à moy, qui vous y exhorte autant qu'il m'est possible, priant Dieu, Messieurs, etc.

Escript à Paris, le xvii^e jour d'octobre 1587.

CATHERINE.

1587. — 26 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 8 v°.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Mons^r mon filz, suivant la lettre qu'il vous a pleu m'escripre de Chastillon le xviii^e de ce mois, que je repeeus hier sur le soir, j'ay assemblé ce matin ceux de vostre Conseil, avec lesquels j'ay prins resolution d'envoyer incontinent à Estampes les presidens Brisson et Chandon, leur ayant fait expedier la commission et instruction dont les doubles seront inclus en cette lettre, pour aller faire retirer tous les bleds et grains qui sont à Estampes et aux environs de Corbeil, pour estre amenés en ceste ville, et ceux aussy de La Ferté-Aleps¹.

¹ La Ferté-Aleps (Seine-et-Oise), à 20 kilomètres d'Étampes.

CATHERINE DE MÉDICIS. — 15.

Dourdan et des environs. J'ay fait aussy semblables depeschés pour Chartres, et ay si expressement recommandé cette affaire aux S^r Brisson et Chandon et aussy au S^r de Reclainville qui commande à Chartres, que je m'asseure qu'il y sera fait ung bon devoir: pour le moins y faisons-nous tout ce que nous pouvons. J'ay fait tous ces jours cy deux fois la sepmaine, et feray encore chaque jour, reiterer la publication pour faire apporter en cette ville les grains qui sont es environs. J'ay aussy advisé d'envoyer par les villaiges les lieutenants de robe courte de ce gouvernement pour diligenter de faire battre les grains et les faire amener en cette ville, pour estre conservés à ceux à qui ilz appartiendront, selon l'ordre porté par l'ordonnance imprimée, qui sera aussy avec cette lettre incluse. J'ay fait faire le semblable es aultres villes d'icy alentour, afin qu'il reste le moins de grains que l'on pourra à la campagne; mais, quant aux aultres biens et bestail des habitans qui sont au delà de la riviere de Seine, et aussy à ce que m'escripvez pour faire rompre les fours, jeter dedans l'eau les meules de moulins à eau, et abattre ceux qui sont à vent, faire emporter les enclumes des forges, enlever tout le sel qui se trouvera es lieux qui ne se peuvent defendre et le retirer dedans les bonnes villes, il suffira de faire faire cela deux ou trois jours debvant que l'armée approche de cette ville, ainsy que ceux de vostre Conseil et moy estimons; car si l'armée d'estrangers prend un autre chemin, cela apporteroit un grand effroy, et feroit beaucoup de dommaiges sans cause. Par quoy il vous plaira me faire advertir d'heure en heure, si cette armée tourne de deçà, et vous souviendrez, s'il vous plaist, de nous envoyer des gens de guerre pour mettre aux tranchées de cette ville, où l'on besongue pour escarper les tranchées et

relever les bresches. J'ay faict, et le S^r de Villequier aussy, une bien expresse depesche au S^r de Rostaing pour Melun, afin d'y faire faire bonne et seure garde, y ayant des habitants assez bon nombre qui portent les armes, et crois qu'il n'est pas besoing de faire lever gens pour la garder. Mais si les estrangiers s'en approchoient, il faudra que vous en envoyiez; car, comme sçavez, il n'y a en ce gouvernement neulles forces que la compaignie des gens d'armes du S^r de Villequier, que j'ay fait mettre en garnison icy auprès, pour nous en servir si nous en avons besoing; et quant à Corbeil, j'ay ordonné que l'on leve cinquante soldats pour la garde du pont, oultre les habitants, afin d'éviter une surprinse. Nous sommes encore avec ceux du Parlement pour la verification de ces esdits sur lesquelz ont esté faites des pressions, et je leur ay si expressement parlé qu'enfin ilz veriflieront l'esdit des trois conseillers aux Requestes et les lettres patentes pour l'alienation des vingt-cinq mil livres de rente sur voz aides. Nous sommes aussy toujours après, et faisons ce que nous pouvons pour vendre ces douze offices de maistres des Comptes; mais personne ne s'y presente; et sollicite-t-on journellement les Prevost des Marchands et Eschevins d'accelerer le payement de la subvention où l'on va fort lentement, quelques poursuittes que en puissions faire. Vous pouvez croire qu'il n'y est perdu une seule minute de temps et que l'on ne fasse tout ce qui se peut pour recouvrer argent, afin de vous en envoyer; mais il ne se voit encore rien de quoy l'on puisse faire prompt estat, sinon les cent mil livres dont nous avons accordé le parti sous vostre bon plaisir avec Zamet, qui faict, en attendant vostre response, ses diligences pour tenir prest son argent, que nous vous enverrons incontinent, si vous avez le parti agreable. Je vous diray

aussy que j'ay, ce matin et encore cette après disner, parlé à Gondi et Zamet¹ pour l'obligation que demande d'eux la Seigneurie de Venise pour les cent mil livres qu'ilz accordent vous prester; mais je veois en cela beaucoup de difficultés et crains bien que ce fait tire à la longue; car, par ce que s'est laissé entendre l'ambassadeur de la Seigneurie, auquel j'ay parlé ceste après diner, comme aussi après l'audience, le S^r de Belfievre, suivant la charge que je luy en avois donnée, il semble que le S^r de Maisse, vostre ambassadeur, ait mal compris l'intention de ladicte Seigneurie, car son ambassadeur, oultre vostre obligation expresse qu'il demande, dict que la Seigneurie entend avoir l'obligation particuliere des S^{rs} Gondi, Bandini et Zamet, pure et simple et l'ung pour l'autre, nng seul et pour le tout, pour payer en leurs propres et privés noms et ensemblement ces cent mil escuz, mais aussy les LXXVI^e M., sans aultrement parler du clergé; sur quoy les S^{rs} Bandini et Zamet qui sont icy, encore qu'ilz monstrent desir vous pouvoir faire service, dient néanmoins ne pouvoir bailler ladicte obligation qu'ils n'ayent leurs seurettés, lesquelles ils ne voyent pas que leur puissiez bailler, si ce n'estoit que les archevesques et evesques, par consentement de ceux des dioceses des provinces de deçà, s'obligeassent à eux, de leur faire recevoir, en leur propre et privé nom, dedans le temps qu'il faudroit adviser, les deniers de leurs diocese de la vente et alienation de leurs cotte et part, des seconds LX de rente; ce qui se pourra, comme je voy, mal aisément faire, d'autant que ces evesques et ceux du clergé se rendront sans doute trop difficiles à cela. Touttefois il faudra veoir demain, que mon cousin le cardinal de

¹ Sur les banquiers Girolamo Gondi, de Mario Bandini et Sebastiano Zametto, on peut voir le *Bulletin italien*, t. p. 128; II, p. 122 et 143.

Bourbon me doit venir retrouver pour me faire entendre ce que luy et ceux du clergé auront resollu cette après-disner qu'ilz se sont assemblés. Cependant il est besoing qu'il vous plaise parler au S^r Bandini, affin de le disposer à s'obliger avec lesdictz Gondi et Zamet, envers lesquelz je n'obmettray rien de ce qui pourra servir pour les induire de bailler leur obligation aux Venitiens, ainsy qu'ils la demandent en prenant leurs seuretez sur ce qui viendra de l'alienation desdicts L. M. L. de rente.

Je vous envoie ung bref du Pape et une lettre que vous escript le nuncé, qu'il m'a baillée cette après disner.

Quant à ces prisonniers huguenots, on est après à leur faire leur procès, et crois qu'ils seront bien tost jugés au Chastellet. Et pour le regard des corps de garde, dont il a esté esclairey en la presence de ceux de vostre Conseil que ce qui fut faict au bout du pont S^t Michel par un nommé le capitaine La Rue, tailleur¹, advinct sur ce que le president Seguier et aultres principaux du quartier luy dirent qu'il n'y avait point de mal que l'on print garde qu'il n'advint aucune esmotion audict quartier et qu'il en advertit aucuns de sa dizaine, et sur cela, sans penser mal faire, se mirent dix ou douze ensemble après souper et se retirèrent environ les dix heures sans y demeurer davantaige, à ce que Daubret², qui est prevost des Marchands, nous a rapporté, les recherches continueront en la forme et ainsy que je vous ay escript, afin que ceux qui viendront en cette ville pour mal faire puissent estre intimidés, deconvrerts et chastiés, si l'on les peut prendre. Je vous prie de croire, Mons^r mon filz, que nous n'obmettrons rien pour entre-

tenir le repos et mettre toutes choses en bon estat en cette ville, où je ne doute point qu'il n'y en ait de mauvaise volonté, mais pourtant ay-je esperance qu'ilz se contieindront, ven l'ordre et reglement que vous avez vous-mesme pris la poyne de faire observer, à quoy le S^r de Villequier a fort soingneusement l'œil ouvert, et fera user de toute diligence aux tranchées, auxquelles nous faisons employer les pionniers de vostre artillerie : aussy bien ne faisoient-il rien.

J'ay veu aussy le double de la lettre que vous a escripte le duc de Bouillon, et les aultres doubles des lettres, instructions et memoires qu'il vous a envoyés avec : ilz seroient bien saigés s'ils se vouloient ranger à leur devoir, et ay ferme esperance que Dieu vous assistera, congnoissant vostre bonne et sainte intention. C'est ung grand malheur que la perte que vous avez faite en Guyenne, dont je suis en tres grande poyne¹ depuis hier disner que le jeune Desportes me dict ces nouvelles si mal à propos; et j'en eus une telle esmotion que je n'en ay pas esté bien à mon aise depuis. Je vous prie, Mons^r mon filz, si vous avez entendu comme cela s'est passé, m'en vouloir escrire, et je vais prier Dieu vous conserver en toute prosperité, parfaite santé, et longue et très heureuse vie.

Escript à Paris, le xxvi^e octobre 1587.

CATHERINE.

1587. 26 octobre.

Orig. Bild. nat., nouv. acq. fr., n^o 231, f^o 118.

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE PISANI.

Monsieur de Pisany, j'ay bien considéré la resolution que vous avez prise sur la depesche

¹ La défection du comte de Soissons, qui venait de rejoindre Turenne, ou plutôt la défaite de Contras.

¹ L'Estoile parle dans un grand nombre de passages du tailleur Pierre de La Rue.

² Le fameux Claude d'Anbray, qui fut député de Paris aux Etats-généraux de 1593.

que je vous avois adressée touchant ce que je desire de mon cousin le Grand-duc, trouvant très bon tout ce que vous avez faict et executé en cela, car il ne s'y pouvoit mieux. Pourveu que ledict duc et mon cousin le cardinal, son frere, veullent bien poiser et considerer les raisons contenues en voz lettres, je ne doubte pas que cela ne les puisse mouvoir à faire en cela tout ce qu'ilz me doivent. J'attendray avec la premiere occasion de sçavoir ce que vous aura raporté le gentilhomme que vous me mandez avoir envoyé à Florance pour ce faict, m'assurant que, s'il en vient quelque chose de bon, que vous y aurez de beaucoup aydé; mais, quoy qu'il en reussisse, soit bien ou autrement, je ne delaisseray à vous en sçavoir très bon gré. Vous sçavez que je suis de voz meilleures amies et toutefois, à ce que je voy, je seray des dernieres à sçavoir des nouvelles de vostre mariage, que l'on tient par deçà pour du tout faict¹. Si ainsi est, j'en auray beaucoup de plaisir pour vostre constamment, ainsi que j'auray tousjours de tout le bon heur qui vous surviendra : mandez moy doncques ce qui en est. Priant Dieu, Monsieur de Pisany, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, ce xxvi^e octobre 1587.

DE L'ACRESPINE.

CATHERINE.

1587. — 26 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, p. 121

[A MONSIEUR DE RECLAINVILLE².]

Mons^r de Reclainville, le Roy mons^r mon filz a fait expedier en son Conseil des lettres

¹ Jean de Vivonne allait épouser, à cinquante-sept ans, une riche patricienne de Rome, presque parente de Catherine de Medicis, la princesse Giulia Savelli, qui fut la mère de Madame de Rambouillet.

² Gouverneur de Chartres.

patentes de commission et instruction, à vous adressées et au S^r de Montescot, tresorier de sa maison, et au lieutenant particulier de Chartres, pour faire incontinent serrer et retirer dedans la ville de Chartres tous les bleds et grains battus et à battre qui sont es bourgs, villaiges, hameaux, fermes et censés des environs, afin d'éviter que l'armée estrangiere favorisant ceux de la nouvelle opinion et leurs adherens, qui prend son chemin vers la Beausse¹, ne s'en puisse prevaloir, ainsy que vous verrez amplement par lesdictes lettres, lesquelles j'ay voulu accompagner de la presente, pour vous prier de tenir la main et vous employer diligemment à l'exécution de l'intention du Roy, et aussy à ce que le S^r de Montescot vous fera entendre de ce qui est necessaire pour les provisions requises en la ville, en cas que l'armée estrangiere approchast, continuant tousjours en la bonne affection que vous avez monstrée au bien du service du Roy mons^r mon filz et à la conservation de la ville en son obeissance. Et n'estant la presente à aultre fin, je prie Dieu, etc.

Escript à Paris, le xxvi^e jour d'octobre 1587.

CATHERINE.

1587. — 26 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f. 121 r°.

AUX OFFICIERS DU ROY, MAIRE,
ESCHEVINS ET HABITANS DE CHARTRES.

Messieurs, le Roy monsieur mon filz a faict expedier en son Conseil estably en ceste ville

¹ Cette armée du baron de Dohna devait être battue le lendemain matin, 27 octobre, à Amory, près Montargis, par le duc de Guise, auquel le roi, le 4 juillet, à Meaux, avait donné le commandement de l'avant-garde de ses troupes.

ses lettres patentes de commission et instruction adressantes aux S^r de Reclainville, commandant pour son service en vostre ville, de Montescot, tresorier de sa maison et secretaire ordinaire de sa chambre, et [au] lieutenant particulier de vostre dite ville, qui vous seront communiquées, pour faire incontinent serrer et retirer en icelle ville tous les bledz, avoynes et aultres grains battuz et à battre qui sont es bourgs, villaiges, hameaulz, fermes et censes des environs de ladicte ville; afin d'éviter que l'armée estrangere favorisant ceulz de la nouvelle opinion et leurs adherens, qui prend son chemin du costé de la Beausse, ne s'en puisse prevalloir, ainsy qu'il est fort amplement porté par cesdictes commissions et instructions; l'exécution desquelles estant de très grande importance au bien du service du Roy mondiet S^r et filz et de cest estat, j'ay bien voulu vous faire la presente pour vous prier de satisfaire et obeir à ce qui vous sera en cela ordonné, et aussy continuer en la bonne affection qu'avez demonstrée avoir à l'avancement des fortifications de vostre dite ville et à tout ce qui est necessaire pour la conservation d'icelle en l'obeissance du Roy mondiet S^r et filz, ainsy que vous dira plus particulièrement lediet S^r de Montescot, present porteur, sur lequel me remettant je prie Dieu, etc.

Esript à Paris, le xxvi^e octobre 1587.

[CATHERINE.]

1587. 26 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 45 v°.

[A MONSIEUR DE SCHOMBERG.]

Monsieur de Schomberg, encores que je sois très assurée que vous vous souviendrez bien de tout ce que le Roy monsieur mon filz vous commanda à vostre parlement de ceste

ville¹ et vous a depuis encores escript, qui est qu'il ne veult ny n'entend qu'il vienne aucunes forces à son secours et service qu'elles ne luy fassent serment de le servir, comme ont accoustumé de faire ceulz qui sont à sa solde et qu'ilz portent aussi l'escharpe et la marque blanche, toutesfois je vous ay bien voulu encores escrire ce mot par ce courrier exprès, allin que vous le faciez entendre par decà à mon filz monsieur le duc de Lorraine et à mon nepveu le duc de Guize, vous priant nous advertir le plus souvent que vous pourrez en quel estat sont toutes choses et passent de delà, car nous sommes en peyne de n'en avoir plus souvent, et du bruit qui court icy que Chastillon² s'est joint aux reystres, pour ce que c'eust esté ung grand bien si l'on eust peu deffaïre lediet Chastillon et ses troupes. Je ne doute pas pourtant que mondiet filz le duc de Lorraine et mes nepveux les ducs de Mayenne et de Guize n'y aient fait tout ce qui leur a esté possible. Priant Dieu, Monsieur de Schomberg, etc.

Esript à Paris, le xxvi^{me} octobre 1587.

CATHERINE.

J'ay entendu par La Bastide que mon filz monsieur de Lorraine veult venir trouver le Roy, de quoy je suis bien aize; mais je vous ay voulu mander cecy, allin que, vivant, il n'y aye rien qui puisse alterer la bonne volonté que le Roy a et plaisir de le veoir. Vous sçavez que je suis aize de les voir bien ensemble et que je l'aye.³

¹ Nous verrons plus loin ce qui advint de la mission de Schomberg en Lorraine.

² Francois de Châtillon opéra en Bourgogne et fit sa jonction avec l'armée allemande le 22 septembre 1587, près Griselles. Voir *François de Chastillon*, par le comte Delaborde, 1886, in-8°.

La fin manque dans le manuscrit.

1587. — 26 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 13 v°.

A MESSIEURS

DE LA VILLE D'ESTAMPES.

Messieurs, les S^{rs} president Brisson et Chandon, conseillers au Conseil d'estat et privé du Roy monsieur mon filz, s'en vont par delà par son commandement, pour faire inventaire et description de tous les bledz et grains battuz qui y sont et les faire amener en ceste ville, et aussy pour faire battre et amener ceulz qui sont encores en gerbe, affin d'éviter que l'armée estrangere, favorisant ceulz de la nouvelle opinion et leurs adherens, qui prend son chemyn vers la Beaulse, ne s'en puisse prevalloir. Pour ce faire, il leur a esté baillé commission et instruction avec ample pouvoir de ce qu'ilz ont à faire en cela, en quoy vous les assisterez et leur obeirez en ce qu'ilz vous ordonneront pour cest effect, le plus promptement et fidelement que pourrez, selon qu'il est necessaire et utile pour le bien du service du Roy mondiet S^r et filz et de cest estat, et aussy pour vostre particulier et de ceulz à qui lesdicts bledz appartiennent. Massurant que ne ferez faulte d'y apporter tout ce qui dependra de vostre devoir, je ne vous ferez la presente plus longue que pour prier Dieu, etc.

Escript à Paris, le xxvi^{me} octobre¹.

CATHERINE.

1587. — 26 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 14 v°.

A MESSIEURS D'ESTAMPES.

Messieurs, pour ce que l'armée estrangere, venue en faveur de ceulz de la nouvelle oppi-

¹ En dessous : « Semblables ont esté faictes à Messieurs de La Ferté-Alez et Dourdan, »

nions et leurs adherens, a tourné la teste et prend son chemyn du costé de la Beaulse, avec apparence de se vouloir saisir de la ville d'Estampes, où ilz pensent trouver des vivres abondamment, le Roy monsieur mon filz m'a escript et advertye de prouver à la seureté d'icelle, auquel effect je me suis advisée que voz compagnies et troupes de gens de guerre se presentent bien à propos, au lieu de vous mettre en devoir d'aller trouver le Roy mondiet S^r et filz, ce que vous ne pourriez faire à ceste heure sans danger d'estre rencontrez par ladicte armée estrangere : occasion pourquoy j'ay bien voulu vous faire ceste lettre pour vous dire et prier que, sur tant que desirez faire service agreable au Roy mondiet S^r et filz, vous ayez à vous acheminer et rendre promptement en ladicte ville d'Estampes, où vous trouverez le S^r Alfonse d'Ornano, collonel des Corcees, que le Roy mondiet S^r et filz y a envoyé, avec commission pour prouver à la seureté de ladicte ville, lequel vous fera entendre ce que vous avez à faire en cest endroit; vous priant ne faire difficulté de le reconnoistre et faire ce qui sera par entre vous advisé estre bon et necessaire pour la tuition et deffense de ladicte ville d'Estampes contre ladicte armée estrangere, laquelle sera suivie de si près de celle du Roy mondiet S^r et filz, qu'elle n'aura loisir de rien entreprendre contre vous et ladicte ville. Et m'assurant que ferez tout devoir et dilligence de vous employer en cest affaire, tant important au service du Roy mondiet S^r et filz, selon la singuliere affection que je scay que vous y avez, je ne vous y exhorteray davantage, priant Dieu, Messieurs, etc.

Escript à Paris, le xxvii^{me} octobre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 28 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 10 v°.

[A MONSIEUR DE BALLAGNY.]

Monsieur de Ballagny, je fiz hier arrester prisonnier, ung abbé qui s'appelle Sainte-Alforditte et deux de ses serviteurs, desquelz j'estime, par ce que l'on m'a dict, que l'on desconvrira la menée que l'on m'a dict qu'ilz faisoient pour la surprise de Cambray, où lediet abbé a passé aussi, à ce que j'ay entendu ces jours icy, et que vous aviez oy le but de sa mauvaise delliberation, que neantmoins vous ne l'aviez peu attraper. J'ay advisé vous faire incontinant ceste depesche, affin premierement de vous advertir que vous avez à vous tenir sur voz gardes à ce que l'on ne puisse rien tenter ny executer sur lediet Cambray, et puis pour vous prier, si sçavez quelque chose de sa delliberation, de m'en advertir incontinant; car cela me pourra beaucoup servir à tirer de luy et de ses serviteurs la lumiere de ce fait et de ses aultres delliberations, estant homme fort ingenieux à ce que j'ay aussi entendu. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le xxviii^e octobre 1587.

1587. — 28 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 14 r°.

A MESSIEURS DE CHARTRES.

Messieurs, vous estes assez advertiz comme l'armée estrangere, favorisant le parti de ceulz de la nouvelle oppinion et leurs adherens, à tourné la teste et s'achemine du costé de la Beaulse, non sans grande suspicion et apparence que soit pour approcher de vostre ville et y tenter quelque entreprinse; tellement que vous avez toute occasion et plus de be-

soing que jamais de vous tenir sur voz gardes. C'est pourquoy j'ay bien voulu vous faire ceste lettre, pour vous prier de faire faire bonne garde et gnest, tant de jour que de nuit, en vostre ville, et y veiller si soigneusement qu'il n'y puisse advenir aucun inconvenient au prejudice du service du Roy mondiet S^r et filz et de vostre propre repos et conservation, en attendant que, selon que l'on en verra la nécessité le requerir, l'on vous envoie des forces suffizantes pour resister aux effortz que pourroient et voudroient faire ladicte armée estrangere. Car le Roy mondiet S^r et filz et moy vous portons tant de bonne affection, que nous ne voudrions jamais manquer à vous secourir et assister en ceste occasion si urgente. Cependant vous garderez ung bon ordre et discipline en vostre dicte ville et y ferez provision de toutes choses necessaires à soutenir ungsiege, si ainsy estoit que l'on vous voullust attaquer. Priant Dieu, Messieurs, etc.

Escript à Paris, le xxviii^e jour d'octobre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — Octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 14 v°.

À LA COURT DE PARLEMENT
DE PARIS.

Messieurs, c'est chose doresnavant superflue de vous représenter la nécessité des affaires du Roy monsieur mon filz qui ne vous est que trop congneue, et aussy peu est besoing de vous dire que là dessus sont fondés les edictz tant de nouvelle creation d'ollices que aultres, tendant à recouvrer deniers pour subvenir à ses affaires, car vous en estes assez informés; ce m'est donc assez de dire que, comme il n'a fait les edictz sans bonnes et legitimes occa-

sions et meure deliberation, aussy ne debviez vous faire tant de refus et difficultez que vous avez faict et faictes de passer et verifier l'edict de creation des trois conseillers en la Cour du Parlement et commissaires aux Requestes du Palais et celui de la creation des greffiers. mais vous contenter d'avoir esté esclaireis de son intention. Toutefois, afin de couper chemin à toutes autres difficultez que pourriez encore faire, il a esté advisé au Conseil d'envoyer le S^r de Laussac, present porteur, expès devers vous avec une dernière jussion, suivant laquelle il vous prie enteriner la publication et verification de ses edictz, sans plus user d'aucune remise ny refus, ainsy que je me remetx au S^r de Laussac pour vous faire plus particulièrement entendre, priant Dieu vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le . . . octobre 1587.

CATHERINE.

1587. — 29 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 15 r°.

[A MONSIEUR DE LA CHASTRE¹.]

Mons^r de La Chastre, j'ay receu beaucoup d'aise d'entendre le bon exploit que firent lundy dernier mes nepveux les ducs de Guise et de Mayenne et les gens de bien qui sont avec eux². Encore deux ou trois de telle venue esclaireiroient bien les reystres de la nouvelle opinion, qui, j'espere, iront ainsy s'aff-

¹ La Châtre, au début de l'invasion des Allemands, avait combattu brillamment au Pont-Saint-Vincent sous le duc de Lorraine; mais il faisait partie de l'arrière-garde et n'était pas à Vinory avec le duc de Guise: il vint le rejoindre, suivi de deux cents hommes d'armes et des arquebasiérs à cheval, vers Dourdan, et prit sa part du combat d'Auneau le 24 novembre.

² La bataille de Vinory, livrée dans la nuit du 27 au 28 octobre 1587, avait été promptement connue à Paris.

faiblissant, et que Dieu nous fera la grace que nous en verrons bientost le bout. estant venu fort à propos que cette retraicte leur ait esté donnée pour revancher du malheur qui est advenu. il y ent mardy huit jours, vers Contras en Gascoigne¹, à mon nepveu le duc de Joyeuse, qui y fut battu par le roy de Navarre, y ayant esté faict une grande perte de nostre costé; car le duc de Joyeuse y est mort et beaucoup de gentilshommes, auxquelz j'ay très grand regret, comme aussy ay-je à la perte de ceux qui estoient avec ledict duc, qui y ont esté aucuns blessés et d'autres aussy qui ne se retrouvent point, que je crains bien qu'ilz soient morts au combat: il n'y en sauroit avoir si petit nombre que ce ne soit beaucoup. Je vous prie continuer à m'escripre quand quelque occasion se presentera, et vous me ferez bien plaisir. Cependant, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxix^e jour d'octobre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 29 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 15 r°.

[A MONSIEUR DE ROSTAING.]

Mons^r de Rostaing, je suis bien d'advise que vous fassiez lever jusques à cent bons soldats pour ayder à garder le chasteau et le pont de Melleung avec les habbitans, que je m'asseure que vous admonesterez bien, suivant ce que je vous ay escript et à eulx, de bien garder la ville. Je vous enverray une commission et feray lever leur payement sur l'election, en sorte qu'ils seront bien payez. Je vous prie continuer à m'escripre ce que verrez le meriter.

¹ La défaite de Joyeuse à Contras est du 20 octobre 1587. On trouvera la liste des morts et des blessés dans les *Mémoires de la Ligue*, II, p. 244.

comme avez fait par la lettre que m'a aportée ce porteur, que j'ay fait payer de son voyage. Priant Dieu, Mons^r de Rostaing, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Éscript à Paris le xxix^e octobre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 31 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3309, f° 15 r°.

[A MONSIEUR DE SCHOMBERG.]

Monsieur de Schomberg, je receuz hier soir vostre lettre par vostre homme present porteur, ayant ven par icelle vostre arrivée à Vincul¹, près Sens, avec la bonne troupe de reystres que vous conduisez, laquelle viendra fort à propos pour le service du Roy mons^r mon filz, qu'il veut que vous alliez trouver et la luy meniez le plus tost possible, suivant ce que j'ay ven par vostre lettre. Il estoit hier matin avec son armée à Sully sur Loire, ainsy que le s^r de La Bastide², qui en est party et est arrivé icy, m'a faiet entendre. Quant à l'argent que desirez que je vous envoie pour faire achepter du bestail pour vos reystres, afin qu'ilz n'en prennent d'eux-mesmes, et que par ce moyen l'on puisse éviter du desordre et soullaiger le plus que l'on pourra la noblesse et le pauvre peuple, j'ay fait aussi tost regarder par ceux du Conseil s'il y auroit moyen de vous en envoyer, mais nous avons trouvé que le tresorier de l'Espagne en est à present si mal garny, qu'il luy est impossible de vous en pouvoir faire tenir pour cette heure, non scullement pour vostre remboursement des xv^e l. l. que m'escripvez avoir desjà avancez pour cet effect, mais aussy pour continuer l'achapt des chairs. Voilà pourquoy je

¹ Vincul (Yonne), arr. de Sens.

² Jean-Blaise de Manliou, sg^r de la Bastide.

vous prie de faire encore l'advance de l'achapt des chairs jusques à ce que vous vous soyez joint au Roy mons^r mon filz où vous serez bientost, car il n'est pas loing de vous; et estant arrivé en son armée, il y fera pourvoir par ses commissaires generaux des vivres. Cependant je vous prie les faire venir le plus doucement et en la meilleure pollice, le plus au soulaigement du peuple que faire se pourra. Priant Dieu, Mons^r de Schomberg, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Éscript à Paris, le dernier octobre 1587.

[CATHERINE.]

Mons^r de Schomberg, depuis cette lettre escripte les s^{rs} du Conseil ont encore parlé au tresorier de l'Espagne et au tresorier Gobelin, qui vous enverra ce qu'il pourra recevoir d'argent pour vous en secourir, attendant que soyez joint au Roy mons^r mon filz.

1587. — 31 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3394, f° 18 v°.

[A MONSIEUR DE REMBOUILLET.]

Monsieur de Rembouillet, j'ay ven par la depesche que m'avez faiete par le cappitaine¹, exempt des gardes du Roy monsieur mon filz, et ce qu'avez escript au secretaire Pinart, comme les choses se sont passées au Mayne depuis votre depesche preceddente, et l'estat en quoy sont toutes choses à present, ayant souldain envoyé vostre dicte depesche au Roy mondiet S^r et filz, et au s^r de Villeroy, l'estat des gens de guerre que vous y avez establiz pour le service du Roy mondiet S^r et filz, afin qu'il luy plaise de faire expedier la commission de la levée des deniers et la ren-

¹ Le nom est en blanc dans le manuscrit.

voier icy, afin de la faire sceller pour la vous faire tenir, comme il sera incontinent fait. Je l'ay prié aussy de vous advertir de la façon que vous aurez à vous gouverner envers le prince de Conti et ceulz qui luy adherent de delà, comme aussi je m'assure qu'il fera. Cependant je vous prie continuer à nous donner advis des choses que verrez le meriter, et ayez l'œil, comme je m'assure que l'aurez, à ce qu'il n'y advienne aucune chose prejudiciable au service du Roy mondiet S^r et filz. Priant Dieu, monsieur de Remboullet, etc.

Escript le dernier octobre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 31 octobre 1587.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3392, f° 20 v°.

[A MONSIEUR DE SAINTE-MARIE.]

Mons^r de Sainte-Marie¹, j'ay receu la lettre que m'avez escripte le xxv^e de ce mois à Estampes², où vous vous estes acheminé suivant le commandement du Roy, dont je suis très aise, m'assurant qu'il n'eut seu faire meilleure eslection que de vous, à qui je diray que, suivant vostre lettre, j'ay commandé au

¹ Jacques de Sainte-Marie, sg^r d'Agneaux, capitaine de cent arquebusiers à cheval, chevalier de l'ordre et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, plus tard gouverneur de Barleur, mort en 1629. Son frère puiné, Louis de Sainte-Marie, sg^r de Canchy, était gouverneur de Carentan.

² Le gouverneur de la ville et du château d'Étampes était Claude de la Motte, sg^r de Bonnelles, et le capitaine de Blaville commandait depuis 1586 les milices locales. Mais en voyant approcher les reîtres, on avait voulu renforcer la défense de la ville. « Sainte-Marie, écrit Fleureau, y fut reçu pour commander pour le Roy avec onze compagnies de gens de pied des régiments de Laugnac et de Brigneux. » — *Les antiquitez de la ville et du duché d'Estampes*, de D. Basile Fleureau, 1683, in-8°, p. 250.

s^r de Bord de vous envoyer incontinent ung millier de pouldre à canon, à quoy je m'assure qu'il satisfera. Je lui ay aussy ordonné de vous envoyer des pelles et picques; mais il n'en a que pour les pionniers qui sont icy et pour la munition de l'équipage de l'artillerie qu'il doit conduire en l'armée, de sorte que je ne sçais s'il vous en pourra envoyer, mais je suis d'avis que vous en fassiez faire à Estampes, où il y a force ouvriers.

J'escrips aussy aux presidens Brisson et Chandon, sur ce que desirez que je leur mande, qu'ilz fassent ce que le Roy mons^r mon filz leur mandera pour le fait des grains et vins: car ils ont envoyé vers luy pour savoir son intention. Je prie Dieu, Mons^r de Sainte-Marie, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript le dernier octobre 1587¹.

CATHERINE.

1587. — Octobre.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILZ

MONSIEUR LE DUC DE SAVOIE².

Mon filz, encore que par le cardinal de Lelongcourt qui s'en va trover le Pape, come il ly a comendé, vous entendrés asés de nos nouvelles, si ne é voleu pour cela leser de vous faire la presente pour vous feyr sovenyr de vostre seconde mere et grant mere à present: car d'affection et amour je vous suys toutes le deus, et n'ayent guere sovent de nouvelles de la ynfante ny de vous, je panse que ne

¹ *In bas*: « Il a este expedie une ordonnance au s^r de Bord pour delivrer la pouldre. »

² Une annotation de la chancellerie porte: « La Reyne mere par Mons^r de Lannecourt. » *Lisez*: Lelongcourt. « Henri III aimait beaucoup ce prelat. Voir ce qu'il écrit sur lui à Villeroi. Ms. fr., n° 3385, f° 63. »

vous soyegne plus; car c'est un dè plus grans plesirs que je puyse avoyr que savoyr de vos bonnes santés, et de vos enfans, que je pryé Dieu volouyr le tout byen garder et conserver, come le desire

Vostre bonne mere.

CATHERINE.

1587. — Octobre.

Aut. Archives de Turin.

A MADAME

LA DUCHESSE DE SAVOYE,

MA PETYTE-FILLE.

Ma petyte-fille, s'an alant le cardynal de Leloucourt à Rome, come Sa Sainteté luy ha commandé, je n'e vouleu qu'yl souyt party san cet mot de moy, pour vous dyre que c'est ausy pour me pleyndre de cet que n'ay de voz nouvelles plus souvent, que je le fayrés vous dire que ausi vous [auriez] hen dè myenes; mès les afayre où nous sommes en sont cause. Ays-tent tout ennuyée, nous ne pouvons souvent escripre, come vous dyra ledict cardynal, et ensemble de nos nouvelles, qui sera cause, après vous avoyr pryée de me mender des vostres, que fayré fin, priant Dieu vous conserver en bonne santé et vos enfans, come le desire

Vostre bonne grand-mere,

CATHERINE.

1587. — 2 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, P 16 r°.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.]

Mons^r mon filz, suivant la lettre qu'il vous a plu m'escripre le penultieme du passé, j'ay persuadé autant que possible le s^r Zamet de se contenter des seuretés portées par le bre-

vet signé de vostre main, et celles qui lui seroient expedées sous vostre scel, en telles formes qu'il voudroit, pour le prest des c^x l.t. mentionnées audict brevet; mais il ne nous a esté possible de pouvoir faire condescendre Zamet à les fournir, nous representant qu'il luy est impossible, d'autant que l'argent n'est à luy, et que ceux de qui il le prend ont plus de fiance en ce temps à vostre promesse particuliere qu'à chose que l'on leur pust bailler, demonstrent estre fort marry de ne pouvoir vous satisfaire, et je croy certainement qu'il dit vray; car il y a à present en cette ville de grandes difficultez de recouvrer argent et plus peut estre qu'il n'y en eut en aucun temps; nous disant que, pour son particulier, il mettra toujours pour vostre service tout ce qu'il aura, outre les grandes sommes qui luy sont deues et desquelles il est en très grande peine, à ce qu'il nous a plusieurs fois représenté. Pour vous faire congnoistre qu'il fait ce qu'il peut, il vous prestera sans qu'il en demande aulcune rente, et voudroit avoir moyen de pouvoir mieux faire; il le feroit, comme il nous a expressement dict, croyant bien qu'il l'a ainsy au cœur comme en la bousche. Il vous plaira donc nous mander vostre resolution; car, sans vostre promesse particuliere, vous ne pouvez estre secouru de cet argent, dont j'ay extresme regret, et qu'il faille que vous soyez, et nous, importunés de ce que je vois qui ne vous est pas agreable et que je juge bien qui ne vous debyroit pas estre demandé. J'ay cette après-disner, en vostre Conseil, très instantment requis le cardinal de Bourbon de faire resoudre ceulx du Clergé sur les offres qu'ilz vous veullent faire, pour lesquelles ilz se delibèrent aujourd'huy assembler pour le faict des seconds l.^s escuz de rente accordez par la dernière bulle. Il s'est excusé qu'encore pour aujourd'huy il ne les ait mandez à cause de

la feste¹; mais que ce sera demain matin et et que après disner il m'en viendra faire la response. Jusques à ce que ayons vu ce que nous ferons avec eux, nous ne pouvons resouldre de la depesche de Venise; car les s^{rs} Gondi, Bandini et Zamet ne s'obligeront pas qu'ils n'ayent les seuretez.

A ce que m'a escript le duc de Retz et que m'a dict le s^r d'O, qui est venu vers moy, comme ils ont advisé ensemble pour regarder à donner l'ordre necessaire pour les Suisses, François et compaignies de gens d'armes, ilz arriveront demain à Melun, où je renvoyeray le s^r d'O, pour faire entendre au s^r de Retz, comme nous avons advisé icy en vostre Conseil, de les loger tous à Villeneuve St-Georges² pour tant que nous verrons qu'il soit besoing de les faire venir en cette ville où ilz seront tousjours en trois heures; mais nous nous trouvons bien empeschez à l'ordre qu'il faut donner pour les vivres, afin d'éviter confusion et qu'ilz en soient secourus à propos et le plus au soulagement du peuple; demain matin, nous verrons en vostre Conseil à en resouldre; et par ma premiere vous en serez adverti.

Cependant je vous diray, sur ce qu'il vous a plu m'escripre par lettre particuliere du xxix^e passé, que le payement des deux cornettes de reystres du s^r de Schomberg, qui restent à venir, est prest, et aussy celui du regiment entier du comte Ringraf; mais quant au payement de celui de Mandossolo, quand il a esté escript par decà qu'il ne viendroit point, l'on a prins sur le fonds du payement de ce regiment, au moins il a esté ordonné qu'on prendroit un^m escuz pour les chairs des autres regimens et un^m escuz ou environ pour les estatz du s^r de La Ferriere et autres,

ordonnez pour leur conduite, compris les officiers des vivres, et pour le mois d'octobre dernier et le present. Mais il faut noter, s'il vous plaist, qu'il y a encore neuf ou dix mil à recouvrer des assignations ordonnées pour le payement de ces quatre regimens. Nous faisons icy ce que nous pouvons pour avancer le payement de la subvention; mais il n'en a encore esté repceu que si peu d'argent qu'il ne s'en sauroit rien faire, m'ayant esté dict qu'il n'avoit esté apporté jusqu'au dernier jour devant la feste que xx escuz. L'on sera contrainct d'user de contraincte et garnison, comme il a esté fait quelquefois. J'ay aussy expressement dict à ceux de vostre Conseil qu'il faut pourveoir à faire fournir ou assigner argent pour le Dauphiné, suivant ce que m'avez escript, et que pour cet effect vous envoyez icy le s^r de Maugiron; mais ilz ne voyent point de moyen prompt. Toutefois vous pouvez croire que l'on y fera ce qu'il sera possible, et aussy pour faire bailler ce que l'on pourra au colonnel Alphonse Corse, afin de le renvoyer en Languedoc. Il n'y a personne qui se presente pour les offices de maistres des Comptes nouvellement creés, jusques à ce que les deux presidens soient receus, pour lesquels, après cette feste, l'on fera ce que l'on pourra, afin que les charges soient envoyées pour lesdites maistres. Je prie Dieu, Mons^r mon fils, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le 11^e novembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. 5 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n. 3369, f. 92 v.

[A MONSIEUR DE ROSTAING.]

Mons^r de Rostaing, j'escripvis hier et escripts encore presentement au duc de Retz

¹ Le jour des Morts.

² Villeneuve Saint Georges (Seine-et-Oise) n'est qu'à 18 kilomètres de Paris.

vous laisser trois compagnies de gens de pied de celles qu'il amene avec lui, pour tenir garnison et servir à la garde de la ville, du chasteau et ponts de Melun avec les habitans. Je vous en escripvis jà et ay bien voulu vous en faire encore ce petit mot, et vous dire qu'il faut que vous donniez si bon ordre, comme je m'assure que vous ferez, qu'il n'advienne aucun inconvenient de Melun, par lequel vous pouvez laisser passer et repasser les gens de guerre qui iront et viendront pour le service du Roy; mais regardez, je vous prie, à vous comporter si dextrement que vous puissiez toujours y estre le plus fort. Priant Dieu, Mons^r de Rostaing, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris le v^e novembre 1587.

CATHERINE.

1587. — 5 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3302, f^o 22 v^o.

A MONSIEUR LE DUC DE RETZ.

Mon cousin, je vous escripvis hier soir bien tard et fis response à vostre lettre du troi^s^e de ce mois; cela a esté cause que le s^r d'O ne vous a esté retrouver, pour ce que ce matin je luy ay dict que je vous avois mandé par madiete lettre, ainsy que je feray encore par celle-cy, respondant à celle que je viens presentement [de] recepvoyr de vous, escripte d'hier au soir, que vous ayez à amener en cette ville les quatre mil Suisses que vous conduisez, droict au faubourg St-Jacques, où j'ay ordonné, qu'ils logeront, vous priant laisser à Mellung, comme je vous ay ausy escript, trois compagnies de gens de pied pour la seureté de la Ville, où le s^r de Rostaing les fera recepvoyr et vivre, ainsy qu'il est porté par la commission que je vous ay envoyée et la lettre que je lui ay

escripte et vous ay adressée pour luy bailler. Vous laisserez ausy deux compagnies de gens de pied à Corbeil et ordonnerez pareillement à ceux dudict Corbeil donner l'ordre requis afin de les faire vivre et payer ainsy qu'à Mellung. Et quant à ce que m'escripvez par la fin de vostre lettre, je vous prie dire au s^r de Rostaing qu'il laisse passer et repasser ceux qui demanderoient passaige à Mellung pour le service du Roy mons^r mon filz; il faut que le s^r de Rostaing se conduise en cela dextrement et qu'il demeure toujours le plus fort en la ville, comme je vous prie luy dire de ma part. Et, pour l'esperance que j'ay de vous veoir bientost, je ne vous feray plus longae lettre, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le v^e novembre 1587.

CATHERINE.

1587. — 5 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3302, f^o 23 r^o.

A MONSIEUR DE GUISE.

Mon nepveu, ce qui a esté cause que je ne vous ay pluz tost fait response aux deux lettres que m'avez escriptes, de la main de vostre secretaire, le xxv^e du passé et le premier de celui-cy, est pour ce que je m'attendois toujours que mon cousin le cardinal de Bourbon et les autres prelatz du clergé estant dans cette ville deussent faire quelque bonne resolution de faire fournir quelque somme sur les deniers du revenu du clergé que N. S. Pere a accordés, qui sont vendus pour subvenir à cette presente guerre. Mais, à ce que je vois par la response que me fit hier mon cousin le cardinal et aucuns prelatz dudict clergé, ce n'est pas chose si preste que je desireroy; touttefois vous vous pouvez assurer que des premiers

deniers qui en viendront, ou de quelque aultre nature que ce soit que puissions recevoir, vous en serez assisté de la meilleure somme que nous pourrons, estant encore ceux du Conseil, qui sont icy prez de moy, aptes pour en recouvrer, alin d'en secourir le Roy mons^r mon filz qui n'en a point encore eu depuis qu'il est est en campagne, non plus que vous à qui je fais envoyer les deux milliers de pouldre que demandez, suivant ce que m'a dit La Fougere de vostre part; mais, quant aux chevaux et equipages, que vous demandez pour les vivres, nous ne vous en pouvons envoyer d'icy, et il est necessaire que vous en escriviez au Roy Mons^r mon filz qui, je m'assure, vous satisfera promptement. Priant Dieu vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris le v^e jour de novembre 1587.

CATHERINE.

1587. — 6 novembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n^o 3309, f^o 94 r^o.

[AU ROY MONSIEUR MON FILZ.]

Monsieur mon filz, depuis ma dernière, j'ay plusieurs fois parlé en particulier à mon cousin le cardinal de Bourbon, et aux deux Conseils que nous avons tenus, où estoient l'evesque de Paris et l'archevesque de Bourges, sur les offres qu'ilz faisoient sur les seconds L.^{re} L. de rente du temporel de l'Eglise, et encore hier, après dîner, mondict cousin le cardinal me disoit qu'ilz avoient partisans qui fourniroient n^{re} escuz; mais quand nous fumes assemblez au Conseil, où estoient aussy les evesques de Paris et de Bourges, nous trouvâmes que tout ce qu'il m'avoit dict n'estoit rien; car, après avoir bien parlé sur leurs offres et partis qu'ilz vous avoient cy-devant promis nous apporter par escript, ce qu'ilz n'ont faict, ilz nous ont dict que leurs partisans ne vouloient

rien faire ny bailler, que les dioceses n'eussent envoyé leur consentement, de sorte que je ne veois pas qu'il se puisse faire aulcune composition avec eux dont l'argent fut prompt et assuré, de quoy je me plaignois fort de la longueur en laquelle ilz nous avoient tenus pour le grand prejudice que c'estoit à vostre service, dont ilz firent beaucoup d'excuses, estant fort marris de ces difficultez qui s'y trouvoient, et qu'ilz avoient fait tout leur possible pour conduire les choses à bon effect. Enfin il a esté resolu que dès aujourd'huy ils commenceront à relever les rooles des dernières taxes pour faire celles des L.^{re} L. de rente, mais qu'ilz ne les signeroient point jusqu'à ce qu'ilz eussent la procuration du cardinal de Guise, que la duchesse de Nemours m'a assuré qu'il enverra, sur la promesse que feroit le Nonce de luy faire bailler par Nostre Saint-Pere dispense et absolution du serment qu'il diet avoir faict au Clergé de ne consentir à aulcune vendition des biens de l'Eglise; en quoy, je vous diray, Mons^r mon filz, que le Nonce a monstré, comme il faict en toutes aultres choses, l'affection qu'il a à vostre service, ayant pris debvant-hier la peine luy-mesme de dire à la duchesse de Nemours qu'elle pouvoit escrire à son filz le cardinal de Guise qu'il s'assurast de la dispense pour laquelle il escriroit à Nostre Saint-Pere, lequel, il croyoit, ne la refuseroit pas. Je vous diray encore que je suis infiniment marrie et porte impatiemment cette longueur, voyant que vous n'avez ny moyen ny fonds pour soutenir cette guerre que de ce qui viendra desdictes L.^{re} L. Et touttefois je crains fort qu'il ne s'en puisse esperer de longtemps argent, car, quand bien les taxes seront faictes et les rooles signés, il y aura encore de la longueur et peut estre nouvelles difficultez, d'autant que les syndics, qui sont commissaires par la bulle,

ne les voudront pas signer, et est grandement à desirer que nous puissions avoir bientost les bulles que vous avez requise à Nostre Saint-Pere, par la depesche qu'a portée La Bauldrie, pour augmenter le nombre de ses deputtés pour les taxes et alienations, car nous ne trouverons jamais personne qui veuille faire parti, comme il faudra que nous fassions sans cela pour lesdictes L^{es} L.

Je vous diray davantaige, Mons^r mon filz, que je me suis fort fâchée à l'encontre de ceux de vostre Parlement, et je dis encore hier si expressement au premier president et à vostre procureur general que vous ferez bien sentir à ceux du Parlement leur grande faulte d'avoir tenu en telle longueur la verillication des edictz des trois conseillers aux Requestes et des greffiers, qu'ilz renvoyent après la Saint-Martin, combien que je leur eusse si expressement commandé et envoyé pour cet effect le S^r de Laussac leur declarer qu'il falloit que les auteurs de ces difficultez vous alassent trouver en vostre armée; et suis d'adviz, Mons^r mon filz, que vous leur en fassiez faire une telle lettre, que sans plus de difficulté, à cette Saint-Martin¹, ilz passent les edicts et procedent doresnavant plus diligemment aux affaires qui se presenteront pour vostre service. S'il y en a beaucoup d'entre eux qui en sont très marris; mais, comme il faut que cela passe par la pluralité des voix, ilz n'y ont pu faire aultre chose, estant partis, et l'affaire remise après la Saint-Martin qui sera bien tost. Ilz rentreront dans sept ou huit jours au Parlement, et pouvez estre assuré que je les en feray encore presser.

J'espere que le duc de Retz arrivera aujourd'huy à Corbeil, avec les quatre mil Suisses, et demain en cette ville. J'ay faict donner

l'ordre que je vous ay escript pour les faire loger au faubourg S^t-Jacques, et qu'il leur soit baillé du pain et deux cent escus par enseigne pour prest. Vous aurez ven aussy comme j'ay faict laisser trois enseignes de gens de pied à Melun et deux à Corbeil; j'en envoyay hier une depesche au duc de Retz et au s^r de Rostaing, par laquelle je leur ay expressement mandé que, laissant passer et repasser sur les ponts de la ville les gens de guerre qui sont pour vostre service en ces quartiers là, le s^r de Rostaing advisast de s'y comporter si dextrement, qu'il demeurast tousjours le plus fort en la ville.

Je pense bien aussy que vous aurez pu entendre les bructz qui ont couru icy, que le duc de Guise venoit en cette ville; mais la duchesse de Guise, à qui j'en ay parlé fort franchement, luy ayant fait congnoistre que c'est chose qu'il ne devoit pas faire, m'a assuré qu'il n'y a point pensé et qu'il a seulement faict tourner ses troupes delvers la Brie, pour y venir se radraichir, afin qu'elles fussent en meilleur estat pour vous faire service. C'est aussy ce qu'il m'a mandé par La Fougere, par lequel il m'a aussy fait faire instance de luy envoyer argent pour nourrir et aider ses troupes en la grande necessité où elles sont et de luy pourveoir pareillement pour ses vivres et equipages de charroy. Sur quoy, il vous plaira voir la responce que je luy ay faicte aux deux lettres qu'il m'a envoyées, par le double de la mienne qui sera cy-incluse. Je vous diray aussy que, s'il vous plaist que l'on fasse lever les chevaux et charrettes pour la conduite des vivres, il faut que vous en fassiez faire les expeditions, ou regardiez s'il y aura moyen (estant ses forces jointes ou prochaines des vostres) que les Commissaires generaux de vostre armée l'en puissent secourir.

¹ Le 11 novembre.

Le chevalier d'Aumalle¹ arriva hier au soir en cette ville, et tout botté me vint trouver, et me fit entendre estre venu icy pour quelques affaires qu'il y a, et faisoit son compte de s'en retourner incontinent trouver le duc de Guise, qui devoit partir dans quatre ou cinq jours pour s'approcher de vous, afin de continuer de travailler et incommoder tant que l'on pourroit l'armée des Estrangers; et, pour ce que vostre premier medecin Miron vous rendra particulierement compte, ainsy que je lui ay commandé, de toutes choses de pardeçà, je n'estendray celle-cy davançaige que pour prier Dieu, Mons' mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le vi^e jour de novembre 1587.

CATHERINE.

1587. — 6 novembre.

Copie Bibl. nat., Fonds français, n° 3309, f° 25 v.

[AU ROI MONSIEUR MON FILZ.]

Mons' mon filz, oultre l'autre lettre, j'ay voulu vous faire cette particuliere, pour vous dire que les gens tenant vostre Cour de Parlement de Rouen ont refusé, encore par deux fois, depuis vostre partement, de verifier l'edict de la constitution de rente sur la vicomté dudict Rouen, combien qu'il vous eust plu le commander au premier president que fites venir expressement, et qu'il nous eust donné assurance de ce faire, et d'autant que sur l'alienation de cette rente il y a en des assignations levées pour plus de deux

cent mil livres pour plusieurs parties très nécessaires, qui demeurent sans effect et en arriere, faulte de cette verification, je vous prie, Mons' mon filz, en escrire à la cour de Parlement une lettre expresse et commander au premier president et à ung aultre president qu'ilz deputeront, au rapporteur de l'edict et à ung aultre conseiller de la grande chambre, qui sera aussy par eux nommé, de vous venir trouver en vostre armée pour vous rendre raison de ces refus et difficultez; adjoutant, s'il vous plaist, quelques mots de vostre main à ladicte lettre, afin que la cour de Parlement y ait plus de respect, et trouverez bon d'y envoyer expressement le secretaire Forget¹, pour estre porteur de la lettre et luy faire entendre les occasions que vous avez d'estre mal content de la longueur que la cour a tenu à la verification de l'edict.

Escript à Paris, ledict jour de novembre 1587.

1587. — 6 novembre.

Copie Bibl. nat., Fonds français, n° 3309, f° 25 v.

A MONSIEUR DE BALLAGNY.

Mons' de Ballagny, voz trois lettres² m'ont esté seurement rendues, auxquelles je vous diray que j'ay esté infiniment marrie d'entendre que l'on ait voulu attenter à vostre personne, ainsy que m'escripvez, et aussy que l'entrepreneur ait en l'astuce de faire sa retraicte et se sauver sans estre attrapé pour recevoir la pugnition qu'il merite. Ça a este bien faict d'en avoir faict informer, et crois que la justice vous en sera faicte, comme la

¹ Claude de Lorraine, chevalier d'Aumale, cousin du duc de Guise, qui allait devenir si fougueux ligueur. Il avait, des cette époque, noué beaucoup d'intrigues à Paris. — V. *Histoire Universelle*, de J.-A. de Thou, ed. de Londres, t. X, p. 48.

² Pierre Forget de Fresne, que Henri III devait prendre comme secrétaire d'Etat à la fin de son règne.

³ La correspondance de Balagny, gouverneur de Cambrai, se trouve au Ms. fr., n° 3399 de la Bibl. nat.

raison le veut, si l'entrepreneur se peut apprehender¹.

Quant aux préparatifs de voz voisins, ilz ne sont pas sans très grande occasion de doute et suspicion, et crois qu'il est expedient d'y penser et pourveoir, comme si nous tenions la chose bien assurée, ne doutant pas qu'ilz n'ayent en tousjours l'œil au guet, et de longue main advisé et faict toutes leurs trames pour vous sustraire. Cambray par quelque moyen et façon que ce soit; mais j'espere tant en vostre fidellité et à la singulière affection qu'avez tousjours démontrée au bien du service du Roy mons^r mon filz et de moy, conjointe avec vostre honneur et reputation que je sceais qui vous est plus cher que la vie, que vous donnerez si bon ordre et previezrez si prudemment les aguets et desseings de voz ennemis, qu'ilz ne remporteront que honte et confusion de ce qu'ilz attenteront contre vous et Cambray. Cependant je vous diray que je ne vous puis donner encore plus de certitude et lumière que ce que je vous en ay escript de l'abbé prisonnier par dedà, sinon qu'il a confessé que, passant par Cambray, il jetta dedans le privé de la maison où il estoit logé ung petard et quelques aultres engins de guerre. Il n'a pas encore esté interrogé suffisamment sur tout ce qui depend de cette affaire, ce qui se fera bientost, lui ayant esté baillé des juges pour cela, dont vous serez aussitost adverty de tout ce qu'il declarera, pour vous en servir entre les intelligences et préparatifs de voz voisins, si d'aulcune il s'est meslé. Et pour repondre au reste de voz lettres, je vous diray que, suivant ce qu'il a plu au Roy mons^r mon filz m'escire, je suis après à regarder aux moyens de faire pour les garnisons de Cambray, de la plupart de ce qui leur

est deu, comme j'espere que nous ferons. Cependant j'ay pourveu qu'il vous sera bientost envoyé quinze mil escus, et m'assure qu'ilz se recepvront, en attendant que l'on puisse mieux faire, à quoy je tiendray soigneusement la main, comme pour chose que le Roy mons^r mon filz et moy avons fort à cœur. Priant Dieu, Mons^r de Rallagny, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le vi^e jour de novembre 1587.

CATHERINE.

1587. 7 novembre.

Copie Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 26 v°.

A MONSIEUR LE DUC DE RETZ.

Mon cousin, après avoir receu la lettre que m'avez escripte par le courier que je vous avois envoyé, ceux des habitans de Melung qui me devoient venir trouver sont arrivez et m'ont requise de vouloir que les trois compagnies que le Roy mons^r mon filz avoit ordonné entrer à Melung pour la seureté de la ville logeassent aux faubourgs, jusques à ce que l'on vit qu'il fut besoing qu'ilz entrassent en la ville, et que cependant ilz les nourriroient aux faubourgs suivant la sommation du Roy, ce que je leur ay accordé pour aucunes considerations, que je vous diray quand vous serez arrivé icy; et pour ce aussy que ceux des habitans de Melung, qui sont venus devers moy, m'ont remonstré que mon nepveu le duc de Guise a donné son rendez-vous audiet Melung pour repasser delà la rivière avec ses troupes et aller joindre le Roy mons^r mon filz, j'ay aussy pour aucunes bonnes considerations advisé avec les s^{rs} du Conseil qui sont icy d'escire, comme je fais, au s^r de Rostaing qu'il laisse passer mondict nepveu avec ses

¹ La reine désigne les Espagnols des Flandres qui voulaient reprendre Cambray.

troupes par la ville et sur les ponts de Melung, afin qu'il ne soit pas retardé de s'en retourner de la rivière de Seine et se joindre avec ses forces incontinent au Roy mons^r mon filz, comme il luy a mandé. Et quant à ce que m'escripvez que la traicte d'icy à Corbeil est ung peu longue pour les Suisses, je suis bien de vostre advis que vous les fassiez venir en deux traictes, et leurs logers sont faictz, il y a déjà deux ou trois jours, au faulxbourg St-Jacques, où j'ay ordonné qu'il y ait quatre mil pains de pretz à leur arrivée. Me remettant à deviser bien amplement avec vous à vostre arrivée, puisqu'elle est si proche, je ne vous ferai plus longue lettre, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le vi^e de novembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. - 7 novembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 27 r^o.

[A MESSIEURS DE MELLUNG.]

Messieurs, je desirerois bien vous pouvoir descharger du tout et entierement, non seulement des trois compaignies qu'il a pleu au Roy monsieur mon filz ordonner pour tenir garnison à Mellung, mais aussi des deux autres compaignies du regiment du s^r de...; car je le ferois bien volluntiers; mais il fault que vous ayez ung peu de patience pour quelques peu de jours, que toutes lesdictes compaignies, faisant le nombre de douze, demoureront en voz faulxbourgs; et afin qu'ilz ne fassent aucune fouldre ne oppression au peuple, pendant qu'ilz y seront, vous continuerez à leur faire fournir par chacun jour du pain qui se fera des bledz du magazin du Roy monsieur mon filz audiet Mellung, et leur ferez

fournir aussi à deux compaignies une piece de vin, qui sont vi pieces de vin par chacun jour, de l'achapt duquel vin vous ferez l'avance, pour en estre remboursez des deniers qui se leveront sur la generallité, ainsy qu'il est porté par les commissions que vous avons envoiées pour les trois compaignies, aux soldats desquelles il ne sera point de besoing de fournir les neuf solz par jour, comme il estoit porté par icelle, puisqu'il sera fourni du pain et du vin à toutes lesdictes compaignies, suivant ce que a dict, commandé et ordonné mon cousin le duc de Retz. Et pour la fin de ceste lettre, je vous asseureray que bientost je feray retirer lesdictes compaignies de gens de pied, et l'eusse déjà faict, n'eust esté que je crains que l'on en ait besoing audiet Melung et que l'armée estrangere de ceux de la nouvelle opinion retourne de deçà. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le vi^e jour de novembre 1587¹.

[CATHERINE.]

1587. - 8 novembre.

Copie Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 26 r^o.

[A MONSIEUR DE POIGNY.]

Mons^r de Poigny, ayant eu advis que l'armée estrangere, favorisant ceux de la nouvelle opinion, prend son chemin au travers de la Beauce tirant vers Chartres, en intention d'y mettre le siege, j'ay pensé qu'il estoit besoing y pourvoir et envoyer des forces pour la defendre et conserver soubz l'obeissance du Roy.

¹ On lit au-dessous : « Semblable lettre a esté escripte à Monsieur de Rostaing, y ayant d'adventage que l'on luy a envoié deux commissions pour faire lever cent hommes de guerre, et l'autre adressant aux tresoriers de France pour lever les entôtmens. »

auquel effet le s^r de Sarlabos¹, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances et lieutenant de mon cousin le duc d'Espemon en la conduite et commandement de l'infanterie françoise, present porteur, s'en va par delà accompagné de sept compagnies d'infanterie, avec commission et pouvoir pour se mettre en la ville de Chartres et y commander pour le service du Roy, si ce n'est que le Roy mons^r mon filz y ait jà pourveu et donné pouvoir à ung aultre; et pour ce que c'est chose qui importe grandement, je vous prie de tenir la main que le s^r de Sarlabos soit receu et que entrée lui soit donnée en la ville, avec les sept compagnies de gens de pied, et que argent ou vivres leur soient baillez et avancez par les officiers, maire, eschevins et habitans, dont ils seront remboursez, ainsy qu'il est porté par les lettres du Roy mons^r mon filz et le pouvoir du s^r de Sarlabos, qui pourveoira à ce que les gens de guerre vivent en bon ordre et police; et, si quelque aultre avoit jà esté envoyé à Chartres de la part du Roy avec semblable pouvoir, je desire qu'ilz s'accordent amiablement ensemble pour la defense de la ville, afin que le service en soit mieux fait si l'armée estrangere y va et l'assiege. Priant Dieu, Mons^r de Poigny, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le viii^e novembre 1587.

[CATHERINE.]

¹ Raymond de Cardaillac, sg^r de Sarlabous, de la maison de Lonné en Bigorre, chevalier des ordres, capitaine de cinquante hommes d'armes, puis mestre de camp et colonel de l'infanterie. Il s'était surtout distingué comme chef des catholiques du Languedoc. Gouverneur d'Aigues-Mortes, il était le frère puîné de Corbeyran de Cardaillac, sg^r et baron de Sarlabous, gouverneur du Havre, mort vers 1584. — Voir *Un capitaine gascon du XVI^e siècle*, par Éd. Forestié, Paris, Champion, 1897, in-8°.

1587. — Novembre.

Archives du Vatican. Nunziatura di Francia, n° 19, fogl. 351.

AU TRÈS SAINT PÈRE.

Santissimo Padre.

Havendo la Santità Vostra promesso al Remio figliuolo di far cardinale il vescovo di Parigi, et vedendo ch'ella ne ha fatto et ha pur lasciato detto vescovo indietro, anco ch'è fosse la sua promotione non poco utile al ben della nostra religione, m'è parso doverla supplicare, si come fo per la presente con quella maggior caldezza che posso, accio ch'è questa città tanto principale vegga che la Santità Vostra tiene cura di lei, et ha per racomandate le cose chiestegli dal Remio figliuolo, degnarsi in questa prima promotione compiacere l'uno et l'altro nella persona d'un prelado sì degno et tanto amator della conservatione della religione, honorandolo della dignità di cardinale et aggregandolo a quel santo Collegio, assicurandola che farà in questo cosa grata a Dio, commodissima al suo servitio, et infinitamente insia da lungo tempo dal Remio figliuolo desiderata, et diememe in particolare che per conoscere detto vescovo di tanto honore degnissimo, ne suplico di nuovo la Santità Vostra con farli fede ch'in cosa di questo mundo più grata non mi puo favorire ne della quale le habbia maggior obligo. Et credendo ch'ella non mi negherà questa richiesta, atteso la promissa che già ne ha fatta la Santità Vostra, non l'infastidirò di maggior discorso, et pregherò sol Iddio volerli dar lunghissima vita et questa felicità di veder nel suo tempo tutta la christianità reunita alla nostra santissima religione sotto l'ubidienza sua.

Vostra divota et ubidiente figliuola.

CATHERINA.

1587. — 8 novembre.

Copie Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, P 28 v°.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Mons^r mon filz, ayant receu et veu la despesche qu'il vous a pleu me faire de Meung le ix^e de ce mois, je l'ay encore faict lire cette après-disner, estant en Conseil, aux S^{rs} dudict Conseil, et avons resolu que, aussi tost que l'on saura que l'armée des estrangers de ceux de la nouvelle oppinion sera ung peu esloignée d'Estampes, le duc de Raiz partira d'icy et vous remenera voz quatre mille suisses, auxquels je suis après à faire bailler quatre cents escus pour enseigne en quinze jours, qui fera deux cents pour cette sepmaine et deux pour la prochaine, dedans laquelle j'espere qu'ilz vous joindront avec les deux cents lances et les gens de pied que le duc de Retz a amenez. Si ay bonne esperance qu'il assemblera encore quelques compaignies de gens d'armes et de l'arrière ban, que j'ay envoyé de rechef advertir, sur les plus preignantes poynes qu'il se peut, de s'avancer vers Estampes, afin de se joindre et passer pour vous aller trouver avec le duc de Raiz, qui menera vostre artillerie, tente et équipage, pour lequel aussy je suis après à faire fournir sept mil escus au tresorier de l'artillerie, qui est seulement pour demy-mois du paiement des officiers et chevaux. Zamet fait compter les c^{vi} l. de son prest, desquelz aussy le duc de Raiz conduira ce qu'il aura delivré icy au tresorier Gobelin; car, à ce que j'entends, Zamet a une partie de son argent à Orléans et à Tours, dont il donne ordre qu'il sera fourny à l'instant à Gobelin. Je viens de recevoir une lettre du s^r de Sainte-Marie, qui est à Estampes, laquelle je vous envoie (pour ce qu'il diel ne vous pouvoir advertir, luy estant les chemins bouchés), afin que vous entendiez des

nouvelles de l'armée de ceux de la nouvelle opinion. Je vous diray aussy que le duc de Guise s'en va vous joindre, à ce qu'il m'a escript aujourd'huy, avec ce qu'il a de forces, suivant ce qu'il vous a pleu luy escrire. Il a couché la nuit passée à Fontainebleau, où il attend des nouvelles du s^r de Raiz, qui a envoyé vers luy pour cet effet, estimant qu'ilz pourront marcher ensemble. Vostre artillerie en ira plus seurement. Et si ce n'eust esté que vous desirez avoir toute vostre artillerie, pionniers et reîtres, ilz eussent esté tous deux beaucoup plus tost à vous qu'ilz ne pourront estre, nous ayant le s^r de Raiz remonstré cette après disner qu'il n'est pas à propos de faire partir d'icy vostre artillerie que l'on ne sache que l'armée ennemie soit deslogée d'où elle est et qu'elle se soit ung peu esloignée et ait passé le pont bien avant; car il y auroit danger qu'ilz fissent quelque entreprise sur le s^r de Raiz et ce qu'il mene, où il pourroit advenir, estant le plus faible, beaucoup de prejudice à vostre service.

Je ne faudray de parler demain ou vendredy aux presidens du Parlement, ainsy qu'il vous plaist m'escrire, encore que ce matin je leur aye derechef faict entendre le mescontentement que vous aviez de ce qu'ilz ont tenu en si grande longueur la verification de vostre edict après cette feste; je leur feray porter au parlement la bonne lettre que vous leur escripvez. Cependant il ne se perd une seule minute de temps pour acclereler les choses afin de recouvrer argent; mais il ne s'y avance quasy rien, quelque poyne que l'on y prenne. J'ay ce matin parlé aux presidens des chambres des Comptes et aussy au prevost des Marchands et à auleuns des principaux bourgeois, tant pour acclereler le paiement de la subvention que pour tenir toujours cette ville en bon et paisible repos, sous

vostre auctorité, pendant que vous estes à travailler jour et nuit pour mettre non seulement cette ville, mais aussy tout le royaume hors de la poyne où nous sommes, où vous ne vouliez, comme chacun voit, espargner vostre propre personne et vie. J'estime que cela, avec ce que je leur lis entendre il y a quelques jours et le soing que le s^r de Villequier y prendra, servira beaucoup à rompre les menées et mauvaises deliberations de quelques ungs. Je ne faudray aussy de faire regarder quel moyen il y aura de pouvoir faire parti pour des draps, chapeaux et autres commoditez que desirez que l'on vous envoie d'icy pour faire distribuer aux soldats de vostre armée. Cependant, je vous diray que ceux à qui l'on a parlé et qui voudroient bien faire ces fournitures, demandent que le recepveur du clergé s'y oblige en son propre et privé nom, ou quelque aultre bien solvable; mais jusques à ce que soient resolués et que l'on voye comme l'on levera les deniers des l^{rs} l. de rente du clergé, le recepveur ny personne ne voudra entrer à faire ces responsions. L'on besongne es roolles de la taxe des benefices, et crois qu'ilz seront bientost prests. Nous l'attendons pour regarder à faire assigner sur ces deniers le tresorier de l'exercice des guerres pour le Dauphiné, sur ce qui proviendra de la province mesme, et fera-t-on par mesme moyen ce qui se pourra pour le marquisat de Saluces. Quant aux garnisons des provinces de decà, l'on a fait et envoyé les depesches pour leur en faire payer trois mois sur les biens de ceux de la nouvelle opinion, et affecter le revenu particulier de chacune terre pour chacune garnison, et le capitaine de chacune place pourra faire venir lui-mesme les deniers du revenu de ce qui luy sera affecté, le tout suivant ce qu'il vous a plu m'eschreire; ayant ordonné que les premiers quinze mil escus qui

viendront en la generalité de Paris des biens de ceux de la nouvelle opinion seront envoyez à Cambrai, dont j'ay adverty le s^r de Ballaguy, afin de le continuer tousjours en son devoir. Le s^r de Torcy est icy venu, suivant ce qu'il dict qu'il vous a plus luy eschreire : il a fait venir sa compaignie de gens d'armes icy autour, il demande qu'elle soit establee en garnison et payée comme celle du s^r de Villequier : sur quoy il vous plaira mander vostre volonté. Cependant je prie Dieu, Mons^r mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript le viii^e novembre 1587.

CATHERINE.

1587. - - 10 novembre.

Orig. Bibl. nat., nouv. acq. fr., n^o 231, f^o 113.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANI.

Monsieur le marquis, le Roy monsieur mon filz ayant receu en son camp la depesche que luy avez faicte le ii^e de ce mois, il m'a envoyé la lettre que m'adressiez¹, par laquelle j'ay prins fort grand plaisir de veoir entre aultre chose les informations et demandes que les plus favoris de mon cousin le cardinal Grand-duc de Toscane ont faictes au gentilhomme que luy aviez envoyé avec les depesches que nous avions faictes à son predecesseur touchant ma petite-fille la princesse de Lorraine et son mariage; estant de vostre opinion que ce n'a point esté sans qu'ilz en ayent en charge et qu'ilz ayent congneu que mondict cousin le cardinal Grand-duc y a peult-estre quelque bonne pensée, ce qui se pourra congnoistre d'avantage cy après. Cependant il luy fault tousjours tesmoigner et confirmer de plus en plus l'amitié que le Roy mondict S^r et filz et moy luy portons, tant pour l'avoir

¹ On la trouvera à l'*Appendice*.

toujours congneu, estant à Rome, affectionné à ce qui nous concernoit, que pour l'assurance aussy qu'avons qu'il continuera en ceste bonne vollunté; aussi congnoistra de nous toujours nostre affection en son endroict par bons effects, comme les occasions se pourront presenter, comme luy dira le s^r d'Elbeyne, que j'ay envoyé vers luy pour le visiter de ma part et se condoulloir et resjoir quand et quand avec luy. Je seray bien aise d'avoir souvent de voz nouvelles et aussy de ce que je debvray esperer du contenu au memoire que je vous ay cy-devant envoyé, pour negocier avec feu mondiet cousin son frere, duquel je ne me promettois tant que de cestuy-cy. Et me remectant des aultres occurances à la depesche du Roy mondiet S^r et filz, je feray fin à ceste-cy, priant Dieu, Monsieur le marquis, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le v^e jour de novembre 1587.

PINART.

CATHERINE.

De la main de la Reine: Il ne ly fault poynt respondre; quant à ma pelytte-fille ne ly en fault parler ny en byen ny en mal, ny aussi de mes afeyres, m'e seulement du plesir qu'il m'a fest de me mender de ses nouvelles et de l'amitié que je ly veuls porter et que j'é toujours concue qu'il me portoyt: pour cete foyz ne ly fault respondre que ynsin.

1587. — 11 novembre.

Aut. Archives des Médicis à Florence, filza, n^o 4726.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE GRAND DUC DE TOSCANÉ¹.

Mon cousin, je vous avois depesché le chevalier d'Elbene au commencement de ce mois

¹ A.-A. de Thou, t. V, p. 75, raconte que le 9 octobre 1587, François de Medicis, grand-duc de Tos-

pour l'occasion qu'il vous dira; mais depuis, ayant entendu la mort du Grand-duc vostre frere¹, je luy ai mandé qu'il vous visitast de ma part et vous dist le regret que avois de sa perte, pour estre de mon nom, mais la joye beaucoup plus grande d'avoir entendu que aviez succédé, avecques toute amitié et bonne volonté de toute la noblesse et peuple de vostre estat, et que en etiez paisible possesseur; de quoy je me suis infiniment resjoüe et en ay loué Dieu, pour m'asseurer que continuerez toujours en l'amitié que m'en avez fait pressentir, par tous ceux à qui avez parlé et par voz lettres, me porter, laquelle avez pu aussi de mon costé cognoistre; et vous prie que elle continue, comme je veulx le faire de mon costé et tout ainsi comme vostre maison et le pere et le frere, et vous à present, avez succédé à mon frere, que non seulement je veulx qu'à mon endroict vous tieune successeur quant à l'estat, mais en l'amitié que je luy portois et qu'il vouloit user en mon endroict comme tel, et non en la defiance que vostrediet frere le Grand-duc avoit en mon endroict; car je desire que l'amitié soit entre nous telle que la raison le veult, et puis mon

cane, après avoir déclaré par son testament le cardinal Ferdinand de Medicis, son frere, heritier de ses États, mourut subitement, et fut suivi cinq heures après de Blanche Capella, son épouse; soit que son heure fût alors venue, soit que la douleur d'une si grande perte avançât ses jours. — C'est près de Florence, à Poggio di Cajano, château bâti par Laurent de Medicis et dont les splendides jardins subsistent encore, que le drame se passa. La légende raconte que Bianca avait fait mettre du poison dans un blanc-manger dont son beau-frère était très friand; mais que, averti, le cardinal refusa de toucher au plat, qu'il obligea le duc et sa femme à goûter, dont ils moururent l'un et l'autre. Des historiens ont rapporté que Ferdinand était l'auteur du double empoisonnement.

¹ François-Marie de Medicis était mort sans enfant mâle: son frere le cardinal lui succéda.

inclination si adonnée, qui me fera vous la porter comme vous ay dict, m'assurant que m'y seconderez, comme la raison le veult, estant ce que je suis et pour le sang et pour l'honneur que j'ay, que cognoistrez aussi estre, en tant qu'il ne vous peult estre que honorable et profitable.

Pour en avoir mandé ma volonté plus au long audiet chevalier, ne vous feray la presente plus longue, me remettant à luy, et feray fin, priant Dieu vous longuement conserver au lieu où il vous a mis.

De Paris, ce x^e de novembre 1587.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1587. — 12 novembre.

Aut. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f. 20.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Vileroy, j'é ayscrips une letre au Roy par le janttilhomme de mon fils Monsieur de Loreyne, que je vous envoie, que vous pryé luy dire à part et devant qu'il aye fayst la resolutyon de la reponse qu'il y voldra layre; car je suys en une aystreme pouyne de voyr cet fayst aler de la fason, et l'ay dyst à cet janttilhomme que tout le monde blamera son mestre d'estre entré en cet royaume¹ avecques lé forses qui n'ont le serment au Roy et qui luy ha fayst dyre qu'il ne le volouyt; qu'antre au peys du Prynse constre sa vo-

lonté, que personne ne le peult que blamer; que Monsieur de Guyse mesme dyst qu'il ne douyt layre dyliculté de leur layre layre le serment au Roy. Yl m'a dyst toutes les reysons que voyrés par ayscript, à quoy je luy ay dyst c'et que neules ne pevest layre trover bon, ny rézonable que constre cet que le Roy luy ha lybrement mende, qu'il n'aye pour sela lesé d'y mener lesdytes forces, que c'et pour donner au Roy supeson. Aweque couleur de l'aprendre, yl m'a dyst que son mestre luy ayst trop affectyoné et trop homme de bien, cet que je croys, mès yl devest aultier l'aucasion de parler. Yl m'a respondu que yl fayrèt tel covrement et donnerèt tele asurense, que le Roy en pourèt prendre toute sureté. Lors, Monsieur de Villeroy, je n'e volen ryen mender de sesi au Roy, mès le vous ay volen ayscripre; ou quelque foyz le Roy ne prent pas come ayst mon yntention et pause que je le face pour volouyr toute chause palyer, au pour les aymer, au pour aystre trop bonne, qui est aultent à dyre que je ayme quelque chause plus que luy qui m'est très¹... à jamès, au que je soye une pouvre creature que la bonté mene, et ausi que j'é peur de le anuyer; mès vous luy monstreré mes letres, car je considere l'estat de cet royaume et de ses a'layre, qui me layst parler come jen'en voy vous dyre: Vous voyés qu'il a deus armées en teste; les reystres et le roy de Navarre, pour aystre separées, ont deus armées qui l'y sont ennemyes et non pas si ruynées qu'il n'aye hesouyn de grandes forses pour y resister et les ruynier et venyr à quelque honorable l'yn avecque l'avantage et en seureté de sa personne et de l'Estat. Vous me confeseré que je vous dys la veryté, puyque ryen nous ha reduyt en cete fason, ayst-y resonnable que un

¹ Le duc de Lorraine, n'ayant pu, comme il l'avait offert, porter secours à Henri III, se mit en campagne seul vers la fin de novembre 1587 et rejoignit le duc de Guise sur les confins de la Lorraine, de la Champagne et de la Bourgogne, vers Bazeille-sur-Meuse, Chalvraines, s'opposant aux huguenots de Châtillon et du duc de Bouillon.

¹ Mot balle, illisible. Sans doute *cher*.

quy nous ha aysté tousjours amy nous le faisons ennemys, que, en lyeu qu'il nous ha aydé les aultres foyz par son argent à repouser é chaser teles canalle que seysi, que venant pour servir à chaser Souys à coup de baton, pour les aprendre à n'y revenyr jamès, que, en lyeu de nous en servir, y nous le falle chaser luy mesme aveque les forses qui nous sont neseseyre pour ruynier les autres, que en cet pendent n'estant molesté se remeterè en bon aystat; je redoucte poynt que dans deus moys le Roy n'aura plus de cavalerie francoyse et à se pendant que nous nous amuserons à perdre du tout le moyen qui s'èt présenté pour les ruynier san hasart, ayant toutes les forces jouyntes ensamble, yl se feront si forts, que n'ayent que cet que avés, n'en pourés avoyr la reyson san hasarder le royaume et le Roy et tous ses plus fidels servyteurs. Je say byen que l'on dyra: la Roïne mere vent tel que le Roy est lesé ynsin mener et metryser que yl reserve des forses constre sa volonté, n'ayant volen faire cet qu'il a mended, mès au constre l'ont entré dans le royaume constre sa volonté. Je trouve cela aussi dour et de mauvès consequanse que neul aultre sauret faire; mès je trouve encore plus mauvès de perdre tout, ayent à faire à tent d'annemys, ay ayent si peu de moyen et tent de mauvaises volontés dans le royaume et parmys vous tous, qui me fayst dire que je voldrès que le Roy fist com ont tousjour fayst les plus sages, quant yl se sont trovés en parel danger, come lesystouyres¹ en sont pleynes, me servir et conjindre aveques ceuls dy qui je puy avoyr le moyns de doucte et venyr audeus de nos ennemys et demeurer le Roy; et pour cet faire je voldrès que yl fist saublant que cet² den comausement yl se fust lesé entendre qu'il

repondrèt de tout cet que yl menèt et en donnerèt tele sureté que le Roy voldrèt, que le Roy luy eut mended de venyr, et, si asteure y le veult faire, qu'il sera le très byen venu. Je say byen que l'on dira: C'èt une moquerie, car l'on voyt et s'èt-on que le Roy ne volouyt qu'il vynt san qu'il eust fayst le serment. L'on pourra dyre aussi que Monsieur de Loreyne le fayst pour tous, quy est encore plus honorable, et croy très seur, car je l'estyme si homme de byen qu'il ne voldreyt pour grandeur du monde faire une mechanseté, et pour le moyns vous auriez des forces asés pour donner la loy au ennemys et le ruynier, et le Roy auroyt l'honneur d'en estre venu ha bust¹; au le refusant, yl tombera en beaucoup de calonyes et de nesesité et mal pour luy et le royaume; car ne doucte poynt, come je vous ay dyst et vous le scavez, que la jendarmerye francoyse ne tyendra pas longtems ensemble, et puy vous avés ven come yl ont mal fest à cete dernyere bataille, cet² que, avenent que yl falle combattre, au quel hasard ayst le Roy et le royaume, si par faulte de forses aussi l'on ne le puyse ruynier et qui se jouygnent aveque le roy de Navarre? Tous dyront que le Roy l'a volen, car il avoyt à son comendement sis myle chevals et aultent de jans de piés que luy menèt Monsieur de Loreyne et qu'il ne les a pas volen, qu'il èt byen vray qu'il ne veult pas leur ruynier; et m'aseure que vous ne donetés pas que sela ne se crye, ne se preche, ne se mande au Pappe, au roy d'Espagne et par toute la Chretyenté. Je vous lese à penser qu'ele aubeysanse yl aura de cete vyle et des aultres et de beaucoup de provinses. Considerés done et luy faystes considerer, en luy lysant la presente, lequel mal est plus grent, lequel ayst plus de son honneur: que l'on dye

¹ Les ystouyres, les histoires.

² C'est, pour si.

¹ Estre venu ha bust, être venu à bout.

² Si que.

cet que je ayscrips si desus, au que l'on dyt encore que Monsieur de Loreyne aye tort de ne seder et hobeyr au Roy et qu'il ne devèst entrer en son royaume après cet qu'il luy avest méné. Le Roy ayant tent en recomandatyon sa religion et la conservation de son aytat et de demeurer roy sans compagnon, y l'a s'est contenté de l'aseurance de Monsieur de Loreyne et promesse pour tout cet qui luy amene, pour venir à bust de ses ayreligues et metre un repos au son royaume pour le grant zele qu'il a à la religion et pytyé de tant de mauls que sufret ces sujets. Croyés que sela luy aportera plus d'honneur et de gloire beaucoup, que pour ne le volouyr réserver. M'y en a niant cet que je dyst si dessus, et c'est mon aupinyon que je voldrés qu'il pleust à Dieu qu'il la volust croire; car je ne doute point que tout ceuls qui l'aymet et son honneur, et desiret le voyr victorieux n'en soynt de la mesme avys; mès ceuls qui ne veulet la ruine des Huguenots ny le repos den le royaume, je ne doute point qui ne se moquent et trove movès mon aupinyon, mès l'afection de mere et la peur de le voyr perdre, et l'anxye de le voyr sortyr de ses mauls, au par la forse, au par une honorable pays, me fayst, sans creyndre cet que l'on s'en pourra dyre, le desirer qu'il conese le mal qui l'y peult avenyр s'il renvoye Monsieur de Loreyne et ses forces. Au moyns je n'aure pas le regret d'un mon ame de ne l'y en n'avoyr méné cet que ma petyte capacité en peult comprendre. Je pryе à Dieu qu'il le preyne d'ausi bonne part que je le dys d'affection et d'amour et craynte de l'y voyr mal à la personne et blâmé de sa reputatyon; et pryе Dieu vous avoyr en sa sainte garde.

De Parys, ce xii^{me} de novembre 1587.

Je le vous ayscrip, car je n'é aisé metre tout sesi d'un sa letre, la portant le jantil-

homme de Monsieur de Loreyne: monstré-la au Roy et la lysés toute. Je vous envoie la letre de Monsieur de Loreyne pour la monstrer au Roy¹.

CATHERINE.

1587. 18 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 29 v°.

[A MONSIEUR DE SAINTE-MARIE.]

Je viens de recevoir par ce porteur la lettre que m'avez escripte, et ay ven par icelle comme le Sr d'Osseville² vous a dict que mon neveu le duc de Guise seroit aujourd'huy à Estampes³, me demandant ce que vous avez à faire sur cela. Sur quoy je vous diray que le Roy mons^r mon filz ayant escript, comme il a fait depuis peu de jours, au duc de Guise de s'en aller joindre à luy avec ses forces, je suis d'avis que vous laissiez passer lediet duc avec ses forces par Estampes, afin qu'il ne soit point retardé.

Je suis bien marrie que ceux de la nouvelle opinion ayent pris le chasteau de Mereville⁴, comme m'escripvez; car je croy, comme vous dites, qu'ils y trouveront des commoditez qu'il seroit bon pour le service du Roy qui leur fussent ostées.

¹ Voir, sur cette affaire, la communication faite au Congrès des Sociétés savantes tenu à Nancy en 1901: «Le projet d'intervention armée du duc de Lorraine lors de l'invasion des reîtres allemands en France», *Bulletin historique et philologique*, année 1901, p. 374, et suiv. Paris, Impr. nat., in-8°.

² Jean, baron d'Haussonville.

³ Entre la victoire de Vinçy, qui est du 27 octobre, et celle de Amécourt, qui est du 24 novembre, le duc de Guise passa par Estampes, poursuivant les troupes du baron de Dohna.

⁴ Mereville (Seine-et-Oise), à 20 kilomètres d'Estampes, sur les bords de la Joire, où existait un vieux château gothique, flanqué de quatre tours, reconstruit au xvi^e siècle par le financier de Laborde avec un luxe extraordinaire.

Je vous escripvis hier que vous fissiez oster les ailes et rompre les fers des moulins¹, si ne l'aviez faict; à quoy je m'asseure que satisferez, vous priant m'advertir à toutes heures de ce que croirez le meriter.

Escript à Paris, le xiii^e novembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 14 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 30 r^o.

A MONSIEUR DE GUISE.

Mon nepveu, pour ce que je vous escripvis hier par ung de mes lacquais faisant response à voz lettres² et vous advertissant aussy comme j'avois mandé à Estampes et aultres villes des environs de vous laisser passer, vous et vos troupes allant trouver le Roy, j'ay retenu jusques à ce jourd'huy ce porteur et le courrier qui est avec luy afin que vous puyssiez avoir encore par eux de mes nouvelles et vous advertir de celles que pourrois avoir du Roy, comme j'ay en presentement, qu'il m'escript qu'il vous attend avec voz troupes en deliberation de faire quelque bon exploit, estant encore l'armée des estrangers de ceux de la nouvelle opinion es lieux mesmes où ils estoient il y a dix jours, faisant demonstration de vouloir prendre Janville en Beaulse³, où le Roy m'escript avoir faict entrer trois compaignies de gens de pied, n'estimant pas

¹ On sait que, jusqu'à ces dernières années, la vallée d'Étampes était sillonnée de moulins, qui approvisionnaient de farine Paris et les environs.

² Toute la correspondance originale du duc de Guise avec le roi et la reine mère dans les mois d'octobre et de novembre 1587 se trouve à la Bibliothèque nationale (ms. fr. 4534). Ses lettres sont datées de Montargis, 23 octobre, de Nemours, 7 novembre, de Montreuil, 6 novembre, de la Ferté-Alais, 15 novembre.

Janville-en-Beauce, arr. de Chartres (Eure-et-Loir).

qu'ilz y puissent rien faire, en veoyant que son armée et voz troupes sont si près d'eux, aussy qu'ilz n'ont plus de pieces ny de munitions d'artillerie pour faire grand exploit; et pour ce que le S^r de Sainte-Marye m'a escript vous avoir donné advis de la traicte qui fut la nuit d'hier donnée aux compaignies des Suisses des Huguenots, et comme il avoit entendu qu'il se devoit faire quelque entreprises sur voz troupes, je ne vous feray plus longue lettre, mais prieray Dieu vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xiv^e jour de novembre 1587.

CATHERINE.

1587. — 15 novembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds fr., nouv. acq., n° 6646, f° 46.
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 30 v^o.

A MONSIEUR DE LONGAUNAY¹.

Mons^r de Longaunay², j'ay ven. par vostre lettre du xiii^e de ce mois, le bon devoir que vous avez faict de visiter et faire le tour de l'estendue de vostre charge, et tout le long de la coste de la mer; ayant esté bien aysé de veoir les noms des chasteaulx qui y sont, appartenant aux gentilshommes du pais, dont me faictes la description par vostre lettre: et

¹ La suscription porte: « A Mons. de Longaunay, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy Monsieur mon filz, et lieutenant en la Basse Normandie. » D'autrefois Longaunay est qualifié: « Chevalier des ordres du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, lieutenant general du gouvernement de Normandie en l'absence du duc de Montpensier. »

² Herve de Longaunay, s^r de Fresnes, Franqueville, etc., gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, capitaine de cinquante hommes d'armes, lieutenant-general en Basse Normandie, tue à près de quatre-vingt ans à la bataille d'Ivry. — Ses lettres inédites se trouvent au ms. fr. Nouv. Acq. 6646.

que vous faciez faire si bon guet et garde le long de ces costes, qu'il n'en puisse arriver aucun inconvenient, comme le Roy mon^sr mon filz et moy en avons fiance en vous. Et, pour ce que les villes et chasteaulx de Cherbourg et Grantville, qui sont maritimes, sont de très grande importance au service du Roy mondiet S^r et filz, comme vous sçavez, ce sera bien faict, et vous prie que, lorsque vous verrez qu'il sera besoing, vous ne failliez de faire lever des genz de guerre et les faire mettre dedans lesdictes villes et chastaulx de Cherbourg et Grantville. Et cependant vous exhorterez et advertirez les habitans et soldats mortes paies qui y sont, de faire bon et soigneux devoir à la garde desditz villes et chasteaulx, en sorte qu'il ne s'y fasse aucune surprinsse contre le service du Roy mondiet S^r et filz. Vous ferez aussy mettre esdictz chasteaulx quelque quantité de bledz et grains du magasin que l'on a fait faire à Caen, d'ung tiers seulement de ce que l'on avoit ordonné y lever et mesme de ceulx à quoy les villes de Cherbourg et de Grantville et lieux circonvoisins auront été taxés et cottisés pour leur part de la contribution dudiet magasin, escripvant à ceste fin aux president et tresorier generaulx de France à Caen de faire faire ainsy, sans difficulté ad ce que lesdictes places soient bien munyes pour leur necessité. Priant Dieu, Mon^sr de Longaunay, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le xv^e jour de novembre 1587¹.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

1587. — 15 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 30 v°.

A MESSIEURS

LES TRESORIERES DE FRANCE À CAEN.

Messieurs, pour ce que le bien du service du Roy monsieur mon filz desire que ses villes et places maritimes, mesmes celles de Cherbourg et Grantville, soient sullizamment munies et pourvenues de toutes choses et spécialement de vivres, pour les garder et tenir en seureté contre les entreprises que l'on y voudroiet faire, j'ay bien voulu vous faire ceste lettre, pour vous dire, suyvnt ce qui a esté advisé et arresté au conseil du Roy mondiet S^r et filz, que vous ayez à faire mettre incontinant quelque quantité de bledz et grains es chasteaulx dudiet Cherbourg et Grantville de ceulx du magasin que le Roy mondiet S^r et filz a ordonné en estre faict à Caen, qui a esté moderé à ung tiers de la premiere taxe qui en avoit esté faicte, et mesmes de ceulx à quoy lesdictes villes de Cherbourg, Grantville et lieux circonvoisins auront esté cothizez pour leur part de la contribution audiet magasin, ainsy que j'en escriptz presentement au S^r de Longuannay, lieutenant du Roy mondiet S^r et filz en Basse-Normandie. Sur lequel m'en remectant et à vous aussi, je prie Dieu, etc.

Escript à Paris, le xv^{me} jour de novembre 1587. CATHERINE.

1587. — 15 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 120 r°.

[A MONSIEUR DE LONGLÉE¹.]

Monsieur de Longlée, j'ay esté bien aise de veoyr, par voz lettres du mois passé, la con-

¹ M. de La Motte-Longlée était résident de France en Espagne. — Voir au t. VIII, *passim*.

¹ L'original porte « novembre » sans quantième.

tinuation de la bonne disposition du roy catholique, du prince son filz et de l'infante ma petite-fille, ayant esté bien advisé à vous de differer et attendre l'occasion pour presenter à madiete petite-fille les lettres que je luy escriptz lorsqu'elle sera de retour à Madrid. Je luy enveroieroy mon present, qui n'est que de petites orloges, par le premier courrier qui yra par delà, ou par la voye de Reynié, suivant l'advis que me donnez par voz dietes lettres, et feray mettre lesdictes petites orloges dedans mon paquet, et pour ce il ne sera point de besoing de demander passeport. Quant aux depeschies que vous avez faictes au Roy monsieur mon filz, je m'assure qu'il vous y aura faict response, qui n'aura esté sans vous faire aussy entendre l'estat de ses affaires et de son armée, en laquelle il est en personne, ainsy qu'avez entendu, costoiant toujours celle des estrangers, qui favorisent le parti de ceulz de la nouvelle opinion, tellement qu'il leur a empesché le passage de la riviere de Loyre. Nous serons bien aizes de seavoir que sera devenue l'armée navale dudict S^r roy catholique, que m'escrivez qui devoit sortir pour tout ledict mois passé, soubz la conduite du marquis de Sainte-Croix¹, et que nous escriviez aussy souvent des aultres occurrances de delà, adressant toujours voz paquetz droict à Paris, d'où il y aura moyen de les faire tenir incontinant au Roy mondiet S^r et filz. Priant Dieu, monsieur de Longlée, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xv^e novembre 1587.

CATHERINE.

¹ C'est la fameuse expédition navale de *l'Invincible Armada* contre l'Angleterre, qui, longtemps retardée, finit par être dispersée si misérablement.

1587. — 16 novembre.

Copie. Bibl. nat. . Fonds fr. . n° 3302, f° 31 r°.

[A MONSIEUR DE FOURS.]

Mons^r de Fours, pour ce que le Roy mons^r mon filz a mandé au duc de Retz de lui ramener incontinent les troupes de gens de guerre qu'il avoit amenées de deçà, ce que ledict duc va faire, et pour cet effect a mandé aux cappitaines qui conduisent ces troupes tant de cheval que de pied, de le venir trouver en toute diligence, j'ay bien voulu vous advertir et prier que, si aucune de ces troupes vous demandoit passage par les villes et par les ponts de Mantes et Meulan, vous ayez à [le] leur donner librement, les admonestant d'user de la plus grande diligence, afin que le pauvre peuple en soit d'autant soulagé et qu'ilz puissent, au desir du Roy mons^r mon filz, estre plus tost près de luy, vous priant, au demeurant, vous tenir toujours sur voz gardes, en sorte qu'il ne puisse advenir aucun inconvenient es villes de Mantes et Meulan. Priant Dieu, Mons^r de Fours, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris le xvi^e jour de novembre 1587.

[CATHERINE.]

[1587. -- Novembre.]

Copie. Bibl. nat. . Fonds français . n° 3302 . f° 35 v°

[A MONSIEUR DE PENNAULT.]

Monsieur de Pennault, j'ay veu par les lettres que m'avez escriptes le vi^{me} jour de ce present mois, comme vous n'avez peu recevoir l'argent du quartier passé du paiement

des mortes paies de Maubertfontaine¹, et que l'on vous a fait entendre que les deniers en ont esté destineez à aultre effect. Sur quoy je vous diray que, m'estant informée des assignations baillées, non seulement pour le paiement de vozdictes mortes paies, mais aussy de toutes les aultres garnisons de Champagne, j'ay sceu que, dès le commencement de ceste année, il a esté assigné sur la recette generale de Chaallons la somme de quarente trois mil sept cens cinquante escuz, vingt neuf solz, de laquelle est deub au present quartier d'octobre, pour le parfaict paiement d'icelle, la somme de x^v ix^c xxxvii l. xxxviii s., ii d. t., qui est affecté au paiement desdictes garnisons et mesmes de vozdictes morte payes. Et d'abondant il a esté expedyé et envoyé lettres patentes, par lesquelles est ordonné que, sur la vente des biens, meubles et revenu des immeubles de ceulz de la nouvelle oppinion de la generalité de Champagne, qui n'ont obey à l'édiet d'union, les garnisons d'icelluy pais seront assignées pour trois mois, sy tant se montent les deniers qui en proviendront, de sorte que vous pouvez estre asseuré que lesdictz soldatz ne peuvent faillir d'estre paieez, et, par ce moien, relevez de la nécessité où ilz peuvent estre, à quoy je tiendray la main, selon que je congnois que c'est chose qui importe grandement au bien du service du Roy mondiet S^r et filz. Priant, etc.².

[CATHERINE.]

[1587. -- Novembre.]

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n^o 3302, t. 1, fol. 1.

[A MONSIEUR DE CHAMPAGNIAT¹.]

Monsieur de Champagniat, j'ay veu par les lettres que m'avez escriptes le m^{me} de ce mois, la nécessité en laquelle sont les soldatz de la garnison de Rocroy, sur quoy je vous diray que, m'estant informée des assignations baillées, non seulement pour le paiement de vozdictz soldatz, mais aussy pour les garnisons de Champagne, j'ay sceu [que], dès le commencement de ceste presente année, il a esté assigné sur la recette generale de Chaallons la somme de quarente trois mil sept cens cinquante escuz vingt neuf solz, de laquelle est deub au present quartier d'octobre pour le parfaict paiement d'icelle, la somme de x^v ix^c xxxvii l. xxxviii s., ii d. t., qui est affecté au paiement desdictes garnisons et mesmes de vozdictes mortepayes. Et d'abondant il a esté expedyé et envoyé lettres patentes, par lesquelles est ordonné que, sur la vente des biens, meubles et revenu des immeubles de ceulz de la nouvelle oppinion de la generalité de Champagne, qui n'ont obey à l'édiet d'union, les garnisons d'icelluy pais seront assignées pour trois mois, sy tant se montent les deniers qui en proviendront, de sorte que vous pouvez estre asseuré que lesdictz soldatz ne peuvent faillir d'estre paieez, et, parce moien, relevez de la nécessité où ilz peuvent estre, à quoy je tiendray la main, selon que je congnois que c'est chose qui importe grandement au bien du service du Roy mondiet S^r et filz.

Priant, etc.

[CATHERINE.]

¹ Maubert-Fontaine (Ardennes), arr. de Rocroi.

² En marge : « Semblables ont esté faictes à Messieurs de Bostaing et de Corbeil. »

¹ Le sieur de Champagnac commandait à Rocroy. — Voir Bassompierre, *Journal*, I, p. 26, en note.

1587. — Novembre.

Copie. Bbl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 33 v°.

[A MONSIEUR DE GOURDAN¹.]

Ayant entendu ce que vous avez mandé par le capitaine Foucaut de la nécessité en laquelle sont les soldatz de la garnison de vostre place, je me suis informée de quelz deniers on faisoit estat pour le paiement de ladicte garnison, sur quoy j'ay seen qu'il a esté assigné sur la recepte generale de Calais la somme de cinq mil escus, sur laquelle n'a esté encore receu que la somme de douze cent cinquante escus pour le quartier de janvier, de sorte qu'il en est encore deu trois mil six cent cinquante pour les quartiers d'avril, juillet et octobre, qui seront employez au payement de voz soldats. Il sera deu aussy en la recepte generale des finances à Amiens, pour le present quartier d'octobre, de la somme baillée sur ycelle dès le commencement de l'année, la somme de huit mil cinq cents escus ou environ, affectez pour le payement des garnisons tant de vostre place que des autres de la frontiere de Picardie, et il a esté expédié lettres patentes, par lesquelles est ordonné que sur la vente des biens meubles et revenu des immeubles de ceux de la nouvelle opinion de la generalité de Picardie, qui n'ont obeï à l'esdit d'union, lesdictes garnisons seroient assignées de trois mois sur leur solde, si tant se montent les deniers qui en proviendront, de sorte que vous pouvez estre assuré que voz soldats ne peuvent faillir d'estre payez et par ce moyen relevez de la

¹ Girault de Mauleon, sg^t de Gourdan, capitaine catholique, qui avoit perdu une jambe en 1557 à la défense de Calais. Nommé gouverneur de la place, il occupa ce poste trente-cinq ans et ne mourut qu'en 1592, à quatre-vingt-deux ans.

pauvreté et nécessité où l'on m'a dict qu'ilz sont; à quoy je tiendray la main, selon que je congnois que c'est chose qui importe grandement au bien du service du Roy mons^r mon filz. Priant Dieu, Mons^r de Gourdan, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris le... jour de novembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 17 novembre.

Aut. Archives nationales, K 1569, f° 11.

A LA YNFANTE, MA PETTITE FILLE.

Ma petytte fille, pour avoyr aysté longtemps sans avoyr de vos nouvelles, je vous ay volen fayre encore cel mot et vous envoyer des orloges, comme je ann é envoyé un à Madame de Savoye, votre seur; et encore que nous soyons byen enbarasés den beaucoup de troubles en cel Royaume, Dieu nous ayde tant, que l'armée ennemye ayt telement dyminuée que la victouyre que yl ont hen en guerre ne leurs a aporté neul byen et à nous neul mal, que la perte byen grande pour le chief et ancienne noblesse, quy etoyent aymés et aystymés du Roy mon filz pour aystre bonn servyteur de Dyen et de luy. Mès nous esperons que Dyen, come yl a comansé, achevera de ruyner cet armée aystrangere, à quoy le Roy mondyst filz s'i opose en personne, aystant acompagné de tous les bons catolyques de son Royaume. Et pour tous nos troubles, je n'é volen demourer davantage de vous fayr souvenir de vostre grent mere, qui n'a plus grant plesir que savoyr de vos nouvelles, lesquelles je pryé à Dyen qu'eles souynt toujours ausi bonnes que je le desire, et den Roy vostre pere, à quy je pryé, fayre mes affectionés recomandatyons, et prinse vostre frere.

De Parys¹, cet xvii^e de novembre 1587.

Votre bonne grent mere,

CATHERINE.

1587. — 17 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 34 r.

[A MONSIEUR DE MONTCASSIN.]

Mons^r de Montcassin, outre ce que les deputtez de la ville de Metz m'ont nagueres faict entendre pour le pretz qu'ils ont faictz pour l'entretenement de la garnison, j'ay ven encore ce que m'en avez particullierement escript par vostre lettre du vi^e de ce mois, sur quoy je vous diray qu'estant chose bien considerable et digne qu'il y soit bientost donné ung bon ordre, a esté ordonné douze mil escus pour employer au payement de ladicte garnison, dont il vous sera incontinent envoyé quatre mil, et le surplus ne demeurera gueres après sans vous estre porté, afin de satisfaire les soldats de la garnison et les retenir en leur debyvoir, comme il est necessaire de le faire et de prendre soigneusement garde à la seureté et conservation de la ville et citadelle de Metz, à present mesme que le duc de Parme approche ses forces, qui sont grandes, le long de la frontiere de ce Royaulme, dont nous ne pouvons que nous n'entriens en double et suspicion; mais je m'assure que vous aurez l'œil si bien ouvert à tout, que vous previeudrez et rendrez vaines toutes les entreprises que l'on pourroit faire sur la place au prejudice du service du Roy mons^r mon filz. Priant Dieu, Mons^r de Montcassin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xvii^e jour de novembre 1587.

[CATHERINE.]

Parys a esté rayé par la reine; et elle a ajouté au-dessus : prise vostre lieu.

1587. — 17 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 34 r.

[A MONSIEUR DE HUGUEVILLE¹.]

J'ay seen par les lettres que m'avez escriptes le viii^e de ce present mois, que le bruit croist de plus en plus des forces que le duc de Parme fait venir et approcher le long de la frontiere de Picardie, sur quoy vous avez très bien faict de vous retirer et mettre dedans Abbeville, pour, selon vostre charge, pourveoir à ce qui sera necessaire pour la seureté de la place, qui est de très grande importance; vous priant d'avoir l'œil soigneusement ouvert et prendre garde qu'il n'y advienne aucun inconvenient au prejudice du service du Roy, selon qu'il en a toute confiance, ven la bonne affection que vous y avez; et m'assurant qu'il vous mandera sur cela plus particulièrement son intention, je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, Mons^r de Hugueville, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris le xvii^e novembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — Novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 35 v.

A MONSIEUR DE CARROUGES².

Mons^r de Carrouges, encore que vous ayez escript au Roy mons^r mon filz pour pourveoir

¹ Pierre de Roncherolles, seigneur de Hugueville, sénéchal du comte de Ponthieu, chevalier de l'ordre, capitaine de cinquante hommes d'armes, gouverneur du chateau d'Abbeville.

Tanne-guy Le Veneur de Carrouges étoit gouverneur de Rouen, et il put maintenir la capitale de la Normandie dans l'obéissance au roi jusqu'au 9 février 1589; mais il fut alors chassé par les bourgeois ligueurs qui livrèrent

à la seureté des petites villes de vostre charge sur ce que l'armée estrangiere a la teste tournée de ce costé là, et que je ne doute pas qu'il ne vous y fasse incontinent response, et vous advertisse de son intention et de l'ordre qu'il entend y estre donné, toutefois, ayant veu ce que m'en avez aussy escript le xiv^e de ce mois, j'ay bien voulu vous faire la presente et vous dire que ce sera bien fait de preparer les choses les plus pressées et necessaires pour tenir les dictes villes en seureté; et, à cette fin, je vous envoie deux lettres patentes, l'une pour faire prendre les mil escus dont vous m'escrivez des restes de l'arriere ban des bailliages de Rouen et Evreux, et l'autre pour emprunter deux mil escus, si besoing est, des plus aisés de Rouen, pour vous servir de l'une ou de l'autre, ainsy que vous verrez estre à propos, pour les employer à la premiere et plus pressée despense qu'il conviendra faire. Et pour le regard des forces et gens de guerre qu'il conviendrait mettre en ces villes, je m'assure que le Roy mons^r mon filz ne manquera pas d'y envoyer, ainsy qu'il a fait es villes de la Beauce et des environs, ce qui a esté cause que l'armée estrangiere n'a peu entrer, estant par ce moyen privée des commoditez et rafraichissements qui lui sont necessaires; et, m'assurant que vous n'obmettez rien de vostre costé de ce qu'il faudra et dependra de vous pour la seureté de ces villes, je ne vous l'ray la presente plus longue que pour prier Dieu vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris le . . . jour de novembre 1587.

CATHERINE.

toutes les defenses de la place au duc d'Anmale. - Voir de Thou, X, p. 559, et aussi *Les Comarances de Henri de Valois avec Monsieur de Charrouges, gouverneur de la ville de Rouen*; Paris, 1589, in 8°.

1587. — 18 novembre.

Copie. Bibl. nat. : Fonds français, n° 3307, f. 31 r°.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Mons^r mon filz, suivant la lettre qu'il vous a plu m'escire par Regnault de . . . le . . .¹ de ce mois, j'espere que le duc de Retz partira l'ung des premiers jours de la semaine prochaine, avec voz quatre mil Suisses et les deux cents lances et les regimens de gens de pied qu'il a amenez avec luy, excepté celui que j'ay envoyé à Chartres, et outre cela il recueillera encore des compagnies de gens d'armes qui sont icy es environs et devers Estampes, où je les ay fait acheminer, lesquels font aussy bon nombre de chevaux; mais je ne vous puis dire à la verité combien il y a de compagnies de l'arriere ban d'aucuns bailliages de Normandie qui iront pareillement avec luy, qui n'est point encore resolu du chemin qu'il tiendra, jusques à ce que le duc de Guise se soit avancé pour vous aller trouver, ainsy que je luy escrivais hier et luy ay encore escript aujourd'huy qu'il faut qu'il fasse, ayant couché à la Ferté-Macps, et ses troupes es environs, assez près de ceux de la nouvelle opinion, qui tirent une entreprise sur luy, ainsy que le s^r de Sainte-Marie luy en avoit donné advis et qu'il l'avoit aussy seen d'ailleurs : cela l'a empesché de marcher et ne scait encore, à ce qu'il m'escript, quel chemin il prendra, à present qu'il faut qu'il laisse la riviere d'Estampes sur laquelle il a fait venir des vivres, et dont il craint d'estre fort incommodé pour ce qu'il n'a aucun équipage, ny charroy pour en faire porter; à ce qu'il m'a aussy mandé, l'armée des huguenots battoit aux champs ce matin pour mar-

¹ En blanc dans le text.

cher. Si c'est pour aller devers Janville, j'estime qu'ilz y seront fort incommodez, car oultre qu'il y a peu d'eau en ces quartiers, le S^r Damoy, qu'avez envoyé dedans, a fait gaster l'eau de tous les puits et des mares aussy des environs, ce qui aidera bien à augmenter les maladies qu'ilz ont déjà en leur armée; ce sera toujours pour les diminuer. Et encore que je pense bien que dès cette heure vous aurez entendu l'extraicte que le S^r de Sainte-Marie a fait donner à sept enseignes de Suisses, qui estoient logez à deux lieues près d'Estampes, si ne laisseray-je de vous envoyer la lettre que ledict S^r de Sainte-Marie m'a escripte, affin que vous voyiez comme les S^r de Brigneu et de Longnac ont fort bien fait. Je leur ay escript le contentement que en aviez, pour les encouraiger toujours de bien en mieux; s'il vous plaist de leur en escrire aussy, ce sera occasion aux aultres capitaines de n'en laisser passer aucune pour faire leur devoir.

Cependant je vous diray que nous sommes après et quasy d'accord pour faire fournir, par Papillon et quelques aultres marchands des draps, pour treize mil livres, aux treize enseignes des Suisses qui sont icy. Nous empruntons le drap, payable le plus loing que nous pouvons, des deniers de l'alienation des cent mil livres du clergé sur la resposion du receveur du clergé, qui nous a promis la bail-ler, et vous sera envoyé le memoire aussitost que le marché sera conclud, affin de veoir si vous aurez agreables les prix, et si trouverez bon que l'on en achapte encore pour vingt-cinq ou trente mil livres pour vous envoyer, et que l'on en mette l'assignation aussy payable le plus loing que l'on pourra des deniers de ladicte vente, sur lesquels nous sommes aussy à faire ung party d'une somme qui vous seroit fournie comptant par Gondy et Zamet

et incontinent après que la verification sera faite en la chambre des Comptes du contrat qu'ilz en feront, et dont j'espere que vous aurez bientost les articles; car ceux de vostre Conseil en ont esté desjà bien avant en propos avec eux, qui monstrent avoir beaucoup de bonne volonté de vous faire service, mais qu'ilz puissent avoir leur seuretés. J'ay envoyé aujourd'huy à vostre parlement les lettres que vous luy avez escriptes par le S^r de Laussac, qui n'a rien obmis de ce qu'il avoit à leur dire pour faire passer les esditz qu'ilz avoient remis à cette Saint-Martin. Je crois que maintenant, ayant veu ce que leur en avez mandé, ilz entreront en la verification. Il a esté aussy, au partir de là, en vostre chambre des Comptes, pour faire recevoir les deux presidens de la nouvelle creation; car jusques à ce qu'ilz soient repeus et installez, nous voyons bien qu'il ne viendra personne prendre les offices de maistres des comptes. Ils ont remis à lundy à assembler les deux semestres; mais je crains bien qu'il se trouye encore de la difficulté à faire recevoir les presidens, pour la plainte que font ceux de la chambre du prejudice que leur apporte cette nouvelle creation, y en ayant eu quelques uns qui se sont monstrez en cecy fort contraires, et ung entre aultres que nous avons fait venir en vostre Conseil et reprimandé pour s'estre élevé plus que pas ung des aultres, et avoir dict au S^r de Laussac que, leurs biens estant ruinez aux champs et n'estant payez de leurs gaiges et de leurs rentes, et leur diminuant encore si fort leurs offices, il n'y avoit plus qu'à mettre le feu en leurs maisons affin qu'ilz abandonnassent tout. Je vous diray aussy, Monsieur mon filz, que, suivant ce qu'il vous a pleu m'escrire, j'ay fait aussy expedier des lettres patentes sur votre sceau, qui seront présentées lundy prochain à la chambre

des Tournelles de vostre parlement, afin de faire sortir Boisgarnier de la Conciergerie et le faire mettre entre les mains du chevalier du guet, pour en faire bonne et seure garde à la Bastille, en attendant qu'il vous plaise envoyer voz lettres patentes par lesquelles vous le declarerez prisonnier de guerre et l'absoudrez du jugement à mort contre luy rendu, ordonnant qu'il soit mis en liberté. Il vous plaira aussy m'escrire ce que vous entendez estre fait des aultres prisonniers qui ont esté jugez avec luy.

Cependant, Mons^r mon filz, je vous envoie une requeste dont l'ambassadeur d'Espagne m'a desjà parlé par deux fois aux dernières audiences qu'il a eues, et, suivant ce que je luy respondis la première fois, je fis voir ladicte requeste en vostre Conseil, qui fut d'avis que le secretaire Pinart droit au secretaire de l'ambassadeur venant vers luy que, faisant apparoir comme ceux de voz subjectz qui ont des terres et seigneuries es Pays-Bas avoient esté et estoient encore exemptz de la subvention qu'ilz prennent par delà sur les fiefs et seigneuries, qui est ce que l'on appelle icy arriere-ban, vous en ferez de mesme aux subjectz du roi d'Espagne qui ont des fiefs et seigneuries par delà, mais il le vouloit entendre par escript: ce que vostre Conseil fut d'avis de faire, qui a esté cause qu'il m'en a encore parlé à la dernière audience et que je vous en fais ce mot, afin qu'il vous plaise m'en mander vostre intention. Il me parla aussy de faire revocquer des lettres patentes, contresignées Bruslart, qui ont esté expédiées, il y a quelque temps, au roy don Antonio; il m'en bailla pareillement une requeste dont je vous envoie le double, et de la response que j'y ay faite, de laquelle il ne se contente pas, me requerant que l'on revoque ces lettres: et l'homme du roy don Anthonio demande à

estre oy en vostre Conseil sur ladicte requeste, en ayant aussy présenté une. Il vous plaira sur le tout me mander vostre intention, et pareillement sur une aultre que l'ambassadeur d'Angleterre m'a faicte pour le fait des lettres de marque. Ceux de vostre Conseil seroient bien d'avis d'accorder, de part et d'autre et reciproquement que les lettres de marque ne se executassent point que premièrement elles n'ayent esté communiquées avec les pieces justificatives du desny de justice, et que delay de trois mois fust donné à l'ambassadeur du Prince sur les subjectz duquel sont baillées ces lettres de marque, pour donner moyen à l'ambassadeur de faire satisfaire les parties. Il vous plaira aussy parler à mon neveu le duc de Mercœur du contenu en une aultre requeste que poursuivent icy, il y a desja longtemps, des Anglois pour quelques marchandises vendues en Bretagne, pour lesquelles ils sont sur le point de bailler lettres de represailles, desquelles il adviendrait que ceux de voz subjectz, qui n'en peuvent mais, passiroient. Priant Dieu, Mons^r mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xviii^e jour de novembre 1587.

CATHERINE.

1587. — 20 novembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français n° 3200, f. 31 v°.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Mons^r mon filz, vous avez entendu par le S^r Miron les termes en quoy nous estions pour le fait des finances quand il est party. Depuis, j'ay parlé au cardinal de Bourbon, l'ayant persuadé autant qu'il m'a esté possible de vouloir tenir la main à l'acceleration du fait de l'alienation des livres de rente, sur quoy il

m'a promis, comme aussy l'evesque de Paris, que dedans cinq ou six jours les roolles generaux de chaque diocese, et les particuliers de chaque benefice, seront faitz et prestz à signer, et que oultre cela ilz induiront chaque diocese à prester leur consentement à ce que les choses s'executent plus aisement. Cependant j'admonesteray les S^r Gondy et Zamet de se resouldre au party que nous avons voulu faire avec eux, si l'avez agreable, afin qu'ilz fournissent promptement, après que vous en aurez veu les conditions, vi^e l. pour se joindre au parti qu'a fait le S^r Zamet, lequel a satisfait et fourni lesdictz c^e l., à scavoir xl^e l. qui lui furent empruntés et qui vous furent envoyez par Petremol, et m^e xx^e l. qu'il a fournis et comptés pour vous estre envoyez à la conduite du duc de Retz; mais il faudra prendre sur yeux, comme vous m'avez escript, les huit mil livres qu'avez ordonné estre baillées à Sainchon pour l'avance de la fourniture des chars, suivant les articles qu'avez aussi accordez, sur lesquelz ceux de vostre Conseil feront passer ledict marché. Il y a aussy quelques aultres parties, tant pour les Suisses que pour le faict de l'artillerie; mais tout cela sera incontinent repins et à vous envoyé des deniers qui proviendront des offices de nouvelle creation en vostre chambre des Comptes, à aucuns de laquelle j'ay encore aujourd'hui parlé, et m'ont asseuré que dedans demain ilz en feront une resolution et crois qu'ilz composeront jusques aux m^e l. dont j'ay dernièrement escript au S^r de Villeroy pour le vous faire entendre. Je vous diray que je viens seulement de recevoir vostre lettre du xvi^e de ce mois, suivant laquelle j'ay derechef commandé à Marcel de parler encore aux marchands qui nous devoient fournir des draps que je pensois faire distribuer aux quatre mil Suisses, lesquelz n'en ont point voulu prendre,

s'estant desja accomodé de ce qui leur estoit necessaire. On verra avec ces marchands si l'on pourra faire qu'ilz en fournissent plus grande quantité, et regardera-t-on aussy pour les chapeaux et souliers, dont l'on ne peut assigner le payement que sur les deniers de l'alienation des rentes. Cependant, jusques à ce que l'on ait arresté avec Gondy et Zamet, l'on ne peut repondre au S^r de Maysse pour les prêts que vous offrent les Venitiens, ny aussy à celui du Pape. Je me trouve bien empeschée et en poyne pour le faict des garnisons de voz places de frontiere, principalement pour Metz et pour celles de Picardie et Cambray, car je ne veois pas, quelque assignation et affectation de terres que l'on ait ordonné et quelque diligence qui ait esté faicte, qu'il vienne rien ou que bien peu des biens, terres et revenus de ceux de la nouvelle oppinion, et veoyant, par les depeschés qui arrivent journellement, la grande necessité où sont reduits les gens de guerre qui sont es garnisons, je crains fort qu'il en advienne inconvenient par faulte de payement, comme aussy de celles du marquisat de Saluces et de la province de Dauphiné, pour laquelle nous regarderons d'y affecter, si l'avez agreable, quelque somme des deniers qui proviendront de l'alienation des biens du clergé, sur les benefices de ses quartiers de delà, s'il est possible, afin de renvoyer promptement le S^r de Maugiron, qui est encore icy pour cet effect. Et quant à ce qu'il vous a plu m'escrire pour les chariots que mandez qu'on vous envoie, l'on a fait tout ce qu'il a esté possible et verra-t-on d'y faire encore ce qui se pourra; mais je ne veois pas qu'il y ait esperance de reconvrer des chevaux de voituriers; car ceux de cette ville qui en avoient ont esté menez avec le feu duc de Joyeuse, tant en Auvergne que en ce dernier voyage

de Poictou et de Gascongne, où ilz ont la plus part esté perdus, et pourrez estre plus tost secouru à Orleans et à Tours que en cette ville, et en faire lever par voz capitaines de charroy : ilz ne sauroient les avoir assemblez de six sepmaines, et pour le moins faudroit-il autant de temps à les lever par eslection. Toutefois il vous plaira m'en mander vostre volonté et il y sera soubdain donné ordre. Je vous diray aussy que les deux esdicts que vous avez envoyez ont esté veus en vostre Conseil, lequel a advisé qu'ils seroient scellés et, dès demain, baillez à vostre procureur general pour les presenter au Parlement. L'ung de ces esdicts est pour la continuation de rotture en fief des mestairies, et je pense bien que celui-là passera; mais, quant à l'autre, pour les justices subalternes, j'estime qu'il s'y trouvera de grandes difficultez. Ceux du Parlement ont arresté enfin de payer l'esdict des trois conseillers es requestes, dont l'argent est desjà depensé, tant pour leur chambre aux deniers du quartier de juillet que pour vostre escurie et aultres choses pressées, ainsy qu'a veu Petremol à son partement. Quant à l'esdict du greffier des affirmations, il a esté reformé selon l'advis des gens du Parlement. Priant Dieu, Mons^r mon fils, vous avoir en sa sainete et digne garde.

Esript à Paris, le xx^e novembre 1587.

CATHERINE.

1587. 24 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 38 r.

[A MONSIEUR DE CARROUGES.]

Monsieur de Carrouges, j'ay veu par les lettres que m'avez escriptes ces jours passez, que vous avez desjà l'allarme assez chaude de l'arrivée des estrangers, favorisant ceux de la

nouvelle oppinion, qui sont eslevez en armes contre le service du Roy monsieur mon filz, et que vous craignez qu'elle tire du costé de vostre charge. Mais, pour ce que j'ay confirmation que leur intention est d'y aller et qu'il y avoit danger, si les petites villes de vostre charge estoient surprises, que ladiete armée estrangere ne s'en prevallust beaucoup au prejudice du service du Roy mondiet S^r et filz, j'ay bien voulu vous faire ceste lettre, pour vous dire que, selon son intention, vous faciez incontinant, et en la plus grande diligence qu'il vous sera possible, retirer dedans les meilleures villes de vostre charge tous les bledz, grains et aultres vivres des environs. Et, comme vous verrez que l'occasion en sera et qu'ilz s'approcheront de vostre charge pour y entrer, vous ferez rompre les rouetz des moullins, les fours et les forges, serrer les enclumes, le sel, les soulliers, les bottes et aultres commoditez, affin d'en priver et incommoder ladiete armée estrangere et la harasser le plus que faire se pourra; et, selon que vous jugerez aussy qu'il en sera besoing, vous ferez couller et entrer des gens de guerre en ladiete ville, avec ung gentilhomme ou capitaine bien entendu, pour les deffendre contre les entreprises de ladiete armée estrangere, en attendant que le regiment de gens de pied du S^r de Brigneu, que j'ay ordonné pour aller en vostre charge, y soit arrivé, les compagnies duquel vous departirez et enverrez en celles desdictes villes que congnoistrez en avoir le plus de besoing, et mesme en celles de Mortaigne¹, Erculey, L'Aigle² et Lyre³, Conches⁴ et aultres, pour s'opposer ausdicts estrangers; et desquelles com-

¹ Mortagne-sur-Orne (Orne).

² Laigne (Orne), arr. de Mortagne.

³ Lyre, sur la Rille, entre Laigne et Conches.

⁴ Conches (Eure), arr. d'Évreux.

paignies vous vous servirez aussy, selon les occasions qui se presenteront, pour le bien du service du Roy mondiet S^r et filz, et que vous adviserez. Et s'il y avoit quelques unes desdictes villes qui fussent hors de vostre dicte charge, vous advertirez celluy en la charge duquel elles seront qu'il y pourvoie, et qu'il y envoie et face recevoir tel nombre desdicts gens de guerre que, par une bonne intelligence que vous aurez ensemble, vous adviserez; donnant au demourant tel et si bon ordre à toutes autres choses, que ladicte armée estrangere ne puisse remporter que honte et confusion de ce qu'elle pourroit attenter et entreprendre contre lesdictes villes, au desavantage et au detrimement du service du Roy mondiet S^r et filz, selon l'assurance et confiance que nous avons en vous. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le XXI^{me} jour de novembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. -- 21 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 39 r.

[AUX HABITANS DE DREUX.]

Messieurs, vous estes déjà suffisamment advertiz du chemyn et progrès que tient l'armée estrangere, favorisant ceulz de la nouvelle oppinion, qui sont eslevez en armes contre le service du Roy monsieur mon filz, et pouvez de là assez congnoistre le besoing que vous avez de vous tenir sur voz gardes, pour ne tomber au peril et danger qui vous menasse. Mais comme le Roy mondiet S^r et filz et moy sommes soigneulx de vostre conservation et serions infiniment marris que tombassiez en inconvenient qui ne pourroit estre sans prejudice du bien des affaires et

service du Roy mondiet S^r et filz, avec lequel vostre salut est conjoint, aussy ne puis-je, que, selon son intention, je ne vous face ceste lettre, pour vous dire que vous faciez meilleure garde et guets, tant de jour que de nuict, en vostre dicte ville, que n'avez accoustumé, en attendant que, selon que la nécessité le requerra, l'on vous envoie des forces, tant de cheval que de pied, pour vous deffendre contre les entreprises de ladicte armée estrangere, si elle se vouloit arrester à forcer et prendre vostre ville.

Vous envoiant cependant le S^r de Marolles, capitaine et gouverneur d'icelle, avec charge expresse de prouvoir et faire tout ce qu'il jugera utile et nécessaire pour vostre dicte conservation, auquel, pour ce faire, vous donnerez toute l'ayde, assistance et obeissance dont il vous requerra et que le veult et desire le bien du service du Roy mondiet S^r et filz; faisant à ceste fin travailler aux retranchemens nécessaires de faire aux quatre faulbourgs de vostre dicte ville; à quoy vous emploierez de voz deniers d'octroy et patrimonialx, avec tel et si bon mesnage, que le Roy mondiet S^r et filz et moy ayons occasion de nous en contanter. Priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le XVI^{me} jour de novembre 1587¹.

[CATHERINE.]

¹ - Semblables lettres ont esté envoyées à ceulx des villes de Conches, Mortaigne, Evreux, Lyre et L'Aigle, y ayant esté changé et mis seulement, au lieu de ce qui est marqué, ce qui ensuit : Lesquelles forces vous recevrez et ferez loger et accommoder en icelle vostre dicte ville, avec celluy qui vous sera envoyé pour y commander, auquel, pour ce faire, vous donnerez toute l'assistance et obeissance dont il vous requerra et que veult et desire le bien du service du Roy mondiet S^r et filz, selon que le S^r de Carrouges, l'ung

1587. — 21 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 39 v°.

A MESSIEURS

DES VILLES DE NORMANDIE¹.

Messieurs, le Roy monsieur mon filz ayant donné charge au S^r de Brouville, commissaire ordinaire des guerres, de mener et conduire le régiment des gens de pied du S^r de Brigneu en Normandie, vers le S^r de Carrouges, pour s'en servir à la conservation des villes de sa charge et aultres d'alentour contre les effortz et entreprises de l'armée estrangere, j'ay bien voulu l'accompagner de la presente pour vous dire que ne faciez difficulté de laisser passer ou de recevoir et loger en vostre dicte ville ledict regiment de gens de pied, lorsque ledict S^r de Brouville vous en requerra, et vous fera entendre qu'il en sera besoing pour estre en plus grande seureté contre ladicte armée estrangere, selon et ainsy qu'il vous est mandé par les lettres patentes et commission de sauveconduit, qu'il vous monstrera; et vous ferez service agreable au Roy mondiet S^r et filz et à moy. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le XXI^e novembre 1587².

[CATHERINE.]

1587. — 21 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 37 v°.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Mons^r mon filz, je viens de recevoir la lettre qu'il vous a plu m'escrire par le cour-

de ses lieutenans généraulx au gouvernement du pais de Normandie, vous mandera cy-après plus particulièrement, ainsy que je lay escriptz. Priant Dieu, etc.

¹ « Semblables ont esté faictes pour six aultres villes. »² *En marge* : « Aux villes de Normandie pour laisser passer le regiment du S^r de Brigneu. »

rier Barbier, suivant laquelle et ce qu'avez escript au duc de Retz, il partira demain de cette ville avec vostre artillerie, train et compagnie, tentes et pionniers, et s'acheminera à Estampes, où l'on a pourveu icy de luy fournir du pain, et en cette ville aussy on le fera porter sur mes mulets et sur ceux de la Royne ma fille, puisqu'il ne se peut trouver chevaux des voicturiers en la ville, où il est venu bien des laboureurs qui y amenant du bled le jour du marché; mais, qui arresteroit ceux-là, il en viendrait de grandes plaintes et incommoditez en la ville. J'ay, incoutinent après avoir receu vostre lettre, faict une très expresse depesche au S^r de Carrouges, suivant ce que vous m'avez escript, pour aller à Verneuil, L'Aigle, Mortagne et aultres petites places qui sont en ces quartiers là, combien qu'elles ne soient de sa charge. Le S^r de Villequier a aussy envoyé à Dreux, qui est de ce gouvernement, et si aije faict expedier commission au frere de Lugolli, commissaire des guerres, pour aller conduire les six compagnies de gens de pied du regiment de Périgueux en ces quartiers là, avec commission pour les faire venir et departir en tous les lieux où besoing sera. La depesche au S^r de Carrouge porte aussy, suivant ce que m'avez mandé, de faire retirer les vivres dans les meilleures villes et faire rompre les rouets des moullins et les fours et forges, et faire pareillement oster les bottes, souliers et aultres commoditez, que l'on verra que les ennemis se pourroient procurer. S'ilz alloient de ce costé là, afin qu'ilz en soient privez. Quant au paiement de la subvention de cette ville, dont vous m'escrivez aussy que desirez savoir où l'on en est, je vous diray qu'il n'y a encore que trois mil escus de receus, et quelque poursuite que l'on en fasse, je ne veois qu'il s'y avance gueres. Pour le faict du party dont est faict cy-debvant mention, je vous diray

que du commencement il avoit esté parlé qu'ilz fourniroient trois cent mil livres, dont cent seroient comptant et les aultres deux cents mil par mois; mais, comme vous avez entendu du S^r Miron, vostre premier medecin, ilz ont depuis changé, ne parlant plus que des VI^{xx} livres, ainsy qu'il est porté par le memoire qui sera inclus icy; encore font-ilz difficulté d'y entrer¹, comme vous aurez entendu par Miron, que je priay de ramentevoir de nous en mander vostre intention, comme je fais encore presentement, vous priant de croire qu'il n'y a rien qui me travaille tant que le peu de moyen que je veois qu'il y a de recouvrer argent maintenant; car, quelque dilligence que l'on y fasse, je ne veois point que l'on y avance, dont il me desplaît grandement; et si je pouvois en mon particullier trouver à emprunter et engager ce que j'ay, comme j'ay tasché de faire, dussé-je jeusner, croyez que je n'ay rien que je ne baillasse; car, comme vous dites, je vois avec extresme regret que vostre armée se defera, si vous ne lui faictes faire monstre. J'ay veu aussi ce qu'il vous a plu me mander par le post-scriptum de vostre lettre pour celui qui est depesché en Allemagne, à quoy j'ay secrettement donné ordre que, pour le moins aux portes de cette ville, il sera observé, et fera-on aussy, aux aultres lieux que me mandez, ce que l'on pourra pour en savoir des nouvelles.

Escript à Paris, le xvi^e jour de novembre 1587.

Vostre bonne mere.

CATHERINE.

¹ Le 23 novembre, la reine mere signifia au prévôt des marchands de Paris qu'il eût à faire payer dans les trois jours la taxe de «deux cens mil livres» pour la solde des 4,000 Suisses.

1587. — 21 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 39 v°.

A MONSIEUR DE SILLERY¹,

AMBASSADEUR AUX LIGUES DE SUISSES.

Mons^r de Sillery, la depesche que mon cousin le comte de Charny a faicte au Roy mons^r mon filz et à moy le trentieme du mois passé et ce qu'en avez escript au secretaire Pinart sur la poursuite expresse que font les colonel et capitaines des Suisses, qui ont dernièrement servi en Guyenne, d'estre payés des quarante mil et tant d'escus qui leur sont deus du reste de leur solde, m'ayant esté renvoyée par le Roy mons^r mon filz, pour en adviser et y pourveoir en son Conseil, j'ay quant et quant fait veoir le tout audiet Conseil, et comme celle affaire m'a semblé de très grande importance, ainsi qu'il est aussy, vous avoir advisé que cette somme de quarante mil escus sera acquittée des deniers qui proviendront de la vente qui se faict de certain domaine, laquelle vente montera bien aultant que ladiete somme due à ces colonel et capitaines, lesquelz par ce moyen en seront bientost satisfaits, et mon cousin le comte de Charny deschargé de cette fascheuse et importune poursuite et de l'obligation qu'il leur a passée, dont il n'est

¹ Nicolas Brulart de Sillery, ambassadeur aux Lignes Suisses des Grisons, avait succédé à Henri de Fleury et était arrivé à Soleure le 4 août 1587; les questions financières lui créaient beaucoup de difficultés: c'étaient particulièrement les colonels Reding et Heydt, qui réclamaient un arriéré et prendaient aller se faire payer eux-mêmes en Bourgogne, dans le gouvernement du comte de Charny. Cette affaire donna lieu à de nombreuses correspondances qui se trouvent, tant aux archives des Affaires étrangères de Suisse que dans les ms. fr. 3376, 16942 et 23610 de la Bibl. nat. Voir aussi *l'Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons Suisses*, par M. Ed. Rott, t. II, p. 282 et suiv.

pas raisonnable et serions infiniment marris qu'il demeurast plus longtemps en poyne. Cependant le Roy mons^r mon filz et moy desirons et vous prions de faire tant envers le colonel et capitaines des Suisses qu'ilz prennent patience jusques à ce que les deniers destinez à leur paiement soient receus, avec assurance que je les feray accelerer le plus diligemment que faire se pourra, pour mettre du tout fin à cette affaire, non moins à nostre contentement qu'à celuy du comte de Charney et desdictz colonel et cappitaines. Priant Dieu, Mons^r de Sillery, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le XXI^e jour de novembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. 21 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 40 r°.

[A MONSIEUR LE COMTE DE CHARNEY¹.]

Mon cousin, le Roy monsieur mon filz m'a renvoyé la depesche que nous avez faicte le xxx^{me} du mois passé sur la vive poursuite que les collonel et cappitaines des Snysses, qui ont faict service au Roy mondiet S^r et filz en ce dernier voyage de Guienne, font pour estre paieez de quarante-cinq mil tant d'escuz qui leur sont deubz de reste de leur solde, dont vous vous estes obligez envers eulz, par laquelle j'ay veu que n'ayant voulu lediet collonel et cappitaines accepter les conditions qui leur ont esté offertes de leur paier interest de ladiete somme à raison de huit et ung tiers pour cent par an, en attendant meilleure

commodité de les satisfaire, ilz ont prins resolution de s'en adresser à vous, après vous en avoir adverti par ung simple leur messaiger. Sur quoy je vous diray que le Roy mondiet S^r et filz et moy sommes infiniment marris et portons grand regret de vous voir en ceste peyne, pour vous estre si franchement et volontairement obligé pour faire service au Roy mondiet S^r et filz, lequel m'aïant escript de très grande affection d'adviser et pourveoir à cest affaire, comme estant de très grande importance, et pour éviter aussy que n'en soiez en peyne, je n'ay pas manqué d'en parler incontinent de très grande affection à ceulx de son Conseil, qui sont icy près de moy, et leur ayant bien faict congnoistre que la diligence y estoit requise, pour garentir le Roy mondiet S^r et filz du deshonneur, et vous du trouble, travail et spoliation de biens, où vous tomberiez à faulte de payement desdictz XL^e tant d'escuz; ce qu'ayant esté meurement consulté au Conseil du Roy mondiet S^r et filz, il a esté resollu que ladiete partie sera païée et acquietée des deniers qui proviendront de la vente qui se faict de certain domaine en . . . laquelle vente equipollera et se montrera bien aultant que ladiete partie, de sorte que vous pouvez estre assuré que, sans faulte, lesdictz collonel et cappitaines desdictz Suisses seront bientost satisfaitz desdictz XL^e et tant d'escuz, et vous, par ce moyen, libéré de l'obligation que leur avez passée, comme il est plus que raisonnable; à quoy je ne cesseray de tenir la main tant qu'en soiez du tout dehors. Cependant j'escriptz au S^r de Sillery, à present ambassadeur du Roy mondiet S^r et filz en Suisse, de negocier et mesnaiger le mieulx qu'il luy sera possible, avec lesdictz collonel et cappitaines, qu'ilz ayent ung peu de patience que lesdictz deniers puissent estre receuz, comme aussy il fault que faciez faire de vostre part,

¹ Leonor Chabot, comte de Charney et de Buzançais, grand écuyer de France, capitaine de cinquante lances des Ordonnances, lieutenant-general du gouvernement de Bourgogne, mort en 1597.

vous assurant que je tiendray la main que la recepte desdictz deniers soit accelerée, et que la dellivrance en soit promptement faicte auxdictz collonel et capitaines pour nostre repos et contentement, et le vostre et le leur. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le xxi^e novembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 21 novembre.

Copie. Bibl. nat. : Fonds français, n° 3302, f° 41 r.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE CARDINAL DE JOYEUSE¹.

Mon cousin, vostre depesche du n° de ce mois ayant esté apportée au Roy mons^r mon filz en son armée, il m'a envoyé la lettre que m'escripvez, par laquelle j'ay veu le bon devoir que avez fait d'obtenir de N. S. Pere le Pape, le secours et prest de trois cents mil escus que lui demande le Roy, [et] sur les conditions auxquelles S. S. a accordé ledict prest. Quant à la promotion à la dignité de cardinal de ceux que le Roy mons^r mon filz desire, elle ne sera aucunement empeschée ni retardée par l'absence du cardinal de Lenoncourt², car

¹ François, second filz du maréchal de Joyeuse et de Marie de Batarnay, né en 1562, archevêque de Narbonne, avait été promu cardinal le 12 décembre 1583; il était à Rome au moment de la mort de son frère aîné à Contras, ayant succédé récemment au cardinal d'Este comme protecteur des affaires de France. — Sa vie a été écrite en 1654, par Aubery (1 1/2 pages in-4°); et à la suite se trouvent, sous le titre de *Mémoires en forme de preuves pour l'Histoire du cardinal duc de Joyeuse*, (432 p.) des pièces, dont la plupart sont des extraits de dépêches du marquis de Pisani, ambassadeur à Rome pendant les années 1586, 1587 et 1588.

² Pisani écrivait au roi le 9 novembre : « Le pape menace d'oster le bonnet au cardinal de Lenoncourt et de ne faire plus de cardinaux à la nomination de Sa Majesté, puisqu'ils ne viennent pas à Rome ». — *Mémoires pour l'histoire du cardinal de Joyeuse*, p. 78.

il est desjà si acheminé pour son voyage de Rome, qu'il y arrivera beaucoup plus tost que le temps qui vous a esté prefixé par Sa Sainteté.

Nous avions desjà avec regret entendu le décès des feux grand-duc et grande-duchesse de Toscane; mais puisque ça a esté le bon plaisir de Dieu d'en ordonner ainsy, je suis très aise que mon cousin le cardinal grand-duc lui ait succédé en ses estats, d'autant qu'il a tousjours monstré et monstre nous porter beaucoup d'amitié et à ce Royaume, en laquelle le Roy mons^r mon filz et moy luy voulons correspondre d'affection, comme je vous prie l'en assurer, en toutes les occasions qui s'offriront, et luy en faire toutes les demonstrations qu'il vous sera possible, me promettant de luy autant ou plus de raison et satisfaction que de son predecesseur sur l'affaire duquel je luy avois escript avant son décès. A quoy se confirme ce que Sa Sainteté vous a dict¹ que mon cousin le cardinal grand-duc luy avoit déclaré du vivant de son predecesseur, dont elle l'auroit loué avec raison : en quoy Sa Sainteté m'ayant faict ung bon office, vous me ferez plaisir de l'en remercier très affectueusement et de la prier de vouloir continuer de faire ressouvenir le cardinal grand-duc d'effectuer ce qu'elle trouvoit bon que fil son predecesseur, avec assurance que j'en auray très grand contentement.

Et me remettant du surplus à la depesche du Roy mons^r mon filz², je prieray Dieu,

¹ Pisani disant à cette époque à la reine mère : « Pour le cardinal, à cette heure grand-duc de Toscane, le Pape le craint, parce qu'il seait de ne luy avoir pas trop donné occasion d'estre bien satisfait de luy; mais chacun dissimule et joue au plus fin. L'on assure qu'il a trouvé d'argent comptant plus de dix millions d'or et un million de pierreries. » — *Mémoires*, etc., p. 82. « A la Reine Mere ».

² Nous n'avons pas la dépêche du roi au cardinal de Joyeuse; mais la lettre de l'ambassadeur à Rome du

mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xii^e jour de novembre 1587.

CATHERINE.

Mon cousin, j'oubliois de vous dire que j'ay envoyé le S^r d'Elbene vers luy, pour me condouloir avec luy du décès de feu mon cousin et [le féliciter?] de sa promotion; lequel sera bientost, j'espère, auprès de luy pour cet effect.

1587. — 22 novembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n^o 3302, C. 41 v.

[A MONSIEUR DE CARROUGES.]

Monsieur de Carrouges, après avoir accusé la reception de vos lettres du xvi^{me} de ce mois, je vous diray que je n'eus pas plus tost receu la lettre que m'escripvez pour pourveoir à la seurreté des petites villes de vostre charge, sur le bruit qui courut que l'armée estrangiere tiroit de vostre costé, que je vous y fis response et vous manday que l'on vous enverroit le regiment du S^r de Brigneu pour vous en servir à cet effect; ce que le Roy mons^r mon filz desiroit que l'on fit, si tost que l'on scauroit que l'armée estrangiere approcheroit, pour l'incommoder et harasser, de sorte que vous en serez de present adverti, et ne demeurera gueres ledit regiment à se rendre en vostre charge, où le commissaire Brouville le conduict, si ce n'est

1^{er} décembre donnait à Henri III la petite information suivante : « Sa Sainteté trouve très mauvais que Monsieur le cardinal de Joyeuse fist tant de deuil et ressentiment, ven qu'on contraire il devoit estre très aise et louer Dieu que son frere eust employé sa vie à defendre une si juste querelle. Mesme il desiroit que ledit cardinal se trovast à la premiere chapelle de l'Avant, vestu de rouge entre les autres cardinaux en violet. Il s'en est excuse. Cet equipage ne sembloit un peu extravagant. » *Mémoires*, etc., p. 83.

que le bruit qui court que l'armée estrangiere rebrousse chemin en la Beausse soit cause que le Roy contremande ce regiment; vous ayant par la mesme depesche envoyé des lettres que j'escrivois aux villes pour se tenir sur leurs gardes et faire ce que leur ordonneriez pour leur conservation. Au demeurant, pour ce que j'ay sceu, de plusieurs personnes qui vont et viennent ordinairement à Rouen, le mauvais debvoir que font la pluspart des habitants à la garde des portes de la ville, comme s'ilz ne cognoissoient le danger auquel ilz sont, j'escrips aux corps et communauté de la ville ce qu'il m'en semble, à ce que doresnavant ils ne negligent une chose tant necessaire pour leur repos et conservation, leur remettant devant les yeux l'exemple de cette ville [de] Paris où personne, non pas mesme ceux du Conseil du Roy, ne sont exempts d'aller à la garde des portes, armés et équipés à leurs despens; mais, pour ce que je crains qu'ilz continuent en la nonchallance et peu de soing qu'ilz ont de faire cela, si vous n'y avez l'œil, et que le Roy mons^r mon filz et moy ne voulons plus tel abus estre souffert, je vous prie contraindre toute personne indifferemment d'aller ou envoyer chacun à son tour et rang, ainsi qu'il doit faire, à la garde, envoyant chaque mois au conseil du Roy les rooles de tous les officiers de la ville et autres principaux habitants qui y defauldroit, quelz qu'ils puissent estre, et sans aucune exception ny reservation, afin de cognoistre ceux qui voudront mespriser ce qui est de leur conservation, conjointe avec le Roy mons^r mon filz et le bien et repos de leur patrie; en quoy, si vous manquez de suivre son intention, ne doublez point qu'il ne s'en prenne à vous sur qui il se repose entierement de tout ce qui depend de la seurreté de la ville et des autres de vostre charge; et me remettant à vous de faire en-

tendre plus amplement à ceux à qui j'en es-
crips l'intention du Roy mons^r mon filz et la
miennne qui y est conforme, je prieray Dieu,
Mons^r de Carrouges, qu'il vous ait en sa saincte
et digne garde.

Escrit à Paris, le xxii^e jour de novembre
1587.

[CATHERINE.]

1587. — 22 novembre.

Cope, Bibl. nat., Fonds français, n^o 3302, f. 42 r^o.

A MESSIEURS

LES CONSEILLERS ET ESCHEVINS
DE ROUEN.

Messieurs, sur les advs que j'ay euz ces
jours passez que l'armée estrangiere tournoiet
teste vers la Normandie et que ceulz qui favo-
risent ladicte armée avoient desseing d'y sur-
prendre villes, je m'informé de plusieurs per-
sonnes qui vont et viennent souvent à Rouen
de la garde qui s'y faict, que j'ai seen estre
si mauvaise et avec si pen de devoir, que
le Roy monsieur mon filz le scaichant n'en
pourra estre que très malcontent, ven ce que,
à son parlement de ceste ville, il en a escript
au S^r de Carrouges, pour le faire entendre à
tous les corps de ladicte ville. Mais ce qui
m'en a semblé plus estrange est que l'on diet
qu'il n'y a ung seul ollicier du Roy mon diet
S^r et filz qui ne neglige d'y aller ou envoyer;
ce que congnoissant les marchans et artisans,
ilz le mesprisent de leur part avec beaucoup
de murmure, disans n'estre obligez à garder
ceulz qui ont sans comparaison plus de moiens
qu'eulz: qui seroit enfin leur donner ung bien
apparent subject de sedition et les faire es-
lever allencontre de vous aultres des plus appa-
rens de ladicte ville, qui voulez charger les-
diets habbitans et aultres personnes de basse
condition de toute la peyne et fatigue, qui leur

est d'autant plus malaisé à supporter, qu'ilz se
sentent de la perte et incommodité qu'ilz en
reçoivent, à cause que, les jours qu'ilz sont
de garde, ilz perdent à gagner leur vie et
celle de leurs femmes et enfans, qui est assi-
gnée sur le travail de leur bras, estans lesdiets
artisans et menuz habbitans contrainetz d'al-
ler plus souvent à ladicte garde, pour la sus-
dicte consideration que les plus grandz s'en
exemptent, lesquelz, de quelque condition
qu'ilz soient, je ne scay pas sur quoy ilz se
peuvent fonder, ven que en ceste ville, qui
doigt estre l'exemple et la lumiere des aultres
villes de ce royaume, nul ne pretend s'en
exempter, jusques à ceulz du Conseil du Roy
mondiet S^r et filz et des premiers de la court
de Parlement et aultres corps de ceste ville,
qui y ont leurs maisons et demeures: qui me
faict vous prier de faire doresnavant meilleur
devoir que n'avez faict cy-devant, d'aller, ou
envoyer gens cappables, desquelz vous serez
responsable à ladicte garde: à quoy j'escriptz
audiet S^r de Carrouges tenir la main, et en-
voyer tous les mois au Conseil du Roy mondiet
S^r et filz ung roolle de tous les olliciers et
aultres principaulz habbitans dudiet Rouen
qui dellaudront à ladicte garde, quelz qu'ilz
puissent estre et sans aucune exception, afin
de congnoistre ceulz qui voudront mespriser
ce qui est de leur conservation, conjointe avec
le service du Roy mondiet S^r et filz et le bien
et repos de leur patrie. Ce que m'asseurant
que lediet S^r de Carrouges vous dira de ma
part plus particulièrement, ainsy que je luy
escriptz, je ne vous feray la presente plus longue
que pour prier Dieu, Messieurs, vous, etc.

Escrit à Paris, le xxii^e novembre 1587¹.

[CATHERINE.]

¹ - Il en a esté faict de semblables pour Messieurs de
la court de Parlement, court des Aydes et chambre des

1587. — 23 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 2321, f° 120 v°.

[A MONSIEUR DE LONGLÉE.]

Vostre depesche du xxv^{me} du mois passé a esté portée droict au Roy monsieur mon filz, qui estoit à Baugency, plus près de vous que nous ne sommes icy. Il m'a envoyé les lettres que m'escriviez, par lesquelles j'ay veu que l'armée navalle du roy d'Espagne s'avance et prepare pour sortir et voguer vers la fin de ce mois, ou au commencement de l'autre. Combien que peu auparavant l'on eust advis, et les apparences fissent croire, que ce ne seroit que pour le printemps de l'année prochaine, j'adjouste aisément foy à ce dernier advis, que nous donnez, qu'elle doit partir bientost, d'autant que nous avons nouvelles certaines de plusieurs et divers endroitz que le duc de Parme a fait faire cinq ou six mil paires de bottes, autant de selles de chevalz et autres equipages de guerre, et fait approcher ses forces du costé de la mer et de la frontiere de Picardie, avec grande apparence et conjecture que c'est pour favoriser la descente de ladicte armée navalle, laquelle, par ce moyen, seroit destinée pour venir au Païs-Bas, pour en chasser les Anglois et faire ung effort pour remettre du tout icelluy pais en l'obeissance du roy d'Espagne. Mais, pour ce que bien souvent telz preparatifs ne se font que pour amuser les regardans et desguiser les vraies intentions et desseings, ce sera bien fait que vous mettiez peyne d'approfondir et decouvrir au vray en quelle part ladicte armée espaignolle se delibere de prendre terre et dresse ses entreprises, pour en advertir le Roy mondiet S^r et filz, et des autres occurrences de delà, autant ou plus dilligemment

Comptes, chapitres, chanciers, gens de la justice ordinaire et secretaïres du Roy, demeurant à Rouen.

que vous avez cy-devant fait, comme l'occasion en est à present très grande. Je suis bien aize au demourant de la continuation de la bonne disposition du roy Catholique, du prince son filz et de l'infante d'Espagne, ma petite-fille; et pour ce que je sçay que le Roy mondiet S^r et filz aura fait responce à vostre depesche, je feray fin à la presente, priant Dieu, Monsieur de Longlée, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le xxiii^{me} novembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 23 novembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, nouv. acq., n° 6645, f° 55.

A MONSIEUR DE LONGAUNAY.

Mons^r de Longaunay, le Roy monsieur mon filz ayant prouvé et fait expedier ses lettres patentes de pouvoir à mon cousin le duc d'Espernon des estalz d'admiral de France et de gouverneur et son lieutenant general en Normandie¹, il les envoye par le S^r de Fontenoy, son conseiller et m^{re} d'hôtel ordinaire, present porteur, à la Cour du Parlement de Rouen pour les faire verifïer, et, par mesme moyen, il vous escript et a donné charge audiet S^r de Fontenoy vous faire entendre ce qu'il desire de vous en cest endroit. Et encores que je scaiche que vous avez tant d'esgard et embrassez si vollontiers ce qui vous est recommandé, de la part du Roy mondiet S^r et filz, qu'il n'est besoing y adjouster aucune autre recommandation, sy esse que scaichant combien il a ceste affaire à cœur et ne desirant

¹ A peine Joyeuse tue à Coutras, Henri III s'empresse de donner toutes les charges qu'il occupait à d'Épernon, déjà trop légèrement pourvu; ce qui causa un juste mécontentement à la cour. Les expéditions en furent données à Jargau le 7 novembre 1587. — *Histoire de la vie du duc d'Épernon*, par Girard, 1736, in-4°, p. 60.

moins que lui qu'il reussisse selon son desir, j'ay bien voulu vous faire la presente, pour vous prier de tenir la main et vous employer, selon le credit et creance que vous avez en votre charge, [à ce] que mondict cousin le due d'Espernon soit recongneu et obey en ce qui deppendra du faict desdicts Estalz, ainsy que le requiert le bien du service du Roy mondict S^r et filz, vous assurant que ne scauriez, en meilleure occasion que celle-cy, lui faire paroistre l'affection que vous avez de le satisfaire et contanter, comme de ma part j'en recevray un singulier plaisir, ainsy que ledict S^r de Fontenoy vous fera plus particulièrement entendre: sur lequel m'en remettant, je prieray Dieu, Mon^s de Longaunay, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxiii^e jour de novembre 1587.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PRIVAT.

De sa main : Vous voy[é]s come le Roy s'assseure de vostre fidelité: il desyre aystre haubey, et pour set fayst, employé-vous y celont sa voluté.

1587. 23 novembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 62 v

A MONSIEUR DE CHASTEAUNEUF,

AMBASSADEUR DE MON MONSIEUR MON FILZ AUPRES
DE LA ROYNE D'ANGLETERRE.

Mons^r de Chasteauneuf, le Roy mons^r mon filz estant continuellement sollicité par ses subjectz, intéressés es depredations faictes sur eux par les Anglois, de leur accorder lettres de marque en represailles, et d'autre part l'ambassadeur de la Roynie d'Angleterre, ma bonne seur et cousine, s'estant cy-debvant plaint au Roy mons^r mon filz de ce qu'il leur

accordoit, le Roy a finalement fait sur cela une resolution en son Conseil, de laquelle je vous envoie le double, comme aussy j'en ay faict bailler autant à l'ambassadeur de la royne d'Angleterre, vous priant faire en sorte que elle soit suivie et observée de delà, ainsy que reciproquement elle sera de decà, afin d'entretenir, par cette voye doublee et de justice, la bonne paix, amitié et intelligence entre le Roy mons^r mon filz et ladite royne et leurs commungs subjectz. Priant Dieu, Mon^s de Chasteauneuf, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxiii^e jour de novembre 1587.

CATHERINE.

1587. 23 novembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 62 v

A MONSIEUR DE LA GORSSE.

Mons^r de La Gorse, depuis que vous avez obtenu lettres de marque pour la depredation faicte sur vous par les Anglois, le Roy mons^r mon filz, après avoir entendu le rapport de ses deputez sur le faict dez depredations, a faict une resolution et ordonnance, de laquelle je vous envoie le double, par quoy vous verrez que paravant qu'on pousse avoir delivrance et faire faire l'exécution de ces lettres de marque, le Roy veut que l'on communique les pieces sur lesquelles elles auront esté jugées et les arretz qui s'en sont suivis à l'ambassadeur de la royne d'Angleterre, et qu'il ait troys mois à compter de cette communication, de laquelle il baillera certificat, pour faire ses diligences de satisfaire les interessez, faute de quoy seront le-dictes lettres delivrées et executées. Je vous ay fait cette lettre pour vous dire que vous ayez à communiquer au S^t ambassadeur les pieces sur lesquelles les

lettres de marque vous ont esté accordées et l'arrest qui s'en est suivi, prenant certificat de luy, pour, s'il ne vous fait faire raison de la prinse et dommaige faicte par les Anglois, trois mois après faire mettre à execution les dictes lettres, laquelle execution le Roy mons^r mon filz veut que vous differiez jusques à l'expiration de ce temps; à quoy vous ne ferez faulte d'obeir. Priant Dieu. Mons^r de La Grosse, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxiii^e novembre 1587.

CATHERINE.

1587. — 24 novembre.

Copie bidd. nat., Fonds français, n° 3309, f° 43 r°.

[A MONSIEUR DE MATIGNON.]

Mon cousin, j'ay veu par vostre lettre du ix^e de ce mois l'ordre que vous avez donné es villes de Libourne et St-Emilion, vous saichant très bon gré de la deliberation qu'avez prinse d'aller en aultres villes et lieux de l'estendue de vostre charge, tant pour pourveoir à la seureté d'iceilles et pour vous opposer aux desseings de ceux de la nouvelle opinion, que pour y rassembler ce qui peut estre esbranlé par la defaicte du duc de Joyeuse; en quoy je m'assure que vous saurez si bien remedder que ceux de la nouvelle opinion n'aurent moyen de se prevalloir davantage de la victoire qu'ilz ont emportée sur leu mon nepveu le duc de Joyeuse, ny de chose qui puisse prejudicier au service du Roy mons^r mon filz. Je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris le xxiv^e jour de novembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 24 novembre.

Orig. bidd. nat., Fonds français, n° 3379, f° 34.

A MONSIEUR BRULART.

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ESTAT
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, vous m'avez faict très grand plaisir de m'avoir escript par Regnault la continuation de la bonne santé du Roy monsieur mon filz et l'estat en quoy l'on estoit pour la negociation des Suisses, que l'on nous dict icy qui est conclue et arrestée avecq eulz. Si ainsi est, et les bonnes nouvelles qui courent icy et que l'abbé de Villeloyn¹, qui vient d'arriver, nous a dict avoir entendues passant par Estampes, que ceste nuit mon nepveu le duc de Guise est entré, par le chasteau d'Auneau², dedans le bourg où estoient logées treize enseignes de cornettes de reistres qu'il a entierement dellâictes, les ayant surpris. Je prie à Dieu que l'une et l'autre nouvelles soient bien veritables, et vous prie m'en escrire ce qui en est et que en aurez apris.

Cependant je vous diray que le S^r de Rieux est passé par icy, m'ayant monsté son instruction et le double de la lettre que le Roy mondiet S^r et filz escript à mon filz le duc de Lorraine; c'est ung affaire qui m'allige et me donne beaucoup d'ennuy; je y ay faict, Dieu m'en est tesmoing, tout ce qu'il m'a esté possible, ainsi que vous aurez veu par les lettres que j'en ay a toutes occasions escriptes à mondiet filz de Lorraine³, que je prie Dieu

¹ C'était Antoine de Beuyères de Chalais, l'abbaye benedictine de Villeloin se trouvait à 19 kilomètres de Loches (Indre-et-Loire).

² La victoire du duc de Guise dans la nuit du 23 au 24 novembre 1587.

Nous possédons un certain nombre des lettres du duc de Lorraine à la reine mère; mais nous n'avons pu

vouloir inspirer à faire ce qu'il doit, et que le Roy mondiet S^r et filz en puisse demeurer content et satisfait. J'ay bonne esperance audiet S^r de Believre, qui est sage et bon serviteur du Roy mondiet S^r et filz; aussitost que j'en auray nouvelles, je ne faudray de vous donner advis. Cependant je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le xxiii^e novembre 1587, au soir.

CATHERINE.

PINART.

1587. — 27 novembre¹.

Orig. Archives de Rouen.

A MESSIEURS

LES DOYENS, CHANOINES,
CHAPTRES ET AUTRES ECCLESIASTIQUES
DE LA VILLE DE ROUEN.

Mess^{rs}, sur les advis que j'ay euz ces jours passez que l'armée estrangere tournoit teste vers la Normandye et que ceux qui favorisent ladicte armée avoient dessing d'y surprendre villes, je m'y informé de plusieurs personnes qui vont et viennent souvent à Rouen, de la garde qui s'y faict, que j'ay seen estre si mauvaise, et avec si peu de devoir que le Roy monsieur mon filz, le scaichant, n'en pourra estre que tres mal content, veu ce que à son parlement de ceste ville, il en a escript au sieur de Carronges pour le faire entendre à tous les corps de ladicte ville. Mais ce qui

retrouver les réponses de Catherine de Medeis. - Voir plus haut, p. 279, la lettre du 12 novembre à Villeroy.

¹ Bien que cette lettre soit semblable à celle du 22 novembre publiée plus haut, nous croyons devoir la conserver, sa date et son origine étant différentes.

n'en a semblé plus estrange, est que l'on dit qu'il n'y a un seul officier du Roy mondiet S^r et filz qui ne neglige d'y aller ou envoyer; ce que congnoissans les marchans et artisans, ilz le meprisent de leur part, avec beaucoup de murmure, disans n'estre obligez à garder ceulx qui ont sans comparaison plus de moyens qu'eulx, qui seroit en fin leur donner ung bien apparent subject de sedition et les faire eslever allencontre de vous et aultres des plus appareus de ladicte ville qui vouldrez charger lesdicts artisans et autres personnes de basse condition de toute la peine et fatigue qui leur est d'autant plus malaysée à supporter, qu'ilz se sentent de la perte et incommodité qu'ilz en recoipvent, à cause que les jours qu'ilz sont de garde ilz perdent à gagner leur vye et celle de leurs femmes et enfans, qui est assigné[e] sur le travail de leurs bras, estans les dicts artisans et menuz habbitans contrainctz d'aller plus souvent à ladicte garde pour la susdite considerat'on que les plus grandz Sen exemptent; lesquelz, de quelque condition qu'ilz soient, je ne seay pas sur quoy ilz se peuvent fonder, veu que en ceste ville, qui doit estre l'exemple et la lumiere des aultres villes de ce Royaume, nul ne pretend s'en exempter, jusques à ceulx du Conseil du Roy mondiet sieur et filz et des premiers de la cour de Parlement et aultres corps de ceste ville, qui y ont leurs maisons et demeures: qui me faict vous prier de faire doresnavant meilleur devoir que n'avez faict cy-devant, d'aller ou envoyer gens capables, desquelz vous serez responsables, à ladicte garde. A quoy j'escriptz audiet sieur de Carronges tenir la main et envoyer tous les mois au Conseil du Roy mondiet sieur et filz ung rolle de tous les officiers et aultre principaux habbitans dudict Rouen, qui dellaudront à ladicte garde, quelz qu'ilz puissent estre et sans aucune exception.

affin de congnoistre ceulx qui voudront mes-
priser ce qui est de leur conservation, con-
joincte avec le service du Roy mondiet sieur
et filz et le bien et repos de leur patrye. Ce
que m'assurant que lediet sieur de Carrouges
vous dira de ma part plus particulièrement,
ainsy que je luy escriptz, je ne vous feray la
presente plus longue que pour prier Dieu,
Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne
garde.

Escript à Paris, le xxviii^e jour de novembre
1587.

CATHERINE.

PINART.

1587. — 28 novembre.

Aut. Bibl. nat. : Fonds français. n° 15907. f° 701.

A MONSIEUR DE BELYEVE.

Monsieur de Belyeve, cet porteur s'en va
trouver son mestre; je ly é volen baller cet mot
pour vous, s'il vous trove encore là; je ly ay
donné charge de luy dyre que, à present que
Dyeu ha fest la grace au Roy d'avoyr myné
cete grent armée, que le Suyse s'an vont, ayent
demandé pardon d'estre venen¹, ayent defect
depuys Monsieur de Guyse deus mile reystres,
le reste s'an va ten! qu'il peuvest, ayent brulé
une partye de leur charyots, et leset par le
chemin de sà et de là leur jaus de pyé pour
la delygeuse qu'il font. Le Roy le suyt d'un
costé et Monsieur de Guyse, à qui y l'a
mendé, de l'autre; si byen que cet Monsieur
de Loreyne venet à steure, le Roy aurét juste
aucasion de panser que se ne serét pour les
ayder à le defayre, car y le sont. Je vous pryé

¹ La capitulation qui sauvait les Suisses «de la nou-
velle religion» d'une défaite certaine fut signée au camp
d'Artenay, le 27 novembre 1587.

luy dyre et qu'il fasse retirer ses forses et con-
tente le Roy à cet que ayst jousté et ne peult
aystre qu'aveques son honneur, peuyssque le
Roy n'aun a plus que fayre. Dyeu mersis,
lequel je pryé vous conserver.

Cet le xxviii^e de novembre 1587.

La bien vostre,

CATHERINE.

1587. — 29 novembre.

Aut. Bibl. nat. : Fonds français. n° 15907. f° 702.

A MONSIEUR DE BELYEVE.

Monsieur de Belyeve¹, le Roy mon fils en-
voye le sieur de Ryels, presant porteur, con-
tynnant en sa premyere opinyon, n'ayent en
ryen changé. Je croy que, cet mon fils Monsieur
de Lorreyne n'est le plus sage à se acomoder
là la volenté du Roy, que tout le monde
trove jousté pour les reysons et consequanse
que savés, que cete anverteure d'entrer san le
serment et constre sa volenté peust apporter,
que nous sommes et luy tous perdeus, et don-
nent beau jeu aus haguénots. Yl me samble
que, y alent du byen de nostre relygion et de
tous les deux ayas de se conneestre et entendre
byen ensemble, que l'on ne donyt s'areter à
peu de chause; c'èst peu de chause pour mon
dyst fils, quant tout le monde trove que le Roy

¹ La reine abandonne un peu les idées qu'elle avait
développées assez eloquemment à Bellièvre dans sa lettre
du 19 novembre. Évidemment, elle veut plaire à son
fils, qui se défiait toujours des princes lorrains; mais la
capitulation si désavantageuse que le roi venait de con-
clure avec les troupes mercenaires suisses, appelées par
les protestants et battues par le duc de Guise, était bien
faite pour exasperer les catholiques. Le duc de Lorraine,
froissé de voir ses avances repoussées, se chargea lui-
même de faire poursuivre par son fils, le marquis de
Pont-à-Mousson, les troupes fugitives que Henri III
voulait épargner.

ne veult que cet qu'est resonable, et c'est beaucoup pour le Roy de ne faire une telle aventure pour la consequence de ses autres parens et alyés. Je m'assure que, quant y l'aura considéré le bien que luy apportera, à luy et à toute les aleyres en quoy l'on nous ha mys et luy et nous, qu'il passera par desuz toutes les consideratyon qui pourét avoyr au contraire, et qu'il contentera le Roy, cet que je m'assure que luy sorés bien représenter, et que je prie à Dieu l'inspirer de faire, et vous tenir en sa sainte garde.

De Paris, cet xxviii^{me} de novembre 1587.

La bien vostre, CATHERINE.

1587. — 29 novembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f. 523.
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f. 43.

A MONSIEUR DE BELIEVRE.

Monsieur de Believre, j'euz hier advis du Roy monsieur mon filz comme il a conclud avec les Suisses de l'armée de ceulz de la nouvelle opinion, après luy avoir demandé pardon d'estre entrez en ce roiaulme sans sa permission, qu'ilz se retireront en leur pais, estans de ceste heure destruitz et separez de ladicte armée; du reste de laquelle le Roy mondiet S^r et filz espere avoir bientost la raison, les poursuivant, comme il faict, avecq ses forces, desquelles il a envoyé une partye soubz la conduite de mes nepeuz et cousin les dues de Mercure, de Nemours et d'Espernon, pour les attaquer et amuser, afin de luy donner loisir de les aprocher, avant qu'ilz soient plus avant, pour pouvoir parachever et mettre la dernière main à ce bon œuvre. Estant le Roy mondiet S^r et filz venu ceste nuit coucher à Bois-Comung¹, ne pouvant estre les ennemys loing

de là, prenant leur chemyn vers la source de Loyre, pour aller joindre le roy de Navarre, que l'on diet qui doit marcher de ce costé là, où ilz font desmonstration de vouloir aller diligemment, faisant de grandes journées et aiant, pour aller plus legerement, laissé et bruslé aussi, ainsi qu'on diet, leurs chariotz et enterré leur artillerie, dont je vous ay bien voulu donner advis par ce courrier exprès, et pour vous dire aussi que le Roy mondiet S^r et filz m'escript et prie d'advertir mon filz Monsieur de Lorraine de ce qu'il a faict avec lesdicts Suisses, et comme il desire que mondiet filz de Lorraine les laisse passer, sans entreprendre aucune chose sur eulx, s'en retournant en leurdict pais avec le sauf conduict du Roy mondiet S^r et filz; ce que je vous prie de faire entendre de ma part à mondiet filz Monsieur de Lorraine, ne pouvant luy escrire moy-mesme, d'autant que je suis travaillée de la colique. Vous luy ferez aussi, je vous prie, entendre comme il n'est plus de besoing que les forces qu'il a faict marcher avec mon petit-filz le marquis de Pont s'advancent d'avantage, ny celles qu'il avoit retenu près de luy; mais que je suis d'avis qu'il face retirer le tout et luy-mesme en son pais, comme il peult faire maintenant avec honneur, n'en ayant plus le Roy mondiet S^r et filz besoing, graces à Dieu, auquel je prie, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le dimanche xxix^{me} novembre 1587.

La bien vostre, CATHERINE.

1587. — 30 novembre.

Copie Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f. 43 v.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, j'escrivis hier soir au S^r de Villeroy pour vous faire entendre comme

¹ Boiscommun (Loiret), arr. de Pithiviers.

nous avons fait de sorte que dedans jendy ou vendredy on nous founiroit pour trente mil livres de draps, serges, etc., des draps de soye pour dix mil, et pour sept cents et tant d'escuz de chapeaux, que les marchands avoient à tout prestz, promettant d'en faire en toute diligence encore fournir bonne quantité. Je vous diray aussy que, comme il est porté par le memoire qui sera cy-inclus, il y a des cordonniers qui ont promis fournir jusques à dix mil paires de souliers neufs; et si en a-t-on recouvert aultres cinq cents paires à la savalterie, le tout revenant à la somme de xlx tant d'escuz.

Les sieurs de vostre Conseil ont presentement receu une lettre de l'intendant Petremol, par laquelle il leur fait entendre que vous [avez] fait traité avec le colonel et aucuns capitaines des Suisses de la nouvelle opinion, que dedans quatre jours il leur sera delivré à Estampes pour vc^m l. d'estamine¹ de toutes couleurs, propres à faire chausses, et tout ce qui se pourra recouvrer de souliers en cette ville jusques à la somme de quinze cents escus, et pour ce que les marchés sont faicts pour jusques à xixc et tant d'escus, il vous plaira me mander ce que entendez estre faict du surplus, selon l'assurance et promesse que le S^r Petremol escript avoir esté faicte par le S^r Dinteville de faire fournir le surplus aux Suisses en la ville de Troyes et environs, et m'en faites savoir incontinent vostre intention. Cependant je vous diray que nous n'avons pas fait fournir à Saint-Yon les huit mil livres que lui aviez accordé pour l'advance du marché des chairs; car nous n'avons pas trouvé qu'il fust pour effectuer le marché, aussy qu'il ne ne pouvoit trouver de cautions. Nous avons [pris] des huit mil livres deux mil cinq cents, qui ont

¹ L'estamines est une étoffe mince, travaillée comme de la toile.

esté distribuées aux gens de pied françois qui s'en sont retournés avec le duc de Retz, et, des cinq mil cinq cents qui restent, nous nous en aidons pour les choses qu'il faut acheter argent comptant pour les Suisses et donner en advance aux chappelliers et cordonniers. Je vous diray encore que, suivant ce qu'il vous a plu m'escrire par vostre lettre d'hier que j'ay receu ce matin, nous sommes à faire tout nostre possible pour trouver les trente mil escus que desirez que l'on vous envoie, et soyez assésuré qu'on n'y perdra une seule heure de temps. Priant Dieu, Monsieur mon fils, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript de Paris, le xxx^e novembre 1587.

CATHERINE.

1587. — 2 décembre.

Copie Bibl. nat. Fonds français, n^o 3302, f. 45 r

A MONSIEUR DE DINTEVILLE.

Mons^r de Dinteville¹, je viens de recevoir la lettre que m'avez escripte par ce porteur, à laquelle je vous diray que, suivant ce que le Roy m'avoit mandé, j'avois fait prix et marché pour six mil escus de draps et estamines, draps de soie, et aussy pour des chapeaux, que je devois faire partir demain pour vous les adresser à Troyes, afin de les faire distribuer aux Suisses des huguenots, qui s'en retournent en leur pays; mais, depuis, le Roy mous^r mon filz m'escrivit d'envoyer et adresser à Estampes² pour cinq mil escus de ces

¹ Joachim de Dinteville, lieutenant général du gouvernement de Champagne, avait été chargé de régler ce qui concernait le départ des Suisses, négocié par le roi. Le duc de Guise lui en voulut beaucoup de s'être acquitté de cette mission.

² Dans le vol. 5301 des ms. fr., il se trouve deux lettres de Dinteville, datées d'Estampes, en décembre 1587.

draps et doublures et pour quinze cents escus de soulliers; à quoy auroit desjà esté satisfait, car cela estoit parti, quand ce porteur est arrivé en cette ville, où j'ay soudain mandé ramener le tout. J'espere vous faire envoyer et porter, dès demain ou vendredy, le tout, jusques à la valeur des quarante neuf mil escus, selon le memoire que je vous en envoie par le controleur general des guerres Du Tremblay, excepté les draps de soie, qui ne se prendront pas du marchand, puisque vous esperez en recouvrer à Troyes. Cependant, j'ay fait parler aux fournisseurs de ces draps, pour voir si l'on pourroit les avoir à meilleur marché; mais il n'y a eu ordre. Comme vous ferez entendre au colonel et aultres capitaines des Suisses que je suis bien marrie du desordre d'Angerville¹, il n'y a remède puisqu'ilz n'en ont pu faire la recompense. Il faudra avoir esgard à la perte des pauvres gens d'Angerville et les soulager en la contribution et departement des tailles. Je vous prie faire avancer le plus tot que vous pourrez les Suisses, car, oultre la depense que c'est à ce Royaulme qui n'en a pas besoing, ilz ont, à ce que j'entends, des maladies parmy eux, qu'il ne faut pas qu'ilz laissent séjourner, s'il est possible, par où ilz passeront. Je vous prie aussy m'envoyer le double de l'acte que m'escrivez esperer recouvrer d'eux. Je prie Dieu, Mons^r de Dinteville, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le n^e jour de decembre 1587.

CATHERINE.

Monsieur Dinteville, j'ay entendu que aux desordre et scandale qu'ont faict les Suisses à Angerville, ilz ont pendu et estranglé ung pauvre paysan catholique en l'Eglise, qui est

¹ Angerville (Seine-et-Oise), à 25 kilomètres au sud d'Étampes.

ung trop grand scandale pour le souffrir. Je vous prie donc que le colonel en fasse faire justice exemplaire, comme il est necessaire. Il faudroit aussy regarder si l'on pourroit leur faire rabattre quelque chose pour le dommaige qu'ilz ont faict audiet Angerville.

1587. -- 2 decembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3302, f. 45 r^o.

[AU ROY MONSIEUR MON FILZ.]

Mons^r mon filz, le S^r de Rieux, qui vous rendra la presente, vous fera par mesme moyen entendre, pour avoir esté present, que cette après disnée nous avons arresté avec ceux de la Chaubre des comptes que pour recouvrer les m^{ss} mille escus pour lesquels suivant ce qu'il vous a plu dernièrement m'escripre, je leur ay declairé que vous contenteriez (pourveu qu'ils les fissent promptement recouvrer, et aussy pour moins charger vos finances de gaiges) d'eriger, comme ilz requeroient et moyennant qu'ilz verifiassent librement et soudainement l'edict, les offices de quatre maistres des comptes, estimez à ix^m v^e livres, quatre auditeurs à m^m livres chacun, quatre correcteurs à v^e escus chacun, quatre huissiers à m^m livres chacun, et que les presidens de la Chambre, puisque l'on n'en erigeoit point de nouveaulx, fourniroient promptement par prest sans rente, pour en estre remboursés l'année prochaine, le reste pour parfaire la somme de comptant. Ayant le tout esté ainsy resolu, ilz se sont chargez d'eux-mesmes d'en dresser l'edit, dès aujourd'huy, qui contiendra revocation de l'autre et de le verifier dès demain, soudain, sans difficulté, esperant que incontinant il se trouvera assez de gens qui prendront ces offices; et pouvez croire, Mons^r mon filz, que chacun de voz

serviteurs s'employeront à trouver pour les prendre et à les faire monter au plus haut prix que l'on pourra, ne doutant pas qu'il n'en vienne bientôt argent, avec ce que bailleront comptant les presidens, pour vous envoyer les trente mil escus dont il vous a plu m'écrire. Nous avons parlé à Gondi et à Zamet pour nous fournir cet argent promptement; mais Zamet ne se promettoit pas de le recouvrer si tost, et il vouloit qu'on luy baillast en remboursement des quittances desditz offices à trop bas prix, et nous espérons en avoir davantage.

Je vous diray aussy que, suivant ce que vous m'avez mandé, nous avons fait partir ceste après-disner pour v^m escus de draps d'estamine et revesches, et le plus que nous avons pu de sonliers, que l'on envoie à Estampes pour distribuer aux Suisses de ceux de la nouvelle opinion, qui s'en retournent; mais le S^r Dinteville m'a escript que vous luy avez mandé, par lettres qu'il receut hier, que nous en avions ici de prest pour xl, compris quelques draps de soye, et qu'il viendrait bien à propos de les envoyer à Melun ou à Montereau, sans se remettre à en recouvrer à Troyes; ce que j'ay advisé de faire faire, selon vostre premier advis et commandement, esperant comme j'ay respondu au S^r de Dinteville, que demain ou vendredy on fera partir le tout, excepté les draps de soye qu'ilz disent qu'ilz prendront à Troyes. Vous aurez veu avant la reception de cette lettre, par la lettre que je vous envoyay par le S^r de Pontarré, comme nous assignons le paiement de ces draps sur les deniers de l'alienation des cinquante mil escus de rente du clergé, desquelz je crains bien que le recouvrement soit tardif, s'il faut que l'on fasse vendre en vertu de voz commissions, sans le consentement des principaux du clergé ou de chacun diocese; touttefois nous y ferons user de toute diligence, incontinent que les depar-

temens et roolles seront parachevez, signez et delivrez par le cardinal de Bourbon et les autres commissaires du Pape; mais il sera besoing qu'il vous plaise prendre la peine de leur en escrire pour les haster et pour qu'ilz fassent tout ce qui sera en leur pouvoir pour faciliter ladicte execution, afin que l'on puisse diligemment proceder à la vente et en recevoir les deniers. Mons^r mon filz, je fais coter icy qu'il ne faut pas qu'en la lettre il soit aucunement parlé des Suysse ny des draps; car je vois bien peu d'esperance que Gondi et Zamet entrent en aucun party, pour les raisons que je vous ay dictes et qu'ilz m'ont encore aujourd'huy remises debvant les yeux. Il vous plaira aussy resouldre ce que voulez estre fait du prest qu'offrent les Venitiens pour lequel le S^r de Messe vous a escript, ayant retenu jusques ici son nepveu, attendant vostre volonté, dont il vous plaira m'advertir; et, si trouvez bon de prendre ce prest, il sera bon que escriviez à Bandini et à Gondi et Zamet pour en respondre, comme entendent les Venitiens. Vous avez aussy à vous resouvenir de la recharge qu'il faut faire, si ne l'avez faicte de-jà, pour le prest de X. S^t-Pere, qui seroit bien à propos qu'il voulut faire laisser bien tost et le reprendre sur les deniers du clergé, s'il vous en vouloit gratifier liberalement, sans vous remettre à luy bailler des respondans en Italie. Voilà, Mons^r mon filz, ce que j'ay à vous dire pour voz affaires qui se traitent en vostre Conseil, sinon qu'il a esté emprunté et envoyé à Metz quatre mil escus pour les garnisons, en attendant que les deniers de la vente des biens de ceux de la nouvelle opinion, à ce affectez pour lesdictes garnisons, comme avez ordonné, se recouvrent. Priant Dieu, etc.

Du 11^e decembre 1587.

CATHERINE.

Monsieur mon filz, encore que je ne doute pas que vous ne vous souveniez bien des raisons qui vous ont esté presentées sur le prest des Venitiens, si vous diray-je encores que les c^m l. qu'ilz vous offrent et pour lesquelz ilz veulent avoir obligation et paiement de viii^m, y faisant entrer les lx^m l. que leur devez, il y a encores à considerer qu'il y aura perte à cause du prix des especes d'environ xii ou xiii^m l., sans le port et charge pour le faire venir et celluy qu'il faudra pour faire rendre après lesdictz viii^m l.

Monsieur mon filz, les S^{rs} de vostre conseil ont esté d'avis d'adjouter ce prestscript cy-devant, et moy cestuy-cy, pour vous dire que je vous prie de considerer la bonne vollunté et affection dont vous ont tousjours par effect fait demonstration, les S^{rs} de ladiete seigneurie de Venize, estant bien requis entretenir ces gens-là, et leur monstrier que vous avez fort bonne vollunté de les satisfaire desdictes lx^m l., soit que acceptiez ledict prest ou non. Je vous diray aussy, Monsieur mon filz, que le nuncce me feyt hier soir, à vespres aux Capuchins, entendre qu'il avoit eu sa depesche de Rome, huit jours après l'ordre arrivé, et que le Pape, et ceux d'auprès de luy, luy escrivent la bonne vollunté que l'on a de vous prester les m^m l., disant le Pape que, si vous faictes à bon essient ceste guerre, comme chacun a veu que vous faictes, qu'il ne vous prestera pas seulement lesdictz m^m l., mais qu'il vous en grattillira du tout. Il sera bon d'en escrire à vostre ambassadeur et d'en parler de vostre part aux quatre cardinaulz qu'il a commis en vostre affaire, leur faisant bien entendre ce que vous faictes, sans nulle consideration des incommoditez et autres choses qui peuvent nuire à vostre santé, par dessus lesquelles vous passez pour servir à l'honneur

de Dieu et au bien de la religion pour toute la chrestienté.

[1587]. -- 3 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3318, f° 5.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, vous me faictes plus grant plaisir que je ne vous puis dire d'estre si soigneux de m'advertir et escrire tous les jours des nouvelles du Roy monsieur mon filz; je vous prie continuer. Cependant j'accuseray la reception de vostre lettre de avant hier et d'hier, et vous diray que j'en viens de recevoir du S^r de Balagny des ratifications des protestations qu'il m'a cy-devant faictes, principalement pour le payement des commissions de Cambray; à quoy il ne se peult (tant nous sommes necessiteux), pour à ceste heure, donner aultre provision que celle que y ay fait donner, qui est [que], outre le peu d'assignation ordonnée pour ledict Cambray, j'ay ordonné encores xv^m escus d'assignation sur les deniers qui proviendront de la vente des meubles et revenu des immeubles de ceux de la nouvelle opinion, dont l'argent vient si lentement, qu'ilz ne se peulvent si tost esperer, quelque poursuite et diligence que s'y puisse faire, n'estans la pluspart de ces choses là que des procès et longueurs, dont l'on ne peult venir à bout. Je vous envoie lesdictes deux lettres dicelluy S^r de Balagny, afin que les faictes veoir au Roy monsieur mon filz; car j'ay très grand peur qu'il nous en viendra, ung de ces matins, de très mauvaises nouvelles, qui ne y pourveira. S'il plaist au Roy que l'on y affecte des deniers des lx^m escus de vente du revenu des charges, il luy plaira me le mander, et jusques à quelle somme, et l'ordre que l'on donnera pour les plainctes qu'il fait

pour son particulier d'eulx, qu'il diet que veullent atenter à sa personne. Vous verrez aussi ce qu'il diet des forces que le prince de Parme a es frontieres, si près de luy, qu'il les redoubte fort. J'escriptz de ma main au Roy mondiet S^r et filz que je serois d'adviz d'envoyer une bonne instruction à vostre bean-frere, ou quelqu'ung expressement avec ladicte instruction, pour parler audiet prince de Parme, affin qu'il n'aprochast point lesdictes frontieres et ne s'entremist poinet aussi de venir secourir ceulx des huguenotz, esperant le Roy d'en venir bien à bout et de n'y vouloir employer que ses subjectz. Vous verrez ce qu'il plaira au Roy mondiet S^r et filz en adviser. Je vous envoie ce courrier en haste, affin qu'il voye lediet porteur; cella est cause que je ne vous ferez plus longue lettre, priant Dieu vous avoir en sa garde.

A Paris, le m^e decembre.

CATHERINE.

PINART.

1587. — 8 decembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3370, f° 31.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, je suis fort aize, aiant entendu, par La Roche et par ce que m'escripvites par luy, les bonnes nouvelles et la bonne esperance que le Roy monsieur mon filz avoit de veoir bien tost quelque bonne resolution pour le faict du reste de cette armée des huguenotz; mais, par la depesche que m'a depuis apportée Regnault de La Charité, le m^e de ce mois, cella [ne] continue pas comme j'eusse bien desiré. Toutesfois j'espere qu'il ne peult plus guerres tarder que n'en ayons bien tost de bonnes nouvelles, car il n'est pas possible qu'ilz puissent plus subsister, pour les grandes incomoditez qu'ilz recoivent,

comme vous le m'escripviez aussi. Je vous prie continuer à m'advertir souvent, et eroiez que vous me faictes ung très grant plaisir à me faire entendre tousjours la bonne santé du Roy et très bon portement, auquel je prie Dieu le y vouloir bien maintenir.

Je luy envoie les actes que le S^r de Dinteville a retirez des collonelz, capitaines et soldatz suisses protestans, qui apporteront sans doubte très grande utilité au service du Roy mondiet S^r et filz, et luy est oultre cella très honorable de les avoir faict faire la declaration et promesse portée par iceulx actes, qu'il fault bien garder. Et pour ce que j'escriptz au Roy mondiet S^r et filz des affaires qui se traictent au Conseil de deçà et que vous verrez ma lettre, je ne vous feray ceste-cy plus longue, priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainete et digne garde.

Escript à Paris, le jour de la feste Nostre-Dame au soir, 1587¹.

CATHERINE.

PINART.

1587. — 8 decembre.

Cope Bibl. nat., Fonds français, n° 3370, f° 31 r^e.

A MESSIEURS

DE CARROUGES, DE PIERRECOURT ET DE THILLIERES.

MM^{es} de Carrouges, de Pierrecourt et de Thillieres, ce porteur m'est venu trouver avec une lettre, de laquelle je vous envoie le double, que les officiers, manans et habitants d'Argentan escripvient au Roy monsieur mon filz, l'advertissant par ycelle, comme verrez par lediet double, que ceulx de la nouvelle opinion se rassemblent en ces quartiers là, esperant estre bientost en grand nombre et

¹ La fête de l'immaculée Conception de la Vierge tombe le 8 decembre.

d'avoir ung chef qu'ilz attendent, ainsi que vous entendrez plus amplement de cedit porteur, lequel j'ay expressement advisé de vous envoyer ad ce qu'il vous puisse plus au long informer de ce qu'il en a luy-mesme veu et des lieux où ilz s'assembloit et aussy de ce qu'il a appris de leurs delliberations, afin que promptement vous vous assembliez avec vos amis et les compaignies des genz d'armes de vous, MM^{rs} de Pierrecourt, de Thillieres et celles du S^r d'Esneval et aussy le regiment du S^r de Brigneu, s'il est encore par delà, et les communes pareillement, sy vous pensez que besoing soit, et que donniez ordre, avant qu'ilz grossissent et [se] meetent davantaige ensemble, de leur courir sus et les rompre et tailler en pieces. Mais il faut que vous vous y emploiez sy promptement, qu'ilz n'ayent pas loysir d'eulx reconnoistre davantaige. Je vous prie aussy, établissez en garnison, après cela, voz compaignies de gens d'armes et celles dudict S^r d'Esneval es lieux et ainsi que adviserez pour la conservation dudict pais, affin qu'il ne s'y puisse rien entreprendre au prejudice du service du Roy mondiet S^r et filz, et je vous feray expedier incontinent toutes les lettres patentes et provisions qui vous seront necessaires, tant pour les frais de ladiete assemblée de guerre que pour aussy establir cesdictes garnison. Cependant je prie Dieu que tousjours vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le viii^e jour de decembre 1587, le jour et feste de Nostre-Dame, au soir.

Messieurs, si vous voyez qu'avez besoing de forces plus grandes que celles que pouvez assembler, advertissez-moy, et incontinent je vous enverray les compaignies de genz d'armes des S^{rs} de Villequier et du fen S^r de Torcy, qui sont en garnison en ce gouvernement de

Isle de France, n'estant pas si loing de vous qu'elles ne soient en peu de temps où vous adviserez, pour le service du Roy mon s^r et filz.

Signé : CATHERINE.

PINART.

1587. — 9 decembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, nouv. acq., n^o 6646, f^o 49.
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3302, f^o 49 v^o.

A MONSIEUR DE LONGAUNAY.

Mons^r de Longaunay, j'ay veu par une lettre que les olliciers, manans et habbitans d'Argentan escripvoient au Roy mons^r mon filz, et entendu par le porteur d'ycelles que ceulx de la nouvelle oppinion s'assembloit en ces quartiers là, esperant d'estre bientost grand nombre ensemble et d'avoir ung chef qu'ilz attendent, ainsi que le porteur que j'ay envoyé devers le S^r de Carronges luy aura fait entendre plus particulièrement, ayant lui-mesme recongneu les lieux où ilz s'assembloit et appris quelque chose de leurs delliberations. Et, pour ce j'escripts aux S^{rs} de Carronges et de Pierrecourt et au C^{te} de Thillieres d'assembler tout ce qu'ilz pourront de leurs amys et de forces, mesme les compaignies des S^{rs} de Pierrecourt et de Thillieres et celle du S^r d'Esneval, et aussy le regiment de gens de pied du S^r de Brigneu¹, s'il est encore en Normandie, et les communes, si besoing est, et que tout soudain, avant que lesdictz de la nouvelle oppinion se grossissent et meetent d'avantaige ensemble, ilz leur courent

¹ On retrouve ce régiment du S^r de Brigneu, ou Brigueac, guerroyant l'année suivante en Poitou avec l'armée royale que commandait le duc de Nevers; il s'empara de Mauléon en novembre 1588 et coopéra au siège de Montagu. Mais la reine qui était à Blois ne s'occupait plus alors du mouvement des troupes.

sus et les rompent et taillent en pièces, ayant bien voullu vous faire par mesme moyen ceste lettre, que le S^r de Carronges vous fera tenir, suivant laquelle et ce qu'il vous escripra, je desire et vous prie de vous joindre à luy et auxdictz S^{rs} de Pierrecourt et de Thillieres, avec ce que vous pourrez semblablement assembler de forces, pour aider à cest exploit, avec assurance que vous ferez très grand et agreable service au Roy monsieur mon filz.

Priant Dieu, Mons^r de Longaunay, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le ix^e jour de decembre 1587.

Signé : CATHERINE.

PINART.

1587. — 10 decembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3389, f. 8.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE MARECHAL DE MATIGNON.

Mon cousin, cet porteur que vous conoyés s'en va pour faire apporter le corps de son povere mestre, que je voldrés que fust en vye, car le Roy seroyt trop heureuls d'avoyr defete une armée de trente mille hommes¹ et n'avoyr perdu que si peu d'enfans, qu'il peu dyre deus ou troys ceulement de janti-hommes et deus ou troys-sans en tout des

¹ Il s'agit évidemment de la défaite de l'armée allemande envoyée par Jean-Casimir au secours des huguenots. L'autre combat doit être Contras. C'est bien à cette époque qu'on envoya chercher le corps de Joyeuse, que le roi de Navarre avait fait remettre aux gens du roi à Tours. Le funèbre cortège passa à Orléans avec beaucoup de pompe, dans le courant de février 1588. Voir le post-scriptum de la lettre suivante et aussi la lettre du roi de Navarre à Matignon du 23 octobre 1587, *Lettres massises*, II, p. 309.

jans de pyé, si non ceuls qu'il a perdu à cete piteuse bataille ou rencontre. Quoy que se souyt, s'a esté un grent malheur. quant yl n'y aurèt heu que le chef; mès, s'il etoyt vray le bruyt qui est en sete vyle, yl ne aurèt pas de quoy leur rejouyr, et leur vyctouyre ne serèt pas tele que yl ne euset plus perdu et byen tost après. Cet porteur vous dyra que je veuls dyre, et vous pryé me fayre cet plesir me mander cet que enn est : yl vous contera toutes nos nouvelles, et vous voyré par là que Dyeu ne nous veult pas perdre. Festes byen de vostre conté, car de desà nous n'avons plus rien à fayre ca¹ remersier Dyeu, nous ayent telement haydé que s'et un vray myracle, et a monsté à cet coup qu'il ayme bien le Roy et le royaume et qu'il est bon catholique. Cete ayflet douyt convertyr tout les huguenots et conestre que Dyeu n'en veult plus souffryr; je le pryé qu'il acheve de nous remettre tous en repos et qu'il vous conserve.

De Parys, cet xii^{me} de decembre 1587.²

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1587. — 10 decembre.

Copie Bibl. nat., Fonds français, n^o 3302, f. 48 r.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Mons^r mon filz, depuis la depesche que je vous fis avant-hier, par laquelle vous anrez veu comme nous estions après pour assembler trente mil escus des premiers deniers des offices nouveaux de la chambre des Comptes, nous avons faict tout ce qu'il a esté possible

¹ Ca, qu'à.

² Les deux derniers chiffres du quantième sont mal écrits et presque effacés dans le manuscrit; mais il est très vraisemblable de lire 87, d'autant que Catherine de Médicis se trouvait bien à Paris à cette époque.

pour assembler ladicte somme; mais je ne vous puis encore asseurer du jour, touttefois nous esperons l'avoir bientost, et à mesure que les deniers se recoipvent, nous les faisons mettre es mains du tresorier Gobelin, affin qu'aussitost qu'elle sera receue, elle vous soit dilligemment envoyée. Cette après-disner nous sommes assemblez, les seign^{rs} de vostre conseil et moy, avec mes cousins les cardinaux de Bourbon et de Vendosme et l'evesque de Paris, qui nous ont asseurez que les roolles generaux et particulliers de chacun diocese sont tous faictz, et qu'ilz nous les rendront, mis au net, signez et expediez et pretz à exccuter, avant la fin de la semaine prochaine pour tout delay: qui est ung très grand bien; car, après cela, s'ilz ne veulent entrer en party et faire une bonne condition pour vostre service, vous aurez moyen très facile et aisé pour faire vendre, et en tirer bientost les deniers, principalement des dioceses de decà, où vous-mesme en pourrez faire party, sans que les partisans ayent plus d'occasion de doubter, comme ils eussent pu faire si n'avions ces roolles.

Les cardinaux et l'evesque de Paris nous ont dict aussy qu'ils voyoient tout le clergé fort disposé, non pour empescher, mais au contraire pour faciliter et acclereler le recouvrement des deniers, voyant la bonne affection que vous avez de venir à bout de ces estrangiers et des huguenots venus pour troubler vostre royaume, et d'avoir par ce moyen la fin de cette guerre, pour laquelle chacun veoit que vous n'espargnez vostre propre personne. Nous avons à la fin de ce conseil parlé au S^r Gondy, pour l'encourager, et le S^r Zamet aussi, à reprendre les erres du parti qui avoit esté proposé sur les rentes qui se doibvent vendre, esperant que, demain matin, nous y travaillerons pour en faire bientost une bonne resolution; et

desirerois bien que, avec les trente mil escus des offices de la chambre des Comptes, nous vous puissions encore envoyer une bonne somme.

J'ay ce matin, à la Sainte-Chapelle, et encore cette après disner, parlé aux presidens de vostre parlement pour la verification des edictz des greffiers, et aussy de la revente de quelque portion de vostre domaine en Champaigne, et de l'erection des geoles en offices. Sur quoy ilz se fussent dès aujourd'huy assemblez et s'assembleroient demain; mais ilz remettent à la semaine prochaine, pour ce qu'ilz ont entenden que, si les chambres se fussent assemblées aujourd'huy ou demain, il y en a de la cour de Parlement, qui avoient delibéré de faire instance de retarder l'exccution que l'on faict du payement des taxes et de reformer lesdites taxes qu'ils veulent pretendre estre mal faictes. Et à ce propos je vous diray qu'il y eut hier ung conseiller de la seconde chambre des Requestes, nommé Lauzon, que l'on pretend qui se comporta très mal à l'endroit des sergens et archers de l'hostel de ville qui avoient esté envoyez par ordonnance du prevost des marchands en la maison de sa belle-mere, nommée la demoiselle de Carnz, et en la sienne; sur quoy je l'ay faict venir cette après disner estant en vostre conseil, où, après avoir faict lire le procès-verbal de ceux qui avoient esté envoyez en ces maisons, M^r le Chancelier l'ayant interrogé comme le faict estoit passé, il a nié et dict tout aultrement qu'il n'est porté au procès-verbal. Nous avons advisé que le Parlement lui feroit sur ce son procès, et lui a esté enjoinct ne partir de sa maison. J'avois faict venir le premier president et les presidens La Guesle et de Thou; mais, voyant que j'estois resoluë d'en ordonner comme avons faict, tant pour l'importance de ce faict, que pour servir aussy d'exemple et, par ce moyen,

retenir ceux qui auroient mauvaise volonté d'en faire de mesme; aussy qu'ilz m'avoient requise dès le matin d'avoir esgard aux privileges du Parlement qui est d'y juger ceux de leur corps. Ils m'ont recquise d'estre contente qu'ilz se levassent et sortissent du conseil, quand l'on oppineroit et ordonneroit de ce faict, affin qu'ilz ne fussent privez d'en estre juges au Parlement; ce que chacun a trouvé bien raisonnable.

Vous ayant bien voulu escrire ce faict comme il est passé, et l'ordre qui y a esté donné, je vous diray aussy que nous avons advisé, si le trouvez bon, de faire bailler en assignation pour la despense qui se fera en Guyenne l'année prochaine, outre ce que prendra le mareschal de Matignon en vostre recepte generale de Bourdeaux, les deniers des clochers qui pourront monter trente mil livres. Avec cela l'on ajustera les deniers qui proviendront des biens des huguenots audiet pays, et ce qu'il vous plaira des deniers de l'alienation des benefices dudiet pays. Ces trois natures la feront bien aisément, à mon advis, outre ce qu'il prendra de la recepte generale. Si vous voulez encore luy aider de quelque chose des deniers du taillon, il vous plaira me le mander, affin que je luy en fasse une depesche et envoie les expéditions. Je prie Dieu, Mons^r mon filz, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Paris, le vendredy au soir xix^e decembre 1587.

CATHERINE.

De sa main : Mons^r mon filz, vous avez mandé que l'on ne touche aux sept mil escus du Poictou, et d'autant que Maron ne peut partir sans argent, pour aller querir le corps de feu Mons^r de Joyeuse, et qu'il ne fut parti encore de dix ou douze jours, ne sachant où en trouver, j'ay faict prendre mil escus des sept que l'on remboursera sur l'année prochaine.

s'il vous plait le trouver bon, et je l'ay faict partir avec cela. Je vous supplie le trouver bon.

1587. — 13 decembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, nouv. acq., n° 6646, f° 50.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 50 v°.

A MONSIEUR DE LONGAUNAY.

Mons^r de Longaunay, j'ai recen les lettres que m'avez escriptes le n^m de ce mois, auxquelles je vous diray qu'ayant esté resollu, sur le cahier des remonstrances des Estatz de Normandye, ce qu'ilz doivent contribuer pour les magazins des bledz que le Roy monsieur mon filz entend estre faictz, il n'y a plus de difficulté que l'on n'en face dellivrer ce qu'il en faudra pour la munition des villes de Cherbourg et Grandville, dont le Roy, mondiet seigneur et filz, en son conseil, faict une recharge aux tresoriers generaux de France à Caen. Cependant ç'a esté bien faict à vous d'avoir faict faire commandement aux habbitans desdictes villes de se pourveoir de bledz et aultres vivres, ainsy que je vous escripts, et tant que les faciez effectuer. Quant au payement des mortes payes desdictes places et aultres garnisons de votre charge, il a esté envoyé en Normandye ung commissaire, avec commission pour les faire paier, et les aultres garnisons d'icelle province, des deniers provenant des biens de ceulx de la nouvelle oppinion. Mais, pour ce qu'il est besoing principalement que celles de vostre charge le soient, je vous envoie une lettre par laquelle le Roy mondiet seign^r et filz, en son conseil, lui mande que des premiers deniers de ladiete nature, il fasse paier les dietes morte-payes de Cherbourg et de Grantville et les aultres gens de guerre des garnisons de vostre charge; à quoy je m'assure qu'il ne fera faulte. Par mesme moyen il lui est mandé audiet commissaire faire delliv-

vrer des deniers de la mesme nature, pour faire refaire les pontz et rellever l'artillerie estant dedans ladicte place, comme aussi il est mandé auxdicts tresoriers generaulx de France de faire besongnier à la reparation et refection d'iceulx pontz, ce qui est à leur charge. Au demeurant, vous aurez veu, par une depesche que je vous ay nagueres faicte, comme, sur l'advis que le Roy mons^r mon filz a eu en son conseil, que quelques ungs s'assembloient en armes du costé d'Argentan¹, j'ay donné ordre qu'il se feist amas de forces, pour leur courir sus et les tailler en pieces, ayant mesme ordonné la compagnie des gens du sieur d'Esneval pour y aller et tenir garnison audiet Argentan, afin de l'employer selon que les occasions se presenteront par delà pour le bien du service du Roy mondiet seign^r et filz. Priant Dieu, Mons^r de Longaunay, vous avoir en sa s^{te} et digne garde.

Escript à Paris, le xiii^e jour de decembre 1587.

Mons^r de Longaunay, depuis ceste lettre escripte, j'ay receue les vostres des iv et vi^e du present, auxquelles je ne feray aultre response, sinon de vous prier continuer toujours vostre bon debvoir en l'estendue de vostre charge et de pourveoir si bien, avec lesdicts S^{rs} de Carrouges et de Pierrecourt, qu'il ne se puisse rien faire au prejudice du service du Roy mondiet seign^r et filz en Normandy. Je faiz aussi une depesche à ceste fin, sur ce que m'avez escript, aux S^{rs} de La Hunaudaye et de Fontaine, lieutenants-generaulx du Roy mond. S^r et filz en Bretaigne. Et quant à la fortification de St-Lo, c'est chose qu'il fault sçavoir et entendre du Roy mondiet S^r et filz.

CATHERINE.

¹ Argentan (Orne).

1587. — 16 decembre.

Communiqué par M. E.-P. de Saint-Albin.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANY,

CHEVALIER ET COMMANDER DES ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILZ,
CONSEILLER EN SON CONSEIL D'ESTAT ET SON AMBASSADEUR À ROME.

Mons^r de Pisany, j'ai esté bien aise d'avoir entendu par vostre lettre que les choses soient succedées pour vostre mariage¹ à vostre contentement, lequel, en tout ce que je pourroy, j'auray toujours à plaisir de vous pouvoir procurer, ainsy que vous cognoistrez par effect, quand l'occasion s'en offrira. En attendant que vous et vostre femme soyez de retour par deçà et que nous la voyons, je luy ay bien voulu tesmoigner la bonne volonté que je luy veux porter pour l'amour de vous, l'ayant retenue dès cette heure pour l'une de mes dames ordinaires, ainsy que vous verrez par la depesche que je vous envoie; vous le luy direz et l'assurerez que, quand elle sera icy, elle cognoistra par effect ma bonne volonté.

Quant à ce que vous me mandez de mes affaires avec mon cousin le cardinal Grand Duc et à ce que vous a dict son ambassadeur, il me trouvera toujours disposée à l'aimer et à traiter avec luy avec toute demonstration de bonne et parfaite amitié, telle qu'elle doit estre entre si proches, pour l'assurance que j'ay que de sa part il s'y disposera aussy. Lorsque j'auray veu celuy qui vient de sa part, je vous

¹ Pisani écrivait au Roi le 16 novembre. « Selon le bon congé qu'il a plu à Vostre Majesté me donner, j'ay mis fin à mon mariage. Je luy baise les mains du don de cent mil livres. » En effet le 22 septembre, Jean de Vivonne, vieux garçon, mais encore frais et propre, comme dit Tallemant des Réaux, avait épousé à Rome la princesse Giulia Savelli, veuve depuis deux ans du prince Lodovico Orsini. Elle était proche parente, par sa mère, de tous les Strozzi, que le marquis de Pisani avait beaucoup connus pendant sa jeunesse.

en pourray mander plus de nouvelles. Priant Dieu, Mons^r de Pisany, vous avoir en sa garde.

Escrip^t de Paris, le xvi^e jour de decembre 1587.

CATHERINE.

1587. — 18 decembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 53 v°.

[A MONSIEUR DE PIERRECOURT.]

Mons^r de Pierrecourt, j'ay esté bien aise de veoir par voz lettres du xiii^e de ce mois, le bon delvoir dont vous avez usé pour assembler vostre compaignie de gens d'armes et ce que vous avez pu d'autres forces pour aller rompre quelques gens de cheval de ceux de la nouvelle opinion qui s'estoient eslevez en la basse Normandie en armes, comme je vous en avois adverti; mais je vous diray, après la lettre que j'ay receue de Longaunay, que ceux de la nouvelle opinion qui s'estoient levés, ayant esté poursuivis de la populace du costé de la Bretagne où ils s'estoient acheminez, se sont retirez la pluspart en leurs maisons, de sorte que j'estime qu'il ne sera pas grand besoin d'y mener vostre secours. Toutefois, pour ce que j'ay veu, par une aultre lettre du S^r de Longaunay, qu'il est paru au havre de Heugneville¹, près Constances, vingt-cinq ou trente vaisseaux en intention de prendre terre, à la faveur desquelz il y a apparence que ceux de la nouvelle opinion s'estoient eslevez pour les recueillir et joindre, il sera besoin que vous saichiez si le S^r de Longaunay aura besoin que vous le joigniez, ou du moing lui envoyiez vos forces, pour s'opposer à la descente de ceux qui sont sur ces vaisseaux, et, s'ilz estoient jà descendus, leur courir sus. En

quoy je desire que, pour le bien du service du Roy, vous ayez bonne intelligence avec le S^r de Longaunay. Pour le regard de vostre compaignie de gens d'armes, si elle n'est necessaire pour servir en cette occasion, vous la pourrez renvoyer au lieu où elle tenoit garnison, pour y vivre ainsy qu'elle faisoit en bon ordre, ou bien en faire ainsy que adviserez pour le mieux. S'il la faut faire séjourner au bas pays de Normandie, l'on vous fera les depesches necessaires pour luy procurer vivres et estapes, ainsy que vous le demandez. Cependant je prie Dieu, Mons^r de Pierrecourt, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip^t à Paris, le xviii^e decembre 1587.

[CATHERINE.]

1587. — 18 decembre.

Aut. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, t. II, n° 34.

Copie, Bibl. nat., N. uv. acq. fr., n° 6007, f° 8.

A MONSIEUR DE AYLEROY.

CONSEILLER ET SEGRETAIRE D'ESTAT ET DES COMMANDEMS DU ROY MON FILS.

Mons^r de Ayleroy, yl y a vingt jours que n'avons en nouvelle du Roy¹, depuis l'aryvée de votre fils; nous en sommes en pouyne, et vous pryé m'en mander par cet porteur et ne l'areter point. Vous voyés ce que l'on y a fait pour l'argent; je suis bien marrye que ne pouvons faire myeuls. Je m'en vay à la S^{te} Chapelle et me conserté au president; car yl ont fayt cet que ne fus jamais fait et si byen que yl rend et l'anpreunst de sete vylle au fruyts; et le Roy ne fault pas qu'il lase conte de ne ryen avoyr, et sa presance ne rabille tout. Les chouses, quant à cet pouynt là, sont très mal; et ne faut pas s'attandre d'avoyr grand secours ny de la vylle, ni du clergé. Le

¹ Heugneville (Manche), à 7 kilometres de Constances.

¹ Henri III entra à Paris à la tête de ses troupes, le 29 decembre; mais le peuple le reçut très froidement.

cardinal de Borbon ayst en grand colere de la lettre que vostre filz luy a aportée du Roy, et monsieur de Villequier et moy avons fest cet que avons peu pour l'apaiser. Je pry Dyeu vous conserver.

De Parys, cet xxiii^e de decembre 1587.

CATHERINE.

1587. — 19 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, nouv. acq., n^o 6646, f^o 53.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3302, f^o 53 v^o.

A MONSIEUR DE CARROUGES.

Mons^r de Carrouges, je fais responses aux S^{rs} de Pierrecourt et de Longaunay sur les lettres qu'ilz m'ont nagueres escriptes, que je vous prie de leur faire tenir, et ayant scu que les gouverneur et officiers et habitans de la ville d'Argentan s'excusent de recevoir en garnison la compaignie de gendarmes du S^r d'Esneval, il a esté expédié une autre commission en blanc pour establir et faire entrer la compaignie du S^r d'Esneval en telle autre ville du bas pays de Normandie que vous et le S^r de Longaunay adviserez, laquelle commission vous ferez aussy tenir au S^r d'Esneval, pour s'en servir selon la resolution que vous et le S^r de Longaunay en ferez. Vous avez au demeurant esté adverti comme ces gens de la nouvelle oppinion qui s'estoient eslevez en la basse Normandie, ayant esté harassez et travaillez par la populace, se sont separez et retirez, de sorte que j'espere que lediet pays demeurera doresnavant paisible. Toutefois si ceux qui ont paru avec vingt-cinq ou trente vaisseaux au havre de Hengueville avoient faict descente en terre et que le S^r de Longaunay eust besoing de vostre secours pour les defaire, vous le luy donnerez selon l'advis que en pourrez avoir de luy, ayant par ensemble si bonne

intelligence en voz charges que le service du Roy mons^r mon filz y soit faict selon son intention. Priant Dieu, Mons^r de Carrouges, vous avoir en sa sainete et digne garde.

Escript à Paris, le xix^e jour de decembre 1587.

PINART.

Signé : CATHERINE.

1587. — 19 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3302, t. 53 r^o.

[A MONSIEUR DE LONGAUNAY.]

Mons^r de Longaunay, j'ay recen deux lettres des x et xi^e jours de ce present mois, ayant veu par les premieres que ceulx de la nouvelle oppinion, qui s'estoient eslevez en vostre charge, s'estant acheminez vers la Bretagne ont esté tellement harassez par la populace, qu'ilz ont esté contraincts se retirer et separer çà et là, reussissant à rien leur entreprises. Mais, pour ce que vous m'escripvez par l'autre qu'il est paru quelque vingt-cinq ou trente vaisseaux au havre de Hengueville, près Constances, qui sont volontiers ceulx à la faveur desquelz lesdictz de la nouvelle oppinion s'estoient eslevez, ainsi que vous mesme le jugez, vous avez très bien faict de tirer de ce costé là avec partye de vos forces, pour decouvrir et sçavoir que c'est desdictz vaisseaux, et vous opposer à leur descente; et, si vous avez trouvé qu'ilz eussent jà prins terre, je m'assure qu'avant que leur donner loisir de se reconguoistre, vous les aurez chargez et mis en routte. Toutefois, si vous les avez trouvez si fortz qu'eussiez besoing d'estre secours, j'ay veu, par lettres, que le S^r de Pierrecourt m'a escriptes, qu'il s'acheminait devers vous avec sa compaignye de genz d'armes. Celle du S^r d'Esneval, que le Roy mons^r mon filz m'a mandé y envoyer, y est

aussy allée; lesquelles vous pourrez joindre avec vous, selon que vous connoistrez qu'il en sera besoing, ayant pour cest effect bonne intelligence avec eulx pour le bien en vostre charge du Roy mondiet seign^r et filz. Et en cas que vous vous aydiez desdictes compaignyes de gens d'armes desdicts S^r de Pierre-court et d'Esneval, et qu'elles entrent en garnison au retour, comme particulièrement celle dudiet S^r d'Esneval est ordonnée pour y dominer, vous donnerez ordre que, es villes ou lesdictes compaignies auront à entrer, y soient receues, tant pour y tenir garnison, que pour passer et faire retraicte, selon que l'occasion s'en presentera. Et, allin que la compaignie dudiet S^r d'Esneval puisse estre establie en garnison en telle ville que lediet S^r de Carrouges et vous adviserez, je luy envoie, au lieu de la commission qui luy a esté expédiée pour entrer en garnison à Argentan, suivant la requisition qu'en avoient faicte ceulx mesmes de ladiete ville, une aultre commission en blanc, pour la remplir du lieu le plus à propos pour le service du Roy mondiet Sg^r et filz. Et, allin aussy que lesdictes compaignies viennent en bon ordre et police, il leur sera fourni argent ou estappes de vivres par advances, ainsy qu'il a esté jà pratiqué et que les depenses en ont esté faictes. Vous avez bien faict au demeurant d'envoyer informer qui sont les chefs de ceste eslection, et faire prendre quelques-uns de ceulx qui s'en trouveront estre, pour les faire mettre en justice et les faire chastier, selon qu'il est porté par les edicts et declarations du Roy mondiet Sg^r et filz; dont il sera bon que vous luy donniez advis, et à moy semblablement priant Dieu, Mons^r de Longaunay, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le XIX^e jour de decembre 1587.

PINART.

Signé : CATHERINE.

1587. — 26 decembre.

Copie. Bibl. nat. . Fonds français, n° 3309, f° 11 r°.

[A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANY.]

Monsieur le marquis, le Roy monsieur mon filz, ayant receu dans son camp la depesche que luy avez faite le n^e de ce mois, il m'a envoyé la lettre que m'adressiez, par laquelle j'ay pris fort grand plaisir de voir, entre autres choses, les informations et demandes que les plus favoris de mon cousin le cardinal Grand-Duc de Toscane ont faites au gentilhomme que luy aviez envoyé avec les depeschés que nous avions faites à son predecesseur, touchant ma petite-fille la princesse de Lorraine et son mariage, estant de vostre opinion que ce n'a point été sans qu'ilz en ayent eu charge et qu'ilz aient connu que mondiet cousin le cardinal Grand-Duc y a peut-estre quelque bonne pensée, ce qui pourra se connoistre davantage cy-après; cependant il luy faut toujours temoigner et confirmer de plus en plus l'amitié que le Roy, mondiet sieur et filz, et moy, luy portons, tant pour l'avoir toujours connu, estant à Rome, affectionné à ce qui nous concernoit, que pour l'assurance aussi qu'avons qu'il continuera en cette bonne volonté; aussi connoistra-t-il de nous toujours nostre affection en son endroit par bons effets, comme les occasions se pourront presenter, comme luy dira le sieur d'Elbene, que j'ay envoyé vers luy, pour le visiter de ma part, et se condouloir et rejouir quant et quant avec luy. Je serai bien aise d'avoir souvent de voz nouvelles, et aussi de ce que je devrai esperer du contenu au memoire que je vous ay cy-devant envoyé pour negocier avec feu mondiet cousin son frere, duquel je ne me promettois tant que de celuy-

ci. Et, me remettant des autres occurrences à la despesche du Roy mondiet sieur et filz, je feray fin à celle-ci, priant Dieu, Monsieur le marquis, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le xxvi^e jour de decembre 1587.

CATHERINE.

1587. — 28 décembre.

Archives des Médicis à Florence, filza, n^o 4726.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE CARDINAL GRAND DUC
DE TOSCANE.

Mon cousin, je scay l'affection et bonne volonté, que dellunct mon cousin le Grand-Duc, vostre frere, a tousjours porté à mon cousin l'evesque d'Alby², tant pour les vertus et merites qui sont en luy, qui le rendent à la verité très recommandable, que pour l'honneur qu'il a d'estre ce qu'il est et nous appartenir à tous de si près. Et encores que je sois très assurée qu'il retrouvera en vous tout ce qu'il a perdu en la mort du dellunct, et que, en ce qu'il aura besoing de vostre faveur et bonne grace, vous luy ferez cest honneur de luy faire paroistre par effect l'amitié que vous luy portez, j'ay bien voulu neantmoins, mon cousin, pour le desir que j'ay de luy pouvoir en toute occasion tesmoigner la bonne vollonté que je luy porte, outre ses merites particulliers, vous prier, de vouloir, pour l'amour de moy, tant gratifier, que

¹ C'était toujours l'affaire de la succession du cardinal Hippolyte, que la reine mère cherchait à régler depuis si longtemps.

² Julien de Medicis, mort en 1588.

je puisse à bon escient ressentir de l'honneur de vostre bonne grace, et qu'il cognoisse combien ma presente recommandation, jointe à l'amitié que vous luy portez, luy aura servi en vostre endroiet, vous assurant que ce sera chose qui me sera autant agreable, comme de très bonne vollonté je vous en prie, suppliant le Créateur vous avoir, mon cousin, en sa saincte et digne garde.

Esript à Paris, ce xxviii^{me} jour de decembre 1587.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1587. — 31 décembre.

Orig. Collection de M. Lucas-Montigny.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANY,

CHIVALIER DES ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILZ, CONSEILLER EN SON
CONSEIL D'ETAT ET SON AMBASSADEUR.

Mons^r de Pisany, j'attends de jour à autre nouvelles de ce que le chevalier d'Elbene aura negocié avec mon cousin le cardinal Grand-Duc de Toscane, lequel a encore par deçà le marquis Del Monte¹ qui nous a fait tant de demonstration de la bonne volonté qu'il porte au Roy mon filz et à moy, que nous avons toute occasion d'estre très contents d'aug^{er} si beau commencement, lequel je me veulx promectre veoir suivi d'effectz correspondans à l'affection qu'il a tousjours monstré me porter. Le S^r Del Monte m'a aussi parlé de mes particullieres affaires que j'ay avecque luy, et fait quelque offre de sa part en argent; sur quoy j'ay pensé m'estre plus honorable de [ne] l'incommoder nullement de ses deniers, ains le prier de me vouloir seulement accorder la

¹ Orazio Del Monte, gentilhomme très attaché à Catherine de Medicis, était le père de ce marquis Del Monte. Ils étaient neveux de Jules III.

prise de possession des biens que m'appartiennent dans son estat, afin que par là je puisse avoir ce contentement de veoir que, me reconnoissant pour ce que je suis, heritiere unique et universelle de ma maison, il me rende ce qui m'a esté reteneu par son frere: car, cella estant, puis après il congnoistra, non seulement en ce qui sera de mesditz biens, mais en toute aultre occasion, combien je veulz faire estat de son amitié. Au retour du S^r Del Monte vers luy, je me promets qu'il satisfera en cela à ce que je desire de luy: car ce que je luy demande est (ainsy que je l'ay dict au S^r Del Monte) sans avoir intention, quoi qu'il fasse, de faire rien qui ne luy soit agreable, ny en faire davantage de poursuite, pour l'envie que j'ay de luy tesmoigner la continuation de ma bonne volonté; qui est tout ce que je vous puis mander pour response à vostre lettre du xii^e de ce mois, priant Dieu, Mons^r de Pisany, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxxi^e jour de decembre 1587.

CATHERINE.

1587. 31 decembre.

Orig. Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n^o 231, f^o 119.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANY.

Monsieur de Pisany, je vous ay cy-devant escript en recommandation des affaires que damoiselle Isabeau Beliseau a pendantes à Rome allencontre d'un nommé Sixto, lequel, après l'avoir espousée en face de nostre mere Sainte Eglise, est allé contracter à Saluces ung second mariage, afin que par vostre moyen elle puisse obtenir à la Rothe ce qu'elle demande, comme chose, à mon advis, pleine de beaucoup de consideration.

Maintenant ayant sceu comme le Roy monsieur mon filz vous escrivoit de ce faict, j'ay bien voullu reiterer par la presente ce dont je vous ay prié, vous assurant que vous ferez chose qui me sera très agreable, faisant tenir la main à ce que par delà l'on luy conserve son bon droiet, sans que les faveurs dudiet Sixto luy puissent empescher d'obtenir ses fins et conclusions. Car, à ce que j'ay peu entendre du merite de sa cause, ce qu'elle poursuit est plain de toute grande et favorable recommandation: ce qui faict que je vous prie encores ung coup de la vouloir gratifier en tout ce que avec la justice vous pourrez, avec assurance de faire chose qui me sera très agreable. Priant Dieu, Monsieur de Pisany, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, ce dernier jour de decembre 1587.

Signé : CATHERINE.

DE L'AURESPINE.

[1588. Janvier.]

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n^o 3365, t. 11 v.

[AU ROY D'ESCOSSE.]

Très hault, etc., envoyant le Roy nostre très cher S^r et filz ce porteur, le S^r viconte de Comblizy¹, son conseiller secretaire d'Estat et de ses commandemens à la survivance de son pere, par delà, tant pour se condouloir avec vous de l'exécution faicte contre la personne de la fene royne d'Escosse, Madame ma belle fille, vostre mere, que pour resider son ambassadeur près de vous au lieu du S^r baron d'Esneval son beau-frere, nous avons bien voullu l'accompagner aussy de la presente

¹ Le fils de Pinart.

avec charge de faire semblable office de condoléance de nostre part en vostre endroiet et de vous assenrer de la bonne affection que nous avons de faire et moyenner envers le Roy nostrediet Sr et filz tout ce qu'il nous sera possible pour renouveler et confirmer les antiens traictez d'amitié, alliance et confederation d'entre ceste couronne et la vostre, pour le commun bien d'icelles, ainsy que lediet Sr viconte vous fera plus particulièrement entendre de nostre part; dont nous vous prions le croire, comme vous feriez nous mesmes, qui prions Dieu, très hault, etc., vous avoir en sa sainte et digne garde.

De le jour de

[CATHERINE.]

1588. — 3 janvier.

Archives de Florence. Carton des couvents supprimés.
Imprimée dans *La Gioventù di Caterina. Medici d'Alfred de Reumont*,
Firenze, 1855, in-18, p. 179.

MESDAMES

LES ABBESSE ET RELIGIEUSES
DES EMMURATES DE FLORENCE.

[*Signora Abbadessa a Monache, dalla lettera vostra ho rilevato con gioia che vi ricordate di me nelle vostre sante e devote orazioni. Desidero che così facciate anche per l'avvenire e vi assicuro che mi sarà gratissima ogni occasione che mi*¹]
présentera moi en de vous pouvoir faire paroistre l'amitié et bonne volonté que je vous porte, ainsy que j'ay faict à l'endroiet de mon cousin Monsieur le cardinal Grand-Duc de Toscane, aiant donné charge au sieur Horatio Del Monte luy parler en mon nom, pour vous donner et remettre la gabelle que vous luy

¹ Le commencement de cette lettre ayant été lacéré, le traducteur de l'ouvrage de M. de Reumont a essayé d'y suppléer par les quatre lignes italiennes que nous imprimons en italiques.

CATHERINE DE MÉDICIS. — IV.

debvez. Je vous envoie une lettre que je luy escript encores à cest effect, laquelle je suis d'advys que vous luy faictes presanter, m'assenrant que vous trouverez en luy toute la gratification que vous pouvez esperer. Je donneray ordre à faire envoyer à vostre couvant, ainsy que je la vous ay promise, non ma statue de marbre, pour ce que cela est trop malaizé, mais un portrait au vif de moy, très bien faict, lequel sera mis et aposé dans peu de temps en vostre eglise, vous recom-mandant à vos prieres la santé du Roy monsieur mon filz et de la Reine ma fille, et qu'il plaise à Dieu leur donner des enfians, au bien de cest estat et de toute la chrestienté. Je prie Dieu, Mesdames les Abbessse et Religieuses, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le III^e jour de janvier 1588.

DE L'ACCESPINE.

CATHERINE.

1588. — 4 janvier.

Archives des Medici à Florence, n° 5726.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE CARDINAL GRAND DUC
DE TOSCANE.

Mon cousin, les pauvres religieuses du couvant des Murattes de Florence doibvent, ainsy que j'ay seen, quelque argent à vostre disque à cause de la gabelle des biens et heritages que je leur ay donnez, et d'autant que je suis tres assensee qu'ilz retrouveront en vous toute la grace et liberallité qui leur est bien necessaire, ven leur paouvreté, et le peu de moi en qu'elles ont de vivre, j'ay bien voulu accompagner la bien humble supplication qu'elles m'ont mandé vous vouloir fere de la presente, pour vous prier, mon cousin, vouloir, en continuant les graces et liberallitez desquelles vous avez honoré

41

vostre nouvel avenement à cest estat, en faveur de charité, et par aumosnes quicter ausdictes relligieuses lesdictes gabelles, affin qu'elles puissent plainement et paisiblement jouir de sy peu que je leur ay donné, vous assurant, outre ce que vous ferez oeuvre agreable à Dieu, et l'obligation que ces paouvres filles-là auront à prier pour vostre prospérité et santé, qu'en mon particullier vous me ferez bien grand plaisir; duquel je me revancheray ailleurs en ce que se pourra offrir par decà pour vostre contentement, ainsy que vous entendrez du S^r Horatio Del Monte, lequel j'ay chargé vous parler de ce faict là de ma part, priant Dieu, mon cousin vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le m^{me} jour de janvier 1588.

De sa main : Mon cousin, je vous pryé pour l'amour de moy leur donner le droyt de gabelle pour tel que leur ay donné, et je l'estimeré comme à moy mesme c'est faict.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. — 4 janvier.

Archives des Médicis à Florence, n^o 4727.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE CARDINAL GRAND DUC
DE TOSCANE.

Mon cousin, si je n'avois toute assurance du zelle et affection que le seigneur Cappony¹, l'un de mes gentilzhommes, a à vostre service, accompagnée d'un très grand desir de vous pouvoir tesmoigner, comme il est resolu de faire, tout ce qu'il vous plaira luy commander, je n'eusse voulu charger le seigneur Horatio

¹ Il s'agit probablement d'Orazio Capponi, fils de Gino, qui devint évêque de Carpentras en 1596, et mourut à Rome en 1609.

Del Monte de vous faire en mon nom en sa faveur la bien affectionnée priere, dont il vous parlera de ma part. Mais faiant tous jours congneu pour personnage d'honneur, et qui ne vous promettra riens qu'il ne vous tienne, j'ay bien voulu interceder pour luy à ce qu'il vous plaise, en ma recommandation, le reintegrer en la possession de ses pere et mere, et le remettre, ainsy qu'il estoit auparavant ce qui a esté decretté allencontre de luy, en le recevant en vostre bonne grace, de laquelle j'espere que vous le trouverez très digne, vous assurant que, pour la bonne volonté que je luy porte, que particullierement je me ressentirai vous avoir obligation de la grace que vous lui ferez, ainsy que sy c'estoit chose qui me touchast, pour m'en revancher ailleurs en tout ce que vous pourrez desirer de moy, ainsy que vous dira plus amplement ledict seigneur Horatio Del Monte; m'en remectant sur luy, pour prier Dieu, mon cousin, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le m^{me} jour de janvier 1588.

Encore que je vous aye escript de ma meyn pour cette pouvre jantilhomme, je vous ay volen encore escrire la presante, et vous prier, mon cousin, ly volouyr fayre paroistre que ma recomandation luy aura servy.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. — 4 janvier.

Archives des Médicis à Florence, n^o 4726.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE CARDINAL GRAND DUC
DE TOSCANE.

Mon cousin, du vivant de defunct mon cousin le Grand-Duc, vostre frere, je luy avois

faict la mesme priere, que j'ay bien voulu vous reiterer encores à present¹, qui est qu'il vous plaise, à ma priere et requeste, faire rendre à Madame de Castellane, l'une de mes dames ordinaires, quelques bagues, perles et pierreries qui lui appartiennent, et lesquelles mondiet cousin avoit il y a quelque temps faict saisir et arrester es mains du deffunct baron de Castellane, son mary, comme il passoit par Florence, afin de le contraindre à luy payer la gabelle des contracts qu'il pretendoit qu'il luy devoit. Cella n'ayant peu du vivant dudiet deffunct reusir à son contentement, encores que la poursuite qu'elle en faisoit feust accompagnée de justice et equité, ainsy que l'on congnoistra quand le merite du faict sera bien entendu, je vous prie voulloir, pour l'amour de moy, qui vous en prie autant affectueusement qu'il m'est possible faire, rendre et restituer à ladicte dame de Castellane lesdictes bagues; pour ce que aiant cest honneur d'estre l'une de mes dames et de me suivre et servir, je seray bien aise que, par mon moien, elle puisse recouvrer ce que luy appartient, ainsy que j'espere de l'amitié et bonne volonté que je scay que vous me portez, avecques les raisons qu'elle allegue pour monstrier comme sondiet mary n'estoit nullement subject audiet droiet de gabelle; pour lequel ladicte saisie avoit esté faicte; vous assurant mon cousin que vous me ferez très grand plaisir sy elle congnoist par effect que ma recommandation luy ait autant servy en vostre endroit, comme bien volontiers je vous

en prie, ainsy que je l'ay dict au seigneur Floratio Del Monte, sur lequel je me remectz pour prier Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le ⁱⁱⁱⁱ jour de janvier 1588.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. — 5 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3365, p. 34 r°

[A MONSIEUR DE CHASTEAU NEUF.]

Monsieur de Chasteauneuf, le Roy monsieur mon filz qui est icy, il y a desjà quelque temps, de retour de son armée, faisant response à voz depeschies des ^{xiiii} novembre, ^{ix} et ^{xv} du passé, ce mot sera seulement pour accuzer la reception de celles de mesme date qui s'adressoient à moy, et pour vous dire que la royne d'Angleterre, favorisant et assistant si manifestement et animeusement d'argent et de moyens le roy de Navarre et ceulz de la nouvelle oppinion de ce royaume, pour les empescher de se conformer et ranger à la volonté du Roy mondiet S^r et filz, vous ferez très bien de ne luy celler pas que c'est contrevenir directement aux traictez d'alliance d'entre icelluy mondiet S^r et filz et elle et au serment qu'ilz ont reciproquement faict de les entretenir. Et sur cela vous incisterez vivement à ce qu'elle revoeque tout ce qu'elle pourroit avoir faict et procuré en leur faveur, et l'observerez de si près en ces choses-là, que, si vous ne pouvez du tout arrester, du moins vous allentissiez et retardiez l'ayde et secours qu'elle faict en la cause desdicts de la nouvelle oppinion, ainsi que le Roy mondiet S^r et filz vous taict plus particulièrement entendre;

¹ Cette affaire remontait assez loin : une lettre de Catherine au grand duc de Toscane, en date du 12 juin 1579, réclamait déjà la restitution d'une « litiere de deux muets, etc. » en faveur de Philippe Altoviti, qui avait épousé Renée de Rieux, l'une de ses filles d'honneur. L'année précédente, le comte de Castellane avait été tué par le grand-prieur de France.

qui me fera mettre fin à la presente, priant Dieu, etc.

A Paris, le v^{me} jour de janvier 1588.

[CATHERINE.]

1588. — 5 janvier.

Orig. Archives nat., carton des Rois, t. II, p. 101.

Imprimé dans la *Correspondance* de Bertrand de Salignac de La Mothe-Fénelon (Paris et Londres, 1838), t. I^{er}, p. 101.

A MONSIEUR

DE LA MOTHE FENELON.

Monsieur de La Mothe Fenelon, vous avez faict, avec voz nepveux, ung très notable et agreable service au Roy monsieur mon filz et à vostre party par la deffense de la ville de Sarlat¹, qui a esté preservée par votre prudence et par la veille et valeur de vozdicts nepveux² contre les forces de ceulx du party contraire, qui auront receu ce coup de baston avecque celluy de la deffaicte entiere de leur armée estrangere³, advenue par la singuliere grace de Dieu et par la bonne conduite et le bonheur du Roy moidict sieur et filz. Je me resjouys grandement du bon devoir que vous avez faict en cette occasion, tant par l'avantage que en recepara le service du Roy moidict sieur et filz, que pour l'affection particuliere que je vous porte et à tous les vostres, pour lesquelz je seray toujours preste à m'employer, quand l'occasion de ce faire s'en presentera. A tant je prie Dieu, Monsieur de La Mothe Fenelon, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

¹ A la fin de 1587, Bertrand de Salignac se jeta dans la ville de Sarlat, devant laquelle le viconte de Turenne vint mettre le siège; il soutint bravement l'assaut et conserva la place. — A. de Thou, liv. LXXXVII.

² Particulièrement Jean de Salignac, tué la même année à l'attaque de Domme, le 6 novembre 1588.

³ Les victoires de Vimory et d'Auneau remportées par le duc de Guise.

Escript à Paris, le v^e jour de janvier 1588.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1588. — Janvier.

Aut. Archives du Vatican

A VOSTRE SAINT PERE LE PAPPE.

Très Saint Pere, ayant receu de Vostre Saincteté la lettre qu'il luy a plen m'escripre, par laquelle ay entendu l'honneur qu'il a plen à Vostre Saincteté fayre à l'evesque de Paris de l'avoyr promu à la dignité cardinale¹, n'ay voulu faillyr d'en remercier avec toute affection Vostre Saincteté et luy en baiser les piés, pour le plesir que j'en ay receu, m'asurant qu'Elle en recevra et tout le Sacré College cervice et contentement, pour estre personnage pour satisfaire à tout ce que par Sa Saincteté luy sera commandé et pour cervir à l'honneur et augmentation de la gloire de Dieu et du Saint-Siege apostolique, et supliceray en cet endroit Nostre Seigneur donner à Vostre Saincteté longue vie et heureuse au gouvernement et regne de son Eglise.

Vostre devote et hobeissante fille,

CATHERINE.

1588. — 6 janvier.

Aut. Archives du Vatican. Lettres des rois et reines de Navarre, vol. 26, carton 277, n. 1990.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE CARDINAL MONTALTO.

Mon cousin, je ne vous saurois assez remercier du bon effect que avez faict près Sa

¹ La promotion de Pierre de Gondi au cardinalat est du 18 decembre 1587. — A. la lettre de M. de Pisany au roi Henri III, du même jour, dans le ms. Bréneau 354.

Sainteté pour la promotion de l'evesque de Paris, dont je vous en scay un gré tel que vous pouvez assurer que, en tous lieux où j'auray moyen de pouvoir recognoistre ce plaisir, que vous pouvez faire estat de moy et de mes moyens dans tous les temps qui pourront advenir, comme d'une des plus sures et meilleures amies que vous pouvez avoir; et en tout ce que je auray moyen, auprès du Roy mon filz, si se presente chose qui vous puisse concerner, le vous feray paroistre par effect; et en attendant qu'il s'en presente occasion requerray Dieu vous conserver.

De Paris, le ^{vi} janvier 1588.

Vostre bonne cousine, CATHERINE.

1588. — 6 janvier.

Orig. Communique par M. E.-P. de Saint-Albin.

A MONSIEUR DE PISANY.

CHEVALIER DES ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILZ, CONSEILLER EN SON CONSEIL D'ESTAT, CAPITAINE DE CINQUANTE HOMMES D'ARMES DE SES ORDONNANCES, ET SON AMBASSADEUR À ROME.

Mons^r de Pisany, je vous envoie une lecture que j'escrips à ma cousine la signora Camilla Perretti¹. Regardez à la luy presenter de ma part avec mes bien affectionnées recommandations et toute assurance de l'amitié et bonne volonté que je luy porte. Enquerez-vous soubz main, sans qu'elle en sache rien, si elle a receu la tapisserie que je luy ay envoyée et si elle l'aura trouvée belle, et me le mandez. Priant Dieu, Mons^r de Pisany, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le ^{vi} janvier 1588.

CATHERINE.

¹ La sœur du pape Sixte-Quint, Camilla Peretti, qui de lavandière était devenue duchesse. Brantôme conte une anecdote à son sujet, au livre des «grands capitaines étrangers», t. II, p. 220, de l'éd. Ladamne.

1588. — 9 janvier.

Orig. Archives du Vatican, n^o 1225.

À TRÈS SAINT PERE.

Très Saint-Pere, le feu marquis de Malestaine, que Dieu absolve, nous avoit très prudemment exposé l'intention de Vostre Sainteté sur l'occasion de sa venue, laquelle estoit très agreable au Roy nostre très cher filz et receue de nous avec toute reverence; nous estimons qu'il n'eust omis de représenter fidelement à Vostre Sainteté l'affection très sincere que a le Roy nostre très cher filz au bien et repos de la chrestienté; en quoy nous tiendrons à très grand heur et benediction de le pouvoir corroborer et fortifier, comme nous nous sommes perpetuellement estudié de faire, si bien que nous pouvons dire en estre succedés plusieurs effectz très notables, pour lesquelz continuer, nous postposerons toujours toute consideration particuliere, comme nous supplions Vostre Sainteté avoir agreable que nostre cousin le sieur de Foix lui declare plus amplement de nostre part; et nous prions Dieu, très Saint Pere, que icelle Vostre Sainteté il veuille longuement garder au gouvernement de l'Eglise.

De Paris, le ^{ix} jour de janvier 1588.

Vostre devote fille la Royne mere du Roy.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1588. — 24 janvier.

Monte. Bibl. nat. Fonds français, n^o 15074, t. 1, f. 4.

A MON COUSIN

LE CARDINAL DE JOYEUSE.

Mon cousin, j'ay receu vostre lettre du ⁱⁱⁱ janvier, et oy lire celle que vous avez escripte de mesme datte au Roy monsieur

mon filz, aveques grand desplaisir d'avoir entendu le peu de compte que Sa Sainteté a fait de la nouvelle que luy a portée le S^r Mario Bandini et sa façon de proceder en cest endroit, qui est par trop éloignée de la confiance que nous avions en sa bonne volonté et au merite du service que le Roy mon sieur et filz a faict à la religion catholique par ceste victoire et dissipation d'armée, de la quelle il a pleu à Dieu le randre executeur. Je veulz croire que le temps et le bien qu'il a fait deçà seront cause qu'il en fera plus grand compte cy-après et que il donnera aussi toute occasion et moien au Roy mon sieur et filz de poursuivre la guerre que il a embrassée et si bien acheminée pour la restauration de la religion catholique, comme il y est très disposé et affectionné, ainsy que vous entendrez par ce que il vous escript, dont je ne vous feray redite et de ce que nous escripvons presentement au marquis de Pisany, qu'il vous communiquera, m'assurant que vous embrasserez et favoriserez toujours de tout vostre pouvoir ce que vous cognoistrez estre de l'intention du Roy mon sieur et filz et de son service et qui vous est toujours recommandé de ma part, qui auray aussy tel soin de tout ce qui concernera vous et les vostres, et vous devez esperer de l'affection que je vous ay toujours portée, etc.

1588. 2 fevrier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3365, f. 36 v°

[A MONSIEUR DE CHASTEAUNEUF.]

Monsieur de Chasteauneuf, nous avons veu voz depeschies des xxiii^e et xxviii^e de decembre et ix^e du mois passé, qui ne nous confirment que trop les advis que vous nous avez donnez

dès le commencement de ces remuemens, que la royne d'Angleterre n'abandonnera aucunement le roy de Navarre en ceste cause, mais que, lorsqu'il se verra le plus abbattu, elle tachera par tous moiens de le rellever et secourir. Les cinquante mil escuz qu'elle a d'ung costé faict tenir à Francfort par lettres de change et les xii^e l. t. qu'elle a envoyez aux agens des affaires dudict roy de Navarre par deçà le monstrent bien par effect, et la response qu'elle vous a faicte sur ce que luy en avez dict en vostre dernière audience faict assez congnoistre qu'elle affecte et supporte en tout et par tout ledict roy de Navarre; en quoy elle contrevient manifestement aux traictez d'alliance qui sont entre le Roy monsieur mon filz et elle, dont vous devez continuer à vous plaindre et faire instance de si bonne façon qu'elle veoye que nous ne sommes pas de si peu de sentiment que nous n'appercepvions clairement le tort qu'elle nous faict, estant la seule occasion d'empescher que ledict roy de Navarre ne se range à faire ce que le Roy mondiet S^r et filz desire de luy, qui seroit ung moyen pour remettre bientost ce royaume en repos, et par consequant pour nous opposer à la grandeur du roy d'Espagne, qui se veut prevalloir en ses affaires du trouble et de la division des estatz et royaumes des princes ses voisins; a quoy ladiete dame royne d'Angleterre deust penser et adviser, comme celle qui y a autant d'interest que nul aultre, et croire que de la tranquillité et prosperité de cest estat deppend la seureté et conservation du sien, lequel on n'oseroit et ne pourroit-on entamer si, demourant en l'observation des traictez d'entre ces deux couronnes, ceste-cy estoit paisible et liberée de ses afflictions civiles, ainsi que plus amplement vous luy pourrez faire toucher au doigt. Vous continuerez aussi à faire vostre plain

devoir pour le faict des degradations faictes par les Anglois sur les subjectz du Roy mondict S^r et filz, selon que vous avez faict fort vertueusement jusques icy, à vostre grande louange et au contentement des François qui ont esté par delà pour en faire poursuite, et nous advertirez au demeurant de ce qui surviendra, tant en la negotiation de l'accord d'entre ledict S^r roy d'Espagne et ladicte dame royne d'Angleterre, qu'aux petites courses et amorses d'entre les Anglois et Escossois, suivant ce que le Roy mondict S^r et filz vous escript plus particulièrement; aux lettres duquel me remectant pour le surplus, je prierray Dieu, etc.

Esript à Paris, le n^m^e jour de febvrier 1588.

[CATHERINE.]

1588. — 13 février.

Orig. Arch. nat., carton des Rois, t. II, p. 491.
Imprimé dans la *Correspondance diplomatique*, de Bertrand de Salignac de La Mothe-Fénelon, t. I^{er}, p. xvi.

A MONSIEUR

DE LA MOTHE FEVELON.

Monsieur de La Mothe Fénelon, le Roy monsieur mon filz est non seulement très bien informé du bon devoir que l'evesque de Sarlat¹ et voz autres neveux ont faict en la conservation de ladicte ville, mais il reconnoist aussy que le bon succez qui en est arrivé est deub à vostre soing et prevoyance, qui aviez si bien donné ordre à toutes choses auparavant que l'on y eust mis le siege, que cela a grandement aydé à repousser les ennemys. Or, il vous en scait le bon gré que merite ung si notable et utile service, et vous asseure que, se presentant occasion de le

¹ Louis de Salignac, eveque de Sarlat, qui avait succédé à son oncle, François, en 1578.

reconnoistre en vostre endroict et de vozdiectz neveux, vous sentirez par effect le contentement qu'il en a : en quoy je le conforteray toujours aultant qu'il me sera possible, vous voulant bien dire que le S^r de Saulejac¹, present porteur, s'est bien acquitté de la charge que vous luy aviez donnée. Priant Dieu, Monsieur de La Mothe Fénelon, qu'il vous ayt en sa sainete et digne garde.

Esript à Paris, le xiii^e jour de febvrier 1588.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1588. — 14 février.

Orig. Communiqué par M. L.-P. de Saint-Albin

A MONSIEUR DE PISANY,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILZ, CONSEILLER EN SON CONSEIL D'ESTAT ET SON AMBASSADEUR À ROME.

Mons^r le marquis, les bonnes et louables parties, accompagnées de saincte vie et conversation, que j'ay toujours recogneues en la personne de frere Augustin Comba, docteur en theologie, l'ung de mes aulmonniers ordinaires, avec le zeile qu'il a à l'honneur de Dieu, propagation et accroissement de son divin service, sont cause que, m'ayant longuement servi, ainsy qu'il faict à present encore, j'ay désiré qu'il put estre promu en quelque qualité condigne à ses merittes, au moyen de quoy, ayant le Roy mons^r mon filz nommé puis peu de jours à N. S. Père, frere Horace Zamet pour estre pourveu de l'abbaye de Sully, j'ay esté bien aise que cette occasion se

Armand de Salignac, s^r de Gauleque, neveu de Bertrand de La Mothe Fénelon, qui s'était distingué aussi au siège de Sarlat et avait été envoyé par son oncle au roi pour lui rendre compte de la delivrance de la ville.

soit offerte afin de faire pourveoir ledict de Comba de celle de Domp martin en Ponthieu¹, en laquelle ledict Zamet, il n'y a que deux mois, avoit esté pourveu, et comme j'ay desiré que cette abbaye de Domp martin fut regie et gouvernée par luy, que j'ay cogneu très digne et grandement capable d'une plus grande charge, je vous prie, afin qu'il se puisse à bon escient ressentir de la bonne volonté que je luy porte, supplier Sa Saincteté de ma part qu'il luy plaise l'en vouloir pourveoir gratis, tant en consideration de la bien affectionnée priere que je luy en fais, comme pour l'ung de mes serviteurs, pauvre et destitué de moyens, du peu de temps qu'il y a que Zamet qui la luy resigne en a esté pourveu, sans en avoir jamais jouy, et aussy des merites du Sr de Comba, lequel S. S. trouvera très digne de la grace que je la supplie luy vouloir faire, vous recommandant particulièrement cette affaire avec assurance que S. S. fera chose qui me sera très agreable et dont je luy scauray fort bon gré pour le desir que j'ay de tesmoigner audict de Comba combien j'ay ses services agreables et ce que je desire faire pour luy, priant Dieu, Mons^r le Marquis, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xiv^e jour de febvrier 1588.

De sa main : C'est le confesseur de toute ma maison, des principaux. Je vous prie qu'il ait ces bulles gratis, et aidez-vous de la seur du pape, et me mandez si elle a receu la tapisserie que je vous ay envoyée par vostre secretaire pour luy bailler.

CATHERINE.

¹ Domp martin (Somme), abbaye de Premontrés, au diocèse d'Amiens. Ce ne fut pas Comba qui l'obtint; le titulaire jusqu'en 1604 fut Michel de Ghiers.

1588. — 17 fevrier.

Aut. Mantoue. *Archivio storico Gonzaga*, E. XV, 2.

A MA COUSINE

LA DUCHESSE DE MANTOUE¹.

Ma cousine, je vous ay voulu faire ce mot, ayant entendu que vous aysiez trouvé mal, pour vous prier, par Nyvolon, maistre d'hostel du Roy mon filz, present porteur, que monsieur de Nevers envoie vers le duc vostre mary, me mander comme vous portés, desirant que soit ausi bien comme je le souhaite, vous priant de faire estat de moy comme de la meilleure parente que vous ayez, comme en toutes ancasions je vous l'elay paroistre, et de vouloyr tenir la mein que ledict Nyvolon puisse apporter le contentement à monsieur de Nevers qu'il desire: de quoy je me sentiray autant tenue que c'estoit pour moy mesme. Et à cest endroit je prieray Dieu qu'il vous conserve en sa sainte grace.

De Paris, le xviii^e fevrier 1588.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. — 20 fevrier.

Aut. Archives de Turin.

A MON FIL

MONSIEUR LE DUC DE SAVOIE.

Mon filz, j'ay veu sy bien volontiers mon cousin le marquis de La Chambre, lequel, outre l'honneur qu'il a de m'appartenir de si près qu'il faict, a rendu tant de tesmoignage au Roy monsieur mon filz de l'affection qu'il porte à son servisse, que j'ay bien voulu vous

¹ Éléonore de Médicis, femme de Vincent de Gonzague, duchesse de Mantoue depuis l'année précédente.

tesmoigner le contantement qu'il m'en demeure, en vous priant vouloir, aux affaires qu'il pourra avoir auprès de vous, luy agreer par toutes sortes de gratifications le servisse qu'il a rendu au Roy mondiet fils. Il mene avecque lui sa femme, qui est fille de defunct mon cousin le maresal de Tavano¹, duquel les servisses me sont tant recommandez, que je vous prie luy tesmoigner aussi le contentement que vous recevez de cette aliance, vous assurant, què vous me ferez très grand plaisir s'il cognoist que ma presente recommandation luy ayt autant servy en vostre endroit, comme bien volontiers je vous en prie, et que Dieu vous ayt, mon fils, en sa très sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xx^{me} fevrier 1588.

Votre bonne mere, CATHERINE.

1588. — 20 fevrier.

Orig. Mantoue. *Archivio storico Gonzaga*, E. XV. 2.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, ce a esté beaucoup de contentement au Roy monsieur mon filz et à moy d'avoir entendu par le S^r Laffin la demonstration que vous faicte de louer Dieu de l'heureux sucez qu'il luy a plu donner a la defaicte des estrangiers², qui estoient entrez en ce royaume, nous assurant que, comme vous monstrez vouloir estre participant de cette bonne fortune et de vous en rejoinir avecque nous, aussi nous vous ferons tousjours en toutes occasions paroistre par effect

¹ Claudine, fille de Gaspard de Saulx-Tavannes, mort en 1573, et de Françoise de La Baume, avait épousé, le 20 janvier 1588, Louis, marquis de La Chambre, vicomte de Maurienne.

² Les Allemands de Jean-Casimir de Bavière et les Suisses qui s'étaient joints à eux.

l'amitié et bonne volonté que nous vous portons, comme vous dira plus amplement ledict S^r Laffin, auquel j'ay donné charge vous recommander de ma part les affaires de madame de Borogue, afin que, suivant la priere que vous ay cy-devant fait en sa faveur, elle se ressante de l'amitié que vous me portez, ainsi que je vous en prie encore une fois, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et très digne garde.

Escript de Paris, ce xx^e fevrier 1588.

Votre bonne cousine, CATHERINE.

1588. — 28 fevrier.

Aut. Archives des Médicis à Florence, n^o 4727.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE GRENT DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, ayant entendu que Madame Dal Bene, qui ayt de la mayson de Tornabony¹, dont[?] aultrefois à ma fille, ha esté maryée en nostre mayson, qu'el a encore son pere très sage jantillhomme et pour vous byen servyr et fidelement, pour avoir de tous tamps aysté cete meyson à nous très affectueuse et avoyr suyvy nostre party et la fortune de nostre mayson et servy en tant qu'il ont heu moyen de toute affectyon. Oultre sela, nous savons qu'i son dé plus ansiens et nobles qu'i son en vostre haystat, et[?] toutes ses consideratyons me font vous prier de volouyr, pour l'amour de moy, le volouyr honorer de l'estat de un de vos quarante-ouyt conseller, m'aseurent que en serés très fidelement et byen servy, et que ne me dedyré de

¹ Giuliano Del Bene, chevalier servant de la duchesse de Savoie, fils de Bartolommeo Del Bene, avait épousé Catherine Tornabuoni. C'est le père de cette dernière, Florentin comme tous les Del Bene, que la reine mère recommandait au duc de Toscane.

sete juste requeste. que j'é enn affectyon de voyr aylectué. Je ne vous fayré la presante plus longue, priant Dieu vous avoir en sa saynte et dygne garde.

De Parys, cet dernyer de fevryer 1588.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1588. — Février-mars.

Orig. Arch. du Vatican, Nuoviarchia di Francia, n° 24, p. 241.

A NOSTRE

TRÈS SAINT PERE LE PAPPE.

Très Saint Pere, encores que le Roy mon filz face entendre à Vostre Sainteté l'obligation qu'il a de l'affection paternelle qu'en ce grand besoin vous luy monstrez, si n'ay-je volen laisser pour cela luy faire ce mot, pour de ma part la remercier très humblement et luy supplier de la luy vouloir continuer, en luy accordant de luy envoyer le legat que luy supplie; chose que luy octroyant luy apportera un très grand bien en ses affaires, pour estre très necessaire qu'il soit [icy] promptement, estant les affaires en tel estat que ne peuvent avoir delay, et aussi personne qui fut nouvelle en ce qui est question. Vostre Sainteté pourroit avoir faict un grant secours en cette chose, en gratifiant le Roy mon filz de donner ceste charge au nonce, le faisant cardinal resident de Vostre Sainteté, qui est tout porté et instruit de toutes nos affaires et très fidele à Vostre Sainteté. Elle fera, en ce faisant, [beaucoup] pour le service de Dieu et du Roy, luy monstrent par effect l'exécution de sa bonne volonté vers Sa Majesté, de quoy luy et tout le royaume luy en auront infinie obligation; et en ma part luy en baisera les pieds pour les biens que je congnois que cela adjouera à la conservation de notre religion et extirpation des heretiques et union de tous

les catholiques avec leur Roy: chose que je me veulx asseurer que le Roy mon filz obtiendra de Vostre Sainteté pour la bonté et pitié qui est en elle et pour cette affection qu'elle fait cognoistre avoir à la conservation du Roy et de ce royaume et extirpation de l'heresie, qui sera cause que je ne la ennuyera plus long discours, et feray fin en luy baisant les pieds et suppliant Dieu le conserver pour regir son Eglise.

Vostre devote et obeissante fille.

CATHERINE.

1588. — 5 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15909, p. 59.

A MONSIEUR DE BELIEVRE.

Monsieur de Belyevre, je vous envoy les lettres que, si vous plect, balherés à qui ayles s'adreset. Je n'é peu le fayre plus tost; car j'é tousjour aysté malade de la colyque, dont, Dyen mersis, anuyt je au suys guerye. J'é en dé letre d'Italye, que l'on me mende: cet Monsieur de Loreyne voluyt, par son homme qui est en Espagne, fayr parler pour fayr trover bon le maryage du Greut-Duc, dysant qu'estent sa fille, ayl a l'honneur de luy aystre proche, et qui aura tousjour puy-sance, encore que je l'aye nourye, d'entertenir le Greut-Duc, de fason qu'il y fayra tousjour servyse, que s'ela s'acomoderet byentost. Vous ayste bon et sage et byen avysé: vous conduyré cet afayre aveques vostre prudence. Je vous envoy mes lettres overtes; vous les fermeré après les avoir veues, et je pryé Dyen que vostre voyage¹ souyt heureux et profitable pour le contentement du Roy mon

¹ Henri III avait envoyé Bellievre en Lorraine pour voir le duc et le cardinal de Guise et chercher avec eux quelques accommodements; mais il échoua dans sa mission devant les exigences des Ligneurs.

filz et byen du royaume, et que yl vous aye en sa sainte garde.

De Parys, cet v^{me} de mars 1588.

La byen vostre,

CATHERINE.

1588. — 8 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 35 v°.

[A MONSIEUR DE DANZAY.]

Monsieur de Danzay¹, nous acensons seulement par ceste lettre la reception de la vostre du xii^{me} d'octobre dernier passé, n'y aiant plus rien qui desiré vous y faire response, ainsy que le Roy monsieur mon filz vous escript, qui vous faict aussy entendre ce qui se faict pour l'acquit de voz assignations, à quoy je seray toujours bien aize d'apporter tout l'avancement qu'il me sera possible pour vostre contantement. Et me remettant du surplus aux lectres du Roy mondiet seigneur et filz, je prieray Dieu, etc.

Escript à Paris, le viii^e jour de mars 1588.

[CATHERINE.]

1588. — 13 mars.

Minute. Bibl. nat., Fonds français, n° 16046, f° 63.

Orig. British Museum, Coll. Egerton, vol. 5, f° 23.

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE PISANY,

CONSEILLER DU ROY ET SON AMBASSADEUR A ROME.

Monsieur le marquis, je m'en remetrai à ce que le Roy monsieur mon filz vous escript par ses lettres, et fassent ensemblement escrire au S^r Oratio Rucellay sur le faict pour lequel il nous a depesché par deçà

¹ La correspondance de Danzay avec le roi et la reine mère, retrouvée en Danemark, a été publiée par M. Brück, avec une courte notice. Malheureusement, elle ne comprend pas toute la mission de l'ambassa-

le courrier qui vous porte la presente, vous priant continuer à favoriser ce negoce, comme chose qui importe grandement au service du Roy mondiet S^r et filz et à mon particulier contantement, en donnant courage audiet Rucellay de faire le semblable de son costé, combien que nous recognoissons qu'il y soit très affectionné, dont nous luy savons très bon gré, ainsy que je vous prie luy dire de ma part et de la vostre, vous assurant que je affectionneray toujours tout ce qui vous concernera de très bon cuer, duquel je prie Dieu, Monsieur le marquis, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xiii^e jour de mars 1588.

CATHERINE.

1588. — 16 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15099, f° 53.

A MESSIEURS

DE BELLIEVRE ET DE LA GUICHE.

Messieurs de Bellievre et de La Guiche, j'ay receu vostre lettre du viii^{me} de ce mois, qui me donne bonne esperance, avec ce que j'ay veu du contenu en celle que avez escripte au Roy monsieur mon filz, que vostre voiaige ne sera point infructueux, mais qu'il apportera quelque grande utilité au bien general des affaires de ce royaume, dont il est bien besoing pour nous preserver des grandes miseres es quelles les choses ne semblent que trop préparées. Le Roy mondiet S^r et filz, depuis sa lettre escripte, a eu advis que mon cousin le duc d'Anmale¹, au lieu de prendre

deur. *Indberetninger fra Charles de Danzay til det Franske Hof om Forholdene i Norden, 1567-1573*, Udgivne ved C. F. Bricka af Bogsarkivet, Kjøbenhavn, 1901, in-8°.

¹ Le duc d'Anmale, cousin germain du duc de Guise, était un des princes français les plus engagés

son chemin vers mon nepveu le duc de Guise, ainsi qu'il l'avoit dict au Sr d'Abin, est retourné au Pont-d'Arcy¹, d'où il n'est pas si prest de partir qu'il en faisoit auparavant contenance, ayant respondu là-dessus au Sr d'Estournel, que j'ay envoyé vers luy depuis le retour dudict Sr d'Abin, qu'il avoit occasion de trouver bien estrange que l'on le voulust priver de demeurer en Picardye, veu que l'on lui avoit accordé andiet pais ung lieu de retraicte, qu'il estimoit tant de la bonté et humanité de mondiet Sr et filz que ces choses ne venoient poinct de son mouvement, mais de la malveillance de ses ennemys, qui essayaient de le rendre odieux, et qu'il avoit depesché vers mon nepveu le duc de Guise, pour sçavoir le lieu où il le pourroit trouver. Le refroidissement qui se voyt par là en son voiaige a meu le Roy mondiet Sr et filz de depescher de nouveau devers luy, pour le semondre et solliciter de partir dudict Pont-d'Arcy, pour aller trouver au plus tost mondiet nepveu, et ne sçay bonnement juger s'il y satisfera, dont je demene fort en peine. Sur ce je feray fin, en suppliant le Createur, Messieurs de Bellievre et de La Guiche, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xvi^{me} jour de mars 1588.

La hyen vostre,

CATHERINE.

dans la Ligue et le moins disposés à la conciliation avec Henri III. Il réclamait le gouvernement de la Picardie, et envoyait peu à peu des troupes pour s'emparer des villes de la province. Le roi avait prié Mayenne et Guise de s'entremettre auprès du prince pour arrêter ses mouvements : il aurait voulu qu'une sorte de conférence se reunît au mois d'avril à Soissons, et il avait envoyé Bellievre et La Guiche pour le représenter; mais l'opiniâtreté du duc d'Anjou rendit vaines toutes les démarches.

¹ Pont-Arcy (Aisne), à 30 kilomètres de Soissons.

1588. — 17 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3305, p. 38 r°.

[A MONSIEUR DE CHASTEAUNEUF.]

Monsieur de Chasteauneuf, vous n'aurez pas long discours de moy, après les lettres que le Roy monsieur mon filz vous escript, par lesquelles vous vous trouverez satisfait à voz dernieres depesches et verrez ce que nous avons de nouveau pour le present de deçà. Priant Dieu, Monsieur de Chasteauneuf, etc.

Escript à Paris, le xvii^{me} mars 1588.

[CATHERINE.]

1588. — 28 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15900, f. 65

A MESSEIGNEURS

DE BELLIEVRE ET DE LA GUICHE.

Messieurs de Believre et de La Guiche, j'ay veu bien particulièrement, par les depesches que avez faictes au Roy monsieur mon filz et voz lettres que j'ay par mesme moyen receues, ce que vous avez traité et negocié avec mes nepveuz les cardinal et duc de Guyse et le duc du Mayne¹, lesquelz, si vous n'avez conduitz au poinct de son intention, selon que le contient l'instruction qu'il vous a fait donner à vostre parlement, je m'assure que ce n'a poinct esté faulte d'y avoir apporté tout ce que la fidelité, affection, dextérité de grans ministres, telz que vous

¹ Mayenne n'était pas content de la Cour. Le roi voulait lui faire licencier les dix enseignes qui avaient victorieusement combattues sous ses ordres dans la dernière guerre; aussi s'en plaignait-il vivement à Catherine de Medicis dans une lettre qu'on trouvera à l'Appendice.

estes, peult rendre en ung tel affaire, et que vous continuerez à vous y employer pour avancer tout ce que vous pourrez de mieux, selon qu'il vous escript presentement; à quoy n'estant point de besoing de vous inciter davantaige, ny de vous faire aucune rediete de ce qui est contenu en la lettre de mondict Sr et filz, je finieray ce mot en suppliant le Createur, Messieurs de Bellievre et de La Guiche, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Paris, le xxviii^e jour de mars 1588.

La byen vostre,

CATHERINE.

1588. — 1^{er} avril.

Arch. du Vatican. Lettres des rois et reines de Navarre, vol. 26.

A NOSTRE

TRÈS SAINT PERE LE PAPE.

Très Sainet Pere, s'en allant le cardinal de Gondy pour obeir à Vostre Sainteté le trouver, encore qu'il ne soit besoing par luy escrire grande lettre, je n'ay voulu laisser pour cela lui faire ce mot, pour la remercier encore de l'honneur qu'il luy a plu luy faire¹, comme chose que [lis. dont] j'ay esté aussi aise que si c'eust esté moy mesme, m'assurant que tant plus Vostre Sainteté cognoistra de plus en plus comme elle a fait chose qui retournera au service de Dieu et de toute son Eglise et en particulier pour le service de Vostre Sainteté. Je l'ay prié de parler à Vostre Sainteté de ma part; de quoy me remettant sur luy, ne feray la presente plus longue à Vostre Sainteté, priant Dieu la vouloir conserver pour servir à son Eglise et au bien de toute la Chrestienté.

¹ Sa promotion au cardinalat.

De Paris, le premier avril 1588.

Vostre devote et obeissante fille,

CATHERINE.

1588. — 1^{er} avril.

Archives du Vatican. Lettres des rois et reines de Navarre.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE CARDINAL MONTALTO.

Mon cousin, vous entendrez par monsieur le cardinal de Gondy si amplement toutes choses, qui sera cause que je ne vous ferai la presente longue, après vous avoir encore un coup dict le contentement que j'ay receu de la faveur qu'avez faite audiet cardinal, de quoy je me ressentiray en toutes les occasions qui se presenteront, afin que par effect puissiez encore mieux cognoistre l'obligation que vous en ay. Et, ayant prié lediet cardinal de vous dire aucunes choses de ma part, feray fin, priant Dieu, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

De Paris, le premier avril 1588.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. — Avril.

Orig. Bild. nat., Fonds français, n. 1599, f. 8 v.

A MONSIEUR DE BELLIEVRE.

Monsieur de Bellievre, le Roy monsieur mon filz esperoit avoir meilleure response sur le faict des garnisons de Piccardye que celle que vous a esté donnée par mon neveu le duc de Guyse, et que les Piccartz se rangeroient du tout à sa volonté, dont il desire que vous les pressez encores à bon essient, pour en tirer quelque contentement, ce qu'ilz debyroient faire, afin de justifier leurs actions et éviter le blasme et reproche que leur pourra estre fait, avec juste occasion, d'avoir adverty et

empesché le voiage de guerre qu'il deliberoit faire en Poictou et Guyenne à l'encontre de ceulz de la nouvelle opinion, m'assurant qu'il ne tiendra à vostre soing, affection et vigilance que les choses ne se conduisent au point de l'intention de mondiet Sr et filz¹; qui me gardera de vous en riens dire d'avantage, ny de faire la presente plus longue que pour prier Dieu, Monsieur de Bellievre, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le . . . jour de avril 1588.

De sa main : Je vous pryé dyre à Monsieur de Guise², que je n'aseureré plus le Roy de cet qu'il me mendera; car je suys byen marrye qu'il aye aucasion de me dyre, come yl lyst yer : « Vous m'avés dyts qu'il me contereront³ et vous voyé si j'e aucasion de l'estre ». J'é tent de mal au dens, que ne vous en dyré d'aventege.

La byen vostre,

CATHERINE.

¹ Villeroi écrivait le 28 avril de Paris à Matignon : « Monsieur de Bellievre est encore à Soissons, où il n'avance pas grand'chose; il semble que Dieu nous ait à tous ôtè l'entendement, d'autant que nous nous attachons aux branches et laissons le principal : nous ne savons encore ce qui réussira de ces divisions et dissensions; mais je vous dirai bien que le Roi a declare ne pouvoir plus vivre comme il a vecu jusqu'à présent; il veut être obéi, c'est le langage qu'il tient, que plaît à Dieu qu'il ait commencé plus tôt à l'exercer. » — (*Lettres*, etc., 1749, in-12, p. 220.)

² Dans deux lettres du duc de Guise à la reine mère, écrites de Soissons, les 3 et 7 mai, il est question de « faux bruits » et de « mensonges » qu'on fait courir; mais il est facile de voir que des deux côtés on cherche à se tromper, de telle sorte que le rôle de Bellievre ne devait pas être facile. — Voir les deux lettres à l'Appendice.

³ *Contenteront*, contenteront.

1588. — 21 avril.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 33 r°.

[A MONSIEUR DE DANZAY.]

Monsieur de Danzay, vous ne scauriez pour le present fayre service plus agreable au Roy monsieur mon filz que de retenir par tous moiens possibles le roy de Dannemarch en la bonne resollucion que nous avez escript qu'estoit de n'offenser en façon que ce soit le Roy mondiet seigneur et filz sur l'occasion des troubles de ce Royaulme, estant bien aize que les princes Protestans se soient advisez d'envoyer ambassadeurs de deçà auxdictes fins que vous escrivez, plustost que legierement envoyer des gens de guerre en faveur du roy de Navarre et aultres de son parti; mais ilz feroient encores mieulx de plus [inciter] icelluy roy de Navarre, de se conformer à la vollunté du Roy mondiet seigneur et filz, qui ne tend qu'au bien et repos de ce royaulme, qu'à vouloir persuader icelluy mondiet filz de le recevoir en sa bonne grace, de laquelle il se peult asseurer de joir plainement, toutesfois et quantes qu'il se rengaera à ce que le Roy mondiet seigneur et filz desire. Quant à ce qui touche vostre particulier, vous avez esté cy-devant adverty de ce qui a esté ordonné pour le paiement de ce qui vous estoit deub¹; mais, pour vostre estal

¹ La situation financière de Danzay n'était pas brillante, si on en juge par la lettre que le roi lui adressait le 8 mars 1588.

« . . . Je suis bien aize qu'avez, selon votre devoir, empesché que vos creantiers n'obtinssent du roy de Dannemarch permission de faire arrester les navires des marchans mes subjectz trafiquant du costé du Nort, à l'occasion de voz debtes, qui ne se doivent recouvrer au prejudice et interruption du commerce, qui doit estre libre à mes dictz subjectz es quartier de dela, selon la bonne paix et amitié d'entre moy et ledict S. roy de Dannemarch, desrant que vous faciez toujours de

de maistre d'hostel ordinaire du Roy mondiet seigneur et filz, scaïchez qu'en faisant l'estat de sa maison, il en retrace plusieurs officiers de toutes qualitez et mesmes de la vostre, n'ayant retenu que ceulx qui le doivent servir par chascun quartier. Toutefois l'honneur et la qualité vous en demourera toujours et ne vous desniera pas en don ou recompense autant, voire plus, que les gaiges de vostre dict estat ne se pourroient mouler selon que voz anciens services le meritent. Priant Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris le XXI^{me} avril 1588.

[CATHERINE.]

Post-scriptum. — Monsieur de Danzay, après ceste lettre escripte, nous avons receu vostre depesche du du mois de febvrier dernier, ayant veu et bien considéré ce que m'escripvez, dont je vous seay très bon gré, et verray de me servir de ce qui sera pour ce à propos, lorsque les ambassadeurs seront icy.

mesme. . . . Je vous diray aussi que ceulx qui ont charge de voz affaires de deçà sollicitent et poursuivent l'acquit des assignations qui vous ont esté baillées pour ce qui vous est deub, en sorte que j'espere que vous aurez bientost de quoy appaiser et satisferez a vozdictz créantiers. — (Ms. fr. 33 r^o, f^o 35 r^o).

Danzay n'avait pas que des créanciers personnels. Les dépenses qu'il faisait dans l'intérêt public ne lui étaient pas plus remboursées; et cette situation durait depuis plus de vingt ans. Déjà en 1571, il écrivait à la reine mère :

« Il y a six ou sept ans que Vostre Majesté, congneissant les fraiz que j'avois faictz a la poursuite des villes maritimes et pour plusieurs particularitez qui furent lors vérifiées, me fit ordonner dix mille livres, que messeigneurs des finances recongneurent et approuverent estre justes et raisonnables, dont il me reste encore cinq mille livres à payer, ce que mes necessitez

1588. 22 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n^o 1599, f^o 86.

A MONSIEUR DE BELLIEVE.

Monsieur de Bellievre, vous avez fait beaucoup pour nous de nous avoir donné avis de ce qui a esté jà commencé en vostre negociation¹. Car, combien que vous ayez esté remis à l'arrivée du S^r de Rambures², qui est attendu de la part du Duc d'Anmale et des gentils-

particulieres me contraignent vous escrire, Madame, esperant, puisqu'il a plu à Vostre Majesté me faire cest honneur de commander que tel argent me fust ordonné, qu'elle me fera aussi tant de bien et de grace de me le faire delivrer, comme pour vray j'en ay très grand besoing. — *Indberetninger*, etc., p. 138.

¹ Justement deux jours plus tard, Bellievre écrivait à la reine mère que sa negociation n'avait aucune chance de succès et il demandait son rappel :

« Madame, j'ay fait jusque icy ce que j'ay peu afin d'accomoder les affaires de la Picardie, suivant le commandement que j'en ay de Voz Magestez: je ne plaindrois ma peine ni espargnerois chose qui fust en moy, si j'estimois de pouvoir servir; mais je veoy ces princes estre tellement alterés des avis qui leur sont donnés du costé de Paris, que je crains fort que le succès ne soit pas tel que nous devons desirer pour le contentement du Roy et le repos ce Royaume. Si esperé-je que Voz Magestez cognoistront que je ne y ay rien omlis de ce que peut un bon et loyal subject. Ne pouvant estre utile en ces affaires, je supplie Voz Magestez de trouver bon que je leur alle rendre le service que je leur doibz; et sur ce, Madame, je supplie le Createur de donner a Vostre Majesté très longue et très heureuse vie.

De Soissons, le xxvi^e jour de avril 1588.

Vostre tres humble et tres obeissant subject et serviteur,

BELLIEVE.

² Aut. A la Roïne mère du Roy, Ms. fr. 3402, f^o 18.

Non seulement le duc d'Anmale ne voulut rien ceder, mais il refusa d'aller à Soissons aux conférences qui devaient se tenir a la fin d'avril, et il rappela Rambures, qu'il y avait d'abord envoyé. — Voir les longues dépêches de Bellievre a la Cour dans les ms. fr. 3402.

hommes de Picardye, sans avoir peu encores riens arrester avec ces princes, neanmoins nous eussions esté en grande peyne, si nous n'eussions eu de voz nouvelles, estans bien aise que, suivant la charge que je vous avois donnée, vous ayez dict franchement à mon neveu le duc de Guise le regret extremes que j'auray s'il ne donne contantement au Roy mons^{gr} et filz¹; et seray attendant que luy et ceulz qui l'assistent facent congnoistre par effect la volonté qu'ilz vous ont dict avoir de luy complaire, à laquelle je sçay que vous essayerez de les conduire par toutes les bonnes inductions et saiges remonstrances que vous pourrez y apporter, comme celluy qui ne desire riens plus en ce monde que le bien du royaume, et d'y veoir son Roy recongner avec l'obeissance et reverence qui luy appartient. Suppliant le Createur, Monsieur de Bellievre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxii^e jour d'avril 1588.
La bien vostre,

CATHERINE.

¹ Quant au duc de Guise, il prétendait avoir tenu ses promesses et écrivait à la reine le 4 mars 1588 :

Madame, Monsieur de Bellievre reportant ce qui s'est passé icy m'en gardera d'en escrire à Vostre Majesté, que je supplieray très humblement voyre que j'y ay apporté ce que j'avois dit et promis, et ne puis aucunement renier que le Roy et vous, Madame, n'en receviez contentement. Je supplieray Dieu qu'il m'en donne la grace que mes actions soient reconnues et jugées telles qu'elles sont. Vous avez, après luy, ce pouvoir, et c'est aussy à Vostre Majesté à qui je m'en adresse seule, à laquelle prenant la hardiesse de très humblement baiser la main, je supplie nostre Seigneur, Madame, qu'il vous donne très heureuse et très longue vie.

De Soissons, ce xiii^e [mars].

Vostre très humble et très obeissant suget et serviteur très hobbige,

HENRI DE LORRAINE.

(Aut. A la Reine mere du Roy, Ms. fr. 3769, f° 33.)

1588. — 22 avril.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILS

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE¹.

Mon filz, je ne vous feray pas longue letre, pour me trouver mal, et ausi que le sieur d'Abin² [est] presant porteur, que le Roy envoie vers le Grand-Duc pour se condouloir et le visiter de sa part, et que yl vous pourra dire amplement de mes nouvelles. Cela sera cause que vous prieray seulement de le croire de ce qu'il vous dyra de ma part³; et je feray fin, priant Dyeu vous conserver.

De Paris, le xxii^{me} avril 1588.

Votre bonne mere,

CATHERINE.

1588. — 26 avril.

Archives des Medici à Florence, n° 4726.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE CARDINAL GRAND-DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, outre ce que le Roy monsieur mon filz vous escript affectionnément pour le bon homme Mamany⁴ qu'il ayne, et l'a tou-

¹ Au dos : « La reine mere par le S^r d'Abin. »

² Sans doute un fils de ce d'Alain de La Rocheposay, qui avait été longtemps ambassadeur à Rome.

³ Catherine de Médicis ne perdait pas une occasion de combler d'attentions Charles-Emmanuel, dont la mère s'était montrée si française, et qui aurait dû avoir un lien de plus avec la famille royale par son récent mariage avec l'infante fille d'Elisabeth de France; mais l'ambition du duc de Savoie le portait à suivre les conseils de Philippe II. Il attendit pourtant la mort de la reine mère pour se déclarer ouvertement contre Henri III et assaillir à main armée le marquisat de Saluces.

⁴ Ce Florentin, protégé par Catherine de Médicis, était Nicolo, second fils du poète et frère de Jean-Bap-

jours tant fort cheri, tant pour sa vertu et fidelité que pour la memoire de son pere, je n'ay voulu oublier de vous en faire aussi ceste depesche particuliere, par laquelle je vous prie, autant instamment que je puis, de luy faire restituer ses biens, ainsi que mes cousins les Grands-Ducz, voz pere et frere, luy ont accordé; à quoy il ne reste que l'exécution. Je scay bien que c'est le principal que d'excutter leur intention et la vostre; mais cela est tout digne de vous, qui avez desjà tant d'establissement à la reputation, de laquelle vous avez esté toujours curieux qu'elle vienne à toutes heures jusques à nous, avec beaucoup de louange de chacun, mais avec particulier contentement pour moy, lequel je ne vous scaurois assez exprimer par une bien longue lettre. Je vous prie, mon cousin, respondes en recy et à mon desir, et en l'attente que chacun à bon droict a de vous; et, outre ce que j'en auray singulier plaisir, je mettray peyne de le reconnoistre en ce que vous desirerez de moy, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, ce xxvism avril 1588.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

tiste Alamanni, aumônier de la reine mere, puis évêque de Mâcon, mort en 1582. On peut voir, sur Niccolò, le tome I^{er} des *Lettres*, p. 37, et H. Hauvette, *Luigi Alamanni*, 1903, I, p. 135.

Un autre membre de cette famille, Vincenzo Alamanni, fut ambassadeur de Toscane en France de 1559 à 1576; mais celui-là était dans l'opulence et les honneurs : fils d'une Bidolfi, il avait été sénateur à trente-six ans, gouverneur de Pise, et fut chargé de nombreuses missions diplomatiques; il mourut en 1590 à cinquante-quatre ans, en Espagne, où il représentait le Grand Duc près de Philippe II. (Voir *Lettres de Catherine de Médicis*, t. V, p. 210, où il est parlé de son départ de Paris.)

CATHERINE DE MÉDICIS. — IV.

1588. 14 mai.

Cope. Bibl. nat. Portef. Fontenau, n^o 375-376, fol. 984.
Imprimé dans la *Revue rétrospective*, 2^e série, t. I^{er}, p. 41.

A MON COUSIN LE DUC DE NEVERS.

Mon cousin, je ne doute point que madame de Nevers ne vous ait mandé comme toutes choses sont ici¹, qui me gardera de rien en faire long discours, et seulement vous dirai que c'est à ce coup qu'il faut que tous les gens de bien aillent se rendre auprès du Roy², car en plus grand besoin ne le sauroient faire. Je suis si troublée, que je ne puis vous faire plus longue la presente, et la finirai en priant Dieu de vous conserver.

De Paris, le quatorzieme de may 1588.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. 14 mai.

Orig. Bibl. de l'Institut, Fonds Godefroy, vol. 661, f. 133.

À MONSIEUR MON FILS.

Mons^r mon fils, ayant su que le duc de Guise³ avoit fait advertir les presidens de vostre Parlement de n'entrer pour aujourd'huy

¹ La duchesse de Nevers était à Paris, tandis que son mari était resté dans son gouvernement de Champagne, d'où il partit pour commander l'armée royale en Poitou.

² Le 17 mai, le roi écrivait de sa main, de Chartres, au duc de Nevers, en lui demandant de le venir trouver. — Voir cette lettre dans la *Revue rétrospective*, ainsi qu'une autre du duc de Guise à Henri III dans laquelle le prince explique à sa façon l'intervention de la reine mère à Paris.

³ Le duc de Guise était entré à Paris le 9 mai vers midi. Naturellement il ne peut être question dans la correspondance de Catherine des événements qui amenèrent le lendemain la journée des barricades et aboutirent au départ de Henri III, puisque la reine mere négocia jusqu'au bout de vive voix avec Guise et le roi. Elle échoua dans cette conciliation impossible. Tous ces détails sont trop connus pour que nous les rapporitions ici.

au Parlement, je les ay envoyés querir et leur ay dict, en la presence du S^r de Villequier, qui estoit près de moy, et du S^r de Schomberg que m'envoyastes hier soir¹, que, voyant le peu d'assistance que vous aviez eue et les mauvais deportemens qu'avez veus en cette ville, vous vous en estiez retiré, non en intention d'abandonner vos bons serviteurs, officiers et subjectz, habitans de cette ville, mais pour n'avoir plus de moyen de la conserver en vostre obeissance et conserver aussy vostre auctorité; que vous m'aviez mandé de demeurer icy, comme suivant vostre intention je ferois; et qu'il falloit que tous les gens de bien se joignissent ensemble d'une bonne affection et volonté, comme ils doivent et sont naturellement tenus, pour

Il est seulement intéressant de rechercher quels étaient les véritables sentimens de Catherine de Médicis. A ce sujet nous devons citer le témoignage d'un contemporain, qui semble avoir été assez au courant de la situation, Jacques Caroguy, greffier de Bar :

« Mais, cependant, il s'y jouoit bien une autre tragédie, qui se pratiquoit assez covertement par Sa Majesté. Mais de cela en fut donné l'avertissement par la Roynie Mere au seigneur de Guise, qui s'estoit retiré à Soissons: qu'il avoit beaucoup d'affaires et qu'en toute diligence il se rendist auprès d'elle, à Paris, d'autant qu'elle desiroit de l'avertir comme le Roy n'avoit point approuvé la Ligue et asotiation qu'ilz avoient fait ensemble, laquelle aussi estoit defendue de droit et par ses ordonnances. En telle façon, que s'y estant rendu au mois de may cinq cens quatre-vingtz huit, elle lui revela tout ce qui avoit esté tenu secret depuis quatre ans, afin qu'il y pourvinst: car, à dire verité, ladicte Roynie Mere l'aymoit uniquement et plus que son gendre le roy de Navarre. . . . »

¹ Le vendredi 13 mai, Henri III, ayant reçu le préavis des marchands et les ecclésiastiques et ayant appris de leur bouche qu'il n'y avait aucun espoir de ramener le peuple de Paris à l'obéissance, se rendit dans ses écuries des Tuileries, y prit un déguisement et, accompagné de quelques fideles, saisi des chevaux, puis s'enfuit, sans bottes ni manteaux, sur la route de Saint-Cloud. Le soir, il arrivait à Rambouillet, où il coucha; le lendemain, il alla dîner à Chartres.

maintenir vostre auctorité, que je ferois, et voulois tousjours demeurer avec eux, et n'en partirois point, si ce n'estoit que je visse que les choses ne se remissent comme elles doivent et que l'obeissance qui vous est due ne vous fut entierement rendue: partant que je les priois d'aller faire leur devoir et d'entrer au Parlement, où ils sont incontinent tous allés. Et peu après qu'ils ont esté partis de ma chambre, mon nepveu le duc de Guise est arrivé¹, qui m'a remonstré qu'il y avoit danger que, le Parlement s'assemblant, il y eut quelque desordre, si l'on y parloit de ces choses passées, pour le subçon où il voyoit auleuns des bourgeois et habitans de la ville: qui a esté cause que j'ay envoyé le president de Metz, qui estoit dans ma chambre, devers ceux du Parlement, qu'il a trouvés de toutes les Chambres assemblés en grand nombre, ayant déjà resollu d'envoyer vers moy les presidents La Guesle et de Thon avec plusieurs conseillers, qui me sont venus remercier de la part du Parlement de ce que j'avois ce matin dict auxdicts presidens et de continuer en la resolution que j'avois prinse de demeurer en cette ville, et adviser aux moyens d'y remettre toutes choses en tranquillité, et qu'ilz avoient aussy advisé de deputer quelques uns d'entre eux devers vous, pour sçavoir de vostre bon portement, vous supplier de leur continuer tousjours vostre bienveillance, et d'estre assure de leur affection et fidelité, afin aussy d'estre honorés de vos commandemens: à quoy je leur ay respondu qu'ilz ne scauroient mieux faire: et crois que dès cette après-disner ilz feront partir lesdictz députés.

¹ Le soir même du 13 mai, le duc de Guise vint trouver Catherine de Médicis, qui était restée à Paris avec la reine Louise de Lorraine, pour se plaindre du départ si inopiné du roi, qui n'avait, disait-il, aucun motif raisonnable de défiance.

Pendant que le duc de Guise a esté avec moy, et l'archevesque de Lyon qui estoit avec luy, j'ay fait appeler le S^r de Schomberg, et luy ay fait repeter en leur presence ce qu'il vous avoit plu me mander par luy; je leur ay dict qu'il falloit, sans tarder, regarder et donner ordre de faire cesser les armes partout, et au plus tost en cette ville, afin de la remettre paisible et à repos sous vostre auctorité et obeissance, comme elle estoit auparavant: en quoy il m'a respondu qu'il feroit ce qu'il pourroit; que pour cet effect, il avoit fait apporter son disner chez La Chapelle¹, icy auprès, afin d'y adviser et qu'il auroit jà pressenti d'aucuns des capitaines et habitants; qu'il falloit adviser à ce qu'il en feroit pour la seureté de ceux qui estoient en double et crainte pour ce qui s'estoit passé, et que, dès cette après-disner, il me reviendroient trouver sur cela; mais qu'il estoit très nécessaire que l'on ne fit de part ny d'autre, cependant, aucune declaration ny publication qui put empescher ou traverser cela, et que l'on fit cesser les pratiques que l'on avoit commencé de faire, pensant retirer aucuns des capitaines et habitants: ce que je pense bien qu'il disoit pour moy, qui à la verité parlay dès hier soir au clerc des capitaines et à quelques capitaines mesmes, que je trouvay par les rues, retournant de l'hostel de Guise, et depuis aux eschevins Saint-Yon et Bonnel², tous lesquels j'admones-

tay de leur devoir, n'oubliant pas de leur bien dire le tort qu'aucuns s'estoient fait; mais que estiez si bon, que vous oublieriez les choses passées, si ceux qui avoient failli se remettoient à leur devoir; n'ayant voulu faillir de vous rendre compte de ce que dessus par cette depesche, attendant que cet après-disner, après que le duc de Guise me sera venu retrouver, je vous puisse envoyer le secretaire Pinart, qui s'en vouloit dès hier au soir aller vous trouver, n'eut esté que j'advisay de le retenir, comme je vous ay mandé par La Roche: il vous rendra compte de ce qui se passera après disner. Cependant je prie Dieu, Mons^r mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le samedi xiv^e de may 1588.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mere,

CATHERINE.

1588. — 15 mai.

Aut. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, n^o 19, 1^{re} 85 et suiv.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILZ ET SECRETAIRE
D'ESTAT, DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur de Villeroy, vous m'avez fait très grant plaisir de m'avoir escript par ce courrier, qui n'est arrivé que ce matin, des nouvelles du Roy monsieur mon filz, duquel j'ai receu les depesches qu'il m'a faites par le courrier qu'avoit envoyé Pinart¹.

De sa main: Le nose² du pappe m'est venu trouver, qui faist les mylleurs ofises que

¹ Michel Marceau, sgr^e de La Chapelle, était un des chefs de l'émeute. Quelques jours plus tard, le duc de Guise devait le nommer prévôt des marchands, à la place de Perrense, que les factieux avaient mis à la Bastille et déposé.

² Ces deux échevins semblent avoir eu des opinions modérées et s'être efforcés de jouer un rôle de conciliateurs. — Voir: *Histoire très véritable de ce qui est advenu en ceste ville de Paris depuis le 11. may 1588*, pièce du temps, réimprimée dans les *Preuves de la Satyre Ménippée* et la relation de Saint-Yon lui-même, dans les *Archives curieuses*, 1^{re} série, t. XI, p. 329.

¹ Villeroy, Brulart et Bellièvre étaient partis de Paris le 13 dans l'après midi avec le roi. Seul des ministres Pinart était resté.

² Vase pour honneur.

l'on saurèt désiré d'un tel mynystre, et a parlé à monsieur de Guyse de tele affection, que je ne le saurès fayre davantage, come l'on le conefré par nos affect; car, à cet coup je n'é volu seler toutes mes actyons pasées et afayction que j'é portée au Roy monseigneur, en byen et dygnement servir son fils, que j'é tousjours reconeu come l'ey fayst et fayré jousques à la mort; et vous prie luy dire, ledyst nose m'a dyst que l'ambassadeur d'Espagne l'est alé voyr, qui ays bien aystoné de voyr que les chouses sont pasée si avent; et, à mon avys, c'èt qu'il n'ont heu la fin qu'il eult volen et s'étoyt promys. Il y a dyst que, s'yl peult servir au Roy, qu'il s'asurèt que son mestre le desiroyt et qu'il avoyt demendé andyanse au Roy¹; mès qu'il n'avoyst seu parler à luy et que s'étoyt pour chouse qu'importoyt grendement au bien de la Cretienté et sien particulyer. Il me dyst cet je volès qu'il luy dyst qu'il me vynt trover; je luy dys que non et que j'ann avertyrès le Roy, come je l'avoyst dyst à Pinart, pansant qu'il deust partyr à cet matyn, come il fezoit san la depesche qui ayst arvyée come je me suys oublié. J'espere que Dyeu m'a fayst la grase de fayre un bon servyse au Roy, puy qu'il luy plect que je lui serve en ses, ven qu'il y veult accomoder les afayres par les voydouses, chause hacoteunée en tels agrements, et que le plus greus Roys et les plus sages ont fayst; car se n'est pas le premyer à qui est avenen tel chouse. J'espere qu'il layra ausy come seluy là et qu'il sera come yl fust

¹ Il semble certain que, dans ces jours d'émeute, le nonce Gio. Francesco Morosini, évêque de Brescia, ne voyant que les intérêts de l'Église, s'entremet très sincèrement entre la reine et les ligueurs pour arriver à une conciliation; mais il fut fort peu secondé par l'archevêque de Lyon. — Voir archives du Vatican, *Venez.*, t. 27, f^o 80 à 84, dépêche du 18 mai 1588, et *la Ligue et les Papes*, par M. H. de L'Espinois, p. 148 à 161.

après le plus grent Roy qu'ayt aysté devant luy. Dyeu le voule.

CATHERINE.

Monsieur de Vyleroy, depuys cete letre escripte, j'é ven, par une letre que vyent de Rome, come St-Guar ha esté scandalysé d'un couryer que monsieur de Nevers ha envoyé à Rome, à cet que l'on ecript; et afin que le Roy, si ly n'en avest ecript, n'en n'entrat en quelque supson, je vous dyré que monsieur de Nevers m'a monstré une letre, sept ouyt jours avent que je vise le Roy, que son homme qu'il a à Rome de tout tamps acoteuné d'y entretenir pour aystre ytalyan, et ly mendat coment d'ysi l'ons avest escript au Pape et à d'autres, pour luy dire que monsieur de Nevers, pour ravoyn la bonne grase du Roy, san venet aveques moy pour fayre la pays, et sur sela parlèt de nous come cet le Roy et moy estyons aultres que très catolyques et plus que ceulx qui en parlet tant.

Je le dys au Roy et s'en soyendra, je m'aseure; et ledyst duc de Nevers me dyst qu'il leur en manderèt cet que yl devèt et pryns la cause du Roy et la myenne coment le Roy mesme ent fayst et le croyent come yl est, tout remys entre les bras du Roy et tel pour son servyse d'affection et de fidelité à cet que je conoys, comme le povons desirer, pour s'en povoyr servir le Roy san sereu-peule, et en voldrès byen asener. Je n'é pas volen demeurer en doute de cet qu'il avoyt fayst à Rome et s'il y avoyt envoyé. A cet matyn, me promenant, je luy ay dyst : Depuys que me monstrates la letre de vostre homme de Rome et que me dyctes ly volouyr layr reponse de fason que leur fermeryés la busche, l'avé-vous fait; car je ne vous an n'é ouy parler? — Il m'a dyst que oui. — Et l'y é dyst : Ann'avé-vous hea reponse? — Non; car yl y

a, avent la povoyr avoyr, près de deus moys. — Je luy ay dyst : Vous n'y avé don pas envoyé un couryer? — Non, car j'é aycript par l'ordyneyre. — Je luy ay dyst : Vous ne foré pas de lontemps; vous y devyés envoyer. — M n'a dyst : Je y envoyés avent venyr ysi, quant j'é seu que l'ons avest méné cet que vous dys et y envoys la letre que m'avyés aycripte, pour leur feyr voyr que l'on ne leur avoyt fayst que mantyr; et conestré par ladyste letre la boune et seynte yntentyon du Roy et la vostre, et asteure j'é aycript par l'ordyneyre.

Je vous ay voleu fayre tout ce dyseurs, afin que en parlys au Roy, et luy lysiés cet que vous ann escripts; car je serès très marrye de ly avoyr dyst de luy cet que ly en dys à Bloys que il n'avoyst dyst; car je l'aurès trompé de l'aseurer, come je é fais, de sa volonté à son devoir vers le Roy, encore que yl m'eust trompée la premyere, s'il m'avét dyst d'eun et fayre d'autre; mès je auserés mestre ma vye que yl est du tout resoleu de n'avoyr apuy ni fayre chouse qui deplese au Roy, et en luy eul mestre tous ses moyens et aysperanse et à neul autre; et croye que je Fay sondé de tout costés, et qu'il y est resoleu, et pause pour le servyse du Roy à le retenyr du tout, come je pense qu'il est à luy; qui serét byen fest que l'ambassadeur St-Guart fust averty come yl s'et du tout remys entre les bras du Roy et que le Roy l'a resen en sa bonne grase. Cet que l'y ann é dyst, s'a été par une letre que m'aun a escripte le chevalyer d'Elbene; et, quant l'ambassadeur en sera averty et qu'il dira hà son homme par de là qu'il é byen ayse de cet que le Roy ayst satisfayst de monsieur de Nevers, je croy que cela cera cause que yl ne fayra plus rien que cet qu'il conestra aystre agreable au Roy. J'é ven annys la depeche que m'avés envoyée, et

je suys byen ayse que cet qu'il m'a dyst cet raporte à cet que l'ambassadeur ayserit; car yl m'a dyst, dè lors que yl me monstra la letre de son homme, qu'il volet recripre au Pape et à tous les cardinauls. Croyés qu'il y est alé pour s'escuser et pauser que yl ferét servyse au Roy de escripre come yl a fest. Je n'y ay aultre ynterest que le desyr que j'é que tout se remette coment yl devét et que le Roy, par cet moyen, n'aye plus de pouyne, et voyr ce royaume par cet moyen hors de tant de mauls; cet que je pryé à Dieu me fayre la grasse cet [= de] voyr avent mouryr.

CATHERINE.

1588. — 16 mai.

Archives des Médicis à Florence, n.º 4796.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE CARDINAL GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, vous recevrez ceste lettre par le seigneur de Precy¹, gentilhomme de la chambre du Roy monsieur mon filz, lequel, monsieur de Laussac, mon chevalier d'honneur, son pere, envoie en Italie, à qui j'ay commandé vous veoir, visiter et saluer de ma part. Au moien de quoy, mon cousin, comme vous avez toujours recongneu le pere pour très affectionné serviteur du Roy Monseigneur, des Roys mes enfans et le mien particulièrement, je vous prie, en ce que son filz pourra avoir besoin de vostre auctorité pendant son séjour, vouloir pour l'amour de moy luy tesmoigner par effect ce que vous desiréz faire pour ceulx qui vous sont recommandez de ma part, et que vous cognoissez de pere en filz affectionnez au bien de cet estat, avecques assurance que je ressenti-

¹ Charles de Saint-Gelais, seigneur de Precy, que la reine mere avait déjà recommandé, en 1582, au duc de Ferrare et au duc de Nemours. (*Lettres*, VIII, p. 53-55.)

ray à bon essient l'honneur et faveur qu'il vous plaira luy departir, comme chose qui me sera très agreable, pour estre filz d'un pere, lequel, outre ses grandz, dignes et antiens services faictz dedans et dehors ce royaume, je desire en mon particulier pouvoir grattifier, pour l'honneur qu'il a d'estre mon principal officier et personnage duquel chacun jour je reçois des grandz et signallez services, que j'auray à bien grand plaisir que vous les reconnaissez à l'endroit de sondiet filz, en ce qu'il vous pourra requerir. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xvi^e jour de may 1588.

Vostre bonne cousine, CATHERINE.

1588. — 20 mai.

Orig. Bibl. de l'Institut. Fonds Godefroy, vol. 261, f. 155.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Mons^r mon filz, hier comme j'allois à vespre[s] en l'Eglise neupve de ma maison, le duc de Guise me vint trouver et avec luy le duc d'Elbeuf¹, estant le cardinal de Bourbon malade de la goutte, et, après vespres, vint aussy l'archevesque de Lyon, nous promenans en mon jardin, la Roïne ma fille et moy, où estoit aussy le S^r de Villequier, et, après que nous eumes faict ung tour, devisans de propos communs, je demanday au duc de Guise s'ilz avoient parachevé l'escript qu'ils m'avoient dict ces jours-cy qu'ils faisoient dresser, pour commencer nostre negociation, afin d'accommoder les choses et arrester le cours de toutes aigreurs, luy remonstrant que la longueur y estoit grandement prejudiciaible, les exhortant de procedder de leur part en cecy,

¹ Charles de Lorraine, second duc d'Elbeuf, était grand écuyer et grand veneur de France. Très compromis dans la Ligue, il fut enfermé à Loches de 1588 à 1591, et mourut en 1605.

comme vous vouliez faire de la vostre, en toute rondeur et sincérité, et que vous ne desiriez rien plus que de faire toutes choses raisonnables à vostre honneur, reputation, et au bien d'ung chacun; que si les priois tous d'y apporter toute la bonne volonté et affection qu'ilz pourroient afin que bien tost nous puissions parvenir à quelque bonne resolution¹; en quoy je les trouvoy par leurs reponses bien disposés, me disant que ce qu'ilz avoient faict mettre par escript n'estoit pas encore mis au net, et que l'archevesque de Lyon² en avoit sur luy la minute qu'il me monstreroit, s'il me plaisoit.

¹ Les chefs ligueurs et leur interprète l'archevêque de Lyon mirent toute la mauvaise volonté et la lenteur possible à rédiger ces articles qui devaient résumer leurs griefs; et, quand ils les eurent terminés, la plus rapide lecture suffisait pour assurer que le roi n'accepterait jamais les exigences qu'on voulait lui imposer. Cette «requeste» a été imprimée dans une plaquette du temps (Paris, Bichon, in-8°); elle se trouve dans le t. II des *Memoires de la Ligue*, p. 247 et suiv. Le duc d'Espernon y est vivement attaqué, et on demande son renvoi.

² Pierre d'Épinac, dont il n'a pas été question de puis les negociations préliminaires du traité de Nemours, (voir t. VIII, p. 246, 253, et *passim*), après avoir quelque temps tergiversé, était devenu le dévoué serviteur de Guise et avait, tout en restant dans le conseil du roi, passé entièrement à la Ligue. On le soupçonnait fort d'être l'auteur d'une apologie de Henri de Guise, publiée en 1585 et qui se trouve au t. I^{er} des *Memoires de la Ligue*, p. 163 à 175. Depuis, il avait eu avec le duc d'Espernon une querelle assez scandaleuse, dans laquelle il n'avait pas même menagé le roi. Ensuite, il avait séjourné quelque temps dans son diocèse, puis occupé d'intrigues que de devotion, était allé trouver le duc d'Annale en Picardie, enfin était allé trouver à Paris, prévoyant bien que les princes lorrains allaient s'y rendre. Il était tout désigné pour présenter au roi, de la part des Ligueurs, la requête contre d'Espernon et les favoris, prétexte de l'agitation qui aboutit aux barricades. Dans ces journées de troubles, il fut le negociateur le plus actif entre l'hôtel de Guise et les Tuileries. — Voir l'ouvrage de M. l'abbé Richard : *Pierre d'Épinac*, archevêque de Lyon, 1901, in-8°.

jurant qu'il n'y en avoit ung seul mot escript à l'arrivée en cette ville du cardinal de Bourbon, et que ce qui les avoit tenus ung peu longuement à la rediger estoit pour ce qu'il y avoit toujours en telles choses plusieurs opinions à recevoir. Je fis apporter des sieges, et oy lire, en la presence de la Roynie ma fille, des ducs de Guise, d'Elbœuf, des S^r de Villequier et secretaire Pinart, à l'archevesque de Lyon ledict escript, qui est en forme de remonstrance et requeste, au nom du cardinal de Bourbon et d'eux tous, traitant par icelle formellement à l'encontre de Mess^{rs} d'Espernon et de La Valette. Ilz parlent aussy du soulagement de vostre peuple, des nouvelles impositions et edicts, de l'abus qui est au manient de voz finances, par la supposition des noms que l'on met aux acquitz de dous, d'oster la forme du comptant; ilz parlent aussy de l'ordre de vostre Conseil, et à la fin de ce faict de cette ville de Paris. Estant la lecture faicte, je leur dis fort franchement que je n'y voyois rien qui fut honorable pour vous, principalement en ce faict de cette ville de Paris, à quoy il falloit premierement pourveoir à vostre contentement, que je les en exhortois et priois de toute affection, afin que nous puissions entrer plus aisément en negociation, qu'il falloit aussy remettre la Bastille, l'Arsenal, le Temple, le bois de Vincennes et toutes choses à Paris comme elles estoient auparavant, et leur parlay aussy du faict des villes frontieres de Picardie qu'il falloit mettre en l'estat qu'elles estoient auparavant, puisqu'il n'estoit plus question des garnisons dudict pays; et revinmes encore par plusieurs fois à parler des submissions que vous doibvent faire ceux de cette ville, faisant tout ce qui nous estoit possible à ce que ceux de cette ville fassent jeter à voz pieds telles submissions qui sont requises

en ung faict tel que celui-cy, commis à l'encontre de leur Roy, qui leur a toujours tant desparti de sa bienveillance, comme vous feriez encore quand ilz se mettront en leur devoir. Mais le duc de Guise, reprenant toujours ce propos, se monstra merveilleusement ferme et entier à soutenir qu'ilz n'ont faict aucune faulte, disant qu'ilz ont pris les armes par commandement du prevost des marchands et eschevins, que l'on leur a tué deux de leurs habitans¹ avant qu'ilz se soyent mis en defense, et qu'ilz ont creu certainement, voyant là la façon que l'on proceddoit, que l'on vouloit establir des garnisons au prejudice de leurs privileges, et user d'autres violences envers eux, en ayant veu des preparatifs; que s'estant le S^r de Guise trouvé avec eux et auleuns gentilshommes des siens qui avoient esté imbus d'ung bruit qui courroit que l'on les vouloit prendre et faire mourir, ilz s'estoient resolus de courir la mesme fortune que ceux de cette ville; que demander pardon, ilz se rendroient coupables, et que quelques ungs d'entre eux, mesme les S^{rs} de Guise et archevesque de Lyon, avoient bien esté d'advis de mettre l'article qui en faict mention tout autrement qu'il n'est et beaucoup plus doux, mais que le plus grand nombre des opinions l'a emporté par dessus eux. Sur quoy, j'ay plusieurs fois repris le propos en ce faict, et reiteré mes prieres envers eux, leur remonstrant, avec toutes les grandes et legitimes raisons qu'il y a, qu'ilz ne doibvent faire difficulté de vous supplier de pardonner ce faict, ainsy mal entendu et advenu, les assurant que vous n'aviez jamais

¹ Dans la soirée du 12, au moment où les Suisses se retiraient du marche neuf et passaient sur le pont Notre-Dame pour gagner le Louvre, une décharge de mousqueterie tua deux bourgeois de la milice; et cet incident causa une recrudescence de fureur populaire.

pensé anz garnisons ny à mal faire à qui que ce soit, reiterant plusieurs fois mes prieres à ce que l'on ostat cette opinion là, et que chacun se soubmis de faire ce qu'il doit envers vous comme à leur Roy. Estant longuement demeurés sur cela, je ne sçais maintenant ce qu'ilz en voudront faire, vous assurant que je fery tout ce qui me sera possible pour que les habitans de cette ville fassent mettre à voz pieds, et vous fassent telles submisions qu'il est necessaire. Je n'ay rien obmis de tout ce qui s'y est pu faire, ayant ces jours-cy parlé et fait parler, en general et en particulier, aux ungs et aux aultres de vous aller trouver ung bon nombre en corps de toutes les compaignies et communaultés de Paris (ainsy que je les ay induicts et faict induire d'y aller en particulier, comme ilz ont faict) et se jeter à voz pieds, vous faisant les submisions qu'ilz doivent en nuy si grand faict que celuy-cy, et vous supplier de leur pardonner, que je les assisterois et ferois assister et conduire, et interviendrois pour eux envers vous, à quoy je continueray encore et n'obmettray rien de tout ce qui me sera possible, afin que cela puisse faire pour remettre cette ville au bon estat que je desire hors de toute defiance, et que nous puissions après entrer plus aisément en negociation pour les aultres choses qu'il faut traicter; me delibérant, allant ce matin à la messe à la Sainte-Chapelle, de faire tout ce que je pourray envers ceux du Parlement et les aultres compaignies, et aussy envers les bourgeois que je pourray trouver, afin que chacun se dispose à cela, et pour prendre advis de ceux du Parlement de ce que je que je debvray faire, et de ce que pareillement il faudra faire pour empescher une assemblée qui se fait aujourd'huy en l'hostel de cette ville. Ilz disent que c'est pour eslire de nouveau

ung prevost des marchands et eschevins; mais aucuns aultres dient, et touttefois je ne l'ay peu sçavoir au vray, que c'est pour faire signer en cette assemblée ce qu'ilz ont advisé pour toutes ces choses icy. Je vous en donneray advis, si je le puis sçavoir avant le partement de La Roche, que je vous enverray avec cette depesche. Cependant je prie Dieu, Mons^r mon filz, vous conserver en santé et vous donner en toute prosperité très heureuse et longue vie.

De Paris, ce vendredy xx^e jour de may 1588.

Mons^r mon filz, j'oublois de vous dire que, par leur requeste, ils dient aussy qu'ilz vous supplient de me laisser à Paris et aucuns de vostre Conseil avec moy, ainsi que j'estois dernièrement quand vous estiés en vostre armée; sur quoy je leur ay respondu que je n'y demererois jamais, au contraire que je m'en voulois retirer, se la ville n'estoit du tout et entierement sous vostre auctorité et obeissance entiere, comme elle estoit auparavant toutes ces choses-cy.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mere.

CATHERINE.

1588. — 22 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15574, f° 189.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, vostre lettre du . . . de ce mois me fut hier rendue par Bourglontaine, aiant veu et bien considéré le contenu en icelle, dont j'atendray vostre plus certaine resolution par le S^r de Remboillet, que je m'atendz qui sera bientost par decà. Cependant je faiz une bien ample depesche au Roy monsieur mon filz, que je vous prie luy lire;

et demain matin je ne faudray de luy escrire ce que je pourroy avoir apris que ces princes auront resolu pour leurs remonstrances et requestes, et par qui ilz l'envoieront. Vous remerciant du soing qu'avez de m'escrire si souvant des nouvelles du Roy mondict Sr et filz, vous priant continuer et vous me ferez très grant plaisir; priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte garde.

Esript le dimanche, xxii^e may 1588.

De sa main : L'ambassadeur de Sayoye m'a pryé mender au Roy que son mestre sera très marry de tout sesi et très desireuls de luy povoyr [monstrer] en un tel ayfest combien yl y èt servyteur, et qu'il y comende; qu'il le servyra de sa personne et moyens¹.

CATHERINE.

Pixart.

1588. — 23 mai.

Aut. Trouvée dans les papiers de M. de La Ferrière.

A MONSIEUR DE VILERoy,

CONSEILLER ET SEGRETERRE D'ETAT ET DES COMBENDENS
DU ROT MOY HES.

Monsieur de Vileroy, Madame de Nemours me revien trouver et pryer que je veulle appuyer au Roy pour son filz le duc de Nemours; ce que je fayst volontyer. desyrent le voyr et luy auzi contemps, et pansant que c'etoit la reyson de le fayre, et ausi qu'arrivé au terme

¹ C'était bien là de la duplicité savoyarde : au même moment, René de Luinge, seigneur des Aîmes, ambassadeur du duc Charles-Emmanuel, négociait à Paris avec le duc de Guise, lui offrant de faire alliance et lui promettant d'entraîner dans la Ligne leur ami Montmorency, à la condition qu'on abandonnerait à son maître le marquisat de Saluces et le protectorat de Genève. — Archives de Turin, d'après Italo Baulich, *Storia di Carlo Emanuele I*, 1896, in-8°, t. I^{er}, p. 338.

qui ont [= où sont?] reduytes les affayres, que le Roy douyt desyré de retyrer tous les prynses à son servyse, s'il veult sortyr de ce mauvès pasage; que n'y a chause qu'il ne deve fayre pour recouvryr son haultoryté; que je ne doucte poynt qu'il ne la recouvre, s'il veult byen fayre come y le dyst, et ausi que asteure ayent aylogné le pretexte et aulté l'aupinyon generale d'auprès de luy, que l'on savoyt prynse de ce pouvre homme qu'il fault que se mette à la reyson, où tous conestron que se n'etoyst cela qui les a conduyts où yls sont. Nous sommes à la velle pour ann estre aydersi. Ce prynse, ysi ayst connu, n'a jamès en party que celuy du Roy et n'è pas trez contemps des aultres, encore que ly souynt proches; le Roy ly douynt donner quelque contentement et le retyrer du tout à luy. Et tous ceuls qui ne sont declaré, que les contente, que d'une fason que d'une autre, et qu'il se meete hors de se mal; car, s'il n'est aydé, ceuls qui ly ont mys ne l'ann oteron pas; car yl n'aun on ny le moyen ny la ceureté, come y l'ont monstré par la mauvès honte qu'il donnent, après l'avoyr concelé; et puy les aultres ont achevé; car l'on leur a temoyné, ayent fest armer le peuple, qui etoyst plus hà euls qu'au Roy. Mès nous y somes, et ne fault que le Roy porte la pouyne du peché des aultres : yl n'aun a que trop portée, et le fault ayder, et retyrer tout ce que l'on pourra, et contenter un chacun, les uns de paroles, les autres d'esperances, les aultres d'effects, selon ce qu'il peult et leur merite. Me desirent byen que ce ysi fust segret, et vous pryé d'en parler au Roy; et je pryé Dyeu vous avoyr en sa sainte garde.

De Paris, ce xxiii^e jour de may 1588.

CATHERINE.

1588. — 23 mai.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 18, f^o 4 et 5.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, l'ambassadeur d'Espagne m'est ceste après-diner venu trouver et m'a dict que l'occasion pour laquelle il vous avoit demandé audience ces jours icy estoit pour vous faire entendre que le roy d'Espagne son maistre, veoyant tant de pirates anglois à la mer, qui lui faisoient et à ses subjectz tant de prejudice, il avoit esté contrainct de mettre sus une armée navalle, qui debvoit faire voile dez le commencement de ce mois, pour repurger la mer desdictz pirates; qu'il ne sca-voit après cela ce qu'elle feroit, mais que ce ne seroit rien à vostre prejudice, au contraire qu'elle vous serviroit, sy vous en aviez besoing, et qu'il avoit aussy commandement de sondiet maistre de vous requérir, suivant les traitez d'alliance d'entre vous et luy, si ladicte armée approchoit de voz costes par tourmente de mer ou pour recevoir quelque rafraischissement en vo-dictes costes, qu'il vous pleust de mander partout à ceulx qui commandent en icelles, que l'on eust suyvnt lesdits traitez à leur donner lesdicts rafraischissements, comme c'est la coustume, et que sondiet maistre estoit obligé de faire de mesme en cas semblable envers vous et voz subjectz, ce que je luy ai dict que je vous ferois entendre, et que je m'asseurois qu'en escririez volluntiers à ceulx qui commandent en vosdictes costes; qu'après je luy ferois entendre ce que n'en manderiez; mais que j'avois entendu que ladicte armée avoit jà parue ses jours isy vers Brest en Bretagne, où elle avoit eu des rafraischissements. Vous avez peu veoir, Monsieur mon filz, par une lettre du sieur de

Carrouges, qui a esté envoyée au sieur de Villeroy, l'advis qui en estoit venu à Rouen.

Au surplus, Monsieur mon filz, veoyant que mes cousin, le cardinal de Bourbon, et nepveu, le duc de Guyze, et les aultres qui sont avec eulx tardoient tant à faire partir celluy qu'ilz debvoient envoyer vous porter leur requeste, je leur ay mandé ce matin par de L'Aubespine qu'ilz tenoient merveilleusement les choses en longueur, et que cela ne pouvoit apporter que prejudice à nostre negociation. Sur cela mon nepveu le duc de Guyze m'est venu trouver ceste après-diner et m'a fait entendre que ce sera le sieur de Meyneville¹ qui yra vous porter leurdictte requeste; que ceulx de ceste ville n'avoient point encore arresté ceulx qui yroient de leur part, et qu'ilz ne se pouvoient plus tost haster; qu'ilz en avoient jà depputé deux ou troys, mais leur avoient conseillé d'en prendre de plus grande quallité qu'aucuns de ceulx qu'ilz avoient jà choisis, et qu'ilz estoient après pour ce faire. Nous sommes entrez bien avant en ce propos, luy disant que je desirois, comme je luy avois toujours dict, et à l'archevesque de Liou, pour le faire entendre à eulx tous; qu'il estoit besoing que ceulx qui yroient devers vous de la part de la ville fussent depputez et eussent charge de tout le corps des compagnies, communaultez et habbitans de cestedicte ville en general, comme ilz y avoient jà esté en particullier, et que je les ferois conduire et intercederois pour eulx envers vous, en faisant premiere-

¹ Francois de Roncherolles, S^t de Mainville, que nous avons déjà rencontré (voir t. VIII, *passim*), était un déterminé ligueur. Il devait être nommé par Mayenne, lieutenant au gouvernement de Paris et de l'Île-de-France après la mort de Henri III. Quand il vit la bataille de Sens perdue (17 mai 1589), il aima mieux se faire tuer que de fuir, et sa conduite fut citée avec admiration par La Noue, qui se connaissait en heroïsme et était présent à l'affaire.

ment par eulx telles submissions qu'ilz doivent au nom de toute cestedicte ville, et que lediet Meyneville arriveroit après eulx et vous presenteroit ladicte requeste au nom de tous lesdictz princes et de ceulx qui y sont compris. Mais mondiet nepveu, quoi que j'aye pu luy dire et persuader, et audiet sieur de Meyneville, ilz ne se sont peu laisser aller à cela, bien que je leur ay[e] faict fort expressement entendre comme tous ceulx du Parlement et autres courtiz, compagnies et communaultez de cestedicte ville, mesmes ceulx du clergé, ayans en particullier envoyé vers vous, estoient pretz d'y retourner en general, et m'avoien[t] tous dict et confessé avoir failli; car eulx ou lesdictz gens estoient à ce faict mal entendu[s] et qu'ilz estoient pretz à vous en demander pardon en general, comme ilz avoient jà faict en particullier. Au contraire lesdictz sieurs duc de Guise et de Meyneville ont tousjours, et par beaucoup de fois, contesté qu'il ne se pouvoit faire aultrement que comme ilz m'avoient dict, qui ne vouldroit faire assemblée generale de toute la ville, ou par les quatre quartiers, et que cela se pourroit bien faire demain; mais que de les separer d'avec le sieur de Meyneville, il ne se pouvoit faire, d'autant qu'ilz estoient porteurs et supplians conjointement d'une mesme requeste et que, si l'on vouldoit, il s'asseuroit que plusieurs villes dont ils avoient en jà devers eux les requisitions et consentemens, voire toutes les villes de ce royaume, s'adjoindroient avec eulx pour vous presenter et requerir en toute humilité du contenu en leurdicte requeste, laquelle ne se pouvoit nullement separer, comme j'avois désiré qu'ilz fissent. Mon intention estoit, suivant ce que m'avez ces jours passez escript et que estoit aussy mon opinion et resolution, que ceulx de cestedicte ville qui yroient vers vous n'allassent point

avec celluy qui vous portera ladicte requeste, mais à part, conduitz par ung des miens, afin que chascun congneust que je intercedde pour ladicte ville et non pas lesdictz princes; mais je ne l'ay peu gagner sur eulx, quelque dispute et contestation que j'y ay[e] peu faire, de sorte que lediet de Meyneville, et avec luy ceulx qu'ilz choisiront de ladicte ville, sans aultre forme de deputation du corps d'icelle, partiront ensemblement d'icy, pour estre à Chartres seulement mercredi matin¹. Mon dict nepveu le duc de Guyse m'a faict grande instance et croy que lesditz depputez vous parleront aussy des deffenses qu'avez faict faire à Rouen, Estampes et icy autour, de plus rien amener en cestedicte ville, laquelle l'on leur a faict entendre que vouldiez tacher d'allumer, me disant que c'est ung commandement pour jouer à pis faire. Vous y adviserez, s'il vous plaist; et vous diray qu'ils ont encores, à ce que j'ay entendu, depuis deux jours baillé cinquante commissions pour lever gens de pied, et font tout ce qu'ilz peuvent pour avoir de grandes forces. C'est pourquoy il fault que vous advisiez, comme je m'assure que vous faictes, aux vostres, et que ce soit le plus promptement que vous pourrez. Cependant je n'obnectray rien de tout ce que je penseray pour le bien de la paix; mais, à ce que je voy, ilz n'entendront à rien qu'ilz ne voyent ce qu'il vous plaira dire sur lesdictes remonstrance et requeste.

Mon cousin le cardinal de Guise et le prince de Joinville devoient partir aujourd'hui pour aller en Champagne: à ce que j'entendz, ilz ont envoyé en toutes les villes de dessus les rivières et des gouvernements d'icy es environs pour les leur assurer, et à celles qui ne sont du tout à leur devotion y user de

¹ Leur requête se trouve aux *Mémoires de la Ligue*, t. II, p. 342.

surprinse, voire de force, s'assenrans et ayans jà, se dient-ils, le consentement des habitants de toutes lesdictes villes qui sont sur lesdictes rivières, tant du gouvernement de Champaigne que des aultres de deçà, ce que je ne veulx croire; et sera bon d'y adviser et pourveoir promptement. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prosperité parfaicte santé et très heureuse et très longue vie.

De Paris, le lundi xxiii^e de may 1588.

De sa main : Monsieur mon filz, j'ô mandé là Monsieur de Guyse que ne vous pouvès mender cet que yl me avoyt dyst de Ruan¹ et d'Etampes, veu qu'y font venyr leur forses et s'aprocher le sieur de Balagny : à quoy yl a respondu que il aura les plus grandes forses qu'il pourra; mès qu'yl n'aprocheron de dis lieus de ceste ville celles de Balagny et autres forses, que pour heux arrivet de toutes partz.

Votre bonne et très affectionnée et hobligé mere,

CATHERINE.

1588. — 23 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15574, f° 189.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, j'ay recen ce matin par ce courrier la lettre que m'avez adressée de la main du Roy monsieur mon filz, et celle que m'avez escripte; estant bien ennuyée de tant de mauvaises nouvelles, comme j'ay ven par ladiete despesche, qui viennent de toutes partz. Mais il fault faire, comme vous diez, tout ce que l'on pourra pour estouffer ce feu avant qu'il sera flambé davantage. Je

y feray tout ce qu'il me sera possible, ainsy que j'escriz au Roy mondict Sr et filz, auquel je vous prie lire la depesche que luy fay presentement, à laquelle me remectant, je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le xxiii^e de may 1588.

J'ay entendu que le cardinal de Guize va à Troyes, pour y faire ce qu'il pourra pour l'avoir à leur devocion. Randan leur amene des forces, et St-Vidal, se dict-il; estans bien deliberez de se battre avec Lavardin qu'ilz ont oy dire qui vient trouver le Roy.

La Chastre est arrivé icy dès hier au soir¹.

PINART.

CATHERINE.

Monsieur, excusez-moy, je me haste alin que ce courrier puisse partir dès ce soir.

1588. — 24 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15574, f° 195.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, vous aurez ven par la depesche que je vous feiz hier, ce qui se passa l'après-dinée entre mon neveu le duc de Guize et le Sr de Meineville et moy, dont je ne vous feray aucune repetition; seulement vous diray-je que, pour le desir que j'ay d'arrester le cours de ces mauz et de veoir quelque bonne resolution en ces choses icy à vostre honneur, contentement et bien de vostre service, et en accellerer une bonne concluzion, j'ay envoyé ce matin querir l'archevesque de Lyon², pour savoir si le Sr de Meineville et ceulz

¹ De Bourges, ou plutôt d'Orléans.

² Pierre d'Épinac, de 1574 à 1599, fut ligueur plus par dépit que par conviction. Voir sur lui l'ouvrage déjà cité, p. 281 et suiv.

¹ Ruan, Rouen.

qui vous doibvent aller trouver avec leurs remonstrances et requestes estoient partiz, luy disant, comme je feiz hier audiet S^r de Guize, que la longueur est si prejudiciable en cecy, comme chascun veoit bien qu'elle est, qu'ilz y auroient les premiers regret. Il m'a sur cella dict que lediet de Meineville partiroit ceste après disnée et que ceulx de la ville n'estoient point encores d'accord comme ilz en seroient, pour ce que le president Brisson, qui s'estoit offert d'y aller si l'on vouloit demander pardon, a alteré [?] ceulz qui s'estoient assemblez pour dresser les memoires de ceulz de la ville, de sorte, quand ilz ont oy parler dudiet pardon, qu'ilz estoient entrez en nouvelles oppinions et ne sauroit encores ce qu'ilz resouldroient; mais que lediet de Meineville partiroit cestediete après-disnée pour vous aller trouver, et vous deust-il aller trouver seul. Je serois bien aise que ceulz de cestediete ville feussent si saiges que de rassembler tous les depputez qui ont jà esté vers vous des compaignies et, en general, au nom de toute la communeauté des habbitans de cestediete ville, ilz vous lassent faire les submissions en la conduicte d'ung des miens et soubz mon intercession envers vous pour eulz. Mais je ny ay pas grande esperance, quelque peyne que j'ay[e] prinse pour les y induire, et par ce aussi que j'en ay peu aprendre dudiet S^r de Lyon, avecq lequel, en me promenant en mon jardin, où estoient les S^{rs} de Villequier, de Remboillet et secretaire Pinart, nous sommes entrez en propos, après que lediet S^r de Remboillet luy a fort honnestement parlé de vostre part, et avons tasché, tant qu'il nous a esté possible, à sentir de luy ce que désireroit mondict neveu le duc de Guize, comme celluy duquel depend tout le bien ou le mal qui se peut esperer de nostre negociation. Du commencement il nous a dict, après plusieurs

propos qui se sont passez de part et d'autre, qu'il ne vouloit rien pour luy, mais que tous ensemble unanimement desiroient la seurété de la religion catholique et d'eulz aussi. Toutesfois, sur la fin, il s'est laissé entendre et a tasché ces motz : que, si vous veinquiez lediet S^r de Guize de courtoizie, il vous contenteroit et veinqueroit d'obeissance qu'il vous rendroit pour lors. Nous n'en avons peu tirer davantage, qui est, ce me semble, beaucoup; car par là vous pouvez juger ce qu'il desire. Aussi s'en est lediet S^r de Lyon de luy-mesme aunculnement interpreté depuis, sur la priere que je luy faisois qu'il me dist comment. C'est, ce a-il dict, qu'il pensoit qu'il n'y avoit rien qui peust tant remettre lediet S^r de Guize et lever les soupçons, que de luy departir à bon essient voz bonnes graces et l'appeller auprès de vous et qu'il y peust demeurer dignement. Sur quoy je n'ay obmis de dire audiet S^r de Lyon ce qui se passa entre vous et lediet S^r de Guize à Meaulx, où j'avois veu ung si beau commencement de cella; mais que, s'il n'avoit esté poursuivy et effectué, ce avoit esté la faulte d'icelluy S^r de Guize. De tout ce que dessus icelluy S^r de Lyon nous a juré plusieurs foyz qu'il n'en avoit aucune charge, mais le disoit comme de luy-mesme, et m'a promis d'y faire tout bon office, sur la priere que je luy ay faicte à la fin de tout cella, de regarder avec lediet S^r de Guize ce qu'il desire, et à quoy nous commencerons pour nos negociations. Il m'a respondu deuz choses : la premiere, qu'il fault attendre avant que d'y commencer que leur susdicte remonstrance et requeste vous ayent esté presentées, pour entendre ce qu'il a vous plaira faire pour leur[s] seurtez et pour ceulz de cestediete ville; et l'autre que, pour bien faire, il faudroit que l'on feist comme lediet S^r de Lyon me disoit dès le commencement qu'il faudroit faire : que de part et

d'autre l'on n'assemblast poinet tant de forces; me disant qu'ilz estoient contrainctz pour ne demeurer pas despourveuz d'envoyer, comme ilz avoient faict, lever des Suisses et des reistres et de s'ayder de tout ce qu'ilz pourroient; qui est ce que hier me dist, comme je vous ay escript, ledict Sr de Guize. Veoylà ce qui s'est passé avec ledict Sr de Lyon ce matin. Et après qu'il a esté party d'avecq nous, j'ay appellé le Sr de Gondi, que j'avois envoyé devers l'ambassadeur d'Espagne, sur ce qu'il vous pleut hier m'escripre de vostre main, pour ce que j'oublaiy hier à l'audience dudict ambassadeur de luy en parler. J'ay faict à l'instant mettre par escript, par le secretaire Pinart, ce que ledict ambassadeur a respondu; m'en remettant audiet escript, je ne vous en feray redicte, bien vous supplieray-je, considerer le contenu audiet escript, et me mander, s'il vous plaist, si serez d'advis que je luy responde quelque chose sur cella. Cependant, je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prosperité parfaite santé et longue vie.

De Paris, le mardi xxiii^e may 1588.

De sa main : Le nose¹ m'a dyst que le cardinal de Guyse, y en s'ann allant, ayent alé pour parler à luy, luy dyst que je serès myeux hors d'ysi qu'an cete vylle, et que un aultre luy dist que je parlès à tant de jans, que je les empeschès de s'y establyr du tout.

Vostre bonne et très affectionnée et hoblygée mere,

CATHERINE.

De de la main de Pinart : Monsieur mon filz, je ne veulz oublier vous dire que le president Brisson s'est, depuis ceste lettre escripte, venu excuser à moy de ce que l'on

¹ *Le nose*, le nonce, comme à la page 338. — Catherine croyait Morosini tout à fait gagné à sa cause, en dépit des relations qu'il entretenait avec les ligueurs.

m'avoit dict qu'il avoit acordé de vous aller faire lesdictes remonstrances, à quoy il n'avoit poinet pensé, bien que le president de Neuilly¹ le fust hier trouver pour l'y induire; mais qu'il s'en rejecta pour n'estre de leur party, mais bien affectionné à faire tout ce qu'il pourroit pour le general de la ville.

1588 — 24 mai.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 15574, f° 197.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, ce porteur² m'a priée de vous faire ce mot, aiant esté esleu pour vous aller faire les submissions que doibvent les subjectz à leur Roy, estans timbez en la faulte qu'ilz sont, et creingnans de ne trouver en vous la bonté que je leur [ay] assurée, se reconnoissans comme ilz doibvent et y allants en l'humilité qu'ilz doibvent. Neantmoins m'ont priée vous suplier pour eulx et intercedder de les vouloir oyr et oublier tout ce qui s'est passé et leur pardonner; ce que je vous supplie leur faire, et cest honneur de les recevoir et oublier le mal faict, et vous souvenir de la fidelité qu'ont portée les habitans de ceste ville aux royz voz predecesseurs, et seront à vous, reconnoissans la bonté de quoy nous leur avons usé. Et m'assurant de vostre bonté, je feray fin, priant Dieu vous conserver en toute felicité.

De Paris, ce xxiii^e may 1588.

¹ Étienne de Neuilly, ou Nulli, président à la Cour des Aides. Il avait été prévôt des marchands en 1580 et 1584.

² Nous ne savons quel était ce personnage allant à Chartres. Il y en eut plus d'un pendant toute la fin du mois de mai, particulièrement parmi ceux qui hésitaient entre le roi et la Ligue.

1588. — 25 mai.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, f^o 86.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ETAT
DES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je faiz une depesche au Roy monsieur mon filz de ce qui s'est passé icy depuis l'arrivée du maistre des requestes Dauron¹; je vous prie la luy lire et luy dire quand et quand que, suyvnt ce qu'il luy a pleu m'escripre par celle qui est de vostre main, j'envoieray le sieur de Gondy devers l'ambassadeur d'Espagne, pour luy parler de ces forces que l'on dict que le sieur de Montigny doiect amener soubz couleur d'estre mal content du duc de Parme, et que je n'obmectray rien en cecy et toutes autres choses que je pourray penser estre de son service.

Cependant il seroit bon que m'envolassiez par escript la response faicte par le Roy à ceulx du clergé, afin de la faire mettre au pied de leur remonstrance et très humble requeste pour faire imprimer le tout, afin que cella se veist et publiast partout². Cependant je vous mercie du soing que vous avez de m'escripre souvent, vous priant continuer, priant Dieu, monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le mercredy au soir xxv^e may 1588.

De sa main : J'escrips au Roy mon mauvès avys; mès je pause que le dyre et ne le fayre

¹ Claude Dauron, ou mieux Doron, maître des requestes, fut envoyé par le roi pour dire de sa part au Parlement qu'il était disposé à pardonner, pourvu que les Parisiens rentrassent dans le devoir, et qu'il accordait la convocation prochaine des États généraux. (De Thou, X, 289.)

² Cette publication fut faite en effet; et nous en trouvons la reproduction dans les *Mémoires de la Ligue*.

luy portera prejoudyse et que les auriés malesément : vela pourquoy je dys la treve. L'on dyst ysi que Monsieur de Nevers a promesse du Roy de ly changer son gouvernement et qu'il sera très mal content set yl oublie : je ne luy enn é ryen mended; car je ne sé si c'et au^t non; ausi Monsieur de Longuevyle. Je desire, s'il èt possible, qu'il ne perde ses servyteurs qui l'ont tousjour servy. L'ons atemps demeyn ou après demeyn le duc du Meyne.

CATHERINE.

PINART.

1588. — 25 mai.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 18, f^o 6 et 7.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, le maistre des requestes Doron est arrivé ceste après-disnée, m'ayant faict bien amplement entendre ce qu'il vous a pleu luy commander de me dire de voz delibérations, qui sont très bonnes et saintes, pour le faict advenu en ceste ville et la prudente et saige response que vous avez faicte à ceulx du clergé qui me sont revenez trouver, m'ayant représenté la façon dont ils avoient procedé et la très humble remonstrance et requeste qu'ilz vous avoient faicte, dont j'auray demain ung double, à quoy il ne fault que adjouxter votredicte response, remplie de tant de bonté et de generosité, pour la faire imprimer et debiter. Je vous diray ausy, Monsieur mon filz, que le secretaire Pinart m'ayant faict lecture de la lettre que luy avez escripte, après que nous avons en bien pezé vostre intention et les bonnes considerations contenues par icelle du danger qu'il y auroit, si lediet secre-

¹ Au pour au; mais la phrase est peu correcte.

faire Pinart alloit vers l'ambassadeur d'Angleterre luy faire la responce à ce qu'il vous avoit escript, que l'on en feist quelque mauvaize interpretation, j'ay advisé, suyvnt vostre dicte lettre, que le meilleur seroit que le sieur de Gondy allast trouver lediet ambassadeur dez ce soir, comme il aura faict, pour le remercier en son particullier de sadicte lettre qu'il vous a escripte et pour quand et quand luy faire entendre les remercyements que le priez de faire de vostre part à la royne d'Angleterre, sa maïstresse, et à aucuns de ceulx de son Conseil, des offres qu'il vous avoit faictes de sa part, et qu'aviez jà escript au sieur de Gondy sur cela, luy faisant responce à la depesche qu'il vous avoit pareillement faicte sur ce que luy en avoit mandé le sieur de Walsingham. Je m'assure que lediet de Gondy n'aura rien obmis de vostre intention, suivant vostre dicte lettre audiet Pinart.

J'avois aussi parlé et bien expressement prié, dez ceste après-disnée, l'archevesque de Lyon de regarder à induire mes cousin le cardinal de Bourbon et nepveu le duc de Guyze à ce qu'ilz fissent retirer les forces qui sont devant Boullongne pour commencer nostre negociation, quand, bientost après, est venu mondict nepveu avec lequel nous en avons aussi longuement parlé, n'ayant rien obmis de tout ce que j'ay pensé pouvoir servir à l'inciter de faire retirer lesdictes forces de devant Boullongne. Et combien qu'il m'aïet dict fort franchement, comme il a tousjours faict, qu'il n'avoit jamais esté d'advis et ne trouvoit nullement bon ce qui s'estoit faict en Picardye et que ces choses icy de Boullongne concernoient seulement le faict de deux gentilzhommes que le Bernet avoit offensé et qu'il failloit veoyr en cela ce qui s'y pouvoit faire, et qu'il ne se failloit pas esbahir si ladicte royne d'Angleterre se vouloit ingerer

de secourir lediet Bernet¹, car il seavoit bien qu'il avoit traicté avec elle; sur quoy, comme de moy mesme, je luy ay dict qu'encores que je n'en eusse point de charge de vous, qu'il me sembloit, pour oster toute occasion aux estrangers de se vouloir mesler dudiet Boullongne, qu'il vouldroit mieulx y mectre, au lieu dudiet Bernet, quelque gentilhomme du pais que vous choisiriez comme les sieurs d'Estrée ou de Crevecoeur, ou quelque autre, et faire sur ceste occasion retirer les forces d'une part et d'autre, affin que les choses ne se veynssent poinct à aigrir davantage, dont il me semble que je ne l'ay pas trouvé esloigné, m'ayant dict qu'il m'eschripra. Vous suppliant donques me mander si vous trouverez bonne ceste ouverture et vostre intention sur icelle, cependant je vous diray que le sieur de Schomberg m'a dict ce soir avoir entendu que lediet duc de Guise, ayant sceu que vous aviez envoyé les compaignies des gens d'armes qui estoient en Picardie et quelques aultres forces pour secourir lediet Boullongne, qu'il se deliberoit d'y envoyer aussi pour fortifier les leur ce que a amené de cavallerie et d'aultres forces le sieur de Ballagny.

Ne voullant aussi oublier de vous dire, Monsieur mon filz, que j'avois aussy parlé audiet archevesque de Lyon, avant l'arrivée d'iceluy duc de Guyze, de la delibération et resolution où vous estes de convocquer et tenir les États-generaux de vostre royaume², où chacun d'eulx pourroit venir librement, d'autant que vous voulliez oublier et admettre

¹ Raymond Roger de Bernet, gouverneur de Boulogne, était un adversaire déclaré des ligueurs. Il fut tué en 1591 devant le château d'Étaples.

² Ce n'était pas là ce que demandaient les ligueurs. Dans leurs negociations, ils exigeaient toujours le renvoi de d'Espernon et la reconnaissance du duc de Guise comme seul conseiller du roi, commandant toutes ses armées. (*Pierre d'Épuiac*, etc., p. 274.)

toutes les choses passées et n'en parler jamais, et que j'estois de vostre mesme oppinion, croyant qu'il n'y avoit point de plus souverain remède pour remettre ce royaume en peu de temps en sa première dignité et splendeur; mesmes que vous voulliez consentir que tout ce qui seroit arresté esdictz Estatz seroit de vostre part inviolablement gardé et observé, comme il falloit aussy qu'il feust par ung chacun, vous voullant soubmettre que, si ce qui dependroit de vous n'estoit observé et gardé, vous estiez content que quelque chose qu'on fist contre la resolution desditz Estatz ne peust estre pugnif, quand bien il y auroit crime de leze-majesté, afin qu'auxdictz Estatz l'on peust traicter librement, voyre de faire declaration en iceulx qu'il ne pourroit y avoir successeur à vostre couronne, venant à deceder sans enfans masles, qu'il ne feust catholique. Vous en avons aussy amplement parlé, mon neveu le duc de Guise et moy, qui s'est bien souvenu que, quand j'estois à Espernay, j'estois de ceste oppinion, dont il n'avoit pas esté veritablement d'avis, toutes-fois pour ceste heure que l'on feist ce que l'on voudroit; que cela estoit bon, mais qu'il ne les craignoit point. J'en parleray aussy à mon cousin le cardinal de Bourbon et encores à mondict neveu et à eulx autres tous, pour les y induire, et vous advertiray de ce que j'en apprendray d'eulx, et aussy de ceulx des Courtz de ceste ville ausquelz pareillement j'en parleray, comme je verray qu'il sera à propos, suivant ce que j'ay entendu de vostre intention par ledict Doron, priant Dieu, Monsieur mon filz, vous conserver en bonne santé avec toute prosperité et longue vie.

Escript à Paris, le mercredy au soir xxv^{me} jour de may 1588¹.

¹ Dans une lettre écrite le lendemain, elle mettra encore *mercredi*, par erreur, au lieu de *jundi*.

Monsieur mon filz, je ne faudray de faire encores toute instance que je pourray pour faire mettre en liberté le prevost des marchans, suivant ce qu'il vous plaist m'escrire. Le pauvre sire est malade, mais je croy qu'il ne laisseroit pas de s'en aller, si ces gens icy le vouloient laisser sortir. Le sieur de Chenailles est sorti ce matin avec ses gens et ce qu'il a voulu de son baguaige.

Votre bonne et très affectionné et hobligé mere,

CATHERINE.

1588. — 26 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15909, f° 97.

A MONSIEUR DE BELIEVRE.

Monsieur de Believre, je receuz hier soir par le Sr de Schombert la lettre que m'avez escripte, pleine de la bonne affection que vous portez au bien du service du Roy monsieur mon filz, ainsi que doibvent tous ses bons serviteurs, avec lesquelz aussi j'espere que Dieu nous fera la grace que, après que ceulz de Paris auront faict leurs submissions au Roy, que nous travaillerons si utilement, que nous parviendrons à quelque bonne resolution envers ces princes icy, pour les rendre et ramener à leur devoir envers le Roy. En quoy il est vray que je veoy beaucoup d'espines; mais il nous fault surmonter tout cella et faire en sorte que en puissions venir à quelque bonne resolution à l'honneur, contentement et seureté du Roy et bien de son roiaulme. Masseurant que de vostre part vous n'y obmetrez rien, je ne vous en feray pour ceste heure plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xxvi^e may 1588.

De sa main : Je vous prie que ceulx qui vont de la part de ses fatieus, encorre qu'il dyset que s'et le corps de la vylle, que le Roy ne regarde pas tant à la reyson qu'il a de malcontentement, come à les aseurer pour le remettre en leur devoyr et sortyr de set fayst, come ont fayst tous les sages roys ces pre-dysesours, car yl y ann y a plus d'un exemple, sineont parels¹ du tout, yl an sont byen aprochans : selon qu'il importerra, nous voyron eler de cet que susedera de tout.

La byen vostre, CATHERINE.

1588. — 26 mai.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 18, f. 8.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, s'en allant les depputez de ceste ville vous trouver pour vous faire les submissions qu'ilz doibvent, j'ay esté bien aize qu'ilz se soient rengez à moy comme ilz ont faict, par le moyen que j'ay trouvé de les faire conduire à cella, principalement par le president Seguyer², qui s'y est porté fort dignement, aiant tant faict que le lieutenant La Bruiere³, qui est le principal d'entr'eulx et celluy qui portera la parolle, m'a requize de vous escrire, comme j'ay faict de ma main, ung mot de lettre que je luy ay baillé, dont je vous envoie le double, n'ayant pas failly de parler audiet La Bruiere, comme je devois, de tant de bonne volonté que vous avez tousjours portée à ceste vostre bonne ville et aux ha-

bitans d'icelle, que vous avez en toutes occasions favorisez et gratifiez en general et en particullier plus que ne feît jamais Roy, aiant esté avec eulx depuis vostre advenement à la coronne pour signe de vostre bonne amitié qu'avez tousjours, les voiant privément en leurs maisons et usant encores de si bonne volonté et grande demonstration comme avez faict, en quoy le pere dudiet lieutenant La Bruiere a toujours participé et luy par consequent; que je l'exortoïs doncques de s'en souvenir et de faire tel devoir en la charge qui luy est commise, que vous en puissiez avoir contentement et moy aussi à son retour, intercedant envers vous pour le general de la ville, par la lettre que je vous escripts, le plus affectueusement qu'il m'est possible; de sorte qu'ilz s'en vont avec ceste bonne intention là, dont je n'ay voulu tarder de vous donner advis, et vous dire que le sieur de Schombert arriva hier soir, qui m'a amplement diet de vos nouvelles, dont j'ay esté fort aize, speciallement de vostre bon portement, que je prie Dieu vous continuer longuement et vous donner prosperité en toutes voz affaires.

Escript à Paris, le mecredi xxv^e may 1588.

De sa main : Monsieur mon filz, je vous aseure que devés fayr conestre au frere du president Seguyer¹ le bon gré que lui aves de cet qu'il vous sert de tout son povoyr à tout cet que yl pense vous aystre agreable et pour recouvrer votre haultoryté. Quant à moy, je l'ayme, le voyent si affectyoné, come je foyz tous ceulx qui le vous sont, et au contrere

¹ *Sineont parels*, sinon pareils.

² Pierre Séguier, président au Parlement depuis 1580.

³ Ce La Bruyère, qui fit partie plus tard du Conseil des Quarante, s'était, dès le lendemain des Barrières, improvisé lieutenant civil. Il était fils d'un apothicaire nommé Mathieu La Bruyère. Tous deux furent chassés de Paris après l'entrée de Henri IV.

¹ Il s'agit probablement d'Antoine Séguier, seigneur de Villiers et de Fourqueux, conseiller au Parlement, maître des requêtes, conseiller d'État en 1586, avocat general au Parlement en 1587, plus tard président à mortier (1597) et ambassadeur à Venise (1598), mort en 1604.

ceuls qui s'aymet plus que vous et vostre honneur et repos, yl me pardonneront, je ne les ayne poynt; car vostre byen est le myen.

Vostre bonne et très afectionnée et haublygée mere,

CATHERINE.

1588. — 26 mai.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, f° 89.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ESTAT
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je vous prie lire incessamment au Roy monsieur mon filz la lettre que je luy escriptz avec le double de celle que j'ay escripte de ma main et baillée au lieutenant La Briere et à ceulx qui lui vont faire les submissions pour ce mal entendu advenu en cete ville. Il n'y a rien de nouveau qui merite lui estre escript, sinon que ces Princes attendent bientost icy mon neveu le duc du Meyne, et vous verrez bien qu'ilz se veulent tous approcher de deçà. Dieu, par sa sainte grace, veille que ce soit pour faire quelque bonne resolution à l'honneur et contentement du Roy! Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxvi^e may 1588.

De sa main : Je vyz yer le nonse, qui m'a dyst que le Roy n'eult jamais mylleur occasion guagner le Pape qu'à present, et qu'il ne devrèt perdre temps à y envoyer quelque personne pour luy faire entendre la veryté de cel que sel pase et qu'il s'aseure que, le pre-nens comme il doibt, qu'il fayra beaucoup pour son servyse enver ses mesieus et que c'est aseure la seyson pour entrer au fayst d'une pays aveque le roy d'Espagne et ay-treindre une amitié, et que l'ambasadeur d'Espagne ly au avoit parlé, come ausi dyt à

moy; je l'ay aycript au Roy : en ses afayres quant on pert l'occasion, l'on ne la reconuvre pas, et nous avons besouyn d'un repos general et honorable, afin qu'il deure; je crois que s'en serèt le moyen. Je say bien que le cardinal Gondy l'a cete comysion; mès depuys cet fayst là, je luy en manderé encore mon opinion : yl set fault ayder de tout pour en sortir.

CATHERINE.

1588. — 27 mai.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 18, f° 9.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, j'ay advisé de vous faire ceste depesche estant à la messe en la Sainte-Chapelle de vostre palais, où je suis venue à cause du jour², comme j'ay accoustumé, et pour avoir aussi moi^en de parler à ceulx de vostre parlement, pour le faict de la revocation des edits, que vous avez très saigement advisé de faire publier, comme elle sera, à mon advis sans dilliculté, dès ce matin. Chascun congnoistra au moins que cella est venu de vostre propre mouvement et avant que aiez ven ceste belle requeste, ny ceulx qui la vous sont allez porter.

L'occasion principale de cestedicte depesche est pour vous advertir que le duc de Guise est party, à ce que l'on me vient de dire, de grant matin, pour aller à Meaulx³;

¹ Le cardinal était à Rome depuis un mois.

² Le vendredi.

³ On lit dans de Thou : « Le duc de Guise, qui apprehendait que la disette ne se fit sentir dans une ville aussi peuplée que Paris, forma le dessein de se rendre maître de tous les postes des environs. Dans cette vue, il fit une course jusqu'à Meaux et à Château-Thierry, deux villes situées sur la Marne, accompagnée du cardinal de Guise. » — *Histoire universelle*, édition de Londres, t. X, p. 282.

c'est pour s'asseurer du tout ladicte ville à leur party, car encore qu'il y eust, comme en toutes les autres villes estant sur les rivières, envoyé dès le lendemain que feustes party d'icy, si s'estoit-il trouvé de la difficulté entre les habitans, qui ne se sont que d'hier resoluz de le faire maistre de ladicte ville, encores que le cardinal de Guize, y passant il y a trois jours, eu[s]t faict tout ce qu'il a peu pour la leur a seurer dès ceste heure là, et qu'il luy eussent permis de ce faire; ce que aiant seen, j'avois fait parler à aucuns de voz officiers et bons habitans, qui n'ont rien que vostre service en consideration, aussi y ont-il faict ce qu'ilz ont peu; mais ilz n'ont pas esté les maistres, ny ne peuvent empescher que lediet cardinal, passant audiet Meaulx, n'eut pris l'argent de voz tailles et taillon, dont il a baillé luy-mesme sa quittance, ainsi que Marcel m'a diét avoir seen. Lediet cardinal a aussi faict tel effort à Chasteau-Thierry, qui n'a pas seulement pris la ville, mais, à ce que l'on m'a aussi diét, aussi le chasteau, s'estant saisy des meubles du vicomte Pinart, qui n'y a peu donner ordre; car, dès lediet lendemain que feussent party, lediet duc de Guize et le cardinal, en venant de Reims en ceste ville, i avoient jà faict leur pratique par le moien du president Marteau et quelques autres qui sont de la Ligue et des premiers de ladicte ville. Aussi qu'à ce que j'entendz le regiment de Saint-Paul estoit pour ceste entreprise, pour laquelle quelques compaignies se sont approchées. Je creins fort, Monsieur mon filz, que lediet duc de Guize aille lui-mesme devers Troyes pour essayer aussi de l'avoir. Il fut hier quatre heures, dès le point du jour, en vostre areenal, où il visita tout ce qui [y] est, et resolut d'en faire sortir de l'artillerie, trois ou quatre pieces, pour aller forcer Meulan. Desjà dit-on qu'il a envoyé le capitaine Lossan

avec des gens de pied devant. Je vous prie d'y pourveoir, car nous n'avons rien que je y peusse envoyer, sinon en advertir le sieur de Villeroy, comme a faict le sieur de Villequier. Je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Paris, le vendredi xxviii^e mai 1588.

De sa main : Monsieur mon filz, c'èt à Meau où il voyra Ballagny; il fayra aulter les armes, à cet que l'on me vyent de dyre, à tous ceuls qui ne sont de son party en cete vyle, et aus autres le fayst guardé. Si vous l'usiés fayst, yl enest cryé au meurtre: de luy y le trovet bon. Je vous ranvoye cete après dynée le sieur de Rambulet.

Vostre très affectyonnée et hobligée mere.

CATHERINE.

Monsieur mon filz, depuis cete lettre escripte, j'ay entendu que le duc de Guise seroit allé voir le sieur de Ballagny et seroit à dix lieues d'icy, vers Mantes. J'ay peur qu'il veille aller luy-mesmes avec l'artillerie de ce costé-là.

1588. 27 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n. 21071, f. 119.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, j'ay encores parlé, suivant ce qu'il vous a plu m'escire par le jeune Brulart present porteur, à mon nepveu le duc de Guize, pour faire delivrer le prevost des marchans¹; luy aiant par plusieurs fois faict entendre le tort qu'il se faisoit et l'occasion

¹ Voir plus haut, p. 339, note 1. — Hector de Marle, seigneur de Perreux, que les ligueurs avaient mis à la Bastille le dimanche 15 mai, avant de le remplacer par La Chapelle-Marteau.

grande que vous aviez de trouver très mauvais ses façons de faire en cella, et en tant d'autres choses qui estoient contre vostre auctorité et service; à quoy il respond les plus honnestes parolles du monde; mais, en effect, ilz font ce qu'ilz pensent estre à leur avantage.

Il partit hier, comme je vous escripviz, dès devant le jour, de ceste ville, et s'en alla à Meaulx establir l'ordre pour asseurer du tout à leur party la ville, où il a laissé Salers¹ pour y commander. Vous avez entendu comme, avec les regimans de St-Pol² et celluy de Rosne, et le petart qu'ilz ont fait jouer au chasteau de Chasteau-Thierry, le cardinal de Guise s'en est saisy, après que les six mortepaies et des serviteurs du viconte Pinart ont faict tout ce qui se pouvoit, pour le petit nombre qu'ilz estoient. Ilz en yront faire autant à Melung³, à Laigny, à Corbeil⁴, à Estempes et es autres lieux d'icy autour, si vous n'y envoie des gens bientost; car, à ce que j'ay seen, ilz ont (faict), ainsi que je vous aye escript, faict preparer quatre pieces qu'il doivent seulement faire sortir aujourd'huy ou demain. J'estime que c'est pour aller es lieux dessusdicts.

Je faisois compte de vous envoyer le St de Remboillet et le faire partir ce matin; mais

¹ Jean-Claude, seig^r de Salers, qui avait épousé, en 1575, Jeanne de Lévis, sœur de Quélus.

² Antoine Montbeton de Saint-Pol était un capitaine ligueur de Champagne, auquel Mayenne devait donner en 1593, comme à Rosne, le titre de maréchal de France.

³ La tentative du duc de Guise sur Melun ne réussit pas. Il y avait là, comme gouverneur du château, un chevalier des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, très dévoué au roi, Tristan de Rostaing, qui résista à toutes les sommations et conserva la place.

⁴ A Corbeil commandait Jean d'Hemery, seig^r de Villers, gentilhomme de basse Normandie, qui avait épousé une des filles d'honneur de la reine-mere: il résista également et ne se retira plus tard que sur l'ordre du roi.

ayant entendu que vous me deviez depescher vostre premier medecin, que l'on diet que sera icy aujourd'huy, j'ay différé de le faire partir.

Cependant je vous diray, Monsieur mon filz, l'indignité dont l'on m'a usé ce matin, m'ayant esté fermée la porte Saint-Honoré, pour ce que, comme je diz hier audiet duc de Guise, (que) je me trouvois mal et qu'il falloit par l'advis de mes medecins que ma fille, vostre femme, et moy, nous allassions promener quelzques fois aux Thuilleries. Je viens d'envoyer Chadieu luy en faire la plainete et luy en dire, comme je feray encores quand je le verré, ce qu'il m'en semble. Je luy parlay aussi hier des armes et autres hardes du capitaine Bonnouvrier¹; il me promet qu'il en parleroit ce matin, mais que c'estoient ceulz de la ville qui les avoient. Il en parle fort froidement, quoy que je lui en aye diet.

Ceulx de la Sorbonne envoient aussi vers vous, pour vous faire les mesmes remonstrances que ont faict ceulx du clergé de ceste ville. Monsieur mon filz je prie Dieu vous donner, en toute prosperité, parfaiete santé, très heureuse et très longue vie.

De Paris, le samedi xxvii^e may 1588.

Monsieur mon filz, j'avois faict induire le plus que j'avois pen de ceulz qui vous sont le plus affectionnez, pour persuader à ceulz des mestiers de ceste ville et des communaultez et gardes des marchans à s'assembler et envoyer aussi vers vous, pour vous supplier de leur vouloir pardonner ce mal-entendu qui est advenu en ceste ville; mais ilz en ont esté destournez. Toutesfois je y feray encores ce que je pourray. La plupart congnoissent leur grande faulte

¹ Le capitaine Pépin Bonnouvrier commandait un^s des enseignes royales à la rue Saint-Denis, près du cimetière des Innocents. — Voir *Preuves de la Satyre Menippée* édition Le Duchat, t. III, p. 46.

et ne desirerent rien tant de faire leur devoir et vous en aller demander pardon. Toutesfois ilz ne peulvent satisfaire à leur bonne volonté, car ilz ne savent comme se pouvoir assambler et resouldre leur deputation.

Vostre bonne et très affectionnée et hobligée mere.

CATHERINE.

1588. — 28 mai.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 18, f. 11.

À ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, vostre premier medecin¹ vient presentement d'arriver. Après avoir entendu ce qu'il vous a pleu me mander par luy, j'ay assemblé les sieurs de Villequier, de Laussac, de Remboillet et de Schombert, qui sont icy près de moy, et ay faict lire par le secretaire Pinart, present aussi lediet premier medecin, la très saige, digne et vertueuse responce² qu'avez faict faire à la requeste qui vous a esté présentée de la part de ces princes par le sieur de Meineville, laquelle responce tous lesdictz seigneurs de vostre Conseil ont trouvée merveilleusement bien. Ne s'y peut desirer rien de mieulx que le contenu d'icelle, comme aussy esse mon advis et de la Roïne ma fille, qui estoit avec nous à ladicte lecture qui en a esté faite. Reste seulement à vous dire, Monsieur mon filz, qu'après que nous avons eu mis beaucoup de raisons en considération, nous sommes tous d'opinion qu'il sera bon que, au xv^e d'aoust prochain, qui est le jour que vous avez limité, tous ceulx desdictz Estats qui sont deputez des Provinces ayent charge d'y estre pour tous delais, sans y faillir, audict jour, et que la tenne d'iceulx

¹ Marc Miron.

² Imprimée à l'époque, cette réponse se trouve aux *Memoires de la Ligue*, t. II, p. 350.

se fac en vostre ville de Blois. Monsieur mon filz, vous considererez, s'il vous plaist, que je ne pourray parler à ces princes, ni rien faire avec eulx de ce que m'avez mandé par lediet premier medecin, jusques ad ce que vostre dicté responce à leurdicté requeste leur ait esté baillée : pour quoy il vous plaira l'envoyer incontinent. Cependant je prie Dieu, monsieur mon filz, vous donner en toute prosperité santé et longue vie.

De Paris, ce samedi xxviii may 1588, à huit heures du soir, estant avec ceulx de vostre Conseil.

De sa main : Cet n'êt pas pour retarder vostre volonté d'aytas, car vous savié cet que vous enn é méné.

Vostre bonne, très affectionné et hobligée mere.

CATHERINE.

1588. — 30 mai.

Orig. Bibl. nat. : Fonds français, n^o 15909, f. 95.

À MONSIEUR DE BELLEVRE.

Monsieur de Believre, j'ay veu à part la prudente lettre que m'avez escripte, aiant fort considéré tout le contenu en icelle, de quoy j'auray tousjours bonne souvenance, pour me servir des bons advis contenuz en icelle, comme les occasions se presenteront. Cependant je vous diray qu'il ne seroit à propos que j'escripvisse ce que très saigement j'ay veu par vostre dicté lettre, que estimiez qui pourroit à present servir; car, comme vous entendrez par ce que représentera au Roy monsieur mon filz le S^r Miron¹, present porteur, nous

¹ Une lettre de Buzenval à Walsingham donne des nouvelles de la mission de Miron :

« Le medecin Miron est parti le 1^{er} juin de la cour, pour porter à la Roïne mere plein pouvoir pour passer l'accord selon qu'elle jugera estre expedient. M. de Val-

ne sommes pas en ces termes, pour l'entière opinion et si ferme où sont ses princes qu'ilz ne veuillent, pour ce faict particulier là, rien diminuer de leurs requizitions, bien qu'il ne soit pas juste, et vous assure qu'en ce faict principalement ilz sont merueilleusement entiers et aheurtez, et ne seay s'il y aura moyen de les faire condessendre à quelque moderation, en quoy neantmoins je feray ce qu'il me sera possible. Cependant, pour me remettre audiet S^r Miron, je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur de Bellievre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxx^e may 1588, au soir.

La byen vostre,

CATHERINE.

1588. — 34 man.

Orig. Bibl. nat. — Fonds français, n. 15574, f. 294.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, vous avez entendu, avant la reception de ceste lettre, tout ce qui se passa hier en Conseil avecq ces princes, par le S^r Miron, vostre premier medecin; aussi ne vous en représenteray-je rien par ceste-cy : seulement vous prieray-je de nous renvoyer promptement lediet S^r Miron, avec vostre intention sur tous les poinctz qu'il vous aura representez, affin que nous puissions entrer

en negociation et faire une si bonne resolucion de toutes choses que nous nous puissions bientost veoir hors de toutes ces miseres; à quoy, Monsieur mon filz, je feray tout ce qu'il me sera possible et n'y obmectray aucune chose que je pense qui y puisse servir. Cependant je vous prie entendre du S^r Doron, present porteur, ce que nous avons dict et disputé pour commencer à entrer à remettre les choses en quelque bon estat en ceste ville, et me mander aussi, s'il vous plaist, sur les ouvertures qui ont esté faictes entre nous estans assemblez, où est venu le president de Neuilly et ung marchand nommé Le Brun¹, qui ont pris charge d'en parler à ceulz de la ville pour veoir s'il se pourroit faire qu'ilz vous nommassent douze personnes, desquelles vous en choisiriez cinq ou six, pour pourveoir aux affaires de ladiete ville, en attendant que le temps feust arrivé de procedder à nouveaux prevost des marchans et eschevins. Nous avons bien auparavant mis en avant ce faict dès incontinant que fenstes party, et leur a encores esté presentement dict qu'ilz laissassent S^t-Yon et Bonnard², et missent avec eulx quatre ou cinq conseillers de ville qu'ilz choisiroient des antiens, affin de reigler et pourveoir aux affaires de cestediete ville, et en ce faisant n'avoir aucun egard à l'ellection qu'ilz ont faicte; mais ilz n'y veuillent entendre, aians doubte qu'ils ne se peulvent fier audiet S^t-Yon, ni à pas ung desdicts con-

leroy est parti de Vernon pour haster le susdict accord. On dict que l'article secret est passé de la lieutenance generale accordée au duc de Guise. Bref, le Roy est tout prest de servir sous la domination de ces gens, partant qu'ils l'assurent de sa vie et de son repos. La Roynie s'est fort contentée de la retraite du duc d'Espernon, et on dict qu'elle commence à ne plus favoriser son filz. Il seroit temps qu'il pleust à la Roynie d'employer son magnanime soin à remedier à tant de desordres. — *British Museum, Add. B. VI, t. 435.*

¹ Le Brun, l'aine, fut un des lieutenans bannis de Paris par Henri IV après la réduction de la ville. — *Mém. de Verres*, II, p. 788. Au reste, le président de Neuilly partagea son sort.

² François Bonnard ou Bonnet, que l'on ne separe pas de l'avocat Louis de Saint-Yon, ne prit ainsi que son collègue qu'une faible part à la revolution de Paris. Aussi suspects tous deux de dévouement au roi, ne furent-ils pas renommés eschevins. — Voir *Satyre Meurtrie*, édit. Le Duchat, t. III, p. 27 et 63.

seillers de ville, comme il vous plaira entendre plus amplement dudiet Sr Doron, qui a veu aussi comme j'ay fort fermement parlé à mon cousin le cardinal de Bourbon, en quoy je n'ay rien obmis de ce que j'ay pensé qui le pourroit induire à renvoyer les lettres qu'il a escriptes pour voz deniers ou pour faire qu'il n'en escrivist plus; mais comme il vous plaira entendre dudiet Doron, il se plaint que vous avez premierement faict arrester tous les deniers de voz receptions generales de ceste ville et y aviez compris les particullieres et generales des decimes, qui sont deniers appartenans, ou pour le moins dont sont responsables ceulx du clergé, et qu'ilz n'ont peu moins faire que de faire ce qu'ilz ont faict en cella, à quoy ilz n'ont point touché, ny faict rien transporter. Sur cella je luy ay dict que l'on avoit commandé à Meaulx et Chasteau-Thierry, dont il s'exuse, et dict qu'il ne se trouvera point que se soit sur leurs ordonnances et quietances, et n'en ay peu tirer aultre chose, sinon qu'il falloit diligenter ce traicté et en faire une bonne conclusion bien tost, affin que ces choses là cessassent, me disant que de sa part il y apportera tout ce qu'il pourra pour vostre contentement et leur seurété aussi, ainsi que vous le dira lediet Sr Doron, qui y estoit presentement et qui a aussi veu tout ce qui s'est passé en nostredicte conferanse et conseil. Men remettant à luy, je ne vous ennuiray de plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le dernier may 1588.

Vostre bonne et très affectionnée et hoblygée mere,

CATHERINE.

[1587 ou 1588. — Juin.]

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 153.

A MONSIEUR DE VILLEROL

Monsieur de Vileroy, yly aysi le frere de cet Rolan¹ quy ayst prysonyer à la consiergerie, qui m'a dyst m'estre veneu trouver, pour me pryer de volouyr suplyer le Roy mon fils pour fayr metre son dyst frere hors de pryson, dysant que cet qu'il a dyst s'a esté après cet que le Roy avoyt dyst à ceulx de la court de Parlement, que si ly euse pryé² de fayre la pays, qu'il euset heu leur meyn levée des ventes et guages: mès que, n'en parlent poynt, yly ne l'aura pas. Yly èt en grent peur que le Roy le fase punyr come certeynement yly meriteret, set s'etoy en un autre seson; mès à steure yly n'est neulement à propos; car je voy les chauses byen achemyné, é ayspere que tout yra byen, si Dieu plest, qui ayst très é si resonable chause, à quoy yly fault regarder; car, pleu que nous soumes en bon chemin, plen fault ryen qui empêche cet bon envre, que, le fynysant, amenera tent byen et contentement au Roy et au royaume. Je vous pryé donc, suyvent cet que déjà, à la requeste du frere, je aun é suplyé et ayscript au Roy, que luy en parlyés

¹ Cette lettre ne porte ni lieu ni date. Nous avions cru d'abord qu'elle avait été écrite après les Barricades, au moment où Nicolas Roland, directeur général des monnaies, venait d'être nommé echevin par le parti victorieux; et la reine mère, poursuivant toujours ses idées de conciliation, aurait demandé la liberté du frère de ce ligueur. Mais en rapprochant le texte d'un paragraphe de L'Estoile (*Registre-Journal*, t. III, p. 48 de l'éd. de Jonast.), il est beaucoup plus probable que la lettre a été envoyée de Reims en 1587. Le frère de Roland avait été emprisonné à la conciergerie le 4 juin — pour avoir deux jours auparavant opiné aigrement, en plein Hostel de Ville, au désavantage du Roy.

² Que si ly eust pryé, que s'ils lui eussent prie...

come sagement saurès fayre, et ay pansé vous enn envoyer encore une letre pour le Roy, que vous luy ballerés, cet voyé aystre à propos. Croyés, que le mete en lyberté, en luy disant set qui ly fault dyre pour n'y retourner plus, que je croy que se sera le mylleur¹. Je pryé à Dyeu qu'i vous haute de tous ses mauls, et qu'i vous conserve.

CATHERINE.

1588. — 1^{er} juin.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, f^o 91.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ESTAT
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je faiz une depesche au Roy monsieur mon filz de ce qui s'est passé ceste après-disner à la conference qu'avons faicte avec les Princes, de quoy je ne feray auleune repelition par ceste-cy, seulement vous prieray-je de la lire au Roy monsieur mon filz. Cependant je vous mercie

¹ Nous savons que la reine mère réussit à faire mettre en liberté ce Roland; mais, au même moment, elle avait peu de succès en voulant sauvegarder les biens du duc d'Épernon. L'Estoile raconte ainsi l'anecdote : « Le mardi dernier jour de may, par les bourgeois de Paris, gardans la porte Saint-Jacques, furent arrestés treize muets portans chacun deux balus plains (comme on disoit) de la vaisselle d'argent et autres principaux meubles du duc d'Españon, et menés en l'Hostel de Ville, nonobstant le passeport signé de la main de la Roïne mere du Roy et les couvertures de ses muets, dont elle les avoit fait couvrir pour mieux faire croire qu'ils estoient à elle. Et combien qu'elle les advoüst pour siens et y fist ce qu'elle peüst, en estant priée de ce faire par le Roy son filz, si n'en sceust-elle jamais venir à son honneur, tant se monstroient hardis et insolens les Parisiens, sous couleur de l'appuy et support du duc de Guise. » — *Mémoires Journalz*, édition des Bibliophiles, t. III, p. 157.

CATHERINE DE MÉDICIS. — IV.

de celle que m'avez escripte par le courrier Villefort, à laquelle je ne feray autre response, sinon pour vous dire que si Saint-Clou n'est secouru dedans demain matin, je le tiens pour perdu¹. Je feray ce que je pourray pour le conserver, pour le moins ad ce que lesditz Princes n'y establisent auleune garnison, mais que la liberté soit à ceulx qui vont et viennent d'y passer librement, suivant ce qu'il a pleu au Roy monsieur mon filz m'escripre par ung des habitans dudict Saint-Clou, par une lettre qu'avez dressée. Cependant, je vous diray que j'attend ce soir ou demain matin Monsieur Miron de retour. Je ne faudray de faire, pour venir à quelque bonne conclusion², tout ce qu'il me sera possible, n'ayant rien en ce monde en plus grant desir que cella et de faire ce qui se pourra pour l'honneur, auctorité et contentement du Roy mondiet sieur et filz. Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le mardi, premier jour de juing 1588.

¹ Le roi s'étant assuré de Mantos, le duc de Guise s'assura de Saint-Cloud, de Meulan et de Corbeil, ce qui donna lieu à un sonnet qui courut Paris, dont voici les trois derniers vers :

Laissez le pont Saint-Cloud, et Corbeil, et Meulan,
Allez à la Rochelle, à Saint-Jean, Montauban,
Et non pas à Paris, où tout est catholique.

² On se moquait du grand desir qu'avaient la reine mère et Villeroy de conclure la paix : *Amplius lara me ab iniquitate mea...*, faisait-on dire à Catherine : « Parce qu'elle a plus grièvement lailli, et qu'elle est cause de tout le mal, elle demande d'estre plus amplement lavée. » Et pour Villeroy : *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto* : « Pour ce qu'il a negocié la paix, qu'il en sera loué du Pere, qui est la Roïne mere du Roy; du Filz, qui est le Roy; du Saint-Esprit, qui est l'Eglise catholique. » Tout le *Miserere* est ainsi parodié selon le goût du temps, en terminant par *Amen*, à Monsieur Brulart : « Pour ce qu'il ne dit et ne fait rien que ce que les autres ordonnent, et dit de tout : Oui. »

De sa main : Le noce ha eu nouvelles come le roy d'Espagne ha acordé au grand Duc qu'il espuse ma fille¹; et l'ambassadeur d'Espagne m'envoye demander de parler demayn à moy, et je ly parleré de cet que le Roy m'a escript et en sauré après demayn de nouvelles.

PINART.

CATHERINE.

1588. — 1^{er} juin.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.
Documents français, vol. 19, fol. 92.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, vous avez entendu par le maistre des requestes Doron ce qui se passa hier à la conférence et conseil que nous tinsmes, estans ces Princes avec nous, qui les avons encore ceste après-disner assemblés, et ont amené avec eux le president de Neuilly et le general Rollant², qui nous ont déclaré, parlant ledict president Neuilly, qu'il avoit proposé ce que je lui avois dict ledict jour d'hier, tant pour faire par bonne assemblée de ville de Paris deputer douze personnes qui vous seroient présenté[s], afin d'en choisir par vous quelques-uns pour la direction et conduite des affaires de l'hostel de ville jusques au jour que l'election se doit faire ce mois d'aoust prochain, selon l'ancienne coutume, des prevost des marchans et eschevins, que aussi pour la Bastille que je desirois, et leur remonstray se debvoir remettre en vos mains, pour y mettre tel personnage que adviseriez, que je m'asseurois que vous choisiriez si homme de bien, que la ville auroit occasion de louer vostre election. Sur ces deux points,

ils m'ont repondu qu'ils me supplioient de faire envers vous qu'il vous pleust approuver l'election qu'ils avoient faite du prevost et eschevins qui exercoient maintenant¹ et de considerer que, s'ils ne les eussent promptement fait, au lieu que la ville a toujours depuis esté en repos et tranquillité, elle fu[s]t demeurée en trouble et en tel desordre que l'on voit bien que sans cela se preparoit, qu'il ne s'en pouvoit esperer que toute confusion et très grand inconvenient, dont par ladite election et establissement d'iceux prevost des marchands et eschevins, elle a esté preservée. Sur quoy je n'ay rien obmis pour leur faire cognoistre que ceste election estoit nulle pour estre contre vostre autorité, faite hors de saison, et non avec l'assemblée qui y estoit requise; que tout cela ne valoit rien, estans encourus en très grande faute. Je me suis estendue à leur bien faire cognoistre et entendre cela devant tout le Conseil; car je pense bien que les gens de bien de la ville en pourront bien oïr parler, aussi que je suis bien aise qu'ils l'entendent et ce que je leur ay aussi dict pour la Bastille, afin de les entretenir toujours en la bonne volonté et affection qu'ils vous doivent, sans se laisser emporter aux artifices et bruits que l'on leur reporte à toutes occasions. Nous sommes longuement demeurés sur cela à disputer de part et d'autre; mais enfin ces gens icy sont si opiniastres et ne peuvent goûter ni souffrir, je le voy bien, une bonne assemblée generale de la ville, où je leur ay dict que je irois et nous

¹ Le projet de mariage du Grand-duc de Toscane avec la princesse de Lorraine avait un instant préoccupé Philippe II.

² Nicolas Roland, sieur du Plessis, général des Monnaies.

¹ Le 17 mai 1588, les ligueurs avaient élu un corps de ville de leur choix. Henri Clause de Marchaumont avait refusé la charge de prévôt des marchands; il avait été remplacé par Michel Marteau, seigneur de La Chapelle, Jean Compans, François Cotteblanche et Robert Des Prés avaient été improvisés échevins. Voir L'Estoile, III, p. 151.

tous qui estions au Conseil, et que je m'assurois que auriez agreable l'election qui seroit faite en ladicte assemblée generale, vous enuoiant la liste des eslus pour en choisir de ceux qu'il vous plairoit, afin d'exercer la charge desdicts prevost des marchands et eschevins jusques au jour que l'on les fait au mois d'aoust prochain, ce que j'eusse bien désiré qu'ils eussent accordé; car, outre que je ferois faire la brigue pour y appeler (au lieu des douze cens habitans qu'ils disent qui y estoient à faire ladicte election) bien davantage et des plus gens de bien de la ville qui sont du tout pour vous[. . .]; mais il n'a esté possible de pouvoir les faire condescendre à faire icelle assemblée, aussi que nous avons tous congneu qu'ils avoient leur leçon de ces Princes et de ceux qui sont avec eux; car, s'estant approché leurs testes et dict en foreille quelque chose sur cela, ils m'ont fort franchement dict qu'il estoit requis, premier qu'ils pussent convoquer ni faire ladicte assemblée, que le Roy agreast ladicte election d'iceux prevost des marchands et eschevins; et, pour le regard de la Bastille¹, leur response a esté, à ce que je leur en dis hier et que je leur ay encore dict ce jourd'hui, qu'ils avoient advisé de vous supplier très humblement, comme ils me supplioient de vous requérir, que vostre bon plaisir fust n'y remettre jamais celui qui y estoit, qu'ils l'avoient en aussi mauvaise estime que nul autre, disant que [la] leur a de lui-mesme et de sa volonté rendue; mais qu'il vous plaise avoir agreable que doresnavant celui qui (y) commandera en la Bastille soit lieutenant, ou sous l'autorité du prevost des

marchands et eschevins, comme le chevalier du guet de ladicte ville, ou bien qu'il vous plaise en faire ainsi que de vostre grace. Lediet president de Neuilly nous a représenté que lui aviez dict une fois, en presence de la royne ma fille et de Monsieur d'Espemon aussi, dont touttefois il ne me souvient pas, que vouliez et estiez du tout resolu de faire, et lui commandates de le faire entendre à tous les principaux de ladicte ville, pour leur lever toutes jalousies et leur faire voir la bonne volonté que aviez à l'endroit de ceux de ceste ville, qui est que ne vouliez plus qu'il y eust aucune forteresse entre la ville et ladicte bastille, mais que vouliez faire combler le fossé et seulement la faire servir quelquefois de prison, et qu'aussi bien que vostre arsenal y commandoit, qui empescheroit à tousjours que ladicte Bastille ne pu[s]t tenir. A quoy je leur ay dict, que premier de parler de l'un ni de l'autre moyen, il falloit qu'ils la remissent en vos mains, et après je m'asserois que vous adviseriez d'y faire de façon qu'ils en demeneroient bien contens. Pendant que estions au Conseil, Selincourt¹ le boïteux, pour faire le bon valet, est venu à la porte demander à parler à moy; je luy ay mandé par L'Aubespine qu'il lui dist ce qu'il vouloit: il a dict qu'il me vouloit advertir que l'on avoit envoieé vingt hommes à l'arsenal et qu'ils en estoient à present les maistres. Il se couvre bien mal de la faulte qu'il a faite d'avoir laissé pratiquer les Suisses qui y estoient à vostre partement. J'ay sur cela parlé à ceditz Princes du tord qu'ils se faisoient de vous picoter ainsi et faire tant de choses dont ils se devoient abstenir, puisque nous sommes en traité et negociation, et que c'est trop vous donner occasion de vous facher contre eulx;

¹ Le gouverneur de la Bastille était Laurent Testu, seigneur de Frouville, chevalier du guet. Le 14 mai, il s'était retiré sans résistance devant Jean Le Clerc, capitaine de la section de la rue des Juifs, qui était venu occuper la vieille forteresse au nom du duc de Guise.

¹ Antoine de Sacrespée, sg^r de Selincourt, qui avait été lieutenant general de l'artillerie en Picardie.

je leur ay cité la prise du Chasteau-Thierry, avec le petard et tant de forces qui s'y estoient trouvées, ce qu'il[s] avoi[en]t fait à Meaux, et les pratiques qu'ils avoient aussi faites es autres villes d'ici autour, et l'arrest et prise de vos deniers. Ils s'excusent de Meaux et de Chasteau-Thierry sur le cardinal de Guise, et pour les autres villes d'ici autour, comme Corbeil, Saint-Cloud, Poissy et autres, ils disent que y avez envoyé des garnisons et voulez en y establir; et nous ont dict que le capitaine Aimery¹ estoit, outre le capitaine du chasteau, dudict Corbeil pour y commander, et La Salle à Poissy, avec commandement de faire rompre le pont pour les affamer en cestedicte ville; mais qu'ils adviseroient à leurs affaires. Il faut aussi que vous regardiez de faire secourir le dict Saint-Cloud et y establir l'ordre requis; car je voy bien qu'ils feront tout ce qu'ils pourront à leur avantage. Je desire bientost savoir vostre intention sur le voyage du sieur Miron, afin en faire tout ce qui sera possible et le plus soudainement que nous pourrons quelque bonne resolution, voyant bien qu'il est très grant besoin et plus qu'il ne se peut dire; aussi croirez-vous s'il vous plaist, Monsieur mon filz, que je n'y perdray une seule minute d'heure de temps et feray tout ce qui se pourra, selon l'entiere et vraie affection que j'ay à vostre honneur, autorité et contentement, bien et repos. Cependant, je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prosperité parfaite santé, très longue et très heureuse vie.

Esript à Paris ce premier jour de juin 1588 au soir en me couchant.

Monsieur mon filz, je vous diray, outre ce que dessus, que je vois bien que ces Princes et ceux de leur parti ont pris et fait telle resolution avec ceux de ceste ville qui sont à leur

devotion, qu'ils ne se separeront nullement. Et de faict, quand j'ay parlé à Paris au duc de Guise¹, pour l'induire à ce que nous puissions composer le faict de cestedicte ville par le moyen que j'avois mis en avant, il m'a dict fort franchement, et les autres qui sont avec lui aussi, qu'ils sont joints avec ceux de la ville en ces affaires icy et qu'il ne pensoit pas qu'il se puisse rien faire de tout ce que l'on pourroit negocier pour le fait general, que premierement le faict de cestedicte ville ne fust accomodé. Sur quoy je les ay fort pressé de ce faire et qu'ils se condescussent à quelques bons moyens qui fussent à vostre honneur, conservation de vostre autorité et contentement, et le sieur de Guise, il laisse entendre, mais encore n'est-ce pas bien clairement, qu'il ne pense pas qu'il se puisse mieux faire que, quand l'on sera d'accord de tout, qu'il faudroit que, le prevost et eschevins nouvellement eslus remissent leurs charges en vos mains ou es miennes, et puis que vous les leur remissiez à l'instant ou un peu après, pour exercer deux ans pour ce qu'il y a entre ci et la mi-aoust; il vouldroit aussi que doresnavant les carteniers et conseillers de ville soient esleus pour y estre autant que le prevost et eschevins et non plus, et qu'en faisant l'eleccion des uns, l'on la fasse aussi des autres. Je vous assure, Monsieur mon filz, que je les trouve si opiniastres et entiers en ce qu'ils veulent, que je ne sçay que vous en dire, sinon que je suivray ce que m'en manderez par le maistre des requestes Doron et, pour le general, par Monsieur Miron.

Vostre bonne et bien affectionnée et obligée mere,

CATHERINE.

¹ On connaît la lettre du duc de Guise au roi pour se justifier de sa participation à la sédition de Paris. Elle est du 18 mai 1588 et se trouve partout.

¹ Jean d'Hémery. — Voir la note 3 de la page 357.

1588. — 2 juin.

Orig. Bibl. nat., nouv. acq. fr., n° 5128, P 88.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, le S^r Miron m'a faict entendre, ce matin qu'il est arrivé, ce qu'il vous a pleu adviser sur les choses que nous avions traictées de deçà avec ces princes en nostre premiere conference. Sur quoy, cest après-dinée, j'ay communiqué avec les S^{rs} de vostre Conseil qui sont icy près de moy, après que ledict S^r Miron leur a eu aussy amplement faict entendre vostre intention sur les choses dessusdictes, ayant esté advisé, pour ce que ledict S^r Miron est sy enrouré que l'on ne l'oît quasi point parler, que le meilleur seroit que je parlasse, aussy que ma parole auroit plus d'efficace que nulle aultre, quand nous serions assemblez avec cesdicts princes et ceulx qui sont avec eulx; desquelz il ne s'est trouvé icy, cestedicte après-dinée, que mon nepveu le duc de Guize, l'archevesque de Lion et les S^{rs} de La Chastre et de Meyneville, estant mon cousin le cardinal de Bourbon malade de la goutte. J'ay commencé sur ce qu'ilz desiroient, ainsi que nous avoit faict entendre ledict S^r Miron, qu'il vous pleust vous-mesmes adviser, tant pour la seureté de la religion, que la leur particulliere. Et leur ay bien amplement declairé que sur ce dernier point vous voullez entierement oublier les choses passées, sans qu'il en feust jamais parlé, ny memoire, et ne feriez aucune difference d'eulx tous et de tous ceulx de leur parti et leurs adherens, non plus que de voz aultres subjectz qui ont esté tousjours avec vous; que aussy vous voullez tenir mon cousin le cardinal de Bourbon comme pour ung second pere, desiriez qu'il feust à la court près de vous avec tout l'honneur et dignité qu'il convient à sa quallité et à son aage;

que vous prandriez ses bons conseilz et advis en voz affaires, que vous luy communicqueriez, et useriez tousjours avec luy fort franchement et privément, comme celluy, oultre ce qu'il est, que vous aymez de très bon coeur; que, pour mondiet nepveu le duc de Guize, vous desiriez aussy qu'il feust près de vous dignement, exerçant son estat de grand maistre ainsy qu'il convient; que vous l'aymeriez, vous vouliez lier à luy fort franchement, le rendre participant en voz affaires et conseilz, et prendre aussy de luy ses bons advis en toutes les occasions qui se presenteront pour vosdicts affaires et service; et qu'estant en vostre armée, il y seroiet et commanderoit après vous, en sorte qu'il congnoistroiet que vous voullez servir de luy dignement et que aurez aussy en luy toute fience, se comportant comme il doibt et comme vous espererez qu'il fera; que, cependant que les Estats generaux de vostre royaume se tiendront, les mareschaux de France : les S^{rs} de Matignon du costé de la Guienne et d'Aumont en Daulphiné auront des forces pour y faire tout ce qu'il sera possible allencontre de ceulx de la nouvelle opinion; les assurant qu'en tout ceey vous voulez procedder fort franchement et en toute sincerité et qu'il n'y avoit plus d'occazion de deffiance, ny de difficultez, estant Monsieur d'Espernon à present, comme il est, hors d'auprès de vous, pour s'en aller en Provence, que vous luy voullez laisser pour l'honneur qu'il avoit en que l'aviez aymé; que, pour l'estat de collonel, d'autant que l'aviez faict du nombre des offices de la couronne, que ne luy pouviez oster sans luy faire son procès avec condamnation; mais qu'il ne percevroit plus, en quelque façon que ce soit, ledict estat de collonel, que ce seroit vous-mesmes, et que pourvoiriez aussy aux cappitaineries et donneriez vous-mesmes les places

à gens capables, en sorte qu'il n'en auroit plus d'entremise, et seulement seroit en son gouvernement de Provence pour vous y faire service. Ledit S^r de Guize ne s'est peu tenir de me dire sur cela, que ledit S^r d'Espéron avoit encores trois ou quatre gouvernemens; mais je n'ay point voulu contester et ay poursuivi mon propos, après leur avoir dict ce que dessus sur les deux poinctz dessusdicts. Et leur ay aussi fait entendre que, pour le regard de Boullongne, vous m'aviez fait représenter par ledit S^r Miron qu'il seroit bien à propos, pour oster à Bernet toutes difficultez qu'il pourroit faire de se desmettre du tout du premier coup dudict Boullongne, ainsy que j'avois advisé, es mains de quelque S^r du pais, que le meilleur sera de y laisser entrer le capitaine Sarred Vicq¹ pour y commander, qui est maintenant comme impotent et honneste; ce que a advoué de bonne façon, ce me semble, ledit duc de Guize et luy ay aussy dict, que cela ne seroit qu'en attendant; que d'icy à quelque temps je manderois à Monsieur d'Espéron de faire remettre du tout ledict Boullongne en mes mains, pour en faire pourvoir qui j'aviserois et vous nommérois, et que le trouviez bon, ainsy que je m'asseurois que ledit S^r d'Espéron y satisferoit aussi, ne leur ayant pas voulu dire ce que ledit S^r Miron m'a dict, que ce temps là est pour avoir loisir d'adviser à ce qui se pourra faire pour les xl^e escus qui ont esté promis au S^r d'Estrée². Sur tout ce que dessus, ledit S^r de Guize, se levant et faisant la reverence, m'a dict que, pour leur particulier,

ilz seroient toujours tous prestz de se conformer à voz vollontez, soit de vous faire service en personne auprès de vous, ou d'aller en leurs gouvernemens; et que, pour ce qu'ilz ne pensoient point parler, ny qu'on deust parler de leur particulier, n'en avoient-ils rien mis en deliberation, et que, quant à l'autre point de seuretez, qu'ilz en communicqueroient avec ceulx qui sont avec eulx, et que demain ilz me reviendroient trouver et faire entendre ce qu'ilz adviseront. J'eusse bien désiré encores traicter du faict de ceste ville: mais ledit S^r Miron nous a dict que le maistre des requestes Dauron seroit icy aujourd'huy, aussy est-il incontinant après arrivé: toutesfois, nous avons remis cela à demain.

Cependant, je vous diray, Monsieur mon filz, que j'ay donné ceste après-dinée audience à l'ambassadeur d'Espaigne³, qui la m'avoit fait demander; dont j'ay esté bien aize, car je desirois bien trouver moyen de parler à luy sur la depesche qu'il vous a pleu dernièrement me faire. Il m'a parlé, au commencement de sadiete audience, de quelque chose que le duc de Parme luy a escript, dont il doit bailler les papiers au secretaire Pinart. Et n'ayant par luy esté dict qu'il desireroit bien que ces choses icy dudict duc de Parme se raccommoassent, j'ay pris occasion de luy dire que je le souhaitois fort aussy; mais [ce] que je desirerois encores davantage, qui est que vous, Monsieur mon filz, et le roy son maistre fussiez aussy bien raccommodez, et qu'il en estoit très grand besoing pour le bien de la chrestienté, et que vous feussiez en la bonne intelligence que tous gens de bien doivent rechercher. Il est entré en propos à me dire qu'il n'avoit pas tenu à sondict maistre, ne à luy, et que, quand il veint par

¹ Dominique de Vic, dit le capitaine Sarred, capitaine aux gardes, qui avait fait en 1586 la campagne de Guyenne avec Mayenne.

² Antoine d'Estrées, marquis de Couvres, qui fut grand maître de l'artillerie de 1597 à 1599. — Voir p. 352.

³ Bernardino de Mendoza.

deçà, il avoit apporté de quoy ce faire; que depuis il en avoit encores parlé, comme je sca-vois, mais que les choses estoient demourées là. Sur quoy je luy ay représenté que feu mon filz avoit esté cause de divertir ce bon œuvre par le veoiage qu'il fit en Angleterre, d'où il se resollut d'aller en Flandre, contre vostre gré et vollonté, et qu'il ne fut rien obmis pour l'en dissuader, comme il avoit bien peu sçavoir, mais qu'il ne fut jamais en nostre puissance. Et puis, congnoissant son humeur, je suis venue à luy dire que, comme personnage d'honneur et de grande et illustre maison, comme il estoit, il devoit d'autant plus desirer de servir à la chrestienté pour accroistre sa reputation, comme il en avoit le moien, en s'employant et servant de sa part, ainsy que je voulois faire de la mienne, à vous mettre et sondiet maistre en si bonne intelligence qu'il ne restast plus aucune defiance entre vous deux; et que cependant il list l'ollice qu'il doit, et que je le priois de faire, en sorte que les forces que commande le prince de Parme n'entreprinsent rien à vostre prejudice à la faveur de ces princes. Il est entré à me dire que l'on avoit soustenu et secouru les mauvais subjectz de son maistre et envoyé gens contre luy. A quoy je luy ay très bien respondu que, quand vous aviez souffert qu'il y en soit allé, ce a esté pour le bien du roy son maistre et pour retirer et faire revenir feu mondiet filz; que c'estoit chose veritable et congneue à ung chacun. Il m'a aussy dict que le mareschal de Biron et d'autres y avoient esté avec feu mondiet filz contre sondiet maistre, et que, quand ilz en sont retournez, vous leur leur aviez fait bonne chere; me disant d'avantaige que vous aviez receu en ce royaume, parlé et donné des choses aux heretiques, subjectz de sondiet maistre qui avoient esté aussy assistez contre

nostre religion. Sur quoy je n'ay pas failly de luy bien redresser ses propos et changer sa façon de parler, ayant replicqué si vert qu'il n'y avoiet prince, quel qu'il feust, en la chrestienté, qui feust plus cathollicque que vous, ne qui feust tant faict paroistre et que vous pouviez parler à tout le monde, mais que pour cela vous n'aviez rien faict au prejudice de vostre conscience, ny de sondiet maistre, mais que je le priois d'empescher que cesdits princes ne fussent assistez des forces dudiet prince de Parme. A quoy il m'a respondu qu'il ne sçavoit pas ces choses là et que les rebelles de sondiet maistre avoient esté souvent secouruz et assistez des gens de guerre de France : ce que je luy ay très bien fait congnoistre, qu'il ne se trouvera point que l'avez fait faire, ny souffert estre faict; au contraire que l'avez tousjours empesché, comme chacun a ven; mais qu'il estoiet bien difficile qu'il ne se desbendast quelquesfois de[s] soldatz pour aller de delà veoir la guerre, comme en semblable il s'en pouvoit desbander pour venir de deçà; mais que ce ne pouvoit estre nombre qui apportast jallouzie, et failloiet bien l'empescher, autrement que ce seroit contrevenir aux traictez; luy advoiant bien que, voiant ces remuemens d'armées en ce royaume, que lediet duc de Parme avoiet quelque raison de fournir et renforcer les frontieres, mais qu'il ne failloit pas qu'il les feist passer oultre, le priant de rechief de l'empescher : sur quoy il m'a encores repeté qu'il ne sçavoit rien de ses choses là et ne m'en pouvoiet que dire, sinon que l'on avoit bien secouru les rebelles de son maistre et que ces princes icy estoient tous cathollicques; qui m'a donné occasion de luy dire, comme j'ay faict fort expressement, que nous n'estions pas encores si foibles que nous n'eussions bien le moyen de nous deffendre contre

son maistre. s'il en failloit venir là, et que ce n'estoit pas la premiere fois que nous avions en la guerre.¹.

1588. — 2 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15909, f° 47.

A MONSIEUR DE BELYEVRE.

Monsieur de Belyevre, j'é veu vostre letre et voy que vous venés au poynt, car je savés byen que nous n'an sortyrans jamès de cet alayre, si l'on ne vyent au poynt que personne n'ause dyre, et si fauldra à la fin y venir, au nous soumes tous perdu; et sera de fason que l'on n'en saura poynt de gré, voyent que [par] la nesesité et par forse l'ons i sera condesanden. Il set moquet de cet que aporte le medesin et dyset que c'èt cet que vous et moy leur avons aufert là Esperné et à Reyns. et pis ayst que, par le language que voyrés que m'a tyns l'ambassadeur d'Espagne, souyt qu'il aye ayté pryé d'euls pour haytoner, au qu'il souyt vray, yl veult que je soye en doucte de cet que son roy fayra, au de le servyr, au demeuret sur la frontyere, pour voyr cet qui ayendra. Souyt l'eun au l'autre, le tout ne vault rien pour nous. Il dyst que le Roy entertyen les hintrygues; qu'i n'y a que deus jours qu'il a eu un homme de la reyne d'Engleterre. Yl ne me l'a pas dyst, mès en sortent d'ysi, y l'a dyst. Cet se bruyt court, je vous lese à panser que dysen ceuls ysi et s'il en feront leur profist. J'é aublyé le metre en la letre du Roy; vous luy dyrés : j'emerès myeulx donner la motyé de mon royaume et ly doner la lyeutenance et qu'i me reconeust et tout mon royaume, que demeurer haletant aù nous sommes de voyr le Roy encore plus mal. Je say byen que, ayent le ceour que yl a,

¹ La fin de cette lettre manque.

que s'èt une dure medecine avaler; mès yl èt encore plus dur de se perdre de toute l'hautoryté et aubeysance. Yl serè très loué de set remettre en quelque fason qu'i le puyse fayre pour set heure; car le temps amene baucoup de chause que l'on ne peult panser byen sovent et l'on loue ceuls qui ceve seder au temps pour se conserver. Je preche le precheur; mès ayscusés, que jamès je ne me vys en tel anuy, ny si peu de clarté pour en byen sortyr. Cet Dyen n'y met la meyn, je ne sé que se sera. Je le pryé nous faire à tous la grase de si byen conceler le Roy, qu'il en puyse sortyr, le plus à son honneur qu'il pourra.

De Parys, cet 11^{me} de joun 1588.

La byen vostre,

CATHERINE.

1588. — 2 juin.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg.

Documents français, vol. 19, f° 90.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DE MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ESTAT
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroi, je vous prie lire au Roy monsieur mon filz la depesche que je luy faiz, tant de ce qui s'est passé de deçà depuis le retour et sur ce que nous a rapporté le sieur Miron, que en l'audience que j'ay donnée ceste après-diner à l'ambassadeur d'Espagne. Vous aurez aussi receu avant ceste-cy celle que je vous feis hier au soir avec une autre depesche au Roy mondiet sieur et filz, sur laquelle je vous prie me faire response, si lediet sieur Doron ne nous en rapportera l'intention du Roy mondiet sieur et filz; à la depesche duquel me remectant, je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur de Villeroi, vous avoier en sa sainete et digne garde.

Escript à Paris, le n^e jour de juin 1588, au soir.

De sa main : Vous voyré par la lettre du

Roy et par set que vous dira Gondy le langage que m'a tyns l'ambassadeur d'Espagne, qui est tel que je creyn byen fort que, set les chause paset plus outre que avent la reponse de son mestre, nous voyons ces gens; et m'a semblé de parler à mon nom, et non du Roy, de desirer une bonne amyté; car yl eust semblé que y l'eust creynt. J'é le tout conté à Gondy et à monsieur Miron : je vous aseure que c'ët un mauvès homme et devés fayre une bonne depesche là Longlée du langage qu'il m'a tyns et de cet que luy ay dyst; car je croy qu'il ne mendera pas cet qu'est sur l'amytyé que je desire voyr entre ses deux roys, mès tout le reste, je ne doucte pas qu'il ne le suppose. Vous avés le nonce qui meryte que le Roy ly faze bonne chere et vous autres tous.

CATHERINE.

1588. — 9-11 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 4736, f° 478.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, je vous envoie les originaux, en suisse et en françois, d'une lettre que m'a escripte le collonnel Gallati¹ et les capitaines du regiment qui est près de vous, affin, s'il vous plaist, que la verriez et consideriez, et me mandiez si aurez agreable que l'on la imprime. Je l'ay faiet lire ce matin, presens ceulx de vostre Conseil qui sont icy près de moy, mais j'ay faiet saulter, en faisant ladiete lecture, ce que verrez en icelle qui est rayé dessoubz, qui m'a semblé n'estre à propos que l'on entendist, et croy qu'il seroit

¹ Le colonel Gaspard Gallati, du canton de Glaris, offrit souvent ses services à la France; il mourut à Paris en 1659. — M. Éd. Rott, qui, dans son *Inventaire sommaire des documents relatifs à l'histoire de Suisse*, cite de nombreuses pieces émanées de Gallati, ne mentionne pas la lettre dont parle Catherine.

bon, si estes d'advís que l'on face imprimer ladiete lettre, que l'on ne y mist point lesdictes lignes rayées dessoubz, pour ce que cella pourroit nuire, estans sur la negociation de laquelle il vous a pleu me donner charge. Toutesfois, je considere aussi que, si ladiete impression se faiet, qu'il se y trouvera difference à ce que lesdicts collonnel Gallati et capitaines dudiet regiment en auront (ne fault pas doubter) envoyé en Suisse à leurs seigneurs et superieurs; par quoy, il vous plaira, après avoir considéré ce que dessus, m'en escrire vostre volonté. Et si l'on faiet imprimer ladiete lettre, si vous vouldrez que l'on y meete aussi, à la suite, la responce que je leur ay faiete, dont je vous envoie aussi le double.

Cependant et attendant sur ce de voz nouvelles, je vous diray que nous nous sommes ceste après-disnée assemblez, et sommes entrez sur les articles que m'ont aportez et baillez cestedicte après-disnée ces princes, sur chacun desquelz articles nous avons fort longuement parlé, conféré et debattu avec lesdicts princes, aians entendu tout ce qu'ilz veullent dire sur chacun d'iceulx, et eulx de nous les raisons que leur avons représentées et qui nous ont semblé à propos. Si bien que les entendans par nous, et tout ce qui se passe en cella par le S^r de Villeroy, que je vous renvoyray demain, vous congnoistrez bien qu'il ne s'y est rien obmis pour le bien de vostre service. J'attendray après, sur le tout, vostre intention, pour la suivre. Cependant, je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le jeudi ix^e juing 1588.

Monsieur mon filz, ceste lettre estoit faiete dès avant-hier, à la fin de nostre conferance, pensant la vous envoyer par ung courrier, mais pensant que lediet S^r de Villeroy s'en

deust retourner ce matin, j'avois differé de la vous envoyer, comme j'ay depuis advisé de faire par le S^r Miron, present porteur, en attendant que ledict S^r de Villeroy s'en retourne, qui pourra estre sur le soir ou demain matin.

Escript à Paris, le samedi à midi, xi^e juing 1588.

Vostre bonne é très afectionné et hoblygé
mere, CATERINE.

1588. — 13 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15909, f° 108.

A MONSIEUR DE BELLIEVRE.

Monsieur de Believre, j'ay receu la lettre que m'avez escripte le . . . de ce mois, aiant esté fort aize d'avoir entendu de voz nouvelles sur ces affaires de ma negociation avec ces princes¹. Sur quoy je me remectray au S^r de Villeroy, qui est fort capable, de tous les pointz dont il s'est sur ce parlé par deçà; et vous diray seulement qu'il est très necessaire pour le service du Roy monsieur mon filz,

¹ Le programme des revendications des princes avait été rédigé par l'archevêque de Lyon, comme on peut le voir par le texte qui se trouve au ms. fr. 3975, f° 214-217, sous le titre d'*Advis de Monsieur d'Espinae à Monsieur de Guise*, et qui a été publié dans le t. II des *Mémoires de Villeroy* (Paris, 1622, in-12), p. 166-174. Avant tout, il fallait ruiner l'influence du duc d'Espernon et y substituer celle du duc de Guise. Villeroy devait aider beaucoup à ce résultat par ses opinions favorables à la Ligue et par son crédit sur l'esprit du roi. Au reste, on aurait tout intérêt à gagner les nouveaux favoris, Bellegarde et Longnac, sans pourtant les laisser s'emparer des principaux offices de la couronne. Enfin, il faudrait avoir des menagements infinis pour la reine mère, parce qu'elle vient tôt ou tard à bout de ce qu'elle veut et qu'elle n'a rien de plus cher que le bien de son fils et sa propre autorité. Que le roi ne se mette pas dans la pensée qu'on s'appuie sur elle plus que sur lui, et ce sera de bonne politique de les tenir en parfaite intelligence. . . . *Perce d'Espinae*, etc., p. 308.

qu'il se resolve promptement de ce qu'il luy plaira faire; car la longueur empire bien telz affaires, advenant (quand l'on demeure à faire quelque bonne resolution) tousjours quelque chose qui traverse et donne peyne. C'est pourquoy je vous prie de vostre part tenir la main ad ce que bien tost nous en puissions venir à quelque bonne concluzion¹. Cependant, je prie Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le lundi au soir, xiii^e juing 1588.

La byen vostre.

CATERINE.

1588. — 17 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15909, f° 115.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, j'ay esté bien aize d'avoir veu par la lettre qu'avez escripte au secretaire Pinart, vostre arrivée, dès mardi après-disner, auprès du Roy monsieur mon filz. J'estime qu'encores que vous n'avez pas eu le memoire de la forme de l'union, que je vous envoie presentement, ne l'aiant peu avoir que ceste après-disner, que ces princes et aucuns de ceulx qui sont avec eulx me l'ont aporté, neantmoins le Roy mondiet S^r et filz n'aura pas laissé de se resouldre sur ce que luy avez porté et représenté de bouche; dont nous sommes icy attendans en bonne devocion des nouvelles. Cependant, lesdicts

¹ Les negociations traînèrent plus d'un mois encore, elles aboutirent à une convention, signée le 21 juillet 1588 et qu'on trouve dans les *Mémoires de la Ligue*, t. II, p. 368: « Edit du Roi sur l'union de ses sujets catholiques, avec les articles accordés au nom du Roi, entre la reine sa mere, et Monsieur le cardinal de Bourbon, Monsieur le duc de Guise. . . ».

princes avoient faict tirer de l'arsenal et mettre sur la riviere quatre canons et deux grandes coullevres avecq des pouldres et bouletz: mais j'estime qu'ilz ne les envoieront pas à Melung, comme ilz disoient, et qu'ilz penseront à ce que je leur en ay dict, qui est, qu'ilz ne pourroient faire chose qui depleust plus au Roy mondiet S^r et filz et à moy, et que se sont choses que ne pourrions suporter. Toutesfois vous congnoissez le duc de Guyse, qui ne croit que son oppinion. J'ay esté infiniment aise d'avoir veu par vostre lettre le contentement que le Roy mondiet S^r et filz a du S^r de Carouges, pour l'avoir si bien et dignement servy. Je m'asseurois bien tousjours qu'il se comporteroit de façon qu'il en auroit contentement, comme il a de sa reception à Rouen avec tant d'affection et d'aploisissement de tous les habitans. Cella, comme vous dictes, servira grandement aux autres villes de Normandye et des autres provinces voisines. Je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le vendredi au soir xvij^e juing 1588.

Monsieur de Villeroy, le S^r de Remboillet m'a presentement advertye que le S^r de Bois-dauphin¹ a envoyé icy advertir qu'il avoit tellement faict que les habitans d'Angers estoient en tel estat, qu'il espere qu'ilz se declareront pour eulx, et qu'il a aussi pratiqué sur le chasteau d'Angers et qu'il croit que pour de l'argent ilz l'auront, dont je vous prie advertir le Roy mondiet S^r et filz, et pareillement de faire prandre garde de Chartres, car ilz y brouillent aussi: je l'ay seu d'un autre.

PINART.

CATHERINE.

¹ Urbain de Laval Bois-Dauphin, marquis de Sablé, gouverneur d'Anjou, plus tard maréchal de France.

1588. — 20 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3107, f° 7.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'é reseu vostre letre, et suy byen ayse de voyr que vous vous enn alés trover le Roy: je voldrès que vous y fusiés déjà. Quant à nos aloyres ysi, je ne vous en saurès que dyre: car un jour nous sommes presque d'accord, et l'autre si bouyn deu marché, que tous cet que je vous saurès dyre n'et rien à quoy l'on payse asouyr jeugement byen solyde et bon. Yl vyent des forses d'Allemagne, et l'on ne set encore pour quy s'est, ne pour quoy layre. Je vous aseure, si Dyeu n'y mest la meyn, que nous sommes telles de voyr et d'avoyr beaucoup de mal. Y le fault pryer qu'il aye pytyé de son servyse et honneur: car aylant ynsin, tout set pert, et la religion et l'estat, et enfin nous serons, et les bons et lays mauvès, tous ruynés. Velà tout cet que vous en puyz dyre, et pryé à Dyeu que je aye aucasion de vous changer de language et qu'il vous conserve.

De Parys, cet xx^{me} de jouny 1588.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. — 20 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15909, f° 118.

A MONSIEUR DE BELLEVRE.

Monsieur de Bellevre, j'eusse bien désiré que ceste negociation eust pris fin en aussi peu de jours, que j'ay veu par la lettre que m'avez escripte par le S^r de Villeroy, que vous eussiez aussi bien désiré. Car, comme fort jugement vous me representez par vostre dicte

lettre, la longueur est merveilleusement prejudiciable en cest affaire; mais nous ne pouvons avancer davantage, combien que pressions ces gens icy tant qu'il nous est possible. J'espere neantmoins qu'enfin ilz se rengeront à leur devoir et aux choses si raisonnables que nous a aportées ledict Sr de Villeroy, qui vous en discour[r]a amplement à son retour, qui sera le plustost que je pourray. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le mercredi xxii^e jour de juing 1588.

La byen vostre,

CATHERINE.

1588. — 27 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15909, f° 48.

A MONSIEUR DE BELYEVRE.

Monsieur de Believre, Gondy, present porteur, s'an va ver le Roy pour l'aucasion qu'il vous fera entendre, que, je couyde, troverés si à propos pour le servyse du Roy, que ly con-celerés de embraser cet fayst. Et pour se que yl vous dyra partyculyerement tout, et le voyrés par cet que de Rome Fons ann escript au Roy, je ne vous fayré la presente plus longue, après vous avoyr pryé, sel jeugés, come je pense que fayrés, aystre le servyse du Roy en set tamps non hordyneyre, que en volyé dyre au Roy vostre avys lybrement, come avés acoteumé. Et me remetent sur le porteur de la presante, fayré fin, pryent Dyeu vous tenyr en sa saincte et digne garde.

De Parys, cet xxvii^{me} de jouny 1588.

La byen vostre,

CATHERINE.

1588. — 30 juin.

Aut. Bibl. nat., Ms. fr. n° 3356, f° 48.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE MARECHAL DE MATIGNON.

Mon cousin, j'é entendu, par vostre lettre à La Mesillyere¹, vostre bonne santé, de quoy j'é aysté très ayse, comme je suys tousjours et seré quant avés byen et non mal. Je ne sé cet aurés la presente par luy, car je n'é peu si tost escryre, ayant mal au bras droyt; mès, yncontynant que j'é aysté guérye, j'é fayst la presante pour me rejouyr de cet que [avez] fayst si byen où vous aystes, qui me fest aysperer que Dyeu aydera mieulx que jeamès à ma cause et à cele du Roy; car tout est con-joynt ensemble, qui me fest aysperer que yrons de byen en mieux: cet que je luy suplye de vous conserver.

De St-Mort, cet dernyer jour de jouny 1588.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. — Juin-juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 19.

AU ROY MONSIEUR MON FILS².

Monsieur mon fils, je vous veus fayre une requeste que je vous suplye m'accorder, c'èt de permettre à Villeroy la survivance de son

¹ Pierre Frotier, sg^r de la Messelière, chevalier de l'Ordre, gouverneur de Saintes, puis de Niort.

² La reine mère était restée à Paris avec une partie du gouvernement, tandis que le roi s'était rendu à Chartres, puis à Mantes, à Vernon, à Rouen, pour revenir ensuite à Chartres, après avoir tenté de s'établir à Orléans; ce que Villeroy ne put obtenir de d'Entragues, en dépit d'une négociation qu'il a racontée en détail dans ses *Memoires*. Toujours est-il que, pendant les quatre ou cinq mois qui suivirent la jounee des Barrières, il fut plusieurs fois envoyé par le roi à Paris, tant

aystat, come à ma requeste avés permey et accordé à ses deus compagnons. Vous savés comment yl vous sert et ayst utyl servyleur et que aveques reyson l'aucoupés¹ plus que neul auttre : aussi vous suplyé-ge que, pour le solager, quant yl aurè quelquefoys permysion de s'aler refrechyr un quynse jours au un moys cheu luy, que seluy qu'il vous presant-tera et pour qui je vous loys la requeste, qui vers Catherine de Médicis que vers le duc de Guise. C'est durant ces petits voyages qu'il put aller faire de courts séjours à sa « maison » de Villeroy, située tout près de Meaux.

¹ On lit dans les *Mémoires d'Etat de Villeroy* : « Il y avoit quelque temps que je desirois me faire descharger, sinon du tout, au moins en partie, du labeur et du travail ordinaire de la charge que j'exerçois, tant pour ce que ma santé n'estoit si bonne et assurée, depuis avoir eue la fievre quarte, qu'elle estoit avant, que pour ce qu'il me sembloit qu'à cause de la multitude et diverses sortes d'affaires dont j'estois surchargé, Sa Majesté n'estoit si bien et diligemment servie en toutes choses que je desirois. . . ; ce qui me ment, au second voyage que je fis à Paris pour la paix, d'en parler à M. de Villequier, et le prier de me secourir en ceste occasion vers la Reyne mere du Roy, auprès de laquelle ses longs services luy avoient acquis autorité et creance, en quoy je le trouvay très disposé, et en parla à laditte Dame, laquelle il trouva très desireuse de me faire tout plaisir, suivant sa bonté accoustumée envers ses creatures, telles que j'estois. . . Ce qu'elle fit d'elle-mesme et sans en estre par moy sollicitée, ainsi qu'elle me fit l'honneur de me dire, et qu'elle avoit tant pressé le Roy qu'il m'avoit accordé ma requeste, dont je fus tout joyeux. »

Cependant Henri III étant revenu sur sa décision et ayant manifesté le désir de garder près de lui Villeroy, celui-ci lui déclara « qu'il vouloit mourir à ses pieds, si telle estoit sa volonté, pourveu qu'il fust deschargé du faix trop pesant de l'exercice de sa charge. » Et voyant, ajoute-t-il, « que je ne pouvois obtenir que Sa Majesté m'en deschargeast entièrement, comme laditte Dame Reyne m'avoit dit qu'il luy avoit accordé, je m'avisay au moins de le supplier me permettre que je m'en deschargeasse d'une bonne partie sur le sieur de L'Aubespine, secretaire de laditte Dame, auquel Sa Majesté avoit déjà à ma faveure accordé et fait expedier la survivance d'iceluy, et que nous peussions ensemble,

est L'Aubespine¹, qui ayst à moy, vous serve, non qui set veulle neulement dystre de vous fayre le mesme servyse qu'il vous fayst, mès cel seulement quant yl vous pleyrèt luy permettre une foys l'année de se refrechyr et reposer l'espryt quinze jours, au qu'il fust malade, come yl vous fayra plus au long entendre; et vous suplye qu'il conese que outre la bonne volonté que luy portés, et le servyse qu'il vous faist, qui meryle vostre bonne grase, et aytent de rase² de vos vyeuls et fidel servyteur; depuis vos grens peres jousques à presant l'y ann a eu qui ont fidelement ceryy et ont aysté tousjour byen ayvés des roys leur mestres et vos predyseseurs; que toutes ces consideratyon acompagneront telement ma requeste, que je me promets n'en estre refusée; cet que je vous suplye, et à Dyen vous conserver en très bonne santé, come la vous desire,

Vostre bonne et très affectyonée et hoblygé mere,

CATHERINE.

1588. — 2 juillet.

Orig. Bibl. de l'Institut, Fonds Godefroy, f. 147.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, hier matin, qui fol vendredi, comme j'estois à la Sainete-Chapelle, à estant à la Cour, expedier et signer ses commandemens afin que je fusse soulagé; ce que Sa Majesté m'accorda très volontiers. »

On voit que la parfaite conformité du témoignage de Villeroy avec les expressions mêmes de la reine mère sullit à donner date certaine à cette lettre, qui devait précéder de si peu de temps le coup d'état du 8 septembre 1588, par lequel Henri III renvoyait brusquement tous les ministres aux services desquels il semblait attacher tant de prix.

¹ Claude de L'Aubespine, dont il a déjà été parle plus haut, p. 109, note 3, et qui était cousin germain de Villeroy et de Pinart.

² *Aytent de rase*, étant de race.

la messe, les presidentz de La Guesle et de Thou et aucuns des conseillers du Parlement me vindrent trouver, ayant charge dudict Parlement de me faire entendre que les chambres s'estoient ledict matin assemblées pour la reception d'ung conseiller, mais qu'au lieu de vacquer à son examen, aucuns avoient proposé de regarder à aultres affaires, qui les pressoient d'avantage, disans qu'il falloit adviser sur les plainctes et crieries qui se font faulte de payement de rentes de l'hostel de ville, et pour éviter qu'il n'en advienne quelque desordre, et qu'il falloit aussy penser à leurs gaiges et quant à l'estat des aultres affaires de cestedicte ville, comme de fait l'on ne fit point appeller ledict nouveau conseiller et fut traité de ce que dessus : surquoy icelluy Parlement donna charge ausdicts presidents et conseillers de venir devers moy pour m'en parler, affin qu'ilz se peussent encores aujourd'huy assembler pour deputer aucuns d'enlz pour aller devers vous. Et pour ce qu'il y a ja quelque temps que j'avois esté advertye que les principaulz des menées de cestedicte ville disoient, que, pour les fortifier et éviter que l'on ne les peust attaquer à l'advenir des choses mal passées, il falloit joindre le Parlement à eulz par quelque façon que ce fust; ce qu'ilz estimoient aussy leur estre fort facile maintenant de ce faire sur lesdictes crieries qui se font par faulte de payement desdictes rentes, qu'il ne falloit qu'induire icelluy Parlement de mander, comme il s'est fait de tout temps, les prevost des marchans et eschevins qui exercent à present; qu'ilz feroient en ce faisant deux choses pour eulz qui leurs estoient très nécessaires : la premiere approuver tacitement par ce moien l'ellection desdicts prevost des marchans et eschevins, et l'autre soubz couffleur desdictes rentes et affaires de ladicte ville, ledict Parlement depu-

tant pour aller vers vous, aux remonstrances et supplications ilz joignoient icelluy parlement avec eulz, doucement, sans que l'on peust congnoistre leur desseing. Mais considerant l'importance de tout cela et le grand prejudice que ce seroit à vostre auctorité, j'ay tousjours fait ce que j'ay peu pour destourner et traverser leurs delibérations, comme je feray encores; car je diz seulement ausdicts presidentz et conseillers que je penserois à ce qu'ilz m'avoient dict et que je les manderois avant qu'ilz s'assemblassent pour parler à eulz. Et de fait, après que j'euz communiqué de cecy aux S^{rs} de vostre Conseil qui sont icy, dès hier au soir, je commanday à vostre procureur general, qui me vint aussy parler de cest affaire, qu'il advertist dez ce matin son pere et ledict president de Thou, qui sont fort affectionnez à vostre service, qu'ilz me veinssent trouver, et amenassent avec eulz quelques ungs des conseillers des plus remuans, et que je leur respondrois sur ce qu'ilz m'avoient hier dict, ainsy que j'ay fait, leur ayant fait entendre qu'il n'estoit point de besoing de rassembler les chambres dudict Parlement pour deputer et envoyer vers vous, pour ce que j'esperois bientost avoir de voz nouvelles sur ce que vous avoit porté le S^r de Villeroy, qui estoit que nous estions d'accord avec ces princes et ceulz qui sont avec eulz entierement pour le fait de l'extermination des heresies, et aussy de la forme que se feroit la publication du concille de Trente, de la conduite et commandement des armes, et pareillement pour l'ordre des affaires du royaume et soullaigement du peuple par le moien de la tenue des Estatz generaulz, de sorte qu'il ne restoit plus de difficulté que sur des villes que ces gens icy demandoient pour seureté. Je pense que vous trouvez bon que j'en aye ainsy usé; car au moins c'est

premierement empescher ceste jonction que l'on vouloit faire, et puis mettre ces princes et leurs adherens du tout en leur tort, s'ilz sont si oppiniastres que de ne vouloir accepter ce qu'il vous plaist si franchement accorder pour les recevoir en voz bonnes graces et les bien unyr tous avec vous.

Monsieur mon filz, j'ay cest après-disnée receu la lettre qu'il vous a pleu m'escripre touchant les Suisses que le cardinal de Guize a fait arrester à Troies, dont à l'instant j'ay parlé au duc de Guize, qui m'a dict premierement qu'ilz n'estoient point prisonniers, mais en une bonne hostellerie audiet Troyes, et qu'il ne les pouvoit laisser passer outre, pour ce qu'ilz estoient depeschez pour aller faire les creues du regimant qui estoit près de vous; me respondant tousjours de mesmes, quelque chose que je luy ay[e] peu dire sur cella, et qu'aussi bien ne laisseriez-vous pas d'estre servi, pour ce que l'on avoit envoyé d'autres Suisses par autre voiage en leur país, pour faire lesdictes creues, et qu'il se faisoit grand tort et très grant prejudice à vostre service; mais pour cella je n'y ay peu rien gaingner, m'ayant dict pour conclusion qu'il suplioit que l'on atendist la conclusion de nostre traicté et qu'ils n'avoient cependant aucun mauvais traitement dont ceulz des cantons se peussent plaindre. Et pour ce, Monsieur mon filz, je suis d'adviz que mandiez au collonel Gallati qu'il en envoie d'autres par autre chemyn; car je ne pense pas qu'ilz laissent passer ceulz qui sont audiet Troyes, ny le jeune Toquenel et ung autre qui estoient venuz en ceste ville, pensant obtenir passeport dudict duc de Guize pour eulz et pour les autres. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prosperité parfaicte santé et longue vie.

De Paris, le samedi au soir à mon coucher,
1^r juillet 1588.

Vostre bonne & très affectionné et hoblygée
mere, CATHERINE.

1588. — 2 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15909, f° 119.

A MONSIEUR DE BELIEVRE.

Monsieur de Believre, j'ay ce soir receu la lettre que m'avez escripte depuis l'arrivée du S^r de Villeroy, qui vous aura amplement représenté l'estat en quoy nous sommes de nostre negociation; sur quoy nous esperons avoir incontinent l'intention du Roy Monsieur mon filz. Ny ayant rien de nouveau depuis le partement dudict S^r de Villeroy, je ne vous feray ceste-cy plus longue, priant Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le 1^r jour de juillet 1588.

La byen vostre, CATHERINE.

1588. — Juillet.

Aut. Archives nationales, K, n° 1569. — B, 62, n° 12.

A LA INFANTE.

MA PETYTE FILLE.

Ma petytte fille, je n'é volen perdre cete occasion de vous mander de nos nouvelles qui, Dyeu mersis, sont très bonnes, car le Roy votre oncle et nous tous sommes en bonne santé, et je suys demeurée en cet vyle de Parys haprès cet qui qui est aveneu pour racomoder le tout, et que Dyeu m'an a feyst la grace, et le Roy est à Rouan d'aù j'espere que byentost partira, pour luy avoyr mandé que, Dyeu mersis, avès achevet de fayre l'unyon qu'il desirét de remettre [entre] ses sugets qui s'estoyent ayloigné de sa volonté et son haubeysance. Et m'ayant fayst Dyeu sete grace de avoyr tout

reuny pour son honneur et servyse et aystyr-
patyon des heretiques et au contentement du
Roy votre oncle, je vous en ay voleu avertyr,
come, luy aytent si proche, m'asseure que rece-
vrés contentement, come je fairé tousjours de
tous les bonsheurs et contentement que vous
aurés; et vous pryé me mander plus sovent
de vos nouvelles, que je pryé à Dyeu vous
conserver et qu'el souynt tels que le desire

Vostre bonne grant mere,

CATHERINE.

1588. — 6 juillet.

Archives des Médicis à Florence, n° 4726.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE CARDINAL GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, j'ay tousiours prins grand
plaisir de gratifier et favoriser tous ceulx qui
ont esté serviteurs de feu mon cousin le Grand
Prieur de France, pour ce qu'il a faict beau-
coup de grands et recommandables services à
ceste couronne et particulièrement à moy.
Ayant entre tous sedsdicts serviteurs congne
que le seigneur Maffey¹, qui estoit son vicaire
general, l'asy longuement et fidellement servy,
qu'il merite tout bon et favorable traictement,
et pour ce mon cousin que je scay que vous
avez tousjours prins plaisir de tesmoigner à
ceulx qui vous ont esté recommandez de ma
part l'affection grande et bonne volonté que
vous me portez, j'ay (en l'esperance que j'ay
que vous me la vouldrez bien continuer) bien
voullu vous prier, ainsy que je fais, bien affec-
tueusement, voulloir en ma faveur et conside-
ration avoir ledict seigneur Maffey pour re-

¹ Il s'agit du Florentin Giovanni Maffei, qui, en 1584, se qualifiait « docteur es droitz, grand vicaire de très excellent princee Henry d'Angoullesme, grand prieur de France » (*Gallia Christiana normanna*, Arles, 1900, col. 933.)

commandé en tout ce qui se pourra presenter
là où il ayt besoing de vostre grace et faveur;
allin que, par la bonne souvenance que vous
avez, s'il vous plaist, de luy, il soit asseuré de la
bonne volonté que je luy porte. Asseuré que
vous savez de faire chose que j'auray fort
agreable, je priay Dieu, mon cousin, vous
avoir en sa saincte garde.

Escript à Paris ce vr^e juillet 1588.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. — 10 Juillet.

Orig. Bibl. nat. V^e Colbert n° 10, f° 339.

AU ROI.

Monsieur mon filz, j'escripviz avant-hier
au secretaire Brulart, pour vous représenter ce
que mon cousin le duc d'Elbeuf m'avoit re-
quize de vous suplier et faire entendre sur
la procedure qu'il creingnoit que l'on feist à
l'encontre d'ung gentillhomme nommé Chau-
mont, qui a esté pris prisonnier en allant,
luy deuxiesme seulement, recongnoistre les
troupes que conduisoit le sieur de Larchant
le jeune, en intention seulement de veoir qui
ilz estoient. Depuis je vous en ay escript de
ma main et supplié, comme encore je fais très
affectueusement, qu'il vous plaise en ma fa-
veur, et consideration des termes où nous
sommes de faire quelque bonne conclusion
en nostre negociation, de commander que les
procedures que l'on faict contre luy soient,
s'il vous plaist, surreizes jusques ad ce que
ledict sieur duc d'Elbeuf vous puisse faire
entendre et représenter par escript les rai-
sons qu'il a sur cella à vous deduire, en vous
faisant la très humble requeste qu'il m'en a
icy faicte, et dont il vous supplie très humble-
ment, pour éviter à l'inconveniant qui en

pourroit advenir, s'il estoit passé oultre à l'encontre dudict Sr de Chaumont, qu'i dict au pis aller ne pouvoir estre subject qu'à payer rençon, aiant esté pris par voz gens de guerre, ce que je vous supplie aussi de considerer. Cependant je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prosperité parfaicte santé, très heureuse et très longue vie.

Escript à Paris, le x^e juillet 1588.

De sa main : Monsieur mon filz, yl vous suplye que pour aystre prysonyer de guerre, qu'i vous pleyse le fayr leser eschangé contre qui vous ayseripvys et suplyés par mon aultre letre¹.

Vostre bonne é très affectionnée et hoblygée mere,
CATHERINE.

1588. — 17 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 45574, f° 279.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, depuis vostre partement nous avons ce matin faict faire l'acte de la demission des prevost des marchans, eschevins et procureur de ville², et la lettre en faict bailler en telle forme que verrez, par le double qui sera inclus avec ceste-cy, que je vous prie faire veoir au Roy monsieur mon filz, avecq les aultres responce et remonstrances que vous avez desja venues, dont aussi vous sont envoyez les doubles, qui seront pareillement en ce paquet. N'estant la presente à aultre fin, je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le samedi xvij^e juillet 1588.

¹ Cette autre lettre n'a pas été conservée.

² Cette démission de pure forme eut lieu le 15 juillet; le 20, la reine la refusait au nom du roi. — Reg. de l'Hôtel de ville, II, 1789, f° 179.

Monsieur de Villeroy, depuis ceste lettre escripte, ceulz qui exercent lesdictes charges de prevost des marchans, eschevins et procureur du Roy en ladicte ville ont faict quelque difficulté sur les actes de demission, en la forme qu'il avoit esté dressé[e] par l'avis des S^{rs} du Conseil du Roy monsieur mon filz qui sont icy; sur quoy nous adviserons demain matin. Cella est cause que vous n'aurez pas avec ceste depesche le double dudict acte¹.

PINART.

CATHERINE.

1588. — 26 juillet.

Arch. du Vatican. Lettres des rois et reines de Navarre, vol. 26.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE CARDINAL MONTALTO.

Mon cousin, l'honneur qu'il a pleu à Sa Sainteté departir en nostre faveur à monseigneur l'evesque de Bresse² m'a tellement assuré de sa bonne et paternelle affection envers le Roy monsieur mon filz et le bien de ses affaires, que je ne veulx faillir à vous remercier par la presente du soing que je scay que vous en avez prins, pour n'avoir seulement en ceste occasion, mais partout ailleurs, assez recogneu combien vous embrassez tout ce qui vous est recommandé de nostre part. Sa Sainteté ne pouvoit à la verité colloquer cette dignité à l'endroit de personne qui soit pour la desservir plus à l'honneur de Dieu que luy. Nous ne pouvons avoir en ceste qua-

¹ En même temps que l'on traitait avec Paris, on négociait aussi avec les villes révoltées de province, et c'était encore Catherine qui recevait les délégués et discutait avec eux. Nous avons retrouvé les pièces de deux arrangements de ce genre avec Abbeville et Bourges, sous forme de rapport adressé au roi contenant les demandes de ses sujets et les réponses de la reine mère. Elles ont été écrites à Paris le 13 juillet 1588; on les trouvera à cette date à l'Appendice.

² Le nonce Moro-sini, évêque de Brescia, qui venait de recevoir le chapeau de cardinal.

lité aultre qui nous eust esté plus agreable qu'il est, pour le cognoistre affectionné à Sadiete Sainteté et au bien de cest estat, de sorte que nous esperons de sadiete legation tous bons effectz, ainsi que nous scavons que c'est l'intention de Sa Sainteté, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript de Mantes, le xxv^e jour de juillet 1588.

Vostre bonne cousine, CATHERINE.

1588. — 29 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n^o 15574, f^o 294.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, aussitost que j'euz hier recen la lettre que vous m'avez escripte, je commanday au Sr Marcel d'aller trouver mon cousin le cardinal de Bourbon, l'archevesque de Lyon et ceulx du clergé qui sont icy; lesquelz s'assemblerent dès hier au soir et encores ce matin et ceste après-disnée, où ilz ont fait venir Sipion Sardini, et en sa presence len et ven les procurations qui sont arrivées, lesquelles ils trouvent suffisantes et ne demandent pas mieulz que lediet Sardini, suivant icelles, satisface au contract qu'il a passé. Toutesfois lediet Sardini remect à quand il aura le reste ou davantage de procurations qu'il n'en a encores esté envoyé, et demeure ferme à cella; aussi qu'il diet qu'il y en a qui ne sont suffisantes. Ayant esté advisé après beaucoup de contestations, que mardy, à Chartres, il y sera advisé au Conseil du Roy monsieur mon filz, comme je vous prie luy faire entendre de ma part, et que nonobstant cella l'on fassera encores demain matin à faire envers lediet Sardini qu'il fournisse les L ou LX^m escus, dont m'avez escript;

ou, sinon, l'on induira tant que l'on pourra Castille, qui s'y doit aussi trouver, à faire ceste advance et prandre le contract dudiet Sardini, où il semble qu'il ait quelque desir; et croy aussi que lediet Sardini ne s'en feroit gueres tirer l'oreille pour le quitter. Nous verrons ce que l'on pourra faire pour recouvrer argent. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le vendredi xxix^e juillet 1588.

De sa main : Je n'escrrips au Roy de peur de l'ynporteuner, ausi j'espere le voyr loundy et tous ses mesieus; qui est tout cet que vous puyz mander depuys le partement de Chombere, synon que vyens de resevoyr le sermens de deu sans trente-six capiteynes; le reste je ne sé s'il vyendront. Tout ayst pesible en cete vyllle. Besé les meyns au Roy de ma part.

CATHERINE.

PINART.

1588. — Août.

Imprimée dans l'*Histoire du maréchal de Matignon*, par Caillière, 1601, in-fol., p. 238.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE MARESCHAL DE MATIGNON.

Mon cousin, je ne vous f'ray pas long discours, car la depesche du Roy satisfait à tout, et seulement vous diray que, Dieu mercy, après beaucoup de difficultés et longueurs Dieu m'a fait la grace d'avoir achevpy ce que le Roy m'avoit chargée de faire¹, ramener ses

¹ C'est-à-dire la paix conclue à Paris entre la reine mère et le duc de Guise, avec l'assentiment un peu forcé du roi. Ce nouvel édit de juillet avait été entre-

subjects catolicques qui s'estoient esloignés de luy : ce que ayant fait, comme vous avez entendu, je suis revenue icy le trouver et les y ay amenés; et j'espere que ce sera pour la derniere fois, et que jamais plus nous ne reverrons ce que nous avons veu, et que tous l'aimeront si bien, que Dieu en sera servy, et le Roy et le Royaulme conservé sous son auctorité, ce que je prie à Dieu, mon cousin, et vous tenir en sa sainte garde¹.

A Chartres.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. — 7 août.

Aut. Archives du Vatican.

A NOSTRE SAINT PERE LE PAPPE.

Très Saint Pere, vous envoient le Roy mon fils le sieur de Vulcob², present porteur, pour l'informier de l'occasion qu'il a pleu à Dieu

gistré à Rouen le 19; puis Henri III s'était rendu à Vernon, où il avait vu sa mère, qui était retournée à Paris pour ramener Guise à Chartres.

¹ C'est la dernière lettre écrite par la reine à Matignon. L'historien du maréchal dit à l'occasion de la mort de Catherine :

«Le maréchal de Matignon apprit cette mort avec toute la douleur imaginable, aussi perdit-il en elle sa maîtresse et son appuy, et je puis dire, pour avoir veu quantité de lettres qu'elle luy avoit escrites de sa main, qu'il fut un des plus confidens serviteurs qu'elle eut jamais. Comme elle se servit de luy dans une infinité d'affaires qui ne sont pas de ma connaissance, elle recut mille preuves de sa fidélité; et, si un sujet estoit capable d'obliger une grande royne, je ne craindrois point de dire que celle-cy le fut du maréchal, puisqu'il est vray qu'il se trouva peu d'hommes de sa qualité dans une termeté pareille à la sienne durant le regne de cette princesse où l'interêt et la fourberie estoient les vertus de la Cour. (*Hist. du maréchal de Matignon*, p. 245.)

² Jean de Vulcob, sg^r de Sachy et de Marquoy, abbé de Beaupréau, au diocèse de Beauvais, de 1579 à 1612. Quelques-unes de ses dépêches comme ambassadeur

layre reduire ses sugès en son hobeysse et les remettre subs son haultorté près de luy, pour le servyr et au byen de l'aystal, pour avoyr plus de moyen de aystyrper le heyresie de son Royaume, là quoy, come dè sa jounese, y a toujours aulployé sa vye et ses moyens, encore que lors y ne fuset que celon qu'il avoyst du Roy son frere: mès à present, encore qu'il n'ann aye beaucoup, aystent en plus grent lieu aussi, si se peult, a-t-il augmenté la afesion et la volonité, comme y l'a déjà montré et montre à present, volant oblyer toutes chausés, pour myeux vaquer aux siene seynle ayntentyon, et embraser et aymer tous ceuls qui y congné ly pouvyt servyr, come Vostre Sainteté voyra et entendra plus parlycnyerement de cet porteur¹; qui sera cause, de peur d'anuyr

près de l'Empereur, adressées au roi et à la reine mère du 18 janvier 1570 au 31 décembre 1573, se trouvent dans le volume 397 des *Cinq Cens* de Colbert. Ses lettres au duc de Nevers, écrites de Vicenne en 1576, sont au Ms. fr. 3198, f^o 97 et suiv.

¹ Vulcob, qui n'était pas un nouveau venu, put faire à Sixte-Quint un tableau exact de la situation de la France. Elle était bien critique, si l'on en juge par les témoignages contemporains :

De Monchy, M. d'Humières écrivait, le 13 juin :

«Suivant le commandement que la Roynie feist à Vernon, je luy escriis l'estat auquel sont les affaires de ce pais, qui, à dire la verité, est fort troublé, depuis que pour certain on a seü que Sa Majesté, changeant de deliberation, est resolu de mettre dans Boulougne un autre gentilhomme que de ceulz de la patrie, chose qui a infiniment alteré et la noblesse et les villes, les aiant mis hors d'esperance de voir leur province du tout sans ressources. . . » (Ms. fr. 15574, f^o 254.)

D'autre part, le premier président du Parlement de Toulouse mandait, le 16 juin 1588, à la reine mère :

«Madame, . . . les gens de bien sont en extreme peyne et courent fortune; mesme que le peuple est pressé des huguenaulx plus que jamais. Du costé de Gascoigne, on a envoyé de nouvelles forces de gens de pied et de cheval à Lisle; du costé de Languedoc, Mons^r de Montmorency faict pys que devant; il a assemblé le plus de forces qu'il a peu et baillé une partie au S^r de

Vostre Saincteté, après l'avoyr suplyé de me conserver pour une de ses plus aubey-sante et affectioné fille et ly avoyr besé lé pyés, feré fin, pryent Dyeu conserver Vostre Saincteté, pour longues années regyr et gouverner son Eglise.

De Chartres, cel vi^{me} d'aust 1588.

Votre devote et hobey-sante fille,

CATHERINE.

1588. — 12 août.

Orig. *Archivio Gonzaga* à Mantoue.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, ce m'a esté beaucoup de plaisir d'avoir entendu par Mad^e de Birague¹ la grace quelle a receue de vous en ma faveur, d'avoir, par vostre commandement, esté remise en la possession d'une bonne partie des biens qui luy appartiennent, scituez au dedans de vostre estat; de quoy je n'ay voulu faillir à vous en remercyer, ce que je fais bien affectueusement, recongnoissant par [là] la continuation de l'affection et bonne volonté que vous me portez et à tout ce que vous congnoissez estre de mon contentement: aussy vous pouvez-vous asseurer et croire que je seray tousjours preste et disposée de prendre revanche de la faveur que j'ay en cella receue de vous, vous priant au surplus, mon cousin, en continuant ceste

Chastillon qui s'en va au Saint-Esprit, laquelle ville est en extreme danger. Il en a aussi accommodé le vis-comte de Turenne qui s'en vient en ces contrées. Monsieur le mareschal de Joyeuse et Mons^r le Grand Prieur sont à Narbonne, parce que ledict sieur de Montmorency veut assiéger Tescan. . . Il est plus que necessaire arrester le cours de ce feu. Je voy plusieurs villes esbranlées et prochaines d'une revolte, sans l'esperance que j'ay en la providence et misericorde de Dieu. . . . (Ms. 15574, f^o 256, aut.)

¹ Voir plus haut, p. 245 et note.

grace, voulloir commander que ladicte dame de Birague soiet remise et reintegrée en la possession de ce qui reste de ses autres biens et pretentions, afin qu'elle vous aye une entiere et perpetuelle obligation du bien que par ce moien elle en recevra, vous asseurant que vous ne me sauriez gratifier en meilleure occasion, pour le desir que j'ay de luy faire parroistre par effect l'amitié et bonne volonté que je luy porte en faveur des bons, assidus et agreables services que je reçois ordinairement et chacun jour, tant d'elle que du S^r de Birague son mary. Je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Chartres, le xii^e jour d'aoust 1588.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. — 16 août.

Aut. Archives de Modène.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE FERRARE.

Mon cousin, sachant l'affection que portez au Roy mon filz et à ceste couronne, je n'ay voulu laisser partir Rondinelli¹ sans par la presente vous asseurer de la rennion de tous les catholiques avec leur Roy, et principalement de ce que Mons^r de Guise est icy avecques luy et autant en sa bonne grace que je m'asseure²; si le voyez, en receviez

¹ Ercole Rondinelli, qui, à partir de 1572, avait géré les affaires du cardinal Luigi d'Este en France. Il avait épousé Livia Pico, autrefois dame de Catherine de Medicis.

² On lit à ce sujet dans Mézeray (édit. in-fol. 1785, t. III, p. 698), qui rapporte souvent des informations très exactes :

«Le parlement de Paris avait député le president Brisson pour temoigner au Roy la rejoissance qu'il avoit de la paix. Il le trouva à Vernon, en dessein de

contentement, tant pour estre le service du Roy et bien du royaume, que pour estre le sien particulièrement; chose que vous ay bien voulu escrire, sachant que en receviez le plaisir que je me promets pour moi de recevoir beaucoup de voir tel bien, qui vous en promet beaucoup pour l'avenir plus que n'en avions eu par le passé; et estant ce que vous estes au Roy et à ceste couronne, et ayant toujours connu comme avez ressenti tous nos biens et tous nos maux, je me suis assurée que ce vous sera grand plaisir d'entendre comme sommes à present; qui est cause que vous en ay fait ce mot, comme celle qui sera toujours bien aise, soit en paroles et encore plus en effect, vous donner, en ce que aura moyen, temoignage de la bonne volonté que vous ay toujours portée et porteray toute ma vie, comme plus au long je prie ce porteur vous dire de la part de

Vostre bonne cousine, CATHERINE.

revenir à Chartres, estant party de Rouen après avoir donné à cette ville beaucoup de demonstrations de sa bienveillance. . . La Reine Mere l'estant venue trouver à Mantes, laissa avec luy la Reine sa femme, et de là, brulant d'un ardent desir de remettre le duc de Guise auprès du Roy, elle retourna en diligence à Paris pour le querir et le mener à Chartres. Grand nombre de seigneurs et de noblesse, les principaux de la ville de Paris et mesme quelques officiers des cours souveraines l'y voulurent accompagner, comme au jour de son triomphe; le duc de Nevers et le mareschal de Biron allerent au devant de luy; la Reine Mere le presenta au Roy, qui le receut avec tous les signes d'affection qu'il pouvoit desirer. Les caresses, les plaintes, les excuses, les prières, les promesses furent meslées en cet abord, et plusieurs, qui observoient soigneusement la contenance de l'un et de l'autre, s'imaginèrent qu'il y avoit effectivement de la tendresse de tous les deux costez, et mesme que leur amitié de jeunesse pourroit se reveiller et s'entretenir facilement, n'y ayant plus personne auprès du Roy qui donast des piques de defiances entre eux.

1588. — 23 août.

Aut. Public Record Office, State Papers, France, vol. 91.

A MADAME

MA BONNE SEUR LA ROYNE
D'ANGLETERRE.

Madame ma bonne seur, s'en retournant madame de Chefy¹, je n'ay voulu que ce soit sans vous faire ce mot, qui sera pour vous prier de ne trouver estrange si j'ay esté si longtemps sans luy escrire, car l'occasion a esté telle que plus tost ne le pouvois faire; mais à present n'ay voulu faillir luy tesmoigner l'affectionnée servante que vous avez en ceste dame, qui s'est comportée si bien et avecques tant de prudence, et l'affection que nous a monstre d'avoir à l'entretenement de nos amitiés, que ne puis que ne [?] luy prier luy faire cognoistre qu'elle a nostre contentement et ne penserois luy pouvoir faire plus grand plaisir. J'ay bien voulu vous en supplier, desirant, en ce que j'auray moyen, pouvoir recognoistre l'affection particuliere qu'elle m'a tousjours monstrée, laquelle m'a fait assurer de l'amitié que m'avez de tout temps montré me porter, de quoy ne seray jamais qu'il ne m'en souviengne et ne me fasse desirer, pour le bien que je luy en veulx et desire, la voir et tout son royaume aussi bonne catholique comme je m'assure que cela lui porteroit continuation au repos et tranquillité qu'elle a eu l'honneur d'avoir en son regne, que je prie à Dieu luy en faire la grace.

A Chartres, ce xxiii^e jour d'aoust 1588.

Vostre bonne seur et cousine,

CATHERINE.

¹ Madame de Sheffield. Voir la note de la lettre du 23 juillet 1584, t. VIII, p. 490.

1588. — 20 septembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15909, f° 158.

A MONSIEUR DE BELYEVRE.

Monsieur de Belyevre, j'é resen vostre letre et veu cet que me mendés, que je serès byen marrye que eussies prys cet que vous dys seulement pour aultre aucion que pour regreter le tort qu'on m'a fest de aprendre au Roy qu'il fault byen aymer sa mere et l'honorer, come Dyeu le comende, mès non ly donner tant d'autoryté et creanse qu'ele puyse empecher de fayre cet que l'on veult; car ceuls qui l'ont fayst, je croy que se n'a esté hà aultre fin que quant yl voudrèt ly persuader quelque chause que je ne panse l'empecher par ma pryere, et, n'estymant mes remonstranse de grent sustense, de passer houlte à cet qu'il y aurèt persuadé, et que ha fect que je n'ense le moyen tel que la volonté pour vous faire conestre par hayfect la bonne¹ que je vous ay tousjour portée, come je fayré en cet que Dieu me donnera de povoyr et pour vostre partyculier et pour les vostres; et en cet que voyrés au panserés que je le vous puyse par quelque bon ayfect temonyer myeuls que par escript, vous prie le me mender, au fayre entendre, yusin que voyrés aystre le myeuls, et vous conestrés que ne m'en saryés prier. Et en attendant que l'ocasion s'en presante, vous pryéré vous asenerer toujours de ma bonne volonté.

De Blois, cet xx^{mo} de septembre 1588.

La bien vostre,

CATHERINE.

¹ Sous-entendu *volonté*.

1588. — 26 septembre.

Orig. British Museum, Collection Egerton, vol. 5, f° 32.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANY.

CHEVALIER DES DEUX ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILS, CONSEILLER
EN SON CONSEIL PRIVÉ ET SON AMBASSADEUR À ROME.

Monsieur de Pisany, j'ay receu la letre que vous m'avez escripte par le sieur Caracciolo, present porteur, qui s'est très bien et dignement acquitté de la charge qu'il avoit pleu à Sa Saincteté luy commettre, venant par deçà. Il est personnage que j'ay bien volontiers veu, pour l'honneur de Sadiete Saincteté et du lieu ou il est yssu, ainsy que je le luy ay tesmoigné par toutes sortes de demonstrations que j'ay peu, en sorte que je m'assure qu'il sera retourné par delà bien content, vous assurant que j'ay esté bien aise que Sadiete Saincteté l'ait plus tost choisy que nul autre pour faire envers nous les compliments qu'il luy a commandé. Priant Dieu, Monsieur de Pisany, vous avoir en sa saincte garde.

Escript à Bloys, le xxv^e jour de septembre 1588.

CATHERINE.

DE L'AUBESPINE.

1588. — 26 septembre.

Orig. Archives du Vatican.

A NOSTRE

TRÈS SAINT PERE LE PAPPE.

Très Sainet Pere, ceulx de la maison de Rambouillet ont tousjour esté si affectionnez et fidelles subjects et serviteurs du Roy nostre très cher sieur et filz, ainsi qu'ils l'ont assez fait paroistre en toutes occasions dedans et dehors ce Royaume, à nostre très grand con-

tement, que nous ne pouvons delaisser de les assister en la juste et equitable poursuite qu'ils font par devant Vostre Saincteté, pour avoir la raison de l'empoisonnement du defunct cardinal leur frere¹, et du bruslement de ses escriptures, allencontre de ceulx de ses serviteurs que l'on justifie en estre non seulement consentans, mais aussi le luy avoir procuré, contre lesquels, ainsi que nous avons sceu, l'on a desjà, du commandement de Vostredicte Saincteté, encommencé de proceder: au moyen de quoy, Très Sainct Pere, ayant au retour du sieur Du Fargis², l'un des freres dudict cardinal, entendu en quels termes est maintenant ceste poursuite et comme, contre toutes bonnes et louables coustumes, il semble que l'on la vueille rendre sans aucun effect, nous avons pensé devoir représenter par ceste lettre à Vostredicte Saincteté le merite du faict avec assurance que Vostredicte Saincteté l'ayant entendu, elle ne voudra qu'ung tel cas, commis et perpetré à la personne d'un cardinal de si illustre et anienne maison et qui a tellement merité du Sainct-Siege, demeure sans une exemplaire pugnition. Vostre Saincteté donc scaura que ledict cardinal ayant esté empoisonné, moyennant une once d'elebore blanc, mis par son apothiquaire dans ung elistere, de conserte avec ses aultres complices, ainsi que par plusieurs fois il l'a confessé en ses confrontations, ce neantmoins ses complices, craignant d'estre par là descouvertz, ont faict tout ce qu'ilz ont

peu, pensant, le faisant evader, rendre ceste poursuite frustratoire par les ruses et conuillations qu'ilz y apportent, fondées sur si frivoles raisons que, quand le tout aura esté bien pesé et considéré, il se trouvera qu'ils sont tous coupables. Et afin, Très Sainct Pere, que la verité d'un faict si inhumain soit congneue et la justice faicte, ainsi que nous l'attendons de la bonté de Vostre Saincteté, nous vous prions qu'il vous plaise commander que, sans avoir esgard aux artifices desdicts accusez, ledict apothiquaire, qui est prisonnier, soit puny suivant sa premiere confession, pour ce que cela est le vrai moyen, non seulement d'esclaircir entierement une si extremesme meschanceté et convaincre les aultres complices, mais aussi de scavoir la verité touchant les papiers qui ont esté bruslez, bien que cela soit desjà assez vérifié par la deposition de Claudio Luppi, principal auteur de tout ce qui est survenu; de laquelle s'il plaict à Vostre Saincteté se fere informer, elle trouvera qu'il confesse que, deux ou trois mois avant la mort dudict cardinal, qui est le temps auquel il se fait apporter de Rome à Cornette cette forme de codicille qu'il vouloit fere pour echanger et invalider beaucoup de choses de son testament, ledict cardinal osta audict Luppi certaines clefz d'un coffre dans lequel il tenoit ses pappiers plus principaux, durant lequel temps ledict cardinal se retira par plusieurs fois pour escrire de sa main, ainsi que deposent la plus part des domestiques dudict defunct, et que ledict Luppi, après sa mort, ayant repris les clefz, se seroit saisy de tous lesdicts pappiers et que, au lieu de les inventorier, il les auroit bruslez, pensant par ce moyen frustrer lesdicts seigneurs de Rambouillet de l'heredité de leur frere. Estant très asseurez que Vostre Saincteté, ayant entendu toutes les raisons cy-dessus

¹ Charles d'Angennes, dit le cardinal de Rambouillet, était mort à Corneto, au mois de mars 1584, âgé de cinquante-cinq ans. — Voir à ce sujet la correspondance du marquis de Pisany avec la Cour. (Bibl. nat., Ms. Brienne, vol. 354.)

² Philippe d'Angennes, seigneur du Fargis, était le neuvième et dernier fils de Jacques II d'Angennes. Il mourut en 1590.

qui sont veritables et tirées du fondz dudiet procès, avecq aultres qui luy seront representées, elle tiendra la main à ce que la justice en soit faicte, ainsi que nous vous en supplions, aultant et si affectueusement qu'il nous est possible, et que les faveurs et supportz que ont lesdicts accusez ne soient suffisants pour prevaloir à l'encontre de la verité, telle qu'elle est congneue et averée d'un chacun. De quoy, Très Saint Pere, nous vous aurons beaucoup d'obligation, pour le desir que nous avons d'assister, ainsi que nous debvons, lesdicts seigneurs de Rambouillet en ladiete poursuite et à recouvrer ce qui leur appartient de l'heredité de leurdict frere, ainsi qu'ils feront, s'il plaist à Vostredicte Sainteté y interposer son auctorité, et, en cela qui est si plein de pieté et chose tellement digne de recommandation, nous fere paroistre par effect combien Vostre Sainteté embrasse volontiers ce qui luy est recommandé de nostre part. Priant Dieu, Très Saint Pere, qu'il vueille Vostredicte Sainteté longuement conserver, maintenir et garder au bon regime et gouvernement de nostre mere sainte Eglise.

Escript à Blois, ce xxvi^e jour de septembre 1588.

Vostre devote fille la Royne mere du Roy,

DE L'ACUESPINE.

CATERINE.

1588. — 27 septembre.

Aut. Archives du Vatican. Lettres des rois et reines de Navarre, vol. 26.

A VOSTRE

TRÈS SAINT PERE LE PAPE.

Très Saint Pere, nous avons ven bien volontiers le sieur Carrachiolo, que Vostre Sainteté a envoie par deçà pour porter au cardinal

Morosini le chapeau de cardinal et la croix de la legation, pour venir de la part de Vostre Sainteté et pour ses particulieres vertus et merites; s'en retournant par delà, après s'estre très bien et dignement acquitté de sa charge, nous avons bien voulu tesmoigner à Vostre Sainteté le contentement que nous avons de l'honneur que vous avez departi audict sieur cardinal, lequel nous vous assurons saura pour un jour si bien et dignement desservir Vostre Sainteté et le Saint-Siege, que vous aurez de plus en plus occasion de agreer l'honneur qu'il a pleu à Vostre Sainteté lui departir, que il est à la verité personnage duquel Vostre Sainteté doit attendre de très bons et grands services pour le bien du Saint-Siege, en tout ce qu'il lui plaira l'honorer de ses commandements. Priant Dieu, très Saint Pere, pour qu'il vueille Vostre Sainteté longuement conserver, maintenir et garder au bon regime et commandement de nostre sainte Eglise.

Escript à Blois, le xxvii^e jour de septembre 1588.

Vostre devote fille, la Royne mere du Roy,

DE L'ACUESPINE.

CATERINE.

1588. — 28 septembre.

Archives du Vatican. Lettres des rois et reines de Navarre.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE CARDINAL MONTALTO.

Mon cousin, le sieur Carraciolo, present porteur, m'a baillé la lettre que vous m'avez ecrite par luy, m'ayant avecques ceste occasion assurée de vostre bonne volonté en tout ce qui s'offre par delà pour le bien du service du Roy monsieur mon filz, ainsi que vos actions et deportements me le font assez à toutes occasions cognoistre; de quoy j'ay bien voulu à son retour vous remercier et prier de croire

que le Roy mondiet seigneur et filz et moy avons tel contentement de vostre bonne volonté en nostre endroict, qu'il ne s'offrira jamais occasion de vous reciproquer que nous ne le fassions, en sorte que vous cognoistrez par effect combien nous desirons pouvoir faire pour vous, ainsi qu'il vous dira plus amplement le sieur Carraciolo, sur lequel je m'en remets pour prier Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

A Blois, le xxviii^e jour de septembre 1588.

Vostre bonne cousine, CATHERINE.

1588. — 25 octobre.

Orig. Communiqué par M. L.-P. de Saint-Albin.

A MONSIEUR DE PISANY,

CHEVALIER ET COMMANDEUR DES ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILS,
CONSEILLER EN SON CONSEIL D'ESTAT ET SON AMBASSADEUR À ROME.

Mons^r de Pisany, je viens de recevoir vostre lettre du cinquième de ce mois, par laquelle j'ay ven les propos que Sa Sainteté vous a tenus sur l'occasion du mariage de ma petite-fille la princesse de Lorraine¹, reconnois-

¹ Le grand duc François de Médicis étant mort le 19 octobre 1587, son frère, le cardinal Ferdinand I^{er}, lui succéda, et le pape le releva de ses engagements ecclésiastiques. Ce fut un monarque réformateur et sage, très modéré d'opinions, qui ne fut aucunement inféodé à l'Espagne, et qui resta l'un des grands amis de Henri IV, jusqu'à sa mort arrivée en 1609.

Dès le mois de février 1588, l'ambassadeur florentin Cavriana faisait l'éloge le plus complet de la princesse de Lorraine, disant qu'elle avait été merveilleusement élevée et ajoutant : « Che io stimerei felicissimo il principe che la sposasse ». (A. Desjardins, *Négociations*, IV, p. 757.) La reine mère désirait beaucoup ce mariage. Cependant les négociations furent longues et n'aboutirent qu'après plusieurs mois.

Nous aurions dû trouver à ce sujet un grand nombre de lettres de Catherine de Médicis, si on en juge par celles qui lui sont adressées par les agents qu'elle avait chargés de la conduite de l'affaire. On trouvera quel-

sant, par le discours qu'il vous en a fait, comme c'est chose de laquelle il avoit déjà bien sen les nouvelles, puisqu'à la vérité

ques renseignements dans la correspondance de l'ambassadeur de France à Rome que nous publions à l'*Appendice*; mais voici deux lettres originales du marquis de Pisani et de Rucellai qui remontent au début de la mission du banquier florentin.

Le 13 avril 1588, le marquis de Pisani écrivait à Catherine :

« Madame, je depesche ce courrier exprès afin que vos Majestez entendent ce que le secretaire de Monsieur le grand duc de Toscane a respondu à Monsieur de Rucellai sur l'affaire qui se traite avec son Altesse, duquel ledict sieur de Rucellai donnera si particulier conte à Vostre Majesté, qu'il ne sera besoing que j'y entre plus avant, si ce n'est pour luy dire que homme du monde ne la peut si bien servir en ceste negociation que ledict Rucellai, tant pour la fidelité qu'il porte a son service, que pour estre très intelligent et prudent negociateur pour bien manier toutes sortes d'affaires. J'ay creu qu'il importe fort à ceste-cy qu'il ne perde aucun temps, comme il feroit et par trop, si je remettois à l'ordinaire ce que j'escris et qu'elle apprendra fort distinctement par ce que ledict Rucellai a escrit. Je la puis asseurer qu'il n'y a petit ni grand à Florence qui ne desire que Madame la Princesse y vienne estre leur maistresse; et encore que personne ne sache ce qui se traite en ceste matiere, si ce n'est ceux auxquels il touche, ce neanmoins tout le monde ne laisse d'en parler et discourir, qui est un bon presage, puisqu'il se dit que la voix du peuple est celle de Dieu. Je ne l'importuneuray autrement de ce qui touche les affaires de ceste charge, parce qu'elle le verra bien particulièrement par celle que j'escripts au Roy, et prieray Dieu seulement, Madame, donner à Vostre Majesté, en toute prosperité, très longue et très heureuse vie.

De Rome, ce xiii^e avril 1588.

De Vostre Majesté le très humble et très obeissant subject et serviteur,

DI VIVONNE.

Madame, j'ay présenté la tapisserie à la signora Camilla, qui se sent fort tenue à Sa Majesté de la souvenance qu'il luy a plu avoir d'elle.

Rucellai écrivait à la reine le 24 mai 1588 :

« Madame, s'en retournant vers Vostre Majesté monsieur d'Abin, qui est à plein informé de bouche et par

c'est là l'occasion pour laquelle le S^r Rucellay¹ est venu par deçà, et presque les mesmes conditions qui m'ont esté proposées par luy, et sur lesquelles Dieu m'a tant faict de grace que enfin ce mariaige là fut entierement arresté, estant tombés d'accord des articles depuis hier; de quoy j'ay bien voulu aussitost vous tenyr adverty, pour l'assurance que j'ay que, tout ainsy que vous avez esté des premiers à favoriser cette pratique, lorsqu'elle a esté encommencée, aussy vous ne serez, je m'assure, des derniers à vous en rejouir et à trouver bon tout ce que j'ay faict en cela, bien que je retrocedde à mon cousin mon palais auquel vous estes logé, avec ses appartenances et dependances, pour en disposer ainsy que bon luy semblera, à la charge de ceder par luy dès à present, à vous et à vos

escrip^t de tout ce qui appartient à l'affaire de Madame la Princesse de Lorraine et vous en rendra compte, tous mes discours là-dessus par la presente ne serviroient qu'à importuner Vostre Majesté : pourtant je me remetz du tout en luy; et, se trouvant les choses en l'estat qu'elles sont, je vous confesse, Madame, que je seray le plus estonné du monde si j'entens que les nouvelles qu'il porte à Vostre Majesté ne la contentent point. A tout le moins, je tiens pour tout certain qu'elle s'assurera que ni luy ni moy n'avons rien obmis de tout ce qui estoit en nostre puissance, et vous supplions très humblement, Madame, de ne point doubter jamais ny en cestuy-cy, ni en aultre affaire quelconque, ny de ma fidélité, ny de ma devotion au service de Vos Majestés, suppliant aussi le Createur vous donner, Madame, en parfaite sante, très heureux accomplissement de tous vos saints desirs.

De Florence, ce xxiii^e jour de may 1588.

Très humble et obeissant serviteur de Vostre Majesté,

HORATIO RUCCELLAI.

(Ms. fr. 16046, f^o 157, aut.).

¹ Orazio Rucellai était un banquier florentin, qui fut l'homme de confiance du grand duc Ferdinand I^{er}.

Voir la lettre du 13 mars 1588. Il était chargé d'épouser la princesse de Lorraine, au nom du Grand duc. — V. de Thou, t. X, p. 415.

successeurs en vostre charge pour vostre habitation, celui qu'il a à Rome, ainsy que nous en sommes demeurés d'accord, et ainsy que je vous en advertis, afin que cy-après vous ne fassiez plus aucune despense à ce palais. Accommodez-vous donc en cela à ma volonté, ainsy que je tiens pour tout assuré que vous ferez, et croyez qu'en toute aultre occasion je vous feray tousjours paroistre combien je desire faire pour vous. J'ay dict à Rucellay que j'entendois que mondict cousin vous de-
laissast entierement tout son palais et mesme les escuries qu'il tenoit estant à Rome, chose à quoy il est condescendu et qu'il m'a promis de faire. Aussitost que le fourrier que Rucellay a envoyé en Toscane porter les articles sera de retour, nous paracheverons cette affaire; et puis, dans quelques deux mois, ma fille s'acheminera à Marseille, suivant ce qu'il a désiré. Priant Dieu, Mons^r de Pisany, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip^t à Bloys, le xxv^e jour de octobre 1588.

Mons^r de Pisany, incontinent que les articles du mariaige de ma fille seront arrestés du tout, ainsy qu'ils seront quand le courrier qui est allé en Toscane sera de retour, je vous en enverray aultant, afin que vous sachiez comme toute cette affaire aura passé.

CATHERINE.

1588. 27 octobre.

Orig. Bild. nat., Fonds français, n^o 3400, f. 11.
Copie. Bild. nat., Fonds français, n^o 3320, f. 65.

A MON COUSIN LE DUC DE NEVERS.

PAR DE FRANCE.

Mon cousin, Madame de La Trimouille a envoyé ici vers moy, me prier de vouloir parler

au Roy monsieur mon filz pour exempter L'Isle Bouchard¹ de toute garnison, ensemble les aultres terres qui luy appartiennent; mais, pour ce que c'est chose laquelle, estant où vous estes, deppend entierement de vous, qui saurez mieux juger que neul aultre ce qui est en cella expedient pour le service du Roy monsieur mon filz, je vous ay bien voulu escrire la presente, pour vous prier de vouloir, pour l'amour de moy, adviser à tout ce que vous pourrez faire, en cela ou toute aultre occasion, pour son bien et contantement; de quoy je vous prie bien affectueusement, et de croire que vous ferez en cela chose qui me sera bien ageeable, pour l'envie que j'ay de la favoriser en une si juste et equitable poursuite. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Blois, le samedi xxvii^e d'octobre 1588.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

[1588. — 5 novembre².]

Archivio di stato in Modena.

A MON COUSIN LE DUC DE FERRARE.

Mon cousin, allant le S^r de Gondy, present porteur, de la part du Roy mon filz vers Nostre Sainct Pere et ayant charge vous visiter de sa part, aussy je n'ay volen faillir vous faire ce mol, et vous prier de le vouloir croire de ce qu'il vous dira de ma part, et vous assenrer de l'amitié que trouverez, en toutes occasions qui se presenteront, pour vostre particulier en

¹ L'Isle-Bouchard (Indre-et-Loire), arr. de Chinon. Cette partie de la Touraine est très proche du Poitou, où le duc de Nevers faisait alors campagne.

² La lettre suivante adressée au grand-duc de Toscane, étant du 5 novembre 1588, la date de celle-ci se trouve indiquée.

moy, ainsi que plus amplement entendrez par ledict Gondy, sur lequel me remettant, je prierai Dieu vous conserver.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. — 5 novembre.

Aut. A. claves des Médicis à Florence, n° 4726.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE¹.

Mon cousin, envoyant le Roy mon filz Gondy², present porteur, vers Nostre Sainct Pere, n'ay voulu que ce ayt esté sans ce petit mol pour vous tesmoigner l'amitié que vous porte, ainsi que plus amplement luy ay donné charge vous dire de ma part, lequel je vous prie croire comme si c'estoit moi-mesme. Me remettant sur luy, feray fin, priant Dieu vous conserver.

De Bloys, ce v^e de novembre 1588³.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. — 10 novembre.

Archives des Médicis à Florence, n° 4726.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, aiant esté priée par aucung de mes speciaux serviteurs de vous accom-

¹ Une lettre de teneur analogue, dont nous n'avons que le résumé, avait déjà été adressée au grand-duc le 10 juin 1588, par l'intermédiaire du cardinal de Joyeuse.

² Jérôme de Gondy, fils de François-Marie, ambassadeur du grand duc de Toscane en Espagne, et de Anne de Velaz de Guevarra, né vers 1550, introducteur des ambassadeurs, mort sous Henri IV. Il fut envoyé par Henri III à Venise, puis à Rome, comme représentant extraordinaire de la France.

³ La même lettre, traduite en italien, se trouve à l'Archivio Mediceo, à Florence.

mander le bien et avancement de Dom Remigio Manny, religieux des Angès, j'ay bien voulu, sur le tesmoignage qui m'a esté rendu de sa preudhomie, bonne et honorable conversation, vous prier vouloir pour l'amour de moy luy accorder l'administration et gouvernement de l'hospital de Boniface¹, vaccant par la mort de Dom Octavio Martelly, vous assurant, outre ce que ce sera une eslection digne de vous, et une charge, de laquelle il s'acquitera à la descharge de vostre conscience, que vous me ferez bien grand plaisir, pour le desir que j'ay de le gratifier en consideration de ceux qui m'en [ont] parlé pour luy. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Blois, ce x^{me} d'octobre 1588.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

[1588. — Novembre.]

Aut. Archives de Turin.

[A MON FILZ LE DUC DE SAVOIE.]

Mon filz, allant le sieur de Gondy par commandement du Roy mon filz à Rome, luy ay volu baillé ceste lettre mienne, pour vous visiter de ma part et vous dire ce que l'ay chargé, comme entendrez de luy; ce qui sera cause, me remettant à sa suffisance, de ne nous faire la presente plus longue, après avoir prié Dieu vous donner si bon conseil, que vous puissiez tousjours prosperer, comme le desire

Vostre bonne mere,

CATHERINE.

¹ Cet hôpital avait été fondé à Florence, au xiv^e siècle, par Bonifacio d'Ugolotto Lupi, de Parme, marquis de Soragna.

[1588. — 15 novembre¹.]

Aut. Archives du Vatican.

A NOSTRE

TRÈS SAINT PERE LE PAPPE.

Très Seynt Pere, envoient le Roy mon fils le sieur de Gondy², presant porteur, vers Vostre Seynteté, je [n']aie volu fallir par la presante luy beser le pyez, comme luy ay pryé de fayre de ma part, et supplier Vostre Seynteté de le voulouyr ouyr de set que ly é donné charge luy dire de ma part, luy suplyent croire que Vostre Seynteté n'aura jamès une qui ly souyt plus affectyonnée que ayst et sera celle qui prie Dyeu donner à Vostre Seynteté longue et heureuse vye, pour longuement regyr et gouverner son Eglyse, ynsin come le desyre.

Vostre devote et hobeysante fille,

CATHERINE.

1588. — 15 novembre.

Orig. Archives du Vatican. Lettres des rois et reines de Navarre, vol. 26.

AU TRÈS SAINT PERE.

Très Saint Pere, le desir que nous avons de voir nostre très cher et bien amé cousin le marquis de Saint-Sourlin, filz de madame de Nemours³, promu au cardinalat, tant pour

¹ La lettre de Henri III à Sixte-Quint étant de ce jour, on peut, sans crainte de se tromper, donner la même date à celle de la reine mère.

² Gondy avait été chargé par Henri III, au mois de novembre 1588, d'une mission assez étrange, puisqu'elle consistait, entre autres affaires, à demander au pape la légation d'Avignon pour le cardinal de Guise, qu'un mois après le roi allait faire assassiner. (Ms. Dupuy, 29.)

Henri de Savoie, fils puîné du duc de Nemours et d'Anne d'Este, veuve du duc de Guise, marquis de Saint-

la très grande et illustre maison dont il est issu, qu'à l'occasion de ses vertus et merites et la nourriture qu'il a prise à l'Eglise, est cause que nous avons commandé au sieur de Gondy, collier de l'ordre et gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy nostre très cher seigneur et filz, de vous temoigner de nostre part nostre affection en cest endroit, afin qu'il vous plaise, à nostre intercession et priere, l'honorer du chapeau et l'appeler, à ceste premiere promotion, à ce saint et sacré college, avec assurance que Vostre Sainteté ne sauroit colloquer en dignité personne qui soit pour la desservir avec plus de contentement à Vostre Sainteté qu'il fera, pour la bonne nourriture qu'il a prise et l'envie qu'il a de [se] dedier entierement au service de Dieu, comme l'honneur qu'il a d'appartenir au Roy nostredict seigneur et filz et à nous de si près qu'il fait; ce qui est cause que je vous le recommande avecques toute l'affection qu'il m'est possible, en suppliant Vostre Sainteté croire là dessus ce que vous en dira le sieur de Gondy, sur lequel nous nous en remettons pour prier Dieu, Très Saint Pere, qu'il veuille Vostre Sainteté longuement maintenir et garder au bon gouvernement de nostre mere Sainte Eglise.

Sorlin, du vivant de son frère Charles-Emmanuel, prince de Genevois, puis duc de Nemours, en 1595, à la mort de son aîné. Il n'était pas dans les ordres, et l'idée de faire de lui un cardinal ne dura pas.

Il était né à Paris dans l'hôtel de Laon, le 2 novembre 1572, et avait été élevé avec son frère à la cour de Savoie. Il commanda même un instant les armées du duc, puis, il vint se mêler à la Ligne, pour le compte de laquelle il guerroya en Dauphiné en 1591. Ballié à Henri IV, il épousa, en 1618, Anne de Lorraine, duchesse d'Annales, fille unique du grand veneur de France. Il mourut à Paris, en 1632, et fut enterré, comme son frère, dans l'église Notre-Dame d'Annecy.

De Blois, le xv^e jour de novembre 1588.

Vostre devote fille la Royne mere du Roy.

CATHERINE.

DE L'AURESPINE.

1588. — 15 novembre.

Orig. Communiqué par M. L.-P. de Saint-Albin.

A MONSIEUR DE PISANY.

CHEVALIER DES ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILS, CONSEILLER EN SON CONSEIL D'ETAT ET SON AMBASSADEUR À ROME.

Mons^r de Pisany, le sieur de Gondy vous dira la requeste bien affectionnée que je luy ay commandé faire en mon nom à Sa Sainteté pour la promotion de mon cousin le marquis de Sainct-Sorlin, en quoy je desire que vous me fassiez ce plaisir de vouloir aussy vous employer en tout ce que vous pourrez, et en cela que j'ay grandement à cœur, me faire paroistre combien vous affectionnez ce qui vous est recommandé de ma part, ainsy que vous entendrez plus amplement du S^r de Gondy, sur lequel je m'en remets. Je prie Dieu, Mons^r de Pisany, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Blois, le xv^e jour de novembre 1588.

CATHERINE.

1588. — 17 novembre.

Orig. Archives du Vatican.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE CARDINAL DE MONTALTO.

Mon cousin, j'ai commandé au S^r de Gondy vous faire de ma part une bien affectionnée priere, qui est de favoriser et assister autant qu'il vous sera possible la supplication qu'il fera en mon nom à Sa Sainteté de vouloir honorer du chapeau de cardinal mon cousin

le marquis de Saint-Sourlin. Et comme est chose que je desire infiniment pouvoir obtenir de Sa Sainteté pour l'honneur que a ledict marquis d'appartenir de si près au Roy monsieur mon filz et à moy, estens de la maison qu'il est, je vous prie vouloir, pour l'amour de moy, vous joindre à madiete suplication et tenir interet d'asseurer Sa Sainteté qu'elle m'accorde ce que je requiers en cette occasion, avecq assurance que [oultre] l'obligation que je vous en aurai, que vous ne scauriez jamais faire appeller personne à cette dignité ny à ce sacré college qui soit pour mieus destenir cette place, ainsi que vous entendrez plus amplement dudict Sr de Gondy, sur lequel je me remets pour prier Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Blois, ce XVIII^e novembre 1588.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. — Novembre.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILZ

MONSIEUR LE DUC DE SAVOIE.

Mon filz, vous envoyant le Roy mon filz le sieur de Poigny¹, presant porteur, n'é volen fallir vous fayre cet mot, pour vous prier de volonir fayre conestre au Roy par affect l'aseurense que luy donnés de l'afectyon que avés à son servyse et croire que l'amytyé et honneur que j'é porté à Madame vostre mere m'é si engravé dans l'ame, que sachant le regret qu'el aurét que donnyé aucasyon au Roy son nepveu de vous aystre aultre que bon

¹ Jean d'Angennes, sieur de Poigny, que le roi envoyait au duc de Savoie pour le sommer de rendre les places dont il venait de s'emparer, en le menaçant de la guerre.

parent et voisyn, que je ne me puy tenyr de vous resovenir que vostre heur et conservatyon ayst de vous meyntenyr en sa bonne grase et du roy vostre beau-pere, leur aystant si proche et de sanc et de vos pays; et set je ne vous aymès, je ne vous donnerès cet conseil, ny aurès dyst cet que j'é dyst au sieur de Poigny, pour vous dire de ma part, lequel je vous pryé ouyr et croye come feryés

Vostre bonne mere,

CATHERINE.

1588. — Novembre.

Aut. Archives de Turin.

A MADAME

LA DUCHESSE DE SAVOIE.

MA PETITE-FILLE¹.

Ma petyte fille, yl y a long temps que n'é heu le plesyr de vos lettres, qui m'a fest creyndre que fusyés malade, et à presant, envoient le Roy, vostre oncle, le sieur de Pogny, presant porteur, ver Monsieur de Savoye, n'é volen perdre sele aucasion pour vous pryer me mender de vos nouvelles et de vos enfans, et ausy vous dyre que, [se] se n'etoit l'esperense et l'aseurense que je prens de set que Monsieur de Savoye nous ha escript, que set qu'il a fayst n'est que de peur des huguenots², et qu'yl remestra le tout entre lè meyns de quy

¹ L'enfante Catherine, seconde fille d'Élisabeth de Valois et de Philippe II, née à Madrid, le 10 octobre 1567, avait épousé à Saragosse, le 11 mars 1585, le jeune duc de Savoie, Charles-Emmanuel, de cinq ans plus âgé qu'elle, celui que la *Satyre Menippée* appellera bientôt « le prince le plus ambitieux et le plus nécessaire de l'Europe ». Catherine de Médicis lui avait toujours fait beaucoup d'avances; mais il était fort dissimulé. Elle essaya de l'influence que sa petite-fille pouvait avoir sur son mari.

² Allusion à la prise de Carmagnole, le 27 septembre 1588. Le duc de Savoie s'était emparé de cette place

le Roy luy mendera, et que je ne doucte poynt, l'ayent méné. qu'il ne le faze. Je serés en grant peyne de cel qu'il a fayst, car, estent cel qu'il est au Roy et nous ausys, et sy proches voysyns, ne douyst neulement fayr chause qui ly puisse aufer. et pour m'estre cet que m'etes et avoyr tent d'enfâns¹, comme avés et enn aurés encore, si Dyeu plest, je serés marrye et aurés un estreme regret, s'il donnoyt aucasion à neul de ses deus greus Roys, dy quy vous et luy estes si proche et de sanc et de voisinage, d'estre mal contents de luy. Conselé-ly de s'antertenyr toute sa vye en leur bonne grase; et, pour enn avoyr dyst plus au long au dyst syeur de Pugny, je ne vous en fayré plus long discours et feyré fin, pryent Dyeu vous conserver.

Vostre bonne grent mere.

CATHERINE.

1588. — 23 novembre.

Aut. Archives des Médicis à Florence, cart. vi. p. 5.

A MON COUSIN MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCAVE.

Mon cousin, le Sr Horatio Rucellai vous enverra la response que je luy ay faicte sur les articles qu'il m'a baillés de vostre part: de quoy, comme aurez pu penser, ay escript au Sr Gondy et n'ay peu m'empescher de me descharger, comme m'asseure que recognoistrez que en avois juste raison; mais m'attendant, comme m'avez toujours monstré

sous prétexte que c'était un foyer d'hérésie, et il prétendait ne s'occuper qu'au nom du roi de France.

¹ La jeune duchesse avait eu trois enfants très rapprochés, en 1586, 1587 et 1588. Elle mourut à trente et un ans, à Turin, le 6 novembre 1597, laissant cinq filles et quatre fils.

de m'aimer et que vous ay tousjours aimé par dessus tous mes parents, je me suis promis que vous voudriez me satisfaire¹, en ce qui n'a jamais esté et ne sauroit jamais estre faict ausy à tous les mariages, et que voudriez avoir esgard à mon honneur, comme il y en iroit par trop, si l'on pensoit que, pour estre sorti de ma maison, vous desdaigneriez tant le bien de mon alliance, que ne vouliez faire ce que le roy d'Espagne et les ducs de Savoye et de Lorrayne ont faict. Avec celle asseurance je fais passer les articles et le contract prest à arrester en cette clause de deux cents mil escus, car du reste nous en sommes d'accord; et en ceci monstrez comment vous voulez conserver mon honneur et m'aimez. Je me remets audiet à vous en dire particulieres relations, et feray fin, priant Dieu, mon cousin, vous donner ce que desirez.

De Blois, le xxiii. novembre 1588.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1588. — 1^{er} decembre.

A MONSIEUR DE VILEROY.

CONSEILLER AU CONSEIL D'ESTAT ET SEGRETEIRE DU ROI MON FRERE.

Monsieur de Vileroy, j'é reseu vostre letre et suys byen marrye pour la perte que le Roy mon fils ha feste d'un si bon et hutyde servy-
teur que fetoit le syeur de Mandelot, qu'il souyt mort sitot pour son servyse; et en mon particulyer je y e perdu un bon amy², que meuré pouyue en set que j'auré de moyen de

¹ Sans doute le grand-duc demandait, pour la dot de sa future, des sûretés que la reine trouvait offensantes.

² François de Mandelot, gouverneur de Lyon, mourut dans cette ville le 24 novembre 1588. Sa fille avait épousé le fils de Villeroy.

feyre paroystre par ayfest à cet qui es esté de luy que j'auré tousjours souvenence de luy, comme ausi à vostre fils, pour lequel je m'employré en tout cet que je poré pour son byen et avancement, come j'ann é parlé au Roy en sele aucasion, avant et depuys vostre letre, lequel m'a dyst volouyr fayre pour luy et qu'il y pauserét, et, se n'estoyt que son servyse le prescript de fayre cet qu'il a fayst, que pour sela yl ne çaisa de se servir de luy en aultre aucasion; et cet me mendés cet que desyre-ryés, je metré pouyne de m'y employer en set que je y auré de moyen, come je fayré tousjours pour tout cet qui vous toucherà, et en toutes aucasions vous le fayré paraystre par élayt, et en attendant pryé Dyen vous l'ainyr en sa saincte et dygne gnarde.

De Bloys, cet premier de decembre 1588.

CATHERINE.

[1588. — Décembre.]

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 10240, f° 88.

A MON COUSIN MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, cet m'a esté un grent plesir d'avoyr entendu par La Courbe la bonne fortune que Dyen vous ha envoyée par vostre sage conduyste, qui m'aseure que souvent aurons de teles mylleures nouvelles, cet que je pryé hà Dyen; et vous entendrés, par la depeche du Roy mon fils, coment yl desire de continuer à vous donner les moyens pour parachever de netoyer cete pauvre provynse¹, que je ne doute poynt que ne le fasyés come avés comensé. Quant à Monsieur Chan-

don¹, vous pourés aseurer que, pour l'amour de vous, que tous ly ayderons à garder son bon droyt; et de ma part, tout cet que pouré hy ayder pour ly conserver et faire conestre son ynnosance, je m'y employré de tous mes moyens; car tout cet que avés en recomandatyon je seré byen ayse que conoysyés come je les y veuls avoyr.

¹ Dans une lettre du 17 décembre 1591 au duc de Nevers, Henri IV lui parle de M. Chandon, auquel il vient de donner l'office de premier président des Aydes. (*Lettres missives*, t. III p. 575). Il servait alors Henri IV contre la Ligue et, en 1597, résigna « son estat de premier president » en faveur de M. de Sève, son gendre.

Ce Jean Chandon, seigneur de La Montagne, maître des requêtes sous Charles IX, président au grand conseil, premier président de la Cour des Aides, a laissé des mémoires sur sa vie, qui ont été publiés en 1857 à Épernay par M. P. G. de B... [Chandon de Briaille], en une petite brochure in-8° de 45 pages, avec son testament, daté de Mâcon le 15 juin 1610.

Il dit qu'il « avait été longtemps serviteur et pensionnaire du sieur duc de Nevers », ce qui lui attira l'animosité du duc de Guise, lequel encouragea les attaques dont il fut l'objet de la part d'un certain M^r Jacques Le Roy, à l'occasion du compte relatif à la ferme des cuirs. Il se rendit à Blois à la fin de décembre 1588, se défendit devant le Conseil présidé par le Roy, répondit victorieusement à sa « calomnie », et le jour de la Saint-Thomas, « eut une audience du roi, en présence de la Reine sa mère ». Il sortit victorieux de cette épreuve. Chandon écrivait de Blois, le 20 décembre 1588 :

A MONSIEUR LE DUC DE NEVERS.

GOUVERNEUR DE PICARDIE ET LIEUTENANT GÉNÉRAL POUR LE ROY
EN SON ARMÉE DE POITOU.

Monsieur, j'ay grand regret de vous estre si souvent importun en ma calamité; mais, puisque il vous plaist me fassie cest honneur de vouloir entendre le soin de mes affaires, je vous diray, Monsieur, que je suis poursuivant jusques ici d'avoir ce bien du Roy de me donner une bonne heure d'audience, ce que je n'ay peu obtenir. Il l'a souvent promis à Madame; mais ceste promesse ne s'exécute point. Cependant mon

¹ Le duc de Nevers, à la tête de l'armée royale, venait d'avoir de grands succès en Poitou, particulièrement à la prise de Montargut et au siège de la Garnache.

Voir de Thou, t. X, p. 407 et 433.

Monsieur de Savoye ha envoyé ysi son embassadeur aroteumé¹, et m'a dyst que, metant le Roy un gouverneur du marquisat qui ne ly souyt suspect, ny hadérent à La Valette, ny du couté des heugeunotz, qu'il le remettra entre ses mayns. Le Roy s'ét delyberé luy nouer celui qu'il y enverra; et l'on voyra s'il dyst là bonne esyen, veu que celui qu'il [enverra] sera seur catolyque et servyleur de Dyeu et du Roy.

Les aystas n'ont encore à donner leur ays sur leur première demande. J'é grant peur que le comencement de l'année qui vyent nous y trouvet encore; je pryé à Dyeu que ces longueurs, de quoy yl enset, puyssent à fin apoter autant de byen et de remèdes là nos mauls, que Dyeu en soynt beny, le Royhaulme et l'estat conservé en son entyer entre les meyns du Roy, à quy Dyeu l'a donné, et qui vous conserve en bonne santé.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1588. — 5 décembre.

Aut. Archives du Lot-et-Garonne, liasse 1, pièce 2.

A MON NEPVEU LE DUC DE PARME.

Mon nepveu, j'ay différé de respondre au contenu du memoire qui fut dernièrement calomniateur a tant de delais qu'il veult et certes beaucoup plus de faveur en sa calomnie que moi en mon innocence.

Je lone Dieu de tout, Monseigneur, et me suis armé de patience, ne voulant neantmoins laisser à vous remercier très humblement de la faveur qu'il vous plaist me continuer, sans laquelle, bien que ma cause soit très juste, je serois fort abandonné et delaisé.

Monseigneur, je prie Dieu vous donner, en une heureuse prosperité, une longue vie.

De Blois, le 20 de decembre 1588.

Vostre très humble et très obeissant servyleur.

CHAMBON.

¹ Rene de Lacinge, sg^r des Mimes.

baillé de vostre part au sieur de Malpierre¹, resident pour le service du Roy monsieur mon filz près de vous, concernant la continuation de la trefve de Cambray, jusques à ce que j'aye esté informée des raisons de ceulx dudiet Cambray sur les moiens par vous proposez; dont aiant esté advertie, je fais à present sçavoir ma resolution audiet sieur de Malpierre, pour la vous faire entendre, luy donnant pouvoir de conclure et arrester en mon nom, suivant icelle, ce qui escherra pour la continuation de ladiete trefve, ainsi que par luy vous en serez plus particulièrement esclarey. A quoy me remettant, je vous prie le croire, de ce qu'il vous dira, sur ce, de ma part, comme moy mesme, priant Dieu, mon nepveu, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Blois, le v^e jour de decembre 1588.

Vostre bonne tante,

CATHERINE.

[1588. — Décembre.]

Aut. Bibl. nat., Fonds français. n. 3407, f. 5.

A MON COUSIN MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'é reseu vostre letre par cel porteur et ycontyuent j'é parlé au Roy pour Monsieur Chandon, suyvent cet que m'avés ayscript. M m'a dyst que ly enn ayvés aultent mended, et qu'il vous leset repouse, et ly fayrét garder son bon droyt, l'ayent tousjour aystymé homme de byen. Je croy que aurés veu cet qu'il vous en mende, qui me guarderè de vous en dyre d'avenlege, et seulement vous dyré qu'an cela et toutes aultres chause où je auré le moyen, je vous fayré tousjour paroystre

¹ François de Malpierre était résidant du roi aux Pays Bas. Il portait le nom d'un prieuré. — Voir t. VIII, p. 99 et note.

que n'aurés jamès une myleure parente et amye que vous suys et seré tant que je vyvré.

Je me rejouys aveque vous d'oïre qu'est Amiens fest[?], pour le servyse que c'est hau Roy; j'espere que peu à peu tout se remettra en son devoyr, et ent le Roy servy come l'avé tousjours fayst, et que vostre voyage ly aportera encore lent de byen, qu'il favorysera ses aïayres partout. Et pryé à Dyeu qu'il vous y douyn l'heur que vostre prudence y sara byen aporler.

Je ne vous mende ryen de nos haytas, car je ne doucte poynt que ne soyés averty de tout, et que ne trovyés byen aystrengre la proposition que ceuls du tyers haystast volènt fayre, que, l'ayent proposé à la noblese, l'on rejelaye. Le Roy l'a trové byen mauvès, come la reysou le veult. Je voldrès qu'il fuset plus avysé et moyns pasionés pour le byen deu servyse du Roy et du royaume¹. Dyeu l'é veule fayre plus sages et remettre en leur devoyr ver le Roy!

Je vous pryé fayre mes recomandalyon à Madame de Nevers, à qui je n'escrips poynt; car j'espere la voyr byentost. Je pryé Dyeu qu'il vous veuille conserver.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

¹ Arrivée à Blois le 18 septembre, la reine mère avait assisté, le 16 octobre 1588, à l'ouverture solennelle des États généraux; mais elle ne s'occupait plus de politique, et Henri III semblait la tenir à l'écart, ayant cessé comme autrefois de la consulter à tout propos. Aussi, pendant ces derniers mois, sa correspondance est-elle très peu abondante.

Une lettre de Cavriana au duc de Nevers, écrite de Blois le 25 décembre 1588, donne des nouvelles de la reine, « qui a failli mourir d'un catarre aux poulmons, mais va bien maintenant. » Il ajoute qu'elle a été fort préoccupée du mariage de Toscane et qu'elle a cédé à la princesse de Lorraine tous ses biens de Florence. (Aut. Bibl. nat. fr. 3364, fol. 168.)

1588. — 6 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds Dupuy, n° 844, f° 490 r°

A MONSIEUR ROBERT MIRON,

CONSEILLER DU ROY EN SON CONSEIL D'ESTAT ET INTENDANT

DE SES FINANCES, SIEUR DE GREVAILLES.

Je suis bien marrie de vostre indisposition qui vous contraint vous retirer¹; mais je croy que pour quelque temps, vous reposant l'esprit et le corps, que vous pourrez revenir en l'estat que bientost pourrez faire service et vous y employer mieulx que jamais. Cependant, où j'auray moyen de vous faire plaisir, je seray bien aise de recognoistre les services qu'avez faicts au Roy mon filz et à moy. Dieu vous donne santé!

Du vi^e jour de decembre 1588.

CATHERINE².

¹ Robert Miron écrivait à Henri III le 5 décembre : « Sire, il y a si longtemps que je suis travailé de mal, que je ne puis trouver chemin de me guarir, ne de mourir, et supplie très humblement Vostre Majeste me vouloir permettre et trouver bon que je me retire lorsque ma santé me le permettra, pour voir si je pourray recouvrer l'ung ou l'autre. J'attendray sur ce vostre volonté. »

Le roi avait saisi l'occasion; et, dès le lendemain, il répondait à son dévoué serviteur : « Chenailles vous avez bien fait pour vous de vous resouldre à vous en aller en l'estat où vous estes si malade, que dorénavant vous serez en plus de repos. Mais à Monsieur Myron, premier medecin, et qui ne lui avoit point manifesté le désir de se retirer, il faisait porter à Paris, le 8 décembre, un billet très sec, par lequel il lui signifiait son congé, lui disant : « Il est à propos, ainsi que je le juge, que vous ne reveniez plus que je ne vous mande. » (Ms. Dupuy, 843, fol. 190). Ces disgrâces suivaient celles de Villeroy, de Bellièvre, de Pinart et de Brulart.

C'est la dernière lettre de Catherine de Médicis que nous ayons rencontrée. On sait qu'elle mourut le 4 janvier 1589; mais elle était malade depuis quinze jours. Les renseignements les plus exacts sur sa fin se trouvent

dans les correspondances diplomatiques. Henri III écrivait, le 20 décembre 1588, de Blois, au marquis de Pisany, son ambassadeur à Rome :

« Vous pourrez ouyr parler de quelque indisposition qu'a eu la Roynie ma dame et mere de fièvre et rhume, qui m'a tenu un peu en peine; mais elle en est à present, Dieu mercy, garantie de danger, et espere que dans peu de jours elle sera du tout guarie. »

Trois jours après, le matin, la reine mère était au lit dans une chambre située au-dessus du cabinet du roi; elle entend un grand bruit, suivi dans le château d'une agitation extraordinaire, et demande avec effroi ce qui se passe; mais aucun de ses gens n'ose lui répondre. Bientôt entre Henri III, et c'est alors qu'eut lieu la fameuse conversation de la mère et du fils, si souvent rapportée. La reine en ressentit une impression de terreur qui certainement avança ses jours. Elle aimait au fond le duc de Guise, et les moyens de ce genre lui repugnaient quand il s'agissait de bons catholiques.

Ce que rapporte le greffier Jacques Carogny est peut-être la version la plus exacte : « Le Roy se transporta sur l'heure (le 23 décembre, immédiatement après l'assassinat de Guise) vers la Roynie sa mere, qui estoit malade, à laquelle il fist entendre qu'il estoit roy de Paris, pour ce que Guise estoit mort. A quoy elle respondit, en soupirant, en ces mots : Mon filz, vous avez mis vostre personne et le Royaulme en proye. » Cela vaut mieux que le *Bien coupé*, maintenant il faut recoudre !

Quelques jours plus tard, elle alla visiter le cardinal de Bourbon dans l'appartement où on le gardait à vue. Le

vieux prelat l'accusa de la mort des Guise, dans une scène violente dont elle sortit tout émue. En rentrant chez elle, la goutte lui remonta; elle se mit au lit et ne se releva point.

Henri III annonça sa mort en ces termes au marquis de Pisany, sans se presser du reste, car la dépêche est du 19 janvier 1589 :

« Je laisseray ce propos des affaires publiques de mon royaume pour vous dire l'affliction particulière de laquelle il a plu à Dieu me visiter pour la perte que j'ai faite de la feue Roynie ma dame et mere, qui passa à plus heureuse vie le 24 de ce mois après une maladie de fièvre et d'une grande débilité dans l'estomac, qui lui avoit duré quinze ou seize jours, s'y estant encores sur la fin adjousté une pleuresie; et, comme je luy estois tenu non seulement du devoir commun de la nature pour m'avoir mis sur terre, mais de tout le bonheur que j'ay jamais eu en ce monde, aussi le dueil et regret que m'apporte la privation du bien de sa présence ne reçoit en comparaison le ressentiment qui suit naturellement la perte des personnes qui atouchent de semblable degré, pouvant à bon droit estre nommée avec le titre de mere du Roy, la mere du Royaume. Telle neantmoins a esté la volonté de Dieu, à laquelle il me fault conformer, comme je dois faire en toutes choses; et, m'assurant que Sa Sainteté participera à mon deplaisir, tant pour la bonne volonté qu'elle me porte, que pour le respect et honneur que meritoit de soy une si grande et vertueuse princesse, vous luy donnerez cest avis de ma part. (Bibl. nat., nouv. acq., fr. 2743. — Collection Costa de Beauregard, Archives de la maison d'Angennes, I, fol. 294.)

APPENDICE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I

AFFAIRE DU DUC DE NEVERS¹.

LA DUCHESSE DE NEVERS À LA REINE MÈRE².

La Cassine, 19 janvier 1586.

Madame, j'estime que Vostre Majesté demoura satisfaite de l'obeissance que Monsieur mon mary a rendue au commandement qu'il luy a plu luy faire; car, encores qu'il n'aye osay entreprendre d'escrire au Roy, craignant que ses lettres ne luy feussent pas agreables, si est-ce, Madame, que celle qu'il envoie à Vostre Majesté contient ce qu'elle desire de luy. Il espere qu'estant ce langage tenu à Sa Majesté par vous, sera beaucoup mieulx receu que de luy, pour les mauvaises impressions que ses ennemis en ont données, lesquelles avec la bonne faveur et auctorité de Vostre Majesté seront, s'il plaist à Dieu, cognues aussi faulses et menteuses que mondict mary fera paroistre certainement ses ac-

tions très plaines d'affection et de fidelité au[x] très humbles services qu'il doit au Roy et à vous, Madame, à qui nous avons infinies obligations, recognoissant tous les jours de plus en plus vostre bonne vollonté en nostre endroit, dont, Madame, je vous supplie très humblement de croire que vous ne nous trouverez jamais ingras ny parresseux à amplier noz vies pour rendre tesmoignage de nostre très humble servitude en ceste veritable protestation. Je finiray après avoir supplié Dieu, Madam^e, qu'il donne à Vostre Majesté très bonne, très longue et très heureuse vie.

De la Cassine, ce 12. janvier 1586.

Vostre très humble et très obeissante subiecte et servante. . . .

¹ Lettres de janvier à juillet 1586. — Voir au tome VIII, les pièces II, III et IIII de l'*Appendice*, et, dans le présent volume, les lettres de la reine mère, p. 15, 16, 18, 20 à 23, 26. — ² Bibl. nat., Fonds français, n° 3974, f. 97.

LE DUC DE NEVERS À LA REINE MÈRE¹.

La Cassine, 13 février 1586.

Madame, j'ay toute ma vie eu voz commandemens en telle reverence, que rien au monde ne m'a jamais pu faire deppartir de l'obeissance que je doilz rendre à Vostre Majesté; chose que encores jusques à la mort je desire observer. Voilà pourquoy, Madame, je vous supplie très humblement de croire que la remonstrance que, avec vostre permission, je fais, sur ce qu'il vous a plen me faire cest honneur de m'escire, soit pour m'exempter de l'excenter; car je l'eusse promptement obeye, sans la crainte que j'ay eue que ma troisieme lettre feust aussi peu agreable à Sa Majesté, comme, à mon grand regret, il a faict paroistre avoir en les deulz aultres precedantes, que, soubz vostre protection neantmoins, je luy ay pareillement escrites, qui toutes ne tendoient que à mesme fin de ma justification. D'ailleurs aussi, cognoissant que ce que je pourrois de rechef escrire à Sa Majesté pour la supplier de ne adjonster foy à telles calomnies ne seroit acte suffisant pour l'advertir de croire aultrement de ce qu'il luy a plen de faire par le passé, actendu qu'elle n'a trouvé bon de recognoistre, comme il me semble qu'elle pouvoit justement faire, telz rappors pour faulx en ceste deuxiesme imposture, ainsi qu'elle les avoit aperceus telz en la premiere, sellon que Vostre Majesté m'a mandé qu'il a faict par le moien des certillicatz et lettres venues de Rome, que je luy ay cy-devant represente[z]. Davantaige estant chose certaine et juste que les tesmoings recevables par les loiz doibvent estre plustost creuz que l'accusé, jusques à ce que par la

voye des armes ou de la justice ordinaire ils les ayt convaincu, je ne sçay à quoy une troisieme lettre sans preuve pourroit servir pour justifier mon innocence en l'endroit de Sa Majesté qui s'y rend si difficile: qui est la seule cause, Madame, qui me retient de l'escire et qui me contrainct de rechef de supplier très humblement Vostre Majesté me faire ce bien que de moiennner envers Sadicte Majesté que mes calomniateurs ne soient nommez, comme le seul moien que je recognois, soit par la voye des armes ou ordinaire, suffisant et honorable pour la satisfaire et luy faire dicerner ma fidelité parmy leurs malices. Non que pour cella je vueille differer de vous assurer, Madame, comme desirez que je face, que je n'ay aucunement medit de la personne ny des actions de Sa Majesté, soit allendroit du Pape ou de Messieurs les cardinaulx; et recognois que je aurois esté trop mal advisé de le faire et de inventer des mençerges au prejudice de sa personne et de ses actions, mesme pour les aller semer ailleurs, ce qui ne se trouvera que j'aye faict, non plus que d'avoir recherché les bulles, que l'on m'a voullu imposer, pour faire excommunier Sa Majesté et mettre son royaume en proye. Et vous supplie très humblement, Madame, de le croire ainsi et, s'il vous plaist, de prendre la peine de supplier de ma part le Roy vostre filz d'en faire de mesme: ce me sera chose fort agreable et augmentation d'obligation en vostre endroiet; car la verité est telle et se veriflera telle, mesmes par le tesmoignage de Sa Saincteté et de Messieurs les cardinaulz, comme seulz et dignes tesmoings qui me peuvent condamner ou justifier, et ne puis bonnement croire, Madame, que desjà ilz n'en aient esclairez Monseigneur de Paris, s'il

¹ Bibl. nat., Fonds français, n. 3974, f. 111.

aura en charge de l'estre, et que Sa Majesté ayt désiré de cognoistre mon innocence et me tenir pour son très fidele subject et serviteur, selon que je le suis, et me departir de ses bonnes graces et honneur, comme de desirer qu'il luy plaise de le faire, et que je supplie Vostre Majesté me faire ceste faveur que de moiennier pour moy qu'il face ce que je veulx esperer de votre bonté; puisque de jour en jour je recognois qu'elle augmente en mon endroiet vostre très obéissant, fidel serviteur, par le tesmoignage qu'il vous a pleu me donner par sa lettre, que je receuz hier au soir, remplye de tant de favorables demonstrations de bonne vollonté, qui me rendent d'autant plus obligé à vous faire très humble service, comme l'un des plus obligez serviteurs que Vostre Majesté ayt, lequel pour fin luy baise très humblement les mains et supplie le Createur vous donner, Madame, en parfaicte santé très heureuse et longue vye.

De la Cassine, ce 13. febvrier 1586.

LE DUC DE NEVERS À LA REINE¹.

La Cassine, 5 mars 1586.

Madame, parceque je ne voudrois tumber en ce malheur que Vostre Majesté pensast je ne desirasse de l'obeyr en tout ce qui sera en mon pouvoir, et de donner occasion au Roy vostre filz de croire que je voulusse différer de luy rendre le debvoir que je luy doilz et d'esclaircir, aultant qu'il m'est possible, les faulses impressions que l'on a taché de luy donner de mes actions, et enlin ap-prester matiere à tout le monde de m'estimer coupable de ce que je suis innocent, je n'ay voulu différer d'escrire à Sa Majesté la lettre

qu'il vous a pleu me commander², et voudrois de bon cueur qu'elle fut sullisante pour faire esvanouir les nuées qui ont ofusqué mes actions devant la face de mon Roy, pour m'apporter tel tesmoignage de sa bonne volonté en mon endroit, que j'eusse occasion de croire qu'il ne demeurast plus au cueur de Sa Majesté aucune mauvaise impression et vollonté contre moy. C'est pourquoy, Madame, j'ay ci-devant fait sy grande instance qu'il luy pleust de me nommer mes calomnieurs ou de s'esclaircir de Sa Saincteté et de Messieurs les cardinaux de Rome de la verité de ces impostures, comme les seuls moiens que j'ay recognu et recognois encores sullisans pour faire discerner la verité d'avec le mensonge, et lesquelz pour ce je suis contrainct de desirer, combien que par la lettre que j'ay escripte à Sa Majesté je n'ay[e] osé l'en presser, vous aiant pleu de me le deffendre par la vostre du xxvi. du passé, alleguant que personne ne luy conseillera de le faire en ce temps, auquel neantmoins je ne pourrois recevoir plus grand contentement que de voir Sa Majesté entierement esclaircie de la verité de ceste deuxiesme imposture, comme Vostre Majesté m'a fait entendre qu'elle est demeurée de la premiere concernant la bulle. Ce que toutesfois je n'ay peu aucunement remarquer en celle qu'il luy a pleu m'escrire, comme je pensois et desirois de faire, et qu'enfin je le veulx esperer par vostre bon moien, attendu le tesmoignage qu'il plaist à Vostre Majesté journellement me donner d'une augmentation de bonne vollonté de me departir vostre faveur; laquelle je vous supplie très humblement me contynuer alin de me rendre si heureux que Sa Majesté me tienne pour son serviteur et sujet très obeissant et très fidele.

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3974, f° 144, minute.

² La reine avoit eu soin de la rédiger elle-même.

et comme tel il luy plaise de me traiter, afin que par là je puisse avoir le moien de continuer à luy rendre le debvoir et service très humble que je luy doibz et desire de luy faire et quantéquant recognoistre en quelque partie les grandes obligations auxquelles il vous plaist de plus en plus me constituer, comme je le souhaite, et supplie Nostre Seigneur de bon cueur de m'en faire la grace, et, pour fin, qu'il luy plaise, Madame, conserver longuement vostre royalle personne en parfaite santé.

De la Cassine, ce 5. mars 1586.

BELLIÈRE AU DUC DE NEVERS¹.

Paris, 13 mars 1586.

Monseigneur, je me sens surchargé de tant d'honneur qu'il vous plaist de me fere, m'escrivant si au long et confutant avecques tant de raisons ce que faulsement on vous a voulu imputer de vostre voyage de Rome. Nous en avons icy parlé par plusieurs fois; et la Royne, mere de Sa Majesté, ne vous default d'aucun office de bonne volonté, ce que j'ai veu et seen, elle vous en a toujours escript comme si elle estoit vostre propre mere. Et m'ayant faict cest honneur que de me dire le bon avis qu'il luy plaist vous departir de ce peu de jugement que j'ay, je me y conforme entièrement, ayant, ce me semble, dès le commencement, apperceu comme le Roy se pourroit mieuz satisfere, et puisque il est question de persuader, il fault se servir de l'argument qui sera le mieux receu : c'est ce, Monseigneur, que pour cest heure je vous puis escrire de cest affaire, auquel, comme j'espere, vostre grand prudence donnera en brief une heu-

reuse fin, et m'estimerai malheureux jusqu'à ce que je vous aye rendu en cella le service que je vous doibz. Je laisserai ce propos et vous dirai que un mien amy me vient d'avertir que un gentilhomme de Savoye, qui est en ceste court, luy a dict que les preparatifs de guerre que faict Monsieur de Savoye ne sont pas pour assieger Genève, mais pour entreprendre sur le marquisat de Montferrat². Celluy qui l'a dict ne scait peult estre pas toutes choses, ou ne dict pas ce qu'il pense. Bien vous dirai-je que le colonnel Pfyffer³, qui scait quelque chose de ces menées, a dict à un mien particulier amy que pour ceste année il ne s'entreprendra rien contre Geneve. Le semblable a esté escript de Rome, et de bone part les Bernois estiment ou disent estimer le contraire et se preparent. Ailleurs disent que Monsieur de Savoye ne veult perdre ceste occasion, cependant que les huguenotz de France sont occupés en leurs affaires. Il y a apparence que le roy d'Espagne ne doit désirer que en ce temps l'Italie se trouble, ce qui aviendroit si l'on entreprendra contre le Montferrat, et, ayant un filz, ne désirera pas que son gendre se face si grand près de luy. Nous actendons l'ambassade des princes protestans et des Suysses, et sommes menacés de plus de manz que de memoire d'homme ce royaume aye souffert, ce que Dieu par sa sainte grace veuille destourner, lequel je prie, après vous avoir très humblement baisé les mains, de vous donner, Monseigneur, en parfaite santé longue et contentée vie.

C'est de Paris, le xiiii. jour de mars 1586.

Vostre très humble et tres obeissant serviteur,

BELLIÈRE.

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3975, f° 161, aut. — ² Le Montferrat appartenait aux Gonzague de Mantoue.

Sur Ludwig Pfyffer, seigneur d'Altsholen, voir les documents cités par M. Ed. Rott, dans son *Itinéraire descriptif de la Suisse*, t. V, p. 233, à la table.

LA DUCHESSE DE NEVERS À LA REINE¹.

29 mars 1586.

Madame, vous verrez par ce que Monsieur mon mary escript au Roy, la continuation du desir qu'il a de rendre contantes et satisfaictes Vos Majestez; et que d'ailleurs l'a retenu de outrepasser la teneur de vostre lettre, craignant aussi que le malheur qui l'accompagne ne feist prendre en mauvaise part ce que il luy eust peu adjouster ou diminuer, ainsi que l'on a faict toutes ces lettres, quy a destourné Sa Majesté d'estre satisfaicte du debvoir auquel il s'est mis en tant de sortes, pour l'esclaircir des impostures que l'on luy a donné: chose, Madame, qu'il a bien remarqué, nonobstant ce que il vous a pleu de luy escrire, dont il en reçoit ung grand mescontentement, duquel il n'a voulu vous en escrire, craignant de vous importuner, aussi qu'il veult esperer de recevoir bientost les bons effectz de l'assurance et promesse qu'il vous a pleu luy donner par voz lettres, comme de ma part, Madame, je suys contraincte de vous supplier très humblement vouloir faire, affin de ne le frustrer d'une si bonne attente, ven aussi que Vostre Majesté ne scauroit despartir ces graces et faveurs allendroict de personnes qui vous soient plus fideles et très [*lis.* plus] obeissans subjectz et serviteurs que luy et moy nous vous sommes et que desirons de mourir en ceste vollonté: qui sera l'endroit, Madame, où, après vous avoir très humblement baisé les mains, je supplieray le Createur, Madame, . .

LE DUC DE NEVERS À LA REINE².

La Cassine, 22 juillet 1586.

Madame, le debvoir et obligation que j'ay à Vostre Majesté ont telle auctorité sur moy qu'ilz me feront toujours pospozer tous mes plaisirs et contentements à leur vollonté et service; et pour ce, suivant l'instruction du Roy et la vostre, demain matin je m'acheminera pour vous aller trouver³, afin de vous assister de tout mon pouvoir à remettre, s'il sera possible, ce royaume en paix et repos, et en icelluy conserver et faire demeurer seule la religion catholique, ainsi qu'il vous plaist de me l'escrire; car ce a esté et est mon seul but et instruction, et pense que pour autre effect Vos Majestez ne se voudroient servir de moi. Partant, je dresseray mon chemin par Coulommiers, esperant entre cy et là de recevoir tel commandement du Roy et de vous, Madame, qu'il vous sera agreable; lequel je metteray peine d'effectuer au mieulx qu'il me sera possible, delaisant à part tous mes particuliers [affaires], qui ne me sont et ne me seront considerables auprès des susdicts. Et pour ce que je vous ay depesché ce courrier en toute diligence, affin qu'il puisse encores trouver Vos Majestez à Paris, auparavant qu'Elles se separent, et s'en retourner au plustost, lequel attendant, je supplieray le Createur vous donner, Madame, en parfaicte santé, très heureuse et longue vie.

De la Cassine, ce 22 juillet 1586⁴.

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3974, f° 167, copie. — ² Bibl. nat., Fonds français, n° 4707, f° 55, minute corrigée de la main du duc. — ³ Voir la lettre de la reine du 18 juillet, plus haut p. 20 et la note. — ⁴ Le 20 juillet 1586 le duc de Nevers était à Mézières, le 18 août à Nevers. (Voir Fonds français, n° 4701, f° 35 et 40.) Quant à sa femme, Henriette de Clèves, elle était arrivée à Paris le 24 août 1586, et le duc avait passé à Channy le 8 août 1586 (Voir Fonds français, n° 3612, f° 60.)

L'ARCHEVÊQUE DE GLASGOW¹ AU DUC DE NEVERS².

Paris, 3 août 1586.

Monseigneur, j'ay depesché ce present porteur, l'un du Conseil de la Roïne ma souveraine et maïstresse, vers la Majesté de la Roïne mere, tant pour la remercier des bons offices que de son seul mouvement elle a faict à l'endroit de ladicte Roïne sa bonne fille, en recommandant à la Majesté du Roy son filz le piteuz estat auquel est reduict madicte souveraine, comme aussy la supplier pour la continuation desdicts offices, et d'en esperire de rechef au Roy pour ce mesmes effect, parce qu'il (y) est arrivé icy ung gentilhomme anglois, depesché de la roïne d'Angleterre pour informer Leurs Majestez de tout ce qui [s']est passé par delà et (de) donner, s'il luy est possible, mauvaises impressions à Leurs Majestez de toutes les actions de madicte souveraine; et par ce j'ay pris la hardiesse de vous supplier très humblement en faveur de ceste princesse affligée, d'en vouloir dire ung mot à la Roïne mere, pour faire depeschier et renvoyer lediet porteur le plus dilligemment que faire se pourra. Monseigneur de Guyse m'a commandé que, quand j'envoyrois vers ladicte Roïne

mere, je m'adressasse particulièrement à Vostre Excellence, s'assurant que vous prendrés la peyne de recommander les affaires de madicte souveraine. Et à la verité, elle n'eust jamais tant de besoing de ses bons amys que pour le present, au nombre desquelz elle vous a tousjours reputé, et m'assure, comme prince très gracieux et tousjours prest à faire les offices de pieté et commiseration, ne me desdaignerés en ceste mienne requeste, ains qu'aurez compassion et commiseration de cest dernier accident survenu à madicte souveraine, et la recommanderés très affectueusement à la Roïne sa bonne mere. Lediet porteur vous communiquera le memoire que je luy ay donné sur ce subject et vous dira de bouche ce que j'ay appris depuis ceste derniere fortune, vous suppliant de rechef d'y adjouster foy en cest endroit, comme à moy mesme. Et après avoir baisé très humblement les mains de Vostre Excellence, je prieray le Createur vous donner, Monseigneur, en parfaicte santé longue et heureuse vye.

De Paris, ce 10^e novembre 1586.

Vostre très humble et obeissant serviteur,

JAM. . . . archevesque de Glasgo.

II

NÉGOCIATIONS RELATIVES À L'ENTREVUE AVEC LE ROI DE NAVARRE.

(Août 1586. Février 1587.)

1^{re} DÉCLARATION DE LA REINE MÈRE³.

13 août 1586.

La Roïne mere du Roy, ayant veu par la lettre que le roy de Navarre luy a escript par

l'abbé de Gadaigne, conseiller et aumosnier ordinaire de Leurs Majestez, et entendu aussi de luy, le bon desir dudict S^r roy de Navarre au bien de la paix et repos de ce royaume, ladicte dame promet de s'acheminer inco-

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3974, f. 954, orig.
f. 91, copie.

² James Beaton.

Bibl. nat., Fonds français, n° 15573.

finant en la ville de Niort, assistée des princes et seigneurs du Conseil du Roy qui sont avec elle, pour s'aboucher et assembler le plus près dudict Niort que faire se pourra, et qu'il sera advisé avec ledict S^r roy de Navarre, auquel elle promet, par ces presentes, au nom du Roy son filz, sur son honneur et foy et parolle de Royne, que contre ledict S^r roy de Navarre et ceulx qui sont avec luy, il ne sera faict ni attenté aucun acte d'hostilité, mais seront et demeureront tous en toute seureté et liberté d'aller et venir audiet lieu qui sera convenu pour ladicte assemblée et conferance près ledict Niort, à condition touteslois que ledict S^r roy de Navarre promet pareillement de sa part, par sesdictes presentes, sur sa foy et honneur, qu'il ne sera faict ni entrepris par ceux de son party, contre ladicte dame Royne et tous ceulx de sa suite, aucun acte d'hostilité ny chose dont ilz se puissent plaindre, mais seront reciproquement en toute seureté et liberté d'aller et venir, sejourner et retourner d'icy en la ville de Niort et par delà ledict Niort audiet lieu de l'assemblée. Et afin que plus librement l'on puisse poursuivre ladicte negociation et conferance, ladicte dame Royne promet aussi que l'armée que commande pour le service du Roy le S^r marechal de Byron (excepté les garnisons et ce qui estoit en Poitou, Angoulmois, Xaintonge, Pays d'Onys et Brouaige, lors que ledict S^r marechal y arriva), se retirera et yra incontinent joindre l'armée que commande, aussi pour le service du Roy, le S^r de Mayenne, et que esdictes provinces du Hault et Bas Poitou, Angoulmois, Xaintonge, Pays d'Onys¹ et Brouaige, ne se fera aucun acte d'hostilité pendant le temps de ladicte conferance, comme aussy ledict S^r roy de

Navarre promet de sa part, comme dict est, sur sa foy et honneur, de faire au mesme temps retirer et remectre en garnison l'armée qu'il a et les aultres forces de ceulx de son party qui sont es susdictes provinces et du costé de La Rochelle et des Ysles, pour se contenir en leursdictes garnisons et que pareillement es susdictes provinces de deçà il ne se fera, par ceulx de sondict party, aucun acte d'hostilité; ayant encores esté accordé que pour la seureté des chemins et empescher les volleurs de mal faire, que lesdicts S^{rs} de Malicorne et de Bellegarde auront l'œil et le soing pour la seureté des allans et venans dudict Niort en çè, et que ledict S^r roy de Navarre en fera le semblable es lieux qu'ilz tiennent es provinces dessusdictes delà ledict Niort. En tesmoing de quoy ces presentes ont esté signées doubles par ladicte dame Royne mere du Roy et par ledict S^r roy de Navarre et cachettées de leurs sceaulx. Cestes pour icelluy S^r roy de Navarre.

Le xiii^e jour d'aoust, mil cinq cens quatre vingtz et six.

2^e MISSION DE L'ABBÉ DE GADAGNE².

13 août 1586.

La Royne mere du Roy, ayant entendu par le retour du S^r abbé de Gadagne, conseiller et aumosnier de Leurs Majestés, que ladicte dame Royne avoit depesché devers le Roy pour luy représenter ce qu'il rapportoit du roy de Navarre, passant premierement par Monsieur de Biron, marechal de France et lieutenant general du Roy en l'armée que Sa Majesté a en Poitou, auquel il fera entendre

¹ *Pays d'Onys*, l'Aunis, ancienne petite province, souvent réunie à la Saintonge. — ² Bibl. nat., Fonds français, n^o 15573, 1^{er} 22, copie.

que, pour gagner le temps et avancer la negotiation d'entre ladicte dame Roïne et lediet S^r roy de Navarre, icelle dame Roïne offre d'aller jusques à Niort et partir, incontinent qu'elle aura nouvelles et les assurances qui sont necessaires dudiet S^r roy de Navarre, auquel lediet S^r abbé de Gadaigne le fera aussi ainsy entendre de la part de ladicte dame Roïne; et que, pour luy monstrer ung bon commencement sur la requeste qu'il a faicte et dont il avoit chargé lediet abbé de Gadaigne, elle luy envoie les quatre passeportz du Roy qu'il a faict demander par luy: l'un pour l'envoyer devers [les ambassadeurs] dudiet S^r [auprès] du duc Cazimir, Clervant et Guitry, l'autre devers Mons^r le duc de Montmorency, ung aultre devers Mons^r de Turenne et l'autre à Montauban devers le S^r du Plessis-Mornay.

Et affin que ladicte negotiation ne tire à la longue, mais qu'il s'y puisse bientost veoir une bonne resollution au bien et repos de ce royaume, comme chacun doit désirer, lediet abbé de Gadaigne accordera et arrestera, au nom de ladicte dame Roïne, avec lediet S^r roy de Navarre que, le premier jour du mois de septembre prochain, icelle dame Roïne, assistée des S^rs du Conseil du Roy qui sont avec elle, et lediet S^r roy de Navarre se verront et assembleront au lieu le plus près et commode de ladicte ville de Niort qu'il sera advisé pour commencer à negotier. Et pour cest effect enverra de sa part, par lediet abbé de Gadaigne, à ladicte dame Roïne les assurances signées de luy, comme elle les luy envoie presentement signées d'elle, pour la seurété requise d'une part et d'autre, et aussi pour la seurété des chemins, laquelle seurété lediet abbé de Gadaigne apportera ou enverra en diligence à ladicte dame Roïne,

affin qu'elle s'achemine audiet Niort aux meilleures journées qu'elle pourra.

Cependant et jusques ad ce que ce que dessus soit accordé, mondiet S^r le marechal de Biron tiendra l'armée qu'il commande ensemble et l'exploictera, ainsy qu'il verra bon estre pour le service du Roy.

Et lors qu'icelle dame Roïne sera arrivée audiet Niort, mondiet S^r le marechal de Biron fera conduire et acheminer icelle armée (excepté les garnisons et forces ordinaires que le S^r de Malicorne avoit en Poictou et le S^r de Bellegarde en Angoulmoys et Nainctonge, auparavant que lediet S^r marechal y arrivast), droiet la part que sera Monsieur le duc de Mayenne, pour se joindre à l'armée qu'il commande, qu'il continuera à exploicter jusques ad ce qu'aultrement en soit advisé par le Roy. Et ayant mondiet S^r le marechal de Biron faict partir sesdictes forces, il viendra trouver ladicte dame Roïne pour l'assister en la negotiation susdicte, et lesdicts S^rs de Malicorne et de Bellegarde demeureront en leurs charges pour les conserver, sans faire aucuns actes d'hostilité ny entreprendre aucune chose allencontre dudiet S^r roy de Navarre et ceulz de son party. Aussi icelluy S^r roy de Navarre renvoiera et remectra les forces qu'il a maintenant ensemble en ses garnisons, sans en semblable faire aucuns actes d'hostilité, ny entreprendre aucune chose es provinces du Hault et Bas Poictou, Angoulmoys, Nainctonge, pays d'Onys, Brouaige et aultres provinces de deçà.

Faict à Chenonceau, le xiiij^e jour d'aoust 1586.

3^e TRÈVE À OBSERVER PENDANT LES NÉGOCIATIONS ¹.

La Roïne mere du Roy ayant entendu la bonne volonté du roy de Navarre au bien de

¹ Bibl. nat., Fonds français, n. 15573, t. 337, copie.

la paix et repos de ce royaume, et n'ayant aussi ladicte dame Roïne aucun plus grand desir, elle promet de s'acheminer incontinent en la ville de Mirebeau, assistée des princes et seigneurs du Conseil du Roy qui sont avec elle, pour s'abboucher et assembler le dixiesme jour du mois prochain en la ville de Mirebeau avec ledict S^r roy de Navarre, auquel elle promet par ces presentes, au nom du Roy son filz, sur son honneur et en foy et parolle de Roïne, que contre ledict S^r roy de Navarre et ceulx qui seront avec luy, il ne sera faict ny attenté aucun acte d'hostilité, mais seront et demoureront tous en toute seureté et liberté d'aller et venir audiet Mirebeau, à condition toutesfoiſ que ledict S^r roy de Navarre promet pareillement de sa part par cesdictes presentes, sur sa foy et honneur, qu'il ne sera faict ny entrepris par ceulz de son party contre ladicte dame Roïne et tous ceulz de sa suite aucun acte d'hostilité, ny chose dont ilz se puissent plaindre, mais seront reciproquement en toute seureté et liberté d'aller et venir, séjourner et retourner d'icy en ladicte ville de Mirebeau. Et afin que plus librement l'on puisse poursuivre ladicte negotiation et conference, ladicte dame Roïne promet aussi que, par l'armée que commande pour le service du Roy le S^r marechal de Biron, ny par les garnisons estans pour le service de Sa Majesté es provinces du Hault et Bas Poictou, Angoulmois, Naintonge, pais d'Ony et Brouaige, ne se feront [*lis. fera*] aucun acte d'hostilité pendant le temps de ladicte conference et huit jours après icelle finye, si tant estoit qu'il ne pleust à Dieu qu'il s'y feist quelque bonne resolution de paiz; comme aussi ledict S^r roy de Navarre promet de sa part, comme

dict est, sur sa foy et honneur, que les forces qu'il a et ceulz de son party, tant en campagne que en leurs garnisons es susdictes provinces et du costé de la Rochelle et des isles, se contiendront, et que pareillement il ne se fera par luy ny par ceulx de sondict party aucun acte d'hostilité es susdictes provinces de deçà pendant ladicte conference, et lesdicts huit jours après icelle finye, ayant encores esté accordé que, pour la seureté des chemins et empescher les volleurs de mal faire, que les S^{rs} de Malicorne, de Bellegarde et de La Rochepot auront l'œil et le soing pour la seureté des allans et venans au dedans de leurs charges et que ledict S^r roy de Navarre en fera le semblable es lieux qui tiennent son party es provinces dessusdictes. En tesmoing de quoy ces presentes ont esté signées doubles par ladicte dame Roïne mere du Roy et par ledict S^r roy de Navarre, et cachettées de leurs sceaulx. Cestes pour icelluy roy de Navarre.

Le jour de mil cinq cens quatre vingtz et six¹.

4^o CE QUE LE S^r DES REAUX A DICT À LA ROÏNE MERE
DU ROY ET CE QUE LLE LUY A RESPONDU².

28 septembre 1586.

Le Reaux, estant arrivé un jour après Chermant de la part du roy de Navarre vers la Roïne mere du Roy, luy a dict que, voyant le changement qu'elle avoit faict du premier lieu de Champigny, qu'elle luy avoit mandé de venir trouver et de faire recueillir les forces que

¹ *En marge* : « Il a depuis esté advise que se seroit entre Champigny et L'Isle-Bouchard, et que ladicte dame Roïne yroit loger et toute sa suite en ladicte ville de L'Isle-Bouchard et ledict S^r roy de Navarre et ceulx qui seront avecq luy audiet Champigny. » ² Bibl. nat., Fonds français, n^o 15573, f^o 119, copie.

mene M^r le marechal de Biron, pour estre plus celer^y de sa volonté, luy avoit donné charge de venir vers elle et luy dire comme il ne pouvoit changer le lieu de Champigny et aller à Nyort, d'autant que cella lui estoit suspect, et aussi sans faire passer l'armée de M^r de Biron la rivière de Loyre; que, voyant qu'elle ne luy avoit envoyé les passeportz qu'il avoit demandez, qu'il pensoit qu'elle n'eust pas si grande volonté de le veoir comme on luy disoit. Ladiete dame luy a respondu que, puis-qu'il estoit entré en soubson de Nyort, qu'elle y estoit aussi entrée de Champigny, et que pour cella elle n'iroit point à Nyort, ni luy aussi audiet Champigny, mais qu'elle regarderoit un lieu entre les deux qui ne feust suspect ny a l'un ny a l'autre. Quant aux forces de M^r le marechal de Biron, qu'il seavoit bien que ce n'estoit pas une armée et que, mettant en garnison ce qui devoit estre en Xaintonge, Angoumois et Poictou, qu'il ne restoit quasi riens, qu'elle ne les feroit jamais reculler deçà la rivière de Loyre, pour ce qu'il y alloit de l'auctorité du Roy, et qu'il failloit qu'il pensast qu'il traitoit avec son Roy, et qu'il n'estoit pas raisonnable qu'il eust tout à son mot; mais qu'elle y aviseroit avec ses seigneurs qui estoient icy, et après que je luy en ferois rapport, et qu'il failloit qu'il pensast doresnavant que ce qui touchoit à l'auctorité du Roy, que je la garderois et mour[r]ois plus tost que de rien en diminuer. Après avoir parlé à [ls. avec] les siens, ilz ont esté d'avis de ce que vous verrez par ce que vous porte Chemeraut, et pensant que ce feust chose que vous trouvassiez bonne, je le voulois bailler audiet Des Baux et au petit La Roche, que j'envoiois avec

luy pour m'en rapporter la response: mais ainsi que je le voulois depescher est arrivé le secretaire du marechal de Biron avec la depesche qu'il vous porte; et ce qu'il m'a dict a esté cause que j'ay retardé le tout jusques à ce que j'aye su vostre volonté, laquelle je vous supplie me mander au plus tost.

Du xxviii^e septembre 1586.

5^e INSTRUCTION ET PROMESSE QUE PORTE LE S^r DE
LA ROCHE AU ROY DE NAVARRE, DE LA PART DE
LA ROYNE MERE DU ROY¹.

2 octobre 1586.

La Royne mere du Roy, ayant entendu la bonne volonté du roy de Navarre au bien de la paix et repos de ce royaume, et n'ayant aussi ladiete dame Royne auleun plus grand desir que cestuy-là, elle promet par ces presentes² de s'acheminer incontinant en la ville d'Isle-Bouchart³, assistée des princes et seigneurs du Conseil du Roy qui sont avec elle, et y estre le xv^{me} jour de ce present moys d'octobre, auquel jour lediet S^r roy de Navarre promet aussy par cesdictes presentes, se trouver à Champigny⁴, appartenant à Monseigneur le duc de Montpencier, lequel pour cest effect l'yra recevoir sur le chemin et le y conduira et acompagnera avec tel nombre raisonnable de ses gentilzhommes et officiers nécessaires pour l'accompagner et servir que mondict seigneur de Montpencier advisera avec lediet S^r roy de Navarre, pour, dès le lendemain, s'assembler et aboucher, entre la

¹ Bibl. nat., Fonds français, n^o 15573, f^o 209, copie. — Il existe au même ms., f^o 49, une autre « Copie d'instruction portée par le S^r de La Roche », qui ne diffère que par les villes désignées comme lieu de rendez-vous. Nous indiquerons les variantes. — Dans la seconde pièce : Saint-Maixent (Sarthe). — Dans la seconde pièce : Mesles-sur-Sarthe (Orne).

ville d'Isle Bouchard¹ et lediet Champigny², en tel lieu qu'il sera advisé par ladiete dame Royne et lediet S^r roy de Navarre, auquel icelle dame Royne promet par ces presentes, au nom du Roy son filz, sur son honneur et en foy et parolle de royne, que contre lediet S^r roy de Navarre et ceulx qui seront avec luy ne sera faict ny atteté aucun acte d'hostilité ny faict chose dont il se puisse plaindre, mais seront et demeureront tous en toute seureté et liberté d'aller et venir audiet Champigny et au lieu qui sera advisé entre lediet Champigny et L'Isle Bouchard, à condition toutes fois que lediet S^r roy de Navarre promet pareillement de sa part par cesdictes presentes, sur sa foy et honneur et aussi en parolle de roy, qu'il ne sera faict ny entrepris par ceulz de son party, contre ladiete dame Royne et tous ceulz de sa suite, aucun acte d'hostilité ny chose dont ilz se puissent plaindre, mais seront et demeureront reciproquement en toute seureté et liberté d'aller et venir, séjourner et retourner comme bon leur semblera, et affin que l'on puisse poursuivre ladiete negotiation et conference, ladiete dame Royne promet aussi que, par l'armée que commande pour le service du Roy le S^r mareschal de Biron, ny par les garnisons estant pour le service de Sa Majesté,

ny aultres, es provinces du Hault et Bas Poictou, Angoumois, Xaintonge, païs d'Onys et Brouage, ne se feront [lis, fera] aucun acte d'hostilité³ pendant le temps de ladiete conference et quinze jours apres icelle finye, si tant estoit qu'il ne pleust à Dieu qu'il s'y fist quelque bon acheminement de paiz, comme aussi lediet S^r roy de Navarre promet de sa part, comme dict est, sur sadiete foy et honneur, que les forces qu'il a et ceulz de son party tenant campagne, que en leurs garnisons es susdictes provinces et du costé de la Rochelle et des yles, se contiendront et que pareillement ne se fera par luy, ny par ceulz de sondiet party, aucun acte d'hostilité es susdictes provinces de deçà, et es provinces de Touraine et Anjou, pendant la susdiete conference et lesdicts xv jours après icelle finye. En tesmoing de quoy, ces presentes ont esté signées doubles par ladiete dame Royne mere du Roy et par lediet S^r roy de Navarre, et cachetées de leurs sceaux. Ceste pour icelluy S^r de Navarre.

Le 1^{re} jour d'octobre, l'an mil v^e quatre vingtz six.

Signé : CATHERINE.

PINART.

¹ Saint-Maixent. — ² Mesle. — ³ La fin de la pièce est ainsi libellée dans l'autre copie : « Et que l'armée navale, que commande pour le service du Roy le S^r commandeur de Chatte, ne pourra tenter aucun entreprise ny faire aucun acte d'hostilité es costes de la Rochelle et des isles, ny aussi sur les vesseaux qui auront passeport dudiet S^r roy de Navarre, mais pourront aller, venir, séjourner, charger et faire charger du sel, conduire, accompagner et tenir en seureté les vesseaux chargez dudiet sel et aultres marchandises, pendant le temps de ladiete conference et quinze jours après icelle finie, si tant estoit qu'il ne pleust à Dieu qu'il s'y fist quelque bon acheminement de paiz; comme aussi lediet S^r roy de Navarre promet de sa part par cesdictes presentes, comme dict est, sur sadiete foy et honneur, que les forces qu'il a et ceulz de son party tant en campagne que en leurs garnisons es susdictes provinces et du costé de la Rochelle et des isles, se contiendront, et que pareillement ne se fera par luy, ny par ceulz de son party aucun acte d'hostilité es susdictes provinces, et davantage que par les vesseaux et gens de guerre, que luy et ceulz de sondiet party ont et pourront avoir sur la mer, il ne se fera sur ladiete armée navale et aultres vesseaux des subjectz de Sadiete Majesté aucune entreprise, ny acte d'hostilité pendant la susdite conference. Le . . . jour d'octobre mil v^e quatre vingtz six. Évidemment on ne s'était pas mis d'accord à la date du 2 octobre, et la position respective des troupes, surtout celle de la flotte du commandeur de Châtes, exigeait quelques modifications. Puis, par précaution, dans la seconde pièce on avait laissé la date en blanc.

6^e NOUVELLE MISSION DU S^r DE LA ROCHE.

20 octobre 1586.

Afin que le roy de Navarre cognoisse que la Royne mere du Roy procede avec luy en toute rondeur et sincerité, et que le Roy et elle, en s'en allant establir une bonne et perpetuelle paix et repos en ce royaume, desirent aussy faire pour le roy de Navarre tout ce qui se peult pour son bien, en faisant de sa part ce qu'il doit envers le Roy et le royaume, le sieur de La Roche, premier ecuyer trenchant de la dicte dame Royne, qu'elle renvoye vers ledict sieur roy de Navarre, luy dira que, pour gagner le temps et surmonter toutes difficultez et oster toute occasion de deliance à iceluy seigneur roy de Navarre, afin aussi que chacun cognoisse qu'il n'a tenu et ne tient aucunement au Roy et à ladicte Dame Royne que ceste negociation ne soit beaucoup plus avancée qu'elle n'est et deyroit estre, ainsi que tous gens de bien doivent desirer, afin de voir le peuple reduit de taxes et vexations que la guerre apporte, ladicte dame Royne escript presentement et commande à Monsieur le mareschal de Biron de renvoyer aux garnisons et laisser es provinces de hault et bas Poictou, Naintonge, Angoumois, les forces qu'il y destourna lorsque ledict mareschal y arriva, et de faire incontinent conduire le reste de l'armée, à laquelle il commande pour le service du Roy, par le sieur de Biron son filz delà la riviere de la Creuse et de Vienne et la faire marcher au desir dudict seigneur roy de Navarre, comme il a fait dernièrement requerrir par le sieur de Rieux, en Berry jusques de là Argenton¹, mandant aussi

auidict S^r mareschal de Biron la venir trouver avec son train seulement, pour s'employer près icelle à la dicte negociation de paix, luy ayant envoyé la depesche par le commissaire Parat son secretaire, et que le sieur de La Roche, après avoir fait auprès du sieur roy de Navarre ce qui luy est commandé par la presente instruction, ira trouver le sieur mareschal de Biron, auquel il la communiquera, afin que, s'il n'avoit pourveu et donné ordre requis pour lesdictes garnisons, il le face sans retarder, en envoyant le reste de ladicte armée, soubz la conduite de son filz, passer ladicte riviere et les mener par delà ledict Argenton en Berry, et lui dira de rechef que ladicte dame Royne le prie de la venir trouver avec son train, pour s'employer auprès d'elle au bien de la paix; ayant aussy le Roy escript à Messieurs le duc de Mayenne et mareschal de Matignon de ne faire entrer l'armée ni aucune des forces qu'ilz ont du costé de Guyenne, en quelque facon que ce soit, es provinces dessusdictes, afin de n'interrompre ce que la dicte dame tenoit pour conclu et arresté entre elle et ledict seigneur roy de Navarre, qui est que ladicte entrevue se feroit entre L'Isle Bouchart et Champigny, et que durant icelle et leurs negociations et quinze jours après icelle finie, si tant estoit qu'il [ne] plut à Dieu qu'il s'y fist quelque bon acheminement de paix, il ne se feroit de part ni d'autre d'hostilité es pays dessusdict et provinces de degà. Pour monstrier et faire cognoistre à ung chacun le bon desir et intention du Roy et de ladicte Dame Royne en ceste affaire, icelle dame Royne accorde, sur la requeste que ledict sieur roy de Navarre luy fait pour l'armée navale du Roy et luy promet au nom dudict Roy son filz, que par ladicte armée navale que le Roy a sur la mer

¹ Argenton-sur-Creuse (Indre), arr^t de Châteauroux.

de deçà et que commande le sieur commandeur de Chatte, il ne sera commis aucun acte d'hostilité es costes de La Rochelle et des isles, ni aussi sur les vaisseaux qui auront passeport dudict seigneur roy de Navarre, mais pourra ladicte armée navalle aller, venir, séjourner, charger et faire charge de sel, conduire, accompagner et tenir en sureté les vaisseaulx chargés dudict sel et autres marchandises, comme ladicte Dame Roïne escript et commande presentement audict sieur commandeur de Chatte, à la charge aussi que par les vaisseaux et gens de guerre que ledict sieur roy de Navarre a sur la mer en autres ports ou havres tenants son party de deçà, il ne sera sur lesdictes armées navales, vaisseaux, villes, ports et havres et subietz de Sadicte Majesté par mer ni par terre fait aucun acte d'hostilité, le tout selon qu'il en a esté fait expresse mention dans l'acte de sureté, lequel acte il faut necessairement estre fait double et signé reciproquement par ladicte Dame Roïne et le roy de Navarre, et qu'il sera aussi publié, afin que personne n'en puisse pretendre cause d'ignorance. Ce sont de très sultisantes raisons que le sieur de La Roche remonstrera et remarquera audict sieur roy de Navarre, pour satisfaire à ce qu'il a fait remontrer par le sieur Des Reaux, qu'il suffira que les suretez fussent seulement par lettres missives de ladicte dame audict sieur roy de Navarre; ladicte dame Roïne demeure ferme à vouloir que les suretez soient, par actes signés reciproquement d'elle et du roy de Navarre, auquel elle les envoie, dressez et signez d'elle et cachetez de son sceau, et celuy qui doit demeurer au roy de Navarre contresigné du secretaire Pinard, comme il fault que celuy qui doit demeurer à ladicte dame soit signé dudict sieur roy de

Navarre, scellé de son sceau et contresigné de son secretaire; chargeant icelle Dame le sieur de La Roche d'en bailler ung en retour de l'autre, et d'assurer le sieur roy de Navarre qu'elle partira mercredy prochain pour aller coucher à Tours, et s'achemynier, passant par Champigny et Mirebeau, incontinent à St-Maixent, où elle desire que ledict sieur roy de Navarre soit content qu'elle loge, ben esgard au temps, en ceste saison, qu'elle ne pourroit estre si saynement à La Mothe St'Eloy, à cause de l'humidité du lieu, et qu'il sera plus à propos que le sieur roy de Navarre et les siens logent à Melle, ou au chasteau de Cherveux¹, s'aydant des bourgs appartenants au sieur de St-Gelais, qui sont auprès; et pour l'y conduire, Monseigneur de Montpensier yra au devant de luy deux journées et l'accompagnera avecques tel nombre de gentils-hommes et de ses officiers qu'ilz adviseront ensemble et dont la dicte Dame s'en remet à M^r de Montpensier, ainsi qu'il est chargé dedans ledict acte de sureté au desir dudict sieur roy de Navarre, lequel ledict sieur de La Roche assurera de la bonne volonté du Roy et de ladicte Dame Roïne en son endroiet, en faisant par [devers] luy ainsi qu'il doit, esperant que bientost après qu'ilz seront ensemble, Dieu fera la grace d'ouvrir les moyens et que l'on fera en sorte que bientost l'on parviendra à une bonne et valable paix.

Afin que ledict sieur roy de Navarre puisse advertir, comme le dict Des Reaux a dict qu'il desiroit pouvoir faire, ceulx de son party de ceste negociation, ce qu'il dict qu'il ne peut faire sans passeport, la dicte Dame Roïne luy envoie les six qu'il a demandez, qui luy seront baillés par ledict sieur de La Roche, lequel, passant par Chatellerault, presentera à Mon-

¹ Cherveux (Deux-Sèvres), canton de Saint-Maixent.

seigneur le duc de Montpensier la lettre que ladicte dame Roïne luy escript de sa main, et lui communiquera la presente instruction, comme il fit dernièrement, et le priera d'escrire au sieur roy de Navarre, afin qu'il l'advertisse du jour et du lieu où il désirera que Monseigneur de Montpensier laille trouver, à ce qu'il plaise à Monsieur de Montpensier se disposer d'y aller après qu'il aura veu ladicte dame Roïne, laquelle le prie à ceste occasion de s'en venir audiet Champigny, où elle s'achemine; commandant ladicte dame audiet sieur de La Roche de faire diligence d'aller et la revenir retrouver sur le chemin incontinent, priant pour ce, de la part de Sa Majesté, lediet sieur roy de Navarre de le depescher et renvoyer promptement, avec toutes les susdictes choses accordées et expédiées par luy, comme fait de sa part ladicte Dame Roïne.

Ecrit à Chenonceaux, le xx^e jour d'octobre 1586.

CATHERINE.

PINART.

7^e PROPOSITIONS ENVOYÉES PAR LES SIEURS DE LA ROCHE ET DES RÉAUX AU ROI DE NAVARRE¹.

3 novembre 1586.

La Roïne mere du Roy, ayant veu ce que le S^r de La Roche, son premier escuyer treuchant, luy a presentement rapporté du roy de Navarre, sur ce que ladicte dame Roïne luy avoit envoyé par luy pour accellerer leur entrevue proposée pour le bien de la paix et repos general de ce royaume; combien qu'il semble à ladicte dame Roïne que la forme des seuretez qu'elle avoit envoyées, signées

d'elle et scellées en placart de son seel, pour lediet S^r roy de Navarre et ceulx qui viendront avec luy, semblables à celles qu'elle demandoit en mesme forme dudiet S^r roy de Navarre, eussent esté bien requises pour une part et pour l'autre, toutesfois, pour éviter à longueur, ladicte dame Roïne accorde au desir d'icelluy S^r roy de Navarre, que par lettres missives lesdictes seuretez se donneront, et, pour cest effect, elle envoie la lettre qu'elle en escript par lediet La Roche audiet S^r roy de Navarre, afin qu'il luy en envoie une semblable signée de luy, ensemble la forme de la proclamation qui se fera de part et d'autre à son de trompe et cry publicq pour dellendre tous actes d'hostilité, afin que personne n'en puisse pretendre cause d'ignorance. Mais au lieu que par le memoire qu'a apporté lediet de La Roche de la part dudiet roy de Navarre, il y a que, depuis La Rochelle jusques à Poitiers seulement, cesseront tous actes d'hostilité, ladicte dame Roïne desire et charge lediet S^r de La Roche, et aussi le S^r Des Reaux, s'en retournant devers lediet S^r roy de Navarre, de le prier de sa part que se soit jusques à Orléans, ou au moins jusque à Bloys, afin que les courriers et autres qui yront et viendront à ladicte dame Roïne de la part du Roy, et d'elle à Sa Majesté, ne puissent estre empeschez d'aller et venir, et le peuple de vacquer à ses affaires pendant, et six jours après ladicte conference. Ce que icelle dame Roïne s'assure que icelluy S^r roy de Navarre accordera; et, afin de ne point retarder ce bon et saint œuvre, elle escript aux S^{rs} de Boisseguy et Mallicorne faire faire la publication à son de trompe et cry publicq, pour avoir lieu ladicte dellence de commectre aucuns actes d'hostilité, à

¹ Bibl. nat., Fonds français, n^o 15573, f. 294.

commencer dez samedy prochain huictiesme jour de ce present mois de novembre. Et est aussi resollue icelle dame Royne partir, Dieu aydant, mercredy aussi prochain de ce lieu de Champigny et s'acheminer et arriver dedans ledict jour soir en la ville de St-Maixant, où elle desireroit bien se loger, et que ledict roy de Navarre choisist quelque aultre lieu là autour, comme le chasteau de Cherveux, appartenant au St de Saint-Gelays, et les bourgs qui en sont voisins, puisqu'il ne veult accepter Melle, ou bien qu'il print pour luy La Mothe-Saint-Heraye, où elle ne desire loger en ceste saison, d'autant que c'est ung lieu aquatiqueq, estant tourné de fossez plains d'eau dormante, ce qui est fort contraire à la santé de ladicte dame Royne, laquelle neanmoins (si ledict St roy de Navarre demeure entier à vouloir avoir ledict St-Maixant pour luy et ceulx de sa suite) ayme mieulx s'y accommoder et, quand bien elle y debvroit estre malade, s'y logera et y arrivera vendredi ou ledict jour de samedi prochain, priant aussi ledict St roy de Navarre ne faillir de se trouver, icelluy jour, en celluy desdicts lieux qu'il eslira pour se loger, dont ledict St de La Roche advertira en diligence icelle dame Royne, afin qu'elle aille en celluy où elle debvra aller, et qu'au plustost elle et ledict St roy de Navarre se puissent veoir, et regarder ensemble aux moyens d'une bonne et perdurable paix au repos general de ce royaume. En quoy ledict La Roche assurera icelluy St roy de Navarre, de la part de ladicte dame Royne, qu'elle apporte toute la bonne et sincere affection qui se peult desirer. Et faudra aussi que ledict La Roche, avant partir d'aupres dudict St roy de Navarre, veoye faire ladicte publication à son de trompe en la ville

de La Rochelle et que à Saint-Jehan-d'Angeli et aux aultres lieux de leur party, depuis ladicte Rochelle enca, ledict St roy de Navarre face aussi faire ladicte publication.

Et n'obmettra ledict de La Roche d'apporter promesse particuliere dudict St roy de Navarre de rendre et remettre de bonne foy, es mains de ladicte dame Royne ou de celluy qu'elle commettra, ung jour après ladicte conference finye, le lieu où il logera et ceulx de sa suite, sans aucune difficulté, ne y faire aucun dommaige, ny prejudice en quelque sorte que ce soit.

Faict à Champigny, le iii^e jour de novembre 1586.

8^e DÉFENSE DE COMMETTRE AUCUN ACTE D'HOSTILITÉ
D'ORLÉANS À LA ROCHELLE¹.

[Novembre 1586.]

DE PAR LE ROY.

On faict assavoir que, suivant ce qui a esté accordé entre la Royne mere de Sa Majesté et le roy de Navarre, ladicte dame Royne et ledict roy de Navarre s'assembleront de bref es environs de la ville de St-Maixant, pour regarder aux moyens d'une bonne paix et repos general de ce royaume, et partant il est prohibé et deffendu, sur peyne de la vye, à toutes personnes de quelque qualilé et condition qu'elles soient, de commettre aucuns actes d'hostilité, depuis les villes d'Orleans jusques en celle de La Rochelle, et ce, à commencer de samedi prochain, huictiesme jour de ce present mois de novembre, xiv^e quatre vingt et six, durant le temps que se fera ladicte con-

¹ Bibl. nat., Fonds français, n^o 15571, f. 209.

ferance et huit jours après icelle luy. Et si aucun estoit si ozé et hardi que il contrevienne à la presente dellence, dès à ceste heure et desjà il est declairé perturbateur du repos publicq et comme tel sera pigny de mort. Et afin que personne n'en pretende cause d'ignorance, la presente publication sera affichée aux portes de l'entrée et aux places publiques des villes.

9^e ORDONNANCE AUX ESELEZ DE FONTENAY DE SUPPERCEDDER POUR XV JOURS D'ENVOIER LES DEPARTemens DES TAILLES, ET DE FAIRE LEVER AUCUNS DENIERS DESDICTES TAILLES¹.

18 novembre 1586.

DE PAR LA ROYNE MERE DU ROY.

Après avoir par Sa Majesté, assistée des princes et seigneurs du Conseil du Roy estans près elle, veu les lettres et remonstrances que les maire, eschevins et conseillers de Fontenay-le-Comte luy ont escriptes et envoyées faire, et aussy les lettres, remonstrance particuliere des president, esleuz et controleur sur le faict des aydes et tailles de l'eslection dudict Fontenay, des courses, invasions et auctres actes d'hostilité que commectent ceulx qui se sont saizis de l'abbaye de Saint-Michel-en-l'airm et de la ville de Vauvan², et de la contraincte qu'ilz font sur les parroisses de leur porter ausdicts Saint-Michel et Vauvan, où ilz ont establi bureaux et tabliers, les deniers des tailles et aultres subsides et subventions qui se levont pour le Roy, et en frustree Sa Majesté, ladicte dame Roynne a

commandé et ordonné, commande et ordonne par ces presentes aux presidens, esleuz, contrerolleurs et officiers du Roy en ladicte election de Fontenay de suppercedder la distribution et envoy de leurs commissions pour la levée desdictes tailles et subsides pour l'année prochaine, d'icy à quinze jours ou ung mois, et de donner avis aux receveurs et collecteurs d'icelles tailles es parroisses occupees, et subsides de l'année presente, pour éviter la perte d'iceux deniers et afin qu'ilz ne soient prins par ledict roi de Navarre et aultres de son party, de ne recueillir lesdicts deniers des habbitans particuliers tant du present quartier, que des restes des aultres preceddens, jusques à ce qu'il y aye plus de liberté et qu'aultrement en soit ordonné; mandant au receveur des tailles de ne poursuivre lesdicts receveurs et collecteurs pour le paiement d'iceux deniers pour lesquels il ne sera aussy contrainct, ains surcerra le receveur general à Poitiers.

Fait à Saint-Maixant, par commandement de ladicte dame Roynne mere du Roy, estant au Conseil assistée des princes et seigneurs du Conseil de Sa Majesté.

A Saint-Maixant, le XVIII^{me} jour de novembre 1586.

10^e ORDONNANCE AUX RECEVEURS DES TAILLES DE FONTENAY POUR RECUEILLIR LES DENIERS DESDICTES TAILLES³.

28 novembre 1586.

Receveurs des aydes, tailles, creues et taillons de l'election de Fontenay-le-Comte,

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, t. 98 v., copie. Fontenay-le-Comte.

² Saint-Michel-en-l'Herm et Vauvant (Vendée), art. d. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, t. 31 v.

M^{rs} Lancelot Tiraqueau et Guillaume Gobin, nous vous avons, dès le xvm^e de ce mois, mandé de ne recueillir les deniers qui sont deulz au Roy nostre très cher S^r et filz par aucunes parroisses de vostre dicte election occupées par ceulx de la nouvelle opinion, mais seulement de donner secrettement advis aux collecteurs desdicts deniers de ne les recueillir des particulliers habbitans et les bien garder jusques à ce qu'aultrement en feust ordonné; et d'autant qu'à present, par la grace de Dieu, nous avons accordé, mondict beau-filz le roy de Navarre et nous, la suspension d'armes, laquelle a esté publiée pour avoir lieu depuis le xxv^e de ce mois jusques six jours après nostre conferance, qui commencera le v ou vi^e de ce mois prochain, il sera bon que advisez avec les presidentz, esleuz et contrerolleurs de vostre dicte election les endroitz où pourrez faire recueillir lesdicts deniers, afin que pendant nostredicte conferance vous puissiez en toute liberté amasser lesdicts deniers, à quoy vous donnerez ordre pour la conservation d'iceulx; vous mandant, commandant et ordonnant ainsy le faire et nonobstant nostredicte ordonnance du xvm^e de ce mois, comme aussi avons commandé au controleur Chasteau, present porteur, vous faire entendre et à ses compaignons, officiers de ladicte election, nostre intention en cest affaire. Et la presente servira à vous et à eulx d'ordonnance, laquelle, en tesmoing de ce, l'avons signée.

A Sainct-Maixant, le xxviii^e jour de novembre 1586.

11^o SAUF-CONDUIT POUR LE SIEUR DE BEAUCHAMP¹.

28 novembre 1586.

DE PAR LA ROYNE MERE DU ROY.

A tous gouverneurs et lieutenans generaulx du Roy nostre très cher Seigneur et filz, baillys, seneschaux, prevostz, juges ou leurs lieutenans, maires, consuls, eschevins de villes, capitaines et gardes de portes, portz et passaiges, juridictions et districtz, et à tous ses aultres justiciers, officiers et subjectz qu'il appartiendra, salut.

Sur la requeste qui nous a esté faicte par le sieur de Beauchamp², gentilhomme ordinaire de la chambre de nostre très cher filz le roy de Navarre, de luy permettre d'aller en sa maison en Anjou, pour pourveoir à aucuns siens affaires particuliers, considerant la suspension d'armes accordée entre nous et ledict sieur roy de Navarre pendant nostre entrevene et assemblée pour regarder aux moïens de la paix et repos general de ce royaume, nous luy avons accordé ce present passeport, en faveur de nostredict beau-filz, le roy de Navarre, et ce pour quinze jours à commencer du jour et date de ces presentes, à la charge de la promesse verbale qu'il nous a faicte que, sur son honneur, il n'entreprendra aucune chose préjudiciable au service du roy, nostredict Seigneur et filz. A ceste cause, nous vous prions et neantmoins mandons que vous ayez à laisser aller ledict sieur de Beauchamp séjourner et demeurer en sa dicte maison librement et seulement avecques sa famille, durant ledict temps de quinze jours, sans luy fayre ny souffrir luy estre fait, mys, ny donné aucun

¹ Bibl. nat., Fonds français, n^o 3301, f^o 31 r^o, copie. — ² Le S^r de Beauchamp était un vieux serviteur du roi de Navarre, qu'il employait surtout à porter des dépêches. Son nom se trouve plus d'une fois cité dans les *Lettres missives*.

arrest, trouble, destourbier ou empeschement, lequel, si fait, mis ou donné luy estoit, nous voullons estre incontinant remis au premier estat et deu, et à plaine dellivrance.

Donné à Saint-Maixant, le xxviii^{esme} jour de novembre 1586.

CATHERINE.

12^o INSTRUCTION DONNÉE PAR LA REINE MERE DU ROY AU S^r DE LA ROCHE, ENVOYÉ VERS LE PRINCE DE CONDÉ, POUR LUI EXPLIQUER LES MOTIFS DE LA DESMOLITION DE LA FORTERESSE DE MONTÉGUT¹.

2 décembre 1586.

La Royne mere du Roy, aiant entendu que monseigneur le prince de Condé faisoit très grandes plaintes de la desmolition de la forteresse de Montegut² et saichant ladiete dame Royne comme les choses se sont passées, sellon la vollonté et commandement exprès du Roy, sans qu'il y aie eue aulcune passion particuliere, comme l'on a voulu persuader à mondiet seigneur le prince, ny auctorité privée, en quelque facon que ce soit, elle a commandé au S^r de La Roche de faire entendre à mondiet seigneur le prince ce qui s'ensuict :

Que depuis le commencement de ces derniers troubles, le Roy, voiant les deportemens et le party qu'avoient prins Monsieur et Madame de La Trimouille, doubtant que lediet Montegut tombast en autres mains que en celles de Sa Majesté et considerant le dommage qu'il eust apporté en sa frontiere du Bas-Poitou et de la Bretagne, bien memoratif aussi de tant de remonstrances et instances plusieurs fois reiterées à Sa Majesté par plu-

sieurs deputations faictes de la part de ceulx desdictes provinces de Bretagne, Bas-Poitou et de celle d'Anjou, aussi pour la desmolition dudiet Montegut, lesquelles auroient esté occasion que, par les dernieres conferances faictes à Flaix pour les editz de paix et repos du royanne, l'on auroit esté contrainct d'en faire et arrester ung article très exprès, par lequel il estoit porté que ladiete desmolition seroit faicte et que l'on commenceroit d'exercuter par le moien de ceulx de la ville de Nantes, auxquelz Sadiete Majesté avoit commis et ordonné la charge de ladiete desmolition, comme voisins plus propres et avec plus de commodité, lorsque ladiete dame de La Trimouille obtinet une surceance de Sa Majesté pour différer ladiete desmolition, souz sermens et grandes obligations qu'elle fit et presta à Sa Majesté que ladiete place et autres qu'elle tenoit pour lors appartenant audiet S^r de La Trimouille, son fils, seroient remises es mains de Sadiete Majesté toutes les fois qu'elle en seroit requise, voulant y pourvoir à tousjours depuis les troubles commencez, faict regarder que celui à qui auroit esté commise en garde ladiete place de Montegut par sa commission et qui s'estoit chargé de la rendre aux conditions susdictes, la luy remist librement, pour y commectre tel aultre que bon luy sembleroit et qu'il plairoit choisir; ce que Sa Majesté durant quelques mois a faict tenter par le S^r de Malicorne et depuis par Monsieur le mareschal de Biron estant en Poictou, et aussi par un gentilhomme breton nommé Boisroneault, qui tous tendoient d'en faire sortir lediet gouverneur pour y mettre personne à la devotion de Sa Majesté. Après plusieurs et diverses depeschés, encores pour cedit effect par lesdicts seigneurs de Biron

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3974, f° 256, copie. — Cette époque une baronne de la maison de La Trimouille.

Montaigu (Vendée, arr. de la Roche-sur-Yon) était à

et de Malicorne, auxquelles ledict gouverneur, avant y voulloir obeir, auroit de sa propre auctorité luy-mesme envoyé devers le Roy pour luy remonstrer qu'il estoit en opinion que toutes ses diverses poursuietes, qui se faisoient d'avoir ladiete place, ne procedoient, ce luy sembloit, de la volonté pure de Sa Majesté; mais craignant que ce feust pour delliance que l'on donnast de sa personne et de sa fidelité à Sa Majesté et que, pour ceste cause, il s'estoit resolu sur ceste seule occasion renvoyer par devers Sadiete Majesté, pour la supplier très humblement croire qu'il ne retarderoit d'obeir à son commandement de remectre ladiete place pour desir qu'il eust d'y demeurer, car il ne le cherchoit et ne le desiroit plus, mais au contraire de la remectre, sans contraincte aucune, à celui qui par Sadiete Majesté luy seroit commandé, afin qu'il demeurast avec ce contantement d'en avoir fait cognoistre son entiere fidelité à Sadiete Majesté. A quoy le Roy respondit qu'il ne devoit trouver estrange que jusques-là il n'eust esté du tout asseuré de sa fidelité, d'autant qu'il n'avoit cognoissance particuliere de sa personne, ains une juste jalousie de ce que, aiant esté présenté pour ceste charge par madiete dame de La Trimouille et ledict Sr son filz, il eust toujours en occasion d'en estre sollicité et pressé pour leur remectre ladiete place : ce qu'il ne vouloit aucunement; mais puisqu'il deliberoit de satisfaire à sa vollonté, qu'il desiroit qu'après avoir donné en ladiete place tel ordre qu'il en peust respondre pendant son absence, il ne faillist d'aller trouver Sa Majesté pour en entendre d'elle-mesme son intention. Ceste depesche recue par ledict gouverneur, il s'achemyna à Nantes et fut trouver Monsieur de Raiz, qui lors y estoit pour le service du Roy, et luy aiant fait entendre les particularitez que

dessus, mesmes fait apparoir de la susdictie derniere depesche de Sa Majesté, portant le commandement audict gouverneur de l'aller trouver, il requist mondiet Sr de Raiz qu'il peust passer seurement en sa compagnie, pour s'aller presenter au Roy suivant le susdict commandement; et aiant eu pour toute responce de mondiet Sr de Raiz qu'il n'estoit prest, comme ledict gouverneur pensoit, de retourner devers le Roy, il luy conseilloit de donner ce contantement à Sa Majesté de luy obeir et l'aller trouver. Mais ledict gouverneur ne s'estant voulu hazarder d'y passer seul, craignant qu'il luy feust fait quelque desplaisir par les chemins, se resolut de redoubler par une autre depesche au Roy la dilliculté qu'il faisoit d'entreprendre ledict voiage, comme il eust désiré, estant retenu de craincte, suppliant Sadiete Majesté, ou de luy permectre d'attendre que mondiet Sr de Raiz allast à la court, pour passer plus seurement soubz sa suiete, ou bien de luy voulloir commander, si l'on le pressoit encores, ce qu'il auroit à faire, avec assurance que, luy faisant delivrer jusques à mil escuz de ce qui estoit deub aux soldatz qu'il y avoit soubz sa charge, pour leur donner moien de paier ce qu'ilz y devoient advant que d'en partir, il obeyroit sans aucun delay envoiant le commandement de la pure vollonté du Roy, qui estoit son seul et dernier but, assurant Sadiete Majesté qu'il se consignerait à Nantes, cependant, pour y attendre son commandement, ainsi qu'il avoit prié Monsieur de Raiz luy tesmoigner.

Sur quoy Sadiete Majesté, qui lors partoist de Paris pour s'en aller aux bains, respondit audict gouverneur, que voiant l'affection que luy monstroist, il s'en vouloit asseurer et s'il la luy confirmoit, remectant en effect ladiete place, dont il luy en enverroit sa decharge es

main du S^r Du Cambout¹, qui estoit lors en charge au chasteau de Nantes, pour estre le plus proche de là que aucun autre de ses serviteurs, qu'il luy feroit cognoistre par effectz le contantement qu'il en auroit receu, et ordonna des lors que pour donner moien aux soldatz, qui devoient sortir de ladicte place, de paier ce qu'ilz y devoient, il leur feust delivré la somme de mil escuz sur ce qui estoit deub audiet gouvernement pour leur solde, ce qui fut executé.

Avec la mesme depesche en fut faicte une autre audiet S^r Du Cambout et luy fut envoyé commission pour recevoir ladicte place, et une autre en mesme temps à M^r le duc de Mercure et à mondict S^r de Raiz, et aussi aux habitans de Nantes, de tenir la main au content de sa vollonté : que ladicte place feust ainsi remise, et en particulier à ceulx de ladicte ville de Nantes de pourvoir, avec tous les moiens qu'ilz avoient jà offertz et mesme preparez, pour la desmolition dudict Montegut, dès le temps que Sa Majesté l'avoit il y a quelques années ordonné, suivant lediet accord et article de sondict traicté de paix, d'autant que Sa Majesté vouloit que cella feust executé; mandant à mondict sieur le duc de Mercure en particulier de leur tenir la main forte en ladicte execution, qu'il ordonnoit estre faicte par lediet S^r Du Cambout par commission expresse, qu'il en envoya dès lors à mondict S^r de Raiz estant à Nantes, durant l'absence de mondict S^r le duc de Mercure, qui tenoit les estatz en Basse-Bretaigne, avec commandement audiet S^r de Raiz d'excuser lediet S^r Du Cambout de la garde du chasteau dudict Nantes et d'y pourvoir de quelque autre en son absence. Lediet S^r de Mercure,

estant trois jours après de retour audiet Nantes, receut la susdicte depesche du Roy, sans que lediet S^r de Raiz, à qui auroient esté adressées les susdictes lettres par ceulx de la ville de Nantes, et la commission de ladicte desmolition adressant audiet S^r Du Cambout, la voulust aucunement signifier, combien que mondict S^r de Mercure et luy en feussent avec très grande instance sollicitez et pressez par les habitans, après plusieurs assemblées de la ville, tendant à faire que ladicte desmolition feust faicte suivant lesdicts articles de la paix, dont ilz protesterent contre mesdicts S^rs de Mercure et de Raiz, lequel ne voulut monstrer ladicte commission, quoiqu'il n'en feust fait remonstrance au Roy, devers lequel estant jà mondict S^r de Raiz party pour venir trouver ladicte dame de Chenonceau, lesdicts habitans depescherent en toute extresme diligence, comme ilz feirent en mesme temps devers ladicte dame Roïne, pour obtenir commandement de ladicte desmolition, laquelle desmolition, par autre seconde et iterative commission, fut très expressement enjoinct par le Roy, qui trouva très mauvais que sa vollonté déclarée aussy par ladicte premiere commission, envoyée plus de troys semaines auparavant audiet Nantes, n'eust jà esté executée, et rapportant de la Court lesdicts habitans ladicte dernière commission du Roy pour en faire l'execution qui s'en est ensuyvie, suivant le commandement et ordonnance du Roy, ainsy qu'il appert assez par l'une et l'autre desdictes commissions et qui sont en mains dudict S^r Du Cambout pour sa descharge, différentes en datte de plus de troys sepmaines. Estant ce que dessus la vraye verité de ce faict, comme il s'est passé.

¹ François, sg^r Du Cambout, de Coislin, de Mérianée, de Chef-de-Bois, baron de Pontchâteau, conseiller du roi, capitaine et gouverneur des ville et château de Nantes, chancelier de Saint-Michel en 1568, avait épousé en 1565, Louise Du Plessis de Richelieu. Il devint gentilhomme de la chambre du roi en 1582 et mourut à 83 ans, en 1625.

Faict à Saint-Maixant le 11^e jour de decembre 1586.

PINART.

13^e COMMISSION POUR ORDONNER DES DENIERS
POUR LE FAICT DES REPARATIONS DU CHATEAU
DE COGNAC¹.

9 décembre 1586.

Catherine par la grace de Dieu, etc.

Aux S^r (de) [N. Pasquier], conseiller du Roy nostre très cher S^r et filz et lieutenant general du seneschal d'Angoumois, et de Suresne, nostre conseiller et maistre d'hôtel ordinaire, salut.

Estant très nécessaire de faire faire aucunes reparations en ce chasteau de Cognac, afin d'y pouvoir loger pendant la conferance que nous et nostre amé beau-filz le roy de Navarre devons faire pour regarder aux moïens d'une bonne et perdurable paix et repos general de ce royaume, nous vous avons commis, ordonnez et depputez, coumettons, ordonnons et depputons par ces presentes pour ordonner des deniers qui seront employez aux reparations, faire les pris et marchez et en expedier les acquietz au nom de M^r Estienne Le Roux, receveur du domaine de cedit lieu de Cognac, suffisans et vallables pour la reddition de ses comptes, mandant par ces mesmes presentes, au nom du Roy mondict S^r et filz, icelles sommes qui seront par vous ordonnées, en rapportant par ledict Le Roux, recepveur susdict, vosdictes ordonnances les marchez et quictances où elles escherront des parties prenanτες estre passées et allouées en la despence de ses comptes sans aucune difficulté.

Donné à Cognac, le 11^{me} jour de decembre 1586.

14^e ORDONNANCE POUR FAIRE FOURNIR DU BOIS
POUR LESDICTES REPARATIONS ET POUR FAIRE
UN PONT SUR LA RIVIERE DE CREUZE².

10 décembre 1586.

DE PAR LA ROYNE MÈRE DU ROY.

M^r Nicollas Pasquier, conseiller du Roy nostre très cher filz et lieutenant en sa seneschassée d'Angoumois, au siege roial de Coignac, aussi lieutenant es eaues et forestz dudict lieu, d'autant qu'il est nécessaire de faire quelques reparations dans ce chasteau de Cognac, pour y loger et séjourner et de faire aussi l'entreveue d'entre nous et nostre amé beau-filz le roy de Navarre, pour regarder aux moïens d'une bonne et perdurable paix; que, pour faire les choses susdictes, il sera besoing de quelque bois, tant pour estayer en cedit chasteau, que pour la construction dudict pont; nous voulons et vous mandons, au nom du Roy nostredict S^r et filz, que vous ayez à faire coupper et abbattre dedans le grand parc le long de la riviere, au lieu le plus commode et le moins dommageable, telle quantité de chesnes ou chesneaulx qui seront nécessaires pour ce que dessus, usant en cela du meilleur mesnage que faire se pourra; mandant aux aultres officiers desdictes eaues et forestz vous assister en ce que dessus et obeir et entendre, comme il est requis pour le bien du service du Roy nostredict S^r et filz. Et par vertu des presentes, que vous ferez enregistrer au registre desdictes eaues et forestz, vous et lesdicts aultres receveurs en serez et demourerez deschargé, sans aucune difficulté.

Donné à Coignac, le 11^{me} jour de decembre 1586.

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 34 v^o, copie. — ² Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 35 r, copie.

15^e ORDONNANCE POUR LE FAICT DE LA LEVÉE DES
DENIERS DES TAILLES DE POITOU¹.

17 décembre 1586.

DE PAR LA ROYNE MERE DU ROY.

Ladicte dame Royne ordonne et commande, au nom du Roy son filz, aux receveurs des aydes et tailles de l'ellection de Fontenay-le-Comte de se transporter incontinent avec M. Philippes Chasteau, controleur des aydes et tailles en ladicte ellection de Fontenay, ou son commis, au lieu de Tallemont², et là, durant la suspension d'armes accordée entre icelle dame Royne et le roy de Navarre, pour regarder aux moïens d'une bonne et perdurable paix, avec l'assistance et main forte que le Sr de La Maronniere, gouverneur pour le Roy audict Tallemont leur donnera, recueillir et recevoir des bourgs et parroisses prochaines dudict Tallemont, les deniers desdictes tailles, aydes et aultres deniers imposez qui se levent pour Sa Majesté, et iceulx mettre en seureté audict Tallemont, pour après estre par eulx menez et conduictz, s'il est possible, pendant ladicte conferance, à Fontenay-le-Comte, lieu de leur residence ou en la recepte generale de Poitiers, en la conduite et seureté des forces que le Sr de Mallicorne, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en Poitou, leur baillera ou fera bailler de celles qu'a le Sr de La Maronniere pour la garde dudict Tallemont, ou d'autres entretenues pour le Roy audict gouvernement; leur mandant aussi, ladicte dame Royne par ces presentes, au nom dudict Sr Roy son filz, qu'ilz ayent à satisfaire à ce que dessus et

y user du meilleur debvoir et diligence qu'il luy sera possible pour le bien du service de Sadicte Majesté.

Faict à Congnac, ladicte dame estant au Conseil, assistée des princes et s^{rs} du Conseil du Roy estans près elle, le xvii^e jour de decembre 1586.

16^e ARTICLES ACCORDEZ ENTRE LA REINE MERE
DU ROY ET LE ROY DE NAVARRE³.

22 décembre 1586.

Que la trefve soit continuée jusques au six^m janvier, afin que ladicte dame puisse envoyer devers le Roy pour sçavoir sa vollonté sur ce qui a esté proposé; et lors, sy on ne s'accorde, ladicte trefve sera prolongée de quinze jours, pour se retirer, ou plus long terme, s'il est advisé, pour envoyer querir les deputtez: en laquelle trefve seront dès à présent compris les païs de Loudunnois⁴ et Mirebellois⁵:

Que cependant, et pour empescher les desordres qui pourroient advenir par la levée des tailles et contributions, icelles contributions cesseront, pour le soulagement du peuple; et, pour l'entretennement des garnisons es places que tiennent ceulx de la religion pretendue refformée, leur sera baillé dans le premier de janvier prochain, la somme de quinze mil escus contant, ou leur seront delaissez des villages et parroisses, pour lever ladicte somme de quinze mil escuz, dont leur seront donne[z] roole et estat duquel ilz conviendront; et, au cas que la condition de paier lesdictz quinze mil escuz contant audict premier jour de janvier, pour tout ledict

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 37 r°, copie. — ² Talmont (Vendée), ancienne principauté de la maison de la Trémouille. — ³ Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n° 7185, f° 130, copie. — ⁴ Loudunnois, ancien pays de France dans le Poitou. — ⁵ Mirebelais, ancien pays de France dans le gouvernement de Saumur.

quartier, ne soit acceptée par ladicte dame, sera aussy au mesme temps laissé fondz en parroisses et villaiges, dont pareillement ilz conviendront, de la somme de sept mil cinq cens escuz pour le mois de mars et parfaict paiement dudict quartier; et moienmant seront levées les tailles par les officiers du Roy pour le quartier de janvier, febvrier et mars: et quant à ce qui en est deub du passé es lieux où les mandas desdictz de la religion ont esté receuz, demeurera en surceance jusques après ladicte trefve.

Pareille surceance est aussy accordée pour les deniers, biens, rentes et revenuz ecclesiastiques, non levez par les receveurs ou fermiers desdictz de la religion, es lieux où ilz les ont cy-devant levez, et semblablement pour les biens, revenuz et meubles, saiziz et inventoriez, tant des catholicques que de ceulx de ladicte religion, non vendus es provinces comprises en ladicte trefve, à quoy ne sera touché d'une part ne d'autre.

Demeureront ausdicts de la religion les tailles des villes et faulxbourgs qu'ilz tiennent, ensemble les peages vielz et nouveaux cy-devant imposez sur icelles.

Jouyront lesdicts de la religion des selz saiziez sur eulx, selon le contenu des lettres patentes du Roy, envoyées au sieur Coynard, en payant, dans dix jours après la publication d'icelles, par les propriétaires deux escuz pour muid, ou baillant cautions de les paier dans deux mois, et moyennant ce, pourront vendre et disposer desdicts selz, soit paix ou guerre, à leur vollonté.

Les gens de guerre d'une part et d'autre se contiendront dans leurs garnisons, sans faire aucunes courses, foulle, ny oppression aux bourgs, villages et plat pays des pro-

vinces comprises en ladicte trefve, sur peine de rigoureuse punition.

Et pour advertir de ce que dessus les parens, alliez, amis et serviteurs du roy de Navarre, seront baillez par ladicte dame les passeportz dont elle sera requise et suppliée, afin aussy que ledict seigneur roy de Navarre puisse faire entendre au Roy le devoir auquel il s'est mis pour acheminer les choses à une bonne paix, desirant luy envoyer pour cet effect un gentilhomme exprès, qu'il plaise à ladicte dame luy donner aussy passeport.

Faict à Congnac, ladicte dame Roïne mere du Roy estant au Conseil, assistée des princes et seigneurs du Conseil du Roy estans près elle, le lundy xxii^e jour de decembre 1586.

17^e ORDONNANCE POUR LA CONTINUATION DE LA
TREFVE FAICTE ENTRE LA ROÏNE MERE DU ROY ET
LE ROY DE NAVARRE¹.

22 decembre 1586.

DE PAR LA ROÏNE MERE DU ROY.

On faict assavoir qu'il a esté ce jour d'huy accordé entre ladicte dame Roïne, mere du Roy, au nom du Roy son filz, et le roy de Navarre, que la trefve naguieres publiée es provinces du Hault et Bas Poictou, Angoumois, Xaintonge, tant deçà que delà et sur la riviere de la Charente, ville et gouvernement de Brouage, pays d'Aulnis, ville et gouvernement de La Rochelle, est continuée pour avoir lieu jusques au vi^e jour du mois de janvier prochain, et davantage y est compris le pais de Loudunois et Mirebellois.

¹ Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n. 7185, f. 126, copie.

A cette cause, il est prohibé et deffendu sur peine de la vie à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'ilz soient, de ne commectre aucuns actes d'hostilité directement ou indirectement en quelque sorte et maniere que ce soit esdictes provinces du Hault et Bas Poictou, Angoumois, Xaintonge, tant deçà que delà et sur la riviere de la Charente, ville et gouvernement de La Rochelle et es pays de Lodunnois et de Mirebellois, et ce durant le temps susdict; et sy aucun estoit sy osé et hardi que de contrevenir à la presente deffence, dès à cette heure et desjà il est déclaré perturbateur du repos publicq et comme tel sera puni de mort. Et affin que personne n'en prenne cause d'ignorance, mais que ladicte trefve soit observée par un chacun esdictes provinces et lieux, il a esté aussi accordé que la presente ordonnance sera publiée à son de trompe et cry publicq par toutes les villes, bourgs et bourgades d'icelles provinces et lieux dessusdicts, esquelles doubles d'icelle seront allieez aux portes des entrées et places publiques desdictes villes et bourgs.

Fait à Congnac, ce xxij^e jour de decembre 1586.

CATHERINE.

PINART.

18^e ORDONNANCE POUR PRENDRE DE L'ARGENT POUR
LE PAIEMENT DES GENS DE GUERRE QUI SONT EN
GARNISON EN ANGOUMOIS ET XAINTONGE¹.

5 janvier 1587.

Aujourd'huy cinquiesme de janvier mil cinq cens quatre vingtz sept, la Royne mere du Roy, estant à Congnac au Conseil, assistée des princes et seigneurs du Conseil du Roy es-

tans près elle, sur ce que le S^r de Bellegarde, gouverneur et lieutenant general du Roy es païs de Xaintonge, Angoumois, ville de La Rochelle et païs d'Onys, lui a remonstré que le tresorier extraordinaire des guerres n'auroit peu recouvrer les deniers des tailles que le Roy a ordonnez et destineez durant l'année dernière des receptes des eslections de Xaintes, Sainct-Jehan d'Angeli et Angoullesme, pour l'entretennement des gens de guerre, tant à pied qu'à cheval. ordonnez pour le service du Roy audiet gouvernement d'Angoumois et Xaintonge, spécialement de la recepte de Sainct-Jehan d'Angeli, à cause de l'occupation des villes et chasteaulx estans audiet ressort, au moien de quoy lesdicts gens de guerre ont demenré depuis deux mois sans paiement; considerant ladicte dame Royne le besoing qu'ilz sont à la conservation desdicts païs et qu'ilz ne y pourroient subsister d'avantage sans estre paieez, a ordonné et ordonne aux receveurs desdicts receptes des tailles et taillon d'Angoullesme, Xaintes et Saint-Jehan d'Angeli que, des deniers qu'ilz ont en leurs mains, ilz en bailleront et dellivreront, par forme de prest, es mains du tresorier provincial desdicts païs, la somme de six mil escuz sol pour estre par luy distribués ausdicts gens de guerre par les ordonnances dudict S^r de Bellegarde. Et à ce faire seront les receveurs des tailles et taillon, qui ont esté l'année dernière en exercice et ceulx qui y sont entrez l'année presente et leurs commis, en quelque lieu qu'ilz soient establiz, en cas de reffuz, contrainctz, ainsy qu'il est accoustumé faire apparoir de leurs registres de recepte et acquitz de despence pour veriflier le fond qu'ilz pourront avoir en leurs mains, attendu qu'il est question de la conservation desdicts païs;

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 41 v°, copie.

mandant et commandant icelle dame Royne audiet tresorier provincial de rembourser lesdicts receveurs à mesure qu'ilz recevront les deniers des assignations qui luy sont ordonnées par le Roy pour le paiement desdicts gens de guerre, affin qu'il n'y aiet point, s'il est possible, de retardement audiet remboursement; et, où il ne se pourroit trouver deniers esdictes receptes pour satisfaire audiet paiement, ladicte dame Royne charge et commande à icelluy tresorier provincial, sur son credit et en son propre et privé nom ou sur le nom du Roy, d'emprunter d'aucuns particuliers habitans esdicts païs, telz qu'il advisera, icelle somme de six mil escuz, s'obligeant à eulx et leur promettant de faire rembourser ceulx qu'il en presteront avec interest au denier douze, jusques à leur parfait paiement et remboursement des premiers et plus clairs deniers desdictes assignations ordonnées pour le paiement desdicts gens de guerre; promectant ladicte dame Royne que le Roy son filz aura agreable ce que dessus et en faire indampnes et deschargez, tant lesdicts receveurs particuliers desdictes tailles que leurdicts commis; mandant icelle dame Royne, au nom du Roy son filz, aux president et tresoriers generaux des finances establis à Poitiers et Limoges respectivement, ne presser lesdicts receveurs de ce qu'ilz auront baillé par forme de prest audiet tresorier provincial, sinon à mesure que les deniers des assignations ordonnées pour le paiement desdicts gens de guerre se recevront par eulx: ce que ladicte dame Royne promet aussi faire trouver bon au Roy son filz et qu'il sera content et aura agreable que l'on en aiet ainsi usé, et indammisera, en ce faisant, de tout ce que dessus lediet tresorier provincial,

tant du remboursement de ce que luy auront baillé lesdicts receveurs, s'il ne reçoit l'argent des susdictes assignations ordonnées pour le paiement desdicts gens de guerre et qu'il ne les puisse rembourser, que de ce qu'il empruntera, prandra et avancera sur son credit et aussi de ladicte rente au denier douze.

En tesmoing de quoy ladicte dame Royne a signé ce present brevet, pour servir d'ordonnance, tant audicts receveurs particuliers desdictes tailles de l'année dernière et de la presente, que aussi audiet tresorier provincial M^r. . . ., ou son commis.

19^e RESULTAT DU CONSEIL TENU APRÈS DINNER
À NIORT, LE 29. JANVIER 1587¹.

Ayant la Royne mere du Roy assemblé les princes et seigneurs du Conseil du Roy estans près elle et prins d'eulx conseil, advisé et resolu, estans audiet Conseil, que, combien qu'elle ait ce matin envoié le sieur de Lansac devers le roy de Navarre, avec ample passeport pour conduire et amener le sieur viconte de Turaïne pour la venir trouver en ce lieu, suivant ce que lediet sieur roy de Navarre luy avoit dernièrement escrit qu'il avoit deliberé de faire, affin de conferer avec ladicte dame Royne sur le faict de la paix et repos general de ce royaume; que neantmoins, considéré les lettres que lediet sieur roy de Navarre et lediet viconte de Turaïne ont depuis escriptes par le secretaire Bizouze à mondict sieur le mareschal de Biron, qui ont esté leues audiet Conseil et par lesquelles il se void que lediet sieur viconte de Turaïne ne viendra, que premierement l'on n'ait prolongé la trefve et pourveu aux sept mil cinq cens escuz que

¹ Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n^o 7185, f^o 142, copie. — Il y a dans le ms. 29 janvier, ce doit estre 19. — Voir la fin de la pièce.

ledict sieur roy de Navarre et monseigneur le prince de Condé pretendent leur avoir esté accorddez pour ce mois de janvier et par les articles signés le xix^{me} du mois de decembre dernier, icelluy sieur mareschal de Biron et messieurs de Pontcarré et president Brullart, pour gagner le temps, yront, de la part de ladicte dame Royne, trouver ledict sieur roy de Navarre et qu'ilz partiront dès demain matin, avec charge de ladicte dame Royne qui sera cy-après declarée; et que ce pendant, pour ce que mercredy prochain la trefve expire, ledict sieur de La Roche sera envoyé en diligence devers ledict S^r roy de Navarre, pour avoir passeport de luy pour lesdicts mareschal de Biron, de Pontcarré et president Brulart, auxquels il le baillera, les rencontrant en chemin, comme il a esté chargé de faire.

Et pour ce que, suivant lesdicts articles signés entre ladicte dame Royne et ledict S^r roy de Navarre ledict xix^e de ce mois, il est necessaire de regarder les parroisses où les mandas dudict Sieur roy de Navarre sont receues, sur lesquelles se pourront prandre lesdicts sept mil cinq cens escus, icelle dame Royne a faict bailler les departemens des tailles de Xainctonge, Angoulesme et Saint-Jean d'Angelli, dont le bureau est à present en ceste ville de Nyort, et donné pouvoir à mondiet sieur le mareschal de Biron et auxdicts sieurs de Pontcarré et president Brulart de regarder avec iceulx Sieurs roy de Navarre et prince de Condé, ou ceulx qu'ilz deputteront, à faire le departement desdictz sept mil cinq cens escuz sur telles desdictes parroisses qui sont les plus prochaines de La Rochelle, Saint-Jean d'Angeli, Pontz, Royent, Taillebourg et autres lieux qu'ilz tiennent,

et en faire un roolle qu'ilz dellaisseront audict Sieur roy de Navarre aux conditions portées par le penultiesme desdictz articles, lesquels seront pour cet effect mis ez mains desdicts Sieurs, affin de leur en servir pour monstrar ausdicts Sieurs roy de Navarre et prince de Condé que, nonobstant le contenu en iceulx, leurs regimens, au lieu de soullager le peuple, comme il avoit esté promis, l'ont si fort vexé et tant travaillé, que les peuples des lieux où ilz ont esté en sont du tout ruynez: de sorte que la trefve qui devoit donner soullagement leur a apporté une sy grande royne qu'il leur est impossible de s'en pouvoir rellever, dont ladicte dame Royne se plainct ausdictz Sieurs roy de Navarre et prince de Condé, comme leur diront clairement lesdictz sieurs mareschal de Biron, de Pontcarré et president Brulart, les admonestans d'en faire faire justice et de faire faire restitution de l'abbaye et ville de Charoux, surprise et pillée durant la trefve, et qui est encores par eulx detenue.

Desirant aussy ladicte dame Royne que lesdictz sieurs mareschal de Biron, de Pontcarré et president Brulart representent ausdictz sieurs roy de Navarre et prince de Condé le grand tort qu'ilz se font de se rendre sy dillicilles à entendre et regarder aux moiens d'une bonne et perdurable paix à l'honneur de Dieu et au repos general de ce royaume, et que le Roy n'a aucun plus grand desir que les cherir et aymer, et de faire pour eulx ce qu'il pourra, pourveu qu'ilz soient telz qu'il les desire et qu'ilz facent aussy de leur part ce qu'ilz doibvent en son endroit, comme ladicte dame Royne a bien voulu les envoyer encore exhorter, avant que de s'en retourner trouver ledict Sieur Roy son

¹ Pons et Royan (Charente-Inférieure).

filz, ainsi qu'elle est deliberée de faire, et de poursuivre son chemin, sy ce n'est que lediet Sieur roy de Navarre et prince de Condé voulussent, sans plus user de longueur, regarder à ce qui se pourra faire pour mettre un bon et asseuré repos en ce royaume.

Il a esté depuis advisé que l'on attendra nouvelles tout le jour de demain, vingtiesme janvier, dudiet sieur de Lanssac pour sçavoir sy lediet sieur vicomte viendra ou non.

20^e COMMISSION POUR LEVER VII^m V^c ESCUS SUR
LES RECEPTES DE FONTENAY¹.

15 février 1587.

DE PAR LA ROYNE MERE DU ROY, ASSISTÉE DES PRINCES ET SEIGNEURS DU CONSEIL DU ROY ESTANS PRÈS ELLE, PAR COMMANDEMENT DE SA MAJESTÉ, POUR REGARDER AUX MOIENS DE LA PAIX ET REPOS GENERAL DE CE ROYAUME.

Ladiete dame Royne, par l'advis des des-susdicts princes et seigneurs et pour satisfaire à la promesse qu'elle a faicte au roy de Navarre afin de l'acheminer à l'entreveue qu'elle desire faire avecq luy, pour traicter des moyens de ladiete paix et repos general de ce royaulme, enjoinct et commande au S^r de Suresne, son conseiller et maistre d'hôtel ordinaire, et à M^e Philippes Chasteau, controlleur des aydes et tailles en l'eslection de Fontenay-le-Conte, de eux transporter presentement en ladiete ville de Fontenay, pour contraindre les recepveurs desdicts aydes, tailles et taillon de luy delivrer de toutes et chacunes les natures de deniers qu'ilz ont entre leurs mains, tant des restes de l'année dernière que de la presente, jusques à la somme de sept mil cinq cens escuz sol, de laquelle lediet de Suresne deli-

vrera pour acquit, avec la presente, ses promesses ausdicts recepveurs, contrerollées dudiet Chasteau, attendant qu'ilz aient esté refformez et qu'il leur en soit delivré d'autres par le recepveur general des finances du Roy à Poitiers; ce que ladiete dame Royne promet et s'oblige par ces presentes faire faire et de les en faire tenir quietes sur ce qu'ilz pourront debvoir à Sa Majesté. Et en cas de reffuz, icelle dame Royne commande et ordonne très expressement au S^r de Suresne contraindre lesdicts recepveurs par corps à fournir icelle somme et par mesme moyen de faire ouvrir et rompre, si besoing est, en presence des president, esleuz et officiers de ladiete eslection ou dudiet Chasteau, les coffres où sont lesdicts deniers et d'iceulx faire compter et prendre en la presence susdicte tout soudainement ladiete somme de VII^m V^c escus, attendu que c'est pour affaires important le service du Roy et qui ne peuvent permettre aucune dilation, considéré aussi qu'en fournissant lesdictes VII^m V^c escus audiet roi de Navarre, il permet aux recepveurs et autres officiers du Roy de lever et percepvoir librement toutes sortes et natures de deniers deubz à Sa Majesté, des villes et parroisses de l'estendue où la suspension d'armes est accordée jusques aux portes des villes et faulxbourgs que lediet S^r roy de Navarre et ceulx de son party occupent, pour après icelle somme de VII^m V^c escuz contée et recene, fournir et mettre es mains du S^r de Reaulx, conseiller dudiet S^r roy de Navarre, par la quitance d'icelluy S^r roy de Navarre, le tout sans aucune difficulté. Et affin que lediet recepveur et autres qu'il appartiendra soient, comme il est raisonnable, demeurés deschargez d'icelle somme de VII^m V^c escus et de l'execution susdicte,

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 50 v.

icelle dame Royne promet derechef, en son propre et privé nom, de leur en faire bailler aussy tel acquiet et descharge et de la contravention qui sera faicte par l'exécution de la presente ordonnance aux ordonnances du Roy, sur le fait de ses finances, qui leur sera necessaire pour les rendre quictes et indemnes de ce que dessus.

En tesmoing de quoy icelle dame Royne a signé ces presentes de sa main, et à icelles fait mettre et apposer son seel en placart.

A Niort, le xv^{me} jour de febvrier 1587.

Par ces mesmes presentes enjoignons et commandons ausdicts de Suresne et Chasteau de contraindre par les voyes susdictes lesdicts recepveurs à leur représenter tout soudain leurs registres et contrerolles de la recepte qu'ilz ont faicte des deniers du Roy, tant de l'année dernière que presente, ensemble les acquitz des payemens qu'ilz ont faitz, afin de veriffier quelz deniers ilz ont entre leurs mains, lesquels seront mis en ung coffre duquel lediet Chasteau retiendra la clef, et seront faictes inhibitions et defences ausdicts receveurs de ne toucher ausdicts deniers, sur peyne d'en respondre en leurs propres et privez noms, jusques à ce que ladicte dame en ayt aultrement ordonné, comme dessus.

21^e COMMISSION POUR LIVER DENIERS

AU BAS POICTOU¹.

20 fevrier 1587.

DE PAR LA ROYNE MERE DU ROY, ASSISTÉE DES PRINCES
ET SEIGNEURS DU CONSEIL DU ROY ESTANS PRÉS ELLE.

Ladicte dame Royne par l'avis desdicts princes et seigneurs et desirant pourveoyr au recouvrement des deniers du Roy, tant des

restes de l'année dernière passée que de la présente, considerant que, pendant la suspension d'armes accordée entre elle et le roy de Navarre, il y aura plus de moien de pouvoir recouvrer les deniers du Roy, tant des aydes, tailles, creues que taillon deub au Bas Poictou, aux parroisses de l'eslection de Fontenay-le-Conte principalement, où ceulx de la nouvelle oppinion se sont efforcez de les lever, elle a advisé (que), pour plus commodement faire lediet recouvrement, de commander, comme elle fait très expressement par ces presentes, à Messieurs Lancelot, Tiraqueau et Guillaume Gobin, recepveurs desdictes tailles, creues, aydes et taillon, estans ladicte année dernière en charge, et à Maistre Jacques Gobin et... Pagier, aussy recepveurs, estans l'année presente en charge en icelle eslection, de se transporter eulx et leurs commis, avec M^r Philippes Chasteau, contrerolleur desdictes tailles, aydes et taillon de ladicte eslection, ou son commis, dans le chasteau et maison fort des Chasteigniers² estant près d'Apremont³, audiet Bas Poictou, où lesdicts recepveurs ont accoustumé en temps de guerre faire la recepte d'iceulx deniers, comme il nous a esté certillié par les president, esleuz et aultres officiers de ladicte eslection de Fontenay-le-Conte, et dès à present advertir les parroisses, par lesquelles sont deubz lesdicts deniers audiet Bas Poictou, qu'ilz ayent à venir payer dedans huit jours pour toutes prefixions et delaiz lesdicts restes; et, à faulte de ce faire, les contraindre par les voyes accoustumées et recevoir ce qu'ilz pourront desdicts deniers de l'année presente; mandant et commandant aux sergens de ladite eslection d'assister lesdicts recepveurs pour faire les contrainctes pour ce necessaires.

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 55 r°, copie.
entre Apremont et Saint-Maixent sur Vie.

² Les Châtaigniers se trouvent sur la rivière de Vie, entre Apremont et Saint-Maixent sur Vie. ³ Apremont (Vendée), cst de Palluau, à 29 kil. des Sables-d'Olonne.

sur peyne de privation de leurs offices. Et affin que ce que dessus se puisse plus facilement exécuter, ladiete dame Royne leur ordonne cinquante harquebuziers à cheval, soubz la charge du cappitaine Tillac, auquel elle a commandé d'aller luy mesme conduire lesdictz cinquante harquebuziers à cheval, pour tenir main forte et assister lesdicts recepveurs et sergens, sans estre à aucune charge au pauvre peuple. Et pour cest effect, ladiete dame Royne leur a ordonné et ordonne par ces presentes la somme de deux cens escuz sols, laquelle elle veult et ordonne estre payée par les mains desdicts recepveurs aux villaiges et lieux où ilz logeront, pour leurs despences par l'ordonnance dudict cappitaine Tillac, qu'elle charge sur son honneur d'en bien user et audiet contrerolleur Chasteau d'en contreroller les ordonnances et certifier les payemens qui en seront faictz, affin qu'il ne s'y commecte auleun abbuz et que le tout tourne au soullaigement du peuple. Mandant aussi ladiete dame Royne aux president et tresoriers generaulx de France establiz à Poictiers, faire les taxes ausdicts recepveurs, contrerolleurs et sergens, de leurs despences et fraiz extraordinaires qu'ilz feront pour cest effect, attendu qu'il ne seroit raisonnable qu'ilz les supportassent sur eulx, et de la somme à laquelle se montera le tout, ensemble lesdicts deux cens escuz sol seront expediez par lesdicts tresoriers generaulx, les ordonnances et acquitz vallables pour la discharge desdicts recepveurs, ou icelle somme faire rabattre et defalquer de leur recepte particulliere; mandant ladiete dame Royne à Messieurs les gens des comptes du Roy à Paris icelle passer et allouer sans aulcune difficulté.

Faict à Fontenay-le-Comte, ladiete dame Royne estant en Conseil, le xx^{me} jour de fevrier 1587.

22^o MEMOIRE TRANSCRIPT SUR UN ESCRIPT
DE LA MAIN DE LA REINE MERE¹.

Messieurs les mareschal de Biron, Pontcarré et president Brullart diront au roy de Navarre et prince de Condé, s'il y eschet, ce qui suit :

Qu'ayant la Royne mere du Roy faict entendre au Roy son filz ce qu'elle avoit faict avecq le roy de Navarre et l'ayant priée de luy faire scavoir sur ce sa derniere résolution, Sa Majesté luy a mandé qu'elle ne vouloit, ny ne pouvoit, selon sa conscience, en esgard à l'estat auquel est à present son royaume, faire la paix qu'avec sa seule religion, sans qu'il y eust autre exercice que d'icelle, comme depuis peu de jours il l'a declarée de nouveau, ainsy que ledict Sieur roy de Navarre aura peu entendre par des Reaux. Mais sadiete Majesté, pensant bien que ledict roy de Navarre ne se veult reduire sans quelque forme pour son honneur, comme il l'a tousjours dict, elle, le desirant conserver comme soy-mesmes et luy aider à se faire instruire, pour ce qu'il a tousjours dict que sans cella il ne se peult remettre ny reuinyr au giron de l'Eglise, en est contante, pourveu que ledict Sieur roy de Navarre y veille procedder sincerement et se faire, comme dict est, instruire et se reduire à nostre religion catholique, apostolique et romaine. Et affin de luy en donner plus de moien, Sadiete Majesté accordera de faire une trefve pour le temps que sera advisé, à la charge qu'il ne se fera

¹ Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n° 7185, f. 149, copie.

exercice que de nostre religion catholique, et sans toutesfois que ledict roy de Navarre et ceulx de son oppinion soient recherchés, ny forcez en leurs consciences pour le temps que durera ladicte trefve, pendant laquelle l'on fera une assemblée d'Éstatz ou des princes, officiers de la couronne, des principaulx des parlements et aussy des sieurs et gentilhommes des provinces, où lesdicts sieur roy de Navarre et prince de Condé et principaulx d'eulx pourront venir avec toute seurété y assister en personne, ou y envoyer, s'ilz n'y veulent venir, comme mieulx ilz aymeront, et que pendant ledict temps de la trefve nul ne sera armé dedans le royaume que le Roy seul, laissant les provinces avec les garnisons acoustumées. Et sy ledict sieur roy de Navarre diet vouloir ce que dessus, luy diront lesdicts sieurs mareschal de Biron, Pontarré et president Brulart, et audict sieur prince de Condé aussi, que durant ladicte trefve le Roy donnera à chacun d'eulx une pension telle qu'ilz s'en contanteront, laquelle pension leur sera continuée jusques à ce que par ladicte assemblée il sera conseillé du bien qu'il devra faire à chacun d'eulx.

Et sy ledict roy de Navarre ne trouve bon cette ouverture, qu'il advise le lieu où nous pourrons rassembler pour en conferer plus particulièrement ensemble, et s'il ne veult y venir luy mesme, qu'il envoie icy personnage qui ait charge d'en pouvoir traicter, afin que l'on puisse bien tost faire une bonne resolution de tout, car ladicte dame royne ne peult plus demeurer icy sans resoudre quelque chose.

23^e MEMOIRE ENVOIÉ PAR LE ROY DE NAVARRE AU DERNIER VOIAGE DU S^r DE LA ROCHE, CONTENANT TOUTTES NOUVELLES CONDITIONS, AU LIEU DE RESPONDRE PERTINEMENT AU PREMIER MEMOIRE ENVOIÉ PAR LEDICT SIEUR DE LA ROCHE AUDICT ROY DE NAVARRE ¹.

6 février 1587.

Le sieur de La Roche confirmera à la Roine, de la part du roy de Navarre, ce qu'il luy a escrit et fait entendre par cy devant : qu'il n'a autre plus grand desir et affection en ce monde que d'employer et apporter sa vie et tous ses moiens pour le bien et repos de cet estat et pour le service de Leurs Majestez et celluy de ladicte dame Roine particulièrement, pourveu qu'il plaise à Leursdictes Majestés luy donner le moien de se servir de luy et de sa bonne intention et vollonté, sans luy demander choses impossibles ou qui soient contre sa conscience, honneur et seurété :

Qu'à cette fin il est tout prest d'entendre à une seconde entrevue, puisqu'il a pleu à Sa Majesté luy faire entendre qu'elle la desire, pour avoir ce bien de luy aller baiser les mains très humblement et entendre et recevoir ses commandemens : mais, pour ce qu'il ne peult partir d'icy sy les garnisons qui n'ont eu aucun payement depuis sept semaines, à cause de la prolongation et continuation de la trefve, ne sont premierement payées, et entre autres celles de Sainct-Jean et de Pons, lesquelles ne peuvent souffrir remise et dillation, ledict seigneur roy de Navarre supplie Sa Majesté de vouloir faire delivrer comptant, auparavant ladicte entrevue, la somme de sept mil cinq cens escuz, pour

¹ Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n^o 7185, f^o 148, copie.

icelle employer audiet paiement pour le mois de janvier dernier passé, suivant ce qu'il a pleu à Sa Majesté luy accorder et mander premièrement par monsieur le mareschal de Biron et les sieurs de Pontcarré et président Brullart, et depuis par le sieur Du Fay et lediet sieur de La Roche; et faire bailler caution et respondant en la presente ville du paiement desdictes garnisons pour ce mois de fevrier, par l'un des receveurs à Nyort ou de Fontenay, ou autres que Sa Majesté advisera, dont on se puisse contanter.

Et par ce que, depuis que Sa Majesté a accordé audiet sieur roy de Navarre par lesdicts sieurs Du Fay et de La Roche la prolongation de la trefve pour tout le mois de fevrier, avec promesse de faire rendre ce qui seroit prins, si le cas advenoit, et que du party dudiet roy de Navarre se feist le semblable, le lieu de La Faye-Monjault, tenu par lediet seigneur roy de Navarre, a esté au mesme jour qu'il depescha pour faire rendre les chevaulx des gardes de Sa Majesté, surpris par aucuns contre leur devoir et au prejudice du bien qu'on pourroit attendre de ladicte entrevue; pour l'alteration que semblables entreprises faictes en tel temps ont accoustumé d'aporter, lediet seigneur roy de Navarre supplie très humblement et très instamment Sa Majesté de vouloir commander qu'il soit preallablement remis en son premier estat: ce qu'estant effectué, lediet seigneur roy de Navarre ne fera faute de s'acheminer promptement au lieu qui sera arresté pour ladicte entrevue, pour y apporter l'affection ou... qu'il doit au bien de l'estat et au service de Leurs Majestez. Et à cette fin, fera incontinent

publier ladicte trefve, durant laquelle et pour la seureté et observation d'icelle, il accorde, et supplie très humblement Sa Majesté accorder, que les regimens et gens de guerre, hors ceux qui sont aux garnisons, se retirent hors du pays de la trefve, sans y pouvoir entrer, comme aussy, s'il plaist à Sa Majesté, que ce qui est du pays de Bretagne deçà Loire soit compris en ladicte trefve, et que durant icelle on puisse aller, passer et faire le trafficq et commerce de marchandise librement par lediet pays.

Supplie aussy lediet seigneur roy Sa Majesté que Laudebry¹, l'un de ses officiers, qui a esté prins durant la trefve, laquelle a duré jusques au xiv^e du passé, ainsy qu'il appert par l'acte qui en a esté publié, soit mis en liberté, et ce qui luy appartient rendu, suivant l'assurance que Monsieur le mareschal de Biron et les S^{rs} de Pontcarré et Brullart avoient donnée audiet S^r roy de Navarre, reconguoissant qu'il estoit injustement pris.

Fait à La Rochelle, le vi^e febvrier 1587.

Signé : HENRI.

Et plus bas : LALLIER².

Et scellé de ses armes en cire rouge.

24^e MEMOIRE BAILLÉ À MONSIEUR DE LA ROCHE
ALLANT AVEC MONSIEUR DES REAUX DE LA PART
DE LA ROYNE MERE TROUVER LE ROY DE NAVARRE³.

11 fevrier 1587.

La Royne mere du Roy, desirant procedder en toute sincerité et rondeur avec le roy de Navarre, accorda franchement, après avoir

¹ Laudebry, capitaine protestant, dont il est question dans une lettre du roi de Navarre. — Voir tome II des *Lettres missives*, p. 278. — ² Sur la mission de Lallier (du Pin), on peut lire la lettre du roi de Navarre à la royne, mere du Roy, de janvier 1587. *Ibid.*, p. 261. — Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n^o 7185, f^o 146, copie.

ouy le sieur Du Fay, qu'il avoit envoyé vers elle pour le fait d'une seconde entreveue, tout ce que ledict seigneur roy de Navarre luy fait demander par ledict sieur Du Fay, aux conditions qu'elle fait au mesme temps mettre par escrit et lire en presence dudit Du Fay, qui en demeura d'accord. Et selon ce qui fut advisé, elle envoya avec luy le sieur de La Roche devers icelluy seigneur roy de Navarre, pour en rapporter par escrit les suretez necessaires, selon ledict memoire. Mais au lieu de ce faire, ledict seigneur roy de Navarre fait bailler audict La Roche un autre memoire contenant toutes nouvelles choses; sur quoy ladicte dame Roïne renvoie ledict de La Roche avant-hier trouver ledict seigneur roy de Navarre, qui a envoyé icy le sieur Des Reaux, avec le semblable memoire qu'il avoit baillé audict La Roche, contenant, comme dict est, tout autre chose que ce qui a esté advisé avec ledict Du Fay, de sorte que ladicte dame Roïne, après avoir ouy ledict sieur Des Reaux, a advisé de renvoyer avec luy encores ledict La Roche vers ledict seigneur roy de Navarre, pour luy declarer qu'elle desire de sa part satisfaire audict premier memoire, qu'elle a accordé, fait et arrêté avec ledict sieur Du Fay, lorsqu'il estoit icy de la part d'icelluy seigneur roy de Navarre, pourveu qu'il satisfasse aussi aux conditions portées par ledict memoire que icelluy La Roche luy bailla encores pour cet effect dimanche dernier, signé de ladicte dame Roïne; laquelle prie icelluy seigneur roy de Navarre de considerer que tout ce que fait le Roy son filz et elle en cecy est, avec le bien general du royaume, aussi pour le sien particulier, et qu'il y a près de sept mois que ladicte dame Roïne est partie de la court

pour cet effect, n'ayant perdu une seule occasion qu'elle ait peu penser qui eust peu servir pour s'assembler avec ledict seigneur roy de Navarre et faire avec luy et ceulx de son party quelque bonne resolution pour le bien de la paix et repos general de ce royaume. Et encores qu'elle y ait tousjours trouvé des remises et longueurs, neantmoins elle a bien voulu de rechef renvoyer ledict La Roche avec ledict sieur Des Reaux, pour assurer ledict seigneur roy de Navarre qu'elle est tousjours en la mesme resolution, portée par ledict memoire, arrêté present ledict Du Fay, et d'y satisfaire, en satisfaisant aussi par icelluy sieur roy de Navarre aux conditions portées par icelluy, comme elle l'a fait amplement entendre audict sieur Des Reaux et qu'elle a expressement commandé audict La Roche le dire de sa part à icelluy seigneur roy de Navarre.

Fait à Niort, le unzieme jour de febvrier 1587.

25^e INSTRUCTION À MONSIEUR DE LA ROCHE, PREMIER ESCUIER TRANCHANT DE LA REINE MERE DU ROY¹.

12 fevrier 1587.

Sur ce que le sieur Du Fay a ces jours icy, et encores presentement, fait entendre de la part du roy de Navarre à la Roïne mere du Roy, et aussi ce que le sieur de La Roche, retournant yer de devers le sieur roy de Navarre, a pareillement raporté à ladicte dame Roïne du bon desir que icelluy sieur roy de Navarre a de veoir icelle dame Roïne et de conferer avec elle, icelle dame Roïne a accordé la continuation de la suspension

¹ Bibl. nat., Fonds Brienne, n° 214, f° 150 r°, copie.

d'armes jusques et comprins le dernier jour de ce present mois de fevrier es provinces, où elle a eu cy-devant lieu; accordant aussy de faire fournir les sept mil cinq cens escuz que demande lediet sieur roy de Navarre, et assignation d'autres sept mil cinq cens escus sur les parroisses, où les mandes dudiet roy de Navarre sont receues, à la charge et aulx conditions qui ensuivent et non autrement.

Assavoir : que lediet sieur roy de Navarre se resouldra du lieu es environs de cette ville de Niort, ou de celle de Fontenay-le-Comte, où il vouldra venir pour faire la dicté conference, dedans le douziesme de ce present mois, ou plustost, sy faire ce peult, comme lediet sieur de La Roche a dict que le sieur roy de Navarre a bonne volonté de faire; quel nombre de gens de guerre il amenera; et à la charge aussy que lediet sieur roy de Navarre viendra resollu de negocier, traiter et conclure avecq ladicte dame Roïne, assistée des princes et seigneurs du Conseil du Roy qui sont près d'elle, du bien et repos general de ce royaume, ce que le secretaire du Pin et le S^r Du Fay se sont laissez entendre qu'il pourra bien faire, sans plus demander aucun dellai, d'envoier vers ses parens et amis et autres de son party, d'autant que dedans ce temps là il aura eu responce de ceulx vers qui il a envoié, en vertu des passe-portz que leur feit bailler, il y a quelque temps, ladicte dame Roïne.

A la charge aussy que lediet S^r roy de Navarre fera incontinant retirer ses gens de guerre, tant à pied que de cheval, au dedans du païs d'Onys, et autres lieux où ilz estoient anparavant l'arrivée de ladicte dame Roïne en ce païs, afin qu'ilz ne soient plus

à charge au pauvre peuple, comme ilz ont esté durant les aultres trefves, et que les offi- ciers du Roy puissent lever librement les den- niers des tailles et aultres deniers de Sa Majesté, partout, excepté en l'encloz des villes et faulxbourgs que lediet S^r roy de Navarre et ceulx de son party tiennent.

Et afin que ladicte dame Roïne puisse estre assuree de ce que dessus, elle renvoye lediet S^r de La Roche avecq lediet S^r Du Fay, pour luy en rapporter par escript la resolu- tion dudiet S^r roy de Navarre et pour prendre aussy de luy les seuretez necessaires pour la continuation et publication d'icelle suspen- sion d'armes, jusques et comprins lediet der- nier jour de ce present mois de fevrier, con- formes et semblables à celles qu'icelle dame Roïne en a fait bailler, signée d'elle, audiet La Roche, qui en verra faire la publication devant soy, priant lediet S^r roy de Navarre de l'envoier aussy faire es aultres lieux accous- tumez et s'asseurer que, aussytost que lediet La Roche sera de retour en cette ville, icelle dame Roïne fera faire icelle publication et l'envoiera aussy faire es autres lieux où elle a esté cy-devant faite.

Fait à Niort, le xii^e febvrier 1587.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

26^e POUVOIR BAILLÉ À MONSIEUR LE MARECHAL
DE BIRON ALLANT TROUVER LE ROY DE NAVARRE¹.

Fin fevrier 1587.

Sur ce que le roy de Navarre a escript à la Roïne mere du Roy qu'il luy pleust envoyer à Maren², où lediet S^r roy de Navarre se doit

¹ Bild. nat., Ms. français, n° 15574, f° 20. — ² Marans (Charente Inférieure). Le roi de Navarre passa presque tout le mois de fevrier 1587 à la Rochelle, qui n'est pas loin de Marans.

aujourd'huy trouver, quelque personnage de qualité, pour adviser le lieu où se fera l'entrevue et conفرance de ladicte dame Roïne mere du Roy et d'icelluy seigneur roy de Navarre, icelle dame Roïne a choisy monseigneur le mareschal de Biron pour aller trouver ledict seigneur roy de Navarre audiet Maren, luy donnant charge et pouvoir d'adviser et accorder avec ledict seigneur roy de Navarre où se fera ladicte entrevue et conفرance, ensemble des seuretez requises et necessaires de part et d'autre, de les demander et prendre par escript d'icelluy seigneur roy de Navarre, tant pour la dicte dame Roïne que pour les princes et seigneurs et aultres qui yront avec elle, séjourneront et retourneront audiet lieu

et es environs de ladicte entrevue, afin que directement ou indirectement, il ne soit contrevenu à ladicte seureté par ledict S^r roy de Navarre et ceulx de son party, et qu'aussi il leur en sera baillé une semblable par ladicte dame Roïne. Le tout [pour] que, de part et d'autre, il y ait toute seureté et qu'il ne puisse estre contrevenu à la foy que ladicte dame Roïne donne à icelluy roy de Navarre et à celle que ledict S^r roy de Navarre luy donnera aussi, afin que ung si bon et saint œuvre, par lequel ilz font ladicte entrevue et conفرance, ne puisse estre interrompu.

Faict à Fontenay-le-Comte, ce. . . . jour de fevrier 1587.

III

LETTRES DU ROI À LA REINE MÈRE.

Paris, janvier 1587¹.

Madame, ayant vu par les dernieres lettres qu'il vous a plu m'escire², que le roy de Navarre donnoit bien peu d'esperance de se reduire avecques ceulx de son oppinion au point que nous desirons, pour establir en mon royaume une paix solide et universelle, et que vous estiez d'avis que je me disposasse et preparasse de bonne heure au pis, pour n'estre surpris des forces estrangeres dont ilz se vantent d'estre secourus, j'ay estimé estre à propos de faire entendre et communiquer mon intention et dessein aux princes, chevaliers de mes ordres et autres seigneurs de mon Conseil, qui sont à present en cette ville en bon nombre, afin que chacun en estant adverty, se dispose et prepare aussy de son

costé à m'assister et servir en cette occasion, comme il est tenu de faire, tant pour l'honneur et gloire de Dieu, que pour le bien de mon service et le salut publicq de mon royaume. Pour ceste cause, je les ay tous assemblés et y ay appelé les presidens de ma court de Parlement, chambre des Comptes et des Aides, le prevost des marchans et eschevins, aucuns maistres des requestes, avecques ceulz de la Chaumbre du Tresor, commis par moy, dès le commencement de la guerre, pour faire executer mon edict de juillet, concernant la reunion de tous mes subjectz à la religion catholique, en ce qui concerne le faict de la justice, et leur ay faict à entendre que vous aviez prins la peine, à ma

¹ Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n° 7185, f° 13v, copie. — ² Se reporter à la lettre de la reine du 12 janvier 1587, p. 437 et note.

prière et requeste, et pour vostre singuliere et incomparable affection au bien de mon royaume, duquel, comme de moy, vous estiez vraiment mere très bonne et utile, de vous acheminer où vous estes allée, sans respecter vostre aage, la rigueur du temps et l'incommodité des chemins, ne le desplaisir de nostre separation et esloignement, pour veoir le roy de Navarre, conferer avecques luy des moïens de faire une paix durable en mondict royaume, et, pour ce faire, le prier et exhorter de se reduire à la religion catholique et y ranger ceulx de son oppinion, et, en ce faisant, acquiescer et obeyr à la loy que j'ay faite avecq meure deliberation pour le bien et salut public de mondict royaume, sur l'observation de laquelle nous avions recongnu et jugé estre necessaire de bastir la paix, afin de la rendre plus durable que n'avoient esté les precedentes, esperant que Dieu estant adoré, reveré et servy d'eulx en une mesme esglise, comme nous desirions qu'il feust, il leur feroit la grace, et à nous aussy, de les dellivrer pour jamais des vexations et miseres qui procedoient de leur desunion et discorde; que nous avions esté meuz à l'entreprinse de ladiete negociation et recherche, principalement de trois considerations: premierement d'une pure, vraye, très crestienne et non dissimulée vollonté de avancer la restauration entiere de la religion catholique en mondict royaume, secondement pour espargner le sang et la substance de tous mes peuples et subjectz qui patissoient grandement et souffroient encores davantage à l'advenir par la guerre, et finalement eviter les inconveniens d'une descente et entrée d'estrangers en mondict royaume, dont il estoit menacé; et que j'estimois certain, sy la guerre duroit, qu'il n'y avoit bon chrestien et françois qui ne deust approuver

et louer nostre intention et dessein en cella; mais que j'avois à leur dire avecq grand regret que lediet roy de Navarre et les siens vous avoient jusques à present donné sy peu de subject et argument d'esperer leur reduction et conversion, que il sembloit qu'ilz ne voulussent contraindre et forcer à les poursuivre par la voie des armes plus rigoureuses que je n'avois encores fait, se fondans et appuyans, comme il est à presumer, sur l'esperance qu'ilz ont d'estre secourus desdictz estrangers, et à l'adventure sur la desunion et mauvaise intelligence qu'ils estimoient estre entre les catholiques; que les paix qui avoient esté faictes cy-devant avecques vostre aide et de mon oncle le cardinal de Bourbon et par l'advis de mes bons serviteurs avoient esté faictes certainement à très bonne fin et principalement pour essayer à parvenir à la reunion de tous mes subjects à ladiete religion catholique par la voye de douceur, encores que l'on eust permis et tolleré par icelles quelque exercice de l'oppinion contraire, de quoy le temps et noz actions et comportements eussent de plus en plus rendu certain tesmoignage; mais, ce dessein estant interrompu, et reconnoissant par experiance ne pouvoir faire une paix durable que par l'observation d'une seule religion en mon royaume, sy le malheur estoit sy grand pour nous que lediet sieur roy de Navarre se rendist entier en son oppinion et que vous ne le puissiez flechir, ny reduire au bon chemin, il estoit necessaire pour le salut public de jouer à bander et à racler contre telz obstinez ennemis de Dieu et de leur patrie, et mettre peyne d'en venir à bout par la voye rigoureuse, qui estoit neantmoins celle de la justice; que pour ce faire j'avois délibéré y mettre et employer tous les moïens qui me restoient, jusques à y exposer ma propre vie et personne, laquelle

j'aymois trop mieux hazarder et perdre en une occasion si saincte et juste, que de vivre tousjours en la misere et longueur, en laquelle je vivois maintenant; laquelle m'estoit plus grielve encores par le respect des persecutions qu'enduroient mes pauvres subjectz que pour ma consideration particuliere; que je voulois pour cet effect m'aider et prevalloir des biens desdictz huguenotz et de leurs adherans, et à cette fin non seulement saisir et prendre les fruiets d'iceulx, mais aussy couper leurs bois, vendre et aliener le fonds de leurs possessions, les faire achepter ou prandre à eschange par ceulx du clergé, de la noblesse et des villes, à conditions avantageuses, affin d'interessier tellement tous mes subjectz à poursuivre cette guerre, que j'en fesse mieulx assisté et servi que je n'ay encore esté; que je desirois que les grands de mon royaume et mes principaux et plus obligez et specialz serviteurs prissent et achepassent desdictz biens les premiers, pour monstrier le chemin aux autres et les y embarquer et ypotecquer, reconnoissant que la dissimulation et connivence de laquelle nous avions proceddé jusques à present avoit, à mon grand regret, augmenté le mal et engendré la diversité des divisions qui nous travailloient; que j'avois l'année passée faict tous les efforts contre eulx pour les affoiblir par la voye des armes, comme chacun avoit congnu; que, s'il estoit besoin d'y adjouster ou changer quelque chose au chemin que l'on y avoit tenu, je desirois que l'on y advisast et qu'il y feust pourveu, et vouloit que chacun m'en dist son advis; mais que je tenois pour certain que, s'ilz eussent esté traictés aussy rudement en leurs biens par mes officiers suivant mes commandemens, que nous les eussions beaucoup plus affoiblis; que je l'avois souvent ordonné, mais que je

n'y avois esté obey, ny servy comme je devois estre, encores que j'eusse exprès establi en cette ville une chambre composée de gens de bien pour y vacquer et veiller; que je desirois que les faultes passées feussent amendées et que la negligence ou connivence de mes officiers ne servist plus de subject et pretexte de callamité [contre] la sincerité de mon intention en cet endroit, comme je savois qu'il estoit advenu: ce qui m'avoit meü avecq plusieurs autres raisons à faire declaration d'icelle en ladicte assemblée composée des principaulx personnages de mon royaume, et dont la plus grande partie avoient les principales charges d'icelluy; que je sçavois aussy que l'on avoit pris argument de faire tel jugement de mon intention à cause de vostre acheminement devers ledict roy de Navarre; mais que ceulz qui avoient faictz telz offices ou estoient entrez en cette oppinion n'avoient eu aucune raison de ce faire, d'autant que nous avions rendu assez de preuve de nostre zelle à la religion catholique, et déclaré trop souvent et publiquement aveques quel desir et resolution ce voiage s'entreprenoit, duquel sy Dieu nous vouloit tant consoller que de vous donner bonne yssue, je m'asseurerois que chacun auroit très grande occasion de se louer, comme grandz et petitz l'avoient de tous les voïages que vous aviez entrepris et des travaux que vous aviez supportés pour empescher la chentte de ce pauvre royaume; qu'il estoit meshuy temps que chacun interpretast les choses sainnement, et, au lieu de blasmer et calomnier noz actions, se reunir et allier de cœur et d'effect à nous, pour m'aider à extirper les heresies et cesser de parvenir par les armes à ce à quoy nous n'avions peu atteindre par voie amiable, comme je leur promectz de faire, et en ce faisant m'aider à preparer d'heure un bon fondz d'argent pour

dresser et souldoier les armées qu'il conviendra mettre en besongne cette année, tant contre les estrangers, s'ilz entreprennent d'entrer en mon royaume, auquel cas je leur ay déclaré voulloir marcher en personne, que pour les assaillir et bloquer lesdictz huguenotz aux provinces où ils se sont retirés et les incommoder et guerroyer par tous les moiens dont on se pourra adviser; que mes finances estoient fort espuisées, mon pauvre peuple fort pauvre, de sorte que je n'avois pas grand moien de soubstenir les frais d'une telle guerre; que c'estoit véritablement ce qui m'eschevoit le plus et agitoit mon esprit et la raison qui me pressoit autant à voulloir faire proffiet des biens desdictz huguenotz et de leurs adherans, ainsy que je leur avois proposé; qu'il falloit aussi que chacun se disposast à me servir plus volontairement et à moindres frais que l'on ne faisoit; car je n'y pouvois plus fournir, et, quand Dieu m'auroit fait la grace de nettoier mon royaume, je n'aurois faulte de moien, non plus que de bonne vollonté, de recompenser leurs services; que je desirois aussy que l'on m'aydast à soulager les provinces où les huguenotz ne tenoient rien, afin que mes subjectz d'icelles eussent plus de moien de contribuer aux fraiz de la guerre, et voullois à cette fin qu'il feust donné ordre à la police et discipline des gens de guerre, autrement qu'il n'avoit esté fait depuis ces troubles; que faisant toutes ces choses, j'esperois que Dieu, qui avoit tousjours en soing de ce royaume et des Francoys, nous aideroit et ne nous habandonneroit. Viant sur ce prié la compagnie de m'aider doncques à cy pourvoir et de se tenir prest pour m'accompagner, assister et combattre

avec moy en cette occasion, sy tant estoit que vostre voiage ne produisist les effectz que nous desirons et recherchons pour le salut et repos du royaume, j'ay commandé sur cella estre fait une recherche generale par toutes les maisons de cette ville, afin que, s'il s'y tenoit quelque huguenot desobeyssant à mes edictz, il en fust fait punition exemplaire. J'ai mesmes deslibéré d'esloigner de moy Du Cerceau¹, s'il ne veut aller à la messe, pour fermer la bouche à tout le monde et preferer l'exemple que je doibtz donner à l'observation de mes commandemens à toute consideration privée. J'ay aussy composé un Conseil qui se tiendra soubz ma chambre, auquel j'ay prié mondiet oncle le cardinal de Bourbon se trouver, comme fera Monsieur le chancelier et aucuns prelatz et seigneurs de mon Conseil de toutes qualitez, presidens de ma Court et autres officiers, pour vacquer es choses susdictes, projecter les moiens d'effectuer ma conception, afin de la mettre en pratique et execution, lorsque nous serons descheus de l'esperance de vostre negociation pour en recueillir le fruit necessaire.

Madame, je vous ay mandé par le sieur de Rambouillet que je ferois cette declaration en ladicte assemblée pour deux raisons, l'une pour faire sonner aux oreilles des huguenotz ma resolution pour nous preparer à bon etient à la guerre, suivant votre advis très prudent, et en user en cas que Dieu ne nous donne la paix, et l'autre pour effacer l'impression qu'aucuns s'efforceoient de donner à mes peuples et subjectz, et principalement par les villes, de nostre intention en ce qui concerne la reunion d'iceulz de la religion catholique, se fondant tant sur la poursuite de

¹ Il s'agit probablement de Baptiste Du Cerceau qui, au dire de L'Estoile (éd. Jonaus, II, p. 220), s'était retiré volontairement, comme huguenot, en décembre 1585, mais qui, en décembre 1586, avait été nommé contrôleur et architecte du château de Blois. (Voir ci-dessus, p. 127.)

vostre negociation que sur les comportements dudict roy de Navarre en vostre endroit, devant et depuis la trefve, sur la connivance et froideur de laquelle usaient mes officiers contre eulz et leurs biens; de quoy j'ay bien voulu de rechef en rendre compte par la presente, vous priant approuver ce que j'en ay faict. J'adjoustreray icy que Des Reaulx est arrivé très à propos pour estre esclaircy de mon intention et n'avoir cy-après occasion de l'interpreter ou revoequer en doute; car il arriva le vendredy dernier, et l'ay voulu ouyr le lendemain de ladiete assemblée, affin d'auctoriser et donner plus de force et efficace à la response que j'avois delibéré de luy faire, qui a esté, pour vous dire en un mot et affin de ne vous ennuyer, tirée de la substance de ma susdite declaration. Vray est que je luy ay assez dict et faict congnoistre comme je l'ay assez à cœur et que c'est avecq tous les regretz du monde que je prandz ce party, auquel ledict roy de Navarre me force, contre mon naturel et vostre désir et le mien; m'estant plainet à luy du peu de compte qu'il a faict jusques à present de nostre bonne volonté, du bon conseil que vous lui avez donné et des offres que nous luy avons faictes, par où il monstre trop combien il se laisse emporter à ses passions ennemies du salut de son ame et de sa patrie et de son propre honneur, grandeur et devoir. Il s'est passé sur cella plusieurs propos entre luy et moy, que je ne vous représenteray de peur de vous ennuyer, et aussy qu'ilz n'ont tendu de sa part qu'à me donner avis de la venue de leurs estrangers et à me persuader de parvenir à mon but par methode; et de la mienne qu'à luy représenter ma susdite resolution, la nécessité et les raisons qui m'y poussent

et à l'admonester de conseiller au roy de Navarre de n'en attendre et esprouver les effectz. Madame, je le vous renvoyeray incontinent, car son sejour icy ne me plaist aucunement, à cause des pratiques qu'il y peult faire; mais, Madame, je vous supplie très humblement considerer qu'ayant faict cette declaration, il est besoing que vous aiez plus de soing à la seureté de vostre personne que vous n'avez eu cy-devant, pour le désir que vous avez d'avancer mes affaires, où il seroit à craindre que le déplaisir, auquel ces gens pourront entrer à cause d'icelle, les feist prendre quelque mauvaise et extraordinaire resolution contre vous et ceulz de vostre compagnie. Quoy que ce soit, je ne puis que je n'en aye craincte, et vous supplie encores un coup d'y prendre garde et pourveoir, vous servant pour cet effect des forces qui restent par delà de l'armée qu'a conduite mon cousin le mareschal de Biron, lesquelles sont à grand charge à mes pauvres subjectz où elles se sont retirées. Priant Dieu, Madame, qu'il vous ayt en sa très sainte garde.

De Paris, ce . . . jour de janvier 1587.

HENRI.

[Paris, janvier 1587¹.]

Madame, j'avois signé mon aultre lettre, quand le Sr de Pontcarré est arrivé, par lequel j'ay seen ce que luy et le president Brulart vous ont rapporté de leur dernier voiage faict à Sainct-Jean d'Angely, sur les articles qu'ilz y avoient portez et la resolution que vous avez esté contraincte de prendre sur iceuz, afin d'avoir loisir d'attendre avec plus de commodité et seureté ma response à la depesche du sieur de Rembouillet, à laquelle

¹ Bibl. nat., Fonds Brienne, n° 214, f° 103 v^o, copie.

j'ay bien voulu adjouster la presente et mesmes commander audict S^r de Pontcarré d'estre porteur de l'une et de l'autre, ayant entendu de luy et congneu par les lettres qu'il vous a pleu m'escire de vostre main que vous desirez que je vous feïsses savoir clairement mon advis et intention, non seulement sur ce que vous m'avez mandé par ledict S^r de Rembouillet, mais aussi sur certaines aultres ouvertures qu'il vous a pleu me faire par aucunes de voz lettres. Madame, vous congnoistrez par ma premiere que je suis très resolu de ne me lascher aucunement au faict de la Religion, pour les raisons deduictes par icelle; je le vous repeteray et confirmeray encores par celle-cy, vous assurant que c'est un point auquel je suis fiché, autant que l'on le peut estre en ce monde en chose quelle qu'elle soit. Mais, d'autant qu'il est necessaire d'y parvenir par moyens, puisque nous desirons éviter celui de la force, ayans à faire à gens entiers et opiniastres ou qui veulent paroistre telz, il fault s'estudier d'en trouver quelques-uns qui servent à nostre intention et ne prejudicient toutesfois à nostre parole et reputation, si faire se peut; en quoy veritablement je vous confesse que je me trouve merueilleusement empesché. Toutesfois je vous en diray mon advis par la presente, lequel vous sera encores mieux expliqué par ledict sieur de Pontcarré, à la charge, s'il vous plaist, Madame, que vous en taillerez et userez ainsy que vous congnoistrez estre plus à propos pour le bien de mon service, comme je vous supplie très humblement de faire. Madame, je ne scay comment vous pourrez honnestement rentrer en negociation et traité avecq le roi de Navarre et les siens, après ce qui s'est dict et passé entre vous et eux sur le faict de la Religion; car si vous lui mandez ouvertement que je persiste à ne vouloir

qu'une religion en mon royaume, comme vous avez desjà déclaré, il est à craindre qu'il rompe encores tout-à-faict la negociation, ainsi qu'il a voulu faire sur pareille occasion, pour s'en prevalloir envers les estrangers. Aussi de leur donner esperance de faire le contraire, c'est chose que je ne veulz aucunement; car ce seroit faire tout le rebours de ce que j'ay resolu de faire, de sorte qu'il semble qu'il ne resteroit que deulz moyens : l'ung de lui faire sçavoir que, ayant dict ne pouvoir entrer au traité sans les deputez de ceux de son party, qu'il vault mieulx les mander et faire venir, et remettre à quant ilz seront assemblez à luy faire entendre et exposer mon intention, afin de prendre sur icelle d'une suite une bonne resolution, sans esventer davantage les choses inutilement, et en ce faisant donner loysir à un chacun de gloser sur icelle selon sa passion, comme il adviendrait. L'autre moyen seroit de proposer et mettre en avant, dès à present, une trefve d'ung ou deux ans, pour parvenir à faire une assemblée d'Estatz ou des principaux seigneurs et officiers de ce royaume, pour adviser aux moyens de pourveoir au salut d'iceulx; auquel cas l'on pourroit accorder que ceux de ladiete opinion des provinces qui sont decà Loyre, pourroient revenir et demeurer en leurs maisons et jouir de leurs biens, dont à cette fin il leur seroit donné main-levée par provision, et que ceux des aultres provinces, où la guerre est, ne seroient contrainctz ny recherchez en leur conscience et religion durant ledict temps et jusques à ce qu'il en aist esté ordonné en ladiete assemblée, demeurant au surplus l'edict dernier, que j'ay faict pour la reunion de tous mes subjectz à la religion catholique, en sa force et vertu, et fondée ladiete cessation d'armes ou trefve sur le desir que nous avons de donner relasche à noz subjectz des maux qu'ilz

supportent à l'occasion de la guerre et trouver moyen de les reunir tous à nostre religion par aultre voie que par celle des armes, laquelle est cause de tant de calamitez et allictions.

Madame, encores ces deux ouvertures et moyens ne sont sans difficultez et inconveniens; car, si nous suivons le premier, il est à craindre que nous ne donnions argument aux huguenotz de penser et esperer que je veuille me relascher au faict de la religion, par ce qu'il ne leur en sera rien déclaré après la protestation qu'ilz ont faicte pour ce regard: chose que je desire éviter, s'il est possible, d'autant que cela les rendroit plus insolens et difficiles, et descrieroit aussi mes conceptions et affaires envers les catholiques, qui ont les oreilles très ouvertes et attentives à vostre negociation. Quand à l'autre, je crains, si vous le proposez maintenant, que l'on vous paie d'une responce irresolue et que l'on vous die qu'il fault attendre les deputtez, sans lesquels l'on ne peult rien faire, dont il adviendrait que nous leur aurions desouvert nostre volonté sans aucun fruit. Davantage il faudroit, usant du dernier moyen, adviser à retrencher et regler tellement leurs garnisons que la despense n'en fust insupportable d'une part et d'autre, tant pour moy que pour mes subjectz: ce que je reconnois estre très difficile à faire.

Toutesfois, Madame, si fault-il se resoudre à quelque chose, si nous ne voulons abandonner et quicter du tout ladicte negociation. Il reste encores ung point, qui est celuy qui concerne le particulier dudict roy de Navarre, que je n'estime pas estre de peu de consideration et efficace. Lesditz sieurs de Rambouillet et de Pontcarré m'ont très bien représenté ce que vous en avez peu apprendre et découvrir, et croy que c'est une corde qu'il fault

toucher aultant et plus vivement que nulle aultre; car si nous pouvions gagner le coeur dudict roy de Navarre, nous avancerions et conduirions après le demeurant beaucoup plus facilement et seurement; pour cette cause je suis d'avis que l'on face parler à luy franchement; mais je desire que l'on y emploie personnes qui nous soient asseurées et confidentes, et pense que ledict Sr de Pontcarré et ledict president Brulart y seront très propres. Au moins serons-nous asseurez qu'ilz luy diront ce que nous leur recommanderons et qu'ilz nous rapporteront fidellement ce qu'ilz tireront de luy, ce qui n'advieroit d'autres, qui en traitant le general, sont conduictz de leur interest particulier. C'est une ruze de laquelle les huguenotz ont toujours usé et de laquelle ilz se sont mieux trouvez que nous, que de nous avoir faict accroire que nous devions employer, en ce que nous avons à traiter avec eulx, personnes qui leur fussent confidentes, comme si les raisons et persuasions de ces gens là, et non leurs necessitez et les graces et avantages que nous leur avons accordez et qu'ilz ont tiré de nous, les eussent persuadez et faict condessendre à ce qu'ilz ont faict. Madame, je vous supplie, employez-y, à cette fois, d'autres instrumens, comme nous arrestames à vostre parlement.

Pour revenir audict point, je vous diray, Madame, que je desirerois que nous fissions dire audict Sr roy de Navarre, que je ne puis sauver mon royaume et le garentir des troubles, ny rien faire pour luy, s'il ne m'aide au faict de la religion, pour les raisons que l'on luy peult représenter de rechef; partant qu'il fault qu'il advise à secourir mes intentions en cela, comme celuy qui en recueillera plus de fruit après moy que nul autre de mon royaume; que quant nous scaurons qu'il y sera disposé et aura volonté de ce faire, nous

luy ouvrirons et donnerons les moïens de ce faire avecq honneur et dignité, ne voulant rien de luy par aultre voye; qu'en faisant cela je luy conserveray le rang qui luy appartient en ce royaume et ne souffriray qu'il luy en soit faict aucun tort. Oultre cela je luy donneray une pension telle que l'on a accoustumé de donner à un filz de France, qui est de cent mil livres tournois par an; mais il luy fault oster l'esperance d'avoir un appanage; car c'est chose que je n'accorderay jamais.

Pour le regard de sa femme, comme il ne fault pas qu'il attende de nous que nous la trahions inhumainement, ny aussi qu'il la puisse repudier, pour après en espouser une aultre, d'autant que ce seroit chose contraire à nostre religion et que je ne souffrirois en sorte aucune, tant qu'elle vivra, je voudrois qu'elle fust mise en lieu où il la peusse veoir quant il voudroit, pour essayer d'en tirer des enfans, et neantmoins fust assuré qu'elle ne se pourroit gouverner aultrement que très sagement, encores qu'elle [n]eust volonté de ce faire. Que doibt-il plus rechercher et desirer que des enfans et estre assuré que sa femme vivra vertueusement? Et quant Dieu luy en donnera de ma soeur, estant fille de France, comme elle est, cela rendra tousjours sa condition et celle de ses enfans plus favorable en ce royaume. Je pense bien que cette ouverture luy sera d'abordée de dure digestion, d'autant que j'ay entendu qu'il a le nom de sadiete femme très à contrecœur. Si est-ce toutesfois qu'il fault qu'il se resolve de n'en espouser jamais d'autre tant qu'elle vivra, et que, s'il s'oublioit tant que de faire aultrement, oultre qu'il mettroit sa lignée en double pour jamais, il me auroit pour ennemy capital. Ce que luy estant remonstré de bonne part

et sagement, peult-estre operera quelque chose en son endroiet, plus que nous n'esperons et n'avons encore veus; car il est forcé de prendre party. Or, est-il très certain que tous les aultres ne luy peuvent apporter que ruïne; et sy vous faillez à faire quelque chose avecq luy cette fois, je suis tout resolu de jouer à quicte ou à double contre luy et les siens, d'autant que je ne puis plus longuement demeurer en l'estat auquel je suis et ne veux pour l'amour de luy perdre mon estat et la reputation.

Davantage, Madame, je voudrois faire quelque honneur et bien au prince de Condé et au viconte de Turenne et pareillement au duc de Montmorancy pour les gangner et retirer à nostre devotion; pour ce faire, comme pour payer la susdiete pension dudict roy de Navarre, je suis content d'employer jusqu'à cent mil escus par an, qui leur seroient assurez, faictz bons et distribuez, ainsy qu'il seroit advisé, à la charge aussy que chacun d'eux m'aideroit à avoir mon compte pour le faict de la Religion; car, sans iceluy, je ne puis, ny veulx rien accorder de tout ce que dessus.

Madame, voilà véritablement tout ce que j'ay discouru et a passé par mon espriet en ces affaires, que j'ay voulu vous presenter ainsy en gros et mettre à la censure de vostre jugement et meilleur advis, pour en faire vostre profit à l'avantage de mon service, comme je vous supplie faire, aiant voulu expressement vous envoyer ledict sieur de Pontcarré, d'autant qu'il a esté present quant j'en ay parlé et qu'il vous pourra pour cette occasion encores mieuz explicquer ma conception, qu'elle ne vous est représentée par la presente, laquelle je finiray par mes très affectionnées recommandations à vostre bonne grace, priant Dieu, etc.

IV

LETTRE DU DUC D'ÉPERNON À LA REINE MÈRE ¹.

21 mars 1587.

Madame, estant arrivé en ceste ville de retour de Provence², pour me rendre auprès du Roy le plus tost que je pourray, je n'ay voulu passer plus avant sans donner compte à Vostre Majesté de l'estat où j'ay laissé les affaires dudict pays et la supplier de m'honorer de ses commandemens [si] en quelque chose elle me cognoist propre pour luy faire très humble service, aiant à cest effect advisé renvoyer vers elle Amadon, present porteur, si bien instruit de ce que, sur ce, je puis dire à Vostre Majesté,

laquelle je supplie très humblement me faire ceste grace de la vouloir servir, et me tenir tousjours pour son très humble serviteur, qui priera continuellement Dieu. Madame, qu'il vous donne en parfaite santé et prospérité très longue et très heureuse vie.

De Vienne, ce xiii^e jour de mars 1587.

De par M^{re} le duc d'Espemon, pair et collonel de France, gouverneur et lieutenant general pour le Roy en Provence et admiral des mers du Levant.

V

AFFAIRE DE LA SUCCESSION DE MÉDICIS.

1^{re} TRANSACTIO INTER ILLUSTRISSIMAM CATHARINAM DE MEDICIS REGINAM FRANCIAE ET MARGARITAM DE AUSTRIA DUCISSAM PARMAE ET SUPER QUIBUSDAM REONIS QUONDAM CARDINALIS HIPPOLITI MEDICIS ³.

(1^{re} juillet 1560.)

In nomine Domini nostri Jesu Christi. Amen. Anno ab ejusdem Domini nativitate millesimo quingentesimo sexagesimo, indictione tertia, die vero prima mensis Julii, Pontificatus Sanctissimi in Christo Patris et Domini nostri Domini Pii, divina providentia Papae quarti,

anno ejus primo. Cum sicut infrascriptae partes asseruerunt, a multis annis citra in Romana Curia coram diversis Judicibus penderint et adhuc pendeant diversae lites inter Illustrissimam et Christianissimam Dominam Catharinam de Medicis, Dei gratia Reginam Franciae, ex una, et Illustrissimam Dominam Margaritam ab Austria ⁴, nunc uxorem Illustrissimi Domini Octavii Farnesii, Parmae et Placentiae ducis, et olim in primo matrimonio uxorem quondam bonae memoriae Alexandri Medicis, dum vixit Flo-

¹ Bibl. nat., Ms. français, n° 5156, f° 119. — Ce volume contient les minutes de la correspondance du duc d'Épernon. — ² Voir plus haut la lettre de la reine à Villeroi du 10 décembre 1586, p. 107 et note. — ³ Archives du Vatican, *Biblioteca Pio*, vol. 69, fol. 16a et seq. — ⁴ Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, était veuve d'Alexandre de Médicis quand elle épousa Octave Farnèse, fils de Pierre-Louis, duc de Parme. Elle avait conservé l'usufruit des biens de son premier mari, dont Catherine de Médicis se prétendait seule héritière, ainsi que de feu le cardinal Hippolyte. La mort récente de la duchesse de Parme terminait de longs procès qu'avait suivis à Rome l'abbé de Plainpied et dont la reine mère avait fatigué tous les ambassadeurs de France et beaucoup de cardinaux. — Voir les lettres des 6 et 8 février 1586 au cardinal d'Este et au grand duc de Toscane, p. 5, 6, 11, 14.

rentiae ducis, et diversos alios praetendentes percreditores quondam bonae memoriae Hippoliti, dum vixit Cardinalis de Medicis, de et super bonis et successione familiae de Medicis, descendens a Cosmo seniore, in diversis Italiae locis et dominiis sitis ac credito viginti milium ducatorum auri, alias per felicis recollectionis Clementem Papam VII. super Montisli dei Almae Urbis positorum, ejusdemque crediti fructibus et emolumentis, et notabili quantitate jocalium, monilium et gemmarum, successione familiae praedictae, rebusque aliis in actis dictarum casarum latius deductis ex altera parte : et tandem medio et opera quamplurimum dictarum Serenissimae Catharinae Reginae et Illustrissimae Dominae Margaritae ducissae amicorum et ministrorum, partes ipsae, considerantes quod dubius est eventus litis et quod melius est aliquid certum et cito habere quam diu tota per diuturna litis dispendia periclitare; proptereaque et pro conservanda inter eas convenienti benevolentia decreverint ad pacem et concordiam inter se devenire a litibusque praedictis ulterius prosequendis discedere. Hinc fuit et est, quod coram me notario publico et testibus infrascriptis ad hoc specialiter vocatis et rogatis, personaliter constituit Illustrissimus et Reverendissimus Dominus Franciscus a Turnone, Sanctae Romanae Ecclesiae Cardinalis, Episcopus Ostiensis, procurator per dictam Serenissimam Dominam Catherinam Reginam ad hoc specialiter constitutus, prout docuit patentibus ejusdem serenissimae Dominae Reginae literis datis à Blois die viii. mensis Januarii proxime praeteriti, manu propria ipsius Serenissimae Dominae Reginae subscriptis, ejusque magni sigilli appensione munitis, et penes me notarium publicum infrascriptum ad effectum ut illas consignem infrascripto domino Joanni de Lippis procuratori, quamprimum ipse consignaverit

mibi publicum instrumentum sui mandati, quod possim dicto Illustrissimo et Reverendissimo Domino Francisco Cardinali, seu in ejus absentia Reverendo et Illustri Domino Oratori Christianissimi Regis tunc existentis consignare, dimissis pro eadem Serenissima Regina, ex una, et Magnificus Dominus Joannes de Lippis, Juris utriusque doctor, Patritius Florentinus, praefatae Illustrissimae Dominae Margaritae ducissae procurator, prout et ipse docuit publico instrumento, mandato sub die xx^a mensis octobris anni 1558. in civitate Florentiae, per Paulum Vespasianum Bigna, notarium publicum Placentinum, rogato, et in actis causarum praedictarum sub die xxvii^a Januarii proxime praeteriti producto, et una cum eo, pro abundantiori cautela et majori securitate presentis tractatus, et Illustrissimus et Reverendissimus Dominus Alexander, ejusdem Sanctae Romanae ecclesiae Sancti Laurentii in Damaso diaconus, Cardinalis et Vice Cancellarius; quae sciens aliter non teneri, sed sponte sua teneri volens, itaque non possit excusari dicendo promississe factum alterum et fecisse debitam diligentiam, promisit et convenit dicto Illustrissimo et Reverendissimo Domino Francisco Cardinali, procuratori praesenti, et pro dicta Serenissima Domina Catharina Regina, una mecum notario publico infrascripto, tanquam publica et authentica persona, solemniter stipulanti et recipienti, quod producta Illustrissima Domina Margarita ducissa presentem transactionem, compositionem et concordiam, omniaque et singula infradicenda rata, grata et firma semper habebit; instrumentumque ratihabitionis ratihabitu per ipsam Illustrissimam Dominam Margaritam ducissam, transmissum praefato Reverendo et Illustri Domino Oratori, Regis Christianissimi hac in Urbe tunc esistenti, consignabit infra duos menses computandos

a die quo infrascripta ratificatio Serenissimae Reginae, ut infra dicitur, fuerit presentata. Alias dictus Illustrissimus et Reverendissimus Dominus Alexander, Cardinalis, voluit principaliter et in solidum teneri de suo proprio ad observationem omnium infrascriptorum, et ad omnia damna, expensa, et interesse per dictam Serenissimam Reginam quomodolibet dicta de causa patienda, facienda, et sustinenda, de quibus stari, et credi voluit soli verbo et affectioni damna passi, absque alia desuper facienda probatione aut Judicis aliquo decreto, predicta Illustrissima Domina Margarita Ducissa parte ex altera, et e converso etiam praedictus Illustrissimus et Reverendissimus Dominus Franciscus Cardinalis nomine, quo supra promisit eidem Domino Joanni, procuratori aut mihi notario publico infrascripto, consignare instrumentum publicum sollemnis notificationis hujus contractus factae per dictam serenissimam Dominam Reginam infra quatuor menses proximos, asserentes praefati Domini procuratoris se esse bene informatos de causis et litibus predictis et de singulis bonis de quibus agitur eorumque valore necnon de juribus utriusque partis ipsorumque litium statu et meritis. Quam informationem assuerunt habere non solum ex vocali procuratorum et advocatorum qui causas easdem executione relatum... (*mots presque illisibles, le papier étant déchiré*), verum etiam oculari ipsorum actorum et informationum, tam in jure quam in facto, hinc inde horum factorum inspectione. Et propterea habuisse et habere omnium praedictorum et infradicendorum plenam, perfectam et indubitatam notitiam et scientiam sponte et ex certa eorum scientia, non aliquo errore juris vel facti, sed animo deliberato; et non vi, dolo vel metu aliquo, sed spontaneo et mera eorum dictarumque Serenissimae Dominae Reginae et

Illustrissimae Dominae Ducissae principalium suarum voluntate et aliis omnibus melioribus via, modo, jure, causa et forma quibus et prout certius, validius et efficacius patuerunt ac possunt, ac fieri vel esse potest ad infrascripta pacta, conventiones, concordiam, compositionem et transactionem deveniunt, ut infra videbitur. Quid de bonis praedictis illorumque, quae sita sunt in civitatibus et territoriis Florentiae et Pisarum et denique in universo dominio Florentino usufructus sit et remaneat praefatae Illustrissimae Dominae Margaritae ducissae, ejus vita durante, proprietas vero bonorum eorundem ex nunc remaneat et sit praefatae Illustrissimae Dominae Catharinae Reginae, bona vero et credita ac jura, quaecumque existentia in civitate Neapolis et in universo Regno Neapolitano, tam quoad proprietatem quam quoad usufructum, pleno jure sint et remaneant praefatae Illustrissimae Dominae Margaritae Duchissae. Et similiter monilia, jocalia, et gemmae quaecumque, quamlibet preciosa et quaecumque suppellectilia, quae sunt in manibus praefatae Illustrissimae Dominae Margaritae Ducissae, ex nunc sua sint et sibi remaneant in perpetuum. Quantum vero ad bona existentia in urbe Roma et ejus districtu, conventum est per pacta videlicet quod Palatii sui in Regione Sancti Eustachii juxta ecclesiam Sancti Salvatoris, ubi est hospitale nationis Gallicanae et alia sua notissima confinia, omniumque et singulorum domorum et apothecarum eidem Palatio adjacentium et membrorum quorumcumque quae nunc per Illustrissimam Dominam Margaritam ducissam et alios ejus nomine possidentur, et quae ad eandem Illustrissimam Dominam Margaritam ducissam occasione et post mortem dicti ducis Alexandri ejus mariti pervenerunt, usufructus sit et remaneat praefatae Illustrissimae Do-

minae Margaritae ducissae, ejus vita durante. Proprietas autem Palatii, domorum, apothecarum et membrorum hujusmodi ex nunc sit ipsius, Serenissimae Reginae, sibi que remaneat in perpetuum, nisi intra sex menses proximos eadem Serenissima Regina de illis liberalem gratiam fecerit praedictae Illustrissimae Dominae Margaritae ducissae. Dictum vero creditum Montis-lidei convenerunt quod dividatur hoc modo, videlicet quod medietas fructuum seu pensionum et emolumentorum illius haecenus decursorum debeatur et detur ipsi Illustrissimae Dominae Margaritae Ducissae, dicta vero medietas fructuum seu pensionum et emolumentorum decursorum hujusmodi, una cum proprietate totius sortis principalis et fructus seu pensionis et emolumenta decurrenda in futurum debeantur et dentur eidem Serenissimae Dominae Catharinae Reginae in perpetuum, cum pacto specialiter adjecto quod ambae partes teneantur litem super credito et illius fructibus seu pensionibus et emolumentis praedictis contra praetensos creditores dicti quondam Cardinalis de Medicis et alios quoscumque quos opus fuerit prosequi communibus sumptibus. Castrum autem Sancti Angeli, Tiburtinae diocesis, cum illius territorio et pertinentiis remaneat praefatae Illustrissimae Dominae Margaritae Ducissae ad eamque spectet pleno jure, hac tamen adjecta conditione, quod si contingeret partes ipsas in prosecutione litis crediti Montis praedicti succumbere, tunc et eo casu castrum ipsum cum territorio et pertinentiis suis praedictis revertatur ad praedictam Serenissimam Dominam Reginam suosque haeredes et ad eos pleno jure spectent. Quod attinet ad villam, quae vulgariter appellatur unice de Medicis, sita in districtu Urbis extra portas Sancti Petri et Flaminiam in pratis Neronianis juxta sua notissima confinia, conventum est quod nihil

in hac transactione esse censeatur, neque ab aliqua ex ipsis Serenissimae Reginae et Illustrissimae Ducissae jus aliquod abdicatum esse censeatur, neque acquisitum per eam, sed unicuique ipsis, quoad dictam villam et illius pertinentia, jura sua salva remaneant. Et hoc tamen intelligatur sine praedjudicio juris quod supradictus Illustrissimus et Reverendissimus Dominus Alexander Cardinalis Farnesius dicit habere supra dictam villam ex concessione clarae memoriae Henrici, Gallorum Regis, et praedictae Serenissimae Reginae. Omnia autem alia bona mobilia ac immobilia et se moventia, ac jura et nomina debitorum ubicumque existentia ex successione, tam domus et familiae praedictae de Medicis, quam ex successione quondam Dominae Alfonsinae Ursinae, aviae paternae praefatae Serenissimae Dominae Reginae, aut aliis undecumque provenientia in litibusque et causis praedictis, directe vel indirecte, principaliter vel seu accessorie, et aliis quomodolibet, comprehensa sint praefatae Serenissimae Dominae Reginae ad eamque spectent pleno jure et etiam suis haeredibus remaneant in perpetuum. Et praemissis salvis, partes praedictae invicem et respective, solenni interveniente stipulatione, cesserunt et renuntiaverunt causis et litibus praedictis, omnibusque juribus, tam quoad bona supradicta, quam quoad illorum fructus et litium praedictarum expensa respective competentibus, de quibus etiam fructibus et expensis sese invicem, nominibus praedictis et respective quietaverunt et liberaverunt, promittentes dictis de causis nunquam aliquid petere, sed praesentem quietationem et liberationem ratam et gratam habere, sub poena damnorum, expensarum et interesse ad quae et quae invicem et respective teneri voluerunt alteram alteri, de quibus stare et credere voluerunt ut supra. Pacta autem,

compositionem, transactionem bonorum respective, ut supra assignationem sibi invicem nominibus praedictis partes praedictae fuerint, videlicet dictus Illustrissimus et Reverendissimus Dominus Cardinalis, procurator ejusdem Illustrissimae Dominae Margaritae ducissae, licet absenti praefato Domino Joanne, procuratore praesente, et una mecum notario publico infrascripto, per eas suisque haeredibus et successoribus in infinitum futurum, quibuscumque solemniter stipulante et recipiente, pro omni et toto, et quod praefata Illustrissima Domina Margarita ducissa haberet et consequi deberet et posset de et super bonis praedictis, occasione contractuum matrimonialium alias inter ea et praenominatum Alexandrum ducem, ejus primum maritum, factorum et... (*illisible, déchiré*) seu donationum propter nuptias, per ipsum Alexandrum ducem maritum factorum et ex capite successionis unde vir et uxor, et alias quocumque modo et quacumque ratione, occasione et causa, etiam in actis praedictis deductis sive non deductis, dictus vero Joannes Lippus, procurator praedictae Serenissimae Dominae Reginae, etiam absente dicto Illustrissimo et Reverendissimo Domino Francisco Cardinali, procuratore praesente, et pro ea Serenissima Domina Regina suisque haeredibus et successoribus stipulanti et recipienti, pro omni eo et toto, quod ipsa Serenissima Domina Regina de et supra bonis praedictis, tam ratione successionis patris et aliorum dictae familiae de Medicis, et praedictae Dominae Alphonsinae aviae, quam alias quocumque modo vel causa, vel quacumque ratione, occasione, etiam si in actis praedictis non sit haecenus deducta, habere et petere posse, ita quidem ut ipsa Serenissima Regina et Illustrissima Ducissa earumque haeredes et quibus dedecint omnia et singula, pertineant eis et cuilibet

eorum respective divisa et assignata, juribus et pertinentiis universis libere habeant et teneant et de illis quidquid voluerint faciant, sive alicujus contradictione, caedentes quoque prout cesserunt sibi, invicem nominibus praedictis, omnes earum actiones, rationes et defensiones reales, personales, utiles, directas, mixtas et in rem scriptas, ac jura quaecumque eis et cuilibet earum respective, ex supra narratis causis, et alias quomodolibet et ex quacumque causa competentia et competitura sive bonis praedictis in capitulis superioribus comprehensis; constituerunt que invicem dictas dominas suas principales, respective procuratrices, tanquam in rem suam, ut possint actionibus et juribus praedictis uti et illis mediantibus agere, excipere, replicare et se tueri, omniaque et singula dicere, facere, et exercere quae et quemadmodum ipsae dominae principales et quaelibet earum ante praesentem transactionem facere voluisset, et cum omnibus aliis et singulis et aliis clausulis in similibus mandatis in rem suam, tam de jure quam de stilo apponi consuetis et opportunis, consenseruntque sibi invicem, dictis respective nominibus, quod unaquaque ex dictis Serenissima Domina Regina et Illustrissima Ducissa principalibus possit bonorum et jurium sibi ut supra assignatorum et remanentium possessionem et propria auctoritate capere et retinere pro earum libita voluntate, promittentes nihilominus sibi invicem tradere instrumenta publica mandatorum ab hoc instrumento separatorum, tam ad possessionem capiendum, quam ad alios quoslibet actus ex praesenti tractatu dependentes et opportunos constituentes se interim et vicissim alterius nomine respective tenere et possidere. Et insuper promiserunt et quilibet ex dictis Illustrissimo et Reverendissimo Domino Francisco Cardinali et Do-

mino Joanne, procuratoribus respective nominibus quibus supra, promisit quod de bonis, juribus et actionibus praedictis ut supra dimissis assignatis et cessis, non fuit per ipsas Serenissimam Reginam et Illustrissimam Ducissam principales facta alia cessio, neque alius contractus vel detractus in favorem alterius, neque fiet in futurum quod praesenti contractu possit aliquo modo praepjudicari. Et si secus appareret, voluerunt et volunt dominas principales suas praedictas teneri de evictione et ad duplum rei evictae in forma juris valida prout etiam voluerunt pro juribus per eas respective cessis ut praefertur, teneri ad omnem simplicem, alterius partis requisitionem facere, consentire omnem personam ex earundem dominarum principalium cessione dato vel facto interesse habentem seu habere praetendentem, et suscipere omnem litem quae propterea super bonis assignatis et cessis hujusmodi alteri parti moveat, illamque etiam suis sumptibus prosequi, terminare et finire alias voluerunt et quaelibet earum velint dominas principales suas tenere ad omnia damna expensa, et interesse praemissorum occasione quomodolibet per alteram ex ipsis partibus patiunda, faciunda et sustinenda; de quibus stare debent soli verbo damna passi absque alia probatione aut judicio decreto quibus expresse renuntiaverunt. Pro quibus omnibus et singulis praemissis sicut praefertur tenendis, complendis, firmiterque et inviolabiliter perpetuo observandis, partes praedictae, videlicet Illustrissimus et Reverendissimus Dominus Alexander Cardinalis, se ipsum suosque haeredes et successores ac sua et illorum bona omnia et singula mobilia et immobilia, praesentia et futura, usque ad factam dictae Illustrissimae Dominae Ducissae ratificationis

consignationem. Dicti vero Reverendissimus et Illustrissimus Dominus Franciscus Cardinalis et Dominus Joannes, procuratores respective supradictas Serenissimam Dominam Catherinam Reginam et Illustrissimam Dominam Margaritam Ducissam, suas principales earumque et cujuslibet ipsorum haeredes et successores quoscumque, ac bona omnia et singula, mobilia et immobilia, praesentia et futura ubicumque existentia in ampliori forma Camerae apostolicae cum constitutionibus procuratorum, renunciationibus, submissionibus, et aliis clausulis et cautelis in ampliori et pleniori forma Camerae Apostolicae praefatae, de stilo Romanae Curiae apponi solitis et consuetis, reservata mihi, notario publico infrascripto, potestate et facultate illas, toties quoties opus fuerit, extendendi, respective obligaverunt et hypothecaverunt. Et pro omnium praemissorum firmitati robore, praefati Illustrissimi et Reverendissimi Domini Cardinales, tactis pectoribus manu dextra, more praefatorum, et Dominus Joannes, tactis corporaliter scripturis sacrosanctis, in manibus mei, notarii publici infrascripti, in suam et dictarum Serenissimae Dominae Reginae et Illustrissimae Ducissae principalium suarum animas respective ad Sancta Dei Evangelia jurarunt. Super quibus, omnibus et singulis praedictis, petierunt dictae partes a me, notario publico infrascripto, unum vel plura publicum seu publica fieri atque confici instrumentum et instrumenta.

Actum Romae, in Burgo Sancti Petri, in palatio habitationis dicti Reverendissimi Domini Cardinalis a Turnone, praesentibus ibidem Reverendo plurimum Domino Philiberto Angolimensi, Christianissimi Regis Oratore, Domino Baptista, Episcopo Maficonensi¹, Domino Joanne Antonio, Episcopo Neocastrensi².

¹ Jean-Baptiste Alamani, évêque de Mâcon.

² Jean-Antoine Fachinetti, cardinal en 1583 et pape sous le nom d'Innocent IX.

Domino Petro de Villars, Archidiacono majoris ecclesiae Auxitanensis, et Domino Marco Antonio Palosis, Cive Romano, testibus ad praemissa omnia et singula vocatis specialiter atque rogatis.

Et quia ego, Antonius Massa, Archivi S. Romanae Curiae scriptor, transactioni et aliis praemissis, dum sicut praemittitur facta fuerint, cum praenominatis testibus, rogatus interfui, eaque in notam sumpsi ideirco praesens instrumentum, ex mea originali nota per alium, me aliis occupato, escriptum, cum soliti mei notariatus signi appositione subscripsi et publicavi, in fidem et testimonium praemissorum.

Au dos : Instrumentum concordiae factae inter Serenissimas Reginam Galliae et Madamam Margaritam ab Austria, die prima mensis Julii 1560.

2^e VALLÉUR DES BIENS DE LA MAISON ANCIENNE DE MEDICI EN TOSCANNE, APARTENANTZ À LA ROYNE MERE DU ROY, SELON QU'ILS M'ONT ESTÉ MONSTREZ PAR LE CHEVALIER MARIIGNOL, À CE COMMIS PAR SON ALTESSE, EN L'ANNÉE 1572¹.

Romitta, Peccoreccia et Isola del Secchio, à raison de cinq pour cent, lieu esgard au revenu. Vault au moinsz :
ducatz 277

Marmo et Bosco à Fiume de qua del Secchio, *ducati* 9,816 $\frac{2}{5}$

Cornazano, *ducati* 499^{tt} 4.6.

Casa bianca.

Il ne s'en faict compte ny appreciation, à cause des charges qu'il y a, selon

le recit dudict sieur chevallier, lesquelles absorbent le revenu.

Colle mezano, casa Giustri, Paratino et Bellora, *ducati* 16,765^{tt} 5.

Colle Salveti et Vicherello, *ducati* 11,100^{tt} 4.

Croce al marmo, *ducati* 533^{tt} 5, 13, 4.

San Giusto a Camicia, *ducati* 181^{tt} 10.

Quatre pièces de terre labourables, euz par eschange faict par Son Altesse avec Nicolle de Medici, pour *ducatz* 368^{tt} 1.

Le pallais de Pise² avec ses appartenances à l'entour, *ducati* 3,500

Cascina Bientina, *ducati* 9,715^{tt} 3, 10.

Terre padulose, contenant staïora 1752, prisee : *ducati* 500^{tt} 4.

Il palazzo, case et capanne antiche, *ducati* 800

Lagho Fucechio, *ducati* 41,600

Stabbia, *ducati* 3,257^{tt} 1.

Val di Nevole et Montecatino, *ducati* 1,891^{tt} 3.

Poggio Acaiano, avec le pallais, terres, bois, vignes et aultres appartenances, soubz la fattorie de Michele Castelli, ensemble la cascine près ledit Poggio, avec tout ce qui en deppend, soubz la fattorie de Girolamo, deduites les charges, prisees, les deuz, *ducati* 127,388^{tt} 4, 6, 3.

¹ Bibl. nat., c. Colbert, t. f. 465, orig. M. Nissim.

Ce palais, situé à Lung'Arno Mediceo, appartient aujourd'hui à

Coreggio per i beni antichi de casa de Medici, <i>ducati</i>	34,100
Parco, <i>ducati</i>	4,520
Monte Paldi; <i>ducati</i> . . .	31,723 [#] 4.3.6.
Palais de Florence avec ses appartenances, <i>ducati</i> .	25,000
Somme totale : <i>ducati</i> . .	<u>322,429[#] 1.6.2.</u>

Soit noté que, outre les susdicts biens qui furent monstrez, restent encores à priser les biens qui s'ensuivent, appartenants à Sa Majesté.

A sçavoir :

Tous les biens assis nelle chiane d'Arezzo, que possedoit le duc Alexandre, lesquelz sont nommément comprins en l'affitto faict par la duchesse de Parme au feu grand duc dès l'an 1537, pour sept mille cinq cens ducatz, par an;

Une vigne et biens assiz in Cazentino, lieu dict Filletto, aussi mentionné par ledict affitto;

Tous les biens et bestiames que ledict duc Alexandre avoit es maremmes de Pise et esdictes cascines, dont devoit estre faict inventaire par ledict affitto, et Son Altesse en estoit chargée, laquelle m'a recogneu qu'il y en pouvoit avoir pour quinze mil escus;

Tous les negoces, société et profits que faisoient à Pise soubz le nom de Clarissimo de Medici, au temps dudict duc Alexandre, dont se faict aussi mention par ledict affitto;

Une maison à Milan, de laquelle ledict feu grand duc m'a recognu avoir disposé en faveur de l'un des siens;

Oultre les biens de Toscane, il y a les biens de Rome et es environs, et le credit de

xx^m écus sur le mont de la Foy, avec les arerages qui en sont denz, revenant à grand somme;

Et outre ce, plusieurs pretensions de Sa Majesté contre Son Altesse, qui se pretend heritier par fideïcommis du pape Clement, à sçavoir :

La reddition du compte de la tutelle et curatelle gerée par ledict Pape Clement de Sa Majesté et de sesdicts biens, sans avoir esgard à la pretendue cession par luy pratiquée, nulle et de nul effect par les raisons amplement deduites par moy;

La quarte tabellianique, qui a appartenu audict duc Alexandre sur ledict fideïcommis dudict pape Clement, au cas qu'il fust valable, que non;

Les melliorations utiles et necessaires faictes par le duc Alexandre sur lesdicts biens du pape Clement;

Les joyaux et meubles precieuz qui ont appartenu à leu Madame de Bologne, mere de Sa Majesté, et à Madame Alfonsine des Ursins, son ayeulle paternelle, desquels ledict pape Clement vraysemblablement s'est saisi ou a deu en faire poursuite, comme tuteur de Sa Majesté.

De façon que, outre les prisées susdictes, il y a plusieurs aultres biens non monstrez ny encores evalluez, et plusieurs pretensions de Sa Majesté qui reviendroient à très grande somme et meritent d'estre considerees et mis en compte par Son Altesse, à l'endroit de Sa Majesté, pour d'autant plus augmenter le pris et evalluation de ses biens et droictz en Italie.

Fault, outre tout ce que dessus¹, demander au Grand duc les 120 mille escus que les Farnezi nous cedent.

¹ Ces dernières lignes sont d'une autre écriture.

Plus, pour les boys que l'on dist avoir faist coupper d'Aultheustel au monte Sarnetti et lieux circonvoisins, 40,000 escus, après s'en estre bien informé.

Plus pour un an, depuis la mort de Madama, escus 7,500¹.

3^o RESOLUTIO ROTAE SUPER CONCORDIA INTER SERENISSIMAM REGINAM ET SERENISSIMAM MADAMAM AC DICTOS CREDITORES BONAE MEMORIAE HIPPOLITI CARDINALIS DE MEDICIS².

22 septembre 1582.

Cum diu multumque litigatum esset coram diversis Romanae curiae iudicibus, ac postremo loco in Rota, per Christianissimam Reginam ac serenissimam Madamam, contra creditores bonae memoriae Hippoliti cardinalis de Medicis, pro recuperatione crediti Montis [Fidei] xx^m, ac postmodum per dictos creditores contra easdem serenissimas dicendum pro consequutione residui eorum crediti, nec ob multiplices difficultates quae in dictis causis exoriebantur, aliquis illarum certus finis cerneretur, visum fuit Rotae has controversias facile per concordiam terminari posse; de qua re admonitae partes, libenti animo, hanc Rotae deliberationem amplexae sunt; itaque omnes earum differentias ac lites arbitrio dictae Rotae remiserunt, promittentes se observaturas quicquid ab illa de super fuisset determinatum, et id quidem declaravit ipsa Christianissima Regina, per amplum ac autenticum procuratoris mandatum, in personam illustrissimi doctoris [N.... consilarii] regis Christianissimi, sub dato Blesii, die 4. julii 1581. Se-

renissima vero Madama, per illustrissimum et reverendissimum dominum cardinalem Farnesium ejus nomine saepius id dominis attestantem, et tandem per suas litteras ad eundem illustrissimum dominum cardinalem scriptas, sub dato Namurci, die 16 junii 1582, quas idem cardinalis per manus D. Julii Fulci ad Dominum transmisit videndas. Magnificus et D. JoBap^{ta} Altovitus, unus ex principibus supradictis creditoribus, verbo et scriptis, tam ejus proprio nomine quam reliquorum omnium creditorum, plura asseruit, quae omnia cum ad aures S^{mi} D. P. D. Gregorii XIII. pervenissent, imprimis summo opere commendavit hoc Rotae propositum et partium bonam voluntatem postea saepius ac vehementer utraque exhortatus est ad hanc concordiam amplectendam ac perficiendam. Quare deputavit Rota quinque ex R^{dis} P. P. et D. D. Card^{bis}, quos huic negotio praefecit, qui post multas discussiones in pluribus et iteratis congregationibus factas de juribus partium, ac pluries simul et separatim auditis illarum procuratoribus et advocatis, tam in voce quam in scriptis, ac illis saepius admonitis si quid aliud haberent quod in medium afferrent pro suorum primum defensione ac tuitione, tandem omnibus diligenter examinatis ac perpensis, infrascriptam statuerunt concordiam, quam cum postea in congregatione sub die 22. septembris 1582, omnibus R^{dis} P. P. D. D. Card^{bis} retulissent illamque omnes Domini aequam et justam ac rationabilem arbitrati sunt ac approbant.

Concordia aut in effectu et substantia talis est :

Quod Ser^{ma} Madama debeat dare ac solvere Christianissimae Reginae scuta xx^m mo-

¹ La suscription est ainsi libellée : « La prisee des biens que la Royne, mere du Roy, ba en Toscane, envoyee par Monsieur Boroni. » Bibl. nat., V^e Colbert, I, F. 567.

netae, ad rationem julios x pro scuto, et denique cedere usufructum Palatii siti in urbe in regione S^{ti} Eustachii juxta ecc^{am} S^{ti} Salvatoris, et alia sua notissima confinia, una cum omnibus et singulis domibus et apothecis eidem Palatio adjacentibus ac ejus membris et pertinentiis; qui usufructus remansit ipsi Madamae, vigore concordiae initae inter ipsam et Reginam de anno 1560¹. . .

4^o IN CAUSA REGINAE DECISIO ROTAE.
SUPER DESCENDENTIA².

Rom : rescissionis transactionis, sive haereditatis de Medicis, Veneris x^o octobris 1585.

Anno 1585. post obitum cardinalis Hipolitii de Medicis, fuit mota lis contra ipsius hereditatem ac multis creditoribus, ad quam causam venerunt Ser^{ma} Catherina de Medicis tunc Delfina, postmodum Galliarum Regina, et Dux Alexander.

Mortuoque duce, praedicta Ser^{ma}, pretendens utramque hereditatem ad se pertinere, egit pro suo interesse, contra quam de propriis juribus dotalibus accepit Ser^{ma} Margarita ab Austria, filia gloriosae memoriae Caroli V^{ti}, Madama nuncupata, quae fuit nupta D^{no} duci Alexandro.

Et post longos litium contractus, cum contra utramque agerent creditores Cardinalis, ipsi contra ipsas exciperent et interesse de propriis juribus invicem contenderent, tandem die . . . anno 1560, mediantibus procuratoribus utriusque, fuit celebrata concordia, cujus

tenor per partes fuit in informationibus relatus, et fuit data copia.

Ser^{ma} Galliarum Regina, praetendens ex dicta concordia se laesam, committi obtinuit in sacro Rotae auditorio causam rescissionis dictae transactionis.

Ideo, proposuit dubium, an taliter Ser^{ma} Regina fuerit per dictam concordiam laesa, et sit locus ejus rescissioni, quod dubium fuerat et R^{mo} Mediolanensi archiepiscopo subscriptum ante recessum suum à Rota.

Et quia dubium hoc complectitur totam causam et multa de non jure utriusque partis hinc inde fuerunt allegata, ideo Domini dixerunt Ser^{mae} Reginae uti actionis, incumbere onus deducendi jura propria.

Habuerunt tamen descendentiam Suae Majestatis à Cosmo de Medicis seniore pro probata, tum quia notoria, tum etiam ex instrumento cessionis prescripto 25 dubii, et sextae partis registri fol. 684 producto per compulsum a procure Ser^{mae} Madamae, cujus copia data fuit. Et ideo agentes Suae Majestatis cum hoc presupp^{to} poterint explicare, ad quam hereditatem agant. Et quia Domini credunt quod actio dirigatur ad hereditatem Ducis Alexandri, quatenus hoc verum est, videndum erit quae excipiantur et super his dubitandum . . . 3.

5^o MÉMOIRE DES BIENS POSSÉDÉS PAR MADAME LA DUCHESSE DE PARME DONT LA REINE EST HÉRITIÈRE⁴.

Les biens possédez par Madame d'Aultriche, Duchesse de Parme, des biens et succession

¹ Le reste regarde les héritiers du cardinal. — ² V^o Colbert, vol. I, p^o 468. — ³ *Ibid.*, fol. 487-501. Ce mémoire est intitulé : « Dubia in causa nullitatis et rescissionis contra illustrissimam D. Margaritam ab Austria movenda per Christianissimam Reginam. » (La suite manque). — ⁴ Archives de Florence, *Fitzz* 11, *Miscellanea Medicea*. « Pretensioni della Regina Caterina di Francia supra l'Eredità di Cosimo de' Medici il Magnifico ».

de la Maison de Medicis, de laquelle la Royne est heritiere, consistent en ce qui s'ensuit :

Premierement, tous les biens assis en la ville et duché de Florence, lesquels le Duc de Florence a prins à ferme de ladicte Duchesse pour viij^m v^e escus d'or chacun an ;

Esquelz y a en nature le palais, possessions et prez, que l'on appelle vulgairement Montepaldi, assis en la Valle Pese, au duché de Florence ;

Item, le palais, possessions, prez et biens qui s'appellent vulgairement il Poggio à Cavano, où il y a plusieurs pascages et bestail, assis au lieu susdict de Valle Pese ;

Item, le palais, possessions et prez, appelez vulgairement Caragi, assis es susdict lieu et duché ;

Item, le palais, possessions et prez, appelez vulgairement Grassina, assis en ladicte duché ;

Item, toutes les terres, prez et biens, que le feu Duc Laurens tenoit au lieu que l'on dict Stabbia et es environs du lieu qui s'appelle Fucechii, et ce lieu mesmes Fucechii, et ce qui est en la montaigne Latine, et aux aultres communes et lieux de la Valle Nubelle ;

Item, le pasturaige et biens appelez communement Colle Mezzano, assis au conté de Pize ;

Item, les biens et pasturaige appelez communement Colle Salveti, assis audict conté de Pize, etc. ;

Item, les biens et pasturaiges appelez vulgairement il Marmoromata el Bosco a Fiume, en ce mesme conté de Pize ;

Item, la maison et biens qui sont compris soubz le nom vulgairement dict la Casa biancha, avec ses appartenances, assis au diel conté de Pize ;

Item, les pasturaiges et biens compris soubz les pascages Bientini ;

Item, l'isle d'Arne et tous les biens qui sont compris soubz ladicte Isle, assis près Florence ; et est environnée du fleuve d'Arne ;

Item, tous les biens que le feu Duc tenoit et participoit aux Chianes d'Arece ;

Item, une vigne et biens assis en la contrée Casentin, appelée vulgairement Filleta, avec toutes deux estendues ;

Item, tous les droicts, biens et bestail, que le feu Duc Laurens avoit et possedoit es marremmes de Pize, avec toutes les compaignies et choses contenues au contract de location faict sur ce et passé entre ladicte Dame d'Aultriche et Duc Cosmo.

Lesquelz biens, par l'accord faict entre Sa Majesté et la dicte Duchesse de Parme, demeurent en propriété de ladicte Dame Royne, reservant l'uzuffruct à ladicte Duchesse sa vie durant.

6^e CATHERINE DE MÉDICIS DEMANDE À RENTRER EN POSSESSION DES BIENS DONT LA DUCHESSE DE PARME AVAIT L'USUFRUIT¹.

8 avril 1587.

La Regina Madre del Rè, volendo dare da intendere al signor Cardinale Farneze², quanto ha in animo di fare per il Sigr. Duca di Parma suo nipote³, per troncare la via ad ogni sorte

¹ Archives des Médicis, à Florence. — ² Alexandre Farnèse, duc de Parme, depuis la mort de son père Octave, le 22 septembre 1586 : vainqueur de Lepante, gouverneur des Pays-Bas, general de Philippe II, le redoutable adversaire de Henri IV, devait mourir en 1592, après avoir été forcé de lever le siège de Rouen. — ³ Voir plus haut, p. 220, la lettre de la reine au marquis de Pisani, du 16 juin 1587.

de liti et differenze mosse tra Sua Magestà, la Signora Duchessa di Parma morta, et li heredi del defonto Cardinale Hippolito de Medicis, doppo la transattione fatta nell'anno 1560, tanto circa quello che concerne la restitutione del castello Sant' Angelo, et il credito del Monte della Fede, alli quali pretende detta Sua Magestà, quanto il fatto et negotio della rescissione di detta trattatione, et acciò che il detto Signor Cardinale conosca la buona volontà che ha verso il detto Signor Duca di Parma nipote suo, si è del tutto risoluta, in conformità di quello che gli ha fatto proporre nel ritorno del Cavallier di Boyne¹, cioè di comporre et transigere amorevolmente tutte le differenze sudette, et a queste conto proponendo di rimettersi alla raggione, etiamdio lasciare gran parte di quello che di raggione viene a lei, ad effetto di acquiescere alla volontà et desio et (sic) esso signor Cardinale Farneze², verso il quale desidera fare ogni demonstratione d'amicitia et buona volontà quanto possa. Et perciò che a quest' effetto conviene ad essa Sua Magestà deputare così alcuna persona, quale in virtù di procura possa concludere, finire et per questa volta metterci l'ultima mano, detta sua Maestà ha eletto il signor Marchese di Pisani, Cavaliere delle duoi ordini del Rè, consiliario nel suo Consiglio di Stato, et privato suo Imbasciatore in Roma, insieme il signor d'Ossat, suo consiliario et maestro di petitioni, di presentanti in Roma; alli quali, et a ciascuno d'essi, detta Sua Maestà dà piena facoltà, commissione et mandamento speciale, per il vigore di detta procura, mandata ad essi,

[di] transigere sopra quello che di sopra è narrato nel modo che seguita;

Cioè che detta Sua Maestà renuncia all'attione da lei intentata nell'anno 1582 contra detta Duchessa di Parma, per conto della rescissione della transattione fatta nell'anno 1560³; purchè secondo il contenuto nella sentenza in forma arbitraria data dalli giudici della Rota, mentre vivea detta Signora Duchessa de Parma sotto data del 22 di settembre 1582, il detto Signor Cardinale paghi in contanti nel suo proprio et privato nome a Sua Magestà nella transattione del presente accordo, la somma de ventimila scudi, per quello che detta Sua Magestà possa pretendere in detto Castello di Sant' Angelo, et che di più di detti venti milla scudi debba far pagare a Sua Magestà nel medesimo tempo la somma di sette mila scudi dalli heredi del sudetto Cardinale Hippolito de Medicis, si come è contenuto nella sudetta sentenza arbitraria delli Signori Auditori di Ruota, et che tutti detti danari nel tempo di esso accordo siano consignati in mano del Signor Pietr' Antonio Bandini, per farli tenere a Sua Magestà in questa città.

Ma perchè, per morte di detta Signora Duchessa de Parma, il usufrutto del Palazzo di Roma et tutte le sue appartenenze vengono consolidate colla proprietà, quale appartiene a detta Sua Magestà, et che non saria ragionevole che il detto usufrutto, qual essi Signori della Rota hanno inteso che debba esser di detta Sua Magestà nel prononciare sopradetto, per esser cosa aggiudicatagli accordo, non gli tornasse ad alcuna commodità al meno di più

¹ C'est évidemment le chevalier Del Bene, dont il est aussi question dans la lettre de Catherine de Médicis du 16 juin et dans celle du 2 août, p. 227. — ² Deux lettres du cardinal Farnèse, en date des 25 septembre et 25 octobre 1587, au marquis de Pisani, notifient à l'ambassadeur de France à Rome l'acceptation des arrangements conclus avec son neveu, le duc de Parme, pour la succession de la duchesse Marguerite. — ³ Voir plus haut le texte de cette transaction, n° 1, p. 438.

di dodici, o vero quindici milla scudi, detta Sua Magestà, volendo ritassare in favore di esso Signor Cardinale la maggior parte che a lei appartiene, vuole et intende che nell'accordo da farsi, almeno esso Signor Cardinale Farnese, in compimento di tutto quello che è stato dichiarato per la Ruota esser di Sua Magestà, aggiudicandogli il detto usufrutto del palazzo, invece delli 27,000 scudi di moneta nominati in detta sentenza, faccia pagare detta somma in scudi d'oro, in oro del sole, moneta di Francia, ovvero il valore di essi; non volendo instare Sua Magestà in verificazione, per quanto il detto usufrutto gli possa essere stato appressato et aggiudicato dalla Ruota, cosa veramente, come crede, che detto Signor Cardinal Farnese in nome di detto Signore Duca di Parma nepote suo, nè può nè vorrà denegare, sopra ch'è detta Sua Magestà gliene prega, in caso che habbia animo di mettere fine a questo negotio, il che sommamente ella desia, come è facile di conoscere.

Vuole et intende similmente detta Sua Magestà, che nel fare il detto accordo, detto Signor Cardinale faccia mettere essa Sua Magestà nella piena et intiera possessione del suo Palazzo di Roma, insieme di tutto quello che ne dipende, et de' quali la sudetta Signora Duchessa di Parma mentre visse ha goduto in vigore della transazione predetta dell'anno 1560, et che sia surrogata da detto Sig^r Cardinale in nome di esso Signor Duca, in tutti i debiti, ragioni et attioni, quali il detto Signor Duca, come herede di sua madre, può pretendere contra il Signor e Gran Duca di Toscana, senza ritenere o riservare per sè cosa alcuna, eccetto solo quello ch'era debito di detta Signora Duchessa di Parma per conto della locatione o d'affitto delli beni della casa di Medici in Toscana, specificati nella detta

locatione, delli quali locatione, affitto et prezzo ivi espressi, esso Signor Duca di Parma godeva insino alla morte di detta Signora Duchessa solamente, perciocchè doppo la detta morte, il usufrutto delli detti beni, quali appartenevano ad essa Signora Duchessa, appartiene ad essa Sua Magestà, secondo la forma della transazione fatta dell'anno 1560, la quale nel restante haverà il suo pieno et intiero effetto.

Et doppo che il detto accordo sarà concluso, detta Sua Magestà, continuando nella prima resolutione di lasciare detto suo palazzo per habitatione delli Impasciatori del Re, residenti in Roma, Ella desiderò che detto Signor Marchese de Pisani, in nome et come Procuratore di Sua Magestà, ne pigli la possessione et delle sue appartenenze et dipendenze, come spettando et appartenendo del tutto a detta Sua Magestà in piena proprietà; di modo che l'usufrutto, qual era di detta Signora Duchessa de Parma, per la morte sua sia espirato et consolidato colla proprietà, volendo con questa occasione, che nell'atto che sopra, la presa di possesso a forli del detto Palazzo, vi sia posta la clausola, senza pregiudizio delle altre parti, di possesso di esso Palazzo et sue appartenenze, di già per sui adesso fatte da Sua Magestà, mentre vivea la detta Signora Duchessa de Parma; et similmente che nell'istumento della presa di possesso di detto Palazzo, appartenenze et dependentie, si faccia mentione qualmente il detto Signor Marchese, Procuratore di Sua Magestà, dichiara che per la presa di possesso, intrata et uscita di esso palazzo, intende pigliare il possesso reale et attuale di tutti e qualunque l'altri beni immobili, terre, domini, castelli, feudi et heredità posti in Italia, in quale si voglia parte di essa, etiamdio in Firenze, Pisa et Toscana, spettanti similmente

in proprietà a detta Sua Magestà delli beni et successione dell' antica casa de' Medicis da Cosmo Magno Duca in qua, come figliuola et sola herede di detta casa, per servirsene poi di questo atto contra il Gran Duca di Toscana per impedire la prescrizione del possesso che ha di detti beni.

Et in quanto alle case, botteghe et altri luoghi, quali sono delle appartenenze del detto Palazzo, le quali Sua Magestà ha havuto intentione a tempo passato di lasciare all' Hospitale et Chiesa di S. Luigi, con carico d'una fondatione di certo servitio in essa chiesa, et della reservatione di certa somma di danari d'entrata annua stimata da Sua Magestà alla somma di 400 scudi sopra le piggioni et affitti di dette case, botteghe, et altre appartenenze ad esser convertiti nelle reparazioni di detto Palazzo, come di sopra n'ha reseritto al *quondam* Abbate di Plainpied¹ allhora che resideva in Roma per i suoi negotii, anchora che non si contenga nella donatione sotto data del mese di maggio 1584 fatta da Sua Magestà a detta chiesa, imperocchè di questo s'era sempre assicurata sopra il detto Abbate di Plainpied, detta Sua Magestà desidera che esso Signor Marchese, prima ch'è permettere alli Rettori et Administratori di essa Chiesa di San Luigi possano pigliare il possesso di dette botteghe et case, faccia dare da essi sopra dette case sigurtà et assignamento

per la somma di 400 scudi d'entrata, caso ch'è il detto Sig^r Marchese non possa operare con essi che lassino a detta Sua Magestà alcune di dette case, per cavarne le peggioni da convertirsi delle reparazioni di esso Palazzo; il ch'è, come sarà finito, et detti 400 scudi saranno assicurati, come di sopra, detta Sua Magestà prega il detto Sig^r Marchese agiutarla nel compimento d'una fondatione che da quattro o cinque anni ha fatta alla chiesa di S. Maria di Loreto per l'intratenimento della lampade, quale vi ha fatto portare, et debba essere in perpetuo accesa avanti l'immagine della Madonna; ascendendo detta fondatione a cento scudi per anno: quali cento scudi, per non haver Sua Maestà altro modo costì, per adesso che ha fatta dispositione del palazzo, botteghe et case dependenti, vuole che siano presi sopra detti quattrocento scudi di entrata, riservati per la manutenzione di esso palazzo: in ch'è Sua Magestà desidera che detto Signor Marchese tenga la mano, et faccia di modo che il tutto seguisca secondo la intentione sua, facendo acrettare dalli Governatori di Loreto detti cento scudi de moneta colli carichi contenuti in detta fondatione, quale esso *quondam* Abbate di Plainpied à detto ad essa Magestà haver effettuata.

Fatto in Parigi, alli 8 d'Aprile 1587.

DE L'AUBESPINE.

CATHERINA.

VI

LE DUC D'HALLUIN À LA REINE MÈRE².

3 mai 1587.

Madame, je pensois que vous eussiez du tout mis en oubly ung des plus (très) humble[s]

et fidelle[s] serviteur[s] que vous aiez. Ma femme m'a mandé que vous avez parlé au Roy pour

¹ Pierre de Tollei. ² Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3379, f° 8.

me faire expedier d'une duché, qu'il m'avoit donnée¹ longtemps devant ceuz qui en ont esté depeschez; de quoy je vous remercie très humblement. On avoit faict entendre aux seigneurs et villes de deçà que Monsieur de Nevers y venoit avec beaucoup de forces pour se saisir des villes et y faire des citadelles; qui estoit occasion qu'ils n'avoient point d'envye qu'ils entrassent dans leursdictes villes. Je croy, Madame, que lediet Seigneur² vous aura mandé comment j'ay reduitz pareillement ceuz d'Amiens et Abbeville et leur ay osté toutes les opinions qu'on leur avoit bailliées et l'ont assuré d'estre plus fidelz serviteurs du Roy qu'ils n'ont jamais esté. Je luy ay dict ceuz de qui il fault qu'il se garde,

qui ne demandent qu'à reduire à leur devotion les seigneurs et les villes pour estre de leur party. Madame, ne pensant plus que le Roy se voulut servir de moy a esté cause que je ne l'ay adverty de beaucoup de choses qui se brassent maintenant, et les moiens qu'il y avoit de les rompre bientost. Mon filz du Ronsoy³ vous en discourra plus au long, qui me fera finir, après avoir très humblement baisé les mains à Vostre Majesté, et prié Dieu, Madame, vous donner très bonne, très longue et très heureuse vye.

De Magnelay⁴, ce m^e may 1587.

Vostre très humble, très obeissant et fidel serviteur.

PIENNES.

VII

LETTRE DE BELLÈVRE À VILLEROY⁵.

Reims, 18 mai 1587.

Monsieur, je vous escrivy hier une bien longue lettre. Je voids depuis la Roïne : elle trouva bon que le faict de la deposition des deux prisonniers fust supprimé, mais n'a voulu expressement escrire son avis, remettant le tout au bon vouloir du Roy. Après le disner, Mons^r le Cardinal de Bourbon presenta le memoire dont la Roïne escrit au Roy. Depuis que les troubles ont commencé, je n'ay rien veu de si picquant. La Roïne en fust merveilleusement indignée, et nous bien estonnés de veoir que l'on procedoit de telle

sorte. Estant à part en conseil, chacun a dict son opinion; la Roïne jugea que qui ne leur feroit response, le Roy auroit occasion d'estre offensé : et les Princes de dire qu'on ne leur a secu respondre. Il me fust commandé de fere la response; ce que je feis, reprenant la lecture dudiet memoire, et respondy article par article, comme celluy lequel ayant esté ordinairement près du Roy ne pouvois ignorer comme les choses avoient passées. Ces articles ont été apportés de Paris encore pires qu'on ne les a présentés, à ce que l'on

¹ Charles de Piennes venait d'être crée duc d'Halluin. — ² Le duc de Nevers commandait à Ch. de Piennes comme gouverneur de Picardie. — ³ Florimond d'Halluin, mourut jeune, et le duché s'éteignit aussitôt. Il avait épousé Marguerite Claude de Gondi, fille du duc de Retz. Il fut assassiné en 1595 à La Fere, dont il et il gouverneur. —

⁴ Magnelay (Oise), arr. de Clermont, où se trouvaient un vieux château et une très ancienne foire se féodale avec des tours dont on voit encore les restes. — ⁵ Bibl. nat., Fonds français, n. 1890, f. 119 et suiv.

nous dict. Après que j'ay respondy, la Royne parla très dignement et verbeusement. Monsieur de Guise reprist le memoire, pour fere congnoistre qu'il n'estoit point si mauuais que je l'avois depainct. Je luy respondy encore plus fort que je n'avois faict. Ilz ont dict qu'ils bruleroient le memoire. Il vauldroit mieulx qu'ilz perdisent la volonté de parler jamais de telles choses. On tomba puis en une dispute, si la liste des villes qui avoient

tenu leur party fust baillée à la Royne à Epernay; que j'ay dict que non : aussi feirent Mess^{rs} de Villequier et Pinart. Monsieur de Guise feist des execrables serments, sur sa damnation et qu'il se peult estrangler prenant la sainte hostie, si ne l'a ven escrire de la main de Mons^r Pinart. Mons^r Pinart allirma qu'il n'avoit du tout aucune souvenance de l'avoir veue ny escrite. Ceste dispute dura assez longuement. . .

VIII

DI VENDREDI, LA MATINÉE. XXIX^{ME} JOUR DE MAI M^{DC} LIII^{ME} VII, EN LA CONFERENCE FAITE
PAR LA REINE MERE DU ROI AVEC MESSIEURS LES PRINCES QUI SONT ICI¹.

Lesdicts S^{rs} princes ont faict verbalement très humble remonstrance qu'il plaise au Roy donner si bon ordre à la saisye et vente des biens de ceulz de la nouvelle oppinion que Sa Majesté en puisse estre secourue et aydée comme elle doit, et ce pour supporter partie de la despence qu'il convient faire en ceste guerre. Sur quoy leur a esté respondy que c'est chose que Sadicte Majesté a désiré et desire encores plus que personne et s'est plusieurs fois courroucée de ce que l'on ne recevoit les deniers qu'elle esperoit, ayant à ceste fin faict faire plusieurs depeschés generales aux officiers des lieux, ainsy que mesmes lesdicts S^{rs} princes ont bien peu congnoistre pour avoir encores ces jours icy esté lesdictes depeschés reiterées et envoyées en leurs gouvernemens, et que par là ilz pouvoient facilement juger qu'il avoit esté faict toutes les provisions et ordonnances qui se peuvent pour l'accelleration desdicts deniers.

Ilz ont aussi faict remonstrance pour aucuns offices dont on a pourveu certains personnages soubçonnez de la nouvelle oppinion et a-on refuzé d'en pourveoir de bons catholiques, mesmes à l'office de prevost de Troies, dont ung, qui est soubçonné huguenot et filz d'ung huguenot, a esté pourveu et preferé à un fort bon catholique, encores qu'il en voullust paier d'avantage : qui est cause que lesdicts S^{rs} princes estiment estre à leur occasion que l'on a faict ce refuz, pour ce que l'on a pensé que ledict catholique leur estoit affectionné. Ilz dient aussi que le semblable a esté faict à l'endroit de plusieurs aultres, mesmes pour l'office qu'a eu Bodin à Laon. Sur quoy leur a esté respondy qu'il se presenta pour ledict office de prevost de Troies ung jeune homme sans experiance, qui offrit plus d'argent qu'on ne demandoit; mais le Roy voullant, comme c'est la raison, preferer les personnes à l'argent, le refusa et pourveu

¹ Bibl. nat., Fonds français, n. 5734, f. 198, copie.

Voir la lettre au Roi, du 3 juin, p. 215-218.

à la verité dudict office de prevost celluy qui estoit son advocat audiet Troies, lequel a dignement servy depuis quatorze ans qu'il a esté officier de Sa Majesté, à laquelle a esté attesté par gens de bien et honneur qu'il estoit homme de bonne conservation et bon catholique, mesmes qu'à l'occasion qu'il estoit si affectionné à nostre religion, il en estoit moins aymé par sondict pere; qui est la cause que Sadiete Majesté (au bon rapport qui luy en feust, comme dict est, faict par persounaiges très dignes de foy) le feit pourveoir dudict office. Sadiete Majesté ne luy a pas voulu reffuzer la provision d'ung aultre office, estant au demeurant tout certain que Sadiete Majesté n'a rien plus à cœur que de ne permettre qu'aucuns soient receuz aux charges, offices et dignitez de son royaume, si elle n'est bien acertenée qu'ilz sont bons et affectionnez catholiques.

Ils se plaignent aussi de la difference que l'on faict entre les catholiques qui n'ont esté avec eulx et les aultres qui les ont suiviz, lesquelz l'on reffuze aux charges, leur disans qu'ilz ont esté ou sont de la Ligue. Sur quoy leur a esté respondu que le Roy ne peult rien avoir plus à contrecœur que d'oïr parler d'une telle difference entre ses subjectz catholiques, qu'elle les recoit et admet, et entend recevoir et admettre cy après indifferemment aux charges et dignitez de sondict royaume, selon leurs bonnes qualitez et merites et qu'ilz s'en rendront dignes et cappables.

Dient aussi qu'il est porté par l'edict du mois de juillet m^{re} m^{re} v que les gouverneurs et lieutenans generaux des provinces, corps et communauté des villes et aultres y des-

nommez, jureront l'observation dudict edict, et que toutesfois il n'a esté faict. A quoy leur a esté respondu que le Roy a commandé l'observation de cest article, et le commandera où besoing sera, car c'est son intention qu'il soit suivy.

Ils se plaignent aussi de la charge donnée au S^r de Rastignac² et des levées qu'il a faict de gens de cheval et de pied pour assieger des places en Auvergne au prejudice du S^r de Bendant, gouverneur, et du S^r de Lignerac, baillly du Hault-Auvergne. Sur quoy a esté respondu que, sur la plainte faicte au Roy, par ses subjectz dudict hault pais d'Auvergne, des courses, ravaiges et pilleries qui se font journellement sur eulx par aucuns des garnisons huguenottes qui ont surprins Calvinet¹. Sa Magesté, craignant qu'il n'advent quelque desordre en sa ville d'Aurillac, qui a euydé estre surprins, a faict expedier commission audict S^r de Rostignac pour y resider avec quelque nombre de gens de guerre, afin de s'y opposer: en quoy ny le gouverneur, ny le baillly ne peuvent dire estre interessez, car c'est au Roy à commettre pour la seureté de ses places qui bon luy semblera.

Ils ont aussi faict plainte de ceulz de Sedan et Jametz et l'evesché de Verdun, et des entreprises que ceulz dudict Sedan ont sur plusieurs villes de ce gouvernement. A quoy leur a esté respondu que c'est chose dont Sa Majesté a très grand regret et deplaisir et pourveoira, comme elle doit, pour la conservation de ses subjectz et de ceulz qui sont en sa protection, ayant sur ceste occasion Sadiete Majesté escript au duc de Bouillon, et la Roïne sa mere aussi, par Dideron, vallet

¹ Calvinet (Cantal), canton de Montsalvy.

² Peyrot Chapt de Rastignac, qui avait épouse Jeanne de Hantefort.

de chambre, qui a esté pour ce envoyé comme ilz savent.

Ilz se plaignent aussi de la recherche et presse que l'on faict envers les gouverneurs et lieutenans generaux des villes et places qui ont suivy le party, pour retirer d'eulz par argent lesdictes cappitaineries et gouvernemens, entre aultres ceux de Monstreuil, Corbye, Peronne, Marans, Blaye, Brouaige et plusieurs aultres, et que l'on ne les paye aucunement, ny les garnisons desdictes places. Sur quoy leur a esté respondu que c'est chose que Sa Majesté trouve très mauvais, si elle se faict, ayans ces jours passez declairé sur ce son intention si expressement, que nul ne la doit revoker en doute. Et quant au payement des garnisons, la nécessité des affaires empesche qu'il ne se faict comme il seroit bien requis : ce neanmoins on y pourveoit le mieulx que l'on peult. Et pour le regard du payement des garnisons des places qui sont en leurs gouvernemens, ladiete dame Royne en escripra au Roy.

Se plaignent pareillement de ce que es commissions des tailles de tout le royaume sont compris (expressement, ce semble, pour les decrier) le payement de leurs gaiges, leurs remboursemens et aussi les cent mil livres tournois pour la citadelle de Verdun. Sur quoy leur a esté respondu que pour leurs gardes, l'on estime qu'ilz ne se levent que en l'estendue de leurs gouvernemens; mais que, pour le reste desdicts remboursemens et citadelle de Verdun, c'estoit chose qui regardoit et concernoit le general du royaume, et que Sa Majesté avoit estimé raisonnable que toutes les provinces en portassent leur part.

Ilz se plaignent semblablement des assignations qui ont esté baillées à Monsieur le duc de Lorraine pour son remboursement du paiement des reistres et aultres estrangiers et aussi pour le payement des garnisons des places de leurs gouvernemens, mesme de Champaigne et de Bourgogne, que l'on laisse sur les non vailleurs des receptes generalles, de sorte qu'oltre les grandz fraiz qu'il y a à aller poursuivre le payement de leurs assignations sur tant de receptes loingtaines où on les assigne et que l'on les rejecte sur la faulte de fondz et non vailleurs desdictes receptes, il ne s'en recoit rien ou que bien peu; d'autant que toutes aultres assignations sont preferées aux dessusdictes : partant ilz requierent le Roy qu'il luy plaise y pourveoir. Sur quoy leur a esté respondu que, pour le regard des assignations baillées à mondict S^r de Lorraine, l'on ne sçait poinct qu'il y ait esté touché en aucune sorte, et que, si par fortune il s'est trouvé qu'en quelques receptes il y ait eu faulte de fondz, l'on a faict neanmoins tout ce qu'il a esté possible pour y satisfaire. Toutesfois à quelques unes desdictes receptes generalles la pauvreté du peuple a esté si grande, qu'il n'a pas esté possible qu'ilz ne s'en soient sentyz. Mais ç'a esté le moins que l'on a peu, et se fera en sorte que mondict S^r de Lorraine en soit content et satisfait. Et pour le regard des garnisons, ce n'est pas l'intention du Roy que tout tombe entierement sur ung payement si privilégié, et, advenant ladiete faulte de fondz, l'on advisera de les faire paier au six la livre.

Ilz font aussi plaincte que l'on ne laisse exercer la charge à Monsieur d'Entraigues¹. Sur quoy la Royne Mere du Roy a promis

¹ François de Batzac, qui voulait garder le gouvernement d'Orléans.

qu'elle escripra à Monsieur le Chevallier¹ que ce qui a esté par elle promis à Monsieur de Lorraine en ce faict, sera suivy de poinct en poinct. Et pour cest effect, Monsieur le duc de Guise a dict avoir envoyé querir ladicte promesse pour la lire.

Ils ont esté exhortez par ladicte dame Royne, Mere du Roy, de faire restituer promptement les places de Doullans, le Crotoner et

Pont-Remy. Sur quoy ilz ont respondu que c'est chose qui s'est faicte à leur très grand regret, sans leur sceu, dont ilz sont bien marryz, que incontinant que ladicte dame Royne leur en parla à son arrivée icy, ilz escripvirent fort expressement par homme exprès qu'ilz attendent, et sera de retour dedans quatre ou cinq jours, et qu'ilz esperent en donner contentement au Roy.

IX

LETTRES DU DUC DE BOUILLON À LA REINE MÈRE².

Sedan, 15 mai 1587.

Madame, aiant entendu, par la depesche qu'il a pleu au Roy me faire, comme Vostre Majesté approchoit ceste frontiere, je n'ay voulu faillir à depescher ce gentilhomme present porteur vers elle, pour luy faire entendre comme toutes choses se sont passées par degà et en quel estat elles sont presentement, et, sur ce, très humblement la supplier que, recevant en bonne part mes justes doléances, telles que je luy ay donné charge les représenter à Vostre Majesté, il luy plaise m'estre favorable et selon la prudence et affection qu'elle porte à la paix publique, tenir la main à ce que ce pays soit deschargé des miseres et calamitez qu'il a souffertes et souffre encores tous les jours par le moien de la guerre; à quoy je seray tousjours disposé selon le respect, reverence et service que je

veux toute ma vye porter à Voz Majestez, dont je prie à Dieu me faire la grace et vous donner, etc.

De Sedan, ce xv^e may 1587.

Vostre très humble et très obeissant serviteur,

ROBERT DE LA MARCK.

Sedan, 19 juin 1587.

Madame, suivant vostre commandement et la charge qu'il a pleu à Vostre Majesté donner au S^r de Verac³, j'ay accordé la suspension d'armes pour quarante jours en la forme qu'il monstrera, selon laquelle j'espere donner tel ordre de mon costé qu'elle sera exactement observée, m'assurant que Vostredicte Majesté aura aussi commandé le semblable estre faict de celuy de Monsieur de Guise, ce dont je la suplie très humblement; car si l'on innovoit en icelle, comme l'on a faict à la dernière, il

¹ Sans doute Charles de Balzac, dit Entraguet, frere de François de Balzac d'Entragues, très devoue aux princes de la maison de Lorraine et qui était capitaine des gardes. — ² Bibl. nat., Fonds français, n° 3395, f° 13, copie.

Voir, p. 208, la lettre de Catherine au duc. — ³ Bibl. nat., Fonds français, n° 3395, f° 58, orig. — ⁴ Voir la lettre au duc de Bouillon du 25 mai 1587 et le post-scriptum du 3 juin, p. 217, ainsi que la lettre au même Bouillon, p. 203.

me seroit difficile pouvoir tenir les gens de guerre sans user de revanche, qui seroit tous-jours accroistre le mal. Et d'autant, Madame, que oultre la teneur des lettres de Vostre Majesté, ledict S^r de Verac m'a proposé de faire ung roole de ceulz de la noblesse qui sont en ce lieu, pour prendre promesse d'eulx que, pendant qu'ilz seroient en mes terres, ilz se comporteront comme ilz doivent, sans faire aucune chose qui puisse prejudicier au service du Roy, je puis asseurer Vostre Majesté que, dez le commencement qu'ilz y sont arrivez, ceste reigle a esté faicte, estable et suyvie sans aucun contredit; et, sans la force qu'on m'a voulu faire et à eulx, Vos Majestez n'eussent jamais oy parler des desordres qui s'en sont, à mon très grand regret, ensuiviz. En quoy elles considereront, s'il leur plaist, que pour le desir que j'ay de me conserver avec mes places en la devotion de leur service, je ne pouvois moins que d'y apporter la juste deffence, en laquelle lesdicts gentilzhommes m'ont tellement assisté, que je ne puis honnestement me departir de la promesse que je leur ay faicte de ne les abandonner, ainsy que par mes derniers memoires, que ledict S^r de

Verac a portez, je l'ay faict entendre à Vosdictes Majestez; dont j'espere bonne et favorable response au soulagement de la nécessité où ilz sont; et que par mesme moien ilz commanderont [que] les garnisons, qu'on a mises en leurs maisons, seront ostées, pour éviter leur totale ruine et les degastz et exactions qu'ilz font en icelles: ce dont je vous supplie derechef très humblement, et au Createur vous donner, Madame, très parfaicte prosperité et sainte, très heureuse et longue vie.

De Sedan, ce xix^e jour de juing 1587.

Vostre très humble et très obeissant serviteur.

ROBERT DE LA MARCK.

Madame, combien que la suspension d'armes ayst esté publiée dès hier, si esse qu'on n'a delaissé de venir courir aujourd'huy en mes terres et a-on emmené cinq chevaux d'un pauvre laboureur de mes subjectz; ce qui me faict très humblement supplier Vostre Majesté user sur ce de son auctorité et commandement, pour éviter que par une continuation il n'en advienne quelque desordre.

X

SECONDE MISSION DU SIEUR DE VÉRAC PRÈS LE DUC DE BOUILLON¹.

8 juin 1587.

La Royne mere du Roy, ayant veu le memoire qu'a rapporté le S^r de Cussy de l'intention du Roy sur ce qui a esté cy-devant proposé pour remettre et bien establir le repos du costé de Sedan et de Jametz, et considéré aussi la lettre que Monsieur le Duc de Bouillon a

escripte à ladicte dame Royne par le S^r de Verac, l'ung de ses gentilzhommes servans, qu'elle avoit envoyé vers luy pour cest effect, avec ce qu'il a rapporté de l'intention dudict S^r Duc de Bouillon, elle a advisé de renvoyer ledict S^r de Verac vers luy, s'en retournant

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 4734, f° 206, copie.

lediet S^r de Cussy le retrouver; les ayans chargez tous deux de représenter premièrement audiet S^r Duc de Bouillon la bonne et droicte intention du Roy à l'entretennement de sa protection et de ses subjectz, quand ilz se comporteront comme ilz doivent suivant l'intention de Sa Majesté.

Laquelle feit, pour faire effectuer sa bonne volonté, bailler dez le xii^{me} du mois d'april dernier audiet S^r de Cussy, par memoire, les pointz et articles que Sadiete Majesté desire que lediet S^r Duc de Bouillon effectue et face effectuer par lediet sieur.

Et afin d'en venir promptement à l'effect, ladiete dame Royne a faict bailler audiet S^r de Verac lediet memoire contenant l'intention du Roy, signé de sa main et contresigné Brulart, lediet xii^{me} jour d'april dernier; suivant lequel il exhortera lediet S^r de Bouillon de suivre et faire suivre et observer chacun des pointz et articles d'iceluy, et fassenrera que le Roy le fera en semblable garder et observer de sa part, tant par Monsieur le duc de Guyse pour le regard du gouvernement de Champaigne, que par ceulx qui commandent et ont auctorité en l'estendue des eveschez de Verdun, Thoul, Metz et païs Messin; voullant et entendant Sadiete Majesté que doresnavant le tout soit sincerement et de bonne foy gardé et observé de part et d'autre, et que pour cest effect tous prisonniers de guerre soient renvoyez aussi de part et d'autre sans paier aucune rançon.

Et d'autant que la rareté des grains et autres vivres est maintenant très grande en ce royaume, comme chacun scait, y en ayant si grande nécessité que beaucoup de peuple en meurt de faim, Sa Majesté, pour lever et oster

tout soubçon qui pourroit naistre que, soubz couleur du libre commerce et du transport des bledz et autres grains que Sadiete Majesté a tousjours permis à ceulx de Sedan, Jametz et autres terres dudiet S^r Duc de Bouillon, aucuns marchans ou autres desdicts lieux en transportassent et vendissent au Pays Bas pour en faire prollict, ou bien que l'on feist faire amas et magazins de grains pour ayder et secourir les estrangers, qu'on diet qui se levent et veulent marcher en faveur de ceulx de la nouvelle oppinion, veult et entend que cela soit si bien ordonné et reiglé, que ceulx dudiet Sedan, Jametz et autres lieux appartenans audiet S^r Duc de Bouillon ne se garnissent desdicts bledz et autres grains plus que ce qui leur sera nécessaire pour vivre seulement jusques ad ce que l'occasion et doubte desdicts estrangers soit passée, encores que par lediet memoire du xii^{me} d'april il soit porté que lediet commerce sera libre et que par consequant il seroit [permis] audiet S^r Duc de Bouillon et à ceulx de ses places et villaiges d'en transporter tel nombre et ainsi qu'ilz ont accoustumé; ce [qui ne se] peult à present, pour les raisons dessusdictes.

Et pour ceste cause, lad. dame Royne [donne] charge audiet S^r de Verac de regar[der avec] lediet S^r Duc de Bouillon quelle quantité desdicts bledz et grains il luy fault [garder] raisonnablement pour la provision, nourriture et alliment de ceulx de ses [places] et villaiges seulement; et de luy dire que jusques après la recolte, [sans] aultre temps, Sadiete Majesté entend que la quantité desdicts bledz, grains, vivres et victuailles qu'il prendra soit limitée.

Et desireroit aussi Sadiete Majesté que, pour éviter encores plus clairement tout abuz qui se pourroit commectre audiet transport

de bledz. lesdicts grains se meissent en des greniers comme à Atigny¹, Le Chesne Pouilleux² et à quelque aultre lieu commode, d'où l'on tireroit lesdicts grains pour les m[ettre] ausdicts Sedan, Jametz et aultres lieux appartenans audiet S^r Duc de Bouillon, quand ilz en auroient besoing, sans les incommoder; car les gens dudiet S^r Duc de Bouillon en auroient les clefs, et seroit seulement pour éviter à l'abbuz, [et] ce, en attendant qu'il plaise à Dieu nous faire la grace que les choses [puissent] estre plus tranquilles et hors de soubcon de guerre de ceulx de la [nouvelle] oppinion.

Et de tout ce que dessus, suivant lediet memoire d'iceuluy xii^{me} avril [et de] cestuy-cy, lediet S^r de Verac prendra les promesses et pappiers [à ce] necessaires dudiet S^r Duc de Bouillon, afin qu'en semblable on luy [donne celles] qui luy auront esté promises et accordées.

Et afin de donner temps audicts estrangers estans esdictes places de Sedan [et Jametz] de se pouvoir retirer, leur sera accordé delay de trois sepmaines pour [vacquer] à leurs affaires, et cependant tous actes d'hostilité cesseront de pa[rt] et d'autre [et sera la liberté de commerce accoustumé restably.

Lediet S^r de Verac priera de la part de ladicte dame Roynie lediet S^r Duc de Bouillon de faire faire restitution aux relligieux du Montdieu³ de tout ce qui leur a esté pris, suivant les deux lettres qu'elle luy en a jà escriptes, tenant la main qu'ilz puissent estre conservez doresnavant, comme ilz ont esté cy-devant, sans qu'il leur soit faict aucun tort ny desplaisir. Et ce sera faire chose très agreable à ladicte dame Roynie.

Faict à Rheims, le viii^{me} jour de juing 1587.

XL

CONFÉRENCE TENUE À REIMS AVEC LE DUC DE GUISE AU COMMENCEMENT DE JUIN 1587¹.

La Roynie mere du Roy a proposé à Mons de Guise que la principale charge qu'elle avoit estoit de savoir de luy ce dont il se plaignoit et que, sur ce, elle vouloit particulièrement conferer avecques luy²; cependant qu'il debvoit croire que le Roy estoit en volonté de l'avancer plus que jamais, reconnoissant qu'il n'avoit aucun plus fidelle serviteur que luy, ne plus digne d'estre employé en grandes charges, et que doresnavant il luy feroit connoistre combien son zele et sa pieté luy agreoit; qu'il advisa[st] à ce qu'il desiroyt de luy,

et qu'il y avoit moyen de les unir plus estroitement que jamais. Bref, par trois diverses fois elle luy tint cedit propos et usa de semblables artifices à ceulx qui nous sont representez en l'Evangile, où il est dit : *Hæc omnia tibi dabo*. Mais il ne se monstra gueres esmeu de tous ces allechemens, ains fit telle reponse veritablement digne de luy : « Madame, j'ay toujours ignoré les faveurs et graces du Roy, encore que j'aye toujours essayé de reverer ses commandemens, employant au peril de ma vie l'effort de l'exécution d'iceulx; je n'ay

¹ Atigny (Ardennes), arrondissement de Vouziers. — ² Le Chesne (Ardennes), chef-lieu de canton, arr. de Vouziers. — Hameau du canton de Raucourt (Ardennes), arr. de Sedan. — ³ Bibl. nat., Fonds Dupuy, n° 844, f° 467. — La même pièce se trouve aux Arch. nat., Fonds esp., B. 59, 151, sous forme d'une relation envoyée par l'ambassadeur d'Espagne à Philippe II. Voir *Les Guises et les Valois*, par J. de Croze, t. II, p. 284. — Voir la longue lettre de la reine mere au roi du 3 juin 1587, p. 215 à 218.

aucune occasion de mescontentement pour mon particulier; mais venons au public, auquel je me suis du tout dédié. Et ne peust avoir aultre parolle de luy, dont elle fut fort estonnée. Enfin, elle vint à parler du faict de Picardye, disant que le Roy entendoit et vouloit que l'on remist les villes en son obeissance, celles, disoit-elle, qui avoient esté prises et emportées sur les catholiques, luy demandant s'il avonoit telles surprises. A quoy il respondit, en la presence du cardinal de Bourbon, qui l'assistoit, et du S^r de Believre, assistant la Royne mere, que c'estoit rayson de remectre entre les mains des catholiques toutes les villes qui leur avoient esté enlevées pour fortifier les ennemis de Dieu, comme Angers et Valence; qu'il ne savoit en Picardie ville qui ne tint pour les catholiques, fors celles que le duc d'Espernon avoit assurées pour le roy de Navarre; toutesfois que, s'il eust esté creu, rien ne se fust remué en Picardie, d'autant que la saison ne le requeroit; mais que les choses estans ainsi passées à si bonne fin et executées par si bons catholiques, du tout devouez à la conservation de la catholique religion, il n'en pouvoit improuver le faict et qu'il estoit en volonté d'en defendre et soustenir les auteurs. A quoy la Royne mere repliqua qu'il ne devoit se formaliser de chose qui ne le touchoit, desirant qu'il ne s'en entremist, pour ce que le Roy estoit resolu d'y envoyer ses forces. Et il respondit que les forces devoient estre em-

ploées contre les hereticques. Et vint toucher le faict de Sedan, comme plus important à l'honneur de Dieu et au service du Roy et au repoz des catholiques, en declarant les causes qui l'avoient meu de l'investir et les moyens qu'il avoit de la remectre, avec Jametz, entre les mains du Roy dedans la Sainct-Jehan: ce qu'il eust faict sur sa vie et sur son honneur, s'il eust peu obtenyr du Roy permission d'achever et mettre à fin si belle entreprise; car ilz estoient reduictz à l'extremité si la trefve ne leur eust esté accordée par le moien du S^r de Believre, laquelle il auroit gardée pour obeir au commandement de Sa Majesté, et pendant icelle, ceux qui tenoient lesdictes places se sont ravitaillez, ayans tiré grande quantité de grains et autres vivres des magasins de Metz (ce que les gens de biens n'eussent jamais peu croire), et s'estans acreuz de forces, tant de gens que de munitions de guerre, après avoir commis infinies indignitez contre le Sainct Sacrement de l'autel, les lieux sacrez, les gens d'Eglise, et les bons subjectz et serviteurs du Roy, les enmenans tous les jours captifs; priant le Roy de luy donner moyens de venger les torts faictz à Dieu, à son honneur, à la sainte foy et religion catholique, et, s'il ne le faysoit, qu'il seroit contraint s'ayder des deniers des receptes generalles. On fit response à ce point; et soudain aussi on remit en avant le faict de Picardye, et demourerent longtems en ceste conference.

XII

LETTERE DE L'ABBÉ DE PLAINPIED À LA REINE MÈRE ¹.

25 mai 1586.

Madame, en mon voiage de Rome icy, j'ay faict infinis affaires qui touchent vostre ser-

vice, et m'assure que le tout sera agreable à Vostre Magesté. Car, à Lorette j'ay establi

¹ Bibl. nat., Fonds français, n. 16645, f. 215, aut.

Voir p. 32 et note, et p. 65 et note.

vostre fondation, tesmoignaige perpetuel de vostre pieté, oultre le ressentiment de tout bonheur vostre, qui de jour à aultre suyva Vostredicte Majesté; et à Boloigne, conféré avec Monseigneur le cardinal Salviaty, legat, grandement vostre serviteur, et de luy apprins plusieurs choses; et de là, depesché exprès à Florence vers Monsieur d'Elbene pour luy donner advis necessaires pour vostre service, duquel j'ay eu la responce, et pourveu à ce qu'il m'a mandé, esperant, comme il faict, que sa negociation reussira, comme très juste et apparent est vostre droict, dont plus à plein je l'ay esclarcy; et escript en oultre au Grand Duc et à ses principaux ministres, leur advertissant de ne perdre cette occasion; et de son Altesse et de ceux de son conseil j'ay eu responce agreable et qui promet prou. Après, j'ay passé à Parme et observé plusieurs choses pour le service du Roy et vostre, et ne vous desplaira ce que je vous en rapporteray. Et, de là, j'ay veu la reine de Dannemark, laquelle vous escript par moy et fut grièvement malade d'ung esvanouissement entre mes mains; mais soudain reguerie, graces à Dieu : elle porte très grand respect au Roy et à vous, Madame, speciallement. Consequement, j'ay veu Monseigneur et Madame de Savoye, et j'en

porte lettres à Vostre Magesté, aiant esté par eux retenu plusieurs jours pour les raisons que je vous diray, sans vous oblir le prospere et heureux aspect du prince vostre petit-filz, et vous osant quasi asseurer que madicte dame de Savoye est de rechef grosse. De tout cecy je porterai ample advis à Vostredicte Magesté dans huit jours; et cependant me trouvant ung peu et trop mal disposé, je vous ay voulu faire la presente par homme exprès et envoyer à Vostre Magesté et à Madame la princesse de petites brouilleries¹ du monastere de Florence, qui seront dans une boëtte. Mais le Roy et vous, Madame, dehvrez avoir esté advertiz que Nostre Saint-Pere, par moy, vous envoie des *Agnus Dei* de sa premiere consecration, qui porteront bonheur à Voz Magestez, ausquelz Sa Saincteté escript, oultre quelque creance qu'elle m'a commise, dont je m'acquiteray. Monsieur de Nazareth vous escript². Madame, je supplie le Createur donner à Vostre Magesté tout accroissement d'heur et felicité roiale.

Esript à Lyon, le jour [de] Pentecouste 1586.

Vostre très humble et très obeissant subiect,

L'abbé DE PLAINPIED.

¹ *Brouilleries*, dans le sens de «petites choses» ou «bagatelles». — ² Au sujet de l'évêque de Nazareth, qui avait été légat en France et qu'on voulait y renvoyer, Julien Del Bene écrivait à la reine mère, de Rome, le 1^{er} juillet 1586 : «Mons^r l'evêque de Nazaret est par delà il y a quelque huit jours, et va disant qu'il ne sait quel peché il a fait, veu que le Pape le veult envoyer faire penitance. Beaucoup jugent ceste legation mal à propos, pour ce qu'estant l'homme du tout dependant de Farnese et sujet du Roy d'Espagne, il seroit pour avoir, plus que son estat ne deveroit porter, des intelligences avec Mons^r le Prince de Parme.» — (Ms. p. 16045, f^o 219).

XIII

LETTRE DU DUC DE MAYENNE À LA REINE MÈRE ¹.

8 juillet 1587.

Madame, m'assurant que vous ne recevrez mes prières à importunité, je vous supplieray très humblement m'assister à l'endroit du Roy à ce qu'il luy plaise me donner quelque moyen de conserver ceste province², de laquelle le peril est si proche, que, s'il n'y est promptement pourveu, il ne fault nullement doubter qu'il n'en arrive du mal pour son service. Il me semble, Madame, qu'entre tant et si grandes despences qui se font maintenant pour l'occasion des reïstres, l'on peut bien ordonner quelque peu de choses pour ceste province qui est plus menassée qu'aucune des autres.

J'ay donné charge au viseneschal de Montelimard, qui est en court pour ceste poursuite, d'en supplier très humblement Vostre Magesté et l'en ressonvenir. Je ne l'en importuneray d'avantage et luy baisera très humblement les mains, priant Vostre Seigneur qu'il vous donne, Madame, très heureuse et très longue vie.

De Dijon, le viii. jour de juillet 1587.

Vostre très humble et très obeissant et très fidelle subject et serviteur,

CHARLES DE LORRAINE.

XIV

LETTRE DE M. DE L'AUBESPINE-CHATEAUNEUF À LA REINE MÈRE ³.

25 juillet 1587.

Madame, Vostre Magesté verra par ce que j'escriz au Roy, l'estat des affaires de decà et comme la royne d'Angleterre se monstre desirieuse de traicter une bonne paix en France; encores que, selon que j'estime, s'il luy eust plu mettre par cy-devant ceste sienne bonne volonté en effect et conseiller le roy de Navarre de se accommoder à celle de Voz Magestez, il ne se fust à l'adventure pas monstré si esloigné de tout accord, comme il a fait lors de vostre voyage en Guyenne. Ladiete dame a ordonné

les obseques de la defuncte royne d'Ecosse estre faictes au premier jour du moys prochain, qui nous est l'unziesme, avec toutes les ceremonies requises à une royne, ayant desjà député la contesse de Bethfort et plusieurs autres dames de ce royaume, jusques au nombre de trente six, pour y assister. Et à ce que j'entens la despence qui s'y fera pourra monter à dix ou douze mil escuz. Elle m'a promis qu'incontinent après, elle fera delivrer tous les serviteurs de ladiete dame, suivant la

¹ Bibl. nat., Fonds fr., n. 3380, t. 7, aut.

La Rouegogne.

³ Bibl. nat., Fonds fr., n. 3377, f. 41, orig.

requeste que je luy en ay faicte de la part du Roy. Le sieur dom Anthonio, roy esleu de Portugal, est toujours icy, poursuyvant quelque secours de ceste princesse; mais je ne voy pas grande aparence d'en pouvoir tirer. Madame, je supplie le Createur, donner à Vostre Majesté,

en parfaite santé et prospérité, très longue et très heureuse vie.

De Londres, ce xxv^e de juillet 1587.

Vostre très humble et très obeissant serviteur et sujet.

DE L'AUBESPINE CHASTEAFNELE.

XX

LETTRE DE BRIJART DE SILLERY À LA REINE MÈRE ¹.

30 août 1587.

Madame, Vostre Majesté aura peu congnoistre, par les depeschés que j'ay faictes au Roy depuis mon arrivée en ce lieu, la miserable confusion en laquelle j'ay trouvé ce pays des Lignes, et les traverses et difficultez qu'on m'a données, tant pour le faict de la levée des huit mil Suisses, que pour la revocation de ceux qui sont allez contre le service de Sa Majesté; nonobstant lesquelles, lesdicts huit mille Suisses, Dieu mercy, sont tous prestz de marcher, aussy bien armés et d'aussy bonne volonté qu'il en sont sorty de longtemps de ce pays. La justice de la cause leur eschauffe le courage, lequel ilz esperent faire perdre à ces Suisses bastardz qui sont allez contre le service de Sa Majesté, lesquels les ambassadeurs des cantons protestans m'ont donné esperance de faire revocquer par leurs superieurs, de telle sorte que Voz Majestez seroient satisfaites. Je crains maintenant qu'il ne soit bien tard; touteslois, Madame, je ne perdray point courage et ne laisseray de poursuivre jusques à la fin, et n'oubliay rien de ce qui appartiendra au bien du service de Voz Majestés, pour lequel restablir, et

acheminer les affaires à quelque meilleur ordre en ces Lignes, après avoir considéré les plainctes et advis que je reçoys de tous costez, il semble qu'on pourroit arrester le cours du mal et remettre peu à peu l'auctorité en la reputation des affaires de Sa Majesté, s'il luy plaisoit commander que les censes et interestz fussent d'ores en avant bien payez, et ordonner quelque somme modérée, pour faire toucher quelque chose sur le principal aux plus pressez et necessiteux. Je leur ay donné bonne esperance et d'honnestes parolles, avec lesquelles Dieu m'a faict ceste grace de retenir l'impetuosité de plusieurs, à ce commencement. Mais je congnoy bien que ceste monnoye perdra bientost son cours et qu'il leur fault aultre chose pour les contenter; autrement seroit-il impossible de les maintenir, non seulement pour estre soliceitez et allieuez par promesses, mais pour le mauvais traitement qu'ils reçoivent de leurs creantiers qui font vendre leurs biens et les contraignent de s'absenter et habandonner leurs maisons, pour craincte d'avoir pis; ce que j'ay cy-devant faict entendre au Roy. Suppliant très humble-

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3376, t. 9, orig. — Sur la mission de Nicolas Brijart de Sillery, fils du secrétaire d'État, Pierre Brijart, voir la note de la page 295.

Sur la mission de Nicolas Brijart de Sillery, fils du

ment Vostre Majesté, Madame, qu'il luy plaise pardonner au desir et intention que j'ay de bien et fidellement servir, si j'ay pris la hardiesse de luy en rendre compte, pour la supplier ne permettre que les affaires en ces Ligues soient habandonnez, et qu'il y soit pourveu de remede convenable, Madame, je

prie Dieu qu'il luy plaise maintenir Vostre Majesté longuement et heureusement en parfaite santé.

De Solleurre, ce xxx^{me} aoust 1587.

Vostre très humble et très obeissant subject et serviteur.

N. BRULART.

XVI

NÉGOCIATIONS AVEC LE DUC DE LORRAINE ¹.

1^{er} MÉMOIRE DE HENRI III AU DUC DE LORRAINE ².

23 septembre 1587.

Le Roy ayant veu et bien particulièrement considéré le contenu en l'instruction qui a esté donnée au Sr de La Bastide, depesché de la part de Monseigneur le Duc de Lorraine par devers Sa Majesté, et ouy semblablement ce qu'il a eu charge de luy dire de bouche, desire en premier lieu que mondict Sr de Lorraine saiche qu'elle cognoist assez que pour l'affection singuliere qu'il porte au bien de ses affaires et le desir qu'il a eu d'empescher que l'armée des estrangiers, levée à la faveur du roy de Navarre et de ceulx de la nouvelle opinion, n'entrast de premiere abordée en son royaume, au grand dommaige de ses bons subjectz, il s'est essayé de luy faire, dedans son pays, toute la plus vive resistance qui luy a esté possible, pour d'autant retarder son acheminement; s'estant deporté en cest endroiet comme prince qui est grandement affectionné à Sadiete Majesté et qui a désiré, selon la proximité d'alliance dont il luy

atouche, luy faire à l'occasion parroistre combien il souhaicte la prosperité de sesdictes affaires, dont elle le mercye fort affectueusement, et mesmes de ce que, en continuant ses bons deportemens, après avoir entendu qu'il pourroit avoir moyen de desbaucher une bonne partye des Suysses qui sont en ladicte armée estrangiere, il a enchargé en congediant quelques prisonniers qui ont esté pris, de s'employer à ce que lesdicts Suysses ou une bonne partye d'iceulx se veillent retirer, ayant donné assurance, signée de sa main et cachetée du seel de ses armes, que, en cas qu'ilz le veillent faire, il leur fera donner tout seur et libre passaige, administrer vivres et escorte jusques dedans leur pays, avec promesse d'un moys de solde, pourveu qu'ilz se retirent en general, ou jusques au nombre de cinq à six mil; ce que Sadiete Majesté loue grandement et vouldroit que ce traicté eut peu venir à quelque bon effect, avec intention de rembourser fort volontiers mondict Sr de Lorraine de la despence à quoy monteroit la solde dudict moys, et une grande obligation qu'elle sentiroit que ceste armée desdicts es-

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 4734, f° 396, minute. — ² Voir sur cette affaire la lettre de Catherine à Villeroy du 12 novembre 1587, p. 279 et suiv.

trangers eust esté tant affoiblye par ung tel moyen.

Sadiete Majesté a aussy fort consideré les raisons qui ont meu mondict Sr de Lorraine de faire assister des seize cens lances flamandes les forces que a mondict Sr de Guyse, pour faire teste à ladiete armée estrangiere; qui est principalement pour le peu de gens de guerre qui sans cela se feussent trouvez ensemble pour donner quelque incommodité à ladiete armée et l'empescher de pouvoir librement entreprendre ce que bon luy eust semblé, au dommage des subjectz de Sadiete Majesté; laquelle, d'autant que telle resolution vient de la part de mondict Sr de Lorraine, de la sincere affection duquel elle est entierement assurée, elle ne le peult prendre que en fort bonne part, ce qu'elle n'eust pas fait ainsy d'un aultre pour la qualité de l'affaire; car elle estime qu'il ne s'est avancé en cela que pour le seul zele du bien de son service.

Mais il luy veult bien dire que, suivant mesmes l'ouverture qu'il luy faict très prudemment, elle entend, quant les quinze cens reistres du Sr de Schombert et de Bassompierre auront peu se joindre aux forces que a le Sr duc de Guyse, que lesdicts ordonnances de Flandres soient renvoyées.

Sadiete Majesté interprete aussy à ung singulier tesmoignage de la bonne volonté que luy porte ledict Sr duc de Lorraine qu'il ayt intention de suivre ladiete armée estrangiere, pour, avec les forces que a mondict Sr de Guyse, l'incommoder en tout ce qui sera possible, comme semblablement la deliberation qu'il a prise de la venir trouver en son armée, laquelle elle estimera toujours grandement fortifiée de sa presence. Toutesfoys, elle a pensé ne luy debvoir celer qu'elle s'est

jà engagée de parolle et promesse envers Monsieur de Montpensier pour le commandement de son avant-garde, ce qu'elle ne voudroit ny pourroit revoquer en sorte du monde, estant prince de telle qualité qu'il est.

Et quant à ce que ledict Sr Duc parle de combattre et donner bataille aux estrangers sur les frontieres de ce royaume, c'est chose que Sa Majesté voudroit avoir peu estre exécutée; mais, estans jà lesdicts estrangers fort avancez dedans sondict royaume, aussy que les forces sont par trop inegales du costé de Sadiete Majesté, estant séparées comme elles sont, il n'y a plus d'ordre d'y parvenir. Mesmes que, auparavant l'arrivée dudict La Bastide, elle avoyt envoyé le Sr de Saint-Chamarant vers les Suysses, pour leur faire prendre le chemin de Arnay le Duc et d'Auxerre, afin de se venir joindre à elle, comme la principale force dont elle faict estat.

Cependant, Elle est venue par deçà pour recueillir ce qu'il y a jà d'assemblée de sesdictes forces, afin de les exploier contre le roy de Navarre, essayer de le combattre ou pour le moins, s'il est possible, l'empescher qu'il ne s'aile joindre aux susdicts estrangers, lesquels elle desire estre toujours travaillez, harassez et incommodez par delà, en attendant que tout ce qu'elle a maintenant séparé(es) en divers endroictz, estant reduict ensemble en ung corps de son armée, l'on advise à leur faire aultre plus forte resistance, selon que la raison de la guerre le pourra permettre.

2^e LETTRES DU DUC DE LORRAINE AU ROI.

25 septembre 1587¹.

Monseigneur, voiant que l'armée de ceulx de la religion estoit sortie de mes pays et en-

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 4734, f. 398, orig.

trée en vostre roiaulme, et encores que je fusse avec mes forces sur les frontieres de la France, si est-ce que, zelateur que je suis de complaire en tout et par tout à Vostre Majesté et conserver vostre auctorité, je n'ay prins ceste liberté de passer outre, ains me suis delibéré me retirer avec les Flamans et Bourguignons. Quant aux forces qu'il plaist à Vostre Majesté avoir de moy à la conduite de mon filz le Marquis, je fais donner ordre de faire promptement ramasser l'infanterie avec la cavallerie. Ce qu'il conduira et menera pour son service sera composé de treize ou quatorze centz chevaulx legiers italiens, quatre mil rheistres, quelques chevaulx legiers lorrains et quatre mil hommes de pied. Il faudra bien douze jours pour ramasser les gens de pied et les joindre avec les chevaulx legiers italiens et lorrains. Et puis il s'avancera avec ses troupes pour aller joindre les forces qu'il a pleu à Vostre Majesté mettre es mains de Monsieur de Guise pour son service, avec ce qu'il pourra avoir de rheistres, et le reste le suivra pour l'aller joindre après. La cavallerie italienne et lorraine portera la croix blanche, comme font les gens d'armes de ma compagnie d'ordonnance pour le service de Vostre Majesté, les rheistres porteront aussi l'escharpe blanche. Sur toutes lesquelles troupes mondiet filz commandera pour le service de Vostre Majesté et auront quartier à part. Et pour tant mieulx faire congnoistre à Vostre Majesté que je n'ay rien en ce monde plus desiréux que de luy faire paroistre par bons et vrais effectz la fidelité de mon très humble service, je me forceray, et emploiray tous mes moiens pour avancer le paiement de toutes les susdictes troupes durant le temps que Vostre Majesté s'en vouldra servir;

Laquelle aussy je supplie très humblement me vouloir assurer par ses lettres-patentes du remboursement des deniers d'icelluy. J'assureray Vostre Majesté que ces troupes, conduictes par mondiet filz, feront très bon service à Vostre Majesté, n'estant de besoing de changer leur serment, d'autant que je demeureray garant de leur fidel service. Vostre Majesté scait assez quelz incommoditez apportera le changement du serment des rheistres et quelles grandes pertes de deniers en adviendroît, tant pour l'entretienement des capitulations que j'ay avec eulx, que nouveau traictement qu'il seroit necessaire, que avec grandz et neantmoins superflus frais. Vostre Majesté feist avec eulx. Ilz ne laisseront de servir fidellement Vostre Majesté, comme estant entierement ma devotion et celle de mondiet filz n'obeyr ny dependre d'autre que de Vostre Majesté seule. Ilz demeureront pour tel temps que Vostre Majesté se vouldra servir d'eulx, obeissans très humblement aux commandementz qu'il plaira à Vostre Majesté faire pour les retenir ou sortir de son roiaulme à son bon plaisir. Ainsy il plaira à Vostre Majesté commander sur le tout son bon vouloir, auquel toute ma vie je conformeray mes actions de mesme affection que je baise très humblement les mains à Vostre Majesté et prie Dieu, Monseigneur, conserver longuement icelle en toute santé, très bonne et longue vie.

Du Neufchâteau, le xxv^e septembre 1587.

Vostre très humble et très obeissant frere et serviteur,

Charles de LORRAINE.

8 novembre 1587.

Monseigneur, j'ay receu les lectres qu'il vous a plu m'escrire par le sieur de Riens, et

entendu de luy se qu'il n'a proposé de la part de Vostre Majesté, chause à la verité qui m'a randu fort perplex. Toutefois, connesant le devoir que jay dois à vostre servise et à la conservasion de mon honneur, que jay tiens cher plus que ma propre vie, jay luy hé faict reponse sur le sujet de mon voiage, tel que jay l'ay prié le faire entendre à Vostre Majesté, dont j'espere qu'il en auras contentement. Pour de quoy l'assurer et luy faire entendre les reson qui me nescite de m'ache-miner à vostre servise, jay desesché le S^r de Lenoncourt, quel jay supplie très humblement Vostre Majesté le crere de se qu'il luy diras de ma part et me faire set honneur de me reconestre pour son très humble et fidel serviteur, et estimer que jay consantirois plustost à la ruine de ma propre vie et de mon estat que de faire ou pauser chause qui soit ou qui penise tanst soit peu revenir contre le service de vostre couronne. Et en sete volonté, jay beseré très humblement les mains de Vostre Majesté et supplie Dieu luy donner, Monseigneur, en parfaicte santé, très heureuse et très longue vie.

De Bar, se viii. novembre.

Vostre tres humble et tres obeissant frere et serviteur,

Charles de Lorraine.

3^e INSTRUCTION DE MONSIEUR DE BELLHARE
ALLANT EN LORRAINE¹.

Novembre 1587.

Que Monsieur de Lorraine ne doit bouger de son pays, ou s'opposer avecques ses forces à la seconde levée des Allemantz, et ne

venir trouver Sa Majesté avecques sesdictes forces, et neantmoins que, s'il veult envoyer au camp du Roy monsieur le Marquis du Pont, son filz, à condition que luy et ses gens presteront le serment et porteront marques et croix blanches, ainsy qu'il est accoustumé faire par gens de guerre entrantz au service de Sa Majesté, le Roy offre le rembourser de leur solde pour le temps qu'ilz feront service à Sa Majesté. La Royne craint que le Roy son filz s'offence contre ledict Seigneur Duc, s'il amene ses forces en France et vient retrouver le Roy :

Premierement qu'il n'est loisible à aucun prince, ou autre que ce soit, d'entrer à main armée sur les terres et pais du Roy ou autre prince souverain, sans son vouloir et consentement et en estre requis par luy, quelque parent proche ou amy qui luy puisse estre;

Que celui qui y est appelé n'y doit venir, s'il n'accepte les conditions qui luy sont proposées de la part de celui qui l'appelle;

Que le Roy n'a jamais faict venir des forces, qu'elles ne luy ayent presté le sermant et ayent antierement deppendu du commandement de Sa Majesté, les paiant comme il veut celles du Duc de Lorraine.

S'il le faisoit, ce seroit ouvrir contremain à d'autres princes ses parentz, qui seroient bien aizes qu'il eust commencé, et n'attendent que l'occasion.

Parlant s'en doit abstenir et ne rien entreprendre contre la volonté du Roy, difficile de supporter sans en faire demonstration, qui seroit malheur et inconvenient.

Sy ledict S^r de Lorraine s'est mis en frais pour la capitulation des rheistres pour quatre

¹ Bibl. nat., Fonds français, n. 3675, f. 174, minute.

mois, le Roy offre de prandre sur luy ung mois de perte.

Du¹ jour de novembre 1587.

4^e LETTRE DU DUC DE LORRAINE À LA REINE MÈRE².

12 novembre 1587.

Madame, j'ay receu par se porteur les lestres qu'il a plu à Vostre Majesté m'escire, par lequel j'ay ven l'honneur qu'il plect à Vostre Majesté me faire, de quoy j'ay suis si infiniment hobligné, et la supplie très humblement de crere que j'ay n'ay jamès rien tant désiré que d'estre sy heureus de pover faire lun bon service au Roy, et ne sederés jamès à personne d'affection ny de fidelité. Quant au sermant que Vostre Majesté desire que mes troupes fassé, à cet chause, Madame, qu'il hy hauroit beaucoup de diligulté des restre, à cause que s'et chause qu'il ne font. Chomber en pouras rade conte à Vostre Majesté, comme s'et chause très malesée et hoù lyl horoist hunc estreme longueur, qui(l) n'aporteroist rien pour le service deu Roy; enfin, Madame, j'ay m'obligeré pour heus, et repondrés de leur fidelités comme j'ay ferés de toust se quy sera sou moy, et ne manquerés jamès de se que j'ay proumesterés au Roy, et hemerois mieu mourir que de y avoir manquer, ny de faire chause quy peuis estre contre l'ostorité et servise deu Roy. Jay supplie très humblement Vostre Majesté considerer toutes ses resson et sele que se porteur diras à Vostre Majesté, et de crere que rien au monde ne me mesne que le servise de Dieu et seluy deu Roy, à quoy hil me samble qu'il hy va de son hotorité, pour lequel j'espargnerés jamès la vie contre seus qu'il hy vouldroit preché; et

n'y a rien au monde quy me saurois faire changer sete volenté, coume sete le Createur³, auquel j'ay supplie qu'il doint à Vostre Majesté, Madame, très heureuse et très longue vie.

De Bar, se xii. de novembre.

Vostre très humble et très obeisant filz et serviteur.

Charles DE LORRAINE.

5^e LE ROI AU DUC DE LORRAINE⁴.

16 novembre 1587.

Mon frere, estant très resolu à ne me vouldoir departir de ma constante resolution, je vous le mande si franchement ceste foys, que je ne veulx point croire que vous ne faciez plus d'estat de mon affection et amitié que de vouldoir passer plus oultre; car je ne suys pas à mespriser, n'ayant Dieu donné les moyens pour me scavoir bien conserver et la puissance pour les effectuer. Je me promectz que, sur ma responce, qui est que je ne veulx souffrir aucunement l'acheminement de vos forces en mon royaume qu'avec les conditions du serment que je vous ay mandées et non autrement, que vous n'entreprendrez ce qui n'appartient que à moy d'ordonner, qui est d'avoir forces en mondict estat que celles qu'il me plaist. Ne le trictes doneq pas; car je vous declare que vous ne le devez pas, si vous voulez me conserver pour amy et parent proche, comme je suys; partant ne passez plus avant. Adieu.

Le xvi^{me} de novembre 1587.

Soubzsigné :

Vostre bon frere,

HENRY.

¹ Le quatrième est en blanc. ² Bibl. nat., Fonds français, n. 4734, f. 400, aut.

comme sait le Createur. ³ Bibl. nat., Fonds français, n. 4734, f. 307, orig.

Il y a bien "soubzsigné", mais ce n'est pas une copie : le roi a signé la lettre.

Comme sete le Createur,

Il y a bien "soubzsigné", mais

LE ROI AU DUC DE LORRAINE¹.

Novembre 1587.

Mon frere, ayant pensé que je ne pouvois rien faire de mieulx pour dissiper et ruiner ceste armée d'estrangers et françois, levez à la faveur du roy de Navarre et de ceulx de la nouvelle opinion, que de trouver moien d'en separer les Suisses, qui estoit leur meilleure troupe de gens de pied, dès que j'estois dernièrement à Jargueau, j'entrey en negociation avec lesdicts Suisses, pour les faire retourner en leur pays; ce qui a esté depuis continué, tellement que, après quelques allées et venues, la chose a esté resoluë entierement, me promectant les collonelz et cappitaines de ne venir jamais dedans mon royaume, en levée qui ne soit demandée par mes lettres expresses aux Seigneurs des Lignes, selon qu'il est accoustumé et que le portent les traictez d'alliance que j'ay avec eulx, ayant lesdicts collonelz et cappitaines recongneu la faulte qu'ilz avoient faicte, non par mauvaise intention, mais par la seduction des gens du roy de Navarre, qui leur avoient asseuré que, venant ainsi en mondict royaume, ilz feroient chose qui ne seroit agreable et qui aideroit au bien de ma couronne. Or, mon frere, estant maintenant lesdicts Suisses ainsi separez d'avec les reistres françois et lansquenetz, et ayant eu d'ailleurs lesdicts reistres la lourde estraicte que leur a donnée mon cousin le duc de Guyse à Auneau², où il a esté defaict sept cornettes du baron d'Osna et plus de quinze cens hommes mortz sur la place, ainsi que en aurez bien esté adverty, je veoy les reliques de ce naufrage en tel estat, que je ne puis que m'asseurer de veoir bien tost

le tout perdu, ruyné et defaict par la poursuite de mes forces, quant elles seroient beaucoup moindres qu'elles ne sont, soit qu'ilz preignent le chemin de leur retour en Allemagne, en allant vers la source de la riviere d'Yonne, ou prenant celloy du hault de la riviere de Loire, trouver la source et sercher le moien de joindre le roy de Navarre. Si bien que estans les provinces de deçà repurgées de ceulx de ladicte nouvelle opinion, je n'auray plus à leur faire teste que du costé du Poictou et de la Guyenne. Et me faultra par ce moien plustost penser à diminuer mes forces pour soullaiger ma despence, que de les accroistre : qui est cause que, outre ce que je vous ay mandé cy-devant par le Sr de Rieux, je vous diray, mon frere, que j'ay moins affaire des vostres que jamais, ainsi que le pourrez bien juger en l'estat où sont reduictes les choses maintenant. Partant, je vous pryé derechef, si elles estoient jà achemynées en mon royaume, de les revocquer et faire retourner incontinent en vostre pays, où elles vous pourront bien servir à donner quelque bonne estraicte ausdicts reistres, s'ils en aprochent en s'en retournant en Allemagne, si tant est que auparavant je ne les puisse actendre avec les miennes pour les defaire entierement, ou que par aultre honorable voye je ne les face sortir hors de mon royaume, dont, en ce cas, je vous advertiray. Et quant à ce qui touche aux Suisses qui estoient avec lesdicts huguenotz, leur aiant promis de les faire conduire en toute seureté sur ma frontiere, pour se retirer en leur pays, et les aiant pris en ma protection et sauvegarde, je vous pryé que vous ordonnez fort expressement à vosdictes forces que, cas advenant qu'elles se trouvassent près d'eulx,

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3396, t. 21, orig. -- ² La défaite des reistres allemands à Auneau est du 24 novembre 1587.

elles n'ayent à riens atenter à l'encontre, en quelque sorte et maniere que ce soit; car il va en cela de l'observation de ma foy et parolle, que je ne voudrois estre violée en la moindre chose du monde, tant s'en fault que je le vouluisse en une si importante que celle-cy dont il s'agist. ce que

vous scaurez bien considerer. Priant Dieu, mon frere, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escript au camp de¹, le jour de novembre 1587.

HENRY.

XVII

BREVET D'UN DON FAIT PAR CATHERINE DE MÉDICIS À UNE DE SES DAMES².

30 septembre 1587.

Aujourd'huy, dernier jour de septembre 1587, la Royne mere du Roy estant à S^t-Maur-des-Fossez, desirant recognoistre envers la dame d'Arpentilz³, l'une des dames ordinaires et sous-intendantes de son chateau de Chenonceau, les bons et recommandables services qu'elle luy a cy-devant fait et qu'elle luy fait et continue chacun jour, Sa Majesté luy a fait don de tous et chacuns les materiaux et demolitions de maisons achetées par sadiete Majesté du S^r de Villeval⁴ en ceste ville de Paris, pour accomoder et accroistre sa mai-

son des Filles Repenties, pour en jouir par ladiete dame d'Arpentilz, lorsqu'il plaira à Sa Majesté faire abattre et demolir ladiete maison. En tesmoings de quoy, elle m'a commandé de luy en expedier le present brevet, qu'elle a pour ce voulu signer de sa main, ensemble toutes les autres provisions qui pour iceluy seront necessaires, le jour et an que dessus.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DE L'AUBESPINE.

¹ Sans doute au camp d'Artenay, car c'est là, le 27 novembre, que les Suisses, représentés par le colonel Ulrich de Bonstetten, capitulèrent entre les mains de Henri III, promettant « de ne plus prendre les armes contre le roi de France et de rester désormais étrangers à toutes levées qui pourraient se faire dans leur pays, sans l'ordre expres du souverain ». (Bibl. nat., Fonds français, n° 3975, f° 158 r°.) — ² Bibl. nat., Portef. Fontaineau, n° 370-372, fol. 366. (Autrefois Bibl. des Celestins.) Memoires de la Chambre des Comptes, t. III, p. 219. — Claude Robertet, qui avait épousé Louis du Bois, sg^r des Arpentis. Voir t. VII, p. 336, note 2. — ³ Un des Lannoy, sg^r de Villerval.

XVIII

DÉCLARATION FAITE PAR LA REINE MÈRE DU ROY À MADAME LA PRINCESSE
DE LORRAINE, TOUCHANT LE COMTÉ DE LAURAGUAIS ¹.

14 octobre 1587.

Aujourd'huy, xiiii^{me} octobre mil cinq cens quatre vingtz sept, en presence de Messieurs les comte de Chiverny, chancelier de France, de Villequier, chevalier des deux ordres du Roy, conseiller en son conseil d'estat, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, premier gentilhomme de sa chambre, gouverneur et son lieutenant general à Paris et Ysle de France, de Bellievre, superintendant de ses finances et conseiller audiet conseil d'estat, et de moy Claude Pinart, aussy conseiller et secretaire d'estat et des commandemens et finances de Sa Majesté, La Royne mere de Sadiete Majesté estant à Paris a declairé et declare, en cas qu'il plaise au Roy signer et commander les lettres de don, remission, quictance et transport, qu'elle a requis sadiete Majesté luy vouloir accorder des droictz, noms, raisons et actions, appartenans dès maintenant à Sadiete Majesté et qu'elle pourroit pretendre à l'advenir au comté de Lauraguais, et autres choses dont ladiete dame a cy-devant joy et joist encores de present, assis en Languedocq, qu'elle ne veult et n'entend user de la faculté et puissance de disposer qui luy sera concedée par lesdictes lettres, si ce n'est avec ceste condition qui est et sera tenue, pour partie du don qu'elle entend faire dudiet comté et appartenances à Madame Chrestienne, princesse de Lorraine, sa petite-fille, qu'icelluy don ne

sera tenu pour bon et valable et ne s'en pourra ladiete dame princesse ou les siens ayder à l'advenir, sinon avec ceste charge et condition que, si elle est mariée, du vivant dudiet S^r Roy, ce sera du bon gré, vouloir et permission expresse de Sa Majesté et non autrement, et outre, à la charge que ladiete dame Royne ou ladiete dame princesse, ses hoirs et ayans cause, seront tenuz, toutes et quantesfois qu'il plaira à Sadiete Majesté et à ses successeurs rois, leur delaisser lediet comté de Lauraguais et appartenances, en luy baillant, en contre échange, le comté de Beaumont, seigneuries de Sezanne, Chantemerle, Treffoly et leurs appartenances, qui seront erigez en autre comté, jusques à esgalle concurrence et pareille valeur, selon les valluations qui en seront faictes, et à la charge aussy, qu'advenant le decedz de ladiete dame la princesse auparavant que d'estre mariée, comme dict est, du gré, vouloir et permission expresse de Sadiete Majesté, que ladiete donation dudiet comté de Lauraguais ou des terres et seigneuries pour icelluy eschangées, à elle faicte par ladiete dame Royne, sera et demeurera nulle et resollue, et retourneront les choses données en l'estat qu'elles sont à present; autrement et à defaullt des conditions susdictes et de chascunes d'icelles, que le don, remission, quictance et transport que Sadiete Majesté auroit faictz, et tout ce qui

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 9 r°, copie.

s'en seroient ensuivi, seront et demoureront nulz et de nul effect et valleur, comme non faitz et non advenuz, et qu'à l'effect de ladicte nullité et pour empescher toute translation de seigneurie au prejudice d'icelle, les droictz, noms, raisons et actions donnez, remis, quietez et transportez, ensemble ledict comté de Lauraguais et appartenances, seront et demoureront speciallement affectez, obligez et ypothecquez, n'entendant icelle dame Roïne accepter ledict don, remission, quittance et transport que soulbz lesdictes charges, clauses et conditions et ypothecque speciale, lesquelles elle consent et accorde de sa part, comme en semblable ladicte dame Chrestienne, princesse de Lorraine, à ce presente a dict et declairé, entend [*lis. en tant*] qu'à elle

est de sa part, qu'elle n'entend accepter le don que ladicte dame Roïne luy pourra faire, sinon aux mesmes charges, clauses, conditions et ypothecque speciale, lesquelles elle a pareillement de sa part consenties et accordées; voullans icelles dames Roïne et princesse, et chascune d'elles respectivement, que lesdictes charges, clauses, conditions et ypothèques soient de tel effect, force et vertu, que, si elles estoient esdictes lettres de don, remission, quittance et transport. En tesmoing de quoy, ladicte dame Roïne a signé de sa main, aussy es presence desdicts S^{rs}, le present acte triple, à lesdicts jours et an.

Signé : CATHERINE, CHRESTIENNE DE LORRAINE.
HURALT, DE VILLEQUIER, BELLIEVRE
et PINART.

XIX

LETTRES DU DUC DE NEVERS À CATHERINE DE MÉDICIS¹.

Octobre-décembre 1587.

1^{er} octobre 1587.

Madame, je me sens très honoré des deux lettres qu'il a plu à Vostre Majesté de m'escire les 15. et 20. du passé, qui me confirme de plus en plus les grandes obligations que je luy ay, desquelles je supplie Dieu me donner moien de m'en revanger et vous faire un signalé service près de la personne du Roy, laquelle je desire veoir conserver plus que la mienne propre, pour le bien de toute la Chrestienté; et partant je vous supplie très humblement, Madame, de croire que ce qui despendra de mon pouvoir, je l'emploieray au

hazard de ma vie pour sa conservation; et estimeray très bien employée ma vie, si je la finiray comme je suis tenu et desire faire, en luy faisant un bon service; car, tant plus que je vois en avant, je m'y trouve obligé, et plus augmente le courage et l'affection de le servir fidellement et bien, comme il le desire. C'est pourquoy je supplieray Vostre Majesté, pour fin, de croire que je ne l'abandonneray du corps et de l'esprit jusques à leur separation et que je viveray et moureray serviteur très obligé et très affectionné et très fidelle de Vos Majestez; et, par ceste déterminée resolution, je supplieray le Createur vous don-

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3975, f° 103, minute. — Nous n'avons pu retrouver aucune des lettres adressées par la reine mère en 1587 à M. de Nevers. La correspondance du duc, que nous publions ici, y suppléera. Il faisait partie de l'armée du roi, qui manœuvra sans gloire à côté de celle du duc de Guise.

ner, Madame, tel heur et contantement que desirez.

De Saint-Aignan¹, ce premier octobre 1587.

25 octobre 1587².

Madame, je doute aucunement que Vostre Majesté n'ait esté en peine du veage que le Roy a fait delà Loire, parce qu'il n'estoit sans hazard ny danger; mais la necessité de ses affaires l'y³ a acheminé, et Dieu par sa bonté ramené en très bonne santé et avec grande honneur et profit pour son royaume et reputation; car les ennemis, se voians frustrez de passer ceste riviere, comme ilz s'attendoient par les promesses que les huguenotz leur avoit fait, ont commencé à se brouiller ensemblement, se remettant devant les yeux les manquemens que l'on leur a fait, tant au paiement de leurs services que assurance de venir pour le service du Roy, l'ayant veu armé contre eulx, et que ilz auroient ung prince avec eulx, pour leur servir de seureté de leur argent et promesses, et que en brief ilz verroient avec leur armée le roy de Navarre, que cependant l'on leur delivreroit La Charité⁴ pour leur passage et retour libre; de toutes lesquelles choses ilz n'en ont veu l'effect d'aucune. Ce qui donne quelque aparance de croire qu'ilz pourront se diviser, et particulièrement les Suisses, de quoy en parviendroit une certaine victoire, laquelle, Madame, est aussi à esperer, si l'on peult empescher ledict roy de Navarre de se joindre aux estrangers, par ce que n'ians villes à leur devotion pour s'y retirer et refreschir et se fortifier, j'estime que la necessité les combatra dans trois mois au plus

tard, puis qu'ilz patissent grandement de pain, seel et soulliers, maintenant que le Roy n'est pas près d'eulx pour les resserrer à bonne essiant, comme il pourra faire, voire les reuverser, après qu'il aura assemblé toutes ses forces.

Cependant, j'estime que Sa Majesté ne se hazardera que bien à propos, aiant prou à perdre et peu à gagner. De ma part, Madame, je ne l'abandonneray, tant que je auray de vie, et auray plus d'esgard à la conservation de sa personne que à aucune autre chose, pour l'importance qu'elle est à toute la Christianité. Et desirerois bien fort que chacun eust ce mesme but et oubliast tout son particulier pour le seul service de Sa Majesté, afin de le sortir de ce grand boubier, ce qui se feroit facilement si chacun avoit telle intention.

Quant à M^r de Lorraine, il a telle obligation à voz Majestez et à ceste couronne, que je m'assure il ne fera rien que bien à propos et qui doibve apporter aucun mescontentement au Roy et à vous, et fera telle resolution sur ce qu'il vous sera agreable, que en aurez contentement, car je l'ay toujours cognu de fort bonne aure⁵ et prince de sa parole, et porter une [si] singuliere affection au bien de ceste couronne, et à vous honorer et servir particulièrement, que je veulx croire qu'il se acommodera à ce que Vos Majestez le prieront, comme il me semble expediant pour le bien de ceste couronne et de son pais, dont Vostre Majesté sortira de la peine en laquelle il luy a plu m'escrire qu'elle est, et si j'estois capable pour y apporter aucun bon remede, je le ferois très volontiers, pour l'obligation que je vous ay et de exposer pour le service de Voz Majestez la derniere goutte de mon sang.

¹ Saint-Aignan-le-Joillard, dans le Gâtinais (Loiret), arr. de Gien. — Bibl. nat., Fonds français, n° 3975, f. 127, minute. — ² Ms. le luy. — ³ La Charité (Nièvre), également sur la Loire. — ⁴ Aure, réputation.

Et parce que, Madame, Vostre Majesté scait ordinairement tout ce qui se passe par les depeschés que le Roy luy faict¹, je ne entreprendray de l'importuner de long discours mal escrit, me reservant à esfectuer voz commandemens, que je supplie Vostre Majesté me departir souvant. Quoy attendant, je prieray Dieu vous donner, Madame, tel heur et felicité que desirez.

De Gian², ce 25 octobre 1587.

5 novembre 1587³.

Madame, je vous supplie très humblement de ne vous mectre en la fraieur, que je veoïs vous estes preste d'entrer, de la perte de la personne du Roy; car, en premier lieu, cella feroit grand tort à vostre santé et par consequent au Roy et au bien des affaires de ce royaume, et, d'autre costé, Vostre Majesté doit croire que le Roy ne prise pas sa personne tant poursuyvie, que pour l'avancement de l'honneur de Dieu et accroissement de la religion catholique et repos et soulagement de tous ses bons subjectz, comme la cognoissant très utile et nécessaire, et qui la luy faict conserver tant que son honneur le luy permet. Et s'il s'est hazardé d'empescher le passage de Loire à ses ennemys, il a estimé y estre forcé, de quoy Dieu l'ayant retiré, il n'a pas resolu, Madame, de s'aler precipiter, voire de se hazarder comme ung capitaine de gendarme; et, à cest effect, combien qu'il fust

conseillé de se avancer ces jours passez à Pluviers⁴, il n'a trouvé bon ni raisonnable de le faire, pour ne se engager de combatre avant qu'il ayt toutes ses forces ensemble, ou d'estre contrainct de se reculler devant ses ennemis pour ne se sentir assez fort pour les combatre. Ce que, Madame, vous doit donner certain argument que Sa Majesté ne desire de se perdre que en bonne et très nécessaire occasion, afin de apporter tout le profit qu'elle espere à la Chrestienté et à ses subjectz. Je ne dis pas, Madame, que lorsque Sa Majesté aura toutes ses forces qu'elle ne s'aproche de si près des ennemis et avec tel advantage et seureté, qu'il ne les esface, car il a resolu de le faire; mais je vous supplie, Madame, aussi de croire vostre très fidelle serviteur et du Roy, qu'il a resolu de se conduire si saigement et avec son honneur, que il ne pourra avoir blâme de s'estre precipité, ni la honte de ne s'estre hazardé. Toutesfois je veulz esperer en la bonté divine qui divisera les forces des ennemys, et que Sa Majesté en aura la victoire qui luy est due sans grande elusion de sang. Ainsi j'en supplie Vostre Seigneur, et pour fin, de vous donner, Madame, l'entier acomplissement de voz desirs.

Du camp à Gergeau⁵, ce 5. novembre au soir 1587.

21 novembre 1587⁶.

Madame, la visite qu'il vous a plu de me faire par ce porteur⁷ m'a servy de grand al-

¹ Les dépêches du roi à sa mère n'ont pas été mieux conservées que les lettres au duc de Nevers. — ² Gien-sur-Loire (Loiret). — ³ Bibl. nat., Fonds français, n° 3975, f° 133, minute. — ⁴ Pithiviers (Loiret), en Beauce et de l'autre côté de la Loire par rapport à Jargeau. — ⁵ Jargeau (Loiret), chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Orléans, sur la rive gauche de la Loire, dont l'armée royale défendait le passage aux reîtres. — ⁶ Bibl. nat., Fonds français, n° 3975, f° 147, minute. — ⁷ Le duc de Nevers, avant voulu aller retrouver le roi près d'Artenay, son cheval tomba sur lui dans un chemin pierreux et lui cassa la cuisse; on le transporta à Beaugency où il resta longtemps malade.

legement, pour me voir continuer en vostre bonne grace au nombre de voz très fidelz serviteurs, desquelz je tiens le premier rang; et vous supplie très humblement, Madame, de croire que je n'ay aultre mal que le regret de ne pouvoir continuer le service fidel et affectionné que je doitz à Vos Majestez. Car, comme je n'estois poulx en ceste occasion que du zelle de Dieu et desir de voir le Roy recognu et obey, comme il doit, par tous ses subjectz, sans que aultre ambition ou interest particulier m'y acheminent, ainsi que je l'ay faict aparoir, pour n'avoir recherché charge ny grade que le moindre du camp avoit, ainsi j'ay très grand deplaisir de ne pouvoir continuer mon service, et d'autant plus que il me sembloit que Sa Majesté l'avoit agreable, pour ne le importuner ny facher aucunement, ne tendant mon esprit que à le servir et contanter, comme je devois. Toutesfois, Dieu m'a voulu seulement retenir pour quelque temps de ce faire, et non m'en oster les moiens dans 2 mois, pendant lesquelz, ne pouvant mieulx faire, je suplieray Dieu faire prosperer sa sainte resollution et vous donner, Madame, tout heur et felicité.

De Boisjency¹, ce samedi au soir.

23 novembre 1587².

Madame, je suis bien marry de me voir si inutile et impuissant(e) de pouvoir me ravaner de tant d'honneur qu'il vous plaist de me faire à me envoyer visiter par ce gentilhomme, et par là faire paraistre combien il vous plaist me tenir du nombre de voz plus

fidelz et affectionnés serviteurs que aiez. Mais, Madame, si celluy qui a faict cession de bien n'a plus rien à luy et est quiete en l'endroit de ses creanciers, ainsi je ne sçais plus que vous dire, ny offrir de nouveau, vous aiant dès longtemps desdié et cédé tout ce qui est en ma puissance. Voilà pourquoy, Madame, disposez de ma miserable vie ce peu de jours qu'il plaira à Dieu la laisser traîner en ce monde, et, après ma mort, de mes enfans, qui vous rendront le devoir que leur pere vous doit, comme je leur chargeray de faire, pour me decharger de tant d'obligations que j'ay à Vostre Majesté, laquelle je ne importuneray de longue lettre mal escrite; et pour fin supplieray Dieu vous donner bientost l'heureuse fin de vos saintes entreprises, comme elle paraissent préparées, et vous conserver, Madame en parfaite [santé] pour le bien de ce royaume.

Ce lundy matin.

11 decembre 1587.

Madame, l'une de mes plus grandes consolations en mon malheur, après celle que j'ay prise avec Dieu, a esté le soing que vous, ma bonne maitresse, avez eu de vostre fidele serviteur, non seulement pour m'avoir envoyé visiter trois fois, mais pour l'ample tesmoignage qu'il vous a plu de rendre à chacun du deplaisir que avez ressanty de ce mien malheur, beaucoup plus grand que ne deviez avoir, pour estre inutile à vous servir et ne apportant aucune incommodité au service du Roy ny de Vostre Majesté, ains seulement ung grand et particulier malheur à moy, les-

¹ Boisjency (Loiret), sur la rive droite de la Loire.

— ² Bibl. nat., Fonds français, n° 3975, f° 184, minute.

Bibl. nat., Fonds français, n° 3975, f° 179, minute.

quel je supporte fort constamment, puisqu'il a plu à Dieu de le disposer ainsi; à quoy m'y achemine grandement le soing que il vous plaist d'avoir de moy en telle misere(s), me aiant expressement envoyé de si beaulz fruictz et particulièrement de si belles granades, qui surviennent fort à propos, après avoir esté tourmanté deuz jours et deuz nuictz d'une collique qui m'avoit alteré et fort foibli; de

quoy, Dieu mercy, par l'intercession de la Vierge, je suis hors et fort bien achemyné à me guerir, pour employer le reste de mes jours à vous randre le debvoir et obeissance que je y suis obligé et que je le desire; et en ceste resolution, je suplieray Dieu, Madame, vous donner tout l'heur et felicité que desirez.

Ce lundy, à 10 heures du matin.

XX

ORDONNANCE POUR FAIRE PAYER LE PREVOST DES MARCHANDS DE POITIERS
DE QUELQUES CORVÉES QU'IL A FAICTES¹.

2 décembre 1587.

DE PAR LA ROYNE MERE DU ROY.

Ladicte dame Roïne, veoyant que ceulz qui estoient depeschez de la part du Roy et d'elle vers Sa Majesté, estoient espiez et devallizés par ceux de la nouvelle oppinion, qui tenoient les grandz chemins entre cy et Poitiers et y prenoient beaucoup de prisonniers, icelle dame Roïne, pour empescher tout ce que dessus, et affin aussi de donner seureté aux allans et venans, a ordonné et commandé au S^r de La Fenestre, prevost provincial et general de Messieurs les marchaux de France en Poitou, de la venir trouver, comme il a faict, avec dix-huit de ses archers et son greffier en ce lieu, où il est arrivé dez le dernier jour du mois de novembre dernier passé, et depuis jusque aujourd'huy il a par commandement d'icelle dame Roïne continuellement et extra-

ordinairement vacqué avec lediet S^r greffier et archer, tant près ladicte dame Roïne que en la campagne entre cy et lediet Poitiers, pour l'assistance et seureté des courriers et aultres catholiques allans et venans, tant pour le service du Roy que pour leurs affaires particuliers. A ceste cause, icelle dame Roïne mande et ordonne aux president, tresoriers et generaux de France audiet Poitiers faire taxe par chacun jour ausdiets prevost, greffier et archers, à la raison et ainsy qu'ilz ont accoustumé d'avoir, quant ilz vont et marchent extraordinairement pour le service du Roy, estant en Conseil où estoient Messieurs les ducz de Montpensier, de Nevers, ducs de Retz et S^r de Biron, marchaux de France, et aultres S^{rs} du conseil du Roy estans près elle.

A Sainct-Maixant, le deuz^{me} jour de decembre 1587.

¹ Bibl. nat., Fonds français, n. 3304, f. 34 r^o, copie.

XXI

LETTRE DU DUC DE GUISE À HENRI III¹.

Verdun, 16 décembre 1587.

Sire, voiant par le bonheur et conduite de Votre Magesté l'armée ennemie mise à sa fin, je la supplieray très humblement m'honorer de ses volontez, et commender ce que j'auray à faire des forces quy sont icy. Il vous plaira, Sire, considerer, bien que les effets et services qu'ils ont fait à Vostre Magesté soient très pelis, qu'il y a six mois au moins qu'ilz travaillent, ayant incommodement paty ce qu'il est possible d'endurer de peines et nesseeitez, sans avoir receu aucune chose, encores que j'en aye importuné la Reine vostre mere, selon que Vostre Magesté mandoit qu'on s'y adressat, que quelques pieces, que j'ay esté contraint leur faire bailler, n'en pouvant plus. Sire, je supplieray Vostre Magesté me pardonner, sy je la supplie très humblement com-

mander l'expédition pronte de ce porteur, laquelle j'ose dire estre nesseciaire pour son service. J'ay fait savoir à Monsieur le marquis de Pont ce que Monsieur de Luxembourg a rapporté pour ses troupes; j'estime que Mons^r de Liencour, quy y alla, l'en satisfera.

Suppliant très humblement Vostre Magesté croire que rien ne me peut apporter tant de contentement que l'eür de ses bonnes graces, suppliant à Dieu qu'il luy plaise m'en rendre digne, et donne à Vostre Magesté, à laquelle je baise très humblement les mains, Sire, très heureuse et très longue vie.

De Verdun, ce xiii. [decembre 1587].

Vostre très humble, très obeissant et très obligé serviteur et suget.

HENRY DE LORRAINE.

XXII

LETTRE DU DUC DE GUISE À LA REINE MÈRE².

Madame, pour les difficultez où Monsieur de Chonberg estoit entré avec les lansquenets et reïstres, il me manda, pour y mettre fin, estre nescesaire que j'y vinse; et estant ier matin arryvé, je fis faire, l'après-dinée, montre aus lansquenets, lesquels j'ay licenciés et, pour plus cour chemin, les fais sortir hors le royaume par auprès de Villefranche, où ils

seront sans faute mardy au soir : j'espere demain parachever avec les reïstres, et que tout reussyra au contentement de Vostre Magesté, à laquelle je supplie Dieu donner, Madame, très heureuse et très longue vie.

De Retel, ce xviii. [decembre 1587].

Madame, je viens presentement d'apprendre

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3490, f° 34.² Bibl. nat., V. Colbert, n° 10, f° 965, aut.

que le prince de Parme envoie pour trayer, au sortir du royaume, avec les lansquenets. Sy s'estoit chose que n'ussiez agreable, il y auroit moyen l'ambarrasser.

Vostre très humble très obeissant obligé
servyteur,

HENRY DE LORRAINE.

VIII

LETTRE DE BRULART DE SILLERY À LA REINE MÈRE ¹.

16 décembre 1587.

Madame, j'ay receu les commandements de Vostre Majesté par ses lettres du xxiii^e du passé; depuis lesquelles receues, les cappitaines qui ont dernyement servy en Guyenne se sont derechef assemblés en ceste ville. Auparavant, j'ay parlé à tous en particulier pour essayer de les disposer de satisfaire à l'intention de Vostre Majesté; à tous ensemble j'ay présenté les lettres du Roy, leur priant de considerer l'estat et necessité de ses affaires, nonobstant lesquels Vostre Majesté, Madame, leur auroit faict pourveoir d'une bonne et seure assignation sur la revente de son domaine. Ces deniers estoient bien assurez: il n'estoit besoing que du temps pour les amasser. Cependant, puisqu'ils avoient ceste assurance, ilz se devoient contenter, et decharger Monsieur le conte de Charuy², qui pour le service du Roy s'estoit obligé. Après avoir longtemps delibéré, ilz m'ont faict une longue remonstrance, conforme à ce qu'ilz m'avoient plusieurs fois declairé, de la misere et necessité de laquelle ilz estoient pressés par leurs creanciers, auxquels ilz avoient donné ce mesme terme; aussi qu'il ne seroit raisonnable de les faire departir de leur contract, qu'ilz ne fussent entierement paiés. Bien accorderent-ilz terme

jusques à la Chaudelur prochaine, sans prejudicier à leur contract, et à la charge d'estre payez de leurs interestz, suivant les promesses particulieres qu'ilz dient avoir de mondiet sieur le conte et Monsieur Petremol leurs obligés, à raison de trois escuz par jour pour chacune enseigne. Et quoy que je leur aye sceu dire et remonstrer, je n'ay sceu obtenir plus long terme que de trois mois aux mesmes conditions que dessus, après lesquelz expirés, s'ilz ne sont paiés, ilz ont resolu, sans plus s'assembler, d'aller tous trouver mondiet sieur le conte, pour adviser aux moyens de se faire payer suivant leur contract. Ne pouvant mieux, je leur ay promis de faire entendre fidellement à Vostre Majesté ce qu'ilz m'avoient declairé. Le pis est que cest exemple sera suivy de plusieurs, dont je suis menacé, et que dans le mois de febvrier prochain les-dits cappitaines de Guyenne doivent encores estre paiés de moitié de trois cens vingt sept mil escuz, qui leur sont deubz; si auparavant ilz eussent esté paiés de ceste moindre somme pour satisfaire à leurs creanciers, il y avoit moyen de les faire contenter des interestz de l'autre. Ce mal, Madame, n'est pas seul en ce pays, auquel je descouvre tous les jours

¹ Bibl. nat., Fonds francais, n. 3376, f. 30, orig. — ² Voir plus haut la lettre de la reine au comte de Charuy, du 21 novembre 1587, p. 296.

de dangereuses menées et pratiques contre le service de Sa Majesté, tant par les protestans que par les catholicques, qui se sont grandement troublez depuis la negociation traitée avec les Suisses protestans, et ne traictent pas moins que de revocquer leurs gens qu'ilz ont en France au service de Sa Majesté, ou de renoncer entierement à l'alliance. Pour commencer les degrez de ce grand rennement, ilz ont assigné à lundy prochain une journée à Lucerne, en laquelle je ne faudray, Dieu aydant, de me treuver, pour essayer de dissiper ces mauvais conseilz et m'opposer au mal, autant qu'il me sera possible. Vostre Majesté peult congnoistre, Madame, que ce mal est de longtems commencé; il est maintenant si inflammé que le moindre accident ne laisse

aucune esperance de remede. J'ay du tout rendu compte bien particulier à Sa Majesté, afin qu'il luy plaise d'y pourveoir au commencement de l'année prochaine, comme il est très nécessaire, s'il plaist à Voz Majestés de conserver ceste alliance et les affaires de ce pays. J'atendray les commandemens de Vostre Majesté, Madame, pour y rendre la très humble obeissance et fidelité de laquelle je supplie Dieu le Createur donner à Vostre Majesté, Madame, en prosperité et parfaiete santé, très heureuse et très longue vie.

De Solenre, ce xvi^e decembre 1587.

Vostre très humble et très obeissant subject et serviteur.

N. BRULART.

XXIV

ORDONNANCE POUR FAIRE DELIVRER LE S^r SALLET¹.

17 decembre 1587.

Ladicte dame Royne, suivant les lettres qu'elle a receues du Roy son fils, escriptes à Nevers, le viii^{me} jour de ce present mois, mande et ordonne au S^r. conseiller maistre d'hostel ordinaire de Sa Majesté, chevalier du guet et cappitaine de la Bastille de ceste ville de Paris, de mettre incontinent en liberté le S^r Sallet à present prisonnier en la-

dicte Bastille. Quoy faisant ledict S^r. et tous aultres qu'il appartiendra en demoureront deschargez, comme ladicte dame Royne l'en descharge par la presente ordonnance, qu'elle a signée de sa main.

A Paris, le xvii^e jour de decembre 1587.

[CATHERINE.]

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3302, f° 51 v°, copie.

XXV

LETTRES DU MARQUIS DE PISANI, AMBASSADEUR À ROME, À LA REINE MÈRE ¹.

Rome, 5 mai 1587.

Madame, j'ay receu la depesche qu'il a pleu à Vostre Majesté m'adresser, du xx^e du mois passé², et après l'avoir communiquée aux sieurs Seralin et d'Ossat, et leur avoir donné les lectres qu'elle leur faisoit cet honneur de leur escrire, nous avons advisé que, sans mettre plus de temps entre deux, il estoit à propos que j'allasse trouver Monsieur le cardinal Farnaize, tant pour luy donner les lectres qu'elle luy escrivoit, que pour luy faire entendre la faveur et bonne volonté dont elle traitoit avec luy. Ce que j'ay faict; et puis veritablement tesmoigner à Vostre Majesté qu'il a receu tout ce qui luy a esté proposé de sa part, avec tant d'honneur et reverence et avec parolles tellement demonstratives de l'obligation qu'il reconnoist, luy et toute sa maison, luy en avoir, que je m'enhardiray de luy dire qu'elle a toutes les occasions du monde de demeurer contente de luy. Quant je luy eus faict entendre les conditions auxquelles Vostre Majesté se resoloit d'accorder le procès qu'elle avoit avec son neveu, qui estoit principalement que les escus monnoie, que luy et ses creditiers auroient à vous fournir, fussent convertis en escuz sol, il me demanda un peu de temps pour en communiquer avec son conseiller; mais, dès le lendemain, il m'envoia

dire, pour ne plus differer, qu'il avoit resolu de ne vouloir aucunement debattre la volonté de Vostre Majesté, et estre content, pour son regard, de payer lesdicts escuz sol; que quant aux creditiers, il feroit bien tout ce qu'il pourroit pour les faire venir à mesme raison; mais que ce n'estoit pas chose dont il se voulust faire fort. Je scay bien qu'ilz en veulent faire difficulté, laquelle je combattray le plus vivement que je pourray; mais en fin, s'il ne s'y peult faire mienz, je croy que ce sera la reputation de Vostre Majesté, que l'on n'en demeure pas à si peu, estant sa condition, par le moien des escuz sol que fournira Monsieur le cardinal Farnaize, rendue meilleure de quatre mil escuz; et ce qui depend des creanciers ne scauroit venir qu'à douze ou treize cens. J'espere de luy en donner meilleur compte par l'ordinaire prochain, et, quant et quant, du chemin que nous devons tenir pour commencer à attaquer Monsieur le grand-duc de Toscane, suivant ce que Vostre Majesté m'escrit par son autre lectre, en quoy je la supplie très humblement s'asseurer que je n'y perdray pas heure de temps, ny de sollicitation pour luy faire avoir ce qu'on luy retient avec tant d'injustice et indignité. Mais il faudra, s'il luy plaist, qu'elle m'envoie une procuration pour prendre possession, tant de la maison qu'autres biens à elle appartenans, quelque part qu'ilz

¹ Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n° 7320, f° 209 v°, copie. — Il y a dans les recueils de la Bibl. nat. nombre de lettres du marquis de Pisani, dont beaucoup ont été analysées par M. de Bremond d'Ars. Le volume 16015 contient particulièrement des autographes de 1586 et 1587. Nous avons choisi les correspondances qui traitaient spécialement des affaires de la reine mère. — Voir la lettre de la reine au marquis de Pisani, écrite de Paris le 20 avril 1587, plus haut, p. 201.

soient assiz en Italie, suivant la minutte que le Sr d'Ossat en envoie à Monsieur d'Elbene. Quant à ce qui deppend par deçà des affaires du Roy, je lui en eseritz si particulierement, que je n'en feray point redite à Vostre Majesté; mais prietay Dieu luy donner, etc.

Rome, 17 juin 1587¹.

Madame, pour ce qui touche les affaires, Vostre Majesté le veoirà par ce que j'escriptz au Roy, et seulement luy diray que je suis reparant son palais, de sorte que ceux qui y viendront aprèz moy, s'i trouveront très byen accommodez, et s'ilz ne l'entretiennent en l'estat que je leur lai-seray, ils auront grant tort et meriteront d'estre blasmez; car, outre que je n'y laisseray aucune reparation à faire, j'y auray fait trois fontaines : l'une très belle dans le jardin, qui gectera l'eau neuf palmes de hault, avecq une fort belle forme de vase et sa belle grande pesquiere à l'entour de pierre t[r]evertine, aussi en belle forme; et, dans un courtil d'orenges, une autre fontaine qui portera l'eau de mesme hauteur que celle du jardin, ou peu moins, avecq son beau vase de porfire; en la cuisine, y aura aussy l'eau, et espere que dès demain elle sera jusques au jardin : ne laissant perdre une heure de temps pour restaurer, en la reparation dudict pallais, la memoire de la liberalité et generosité d'une sy grande Roïne. Je ne faudray de luy envoyer le desseing de tout ce que dessus, et comme je mettray le jardin, que je fais tout neuf, en un lieu que je trouve à propos, le courtil d'orenges et les fontaines, et entre tout cela se trouvera l'appartement du maistre qui habitera le logis, lequel est persé de telle sorte, que tout d'une vene il pourra jouir du plaisir des deux jardins et fontaines,

se rencontrant justement entre les deux. Ayant de plus sur la rue une loge, que j'ay faict desja remplir, tout ce que j'ay peu, de vases d'orengers nains; et j'en mettray plusieurs autres, plains de diverses fleurs, qui fera une très belle prospective. Je suis très marry que je n'ay davantaige de force pour donner encores plus de lustre et reputation aux affaires et service de Vostre Majesté, à quoy je n'espargneray jamais la vye, ne chose qui en deppende. Nous sommes après, Monsieur d'Ossat et moy, pour mettre à execution ce qui deppend de ses affaires de Florence, où nous desirons que de nostre part, elle soit byen servie.

Rome, 30 juin 1587².

Madame, pour ce qui regarde les affaires generales, Vostre Majesté le verra par les despeschés que j'en fais au Roy, et, quand aux vostres, je vous diray qu'ayant à m'y gouverner par le conseil de Messieurs Sérafin et d'Ossat, qui n'ont point esté d'advis que nous entamassions si tost rien avec Monsieur le grand duc de Toscane, il ne s'y est encores rien faict; mais si suis-je bien delibéré de n'y laisser plus perdre de temps, et soudain après la depesche de ce courier, d'y faire mettre la main à bon essient, en quoy je supplie très humblement Vostre Majesté s'asseurer qu'elle sera bien et fidellement servie. Au surplus, en la dernière audience que j'ay eue, le Pape m'a commandé d'envoyer de sa part à Vostre Majesté une medaille qui, avec un cent de semblables, a esté trouvée dans une cassette d'airain, presque toute consummée de la rouille, parmy des fouilles qu'il a faict à Saint-Jehan de Latran, près le baptistaire de Constantin, et est après à verillier si ce aura

¹ Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n° 7320, f° 41 v., copie. — Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n° 7320, f° 253 v., copie.

esté ledict Constantin, ou sainte Helene sa mère, qui les y aura mises; et lors il se delibera d'y appliquer une infinité de très grandes indulgences, que je ne fandrai pas d'envoyer à Vostre Majesté, à laquelle je prie Dieu cependant, etc...

Rome, 2 novembre 1587¹.

Madame, je scay que Vostre Majesté aura eu advis de la mort du Grand-Duc et Grande-Duchesse de Toscane, qui sera cause que je ne luy en diray d'avantage. Je luy faisois entendre, par mes dernières, ce que j'avois deliberé de faire pour l'exécution de ce qu'elle me commandoit, suivant son memoire. Aus-sytost que je sceuz ladite mort, je depeschay vers le cardinal Grand-Duc et luy envoyay les mesmes depeschés que j'avois faites pour son predecesseur, desquelles Vostre Majesté aura eu copie, comme elle aura par ceste voye de la responce que ledict cardinal Grand-Duc m'y a faite. Je scay qu'il est très affectionné serviteur de Vostre Majesté et que, sy l'on le mesnage bien, il fera bonne correspondance aux occasions qui se pourroient offrir. Et ayant fait infinies demonstrations au gentilhomme que j'y ay envoyé, comme en pareil tous ceux qui sont les plus favoriz dudict Grand-Duc, et, comme s'ilz en eussent eu commission particulière, ilz se sont fort informez de Madame la princesse de Lorraine, voulantz tous à venir scavoir si elle estoit asseurément mariée. Et ledict gentilhomme qui n'a pas fait de jugement, eut soubçon pour beaucoup de raisons qu'il a remarquées, que toutes les demandes que l'on luy faisoit de madicte dame venoient par commission de leur maistre; n'ayant semblé à propos d'en donner advis à

Vostre Majesté et luy dire qu'elle doit faire conte dudict Sieur Grand-Duc et le rechercher d'amitié. Il a assez bonne confidence avecques moy et chercheray de le maintenir le mieulx que je pouray, comme chose que je tiens pour estre très utile au service de Voz Majestez. Je scay qu'il n'est pas trop satisfait des Espagnolz; mais il est prudent, et ne voudra pas ruiner ses affaires, ains les restablir de mieulx en mieulx. Le Pape le craint, parce qu'il scait de ne luy avoir pas trop donné d'occasion d'estre bien satisfait de luy; mais chacun dissimule et joue au plus fin. Il n'y a personne qui ne s'assure que, venant un siege vacquant, il mettra toutes ses forces pour faire un Pape à sa devotion, qui luy soit confident; et pour dire la verité, il en a de grands moyens. L'on assure qu'il a trouvé d'argent content plus de dix millions d'or et un million en pierreries, et n'y a personne qui ne croye qu'il se mariera. Quant à ce qui s'offre aux autres affaires, Vostre Majesté le verra par celles que j'escris au Roy; et ne me restera qu'à prier Dieu, etc...

Rome, 25 janvier 1588².

Madame, j'ay receu tout d'un coup celles qu'il a plu à Vostre Majesté m'escire du xvi^e, xx^e et xxx^e decembre, vii^e et viii^e janvier³. Par la premiere, il luy a plu, avec la bonté dont elle a accoustumé d'user à ses très fidelles subgez et très humbles serviteurs, me dire qu'elle avoit eu très agreable et à plaisir la conclusion de mon mariage, et avec cela, elle s'est daignée de faire cet honneur à ma femme que de la retenir pour sa servante domestique; ce qu'elle et moy recevons avec l'humilité que nous devons, luy en baisant

¹ Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n° 7300, f° 348 r°, copie. — Bibl. nat., Nouv. acq. fr., n° 7300, f° 353, copie.

² Toutes ces lettres se retrouvent dans la correspondance de la reine, sauf celle du 8 janvier 1588.

très humblement les mains, byen resolu de nous faire dignes de cet bonheur, par la fidelle affection que nous porterons toutes nos vies à son service et à l'obeissance de ses commandemens : ainsi Vostre Majesté peut dire qu'elle a deux creatures desquelles elle peut faire estat de leurs vies et de tout ce qui en depend. Par la seconde, elle me commande de servir Monsieur l'evesque d'Alby¹, ce que j'ay communiqué avec le sieur Leon Strosse, pour sçavoir en quoy ledict S^r auroit besoin de moy ; sur quoy il m'a dict que là où il s'ofriroit quelque cas, il me le feroit entendre : de moy, je ne faudray de m'employer de toute ma force. En la troisieme, elle me dict quelque cas de ce que luy a traicté le sieur Oratio Del Monte de la part du Grand-Duc de Toscane, et quelque cas aussy de la resolution qu'elle pense prendre sur les affaires qu'elle a avec luy. Sur quoy elle ne me recommande aultre chose, qui faict que je n'auray rien à luy dire de plus, sinon, qu'estant icy ledict S^r cardinal, je l'ay trouvé très devot et très affectionné de Vostre Majesté, et ne croy pas qu'il ne le soit aiant acceu d'estat, parce qu'il est prince prudent et qui sçait discourir des affaires du monde. De plus, en sa personne, il n'a point receu si honorable traictement de la partialité espagnole, qu'il en demeure ni obligé ni satisfait, et si il prenoit byen, comme prudent, qu'en Italie les affaires d'Espagne auront à prendre coup et faire grand changement avec la vie du roy d'Espagne. Les cardinaux qui sont icy sont en opinion generale que, s'il advenoit un siege vacant, en l'estat auquel il se retrouve à present, qu'il attenteroit de se faire Pape, et croiant qu'il luy reussiroit, faisans, je crois, ce jugement

respectivement les uns des autres, pourveu qu'il voullust y employer une bonne somme d'argent, comme il peut byen sans ce desacommoder. Et parlant avec le respect et humilité que je doibs, je diray que je croy qu'il y en a byen peu qui ne prüssent à cette occasion ce qui luy en viendroit pour sa commodité.

Cependant, j'ay ouy dire que l'on n'a pas laissé de le rechercher de mariage avec l'une des nieces du Pape, traictant à mesme temps ceste pratique avec le prince de Parme, et faisant à l'un et à l'autre de grandes offres, entre autres de faire infiniz cardinaux à leur devotion. Mais j'entendz que l'un ny l'autre n'i veult entendre, et que le Pape à cette heure conseille au Grand-Duc de ne se marier point, et faict attaquer soubz main la pratique de marier ledict dom Pietro avecques cette niece, mais c'est comme si [Sa] Sainteté n'en sçavoit rien. Toutesfois, Monsieur le Grand-Duc le connoist trop pour n'estre très vigilant et bandé à veoir ce qui luy peut advenir de ce costé-là ; aiant voulu dire cecy à Vostre Majesté pour luy donner en ce particullier un pen d'information comme ses affaires-là se gouvernent.

Avecques sa quatriesme lecture, elle m'adresse des lettres de sa main pour le Pape, le cardinal Montalto et la S^{te} Camilla. Je les ay données aux deux premiers avec les compliments que j'ay creu qu'elle desiroit ; et n'ay encore sceu avoir audience de la troisieme, laquelle je sçay s'esmoyer souvent si la tapisserie que luy envoie Vostre Majesté n'est point venue, ou quant elle arrivera ; et suis asseuré qu'elle la prendra très volontiers, comme toute autre chose qu'on luy voudra donner. Mais je ne la puis asseurer qu'elle s'avance près le Pape

¹ Giuliano de' Medici.

pour faire un si bon et sy raisonnable œuvre que d'aider le Roy du secours qu'il demande pour la poursuite de la guerre contre les huguenotz. Je ne croy pas qu'elle en ait la force et le courage; toutesfois, je la verray au plus-tost et la prandray par le mesme stile que Vostre Majesté luy escrit, croiant que c'est son intention. puisqu'il luy a pleu me l'envoyer ouverte. Les responces qui me seront faictes d'une part et d'autre, je ne faudray de luy en donner compte aux premieres occasions.

La sixiesme et dernière de ses lettres est écrite de sa main, par laquelle elle me fait beaucoup plus d'honneur que je ne saurois jamais meriter; mais, comme une si grande Royne et tant pleine de bonté, elle veult monstrier le soin qu'il luy plaist avoir de ses creatures, ne pensant de ma part avoir plus grand honneur que d'estre connu et me reputer pour tel, et ainsy j'obeiray à point nommé à ce qu'elle me commande. Et, avec toute humilité et verité, je luy diray que j'ay tousjours servy Monsieur le cardinal de Joyeuse en tout ce qui m'a esté possible. Et pour ce qui regarde le service du Roy, Vostre Majesté me fera cet honneur de s'asseurer que j'y ay tant d'affection et fidelité, que je n'auray jamais autre chose devant les yeux ny en la pensée; et, depuis que ledict S^r cardinal est icy, je luy ay conféré avec toute la diligence possible ce qui s'est présenté, usant d'une extrême submission, inusitée à ceux qui sont employez en ces charges. Mais je m'y suis voulu soubzmettre, parce que je

n'ay autre but que celuy de Voz Majestez, sans autre sorte d'ambition ou interest; toutesfois, diray-je byen à Vostre Majesté que tout le monde doibt ayder à l'affaire, se contentant de raison et non faire desdain de ceux qui font tout ce qu'ilz peuvent pour les servir et honorer. Et pour dire à Vostre Majesté ce qui en est, j'ay tousjours suivy ce que j'avois commencé avec Monsieur le cardinal de Joyeuse, encores que luy se fust un peu retiré de me faire le mesme visaige; mais depuis que j'ay receu celle qu'il a pleu à Vostre Majesté m'escire, je suis allé vers luy et luy ay dict que j'estois advisé que l'on faisoit courir le bruit que nous estions en mauvaise intelligence, dont j'estois très marri et ne sçavois dont cela pouvoit venir, si ce n'est de ceux qui estoient ennemis du service du Roy et de nous, et que je le priois de me commander tout ce qu'il voudroit; et, encores qu'il y allast de ma vie, je ferois demeurer courtz tous ceux qui auroient semé cette opinion, laquelle je voulois, comme je luy disois, justillier de mon costé. Il m'a dict le mesme, et nous trouvons aussi byen d'accord que jamais; et luy et Monsieur le cardinal de Lenoncourt me feirent hier cet honneur, de venir disner avecques moy. Je la supplie très humblement de croire qu'il sullist que je sache comme il plaist à Vostre Majesté que je vive, pour que je n'y faille d'un seul point, l'assurant bien que je ne laisseray pour le service du Roy que ce que je ne sçauray pas. Qui sera l'endroit où, aprez etc. . .

XXVI

LETTRE DU DUC DE MAYENNE À LA REINE MÈRE ¹.

16 février 1588.

Madame, je vous supplie très humblement me pardonner, sy pour la liberté qu'il a pleu à Vostre Majesté me donner, j'ose me randre trop importun et luy adresser mes plaintes, comme à celle quy m'a faict cest honneur les recevoir tousjours de bonne part et me tesmoingner tant de bonne volonté, que je suys fâché de recourir à elle. Madame, il vous pleust, au traicté de Nemours, accorder au nom du Roy que veint enseignes de gens de pieds seroient entretenues, dont les dis demeureroient auprès de mon frere en Champaigne, et les autres dis avec moy, que pour lors furent destinées en l'armée dont il pleust au Roy m'honorer de la charge en Guienne. Depuis Sa Majesté, se resouvenant de ce quy avoit esté promis, a tousjours treuvé bon l'entretenir, bien que très mal, ne luy ayant esté ordonné qu'une monstre en quinze mois, pouvant dire neantmoins avec verité qu'il n'y a regiment en Fransse, quel quy soit, quy aist mieux servy que cestuy là, comme Vostre Magesté aura peu savoir, tant auprès de Montargis qu'à Auneau; et, toutesfois, Madame, j'ay receu une despesche du Roy pour le licentier, lorsque je l'ay très humblement supplié de vouloir donner quelque ordre pour son entretenement, chose dont je suys demeuré sy estonné, que je n'ay peu penser synon que, lorsque ceste despesche a esté faict, nul n'a remis davant les yeus de Sa Magesté ce qu'il vous avoit pleu promettre à

son nom avec tant de solennité à Nemours; ne doubtant nullement que, s'il se fust treuvé quelqu'un qu'il luy eust remis en memoire, que Sa Magesté n'eust voulu commencer sy ouvertement en mon androiet à retrancher se dont il luy a pleu nous faire promesses sy solennelles et nous donner tant d'animausté, ven mesmes qu'il c'est créé une infinité de regiments (de) nouveaux, quy n'ont aproché à beaucoup près les services de cestuy là, quy sont retenuz et ausquels on donne moyen. Je vous supplie très humblement, Madame, ne permettre que je recoive ceste indignité, que je ne puis croire qu'on m'aist voulu prouver que pour me jetter en un desespoir, sachant combien elle me seroit dure à supporter. Dieu m'est tesmoing, Madame, avec combien d'ardeur et d'affection je desire tesmoigner au Roy ma très fidelle servitude, et que mon principal but est de pouvoir par mes actions me rendre digne de ces honnes graces; et me semble que Vos Magestés ont deu juger quelque chose de ce que j'ay dans l'ame. C'est ce quy me faict porter plus impatiammant ces particuliers que je n'estime debvoir meriter. Je vous supplie très humblement, Madame, me pardonner sy je use en cecy, avec trop de liberté, de vostre bonté, l'annuyant de ce fâcheux et long discours, et me fayre cest honneur de croire que nul ne se randra jamais plus curieux de rechercher les moyens de fayre à Vostre Magesté quelque bon et si-

¹ Bild. nat., Fonds français, n° 3386, f° 49, aut.

gnalé servisse que moy, quy, après luy avoir
besé très humblement les mains, supplie le
Createur luy donner, Madame, en parfaicte
sancté, très heureuse et contante vie.

A Dijon, ce xvi. febvrier.

Vostre très humble et obeissant subject et
serviteur.

CHARLES DE LORRAINE.

XXXII

LETTRES DU DUC DE GUISE À LA REINE MÈRE¹.

Maï 1588.

Madame, Monsieur de Bellievre² represen-
tant ce quy s'est païsé icy, m'en gardera d'en
escrire à Vostre Magesté, que je supplieray
très humblement croire que j'y ay apporté ce
que j'avois dit et promis; et ne puis aucune-
ment pancer que le Roy et vous, Madame,
n'en receviez contatement. Je prie Dieu
qu'il m'en donne la grace, et que mes actions
soient reconnues et jugées telles qu'elles sont.
Vous avez après luy ce pouvoir; et c'est aussy à
Vostre Magesté à quy je m'en adresse seule,
à laquelle prenant la hardiesse de très hum-
blement baiser les mains, je supplie Nostre
Seigneur, Madame, qu'il vous donne très
heureuse et longue vie.

De Soissons, ce iii.

Vostre très humble et très obeissant sujet
et servyteur tres obligé.

HENRY DE LORRAINE.

Madame, sy tant de faus bruis passez

eussent eu aussy peu de durée que d'appar-
rence et de verité, je ne me donnerays pene
de seux qu'à nostre prejudice, ou pour mieux
dire du service du Roy, l'on fait courre tous
les jours; mais voyant que le mensonge con-
tinue et qu'il peut, estant desormais insupor-
table, puisqu'il touche à l'honneur, apporter
beaucoup de mal, je supplie très humblement
Vostre Magesté, comme celle qui a tousjours
eu plus de soing à le faire esviter et pour-
chasser le bien, vouloir estre cause que telz
artifices preguet pront[e] fin, pour le chatie-
ment des auteurs; ce qu'estant juste et esquy-
table, nous devons croire et esperer. Et re-
mettant sur ce que Cornac luy en dira, je
supplieray Nostre Seigneur, baïsant très hum-
blement les mains de Vostre Magesté, qu'il
vous donne, Madame, très heureuse et très
longue vie.

De Soissons, ce vii. may³.

¹ Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3409, f° 33. — ² Voir sur la mission de Bellievre en Picardie, les lettres
que lui adresse la reine mere en avril 1588, plus haut, p. 333 et 335. — ³ Aut. Bibl. nat., Fonds français,
n° 3409, f° 39.

XXVIII

DOLÉANCES DES MAIRE, ÉCHEVINS, BOURGEOIS ET HABITANS D'ABBEVILLE,
AVEC LA RÉPONSE DE LA REINE MÈRE ¹.

14 juillet 1588.

AU ROY.

Sire,

Narré.

Il y sera prouven par l'Edit de l'Union.

Il y sera prouven aux Estatz Generaux.

En faisant apparoir des privilleges, quy leur ont esté confirmez, et dont ilz ont bien et debment joy, y il sera prouven par le Roy ainsy que de raison; et, pour le regard de leurs maieur et eschevins, Sa Majesté trouve bon que les supplians soient maintenus en l'ellection libre d'iceulx suivant leurs privilleges.

Lesdictz privilleges pour l'exemption des gabelles seront

Voz très humbles et très obeissans serviteurs, les maieur, eschevins, bourgeois et habitans de vostre ville d'Abbeville, desirans vivre et morir en la reconnoissance d'un seul Dieu, d'une foy et d'une loy en l'Eglise catolique, apostolique et romaine, soubz l'obeissance de Vostre Majesté, supplient les y voulloir maintenir, sans permettre en vostre roiaulme aucune exercise d'autre religion, et faisant chastier les heretiques et leurs faulteurs rigoureusement, comme Dieu le commande.

Que pour la direction des haultz concilles et constitutions ecclesiastiques soient exactement observez, tant pour la collation des benefices et dignitez ecclesiastiques, quy se conferrent le plus souvent à personnes indignes et incapables, que pour la multiplicité de ces benefices en une seule personne, contre les sainctz decretz et canons.

Qu'il plaise à Vostre Majesté continuer ausdictz supplians leurs privilleges anciens, et en ce faisant leur laisser l'ellection des maieur et eschevins et autres officiers de ladiete ville.

Leur continuer aussy et remettre le privillege et exemption de la gabelle, tant pour ladiete ville et banlieue que

¹ Bibl. nat., Fonds français, n. 3409, f. 47, copie.

veuz par Sadiete Majesté en son Conseil, pour après y estre prouveu ainsy qu'il appartiendra par raison. Et pour le regard de l'impost du seel, seront par Sadiete Majesté envoie commissaires sur les lieulx quy ne seront à la devotion des partizans, pour informer s'il y est commis auleung abus et refformer ledict impost comment il appartiendra, avec pover de descharger ceulx quy se trouveront trop chargez; et par mesme moien informeront aussy lesdicts commissaires du moien qu'il y aura de faire ledict seel, pour, ce faict, en estre ordonné par Sadiete Majesté, ainsy qu'elle advisera estre à faire.

Lesdictz commissaires despeschez pour la recherche des francq-liefs et nouveaulx acquestz feront surcises jusques à la tenence des Estats Generaulx, où il y sera prouveu.

Le Roy voeut que les supplians jouissent des privilegeiges franchises et immitez, qui leur ont esté accordées par les rois ses predecesseurs et confirmées par Sa Majesté, et ainsy qu'ilz en ont bien et deubment joy et jouissent ad present. Et s'ilz pretendent cy avoir auleuns aultres non confirmez par Sadiete Majesté, ou en la jouissance desquelz ilz soient empeschez, faisant apparoir

pour toute la seneschaucée de Ponthieu, en quoy ilz ont esté seulement interrompus depuis l'an mil v^e lxxi, et, en consequence, que l'impostz mis sus par teste en sadiete ville et seneschaulcée, à la poursuite et par l'avarice des partizans et officiers, depuis quatre ou cinq ans seulement, et aultres impostz en deppendantz soient abolis, et qu'il soit permis de faire seel aux lieulx où il s'en est tousjours faict cy-devant es fins et mettes de ladiete senechaulcée.

Que lesdictes villes et habitans soient declarez exemptz de la contribution des francq-liefs et nouveaulx acquestz à l'instar des villes de Paris et d'Amiens.

Que les aultres privilegeiges de ladiete ville et habitans d'icelle, comme la justice civile qu'ilz tiennent à tiltre onneureux de Vostre Majesté, provisions d'offices, tant pour le faict de ladiete justice que pollice et aultres auctoritez, droietz et privilegeiges antiens, dont ilz ont joy par cy devant sag(u)ement despuis quarante ans, leur soient remis pour en joir comme ilz souilloient faire par le passé, nonobstant toutes lettres, entreprises et choses à ce contraires.

d'iceulx, Sa Majesté y pourvoira aultant favorablement et equitablement qu'elle pourra.

Que tous les impostz des traictes domainalles, impositions foraines d'aucunez et aultres en deppendans soient remis à la raison qu'elles estoient du temps de leurs premieres institutions, et tous nouveaux offices concernant ce faict, l'admiraulté et maistrise des pontz et aultres supprimez, en attribuant la justice aux juges quy en ont eu premierement la congnoissance et le droiet recoeullez aux extremitéz du roiaulme et non en ladicte ville d'Abbeville, quy est distante de cinq a six lieues de l'extremité vers le païs d'Arthois, en laquelle le traficq est grandement empesché, pour l'incomodité du bureau quy y est ad present, d'autant que l'on est contrainct de bailler argent pour les passeportz, ensemble caution, et rapporter certificat comment les bestiaux n'auront esté transportez hors du roiaulme.

Que les impositions nouvellement et deppuis dix ou douze ans mises sur toutes marchandises venans de Flandres et aultres endroictz du Païs-Bas en ce roiaulme, soient levez et ostez.

Que les impositions et maltantes mises sur le vin soient supprimez et abolis, comme sept solz sis deniers pour chacun muid passant par ladicte ville de Paris pour l'edification du pont neuf, douze deniers pour l'edifice dudict pont, quy se prennent sur la taille de la province de Picardie, pour l'edifice dudict pont dis solz tournois pour chacun muid de vin passant tout debout en la ville de Rouen, pour venir et entrer en ladicte province de Picardie; six solz pour chacun tonneau que les olliciers [de] Monsieur le duc de Nevers prennent en ladicte ville de Crotoy, jacoit que ladicte ville vous appartienne et que le droiet de la vicomté, tel que dix huit deniers pour tonneau, soit païé a vostre receveur en ladicte ville de Crotoy, en laquelle ledict sieur n'a aucun droit, et les deux cinq solz quy se prennent sur chacun ponceon de vin entrant en chacune ville et faulbourg de vostre roiaulme.

Qu'il soit permis aux marchans de ladicte ville de trafiquer par tous lieux et endroictz de vostre roiaulme sans paier aucun impost, suivant leurs anciens privilegeiges, et que les marchans de ladicte ville, ensemble, de ladicte senechaus-

sée, ne soient contrainctz ad present de paier vingt-sept et vingt-huict solz de chacun septier.

Semblablement les impositions du nouveau sur la draperie soient abolies, telles que de trente solz sur chacun draps, cinq solz pour le sceau de chacune demie piece de drap, estamet et sarge venant de taintu[re]rie.

Que les tailles, taillons et aultres impositions soient remises à la mesme raison qu'elles estoient au temps du feu Roy Loïs douziesme, parce qu'il n'est plus possible au poeuple la supporter.

Que tous ollices et estalz erigez deppuis l'an v^e cinquante deux, tant pour la justice, finances, comme autrement, soient supprimez et abolis, serganterie de general, surintendant et controlleur des deniers communaulx, patrimoniaux et d'octroy nouvellement mis sus en ladiete province de Picardie, au grand prejudice et à la deminution des deniers de fortifications et reparations des villes et places de ladiete province.

Que les salaires des greffes de ladiete senechaussée soient reiglez auprès des greffes du bailliaige d'Amiens, et que l'on ne paie doresnavant que douze deniers pour impost, seel, d'obligation, à quelque pris qu'elle se puisse monter, comme l'on faict à Paris, Amiens et plusieurs aultres lieux.

Qu'il plaise à Vostre Majesté exempter et affranchir ladiete ville de garnisons, attendu qu'elle n'est frontiere et la bonne affection que ont lesdictz supplians de la maintenir et tousjours conserver en vostre obeissance.

Que toutes citadelles et chasteaux estans es villes soient desmollis, pour maintenir les cappitaines et gouverneurs en paix et union avecq les habitans d'icelles, et que deliencies soient faictes ausdictz cappitaines et gouverneurs de travailler les paysans d'aller faire garde ausdictes villes et chasteaux, ny tirer d'iceulx aulcunes corvées: chose que le sieur de Hugueville¹, gouverneur de ceste ville, a contredit et empesché pour le regard du chasteau d'icelle, pour estre importants à vostre service, comme il auroit declaré et dont il auroit requis acte, quy luy auroit esté accordé.

Et d'autant que les gens de guerre, eux disans advouez du gouverneur de Doullens et aultres tenans mesme party, arrestent voz deniers et font executer les paysans pour la

Il y sera advisé aux prochains Estats Generaux.

Le Roy les traitera tousjours le plus favorablement qu'il pourra, comme ses bons subjectz.

Le chasteau d'Abbeville appartient au Roy, qui(l) veult qu'il demeure ainsy qu'il est.

Le Roy y pourvoira par l'Édict de Reunion.

¹ Le S^r de Hugueville, gouverneur d'Abbeville, etait le frere aine de Maineville, l'agent de la Ligue.

taille, lesquelz d'ailleur sont poursuivis et contraincts par voz recepveurs ordinaires, qui causera bientost la desolation de tout le païs et que les terres demeureront en friches, sans estre cultivées et labourées, et consequament la ruïne de tous les habitans. Plaise à Vostredicte Majesté y donner provision et faire en sorte que les paouvres paysans ne soient plus ainsy opprimez et vexez.

Les ordonnances sur ce faictes seront gardées et les infractions pugnies par les peines y contenues; et sera mandé aux gouverneurs et lieutenant general du Roy en la province de faire vivre les gens de guerre, quy y passeront, à la moindre foulle du poeuple que faire se pourra.

Il y sera prouven aux Estatz Generaux.

Sera mandé aux recepveurs particulliers, establis audict Abbeville, de les paier.

Accordé, suivant les lettres pattentes qu'il dient leur en avoir esté expédiées, lesquelz ilz représenteront.

Il y sera prouven aux prochains Estatz Generaux.

Qu'il soit dellendu à toutes personnes de faire aucunes levées de gens sans comuission vallable et qu'elle n'ayt esté premierement comunicuée aux gouverneurs et magistratz des lieux où se feront lesdictes levées, d'autant que la licence que se donnent toutes personnes de lever gens a remplie le païs de volleurs, qui ne font aultre chose que d'aller de lieu en aultre avecq toute impunité, pillans et rognans le paouvre poeuple, avecq plus grandz rigneurs et cruauttez que ne feroit ung ennemy naturel dudict païs.

Qu'il plaise à Vostre Majesté ordonner qu'il n'y aura que une constume generale partout vostre roiaulme, ung poids, une aulne et une mesure.

Que les rentes qu'il vous a pleu commander à vostre poeuple d'achepter soient paieez par les recepveurs des lieux.

Que la justice des juges et consulz des marchans soient maintenus et gardés, sans que les juges ordinaires leur puissent donner aucun empeschement, aux peines portées par voz pattentes.

Que pour refrener les exactions et excedz que commettent ordinairement aucuns gentilzhommes sur le plat païs et leurs subjectz, il plaise à Vostredicte Majesté ordonner que les grandz jours se tiendront en [la] susdicte province. Et priront Dieu les supplians voulloir à tousjours vous prosperer et maintenir en ses saintes graces.

Ainsi signé :

Leboucher et Rosault, deputtez, ayant pover des Estatz de ladicte ville.

Faict à Paris, au Conseil du Roy, tenu par la Roïne sa mère, le xiii^e jour de juillet 1588.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINARI.

XXIX

RÉPONSE AUX DOLÉANCES DES MAIRE, ÉCHEVINS, BOURGEOIS ET HABITANS DE BOURGES¹.

14 juillet 1588.

PREMIER ARTICLE.

C'est le Narré.

II

Il y sera satisfait par l'Eedict de Reunion.

III

Il y sera advisé et pourveu en l'assemblée des Estatz Generaux de ce royaume.

III

Le Roy veult que les supplians jouissent des privileges, franchises et immunitéz qui leur en ont esté accordées par les Roys ses predecesseurs et confirmez par Sa Majesté, et ainsy qu'ilz en ont bien et deuement jouy et jouissent à present. Et s'ilz pretendent en avoir aucuns aultres non confirmez par Sa dicté Majesté, ou en la jouissance desquelz ilz soient empeschez, faisant apparoir d'iceux, Sa Majesté y pourueoyra aultant favorablement et equitablement qu'elle pourra.

V

Il y sera advisé aux Estatz Generaux.

VI

Pour le regard des eslectionz qui sont establies et dont les officiers sont jà entrez en

exercice, l'establisement en sera surcis jusques à la tenue desdicts Estatz Generaux, où il en sera advisé. Neantmoins lesdicts officiers jouyront ce pendant de leurs gaiges et en recevront le paiement, suivant la creation de leurs offices.

VII

Sa Majesté veult tenir les Estatz Generaux de son royaume au temps et au lieu qu'elle a fait publier, où il sera advisé, sur la plainte faite des subcides et impositions mises de nouveau sur la manufacture de draps. Cependant Sa dicté Majesté a accordé par provision la surceance du paiement desdicts subcides mis sur lesdicts draps, jusques à la tenue desdicts Estatz Generaux. Et au cas que lesdicts Estatz ne se tiennent dedans le premier jour de janvier prochain, elle a dès à present accordé la revocation desdicts subcides mis sur lesdicts draps.

VIII

Lesdictz arrestz seront suivis par provision.

Fait à Paris, au Conseil du Roy, tenu par la Royne sa mere, le xiiii^{me} jour de juillet 1588.

CATHERINE.

PIVART.

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 3408, f° 31, orig.

XXX

DONATION À L'ÉGLISE ET À L'HÔPITAL DE SAINT-LOUIS, À ROME¹.

Saint-Maur-des-Fossés, mai 1584.

Caterina, per gratia di Dio Regina di Francia, madre del Re, a tutti presenti et futuri. Essendo che noi non habbiamo havuto cosa alcuna mai in maggiore raccomandatione ch'il dare testimonio del nostro zelo, pietà et divotione circa il servizio di Dio, manutentione et propagatione della nostra Santa Religione, parimente il nostro intento sempre fu lasciare doppo la nostra morte qualche segno et vestigio di questa nostra buona et sincera volontà col compartire et dare delle nostre facoltà, le quali ha piaciuto a Dio di darci, alli luoghi, che ne hanno maggiore bisogno per intratenimento [et] sopportatione delle opere et carichi pii, quali ivi di continuo si essercitano ad honore d'Iddio. Et perciò, desiderando che non solamente questo Regno habbia a risentirsi, siccome già si risente di questa nostra intentione, ma etiandio darne chiara et perfetta testimonianza per la Christianità, in sequendo in ciò il buono, santo et laudabile disio che il Re nostro molto honorato signore et marito, mentre viveva, ad imitatione delli altri Re suoi predecessori, ha mostrato di havere verso la Chiesa et Hospitale di San Luigi, da molto tempo fondato et instituito nella città di Roma, per sovenir et agiutar alli pellegrini et altri Francesi, quali arrivano in detta città, per far orationi, vedere e visitare li luoghi santi, et per questa via dar modo et commodità maggiore alli governatori et administrators di detta chiesa nell'

intratenimento del servizio divino, quale si fa ivi di continuo, et in haver cura della conservatione della sua fabbrica; Noi, per queste occasioni, et altre giuste, ragionevoli et grandi considerationi, mosse di pietà et divotione verso detta chiesa, habbiamo, per gratia nostra piena, particolare podestà et autorità, donato et concesso, doniamo et concediamo in dono puro et irrevocabile, in vigore delle presenti signate di mano nostra, alli governatori et administrators di detta Chiesa et Hospitale di San Luigi, per essa chiesa pène, tutte le case piccole, luoghi et botteghe che stanno intorno et in contorno del nostro Palazzo posto in Roma, detto il Palazzo di Madama, quali case, luoghi et botteghe a noi di proprio ci appartengono, di quale si voglia somma, valore et prezzo siano et esser possano, nel modo et forma in che hora si ritrovano, ad effetto che i detti governatori et administrators di essa chiesa, ne debbano godere pienamente et pacificamente, come di cosa vera, propria et legittima, subito che detto palazzo, case, luoghi et botteghe, le quali al presente gode per usufrutto ad vita sua nostra cara et diletta cognata la Duchessa di Parma, saranno recadute in mani nostre doppo la sua morte, ovvero quando ci saranno adjudicate per la lite, che già gran tempo fa, habbiamo mossa contra di lei, senza alcuna eccezione o reservationi a noi, ovvero nostri successori, con carico però che detti

¹ Archives de Florence. — Dalla filza 11. Miscellanea Medicea, ora Donne di casa Medici.

governatori et administratori di essa Chiesa et Hospitale, et loro successori in detti carichi restino obligati mediante la ricevuta et acceptatione del presente dono et lascito nostro celebrare di mò in perpetuo et ciascun giorno, una messa bassa per la prosperità et sanità del Re, charissimo Signore et figliuolo nostro, delli suoi successori et di noi, perfin che piaccia a Dio fare di noi sua volontà; di più di celebrare ogni anno nelli dieci dì del mese di Luglio, nel quale giorno piacque a Dio chiamare a se il Re signore et sposo nostro, una messa alta con diacono et sudiacono, *etiam* con un servitio solenne, nel quale detti governatori et administratori di essa chiesa, insieme tutti li preti stipendiati per servizio di quella, saranno obligati d'intervenire; parimente de dire o fare dire per la salute dell' anima nostra, poichè haverà piaciuto a Dio di haverci chiamato ad se, ogni giorno in perpetuo una messa bassa. Di quali carichi et foundationi noi incarichiamo il honore et coscienza di essi governatori, presenti et futuri; essendo mente nostra, che in uno delli più eminenti luoghi di detta chiesa sia posta una tavola di rame, nella quale siano scritti il dono et carichi sopradetti, acciochè nessuno possa allegare causa d'ignorantia. Et poi preghiamo et ricerchiamo il

nostro charissimo et diletteissimo cugino il signor de Foix, arcivescovo di Tolosa, consiliario del Re Christianissimo, signore et figliuolo nostro, et al presente imbasciatore presso Sua Santità, o vero successori suoi in detto officio d'Imbasciatore, li quali a questo effetto habbiamo deputati et deputiamo, et a' quali havemo comandato et comandiamo per queste presenti di dare et fare dare, in nome nostro, ad essi governatori et administratori, la intiera possessione et uso di detti luoghi et botteghe, et questo da mò come all' hora quando ricaderanno in mani nostre o delli nostri successori, et *e contra* con farli mantenere in detta possessione, senza permettere che ad essi governatori et administratori sopra di ciò sia data molestia alcuna, ovvero impedimento, colli carichi et conditioni sopradette, con facultà di potere astringere tutti et qualunchi, come per questo effetto sarà di bisogno; et così è la mente nostra. Et acciochè questo sia stabile et valido per sempre, habbiamo comandato che a queste presenti sia posto il nostro sigillo.

Dato in Santo Mauro delle Fosse, nel mese di Maggio 1584.

Luogo del sigillo.

CATARINA.

XXXI

TESTAMENT DE LA ROYNE MÈRE ¹.

5 janvier 1589.

A tous ceux qui ces presentes lectres ver-		prevost de France, juge et conservateur du
ront, le prevost de l'Hôtel du Roy et grand		seel royal, ordonné et establi aux contractz

¹ Bibl. nat., Fonds français, n° 20176, f° 69, copie, et Bibl. nat., Fonds Dupuy, vol. 164. — Les Archives de Chenonceaux ne possèdent qu'un extrait de ce testament, délivré par Favyn et Chesneau, notaires, le 30 janvier 1589.

et acquisitions faictes et passées en la Cour et suite de Sa Majesté, salut :

Savoir faisons que par devant Pierre Fayn et Jehan Chesneau, notaires et tabellions de Sadiete Majesté, en sadiete cour et suite, fut presente, en sa personne, très haute, très puissante et très chrestienne princesse Catherine, par la grace de Dieu royne de France, mere du Roy, gisante au lit malade, touteffois saine de sens, memoire, raison et entendement; laquelle, considerant que briefs sont les jours de toute humaine creature, ne voulant deceder de ce monde en l'autre sans faire son testament, comme appartient à très chrestienne princesse, a faict et faict son testament et ordonnance de derniere volonté, au nom de Dieu Pere, Filz et de benoist Saint-Esprit, ainsi, en la forme qui s'ensuit :

Premierement, comme très chrestienne et très catholique recommande son ame à Dieu, à la benoiste et glorieuse vierge Marie, à tous les saints et saintes du Paradis, les suppliant devotement, quand son ame se separera de son corps, la vouloir recevoir et colloquer au royaume des cieux avec celles des bienheureux; et, sadiete ame separée, veut et ordonne son corps estre inhumé en l'eglise Saint-Denys en France, où ont accoustumé estre inhumés les Roys et Roynes de France.

De ses obseques et funerailles se remet à la volonté de Sa Majesté du Roy son filz, et autres ses executeurs testamentaires cy après nommés. Et, pour prier Dieu pour son ame, a ladiete dame fondé, et par ces presentes fonde, nombre de religieux tels qu'adviseira ledict seigr Roy son filz en l'eglise de l'Annonciade en son palais, à Paris, auxquelles à ces fins elle a donné et donne par

ces presentes la somme de deux mil escus de rente en fonds d'heritages, qui leur seront baillés et assignés sur le plus clair de ses biens et à eux distribués, ainsi que ledict seigr Roy advisera et ordonnera.

Item, veut et ordonne que la fondation et aumosnes qu'elle a accoustumé faire aux pauvres filles à marier et autres pauvres soit continuée à la volonté et discretion dudict seigneur Roy.

Oultre, donne et legue aux pauvres la somme de six mil six cens soixante six escus deux tiers, qu'elle veut aussi leur estre distribués pour prier Dieu pour son ame.

A voulu et ordonné ladiete dame toutes et chascunes ses debtes estre payées et acquittées, tant du tresorier de sa Maison, que à tous autres ses creanciers, et ses griefs et torts reparés, si aucuns s'en trouvent.

Et pour la bonne amitié qu'elle a et porte à Madame Chrestienne¹, ou Christine, née en 1565, princesse de Lorraine, sa petite-fille, pour l'avoir nourrie comme sa propre fille, luy a donné et legué, donne et legue par ces presentes tous et chascuns biens, droits, noms, raisons et actions qu'elle a et luy appartient en quelque façon et maniere que ce soit au pays d'Italie, mesmes la somme de deux cent mil escus pistoles, provenant de la vente par elle faicte à Moust le Grand-Duc de Toscane des biens situés et assis en la Toscane, ensemble le droit qu'elle a et peut pretendre au duché d'Urbain, et, outre cela, sa maison et palais qu'elle a en la ville de Paris, appartenances et dependances, avec la moitié de tous et chascuns des meubles, cabinets, bagues et joyaux, qu'elle aura et se trouveront luy appartenir lors [de] son décès, pour des choses par elle sy-dessus données

¹ Christine de Lorraine, fille du duc Charles III et de Claude de France, la petite-fille préférée de Catherine.

jouir par ladite dame Princesse et les siens en tous droits de propriété.

Item, a donné et legué, donne et legue à la Roïne, sa fille¹, la terre et seigneurie de Chenonceau, ses appartenances et deppendances, avec les meubles y estans, pour en jouir aussi en propriété.

Item, donne et legue ladite Dame à Monseign^r le Grand Prieur de France, filz naturel du deffund roy Charles², les comtés de Clermont et d'Auvergne, avec les baronnies de La Tour et de La Chaise, leurs appartenances et deppendances, et generallyment tout ce qui luy appartient et peut appartenir audiet pays d'Auvergne, comme aussi elle lui donne et legue le comté de Lauragais, ses appartenances et deppendances avec la Lande-Maïge de Carcassonne et resve³ de quatre deniers pour livre de ladite senechaussée de Carcassonne, ensemble la Lande-Maïge et resve de Beziers et les moulins de Baignaux, le tout à elle appartenant de son propre, et l'autre moitié de tous et chascuns ses meubles, bagues et cabinets, qui luy appartiendront lors de son décès, pour en faire et disposer par lediet sieur Grand Prieur comme choses à luy appartenant; supplie le Roy de laisser les assignations qu'elle a baillées sur

ce dont elle jouit, et aussy elle le prie faire valoir l'assignation qu'elle a baillée au Sieur de Lanssac sur les bois de Bourgongne, pour payement de debtes qu'elle luy devoit en ce qui reste à payer; et generallyment toutes autres assignations par elle baillées sur ce que Sa Majesté aura gratifié.

Item, ladite Dame donne et legue à Marguerite et François, ses femmes de chambre, à chascune dix mil escus.

Item, donne et legue à chascune de ses autres femmes de chambre, troys mil escus.

A chascune de ses vigies, dix mil escus.

A Madame de Marigny⁴ et à Madame de Noirmoutiers⁵, à chascune douze mil escus.

A Mademoiselle de Senesé⁶, la somme de six mil six cent soixante six escuz deux tiers, qu'elle luy avoit cy-devant promis en mariage.

A ses deux medecins, Le Febvre⁷ et Gabriez⁸, à chascun six mil cent soixante escuz deux tiers.

A La Nouë⁹ et Le Febvre¹⁰, ses chirurgiens et apothiquaires, à chascun troys mil troys cens trente escuz deux tiers.

A Mons^r de Lanssac¹¹, douze mil escuz.

A Mons^r de Froze¹², dix mil escuz.

A Mons^r de L'Aubespine¹³, son secretaire, dix mil escuz.

¹ Louise de Lorraine, devenue bientôt après veuve de Henri III, avait accepté le legs de Chenonceaux et s'était même installée au château pour y vivre dans le deuil et la retraite. Un arrêt du 16 decembre 1593, rendu sur la requête des créanciers de Catherine de Médicis, l'en déposseda, saisit les revenus et mit la terre en vente. Les droits hypothécaires sur ce domaine furent achetés en 1591 par Gabrielle d'Estrees, qui subrogea ensuite la reine Louise à ses droits, à condition que Chenonceaux reviendrait à son fils Cesar, duc de Vendôme, lequel épouserait la fille du duc de Mercœur, frère de la reine douairière.

² Charles de Valois, fils de Marie Touchet, qui devint ainsi comte d'Auvergne, avait porté auparavant le titre de duc d'Angoulême. ³ *Resve*, rente, péage, qui se percevait sur certaines marchandises à leur entrée dans les villes. — ⁴ Gouvernante de la princesse de Lorraine. — Charlotte de Beaune, dame de La Ferté-Milon, veuve de Simon Fizes, Sg^r d'Alsace, remariée le 18 octobre 1584 à François de La Trémouille, premier marquis de Noirmoutiers. — ⁵ La fille de Claude de Bauffremont, baron de Senecé.

⁷ Albert Le Febvre, medecin renommé, dont il est parle souvent dans l'Estoile, mort en 1607. — ⁸ Filippo Gavriani, appelle aussi Gabrian. Il avait été medecin de madame de Lorraine. — ⁹ Hierosme de La Nouë, chirurgien de Paris, grand ligueur, mort le 17 fevrier 1608. — ¹⁰ Pierre Le Febvre. — ¹¹ Le vieux chevalier d'honneur de la reine. — ¹² Pierre de Marconnay, seigneur de Froze. — ¹³ Le jeune L'Aubespine, dont il est parle page 373, note 1.

Aux luyx, chacun deux mil escuz.

Et trente mil escuz qu'elle donne à ses autres serviteurs et officiers, selon qu'il plaira au Roy les distribuer.

Item, donne et legue au sieur de Vaulx, six mil escuz.

A Mons^r Abelly¹, quatre mil escus.

Au S^r abbé de Gadagne², six mil six cens soixante six escus deux tiers.

Au sieur de la Besse³, trois mil trois cens trente troys escuz un tiers.

A Madame de Randan⁴, dix mil escus.

A Madame de La Mirande⁵, six mil six cens soixante six escuz deux tiers.

A Madame de Larchand⁶, dix mil escus.

Au petit La Roche⁷, six mil escuz.

A Mademoiselle de Bordeille⁸, quatre mil escus.

A chacune de ses autres filles damoiselles, deux mil escus.

A Madame Mereglise⁹, trois mil escus.

A Mademoiselle de La Pierre¹⁰, trois mil escus.

A Madame de Combautet¹¹, dix mil escus.

A Madame de Retz¹², douze mil escus.

A Saint-Hilaire¹³, son escuyer, deux mil escus.

A Mons^r le comte de Fiesque¹⁴ et son filz, dix mil escus.

Suppliant le Roy de voulloyr continuer les gaiges de ses mesmes officiers durant

leur vye, à tout le moins pour la moitié.

Et quant au surplus de tous ces autres biens, en quelque part qu'ils soyent assis et situés, droits, nouns, raisons et actions, ladicte Dame testatrice les a delaiés et delaisse au Roy son filz, qu'elle fait et institue son seul et unique heritier, voulant et ordonnant que, au cas que aucuns des legs cy-dessus delaiés et donnés fussent et se trouvassent nuls, de sorte qu'ils ne puissent avoir lieu, soit par l'incapacité des personnes legataires ou pour la difficulté des costumes des lieux, retournent, soyent et appartiennent audiet seign^r Roy pour en disposer en son plaisir et volonté, et mesmes que tous et un chacun ses biens qui seront et appartiendront audiet seign^r Roy, de la succession de ladicte Dame, en vertu du present testament ou autrement par intestat, luy soyent propres comme à personne privée, sans qu'ils puissent estre diés unis et annexés à la couronne de France, et ce, en la maistresse forme que faire se peut, soit par forme de codicille, donation à cause de mort, ou autrement.

Et, pour l'exécution dudiet testament, a ladicte Dame testatrice nommé et esleu, nommé et eslit ses executeurs testamentaires lediet seign^r Roy son filz, la Royne son espouse, ladicte dame Princesse de Lorraine, Mons^r le garde des Sceaux et le sieur Du Riz, premier president de Bretagne, auxquels elle a donné et donne, et à chacun d'eux, pouvoir

¹ Frère Antoine Abelli, prédicateur et confesseur de la reine. — ² Celui dont il est question si souvent. —

³ Hilaire de La Besse. — ⁴ Fulvie Pic de La Mirandole, femme de Charles de La Rochefoucauld, comte de Randan. — ⁵ Fulvie de Correggio, comtesse Pic de la Mirandole. — ⁶ Diane de Vivonne-La-Chastaigneraye, femme de Nicolas de Grimoille, Sg^r de Larchant, chevalier de l'Ordre, capitaine de cent archers de la garde. — ⁷ Antoine de Brebant, Sg^r de La Roche, écuyer franchant de la reine depuis 1584. — ⁸ Madeleine de Bourdeille, tante d'Henri de Bourdeille, Sénéchal du Périgord. — ⁹ Citée par L'Estoile dans la « Bibliothèque de M^{re} de Montpensier », t. III, p. 336. — ¹⁰ Il nous a été impossible de savoir à quelle famille elle appartenait. — ¹¹ La fille de Robert de Combaud, maître d'hôtel du roi. — ¹² Claude de Clermont-Tonnerre, femme d'Albert de Gondi, duc de Retz. — ¹³ Le Sg^r de Saint-Hilaire avait été au service de la princesse de Lorraine. — ¹⁴ François-Scipion de Fiesque, comte de Lavagne, qui avait épousé Alphonsine Strozzi.

de son dict testament executer et faire executer de point en point, selon sa forme et teneur, revoquant par elle tous autres testamens et codicilles qu'elle pourroit avoir faicts auparavant cestui; lequel present testament elle veut servir son plein et entier effect, soubsmettant l'audition du compte et l'exécution d'icelluy à la juridiction et contraincte de ladite prevosté de l'Hostel et à tous autres.

En tesmoings de ce, nous, à la relation desdicts notaires, a esté mis et apposé le seal royal à ce present testament, qui fusi faict,

dict et nommé par ladiete Dame, par elle lu et relu au chasteau de la ville de Bloys, en la presence dudict seign^r Roy, de la Roynes son espouse, dudict sieur de Ris, dudict Dupuy, chancelier de ladiete Dame, et plusieurs autres, le jeudi v^e jour de janvier 1589, avant midy. Ladiete dame testatrice a déclaré ne pouvoir signer pour sa debilité. Ledict seign^r Roy, ladiete dame Roynes son espouse, ladiete dame Princesse et lesdicts sieurs de Ris et Dupuy ont signé la minute des presentes, avec ledict notaire et tabellion soussignés.

XXXII

ORAIISON FUNEBRE FAICTE AUX OBSEQUES DE LA ROYNE MERE DU ROY¹.

4 février 1589.

*Pe homo cum mis, pe homines exultant, et scilicet in Alia
cunctis morantur, tu in Christo cunctis vivis abundas.*

Ces paroles sont escrites en la premiere epistre de S. Paul
aux Corinthiens, xv, chap.

Chrestiens qui assistez à ce piteux spectacle de la misere commune du genre humain, et vous qui justement pleurez et regrettez la perte d'une si grande Roynes, mere de

tant de Roys et de Roynes, si noble, si vertueuse et bonne, encores tant utile et necessaire à nostre Roy son fils et à tout son royaume, levez voz yeux au Ciel, regardez

¹ ORAIISON FUNEBRE FAICTE AUX OBSEQUES DE LA ROYNE MERE DU ROY.

Messire Regnaud de Beanne, patriarche et archevesque de Bourges, primat d'Aquitaine, en presence du Roy, de la Roynes, de Madame la princesse de Lorraine, des princes de Bourbon, cardinaux, ambassadeurs, prelates et autres seigneurs et dames, à Blois, le xij^e jour de fevrier 1589.

A Bloys, Pour Jamet Mettayer, imprimeur du Roy, et P. L'Huillier, librere jure, 1589.

avec privilege du Roy.

Benard de Beanne fut le grand orateur de ce temps. Ses discours et ses oraisons funèbres eurent une reputation presque égale à ceux de Bossuet. En tous cas, il est le createur du genre et il l'avait déjà porté à une perfection d

l'auteur de vie et destructeur de la mort, le Seigneur des vivans et des morts, qui porte la clef du Ciel et des abîmes, auquel est toute vie et resurrection : afin que estans consolez en luy et par luy, fortifiez en vos larmes et lamentations, vous joigniez vos voeux et prières avec celles de l'Eglise pour impetrer de Dieu le repos eternel à ceste ame devote, et, par l'exemple de sa vie, appreniez à bien mourir, pour après ceste vie terrienne esperer la vie immortelle. Aydons-nous à ceste fin de l'intervention et intercession de la très sacrée mere du Christ, mere et advocate des meres, des veuves et orphelins, à ce qu'il luy plaise consoler ceste pauvre ame et nous tous qui pleurons sa mort. Presentons luy ceste sainte salutation par laquelle elle fut faicte mere du fils de Dieu, luy disant : *Ave Maria*.

Chrestiens, entre les plus grands et excellens oeuvres de Dieu, sa puissance, sa providence, sa grande science et artifice se rendent admirables en la creation du genre humain : celle des Anges et autres esprits, qui ne sont composez de qualitez si differentes, monstre bien sa grandeur et donne admiration ; le soleil, la lune, les estoilles et autres lumieres ordonnées pour servir à l'homme, sont créées par artifice incroyable ; le feu, l'air, l'eau et la terre, fondez et establis en grand ordre et belle disposition : mais la creation de l'homme faite de deux qualitez si differentes, pestris et formez, liez et unis ensemble, monstre

quelque chose de plus excellent et rare, et qui surpasse toute intelligence. Car Dieu, ayant fait une masse terrestre, un vaisseau de terre tant vil et abject, luy a neantmoins inspiré et mis au dedans une ame non commune ou vulgaire, ny semblable aux autres animaux ; mais un esprit de vie, sorty et soufflé de la bouche de ceste ame divine, une image et semblance du Dieu vivant ; et logea ceste ame, cest esprit tant noble, dans ce vaisseau de terre, avec une liaison, proportion et forme si belle et agreable, qu'elle fut en admiration aux Anges et en terreur et crainte à tous les animaux et aux Demons ; car l'homme estant orné et doué d'immortalité, tant en l'ame qu'au corps, avoit sous sa puissance et sous ses pieds tout ce qui estoit çà bas, soit d'animaux ou autres creatures : *Omnia subiecisti sub pedibus ejus*. Tout estoit créé pour luy, tout luy obeysoit, riens ne luy contredisoit. Il usoit et dispoit de toutes choses çà bas à son plaisir et discretion. Il n'avoit en soy-mesme aucune contradiction ny repugnance ; sa volonté obtemperoit à sa raison, et tous ses sens estoient soumis à sa volonté. Il ne sentoit en son corps ny en sa chair aucune imperfection, lassitude ou travail. Le chaud ne le brusloit, le froid ne l'estreignoit, l'humidité ne luy portoit aucune offence, les elements le favorisoient, et n'y avoit aucune mutation aux temps et saisons qui le peust offencer. Il estoit en un perpetuel prin-

forme qui a persisté trois siècles sans changement. Presque toutes ces oraisons funèbres ont été imprimées à l'époque même : elles sont devenues de vraies raretés bibliographiques ; plus d'une, comme celle d'Anne de Thon, sa parente, femme du chancelier, prononcée à Blois le 25 octobre 1584, ne se retrouve pas. Il avait fait aussi l'oraison funèbre du duc d'Anjou et de Marie Stuart.

Petit-fils du surintendant Jacques de Samblancay, condamné à mort sous François I^{er}, il poursuivit sous les plus grands maîtres des études grecques et latines remarquables, que facilitait sa grande mémoire. Il fut de bonne heure conseiller au Parlement, maître des requêtes ; puis le crédit de sa sœur, qui avait épousé le grand écuyer, Claude Gouffier, marquis de Boisv, héritier du duc de Roannez, le fit nommer évêque de Mende et bientôt archevêque de Bourges. On sait le rôle qu'il joua plus tard dans la conversion de Henri IV, n'étant mort qu'en 1606, archevêque de Sens. Aucune lettre de Catherine de Médicis à ce prelat ne nous est parvenue.

temps ou automne temperé, garny de fruiets, de fleurs et de toutes sortes de douceurs et alimens, sans peine ny labeur; il estoit exempt de toutes maladies qui acheminent à la mort, par ce qu'il estoit immortel, destiné pour aller au Ciel, sans douleur, sans mort, sans mutation, sans alteration ou corruption, entier et parfait, comme en sa creation. Mais, depuis que l'homme par le peché abandonna son Dieu, auteur de sa vie, lors, selon la Loy eternelle prononcée de Dieu, d'immortel, il devint mortel; son corps qui estoit incorruptible devint corruptible, sa raison et son intellect qui souloit commander à la partie sensitive, devint esclave, et sentoît en soy mesme toute repugnance : *sentio legem in membris meis repugnantem legi Dei, et eaque-tem me sub lege peccati*. Les elements luy furent faicts contraires, les saisons rudes et aspres, les animaux rebelles, la terre ingrate et sans fruiets, sinon avec grand labeur, et sueur, ainsi qu'il luy avoit esté predict : *In sudore vultus tui comedes panem tuum*. Au lieu de joye, luy survint tristesse et ennuy; les maladies, afflictions et calamitez, la guerre et division, la famine, la peste, et tout ce qui peut amener et conduire l'homme à la mort, luy furent familières et ordinaires. Ceste loy eternelle de mort, prononcée de la bouche de Dieu, a passé de generation en generation, comme par une succession et heritage inalienable par tous les hommes, de quelque qualité et condition qu'ils soient, et durera jusqu'au dernier homme, lorsque ce grand jour mettra fin à ceste machine du monde : *Per unum hominem intravit peccatum in hunc mundum et per*

peccatum mors. Cest homme n'estoit pas un homme commun; il representoit en luy toute la nature humaine, et en luy, comme en la source et fontaine, estoient toutes les formes et idées du genre humain. C'estoit un prototype : aussi fust-il nommé Adam, qui veut dire homme; et tous les hommes descendus de luy s'appellent enfans d'Adam, comme enfans des hommes. Ceste loy a esté faicte loy de nature, non seulement au genre humain, mais à tout ce qui a esté créé pour luy et pour l'amour de luy; car, non seulement le genre humain est sujet à mort et à corruption, mais aussi les animaux, les arbres, les plantes, les herbes, les elements mesmes qui servent cà bas à l'homme, faicts pour l'usage de l'homme. Tout ce qui en est composé sous l'orbe de la lune est sujet à putrefaction, alteration et corruption : *Dehincur morti nos nostraque*. Toutes choses qui ont pris commencement, il faut qu'elles prennent fin : *Omnia orta occidunt*. Les villes, les chasteaux, les royaumes, les republicques, les empires, les richesses, toutes les beantez de ce monde, les grandeurs, les honneurs, les sciences, les prouesses, les conquerans, mesme les vainqueurs, le tout passe par ceste loy corruptible, et rien ne s'en peut compter : *Von si tricenis quotquot erunt dies, Annice places illacrimabilem Plutona Tauris, Omnium moretur una, Serius, Ocuis, sors exitura*¹.

Où sont maintenant ces tant renommez Caesars, Alexandre, les Scipions et autres preux chevaleureux? Il n'en reste que le nom, et sont passez comme une ombre : *In imagine pertransit homo*. Et peut-on dire d'eux : *Dies*

¹ Les citations d'Horace sont empruntees à deux odes, et il faudroit les retabliir ainsi :

Non si trecentis, quotquot erunt dies,
Annice places illacrimabilem
Plutona Tauris, . . .

(Odes, liv. II, 14.)

Omnis eodem cogitur : omnium
Versatur una, serius ocuis
Sors exitura, . . .

(Odes, liv. II, 3.)

mei sicut umbra preterierunt. Où sont ces doctes scavans et tant renommez philosophes : Pythagore, Platon, Aristote et infinis autres ? Où sont ces eloquents Demosthenes, Isocrates, Ciceron, Hortense et plusieurs autres ? Ils sont passez, comme un songe, et n'en reste d'eux que leurs escrits, dont encores une bonne partie est perie et le reste perira. De ces grandes villes autrefois tant renommées : Troye, la grande Babylone, Athenes, Rome et autres, il n'en reste quasi que la marque; et d'aucunes l'on en recherche encores le lieu.

O malheureuse condition du peché, qui nous a conduicts à ceste dure loy de mort ! Miserable oubliance et diversion de nostre fontaine de vie, qui nous a faict perdre la douceur de ceste vie immortelle ! Piteuse condition humaine, qui de ce nom immortel nous a faict changer en nom de mortels ! Car entre tous les animaux ce nom est peculier et particulier à l'homme, comme si la mort luy estoit speciallement ordonnée par dessus toutes autres creatures par sa faute et son peché, source et cause de ceste peine de mort. Elle nous est aussi familiere comme la naissance, et sont correlatifs le naistre et le mourir. Et ne se parle pas plustost de la naissance qu'aussi tost l'on ne parle de la mort. Elle nous talonne de près; elle nous est presente tous les jours, à toutes heures et tous momens; elle prend les bons, elle prend les mauvais indifféremment; elle prend le docte et l'ignorant, et comme dict l'Eccles. : *Sicut doctus, ita indoctus moritur.* Elle prend les riches, elle prend les pauvres, et en sa balance, elle contrepoise les sceptres et les couronnes des roys avec les besches, pesles, et râteaux des pauvres laboureurs. Et quand il plaist à Dieu affliger ses peuples pour leurs pechez, souvent ceste horrible mort oste les

meilleures personnes, plus utiles et necessaires au genre humain et laisse vivre les mauvais.

Ce que nous recognoissons estre maintenant advenu à nostre grand malheur en ce royaume, par le juste jugement de Dieu, qui, pour les fautes et iniquitez du peuple de France (je n'ose dire son peuple, puisqu'il a oublié son Dieu en tant de sortes et manieres) nous a osté une si grande et vertueuse Roïne, encores tant utile, voire necessaire en ceste grande perturbation et confusion des affaires de cest Estat, ausquels elle auroit tant de fois si bien pourveu, et en temps si triste et calamiteux, tant bien disposé et ordonné des affaires, qu'elle auroit plusieurs fois remis sus ce Royaume, contre l'expectation quasi d'un chacun. Et maintenant sus un presage apparent de la decadence de cest empire, sus tant [de] si divers et si dangereux remuements, ceste mort nous auroit osté ce beau gage de la grace de nostre Dieu, de la consolation de nostre Roy, de la reconciliation et union de tous les ordres de cest Estat, du repos et tranquillité de toute la France. Humiliez vos cœurs devant Dieu, vous qui estes vray François, recognoissez que vous avez perdu la plus grande Roïne en vertus, la plus noble en race et generation, la plus excellente en honneur, la plus chaste entre toutes les femmes, la plus prudente en son administration, la plus douce en sa conversation, la plus affable et benigne à tous ceux qui l'ont voulu aborder, la plus humble et charitable envers ses enfans, la plus obeysante à son mary; mais surtout, la plus devote envers Dieu, la plus affectionnée envers les pauvres que Roïne qui oncques regna en France !

Sa race et generation du costé paternel est de ceste grande maison de Medicis, l'une des plus nobles et illustres, non seulement de

l'Italie, mais de toute la Chrestienté. Elle estoit estrangere de ce costé, comme les alliances des grands Roys ne se peuvent prendre communement dans leurs royaumes. La maison toutesfois de[s] Medicis auroit quasi toujours esté alliée et confederée avec la couronne de France, dont encores ils portent les fleurs de lys, que le Roy Loys XII donna à ceste maison, en signe d'alliance et confederation perpetuelle. Mais de sa generation maternelle, sortie originairement de l'une des plus nobles et anciennes maisons de France, yssue de la maison et du sang de France, vraie Françoisse de race et encores plus de cœur et affection, de ceste grande et illustre maison de Boulongne et comtes d'Avvergue : tellement que je ne scay de quel costé me tourner et arrester mon discours, pour juger en quelle des deux maisons y a plus de grandeur, et actes plus memorables.

Car, si nous considerons l'antiquité de la famille des Medicis, le commencement, recherché de si long temps, semblera estre fabuleux, comme Tite Live dict que toutes les grandes genealogies, source et origine des grandes et illustres races, sont communement feintes et controuvées, les uns les raportans à leur Dieu Mars, comme les Romains la naissance de Romulus, les autres à Jupiter, comme l'origine de Priam et Laomedon. Mais nous, qui sommes hors du paganisme, esloignez de toute fausseté et mensonge, dirons avec verité et tesmoignage que, du temps que ce grand capitaine gaulois Brennus mena ceste belle compagnie et armée de Gaulois par toute l'Italie et Grece, estoient avec luy en sa troupe deux gentils hommes françois, l'un nommé Felsinus, l'autre nommé Bono, qui voyans le mauvais dessein que prenoit Brennus, après ses belles conquestes, d'aller invahir le temple de Delphé, pour se souiller

soy et son armée, du sacrilege malheureux de ce Temple d'Apollo, ils se retirerent tous deux et passerent en Asie avec leurs vaisseaux et hommes, où ils penetrerent si avant qu'ils entrerent en la terre et region des Medes, qui est proche de la Lidie et de la Perside, où, ayant faict plusieurs conquestes et obtenu de grandes victoires, se seroient en fin retirez, et, passans par l'Italie, esperans revenir en France, Felsinus s'arresta en un lieu où est à présent situé Florence, le long du fleuve d'Arne, qu'il recogneust assez beau et delectable et de semblable assiette qu'une qu'il luy avoit autrefois pleu en ce pays de Mede, et y bastit et edifia une cité où est aujourd'huy bastie la ville de Florence; comme aussi ce compagnon sien susnommé Bono, bastit la ville de Bononia appelée Bolongne, et dès lors, pour les conquestes et victoires que ce Felsinus avoit eu en ce pays de Mede, fut appelé Medicus ou Medicus entre les siens; dont depuis le surnom a duré en la famille, comme nous lisons de Paulus, qui fut appelé Macedonius pour avoir conquis la Macedoine sur Perses, et Scipion qui fut appelé l'Africain, pour avoir aussi conquis l'Afrique. Ceste descente est bien e-longée de ceste moderne que l'on suppose et attribue sans propos à ceste famille. Mais, si le commencement en est illustre et ancien, la suite de temps en temps ne s'en trouvera moins celebre. Car nous lisons aux chroniques qu'un nommé Everard de Medicis, sieur de Florence, après plusieurs années au voyage et expedition que Charlemagne feit en Italie contre Didier, roy des Lombars, alla à son secours avec plusieurs de ses sujets, et l'ayant fort vertueusement secouru et assisté, fut confirmé et investy en ladicte seigneurie de Florence. Plusieurs années après, un nommé Anemond de Medicis, aussi sieur de

Florence, passa avec plusieurs de ses subjects et amis, au voyage de la Terre Sainte avec Godefroy de Buillon, où il mourut devant le siege de Nicée en Asie, ville celebre et renommée par ce grand Concile de Nicée qui y auroit esté tenu. Ceste grandeur auroit tousjours continué en ceste maison jusques à ce que Florence, reduite en republique par les guerres intestines en Italie d'entre les empereurs et les peuples, les personnes illustres de ceste maison ont manifesté leur valeur et grandeur de temps en temps.

Nous voyons par les derniers siecles ce grand Cosme de Medicis, qui par ses armes, ses navires et vaisseaux, a espouventé les Turcs jusques au fonds de l'Orient et mer Mediterranée. Je voy ce qu'en a escrit Raphael Volaterane entre les autres : *Nemo sua aetate rebus gestis antecelluit, neque unquam privato talis potentia, nec tot contigerunt divitiae, nec illis, quod magis mirandum, quisquam aut magnificentius aut religiosius usus est. Cumque omnia posset, non omnia voluit, eaque prudentiae fama pervenit, ut ejus dicta factaque pariter celebrentur.* Les temples et lieux sacrez par luy bastis, les hospitaux par luy fondez jusques en Jerusalem, font ample preuve de sa pieté et magnanimité. Je voy ces victoires, ses conquestes. Je vois encores un Laurent de Medicis surnommé le grand pour ses actes vertueux; ses successeurs, leurs alliances, leurs richesses amenées d'Orient, leur grand palais, et quasi toute la ville de Florence par eux bastie; deux grands papes tant celebres de ceste maison, et entre autres le pape Leon, si plain de grandeur, d'honneur et de prudence, le pape Clement, et tant de nobles et illustrissimes cardinaux; ce grand duc de Toscane, qui encores regne en ceste maison, en un des plus grands estats de toute l'Italie, lequel nostre Roy a voulu honorer de nouveau de son

alliance en la personne de sa niepce, princesse de tout honneur et vertu. Bref, je veoy tant de choses belles et hautes en ceste illustre maison de Medicis, que, si je m'y voulois estendre d'avantage, j'abuserois de l'heure et de voz patiences. Mais quand je me retourne vers la maison de Boulongne et d'Auvergne, sortie originairement de ce grand Eustace de Boulongne, dont le frere, Godefroy de Buillon, a porté les armes et armoiries avec un si grand nombre de princes, seigneurs, chevaliers et soldats chrestiens, jusques dedans Jerusalem, sur la sepulture de nostre Sauveur, et se seroit rendu et faict roy par l'exploict de son espée et de ses armes, avec la faveur de Dieu, roy non seulement de Jerusalem, mais d'une grande partie de l'Orient, à la confusion de Mahomet, des Sarrasins et Mahumetans, tant et si avant qu'il auroit donné estonnement à tout le reste du monde, ayant replacé le christianisme en Asie et Affrique : ceste splendeur et lueur qui surpasse celle d'Alexandre et de Cesar, ne font oublier et passer soubz silence tant d'autres victoires et honneurs qui depuis ont continué en ceste maison, tant de mariages et alliances avec la maison de France : premierement de Robert, comte de Boulongne et d'Auvergne, avec dame Blanche, fille de Robert, comte de Clermont, puisné du Roy S. Loys, dont est yssue ceste tant illustre maison de Bourbon, l'une des premieres de la chrestienté; secondement de Guillaume de Boulongne, fils de Robert, avec Marguerite d'Exreux, fille de Loys de France, enfans du Roy Philippe troisieme, dont il y eust une fille nommée Jeanne, mariée au Roy Jean en secondes nopces; et encores pour troisieme, l'alliance de dame Jeanne, fille du comte Jean d'Auvergne, mariée au duc Jean de Berry, frere du Roy Charles cinquiesme, sans

plusieurs autres alliances avec ladite maison de France, qui ont esté en la maison de la Tour fondue en ceste maison d'Auvergne, comme aussi avec la maison de Portugal, en laquelle nostre deffuncte pretendoit droict : auquel elle auroit esté receue pour le debattre par justice en la dernière assemblée d'Estats tenue audiet Portugal, anparavant le decez du dernier Roy cardinal; et encores alliances avec la maison et couronne d'Angleterre, celle de Hongrie et tant d'autres maisons particulières, très nobles toutefois et très illustres, comme celle d'Albanie, yssue des Roys d'Escoce, celle de la Chambre, l'une des plus anciennes de la chrestienté, celle de la Trimouille, de Carton, de Mongascon, et infinies autres, que le temps et la memoire ne me permettent de reciter.

Est-ce peu de faveur de Dieu en la nature et generation de ceste Royne si haute, d'y recognoistre tant de grandeur et noblesse? Je scay que devant Dieu c'est toute vanité, quand on y met sa confiance et son appuy; mais, d'ailleurs, je voy qu'il a honoré Abraham, son bien aimé, et tous ses descendants de la grandeur, suite et descente de la genealogie de sa maison. Je recognois encores qu'il a voulu naistre de cette royale lignée de David, et qu'il l'a tenu pour son esleu. Toutesfois, puisque Dieu s'esjouyst plus en la consideration des actions vertueuses des siens qu'en grandeurs de ce monde, et que ceste ame tant sainte et devote sera plus recommandée devant Dieu, et agréé en sa misericorde par ses bonnes œuvres, que par la splendeur des maisons, nous entrerons en un sommaire discours de sa vie, pour en considerer le commencement, la bonne suite et conduite, la fin tranquille et pacifique.

Ceste Royne, très haute et très illustre princesse, Catherine de Medicis nasquit en

l'an M.D.XIX., le xiii. d'avril, en la ville de Florence, fille du duc Urbin. Laurens de Medicis, chef de ceste très illustre maison et famille de Medicis, et de Magdeleine de Boullogne, yssue du sang de France, seant lors au papat Leon X. grand oncle de nostre Royne. Sa mere mourut en sa couche, peu après la naissance de sa fille, et le duc Urbin, son pere, deceda incontinent après sa naissance, d'une fievre dont il fut surpris, et le pape Leon mourut aussitost après; tellement que ceste petite fille, destinée à de grandes choses, fut delaissée sous la main de Dieu et garde de ses tantes et parens, nourrie en son enfance et jeunesse en toute pieté et sainteté, en lieu religieux, comme pour estre dediée et consacrée à Dieu; et par ceste bonne nourriture s'imprima tellement au cœur l'amour et craintete de Dieu et la devotion à son service, qu'elle a continué en ses saintes prieres tout le cours de sa vie jusqu'à la mort : assidue au service de l'Eglise, frequentant le sacrement de penitence et confession, recevant Dieu toutes les festes de nostre Seigneur et de nostre Dame. Et ceux qui interieurement et domestiquement l'ont cogneue ont remarqué qu'oneques elle ne s'alla coucher qu'elle n'eust accompli et achevé son service de l'Eglise, exemple insigne de pieté delaissé à nostre Roy tant devotieux et à la posterité, et à toutes Reynes et Princesses, et qui doit estre remarqué, puisque de ceste sainte devotion envers Dieu luy est advenu la grandeur, l'honneur, l'avantage et benediction, que depuis elle a receu de Dieu en ce royaume. Car, ayant passé plusieurs hazards, fortunes et calamitez, dont sa famille fust affligée, et elle en sa jeunesse au hazard de sa vie, ce n'est point chose nouvelle si Dieu faict recognoistre ses afflictions, et s'il visite ceux qu'il aime dès leur enfance et

jeunesse. C'est quelquefois pour miraculeusement les eslever en plus haut degré d'honneur. Nous voyons Moyse, son bien aymé dès sa naissance, delaisné et exposé pour estre noyé ou devoré des bestes le long du fleuve du Nil, depuis faict chef d'un grand peuple, renommé de tant de miracles. Nous lisons de Joseph, jecté inhumainement en la caverne par ses freres, prest à estre tué, habandonné aux bestes, vendu aux Ismaelites, depuis accreu en si grand honneur par le roy Pharaon, qui le feit recognoistre et honorer comme soy-mesme par tout son peuple, le feit asseoir sur son throsne, et en son chariot d'or près de luy. Ayant doneques avec la grace de Dieu passé toutes ses premieres adversitez, le pape Clement septiesme, son autre oncle, parvenu au pontificat après la mort du pape Adrian sixiesme, il traicta le mariage de nostre Royne, sa niepee, avec le roy Francois premier, pour Henry de Valloys son second fils, duc d'Orleans, et fut amenée en grand triomphe jusques à Marseille par le dit pape Clement en personne, où vint aussi le roy Francois avec toute sa court, et en grande magnificence furent les nopces celebrées et solennisées en l'an M.D.XXXII. L'espouse, douée de grandes richesses, ascavoir des contez d'Auvergne, de Lauragais, seigneuries de Levroux, Doussenaë, Boussac, Correges, Hondecourt et autres terres de valeur de cent ou six vingts mil livres de rente, qu'elle avoit en par succession de sa mere, et encores pour son dot de la somme de six vingts mil escus, avec grande quantité de meubles riches et precieus, outre les grands biens, seigneuries et maisons, actions et pretensions qu'elle avoit en Italie; amenée, et conduite en France en la court du roy Francois I^{er}, jeune et aagée lors de quatorze ans ou environ, elle auroit esté recue et honorée

selon la grandeur de sa maison et le rang qu'elle tenoit de fille de roy, femme du second fils de France; et après la mort de Monsieur le Dauphin, premier fils, devenue Dauphine, aimée et chérie de tous les princes et princesses, seigneurs et dames de toute la cour, pour sa douceur, humilité et debonnaireté, mais surtout du roy Francois, son beau-père, qui l'aymoit et cherissoit comme ses yeux.

Qui voudroit icy représenter l'affection maritale que le feu roy Henry, lors Dauphin, luy portoit, et reciproquement la grande et chaste amour conjugale que ceste Dauphine rendoit à son mary, avec tant de reverence et obeyssance, qu'elle tiroit toute la court en son admiration, la demonstration ne s'en pourroit faire si expresse que par les effects qui en sont ensuyvis après la dissolution du mariage que nous deduirons cy-après. Elle fut en mariage l'espace de dix ans sans pouvoir avoir lignée; mais pour cela ny l'affection du mary, ny l'amitié du beau-père ne diminuoit aucunement, mais s'augmentoit par chacun jour, et se nourrissoit en l'esperance de la bonté de Dieu, comme elle en une devote patience et priere continuelle; de sorte qu'au bout du temps de dix ans, Dieu considerant la bonté et humilité de ceste devote princesse, exauca ses prieres, comme autrefois celles de la mere de Samuel et de la bonne Sara, et celles aussi du jeune Tobie, et la doua d'une belle et heureuse lignée de noz Roys qui depuis en sont yssuz, premierement du roy Francois second, puis du roy Charles, et de nostre Roy à present regnant, et encores de Monsieur le duc d'Anjou, comme aussi d'un fils qui mourut en enfance, de la royne Elizabeth, mariée au Roy d'Espagne, de Madame de Lorraine et de la Royne de Navarre, toutes grandes et très illustres Roynes et

Princesses. Mais, pour revenir à nostre discours, Monsieur le Dauphin son mary, Henry de Vallois, parvenu à la couronne après la mort du Roy François, son pere, auroit tant honoré ceste vertueuse Royne, sa femme, qu'il luy auroit communiqué son sceptre et sa puissance, et icelle rendue capable de l'administration de tout ce royaume, de maniere qu'allant au voyage d'Allemagne, hors son royaume, avec une puissante armée, il establît et ordonna la Royne sa femme pour regente et gouvernante en son royaume, pendant son absence, par declaration solennellement faicte en plain Parlement de Paris. Et en ceste charge, se conduisit si sagement, qu'il n'y eust aucun remuement, changement, ou alteration en cest Estat pour l'absence du Roy; mais au contraire pourvent si bien aux affaires, que le Roy son espoux fust assisté d'argent, de moyens et de gens, et de tout autre sorte de secours, dont le Roy estant de retour la sceut bien remercier et le tesmoigner hautement. Depuis, après la journée et bataille Saint-Laurens, elle disposa les affaires de sorte qu'elle excita ceux de la ville de Paris à faire un prompt secours à leur Roy. Et ayant traité le mariage, premierement du Roy Dauphin, son premier fils, avec la Royne d'Escoce, et depuis de Madame Elisabeth, sa fille, avec le Roy d'Espagne, célébré, en grande pompe et magnificence, en la ville de Paris, en l'an mil cinq cens cinquante neuf, survenu le decez du feu roy Henry son mary, par ce piteux accident et calamiteux à toute la France, elle porta un tel dueil et regret, que, sans la grace de Dieu et la constance dont il auroit donée ceste vertueuse Royne, elle eust sucumbé à ceste si grande tristesse et ennuy. Mais Dieu, qui n'oublie jamais les siens, la fortifia en ses actions, et reprînt cœur par la memoire

et affection du feu Roy son espoux et charité de ses enfans, à la conservation de cest Estat et manutention de sesdicts enfans: tellement que, comme celle tant renommée Semiramis, ou comme une autre Atalie, sauva, garentist et preserva ses enfans et leur regne de plusieurs entreprises qui leur estoient preparées, et avec telle prudence et industrie, que tout le siecle l'a trouvé admirable. Et ayant la regence de ce royaume après la mort du Roy son fils, pendant la minorité de nos Roys, par le jugement et deliberation commune de tous les ordres de ce royaume tenuz à Orleans, elle resista vertueusement aux troubles qui luy furent preparez pour entreprendre sur cest Estat et ses enfans, et les composa de telle sorte que les entrepreneurs et usurpateurs, rendirent et restituerent les villes qu'ils avoient entreprises et surprises en ce royaume, et se feist rendre à force d'armes le Havre-de-Grace, detenu par les Angloys, et renouvela le traité de la senreté de Calais pour le bien de ceste couronne.

Je ne puis icy que je n'admire, outre sa grande prudence, sa valeur et magnanimité: car en tous les exploits de guerre qui furent faits, soit à Rouen, au Havre, ou ailleurs, elle y a tousjours esté en personne à travers les armées, sans crainte, sans peur, comme une autre Judith, presente es actions et tousjours constante. Le roy Charles son fils, parvenu à son aage, elle le fit declarer majeur; mais pour cela elle ne delaissa le gouvernail de cest Estat sans pilote, comme il en estoit bien besoing: car, ores que la splendeur de la dignité royale donnast quelque avantage à son aage, toutesfois l'infirmité de la jeunesse y estant encores et l'inexperience, elle ne voulust delaïsser ny abandonner le manienent et administration des affaires, comme elle en estoit aussi requise par tous les princes

et grands de ce royaume; et, pour mieux composer les affaires et desordres que les premiers troubles avoient amené, fust conseillée de conduire le Roy son fils par tout son royaume, pour le faire recognoistre, respecter et obeyr, pour éviter aussi les entreprises qui se pourroient faire sur sa personne, et par le changement de lieu eluder et rompre les desseings des entrepreneurs.

Et estants les troubles renouvellez en l'an LXXII, par l'injure et invasion de ceux qui lors, sous couleur de religion, ambissoient et vouloient entreprendre sur cest Estat, travailla de telle sorte, qu'elle composa les affaires derechef à la conservation de ce royaume, après que par les braves exploits de nostre Roy, lors lieutenant general en ce royaume, favorisé de Dieu et du sage conseil de ceste nostre Royne, les ennemis auroient esté vaincus en bataille, et contraincts à prendre les loix du vainqueur.

Et comme ceste sage Royne consideroit la magnanimité et grandeur de courage de nostre Roy, digne d'un grand royaume, elle luy auroit dict, comme autresfois Philippe de Macedoine à Alexandre son fils, voyant sa vertueuse jeunesse : — Mon fils, dict-il, vous faut chercher un autre royaume, car la Macedoine n'est pas suffisante ny capable pour vous retenir. — Aussi la Royne ne cessa oncques qu'elle n'eust pourchassé ce grand royaume de Pologne pour nostre Roy son fils, auquel estant appelé par les plus grands du royaume, qui le vindrent querir jusques à Paris, estant lors à l'exploit du siege de La Rochelle, qu'il eust emporté sans doubte sans ceste honorable nécessité qui l'appeloit. Fut conduit par elle et par tous les grands de ce royaume jusques sur la frontiere, et par plusieurs desdicts grands jusques en Pologne, où, ayant regné quelque peu de temps, fut rap-

pellé par la mort du roy Charles son frere. l'an 1574.

En ceste mutation de mort si inopinément advenue, nostre Royne se seroit conduite avec tant de sagesse et de vertu, qu'elle auroit contenu et retenu les troubles et remuemens qui se preparoient pendant l'absence de nostre Roy, et avec telle douceur et diligence, que, sans armes ny armées, elle luy auroit rendu (revenu qu'il fut à Lyon), voire remis entre ses mains, son Estat paisible et hors de tout trouble interne et externe.

Aray est que ceste faction toujours rebelle et qui nous est pour un fleau de Dieu en ce royaume, comme ses deux nations des Philistins, delaissez pour afflictions aux enfans d'Israël, suscite(nt) encores nouvelles guerres et troubles, où elle a toujours exposé et sa personne et ses moyens et tout son entendement, pour composer et pacifier les affaires, fait plusieurs voyages loingtains par ce royaume au peril de sa vie. Encores en ce grand trouble nagueres advenu en ce royaume, elle s'y est employée, de sorte qu'il n'a pas tenu à elle que tous les affaires n'ayent esté conduits à bonne fin.

Mais Dieu, qui dispose des affaires comme il luy plaist, l'auroit voulu tirer hors de ce monde, pour ne voir plus avant les calamitez qui nous sont preparées, et estant pleine d'ans, en l'age de soixante et dix ans, pleine d'honneur et de vertu, aimée du Roy son fils plus que soy mesme, honorée et reverée de tout son peuple, seroit allée à Dieu le cinquiesme du mois de janvier dernier, avecques grande plainte et desolation du Roy son fils, de la Royne sa Elle, de Madame la Princesse, de tous les siens, de toute la cour et de tout le peuple, et au grand dommage de ce royaume, au grand regret de nostre Roy, qui souloit temperer et disposer ses plus

grands conseils et affaires par les prudents advis de ceste vertueuse Roïne sa mere. Il est mort la plus grande Roïne en toutes sortes de vertus qui oncques apparust en France. Elle a surpassé toutes les vertueuses femmes que l'Escripture sainte nous peut suppediter, hors la sacrée vierge Mere de Dieu, qui ne reçoit aucune comparaison. Elle a esté plus chaste que ceste renommée Suzanne, car elle n'a oncques donné ny apparence ny soupçon de calomnie sur sa personne; plus forte et magnanime que Judith, car elle a donné tesmoignage de sa valleur plusieurs fois. Elle a surpassé en patience ceste Sara, car sa vie a esté en continuel exercice de patience. Elle a vaincu en affection maritale ceste chaste Penelope et ceste tant renommée Dido, et autres semblables Heroides. Ornée de toutes les graces de Dieu et dons de nature, forte et saine en sa constitution, le corps beau, de belle taille et habitude, le visage doux, modeste, accompagné toutefois d'une gravité digne d'une roïne, mais surtout sainte et accomplie en toutes vertus; bref, ce sera en la posterité l'exemplaire de ceste vertueuse femme recherchée jusqu'aux extremitez de la terre.

Que ferons-nous donc en une si grande perte que nous avons faite, perdrons-nous courage comme font les païens qui ne recognoissent point Dieu, qui, n'ayant aucune esperance en l'autre vie, se consolent çà bas en leurs plaisirs mondains? Les plus sages d'entre eux tirent leurs consolations en la mort, ou par la consideration de la necessité et loy commune de nature, ou par la fin des miseres et calamitez de ce monde, et ceux qui sont plus relevez d'esprit, par l'esperance de l'immortalité de l'ame. Mais nous, qui sommes plongez au baptisme dans le sang de

signez et marquez en sa mort, qui sommes ensevelis avec luy, desquels la vie est caché avec la sienne, qui sommes enseignez en l'esperance de la resurrection et vie éternelle, qui croyons que nostre Christ est mort et resuscité pour nous, nous arrestons-nous à une simple creance de l'immortalité de l'ame imaginaire, traictée par les philosophes à leurs fantaisies? Non, non! Arrestons-nous à la foy et à la parole de Dieu. Nostre Christ est resuscité, la prinnee ou capitaine de ceux qui dorment. Noyez-vous l'apostre qui admoneste ses Corinthiens: — « Je ne veux point, dict-il, que vous soyez en doubte ou en peine de ceux qui dorment, comme font ceux qui n'ont point d'esperance en l'autre vie. » — Voyez que ceste mort naturelle, il l'appelle un dormir. Aussi les cimetières des chrestiens nous signifient, par ce mot grec, des dortoirs, pour nous monstrent que ceste mort naturelle n'est qu'un dormir. Les Atheistes ou Epicuriens disent avec quelques philosophes: *A privatione ad habitum non est regressus*, voulans dire que d'une chose aneantie n'y a plus de retour à son premier estre: gens misérables qui veulent ignorer la toute puissance de Dieu, laquelle ils sont contraincts avouer et recongnoistre chacun jour de leurs yeux, par la consideration du Soleil, de la Lune, de la Terre, et toutes autres choses qu'il a créées. Celuy doncques qui de riens a créé le tout ne pourra-il recueillir ce qui pourroit estre pourry et dissipé de nostre corps, voire brulé, consommé et tourné es quatre elements, pour le reformer et rendre plein de gloire, conforme à celui de la glorieuse humanité de nostre Christ? Oyez l'Ecclesiastique qui dict que les mondains et maladvisez pensent que les justes meurent, et neantmoins ils sont en paix. La mort naturelle à nous ordonnée pour le peché du premier

homme, nous tourne en vie et benediction par la mort et resurrection de nostre Christ. Pouvons-nous desormais craindre la mort, puisque c'est le commencement de la vie eternelle, puisque par ceste mort nous sommes vivifiez? Les anciens, voire les Peres, ont eu crainte de la mort auparavant la venue de nostre Christ, et usoient de ces plainctes : « Je descendray vers mon fils en pleurant aux enfers; j'ay diet au milieu de mes jours : j'iray aux portes des enfers; les douleurs de mort m'ont environné, et les peines d'enfer m'ont saisi! » Mais, depuis que nostre Christ est mort pour nous, et qu'il est la mort de nostre mort et la vie de nostre ame, qu'il a brisé l'enfer qui souloit devorer le genre humain, ceste mort, qui souloit estre si terrible, est tournée aux chrestiens en benediction. Escoutez saint Paul et tous les martyrs et autres sainets qui crient avec luy : *Cupio dissolvi et esse cum Christo, Mori lucrari, Mihi vivere Christus est.* « Je desire, diet-il, ce corps mortel estre dissout et separé, la mort m'est gain, et ma vie est Christ. » Nostre Sauveur admonestant ses disciples leur diet, que, si le grain de froment n'est jecté en terre et mortifié, il ne peust revivre. Et saint Paul nous admoneste que, si nostre corps est semé en infirmité, il resuscitera en gloire. Que n'esperons-nous doncques en une mort si heureuse, en une fin si chrestienne? Nous n'avons pas seulement l'immortalité de l'ame et vie eternelle, nous avons aussi la resurrection de nostre chair, revestue en gloire et en honneur, voire reformée et clarifiée en l'image de nostre Christ qui est Dieu vivant.

Heureuse mort de nostre Christ, qui nous rend de condition meilleure que n'estoit nostre premier pere Adam, lors qu'il estoit immortel; car il pouvoit ne mourir point, s'il eust voulu estre constant, mais aussi il

pouvoit mourir, comme l'evenement l'a démontré! Mais nous, estans resuscitez en la grace de Dieu, tout ainsi que nous ne pouvons plus pecher, aussi ne pouvons-nous plus mourir. Il faut doncques mourir en la grace de Dieu, pour de mort entrer en vie eternelle. « Heureux celuy, diet l'Apostre, qui a part en la premiere resurrection », la premiere resurrection qui est de resusciter de peché. « En ceux-là, diet l'Apostre, la seconde mort n'a point de puissance »; car ceux qui sont inseparablement uniz avec Christ et qui vivent avec luy ne peuvent mourir, puisqu'il est la fontaine de vie, non seulement d'une vie, mais de toutes les vies : de la vie naturelle, de la vie de grace, qui procede de la remission du peché; de la vie eternelle, qui est la gloire et beatitude. L'Ange en l'Apocalypse, avec grande clameur, diet à saint Jean : « Ecrivez et enregistrez que bienheureux sont ceux qui meurent au Seigneur! » Bienheureux sont-ils par l'esperance en laquelle ils meurent, mais à ce siecle seulement; meurent au Seigneur, c'est-à-dire en la foy et confession jusques à la mort! Ils entendent l'oracle de l'Ange qui leur diet : « Soyez fidelles jusques à la mort, et je vous donneray la couronne de vie. » Or voyez si ceste Roïne devote sera au rang des bienheureux, car, si elle est morte au Seigneur, elle sera bienheureuse, puisque la parole de Dieu ne peust mentir. Sa vie a esté une perpetuelle penitence, contrition, devotion assidue et perseverante; et en sa maladie, et jusques à la fin, elle a receu les sacemens de confession et penitence, l'extremême-onction et, par icelle consignée en la mort de nostre Sauveur, elle a receu ce precieux viatique des chrestiens, le Saint-Sacrement du corps de nostre Seigneur, ainsi munie et armée de la foy, qu'elle a constamment declarée jusques au dernier soupir.

Quelle puissance peut avoir cest ennemy des hommes sur ceste ame devote? Elle est devant le tribunal du Dieu vivant, où chacun est jugé selon qu'il plaist à sa justice et misericorde; mais elle a nostre Sauveur Jesus-Christ pour mediateur, qu'implore la bonté de Dieu son pere, parce qu'elle a tousjours esté des siens. Prions doncques avec toute l'Eglise, à ce que ceste ame qui est devant Dieu, soit bientost au lieu de repos eternel avec les bienheureux, et que, s'il reste quelque macule de ceste infirmité terrienne, luy plaise par sa clemence la repurger. Disons tous ensemble d'un mesme cœur :

Seigneur Dieu, pere de misericorde, pere de toute consolation, fontaine et source de vie, qui vivifie[s] toutes les creatures, mais plus excellement l'homme auquel tu as inspiré l'esprit de vie pour l'immortaliser, et, par la mort et resurrection de ton Fils nostre Sauveur Jesus, ayant dompté la mort et le peché, as promis la resurrection de ceste chair mortelle, et en corps et ame une vie heureuse et eternelle, ouvres, bon Dieu, les fontaines de tes graces sur ceste ame devote, qui a tousjours esperé et aspiré à cette vie eternelle que tu as promis à tes biens aymez! Elle attend ta bonté, elle espere aux merites de la passion de son Redempteur.

Seigneur Jesus, tu as esté trois heures entieres vif attaché à une croix; combien de tourments tu as soufferts, combien de larmes tu as rendues pour le genre humain! Nous te supplions par ces douleurs et travaux, par tes saintes larmes, que tu ayes pitié des souspirs de nostre Roy, fils si charitable envers sa bonne mere, des pleurs de ceste sainte Roïne, des regrets de ceste jeune Princesse si

vertueuse, qui a tout perdu en la mort de ceste honne mere. Un seul regard de pitié que tu jectas estant en la croix sur ta sacrée mere, un seul gemissement sorty de ta divinité, puis toutes les larmes, et de toute ceste famille royalle, voire de tout le peuple de France, qui recognoist sa perte en ceste piteuse mort [seront sechées]. Veuilles Seigneur, veuilles par ton saint nom, recevoir les prieres de ton Eglise et de toute ceste congregation pour le repos de ceste ame, qui a tousjours aymé et recogneu ta divine bonté, esperé en tes misericordes. Seigneur, veuilles les luy departir maintenant à ce dernier besoing, puisqu'en ta main est la mort et la vie eternelle. Tires-la à ta part avec tes bien-aymez. Nous l'esperons ainsi, en la foy qu'il l'a pleu nous laisser, que qui croit en ton saint nom, il ne mourra poinct, mais ira de mort à vie. Et vous, très sacrée mere du Fils de Dieu, mere des vefves et delaissez, voyez la desolation de nostre Roy qui a perdu sa consolation cà bas, le repos et tranquillité de son esprit; soyez luy mere et advocate envers Dieu, ne le delaissez vuide des graces du Sainct Esprit pour regir cà bas ce royaume que Dieu luy a mis en main; faictes que puisse dire avec ce bon Roy et prophete : - Mon pere et ma mere m'ont laissé; mais mon Dieu m'a receu entre ses bras! - Seigneur, fais-luy misericorde; garantis-le par ta bonté, et tout son royaume, des miseres et calamitez que nous avons justement meritées; illumine ses yeux de ton saint conseil, à ce qu'ayant icy longuement regné et reduit son peuple en un bon et entier repos, à la gloire de ton saint nom, il puisse regner là-haut en la vie eternelle avec tes bien aymez! Amen.

LETTRES DE 1586 À 1588

RETROUVÉES PENDANT L'IMPRESSION DE CE VOLUME.

[1586]. — 1^o janvier¹.Copie, Bibl. nat., Fonds français, n^o 2616, f^o 137.

[A MONSIEUR DE GUIZE.]

Mon nepveu, j'ay receu vostre lettre par laquelle vous me mandez que vostre bonne tante² vous a monstré ma lettre : ç'a esté pour le désir que j'ay de vous voir aussi à vostre aize que le desirez; car j'ay pensé que c'estoit de l'enye qu'elle a comme moy que tout aille comme le desirez pour vostre conservation; car nous autres femmes, craignons toujours pour ceulx que aimons; et elle n'a rien plus cher que vostre vie, et double que, venant, fussiez en danger, non de vostre Roy, car vous pouvez estre assuré de sa bonne vollonté vers vous; mais de ceulx qu'elle sait que ne vous aiment, comme me le mandez par vostre lettre très bien, Je voudrois que toutes choses se pensent aussi bien accomoder pour l'honneur de Dieu et service du Roy et vostre contentement. Je vous assure bien que cest que depend du Roy est pour vostre repos, comme

¹ Voir plus haut, page 3, la lettre de la reine sur le même sujet.

² L'abbesse de Saint-Pierre, de Beims.

le pouvez desirer; et desire que soyez icy quand il sera de retour, afin que cognoissiez que ne vous ai mandé que la verité.

Mon nepveu, hier Mons^r de Joieuze me vint trouver et me diet que l'on lui avoit diet que vous supportiez Randan comme vostre amy, qu'il seroit mary, estant Lavardin son amy et luy aiant obligation, le voulant assister, et mesme, cest Randan vouloit, luy mener en tel lieu qu'il voudroit en toute seureté, que aussi, vous estant contraire, que vous pensissiez que ce fust pour aultre occasion¹ que pour son particulier, et que, luy aiant diet que Randan estoit en ceste ville, il y avoit trouvé ung de ses amis à qui il avoit prié de dire à Randan qu'il se trouveroit avec Lavardin en ung lieu qu'il nomast, et que, cest il le vouloit envoyer appeler, il le meneroit. Je voy bien que cest qu'il m'a dist c'est afin que je saiche, et vous aussi, que seroit pour prendre son contrepied; mais il ne peut faillir à son amy, et luy diet que je le dirois à Mons^r le Cardinal, vostre frere, pour le vous mander. Il pense que c'estoit le meilleur que

¹ Il faut lire : "... qu'il seroit marié... que vous pensiez que..."

je le vous mandasse. Je vous prie m'en faire une response qui soit de façon que tout aille bien, comme je desire; car je luy dis qu'il les faillloit appointer et, estant son amy, il le devoit aider. Il me diet qu'il ne luy pourroit pas bien (d')en parler, puisqu'il l'avoit mandé de l'amener, encore que celluy à qui il avoit diet luy avoit faict response qu'il n'avoit trouvé Raudan et qu'il estoit quitte de son offre. Je luy dis que je m'asseurois que ne feriez rien pour desplaire au Roy, que vouliez conserver sa bonne grace, puisque l'avez recouverte.

Je vous ai voulu tout mander, afin que faisiez de sorte qu'il cognoisse que vous ay mandé comment il est marry que pensissiez que ce qu'il en faict fust pour se bander contre vous. Je vous prie aider à l'appointer. J'en ai parlé ce matin à Mons^r de Retz : il m'a diet que vous saviez que toutes les choses ont esté si bien disputées avant que partissiez d'icy, qu'il ne faut plus que faire venir Raudan pour l'appointer; et sur cella, j'en ay escript au Roy; car je voudrois qu'il eut bien regardé à toutes choses.

Dieu vous conserve.

De Paris, ce 12. janvier.

Vostre bonne tante,

CATHERINE.

1586. — 14 septembre.

Aut. Bibl. nat., V^e Colbert, vol. 10, 1^{re} 101.

A MONSIEUR DE BRULART,

CONSEILLER ET SEGRETAIRE D'ESTAT DE ROY MON FILZ.

Monsieur Brulart, cete-ci sera pour vous prier qu'à steure que cerés auprès du Roy me volouyr mender souvent des bonnes nouvelles que je pryé à Dyeu aystre tyenlz. Je atemps Chemereau de retour pour savoyr de qué

mort nous mourons : cet se tamps dure, se ne sera pas de la mort Rolant¹. car y pleust ysi tous les jours en quantyté. Le roy de Navarre ayst aveques sa tente la relygeuse. C'est l'année dé merelles : je voldrés que les eult tous byen mys d'accord, come l'on dyst que ly est pour cela, car je aurés plus tost fayst après : je me reconforte que yl ne me fayst pas sejourner en facheus lyeu. Je pryé à Dyeu que Chemereau vyegne resoleu et non entre deus; et que vous aye en sa sainte garde.

De Chenonceaulx, ce xiiii^{me} de sebtembre 1586.

CATHERINE.

1586. — 5 octobre.

Orig. Bibl. nat., V^e Colbert, n^o 10, f. 151.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, vostre lettre du n^o de ce mois m'a esté presentement lene, aiant veu par icelle que Bergue² sur le Rhin n'est pas prinse, comme l'on disoit, et les autres nouvelles que m'escripvez de l'estat des affaires de Flandres et d'Allemagne; et aussi de ceste entreprise de Genève, qui est le plus important et dangereux affaire qui eust peu survenir. Je vous prie m'advertir de ce que le Roy monsieur mon filz en aura resolu et respondu au S^r de La Nove; car c'est ung affaire qui doit bien estre considéré, comme je ne doute pas qu'il face. Il n'y a rien de nouveau qui merite vous estre escript depuis mes dernières depesches, qui sera cause que vous n'aurez pour ceste heure plus longue lettre, si n'est pour vous dire que j'ay ung peu de flucton sur la main qui me cause douleur;

¹ *Mort Roland*, grande soit. — Voir le dictionnaire de Lacurne de Sainte-Palaye, d'après Colgrave.

² Berg, duche de la maison de Clèves.

mais j'espere, estant le temps beau comme il est, que cella se guerira soudain, avec l'aide de Dieu, auquel je prie, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Chenonceau, le v^e octobre 1586.

CATHERINE.

PIVART.

1586. — 23 octobre.

Aut. Bibliothèque communale de Lille.

Legs Dubreufaut, n^o 581.

A MONSIEUR DE VILERROY.

(CONCULAYER ET CEGRETYRE D'ESTAT DU ROY MON FILZ.)

Monsieur de Vileroy, j'é veu cet que m'a mandé le Roy mon filz de cete pauvre myserable createure que Dyen m'a fest metre au monde pour le torment de ma viellesse. Yncontinent que j'eus depeché le couryer, coment yl devest partir, je resen des letres de La Guele¹, que Serla² m'envoy et par un de mes guardes, sans ly avoyr dyst autre chause que me porter ladyste letre. Je croy qu'il etoynt si hetoné, qu'il ne pansoient le plesir qui m'euset fest à me mender plus partyculièrement come tout ayst pasé, et n'ont considéré la pouyne en quoy yl m'ont myse, ne sachant autre chause, qui m'a fest resouldre, après l'avoir renvoyé, d'y renvoyer Chadyeu³, qui m'est fidele et plus habyle que La Guele, que l'y envoyé yl y a un mois, qui me reporte quel etoyt extremement malade, et ly fyret

¹ Jean de La Guele, sg^r de La Chaux, fils du president au Parlement de Paris, qui était gouverneur d'Auvergne. — Voir t. VIII, p. 261, note.

M. de Sarlan, le maitre d'hôtel de la reine mere, auquel Marguerite écrivait vers cette époque. — Voir l'*Itinéraire*, etc., à la page 356.

³ Ambard de Chadyeu était capitaine des gardes de la reine mere, qui l'employa dans diverses missions. Henri III érigea en sa faveur la terre d'Azay en vicomté.

CATHERINE DE MÉDICIS. — IV.

acroyre; et ayle aytoit au lyst negre : y le creut. Vous voyés comme ayl é malade; car yl y a vint lyen de set pëys là, depuis Carlat¹ jusques à Ybois². Je vous lese panser, en quelque fason que ce soye feste, si ele (le) s'eul peu fayre malade coment yl dysoint. Je ne sé coment ele y est venuee; car en avest ni chevaux, ni arme : je croy que quelque aysprît ly a portée. Dyen veulle que se souyt un bon; car au lyen au ele ayst est le au je la desires, cet en povons aystre le mestre³ : ele mesme aime plus fayre pour nous que n'avons seu fayre nous mesmes. Vela pourquoy je supplie le Roy de n'y perdre une seule heure à ly donner l'ordre nesesayre; autrement et nous fayra encore quelqu'autre honte. Je m'aseure qu'il vous en parlera. Tenés-i la mayn, qu'yl ense de delygense et que set me souyt yncontinent ranvoyé avecques les depeschés nesesayres, si le Roy trove bon cet que luy en mande. Je m'aseure tant de vous, que vous ayderé encore à tout cet qu'y peust servir et sera nesesayre pour, à set coup, nous haultier de se torment ynsupportable. Vous aimé tant le Roy et moy et vostre honneur, que je ne vous en dyré d'avantage, sachant come l'avés à cœur. Je pryé à Dyen qu'il vous aye en sa sainte garde.

De Chenonceaux, cel xiiii^{me} d'octobre 1586.

CATHERINE.

¹ Carlat (Cantal, arr. d'Aurillac) est ce château d'Auvergne, où Marguerite, quittant Agen, passa du 3 décembre 1585 au 14 octobre 1586. — Voir l'*Itinéraire raisonné de Marguerite de Valois en Gascogne*, par M. Ph. Lanson, p. 353 à 354.

² Ybois, près Saint-Babel (Puy-de-Dôme, arr. d'Issoudun), où la reine de Navarre arriva le jeudi soir 16 octobre.

Lire : « Au lieu où elle est est celui où je l'y desire, si nous en pouvons être les maîtres. »

Et, elle,

1586. — 13 décembre.

Orig. Bibl. nat., V^e Colbert, n^o 10, f^o 159.

A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILZ,
SECRÉTAIRE D'ESTAT ET DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, vostre depesche du vi^e de ce moys m'a esté ce matin rendue, ayant veu par icelle ce que m'escripvez touchant Rocroy, que l'on diet icy qui est rendu es mains du Roy, et que mon nepveu le duc de Guise ayant faict cest exploit et ce bon service au Roy mondiet seigneur et filz, dont je serois infiniment aize, s'est retiré à Mezieres. Je ne le croirois pas si d'autres ne m'avoient diet avoir veu lettres de mon nepveu le duc du Mayne, par lesquelles il escripvoit que ceulx de dedans estoient reduictz à telle nécessité qu'ilz parlemantoient. Je vous [prie] m'escrire ce qui en est; je l'ay diet icy au roy de Navarre mon filz et à mon cousin le prince de Condé, qui en ont esté bien estonnez. Et leur ay aussi faict entendre que nous avions eu nouvelles depuis peu qu'ilz n'avoient aucunes levée de reistres : ilz dient tousjours le contraire; mais, puisqu'ilz s'en ventent, je ne les crois pas, estimant que, si leur en venoit, qu'il le celleroient, de peur que l'on se preparast pour leur resister. Toutesfois, il fault, comme je vous ay tousjours escript, avoir plusieurs yeulx pour y regarder, si bien que ne puissons estre surpris, comme l'on a esté bien souvant en telles choses. Et, pour ce que vous verrez amplement par la depesche que je faiz au Roy monsieur mon filz, et pour ce que vous dira encores plus particulièrement de L'Aubespine¹, present porteur, que j'envoye

sur ce devers le Roy mondiet seigneur et filz, je ne vous feray plus longue lettre, me remettant à madicte depesche et audiet de L'Aubespine, priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Cognac, le dimanche au soir, xvi^e de decembre 1586.

Monsieur Brulart, j'oubliais à vous dire que j'ay receu les lettres de mon filz de Lorraine et de mon petit-filz le marquis, aiant veu par icelles, conformément à ce que m'escripvez, que les huguenotz n'ont encores, Dieu mercy, nulles levées en Allemagne.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

1587. — 24 decembre.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n^o 330, f. 56 v.

[A MONSIEUR DE CARROUGES.]

Mon^s de Carrouges, j'ay veu par voz lettres du xii^e de ce mois¹ comme, suivant celles que je vous avois paravant escriptes, vous avez faict voz apprestz pour poursuivre ceulx de la nouvelle oppiuiou qui sont montez à cheval es environs d'Argentan, tirans vers la Bretagne. Je m'assure, puisque le S^r de Longueunay est à leur queue, qu'il vous fera entendre s'il aura besoing de vostre secours, et que vous ne fauldray pas de le luy envoyer si tost qu'en serez adverti. J'ay d'autre costé escript aux S^{rs} de La Heunodaye et de Fontaine, lieutenans generaux du Roy monsieur mon filz au gouvernement dudiet pais de Bretagne, de

¹ Les lettres du sieur de Carrouges, datees de Rouen et destinees au roy, se trouvent au volume du fonds français, n^o 3358; mais il n'y en a point de cette époque adressees à la reine mere.

¹ Claude de L'Aubespine, secretaire de la reine mere. Voir les notes des p. 109 et 373.

venir à la rencontre desdictz de la nouvelle opinion, de sorte que j'espere qu'ilz se trouveront enfermez de tous costez et qu'ilz seront chargez et defaict[z] avant qu'ilz ayent loisir de rien executer de leurs entreprises au prejudice du service du Roy mondiet Sr et filz, lequel au demeurant a faict expedier ses lettres patentes en son conseil adressantes aux tresoriers generaux de France, de Tours et Caen, pour des deniers des estappes de Normandie et de ceulx aussy qui proviendront de la vente des meubles et revenus des immeubles, couppez des bois, de ceulx de la nouvelle opinion, faire fournir au tresorier ordinaire des guerres Chaumont la somme necessaire pour faire faire monstre aux compaignies de gens d'armes des Srs de Pierrecourt, comte de Thillieres et de Desneval, pour leur present quartier d'octobre, novembre et decembre qu'ilz ont servi, affin que lesdictes compaignies, ayant faict monstre et serment au Roy mondiet Sr et filz, se puissent entretenir es lieux où ilz sont ordonnez tenir garnison et y vivre sans estre à charge au peuple et paier de gré à gré ce qu'ilz prendront. J'ay aussi ce matin receu la lettre que m'avez escripte pour faire continuer la levée du paiement des vingtz soldatz entretenuz au Pont de l'Arche, dont je vous envoie aussy la commission, priant Dieu, Monsr de Carrouges, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le XVIII^e jour de decembre 1587.

[CATHERINE.]

1588. — 24 mars.

Archives de la Société archéologique du Tarn-et-Garonne.
Publiée dans le *Bulletin* du 9 novembre 1902.

A M^{re} RAOUL LE FÉRON.

M^{re} Raoul Le Féron, nostre conseiller, tresorier et receveur general de noz finances, nous voullons et vous mandons que, des deniers tant ordinaires qu'extraordinaires de vostre charge vous paieez, bailliez et delivrez comptant aux personnes desnommées dans ce present estat¹ les sommes que nous avons à chascune d'elles respectivement ordonnées, qui montent ensemble à la somme de m^{us} cent escus un tiers, et ce, pour la presente année m^{us} m^{us} viii^{us}; et rapportant par vous ledict estat et quittances des parties prenantes, où elles escheront sur ces sullisantes seulement, nous voullons tout ce que vous aurez paiez(z) à ceste occasion estre passé et alloué en la despense de vos comptes, deduit et rabattu de vostre recepte par nos amez et feaulx les commissaires de nos comptes, auxquels nous mandons ainsy le faire sans aulcune difficulté, car tel est nostre plaisir.

Donné à Paris, le XVIII^e jour de mars mil v^{us} m^{us} huit.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DE L'ACUESPINE.

¹ C'est l'Etat des gages des officiers de la chapelle de musique de la royne, mere du Roy », pour l'an 1588.

1588. — 15 juillet.

*Imprimé dans les Registres des délibérations du bureau
de la ville de Paris, t. IV, p. 173.*

AUX PREVOST DES MARCHANS.
ESCHEVINS ET PROCUREUR DE LA VILLE
DE PARIS.

Aujourd'huy quinzeiesme jour de juillet mil cinq cens quatre vingtz huit, la Royne, Mere du Roy, estant à Paris, tenant le Conseil dudiet sieur Roy, se sont presentez à ladicte dame Royne maistre Michel Marteau, sire de La Chapelle, conseiller dudiet sieur et maistre ordinaire de ses comptes à Paris; Nicolas Roland, nagueres conseiller de Sa Majesté et general en sa court des Monnoies; Jehan de Compans; François de Coste-Blanche, sire de L'Isle; Robert Des Prez et François Brigard, advocat en Parlement, tous bourgeois de ladicte ville de Paris;

Lesquelz ont remonstré qu'ayans esté esleuz depuis le douzeiesme jour de may dernier par l'assemblée generale des bourgeois de ladicte ville pour Prevost des Marchans, Eschevins et Procureur de ladicte ville de Paris, au lieu et place des derniers precedens Prevost, Eschevins et Procureur de ladicte ville, ilz auroient accepté en exercer lesdictes charges jusques à present plus pour

le bien du service du Roy et seureté de ladicte ville que pour autre respect ny consideration; lesquelles charges, à present que les affaires sont plus tranquilles qu'elles n'estoient lors, ilz desireroient remettre et s'en descharger es mains de Sa Majesté, pour y estre pourveu suivant les privilegeiges de ladicte ville, sy elle avoit agreable de les y admettre et recevoir, comme l'en ont supplie et supplient très humblement;

Ce qu'icelle dame a refusé de faire que premierement elle ne seait la volonté dudiet Sr Roy son filz; en attendant laquelle, Sa Majesté leur a commandé et enjoinct de continuer l'exercice desdictes, selon leur nomination, pour le bien du service du Roy et seureté de ladicte ville, ayant à ceste fin faict delivrer audiet sire de La Chapelle par Monsieur de Villequier, gouverneur et lieutenant general pour Sa Majesté en ladicte ville et Isle de France, le cachet d'icelle ville, ensemble les clefz des bureau et armoires, qui auroient esté mises es mains de ladicte Dame Royne par lesdictz precedens Eschevins.

En tesmoing de quoy, Elle a voulu signer le present brevet de sa main et faict contre-signer à moy secretaire d'Estat et des finances de Sa Majesté.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

ITINÉRAIRE DE CATHERINE DE MÉDICIS

EN 1586, 1587 ET 1588.

1586.

2-30 janvier. — Paris.
 6-27 février. — Paris.
 7-21 mars. — Paris.
 1^{re}-15 avril. — Paris.
 9-30 juin. — Saint-Maur-des-Fossés.
 7-10 juillet. — Saint-Maur-des-Fossés.
 12-21 juillet. — Paris.
 24-27 juillet. — Chanteloup.
 3-10 août. — Blois.
 14-31 août. — Chenonceaux.
 1^{re}-29 septembre. — Chenonceaux.
 1^{re}-23 octobre. — Chenonceaux.
 25-27 octobre. — Tours.
 30 octobre. — Azay-le-Rideau.
 31 octobre. — Champigny.
 1^{re}-3 novembre. — Champigny.
 7-8 novembre. — Mirebeau.
 13 novembre. — Saintes.
 16-30 novembre. — Saint-Maixent.
 1^{re} décembre. — Saint-Maixent.
 2-4 décembre. — Melle.
 8-31 décembre. — Cognac.

1587.

1^{re}-12 janvier. — Cognac.
 17-29 janvier. — Niort.
 1^{re}-19 février. — Niort.
 20-28 février. — Fontenay-le-Comte.
 1^{re} mars. — Fontenay-le-Comte.
 7-8 mars. — Niort.
 13-14 mars. — Chenonceaux.

18-22 mars. — Châtelleraut.
 29 mars. — Saint-Dié-sur-Loire.
 31 mars. — Paris.
 5-24 avril. — Paris.
 10 mai. — Paris.
 16-17 mai. — Meaux.
 22 mai. — Aumale.
 24-30 mai. — Reims.
 3-16 juin. — Reims.
 19 juin. — Paris.
 14-21 juillet. — Paris.
 2-30 septembre. — Paris.
 3-31 octobre. — Paris.
 2-30 novembre. — Paris.
 2-31 décembre. — Paris.

1588.

3-29 janvier. — Paris.
 2-28 février. — Paris.
 5-28 mars. — Paris.
 1^{re}-26 avril. — Paris.
 14-31 mai. — Paris.
 1^{re}-27 juin. — Paris.
 30 juin. — Saint-Maur-des-Fossés.
 2-17 juillet. — Paris.
 26 juillet. — Mantes.
 29 juillet. — Paris.
 7-23 août. — Chartres.
 20-28 septembre. — Blois.
 25-27 octobre. — Blois.
 15-23 novembre. — Blois.
 1^{re}-6 décembre. — Blois.

TABLE CHRONOLOGIQUE
DES LETTRES
CONTENUES DANS LE NEUVIÈME VOLUME.

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
I.	2 janvier 1586.	A M. de Villeroy	1
II.	10 janvier 1586.	A M. de Châteauneuf.....	2
III.	12 janvier 1586.	Au duc de Guise.....	511
IV.	30 janvier 1586.	Au roi d'Écosse.....	2
V.	30 janvier 1586.	A M. d'Esneval	2
VI.	Janvier 1586.	Au duc de Florence.....	3
VII.	Janvier 1586.	Au duc de Guise.....	3
VIII.	Janvier 1586.	A M. de Villeroy	4
IX.	6 février 1586.	A M. le cardinal d'Este.....	5
X.	8 février 1586.	Au grand duc de Toscane.....	5
XI.	8 février 1586.	Au cardinal d'Este.....	5
XII.	27 février 1586.	A M. de Carranges.....	6
XIII.	27 février 1586.	A M. de La Mailleraye.....	6
XIV.	Mars 1586.	A l'Infante d'Espagne.....	7
XV.	9 mars 1586.	A M. d'Esneval.....	8
XVI.	13 mars 1586.	A M. de Carranges.....	8
XVII.	16 mars 1586.	A Messieurs de l'Église cathédrale de Clermont.....	8
XVIII.	21 mars 1586.	A mon cousin le duc de Guise.....	9
XIX.	1 ^{re} avril 1586.	A M. de La Fin.....	9
XX.	1 ^{re} avril 1586.	A Madame de Montmorency.....	10

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
XXI.	2 avril 1586.	Au grand duc de Toscane.....	11
XXII.	8 avril 1586.	Au même.....	11
XXIII.	9 avril 1586.	A mon fils le Roi catholique.....	11
XXIV.	avril 1586.	A l'enfante ma petite-fille.....	12
XXV.	12 avril 1586.	Au duc de Nevers.....	12
XXVI.	15 avril 1586.	A M. d'Esneval.....	13
XXVII.	7 juin 1586.	Au grand duc de Toscane.....	14
XXVIII.	8 juin 1586.	Aux seigneurs de Venise.....	14
XXIX.	12 juin 1586.	A Madame la princesse de Mantoue.....	15
XXX.	12 juin 1586.	A M. le cardinal de Sainte-Severine.....	15
XXXI.	12 juin 1586.	A Madame de Nevers.....	15
XXXII.	12 juin 1586.	Au duc de Nevers.....	16
XXXIII.	23 juin 1586.	Aux tres Saint-Pere.....	16
XXXIV.	23 juin 1586.	A M. le marquis de Pisani.....	17
XXXV.	30 juin 1586.	Au grand duc de Toscane.....	17
XXXVI.	30 juin 1586.	A M. de Châteauneuf.....	18
XXXVII.	30 juin 1586.	A M. d'Esneval.....	18
XXXVIII.	Juillet 1586.	Au duc de Nevers.....	18
XXXIX.	7 juillet 1586.	A M. le marquis de Pisani.....	19
XL.	10 juillet 1586.	Au même.....	19
XLI.	12 juillet 1586.	Au duc de Nevers.....	20
XLII.	12 juillet 1586.	A Madame de Nevers.....	20
XLIII.	Juillet 1586.	Au duc de Nevers.....	20
XLIV.	Juillet 1586.	A Madame de Nevers.....	21
XLV.	19 juillet 1586.	A la même.....	21
XLVI.	19 juillet 1586.	Au duc de Nevers.....	22
XLVII.	21 juillet 1586.	A M. le marquis de Pisani.....	22
XLVIII.	25 juillet 1586.	Au duc de Nevers.....	23

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
XLIX.	27 juillet 1586.	Au duc de Nevers.....	23
L.	28 juillet 1586.	A Madame de Nevers.....	23
LI.	Juillet 1586.	A M. de Chenailles.....	23
LII.	28 juillet 1586.	Au même.....	24
LIII.	3 août 1586.	A M. de Villeroy.....	24
LIV.	3 août 1586.	A Messieurs du conseil du Roi.....	25
LV.	6 août 1586.	Au duc de Nevers.....	26
LVI.	Août 1586.	A M. de Bellièvre.....	27
LVII.	10 août 1586.	Au même.....	27
LVIII.	10 août 1586.	A M. de Villeroy.....	28
LIX.	10 août 1586.	Au même.....	28
LX.	14 août 1586.	Au maréchal de Matignon.....	30
LXI.	15 août 1586.	A M. de Villeroy.....	30
LXII.	16 août 1586.	Au même.....	33
LXIII.	17 août 1586.	Au même.....	33
LXIV.	18 août 1586.	A M. de Bellièvre.....	34
LXV.	19 août 1586.	A M. de Villeroy.....	34
LXVI.	23 août 1586.	Au duc de Nevers.....	35
LXVII.	24 août 1586.	A M. de Villeroy.....	35
LXVIII.	24 août 1586.	A M. de Bellièvre.....	36
LXIX.	27 août 1586.	Au duc de Florence.....	38
LXX.	31 août 1586.	A M. le marquis de Pisani.....	38
LXXI.	31 août 1586.	Au maréchal de Matignon.....	39
LXXII.	31 août 1586.	A l'archevêque de Nazareth.....	39
LXXIII.	1 ^{er} septembre 1586.	A M. de Bellièvre.....	39
LXXIV.	1 ^{er} septembre 1586.	A M. de Villeroy.....	40
LXXV.	2 septembre 1586.	Au de Mantoue.....	41
LXXVI.	5 septembre 1586.	A M. de Bellièvre.....	42

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
LXXVII.	12 septembre 1586.	Au duc de Mercœur.....	43
LXXVIII.	12 septembre 1586.	A M. de Lessart.....	44
LXXIX.	12 septembre 1586.	A M. de Puichairie.....	44
LXXX.	13 septembre 1586.	Au Roi.....	44
LXXXI.	14 septembre 1586.	A M. Brulart.....	511
LXXXII.	14 septembre 1586.	A M. de Bellière.....	45
LXXXIII.	20 septembre 1586.	Au duc de Mantoue.....	46
LXXXIV.	20 septembre 1586.	Au duc de Mercœur.....	46
LXXXV.	21 septembre 1586.	A M. de Puichairie.....	47
LXXXVI.	21 septembre 1586.	A M. de Lessart.....	48
LXXXVII.	21 septembre 1586.	A Messieurs les habitants d'Angers.....	48
LXXXVIII.	21 septembre 1586.	A la noblesse du pays d'Anjou et du Maine.....	49
LXXXIX.	21 septembre 1586.	A M. de Angrie.....	49
XC.	23 septembre 1586.	Au Roi.....	40
XCI.	23 septembre 1586.	A M. de Fargis.....	50
XCII.	23 septembre 1586.	Au Roi.....	51
XCIII.	28 septembre 1586.	A M. de Bellière.....	51
XCIV.	26 septembre 1586.	Au même.....	52
XCV.	28 septembre 1586.	Au Roi.....	53
XCVI.	29 septembre 1586.	Au duc de Montmorency.....	53
XCVII.	29 septembre 1586.	Au Roi.....	55
XCVIII.	1 ^{er} octobre 1586.	A M. de Schomberg.....	55
XCIX.	1 ^{er} octobre 1586.	A M. de Gauville.....	56
C.	1 ^{er} octobre 1586.	A MM. les maires et eschevins de Lignéil.....	56
CI.	2 octobre 1586.	A M. de Villeroy.....	57
CII.	3 octobre 1586.	Au même.....	58
CIII.	4 octobre 1586.	Au même.....	59
CIV.	4 octobre 1586.	Au même.....	59

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CV.	4 octobre 1586.	A M. Brulart.....	519
CVI.	5 octobre 1586.	A M. de Villeroy.....	60
CVII.	5 octobre 1586.	A M. de Bellièvre.....	61
CVIII.	9 octobre 1586.	A M. de Villeroy.....	61
CIX.	10 octobre 1586.	Au Roi.....	62
CX.	11 octobre 1586.	A M. de Bellièvre.....	62
CXI.	12 octobre 1586.	A M. de La Châtre.....	63
CXII.	12 octobre 1586.	A M. de La Rochepot.....	64
CXIII.	12 octobre 1586.	A M. d'Entragues.....	64
CXIV.	12 octobre 1586.	A M. de Bellièvre.....	65
CXV.	14 octobre 1586.	Au même.....	65
CXVI.	18 octobre 1586.	Au même.....	66
CXVII.	Octobre 1586.	A M. de Villeroy.....	67
CXVIII.	19 octobre 1586.	Au roi de Navarre.....	68
CXIX.	19 octobre 1586.	A M. de Montpensier.....	69
CXX.	22 octobre 1586.	Au vicomte de La Guierche.....	69
CXXI.	Octobre 1586.	Au même.....	70
CXXII.	22 octobre 1586.	A M. de Bellièvre.....	70
CXXIII.	23 octobre 1586.	A M. de Bonet.....	72
CXXIV.	23 octobre 1586.	A M. de Villeroy.....	73
CXXV.	23 octobre 1586.	Au même.....	73
CXXVI.	23 octobre 1586.	Au même.....	513
CXXVII.	25 octobre 1586.	Au Roi.....	74
CXXVIII.	27 octobre 1586.	A M. de Villeroy.....	75
CXXIX.	30 octobre 1586.	A M. le duc de Mayenne.....	76
CXXX.	31 octobre 1586.	A M. de Villeroy.....	77
CXXXI.	Novembre 1586.	A M. de Malicorne.....	78
CXXXII.	3 novembre 1586.	Au roi de Navarre.....	78

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CXXXIII.	3 novembre 1586.	Au duc de Nevers.....	79
CXXXIV.	7 novembre 1586.	A M. de Villeroy.....	79
CXXXV.	7 novembre 1586.	Au roi de Navarre.....	80
CXXXVI.	7 novembre 1586.	A M. de Villeroy.....	81
CXXXVII.	7 novembre 1586.	A Madame de La Trémoille.....	81
CXXXVIII.	8 novembre 1586.	Au Roy.....	82
CXXXIX.	Novembre 1586.	Au même.....	82
CXL.	13 novembre 1586.	A M. de Villeroy.....	82
CXLI.	16 novembre 1586.	Au même.....	83
CXLII.	18 novembre 1586.	A M. de Chenailles.....	84
CXLIII.	18 novembre 1586.	A Messieurs les élus de Fontenay.....	84
CXLIV.	18 novembre 1586.	A Messieurs les maires et eschevins de Fontenay...	85
CXLV.	18 novembre 1586.	A M. de Malicorne.....	85
CXLVI.	19 novembre 1586.	A M. de Villeroy.....	86
CXLVII.	20 novembre 1586.	A M. de Malicorne.....	87
CXLVIII.	20 novembre 1586.	A M. de Villeroy.....	87
CXLIX.	21 novembre 1586.	Au même.....	88
CL.	21 novembre 1586.	Au roi de Navarre.....	89
CLI.	21 novembre 1586.	A M. le prince de Conde.....	89
CLII.	Novembre 1586.	A M. de Villeroy.....	89
CLIII.	22 novembre 1586.	Au même.....	90
CLIV.	27 novembre 1586.	Au même.....	91
CLV.	28 novembre 1586.	A M. d'Entragues.....	93
CLVI.	28 novembre 1586.	A M. de Villeroy.....	93
CLVII.	28 novembre 1586.	A M. de Mortemart.....	94
CLVIII.	28 novembre 1586.	Au roi de Navarre.....	95
CLIX.	28 novembre 1586.	A M. de Saint-Flour.....	95
CLX.	28 novembre 1586.	A M. le marquis de Camillac.....	96

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CLXI.	30 novembre 1586.	A M. le duc de Mayne	96
CLXII.	30 novembre 1586.	Au grand duc de Toscane.....	97
CLXIII.	30 novembre 1586.	A M. de Bonet.....	97
CLXIV.	30 novembre 1586.	Au capitaine Pons.....	98
CLXV.	30 novembre 1586.	A MM. les maîtres des eaux et forêts de l'Angoumois.	98
CLXVI.	30 novembre 1586.	A M. de Bellegarde.....	98
CLXVII.	1 ^{er} décembre 1586.	A M. de Villeroy.....	99
CLXVIII.	1 ^{er} décembre 1586.	Au même.....	100
CLXIX.	2 décembre 1586.	A M. de Mortemart.....	102
CLXX.	2 décembre 1586.	A M. de Boisseguin.....	103
CLXXI.	4 décembre 1586.	A M. de Villeroy.....	103
CLXXII.	8 décembre 1586.	Au Roi.....	104
CLXXIII.	10 décembre 1586.	Au même.....	105
CLXXIV.	10 décembre 1586.	A M. de La Marouinière.....	105
CLXXV.	10 décembre 1586.	A Messieurs de la justice d'Angers.....	106
CLXXVI.	10 décembre 1586.	A M. de La Rochepot.....	106
CLXXVII.	10 décembre 1586.	A M. de Villeroy.....	106
CLXXVIII.	11 décembre 1586.	A M. de Gourgues.....	110
CLXXIX.	11 décembre 1586.	Au roi de Navarre.....	110
CLXXX.	13 décembre 1586.	A M. Beulart.....	114
CLXXXI.	13 décembre 1586.	Au Roi.....	111
CLXXXII.	14 décembre 1586.	Au même.....	115
CLXXXIII.	15 décembre 1586.	Au même.....	116
CLXXXIV.	15 décembre 1586.	A M. de Villeroy.....	117
CLXXXV.	17 décembre 1586.	A M. de Mdicorne.....	117
CLXXXVI.	17 décembre 1586.	A plusieurs gentilshommes de Guyenne.....	119
CLXXXVII.	18 décembre 1586.	A M. de Villeroy.....	119
CLXXXVIII.	18 décembre 1586.	Au maréchal de Matignon.....	121

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CLXXXIX.	18 décembre 1586.	A M. le marquis de Pisani.....	122
CXC.	20 décembre 1586.	A MM. de la cour du Parlement de Bordeaux.....	122
CXCI.	20 décembre 1586.	A MM. les gens du Roi du Parlement de Bordeaux.	122
CXCII.	20 décembre 1586.	A M. de Villeroy.....	123
CXCIII.	20 décembre 1586.	Au même.....	123
CXCIV.	20 décembre 1586.	A M. l'ambassadeur d'Écosse.....	125
CXCV.	22 décembre 1586.	A M. Cosnard.....	126
CXCVI.	22 décembre 1586.	A M. de Malcorne.....	126
CXCVII.	23 décembre 1586.	A M. de Villeroy.....	126
CXCVIII.	23 décembre 1586.	Au même.....	127
CXCIX.	23 décembre 1586.	Au même.....	127
CC.	24 décembre 1586.	Au grand duc de Toscane.....	128
CCLI.	25 décembre 1586.	A M. de Villeroy.....	128
CCLII.	26 décembre 1586.	A M. d'Elhène, le jeune.....	129
CCLIII.	27 décembre 1586.	Au roi de Navarre.....	129
CCLIV.	29 décembre 1586.	A M. de Villeroy.....	130
CCLV.	31 décembre 1586.	A M. de Boisseguin.....	131
CCLVI.	31 décembre 1586.	Au maréchal de Matignon.....	131
CCLVII.	31 décembre 1586.	A M. de Gourgues.....	131
CCLVIII.	31 décembre 1586.	A M. Raoul Féron.....	132
CCLIX.	31 décembre 1586.	Au roi de Portugal.....	132
CCX.	31 décembre 1586.	A M. de Nenvy.....	132
CCXI.	31 décembre 1586.	A Madame de Montmorency.....	133
CCXII.	1 ^{er} janvier 1587.	Au roi de Navarre.....	133
CCXIII.	1 ^{er} janvier 1587.	A M. de Grignols.....	134
CCXIV.	1 ^{er} janvier 1587.	Au roi de Navarre.....	134
CCXV.	Janvier 1587.	A M. de Bellièvre.....	135
CCXVI.	5 janvier 1587.	A M. de Villeroy.....	135

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCXVII.	Janvier 1587.	A M. de La Rochepot.....	135
CCXVIII.	7 janvier 1587.	A MM. les gouvern ^{rs} des villes sur la rivière de Loire.	136
CCXIX.	8 janvier 1587.	A M. de Malicorne.....	136
CCXX.	17 janvier 1587.	Au Roi.....	137
CCXXI.	17 janvier 1587.	A M. de Villeroy.....	138
CCXXII.	Janvier 1587.	Au même.....	138
CCXXIII.	18 janvier 1587.	A M. de Boisseguin.....	139
CCXXIV.	18 janvier 1587.	A M. de Guron.....	139
CCXXV.	19 janvier 1587.	Au Roy.....	140
CCXXVI.	22 janvier 1587.	A M. de Ronet.....	140
CCXXVII.	22 janvier 1587.	Au Roy.....	141
CCXXVIII.	23 janvier 1587.	A M. de Saint-Luc.....	141
CCXXIX.	23 janvier 1587.	A M. de Poianne.....	142
CCXXX.	28 janvier 1587.	A Messieurs les élus de Fontenay.....	143
CCXXXI.	28 janvier 1587.	A M. de Villeroy.....	143
CCXXXII.	28 janvier 1587.	A M. de Bellegarde.....	145
CCXXXIII.	29 janvier 1587.	A M. de Villequier.....	145
CCXXXIV.	29 janvier 1587.	Au Roy.....	146
CCXXXV.	29 janvier 1587.	A Madame la princesse de Condé.....	148
CCXXXVI.	29 janvier 1587.	A M. d'Avantigny.....	149
CCXXXVII.	Janvier 1587.	A MM. les trésoriers généraux de Poitiers.....	149
CCXXXVIII.	Janvier 1587.	A M. le président de Gavant.....	150
CCXXXIX.	Janvier 1587.	A M. d'Épernon.....	150
CCXL.	Janvier 1587.	A M. de la Valette.....	151
CCXLI.	Janvier-février 1587.	A l'Empereur.....	151
CCXLII.	1 ^{er} février 1587.	A M. le Sénéchal de Fontenay.....	152
CCXLIII.	2 février 1587.	A M. de Bellière.....	152
CCXLIV.	2 février 1587.	Au Roy.....	153

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCXLV.	3 février 1587.	A M. de Bellegarde.....	155
CCXLVI.	7 février 1587.	Au Roi.....	155
CCXLVII.	7 février 1587.	A M. Brulart.....	157
CCXLVIII.	8 février 1587.	A M. de Bellegarde.....	158
CCXLIX.	8 février 1587.	A M. du Puy du Fou.....	159
CCL.	8 février 1587.	A M. de Bellière.....	159
CCLI.	9 février 1587.	A M. de Malicorne.....	160
CCLII.	10 février 1587.	Au Roy.....	160
CCLIII.	11 février 1587.	A M. le capitaine de Beauvoir-sur-Mer.....	161
CCLIV.	12 février 1587.	Au duc de Savoie.....	165
CCLV.	12 février 1587.	A M. de Saint-Luc.....	165
CCLVI.	13 février 1587.	A M. de Villeroi.....	166
CCLVII.	14 février 1587.	A M. de Bellière.....	166
CCLVIII.	15 février 1587.	Au même.....	167
CCLIX.	15 février 1587.	Au Roy.....	168
CCLX.	15 février 1587.	A M. le marquis de Pisani.....	171
CCLXI.	15 février 1587.	A M. de La Roussière.....	171
CCLXII.	16 février 1587.	A M. de Bellegarde.....	172
CCLXIII.	16 février 1587.	Au maréchal de Biron.....	172
CCLXIV.	17 février 1587.	Au même.....	173
CCLXV.	17 février 1587.	Au Roi.....	174
CCLXVI.	17 février 1587.	A MM. les trésoriers généraux de Tours.....	174
CCLXVII.	17 février 1587.	A M. de La Vallière.....	175
CCLXVIII.	18 février 1587.	A M. de Saint-Luc.....	175
CCLXIX.	18 février 1587.	Au Roi.....	176
CCLXX.	Février 1587.	A la reine de Navarre.....	177
CCLXXI.	18 février 1587.	A M. le marquis de Canillac.....	177
CCLXXII.	18 février 1587.	A MM. les trésoriers généraux de Poitiers.....	177

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCLXXXIII.	18 février 1587.	Au maréchal de Matignon.....	177
CCLXXXIV.	19 février 1587.	A Madame de La Garnache.....	178
CCLXXXV.	20 février 1587.	A M. de La Charonnière.....	179
CCLXXXVI.	20 février 1587.	Au Roy.....	179
CCLXXXVII.	20 février 1587.	A M. de La Rochepot.....	181
CCLXXXVIII.	21 février 1587.	Au roi de Navarre.....	182
CCLXXXIX.	22 février 1587.	Au même.....	183
CCLXXX.	24 février 1587.	A MM. les officiers de la justice de Poitiers.....	183
CCLXXXI.	24 février 1587.	Au Roy.....	183
CCLXXXII.	25 février 1587.	Au même.....	186
CCLXXXIII.	25 février 1587.	Au roi de Navarre.....	187
CCLXXXIV.	26 février 1587.	A MM. les trésoriers généraux de Poitiers.....	188
CCLXXXV.	28 février 1587.	Au roi de Navarre.....	188
CCLXXXVI.	1 ^{er} mars 1587.	A M. de Bellièvre.....	189
CCLXXXVII.	7 mars 1587.	Au maréchal de Matignon.....	189
CCLXXXVIII.	7 mars 1587.	A M. d'Entragues.....	190
CCLXXXIX.	8 mars 1587.	A M. de Bellièvre.....	191
CCXC.	8 mars 1587.	A MM. les trésoriers généraux de Poitiers.....	191
CCXCI.	13 mars 1587.	A M. de Longlée.....	192
CCXCII.	13 mars 1587.	A M. de La Rochepot.....	192
CCXCIII.	14 mars 1587.	A M. de Bellièvre.....	193
CCXCIV.	14 mars 1587.	A M. de Villeroy.....	194
CCXCV.	18 mars 1587.	Au même.....	194
CCXCVI.	22 mars 1587.	Au Roi.....	195
CCXCVII.	29 mars 1587.	A M. de Bellièvre.....	196
CCXCVIII.	31 mars 1587.	A M. de Boisseguin.....	196
CCXCIX.	Mars-avril 1587.	Au duc de Nevers.....	197
CCC.	5 avril 1587.	Au duc de Ferrare.....	197

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCL.	8 avril 1587.	Au cardinal de Médicis.....	198
CCCL.	8 avril 1587.	A M ^{re} de La Trémouille.....	198
CCCLII.	9 avril 1587.	Au grand duc de Toscane.....	199
CCCLIV.	9 avril 1587.	A M. de La Parisière.....	200
CCCLV.	9 avril 1587.	Au cardinal de Médicis.....	201
CCCLVI.	20 avril 1587.	A M. le marquis de Pisani.....	201
CCCLVII.	24 avril 1587.	Au même.....	202
CCCLVIII.	7 mai 1587.	Au même.....	202
CCCLIX.	10 mai 1587.	Au duc de Nevers.....	203
CCCLX.	16 mai 1587.	A M. de Villeroy.....	203
CCCLXI.	17 mai 1587.	Au duc de Savoie.....	204
CCCLXII.	22 mai 1587.	Au même.....	204
CCCLXIII.	24 mai 1587.	Au Roi.....	205
CCCLXIV.	25 mai 1587.	Au duc de Bouillon.....	208
CCCLXV.	25 mai 1587.	Au Roi.....	210
CCCLXVI.	29-30 mai 1587.	Au même.....	211
CCCLXVII.	30 mai 1587.	A M. le marquis de Pisani.....	214
CCCLXVIII.	Mai-juin 1587.	Au duc de Nevers.....	214
CCCLXIX.	1 ^{er} juin 1587.	Aux seigneurs de Venise.....	215
CCCLXX.	3 juin 1587.	Au Roi.....	215
CCCLXXI.	5 juin 1587.	A M ^{re} de Nevers.....	218
CCCLXXII.	9 juin 1587.	Aux consuls et habitants de Cambrai.....	218
CCCLXXIII.	9 juin 1587.	A M. de Ballagny.....	218
CCCLXXIV.	11 juin 1587.	A M. de Villeroy.....	219
CCCLXXV.	18 juin 1587.	Au grand duc de Toscane.....	219
CCCLXXVI.	16 juin 1587.	Au duc de Nevers.....	220
CCCLXXVII.	16 juin 1587.	A M. le marquis de Pisani.....	220
CCCLXXVIII.	juin 1587.	A M. de Montcaussin.....	221

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCXXIX.	Juin 1587.	A M. de Schomberg.....	222
CCCXXX.	Juin 1587.	A M. de Vêrac.....	222
CCCXXXI.	Juin 1587.	A M. le lieutenant du juge de Saint-Quentin.....	223
CCCXXXII.	Juin 1587.	Au duc de Bouillon.....	223
CCCXXXIII.	Juin 1587.	A M. de Vêrac.....	224
CCCXXXIV.	19 juin 1587.	Au duc de Mantoue.....	224
CCCXXXV.	19 juin 1587.	Au duc de Savoie.....	224
CCCXXXVI.	Juin-juillet 1587.	Au duc de Nevers.....	225
CCCXXXVII.	14 juillet 1587.	Au duc de Ferrare.....	225
CCCXXXVIII.	19 juillet 1587.	A M. de Danzay.....	226
CCCXXXIX.	21 juillet 1587.	A M. le marquis de Pisani.....	226
CCCL.	2 août 1587.	Au même.....	227
CCCLI.	17 août 1587.	Au duc de Nevers.....	228
CCCLII.	14 septembre 1587.	A M. le marquis de Pisani.....	228
CCCLIII.	16 septembre 1587.	A M. de La Salle.....	229
CCCLIV.	16 septembre 1587.	Au Roi.....	229
CCCLV.	16 septembre 1587.	A M. de Fours.....	230
CCCLVI.	16 septembre 1587.	A M. de Saint-Marc.....	231
CCCLVII.	16 septembre 1587.	A M. de Carrouges.....	231
CCCLVIII.	16 septembre 1587.	A M. le cardinal de Guise.....	231
CCCLIX.	16 septembre 1587.	Au capitaine du Val.....	232
CCCL.	18 septembre 1587.	A MM. les maire et échevins de Compiègne.....	233
CCCLI.	18 septembre 1587.	A MM. les maire et échevins de Meaux.....	233
CCCLII.	18 septembre 1587.	A M. de Rostaing.....	234
CCCLIII.	19 septembre 1587.	A M. de Carrouges.....	234
CCCLIV.	20 septembre 1587.	Au Roi.....	235
CCCLV.	20 septembre 1587.	Au cardinal Montalto.....	236
CCCLVI.	20 septembre 1587.	A MM. de Paris.....	237

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCLVII.	25 septembre 1587.	A M. de Carrouges.....	237
CCCLVIII.	25 septembre 1587.	Au Roi.....	238
CCCLIX.	26 septembre 1587.	A MM. les avocats et procureurs généraux du Parle- ment de Rouen.....	239
CCCLX.	27 septembre 1587.	Au Roi.....	240
CCCLXI.	28 septembre 1587.	A M. Praillon.....	241
CCCLXII.	28 septembre 1587.	A M. de Schouberg.....	242
CCCLXIII.	30 septembre 1587.	A M. de La Mailleraye.....	243
CCCLXIV.	30 septembre 1587.	A M. de Carrouges.....	243
CCCLXV.	3 octobre 1587.	A M. de Montpensier.....	244
CCCLXVI.	3 octobre 1587.	A M. le cardinal de Pellevé.....	244
CCCLXVII.	5 octobre 1587.	Au duc de Mantoue.....	244
CCCLXVIII.	5 octobre 1587.	A M. Brulart.....	246
CCCLXIX.	5 octobre 1587.	Au même.....	246
CCCLXX.	6 octobre 1587.	A M. Brulart.....	247
CCCLXXI.	5 octobre 1587.	A M. le cardinal de Vendôme.....	247
CCCLXXII.	10 octobre 1587.	Au Roi.....	248
CCCLXXIII.	10 octobre 1587.	A M. de Carrouges.....	249
CCCLXXIV.	10 octobre 1587.	A M. le marquis de La Roche.....	249
CCCLXXV.	15 octobre 1587.	A MM. les conseillers et échevins de Rouen.....	249
CCCLXXVI.	15 octobre 1587.	A M. de Montpensier.....	250
CCCLXXVII.	15 octobre 1587.	A M. Brulart.....	250
CCCLXXVIII.	16 octobre 1587.	Aux baillis de l'Île-de-France.....	251
CCCLXXIX.	16 octobre 1587.	Au Roi.....	251
CCCLXXX.	19 octobre 1587.	Au même.....	253
CCCLXXXI.	21 octobre 1587.	A MM. les lieutenants généraux de Normandie.....	254
CCCLXXXII.	24 octobre 1587.	A M. d'Humières.....	255
CCCLXXXIII.	24 octobre 1587.	A MM. les maire et échevins de Compiègne.....	255
CCCLXXXIV.	24 octobre 1587.	A M. de Pierrecourt.....	256

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCLXXXV.	24 octobre 1587.	Aux habitants des villes de l'Ile-de-France	256
CCCLXXXVI.	24 octobre 1587.	A M. de Rostaing	256
CCCLXXXVII.	26 octobre 1587.	Au Roi	257
CCCLXXXVIII.	26 octobre 1587.	A M. le marquis de Pisany	259
CCCLXXXIX.	26 octobre 1587.	A M. de Beclainville	260
CCXC.	26 octobre 1587.	Aux maire et échevins de Chartres	260
CCXCII.	26 octobre 1587.	A M. de Schomberg	261
CCXCIII.	26 octobre 1587.	A MM. de la ville d'Etampes	262
CCXCIV.	26 octobre 1587.	A MM. d'Etampes	262
CCXCV.	28 octobre 1587.	A M. de Ballagny	263
CCXCVI.	28 octobre 1587.	A MM. de Chartres	263
CCXCVII.	28 octobre 1587.	A MM. de la Cour du Parlement de Paris	263
CCXCVIII.	29 octobre 1587.	A M. de La Châtre	264
CCXCIX.	29 octobre 1587.	A M. de Rostaing	264
CCC.	31 octobre 1587.	A M. de Schomberg	265
CCCI.	31 octobre 1587.	A M. de Rambouillet	265
CCCII.	31 octobre 1587.	A M. de Sainte-Marie	266
CCCIII.	Octobre 1587.	Au duc de Savoie	266
CCCIV.	Octobre 1587.	A M ^{me} la duchesse de Savoie	267
CCCV.	2 novembre 1587.	Au Roi	267
CCCVI.	5 novembre 1587.	A M. de Rostaing	268
CCCVII.	5 novembre 1587.	A M. de Retz	269
CCCVIII.	5 novembre 1587.	Au duc de Guise	269
CCCVIII.	6 novembre 1587.	Au Roi	270
CCCCIX.	6 novembre 1587.	Au même	271
CCCCX.	6 novembre 1587.	A M. de Ballagny	272
CCCCXI.	7 novembre 1587.	A M. de Retz	273
CCCCXII.	7 novembre 1587.	A MM. de Melun	274

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCCXIII.	8 novembre 1587.	A M. de Poigny.....	274
CCCCXIV.	Novembre 1587.	Au Très Saint-Père.....	275
CCCCXV.	8 novembre 1587.	Au Roi.....	276
CCCCXVI.	10 novembre 1587.	A M. le marquis de Pisani.....	277
CCCCXVII.	11 novembre 1587.	Au grand duc de Toscane.....	278
CCCCXVIII.	12 novembre 1587.	A M. de Villeroy.....	279
CCCCXIX.	13 novembre 1587.	A M. de Sainte-Marie.....	281
CCCCXX.	14 novembre 1587.	Au duc de Guise.....	282
CCCCXXI.	15 novembre 1587.	A M. de Longueunay.....	282
CCCCXXII.	15 novembre 1587.	A MM. les trésoriers de France à Caen.....	283
CCCCXXIII.	15 novembre 1587.	A M. de Longlée.....	283
CCCCXXIV.	16 novembre 1587.	A M. de Fours.....	284
CCCCXXV.	16 novembre 1587.	A M. de Pennault.....	285
CCCCXXVI.	16 novembre 1587.	A M. de Champagniat.....	285
CCCCXXVII.	Novembre 1587.	A M. de Gourdan.....	286
CCCCXXVIII.	17 novembre 1587.	A l'Infante ma petite-fille.....	286
CCCCXXIX.	17 novembre 1587.	A M. de Monteassin.....	287
CCCCXXX.	17 novembre 1587.	A M. de Hugueville.....	287
CCCCXXXI.	Novembre 1587.	A M. de Carrouges.....	287
CCCCXXXII.	18 novembre 1587.	Au Roi.....	288
CCCCXXXIII.	20 novembre 1587.	Au même.....	290
CCCCXXXIV.	21 novembre 1587.	A M. de Carrouges.....	290
CCCCXXXV.	21 novembre 1587.	Aux habitants de Breux.....	293
CCCCXXXVI.	21 novembre 1587.	A MM. des villes de Normandie.....	294
CCCCXXXVII.	21 novembre 1587.	Au Roi.....	294
CCCCXXXVIII.	21 novembre 1587.	A M. de Sillery.....	295
CCCCXXXIX.	21 novembre 1587.	A M. le comte de Chanay.....	296
CCCCXL.	21 novembre 1587.	A M. le cardinal de Jovense.....	297

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCCXLI.	22 novembre 1587.	A M. de Carrouges.	298
CCCCXLII.	22 novembre 1587.	A MM. les conseillers et échevins de Rouen.	299
CCCCXLIII.	23 novembre 1587.	A M. de Longlée.	300
CCCCXLIV.	23 novembre 1587.	A M. de Longaunay.	300
CCCCXV.	23 novembre 1587.	A M. de Châteanneuf.	301
CCCCXVI.	23 novembre 1587.	A M. de La Grosse.	301
CCCCXVII.	24 novembre 1587.	A M. de Matignon.	302
CCCCXVIII.	24 novembre 1587.	A M. Boulart.	302
CCCCXIX.	27 novembre 1587.	A MM. les chanoines de la ville de Rouen.	303
CCCC.	29 novembre 1587.	A M. de Bellière.	304
CCCL.	29 novembre 1587.	Au même.	304
CCCLII.	29 novembre 1587.	Au même.	305
CCCLIII.	30 novembre 1587.	Au Roi.	305
CCCLIV.	2 décembre 1587.	A M. de Dinteville.	306
CCCLV.	2 décembre 1587.	Au Roi.	307
CCCLVI.	3 décembre 1587.	A M. Boulart.	309
CCCLVII.	8 décembre 1587.	Au même.	310
CCCLVIII.	8 décembre 1587.	A MM. de Carrouges, de Pierrecourt et de Thillières.	310
CCCLIX.	9 décembre 1587.	A M. de Longaunay.	311
CCCLA.	12 décembre 1587.	Au maréchal de Matignon.	312
CCCLXI.	12 décembre 1587.	Au Roi.	312
CCCLXII.	13 décembre 1587.	A M. de Longaunay.	314
CCCLXIII.	16 décembre 1587.	A M. le marquis de Pisani.	315
CCCLXIV.	18 décembre 1587.	A M. de Pierrecourt.	316
CCCLXV.	18 décembre 1587.	A M. de Villeroy.	316
CCCLXVI.	30 décembre 1587.	A M. de Carrouges.	317
CCCLXVII.	19 décembre 1587.	A M. de Longaunay.	317
CCCLXVIII.	24 décembre 1587.	A M. de Carrouges.	318

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCCLXIX.	26 décembre 1587.	A M. le marquis de Pisani.....	318
CCCCLXX.	28 décembre 1587.	Au cardinal grand-duc de Toscane.....	319
CCCCLXXI.	31 décembre 1587.	A M. le marquis de Pisani.....	319
CCCCLXXII.	31 décembre 1587.	Au même.....	320
CCCCLXXIII.	Janvier 1588.	Au roi d'Ecosse.....	320
CCCCLXXIV.	3 janvier 1588.	A M ^{me} les abbesses et religieuses des Emmurates de Florence.....	321
CCCCLXXV.	4 janvier 1588.	Au cardinal grand-duc de Toscane.....	321
CCCCLXXVI.	4 janvier 1588.	Au même.....	322
CCCCLXXVII.	4 janvier 1588.	Au même.....	322
CCCCLXXVIII.	5 janvier 1588.	A M. de Châteauneuf.....	323
CCCCLXXIX.	5 janvier 1588.	A M. de La Mothe-Fénelon.....	324
CCCCLXXX.	Janvier 1588.	Au Très Saint-Père.....	324
CCCCLXXXI.	6 janvier 1588.	Au cardinal Montalto.....	324
CCCCLXXXII.	6 janvier 1588.	A M. le marquis de Pisani.....	325
CCCCLXXXIII.	9 janvier 1588.	Au très Saint-Père.....	325
CCCCLXXXIV.	29 janvier 1588.	Au cardinal de Joyeuse.....	325
CCCCLXXXV.	9 février 1588.	A M. de Châteauneuf.....	326
CCCCLXXXVI.	13 février 1588.	A M. de La Mothe-Fénelon.....	327
CCCCLXXXVII.	14 février 1588.	A M. le marquis de Pisani.....	327
CCCCLXXXVIII.	17 février 1588.	A la duchesse de Mantoue.....	328
CCCCLXXXIX.	20 février 1588.	Au duc de Savoie.....	328
CCCXC.	20 février 1588.	Au duc de Mantoue.....	329
CCCXCII.	28 février 1588.	Au grand-duc de Toscane.....	329
CCCXCIII.	Février-mars 1588.	Au Très Saint-Père.....	330
CCCXCIV.	5 mars 1588.	A M. de Bellievre.....	330
CCCXCV.	8 mars 1588.	A M. de Danzay.....	331
CCCXCVI.	13 mars 1588.	A M. le marquis de Pisani.....	331
CCCXCVII.	16 mars 1588.	A MM. de Bellievre et de La Guiche.....	331

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCCXCVII.	17 mars 1588.	A M. de Châteauneuf.	332
CCCCXCVIII.	24 mars 1588.	A M. Raoul Le Féron.	515
CCCCXCIX.	28 mars 1588.	A MM. de Bellièvre et de La Guiche.	332
D.	1 ^{er} avril 1588.	Au Très Saint-Père.	333
DI.	1 ^{er} avril 1588.	Au cardinal Montalto.	333
DII.	Avril 1588.	A M. de Bellièvre.	333
DIII.	22 avril 1588.	A M. de Danzay.	334
DIV.	22 avril 1588.	A. de Bellièvre.	335
DV.	23 avril 1588.	Au duc de Savoie.	336
DAI.	26 avril 1588.	Au cardinal grand-duc de Toscane.	336
DAII.	14 mai 1588.	Au Roi.	337
DAIII.	14 mai 1588.	Au duc de Nevers.	337
DAIV.	16 mai 1588.	A M. de Villeroy.	339
DAV.	16 mai 1588.	Au cardinal grand-duc de Toscane.	341
DAX.	20 mai 1588.	Au Roi.	342
DAII.	22 mai 1588.	A M. de Villeroy.	344
DAIII.	23 mai 1588.	Au même.	345
DAIV.	23 mai 1588.	Au Roi.	346
DAV.	23 mai 1588.	A M. de Villeroy.	348
DAVI.	24 mai 1588.	Au Roi.	348
DAVII.	24 mai 1588.	Au même.	350
DAVIII.	25 mai 1588.	A M. de Villeroy.	351
DAIX.	25 mai 1588.	Au Roi.	351
DAX.	26 mai 1588.	A M. de Bellièvre.	353
DAXI.	26 mai 1588.	Au Roi.	354
DAXII.	26 mai 1588.	A M. de Villeroy.	355
DAXIII.	27 mai 1588.	Au Roi.	356
DAXIV.	28 mai 1588.	Au même.	358

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	DATES.
DXXV.	30 mai 1588.	A M. de Bellièvre.....	358
DXXVI.	31 mai 1588.	Au Roi.....	359
DXXVII.	Mai-juin 1588.	A M. de Villeroy.....	360
DXXVIII.	1 ^{er} juin 1588.	Aux seigneurs de Venise.....	361
DXXIX.	1 ^{er} juin 1588.	A M. de Villeroy.....	361
DXXX.	1 ^{er} juin 1588.	Au Roi.....	362
DXXXI.	2 juin 1588.	Au même.....	364
DXXXII.	2 juin 1588.	A M. de Bellièvre.....	368
DXXXIII.	2 juin 1588.	A M. de Villeroy.....	368
DXXXIV.	9-11 juin 1588.	Au Roi.....	369
DXXXV.	13 juin 1588.	A M. de Bellièvre.....	370
DXXXVI.	17 juin 1588.	A M. de Villeroy.....	370
DXXXVII.	20 juin 1588.	Au duc de Nevers.....	371
DXXXVIII.	27 juin 1588.	A M. de Bellièvre.....	371
DXXXIX.	27 juin 1588.	Au même.....	372
DXL.	30 juin 1588.	Au maréchal de Matignon.....	372
DXLI.	Juin-juillet 1588.	Au Roi.....	372
DXLII.	2 juillet 1588.	Au même.....	373
DXLIII.	2 juillet 1588.	A M. de Bellièvre.....	374
DXLIV.	Juillet 1588.	A l'Infante ma petite-fille.....	375
DXLV.	6 juillet 1588.	Au cardinal grand duc de Toscane.....	376
DXLVI.	10 juillet 1588.	Au Roi.....	376
DXLVII.	15 juillet 1588.	Aux prévôt les marchands, eschevins et procureurs de la ville de Paris.....	376
DXLVIII.	17 juillet 1588.	A M. de Villeroy.....	377
DXLIX.	26 juillet 1588.	Au cardinal de Montalto.....	377
DL.	29 juillet 1588.	A M. de Villeroy.....	378
DLI.	Août 1588.	Au maréchal de Matignon.....	378
DII.	7 août 1588.	Au Très Saint-Père.....	379

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
DLIII.	12 août 1588.	Au duc de Mantoue	380
DLIV.	16 août 1588.	Au duc de Ferrare	380
DLV.	23 août 1588.	A la reine d'Angleterre	381
DLVI.	21 septembre 1588.	A M. de Bellière	382
DLVII.	25 septembre 1588.	A M. le marquis de Pisany	382
DLVIII.	26 septembre 1588.	Au Très Saint-Père	382
DLIX.	27 septembre 1588.	Au même	384
DLX.	28 septembre 1588.	Au cardinal Montalto	384
DLXI.	25 octobre 1588.	A M. le marquis de Pisani	385
DLXII.	12 octobre 1588.	Au duc de Nevers	386
DLXIII.	5 novembre 1588.	Au duc de Ferrare	387
DLXIV.	5 novembre 1588.	Au grand duc de Toscane	387
DLXV.	10 novembre 1588.	Au même	387
DLXVI.	Novembre 1588.	Au duc de Savoie	388
DLXVII.	15 novembre 1588.	Au Très Saint-Père	388
DLXVIII.	15 novembre 1588.	Au même	388
DLXIX.	15 novembre 1588.	A M. le marquis de Pisani	389
DLXX.	17 novembre 1588.	Au cardinal Montalto	389
DLXXI.	Novembre 1588.	Au duc de Savoie	390
DLXXII.	Novembre 1588.	A la duchesse de Savoie	390
MLXXIII.	23 novembre 1588.	Au grand duc de Toscane	391
MLXXIV.	1 ^{er} décembre 1588.	A M. de Villeroy	391
MLXXV.	Décembre 1588.	Au duc de Nevers	392
MLXXVI.	5 décembre 1588.	Au duc de Parme	393
MLXXVII.	Décembre 1588.	Au duc de Nevers	393
MLXXVIII.	6 décembre 1588.	A M. Robert Miron	394

TABLE DES PERSONNES

À QUI SONT ADRESSÉES LES LETTRES DE CATHERINE DE MÉDICIS.

A	BRULART (M.), 157, 246, 246, 247, 250, 302, 309, 310, 512, 514.	E
ALLEMAGNE (L'empereur d'). Voir RODOLPHE II.	C	ÉCOSSE (L'ambassadeur d'), 125. — (Le roi d'). Voir JACQUES STUART.
ANGERS (Les habitants d'), 48.	CAEN (Les trésoriers à), 283.	ÉLÈNE (Le chevalier d'), 129.
— (MM. de la justice d'), 106.	CAMBRAY (Les consuls et habitants de), 218.	ÉLISABETH, reine d'Angleterre, 381.
ANGLETERRE (La reine d'). Voir ÉLISABETH.	CANILLAC (Le marquis de), 96, 177.	ENTRAGUES (M. d'), 64, 93, 190.
ANGOUMOIS (MM. des eaux et forêts de l'), 98.	CARROIGES (M. de), 6, 8, 231, 234, 237, 243, 249, 287, 292, 298, 310, 317, 514.	ÉPERNON (Le duc d'), 150.
ANGRIE (M. d'), 49.	CHAMPAGNIAT (M. de), 285.	ESNEVAL (M. d'), 2, 8, 13, 18.
ANJOU ET DU MAINE (La noblesse d'), 49.	CHARNY (Le comte de), 296.	ESPAGNE (Le roi d'). Voir PHILIPPE II.
ANTONIO (Dom), roi de Portugal, 132.	CHAROULLIÈRE (M. de la), 179.	— (L'infante d'). Voir ISABELLE.
AVANTIGNY (M. d'), 149.	CHARTRES (Les officiers et échevins de), 260, 263.	ESTÉ (Le cardinal d'), 5.
B	CHATEAUNEUF (M. de), 2, 18, 301, 323, 326, 330.	ÉTAMPES (MM. d'), 260, 262.
BALAGNY (M. de), 218, 263, 270.	CHÂTEAU (M. de la), 63, 264.	F
BEAUVAIS (Le capitaine de), 164.	CHENAILLES (M. de), 23, 24, 84, 394.	FARGIS (M. de), 50.
BELLEGARDE (M. de), 98, 145, 155, 158, 172.	CLERMONT (MM. de la cathédrale de), 8.	FÉRON (M. de), 132, 515.
BELLÈVRE (M. de), 27, 27, 34, 36, 39, 42, 45, 51, 52, 59, 61, 62, 65, 65, 66, 70, 135, 152, 159, 166, 167, 189, 191, 193, 196, 304, 304, 305, 330, 331, 332, 333, 336, 353, 358, 368, 370, 371, 372, 375, 382.	COMPIÈGNE (Les officiers et échevins de), 233, 255.	FERRARE (Le duc de), 197, 225, 381, 387.
BIRON (Le maréchal de), 172, 173.	CONDÉ (Le prince de), 89.	FIN (M. de la), 9.
BOISSEGUIN (M. de), 102, 131, 139, 196.	— (La princesse de), 148.	FONTEVAY (Les élus de), 84, 143.
BORDEAUX (MM. du Parlement de), 122, 122.	CONSEIL DU ROI (MM. du), 25.	— (Les maire et échevins de), 85.
BOUILLOS (Le duc de), 208, 223.	GOYNARD (M.), 126.	— (Le sénéchal de), 150.
D	D	FOURS (M. de), 230, 284.
DANZAY (M. de), 226, 331, 335.	DINTAULD (M. de), 306.	G
DREUX (Les habitants de), 293.	DREUX (Les habitants de), 293.	GARNACHE (M ^{me} de la), 178.
		GATAILLE (M. de), 56.
		GAYANT (Le président de), 150.
		GUESSE (M. de la), 301.
		GOURDAN (M. de), 286.
		GOURGUES (M. de), 110, 131.

GRIGNOLS (M. DE), 134.
 GUICHE (M. DE LA), 331, 332.
 GUERCHE (Le vicomte DE LA), 69, 70.
 GUISE (Le duc DE), 3, 9, 269, 282, 511.
 — (Le cardinal DE), 232.
 GUBON (M. DE), 139.
 GUYENNE (MM. de la noblesse et autres de), 119.

H

HENRI III, 44, 50, 51, 53, 55, 62, 74, 82, 82, 104, 105, 111, 115, 116, 137, 140, 141, 146, 153, 155, 160, 168, 170, 174, 176, 179, 183, 186, 195, 205, 210, 211, 215, 229, 235, 238, 240, 248, 251, 253, 257, 267, 270, 272, 276, 288, 290, 294, 305, 307, 312, 337, 342, 346, 348, 350, 351, 354, 355, 356, 358, 359, 362, 364, 369, 372, 373, 376.
 HUGLEVILLE (M. DE), 287.
 HUMIÈRES (M. DE), 255.

I

ÎLE DE FRANCE (Le bailli de l'), 251.
 — (Les habitants des villes de l'), 257.
 ISABELLE (L'infante), 7, 10, 286, 375.

J

JACQUES STUART, roi d'Écosse, 2, 300.
 JOYEUSE (Le cardinal DE), 247, 297, 325.

L

LESSART (M. DE), 44, 48.
 LIGUEIL (Les maire et échevins de), 56.
 LOIRE (MM. les gouverneurs des villes sur la), 136.
 LONGUEVAY (M. DE), 282, 300, 311, 314, 317.
 LONGLÉ (M. DE), 192, 283, 300.

M

MALICORNE (M. DE), 78, 85, 87, 117, 126, 136, 160.
 MANTOUE (Le duc Guillaume de), 41, 46, 224.
 — (Le duc Vincent de), 244, 329, 379.
 — (La duchesse de), 15, 328.
 MARONNIÈRE (M. DE LA), 105.
 MATIGNON (Le maréchal DE), 30, 39, 121, 131, 177, 189, 302, 312, 372, 378.
 MAIENNE (Le duc DE), 76, 96.
 MEAUX (Les officiers et échevins de), 233.
 MÉDICIS (Le cardinal DE), 198, 201.
 MEILLERAYE (M. DE LA), 6, 242.
 MELUN (MM. DE), 274.
 MERCOUR (Le duc DE), 43, 46.
 MONTALTO (Le cardinal DE), 236, 324, 333, 377, 384, 389.
 MONTCASSIN (M. DE), 221, 287.
 MONTEMART (M. DE), 94, 102.
 MONTMORENCY (Le maréchal DE), 54.
 — (La maréchale DE), 10, 133.
 MONTPELIER (Le duc DE), 69, 244, 250.
 MOTTE-FRÉLON (M. DE LA), 324, 327.
 MURATES (L'abbesse des), 321.

N

NAVARRI (Le roi de), 68, 79, 80, 89, 95, 110, 129, 133, 134, 182, 182, 183, 187, 188.
 — (La reine de), 177.
 NAZARETH (L'évêque de), 39.
 NELLEVI (M. DE), 132.
 NEVERS (Le duc de), 12, 16, 18, 20, 20, 22, 23, 23, 26, 35, 79, 197, 203, 214, 220, 224, 228, 337, 371, 386, 392, 393.
 — (La duchesse de), 12, 20, 21, 21, 23, 218.
 NORMANDE (Les lieutenants généraux de), 254.
 — (MM. des villes de), 294.

P

PAPÉ (Le). Voir SIXTE V.
 PARIS (MM. de), 237, 516.
 — (MM. du Parlement de), 263.
 PARISIÈRE (M. DE LA), 200.
 PARME (Le duc DE), 393.
 PELLEVE (Le cardinal DE), 244.
 PENNAULT (M. DE), 284.
 PHILIPPE II, roi d'Espagne, 11.
 PIERDECOURT (M. DE), 256, 310, 316.
 PISANI (Le marquis DE), 17, 19, 19, 22, 38, 122, 171, 201, 202, 202, 214, 220, 226, 227, 228, 259, 277, 315, 318, 319, 320, 325, 327, 331, 382, 385, 389.
 POIGNY (M. DE), 274.
 POITIERS (Les trésoriers généraux de), 149, 177, 188, 191.
 — (Les officiers de la justice de), 183.
 PONS (Le capitaine DE), 98.
 PORTUGAL (Le roi de). Voir ANTONIO (Dom).
 POYANNE (M. DE), 142.
 PRAILLON (M.), 241.
 PUCHIERE (M. DE), 44, 47.
 PUY DE FOI (M. DE), 159.

R

RAMBOUILLET (Le marquis DE), 265.
 RECLAINVILLE (M. DE), 260.
 RETZ (Le duc DE), 269, 273.
 ROCHEPOT (M. DE LA), 64, 106, 135, 181, 192.
 RODOLPHE II, empereur de l'Allemagne, 151.
 ROSTAING (M. DE), 234, 256, 264, 268.
 ROUX (Les avocats au Parlement de), 239.
 — (Les conseillers et échevins de), 249, 299.
 — (Les doyens et chanoines de), 303.
 ROUIT (M. DE), 72, 97, 140.
 ROUSSIERE (M. DE LA), 171.

S	T	VALOIS (Marguerite de). Voir REINE DE NAVARRE.
SAINT-MARIE (M. de), 266, 281.	THILLIÈRES (M. de), 310.	VENISE (Les seigneurs de), 14, 15.
SAINT-SÉVERINE (Le cardinal de), 15.	TOSCANE (Le grand-duc François de),	VÉRAC (M. de), 222, 224.
SAINT-FLOUR (MM. de), 95.	3, 5, 11, 11, 14, 17, 38, 97,	VILLEQUIER (M. de), 145.
SAINT-LUC (M. de), 142, 162, 175.	128, 199, 219, 278.	VILLEROY (M. de), 1, 4, 24, 28, 28,
SAINT-MARC (M. de), 231.	— (Le grand-duc Ferdinand de),	30, 33, 33, 34, 35, 40, 57, 58,
SAINT-QUENTIN (Le lieutenant du juge de), 223.	319, 321, 322, 322, 329, 336,	59, 60, 61, 67, 73, 73, 75, 77,
SALLE (M. de la), 229.	341, 376, 387, 387, 391.	79, 81, 82, 83, 86, 87, 88, 89,
SAVOIE (Le duc de), 165, 204, 204,	TOURS (Les trésoriers généraux de),	90, 91, 93, 99, 101, 103, 106,
266, 328, 336, 388, 390.	174.	117, 119, 123, 123, 126, 127,
— (La duchesse de), 225, 267, 390.	TRÉMOILLE (La duchesse de la), 81,	127, 128, 130, 135, 138, 139,
SCHOMBERG (M. de), 55, 222, 242, 261, 265.	198.	143, 166, 194, 194, 203, 219,
SILLERY (Le marquis de), 295.	V	279, 316, 339, 344, 345, 348,
SIXTE V, 16, 275, 324, 330, 333,	VAL (Le capitaine de), 232.	351, 355, 360, 361, 368, 370,
379, 382, 384, 388, 388.	VALETTE (M. de la), 151.	377, 378, 391, 513.
	VALLIÈRE (M. de la), 175.	

TABLE DE L'APPENDICE

ET DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

	Pages.
I. Affaire du duc de Nevers. Lettres de janvier à juillet 1586.....	397
II. Négociations relatives à l'entrevue avec le roi de Navarre.....	402
1° Déclaration de la reine mère, 13 août 1586.....	402
2° Mission de l'abbé de Gadaigne, 13 août 1586.....	403
3° Trêve à observer pendant les négociations.....	404
4° Ce que le S ^r des Réaux a dit à la Roynie mere du Roy et ce qu'elle lui a répondu, 28 sep- tembre 1586.....	405
5° Instruction et promesse que porte le S ^r de La Roche au roy de Navarre de la part de la Roynie mere du Roy, 2 octobre 1586.....	406
6° Nouvelle mission du S ^r de La Roche, 20 octobre 1586.....	408
7° Propositions envoyées par les soins de La Roche et de des Réaux au roy de Navarre, 3 no- vembre 1586.....	410
8° Défense de commettre aucun acte d'hostilité d'Orléans à La Rochelle, novembre 1586.....	411
9° Ordonnance aux esleuz de Fontenay, 18 novembre 1586.....	412
10° Ordonnance aux receveurs des tailles de Fontenay, 28 novembre 1586.....	412
11° Sauf-conduit pour le Sieur de Beauchamp, 28 novembre 1586.....	413
12° Instruction au S ^r de La Roche envoyé vers le prince de Conde, 2 decembre 1586.....	414
13° Commission pour les réparations du château de Cognac, 9 decembre 1586.....	417
14° Ordonnance pour un pont sur la Creuse, 10 decembre 1586.....	417
15° Ordonnance pour la levée des tailles du Poitou, 17 decembre 1586.....	418
16° Articles accordez entre la Roynie mere du Roy et le roy de Navarre, 28 decembre 1586.....	418
17° Ordonnance pour la continuation de la treve laicte entre la Roynie mere du Roy et le Roy de Navarre, 22 decembre 1586.....	419
18° Ordonnance pour le payement des gens de guerre qui sont en garnison en Angoumois et en Naintonge, 5 janvier 1587.....	420
19° Résultat du conseil tenu à Niort le 29 janvier 1587.....	421
20° Commission pour lever six mille six cents livres sur les receptes de Fontenay, 15 février 1587 ..	423
21° Commission pour lever deniers en Bas-Poitou, 20 fevrier 1587.....	424
22° Memoire transcript sur un escript de la Roynie mere.....	425

	23 ^e Mémoire envoyé par le roy de Navarre au dernier voyage du Sieur de La Roche, 6 février 1587.....	426
	24 ^e Mémoire baillé à M. de La Roche allant avec M. des Reaux, de la part de la Roïne mere, trouver le roy de Navarre, 11 février 1587.....	427
	25 ^e Instruction à M. de La Roche, 12 février 1587.....	428
	26 ^e Pouvoir baillé à M. le mareschal de Biron allant trouver le roy de Navarre, fin février 1587.....	429
III.	Lettres du roi à la reine mère, janvier 1587.....	430
IV.	Lettre du duc d'Épernon à la reine, 21 mars 1587.....	438
V.	Affaire de la succession de Médicis.....	438
	1 ^{re} Transactio inter Illustrissimam Margaritam de Medicis Reginam Franciae et Margaritam de Austria Ducissam Parmae et super quibusdam bonis quondam Cardinalis Hippoliti Medicis.....	438
	2 ^e Valeur des biens de la maison ancienne de Medici en Toscane, appartenantz à la Roïne mere du Roy, selon qu'ils m'ont esté monstrez par le chevalier Marignol, à ce commis par Son Altesse, en l'année 1572.....	444
	3 ^e Resolutio Rotae super concordia inter serenissimam Reginam et serenissimam Madamam ac dictos creditores bonae memoriae Hippoliti cardinalis de Medicis.....	446
	4 ^e In causa Reginae Decisio Rotae, super descendentia.....	447
	5 ^e Mémoire des biens possédés par madame la duchesse de Parme dont la reine est héritière.....	447
	6 ^e Catherine de Médicis demande à rentrer en possession des biens dont la duchesse de Parme avait l'usufruit, 8 avril 1587.....	448
VI.	Lettre de M. de Piennes, duc d'Halluin, à la reine, 3 mai 1587.....	451
VII.	Lettre de Bellièvre à Villeroy, 18 mai 1587.....	451
VIII.	Conférence de la Roïne mere du Roy avec Messieurs les Princes, 29 mai 1587.....	453
IX.	Lettres du duc de Bouillon à la reine mère, 15 mai, 19 juin 1587.....	456
X.	Seconde mission du sieur de Verac près le duc de Bouillon, 3 juin 1587.....	457
XI.	Conférence tenue à Reims avec le duc de Guise au commencement de juin 1587.....	459
XII.	Lettre de l'abbé de Plainpied à la reine mère, juin 1587.....	460
XIII.	Lettre du duc de Mayenne à la reine mère, 8 juillet 1587.....	460
XIV.	Lettre de M. de Châteauneuf à la reine mere, 25 juillet 1587.....	460
XV.	Lettre de Boulart à la reine mère, 30 août 1587.....	463
XVI.	Négociations avec le duc de Lorraine.....	464
	1 ^{re} Mémoire de Henri III au duc de Lorraine, 23 septembre 1587.....	464
	2 ^e Lettre du duc de Lorraine au Roi, 25 septembre, 8 novembre 1587.....	465
	3 ^e Instruction de M. de Bellièvre allant en Lorraine.....	467
	4 ^e Lettre du duc de Lorraine à la reine mere, 19 novembre 1587.....	468
	5 ^e Le Roi au duc de Lorraine, novembre 1587.....	468
XVII.	Brevet d'un don fait par Catherine de Medicis à une de ses dames, 30 septembre 1587.....	470
XVIII.	Declaration faite par la Roïne mere du Roy et M ^{re} la Princesse de Lorraine, touchant le comté de Comaguais, 14 octobre 1587.....	471
XIX.	Lettres du duc de Noyers à Catherine de Medicis, octobre-novembre 1587.....	472

XX.	Ordonnance pour faire payer le prevost des marchands de Poitiers de quelques corvées qu'il a faictes, 2 décembre 1587.....	476
XXI.	Lettre du duc de Guise à Henri III, 14 décembre 1587.....	477
XXII.	Lettre du duc de Guise à la reine mère, 28 décembre 1587.....	477
XXIII.	Lettre de Brulart à la reine mère, 16 décembre 1587.....	478
XXIV.	Ordonnance pour faire délivrer le sieur Sallet, 17 décembre 1587.....	479
XXV.	Lettres du marquis de Pisani à la reine mère, mai 1587-janvier 1588.....	480
XXVI.	Lettre du duc de Mayenne à la reine mère, 16 février 1588.....	485
XXVII.	Lettres du duc de Guise à la reine mère, mai 1588.....	486
XXVIII.	Doléances des maire, échevins, bourgeois et habitants d'Abbeville, avec les réponses de la reine mère, 13 juillet 1588.....	487
XXIX.	Réponse aux doléances des maire, échevins, bourgeois et habitants de Bourges, 13 juillet 1588....	490
XXX.	Donation à l'église et l'hôpital Saint-Louis à Rome, mai 1584.....	493
XXXI.	Testament de la Reine mère, 5 janvier 1589.....	494
XXXII.	Oraison funèbre faite aux obsèques de la Reine mère du Roy, 4 février 1589.....	498

TABLE DES MATIÈRES.

A

ABAIN (LOUIS DE CHASTEIGNER *n*^e), sieur de LA ROCHE-POSAY, ancien ambassadeur à Rome, capitaine de gendarmerie, 140, note; 173, note; 186, note.

— (Le sieur *n*^e), son fils, 332, 336 et note; 385, note.

ABELLI (Frère Antoine), 497.

ABBEVILLE (*Somme*), 287, 377, note.

AIGLE (L') [*Orne*], 292 et note. — Lettre de la reine aux habitants, 293, note; 294. — Doléances des maire, etc., avec les réponses de la reine mère, 487.

AIGUILLON (Henri DE LORRAINE, comte *n*^e), fils du duc de Mayenne. — Il est question de son mariage avec l'héritière des Caumont, 120, note.

AIMES (Beno DE LUCINGE, seigneur des), ambassadeur du duc de Savoie en France, 58, 204 et note. — Assure que le duc de Savoie prendra bien part aux ennemis qu'éprouve le roi, 346. — En même temps, il propose une alliance aux ligueurs, 346, note; 393.

ALINCOURT (Charles DE NEUFVILLE, marquis *n*^e), fils du sieur de Villeroy, 316, 317. — La reine ne demande qu'à lui être utile, 392; 394, note.

— (Marguerite DE MANDELOT, marquise *n*^e), 394, note.

ALAMANNI (Le sieur), gentilhomme florentin. Les grands-ducs de Toscane

ont promis de lui restituer les biens de ses pères; la reine inter-cède en sa faveur, 336 et note.

— (Jean-Baptiste), son fils, aumônier de la reine mère, puis évêque de Mâcon, 336, note, 443.

— (Vincenzo), ambassadeur de Toscane en Espagne, 336, note.

ALLEMAGNE (Les princes protestants *n*^e), 40 et note; 55, 66 et note; 78, 113. — On dit qu'ils envoient une armée, à leurs frais, au secours du roi de Navarre; la reine espère qu'ils reviendront sur ce projet, 148, 154, 164, 168, 335.

— (Les ambassadeurs *n*^e), 24, 28, 36, 37, 40 et note; 42. — Reçus par le roi, ils se sont plaints des hostilités contre les protestants, 66 et note; 67, 68 et note. — La reine craint que cette « belle » ambassade ne fasse plus de mal que de bien, 71, note; 226, 336.

ALTOVITI. Voir CASTELANNE (Baron DE).

AMADON (Le sieur), porteur de lettres, 150 et note; 151.

AMBOISE (*Indre-et-Loire*), 53.

AMIENS (*Somme*), 394.

AMONCOET (Claude *n*^e), seigneur de Montigny-sur-Aube, 3, note.

ANGENNES (Nicolas *n*^e). Voir RAMBOUILLET (Marquis DE).

— (Charles *n*^e). Voir RAMBOUILLET (Cardinal DE).

— (Jacques *n*^e). Voir POGNY.

— (Philippe *n*^e). Voir FANGIS.

ANGERS (*Maine-et-Loire*), 25, 43 et note; 47, 50, 74, note; 100, 116, 216, 217, 371.

— (Les habitants *n*^e). Lettre de la reine pour fournir des hommes au sieur de Puchairie, 48.

— (Les officiers de la justice *n*^e). La reine les prie de remettre le procès du s^r de La Faultrière, 106.

ANGERVILLE (*Seine-et-Oise*), 307 et note.

ANGOULEM (Henri *n*^e), grand-prieur de l'ordre de Malte, fils naturel de Henri II, 17, note; 107, note; 134, note; 249, note; 323, note; 376.

— (Charles de Valois, duc *n*^e), fils naturel de Charles IX. La reine voudrait le faire nommer avec dispense d'âge grand-prieur de France, 17 et note. — Elle en parle à Villeroy, 41, 78.

ANGOULEME (*Charente*), 66, 133, 136.

ANGOUMOIS (Les M^{rs} des Eaux et Forêts de l'). Lettre de la reine pour leur demander de fournir le bois nécessaire aux réparations du château de Cognac, 89.

ANGRE (Le sieur DE), gentilhomme poitevin. Catherine lui écrit d'assister le mieux qu'il pourra le sieur de Puchairie, 49.

ANJOU (François de Valois, duc d'), 10, note; 34, 52, 213, 357.
 — (La noblesse d') et du Maine. La reine les prie de porter secours au sieur de Puchairie, 49.
 ANTONIO (DOM), prieur de Crato, roi de Portugal, 2. La reine s'occupe de lui faire payer sa pension, 4 et note. — Elle le recommande à l'ambassadeur Châteauneuf, 18, 90. — Lettre de la reine, 132. — La reine ne pense pas qu'Élisabeth lui fournisse une armée, de crainte de se brouiller avec le roi d'Espagne, 167, 290.
 APCHON (Antoine d'). Voir SÉRÉZAT.
 ARGENTAN (Orne), 234, 310, 311, 315, 317, 318.
 ARNAULD (Antoine), procureur général de la reine mère, 8.
 — (David), son fils. La reine demande une prébende pour lui, 8.
 AUS (Charles de Brémont, seigneur d'), lieutenant général en Angoumois, 158 et note.
 AUBENAI (Le camp d') [Loret], 304, note.
 ARUNDEL (Le comte d'), 71, note.
 ASTOR (Le sieur d'), serviteur du duc de Savoie, 204.
 AUDECOURT (Le Sieur d'), capitaine de cheval-legers sous le maréchal de Biron. A été pris par le sieur de Bonet, 140.
 AURESPINE (Claude de L'), seigneur de Verderonne, secrétaire des finances de la reine mère. Accompanye la reine, 79, note; 91, 108, 109 et note. — Va rendre

compte au roi de la première journée de la conférence, 115, 120, 123, 150, 514 et note. — Il est protégé par Villeroy, 166, 167, 176, 194, 345, 362. — Présenté par Villeroy au roi pour lui succéder ou le remplacer quand il aura besoin de repos, 272 et note.

AUBIAC (Roquemaurel, seigneur d'), complice dans l'évasion de la reine de Navarre, 108, note. A été exécuté, 109, note.

AUBIGNÉ (Theodoro-Agrippa d'), le grand historien protestant, 165, note.

AUBRAY (Claude d'), prévôt des marchands de Paris, 259 et note; 313.

AUBRET (Le sieur), porteur de lettres, 87, 88, 90.

AUGUSTE, roi de Saxe, 226.

AUGUSTIN (Le sieur), capitaine. Est envoyé pour réparer les fortifications de Poissy, 229.

AUMAËLE (Charles de Lorraine, duc d'), grand-veneur de France, 207, 213, 216, 287, note. Prétend avoir le droit de demeurer en Picardie; le roi desire qu'il se rende auprès du duc de Guise, 332. — Se montre fort opiniâtre, 332, note. — Il a envoyé Rambures pour conférer avec Bellière, 335 et note; 342, note.

— (Claude de Lorraine, dit le chevalier d'), frère du duc. Est venu à Paris pour ses affaires; s'est présenté tout botté à la reine, 272 et note.

AUMAËLE (Anne de Lorraine, fille et héritière du duc d'). Épousera le duc Henri de Nemours, 389, note.

AUMONT (Jean d'), comte de Châteauroix, dit le *Franc-Gaulois*, maréchal de France, lieutenant-général en Dauphiné, 365.

AUXEAU (Eure-et-Loir), 264, note; 281, note. Le duc de Guise est entré par le château dans le bourg où il a surpris les huguenots, 302 et note; 324, note.

AUXE (Jacques d'). Voir LABROUST.

AUBILLAC (Cantal), 454.

AUSSONVILLE. Voir HAUSSONVILLE.

AUTETIL (Nicolas de GRIMAUVILLE, seigneur d'). Porteur de lettres, 82, 83, 87.

AUTRICHE (Albert, archiduc d'), 7, note; 12, note.

— (Marguerite). Voir la DUCHESSE DE PARME.

AUXONNE (Côte-d'Or). Pris par les protestants, 27, note; 35, 68, note.

AVANTIEN (Louis d'), sieur de LA BREVALLERIE et de MONTEBARD, gentilhomme protestant de la maison de Nevers. Blessé au service du prince de Condé, il voudrait aller à Bourbon-Lancy, 82 et note; 148 et note. La reine regrette de ne pouvoir empêcher qu'il ne tombe sous le coup de l'édit, 149.

AVIGNON (Le vice légat d'). Voir GRIMALDI (Dominique).

AZAY-LE-RIDEAU (Indre-et-Loire), 69, 77 et note.

B

BAROT (Philibert) de LA BOURBALSIE, évêque d'Angoulême, 443.

BALAGNY (Jean de MONTEC, sieur de), fils de l'évêque de Valence, gouverneur de Cambrai. La reine a fait arrêter l'abbé de Sainte-Mor-

dite, et le prie de bien être sur ses gardes, 263. Catherine regrette qu'il ait été l'objet d'un attentat; elle espère découvrir les intelligences des Espagnols à Cambrai, 273, 277. Il a écrit à la

reine au sujet de Cambrai, et redoute les forces du duc de Parme, 309 et 310, 347, 351. — Il est à Meaux avec les ligueurs, 356.

BALISA (Le sieur de). La reine loge chez lui à Saint-Maixent, 84, note.

- BALTHAZAR (Le sieur), agent secret de Bellèvre en Suisse, 52.
- BALZAC (Charles de), dit ENTRAGUET, 456.
- BALZAC (François de). Voir ENTRAGUES (d').
- BANDINI (Matteo). Demande des sûretés avant de s'obliger personnellement pour les 100,000 livres prêtées par Venise, 258, 259, 268, 308, 326.
- BANDINI (Pierre-Antoine), 449.
- BARBÉZIEUX (Méry de). Voir CHEMERAULT.
- BARBIER, courrier, 294.
- BASSOMPIERRE (Christophe de), colonel des reîtres au service de la Ligue. Le duc de Guise lui a donné l'ordre d'aller trouver la reine, 203 et note; 204.
- BASTIDE (Jean-Blaise de MAULÉON, seigneur de LA). Servait à l'armée royale en 1587; envoyé à Catherine, 261, 265.
- BAUD (Le château de) [*Morbihan*], 247 et note.
- BAIGÉ (*Mame-et-Loire*), 50 et note.
- BAUDRIE (Le sieur LA). Porteur de dépêches, 235, 271.
- BAYLENS (Bertrand de). Voir POYANNE.
- BAZARDAS (Le sieur), capitaine de Gaspard de Schouberg, 239.
- BEAUFIEU (Le sieur de), 95.
- BEAUGENCY (*Loiret*), 300.
- BEAUNE (Charlotte de), marquise de Noirmoutiers. Voir NOIRMOUTIERS. — (Bernard de), archevêque de Bourges, 270. Son oraison funèbre de Catherine de Médicis, 498 à 510.
- BEATON (James), archevêque de Glasgow, ambassadeur d'Écosse en France, 80. Lettre de Catherine sur Marie Stuart, 195.
- BEAUFORT (Marie de), fille du marquis de Canillac, 75, note. Fiancée au sieur de Montmorin, 91.
- BEAUFORT (Jean de). Voir CANILLAC (Marquis de).
- BEAUVAIS-LA-NOBLE. Voir FIN (Jacques de LA).
- BEAUVAIS-SUR-MER (*Vendée*), 161 et note; 162, 164, 178, note.
- BELESBAT (Robert HURVULT, seigneur de), 146, note; 156.
- (Madeleine de L'HÔPITAL, dame de), sa femme, fille unique du chancelier, 146, note; 156.
- Michel HURVULT, fils du sieur de). Voir FAY (du).
- BELISEAU (Isabeau), femme du sieur Sixto. La reine intercède pour qu'elle obtienne de la Rote ce qu'elle demande, 320.
- BELLEGARDE (César de SAINT-LARY, seigneur de), fils du maréchal, gouverneur de Saintonge, d'Angoumois et du pays d'Annis. La reine lui annonce sa prochaine arrivée à Cognac, et le charge de faire tout préparer pour son installation, 98, 134. — Elle lui sa réponse à la princesse de Condé, et pense rencontrer le prince avec le roi de Navarre, 145. — Elle regrette les difficultés qu'il éprouve à retenir les soldats dans les garnisons et espère que le roi lui donnera moyen de les payer, 155, 157. — La reine le complimente sur la conduite de ses gens; elle pense que bientôt il sera secouru d'hommes et d'argent, 158, 161. — Il devra aider le sieur de Saint-Luc à défendre Marennes, 165. — Lettres de Catherine, 172, 175, 180, note; 195.
- (Roger de SAINT-LARY, seigneur de), grand-écuyer de France, 370, note.
- BELLÈVRE (Pomponne de), conseiller privé du roi, surintendant des finances. La reine lui écrit pour exprimer son mécontentement de la conduite du roi de Navarre, 27. — Elle lui parle des dettes du duc d'Anjou, 34, 35. Violents sermons que font certains prédicateurs et difficultés avec le roi de Navarre; prise de Montiers, 36. — Autre lettre, 39, 40. — Elle le remercie de diverses nouvelles qu'il lui a données, compte sur ses avis pendant la négociation, craint que le duc de Nevers ne vienne pas, le prie de lui écrire, 42. — Lui parle du paiement de la compagnie qui l'escorte; approuve sa lettre au duc de Nevers, 45. — Elle insiste pour faire payer Botol, 51. L'assure de la nécessité de prévenir promptement le mal qui menace le royaume, 52, 59. — Catherine répond à sa lettre concernant l'entreprise de Genève, 61. — Lui demande de faire payer le duc de Nevers de sa pension, 62. — La prie de réunir une bonne somme pour envoyer en Suisse, 65. — Elle lui répond au sujet des ambassadeurs d'Allemagne, du fait de Genève et d'autres affaires, 66. — Elle est d'avis d'écrire au landgrave de Hesse, à propos du discours des ambassadeurs, et d'envoyer quelqu'un vers la reine Élisabeth pour protéger la reine d'Écosse, 71. Il partira lui-même pour l'Angleterre, 90, 99, 100, 101, 107.
- Les instructions que la reine lui fait donner par le sieur de Villeroi, 104 et note; 105, 108. Lettre de la reine, 135. — Il rend compte au roi de sa mission des son retour en France, 150. — Il n'a rien pu obtenir en faveur de la reine d'Écosse; Élisabeth semble d'accord avec le roi d'Espagne pour troubler les affaires, 155, 157. — La reine le loue de ses efforts stériles, 159. — Elle regrette qu'Élisabeth n'ait pas voulu accorder la requête du roi et agisse ainsi contre les intérêts du royaume, 166. — La reine apprécie beaucoup sa sagesse et

fidélité, 167. — Elle lui écrit qu'elle reviendra, si le roi de Navarre continue ses longueurs, 189. — En route pour Paris, elle le remercie de ses lettres, 191. — Elle lui dit qu'il faut que le roi se fasse fort, pour qu'on ne puisse se passer de lui, 193. — Elle ne désespère pas, pourvu que le roi soit bien conseillé, 196. — Lettre de l'archevêque de Lyon, 196, note. — Il accompagne la reine à l'entrevue avec le cardinal de Bourbon, le duc de Guise et les autres princes; il leur adresse la parole d'après l'intention du roi, 206, 207. — La reine apprécie beaucoup son concours, 211, 212, 216, 217, 238, 248, 258, 303. — Trois lettres de Catherine, très contente du succès de l'armée: elle lui donne des ordres pour le duc de Lorraine, qui n'a pas voulu faire son devoir vis-à-vis du roi, 304 et 305. — Il est envoyé en Lorraine pour s'entendre avec le duc et le cardinal de Guise; la reine lui écrit de parler aussi au duc de Lorraine du mariage de sa fille, 330. — Lettre de Catherine: elle lui parle des difficultés que fait naître l'attitude du duc d'Anjou, 331. — Autre lettre, 332. — La reine dit être très mécontente de la réponse du duc de Guise au sujet des Picards, 333.

Son rôle devient difficile entre les partis qui ne songent qu'à se tromper, 334, note. — Lettre de la reine, 336. — Ses lettres à la cour, 336, note. — A quitté Paris avec le roi, 339, note. — La reine le remercie de sa lettre; elle lui donne son avis sur la conduite que doit tenir le roi, 353. — Lettre de la reine, 358. — Épanchement de la reine sur la situation du roi, 368. — Quelques mots de Catherine, 370, 371. — Elle

le prie de dire librement son avis au roi, 372, 375. — Elle lui écrit pour éclaircir un malentendu possible, 382, 394, note.

— (Jean DE). Voir HAUTEFORT.

BENOTTE (Le sieur LA), 221.

BERLAYMONT (Louis DE), archevêque de Cambrai, 20.

BERNET (Le sieur LE), capitaine de Boulogne. Le duc de Guise prétend que la reine d'Angleterre a traité avec lui; Catherine est d'avis de le faire remplacer, 352. — Devra remettre Boulogne au capitaine de Vicq, 366.

BERRIE (Le château de) [Vienné], 81 et note.

BIGIERA (Le sieur), 134.

BIRACQUE (René, cardinal DE), chancelier de France, évêque de Lavaur, 4, 12, note; 24, 34 et note; 35, 37, 128, 152, 313.

— Charles, (*dit* Sacrenoire DE), capitaine. Accompagne la reine, 79, note; 245, 380.

— (Laure DE SAINT-MARTIN, femme de Charles DE), une des dames de la reine mère. Catherine écrit au duc de Mantoue qu'il lui fasse délivrer ses héritages de Candie et Faunia, 46. — La reine intercède auprès du jeune duc et le recommande vivement, 245 et note. Elle remercie le duc de l'avoir favorisée et le prie de lui faire rendre aussi la partie qu'elle réclame encore, 379, 380.

BIROX (Armand DE GONTAUT, baron DE), maréchal de France. Met le siège devant Marais, 27, note. Ne doit pas encore disperser son armée, 29, 30. — La reine regrette qu'il ait levé le siège, 31.

Son armée commence à se débâter, ce que la reine veut prévenir, 33, 34. — Est arrivé trop tard pour empêcher les protestants de prendre le château de Montiers, 36, 37, 38, 52. Pro-

pose d'assiéger Boyan, 53, 54, 57. — Craint que les vaisseaux du roi de Navarre ne soient secondés par ceux d'Angleterre et ne forcent Chaste à se retirer, 58. — La reine lui écrira une bonne lettre, 67, 76, 77. — Est à Chef-Boutonne, où il a été malade, 90, 91, 100. — Le roi de Navarre a voulu le voir pour s'entendre sur quelques difficultés, 111, 112, 136, 137, 138, 141, 142. — Il a quitté le roi de Navarre, 145 et note; 146, 162, 165, 172. — Lettre de la reine, qui l'invite à se trouver à l'entrevue, 173. — Autre lettre pour les mouvements de ses troupes, 173, 181. — La reine l'enverra vers le roi de Navarre pour le régler, 184, 185, 186, 188, 195, 367.

— (Charles DE GONTAUT), baron DE SAINT-BLANCAIR, son fils. Remplace son père à la tête des troupes, 139. — Lettre de la reine, 140, note; 141. — Devra rester avec l'armée pendant que son père assiste la reine à l'entrevue, 173. — Il est inutile qu'il conduise ses troupes en Anjou, 181, 186.

BLANC (Jean LE), général des finances, 50. — Voir LA VALLIÈRE.

BLANCHARD (François), seigneur de Cluzeau, 97 et note; 98.

BLAVILLE (Le sieur DE), capitaine des milices d'Étampes, 266, note.

BLAYE (*Gironde*), 455.

BLAIS (*Loir-et-Cher*), 196, note.

BODIN, pourvu d'un office à Laon, 453.

BOISCOMBES (*Loiret*), 305 et note.

BOIS-D'ARLAIN (Archain DE LAVAL, marquis de Sablé, gouverneur d'Anjou, 50 et note; 371.

BOISCAUVIER (Le sieur), capitaine. Il sortira de la Conciergerie pour attendre à La Bastille qu'il soit échangé avec deux autres capitaines, 290.

- BOISREGNART** ou **BOISENARD** (Le sieur de). Reçoit d'Henri III l'ordre de surveiller la reine de Navarre, 109, note.
- BOISSEGUIN** (Jean JAY, sieur de), gouverneur de Poitiers, 58, 90, 94. La reine lui écrit pour la sûreté des dépêches entre Châtellerault et Poitiers, 102. — Autre lettre de la reine, 131. — Catherine lui dit de faciliter le passage du baron de Biron avec ses troupes, 139, 190, note. — Quelques mots de la reine, 196.
- BOSSNET** (Le Sieur BOSSNET ou), échevain de Paris, 339 et note; 359 et note.
- BOSSIN** (François). Voir GLUZEAU (Le sieur de).
- BOUVIER** (Le sieur), capitaine au service du roi. La reine a demandé que les ligueurs lui rendent ses armes et vêtements, 357 et note.
- BORNALX** (Messieurs du Parlement de). Lettre de la reine pour les empêcher d'envoyer une députation par les chemins peu sûrs, 192.
- BORDE** (La) ou **LES BORDES**, capitaine protestant, connu par ses exploits en Limousin, mort en 1588. — Conduit une troupe importante dans le Berry, 63; la reine charge le vicomte de la Guierche de le poursuivre, 69 et note; elle écrit au sieur de Rouet et à Hautefort de joindre leurs forces contre ce « Les-borie », 72.
- BOROGNE** (Madame de). La reine fait recommander ses intérêts au duc de Mantoue, 329.
- BORI** (Le sieur de). Lieutenant général en artillerie, 252, 266.
- BOTAL** (Leonard), médecin de la Cour. Doit être payé de ses services auprès du duc d'Anjou, 34, 51, note. La reine intervient une seconde fois pour qu'il soit reglé; il l'accompagne en Poitou, et ne peut solliciter en personne ce qui lui est dû, 52. — Est très malade, 59. — Catherine est fort attristée de le voir en danger et espère qu'il guérira; prie le roi de disposer de deux de ses abbayes en faveur de ses neveux, 62 et note. — (Le neveu du médecin), barbier du feu cardinal de Birague. La reine veut lui faire donner une abbaye qu'avait son oncle, 62.
- BOUCHER** (Charles). Voir OUSAY (de).
- BOUTILLON** (Guillaume-Robert de La Marek, duc de). Vivement blâmé pour la surprise de Rocroi, 99 et note; 101, 267. La reine lui écrit pour lui faire signer la continuation de la trêve; exprime ses regrets de la mort de sa mère, 208. — Elle veut qu'un fermier de l'abbaye de Saint-Pierre soit rendu à la liberté, sans payer de rançon, 222. — Elle lui écrit pour se plaindre de ce que ses soldats ont brûlé l'abbaye de Vandieu et deux bourgs; le prie de faire cesser ces entreprises, de faire punir les coupables, 223, 224. — La reine s'informe aux sieurs de Schonberg et Praillon de la marche de son armée, 242, 259, 279, note. — Le roi lui écrit, 454. — Sa lettre à la reine mère, 456.
- (François de BOURBON-VAENDÔME, duchesse de), sa mère. Vient de mourir, 208 et note; 209, 210.
- (Charlotte de La Marek, fille du feu duc de), sa sœur. Seule héritière du nom; elle épousera le vicomte de Turenne, 208, note. — Son frère a consulté la reine sur le deuil qu'elle doit porter, 210 et note.
- BOLLOGNE** (Seine), 352, 366.
- BOURBON** (Charles, cardinal de), 30, 86, 99. Va à la rencontre de la reine avec les autres princes qu'il lui présente, 205. — Assiste le duc de Guise dans ses réclamations, 206, 207. — Proteste de son affection pour le roi, 208, 311, 235, note. — Est venu voir la reine et prétend pouvoir recouvrer 600,000 cens, 240. — Est venu au Conseil et a exposé les moyens d'avoir de l'argent; il montre beaucoup de bonne volonté, 251, 252, 259. — A cause du jour des morts, il a remis de s'entendre avec le clergé sur ses offres d'argent, 267, 269. — Il a obtenu fort peu de résultats, 270. — Il fait de bonnes promesses au sujet de l'argent de l'Église, 290, 291, 308, 313. — Il est furieux de la lettre du roi, 317. — Est malade, 342. — Les articles des ligueurs sont présentés en son nom, 343, 346, 352. — La reine s'est entretenue avec lui au sujet des deniers dont les parties s'emparent, 359, 360. — Est encore malade de la goutte; le roi dit vouloir le garder à la Cour et le traiter comme un père, 365, 370, note, 378. — Il accuse la reine de la mort du duc de Guise, 395.
- (Catherine de), princesse de Navarre. Les négociations pour son mariage avec Jacques Stuart, 18, 38, note.
- (Henri de). Voir COSBÉ (Prince de).
- (Louis de). Voir SOISSONS (Comte de).
- (Marie de). Voir ORLÉANS-Longueville.
- BOURBON-COSBÉ** (Charles de). Voir VAENDÔME (Cardinal de).
- (François de). Voir COSBÉ (Prince de).
- BOURBON-LANÇY** (Saône-et-Loire). Le roi y est arrivé, 26 et note; 29 et note; 30.
- BOURBON-VAENDÔME** (François de). Voir MONTPESSIER (Duc de).

— (Henri DE). Voir DOMBES (Prince DE).

— (Françoise DE). Voir BOUILLON (Duchesse DE).

BOURDAIZIÈRE (DE LA). Voir SAGONNE (Jean, comte DE).

BOURGES (Cher), 377, note. — Réponse de la reine mère aux doléances des maire, échevins, bourgeois et habitants, 492.

— (L'archevêque DE). Voir BLAISE (Renaud DE).

BOURGFONTAINE (Le sieur DE), 344.

BRÉMONT (Charles DE). Voir ARS (D').

BRESCIA (L'évêque DE). Voir MOROSINI (Francesco).

BRESSIER (Maurice), lecteur du roi. Il accompagnera le cardinal de Joyeuse à Rome et est chaudement recommandé par la reine au marquis de Pisani, 202 et note.

BRESSIERE (La baronnie DE), 198, 199, note.

BRETONNIÈRE (Charles DE LA), serviteur de la reine mère. Catherine veut lui faire avoir la prébende d'une des chanoînies du Plessis-les-Tours, vacante par la mort du sieur de Guigny, 195.

BUGNET (Le sieur DE), capitaine catholique. La reine est très contente de sa conduite, 289. — Son régiment a reçu ordre d'aller en Normandie, 292, 294, 298, 311 et note.

BRUSSEY (Barnabé), premier président du Parlement de Paris, 257, 262, 266, 271. — Se montre très fidèle au roi, 349, 350.

BUVI (Le lieutenant DE), porte une lettre de la reine au duc de Mayenne, 76.

BROSSES (Le sieur DE), gouverneur de Mouzon, 209, 212.

BROUAGE (Charente-Inférieure), 75, 142, 161, 455.

BROUVILLE (Le sieur DE), commissaire ordinaire des guerres. Est chargé de pourvoir le régiment de Brignen dans sa marche vers la Normandie, 294, 298.

BRULART (Pierre), seigneur de Crosne et de Genlis, secrétaire d'État, 24, 29, 40, 42. Lettre de la reine, 45, note. — Consulte sur les affaires publiques 61, 71, 77, 100, 110, 127, 152. — La reine, malgré ce qu'il lui a assuré, craint que les Allemands ne se préparent; elle se méfie de la reine d'Angleterre, 157, 163, 168, 189, 217. — Trois lettres de Catherine, qui a beaucoup de peine à trouver de l'argent; elle attend les forces que le sieur de Schomberg doit lui amener, 247. — Elle le prie de lui écrire tous les jours pour dire si le roi se porte bien et où il est, 250. — Elle se réjouit de la prise d'Auneau; mais regrette de ne pouvoir décider le duc de Lorraine à faire son devoir, 300.

— Elle parle de Cambrai et du duc de Parme, 309. — Autre lettre, 310. — A quitté Paris avec le roi, 339, note; 376, 394, note.

— (Gilles), son fils, 356.

— (Nicolas), marquis de SILLERY, président au Parlement, ambassadeur en Suisse, 67. — Accompanye la reine, 79, note, 82.

A la prière de la reine, il

a été fait conseiller du roi, 135, 136, 137, 138, 140, 146 et note.

— Étant ambassadeur auprès des ligues, la reine lui écrit au sujet des colonels suisses qui désirent être payés, 295. — Sa lettre du 16 décembre 1587 à la reine mère, 478.

BRUN (Le sieur LE), l'aîné, marchand et ligueur, 359 et note.

BRUNETIÈRE (Mathurin DE LA), seigneur du PLESSIS-GESTÉ, gouverneur de la Garnache, 178, note.

BRUYÈRE (Mathieu LA), apothicaire, 354 et note.

— (Le sieur LA), son fils, lieutenant civil. Il est le principal des députés de la ville de Paris qui vont faire leur soumission au roi; la reine l'a entretenu avant son départ de la bonne volonté de Henri III, 355 et note, 355.

BRUYÈRES DE CHALABRES (Antoine DE), abbé de Villeloin, 302 et note.

BRUYÈRE (Le château DE LA), appartenant au président de Saint-Brisson (Vendée), 169.

BULANT (Jean), architecte et sculpteur, 29 et note.

— (Le sieur), son fils. Après la mort de son père, il est aidé par la reine pour continuer le même état, 29.

BURLAT (Hugues), théologal d'Orléans. Ses sermons violents, 36 et note.

BESNVAL (Paul CHARL, seigneur DE), gentilhomme ordinaire du roi de Navarre. Sa lettre à Walinsgham, 358, note.

C

CAIX (Calrados), 283.

— (Les trésoriers de France à).

Lettre de la reine pour leur commander d'approvisionner les châteaux

de Cherbourg et Granville, 283.

CALAIS (Pas-de-Calais), 286.

CAMBRAI (Nord), 243, 263, 263, 273, 277, 291, 301, 302.

— (Le clerge DE). Leurs intérêts sont recommandés par la reine, comme les siens propres au marquis de Pisani, 19.

— (L'archevêque de). Voir BERLAIMONT (Louis de).

CAMPAIGNOL (Le capitaine). A été fait prisonnier par le duc d'Aumale, 213.

CANILLAC (Jean-Timoléon de BEAUFORT, marquis de), gouverneur de la Haute-Auvergne, 75, note. — La reine supplie le roi d'accueillir sa requête, car il est bon serviteur, 92, 93. — Elle lui écrit pour empêcher que la maison d'un protestant, le sieur de Saillères, ne soit rasée, 96, 108, note; 109, note. — La reine veut qu'il rentre dans son gouvernement, 154. — Elle est inquiète de ce que le roi lui a écrit et demande ce qu'elle doit répondre, 176, 177. — A Lyon, il a juré de mettre la reine de Navarre en liberté, 181.

CAPILLI (Le docteur). S'est occupé de l'affaire de M^{me} de Birague à Mantoue, 245.

CALVINET (*Cantal*), 654.

CARPOY (Le sieur), gentilhomme de la reine mère. Ses intérêts sont chaudement recommandés par la reine au duc de Toscane, 322.

CARDAILLAC (Raymond de). Voir SARLABOS.

CARENCY (Le prince de). Voir ESCARS (Claude de).

— (La princesse de). Voir CALMONT (Anne de).

CARLAT (*Cantal*), château d'Auvergne, où la reine de Navarre fit un long séjour, 513 et note.

CARMAGNOLE, ville du Piémont, 390, note.

CARACIOLO (Le sieur). La reine fait son éloge au marquis de Pisani, lorsqu'il retourne à Rome, après s'être acquitté de la mission dont le Pape l'avait chargé, 381.

Elle est satisfaite de ce qu'il ait apporté le chapeau de cardinal à Morisini, 383, 384.

CAROLLY (Jacques), greffier de Bar.

Son récit de la journée des barricades, 338, note. — Comment il raconte la scène entre Henri III et sa mère, après la mort du duc de Guise, 395.

CARROUGES (Tannequay Le Viseur, seigneur de), lieutenant général en Normandie. La reine le prie de se démettre de sa charge dans une partie de la Basse-Normandie en faveur du sieur d'O, et lui fait espérer qu'il en sera récompensé, 6. — Le prie de se conformer au désir du roi, 8. — Est désigné par le roi pour escorter la reine avec sa compagnie, 41, 56, 65, note. — Il serait bon de le faire payer, 73. — Catherine le prie d'envoyer un gentilhomme très avisé pour commander à Pont-de-l'Arche et à Vernon, 231. — Il doit s'entendre avec le sieur de Longaunay pour la défense du port de Querqueville, 234. — Affaires de son gouvernement, 237, 239. — Les compagnies des sieurs de Tillières et de Pierrecoort doivent rester en Normandie, 243. — En réponse à sa requête, la reine a donné ordre que les troupes ne traversent pas son gouvernement, 249. — Lettres-patentes lui apportant de l'argent, 288. — En prévision de l'approche de l'armée des huguenots, la reine lui donne des instructions et lui envoie le régiment de Brigueu, 292, 293, note, 294. — Elle lui écrit que les ennemis ayant changé de direction, le régiment de Brigueu ne viendra pas; lui recommande de veiller sur Bonen, 298, 299, 303, 304. — A l'ordre d'attaquer les protestants en Normandie, 310, 311, 315. — Doit envoyer d'Esneval à Hengueville, si le sieur de Longaunay a besoin de son secours, 317, 318, 346. — Se montre fidele serviteur, 371.

CARS (Des). Voir d'ESCARs.

CARUZ (M^{lle} de), belle-mère d'un conseiller au Parlement de Paris, 313.

CASIMIR (Jean), de Bavière, 2, note, 42, 66, note, 78. — La reine craint qu'il ne veuille secourir le roi de Navarre, 148, 152, note. — On dit qu'il viendra avec une forte armée, 157, 162, 312, note; 329, note.

CASTELLANI (Philippe ALTAVITI, baron de), tué en duel, 17, note. — Le grand-duc François de Toscane ayant fait saisir quelques pierres et bagues qu'il portait, la reine prie de les rendre à sa veuve, 323 et note.

— (Renée de RIEUX, baronne de), dame d'honneur de la reine mère, 323 et note.

CASTELLU (Michel), 444.

CASTELNAU (Jacques de). Voir CLERMONT-LOBIÈVE (de).

CATELY (Le sieur), capitaine catholique, 195.

CASTILLE (Le sieur). Prendra le contrat de Scipion Sardini et prêterait 50,000 à 60,000 écus, 378.

CASILLON-SUR-DORDOGNE (*Gironde*), 25 et note; 27 et note; 37, note; 39.

CALDEBEC (*Seine-Inférieure*), 254 et note.

CALMONT (Geoffroy de), 120, note.

— (Marguerite de LESTRAC, dame de). Propose sa fille au duc de Mayenne pour son fils aîné, 120, note.

— (Anne de), veuve de Claude d'Escars, prince de CARENCY, leur fille. Étant devenue veuve, on se la dispute; elle est enlevée par le duc de Mayenne pour son fils; Catherine veut qu'elle soit remise entre les mains de la reine Louise; elle finira par épouser le comte de Saint-Paul, 120 et note; 121.

CALMONT-LE-FORCE (Jacques NOMPAN de), capitaine protestant, mar-

- chal sous Louis XIII. Est envoyé pour renforcer Marans, 27, note; 118, note; 120, note.
- CAYE (LA). Un grand voleur, dont la condamnation doit servir d'exemple aux autres, 183.
- CAYRIANA (Philippe DE), médecin mantouan, représentant du grand-duc à Paris. Apprécie l'énergie de la reine mère, 10, note. — Parle de la réconciliation du roi avec le duc de Nevers, 16, note; 20, 22, 29 et note; 32. — Fait l'éloge de la princesse Christine de Lorraine, 385, note. — Lettre au duc de Nevers sur la reine mère, 394, note. — Catherine lui fait un legs, 496.
- CERCEAT (DE). Voir SERCEAU.
- CHAROT (Léonor). Voir CHARNY (Comte DE).
- CHABRIE (Amblard DE), capitaine des gardes de la reine mère, plus tard vicomte d'Azay, 513 et note.
- CHADON (Le sieur DE), courrier de la reine mère, 57, 73, 77, 357.
- CHAGE (L'abbaye de) [*Seine-et-Marne*], 62 et note.
- CHAISE-DIEU (L'abbaye de la) [*Haute-Loire*], 78 et note.
- CHALONS-SUR-MARNE (*Marne*), 206, 212.
- CHAMBERI (Le sieur), capitaine catholique. Est tué en défendant Rocroi, 99, note.
- CHAMBRÉ (Jean-Louis DE SEYSSIEU, marquis DE LA). Prêt à partir pour la Savoie, la reine recommande ses intérêts au duc, 398.
- (Marie DE SAULX-TAVANNES, marquise DE LA). Elle accompagnera son mari en Savoie, 399.
- (François, chevalier DE LA). Voir VANDŒME (L'abbé DE).
- CHAMPAGNIAT (Le sieur DE), capitaine. Lettre de la reine au sujet du paiement de ses soldats, 285.
- CHAMPIGNY (*Indre-et-Loire*). Château du duc de Montpensier, 99, note; 34, note; 35, 54 et note; 67, 69, 76 et note; 77 et note.
- CHAMPOISEAU (Le sieur DE), en seigneur de la compagnie du duc de Nevers, 16, note.
- CHANDON (Jean), seigneur DE LA MONTAGNE, président au grand conseil, 16, note; 239, 257, 262, 266. — A la prière du duc de Nevers, la reine l'aidera à prouver son innocence, 392. — Il a été calomnié par le duc de Guise, mais sortira de l'épreuve à son honneur. Sa lettre au duc de Nevers, 392, note. — Le roi lui fera rendre justice, 393.
- CHANTELOUP (*Seine-et-Oise*), 23 et note.
- CHAPELLE (Michel MARTEAU, seigneur DE LA), ligueur. Il sera nommé prévôt des marchands, 338 et note; 356, note; 360, note; 363.
- CHAPELLE DES URSINS (Christophe JOURVENEL DE LA), lieutenant du roi en Fîle de France, 201.
- CHARBONNIÈRES (Gabriel DE), colonel protestant, 27, note; s'est barricadé à Marchues, 165.
- CHARITÉ (LA) [*Neure*], 252, 310.
- CHARNY (Léonor CHAROT, comte DE), grand écuyer de France, lieutenant général en Bourgogne, 295 et note. — La reine l'assure que les Suisses, envers lesquels il s'est obligé de 40,000 écus, seront bientôt payés, 296.
- CHAROULTIÈRE (Jean DE MONIAUSTIER, seigneur DE LA), gentilhomme poitevin. La reine le prie de recevoir dans sa maison des Chasteigniers, les receveurs des tailles et de les assister, 179.
- CHAROUX (*Haute-Loire*), 136 et note.
- CHARTRES (*Eure-et-Loire*), 257, 260, 261, 274, 275, 338, note; 371, 372, note; 378 et note.
- (Les maîtres et chevins de). La reine les charge de faire en sorte que les blés des environs ne puissent profiter aux huguenots, 260.
- Elle leur recommande de bien veiller sur la ville, 263.
- CHASSINCOURT (Le sieur DE), gentilhomme du roi de Navarre, 26 et note.
- CHASTI (VINARD DE CLERMONT, seigneur DE), commandeur de l'ordre de Malte, mort en 1603. Commande l'armée navale, désireait prendre Royan, 54, 58. — Doit être secouru de vivres, 75 et note.
- CHASTELLERS (René DE DAILLOU, comte DE LA DE, abbé DES), évêque de Luçon, plus tard évêque de Bayeux, 116, 126 et note.
- CHASTRÉ (Simon LE), abbé de Vanhaisant. Le roi veut hâter sa résignation en faveur de Charles Le Senneton, 194, note.
- CHATEAU (Le sieur), conseiller de Fontenay-le-Comte. Est venu trouver la reine à Saint-Maixent avec une lettre des autres élus, 84, 126, 136, 137.
- CHÂTEAUNEUF Claude DE L'AYEESPINE, baron DE), ambassadeur de France en Angleterre. Catherine l'engage à la bien tenir au courant de différentes affaires, 2. — Lui demande des nouvelles de don Antonio, 18, 32, 58. — Lettre que lui écrit le sieur de Coarcelles, 71, note, 90.
- La reine lui fait cadeau d'une petite seigneurie, 92. — Elisabeth a fait prisonnier un de ses gens qu'il envoyait vers le roi, 155, 158, 159, 166. — Catherine juge que c'est une indignité d'avoir pris son commissaire et qu'on doit exiger réparation, 170, 212, 213.
- La reine mère lui écrit au sujet des déprédations faites par les Anglais, 301. — Elle le charge de remontrer à la reine d'Angleterre qu'elle contrevient au traité d'alliance, en secourant le roi de Navarre, 323. — Lui en parle,

326. — En mot de la reine, 332.
- CHÂTEAUNEUF-SUR-CHARENTE (*Charente*), 133 et note.
- CHÂTEAU-THIERRY (*Aisne*), 354, note : 356, 360, 363.
- CHÂTELLERAULT (*Vienne*). La reine compte y aller, 22, note; 90, 102, 110, 195, note; 196, note.
- CHÂTILLON (François DE COLIGNY sieur DE), 107, note; 151, note; 242, note. Il s'est réuni à l'armée allemande envoyée vers les protestants, 261 et note; 279, note.
- (Gaspard DE). Voir COLIGNY.
- CHÂTRE (Claude DE LA), baron de Maison-Fort, gouverneur du Berry. Catherine lui donne ordre de rassembler ses gens pour courir sus aux troupes des sieurs Les Bories et Le Normand; le charge aussi d'empêcher les protestants d'avoir un passage sur la Loire, 63, 72, 74, 81, 190, note. — Lettre de la reine, qui est heureuse de la bataille à Vimory, mais regrette la défaite du duc de Joyeuse à Contras, 264. — Il est arrivé à Paris, 248, 365.
- CHAUVOST (Le sieur DE), gentilhomme protégé par le duc d'Elbeuf. Étant prisonnier de guerre, il pourra être échangé contre un autre, 376, 377.
- CHAMONT-EN-BASSIGNY (*Haute-Marne*), 222, note; 236, note.
- CHAUSSAIS (François de Lorraine, marquis DE), frère du duc de Mercœur, 77 et note.
- CHAUVAIGNY (*Vienne*), 139 et note.
- (Les maire et échevins de), 139, note.
- CHAVIGNY (François LE ROY, seigneur DE), lieutenant général d'Anjou, de Touraine et du Maine, 50, 238.
- CHIEF-BOUTONNE (*Deux-Sèvres*), 90 et note.
- CHIMERAULT (Mery DE BARBETIÈRES, seigneur DE), chevalier du Saint-Esprit depuis 1585. Parti pour négocier l'entrevue avec le roi de Navarre, 43 et note. — Est attendu par la reine mère, 48, 50. — Elle est très étonnée de n'avoir aucune nouvelle de lui, 52. — A son retour, il est envoyé vers Henri III, 53, 54, 57, 61, 73. — La reine l'a mis au courant des affaires qu'il doit exposer au roi, 128 et note; 129, 140, note; vient trouver Catherine de la part du roi, 185, 186, note; 189.
- CHENAILES (Robert MIRON, sieur DE), intendant général des finances, fils du médecin du roi. Lettre de la reine concernant ses affaires, 23. — Elle lui parle du don que le roi lui a fait sur le sel, 24. — Elle le prie de le régulariser, 84, 239, 240. — Il a quitté Paris, 353. — Lettre de la reine qui approuve qu'il se retire pendant quelque temps pour raison de santé, 394. — A sa lettre le roi répond en lui disant qu'il fera bien de s'en aller pour prendre du repos, 394, note.
- CHESNOCÉAUX (Le château de) (*Indre-et-Loire*), 20, 21, 29. La reine mère y est arrivée, 30. — On souffre de beaucoup de misères dans la contrée, 53, 67, 189, note; 195, note.
- CHERBOURG (*Manche*), 283, 314.
- CHERELLES (Le sieur DE). Est envoyé à Malte afin d'obtenir le grand-prieuré de France pour Charles d'Angoulême, 17.
- CHEVRIÈRE (Jean DE LA CROIX, seigneur DE), 181.
- CHOISIN (Le sieur DE), 186, note.
- CHOIGES (*Hautes-Alpes*). Assiégée par les troupes du roi, la ville s'est rendue après cinquante-deux jours de résistance, 150 et note.
- CHOUSSES (Jean DE). Voir MALICORNI.
- CHRÉTIEN I^{er}, électeur et roi de Saxe, 152, note; 226.
- CLERE (Jean LE), chevalier du guet, gouverneur de la Bastille, nommé par les ligueurs, 363, note.
- CLERMONT (Aimar DE). Voir CHASTE.
- CLERMONT D'AMBOISE (Georges DE), marquis de Galleraude, capitaine protestant sous les ordres du prince de Condé. — Assemblée des forces; la reine veut qu'il soit fait prisonnier, 43 et note. — Elle donne des ordres en ce sens au sieur de Puchairie, 47, 48, 50.
- CLERMONT-CHASTE (Aimar DE). Voir GLASSANS.
- CLERMONT-FERRAND (*Puy-de-Dôme*). (Messieurs de l'église cathédrale de). Catherine leur demande la première prébende disponible pour le sieur David Arnauld, 8.
- CLERMONT-LODIÈVE (Jacques DE CASTELNAU DE), évêque de Saint-Pons de Tomières. La reine demande au roi de faire faire les démarches à Rome pour avoir les résignations de son évêché et de son abbaye, 55 et note.
- CLERMONT-TONNERRE (Claude DE). Voir BETZ (Maréchal DE).
- CLERYAN (Claude-Antoine DE VIENNY, sieur DE), conseiller du roi de Navarre, 49.
- CLERYAUX (DE). Voir VILLEQUIER (René DE).
- CLÈVES (Henriette DE). Voir NEAVERS (duchesse DE).
- (Catherine DE). Voir CLIST (duchesse DE).
- CLISSON (*Loire-Inférieure*), 47.
- CLUZEAU (DE). Voir BLANCHARD.
- COAGLIN OU COLLEIN (Jean, marquis DE), chevalier de l'ordre en 1589, capitaine de gendarmes, plus tard lieutenant général en Bretagne et gouverneur de Saint-Malo. La reine lui écrit de diriger sa compagnie vers le Perche, 249 et note.
- COGNAC (*Charente*), 76, note; 91, 97.

98, 100, 101, 102. La reine y est arrivée. 105. — Elle trouve très fâcheux que le château soit en si mauvais état. 107. 182, note.

COLIGNY (Gaspard de CHÂTILLON, seigneur de), amiral de France, 139, note.

COLOMBIÈRES (François de BRIQUEVILLE, baron de), capitaine protestant, amène de Normandie des renforts au roi de Navarre, 256, note.

COMBA (Frère Augustin), aumônier de la reine mère. La reine le fait recommander au Pape afin qu'il soit pourvu *gratis* de l'abbaye de Domp Martin, 328.

COMBAUT (Robert de), seigneur d'Arcis-sur-Aube, premier maître d'hôtel du roi, mari de «la belle Bonet», 72, note.

— (M^{me} de). Voir Rouet (Louise de).

COMBLIZY (Le vicomte de). Voir PIVART.

COMPIÈGNE (*Oise*). 233, 255, 256, note.

— (Les maire et échevins de). La reine leur donne l'ordre de garder la ville et de surveiller les ports et passages aux environs; et si les troupes du roi de Navarre approchent, ils doivent l'en aviser, 233. — Autre lettre, 255.

CONCHES (*Eure*), 292 et note. — Lettre de la reine aux habitants, 293, note.

COXNÉ (Henri de Bourbon, prince de). Sa déroute devant Angers, 25. — La reine lui écrit pour la restitution de Vouvans, 89, 90, 94, 95, 100, 101, 102, 109, 110,

note. — A un différend avec le maréchal de Retz; pour éviter une querelle devant la reine, il n'assiste pas à la première entrevue. III. — Le duc de Nevers l'a visité avec sa famille, 112-115, 136, 145 et note; 153, 161, 166, 170, 185, 186, 240, 332, note.

— (Françoise d'ORLÉANS-Longueville, veuve de Louis de Bourbon, premier prince de), 145. La reine refuse la faveur qu'elle lui a demandée pour le sieur d'Avantigny, 148, 247.

COMMINGES (L'évêque de). Voir SAINT-GELAIS (Urbain de).

CONSEIL DU ROI (MM. du), 24. — La reine, en vue de sa négociation avec le roi de Navarre, insiste pour que l'armée du duc de Mayenne soit renforcée, 25, 84, note.

CONSEIL DES FINANCES DU ROI (MM. du). Le roi les charge de saisir les biens de la reine de Navarre et de payer ses dettes, 108, note.

CONTI (François de Bourbon-Condé, prince de), 240, 266.

CORREIL (*Seine-et-Oise*), 232 et note; 256, note; 257, 258, 269, 271, 274, 284, note; 357 et note; 364.

CORRIE (*Somme*), 455.

CORMERY (*Indre-et-Loire*), 56 et note.

COSSÉLINS (Le sieur de), 65, note.

COURRIE (Le sieur de), 392.

COURCHÈLES (Le sieur de), secrétaire d'ambassade en Angleterre. Sa lettre à Châteauneuf et ses préoccupations au sujet de Marie Stuart et de l'hostilité de Douglas, 71, note.

COURTIN (Denis), architecte de la

reine mère. Après sa mort la reine recommande sa veuve, et prie le roi de donner l'office de contrôleur au mari de sa fille, 59. — Elle sera dédommée de la perte de l'office, 127.

COUTRAS (*Gironde*), 259, note; 264 et note; 312, note.

COYNARD ou COESNARD, auditeur des comptes, envoyé par la Cour en Poitou, la reine le charge de rapports avec le roi de Navarre, 126; fera savoir à Saint-Luc les intentions du roi pour les galères qui doivent se réunir à Brouage.

CREISSAC (Raymond de), sieur de Bourdeilles, 134 et note.

— (Isabeau de LA PEYRE, dame de), sa femme, 134, note.

CRÈVECŒUR (François de GOUFFIER, seigneur de), 352.

CROIX (Le capitaine de la). Sans se soucier du commandement du roi de Navarre, il fait des prisonniers parmi les catholiques, 182.

— (Jean de la). Voir CHEVRIÈRE, le seigneur de.

CUOTOY (Le) [*Somme*], 216 et note, 456.

CUGY (Le colonel), commandant des Suisses au service du roi de Navarre, 151, note.

CURTON (Renée de PRAT, marquise de), dame d'honneur de la reine mère, 150.

CUSSY (Jean de), sieur de Vouilly. Il doit être renvoyé au duc de Bouillon, 208, 209, 217, 218; la reine attend la réponse du prince à la lettre apportée par Cussy, 224, 457.

D

DAFFES (Le sieur), président au parlement de Bordeaux, 123, note; 185.

DAILLON (Jean de). Voir LAURE (comte de).

— (Rene de) comte de LAURE. Voir CHASTELLERS (abbé des).

— (Mesdemoiselles de). Voir MATHÉON, RUFFET, MALCORNE.

DAMON (Le sieur), 289.

DANZAY (Charles de), maître d'hôtel du roi et ambassadeur de France en Suède. La reine le remercie des

- nouvelles qu'il a envoyées, 226. —
Un mot de la reine, 331. — Autre
lettre : elle voudrait que le roi de
Navarre fit amende honorable,
335.
- DAX (*Landes*), 142 et note.
- DES AIGUES (Le sieur), président au
parlement de Bordeaux, 123.
note.
- DES JARDINS (Le sieur), 30. — Revenu
avec des dépêches d'Angleterre,
32.
- DESMONT (Jean-Baptiste), 236.
- DES PORTES (Le sieur), le jeune. Est
venu apporter de mauvaises nou-
velles de Guyenne, 259.
- DIBRON (Le sieur), valet de chambre
du roi, 205, 208, 212, 218, 454.
- DINTVILLE (Joachim de), lieutenant-
général de Champagne. Le duc de
Guise se plaint de ce qu'il ne lui
communique pas les ordres qu'il
donne en sa charge et dit qu'il ne
vent plus le souffrir, 210 et note. —
La reine lui écrit au sujet des draps
- et souliers promis aux Suisses, 307,
308, 310.
- DORNA (Fabien de), burgrave de
Prusse, 2, note; 150, note. — Son
armée est battue par le duc de
Guise, 260, note; 281, note;
329, note.
- DOLFIN (Giovanni), ambassadeur de
Venise à Paris, 258.
- DOMAÏN (*Isère*), 181 et note.
- DOMBES (Henri de Bourbon, prince
de), 16, note.
- DOMME (*Dordogne*), 324, note.
- DOMPMARTIN (L'abbaye de) en Pon-
thieu [*Somme*], 328, note.
- DORON (Le sieur), maître des requêtes.
Envoyé par le roi au parlement de
Paris, 451 et note. — Est arrivé
avec la réponse de Henri III au
cleggé, 351, 352. — Retourne
auprès du roi pour rendre compte
des affaires, 359, 360, 364, 366,
368.
- DOUÉ (*Maine-et-Loire*), 192 et
note.
- DOUGLAS (Archibald). Les pernicieux con-
seils qu'il donne à Jacques Stuart
contre sa mère; sa mauvaise vo-
lonté vis-à-vis de Courcelles, 71,
note.
- DOULLENS (*Somme*), 216 et note;
217, 219, 456.
- DOURBAN (*Seme-et-Oise*), 257, 262,
note, 264, note.
- DRAKE (Francis), vice-amiral anglais.
La reine espère que ses conquêtes
sur les Espagnols serviront la cause
de don Antonio, 18. — Ses
prises sont d'un bon secours pour
Élisabeth, 32 et note.
- DREUX (*Eure-et-Loir*), 293.
— (Aux habitants de). Lettre de
la reine pour les engager à bien
garder la ville, 293.
- DURANT (Le sieur), avocat général à
Toulouse, 131, note.
- DURAS (Barbe Canehon de MARSAS,
femme de Synphorien de DIERFORT,
seigneur de), 108, note.

E

- ELEENE (Albisse d'), 97, note.
— (Lucrezia CAVALCANTI, femme
d'Albisse d'), 97, note.
- (Alexandre, chevalier), leur
fils, gentilhomme de la reine
Louise. Doit s'accorder avec le grand
duc pour les biens de Florence
qui reviennent à la reine mère,
11, 14. Arrivé à Florence, il
en repartira secrètement avec les
commissions que Catherine espère
du Pape, 19, 39, 40, 97 et note;
122. — La reine mère attend sa
lettre, 128. — Elle lui demande
ce que le duc de Toscane lui a
proposé, 129. — Est revenu auprès
de la reine, 198, 199, 200, 201,
219, 220, 221, 227. — Est chargé
de condoléances et de félicitations
pour le nouveau grand-duc de Tos-
- cane, 278, 279, 298, 318, 319,
341.
- (Julien d'), chevalier servant
de la duchesse de Savoie, 329,
note.
- (Catherine TORNAIONI, femme
de Julien), 329 et note.
- ELIEF (Charles de LORRAINE, duc
d'), grand écuyer et grand veneur
de France. Assiste à l'entrevue du
duc de Guise et des autres princes
avec la reine, 205. — Accompagne
le duc de Guise pour défendre la
requête que les ligueurs présen-
tent, 342 et note; 343, 376.
- ÉLISABETH, reine d'Angleterre, 2 et
note; 32 et note. Catherine
veut lui faire remontrer qu'elle ne
doit aider le roi de Navarre de ses
vaisseaux, 58. — Elle veut lui
- envoyer quelqu'un pour l'affaire de
la reine d'Écosse, 71 et note; 90,
99, 100. — Ce que le sieur de
Bellivère est chargé d'obtenir d'elle,
124 et note; 125, 138. — Ca-
therine espère qu'elle ne donnera
point de secours aux protestants en
France, 148, 150, note. — La
reine mère craint qu'elle ne fasse
mourir Marie Stuart, 155. —
Semble être d'accord avec le roi
d'Espagne pour troubler la France,
156. — A écrit à la reine mère qui
se méfie plus que jamais d'elle, 158,
159. — Catherine trouve qu'on
doit surveiller ce qu'elle fait, 160.
- Et est très indignée de ce qu'elle
veut faire condamner la reine
d'Écosse, 166. — Au lieu de
secourir don Antonio contre le roi

d'Espagne, Catherine pense qu'elle voudra s'allier avec ce dernier contre la France, 167, 168. — Se montre ouvertement contre Henri III, 170, 180. — A fait exécuter Marie Stuart, 189, 193. — Son acte doit inspirer de l'horreur tant aux protestants qu'aux catholiques, 194, 210, 213, 226, 301. — Catherine lui fait reprocher de contrevénir au traité d'alliance en secourant le roi de Navarre, 323, 326, 327. — Son ambassadeur est chargé de la remercier de ses bonnes intentions, 352. — Protège le sieur Bernet, 352, 368. — Compliments de la reine mère à l'occasion du retour en Angleterre de lady Stafford, 381.

ÉLISABETH DE FRANCE, reine d'Espagne, 11, 12, 390, note.

ENTRAGUES (François de BALZAC, sieur d'), gouverneur d'Orléans, 3, note. — Catherine le charge d'empêcher que les protestants ne surprennent un passage sur la Loire, 64. — Sa lettre au roi, 64, note; 81. — La reine lui dit de bien faire garder sa ville contre les entreprises des protestants, 93.

Elle lui annonce que, malgré toute sa patience, elle n'a pu rien faire avec le roi de Navarre, qu'il doit conserver Orléans et faire attaquer les protestants, 190. — D'Entragues veut proposer que le roi s'établisse dans la ville, après la journée des Barricades, 372, note. — Cité, 455.

EPERON (Jean-Louis de NOGARET DE LA VALETTE, duc d'), favori de Henri III, gouverneur de Provence, plus tard amiral de France et lieutenant-général en Normandie, 3, note, 68; note, 78. — A des succès en Provence, 107. — Combat les ligueurs, 107, note. — Catherine le remercie de ses nou-

velles et loue ses exploits, 150, 235, note. — Il est nommé amiral de France et lieutenant-général en Normandie, 300. Toutes les faveurs qu'il reçoit excitent du mécontentement à la Cour, 300, note. — Poursuit et attaque les huguenots, 305. — Les ligueurs exigent son renvoi, 342, note; 343, 352, note. — Sera obligé de se retirer, 359, note, 363. — Éloigné de la Cour, le roi lui laissera son gouvernement de Provence, 365. — On lui fera rendre Boulogne, 366, 370, note.

ÉPINAY (François d'). Voir SAINT-LUC.

ESCARS (Jean d'), ou des CARS, comte DE LA VARGUYON. Désire marier la veuve de son fils Claude, à son second fils Henri, 20, note.

— (Claude d'), prince DE CARENCOY. A été tué en duel, 190, note.

— (Henri, comte d'), 190, note.

— (Anne DE CALMONT, veuve de Claude d'). Voir CALMONT.

ESNEVAL (Charles DE PUISSELÉ, baron d'), ambassadeur de France en Écosse. La reine lui écrit, 2. — Elle l'engage à cultiver l'amitié du roi d'Écosse pour la cour de France, 8. — Elle l'encourage à bien remplir sa charge, 13. — Lui demande des nouvelles des négociations de mariage du roi d'Écosse, 18. — De retour en France, il commande une compagnie de gens d'armes, 234. — Il va avec ses troupes en Normandie, 311 et note; 315, 317, 318. — Son beau-frère, le vicomte de Comblizy lui a succédé en Écosse, 320 et note.

— (Madeleine PISANT, baronne d'), sa femme, fille du secrétaire d'État, 311, note.

ESPAGNE (Philippe, prince héritier d'), 7, note; 284, 286, 300.

— (Isabelle-Claire-Eugénie, infante d'). Lettre d'amitié de sa grand-mère, 7, 11. — Celle-ci lui exprime toute la joie qu'elle éprouve de la naissance du fils de l'infante Catherine, 12, 192. — La reine-mère a l'intention de lui envoyer des montres, 284. — Elle lui écrit en les expédiant, 286, 300. — Lettre de sa grand-mère qui a achevé de faire l'union entre le roi et les ligueurs, 375.

ESPINAC (Pierre d'), archevêque de Lyon. S'est excusé d'accompagner la reine en Poitou, 29. — Elle le regrette, 32, 181. — Elle écrit au sieur de Bellière qu'il désespérerait de tout, s'il ne comptait sur la prudence de la reine, 196, note. — A accompagné le duc de Guise auprès de la reine, après la journée des Barricades, 339, 340, note. — C'est lui qui porte la parole pour les ligueurs, 343, 346. — La reine l'a fait venir et tâche de savoir par lui ce que au fond désirent ceux de la Ligue, 348 et note; 349 et 350, 352, 365. — Son avis sur ce que les ligueurs doivent poursuivre, 370, note; 378.

ESTAMPES (Marie d'). Voir GAVVILLE.

ESTE (Louis, cardinal d'). Catherine est heureuse de se fier à lui pour défendre ses intérêts auprès du grand-duc de Toscane, 5, 14, 15, note. — Elle lui a écrit au sujet de ses possessions de Florence, 19. — Et lui a recommandé les affaires du clergé de Cambrai, 19. — Elle veut suivre ses avis, 39, 78. — Regrets de la reine à sa mort, 138, 139, 171, 197, 225, 236 et note; 237, note; 297, note.

— (Alphonse d'). Voir FERRARE (duc de).

ESTOURNEL (Le sieur d'), 339.

ESTRAPES (Le sieur d'). Est revenu

d'Angleterre et a pu se justifier.
212.

ESTRÉES (Antoine d'), marquis de
Cœuvres, 352, 366 et note.

ÉTAMPES (*Seine-et-Oise*), 196, note;
235, note; 254, 257, 266 et note;

276, 281 et note, 282 et note,
288, 294, 317, 351.

— (Les maires et échevins d'). La
reine leur annonce que les sieurs
Brisson et Chandon viendront pour
faire serer les bles. Elle envoie le

colonel Ornano pour défendre la
ville et les prie de s'entendre avec
lui, 262.

ÈVREUX (*Eure*), 292. Lettre de la
reine aux habitants, 293, note.

F

FALLET (Jean-Baptiste de), neveu du
médecin Botal. Aura l'abbaye de
Clugny par la résignation de son
oncle, 62 et note.

FARGES (Philippe d'ANGENNES, seigneur
général de), lieutenant général et
gouverneur du Maine, 43 et note,
47, 48, 49. La reine le remercie
de ce que, malgré la mort récente
de sa femme, il veuille retourner
en sa charge, et lui recommande les
affaires, 50. — Elle en parle au
roi, 51, 81, 100, note. — Est revenu
de Rome avec des nouvelles peu
satisfaisantes sur la poursuite que
l'on fait contre les assassins du
cardinal, son frère, 383 et note,
384.

— (Jeanne d'ALLAIN, dame de),
sa femme, dame d'honneur de la
reine mère. Vient de mourir, 50 et
note; 51.

FARNÈSE (Alexandre, cardinal), 6.
— D'accord avec lui, Catherine
veut prendre possession de son pa-
lais à Rome, 201. — Il montre
beaucoup de bonne volonté pour
s'entendre avec elle, 214, 220.

— (Alexandre). Voir PARMÉ (prince
de).

— (Marguerite). Voir MANTOUE
(Princesse de).

FAUTRIÈRE (Louis Legay, seigneur de
La), second mari de Louise de
Maillé, gentilhomme angevin, ami
du roi de Navarre. La reine le sa-
chant malade prie les officiers de
la justice d'Angers et le sieur de
La Rochepot de lui accorder un

délai pour se présenter devant eux
et se justifier d'un crime dont il
est accusé, 106.

FAY (Michel HERAULT, seigneur de),
maître des requêtes, petit-fils du
chancelier de l'Hôpital. Est arrivé
avec les conditions du roi de Na-
varre, qui ont beaucoup indigné
la reine, 146, 147, 153, 154.

— Est renvoyé par le roi de Na-
varre avec un mémoire, 156, 161.

FENIERS (L'abbaye de) [*Puy-de-Dôme*],
137 et note.

FÈRE-EX-TARDEVOIS (*Aisne*), 203 et
note; 224.

FERRAS (L'évêque de). Voir POWER
(Pierre).

FÉRON (Raoul de), receveur des fi-
nances de la reine-mère, 24.

Elle lui donne ordre de payer le
sieur de Montaigne, qu'elle prie de
venir la trouver, 132. — Chargé
de régler les gages des officiers
de la chapelle de musiques de la
reine mère, 515 et note.

FERRARE (Alphonse d'ESTÉ), duc de.
Lettre de condoléance de la reine
mère pour la mort du cardinal,
son frère, 197. Elle lui recom-
mande le sieur Giliotti, 225. —
Lui annonce la paix conclue avec
le duc de Guise, 538. — Lui écrit
à l'occasion du voyage de Gondî à
Rome, 387.

FERRIÈRE (Le sieur de La), 268.

FERTÉ-ALEPS (La) [*Seine-et-Oise*],
257, 262, note, 288.

FERTÉ-SAINT-AUBIN (La) [*Loiret*],
240 et note.

FESQUE (François-Scipion de), comte
de Lavagne, chevalier d'honneur
de la reine-mère, 199, note.

— (Alphonse SMOZZI, comtesse
de), dame d'honneur de la reine-
mère. Après sa mort, la reine
s'intéresse à son fils, 198, 199,
note.

— (François de), leur fils, sei-
gneur de Bressuire, 198, 199,
note.

FIN (Jacques de La), sieur de Beau-
vais-la-Nocle, capitaine de cin-
quante hommes d'armes. La reine
l'approuve de s'être retiré en sa
maison en attendant l'occasion de
servir le roi, 9. — Il hésite, après
la mort du duc d'Anjou, entre
Henri III et le roi de Navarre, 10,
note, 329.

FISMES (*Marne*), 205 et note.

FITE (Le sieur de La), 230.

FLEURY-SAINT-MARTIN (Henri CLAUSSÉ,
seigneur de), 295, note.

FLORENCE (Les abbesses et religieuses
des Murates de). Catherine leur
écrit qu'elle est intervenue auprès
du duc de Toscane pour qu'il leur
remette les impôts; elle leur enverra
son portrait, qui sera placé dans
l'église, 321.

— (Le duc de). Voir TOSCANÉ.

FONTAINE-JEAN (L'abbaye de) [*Loiret*],
32, 33 et note.

FONTAINES DE CHALLAMBRE (Honorat
de BREUIL, seigneur de), lieute-
nant général en Bretagne, 160,
152, 190; note, 315.

— (Madame de), sa femme, la-

tervient auprès de la reine en faveur d'une nièce de son mari, 160.

FONTENAY-LE-COMTE (*Vendée*), 37 et note; 76, note. — Les fortifications de la ville sont nécessaires, 86, 91, 105, 117, 147, 161, 168, 169, 171, 173 et note; 175, etc.; 186, 188, 189.

— (Les maire et échevins de). Catherine leur dit que le sieur de Malicorne les défendra contre les vexations des troupes du roi de Navarre, 85.

— (Les élus de). La reine répond à leur lettre que les taxes ne doivent pas être payées pendant la première quinzaine, de crainte que les troupes du roi de Navarre ne les prennent aux collecteurs, 84, 85, 105. — Dans une autre lettre elle promet d'obtenir du roi qu'ils soient soulagés des taxes, 153, 186.

— (Le sénéchal de). La reine lui donne ordre d'agourner les témoins qui doivent rendre compte de la prétendue surprise de la ville, 152.

FONTENAY (Le sieur de), conseiller et maître d'hôtel du roi, 300, 301.

FORCE (LA). Voir CAUMONT-LA-FORCE (Jacques NOMP DE).

FORGET (Pierre), seigneur de Fresne, secrétaire des finances du roi, plus tard secrétaire d'État, 58, 84, 87 et note; 90, 272 et note.

FORLI (L'évêque de). Voir TÉOFILI (Fulvio).

FORS (*Deux-Sèvres*), 147 et note.

FORCART (Le sieur), capitaine, 286.

FOR DE VIGEAN (Madeleine de). Voir ROLET.

FORGÈRE (Le sieur de LA). Est venu vers la reine de la part du duc de Guise, 270, 271.

FOURNY (Le sieur), colonel de cinq compagnies, 195.

FOURS (Le sieur de), capitaine de Mantes-sur-Seine. La reine lui donne des ordres pour la défense de la ville et de la rivière, 230. — Il doit donner passage aux capitaines du duc de Betz pour Mantes et Meulan, 284.

FOYE-MONZAULT (LA) [*Deux-Sèvres*], 86, 147 et note; 160 et note, 161, 163.

FRANCE (Le sieur de), porteur de lettres, 138.

FRANCHOT (Le capitaine), de la maison de Nemours. A été tué près de Châtellerault, 110.

FRANÇOISE, femme de chambre de Catherine de Médicis, 496.

FRANGIPANI (Fulvio-Mirto), archevêque de Nazareth, nonce du pape. La reine tient à ce qu'il soit bien reçu par le roi, 9 et note; 15, note. — Elle le charge de remercier le pape pour ses affaires avec le duc de Toscane, 39; 350 et note.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemark et de Norvège. Projet de mariage pour sa fille, 18, 180, 335.

FRONSAC (La marquise de). Voir CAUMONT (Anne de).

FROTIER (Pierre), seigneur de La Messalière, gouverneur de Saintes, 379 et note.

FROZE (Pierre de Marconnay, seigneur de), écuyer d'écurie de Catherine de Médicis. La reine lui lègue dix mille écus, 496 et note.

G

GADAGNI (L'abbé de). Voir GRADAGNI.

GALVAY (Gaspar), colonel suisse. Se trouve avec son régiment près du roi; lettre qu'il écrit à la reine et qu'elle se propose de faire imprimer, 369 et note; 375.

GAUVACHU (Henri de Savoie, seigneur de LA), fils de Françoise de Rohan et du duc de Nemours, capitaine au service du roi de Navarre, 161.

La reine est mécontente de lui, 162. — Pretend qu'il désire entrer au service du roi, mais la reine se méfie de lui, 178 et note.

— (Françoise de BOURN, dame de LA), dite la comtesse de LOURIN.

La reine lui reproche d'avoir, de connivence avec son fils, livré le château aux protestants et d'avoir pris les deniers du roi, 178.

— (Le château de la). Surpris par le sieur de La Garnache, fils de la châtelaine, 161. — Les soldats qui y étaient ont mal fait leur devoir, 169, 178 et note; 390.

GIROLA ou GIATORO (Le comte Giralamo), gentilhomme de la chambre, retourné à Ferrate après la mort du cardinal d'Este. Il fut plus tard ambassadeur à Florence et à Rome, 225 et note.

GUÉRON-LA-BONNE (*Charente-Inférieure*), 184 et note.

GAULEJAC (Armand de SALIGNAC, seigneur de), neveu de la Mothe-Fénelon. Est venu vers le roi pour lui rendre compte du siège de Satal, 327 et note.

GAUXADELIZ (Le marquis de), capitaine catholique. Lettre de la reine, 249 et note.

GAUVILLE (Jean de), seigneur de Javerzy, vicomte de Saint Vincent, lieutenant de Carrouges. La reine lui donne l'ordre de quitter Gormery avec ses gens d'armes pour aller à Lignéil, 56, 57. — Elle fait son éloge, 73.

(Marie d'ESTAMPES, dame de sa femme, 56, note.

GAYANT (Le sieur DE), président au Parlement de Paris. La reine lui annonce qu'elle envoie à sa femme sa nomination de dame d'honneur auprès d'elle, 150.

— (Madame DE), sa femme. Sur la recommandation de la duchesse de Retz, elle est acceptée comme dame d'honneur de la reine-mère, 150.

GELDOIN (Le receveur). Son commis ayant été fait prisonnier, il doit être rendu par le roi de Navarre, 92.

GELLÉE (Le sieur). Lieutenant criminel, 253.

GENÈVE (L'entreprise de), 61, 67 et note, 78, 83 et note, 168.

GEYSSANS (Aymar DE CHASSE, seigneur DE), gentilhomme de la Chambre, mort en 1589. Mis comme gouverneur à Valence par le duc de Mayenne, dépossédé depuis : les princes insistent pour lui faire rendre sa charge, 215 et note, 216.

GERAUDET (Le sieur), maître des postes à Châtelleraunt, 106.

GIEN (*Loiret*), 235, note.

GILIOLO (le comte). Voir GILIOLO.

GLASGOW (L'archevêque de). Voir BEATON (James).

GLIZEAU (François BOSSIN, seigneur DE), lieutenant général des armées du roi, 140, note.

GORELIN (Le sieur), trésorier, 217, 265, 276, 313.

GOSTAUT (Armand DE). Voir BIRON.

— (Armand DE). Voir SAINT-GENIEZ.

GONDI (François-Marie DE), ambassadeur du grand-duc de Toscane en Espagne, 387, note.

— (Anne DE VELEZ DE GUEVARA, dame DE), sa femme, 387, note.

— (Jérôme DE), leur fils, gentilhomme de la chambre du roi, introducteur des ambassadeurs. Doit rapporter à Villetou les propos de l'ambassadeur d'Espagne, 1.

Ses négociations financières de concert avec Zamet, 258, 259,

268, 289, 291, 308, 313; est chargé de voir l'ambassadeur d'Espagne pour les affaires de Flandres, 350, 351. Remercie l'ambassadeur d'Angleterre des offres de la reine, 352; rapporte au roi le langage de l'ambassadeur d'Espagne, 369. — Et les nouvelles de Rome, 372. — Envoyé en Italie, il est porteur de lettres de recommandation de la reine mère pour les ducs de Ferrare, de Savoie, de Toscane et pour le pape, 387 et 388 et note; 389, 390.

— (Albert DE). Voir RETZ (maréchal DE).

GONDI (Pierre DE), évêque de Paris, plus tard cardinal. S'est trouvé avec le cardinal de Bourbon au Conseil; il fait ce qu'il peut pour trouver l'argent, 251, 252, 270. — La reine se plaint de ce que le Pape ne l'ait pas nommé cardinal et le recommande pour une autre promotion, 275, 291, 313. — Il vient d'être promu au cardinalat et la reine en remercie le Pape, 324 et note. — Et le cardinal de Montalto, 325. — Il doit partir pour Rome, 333. — Son départ étant remis, on songe à lui pour parler au Pape de ce qui s'est passé à Paris, 355 et note.

GONTIÈRES (Le sieur DE), 95, 102.

GONZAGUE (Louis DE). Voir NEVERS (Duc DE).

— (Charles DE). Voir RETHELOIS (Duc DE).

— (Catherine et Henriette DE). Voir NEVERS (Filles du duc DE).

— (Guillaume DE). Voir MANTOUE (Duc DE).

— (Vincent DE). Voir MANTOUE (Prince DE).

— (François et Ferdinand DE). Voir MANTOUE (Fils du prince DE).

GORI (Jean DE), 134, note.

— (Jacques DE), baron de Bonillac, 134, note.

GOUFFIER (François DE). Voir CRÉVECOEUR.

GOURDAN (Girault DE MAULÉON, seigneur DE), gouverneur de Calais. Catherine lui répond en disant avec quel argent elle comptait payer ses soldats, 286 et note.

GOLEUES (Ogier DE), baron DE VAYRES, général des finances en Guyenne. La reine lui demande de secourir le maréchal de Matignon, le remercie du vin qu'il lui a envoyé, et le fait payer, 140.

Elle le loue du secours qu'il a prêté au maréchal, lui dit de ne pas quitter sa charge pour venir la complimenter, et lui fait gré de l'intention, 131.

GRANDMAISONS (Le sieur), prisonnier à Paris, 253.

GRANDPÉ (Claude DE JOYEUSE, comte DE), gouverneur de Mouzon et de Beaumont-en-Argonne, 45 et note.

GRANVILLE (*Manche*), 283, 314.

GRIGNOZ (Daniel DE TALLEYRAND, seigneur DE), prince de Chalais. La reine lui écrit au sujet de M^{re} de Montastroc, qu'il détient prisonnière, 134.

GRIMALDI (Dominique), vice-legate d'Avignon, 78.

GRISSELLIS (*Côte-d'Or*), 242, note; 261, note.

GRADAGNI ou GARAIGNE (Jean-Baptiste, abbé DE), 4. Est attendu avec l'opinion du roi de Navarre, 24 et note, 26, 27. — A rapporté une réponse satisfaisante, 28, 29, 31 et note; 34, 35.

Donne de fâcheuses nouvelles du roi de Navarre, 36, 37, 38, 40, 42, 59, 90, 195. — Catherine lui légue 6,666 écus, 497.

GREAIROT (Le sieur), a été fait prisonnier pour avoir donné asile aux voleurs de la recette, 174.

GUERRIER (Le sieur), capitaine catholique, 290.

GUESLE (Le sieur DE LA), président

au Parlement de Paris, 313. — Est venu de la part du Parlement pour aviser aux mesures à prendre, 338, 374.

— (Le sieur DE LA), procureur général du roi, son fils, 271, 374.

— (Le sieur DE LA), gouverneur d'Auvergne pour la reine mère. La reine se propose de l'envoyer en Auvergne pour voir la reine de Navarre et le marquis de Canillac, 176, 177, 513 et note.

GUICHÉ (Philibert DE LA), gouverneur du Bourbonnais. Se trouve en Lorraine avec Bellièvre; la reine lui écrit, 331 et 332.

GUICHÉ (Claude DE VILLEQUIER, vicomte DE LA), gouverneur de la Marche, 63, note. — Catherine lui écrit que La Borie ne tardera pas à entrer en forces dans son gouvernement et l'engage vivement à réunir la noblesse pour lui courir sus et le prendre; lui annonce sa visite probable à Saint-Maixent, 69. — Elle lui dit, qu'avec la difficulté de payer ses compagnies, il doit faire pour le mieux dans la circonstance, 70, 72, 74. — Promet d'intervenir dans l'affaire d'Anne de Caumont, 120, 121, 190, note.

GUYEN (François DE), chanoine de Plessis-les-Tours. Après une longue maladie, il est décédé, 195.

GUYEN (Le Sieur), capitaine, 256.

GUISE (Henri DE LORRAINE, duc DE), gouverneur de Champagne. Catherine le prie d'user de son influence sur le sieur de Raudan pour terminer sa querelle avec Lavardin, 3. — Elle voudrait lui persuader d'écrire une bonne lettre au roi, 9. — Il envoie le sieur Sesseval pour reprendre Auxonne, 27, note, 40. — S'inquiète de l'entrevue de la reine avec le roi de Navarre, en écrit à l'ambassadeur

d'Espagne, 68, note; 99, note.

— La reine espère qu'il lui mandera la reprise de Rocroy, 127, 143, 202, note; 203 et note. — Verra la reine après le retour de Bassompierre, qu'il lui a envoyé, 203. — A la première soirée passée avec la reine, il se déclare très affectonné au roi, 205. — Il s'oppose à la trêve de Sedan et de Jametz et blâme la faiblesse de Soissons, 206. — Accepte la continuation de la trêve, mais s'en plaint dans une lettre à Mendoza: dit qu'il n'est pour rien dans la prise des places en Picardie, 207 et note; 208, 216. — Assigné la trêve, 209. — Ne veut souffrir la façon d'agir du sieur de Dinteville, 210. — Il a présenté et défendu la prétention des ligueurs, 211. — Exige de l'argent et ne se contente pas de 36.000 livres, 212, 213. — Demande qu'on remette le sieur de Geyssans à Valence, 215. — Villeroi croit les princes aveuglés, 216, note, 217, 223. — Guise se montre plus traitable pour Mézières, 224, 241, 243, 246, 247.

Il bat l'armée de Dobna, 260, note; 261. — La reine se réjouit de son succès à Vinory, 264 et note. — Elle lui enverra les poudres et lui promet l'argent qu'il demande, 269. — On a dit qu'il se dirigeait vers Paris, 271, 272. — Il doit passer la Seine près Melun, 273. — Va repindre le roi, 276, 279 et note. — En passant par Étampes, il ira le trouver, 281 et note. — Lettre de la reine à ce sujet, 282. — Sa correspondance avec le roi et la reine, 282, note; 288. — Sa victoire à Amerval, 302. — Autres succès, 304 et notes; 306, note; 304, note; 330, note; 332 et note. — Ses négociations avec Bellièvre et La Guiche, 330. — La

reine n'est pas contente de sa réponse au sujet des Picards, 333, 334. — Elle espère qu'il satisfiera le roi, 336, 337, note. — Elle lui révèle ce qui a été tenu secret pendant quatre ans, 338, note. — Pour éviter des désordres, il demande que le Parlement ne s'assemblé pas, 337. — Se plaint du départ du roi, 338, note. — Est venu trouver la reine et désire que de part et d'autre on ne fasse aucune déclaration, en attendant qu'on s'entende pour tout apaiser, 339. — Le nonce du pape lui a parlé, et a tâché de réconcilier la reine avec lui, 340. — Fait lire la requête à la reine, se défend d'avoir rien fait contre le roi et ne veut lui demander pardon, 342 et note; 343, 345 et note. — Il tient à ce que Maineville parte avec la députation de la ville de Paris pour présenter la requête au roi, 346 et 347. — Il a beaucoup de forces prêtes, 348. — La reine tâche de savoir par l'archevêque de Lyon ce que veulent les ligueurs, 347, 350. Elle lui demande de retirer ses forces de Boulogne, 352 et note. — Ce qu'il pense de la convocation des États-Generaux, 353. — Il est parti pour Meaux et veut s'emparer des villes qui entourent Paris, 355 et note; 356. — La reine lui a demandé de remettre en liberté le prévôt des marchands, 356. — Ses entreprises sur les villes, 357. — On dit qu'il aura la lieutenance générale du royaume, 358, note; 360, note; 362, 363 et note. — Sa lettre au roi, 361, note. — Le roi veut le garder à côté de lui comme grand-maitre, 365. — Après toutes les concessions du roi, il demande encore des sûretés, 366, 368. — Avis de l'archevêque de Lyon.

370, note; 371. — Les ligueurs retiennent les Suisses à Troyes pour les empêcher de rejoindre le roi, 375. — La paix étant conclue entre la reine et lui, il ira voir le roi à Chartres, 378, 379 et note; 380. — Son animosité contre le sieur Chandon, 392, note. — Il est assassiné; regrets de la reine qui, au fond, l'aimait; le cardinal de Bourbon l'accuse pourtant de sa mort, 394, note.

— (Catherine de Clèves, duchesse DE), 212. — Les protestants ont brûlé deux bourgs lui appartenant, 223. — Prétend que son mari ne songe pas à venir à Paris, 271.

— (Catherine, fille du duc DE), 16, note, 212.

— (Louis DE LORRAINE, cardinal DE), 203, note. — Assiste à l'entrevue du duc de Guise et des autres princes avec la reine mère, 205, 206. — Catherine lui demande la procuration nécessaire pour l'exécution d'une bulle du Pape, 232, 235, 238. — On attend encore sa réponse, 240. — Il enverra la procuration sur la promesse d'une dispense, car il a fait serment de ne pas laisser vendre les biens de l'Église, 270, 330, note; 332. — Part pour la Champagne, 347, 348, 350, 355, note. — En passant à Meaux, il a pris l'argent des tailles, puis a occupé Château-Thierry, 356, 357, 363, 375, 388.

Quiry (Jean DE GRACMONT, seigneur DE) ou Quiry, capitaine protestant. La reine voudrait savoir où il en est de ses négociations pour recruter des troupes étrangères, 2 et note.

GROX (Gabriel DE BECHESVOIS, seigneur DE), gentilhomme d'honneur de la reine-mère, lieutenant général du roi. La reine le prévient qu'elle retournera à la Cour dans quelques jours et le prie de veiller à sa sûreté, 139, 173, note, 173, note.

GUENNE (Les gentilshommes DE). La reine les remercie de l'assistance qu'ils donnent au maréchal de Matignon, 119, 111.

H

HALLUIN (Antoine DE). Voir PIENNES.

HALLUIN (Le duc D'), 50, note.

— (Anne de Chabot, duchesse DE), 50, note.

— (Jeanne D'). Voir FARGIS (DE).

HAMILTON (Milord Claude), 2, 3.

HARLAY (Achille DE), premier président au Parlement de Paris, 313.

HASTÉ (Le sieur), notaire, 241.

HAISONVILLE (Le baron Jean D'), lieutenant général du Verdunois, 222, 281.

HATTERFORD (Edme DE), chevalier de l'ordre, capitaine de cinquante hommes d'armes, gouverneur du Limousin depuis 1581. La reine fait appel à ses services contre les huguenots, 72 et note, 74.

HATTERFORD (Jean de Bellievre, seigneur DE), ambassadeur en Suisse, 65 et note.

HAY (Charles DE LA), architecte royal à Blois, 59, note.

HAYES DE TRELOX (DES). Voir MERCURE.

HEMBRY (Jean D'), seigneur de Vil-

lers, gouverneur de Corbeil. Conserve la ville au roi contre les ligueurs, 357, note; 367.

HENRI III, roi de France, 1, 4 et note. — A nommé, sans égard pour le sieur de Carrouges, le sieur d'O à la charge de lieutenant général en Basse Normandie, 6, 8.

Attitude du duc de Guise, 9. — Le roi ne s'occupe que de dévotions, 10, note. — Démarches que le duc de Nevers doit faire pour rentrer dans ses bonnes grâces, 12, 13, 16 et note. — Sa lettre au duc de Mayenne avant de partir pour prendre les eaux de Pongues, 22, note. — Lettre au duc de Nevers, 23, note. — Va à Bourbon-Lancy, 26, note. — Donne le commandement d'une armée au maréchal de Biron, 27, note.

Le duc de Nevers est venu le trouver, 32. — Sa lettre à M. de Maisse, 37, note. — Les ambassadeurs d'Allemagne doivent le rejoindre à Pongues, 40 et note;

40, note. — La reine mère lui écrit pour l'assurer du dévouement du duc de Nevers, 44. — Il se porte mieux que jamais, 45, note. — Lettre de la reine pour le mettre au courant des mesures prises par elle, 50. — Autre lettre au sujet de l'entretien des arquebusiers dans le Maine, 51. — La reine lui envoie Chemerault avec une lettre; il doit se décider entre la paix ou une entreprise vigoureuse sur Royan, 52. — Il écrit à Villeroy, 54, note. — Sa mère lui demande de disposer des deux alibayes du médecin Botal en faveur de ses deux neveux, 62. — Il a reçu les ambassadeurs allemands et a été peu satisfait des lettres qu'ils ont lues, 66 et note, 67.

Lettre de la reine, 74. — Elle lui demande de payer le régiment de Vieuchisant qui l'accompagne, 82. — Se trouve à Ollainville avec la reine Louise; sa mère se dit si heureuse qu'il eût un héritier.

103. — Lettres de sa mère, 104 et 105. — Rigoureuses mesures qu'il prend contre la reine de Navarre, 108, note; 109, note. — La reine lui rend compte de sa première entrevue avec le roi de Navarre, 111. — Et de la seconde, 115. — Mémoires qu'il envoie à sa mère, 137 et note. — Son discours à l'assemblée de Paris, 138 et note. — Lettre de la reine qui lui conseille de se rendre fort; le roi de Navarre est très exigeant dans ses conditions pour l'entrevue, 146. — Elle n'obtient rien et l'engage à continuer ses préparatifs de guerre, 153. — Autres lettres, 155, 160 et 168. — Elle lui demande des instructions précises sur ce qu'elle aura à dire à l'entrevue, 170. — A écrit à sa mère, qui est satisfait de sa bonne lettre, 176. — Elle raconte ce qui se passe, 179, 183. — S'il ne s'arrange pour couper court à la guerre qui menace, le peuple songera à se passer de lui, 193. — Sa lettre au marquis de Pisani, 194, note. — La reine exécute ses ordres relatifs aux mouvements de troupes, 195. — Il lui tarde qu'elle revienne auprès de lui pour regarder aux mesures à prendre, 196, note. — A visité le duc de Nevers, 197. — Sa lettre au duc, 203, note. — Sa mère lui fait le récit de la première rencontre avec le duc de Guise et les princes, 205. — Suite des pourparlers, 211, 215, 222, note. — Elle craint pour Paris et demande

quels ordres il faut donner, 229. — Elle écrit ce qu'elle fait pour avoir l'argent nécessaire, 235 et 238, 240. — Le roi est à la tête de son armée, 243. — Ils s'approchent des ennemis, 244, 252. — Séjourne à Sully-sur-Loire, 265. — La reine s'occupe activement des affaires d'argent; les Suisses sont cantonnés près de Paris, 267, 268. — Autre lettre de la reine, 270, 272. — Le roi est à Meung; le duc de Guise va se joindre à lui, ainsi que les Suisses conduits par le duc de Retz, 276. — Sa mère a chargé Villeroy de lui représenter la gravité d'un refus de recevoir l'armée du duc de Lorraine, 279, 280. — Il a empêché les troupes étrangères protestantes de passer la Loire, 284. — Lettres de la reine, 288, 290, 294. — Succès de son armée et de celle du duc de Guise, 304, 305. — La reine s'inquiète de ne plus recevoir de ses nouvelles, 316. — Sa rentrée à Paris, 316, note. — Mécontente le cardinal de Bourbon, 317. — La réconciliation avec le duc de Guise devenue impossible; le roi s'enfuit de Paris, 338, note. — Plusieurs lettres de la reine sur ses tentatives pour ramener les ligueurs à l'obéissance, 337 et suiv. — Exploits du duc et du cardinal de Guise, 355. — Sa réponse aux ligueurs, 358 et note. — Concessions que fait la reine en son nom, 365 et suiv. — Il prétend garder Villeroy près de lui, 373, note. — L'un après l'autre, Chenilles, Miron, Ville-

roy, Bellèvre, Pinart et Brulart tombent en disgrâce, 394, note. — Le roi se réjouit, après l'assassinat du duc de Guise, d'être roi de Paris; sa mère désapprouve sa conduite. — Sa lettre au marquis de Pisani pour lui annoncer la mort de la reine mère, 395.

HERMANT (Le capitaine). Est fait prisonnier à la Rochelle, 87. — Catherine demande qu'il soit rendu, 92, 95.

HERMITAGE (Le sieur de L'), 246.

HESSE (Guillaume le Sage, landgrave de), 66, note. — La reine est d'avis de lui écrire et de lui rappeler les obligations qu'il a à la couronne de France, 71 et note.

HEUGUEVILLE (Manche), 316 et note, 317.

HEUGUEVILLE (Pierre de Roncherolles, seigneur de), gouverneur d'Abbeville. La reine l'approuve de s'être retiré à Abbeville au moment où le duc de Parme va longer la frontière de Picardie, 287.

HEYDT (Le sieur), colonel suisse, 295, note.

HILMER (Le sieur), représentant de Jean-Casimir de Bavière. A pris la parole pour les ambassadeurs des princes protestants d'Allemagne, 66, note.

HUMIERS (Charles d'), capitaine et gouverneur de Compiègne. Lettre de la reine pour la sûreté de la ville, 255.

HUNAUDAT (Rene de TOURNEMI), baron de LA), lieutenant général en Bretagne, 162, 190, note; 315.

HERAULT (Louis). Voir VIRELLISANT.

I

HOIS. Le château n°1 [Puy-de-Dôme], 108, note.

HE-BOUTCHARD (L') [Indre-et-Loire], 55, 77 et note; 387 et note.

HE-DE-FRANC (Les baillis de l'). La reine les charge de publier une ordonnance du roi pour convoquer les gens de guerre, 251.

— (Les habitants de l'). Lettre de la reine pour les engager à se garder des surprises, 257.

ISERNORE (Volland, comte de), am-

ambassadeur des princes protestants d'Allemagne. Est allé rejoindre le roi à Pongues pour lui faire en-

tendre sa légation, 210 et note, 52. — Voir aussi ALLEMAGNE (Les ambassadeurs d').

ISEL-D'ELLE (L') [*Londre*], 184 et note.

J

JACQUES STUART, prince héritier, plus tard roi d'Écosse. Protestations d'amitié de la reine mère, 2, 3, 8, 13. — Projets de mariage, 18. — Il hésite à défendre sa mère, 71, note. — Lettre de la reine pour présenter le nouvel ambassadeur, 320.

JAMETZ (*Meuse*), 206, 207, 212, 217, 454.

JANVILLE, en Beauce (*Loiret*), 282 et note.

JARNAC (*Charente*), 109 et note. — Le roi de Navarre y est arrivé, 111.

JEAN-GEORGES, électeur de Brandebourg, 152, note.

JOINVILLE (Charles de Lorraine, prince de), fils du duc de Guise, 12 note, 16 note. Son père voudrait le marier à la fille du duc de Nevers, 143.

JOURET (*Vienne*), 90 et note.

JOUSSIER (Le sieur), serviteur du secrétaire Pinart. Porteur de lettre, 80, 90, 91.

JOYEUX (Guillaume, vicomte de), maréchal de France, gouverneur du Langue doc, 107, note; 131, note; 297, note.

— (Marie de Batarnay, vicomtesse de), sa femme, 297, note.

— (Anne, duc de), amiral de France, 32. — Lettre de la reine mère, 45, note, 100. — Continue ses succès, 107 et note; 141, note; 157, 247, 256. — A été battu par le roi de Navarre à Contras; il y a été tué: regrets de la reine, 264 et note; 291, 297, note; 298, note; 300, note; 300. — Le sieur Marron va chercher son corps qui a été remis au gens du roi, 312 et note; 314.

— (François, cardinal de), archevêque de Toulouse. Part pour

Rome, 202. — Il va complimenter les seigneurs de Venise, 215.

Et le duc de Mantoue, 224.

Ainsi que la jeune duchesse de Savoie, 225. — A proposé à la reine mère de la servir dans ses affaires, 228. — La reine le loue de ses bons offices à Rome, 247.

Elle le remercie d'avoir obtenu le secours du pape, et le charge de travailler auprès du grand-duc, cardinal de Toscane, en faveur de ses anciennes prétentions, 297.

Le Pape lui en veut de porter le deuil d'un frère qui a perdu la vie pour une si sainte cause, 298, note. — La reine lui écrit qu'elle est étonnée de la façon dont a procédé le Pape, et le prie de défendre auprès de lui les intérêts du roi, 325, 387, note.

— (Claude de). Voir GRAYNET (Comte de).

L

LADRE (Honoré, chevalier de), sieur de Puylaurens, conseiller au conseil d'État. Chargé d'accompagner le cardinal de Vendôme à la Chambre des comptes, 238.

LAFESSE (Hilaire de), abbé de Saint-Ambroise, aumônier de la reine mère, 33, 52 et note; 70, 497.

LAGNY (*Seine-et-Marne*), 357.

LANGAIS (*Indre-et-Loire*), 200.

LANSAC (Louis de SAINT-GELAIS, sieur de), chevalier d'honneur de Catherine de Médicis. Accompagne la reine en Poitou, 79, note; 120, 140, note; 173, note, 188.

Assiste à l'entrevue de la reine avec le duc de Guise et les autres princes, 206, 238. — Portera au parlement les lettres du roi pour vérifier les édits, 240, 264, 271, 289, 341, 358. — Catherine lui donne 12,000 écus, 496.

— (Guy de SAINT-GELAIS, sieur de), A, de sa propre autorité, arme des vaisseaux, 120.

LANZON (Le sieur), conseiller à la chambre des requêtes. Il doit être jugé pour son attitude vis-à-vis des sergents envoyés en sa maison par le prévôt des marchands, 313.

LARROUST (Jacques d'AYRE, baron de).

Lui et son fils ayant dérobé les ornements de l'église de Saint-Bertrand de Comminges, la reine veut qu'ils les rendent, 104 et note.

LARCHANT (Le sieur de), le jeune, capitaine royaliste, 376.

LARRIERE (Le sieur de LA), gentilhomme gascon, ami du roi de Navarre. Celui-ci le mande par lettre pour l'escorter à l'entrevue avec la reine, 173, note.

LATRAY (Le sieur de), gentilhomme poitevin. A été trouvé possesseur

d'une partie de l'argent volé au roi, est conduit à Poitiers, 80.

LAUNAY (Le sieur DE), serviteur de la maison de Nevers. Retourne auprès du duc de Nevers, après avoir parlé au roi et à la reine mère, 203 et notes.

LAVAL (Guy, comte DE), capitaine protestant. La défaite de sa troupe, 25.

LAVAL-BOIS-DAUPHIN (Urbain DE). Voir BOIS-DAUPHIN.

LAVARDIN (Jean DE Beaumanoir, marquis DE). L'animosité de la famille de Randan continue à cause de la mort d'un de ses membres, tué par lui, 3 et note; 4 et note; 236, note. — On dit qu'il vient se joindre au roi : les sieurs de Randan et de Saint-Vidal comptent se battre avec lui, 348.

LECONCOURT (Robert, cardinal DE). En allant à Rome, il salue le duc de Savoie, 266. — L'estime que lui porte Henri III, 266, note, 267. — Il est prêt à partir pour Rome, 297. — Il est menacé de perdre le chapeau, 297, note.

Le Roy (Jacques). Ses calomnies sur le compte du sieur Chandon, 392, note.

LES BOUTES, capitaine protestant. Voir BOUTE (LA).

LESBASTIÈRES (Le duc DE), capitaine protestant, plus tard maréchal de France. Ses attaques contre les troupes du roi en Dauphiné, 151, note.

LISSART (Florent Guyot, s^r DE), gouverneur de Saumur. Lettre de la reine, 44. — Le s^r de Puchairie doit s'entendre avec lui pour la défense de la Loire, 48. La reine lui demande de prêter son assistance contre le s^r de Clermont et les bandes qu'il a rassemblées, 48. — Il doit défendre le passage de la Loire, 65, note.

LESTEAU (Le capitaine Brunet DE), lieutenant au régiment du s^r de Virchisaut. La reine le recom-

mande pour sa conduite à Maillozais, 88. — Il a été blessé et mérite une gratification, 107 et notes.

— (Louis Brunel DE), son frère, chambellan du roi de Navarre, 107, note.

LÉVIS (Le sieur DE). Voir QUÉLUS.

— (Jeanne DE). Voir SALEES.

LIANCOURT (Charles Du Plessis, seigneur DE), premier écuyer du roi, 247 et note, 253.

LIEURNE (*Gironde*), 302.

LIGNERAC (Le sieur DE), bailli de la haute Auvergne, 455.

LILOU (*Indre-et-Loire*), 56 et note.

— (Les maires et échevins DE). La reine leur annonce l'arrivée du lieutenant de Gauville avec ses gens d'armes, qu'ils auront à entretenir pendant dix jours, 56.

LIRE (*Eure*), 292 et note. — Lettre de la reine aux habitants, 293, note.

LOCHES (Le prévôt DE), 80.

LOIRE (Les gouverneurs des villes sur la). Catherine leur recommande de se garder contre les surprises, 136.

LONGAUMY (Hervé DE), seigneur de Fresnes, lieutenant général en Basse-Normandie. Il doit s'entendre avec le sieur de Carrouges pour la défense de la Normandie, 234. —

La reine le loue de surveiller si bien les côtes de la Manche et lui donne quelques ordres, 282.

Elle lui écrit à l'occasion de la nomination du duc d'Épernon comme lieutenant général en Normandie, 300. — Catherine lui donne ordre de se joindre au sieur de Carrouges, pour attaquer les huguenots, 311. — Lettre de la reine à l'occasion du paiement des troupes, et sur le renforcement des places de sa charge, 314, 316. — Elle lui écrit à propos des vaisseaux arrivés à Henneville, 318.

LONGLE (Le sieur DE LA MOTTE), ambassadeur en Espagne, 1, 30, 76. — Lettre de la reine qui lui

annonce que les négociations pour la paix n'ont pas abouti, 192. — Catherine le prévient qu'elle enverra des horloges pour l'enfant et s'informe de l'armée navale, 284. — Elle le charge de savoir si la flotte n'est pas destinée à combattre la France, 300. — Il faut qu'il sache ce que le sieur de Mendoza a dit à Élisabeth, 369.

LONGNAC (Le sieur DE), capitaine catholique. La reine loue sa conduite, 289, 370, note.

LONGNAC ou LAUGNAC, capitaine des quarante-cinq, favori de Henri III, 370, note.

LONGUEVILLE (Marie DE Bourbon, duchesse d'Estouteville, veuve du duc Léonor d'Orléans), 86. — La reine tâche de lui faire rendre la ville de Vouant, surprise par les protestants, 89, 90, 247.

LONGUEVILLE (Henri d'Orléans, duc DE). Épousera la fille du duc de Nevers, 153, note, 351.

— (Françoise d'Orléans). Voir Conde (princesse DE).

LONGES (Jean DE), gouverneur de Castres. S'est emparé du s^r de Nesmes, prisonnier à Saint-Jean-d'Angely, 94, 95, 109.

LONGJUMÉ (Louise DE), reine de France, 62. Sa belle-mère lui souhaite toujours un fils, 103. Catherine a reçu sa lettre, 107, 108. Le s^r de Paylobiers est chargé de la complimenter de la part de la reine mère, 103. — Accompagne le roi dans sa visite au duc de Nevers, 197, 250, 294, 321. — Est restée à Paris avec la reine mère après la journée des Barrières, 338, note. — Est présente quand les ligueurs apportent leur requête, 342, 343, 357. — A écrit la réponse que le roi envoie aux ligueurs et en est contente, 358, 363.

— (Charles III, duc DE). Il aurait voulu visiter la reine pen-

dant qu'elle est à Reims, 222. — Sa lettre à la reine, 242, note, 243, 246, 247. — Il vase joindre au roi, 261. — Assiste à la bataille de Pont-Saint-Vincent, 264, note.

— Malgré la défense de Henri III, il arrive avec ses forces, qui n'ont pas fait le serment au roi : il est vivement blâmé par la reine qui en parle longuement au sieur de Villeroy, 279, 280, 281 et note.

— Il n'a pas voulu satisfaire au désir du roi, 302 et note. — La reine lui fait dire par le sieur de Bellière qu'il doit retirer ses forces, dont on n'a plus besoin, 304 et note. — Elle espère qu'il finira par contenter le roi, 305. — Ni lui, ni son fils, ne doivent poursuivre les Suisses qui ont un sauf-conduit, 305. — La reine espère qu'il consentira au mariage de sa fille avec le grand-duc de Toscane, 330, 391. — Cité, 455 (Christine ou Chrétienne, princesse de), l'aînée des petites-filles de la reine. Accompagne sa grand-mère en Poitou, 79, note; 98, 205 et note.

Il est question de la marier, 277, 318, 330. — Son mariage avec le grand-duc de Toscane est décidé, 362 et note. — Les articles sont arrêtés, 385. Elle est désirée par tout le monde à Florence, 385, note; 386 et

(note. — Sa grand-mère lui cède ses biens de Florence, 394, note.

Elle lui abandonne tous ses droits sur le comté de Lauragais, 471.

— (Renée de), sœur de François de Guise, abbesse de Saint-Pierre de Reims, 222 et note.

— (Henri de). Voir GUISE (duc de).

— (Louis de). Voir GUISE (cardinal de).

— (Charles de). Voir VAUDÉMONT (cardinal de).

— (Catherine de). Voir MONTPENSIER (duchesse de).

— Voir AUMALE, MAYENNE, ELBEUF, JOINVILLE, MERCOEUR, CHAUSSEY, PONT-À-MOUSSON, AIGUILLON.

LOSSAN (Le sieur), capitaine de la ligue. A été envoyé pour forcer Meulan, 356.

LOUBENS DE VERVALLE (Hugues de), grand-maître de l'ordre de Malte en 1586. La reine lui fait demander de nommer le fils naturel de Charles IX au grand prieuré de France, 17 et note.

LOUET (Le sieur), courrier, 28, 29.

LOUÏAUX (Le capitaine), bâtard de Végay. Malgré la trêve il fait des prisonniers et s'est avancé jusqu'à Fontenay-le-Comte, où se trouve la reine, 182.

LUC (François de VINIMILLE, seigneur de). Est accusé de faux dans une lettre-patente, 134 et note.

— (Françoise d'ALBERT, dame de). Sa femme, 134, note.

LUCY (La dame de), jeune veuve. Est aimée des sieurs de Randan et de Lavardin, 3, note.

LUCÉ (Jean de DAILLON, comte de). 78, note; 126, note.

— (René de DAILLON, comte de). Voir CHASTELLIER (abbé des).

LUGOLI (Le sieur), 294.

LUGET (Charles de LA ROCHEFOUCAULT, baron de), favori de Henri III. Mort victime de Lavardin; sa famille continue l'inimitié, 4, note.

LUXEMBOURG (*Hanovre*) [L'assemblée de], 42.

LUPPI (Claudio), instigateur de l'empoisonnement du cardinal de Rambouillet. Il a brûlé des papiers importants aussitôt après la mort du prélat, 383.

LUS (Le baron de), capitaine protestant, 104, note.

LESIGNAN (*Lienne*), 27, note; 189, note; 191 et note.

LUSTRAC (Marguerite de). Voir CAYMONT (de).

LUXEMBOURG (François de). Voir PINET (duc de).

LYON (La ville de), 68, note.

— (L'archevêque de). Voir ESPINAC (Pierre de).

M

MAFFEI (Giovanni), seigneur florentin, attaché au grand-prieur de France, 376 et note.

MAILLIZAIS (*Lendée*), 85, 86 et note, 87. — A été repris par le roi, la reine en est fort heureuse, 88 et note; 91, 92, 107 et note; 168, 169, 184 et note. — Catherine considère la place de grande importance, 185.

MAINEVILLE (François de BONGHEROLLES, seigneur de), gentilhomme ordinaire du roi. Les ligueurs l'ont désigné pour aller de leur part présenter la requête au roi, 345, 346, 347, 348, 357, 365.

MASSÉ (Hervault de), ambassadeur à Venise. Lettre du roi, 22, note; 76.

Ce qu'il a écrit à propos des entreprises d'Angleterre et de

Genève, 82, 83 et note, 215, 258, 291, 308.

— (Le jeune de), son neveu, 308.

MALEU (Bertrand de). Voir NELFAY.

MALCORSE (Jean de CHOISEUX, seigneur de), gouverneur du Poitou, 52. Catherine lui dit de faire publier à Niort, la «forme» de la cessation de tous actes d'hostilité, 78 et note, 80. Prévoient la

- reine que les troupes du roi de Navarre sont à Niorl : il y est allé pour voir à ce qu'il ne se fasse rien contre le service de Henri III, 83 et note. — Elle lui écrit pour les intérêts de Fontenay-le-Comte, Saint-Michel et Vouvant; le prie de chasser ceux qui ont pris Maillezais, 85, 87. — Après la reprise de la ville, la reine prie le roi d'écrire à Malicorne une bonne lettre, 88, 89. — Catherine lui écrit pour assurer la levée des deniers en Bas-Poitou, 117. — Elle le met au courant des sommes qui seront perçues par le roi de Navarre, 126. — La reine lui dit que la trêve continue, mais qu'il faut se méfier des surprises, comme ce qui est arrivé à Charroux, 136, 141 et note. — Elle lui demande d'avoir soin que, pendant trois mois, il ne soit rien fait contre Madame de Vandoré, 160, 176; cité, 182, 191, 195. — (Mademoiselle DE DALLON, dame DE), sa femme, 78, note; 196, note.
- MALHERBE (François DE), beau-frère du secrétaire Brulart, agent du roi auprès du prince de Parme aux Pays-Bas, 310 et note. — Est chargé de conclure avec le duc de Parme la continuation de la trêve de Cambrai, 393 et note.
- MANDAT (Le sieur), le jeune, conseiller du roi. Sera envoyé en Champagne pour tenir le roi au courant de ce que feront ses armées, 236.
- MASILLON (François DE), gouverneur de Lyon, 181. — La reine regrette la mort de ce bon ami, 391. — (Marguerite DE), sa fille. Voir AUSECOURT (Marquise D').
- MARBOSSOLO (Le colonel). Son régiment ne viendra pas, 268.
- MASSI (Don Remigio), religieux des Angles. La reine le recommande au duc de Toscane pour la place d'administrateur de l'hôpital de Boniface, 388.
- MANTES-SUR-SEINE (*Seine-et-Oise*), 230 et note, 256, note, 284, 356, 372, note, 377.
- MANTOLE (Guillaume III DE GONZAGUE, duc DE), 15, note. — Compliments de la reine mère sur la naissance de son petit-fils, 41. — Elle lui recommande les intérêts de Madame de Birague qui hérite des terres de son oncle situées dans son duché, 46. — Le cardinal de Joyeuse le visitera de la part de la reine, 294. — Il vient de mourir, 244 et note, 245. — (Vincent DE GONZAGUE, prince, plus tard duc DE), son fils. Lettre de félicitation de la reine mère, 15, note, 41, note. — Elle regrette la perte qu'il a faite de son père et espère qu'il voudra continuer à s'occuper des biens qui reviennent à Madame de Birague et dont celle-ci a été dépossédée, 244, 328 et note. — La reine le remercie de la part qu'il prend aux succès de l'armée du roi, 329. — Elle lui fait gré d'avoir favorisé la dame de Birague et le prie de lui faire rendre ce qui lui reste encore à récupérer, 379. — (Marguerite FARNÈSE, première femme du prince DE), 41, note. — (Éléonore DE MÉDICIS, seconde femme du prince, plus tard duc DE). Lettre de Catherine à l'occasion de la naissance de son fils, 15, 18, 41, note. — La reine s'inquiète de sa santé, 328. — (François DE GONZAGUE, fils du prince DE). Sa naissance, 15 et note; 41, note. — (Ferdinand DE GONZAGUE, second fils du prince DE), 41, note.
- MARASS (*Charente-Inférieure*). Le maréchal de Biron y met le siège, 27 et note; 28 et note; 85, 168, 173 et note; 183 et note; 184, 200, 455.
- MARCEL (Le sieur), trésorier des finances, 238, 291, 556, 378.
- MARCA (Robert DE LA). Voir BOUILLON (Duc DE). — (Charlotte DE LA). Voir BOUILLON (DE).
- MARENNES (*Charente-Inférieure*), 165, 172.
- MAREUIL (*Vendée*), 85 et note.
- MARGUERITE, femme de chambre de Catherine de Médicis, 496.
- MARIE STUART, reine d'Écosse. Catherine dit qu'on doit implorer la reine d'Angleterre en sa faveur, 71 et note, 80, 124, note. — Catherine écrit qu'elle s'intéresse vivement à son sort, 125, 135. — Elle regrette que Bellière n'ait rien pu obtenir, 153. — Craint qu'Élisabeth ne la fasse mourir, 155, 159. — Catherine a bien pitié d'elle, 166. — Elle a été exécutée, 189 et note. — La reine a été fort saisie en apprenant cette cruauté, 191, 193, 194, 213, 320.
- MARGNOL (Le chevalier), 444.
- MARIGNY (M^{re} DE), 496.
- MAROLLES (Le sieur DE), gouverneur de Dreux, 293. — Est envoyé en cette qualité pour défendre la ville contre l'invasion des Allemands, 293.
- MARON (Le sieur), serviteur du duc de Joyeuse. Il est allé chercher le corps de son maître, 312, 314.
- MARONNIER (Le sieur DE LA), gouverneur de Talmont en Vendée. Catherine le prie de prêter une partie de la garnison de sa ville pour protéger la levée de la recette du Bas-Poitou, 105, 118.
- MARTEAU (Le sieur), président à Château-Thierry, du parti de la ligne, 356. — (Michel). Voir CHAPELLE DU LAY.
- MARTEL (Le sieur), 130.
- MARTELLI (Doni Octavio), adminis-

- frateur de l'hôpital de Boniface. A la suite de sa mort, la place d'administrateur est vacante, 388.
- MASSI (Antonio), écrivain de la curie romaine, 444.
- MASSÉ (Le sieur), vicaire général de Henri d'Angoulême. Après la mort de son maître, la reine le recommande au grand-duc de Toscane, 376.
- MATIGNON (Le maréchal DE), gouverneur de la Guyenne, 27, note. Catherine lui écrit qu'en attendant l'entrevue avec le roi de Navarre il doit employer son armée contre les protestants, 30, 38, note. — Elle désire être avertie dès que Castillon sera pris, 39. — Conduite qu'il doit tenir en face du roi de Navarre, 42 et note; 77. — Il voudrait avoir des chevaux-légers, 83, 97, 98, 100, 108, note, 110. — La reine le loue d'employer si bien ses forces, et lui dit de retenir les gentils-hommes du pays, 121. — Elle lui demande de faire conduire Vercasement au duc de Montmorency, 131. — Il aurait besoin d'avoir plus de gens de guerre et plus d'argent, 154. — Catherine lui annonce sa prochaine conférence à Fontenay, 177. — Il lui faut de l'argent pour entretenir ses soldats, 185. — Lettre de la reine qui retourne vers le roi, 189. — Lettre du sieur de Villeroy, 211, note. — Autre lettre, 216, note. — Catherine approuve les précautions qu'il prend dans son gouvernement contre l'ennemi, 302. — Lettre de la reine, 312, 314, 334, note; 365. — Compliments de Catherine, 372. — Elle lui exprime le contentement qu'elle a de la paix conclue avec le duc de Guise, 378. — C'est la dernière lettre qu'il recevra de la reine, dont il regrettera vivement la mort, 379, note.
- (Mademoiselle DE DAILLOX, maréchale DE), 78, note.
- MAUBERT-FONTAINE (Ardenne), 285 et note.
- MAUCOMBLE (Le sieur GRATEPANSE, dit), A été fait prisonnier avec soixante des siens et mené à Candebec, 254, 256 et note.
- MAUGIRON (Laurent DE), lieutenant général en Dauphiné, 268, 291. — (François DE), son fils, favori de Henri III, 3, note.
- MAULÉON (Girault DE). Voir GOURDON.
- MAURE (Le sieur), capitaine portugais. A la garde de Beauvais-sur-Mer, qu'il défend contre les protestants, 162. — Lettre de la reine, 164.
- MAUZÉ-SUR-LE-MIGNON (*Deux-Sèvres*), 147 et note, 163.
- MAYENNE (Charles DE LORRAINE, duc DE), gouverneur de Bourgogne. Son armée en Guyenne doit être renforcée, 25. — La reine insiste dans ce sens auprès du Conseil du roi, 25, 27, note; 28, 30, 31, 33, 36, 38 et note; 39. — Attitude qu'il doit prendre vis-à-vis du roi de Navarre, 42 et note; 43 et note; 53, 57. — La reine désire qu'il reste là jusqu'en novembre, 58. — Il veut se retirer, 66. — Le duc de Guise le rappelle dans son gouvernement, 68, note. — La reine lui écrit de passer dans le Berry avec ceux des gens de guerre qui ne doivent pas rester avec le maréchal de Matignon en Guyenne, 76, 91. — Elle regrette qu'il ne veuille suivre ses conseils, 96, 97, 101, 108. — Avant favorisé le mariage de son fils avec la veuve de Claude d'Escars, il la fait enlever; la reine mère tâche d'obtenir qu'il la remette à la reine Louise, 120 et note, 121. — Le sieur de Pontarré est envoyé vers lui, 127, 203, notes. — Assiste à l'entrevue du duc de Guise avec la reine, et proteste de sa bonne volonté à l'égard du roi, 205, 211, note; 213, 215, note; 216, 261. — Catherine est satisfaite de ses actes, 264, 332, note. — Bel-lièvre est venu pour négocier avec lui et les autres princes, 332. — Il est mécontent du roi, 332, note; 346, note. — Est attendu par les ligueurs à Paris, 351, 355, 357. — (Henriette DE SAVOIE, duchesse DE). A la garde de la jeune veuve de Claude d'Escars, 120 et note.
- MEUX (La ville DE), 233, 256, note; 355, note; 356, 360, 363.
- (Les maire et échevins DE). Catherine leur donne ordre de bien garder la ville et de surveiller les ports et passages aux environs; et si les troupes du roi de Navarre approchent, ils doivent l'en aviser immédiatement, 233.
- MÉDICIS (Catherine DE). La reine mère recommande à Villeroy d'entretenir le roi de différentes affaires; elle est alarmée par le langage de l'ambassadeur d'Espagne, 1. S'informe auprès de Châteauneuf de ce que Guîtres a obtenu d'Élisabeth en faveur des protestants, 2. — Lettres à Jacques Stuart et à M. d'Esneval, 2. — Elle écrit au duc de Toscane en faveur de l'évêque de Ferns, 3. — Voulant conserver toutes les forces du pays au roi, elle prie le duc de Guise de mettre fin à la querelle particulière entre les sieurs de Randan et de Lavardin, 3. — S'inquiète de la pension que dom Antonio ne reçoit pas, et charge Villeroy d'en parler au roi, 4. — Deux lettres au cardinal d'Este et au duc de Toscane au sujet des biens qui doivent lui revenir à la mort de la duchesse de Parme, 5. — Elle prie les sieurs de Carrouges et de La Meilleraye de se plier à la volonté du roi, qui a

nommé le sieur d'O lieutenant général en basse-Normandie, 6. — Sa lettre à l'infante Isabelle, 7. — Répond au sieur d'Esneval, en encourageant sa négociation, 8. — Demande aux chanoines de la cathédrale de Clermont une prébende pour le fils de feu son procureur général Arnould, 8. — Tâche d'obtenir que le duc de Guise écrive une lettre de soumission au roi, 9. — Lettre au sieur de La Fin, 9. — Demande à la duchesse de Montmorency de s'employer auprès de son mari pour qu'il travaille au bien et repos du royaume, 10. — Charge le chevalier d'Elbène de traiter avec le duc de Toscane l'affaire des biens auxquels elle a droit, et écrit deux lettres à ce sujet au duc, 11. — Se réjouit de la naissance du fils de l'infante Catherine et félicite le roi d'Espagne, 11. — Elle écrit sur le même sujet à l'infante Isabelle, 12. — Prie le duc de Nevers d'écrire au roi conformément à un modèle qu'elle lui envoie, 12. — Lettre au sieur d'Esneval, 13. — Reproche au duc de Toscane d'avoir changé d'attitude à son égard et l'assure qu'elle saura défendre ses droits, 14. — Compliments aux seigneurs de Venise, 14. — Et au cardinal de Sainte-Sévérine, 15. — Félicite la princesse de Mantoue de la naissance d'un fils, 15 et note. — Se montre très heureuse, dans ses lettres au duc et à la duchesse de Nevers, de ce que la paix soit faite avec le roi, 15 et 16.

Envoie le sieur de Cherelles à Rome pour obtenir une dispense d'âge pour Charles d'Angoulême et ensuite à Malte pour lui faire donner le grand-prieuré de France: en écrit au pape et au marquis de Pisani, 16 et 17. S'informe auprès de Chateaufort des affaires

de don Antonio, 18. — Et auprès d'Esneval des négociations qui se font pour le mariage du roi d'Écosse, 18. — Lettre au duc de Nevers, 18. — Deux lettres au marquis de Pisani, où elle se plaint du duc de Toscane, recommande à l'ambassadeur ses intérêts et ceux du clergé de Cambrai, 19. — Plusieurs lettres au duc et à la duchesse de Nevers pour les engager à venir la voir, 20, 21, 22 et 23. — Le marquis de Pisani doit assurer le pape que le voyage qu'elle va entreprendre en Poitou est dans le seul intérêt de la religion, 22. — Deux lettres au sieur de Chenailles, 23, 24. — Attend l'abbé de Gadaigne avec la réponse du roi de Navarre, et dit à Villeroy qu'elle se réjouit des défaites des protestants, 24. — Pour le succès de ses négociations avec le roi de Navarre, il sera nécessaire que l'armée du duc de Mayenne soit renforcée, et elle insiste pour l'obtenir du Conseil du roi, 25. — Écrit au duc de Nevers de la venir rejoindre directement, sans aller voir le roi, 26. — Mecontente de ce que le roi de Navarre ait fait lever le siège de Marans, elle l'écrit à Bellièvre, 27. — Lui dit que l'abbé de Gadaigne est revenu avec de bonnes nouvelles de l'entrevue, 27. — Parle à Villeroy de l'écarter de Marans: regrette que l'archevêque de Lyon ne soit pas du voyage en Poitou: recommande le jeune Bullant pour être envoyé avec des dépêches à Rome, 28. — Écrit au maréchal de Matignon de combattre vivement les protestants, en attendant que l'entrevue soit décidée, 30. — Parle à Villeroy de la nécessité de renforcer l'armée du duc de Mayenne et de bien entretenir celle du maréchal de Biron, pour en imposer au roi de

Navarre: l'abbé de Gadaigne est parti pour convenir des sûretés: elle s'inquiète de ce qui se prépare en Angleterre en faveur des protestants, 30. — Elle dispose, avant la mort de l'abbé de Pleinpiéd, de ses abbayes, 30, 33. — Dit à Bellièvre de faire payer le médecin Botal, qui a soigné le duc d'Anjou, 34. — Demande à Villeroy de lui envoyer un pouvoir du roi: elle veut partir pour Niort, 35. — Réclame le duc de Nevers auprès d'elle, 35. — Écrit à Villeroy pour se plaindre de sermons violents, comme Barlat en a faits à Orléans, 36. — Déplore que le château de Moustiers ait été pris par le roi de Navarre, 36. — Espère les mêmes nouvelles à Bellièvre, 37. — Lettres au duc de Toscane et au marquis de Pisani concernant ses affaires en Florence, 38. — Désire être avertie par le maréchal de Matignon aussitôt que Castillon sera pris, 39. — Charge l'archevêque de Nazareth de remercier le pape de son attitude à l'occasion de ses intérêts particuliers, 39. — Approuve Bellièvre de la façon dont il a agi envers les ambassadeurs d'Allemagne, qui rejoindront le roi à Pongues: l'abbé de Gadaigne est reparti avec d'autres sûretés, pour contenter le roi de Navarre, 39. — Lettre à Villeroy pour prévenir le nonce relativement aux affaires de Suisse: pour procurer quelque argent à la compagnie de Carrouges, qui doit l'accompagner durant son voyage: et enfin pour retirer les expéditions du jeune duc d'Angoulême, 40. — Elle aura beaucoup de peine à réussir dans ses négociations: elle est d'avis d'envoyer le sieur Prailon en Allemagne: serait très mécontente si le duc de Nevers ne venait pas se joindre à elle, 40. — Lettre au

duc de Mercœur pour empêcher que le roi de Navarre ne s'assure d'un passage sur la Loire; désire que Clermont d'Anboise soit fait prisonnier, 43. — Écrit dans ce but au sieur de Lessart, gouverneur de Saumur, 44. — Recommande au sieur de Puchairie de laisser le passage de la rivière libre pour la nécessité du commerce, tout en veillant sur les personnes suspectes, 44. — Lettre au roi: le duc de Nevers montre beaucoup d'affection à son service, 44. — Reparle à Bellièvre du paiement de la compagnie qui l'escorte; attend le sieur de Chemerault, 45. — Sa lettre au duc de Joyeuse, 45, note. — S'adresse au duc de Mantoue en faveur de M^{me} de Birague, qui a hérité des terres de Candie et de Fauria, 46. — Prie le duc de Mercœur de ne pas mettre sa compagnie à Clisson, 46. — Lettre très pressante au sieur de Puchairie, pour partir en guerre avec des gentilshommes et une bonne troupe contre les sieurs de Clermont-d'Anboise et de Sainte-Marie; lui parle aussi du passage de la Loire. — Écrit sur le même sujet au sieur de Lessart, 48. — Elle demande aux habitants d'Angers, à la noblesse d'Anjou et du Maine, au sieur de Angrie et aux autres gentilshommes, d'assister le sieur de Puchairie contre les protestants dans ces pays, 48 et 49. — Met le roi au courant des mesures qu'elle a prises, 50. — Approuve le sieur de Fargis qui retourne à son poste après la perte de sa femme, 50. — Le dit au roi, 51. — En faisant l'éloge du médecin Botal qui l'accompagne, elle prie une seconde fois Bellièvre de le payer, 51. — Lui dit qu'il est nécessaire de pourvoir promptement aux dangers qui menacent le royaume;

est étonnée de ne pas avoir de nouvelles de Chemerault; la contrée où elle se trouve souffre de tous les maux, 52. — Chemerault revenu, elle invite Henri III à entamer des négociations pour la paix; ou bien à approuver un projet du maréchal de Biron, qui veut assiéger Royan, de concert avec l'armée navale de Chaste, 53. — Dit au duc de Montmorency que l'entrevue aura lieu; qu'elle ira dans ce but à l'Isle-Bouchard, 54. — Prie le roi de demander à Rome les résignations pour le sieur de Clermont-Lodève, 55. — Lettre à Schomberg, 55. — Écrit au sieur de Gauville de quitter Cormery avec ses gens d'armes et de tenir garnison à Lignueil, 56. — En même temps elle avertit le maire et habitants de cette ville, 56. — Envoie le double de plusieurs lettres à Villeroy; s'inquiète de ce que le duc de Mayenne ne revienne pas; le maréchal de Biron lui a exprimé la crainte que le commandeur de Chaste ne soit obligé de quitter ses positions, si la reine d'Angleterre vient en aide au roi de Navarre avec ses navires, 57 et 58. — Lui demande d'intervenir auprès du roi en faveur de la veuve de Denis Courtin, 59. — Envoie l'abbé de Gadaigne à Bellièvre, 59. — Communique à Villeroy la correspondance du duc de Nevers avec le pape et les cardinaux, et les plaintes que le duc a faites sur la conduite du marquis de Pisani, 60. — Répond à Bellièvre qu'il faut résoudre les affaires de Suisse, 61. — Demande au roi de donner les abbayes du médecin Botal à ses neveux; regrette vivement que celui-ci soit si malade, 61. — Engage Bellièvre à faire payer sa pension au duc de Nevers, 62. — Charge le sieur de La Châtre de

courir sus aux troupes de La Borie et de Le Normand qui envahissent le Berry, de faire prisonnier les chefs et de les punir exemplairement, 63. — Écrit à La Rochepot de surveiller les passages de la Loire, 64. — De même au sieur d'Entraques, 64. — Et aux sieurs de Rilly, Cosseins, Lessart, Raquin, Carrouges et autres, 65, note. — Écrit à Bellièvre qu'elle voudrait envoyer aux Suisses une bonne somme d'argent, 65. — Et 2,000 écus au sieur de Vérae, qui lui restent dus, 65. — Elle répond à Bellièvre sur plusieurs affaires; regrette les paroles des députés allemands; considère le fait de Genève comme très important, 66. — Fort indignée, elle souhaite la corde à celui qui a dit des men songes sur Villeroy, 67. — Reproche au roi de Navarre ses longueurs; est disposée à partir pour La Mothe-Saint-Heraye; à cause de ses rhumatismes, elle préférerait Saint-Maixent ou Melle, 68. — En parle au duc de Montpensier, et se propose d'arriver, par Tours et Azay, à Champigny, 69. — Deux lettres au sieur de la Guierche à propos de la troupe conduite par La Borie; elle espère venir à Saint-Maixent pour conférer avec le roi de Navarre, qui se trouverait à Melle, 69, 70. — Toujours fâchée du discours des ambassadeurs d'Allemagne, elle dit à Bellièvre d'écrire au landgrave de Hesse, qui a tant d'obligations aux rois Henri II et François I^{er}. Il faudra aussi qu'on fasse des démarches auprès d'Élisabeth en faveur de la reine d'Écosse, 70. — Écrit au s^r de Ronet au sujet de La Borie et de sa troupe, 72. — A Villeroy pour mettre six cents écus à la disposition de la compagnie de Carrouges, qui a bien servi, 73.

S'inquiète de la troupe de La Borie qui se dirige vers le roi de Navarre, et que les gouverneurs de la Marche et du Berry n'ont pu défaire faute de gens de guerre; prie Villeroy d'en parler à Henri III et de trouver un moyen pour les disperser, 73. — Prenant son chemin par Tours, les maire et échevins lui ont présenté une requête pour réparer les dommages causés par les débordements de la Loire; elle en écrit au roi, 74. — Dit à Villeroy que le commandeur de Chaste demande des vivres; que le sieur de Maisse doit aussitôt être prévenu qu'on envoie de Venise un autre ambassadeur que celui qui était désigné; elle jalouse le roi d'Espagne qui peut se procurer tant d'argent, 75. — Avertit le duc de Mayenne que les troupes qui sont en Poitou, Saintonge et Angoumois doivent en grande partie passer dans le Berry pour que le roi de Navarre ne trouve occasion de retarder la conférence, 76. — Est arrivée à Champigny, en continuant son voyage, pour atteindre le roi de Navarre qui recule toujours. Dit à Villeroy qu'elle craint des surprises du côté de l'Allemagne, lui parle de l'entreprise de Genève, et des bonnes dispositions du duc de Montpensier, son hôte, 77. — Donne ordre au sieur de Malicorne de publier la cessation des actes d'hostilité; se rend à Saint-Maixent, 78. — Lettres au roi de Navarre et au duc de Nevers, 79.

Demande à Villeroy s'il a reçu sa dernière lettre: il y a sur les routes beaucoup de voleurs de lettres et d'argent; ceux de Loches ont été heureusement pris, 79. — S'engage vis-à-vis du roi de Navarre au sujet des saut-conduits pendant et après l'entrevue; va à

Saint-Maixent, 80. — Craignant que ses lettres ne soient volées, elle prie Villeroy de donner aux gouverneurs d'Anjou, d'Orléans, du Maine et du Berry les moyens de tenir les chemins sûrs, 81. — Dit à Madame de la Trémoille qu'il lui sera permis de se rendre au château de Berrye pour voir sa mère, la connétable de Montmorency, 81. — Demande au roi de l'argent pour payer le régiment du sieur de Vireluisant, qui l'accompagne à Saint-Maixent, 82. — Renvoie à Villeroy la lettre du sieur de Maisse, qui parle de l'entreprise de Genève; le maréchal de Matignon désire avoir des chevaux-légers; les sieurs de Rambouillet et de Pontcarré vont trouver le roi de Navarre, 82. — Le sieur de Malicorne l'a prévenue que les troupes du roi de Navarre sont à Niort; il surveille la ville, 83. — Écrit au sieur de Chenailles à propos du don que le roi lui a fait sur le sel, 84. — Dit à ceux de Fontenay-le-Comte de ne point payer les taxes, de peur que les troupes du roi de Navarre, qui sont à l'abbaye Saint-Michel et à Vouant, ne s'en emparent, 84. — Les fera aider par le sieur de Malicorne, 85. — Elle lui écrit, au sujet des fortifications nécessaires à la ville; elle voudrait faire rendre Saint-Michel et Vouant, et le prie de chasser ceux qui ont pris Maillezaïs, 85. — Se plaint à Villeroy de ne pas recevoir plus souvent des nouvelles de la Cour; attend le retour des sieurs de Rambouillet et de Pontcarré avec la réponse du roi de Navarre, 86. — Pense que le roi de Navarre, n'ayant point d'argent, sera bien obligé d'entamer les négociations pour la paix; Maillezaïs est repris sur les protestants; s'inquiète de savoir si ses lettres au roi sont

perdues; n'ose écrire librement, 87. — Se réjouit de la prise de Maillezaïs; demande une lettre de remerciement pour le maréchal de Matignon et des gratifications pour les capitaines Saint-Pompoint, Lester et Montdésir; on se moque d'elle en prenant ses lettres et en continuant la guerre, malgré la trêve, 88. — Prie le roi de Navarre de rendre la ville de Vouant en bon état à la duchesse de Longueville; cette ville étant sous la sauvegarde du roi de Navarre, on n'y avait point mis de garnison, 89. — Lettre dans le même but au prince de Condé, 89. — Plusieurs lettres au roi se perdent; elle prie Villeroy d'écrire aux gouverneurs de Poitiers et de Châtelleraut de surveiller les routes; Bellière partira pour l'Angleterre; les Allemands sont près d'Orléans, mais tous malades; le maréchal de Biron ne l'a pas encore rejoint; se plaint vivement du roi de Navarre, qui met sa patience à l'épreuve, 89 et 90. — Écrit à Villeroy pour lui demander quelles lettres ont été interceptées; est obligée de rendre au roi de Navarre le sieur de Neuvi et les autres capitaines pris à Maillezaïs; demande de faire dédommager ceux qui les avaient pris; elle a réclamé de son côté au roi de Navarre Pilonbiers et quelques autres prisonniers; le marquis de Camillac mérite que le roi accorde sa requête, 91. — Lettres au sieur d'Entragues et aux autres gouverneurs, pour la défense de leurs villes, 93. — Écrit à Villeroy que la suspension d'armes est publiée et que le roi de Navarre ira à la Motte-Saint-Heraye; envoie le vicomte de Comblisy à Henri III pour savoir son intention, 93. — Intervient auprès du sieur de Mortemart, pour que le sieur du Nesmes soit

rendu sans rançon, 94. — Et demande au roi de Navarre de le renvoyer avec quelques autres prisonniers, 95. — Lettre à Messieurs de la ville de Saint-Flour, 95. — Au marquis de Caillac, pour que la maison d'un gentilhomme protestant près de Saint-Flour ne soit pas rasée, 96. — Lettre au duc de Mayenne, 96. — Au duc de Toscane, 97. — Elle s'informe auprès du sieur de Rouet d'une levée faite par le capitaine de Pons, et lui donne des ordres à ce sujet, 97. — Mande le capitaine de Pons auprès d'elle, 98. — Prie le sieur de Bellegarde de faire préparer son logis au château de Cognac, 98. — Et les maîtres des Eaux et Forêts de fournir le bois nécessaire, 98. — Répond à Villeroy qu'elle est indignée de la surprise de Rocroy, qu'il faut absolument reconquérir la ville, de peur que les étrangers ne puissent s'y retirer; hésite à mêler la reine d'Angleterre aux tentatives pour faire changer le roi de Navarre de religion, 99. — Se plaint des modifications que le prince de Condé a apportées à l'entrevue, qui se fera à présent à Cognac; elle est inquiète du résultat, 101. — Insiste auprès de Mortemart pour qu'il fasse remettre en liberté le sieur du Nesmes, 102. — Prend ses précautions pour la sûreté des dépêches échangées avec le roi, et en écrit au sieur de Roisseguin et aux autres gouverneurs, 102, note. — Est à Meule et compte voir le roi de Navarre dans peu de jours; espère que la reine Louise aura bientôt un fils, 103. — Prie le roi de dédommager l'évêque de Comminges des frais qu'il a faits pour reprendre Saint-Bertrand de Comminges, et de donner ordre au baron de Larhous de rendre les ornements d'églises dérobés par

sa famille, 104. — Voudrait prolonger le délai accordé aux dames de Rohan et de Souillac pour quitter le pays, 105. — Lettre au sieur de La Maronnière, 105. — Aux officiers de la justice d'Angers et au sieur de La Rochepot, en faveur du sieur de La Faultrière, 106. — Dit à Villeroy qu'elle regrette la perte d'un courrier; demande des récompenses pour les blessés de Maillezois; se réjouit des succès des ducs de Joyeuse et d'Épernon; se propose de voir le roi de Navarre à Saint-Brice; parle à Villeroy de la situation de la reine de Navarre, 108 et note. — Voudrait faire pendre d'Aubiac sous les yeux de Marguerite, 109, note. — Lettre au sieur de Gourgues, 110. — Au roi de Navarre, au sujet de la suspension d'hostilité, 110. — Raconte à Henri III sa première entrevue; le roi de Navarre attend ses ouvertures, tandis qu'elle lui demande de faire une proposition; elle plaint le pauvre peuple qui, dans ces contrées, après avoir payé les contributions au roi, est souvent forcé de les payer une seconde fois aux collecteurs des protestants, 111. — Il est convenu que le roi de Navarre fera venir les députés des églises et qu'on remettra la conférence; elle espère que Rocroy va se rendre, 115. — Recommande la requête de la ville de Saintes au roi, 116. — Demande à Villeroy de donner ordre pour le paiement de la garnison de Mirebeau, 117. — Lettre au sieur de Malicorne pour assurer les levées au Bas-Poitou, 117. — A proposé au roi de Navarre de se faire catholique, 118, note. — Elle désespère d'un arrangement avec le roi de Navarre; veut faire rendre Anne de Caumont par le duc de Mayenne; tout

est rompu avec le roi de Navarre, le sieur de Rambouillet ira en rendre compte au roi, 119. — Meilhan est pris; la reine en complimente le maréchal de Matignon, 121. — Lettre au marquis de Pisani. Remercie le parlement de Bordeaux de son intention de lui envoyer un édélutation, 122. — Vent, comme elle dit au sieur de Villeroy, que le roi parle résolument et qu'on sache ses intentions; envoie le sieur de Puylobiers visiter la reine Louise; charge Villeroy d'instruire Bellière de ses dispositions, 123. — Dit à l'ambassadeur d'Écosse qu'elle s'intéresse au sort de sa souveraine, 125. — Préviend le sieur de Malicorne d'une levée qu'elle a été obligée d'accorder au roi de Navarre, pour obtenir la prolongation de la trêve, 126. — A reçu de Villeroy des sûretés pour les dépêches; attend des nouvelles de la reprise de Rocroy, 126. — Demande la nomination comme conseillers d'État, de deux des secrétaires qui l'assistent, 127. — Écrit au duc de Toscane et au chevalier d'Ellène, 128 et 129. — Envoie le sieur de Chemerault, en qui elle a confiance, pour rapporter les volontés du roi, 128. — Prie le roi de Navarre d'user de son autorité pour rendre la liberté au frère et au neveu de l'évêque de Vienne, faits prisonniers par les protestants, 129. — Remercie Villeroy de l'intérêt qu'il prend à ses affaires, 130. — Écrit aux sieurs de Boisseguyn et Rouet pour surveiller les routes, 131. — Recommande à Matignon, au maréchal de Joyeuse et à Durant d'assurer le passage de Vêrac qui va trouver Montmorency, 131. — Remercie Gourgues des secours fournis au maréchal de Matignon, 131. — Lettre à Raoul Feron,

132. — Se plaint au sieur de Nouty de ce que ses soldats ont dépouillé quelques serviteurs, 132. — Lettre de M^{me} de Montmorency, 133. — Raconte que M^{le} de Montastruc a été fait prisonnière, 133. 134. — Recommande la reine d'Écosse à Bellièvre, 135. — Sait gré à Villeroy d'avoir fait nommer Pont carré Brulart au Conseil du roi, 135. — Lettres au sieur de La Rochepot et aux gouverneurs des villes sur la Loire, pour les mettre en garde contre les surprises, 135 et 136. — Dit au sieur de Malicorne, que, malgré la trêve, Charoux a été surpris par le roi de Navarre; elle espère, ayant su l'intention de Henri III, que les sieurs de Biron, de Pontcarré et Brulart conviendront avec le roi de Navarre et le prince de Condé, d'une assemblée, 137. — Prie le roi d'empêcher qu'un autre ne prenne les revenus de l'abbaye de Feniens, promise au fils de feu l'abbé Antoine de Sérézat, 137. — Dit à Villeroy qu'elle approuve le discours du roi à l'assemblée; le vicomte de Turenne viendra la voir à Niort; un paquet de dépêches ayant été pris par les protestants, elle s'intéresse à ce qu'il pouvait contenir, 138. — Regrette le cardinal d'Este; propose les cardinaux de Rambouillet ou de Sainte-Croix pour remplir sa charge, 139. — Écrit à Poitiers et à Chauvigny Pour faciliter le passage du baron de Biron avec ses troupes, 139. — Prie le sieur de Guron de la protéger quand elle retournera vers la Cour, 139. — Demande au roi de rembourser le sieur de Vassy de l'argent qu'il a avancé pour le baras de Meung, 140. — Lettre au sieur de Bonet, 140. — Demande au roi de favoriser les habitants de Parthenay, 141. —

Lettres aux sieurs de Saint-Luc et de Poyanne pour la sûreté de leurs gouvernements; elle espère encore quelque résultat de sa négociation, 142. — Répète à Villeroy les sujets de mécontentement qu'on attribue au duc de Nevers, et voudrait que le roi s'intéressât à lui, 143. — Trouve que Bellegarde a très sagement répondu à la princesse de Condé, 145. — Mande le sieur de Villequier auprès d'elle, 145. — Le sieur du Pin déclare que le roi de Navarre est prêt à obéir; le sieur du Fay arrive de la part du roi de Navarre, avec des prétentions excessives; la trêve est prolongée pour dix jours; Henri de Navarre tirera 7,500 écus des levées; le roi doit détourner les princes d'Allemagne et Elisabeth de secourir les protestants, 146.

— Regrette de ne pouvoir éviter au sieur d'Avantigny de tomber sous le coup de l'édit, 148, 149. — Lettre aux trésoriers de Poitiers, 149. — Apprend au sieur de Gayant que sa femme est nommée dame d'honneur, 150. — Remercie d'Épernon et La Valette de leur conduite, 150, 151. — L'empereur d'Allemagne a révoqué les officiers qui voulaient entrer en France, 151. — Donne des ordres au sénéchal de Fontenay, 152. — Écrit au roi qu'elle renvoie encore La Roche au roi de Navarre; soupçonne celui-ci de ne rien faire avant que les Allemands ne soient prêts; désire renvoyer le marquis de Canillac dans son gouvernement, sans froisser le sieur de Randan; empêche que les vivres n'entrent à la Rochelle, 153. — Lettre au sieur de Bellegarde, 155. — Dit au roi qu'elle craint pour la vie de Marie Stuart; Elisabeth se montre favorable aux troubles de France; La Roche négocie avec le roi de

Navarre pour tomber d'accord sur les conditions de la paix; elle le sondera, si elle le voit avant de partir, 155. — Lettre au sieur Brulart sur les mêmes sujets; a reçu une lettre de la reine d'Angleterre dont le ton l'inquiète; le roi de Navarre compte recevoir ses reitres en Lorraine dans peu de temps, 157. — Compliments au sieur de Bellegarde sur la conduite de ses soldats, 158. — Lettre au sieur du Puy du Fon, 159. — Loue Bellièvre de la façon dont il s'est acquitté de sa mission en Angleterre, 159. — S'intéresse à M^{me} de Vandoré, protestante, qui n'a pu encore obéir à l'édit, et prie le sieur de Malicorne de lui accorder un délai de trois mois, 160.

— Écrit au roi que Foye-Monjault et Vouvant ont été repris; se met en garde contre une revanche des protestants; Beauvais-sur-Mer est menacé; le duc de Mercœur doit surveiller la défense de la Bretagne; plaintes du roi de Navarre; le sieur Monglas est revenu d'Allemagne et les protestants font beaucoup de bruit de l'armée qu'ils amont de ce côté-là; le roi doit être prêt à leur résister, 160. — Loue le capitaine de Beauvais-sur-Mer, 164. — Mot d'amitié au duc de Savoie, 165. — Dit au sieur de Saint-Luc ce qu'il y aura à faire pour la défense de Maremnes, 165. — Remercie Villeroy de protéger le jeune l'Anhospine; la duchesse de Nevers est allée trouver le roi; son mari voudrait s'en aller, 166. — Plainte profondément la reine d'Écosse, et dit à Bellièvre qu'Élisabeth n'ayant voulu acquiescer à la requête du roi, tout semble être compromis, 166. — Dem Antonio ne sera pas secouru par la reine d'Angleterre, qui sans doute préférera se lier avec le roi d'Es-

pagne contre la France; l'entrevue avec le roi de Navarre aura lieu, 167. — Dit au roi qu'elle ira pour l'entrevue à Fontenay; a tout accordé à des Réaux pour le roi de Navarre, sauf la liberté du commerce, qu'elle refuse absolument; prend des mesures pour procurer les 1500 écus, que demande le roi de Navarre; Elisabeth se déclare ouvertement contre Henri III et le parti catholique, 168. — Demande au roi des instructions précises pour l'entrevue; elle ne pourra rien conclure avec eux, si elle commence par proposer au roi de Navarre et au prince de Condé de se faire catholiques, 170. — Prie Pisani d'obtenir du Pape que le marquis de Saint-Sorlin reçoive les expéditions de ses bénéfices, 171. — Lettre au sieur de La Roussière, et aux officiers de Fontenay pour faire livrer les 7500 écus, promis au roi de Navarre, 171. — Dit à Bellegarde que les gens du roi de Navarre vont se retirer de Marennes, 172. — Invite le maréchal de Biron à venir l'assister pour l'entrevue, 172. — Prie le roi de ne pas négliger les Albanais de Mercure, qu'elle apprécie beaucoup, 174. — Presse l'exécution des voleurs des décimes de Tours, avant que le roi de Navarre ne les ait défendus, 174. — Demande au sieur de La Vallière de lui envoyer ses trois horloges et de payer l'ortèvre, 175. — Annonce au sieur de Saint-Luc que les sieurs de La Roche, des Réaux et de Villetard sont partis pour la Rochelle, 175. — Remercie le roi de sa lettre et remplira ses intentions; stupéfaite de ce qu'on dit du marquis de Canillac, elle enverra le sieur de La Guesle en Auvergne, 176. — Lui remettra une lettre

pour la reine de Navarre, 177. — Annonce au maréchal de Matignon que l'entrevue aura lieu à Fontenay, 177. — Reproche à M^{me} de La Garnache d'avoir favorisé la prise de la Garnache, 178. — Demande au sieur de La Charoitière d'accueillir dans sa maison les receveurs des tailles et de leur prêter secours, 179. — Écrit au roi que La Roche est revenu de la Rochelle; le roi de Navarre était alarmé de la trêve entre le roi d'Espagne et Elisabeth; elle réussit à faire lever les deniers; a plus gagné que perdu pendant qu'elle était en Poitou, et aurait envie de faire la guerre, si la paix n'était si nécessaire, 179. — Le marquis de Canillac a juré de rendre la liberté à Marguerite, 179. — Assure le sieur de La Rochepot qu'aucun régiment n'entrera en Anjou, 181. — Se plaint au roi de Navarre de Louvian et de La Croix, qui ont fait des prisonniers malgré la trêve, et lui dit de les renvoyer; est contente de le rencontrer au gué de Velluire; lui envoie l'argent qui lui a été promis, 182 et 183. — Elle écrit au roi que La Roche est revenu avec des nouvelles du roi de Navarre, qui prétend que le voyage pour se rendre à l'entrevue serait dangereux pour lui; le maréchal de Biron doit lui proposer un autre lieu de rencontre, 183. — La reine ne sait où trouver de l'argent, et demande au roi où il faut qu'elle en prenne; l'entrevue aura lieu au gué de Velluire, 186. — Lettre au roi de Navarre, 187. — Elle s'excuse auprès des trésoriers de Poitiers d'avoir pris une partie de la recette de Fontenay, 188. — Est étonnée de ce qu'a dit le roi de Navarre, 188.

Dit à Bellièvre, qu'elle est découragée et qu'elle ne demande

qu'à revenir à Paris, 189. — L'entrevue n'a eu lieu qu'avec le vicomte de Turenne, le roi de Navarre ne voulant pas traiter sans les députés protestants; la reine écrit à Matignon qu'on semble plutôt à la guerre qu'à la paix, 189. — Donne ordre aux sieurs d'Entragues, de La Rochepot, de Fontaines, de La Hunaudaie, de La Châtre, de La Guierche, de Bonet, de Boisseguin et de Fargis, de se garder des surprises des protestants, et d'entreprendre contre eux, 190. — Écrit aux trésoriers de Poitiers, qu'elle prendra des mesures pour soulager le peuple, afin, qu'il ne souffre pas de la présence des garnisons, 191. — Dit à Bellièvre, qu'elle a été toute saisie en apprenant l'exécution de Marie Stuart; elle est en route pour revenir, 191. — Lettre au sieur de Longlée, 192. — Dit au sieur de La Rochepot qu'elle regrette qu'il n'ait pas fait justice de quelques soldats de Tillac et qu'il ne doit plus laisser entrer les gens de guerre dans son gouvernement, 192. — Exprime ses craintes à Bellièvre de ce que le roi n'étant pas assez fort, le peuple se passera de lui, 193. — Parle à Villeroy de la mort de la reine d'Écosse et de la cruauté d'Élisabeth, 194. — Lettre au roi sur les mouvements de troupes, 195. — Écrit à Bellièvre qu'elle ne desespere pas, pourvu que le roi soit bien conseillé, ait des forces et de la persévérance, 196. — L'archevêque de Lyon a une haute opinion d'elle, 196, note. — Espère que le duc de Nevers sera nommé gouverneur de Picardie, et lui dit qu'elle regrette de n'avoir pu accompagner le roi et la reine Louise pour lui rendre visite en sa maison, 197.

Exprime tous ses regrets au duc

de Ferrare de la mort de son frère le cardinal, 197. — Remercie le cardinal de Médicis de se montrer si bien disposé pour elle, 198. — Elle prie M^{re} de Témouille d'abandonner « le quint et requint » sur la terre de Bressuire, 198. — Tâche de s'arranger à l'amiable avec le grand-duc de Toscane; peu satisfaite du prix qu'il lui propose, 199. — Le roi et elle sont toujours disposés à faire une échange de terres avec la comtesse de Sancerre, 200. — Lettre au cardinal de Médicis, 201. — Charge Pisani de prendre possession de son palais à Rome, et d'envoyer d'Ossat à Florence pour demander au grand-duc les biens qui lui reviennent depuis Cosme le Grand, 201. — Se plaint des malheurs du royaume; espère l'assistance du Pape, est contente que Morosini soit envoyé comme nonce en France; lui recommande le sieur Bressien, 202. — Répond au duc de Nevers que les Picards seront faciles à remettre au devoir; se prépare à aller voir le duc de Guise à Éperon-Tardenois, 203. — Écrit à Villeroy qu'il ne faut point de gens de guerre pour troubler sa rencontre avec le duc de Guise; attend Bassompierre, 203. — Félicite le duc de Savoie de la naissance de son second fils, 204. — Elle écrit au roi qu'elle a vu à Fismes le cardinal de Bourbon, le duc de Guise et les autres princes, et que le duc de Mayenne montre beaucoup de bonne volonté. Guise s'est plaint de ne pas recevoir de l'argent pour payer ses troupes; il suppose à la continuation de la trêve; il craint la perte de Soissons; le cardinal de Vendôme est partisan de la trêve; on décide de l'arçonner; la reine demande la restitution des places de Picardie,

sans obtenir de réponse, 205. — Elle écrit au duc de Bouillon pour le prier de vouloir aussi signer la trêve, 208. — Signale au roi le désaccord survenu entre le duc de Guise et le sieur de Dinteville, 210. — Bellière et Villequier ont combattu les prétentions de Guise; Pinart a rédigé le compte-rendu des discussions; le duc de Guise ne se contente pas des 36.000 livres qu'on lui a proposés; le sieur d'Estrappes, revenu d'Anglerre, s'est justifié; Élisabeth devra punir le calomniateur; elle conseille au roi de mettre en liberté les prisonniers de Boulogne, pour que le duc d'Anjou en fasse autant du capitaine Campaignot; le prie de retirer les troupes qui sont à Cambrai, 211. — Se repose sur le marquis de Pisani pour terminer ses affaires avec le grand-duc de Toscane, 214. — Lettre au duc de Nevers, 214. — Et aux seigneurs de Venise, 215. — Écrit au roi que les princes insistent pour remettre le sieur de Geyssens à Valence; se disent étrangers à la prise des places en Picardie, qu'occupaient de bons catholiques dévoués au roi; le duc de Guise veut avoir une forte garnison à Mézières, à cause du voisinage de Sedan, 215. — Écrit particulièrement à Villeroy pour le gouvernement de Doullens, où les princes veulent mettre quelqu'un qui leur soit dévoué, sans être ligueur, 219. — Lettre au duc de Toscane; lettre au duc de Nevers, 220. — La prise de possession de ses biens à Rome s'est faite à son gré; elle donne des ordres au marquis de Pisani pour faire de même à Florence, 220. — Lettre au sieur de Montcassin, 221. — Dit au sieur de Schomberg qu'elle est très ennuyée que les forces du roi

de Navarre soient déjà prêtes; elle serait heureuse de voir le duc de Lorraine, mais craint qu'il ne le trouve plus à Reims, 222. — Écrit au sieur de Vêrac pour se plaindre de la liberté que le duc de Bouillon laisse à ses soldats, 222. — Ordonne aux gens de Saint-Quentin de laisser le passage libre pour les blés qui doivent être transportés à Cambrai, 223. — Demande au duc de Bouillon de punir ceux qui ont brûlé l'abbaye de Vaudieu, 223. — Envoie visiter le duc de Mantoue et la jeune duchesse de Savoie par le cardinal de Joyeuse, 224 et 225. — Recommande le sieur Gilliot au duc de Ferrare, 225. — Remercie Danzay de sa lettre, 226. — Deux lettres à l'ambassadeur à Rome, 226, 227. — Sera contente de se trouver bientôt avec le duc de Nevers, auquel elle dit qu'il a rendu grand service au roi, 228. — Charge le marquis de Pisani de terminer l'affaire de Toscane à l'amiable, 228. — Donne des ordres au sieur de La Salle pour les fortifications de Poissy, 229. — Parle au roi de ces fortifications, et lui demande quels ordres il faudra donner à Paris, où elle craint une sédition, 230. — Lettres aux sieurs de Fours, de Saint-Marc, de Carrouges et du Val relatives à leurs gouvernements, 230, 231 et 232. — Lettre au cardinal de Guise, 231. — Donne des ordres aux maires et échevins de Compiègne et de Meaux pour se garder contre les surprises du roi de Navarre, 235. — Et au sieur de Rostaing pour la défense de Melun, 234. — Lettre au sieur de Carrouges, 234. — Rend compte au roi de ce qu'il a fait pour avoir l'argent nécessaire à l'armée, et des autres mesures prises par elle, 235. — Écrit au

cardinal Montalto en faveur du marquis de Saint-Sorlin, 236. — Lettre au sieur de Carrouges, 237. — Rend compte au roi de ce qu'on a décidé pour obtenir de l'argent de la chambre des comptes, de quelques autres affaires et aussi des mesures prises pour défendre Paris, 238. — Le cardinal de Bourbon prétend avoir le moyen de trouver 600,000 écus; elle craint pour la personne du roi, mais espère le succès de sa cause, 240. — Envoie le sieur Praillon pour conduire la première partie des reîtres de Schomberg à l'armée du roi, 241. — Demande des nouvelles de l'armée du duc de Bouillon, 242. — Avertit le maréchal de La Meilleraye des assemblées protestantes de son gouvernement, le met au courant des mouvements de l'armée du roi, 242. — Lettre au sieur de Carrouges, 243. — Annonce au duc de Montpensier que le roi s'approche des ennemis, 244. — Lettre au cardinal de Pellevé, 244. — Écrit au duc de Mantoue, à l'occasion de la mort de son père, et lui recommande les intérêts de M^{or} de Birague dans son duché, 244. — Écrit à Brulart : elle a beaucoup de peine à trouver de l'argent; espère que bientôt les reîtres de Schomberg seront prêts; la princesse de Condé et la duchesse de Longueville ne sont pas d'accord au sujet du château de Band; demande si les États de Normandie doivent se tenir sans le duc de Joyeuse, 246 et 247. — Lettre au cardinal de Joyeuse, 247. — Rend compte au roi d'affaires d'argent, 248. — Prend des mesures pour que les troupes ne traversent pas la Normandie, en écrit au sieur de Carrouges, à la ville de Rouen et à plusieurs

capitaines, 249. — Prie Brulart de lui envoyer tous les jours des nouvelles du roi, 250. — Lettre au roi : le cardinal de Bourbon et l'évêque de Paris sont venus au conseil; ils montrent beaucoup de bonne volonté et ont donné le moyen de recouvrer l'argent du clergé; la nouvelle d'une prochaine rencontre entre les armées a fait bon effet, 251. — Le Parlement est long à vérifier les édits qui doivent procurer de l'argent; le sieur Zamet a procuré 10,000 écus, 253. — Avertit les lieutenants généraux de Normandie de surveiller la côte, en vue d'une entreprise du baron de Quoquellot, 254. — Donne ordre au sieur d'Humières et à la ville de Compiègne de bien se garder des surprises, 255. — Lettre au sieur de Pierrecourt, 256. — Ausieur de Rostaing et autres pour veiller à leur sûreté, 255 et 257. — Dit au roi qu'elle a donné ordre pour l'approvisionnement de Paris, et qu'elle fera enlever les vivres partout où l'armée ennemie se dirige; les seigneurs de Venise demandent une obligation personnelle de l'évêque de Paris, de Zamet et de Bandini, pour prêter les 100,000 livres promises; elle a été très affligée des pertes faites en Guyenne, 257. — Parle de ses affaires de Florence au marquis de Pisani et lui reproche son silence sur son mariage, 259. — Lettres aux sieur de Reclainville et à ceux de Chartres pour serrer leurs blés, 260. — Demande à Schomberg d'avertir les ducs de Lorraine et de Guise des forces qui viennent au secours du roi; regrette que Châtillon ait pu se joindre aux reîtres, 261. — Écrit à ceux d'Étampes au sujet des blés et de la défense de la ville, 262. — A fait arrêter l'abbé

de Sainte-Alforditte pour savoir par lui les menées contre Cambrai, et recommande à Balagny de bien surveiller la ville, 263. — Fait la même recommandation à ceux de Chartres, 268. — Envoie Laussac au parlement avec une lettre de reproche, 268. — Se réjouit du succès des ducs de Guise et Mayenne; et regrette la défaite du duc de Joyeuse et sa mort, 264. — Lettre au sieur de Rostaing, 264. — A Schomberg, qui va rejoindre le roi à Sully-sur-Loire, 265. — Réponse au marquis de Rambouillet, 265. — Dit au sieur de Sainte-Marie, qui est envoyé à Étampes, qu'elle lui fera délivrer des poudres, 266. — Lettre au duc de Savoie, 266. — Et à la duchesse, 267. — Rend compte au roi des affaires d'argent : Zamet se montre très dévoué, mais ne peut fournir les deniers que contre l'engagement personnel du roi : les suisses seront logés à Villeneuve-Saint-Georges, pour aller quand il faudra à Paris; l'argent pour les reîtres de Schomberg et du Rhingrave est prêt, 267. — Écrit au sieur de Rostaing qu'il recevra à Melun trois compagnies du duc de Retz, 268. — Et au duc de Retz de les lui envoyer, 269. — Informe le duc de Guise qu'elle lui donnera de l'argent et qu'il aura les poudres demandées, 269. — Lettre au roi : le cardinal de Bourbon, Pierre de Gondi et Renaud de Beaune sont venus au Conseil; mais leur offre du temporel de l'Église s'est réduite à rien; le cardinal de Guise enverra sa procuration; elle s'est échappée contre le Parlement, à cause de ses longueurs; on a répondu du bruit que le duc de Guise se dirigeait vers Paris; le parlement de Rouen refuse de

vérier un édit de constitution de rentes; le roi doit y envoyer le secrétaire Forget, 270. — Regrette qu'on ait attenté contre la vie de Balagny et lui dit qu'elle compte sur l'interrogatoire de l'abbé de Sainte-Affordite pour connaître les intelligences que les Espagnols ont à Cambrai, 272. — Lettre au duc de Retz, 273. — Et aux ecclésiastiques de Melun au sujet des garnisons, 274. — Informe le sieur de Poigny que le capitaine de Sarlabos viendra avec sept compagnies pour la défense de Chartres, 274. — Se plaint au Pape qu'il n'ait pas tenu la promesse faite au roi de nommer cardinal l'évêque de Paris; le recommande pour la prochaine promotion, 275. — Écrit au roi que le duc de Retz lui conduira les Suisses et l'artillerie; le duc de Guise aussi est en route avec ses troupes; Zamet a fourni de l'argent; le parlement retarde toujours la vérification de l'édit, 276. — Remercie le marquis de Pisani au sujet de la pension qu'a le grand-duc de Toscane d'épouser sa petite-fille de Lorraine, 277. — Félicitations au cardinal de Médicis qui succède comme grand duc à son frère, 278. — Écrit à Villeroi qu'elle blâme le duc de Lorraine d'entrer dans le royaume sans que ses soldats aient fait le serment au roi, 279. — Le sieur de Sainte-Marie devra laisser passer le duc de Guise par Étampes et rompre les fers des moulins aux environs; elle regrette que Méréville ait été pris par les huguenots, 281. — Écrit au duc de Guise qu'il pourra passer par Étampes et les autres villes, 282. — Au sieur de Longueunay et aux trésoriers de Caen pour mettre des bles dans les châteaux de Cherbourg et Granville, 283, 283.

Lettre au sieur de Longlée, 283. — Au sieur de Fours afin qu'il laisse passer les soldats du duc de Retz par Mantes et Melun, 284. Écrit aux sieurs de Pennault et de Champagniat au sujet des mortes-paies à Maubert-Fontaine et à Rocroy, 284 et 285. — Répond au sieur de Gourdan sur la paye des soldats de Calais, 286. — Envoie des montres à l'infante d'Espagne, 286. — Dit aux sieurs de Montcassin et de Houqueville de bien garder leurs villes contre le duc de Parme qui longe la frontière, 287. — Envoie au sieur de Carronges deux lettres patentes pour toucher l'argent, avec lequel il payera les dépenses les plus pressées, 287. — Lettre au roi : le duc de Guise ne sait quel chemin suivre pour le rejoindre à l'armée; elle veut qu'on remercie les capitaines de Brigneu et de Loughnac; ceux des Chambres des comptes protestent contre les nouveaux présidents, 288. — Lettre sur les affaires d'argent, 290. — Donne des instructions à Carronges en prévision de la marche de l'armée ennemie vers la Normandie; il devra détruire les vivres et tout ce qui pourrait être utile, et renforcer les places avec le régiment de Brigneu, 292. — Lettre au roi sur les préparatifs faits en Normandie pour recevoir les ennemis, 294. — Lettres aux sieurs de Sillery et de Charny sur les colonels suisses, auxquels il est dû 40,000 écus, qu'elle promet de faire payer, 295 et 296. — Remercie le cardinal de Joyeuse d'avoir amené le pape à prêter 300,000 écus, et le prie d'obtenir du cardinal grand-duc de Toscane qu'il fasse ce qu'elle avait demandé à son frère, 297.

Le régiment de Brigneu n'ira pas en Normandie; elle ordonne

au sieur de Carronges et aux conseillers de Rouen de mieux faire garder cette ville, 298, 299. — Le sieur de Longlée est chargé de savoir si les Pays-Bas sont bien le véritable but assigné à la flotte d'Espagne et si la France n'est pas menacée, 300. — A l'occasion de la nomination du duc d'Épernon comme amiral de France et lieutenant général en Normandie, elle écrit au sieur de Longueunay de s'employer pour que le parlement de Rouen vérifie les lettres patentes, 300. — Lettre à Châteauneuf, 301. — Et au sieur de Gorsse, au sujet de déprédations faites par les Anglais, 301. — Un mot au maréchal de Maignon, 302. — Lettre à Brulart : elle espère que la nouvelle de la prise d'Anneau est véritable; se plaint de ne pouvoir rien sur le duc de Lorraine, 302. — Lettre au clergé de Rouen, 303. — Trois lettres à Bellière : très heureuse de la capitulation des Suisses et de la retraite d'une partie des reîtres protestants; elle revient sur l'attitude du duc de Lorraine, qui doit se retirer, sans faire poursuivre les Suisses, 304 et 305. — Lettre au roi, 305. — Et au sieur de Dinteville concernant les vêtements promis aux Suisses; scandales à Angerville, 306. — Lettre au roi sur des affaires d'argent, 307. — Écrit à Brulart au sujet de Cambrai; elle voudrait envoyer quelqu'un vers le duc de Parme pour qu'il ne se permette pas d'entrer dans le pays, 309. — Autre lettre : elle espère, malgré les dernières nouvelles, que l'armée du roi viendra bientôt à bout des huguenots, 310. — Les huguenots s'avancant vers Argentan, elle charge les sieurs de Carronges, de Pierre-court, de Tillières et de Longueunay

de leur conceir sus, avant qu'ils n'aient le temps de se reconnaître, 310, 311. — Écrit au maréchal de Maignon que le sieur Marron part pour chercher le corps du duc de Joyeuse, 312. — Au roi, encore sur les affaires d'argent, 312. — Et au sieur de Longaunay, 314. — Félicite le marquis de Pisani de son mariage et prendra sa femme comme dame d'honneur, 315. — En raison des vaisseaux qui sont arrivés à Hengueville, elle donne ordre au sieur de Pierrecourt de s'y rendre, dès que le sieur de Longaunay aura besoin de lui, pour empêcher une descente des ennemis, 316. — S'informe près de Villeroy des nouvelles de Henri III; le cardinal de Bourbon est furieux de la lettre qu'il a reçue, 317. — Écrit aux sieurs de Carrouges et de Longaunay pour l'affaire du havre de Hengueville, 317. — Au marquis de Pisani : qu'elle se réjouit des projets que le grand-duc semble avoir sur sa petite-fille, 318. — Recommande l'évêque d'Albi au grand-duc, 319. — Parle au marquis de Pisani de ses affaires à Florence, pour lesquelles le marquis del Monte servira d'intermédiaire, 319. — Et le prie de protéger les intérêts d'Isabeau Belisau auprès de la Rote, 320. — Lettre au roi d'Écosse, pour accréditer le vicomte de Comblis qui y est envoyé comme ambassadeur, 320. — Écrit aux Murates de Florence qu'elle priera le grand-duc de les gratifier de la gabelle qui lui est due, 321. — Elle lui recommande les intérêts du sieur Cappony, 322. — Et le prie de faire rendre à la veuve du baron de Castellane les bijoux saisis par le grand-duc, 322. — Mécontente de l'assistance que donne Elisabeth au roi de Na-

vare, elle charge Chateaufort de lui observer qu'elle viole le traité d'alliance, 323. — Complimente La Mothe-Fénelon et ses neveux sur leur conduite à Sarlat, 324. — Remercie le Pape d'avoir nommé cardinal l'évêque de Paris, et le cardinal Montalto d'y avoir contribué, 324. — Charge le marquis de Pisani d'assurer Camille Peretti de ses bons sentiments, 325. — Le Pape a procédé d'une façon qui l'a bien contrariée, 325; elle prie le cardinal de Joyeuse de ne pas négliger les intérêts du roi, 325. — Reparle à Chateaufort de l'attitude d'Elisabeth, 326. — Demande au marquis de Pisani d'obtenir du Pape que le frère Augustin Comba soit pourvu sans frais de l'abbaye de Domp Martin, 327. — S'informe de la santé de la duchesse de Mantoue, 328. — Recommande le marquis de La Chambre au duc de Savoie, 328. — Remercie le duc de Mantoue de ses compliments sur la défaite des Allemands, 329. — Prie le duc de Toscane de prendre Tornaboni parmi ses quarante-huit conseillers, 329. — Elle demande au Pape de nommer Morosini cardinal, et de l'envoyer en France comme légat, 330. — Bellièvre étant en Lorraine, elle le prie de parler au duc du mariage de sa fille, 330. — Un mot au sieur de Danzay, 331. — Et au marquis de Pisani, 331. — Lettre à Bellièvre et à La Guiche, qui éprouvent des difficultés dans leur négociation avec le duc de Guise et les autres princes, à cause de l'opiniâtreté du duc d'Anjou, 331. — Autre lettre au sujet de ces négociations, 332. — Un mot au Pape, 333. — Et au cardinal Montalto pour annoncer la venue du cardinal de Gondy, 333.

Écrit à Bellièvre qu'elle est mécontente de la réponse du duc de Guise au sujet des Picards, 333. — Lettre au sieur de Danzay, 335. — Espère que le duc de Guise finira par contenter le roi; le sieur de Rambures doit venir trouver Bellièvre de la part du duc d'Anjou, 336. — Prie le duc de Toscane de rendre ses biens à Allamani, 336. — Un mot au duc de Nevers, s'en remettant à sa femme de lui dire tout ce qui se passe à Paris, dont elle est très atligée, 337. — A fait tous ses efforts pour reconcilier le roi avec le duc de Guise; 337 note. — Elle a prié les présidents du Parlement de s'assembler; ils ont protesté de leur fidélité au roi; le duc de Guise est venu et demande qu'en attendant qu'on soit d'accord, on ne prenne aucune mesure hostile ni de part ni d'autre, 337. — Lettre à Villeroy : le nonce est venu la voir et a bien parlé au duc de Guise; Mendoza a proposé ses services; le marquis de Pisani a été scandalisé d'une lettre du duc de Nevers au Pape; ayant interrogé le duc, elle est convaincue qu'il est fidèle au roi, 339. — Recommande le sieur de Pressy au grand-duc de Toscane, 341. — Elle écrit au roi que les ducs de Guise et d'Elbeuf sont venus avec d'Espinae qui a lu la minute de leur requête, ou sont vivement attaqués d'Épernon et la Valette; ce qu'ils disent du fait de Paris est inacceptable pour le roi; elle a voulu décider le duc de Guise à demander pardon; il s'en défend, prétendant n'avoir commis aucune faute, les garnisons qu'on veut établir étant contraire aux privilèges de la ville; on s'est quitte sans tomber d'accord; elle fera tout pour obtenir que le peuple se soumette au roi.

342. — Dit à Villeroy que le duc de Nemours désirerait servir le roi, 345. — Écrit à Henri III que le roi d'Espagne a envoyé son ambassadeur demander que sa flotte puisse se ravitailler sur la côte de France; le duc de Guise veut envoyer le sieur de Maineville avec les députés de Paris pour présenter sa requête au roi; en vain elle a échoué d'obtenir qu'une députation de la ville précède la venue de Maineville; le duc de Guise a beaucoup de forces et s'empare des villes qui sont autour de Paris, 346. — Lettre sur le même sujet; elle a essayé de savoir par l'archevêque de Lyon ce que désirent au fond les ligueurs; le duc de Guise demande des sûretés et voudrait que de part et d'autre on n'eût pas tant de troupes; le cardinal de Guise trouve que la reine ferait mieux de quitter Paris, 348. — Lettre en faveur d'un député de la ville de Paris, 350. — Villeroy est prié d'envoyer la réponse du roi au clergé, 351. — Gondî est chargé de parler à l'ambassadeur d'Angleterre; le duc de Guise ne veut pas retirer ses forces de Boulogne, prétendant que le gouverneur a traité avec Élisabeth; la reine approuve la convocation des États-Généraux et la déclaration que veut faire le roi, 351. — Lettre à Bellière, 353. — Annonce que La Bruyère viendra avec les autres députés faire sa soumission, que le président Séguier les accompagnera, 354. — Elle a vu le nonce et elle songe à envoyer quelqu'un vers le Pape, 355. — Avertit le roi que le duc de Guise est parti pour Meaux où il trouvera Balaguy; le cardinal avait déjà pris l'argent des tailles; à Château-Thierry on a saisi les meubles du vicomte Pinart; le capitaine de Lossan ai-

dera à forcer Meulan; le duc de Guise a disposé les canons de l'arsenal dans ce but; elle craint qu'il n'aille à Mantes, 355. — A demandé la mise en liberté de Perreuse; les ligueurs veulent s'emparer de Melun, Lagny, Corbeil et Etampes; le roi doit renforcer ces villes; on lui a fermé la porte Saint-Honoré, 356. — Elle a entendu la lecture de la réponse du roi aux ligueurs et l'approuve, 358. — Lettre à Bellière, 358. — Lettre au roi: les ligueurs n'ont pas confiance dans Saint-Yon, échevin, ni dans les conseillers de la ville, pour le règlement des affaires, en attendant la nomination d'un nouveau prévôt; elle a entretenu le cardinal de Bourbon de l'arrêt des deniers, 359. — Elle demande à Villeroy de faire mettre en liberté le frère de Nicolas Rolland, non que ce soit juste, mais parce qu'il sera sage de ne pas empêcher les négociations qui sont en bon chemin, 360. — Elle écrit que Saint-Cloud doit être secouru ou bien sera perdu; le mariage du grand-duc de Toscane avec sa petite-fille de Lorraine est décidé, 361. — Lettre au roi: Nenilly et Rolland sont venus avec les princes; ils insistent pour avoir le prévôt qu'ils ont nommé, et veulent garder leur gouverneur de la Bastille, l'arsenal est envahi par les ligueurs; les princes s'excusent de leurs entreprises par l'obligation où ils sont de prévenir la disette; ils entendent régler les affaires de Paris avant de rien négocier, 362. — Après l'arrivée de Miron, porteur des instructions du roi, elle a revu le duc de Guise et ses amis: le roi désire conserver auprès de lui le cardinal de Bourbon, «comme un second père»: le duc de Guise sera le premier

après le roi; le duc d'Épernon est sacrifié; les maréchaux de Matignon et d'Aumont auront les forces nécessaires pour combattre les huguenots; Boulogne sera commandé par le capitaine Sarred, ami des ligueurs; il reste à s'entendre sur les sûretés demandées par les princes, ce qui a été remis au lendemain. Elle s'est entretenu avec l'ambassadeur d'Espagne: lui a dit désirer l'amitié de Philippe II: que le roi avait été étranger aux entreprises du duc d'Anjou; qu'elle désire qu'il soit défendu au duc de Parme de dépasser la frontière pour venir au secours des huguenots; après quelques reproches de part et d'autre, elle a dit que le roi était encore de force à se défendre contre le roi d'Espagne, 364. — Elle parle franchement à Bellière de la situation du roi, 368. — Indignée du langage de Mendoza, elle charge Villeroy d'envoyer une dépêche à Longlée, pour qu'il sache «comment tout s'est passé»: car elle ne se fie pas au rapport que fera l'ambassadeur d'Espagne à son maître, 368. — Écrit au roi pour savoir son avis sur une lettre du colonel Gallaty qu'elle veut faire imprimer. Les princes sont venus avec les articles qu'on a discutés, 369. — Lettre à Bellière, 369. — Envoie la rédaction de «l'union» à Villeroy pour la communiquer au roi; espère qu'on n'osera aller avec de l'artillerie à Melun; craint pour Angers et Chartres, 370. — Lettre au duc de Nevers, 371. — Elle prie Bellière de donner librement son avis au roi, 372. — Compliments au maréchal de Matignon, 372. — Prie le roi d'accorder à Villeroy la survivance de son état en faveur de l'Aubespine, 372. — Lettre au roi: les ligueurs veulent

s'adjoint le parlement, mais elle tâche de détourner leurs intrigues; le cardinal de Guise retient les Suisses à Troyes pour les empêcher de rejoindre le roi, 373. — Écrit à l'infante Isabelle que l'alliance d'entre le roi et la Ligue est faite, 375. — Recommande le sieur Massey au grand-duc de Toscane, 375. — Dit au roi que le duc d'Elbeuf est intervenu pour que le sieur de Chaumont soit traité comme prisonnier de guerre, 377. — A Villeroi, qu'on dresse les actes de démission des prévôt, échevins et procureur de Paris, 377. — Remercie le cardinal Montalto d'avoir contribué à la nomination de Morosini comme cardinal, 377. — Informe Villeroi de ce qui s'est passé pour le prêt de Scipion Sardin, 378. — Est heureuse de pouvoir dire au maréchal de Matignon que la paix avec le duc de Guise est faite, et qu'elle l'a amené à Chartres pour y rencontrer le roi, 378. — Lettre sur le même sujet au Pape, 379. — Remercie le duc de Mantoue d'avoir fait délivrer ses biens à M^{re} de Birague, et le prie de lui faire rendre aussi ce qu'elle réclame encore, 379. — Exprime au duc de Ferrare le contentement qu'elle a reçu de la paix avec les ligueurs, 381. — Complimente la reine d'Angleterre sur lady Stafford, qui retourne près d'elle, 381. — Protestations de bonne volonté à Bellièvre, 382. — Au marquis de Pisani, louanges pour le compte du sieur Caracciolo, 382. — Se plaint au Pape de l'empoisonnement du cardinal de Rambouillet : au nom de ses frères elle demande justice, ainsi que la mise en possession de l'héritage, bien que les plus importants papiers du cardinal aient été

brûlés par Claudio Luppi, 382. — Remercie Sixte-Quint d'avoir envoyé le chapeau de cardinal et la croix de la légation à Morosini, 384. — Et aussi le cardinal Montalto, 384. — Écrit au marquis de Pisani que les articles du mariage de la princesse de Lorraine sont arrêtés; elle le prie de vouloir quitter l'hôtel qu'il habite et d'en prendre un autre que le grand-duc possède à Rome, 385. — A la prière de M^{re} de la Trémoille, elle demande au duc de Nevers d'exempter Elle-Bouchard de garnison, 386. — Accompagne le sieur de Gondi, qui est envoyé par le roi à Rome, d'un mot au duc de Ferrare, au grand-duc de Toscane, au duc de Savoie et au Pape, 387 et 388. — Prie le grand-duc d'accorder l'administration de l'hôpital de Boniface à don Remigio Manny, 387. — Demande au Pape le chapeau de cardinal pour le marquis de Saint-Sorlin, 388. — Prie le marquis de Pisani et le cardinal Montalto de s'intéresser à cette demande, 389. — Le sieur de Poigny étant envoyé en Savoie, elle prie le duc de satisfaire à ce que le roi demande et de lui rendre les places qu'il a prises, 390. — Prie la duchesse d'user de son influence pour que le roi soit obéi, 390. — Espère que le grand-duc de Toscane ne fera pas difficulté d'enlever une clause du contrat de mariage qu'elle trouve offensante pour elle, 391. — Compliments au duc de Nevers sur les succès de son armée; promet d'aider le sieur Chandon à prouver son innocence; le duc de Savoie rendra saluces, à condition que le gouverneur que le roi y mettra ne lui soit pas suspect, 393. — Informe le duc de Parme qu'elle a donné

pouvoir au sieur de Malpierre de conclure avec lui la continuation de la trêve de Cambrai, 393. — Reparle au duc de Nevers de l'affaire de Chandon, à qui le roi a promis de faire rendre justice; elle a assisté à l'ouverture des États de Blois, 393. — Elle a été bien malade, mais s'est remise; a donné ses biens de Florence à la princesse de Lorraine, 394 note. — Lettre au sieur de Chenailles, dont elle approuve le désir de se retirer pendant quelque temps pour raison de santé, 394. — Malade dans son lit, elle entend l'agitation causée par l'assassinat du duc de Guise; elle aimait au fond le duc et est vivement émue de sa mort. Le cardinal de Bourbon la rend responsable de la catastrophe. Cet événement a hâté sa fin. Henri III, en racontant sa mort au marquis de Pisani, dit que ce n'est pas seulement la mère du roi, mais la mère du royaume qui a disparu, 395. — Testament de la reine mère, 494 à 498. — Son oraison funèbre, 498 à 510.

MÉDICIS (Ferdinand, cardinal de). Après la mort de son frère, devient grand-duc de Toscane. Catherine le remercie de ses bonnes dispositions pour arranger à l'amiable ses affaires de Florence, 198, 201, 224, 227, 228, 260. — Voir TOSCAVE.

— (Hippolyte, cardinal de). Son héritage continue d'être une cause de disputes, 319 note.

— (Julien de). Évêque d'Albi. La reine le recommande au cardinal grand-duc de Toscane, 319.

— (François de). Voir TOSCAVE (Grand-duc de).

— (Éléonore de). Voir MANTOU (Princesse de).

MELHAN (*Lot-et-Garonne*). 191 et note.

- MULLERAYE (Charles DE MOY, seigneur DE LA), vice-amiral de France, gouverneur du pays de Caux, 7, note. Catherine le prévient des assemblées qui se font secrètement dans son pays: le met au courant des mouvements de l'armée du roi, 242.
- (Charlotte de DREUX, dame de PIERRECOURT, femme de l'amiral DE LA), 7, note.
- (Jehan DE MOY, seigneur DE LA), leur fils aîné. La reine lui écrit pour le persuader, lui et son frère, de n'opposer aucune difficulté à ce que le roi dispose de sa charge, 6. — Doit laisser sa compagnie au sieur de Pierre-court, 239.
- MELLE (*Deux-Sèvres*), 68, 69, 70, 83, 103 et note.
- MELAN (*Seine-et-Marne*), 234 et note, 258, 264, 268, 269, 271, 273, 357 et note, 371.
- (MM. de). La reine leur écrit au sujet de l'entretien des troupes, 274.
- MENDOZA (Bernardino DE), ambassadeur d'Espagne en France. Son langage inquiète la reine, qui le juge un «mauvais homme». Protecteur de la Ligue et adversaire de Henri III, 1 note.
- Lettre du duc de Guise, 68, note, 156, 179, 180. — Autre lettre de Henri de Guise, 207, note. Il a présenté une requête, et demande la réponse par écrit, 290, 340. Il s'est rendu auprès de la reine et lui a demandé que la flotte de son maître puisse avoir, en cas de besoin, des rafraîchissements sur la côte de France, 346, 350, 351, 355. Son entrevue avec la reine, et les reproches qu'on s'adresse de part et d'autre, 366 et 367. Il tient la reine en suspens sur ce que fera Philippe II, 368. — Elle est plus que jamais de l'avis que c'est un mauvais homme, 369.
- MERCOEUR (Philippe-Emmanuel DE LORRAINE, duc DE), gouverneur de Bretagne, beau-frère du roi. — Catherine, craignant l'intention du roi de Navarre de s'emparer d'un passage sur la Loire, lui recommande de veiller sur son gouvernement, 43. — Elle le prie de ne pas laisser sa compagnie prendre garnison à Clisson, 46, 162, 203, note; 244, note; 256, note, 290. — Poursuit et amuse les forces ennemies en attendant que le roi approche, 305.
- MERCURE (Le sieur DES HAYES DE TRELON, dit), capitaine de chevaliers albanais. A été envoyé par le gouverneur du Poitou pour prêter main forte aux archers du duc de Retz, 80, 86. — Doit surveiller le chemin entre Poitiers et Cognac, pour que les dépêches ne soient pas volées, 102. — Une partie de sa compagnie va au secours de Beauvais, 162, 163, 165. — La reine fait son éloge auprès du roi et le prie de ne pas réduire le nombre de ses hommes, 174. — Il a subi un petit échec, dont la reine espère qu'il prendra sa revanche, 197.
- MÉRIVILLE (*Seine-et-Oise*). Le château a été pris par les huguenots, 281 et note.
- MERYENT (*Deux-Sèvres*), 147 et note.
- MERVILLE (Le sieur DE), 185.
- MESSALIÈRE (Pierre Frober, seigneur DE LA), gouverneur de Saintes, puis de Niort. Porteur des lettres du maréchal de Matignon, 372 et note.
- METZ (*Moselle*), 287, 291.
- MEVLAN (*Seine-et-Oise*), 230 et note, 256, note, 284, 356.
- MEUNE (*Loiret*), 276.
- MÉZIÈRES (Le sieur DE), 160.
- MÉZIÈRES (*Ardennes*), 45, 203, 216, 224.
- MILON (Benoît), sieur de VIDEVILLE, intendant des finances, 4.
- MIREBEAU (*Vienne*), 67, 79. La reine y est arrivée, 80, 117.
- MIRON (François), premier médecin du roi, 1, 94, 196, 247, 272, 290, 295, 357, 358. — Sa mission, 358, note; 359, 361, 364. — Est venu apporter un plein pouvoir du roi à la reine, mais il est si enroué qu'il ne peut parler, 365, 368, 369, 370. — Le roi n'a plus besoin de ses services, 394, note.
- MOINETON (Yves Frangeul, dit LE), valet de chambre de la reine mère, 108, 138, 160, 161, 167, 176.
- MOLLAY (Pierre), trésorier de l'épargne, 253, 265.
- MOYGLARS (Le capitaine), 29, 32.
- MONDE (Le sieur). La reine désire qu'il soit puni pour avoir calomnié le sieur d'Estrappes, 213.
- MONGLAS (Robert HARLAY, baron DE), fils du seigneur de Sancy, gentilhomme du roi de Navarre. Est revenu d'Allemagne, 160, 163, 168.
- MONGLIYON (François DE LA ROCHEFOUCAULT, sieur DE), 118, note, 120; note.
- MONILE (Jean DE). Voir BALAGNY.
- MONSEGER (*Grande*), 27, note.
- MONTAIGNE (Michel EYGLIN DE), philosophe moraliste. La reine le fait dédommager des frais qu'il devra faire en venant la trouver avec sa femme, 132.
- MONTAIGU (*Landée*), 100, 111, 392.
- MONTALTO Alexandre PERLITI, cardinal DE. Lettre de la reine en faveur du marquis de Saint-Sorlin, 236. Elle le remercie d'avoir contribué à faire nommer cardinal l'évêque de Paris, 394. — Encore un mot pour accompagner le nouveau cardinal, 333.

- Lui sait gré de son intervention pour faire nommer cardinal Francesco Morosini, 377. — Elle le remercie de sa lettre, 384. — Le prie de s'intéresser à la promotion du marquis de Saint-Sorlin au cardinalat, 389.
- MONTAIGIS (*Loiret*), 253, 256.
- MONTAIGU (Pierre de Foulc, seigneur de), 134, note.
- (M^{lle} de), sa fille. Le roi de Navarre ayant demandé sa liberté, la reine s'informe du fait auprès de ceux qui l'ont fait prisonnière, 133 et note; 134.
- MONTASSIN (Jean de La Priat de), lieutenant général à Metz. La reine le remercie de ses renseignements sur les préparatifs militaires qui se font en Allemagne, 221. — Elle lui répond au sujet du paiement des soldats, et le prie de faire garder la ville et la citadelle contre les troupes du duc de Parme, qui occupent la frontière, 287.
- MONTÉLIARD (Frédéric de Wurtemberg, comte de), ambassadeur des princes protestants d'Allemagne. Il a suivi le roi à Pongues pour pouvoir remplir sa mission, 40 et note; 42. Voir aussi ALLEMAGNE (Les ambassadeurs d').
- MONTÉSIR (Le sieur), capitaine de la compagnie du sieur de Malicorne. Doit avoir une gratification pour sa conduite à Maillezaïs, 88.
- MONTÉ (*Orazio*, marquis de). Intermédiaire entre le grand-duc de Toscane et la reine, 319 et note, 320, 321, 322, 323.
- MONTÉRAU (*Seine-et-Marne*), 203, note; 236, 256, note.
- MONTESOT (Le sieur de), trésorier du roi, secrétaire de sa chambre, 260, 261.
- MONTGUYON (*Charente-Inférieure*), 76.
- MONTIGNY-SUR-AÛLE (Claude d'Amboise, seigneur de), 3, note.
- (Le sieur de), son fils. Est chargé d'entretenir le duc de Guise de la querelle Randan-Lavardin, 3, 351.
- (M^{lle} de), fille d'honneur de la reine de Navarre, 3, note.
- MONTMORENCY (Henri, duc de), maréchal de France, gouverneur du Languedoc, 10 et note, 45, note.
- Catherine se plaint à lui des difficultés que fait le roi de Navarre pour décider l'entrevue qui aura enfin lieu à Champigny; elle voudrait qu'il y fût, 54, 57, 115, 130, 131, 133, 345, note.
- (Antoinette de La Marck, femme du maréchal de), Catherine lui représente tout l'intérêt qu'elle aurait à persuader son mari de se montrer dévoué au roi et au bien du royaume, 10. — La reine revient sur le même sujet, 133.
- (Anne, duc de), connétable de France, 10.
- (Madeleine de Savoie, duchesse de), sa veuve. Sa fille, M^{me} de La Trémouille, doit aller la trouver, 81.
- (Jean de). Voir TREMOUILLE (de la).
- (Guillaume de). Voir THORI (de).
- MONTMORIN (Louis de), seigneur de La Bastie, fils du seigneur de Saint-Hérem, 75 et note. Il épousera la fille du marquis de Canillac; la reine lui fait cadeau d'une coupe de bois, et prie le roi de faire de même, 92.
- MONTMORIN (François de Bourbon-Vendôme, duc de), gouverneur de Châtelleraulx, 16, note. — L'entrevue de la reine avec le roi de Navarre pourrait avoir lieu en son château de Champigny, 22, note; 43, 54 et note; 57. — La reine lui annonce sa visite à Champigny, 69, 77, note. Son dévouement au roi, 78. Accompagne la reine, 79. Il est intervenu pour que la garnison de Mirabeau soit payée et conserve le château, 117. — Revient auprès de la reine, 154, 181, 185, 208, 209. — Catherine l'avertit que le roi s'approche des ennemis, 244. — Elle le remercie de s'être joint au roi, 250.
- (Louis de Bourbon-Vendôme, duc de), 210, 244, note.
- (Jacqueline de Longueville, duchesse de), sa première femme, mère de François, duc de Montpensier, 144, note.
- (Catherine de Lorraine, seconde femme et veuve de Louis de Bourbon-Vendôme, duc de), 205, 210, 244, note.
- MONTREUIL (*Pas-de-Calais*), 455.
- MOVIS (Jean des), abbé de Feniers, 137, note.
- MONTSOREAU (*Maine-et-Loire*), 243 et note.
- MOROSINI (Francesco), évêque de Brescia, plus tard cardinal, nonce du Pape. La reine l'estime beaucoup et remercie le Pape de l'avoir choisi, 202 et note; 235, 252, 259. — Catherine loue l'affection qu'il montre pour le service du roi, 270. — Apporte une bonne nouvelle à la reine concernant le prêt du Pape, qu'il transformera en don, 309. — La reine prie le Pape de le faire cardinal, pour qu'il puisse résider comme légat, 330. — Il est venu voir la reine et se montre très dévoué, 339, 340 et note; 352, note. Engage la reine à envoyer quelqu'un vers le Pape, 355, 361. Elle apprécie beaucoup son mérite, 369. — Il est nommé cardinal, 377 et note. — Le sieur Carrachiolo est venu lui apporter le chapeau et la croix de la légation, 384.
- MORTAGNE-SUR-ORNE (*Orne*), 292 et note. — Lettre de la reine aux habitants, 293, note; 294.
- MORTIER (René de Rochefort),

- baron DE) et de Montpéan. Lettre de la reine pour le prier de faire en sorte que le sieur du Nesmes, qui se trouve entre les mains des sieurs de Lorges, de La Planchette et de Gontières, soit remis en liberté, sans payer de rançon, 94. — Autre lettre dans laquelle elle y revient avec plus d'insistance, 102, 140, note; 173, note.
- MOTHE-FÉNELON (Bertrand DE SALIGNAC, sieur DE LA), conseiller au conseil privé du roi. La reine le complimente, lui et ses neveux, sur la défense de Sarlat, 304. — Ensuite, 327.
- MOTHE-SAINT-HERAYE (LA) [*Deux-Sèvres*], 68 et note; 69, 76, 79, 80, 91, 94, 101.
- MOTTE (Claude DE LA), seigneur de Bonnelles, gouverneur d'Étampes, 266, note.
- MOTTE-LONGLÉE (Le sieur DE LA). Voir LONGLÉE.
- MONTIERS (Le château de) [*Fendée*], 36, 37.
- MOLZON (*Ardennes*), 206 et note, 212, 222.
- MOY ou MOUY (Charles DE). Voir MEILLERAYE (DE LA).
- (Jehan DE). Voir MEILLERAYE (DE LA).
- (Jacques DE). Voir PIERRECOURT.
- MUNG (LE) [*Charente-Inférieure*], 181 et note.

N

- Nains de Catherine de Medecis, 497.
- NAVARRÉ (Henri DE BOIREON, roi DE), 2, note; 3, note; 10, note; 16, note; 20, note. La reine mère ira à Champigny, où elle compte avoir une entrevue avec lui, 22, note; 23, note; 24, note. — Échecs des protestants, 25, 26. — La reine est fort mécontente de ce qu'il ait secouru Marans contre le maréchal de Biron, 27 et note. — Souhaite l'entrevue avec la reine, 28. — Se montre difficile, 28, 29. — Catherine craint qu'il ne soit aidé par l'Angleterre, 32, 34. — Fait des objections sur les sûretés et veut venir à la rencontre de la reine plus loin que Champigny, 35. — Désire que l'armée du maréchal de Biron ne rejoigne pas celle du duc de Mayenne: s'est emparé du château de Montiers et des deniers des tailles, 36, 37 et note, 38 et note. — La reine lui envoie une autre « forme » de sûretés, 40, 49. — Elle craint qu'il ne veuille s'assurer du passage de la Loire, et donne des ordres pour l'en empêcher, 43 et 44. — Elle est mécontente du retard qu'il apporte aux négociations, 52, 54 et note, 57. — Ses navires, 58, 61, 65. — Les princes allemands craignent que les factions ne veuillent l'exclure de la succession au trône, 66, note. — Longueurs qu'il apporte à l'entrevue, 67. — La reine s'en plaint et lui demande de se rencontrer plutôt à Saint-Maixent qu'à la Motte-Saint-Heraye, 68, 69. — Elle voudrait qu'il aille à Melle, 70, 76. — Cherche encore à reculer, 77. — Est tombé d'accord avec la reine pour l'entrevue, 78. — Elle lui écrit, 79. — Autre lettre dans laquelle elle prend des engagements pour leur sûreté réciproque, 80. — Lui envoie les sieurs de Rambouillet et de Pontcarre, 82. — Devrait rendre l'abbaye de Saint-Michel et Vouant: il y va de son honneur, 86. — N'ayant point de moyens pour faire la guerre, il se décidera pour l'entrevue et la paix, 87. — Elle le prie de faire remettre Vouant à la duchesse de Longueville, 89, 90. — La reine se plaint de lui: car, pour le moindre détail qui lui déplaît, il faut tout recommencer, 91. — Il a écrit à des Béaux qu'il ne veut convenir de rien pour l'entrevue, avant que Nenvy et les capitaines pris à Maillezaïs ne soient rendus, ainsi que les dra-
- peaux, 92. — Il fait publier la suspension d'armes, et veut aller à la Motte-Saint-Heraye, tandis que la reine sera à Saint-Maixent, 94, 97. — Catherine se dispose à aller à Cognac pour l'entrevue, 100. — Le roi de Navarre veut retarder la conférence, 101, 102. — La reine voudrait que la rencontre eut lieu dans quelques jours, 103; à Saint-Brice, 109, 110. — A la première entrevue, il ne se fait aucune ouverture, 111, 112 et 113. — Le roi de Navarre, depuis dix-huit mois, n'obéit plus au roi, 114, note. — Il demande de remettre la conférence pour faire venir les députés des églises, 115. — La reine lui a proposé de redevenir catholique, 118, note. — Tout est rompu, 121, 122, 126. — On le prie de mettre en liberté le frère et le neveu de l'évêque de Vicence, 129. — Lettres de la reine, 133, 134. — Malgré la trêve, le roi de Navarre a pris Charoux, 136. — Catherine espère se rencontrer avec lui avant de retourner à la cour, 142, 145, note. — Il fait ses conditions à la reine mère pour accorder une entrevue, 146, 147. — On suppose que ses retards

sont calculés pour donner le temps aux Allemands d'entrer en France, 153. — Catherine compte le sonder, 156. — Il prétend qu'il aura bientôt des reîtres en Lorraine, 158. — A l'intention de s'appuyer sur l'armée qu'il attend d'Allemagne, 162. — Se plaint de ce que les soldats du capitaine Mercure ont tenté de le faire prisonnier, 163, 167. — A envoyé le sieur des Réaux avec une instruction: consent à aller à Marans pour l'entrevue avec la reine, 168, 169. — Sa lettre au sieur de La Lardière, qui doit l'assister à l'entrevue, 173, note. — Lettres à la reine mère, 179, note. — On le dit mécontent de la trêve conclue entre Élisabeth et le roi d'Espagne, 180. — Catherine lui demande de mettre un terme aux incursions de ses gens et de renvoyer les prisonniers qui ont été faits malgré la trêve: elle accepte de le voir à Veluire; lui donne toute satisfaction au sujet de l'argent qu'il réclame, 182 et 183. — Sa lettre envoyée par La Roche, 183, note. — Dangers qu'il court en passant par le canal, 184. — S'engage à venir à Veluire, 187. — Lettre de la reine, 187. — Elle s'étonne de ce qu'il a dit, 188. — Il recule toujours la conférence; il a envoyé à sa place le vicomte de Turenne et ne veut traiter de la paix qu'en présence des députés protestants, 189, 190, 192, 222, 226. — La reine se met en garde contre ses surprises, 233, 256, note. — Sa victoire sur le duc de Joyeuse à Contras, 264, 279, 280, 305, 312, note. — Catherine reproche à la reine d'Angleterre les envois d'argent qu'elle fait au roi de Navarre en dépit des traités, 323 et 326, 334.

— (La reine DE). Voir VALEIS (Marguerite DE).

— (La princesse DE). Voir BOURBON (Catherine DE).

NAZARETH (L'archevêque DE). Voir FRANGIPANI (Fabio-Mirto).

NEMOURS (Jacques DE SAVOIE, duc DE), 7 et note, 178, note, 388, note.

— (Anne d'Este, duchesse DE), sa veuve. A envoyé vers le Pape afin d'obtenir les bulles pour son fils, le marquis de Saint-Sorlin, 171, 205, 237, 270, 345, 388, note.

— (Charles-Émmmanuel DE SAVOIE, duc DE), 7 et note. Fait partie de l'armée du roi et poursuit les protestants, 305. — Offre ses services au roi, 345, 389, note.

NESMES (Le sieur DE), employé à la recette générale de Poitiers. A été conduit prisonnier à Saint-Jean-d'Angély, et ensuite enlevé par quelques-uns, qui veulent lui faire payer rançon; la reine intervient, 94 et 95. — Elle veut qu'il soit considéré comme son serviteur et remis en liberté, 102.

NEUFVILLE (Nicolas DE). Voir VILLEBOY.

— (Charles DE). Voir ALINCOURT (Marquis D').

NEUFY ou mieux NEUFVIL (Bertrand DE FAYOLLE DE MELLET, seigneur DE), capitaine protestant ayant à sa solde le régiment de Neufvle. S'est emparé de Maillezaïs, 86, note. — Il a été fait prisonnier par les troupes du roi, 91, 92, 107 et note. — La reine se plaint des pillages commis par ses soldats, 132, 157, 158, 161, 163, 181.

NEUFIL (Étienne DE), président au parlement de Paris, 350 et note, 359, 362.

NEVERS (Louis DE GONZAGUE, duc DE), gouverneur de Champagne, plus tard de Picardie. Lettre de la reine qui le prie d'écrire au roi, d'après un modèle qu'elle lui envoie: il

annote cette lettre, non sans ironie, 12. — Catherine lui dit qu'elle est fort heureuse que la paix soit faite et l'engage à venir à la Cour, 16. — Et à ne pas douter des paroles du roi, 18. — Elle voudrait le voir avant son départ pour Chenonceaux, 20, 22.

Autre lettre, 23. — Lettre du roi, qui, pour lui montrer sa confiance, lui demande d'accompagner la reine mère en Poitou, 23, note. — Catherine lui écrit qu'il doit venir tout droit la trouver, sans aller baiser les mains au roi, comme il en avait l'intention, 26. — Elle regrette qu'il ne soit pas encore venu pour l'accompagner, 29. — Il est allé trouver le roi, 32. — Elle le fait presser pour venir la rejoindre, 35 et note. — Elle craint qu'il ne s'excuse, 42. — Est arrivé près de la reine et se montre très dévoué au roi, 45. — La lettre de Bellièvre servira à le réconforter, 46. — Se plaint du marquis de Pisani, montre à la reine sa correspondance avec le Pape et les cardinaux, 60. — La reine veut qu'on lui verse l'arriéré de sa pension, 62, 63. — Elle ira à la Mothe-Saint-Herae, 79 et note. — Il rend visite au prince de Condé, 112, 118, note. — Il se plaint amèrement de ce que le roi se montre si indifférent pour lui, 144. — Il est fort mécontent et veut quitter la reine, 166, 167.

Lettre du roi, 196, note.

Il a reçu le roi dans sa maison; la reine mère espère qu'il sera bientôt gouverneur de Picardie, 197.

Elle lui conseille de prendre doucement les Picards, qui au fond, sont dévoués au roi, 203.

Lettre du roi, 203, note. — Catherine est contente qu'il ait trouvé les Picards si raisonnables, 214.

— Elle le loue d'avoir accommodé les affaires en Picardie, et voudrait qu'on pût avoir partout un « Monsieur de Nevers », 220. — Elle lui racontera ce qui s'est fait pour Mezières, 224. — Elle sera heureuse de le voir: il a rendu grand service au roi, 228, 235, note, 328. — La reine compte sur la duchesse qui lui dira ce qui se passe à Paris, 337 et note. — La reine a été émue par des propos venus de Rome; mais elle lui a rendu toute sa confiance, 341. — Il tient à ce que le roi le change de gouvernement, 351. — Lettre de la reine, 371. — Correspondance de Vulcob, 379. — Catherine lui demande d'exempter Elle-Bouchard de garnison en faveur de Madame de la Trémoille, 386. — La reine le complimente sur les succès de son armée; elle promet d'aider son protégé Chandon à prouver son innocence; elle lui parle du gouverneur que le roi

vent nommer à Saluces, 392. — Lettre que lui adresse Chandon, 392, note. — La reine parle des États de Blois, 393. — Lettre de Cavriana, 393, note. — Lettres adressées par le duc de Nevers à Catherine de Médicis, du 1^{er} octobre au 10 décembre 1587, 472-476. — (Henriette de Clèves, duchesse de). Mot d'amitié de la reine mère, 15. — Trois lettres de Catherine pour l'engager à décider son mari à venir, 21 et 22. — Se réjouit de la voir bientôt, 23, 45, 79. — A prié d'envoyer Louis d'Avantigny aux bains de Bourbon, 82. — Accompagne la reine, 82, note, 112, 144, 163. — Est allée voir le roi, 166, 167, 197, 214, 215. — Est avec la reine à Paris à la journée des Barricades, 337 et note, 344. — (Catherine de Gonzague, fille aînée du duc de). 16, note, 112. — Son mariage, 143 et note, 144. — (Henriette de Gonzague, se-

conde fille du duc de). 16, note. NEVERS (Nièvre), 74, note. NIOT (Deux-Sèvres), 30, 31, 34, 36, 38, 76, note, 78, 83, 92, 138, 180, 189 et note. NIVAUDIÈRE (Le sieur). Est un des voleurs de l'argent du roi, 80. NOIRMOUTIERS (Charlotte de Beanne, veuve de Simon Fizes, seigneur de Sauve, femme de François de La Trémoille, marquis de), 496. NORMAND (Le sieur Le), capitaine protestant. Commande une troupe qui a envahi le Berry; la reine désire qu'il soit puni, 63. NORMANDIE (Les lieutenants-généraux de). Catherine ayant eu avis qu'on entreprendrait sur un château de la côte de Normandie, les prie de faire surveiller le rivage, 254. — (MM. des villes de). Lettre de la reine avec l'ordre de laisser passer le régiment de Brigueu, 294. NOT (François de La), 346, note. NOVOLOX (Le sieur), maître d'hôtel du roi, 328.

O

O (François de), lieutenant général d'une partie de la Basse-Normandie. A été nommé à cette charge au détriment des sieurs de Carrouges et de Pierre-court, 6, note, 8, 268, 269. — (Charlotte-Catherine de Villequier, dame de), 6, note. OLIVAINVILLE (Seine-et-Oise), mai-

son de campagne du roi, 103. Orléans (Louet), 36, 37, 74, note, 196, note, 372, note. ORSINO (Alphonse de), colonel des Corses, 151, note. Est envoyé pour la défense d'Étampes, 262. ORSAY (Charles Borcier, seigneur de), président au parlement. Sera envoyé à Orléans pour les affaires

de la reine mère, 37 et note. OSSAT (Le sieur de), docteur en lois, le futur cardinal. Est à Florence pour prendre possession des biens revenant à la reine mère, 19. Doit s'entendre avec les ministres du grand-duc de Toscane, 39, 201, 220.

P

PAILLON. Porteur de lettres, 255, note. PALLAVICINI (Orazio), ambassadeur d'Angleterre en Bavière, 32, note. S'intéresse à l'armée qui doit se lever en Allemagne pour le roi de Navarre, 168 et note.

PALOSI (Marcantonio), citoyen romain, 444. PAPILLON (Le sieur), marchand de drap, 289. PARVUS (Ludovic de), aumônier du roi. Henri III lui donne l'abbaye

de Fontaine-Jean après la mort de l'abbé de Pléinpiéd, 32, 33 et note. PARAT (Le sieur), secrétaire du maréchal de Biron, 53, 54. PARIS (MM. du Parlement de). La reine, en leur reprochant les diffi-

- cultés qu'ils font, leur annonce que le sieur de Lansac se présentera avec une dernière jussion, 263. — Après la journée des Baricades, le duc de Guise leur a fait dire de ne pas entrer au Parlement, 337. — La reine leur ordonne de s'y rendre, 338.
- (MM. de). La reine leur écrit : elle se plaint des retards que met le bureau de la Ville dans le recouvrement des deniers, 237.
- (L'évêque de). Voir GONDY (Pierre de).
- PARISIÈRE (Le sieur de LA). En réponse à sa lettre, Catherine lui dit que le roi et elle sont toujours disposés à faire un échange de terres avec la comtesse de Sancerre, 200.
- PARME (Alexandre FARVÈSE, prince, plus tard duc de), 20. Philippe II lui donne pouvoir de conclure une trêve avec Élisabeth, 180, 207, note, 220, 228. — Passera avec son armée le long de la frontière, 287. — Il y a grande apparence qu'il a l'intention de favoriser la descente de l'armée navale, 300, 310, 351, 366. — La reine insiste auprès de Mendoza afin qu'il lui soit défendu de passer la frontière pour secourir les huguenots, 367.
- Catherine lui écrit avoir donné pouvoir au sieur de Malpierre pour négocier la continuation de la trêve de Cambrai, 393.
- (Marguerite d'Autriche, duchesse de), sa mère. Par sa mort, le procès avec Catherine a changé de face, 53, 199.
- PARTHENAY (Deux-Sèvres), 141 et note.
- (Les habitants de). Ils ont beaucoup souffert par la peste et les armées : la reine prie le roi de bien accueillir leur requête à propos des tailles, 141.
- PELLVÉ (Le cardinal de), archevêque de Sens, 217. Lettre de la reine, 244, 266, note.
- PENNAULT (Le sieur de), capitaine. La reine lui écrit pour le rassurer au sujet de l'argent des mortes-paies de Maubertfontaine, 284.
- PERETTI (La duchesse Camille), sœur de Sixte-Quint. Le marquis de Pisani doit la complimenter de la part de la reine, et tâcher de savoir ce qu'elle pense du cadeau que lui a fait celle-ci, 325 et note, 328. — Le marquis lui a présenté la tapisserie de la reine mère, 385, note.
- (Alexandre). Voir MONTALTO (Le cardinal de).
- PÉRONNE (Somme), 455.
- PERREUSE (Nicolas-Hector, seigneur de), prévôt des marchands, 338, note, 339, note, 353. — La reine demande sa libération, 356 et note.
- PETIN (Le sieur LE). A été envoyé au roi par une assemblée qui s'est faite à Lyon, 181.
- PETREMOI (Adrien de), intendant des finances, 230, 248 et note, 253, 291, 292, 306.
- PEYRE (Isabeau de LA). Voir GREISSAC.
- PEYFFER (Ludwig), colonel des Suisses catholiques, 400 et note.
- PHILIPPE II, roi d'Espagne, 1, 4, 7 et note. — Lettre de félicitations de la reine mère à la naissance du fils de sa fille, 11. — Catherine voudrait pouvoir disposer d'autant d'argent que lui, 76, note, 156, 167, 192, 207. — Ses intrigues, 280. — La reine s'informe auprès de Longlée de son armée navale, 284 et note, 286, 300, 326, 327, 340, 346, 355, 362 et note. — La reine désire qu'il vive en bonne amitié avec le roi de France, 366. — Mais elle déclare que le roi est encore assez fort pour se défendre contre lui, 367, 368, 390 et note, 391.
- PHILIPPOT (Nicolas), fermier de l'abbaye de Saint-Pierre. A été fait prisonnier par les gens du duc de Bouillon : la reine veut qu'il soit rendu sans rançon, 229.
- PIC DE LA MIRANDE (Fulvie). Voir ROCHEFOUCAULT (Comtesse de LA).
- PICO (Livia), ancienne dame d'honneur de Catherine de Médicis, 380, note.
- PIENNES (Charles de HALLUIN, seigneur de), puis duc d'HALLUIN, 214 note, 215, 239, 451.
- PIERRECOURT (Jacques de MOY, seigneur de), conseiller d'État, capitaine de cinquante hommes d'armes, 7, 232, note, 234. — Seconde le sieur de Carrouges en Normandie, 237, 238, 239. — Doit rester en Normandie avec sa compagnie, 243. — A écrit à la reine au sujet des garnisons, 254. — Elle l'approuve d'avoir fait prisonniers le sieur Gratepance et les siens, 256. — Elle lui écrit d'attaquer les huguenots en Normandie, 310, 311, 315. — La reine lui donne ordre de se rendre du côté de Hengneville, dès que le sieur de Longaunay aura besoin de sa compagnie, pour empêcher la descente des gens arrivés du côté de la mer, 316, 317, 318.
- (Charlotte, dame de), sa mère. Voir MEILLERAY (de LA).
- PIERRE (Le sieur), lieutenant du régiment de Vireluisant, 181.
- PIS (Jacques LALLIER, sieur de), secrétaire du roi de Navarre. Il a accompagné le maréchal de Biron qui retourne vers la reine mère, 145 et note. — Prétend que le roi de Navarre a les meilleures intentions, 146, 151.
- PIVART (Claude), sieur de GRAMAILLES secrétaire d'État, 33, 56, 58, 71, 75, 77, 90, 93, note, 107, 121, 150, 158, 161, 181, 192, 200. Assiste la reine à l'entrevue avec le duc de Guise et les autres princes, 206, 211, 222, 252, 266, 290, 295, 300, note, 339.

- et note, 340. — Se trouve avec la reine quand les ligueurs présentent leur requête, 343, 349, 350, 351, 352, 358, 366, 370, 394, note.
- (Claude), son fils, vicomte de COMBLAIS, secrétaire de la reine mère, gouverneur de Château-Thierry, 24, 29, 90, 94, 100. — Il est envoyé comme ambassadeur en Écosse pour remplacer son beau-frère le baron d'Esneval, 320 et note. — Le cardinal de Guise a saisi ses meubles à Château-Thierry, 356, 357.
- PINEY (François de LUXEMBOURG, duc de), capitaine de cent hommes d'armes. Est envoyé en Italie et doit complimenter les seigneurs de Venise, 14 et note. — Et aussi la princesse de Mantoue sur la naissance de son fils, 15. — Dîne chez le pape avec le marquis de Pisani, 15, note, 17. — A été bien reçu par la duchesse de Savoie, 29, 61. — Est revenu en France, 126, 202 note.
- PISANI (Jean de VIVONNE, sieur de SAINT-GOLAUD, marquis de), ambassadeur à Rome. Retourne à son poste, est bien reçu par le Pape, 15 et note. — Catherine lui dit d'obtenir du pape la dispense d'âge pour le duc d'Angoulême, 17. — Lui parle de ses affaires avec le duc de Toscane, 19. — Et lui recommande chaudement les intérêts du clergé de Cambrai, 19. — Lui annonce son voyage en Poitou, et le charge de faire entendre au Pape qu'elle ne le fait pas dans un but religieux, 29. — A visité la jeune duchesse de Savoie, 29. — La reine lui recommande le jeune Bullant, 29. — Lui parle de ses affaires à Florence, 38, 40, 55. — Il a envoyé des nouvelles très importantes, 57. — A pris une attitude fort hostile vis-à-vis d'un courrier du duc de Nevers, l'a fouillé et détenu prisonnier, 60 et note. — Il a envoyé une intéressante lettre à la Cour, 78, 90, 100, 120. — La reine le remercie de ses bons offices près du Pape pour le fait de sa négociation, 122. — Elle lui demande d'obtenir du Pape que le marquis de Saint-Sorlin reçoive *gratis* ses expéditions, 171. — Lettre du roi, 194 note. — Elle le charge de prendre possession de son palais à Rome et d'envoyer quelqu'un vers le grand-duc, 201. — Elle se plaint des malheurs du royaume, et espère que le Pape assistera le roi, 202. — Lui recommande le s^r de Bressieu, 202. — La reine répond à une lettre relative à ses affaires personnelles et s'en repose entièrement sur lui, 214, 219. — Elle trouve qu'il agit très bien et lui donne encore quelques instructions pour ses biens en Toscane, 220. — Lettre de la reine, 226. — Lui dit comment il devra se conduire si le duc de Toscane n'accorde pas ce qu'elle demande, 227. — Cependant elle préfère arranger les affaires à l'amiable et le prie d'attendre avant de faire actionner le duc à Rome, 228. — Elle lui parle de ses affaires de Florence et apprécie son secours; lui reproche son silence sur son mariage, 259. Catherine dit avoir éprouvé beaucoup de plaisir des intentions que le nouveau duc de Toscane paraît avoir sur sa petite-fille, 277. — Sa lettre au roi, 297 note. — La reine le félicite de son mariage et, retient sa femme parmi ses dames d'honneur; elle lui parle de ses affaires de Florence, 315. — Elle a appris avec grande joie que le duc de Toscane songe à épouser sa petite-fille de Lorraine, 318. — Encore ses affaires avec le grand-duc, 319. — Elle lui recommande l'affaire d'Isabeau Beliseau, 320, 324 note. — Lui demande une information concernant la duchesse Camille Perretti, 325, 326. — Elle le prie d'obtenir du Pape que Augustin Comba soit pourvu de l'abbaye de Domp martin, 327. — Lettre de la reine, 331. — Il a été scandalisé par une lettre du duc de Nevers au Pape, 338. — Il sera averti des bons sentiments du duc, 341. — Lettre de la reine qui loue beaucoup le sieur Caracciolo, venu de la part du Pape, 381, 382, note. — Elle lui écrit au sujet du mariage de sa petite-fille, dont les articles sont arrêtés, et le prie de quitter l'hôtel qu'il habite, pour s'établir dans un autre que le grand-duc lui cèdera, 385. — Sa lettre à la reine, à laquelle il assure que la princesse sera la très bien venue dans le duché, 385, note. — Elle le prie de s'intéresser à la promotion du marquis de Saint-Sorlin au cardinalat, 389. — Lettre du roi qui lui parle de la santé de sa mère; et quelques jours après annonce sa mort, 395. — Lettres du marquis de Pisani à Catherine de Médicis, 480 à 484.
- (La princesse Julia SAVELLI, marquise de). Son mariage, 260 et note. — La reine mère l'a admise au nombre de ses dames, 315 et note.
- PLANCHÉ (Le sieur de LA), 95, 100.
- PLASSÉ (Le sieur de), protestant. Propriétaire du château de Gandon-la-Ronde, 184.
- PREMIER (Pierre de TOLLET, abbé de), aumônier de la reine. Est toujours chargé des intérêts de la reine à Florence, 5, 6. — Sur le point de mourir; la reine dispose des abbayes qu'il laissera en faveur

- de son frère, 32 et note, 65 et note. — Cité, 451.
- PLESSIS (François du). Voir RICHELIEU.
- PLUVIET (Le baron de), capitaine protestant. A enlevé Auxonne à Jean de Saulx-Tavannes, 27, note.
- POENY (Jacques d'ANGENNES, seigneur de), gentilhomme de la chambre du roi. Accompagne la reine, 79, note, 91, 92, 94, 107, 108. — Porteur d'une lettre au cardinal de Médicis, 198. — La reine lui annonce que le sieur de Sarlabos sera envoyé pour la défense de Chartres, 275. — Il est député en Savoie pour sommer le duc de rendre les places qu'il avait prises, 390 et note.
- POISSY (*Seine-et-Oise*), 229, 364.
- POITIERS (*Vienne*), 90, 102, 103, 131, 197.
- (Les maire et échevins de). Lettre de la reine, 139.
- (Les président et trésoriers de). Catherine leur répond à une requête qu'ils ont présentée, 149. — Lettre de la reine, 177, 186, 187. — Elle s'excuse d'avoir pris une partie de la recette de Fontenay pour le roi de Navarre, 188. — Leur dit qu'elle prend des mesures pour éviter que le peuple ne souffre des garnisons, 191.
- (Les officiers de la justice de). La reine leur commande de faire bonne justice d'un voleur qu'ils doivent juger, 183.
- POUS (Jacques de), seigneur de Mirambeau, 98, note.
- (Jean de), seigneur de Plas-sac, son fils, gouverneur de Pons, capitaine catholique. A fait une levée, et doit aller trouver la reine pour rendre compte de cet acte, 97. — Elle le lui commande, 98.
- POUS (*Charente-Inférieure*), 154 et note.
- POUT-A-MOISSON (Henri de Lorraine, marquis de), fils de Charles III de Lorraine et petit-fils de la reine mère. Lettre de la reine, 249 et note, 364 note, 365.
- POUT-ARCY (*Aisne*), 332 et note.
- PONTARRÉ (Geoffroy CAMUS ou Le CAMUS, seigneur de), maître des requêtes. Accompagne la reine, 79 note. — Envoyé vers le roi de Navarre, 82. — Lettre du maréchal de Matignon, 83 et note, 87, 88, 92. — Va encore trouver le roi de Navarre, et sera employé dans toutes ces négociations, 110 et note, 111. — Envoyé au duc de Mayenne, 127. — A la prière de la reine, le roi l'a nommé de son conseil, 135, 136, 137, 138, 140, 146, 161 note, 167, 169, 170, 191, 194, 196, 368.
- PONT-DE-L'ARCHE (*Eure*), 231 et note, 237, 515.
- PONT-REMY (*Somme*), 216 et note, 456.
- PONT-SAINT-VINCENT (*Meurthe-et-Moselle*), 264 note.
- PORT-DE-PIELLE (*Vienne*), 90 et note, 127.
- PORGES (*Nièvre*). Le roi compte y faire un séjour, 20, 22, note, 29, 30, 40 et note.
- POISSARD (Daniel). Voir SAINT-BRICE.
- POWER (Pierre), évêque de Ferns en Irlande. Délivré de prison par les protestants, il va chercher un refuge à Rome: est recommandé par la reine au duc de Florence, 3 et note.
- POYANNE (Bertrand de BAYLENS, seigneur de), sénéchal des Landes, gouverneur de Dax. La reine lui recommande de se méfier des gens du roi de Navarre, qui n'ont un passeport que pour traverser son gouvernement, 149.
- PRAILLOX (Le sieur), capitaine, truchement du roi en langue allemande. Catherine veut l'envoyer en Allemagne pour la tenir au courant de ce qui s'y passe, 42 et note. — Il est chargé d'aller chercher la première partie des reîtres du maréchal de Schomberg, de les conduire près du roi et de rester à leur tête. Il devra donner des nouvelles des mouvements de l'armée du duc de Bouillon, 241. — Remerciements de la reine pour sa conduite, 242.
- PRADIN (Le capitaine), 90, 132.
- PRAT (Renée de). Voir CORTON (Marquise de).
- PRESSIN (Le sieur de), 239.
- PRESSY ou PRÉCY (Charles de SAINT-GELAIS, seigneur de), fils de Laussac, gentilhomme du roi. La reine le recommande au duc de Toscane, qu'il doit visiter de sa part, en allant en Italie, 341.
- PRECHAMIE, ou PEUCHAMIE (Pierre de Donadieu, sieur de), capitaine gascon, gouverneur du château d'Angers. La reine lui a écrit de s'emparer du sieur Clermont d'Amboise, 43. — Recommandations relatives au passage de la Loire, 44. — Elle lui écrit de laisser Angers sous bonne garde, et de marcher contre de Clermont et contre les forces qu'il a rassemblées, 47, et de s'entendre avec le sieur de Lessart pour empêcher le passage de la Loire à Saumur, 48-50.
- PRY DE FOI (Jean de), seigneur de Portan, capitaine du duc de Joyeuse, 157. La reine lui ordonne de disperser les gens de guerre qui, sous son nom, font beaucoup de dommage au pauvre peuple, 159.
- PUYLOBERS (Melchior de SAINT-MARTIN, seigneur de), maître d'hôtel de la reine-mère. A été mené prisonnier à Saint-Jean-d'Angély ainsi que son beau frère, 90. La reine les fait rendre sans rançon, 92, 95. — Est chargé de visiter la reine Louise de la part de la reine mère, 123 et note. — Catherine

- prie Villeroy de le dédommager, lui et son beau-frère, de tout ce qu'ils ont perdu étant prisonniers, 124.
- PRUNELÉ (Charles de). Voir ESNEVAL (D').
- Q**
- QUÉLUS (Le sieur de Lévis de), fils du sénéchal de Rouergue, favori de Henri III, 3, note, 357 note.
- QUIERQEVILLE (*Manche*), 234 et note.
- QUITRY. Voir GUITRY (Jean de Chalmont, sieur de).
- QUOQUELLET (Le sieur Juvellac, dit le baron de), protestant retiré en Angleterre. On dit qu'il doit venir avec des vaisseaux destinés au roi de Navarre, pour s'emparer d'un château en Normandie, 254.
- R**
- RAMBOUTILLET (Nicolas d'Angennes, marquis de), lieutenant-général des armées du roi, 50, 51. — Va trouver le roi de Navarre, 82, 83 et note, 87, 88, 92. — Est envoyé vers Henri III pour demander des instructions, 119 note, 120 et note. Il est malade et retourne à la cour, 121, 123, 137, 138, 144, 161 note. — Réponse de la reine à sa lettre, 265, 344. — A adressé la parole à d'Espinaç, envoyé de la ligne, 349, 356, 357, 358, 371. — Avec ses frères, il doit hériter du cardinal; et, en leur nom, la reine demande la punition de ceux qui l'ont empoisonné, 382, 383, 384.
- (Charles d'Angennes, cardinal de). Quoique malade, la reine le trouve si affectionné au roi, qu'il serait le plus propre à succéder en la charge du cardinal d'Este, 139.
- Est mort empoisonné; la reine en demande justice au Pape, 382.
- RAMBURES (Le sieur de). Doit arriver pour conférer avec Bellièvre de la part du duc d'Aumale, 336 et note.
- RANDAN (Louis de La Roche-Foucauld, comte de), gouverneur d'Auvergne. La reine veut mettre fin à sa querelle avec Lavaudin, 3 et note, 4 et note, 109 note. Catherine desiré qu'il rende son gouvernement au marquis de Canillac, 154, 181. — Amène des forces aux ligueurs, 348. — Cité, 454.
- RANDAN (Fulvia Pico della Mirandola, comtesse de), femme du précédent, 497.
- RAPIN (Le sieur de), 65 note.
- RASTIGNAC (Peyrot Chapt de), 454.
- RATTE (Le sieur), 247.
- RÉ (L'île de) | *Charente-Inférieure* |, 200.
- REALX (Le sieur de), lieutenant du régiment de Bellegarde, 181.
- RÉAUX (Antoine de Moret, seigneur des), ou de RÉAU, conseiller et chambellan du roi de Navarre. Accompagne le sieur de Chevreault vers la reine mère, 53, 54, 55. — Est retourné auprès du roi de Navarre, 57, 67, 68 et note; 69, 78, 79, 91, 92, 100. — Dit que la reine n'a pas traduit fidèlement l'opinion du roi, son fils, 123, 138, 161 note. — S'est fait l'interprète des plaintes du roi de Navarre, 163. — Tâche de retirer ce qu'il a dit, 167, 168. — A la l'instruction du roi de Navarre devant le conseil de la reine, 169. — Est chargé de porter l'argent promis au roi de Navarre, 172 et note; 175, 187, 188.
- RECHANEVOSTX (Gabriel de). Voir GERON.
- RECHAVILLE (Louis d'Altonville, sieur de), gouverneur de Chartres. La reine lui donne l'ordre de faire mener à Chartres tous les bles des environs, afin qu'ils ne puissent servir aux troupes ennemies, qui arrivaient en Beauce au mois d'octobre 1587, 257, 260 et note; 261, 295, note.
- RECHAULT (Le sieur), trésorier, chargé de régler les comptes du duc d'Anjou, 34.
- (Le sieur). Porteur de lettres, 288, 298, 310.
- REIMS (*Marne*), 205, 224.
- RETHELOIS (Charles de Goxzault, duc de), fils du duc de Nevers, 16 note; 228.
- RETZ (Albert de Goxzault, maréchal de), 28. — Accompagne la reine en Poitou, 79, 80, 100. — Est en désaccord avec le prince de Conde et n'assiste pas à la première entrevue, 111 et 112, 164. — Voudrait quitter la reine à cause du prince de Conde, 166, 268.
- Catherine lui écrit que des Suisses qu'il conduira près de Paris, il doit laisser trois compagnies à Melun et deux à Corbeil, 269, 271.
- Autre lettre de la reine, 273, 276, 284, 288, 291. — Il quittera Paris en passant par Etampes, 294.
- (Claude de Clermont-Tonnerre, maréchal de), sa femme,

- A favorise la nomination de M^{me} de Gayant, comme dame d'honneur de la reine mère, 150.
- REYNIÉ (Le sieur), 284.
- RHINGRAVE (Frédéric, comte), colonel d'un régiment de reîtres, 268.
- RIANDIÈRE (Le sieur DE LA), gouverneur de Parthenay, 141 et note.
- RI BELIEU (François DE PLESSIS, seigneur DE), grand-prévôt de France, père du cardinal. Il a envoyé vers la reine une homme très important et criard, pour s'assurer de ce qui lui est assigné sur l'année précédente, 185, 186 et note: 188.
- RIEUX (François DU PUY DU VAL DE LA JUE, baron DE), gouverneur de Narbonne, 302, 304, 307.
- (Renée DE). Voir CASTELLANE.
- RILLY (François BEGNARD OU RENART, seigneur DE), gouverneur d'Amboise, 65, note.
- ROCHE (Antoine de Bréhaud, sieur DE LA), premier écuyer tranchant de la reine mère, 53, 54. — Va trouver le roi de Navarre, 57. — La reine attend son retour, 65 et note: 67, 68 et note: 69, 70, 76, 77, 78 et note: 79, 80, 82, 91, 92, 94, 100. — Envoyé avec une instruction vers le prince de Condé, 111 et note: 138. — Accompagne le sieur du Fay auprès du roi de Navarre, avec les propositions de la reine, 147. — Est envoyé avec une instruction, 153 et note. — Est revenu et retourne avec un mémoire, 156, 158, 161 et note. — Est attendu par la reine, 162, 163, 168, 172 et note: 175, 179. — Dit que le roi de Navarre est contrarié de la trêve accordée à la reine d'Angleterre par Philippe II, 180. — Revient encore avec une lettre du roi de Navarre, et raconte ce qu'il a entendu dans son entou-
- rage, 183 et 184, 185, 187, 188, 310, 339, 344.
- (Le marquis DE LA), capitaine catholique. Lettre de la reine, 249 et note.
- ROCHE-CHALLAIS (La maison DE LA), 134.
- ROCHECHOIART (Beno DE). Voir MOREMART.
- ROCHEFOUCAULT (Charles DE LA), comte de Randan, 4, note.
- (Fulvie PIC DE LA MIRANDE, comtesse DE LA), sa veuve, mère du comte de Randan, dame d'honneur de la reine Louise, 4 et note.
- Avant promis que son fils rendrait son gouvernement au marquis de Canillac, la reine voudrait qu'elle le remette au roi, 154.
- ROCHEFOUCAULT (Louis DE LA). Voir RANDAN.
- (Charles DE LA). Voir LA-GUET.
- (François DE LA). Voir MOY-GUYON.
- ROCHELLE (LA) [*Charente-Inférieure*]. 27, note: 58, 79, 85, 91, 92, 94, 95, 133, 145 note: 154, 169, 172. — On y manque de vivres, 181.
- ROCHEMORTE (Le sieur), capitaine protestant, 43 note.
- ROCHEPOT (Antoine DE SULLY, comte DE LA), baron de Montmirail, gouverneur d'Anjou, 43, 47, 48, 49, 50. — La reine lui écrit pour qu'il surveille le passage de la Loire, 64, 81. — Sa lettre au roi, 93. — Lettre de la reine en faveur du sieur de La Faultrière, 106. — Elle lui recommande d'avoir soin qu'aucune surprise ne puisse être faite, 135. — Et lui écrit de n'avoir crainte que les régiments du sieur de Vircluisant ou du maréchal de Biron n'entreut dans son gouvernement; mais qu'il doit bien se tenir en garde contre les surprises, 181, 190, note.
- Lui dit qu'elle regrette qu'il n'ait pas fait justice de quelques-uns des soldats du régiment de Vircluisant qui sont entrés dans son gouvernement, malgré le roi, 192.
- ROCHE-POSAY (Le sieur DE LA). Voir ARAIN (D').
- ROCHEROLLES (Le sieur DE). Est fait prisonnier par les troupes du roi: on songe à l'échanger contre des places, 86.
- ROCROY (*Ardenne*). A été pris par les huguenots, 99 et note, 101. — Repris par les catholiques, 116, 127, 285.
- RODOLPHE II, empereur d'Allemagne. — La reine le remercie d'avoir arrêté les gens de guerre qui voulaient entrer en France, 151, 152, note.
- ROGER (Le sieur), valet de chambre du roi. Est envoyé en Angleterre pour s'informer de l'emprisonnement d'un des gens de l'ambassadeur, 155, 160.
- ROHAN (Catherine DE PARTHENAY-SOUEISE, dame DE). La reine demande au roi de prolonger le délai qui lui avait été accordé pour quitter le pays, 105 et note.
- (Françoise DE). Voir GARNACHE (DE LA).
- ROLAND (Nicolas), échevin et général des monnaies, nommé par les ligueurs. Il a prié la reine d'interceder auprès du roi pour que son frère soit rendu à la liberté, 360 et note: 362.
- ROMANS (*Drôme*), 31.
- ROSCHEROLLES (Pierre DE). Voir HUCQUEVILLE.
- ROSDIVELLI (Ercole), agent du cardinal d'Este en France. Porteur de lettres au duc de Ferrare, 380 et note.
- ROUË (Le sieur DE LA), gentilhomme du roi de Navarre, 26 note.
- (Le sieur DE LA). A fait prisonnière M^{lle} de Montastruc, 134.

ROQUELAURE (Antoine), abbé de Saint-Evroul, 237 note.

ROSNE (Le sieur de), capitaine de la Ligue, 357 et note.

ROSTAIN (Tristan de), chevalier des ordres du roi, gouverneur de Melun, lieutenant-général en Brie. Catherine lui donne des ordres pour la défense de la ville, 234. — Autres lettres, 256, 258. — Elle lui dit de faire lever cent soldats pour défendre la ville, 264. Le duc de Betz doit lui laisser trois compagnies de gens de pied, 268, 269, 271, 273, 274 note; 284, note. — Il défendra Melun contre les ligueurs et conservera la ville à Henri III, 357 note.

ROUX (*Seine-Inférieure*), 287 note; 288, 298, 303, 347, 371.

— (Les avocats et procureurs généraux en la cour de parlement de). Lettre de la reine, 239. — Elle se plaint au roi de leur refus de vérifier un édit, 272, 299.

— (Les chanoines et autres ecclésiastiques de). — Lettre de la reine au sujet de la garde de la ville, 303.

— (Les conseillers et échevins de). Réponse de Catherine à leur requête, 249, 298. — Elle leur

reproche vivement de veiller si mal à la garde de la ville, et ordonne que les grands, aussi bien que les petits, soient de service aux portes, 299.

ROUET (Louis de La Béraudière, seigneur de L'Isle), gouverneur de Châtelleraut, 69. La reine lui recommande d'assembler la noblesse et les bourgeois pour attaquer la troupe de Lesborie, et de s'entendre à ce sujet avec le sieur de La Guierche, 72. — Elle lui écrit à propos d'une levée faite par le capitaine de Pons, 97, 98. — Et pour la sûreté du chemin entre Châtelleraut et Poitiers, 103, note; 131, note. — Lettre de la reine au sujet de son oncle qui a été fait prisonnier, et du sieur d'Aubécourt qu'il a pris lui-même, 140, 190 note.

— (Madeleine De Fol de Vigeay, dame de L'Isle), sa femme, 72, note.

— (Louise de La Béraudière, dite « la belle Rouet », ancienne maîtresse d'Antoine de Bourbon, épouse, en 1580, Robert de Combaut. La reine mère lui donne par testament dix mille ecus, 497 et note.

ROUSSIÈRE (Pierre DEBROT, seigneur de La), gentilhomme du roi, gouverneur de Niort. La reine lui annonce son arrivée et le prie de veiller à ce que le sieur de Suresnes puisse prendre 7,500 écus de la recette que le sieur des Réaux doit porter au roi de Navarre, 171.

ROY (François Le). Voir CHAVIGNY.

ROYAN (*Charente-Inférieure*), 53, 54, 59, 200.

ROGIERS-SUR-LOIRE (LES) [*Maine-et-Loire*], 47.

RUCELLAY (Orazio), homme de confiance du grand-duc Ferdinand de Toscane. Il se montre très affectueux dans la négociation dont il a été chargé par la reine mère, 331. — A très bien conduit les préparatifs du mariage de la princesse de Lorraine, 385, note. — Sa lettre à la reine. C'est lui qui épousera la princesse au nom du grand-duc, 386, note; 391.

RUE (Le capitaine La), 259.

RUFFEC (Philippe de Volvire, marquis de), 78, note.

— (Mademoiselle de DAILLOX, marquise de), sa femme, 78 note.

S

SAGONNE (Jean Barot de La Bourdaisière, comte de), capitaine catholique, lieutenant sous le maréchal de Biron, 27 note. — Est parti avec la compagnie du maréchal, 100 et note.

SAILLÈRES (Le sieur de), gentilhomme protestant d'Anvergne. La reine prie le marquis de Canillac de mettre un catholique dans sa maison pour la garder, au lieu de la faire raser, 96.

SAINT-AUNAY (*Loire-et-Cher*), 243 et note.

SAINT-AFFRODITE (l'abbé de), de Béziers, selon l'Estoile. — Voir Sainte-Affordite.

SAINT-BERTRAND DE COMMINGS (*Haute-Garonne*), 104 et note.

SAINT-BRIOT (Daniel Poussard, seigneur de), maître d'hôtel du roi. Est propriétaire du château où se fera la conférence entre la reine et le roi de Navarre, 109 note.

SAINT-BRIEC (Le château de) [*Charente*], 28 note; 76 note; 108.

La reine trouve le château très bien situé et bien dispose pour

la conférence, 109 et note, 112.

SAINT-BRISSON (Le sieur de), président au Parlement de Paris. Propriétaire du château de Rupière, 169.

SAINT-CLOUD (*Seine-et-Oise*), 361, 364.

SAINT-DYÈS-SUR-LOIRE (*Loire-et-Cher*), 196 et note.

SAINT-ÉMILION (*Gironde*), 302.

SAINT-ÉVOULT-D'ACRI (*Calvados*). Abbaye bénédictine, 237 et note.

SAINT-FLORENTIN (*Yonne*), 236, note.

SAINT-FLOUR (*Cantal*), 96.

- (MM. de). La reine les prie de retarder quinze jours le procès de leurs prisonniers, le roi de Navarre s'étant plaint de la rigueur exercée envers eux, 95, 96.
- SAINT-GELAIS (Urbain de), évêque de Comminges. La reine, tout en faisant son éloge, prie le roi de le faire rembourser des frais extraordinaires qu'il a dû faire pour la reprise de Saint-Bertrand-de-Comminges, 104 et notes; 105.
- (Guy de). Voir LUNSSAC.
- (Louis de). Voir LUNSSAC.
- (Charles de). Voir PRESSI.
- SAINT-GENIEZ (Arnaud de Gontaut, seigneur de), lieutenant-général pour le roi de Navarre en Béarn, fils aîné de Jean II de Gontaut. Lettre du roi de Navarre, 38 note; 161 note.
- SAINT-GEORGES (Joachim de). Voir VÉRAC.
- SAINT-GOUARD (Jean de Vivonne, sieur de). Voir PISANI (Marquis de).
- SAINT-JACQUES (Le fauourg), 269, 274.
- SAINT-JEAN-D'ANGELY (*Charente-Inferieure*), 90, 93, 94, 145 note; 154 et note, 180, 181.
- SAINT-LO (*Manche*), 315.
- SAINT-LOUIS des Français, à Rome. Donation de la reine mère à l'église et à l'hôpital, 493.
- SAINT-LOYS (Le sieur de), gentilhomme piémontais. La reine lui ayant écrit, attend sa réponse, 58.
- SAINT-LUC (François d'ÉPINAY, sieur de), favori de Henri III, gouverneur de Brouage. La reine a envoyé une lettre à Villeroy par un de ses gens, 83. — Elle lui écrit au sujet de la sûreté de la ville, 142. Elle répond à sa lettre pour la défense de Marennes, 165, 170. Et le prévient que le sieur de Villetard, avec quelqu'un du côté du roi de Navarre, viendra pour faire retirer les troupes de ce dernier, 175.
- SAINT-MAIXENT (*Deux-Sèvres*), 67, 68, 69, 70, 76 et note, 77, 79, 80. — La reine y est arrivée, 84 et note; 141 note; 189 note.
- SAINT-MARC (Jean-Marc de JAMARS, sieur de), lieutenant-général à Meulan, 230 et note. La reine lui donne des ordres pour la défense de la ville et du château, 231.
- SAINT-MESGRIN (Le sieur de), 3, note.
- SAINT-MICHEL-EN-L'HERM (*Vendée*), 84 et note; 85, 86, 169, 181 et note.
- SAINT-PAUL (Le comte de), frère du duc de Longueville, 120 note.
- SAINT-POL (Antoine Monteton de), capitaine au service de la Ligue, 217. — A servi à la prise de Château-Thierry, 356, 357 et note.
- SAINT-POMPOINT (Le capitaine de). Doit apporter au roi la nouvelle de la prise de Maillezois; la reine le recommande pour une gratification, 88, 91, 106.
- SAINT-PONT-DE-TOMIÈRES (L'évêque de). Voir CLERMONT-LODÈVE (Jacques de CASTELNAU de).
- SAINT-QUENTIN (*Isne*), 223, note. — (M. le lieutenant du juge de). Lettre de la reine, 223.
- SAINT-SEXÉ (Le sieur de), maréchal-des-logis, 195.
- SAINT-SORLIN (Henri de SAVOIE, marquis de), frère du duc Charles-Emmanuel de Nemours. Il succédera à une partie des bénéfices du cardinal d'Este; la reine veut lui faire obtenir *gratis* ses expéditions, 171 et note. — Elle en écrit au cardinal Montalto, 236 et note; 237 et note. — Catherine demande pour lui le chapeau de cardinal, 388, 389. — Il sera duc après son frère et épousera la fille du duc d'Anjou, 389 note; 390.
- SAINT-VIAL (Antoine de LA TORRE, baron de), sénéchal du Gévaudan. Est venu se ranger auprès des ligueurs, 348.
- SAINT-YON (Le sieur), échevin de Paris, 306, 339 et note; 359 et note.
- SAINT-CROIX (Albert, archiduc d'Autriche, cardinal de), 39. La reine le propose pour remplacer le cardinal d'Este dans la charge qu'il avait au nom du roi, 139.
- SAINT-MARIE (Jacques de), seigneur d'AGNEAUX, capitaine catholique, gentilhomme du roi. Catherine lui dit le contentement qu'elle a que le roi l'envoie à Étampes, et veille à ce qu'il reçoive des munitions, 266. — La reine envoie sa lettre au roi, 276. — Lui écrit de laisser passer le duc de Guise par Étampes, et de rompre les fers des moulins aux environs, 281, 282, 288, 289.
- (Louis de), seigneur de Canchy, gouverneur de Carentan, 266, note.
- (Le sieur de), capitaine protestant. Le sieur de Puchairie a reçu des ordres pour attaquer ses forces et le faire prisonnier, 47, 48, 50.
- SAINT-MARTHE (L'avocat de), député de Poitiers, 94, 95.
- SAINT-ALFORDITE (L'abbé de), de Béziers. A été arrêté en octobre 1587 sur l'ordre de la reine, qui espère apprendre de lui les projets formés contre Cambrai, 263. — Il sera interrogé sur les intelligences pratiquées par lui avec les Espagnols, 273.
- SAINT-SÉVERINE (Jules-Antoine SARTORI, cardinal de). Lettre de la reine, que doit lui présenter le marquis de Pisani, 15.
- SAINTES (*Charente*). Une députation de la ville est venue présenter une requête à la reine, 116.
- SAINT-MARTIN (Laurent de), comte de Visque. Son héritage qui doit revenir à sa nièce, 46.

- (Louise DE). Voir BIRAGUE.
- SALLERS (Jean-Claude, seigneur DE), gouverneur de Meaux pour la Ligue, 357 et note.
- (Jeanne DE LÉVIS, dame DE), 357, note.
- SALIGNAC (Jean DE), neveu du sieur de La Mothe-Fénélon. S'est courageusement conduit à la défense de Sarlat, 324 et note; 327.
- (Louis DE), évêque de Sarlat, neveu du sieur de La Mothe-Fénélon, 327 et note.
- (Bertrand DE). Voir LA MOTHE-FÉNÉLON (DE).
- (Armand DE). Voir GAULLEAC.
- SALLE (Le sieur DE LA), gouverneur de Poissy. La reine lui écrit au sujet des fortifications de Poissy et la défense de la Seine, 220, 364.
- (Le sieur DE LA), capitaine. Est à Mâcon pour le maréchal de Retz, 164.
- SALLET (Le sieur), prisonnier à la Bastille. La reine ordonne au chevalier du Guet de le mettre en liberté.
- SANCERRE (M^{me} la comtesse DE), veuve de Louis du Buëil. Elle fera un échange de terres avec le roi, 200 et note.
- SANCERRE (Cher), 100, 256.
- SANSAC (Louis PREVOST, seigneur DE), 173 note.
- SANTA-CRUZ (Alvarez DE BASSANO, marquis DE), amiral espagnol. Était destiné à partir avec l'*Armada*, 284.
- SANTORIO (Jules-Antoine). Voir SAINT-SÉVERINE (Cardinal DE).
- SARDINI (Scipion). Il a passé un contrat pour fournir à la cour 50 à 60,000 cens; il préfère le laisser au sieur Castillo, 378.
- SARLAÇOS (Raymond DE CARDAILLAC, seigneur DE), capitaine de cinquante hommes d'armes, lieutenant du duc d'Épernon. Il est envoyé à Chartres avec sept compagnies pour la défense de la ville, 275.
- SARLAV, (le sieur DE), maître d'hôtel de la reine mère, 513 et note.
- SARLAT (Dordogne), 324 et note; 327 et note.
- (L'évêque DE). Voir SALIGNAC (Louis DE).
- SARRED. Voir VICO (Dominique DE).
- SAUMUR (Maine-et-Loire), 44, 47.
- SAVELLI (Julia). Voir PISANI (Marquise DE).
- SAVELZE (Le sieur DE), capitaine des ligueurs. On craint qu'il ne fasse des difficultés pour rendre Doullens, 217.
- SAVIGNAC (Main, baron DE), gouverneur de Castillon, 25, note; 27, note.
- SAVOIE (Charles-Emmanuel le Grand, duc DE), 7, note; 11, 12, 58, 67 et note. — Lettre de compliments de Catherine, 165. — Félicitations de la reine sur la naissance de son second fils, 204. — A l'occasion du voyage du cardinal de Lenoncourt vers le Pape, la reine s'informe de lui et de sa famille, 266. — Elle lui recommande le marquis de La Chambre et sa femme, 328. — Un mot de la reine, 336, 345 et note. — Catherine a chargé le sieur de Gondy de le visiter de sa part, 388. — Le prie de satisfaire le roi, qui le fait sommer de rendre les places prises par lui, 390. — Remettra Saluces entre les mains du roi, à condition qu'il y nomme un gouverneur qui ne soit pas suspect, 393.
- Catherine d'Autriche, duchesse DE), 7 et note. — A un fils, 11. — A reçu la visite du duc de Piney et du marquis de Pisani, 29, 58, 165, 204, 205. — Compliments de sa grand-mère, 225, 266. — La reine se plaint de ne pas recevoir de ses nouvelles, 267. — Elle a reçu une montre de sa grand-mère, 286. — Lettre de la reine qui veut la faire user de son influence sur son mari, pour qu'il rende au roi les places qu'il a prises, 390.
- (Philippe-Emmanuel DE), prince de Piémont. La reine mère est heureuse de sa naissance et sera sa marraine, 11, 12 et note; 165, 204, 205, 266.
- (Victor-Amédée DE), 12, note; 204 et note; 205, 225, 266.
- (Emmanuel-Philibert duc DE), 391.
- (Marguerite DE FRANCE, duchesse DE), 204, 391.
- (Jacques DE). Voir NEMOURS (Duc DE).
- (Charles-Emmanuel DE). Voir NEMOURS (Duc DE).
- (Henri DE). Voir SAINT-SORLIN (Marquis DE).
- (Henriette DE). Voir MAYENNE (Duchesse DE).
- (Madeleine DE). Voir MONTMORENCY (Veuve du connétable DE).
- SCHOMBERG (Gaspard DE), feld-marschal des reîtres du roi, 42. — La reine, en le remerciant des nouvelles envoyées par lui, le prie de toujours la tenir au courant de ce que font par les protestants en Allemagne, 55, 71, 157, note. — Elle craint qu'ils n'envoient des secours au roi de Navarre 222, 229, 241. — Catherine s'informe de la marche de l'armée du duc de Bouillon, lui envoie le sieur Praillon pour conduire une partie des reîtres, 242. — Sa lettre au roi, 242, note; 246. — Lettre de la reine, 261. — Elle lui écrit qu'elle espère qu'il se trouvera bientôt auprès du roi; elle lui fait envoyer quelque argent pour l'entretien des troupes, 265, 268, 338, 339, 352, 353, 354, 358, 378.
- SEBAST (Irlendues), 206, 207 et note; 212, 217, 254.
- SEGLIER (Pierre), président au parlement de Paris, 259. — Il con-

- duira les députés de Paris au roi; la reine l'aime bien, parce qu'il se montre dévoué, 354 et note.
- (Le sieur), son frère, 354.
- SEIGUR-PARDAILLAN (Jacques DE), 162, notes.
- SELINCOURT (Antoine DE SACQUESPÉE, seigneur DE), dit *le boiteur*, lieutenant général de l'artillerie, 236.
- Vient avertir la reine que les ligueurs sont maîtres de l'arsenal, 363 et note.
- SENDRAS (Le sieur), conseiller du roi, 236.
- SÉNECÉ (M^{lle} DE), 496.
- SENNETON (Charles DE), clerc au diocèse de Paris, 194 et note.
- SÉRÉZAT (Antoine D'APCHON, sieur DE), conseiller du roi, abbé de Feniers. La reine rappelle à Henri III la promesse qu'il a faite de donner la succession de l'abbaye à un de ses fils, 137 et note.
- SERFAT (Le sieur DE), ou du Gerceau, architecte royal, à Blois, 127.
- SESSEVAL (Le sieur DE), capitaine catholique, 27, note.
- SEURE (Le chevalier Michel DE), grand-prieur de Champagne, 40.
- SEYNE-SUR-MER (La) [*Var*], 99 et note.
- SHEFFIELD (Lady). Voir STAFFORD.
- SILLERY (Le marquis DE). Voir BRULART.
- SIXTE-QUINT, pape (Félix Peretti), 3, 15 et note. — La reine le prie de donner une dispense d'âge à Charles d'Angoulême, pour qu'il puisse être nommé grand-prieur de France, 16, 19, 20. — Le marquis de Pisani doit le persuader que le voyage de la reine en Poitou n'a d'autre motif que son ardeur pour la religion, 22, 39. — Ses conseils au duc de Nevers, 60 et note; 78, 99. — La reine lui sait gré de ses bons offices près le duc de Toscane, 100, 103, 122, 124, 125, 139, 171. — Elle espère qu'il voudra aider le roi; il enverra l'évêque de Brescia en France, 206, 226, 232.
- Catherine compte sur le prêt qu'il fera au roi, 235, 236, 238, 248, 252, 266, 267, 269, 270, 271. — La reine se plaint de ce qu'il n'a pas tenu sa promesse au roi de nommer cardinal l'évêque de Paris, 275, 280, 291. — Il veut prêter 300,000 écus au roi, 297. — Il a une étrange manière de participer au deuil que porte le cardinal de Joyeuse à la mort de son frère, 298 note. — Son prêt, 308, 309. — La reine le remercie d'avoir promu au cardinalat, l'évêque de Paris, 324, 328. — Elle le prie de nommer Morosini, cardinal, pour qu'il puisse être légat du Saint-Siège, 330. — Un mot de la reine pour accompagner le nouveau cardinal de Gondi, 333, 340, 355, 377.
- Lettre de la reine après la paix conclue avec les ligueurs, 379. — Elle le prie de faire punir les auteurs de la mort du cardinal de Rambouillet, et celui qui a brûlé ses papiers, 382. — Le remercie de l'honneur qu'il a fait au sieur Morosini en lui donnant le chapeau de cardinal, 384. — Le marquis de Pisani lui a parlé du mariage du cardinal grand-duc de Toscane, 385. — Il a relevé le cardinal de ses serments à l'Église, 385, note. — La reine le prie de donner le chapeau de cardinal au marquis de Saint-Sorlin, 388, 395.
- SIXTO (Le sieur). Son double mariage, 320.
- SOISSONS (Louis DE BOURBON, comte DE), 99, 256 note; 259 note.
- SOISSONS (*Isne*), 206, 256 note.
- SORLI (Le sieur), capitaine protestant, 107 note.
- SOURISE (Catherine DE PARTHENAY-). Voir ROHAN.
- SOUISSAC (M^{me} DE). La reine prie le roi de lui accorder encore un délai avant de quitter le royaume, 105.
- SOURDEAU (Claude), architecte royal à Blois, 59 note.
- (Philippe), seigneur de Bressuire, colonel de l'infanterie française, 198, 190, note.
- (Alphonsine). Voir FÉLISOLÉ (Comtesse DE).
- SUÏSSES (Les ligueurs), 40, 43.
- (Les colonels des), ayant servi en Guyenne, insistent pour être payés, 295 et note.
- (L'armée des) venus au secours des huguenots. Ils s'en vont après la capitulation d'Artenay, 304 et notes.
- Le roi leur ayant donné un sauf-conduit, la reine défend que le marquis de Pont ne les poursuive, 305. — Vêtements qui leur sont promis, 306. — Scandales à Angerville, 307, 308, 310.
- SULLY-SUR-LOIRE (*Loiret*). Le roi y est arrivé avec son armée, 265.
- STAFFORD (Edward, comte DE), ambassadeur d'Angleterre en France. Catherine trouve qu'on doit lui demander compte de ce qui se prépare en Angleterre, 32. — Le rôle qu'il joue en France, 32, note; 58, 212, 213, 290, 301, 302, 352.
- (Lady), sa femme, 218. — Catherine complimente la reine d'Angleterre sur l'affectionnée servante qu'elle possède en elle et la loue beaucoup, 381 et note.
- (Le jeune), son fils, 213.
- STRASME (Claude Gobé, seigneur DE), maître d'hôtel de la reine mère, 58. — Porteur de lettres, 89 et note, 169. — Surveillera à Fontenay la livraison des 7,500 écus pour le roi de Navarre, 172.

T

TALMONT (*Vendée*), 105 et note; 117.

TIVANNES (Gaspard DE SAULX), maréchal de France, 27, note; 329.

— (Jean DE SAULX), vicomte de Leigny, son fils, gouverneur d'Auxonne. La place lui a été enlevée par les huguenots, 27, note.

— (Mademoiselle DE SAULX). Voir CHAMBRE (Marquise DE LA).

TÉOFILI (Fulvio), évêque de Forlì, 202.

TEIL (Laurent), ou TESTU, chevalier du guet et capitaine de la Bastille. Les ligueurs prétendent qu'il est peu estimé; il s'est retiré devant le gouverneur nommé par le duc de Guise, 363 et note.

THORÉ (Guillaume DE MONMORENCY, seigneur DE), cinquième fils du cométable, 101.

THOI (Le sieur DE), président au parlement de Paris, 313. — Est venu de la part des membres du parlement pour assurer la reine de leur fidélité au roi, 338, 374.

THIERCLIN (Charles), seigneur d'APPELVOISIN, gentilhomme de la Chambre du roi, 155 et note; 158.

THOUARS (La duchesse DE). Voir LA TRÉMOILLE.

TILLAC (Le capitaine). Le sieur de Malicorne l'a envoyé pour aider à s'emparer des voleurs de l'argent du roi pris à Loches, 80. — Ensuite à Maillezais, 85 et note, 86.

Il assistera avec ses arquebusiers les receveurs des tailles, qui se rendent aux Chastaigniers en Bas-Poitou, 179, 180, 192.

TILLORES (Le sieur LE VEXIER, comte DE), fils du sieur de Carrouges, capitaine, 238, 239.

Doit rester avec sa compagnie en Normandie, 243. La reine le

charge d'attaquer les huguenots, 310, 311.

TOLLET (Jean DE), dit DU BOIS, chanoine de Bourges. Il est question de lui faire avoir deux abbayes de l'abbé de Pleinpied, 33 et note, 34.

— (Pierre DE). Voir PLEINPIED (L'abbé DE).

TOQUEL (Le jeune), suisse, 375.

TORCI (Jean DE BLOSSET, sieur DE), capitaine, 239, 277, 311.

TORNABUONI (Le seigneur), gentilhomme florentin. La reine le recommande au grand-duc de Toscane pour être un de ses quarante-huit conseillers, 329.

TOSCANE (François DE MÉDICIS, grand-duc DE). La reine lui demande d'avoir pitié de l'évêque de Ferns qui passera par ses états, 3. — Elle lui envoie un mémoire sur les biens, qu'elle prétend lui revenir, après la mort de la duchesse de Parme, en le priant de les lui remettre, 5.

Si on ne tombe d'accord, il est menacé de la continuation du procès, 5. Deux lettres conciliantes de Catherine, qui serait heureuse qu'on pût arranger les affaires à l'amiable, 11. — Elle est déçapointée de son attitude, et lui fait comprendre, s'il veut consulter des avocats, que, de son côté, elle est prête à continuer le procès, 14, 15 note. Compliments de la reine à l'occasion de la naissance de son petit-fils, 17. — Elle se plaint du tort qu'il lui fait, 19. — Lettre de la reine, 38, 39. — Elle espère qu'on traitera en amis, 97, 100. Catherine lui dit qu'elle ne peut répondre à sa lettre touchant ses affaires avant d'avoir reçu des nouvelles de d'Elbène, 128, 129, 198. Elle

est mécontente de l'offre qu'il lui a faite, et lui propose d'autres conditions, 200, 201. — Il a abusé de la patience de la reine qui, à présent, charge le marquis de Pisani d'agir, 214. — Lettre de la reine, 219, 220, 221, 227 et note. — Catherine espère toujours terminer les choses à l'amiable, 228, 260, 277, 278 et note; 297, 319, 320, 322, 385 note. — (Bianca Capella, seconde femme du duc DE). Sa mort survient cinq heures après celle de son mari, 278 note; 297.

— (Ferdinand, cardinal DE MÉDICIS, grand-duc DE). Les projets de mariage qu'on lui attribue, 277. — La reine le félicite d'avoir succédé à son frère, 278. — Elle charge le cardinal de Joyeuse de l'entretenir dans les bonnes dispositions qu'il avait au sujet de ses prétentions à Florence, 297. — Le pape le craint; il dispose d'une immense fortune, 297, note. — La reine sera heureuse de traiter avec lui, 315. — Il paraît songer sérieusement à la princesse de Lorraine, 318. — Catherine lui écrit pour lui recommander l'évêque d'Albi, 319. — Elle lui fait demander par le sieur del Monte la restitution de ses biens, retenus par son frère, 319, 320. — Le prie de gratifier les Muses de Florence des impôts qu'elles lui doivent, 322. — Elle recommande le sieur Cappony à sa bonne grace et le prie de la faire rentrer en possession des biens de ses parents, 322. — Elle intervient en faveur de Blenée de Castellane, pour que les bijoux saisis sur feu son mari lui soient rendus, 322. Lui

demande de nommer le seigneur Tornaboni parmi ses quarante-huit conseillers, 329. — Son mariage, 330. — Catherine le prie d'exécuter la promesse depuis longtemps faite par les grands-ducs au sieur Allamani de lui restituer ses biens, 337. — Elle lui recommande le sieur de Pressy, 341. — Le roi d'Espagne ne s'oppose plus à son mariage avec Christine de Lorraine, 362 et note. — Catherine lui demande de se montrer favorable au sieur Massey, serviteur de feu le grand-prieur, 376. — Son mariage étant décidé, le Pape le relève de ses vœux, 385 et note, 386 et note. — Un mot de la reine pour accompagner le sieur de Gondî, 386. — Elle lui recommande dom Remigio Manny comme administrateur de l'hôpital de Boniface, 308. — Catherine espère qu'il ne fera pas de difficulté à propos d'un détail du contrat, 391, 394 note.

TOURSON (François, cardinal de), 443.
TOUR (Henri de la). Voir TIRENNE.
TOURS (*Indre-et-Loire*), 50, 53, 67, 69, 74 et note; 100, 195.

— (Les maire et échevins de). Ont exposé à la reine mère tous les dommages qu'a causés l'inondation de la Loire, et lui ont présenté une requête pour pourvoir aux réparations, 74, 75.

— (Les président et trésoriers généraux de). Lettre de la reine pour exécuter les voleurs des décimes, avant qu'ils ne puissent être avoués par le roi de Navarre, 174.

TRADES (Léonard de), 237, note.

TREMBLAY (Le sieur du), contrôleur général des guerres, 307.

TRÉMOILLE (Jeanne de Montmorency, veuve de Louis de la), duchesse de Thoulars, ancienne dame d'honneur de la reine mère. La reine ne doute pas, que le roi ne trouve bon qu'elle aille au château de Berrye voir sa mère, la connétable de Montmorency, 81. — Catherine la

prie, en faveur du jeune fils de M^{me} de Fiesque, d'abandonner le quint et requint sur la terre de Bressuire, 198. — Elle accède à la prière de la reine, 199 note. — Demande à la reine d'exempter l'île-Bonchard de garnison, 386. — (Claude de la), duc de Thoulars, son fils. Accompanye le roi de Navarre à Saint-Brice, 112, 199, note.

TRONCHE (Le sieur de la), 209.

TROYES (*Aube*), 356, 375.

TIRENNE (Henri de la Tour, vicomte de), gouverneur du Haut-Languedoc, 27 note; 94. — Accompanye le roi de Navarre à Saint-Brice, 112, 113, 114 note; 118, note. — Viendra trouver la reine à Niort, 138, 145 note; 148 note; 161, 173 note; 179, 184. — Est venu à la conférence à la place du roi de Navarre, 189, 190, 208 note; 256 note; 259 note. — Met le siège devant Sarlat, 324 note.

I

UESINS (Des). Voir CHAPELLE (de la). — USSOS (Le château d') [*Puy-de-Dôme*], 108, note; 109, note; 166 et note.

V

VAL (Le sieur du), capitaine de Corbeil. Catherine lui donne des ordres pour la défense de la ville, 232.

VALENCE (La citadelle de) [*Drôme*], 31, 215 et note; 216.

VALETTE (Bernard de Nogaret, sieur de la). De sa propre autorité il a donné le commandement de Valence et de Romans, 31. — La reine le loue ainsi que son frère d'avoir enlevé Chorges aux protestants, 150 et notes. — Lettre de la reine, 151. — Sa vaillante conduite, 151

note; 21, 215 note. — La requête des ligueurs lui est hostile, 243, 393.

— (Jean-Louis de Nogaret de la). Voir ÉPERNOS (Le duc de).

VALLIÈRE (Jean Le Blanc, seigneur de la), trésorier général à Tours, capitaine du château de Plessis-Tours. Est chargé d'aller trouver le sieur de Puchairie et d'aviser avec lui, 47 et note, 48. — Catherine espère que les voleurs des décimes seront bientôt exécutés; elle le prie de lui envoyer les

trois horloges qu'elle a commandées, 175.

VALEIS (Marguerite de), reine de Navarre, 30, 93, 96 note. — Le roi, son frère, prend des mesures rigoureuses à son égard, 108 et note; 109 note; 166 note, 176. — La Guesle lui apporte une lettre de sa mère, 177. — Le marquis de Canillac jure de la mettre en liberté, 181.

VASSI (Le sieur Marc-Anthoine de), écuyer des écuyers du roi. La reine, en considération de sa femme,

- intervient pour qu'il soit remboursé de l'argent qu'il a avancé pour l'entretien des chevaux du roi, 140.
- (Mademoiselle DE MAISONNEUVE, dame DE), sa femme, dame d'honneur de la reine mère, 140.
- VALEDMONT (Charles DE LORRAINE, cardinal DE). Accompagne le duc de Guise à l'entrevue avec la reine, 206. — Demande la continuation de la trêve, 207.
- VAUDIET ou VALDIET (L'abbaye de) [*Ardennes*]. A été brûlée par les gens du duc de Bouillon, 223 et note.
- VAIDORÉ (Madame DE), aurait dû quitter le pays comme protestante: la reine l'excuse de ne l'avoir fait, et demande un délai pour elle à cause de ses couches, 160.
- VAGUEYON (Le comte DE LA). Voir ESCARS (Jean D').
- VALLEURE (L'endée), 182 et note, 187.
- VENDÔME (Charles DE BOURBON-CONDÉ, cardinal DE), 99. Assiste à l'entrevue du duc de Guise et du cardinal de Bourbon avec la reine, 205, 206, 235 et note. Présentera l'édit du roi à la Chambre des comptes, 238. — Il est malade et très affligé de ce qu'on dit de ses frères, 240, 247 note; 313.
- VENDÔME (Louis-ET-CHER), 195.
- (François, chevalier DE LA CHAMBRE, abbé DE), 32.
- VENEUR (Tanneguy LE). Voir CARROGES.
- (Le sieur LE). Voir TILLIÈRES (comte DE).
- VENISE (Les seigneurs DE). Protestations d'amitié de la part de la reine, 14, 29 note. La reine desire qu'ils envoient un autre ambassadeur que celui qu'ils ont désigné pour aller en France, 76.
- Lettre de la reine qui a chargé le cardinal de Joyeuse de les complimenter, 215. En consentant un prêt de 100,000 livres, ils demandent une obligation partici-
- lière, 258, 259, 258, 291, 308, 309.
- VÉRAC (Joachim DE SAINT-GEORGES, sieur DE), gentilhomme servant de la reine mère. Est envoyé en Languedoc pour parler au duc de Montmorency, 10. — Son retour, 57. — Il est malade, et la reine demande à Bellière de lui faire payer deux mille écus qui lui sont encore dus, 65, 66, 91, 96 et note; 97, 101, 108, 126, 131, 133, 166, 167, 217. — La reine lui écrit de signifier au duc de Bouillon qu'il doit laisser moins de liberté à ses troupes, 222, 223. — Autre lettre dans le même but, 224, 456. — Il se rend auprès du duc de Bouillon, 457.
- VERDUS (Meuse), 455.
- VERNEUIL (Eure), 294.
- VERNON (Eure), 231 et note; 370 note.
- VÉZINS (Le sieur DE), 52.
- VICQ (Dominique DE), dit *le capitaine Sarred*, capitaine aux gardes. Entrera comme capitaine à Boullogne, 366. — Il a servi sous Mayenne, 366 note.
- VIDEVILLI (DE). Voir MILON (Benoît).
- VIENNE (Claude-Antoine DE). Voir CLERVANT.
- VIHNE (L'archevêque DE). Voir VILARS (Pierre DE).
- VIELLE (Le sieur), receveur des tailles, 179.
- VILLARS (Pierre DE), archevêque de Vienne. Son frère et son neveu ayant été faits prisonniers, la reine demande au roi de Navarre d'user de son autorité pour leur faire rendre la liberté sans rançon, 129, 130.
- VILLARS (Pierre DE), grand archidiacre d'Auch, 144.
- VILLEFORT (Le sieur), courrier, 361.
- VILLETOIN (L'abbaye de), 302 et note.
- (L'abbé DE). Voir BUCYÈRES DE CHAMBAUD.
- VILLENEUVE (Le sieur DE), président au Parlement de Bordeaux, 123. note.
- VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (*Seine-et-Oise*), 268 et note.
- VILLEQUIER (René DE), baron de Clairvaux, gouverneur de Paris et de l'Ile-de-France. Est arrivé à Chennouveau: la reine lui trouve mauvaise mine, et espère qu'il guérira en Touraine, 67, 140 note. — Elle lui écrit de venir la trouver immédiatement, 145, 154, 173. note. — Accompagne la reine dans son entrevue avec le duc de Guise et les autres princes, 206. — La reine loue la dextérité avec laquelle il l'assiste, 211, 229, 231, 236, 238, 239, 258, 259, 277, 294, 311, 317, 338, 342, 343, 349, 356, 358, 372, note.
- (Claude DE). Voir GUICHON (Vicomte DE LA).
- VILLEROY (Nicolas DE NEUVILLE, seigneur DE), secrétaire d'État. La reine le met au courant de ce qui s'est passé à l'audience donnée au sieur de Mendoza, 1. — Il doit parler au roi de l'argent nécessaire pour la pension de don Antonio, et de ce que la reine sollicite pour elle-même, 4, 19 note. — Elle lui parle de différentes affaires, et se félicite des défaites des protestants, 24. — Deux lettres de la reine: elle est très affligée de l'échec de Marans; lui recommande le fils de son architecte Bullant, 28 et 29. — Elle insiste pour que le Conseil envoie de l'argent pour l'armée du duc de Mayenne, lui parle de la conduite d'Elisabeth, et enfin des abbayes que laissera l'abbé de Pleinpiéd, 30. — Deux lettres sur les mêmes sujets, 33.
- La reine lui demande de rediger un pouvoir que le roi doit lui donner, 34. Il devra envoyer des dépêches aux gouverneurs et aux évêques pour empêcher les vic-

lents sermons des protestants: l'abbé Guadaigne a apporté de fâcheuses nouvelles, 36. — Lettre de la reine sur les affaires de Suisse, et la nécessité de faire payer les soldats de Carronges qui l'escortent, 40. — Lettre non publiée, 42 note. — Lettre de Henri III, 54 note. — La reine lui envoie le double de plusieurs lettres et touche d'un mot à différentes affaires, 57. — Elle lui parle des navires de la reine d'Angleterre et dit qu'il faudrait lui persuader de ne pas venir en aide au roi de Navarre, 58. — Lui demande de plaider auprès de Henri III les intérêts de la veuve Courtin, 59. — Le met au courant des relations qu'a le duc de Nevers à Rome et des plaintes de celui-ci sur le marquis de Pisani, 60, 61. — Elle lui dit être fort en colère des mensonges que quelqu'un a débités sur Villeroi, 67, 71. Lui demande de faire payer six cents écus à la compagnie de Carronges, 73. — Elle le prie de dire au roi qu'il faut trouver moyen de disperser « Lesbories » et sa troupe, 73. — Lui demande de faire envoyer des vivres au commandeur de Chaste; lui parle de l'ambassadeur que les seigneurs de Venise doivent envoyer, 75. — Autre lettre, principalement sur ce qu'a écrit le marquis de Pisani, 78. — Elle lui demande s'il a bien reçu sa lettre à cause des courriers arrêtés, et de l'argent volé à Loches, 79. — Elle n'ose plus envoyer de lettre au roi; demande les moyens pour les gouverneurs de tenir les chemins sûrs, 81. — Elle émet quelques avis sur la situation et parle des entreprises de Genève et d'Angleterre, 82. — Les troupes du roi de Navarre sont à Niort, 83. — Elle se plaint de ne pas recevoir de nouvelles de la Cour, 85.

Et lui demande si le roi a reçu toutes ses lettres, 87. — Très heureuse de la prise de Maillezaïs, elle réclame des gratifications pour les principaux capitaines, 88. — Inquiète des lettres qui se perdent, elle demande de faire prendre des mesures; parle de quelques autres affaires, 89. — Elle se plaint du roi de Navarre, 90. — Lui demande quelles lettres sont perdues, et raconte tout ce qui s'est passé, 91. — L'entrevue est décidée, 93. — Lettres sur différents sujets, 99 et 101. — La reine est très heureuse de savoir par lui que le roi et la reine se portent très bien à Ollainville, 103. — Elle s'informe d'un paquet perdu, 106. — Lettre du roi, 109 note. — La reine lui écrit que tout est fini et que le roi doit se rendre fort, en vue de la guerre, 119. — Elle veut que le roi, lui et les autres parlent résolument, 123. — Le prie de favoriser le sieur de Puilobiers; lui donne des instructions pour Bellèvre, 123. — Autres lettres, 126, 127. Catherine lui dit de procurer au sieur de Chemerault l'occasion de parler librement au roi, 128. — La reine le remercie chaleureusement des soins qu'il prend de ses intérêts, 130. — Ensuite de Sète entremis pour faire nommer les Sieurs Brulart et de Pontearre conseillers du roi, 135, 137 note. — Elle le prie d'avoir si bien rédigé les lettres du roi, 138. — Lui parle d'un successeur pour le cardinal d'Este, 139. — La reine lui rapporte les plaintes du duc de Nevers, en le priant de les exposer au roi, 143, 150, 154. — Elle espère que le roi satisfera à sa requête et lui veut beaucoup de bien, 166, 167. — Lui exprime toute l'honneur qu'elle éprouve de l'inhu-

manité d'Élisabeth, 194. — Et le prie de faire avoir une des places de chanoines de Plessis-les-Tours au sieur de la Bretonnière, 194. — Le roi l'envoie voir la reine mère qui est malade, 196 note.

Elle lui écrit qu'en prévision de son entrevue avec le duc de Guise, il ne faut pas qu'il y ait des gens de guerre aux environs qui lui puissent donner ombrage, 203. — Sa lettre au maréchal de Matignon, 211 note. — Autre lettre, 216 note. — Catherine lui dit de parler au roi du gouverneur à mettre à Doullens, 219, 235, 241, 246. — Sa lettre à Pinart, 252, 265. — Lettre de la reine au sujet de l'armée du duc de Lorraine, 279, 291, 304 note; 305. — La reine s'inquiète de ne pas recevoir de nouvelles du roi, 316. — Sa lettre au maréchal de Matignon, 334 note. — Catherine lui écrit que le nonce se montre très désireux de la réconcilier avec le duc de Guise; elle est convaincue de la fausseté des bruits venus de Rome au sujet du duc de Nevers, 339. — Deux lettres de la reine, la seconde pour utiliser le duc de Nemours au service du roi, 345. — Quelques mots de Catherine, 348. — Elle lui demande la réponse du roi au clerge par écrit, 351. — Lui dit qu'on attend le duc de Mayenne avant de négocier; le nonce conseille d'envoyer quelqu'un vers le pape, 355, 356, 358 note. — Lettre de la reine au sujet de la libération du frère de Nicolas Rolland, 360. — Elle lui raconte son entrevue avec l'ambassadeur d'Espagne, dont elle est très impressionnée, 368, 369, 370 note. — La reine envoie la « forme » de l'Union et parle de quelques autres affaires, 370, 371. — La reine

présente au roi une requête en faveur de la survivance de son « état », 372 et note. — Que du moins il puisse se reposer une fois par an dans sa maison, en laissant sa charge à l'Aubespine, 373 et note. — Elle lui dit regretter la mort du sieur de Mandelot, et demande en quoi elle pourra être utile à son fils, gendre du défunt, 391. — Est tombé en disgrâce, 394 note.	Roche et des Réaux, 172, 175.	cours de Beauvais, 162, 163, 181, 192.
VILLETARD (Le sieur de). Envoyé à la Rochelle avec les sieurs de la	VIMORY (<i>Loiret</i>), 260, note, 264, note; 281, note; 324, note.	VIVONNE (Jean de). Voir PISANI (Le marquis de).
	VINNEUF (<i>Yonne</i>), 265 et note.	VIVONNE (<i>Yonne</i>), 90 et note.
	VIRELCISANT ou VERLUSANT, (Louis HUBAULT, seigneur de SAINT-DENIS et de). A accompagné la reine avec son régiment et la conduira à Saint-Maixent; elle demande de l'argent pour ses capitaines et ses soldats, 82 et note. — Il part pour aider ceux de Mareuil contre les troupes du roi de Navarre, 85, 86, 91, 107. — Envoyé au se-	VOUVANT (<i>Vendée</i>), 84 et note; 85, 86, 89 et note; 147 et note; 164 et note; 163, 169.
		VILLOB (Jean de), seigneur de Saché et le Marquoy, abbé de Beaupréau. Est envoyé vers le pape après la paix conclue avec les ligueurs, 379. — Ses lettres à la Cour et au duc de Nevers, 379 note.

W

WADE (Le sieur), secrétaire à l'ambassade d'Angleterre en France, 212, 213.	WALSINGHAM (François), ministre de la reine d'Angleterre, 352. — La lettre que lui écrit Buscaval, 358, note.	WEIMAR (Le duc de), 226.
		WURTEMBERG (Frédéric de). Voir MONTBÉLIARD / Comte de.

Y

YVOIS, près Saint-Batel (*Puy-de-Dôme*), château où se réfugia, en octobre 1586, la reine de Navarre.

Z

ZAMEL (Sébastien). Porteur de lettres et de nouvelles pour le roi, 217, 253. — Demande des sûretés pour répondre personnellement d'un prêt fait par les seigneurs de Venise,	258, 259. — Il veut avoir une promesse particulière du roi, car l'argent n'est pas à lui et est difficile à trouver; se montre très dévoué, 267, 268. — Fournit	100,000 livres, 276, 291, 308, 313.
		ZAMEL (Frère Horace), abbé de Sully. S'est démis de l'abbaye de Donp martin, 327.

ERRATA.

Page 57, 2^e col., ligne 11, *au lieu de* : Entragnet, *lire* : Entragues.

Page 59, 2^e col., au titre de la lettre du 4 octobre 1586, *au lieu de* : Villeroy, *lire* : Bellieva.

Page 68, 2^e col., note 1, *au lieu de* : La Mothe Saint-Heray, *lire* : La Mothe-Saint-Heraye.

Page 86, note 1 et page 132, note 1, *rediger ainsi qu'il suit les indications* :

Bertrand de Fayolle de Mellet, qui avait à sa solde le régiment de Neulvic, combattit toute sa vie dans les rangs protestants et mourut à Villebois en 1589. Son frère, Magdelon de Mellet, fut tué à Contrie.

Le château de Neulvic en Périgord existe encore et a souvent attiré l'attention des archéologues : il est situé Neulvic-sur-l'Isle, arrondissement de Biberac (Dordogne).

Page 143, *ajouter à la note* : Melchior de Saint-Martin, s^r de Puy-d'Arc, gentilhomme provençal, maître d'hôtel de la reine mère.

Page 149, 1^{re} col., *ajouter en note* : Alexandre del Bene, ou d'Elbene. Voir la note de la page 97.



Page 145, 1^{re} col., *au lieu de* : 28 janvier 1587, *lire* : 1585.

DC
110
A
A4
1280
t 0

Catherine de Médicis, consort
of Henry II, King of France
Lettres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY



SE TROUVE À PARIS
À LA LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE

